



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

THE ROYAL CANADIAN INSTITUTE

Arch
S

3112

SOCIÉTÉ
DE
GÉOGRAPHIE
ET
D'ARCHÉOLOGIE

DE
(LA PROVINCE) D'ORAN

FONDÉE EN 1878

Bulletin

TOME XXXI. — 1911

ORAN
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE L. FOUQUE
Rue Thuillier, 4 et 6 (Place Kléber)

1911

DT

298

085622

t.31-32

621885

27 10 55

Société de Géographie et d'Archéologie

DE LA PROVINCE D'ORAN

7, Rue Schneider, ORAN

COMITÉ ADMINISTRATIF DE LA SOCIÉTÉ

1910-1911

MM. BÉRENGER.
CAPIFALI.
CAUDRILLIER.
DANGLES.
DÉCHAUD.
DOUMERGUE.
ENGEL.
FABRE.
FLAHAULT.
GASSER.
JULLIAN Charles.
KOCH.

MM. LEMOISSON.
DE MALAUSSÈNE.
PELLET.
PÉREZ.
POCK.
PONTET.
POUSSEUR.
RENÉ-LECLERC.
ROCCHISANI.
ROUX-FREISSINENG
SANDRAS.
TOURNIER.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

Président : D^r GASSER.

Vice-Présidents : DOUMERGUE.

FLAHAULT.

Secrétaire général : ENGEL.

Trésorier : POCK.

Bibliothécaire-archiviste : TOURNIER.

Secrétaire pour la Section géographique : ROCCHISANI.

Secrétaire-adjoint *id.* : LEMOISSON.

Secrétaire pour la Section archéologique : Abbé FABRE.

Secrétaire-adjoint *id.* : KOCH.

COMMISSION DU BULLETIN

MM. GASSER.
DOUMERGUE.
FLAHAULT.

MM. ENGEL.
ROCCHISANI.
Abbé FABRE.

COMMISSION DES FINANCES

CAPIFALI.
DANGLES.
SANDRAS.

LISTE GÉNÉRALE DES MEMBRES
de la " Société de Géographie et d'Archéologie de la province d'Oran "
au 1^{er} Mars 1911

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

MM. LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE.
G. HANOTAUX, membre de l'Académie Française, ancien
Ministre des Affaires Étrangères, 15, rue d'Aumale, Paris.

VICE-PRÉSIDENTS D'HONNEUR

MM. LE PRÉFET DU DÉPARTEMENT D'ORAN.
LE GÉNÉRAL COMMANDANT LA DIVISION D'ORAN.

MEMBRES D'HONNEUR

MM. LE SÉNATEUR DU DÉPARTEMENT D'ORAN.
LES DÉPUTÉS DU DÉPARTEMENT D'ORAN.
LE PRÉSIDENT DU CONSEIL GÉNÉRAL D'ORAN.
LE MAIRE D'ORAN.
A. HÉRON DE VILLEFOSSE, membre de l'Institut, 15, rue
Washington, Paris.
René CAGNAT, membre de l'Institut, 10, rue Stanislas, Paris.
Le Colonel MARCHAND, explorateur, 20, rue du Comman-
dant Marchand, Paris.

PRÉSIDENT HONORAIRE

M. MONBRUN Théogène, avocat, 7, boulevard Seguin, Oran.

MEMBRES HONORAIRES

MM. BINGER, explorateur.		MM. NANSSEN, explorateur.
CARON, id.		TRIVIER, id.
FOUREAU, id.		VERMINCK, id.
MONTEIL, id.		

MEMBRES CORRESPONDANTS (1)

- MM. René BASSET, doyen de la Faculté des Lettres, 77, rue Michelet, Alger.
Augustin BERNARD, professeur à l'Université de Paris, 61, rue Scheffer, Paris.
D^r CARTON, membre correspondant de l'Institut, Khéredine, La Goulette (Tunisie).
Le P. DELATTRE, membre correspondant de l'Institut, Carthage (Tunisie).
DOUTTÉ Ed., professeur à la Faculté des Lettres, Alger.
FLAMAND J.-B.-M., professeur à la Faculté des Sciences, 6, rue Barbès, Alger.
GENTIL L., maître de conférences à l'Université de Paris, Sorbonne, 65, boulevard Pasteur, Paris.
MESPLÉ A., professeur à la Faculté des Lettres, président de la Société de Géographie, Alger.
-

MEMBRES A VIE (1)

ayant racheté leurs cotisations annuelles par un versement unique de 100 francs

- MM. AZAN P., capitaine d'Infanterie, rue des Cités, Autun.
BONNARD, avocat, Tunis.
CHÉYLARD, chef de bataillon en retraite, Bois-la-Reine, Mustapha-Alger.
DELINON, directeur de la Compagnie du Gaz, Barcelone.
GETTEN, directeur général de la C^{ie} française des Chemins de fer de l'Indo-Chine, 14, rue Pelouze, Paris.
GOYT, topographe principal en retraite, 31, cours Saint-André, Grenoble.
MASSENET, ingénieur civil, 27 bis, quai d'Orsay, Paris.
PALLARY, instituteur à l'école d'Eckmühl, **Oran**.
PASTORINO, notaire, boulevard du Lycée, **Oran**.
TUORIN, propriétaire, Pont-Albin, **Oran**.
-

(1) MM. les Sociétaires sont priés de faire connaître au Secrétaire général les rectifications qu'il y aurait lieu d'apporter aux indications qui les concernent.

MEMBRES TITULAIRES

- MM. AMILLAC Albin fils, chirurgien-dentiste, rue du Cercle Militaire, **Oran.**
 AMOROS Thomas, négociant, Gambetta, **Oran.**
 ANFRÉ, lieutenant à l'État-Major de la Division, rue des Oliviers, Saint-Eugène, **Oran.**
 ANGLARD Jean, chef de section aux Chemins de fer algériens de l'État, 22, boulevard Sébastopol, **Oran.**
 ANTOINE Alfred, conducteur des Ponts et Chaussées, 21, boulevard Sébastopol, **Oran.**
 ARACIL (abbé), vicaire à l'église Saint-Louis, **Oran.**
 ARAMBOURG Camille, ingénieur I. N. A., domaine Saint-Joseph, **Oran.**
 ARDAILLON, recteur de l'Académie d'Alger, Alger.
 ARDITTI R., rabbin de la circonscription consistoriale de Tlemcen.
 ARDOIN, inspecteur, chef du Service Topographique, **Oran.**
 ARGOUT Paul, vétérinaire de l'Abattoir, **Oran.**
 ARMITAGE (Esq. S.), ingénieur, Hammam Selama (Port-aux-Poules) ; à Londres : 1, Braunton Mansions, 28, Rosbery Avenue.
 ARNOULD Alfred, commis des Postes, Bureau Central, **Oran.**
 AUBERT, lieutenant au 2^e Régiment Étranger, Bou Denib.
 AUCHER G., interprète judiciaire, Bouira.
 AUZAS, professeur au Lycée, 4, rue Vieille-Mosquée, **Oran.**
- BALLONGUE, commis des Postes et Télégraphes. **Oran.**
 BARBER, consul d'Angleterre, quai Sainte-Marie, **Oran.**
 BARBIN, instituteur, Lalla-Maghnia.
 BARTHÉLEMY, pharmacien, 54, rue Philippe, **Oran.**
 BARTHOLOMÉ, directeur des Tramways électriques, **Oran.**
 BARTIBAS, pharmacien. conseiller général, adjoint au Maire, boulevard Oudinot, **Oran.**
 BARTOLI fils, propriétaire, 7, rue de la Vieille-Mosquée, **Oran.**
 BASCHUNG, général gouverneur de la place d'Oran, rue de Wagram, **Oran.**
 BASSOMPIERRE, médecin-principal de 1^{re} classe, directeur du Service de santé de la division de Tunisie, Tunis.
 BAUDRY, ingénieur des usines Michelin, Clermont-Ferrand.
 BAUGER, capitaine au 14^e Régiment d'Infanterie, Toulouse.
 BEAUDOIN, propriétaire, 15, boulevard Charlemagne, **Oran.**

- MM. BEAUPUY, président de la Chambre de Commerce, 62, rue de Mostaganem, **Oran.**
BEHR Fr., négociant en vins, boulevard Froment-Coste, Saint-Eugène, **Oran.**
BEL Alfred, directeur de la Médersa. Tlemcen.
BEL Edgar, professeur au Lycée, conservateur-adjoint du Musée, rue Say, **Oran.**
M^{me} BELON, propriétaire, Saint-Denis-du-Sig.
MM. BEN AOUDA HADJ ABED BEN MILOUD BEN CHIKH, caïd de la commune de l'Oued Djemaâ, commune mixte de Zemmorah.
BEN DANOU César, vétérinaire clavelisateur, Méchéria.
BEN DAOUD, colonel en retraite, 16, boulevard de Mascara, **Oran.**
BENDJO Prosper, négociant, 32, boulevard National, **Oran.**
BEN EL HADJ DJELLOUL AHMED BEN AHMED, caïd des Ouled Berkate, commune mixte de Zemmorah.
BENRAHOU MOHAMED, fondé de pouvoirs de la maison Bel-Hadj, Nemours.
BEN SAAD, étudiant en pharmacie, 54, rue Philippe, **Oran.**
BENSOULA AHMED, instituteur, Timimoun.
BÉRANGER, capitaine en retraite, 12, rue Beauprêtre, **Oran.**
BERNARD, capitaine au 4^e Régiment de Hussards, Meaux.
BERTRAND, propriétaire, conseiller général, Inkermann.
BERTRAND (G. J.), médecin-major, Oudjda.
BESSIÈRE Adrien, receveur des Contributions diverses, Montagnac.
BETHENOD, propriétaire, faubourg de Miramar, **Oran.**
BEUGNOT, capitaine de cavalerie hors cadres, détaché en Mauritanie, par Dakar (Afrique Occidentale).
BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE DE LA MOSQUÉE, Ecole Karguentah, 40, rue d'Arzew, **Oran.**
BIBLIOTHÈQUE DU BUREAU ARABE, Lalla-Maghnia.
BIBLIOTHÈQUE DE LA CLASSE DE 3^e MODERNE DU LYCÉE, **Oran.**
BIDAINÉ Paul, administrateur des Colonies, Dakar.
BIENABE Justin, comptable au Service Topographique, **Oran.**
BIGAULT DE CAZANOVE, administrateur de la commune mixte, Saïda.
BISTER P., interprète judiciaire, Relizane.
BLANC, docteur en médecine, 1, rue Général Joubert, **Oran.**
BLANCHET, négociant, rue de l'Hôtel de Ville, **Oran.**
BONIFAY Paul, propriétaire, 1, rue de la Paix, **Oran.**
BONS Gabriel, capitaine d'artillerie en retraite, délégué financier, 7, boulevard Seguin, **Oran.**

- MM. BORIES Auguste, délégué financier, Mostaganem.
 BORNE, officier d'administration de 1^{re} classe du Génie,
 au Château-Neuf, **Oran**.
 BOSC P., négociant, 1, boulevard de l'Industrie, **Oran**.
 BOU KHALLOUA BOU ABDALLAH ben MOHAMMED, cadi à la
 mahakma, Relizane.
 BOUTY Joseph, pharmacien, Tlemcen.
 DE BOYER DE CHOISY, élève à l'École Supérieure, 32, boule-
 vard de l'Est, Bel-Abbès.
 BRINGAT Emmanuel, principal clerc de notaire, 35, rue
 de la Bibliothèque, Marseille.
 BRUNEAU, professeur de dessin au Lycée, 10, rue de Gênes,
Oran.
 BRUNEL Camille, géomètre principal en retraite, 14, rue
 d'Anjou, Alger.
 BRUNIE Pierre, ingénieur E. C. P., 101, rue de Mostaganem,
Oran.
 BRUSTLEIN Henri, ingénieur-constructeur, 72, rue d'Arzew,
Oran.
 BUZENET Jean, propriétaire, Brédéah.
- CAMARA OFICIAL DE COMMERCIO, INDUSTRIA Y NAVEGACION
 DE MELILLA.
- CAMUS Arsène, propriétaire, Bou-Henni.
- CANAL J., ingénieur civil, chef de bureau à la direction
 générale des Travaux publics, 42, rue Marceschau,
 Tunis.
- CAPIFALI, receveur des Postes et Télégraphes, boulevard
 Malakoff, **Oran**.
- CARDONA, chancelier du Consulat d'Espagne, boulevard
 Charlemagne, **Oran**.
- CARDONNE, secrétaire du Syndicat agricole, Tlemcen.
- CARLI, agent général d'assurances, 18, boulevard Charle-
 magne, **Oran**.
- CARRAFANG, propriétaire, délégué financier, Saïda.
- CARTEAUX, Octave, officier d'administration en retraite,
 24, rue d'Alsace-Lorraine, **Oran**.
- CASTANIÉ Joseph, armateur, rue Canrobert, Miramar
 supérieur, **Oran**.
- CAUDRILLIER, inspecteur d'Académie, **Oran**.
- CAULET Jules, sous-ingénieur des Ponts et Chaussées, quar-
 tier Saint-Pierre, **Oran**.
- CAVALIÉRO BARNETT, courtier en grains, rue El-Moungar,
Oran.
- CHABAUD Paul, commis principal des Postes et Télé-
 graphes, **Oran**.

- MM. CHALLAMEL A., éditeur, 17, rue Jacob, Paris.
CHAMPION Victor, administrateur-adjoint, Montagnac.
CHANDELIER Georges, propriétaire, 6, boulevard du
2^e Zouaves, **Oran.**
CHANSON (abbé), curé de Sebdom.
CHAPELIN, propriétaire, rue Marie-Thérèse, **Oran.**
CHAREIX Jacques, officier interprète au Bureau des Affaires
Indigènes, Beni-Abbès.
CHATELAIN Louis-Armand, propriétaire, 24, rue Kimburn.
Oran.
CHATROUSSE Abel, administrateur des Affaires Indigènes,
détaché à la Préfecture, **Oran.**
CHOLET, directeur honoraire des services des Chemins de
fer de l'Ouest Algérien, **Oran.**
CHOLET Alfred, ingénieur-directeur des services des
Chemins de fer de la ligne Blida-Berrouaghia (Ouest
Algérien), Blida.
CLÉSIOT Gaston, négociant en grains, Sidi-bel-Abbès.
COHEN-SOLAL E., professeur au Lycée, 30, boulevard
Seguin, **Oran.**
COHEN-SOLAL A., docteur en médecine, 10, boulevard
Seguin, **Oran.**
CONSEIL MUNICIPAL DE PERRÉGAUX.
CONSEIL MUNICIPAL DE RELIZANE.
CONSEIL MUNICIPAL DE SAÏDA.
CONSEIL MUNICIPAL DE SAINT-DENIS-DU-SIG.
CONSEIL MUNICIPAL DE SIDI-BEL-ABBÈS.
CONSTANTINI, inspect^r des Douanes, 27, rue d'Arzew, **Oran.**
CORBIÉRAS, directeur d'école, Sidi-bel-Abbès.
GOTTENEST Gaston, capitaine, au Service des Renseignements,
Berrechid, par Casablanca.
COUR A., professeur à la Médersa, Tlemcen.
COURCELLE Abel, docteur en médecine, 26, boulevard
Malakoff, **Oran.**
COURRECH, directeur de l'École du faubourg d'Eckmühl,
Oran.
COURTINAT, avocat-défenseur, 30, boulevard Seguin, **Oran.**
CRUCK Eugène, rédacteur à l'*Echo d'Oran*, 28, rue d'Arzew,
Oran.

DALBÉRA Albert, propriétaire, 5, place d'Armes, **Oran.**
DALBIEZ, colonel, commandant intérimaire de la brigade
de Constantine.
DANGLES Victor, géomètre du Service Topographique, 4,
rue Saint-Louis, **Oran.**

- MM. DARMON Moïse de Guenoun, mercier, 3, place d'Armes, **Oran.**
 DÉCHAUD Edouard, secrétaire-archiviste de la Chambre de Commerce, place de la République, **Oran.**
 DECKERS, armateur, agence Laurens-Deckers, Alger.
 DECRIEN Constant, propriétaire, Sidi-bel-Abbès.
 DELAGE, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées de la circonscription Ouest, rue La Tour d'Auvergne, **Oran.**
 DELARUE, instituteur à l'école Sédiman, **Oran.**
 DEMAS Dominique, architecte-voyer, Tiaret.
 DEROS Julien, négociant, place Garbé, maison Ribeton, **Oran.**
 DERRIEN Louis, ingénieur-chimiste, 1, rue Auber, **Oran.**
 DESCHAMPS, adjudant méhariste à la Compagnie saharienne de la Saoura, Beni-Abbès.
 DESCOURS, propriétaire, délégué financier, maire, Saint-Denis-du-Sig.
 DIDIÈRE, vérificateur du Service Topographique, en retraite, jardin Welsford, **Oran.**
 DIRECTION DES AFFAIRES INDIGÈNES DE LA DIVISION, **Oran.**
 DOBRENN, chirurgien-dentiste, 7, boulevard Seguin, **Oran.**
 DOUMERGUE, professeur au Lycée, 2, rue Manégat, **Oran.**
 DREVETON Julien, propriétaire, Nemours.
 DUNIS, docteur en médecine, Saint-Denis-du-Sig.
 DUPUY Charles, négociant, 10, boulevard Charlemagne, **Oran.**
 DURAND, professeur au Lycée, 16, boulevard Sébastopol, **Oran.**
 DURET Ferdinand, avocat, délégué financier, 1^{er} adjoint au maire, 2, rue de la Bastille, **Oran.**
 DUTARTRE, commandant en retraite, directeur de la Villa de Convalescence, Eckmühl, **Oran.**
 DUZAN, docteur en médecine, maire, Saint-Leu.
 ELGHOZI Moïse, négociant, 40, boulevard National, **Oran.**
 ELLIKER, ingénieur de la voie à la C^{ie} des Chemins de fer de l'O. A., Sidi-bel-Abbès.
 EMERAT, négociant, conseiller général, place d'Orléans, **Oran.**
 ENGEL, ingénieur civil E. C. P., 32, boulevard National, **Oran.**
 ESTAUNIÉ, secrétaire-adjoint de la commune-mixte, Ammi-Moussa.
 ÉTIENNE Eug., député, ancien Ministre de la Guerre, 11 bis, rue Saint-Dominique, Paris.
 EVÈQUE (L) du diocèse, **Oran.**

- MM. EVRARD, inspecteur de l'enseignement primaire indigène, Eckmühl, **Oran**.
EYNARD, directeur du Service de l'Intendance, 1, rue du Général-Joubert, **Oran**.
FABRE (abbé), curé de Saint-Denis-du-Sig.
FABRE, receveur des Contributions diverses, Tiaret.
FABRE LA MAURELLE, commis aux Chemins de fer de l'Etat, 81, rue de Mostaganem, **Oran**.
FABRIÈS, docteur en médecine, Sidi-bel-Abbès.
FARJON Ernest, propriétaire, rue du Chemin de Fer, **Oran**.
FARNET Ernest, dessinateur au Service Topographique, 9, place de la République, **Oran**.
FAURE Jean, entrepreneur, 50, rue d'Arzew, **Oran**.
FÉRAUD, ingénieur civil, 4, rue Michelet, Alger.
FLAHAULT, ingénieur E. C. P., 2 bis, boulevard Charlemagne, **Oran**.
FORT, lieutenant au 22^e bataillon alpin de chasseurs, Bourg-Saint-Maurice (Savoie).
FOULD Alfred-Israël, propriétaire, 32, boulevard National, **Oran**.
FOULQUIER, docteur en médecine, 7, rue de Mostaganem, **Oran**.
FOUQUE Laurent, conseiller général, rue de Mostaganem, **Oran**.
FOURNIAL, médecin-major au 3^e Régiment d'Infanterie, Marseille.
FOURNIER P., capitaine aux Affaires Indigènes, Oulad Djellal, par Biskra (Constantine).
FRONTY, directeur du Crédit Lyonnais, **Oran**.
GABRIEL Charles, courtier en vins, Eckmühl-**Oran**.
GALAN (abbé), curé de Saint-Eugène, **Oran**.
GAME Louis, juge de paix, Arzew.
GAQUIÈRE, lieutenant du Service des Affaires Indigènes, Aïoun-Sidi-Mellouk.
GARNIER, libraire, boulevard Malakoff, **Oran**.
GAROBY Edouard, secrétaire général de la Préfecture, **Oran**.
GAROBY Jean, professeur à la Médersa, Alger.
GASQUET Camille, notaire, **Oran**.
GASSER, docteur en médecine, conseiller général, 1, rue Général Joubert, **Oran**.
GAUBERT, directeur des Contributions Diverses, place de la République, **Oran**.
GAUDEFROY-DEMOMBYNES, professeur à l'Ecole Coloniale, 9, rue Bara, Paris (VI^e).

- MM. GAUDIBERT, docteur en médecine, rue Lahitte, **Oran.**
 GAUTHIER, capitaine du Service des Affaires Indigènes, chef de l'annexe de Laghouat.
 GAY Adrien, secrétaire général de la Mairie, **Oran.**
 GÉRARD E., propriétaire, Palikao.
 GIBOU Émile, entrepreneur de travaux publics, Saïda.
 GIRAUD Amédée, villa Fanny, faubourg Del Monte, **Oran.**
 GIRAUD Edmond, avoué, Alger.
 GLATARD, docteur en médecine, chef de service à l'Hôpital civil, 10, rue Ampère, **Oran.**
 GOGNALONS, officier-interprète, Beni-Ounif.
 GOUT Louis, receveur de l'Enregistrement, Sidi-bel-Abbès.
 GRANDJEAN, directeur de l'École de la rue Mirauchaux, **Oran.**
 GRIGUER Jules, interprète à la Direction de la Dette Marocaine, Tanger.
 GRIGUER Léon, interprète judiciaire, Le Télagh.
 GSELL, professeur à la Faculté des Lettres d'Alger, inspecteur des monuments historiques, 77, rue Michelet, Alger.
 GUÉRIDO, docteur en médecine, 49, rue d'Arzew, **Oran.**
 GUIGUE Paul, directeur des Messageries Nationales, rue des Jardins, **Oran.**
 GUILHON, publiciste, 4, rue Béranger, **Oran.**
 GUILLAUME, préparateur au Lycée, 3, rue Vieille-Mosquée, **Oran.**
 GUILLET, général de brigade du cadre de réserve de l'État-Major de l'Armée, 108 bis, rue d'Arzew, **Oran.**
 GUIRAND, avoué, 18, rue Belleville, **Oran.**
- HADJ HACÈNE ALLAL, instituteur-adjoint à l'école principale d'indigènes, officier de l'Instruction publique, 10, rue Léoben, **Oran.**
 HARBURGER Jules, avocat, 2, rue Seguin, **Oran.**
 HASSAN Léon, négociant, 3, rue Saint-Félix, **Oran.**
 HEINTZ Désiré et fils, imprimeurs, 20, boulevard Malakoff, **Oran.**
 HENRION, receveur à l'Abattoir, **Oran.**
 HENRYS P., lieutenant-colonel, commandant les troupes du secteur nord, Oudjda (Maroc).
 HÉRELLE Amédée, propriétaire, route de Mostaganem, villa Sauzède, **Oran.**
 HERSON, général de division du cadre de réserve, 54, avenue de Saxe, Paris.
 HOUDOU père, propriétaire, 4, rue Beauprêtre, **Oran.**

- MM. HUERTAS Raphaël (chanoine), aumônier des SS. Trinitaires,
4, rue de Berlin, **Oran.**
HUOT, capitaine à la Direction du Service des Affaires indigènes, boulevard National, **Oran.**
- IBRAHIM BEY BENSALEM BEN HAMIDA, conseiller municipal,
Oran.
ISAAC Pierre, caissier-adjoint du Mont-de-Piété, **Oran.**
- JACQUES Emile, avocat-défenseur, conseiller général, 18,
boulevard Seguin, **Oran.**
JAÏS, directeur du Crédit Foncier et Agricole, boulevard
du Lycée, **Oran.**
JARSAILLON, propriétaire, 35, boulevard Seguin, **Oran.**
JARSAILLON Louis, docteur en médecine, 16, rue de la Paix,
Oran.
JASSERON Louis, docteur en médecine, 9, rue d'Arzew,
Oran.
JEANMAIRE, professeur au Lycée, **Oran.**
JEANNEY, chef d'escadron, direction de l'Artillerie, **Oran.**
JOBERT, manufacturier, maire de la ville de Mostaganem.
JOLIET (abbé), curé de Gambetta, **Oran.**
JONCHAY (Sarton du), chef d'escadron, 3^e Chasseurs d'Afrique,
Constantine.
JOURDAN Émile, directeur des travaux de la ville de Mostaganem.
JOUTY, docteur en médecine, quartier Audeoud, **Oran.**
JULIEN Louis, propriétaire, 16, rue des Postes, Cette.
JULLIAN Charles, vice-consul de Russie, place de la République,
Oran.
- KALFON-PIMIENTA, négociant, 38, boulevard National, **Oran.**
KARSENTY Albert, agent général d'assurances, 7, boulevard
Seguin, **Oran.**
KIENER, ancien juge, boulevard de Tivoli, **Oran.**
KLEIN, administrateur de la brasserie l'*Algérienne*, **Oran.**
KOCH Adolphe, ingénieur civil, 5, rue Arago, **Oran.**
KÖEBEL, directeur de la brasserie l'*Algérienne*, **Oran.**
KRIEGER Édouard, contrôleur principal des Contributions
directes, boulevard de Tivoli, **Oran.**
- LACAVE-LAPLAGNE Jean, administrateur de la commune
mixte d'Ammi-Moussa.
LACOSTE, administrateur de 1^{re} classe de l'Inscription
Maritime, **Oran.**
LAFFARGUE, administrateur-adjoint, Saint-Cloud.

- MM. LAMOTHE (DE), chef de bataillon au 4^e Tirailleurs algériens, Bizerte.
- LAMUR Louis, propriétaire, délégué financier, rue de Mostaganem, **Oran.**
- LAPOSTOLE, lieutenant détaché au Service de la Police marocaine, Tanger.
- LAPUENTE Y AMAT (don José de), professeur de géographie, 21, calle del Olivar, 2^e piso, Madrid.
- LAURENT, conseiller général, Perrégaux.
- LAURET François, pharmacien, place du Marché Karguentah, **Oran.**
- LEBON Paul, médecin-major de 1^{re} classe à l'Hôpital militaire, **Oran.**
- LE CAMUS Pierre, architecte, 10, rue de la Paix, **Oran.**
- LECLÈRE, capitaine au 35^e Régiment de ligne, Belfort.
- LECOCQ, professeur d'histoire au Collège, Tlemcen.
- LEDENT, propriétaire au Télagh.
- LEGEAS, capitaine au 3^e Régiment de Zouaves, Batna.
- LEGENDRE, payeur principal à la Trésorerie d'Afrique, **Oran.**
- LE MAIRE Marius, ingénieur E. C. P., 1, boulevard Seguin, **Oran.**
- LEMOISSON, professeur au Lycée, **Oran.**
- LENOIR Edouard, juge de paix, Saint-Denis-du-Sig.
- LERÉ, général de brigade, 12, rue de Lourmel, **Oran.**
- LEVAÏN, ingénieur, directeur des Travaux de la Ville, **Oran.**
- LEVÉ, colonel, commandant le 11^e Régiment de Cuirassiers, Saint-Germain-en-Laye.
- LEVET, commis des Postes et Télégraphes, **Oran.**
- LÉVY J. S., négociant, 5, boulevard Seguin, **Oran.**
- L'HUILLIER Maurice, architecte, rue El-Moungar, **Oran.**
- LISBONNE, délégué financier, maire de Sidi-bel-Abbès.
- LLABADOR Oct., licencié en droit, agent maritime, Nemours.
- LOGE MAÇONNIQUE « L'UNION AFRICAINE », 26, boulevard Sébastopol, **Oran.**
- LORENZO Engel, greffier de la Justice de Paix, Ménerville.
- LOUBIÈS, officier d'administration, Berguent.
- LYAUTEY H., général commandant le X^e Corps d'armée, Rennes.
- de MALAUSSÈNE Alzéri, ingénieur E. C. P., directeur de la C^{ie} du Gaz, Dieppe.
- MANTOZ, directeur des Contributions diverses en retraite, 24, boulevard Fulton, **Oran.**
- MARAVAL, docteur en médecine, 47, boulevard National, **Oran.**

- MM. MARCHAND Xavier, propriétaire, 105, rue d'Arzew, **Oran.**
MARÉGIANO, notaire honoraire, 7, rue Edgard Weber, **Oran.**
MARGOT, officier interprète, Aïn-Sefra.
MARONNEAU, pharmacien-major de 1^{re} classe, Hôpital militaire, **Oran.**
MARTIN Ferdinand, 11, boulevard Charlemagne, **Oran.**
MARTIN, capitaine, commandant supérieur du cercle de Touggourt.
MASSOL, topographe du Service Topographique, boulevard Fulton, 12, **Oran.**
MAURY, chef de bataillon au 32^e d'Infanterie, Tours.
MAYAUDON, notaire, 2, rue Schneider, **Oran.**
MERLE, triangulateur du Service Topographique, 7, rue de la Paix, **Oran.**
METZ (de), maire de Lamoricière.
MICAL, négociant en vins, avenue de la Petite Vitesse, **Oran.**
MICHELER, lieutenant-colonel, centre des Hautes Études, Ministère de la Guerre, Paris.
MILSOM, ingénieur civil des Mines, 15, rue de la Remonte, **Oran.**
MIRAMONT, Léon, négociant, 45, boulevard Seguin, **Oran.**
MOLLE, docteur en médecine, rue Edgard Weber, **Oran.**
MONBRUN, avocat, 7, boulevard Seguin, **Oran.**
MOTELEY Albert, propriétaire, El-Ançor.
MÜHL, vérificateur, chef de bureau du Service Topographique, **Oran.**
NASSAUD, sous-préfet, Mascara.
NATAF, interprète judiciaire, Mercier-Lacombe.
NAVARRÉ H., négociant, rue de Tlemcen, **Oran.**
NEHLIL, officier-interprète, Bou-Denib.
NESSLER, consul d'Autriche-Hongrie, boulevard de l'Industrie, **Oran.**
NICOLAÏ, capitaine de port en retraite, 10, rue d'Orléans, **Oran.**
NICOLAS Jacques, docteur en médecine, Lamoricière.
OLIVA, avocat, 2 bis, boulevard Charlemagne, **Oran.**
OLIVIER Henri, propriétaire, boulevard d'Iéna, maison Sanchez, **Oran.**
OTTEN Jean, directeur de l'Usine cotonnière de Saint-Eugène, **Oran.**
OUDRI, général de division, du cadre de réserve, à Durtal (Maine-et-Loire).

- MM. PACHTERE (DE), professeur au Lycée, 1, rue de Paris, **Oran.**
 PAGÈS Jean, armateur, 53, rue d'Arzew, **Oran.**
 PAIRE, docteur en médecine, 6, rue Ampère, **Oran.**
 PALLU DE LESSERT, avocat, 17, rue de Tournon, Paris.
 PARIEL, capitaine, chef de bureau des Affaires Indigènes, Beni-Ounif.
 PARIENTÉ, docteur en médecine, 6, boulevard Seguin, **Oran.**
 PASCALET Jules, négociant, Beni-Ounif.
 PASSERON, sous-ingénieur des Ponts et Chaussées, faubourg Saint-Eugène, **Oran.**
 PICARD (Auguste), éditeur, 82, rue Bonaparte, Paris.
 PASTRE, architecte, Sidi-bel-Abbès.
 PELLET, architecte, 46, boulevard Sébastopol, **Oran.**
 PÉQUIGNOT, administrateur de la brasserie l'*Algérienne*, **Oran.**
 PEREZ Adolphe, sous-chef de bureau au Service Topographique, **Oran.**
 PEREZ Henri, banquier, 12, boulevard Seguin, **Oran.**
 PETIT Claude, sous-ingénieur des Ponts et Chaussées, conseiller général, Mascara.
 PEYRAS, employé à la Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest Algérien, Sidi-bel-Abbès.
 PHILIPPI, directeur de l'hôtel Continental, **Oran.**
 PIÉRART Alexandre, administrateur-adjoint, Le Télagh.
 PINCHON, médecin-major, Sidi-bel-Abbès.
 PITOLLET, notaire, conseiller général, 1, rue de la Paix, **Oran.**
 POCK, caissier de la *Caisse Nationale d'Épargne*, **Oran.**
 POINTEAU, notaire, Tlemcen.
 PONTET, directeur des Contributions directes, **Oran.**
 PORTHÉ Raymond, propriétaire, Frendah.
 POURADIER-DUTEIL, général de brigade, sous-chef de l'État-Major général de l'Armée, 26 bis, rue La Fontaine, Paris.
 POURTAUBORDE Pierre, avocat, 1, rue de la Paix, **Oran.**
 POUSSEUR, directeur de la Compagnie du Gaz, 36, boulevard National, **Oran.**
 PRADES Benjamin, répartiteur des Contributions diverses, Nemours.
 PREIGNON Jacques, pharmacien, Aïn-Temouchent.
 PRUNIER Charles, administrateur de la commune mixte de Frendah.

 QUÉVREUX Clément, huissier, Le Télagh.

- MM. RAHAL MOHAMMED BEN M'HAMED, caïd de Nédroma.
RAMIER, conseiller général, rue El-Moungar, **Oran**.
RECOING Maurice, topographe, 12, boulevard Fulton, **Oran**.
RENAUD A., propriétaire, conseiller général, Sidi-bel-Abbès.
RENÉ-LECLERC, délégué général du Comité du Maroc, Tanger.
RÉUNION DES OFFICIERS, **Oran**.
RÉUNION DES OFFICIERS, Sidi-bel-Abbès.
RÉUNION DES OFFICIERS, Beni-Ounif.
REY, inspecteur principal de la C^{ie} P.-L.-M., **Oran**.
REY, lieutenant au 2^e Régiment Étranger, Beni-Ounif.
ROBERT Edouard, proviseur du Lycée, **Oran**.
ROBIN, lieutenant du Service des Affaires indigènes, chef de l'annexe de Berkane, par Port-Say.
ROGNON, secrétaire général de la Préfecture, **Oran**.
ROLAND Wilhem, capitaine, chef d'Etat-Major de la subdivision, Aïn-Sefra.
ROMAN Noël, directeur des Postes et Télégraphes, **Oran**.
ROULLAND, propriétaire, conseiller général, Sidi-bel-Abbès.
ROUSSET, sous-inspecteur de l'Enregistrement, 9, rue Thierry, **Oran**.
ROUX-FREISSINENG, avocat, 2, boulevard du 2^e Zouaves, **Oran**.
ROUZIÈS Casimir, instituteur, Tizi.
RUSSI, docteur en médecine, vice-consul d'Italie, quai Sainte-Marie, **Oran**.
SABATIER, avocat-défenseur, conseiller général, Tlemcen.
SABOURET, agent général d'assurances, 32, boulevard National, **Oran**.
SAINT-GERMAIN, sénateur d'Oran, 1, rue Blanche, Paris.
SAINTPIERRE Charles, négociant, faubourg Saint-Charles, **Oran**.
SAJOUS, topographe de circonscription du Service Topographique, Tiaret.
SANDRAS, docteur en médecine, 5, boulevard Seguin, **Oran**.
SAULGEOT, propriétaire, boulevard de Tivoli, villa Marie-Thérèse, **Oran**.
SAUREL Jules, fils, avoué, Tlemcen.
SAY Louis, lieutenant de vaisseau de réserve, Port-Say.
SCHOENBERG, ingénieur ordinaire des Ponts et Chaussées, Mascara.
SCOTTI, armateur, 3, rue de Rome, **Oran**.
SECRÉTANT, professeur au Lycée, **Oran**.
SÉNAC Antonin, fondé de pouvoirs de la maison Bernauer, rue du Chemin de Fer, **Oran**.

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

- MM. SIÉGE E., marchand tailleur, 30, boulevard Seguin, **Oran**.
SIMONIN, sous-inspecteur des Chemins de fer algériens de l'État, 22, boulevard Sébastopol, **Oran**.
SMADJA Gaston, négociant, 41, boulevard National, **Oran**.
SOIPEUR, propriétaire, Tlemcen.
- SOUX, propriétaire, Lalla-Maghnia.
SOULEYRE, docteur en médecine, 37, boul. Seguin, **Oran**.
SOULIER, pharmacien, 44, boulevard Seguin, **Oran**.
STÉPHANOPOLI, vice-président du Conseil de Préfecture, **Oran**.
STORTO, négociant, 33, boulevard Seguin, **Oran**.
SUREAU Emile, agent-voyer d'arrondissement, Bel-Abbès.

TARDY, architecte, 42, boulevard Seguin, **Oran**.
THIBAUDAT, receveur princ^l des Postes et Télégraphes, **Oran**.
THIÉBAULT, conservateur des Hypothèques, 16, boulevard Sébastopol, **Oran**.
THOMAS, direct^r de la succurs^{le} de la Banque Thibault, **Oran**.
TOURNAYRE, pharmacien, Hammam-bou-Hadjar.
TOURNÉ, inspecteur divisionnaire des Douanes, rue du Crève-Cœur, **Oran**.
TOURNIER, agent de la *Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de Musique*, place de la République, **Oran**.
TROUIN César, député d'Oran, 8, rue Miromesnil, Paris.

VALERIAN Louis, architecte de la Ville, 14, rue Charles-Quint, **Oran**.
VALETTE, syndic de faillites, 2, rue Schneider, **Oran**.
VALLOIS, capitaine en retraite, Arzew.
de VALOIS, officier d'administration en retraite, 3, rue du Marché, **Oran**.
VARNIER Maurice, secrétaire général du Gouvernement général de l'Algérie, Alger.
VENISSE René, administrateur de commune mixte, contrôleur général adjoint des services de la Sûreté, au Gouvernement général de l'Algérie, 29, rue Hoche, Alger.
VERGNIEAUD, ingénieur des Ponts et Chaussées, villa Pouyet, Saint-Eugène, **Oran**.
VESIAN (DE), docteur en médecine, 9, boul. National, **Oran**.
VIALA Eugène, interprète judiciaire, Aïn-Temouchent.
VIÉNOT, chef de bataillon en retraite, rue Say, **Oran**.
VOINOT, capitaine d'artillerie hors cadre, chef de bureau des Affaires Indigènes, Oudjda.

WEIL, grand rabbin, 6, rue Irénée, **Oran**.
WIBRATTE, ingénieur des Ponts et Chaussées, détaché aux Chemins de fer de l'État, Constantine.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

1° SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE

France et Algérie :

Paris. — Société de Géographie. Société de Géographie commer- ciale.	Douai. Dunkerque. Le Havre Lille. Lorient. Lyon. Marseille.	Montpellier. Nancy. Nantes. Rochefort. Rouen. Toulouse.
Alger.		
Bordeaux		
Bourges.		

Étranger :

Anvers.	Edimbourg.	Manchester.
Berne.	Genève	Munich.
Bruxelles.	Helsingfors.	Neufchâtel.
Bucarest.	Le Caire.	New-York.
Budapesth.	Lisbonne.	Rio de Janeiro.
Buenos-Ayres.	Londres.	St-Pétersbourg
Copenhague.	Madrid.	

2° SOCIÉTÉS DIVERSES

France et Colonies :

Paris. — Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Publications du Comité des Travaux historiques et scientifiques (*Bulletin de Géographie historique et descriptive*. — *Bulletin archéologique*. — *Bulletin des Sciences économiques et sociales*. — *Bulletin historique et philologique*. — *Congrès des Sociétés savantes*). — Société nationale des Antiquaires. — Musée Guimet. — Mission scientifique du Maroc (*Archives Marocaines*). — Comité de l'Afrique Française et du Maroc. — Office colonial. — Questions diplomatiques et coloniales. — Réunion d'Études algériennes. — Ministère des Colonies (*Revue coloniale*). — Revue des questions maritimes et coloniales. — Société des Études maritimes et coloniales. — Le Mois colonial et Maritime.

Alger. — Faculté des Lettres. — Société Historique algérienne.
 — Bulletin agricole de l'Algérie et de la Tunisie.
 Autun. — Société Éduenne.
 Bône. — Académie d'Hippone.
 Constantine. — Société Archéologique.
 Angoulême. — Société Archéologique et Historique de la Charente.
 Dax. — Société de Borda.
 Gap. — Société d'Études des Hautes-Alpes.
 Lyon. — Faculté des Sciences. — Société d'Anthropologie.
 Saint-Dié. — Société philomatique Vosgienne.
 Saint-Hippolyte de Caton (Gard). — Revue épigraphique d'Esperandieu.
 Saïgon — Société des Études Indo-Chinoises.
 Sousse. — Société Archéologique.
 Toulouse — Société Archéologique du Midi de la France.
 Tunis. — Institut de Carthage.

Etranger :

Baltimore. — Publications Johns Hopkins.
 Bruxelles. — Société belge d'Études coloniales.
 Helsingfors. — Fennia.
 Cordoba. (République Argentine). — Academia nacional de Ciencias.
 Leipzig. — Revue de la Société orientale allemande de linguistique.
 Madrid. — Real Academia de la Historia.
 México. — Sociedad científica « Antonio Alzate ». — Instituto Geológico.
 Naples. — Società Africana d'Italia.
 Rome. — École française. — Accademia dei Lincei. — Istituto Archeologica Germanico-Romana.
 Saint-Pétersbourg. — Société impériale d'Archéologie.
 Stockholm. — Académie royale des Belles-Lettres, d'Histoire et des Antiquités. — Journal d'Archéologie.
 Upsala. — Institut Géologique de l'Université.
 Toronto. — The Canadian Institute.

Abonnements :

Les Annales de Géographie.
Revue de Géographie de Ch. VELAIN.
L'Afrique française.
Le Tour du Monde.
L'Anthropologie.

NOTES

SUR

Quelques ruines romaines relevées dans la Commune-Mixte d'Ammi-Moussa

(6 Planches dont 1 Carte)

Je n'ai pas l'intention ni la prétention d'écrire l'histoire de l'occupation de cette région par les Romains. Le chercheur le plus curieux abandonnerait cette intention lorsque, après avoir parcouru ces ruines, les avoir fouillées, avoir cherché, penché sur leurs immenses pierres les renseignements lapidaires si nombreux dans d'autres parties de l'Algérie, il aurait constaté que la seule inscription authentique trouvée ici est le *Spes in deo Ferini* qui ornemente la clef de voûte de la grande porte d'entrée de Kaoua. Le présomptueux ne pourrait produire qu'une œuvre d'imagination qui n'aurait aucune valeur au point de vue historique. Cependant, si l'on observe avec attention, soit dans leur ensemble, soit prises séparément, les diverses ruines éparses sur le territoire d'Ammi-Moussa et les mouvements du sol qui les entoure, il est permis de poser des conclusions dont le raisonnement le plus serré ne peut infirmer la valeur et, se faire par suite une idée assez nette du genre de vie que menaient les habitants du pays, vainqueurs, venus d'Italie ou des autres provinces africaines et autochtones. Nous sommes ici en pleine *Maurétanie Césarienne*. Cette partie de la Province éloignée de la mer, sans voies de communication faciles — on n'en trouve du moins pas de traces — devait être fort dédaignée par les gens riches, les artistes et les grands personnages. L'absence complète d'inscriptions sur les monuments qu'on y a relevés, la grossièreté des sculptures des colonnes, chapiteaux, chasse à la gazelle de Kaoua, tête de bœuf,

d'antilope du même château, l'emploi de pierres assez sommairement taillées à l'exclusion du marbre que l'on ne retrouve, ni sous forme de colonnes, ni sous forme de soubassements ou de toute autre ornementation, indiquent d'une manière irréfutable qu'ici vivait une population très fruste, beaucoup plus préoccupée de se défendre contre ses ennemis qui étaient nombreux, ou de cultiver ses champs, que d'orner ses demeures. En revanche, la culture était probablement fort soignée, si on en juge par les terrassements en gradins que l'on rencontre encore aux environs de Kaoua et de Karnachine, en particulier.

Les constructions qui devaient couvrir le pays au moment de l'occupation romaine, se composaient de deux catégories bien distinctes : les premières solidement construites en pierres de taille de très grandes dimensions, dont nous voyons encore dans la région les vestiges, dont quelques-uns surtout sont réellement grandioses, tels le mausolée de Ksar el Ghaba, un autre mausolée dans la plaine de l'Oued Lardjem, le château de Kaoua et le ksar Djerane ; c'étaient des burga, des castella et des monuments funéraires. En dehors de ces dernières constructions, on rencontre un nombre considérable de ruines de petits postes également établis en pierres de taille, dont la présence sur des points stratégiques très judicieusement choisis témoigne de l'insécurité du pays à cette époque. Les personnes qui n'ont pas la bonne fortune de pouvoir venir visiter cette région se rendront facilement compte en consultant l'*Atlas archéologique*, dans ses feuilles concernant Ammi-Moussa, du réseau solide de surveillance et de défense que les Romains y avaient établi.

Kaoua, sur lequel nous reviendrons en étudiant en détail ses intéressantes ruines, paraît avoir été le seul point d'une exploitation agricole importante ; partout ailleurs il n'y avait que des petites propriétés qui vivaient sous la protection des castella et des postes disséminés dans la campagne. Les habitations de ces petits propriétaires n'ont pas laissé de traces et cela se comprend aisément, quand on sait de quels matériaux elles étaient faites. Gaston Boissier nous le dit, dans son livre si intéressant : *L'Afrique Romaine*, avec une perfection de style et une précision telles que le mieux est encore de citer ce qu'il a écrit à ce sujet :

« Naturellement, ce sont les petites propriétés qui ont laissé le moins de traces ; les paysans ne bâtissent pas pour l'éternité. » Salluste dit que dans les premiers temps, les habitations des Africains étaient fort grossières et qu'elles ressemblaient à des barques qui auraient la quille en l'air ; on les appelait *mapalia*. Il est probable que, lorsqu'au contact des Carthaginois, puis des Romains, les indigènes se furent un peu civilisés, leurs demeures devinrent moins rustiques. M. de la Blanchère a cru en retrouver quelques débris dans le Sud Oranais et il nous en fait la description. Ce sont des amas de pierres ébou-lées dont les ruines reproduisent à peu près la forme des bâtiments d'où elles proviennent, ce qui prouve qu'on ne les a pas renversées avec violence et qu'elles sont tombées toutes seules. Ces murailles se composaient de pierres non taillées, réunies au mortier, comme celui dont se servent encore les gens du pays et qui n'est guère que de la boue. Vienne une pluie un peu forte, le prétendu mortier se détrempe, retourne à la terre et le mur s'écroule. Ces bâtisses, où n'entraient que très rarement la brique et la tuile, étaient souvent isolées ; elles occupaient le milieu d'un petit champ que le propriétaire cultivait en famille. Souvent aussi, dans les endroits qui n'étaient pas sûrs, les cultivateurs s'étaient réunis pour se protéger. Leurs maisons serrées les unes contre les autres, le long des flancs ou sur la crête de quelque colline abrupte, où il est moins facile d'être surpris, formaient des villages inaccessibles, qui devaient ressembler à ceux des Kabyles. » (G. Boissier, *Afrique Romaine*, p. 143-144.)

Quant on parcourt les champs cultivés dans lesquels les Arabes respectent avec toute l'apathie qu'on leur connaît les pierres qui les encombrant et qu'on regarde de près ces pierres éparses sur un sol qui n'est nullement rocailleux en dessous ; que, d'autre part, on examine la forme et la qualité de ces pierres, on est obligé de convenir que la description qui précède est bien la peinture fidèle de ce qui existait à cette époque.

Malgré les nombreuses et solides constructions que les Romains avaient édifiées dans ce pays et que nous retrouvons encore aujourd'hui, il paraît certain qu'ils ne considéraient pas leur œuvre comme terminée et qu'ils avaient l'intention d'en construire d'autres lorsque les Vandales les chassèrent du pays : nous n'en voulons pour preuve que

l'état actuel des carrières d'où ils tiraient leurs matériaux où l'on trouve des pierres dont la taille inachevée a été brusquement interrompue.

Une question intéressante à fixer est le point de savoir comment les Romains se procuraient de l'eau, principalement dans ces castella, qui restent la partie la plus intéressante, parce que la mieux conservée des ruines relevées dans le pays d'Ammi-Moussa. Malgré les recherches les plus minutieuses, les investigations les plus patientes, il ne nous a pas été possible de retrouver de traces de travaux d'adduction d'eau. Comment d'ailleurs auraient-ils fait pour amener jusqu'à ces demeures l'eau des sources qui se trouvaient ou bien en contre bas des points élevés où elles étaient édifiées, ou bien sur des montagnes séparées de ces points par de profonds et larges ravins. Nulle part nous ne trouvons de traces d'aqueducs, qui, s'ils avaient existé, auraient présenté une longueur souvent supérieure à douze cents mètres et une hauteur de plus de trente mètres au-dessus du point bas de ces ravins. D'autre part, les citernes qui existent dans les parties des castella formant les cours intérieures ne présentent aucun autre orifice permettant l'entrée de l'eau, que de petites canalisations en terre cuite de petit diamètre, dont on ne retrouve jamais de débris que dans les enceintes bâties. On doit conclure logiquement que ces citernes étaient toujours alimentées en eau uniquement par la pluie qui coulait des toitures en tuiles qui recouvraient les habitations et qui devaient être toutes inclinées vers l'intérieur du castellum. Les paysans allaient chercher de l'eau soit dans ces castella, soit aux sources, avec des récipients en terre cuite épaisse et grossière dont on voit de nombreux menus débris dans les campagnes qu'ils paraissent avoir habitées.

Le pays devait être très difficile à parcourir à cause de l'absence de voies romaines : il ne devait pas en exister puisqu'aucune trace n'en a été trouvée.

En ce qui concerne son organisation administrative et militaire, nous ne pouvons donner aucune précision. Tout ce qu'il est permis de penser c'est qu'Ammi-Moussa était le siège d'un petit commandement régional s'étendant sur le pays au sud jusqu'à Achelef ; les ruines qui ont été autrefois trouvées sur ce point et que la construction de la redoute a fait complètement disparaître semblent l'indiquer. Nous penchons à croire que ce lieu qui avait été choisi

à cause de ses facilités de communication avec la grande plaine du Chéliff par la vallée basse du Riou, était intimement lié à Kaoua qui, lui, formait le centre de direction de tout le système de défense existant encore et formé par les castella plus ou moins importants de Kebaba et Sedadja et par les petits postes établis sur les hauteurs d'où on peut très facilement voir Kaoua.

Vraisemblablement, le personnage qui assumait la double tâche de la défense et de l'administration du pays, partageait son temps entre Ammi-Moussa, où il n'avait qu'une demeure avec une petite garnison, et Kaoua où il avait son castellum et une organisation agricole importante dans la vallée du Sensig.

Si l'on jette les yeux sur la carte annotée qui accompagne l'Atlas archéologique, on est surpris de voir comment sont réparties les ruines qui ont été relevées ; alors que la vallée de l'oued el Ardjem, celle du Sensig et celle du Tleta présentent de nombreux vestiges de l'occupation romaine, non seulement à proximité des rivières, mais encore sur les hauteurs comprises dans leurs bassins, la vallée moyenne de l'oued Riou et les espaces assez étendus qui couvrent les terrains fertiles des Tonarès, des Oulad Yaïch, des Oulad Bouriah, des Chekalla et de Tighermatine paraissent n'avoir pas été habités par les conquérants. Il faut passer à l'ouest sur le territoire de Zemmorah, au sud, sur le territoire de Tiaret pour retrouver des ruines qui y sont d'ailleurs nombreuses. A quoi faut-il attribuer l'état de délaissement dans lequel les Romains avaient condamné systématiquement, et semble-t-il, abandonné cette région ?

Ce vaste espace ne présentait probablement comme aujourd'hui ni arbres, ni forêts et était aussi pauvre en eau qu'il l'est encore actuellement. Peut-être aussi l'avaient-ils réservé pour recaser les indigènes qu'ils avaient dépossédés pour prendre leurs terres dans les parties fraîches et boisées où leur occupation a laissé tant de traces. Quelle qu'en soit la raison, le fait est frappant et mérite d'appeler l'attention.

Pour donner une idée exacte de la géographie du pays, du nombre et de l'importance des ruines qu'on y rencontre je ne saurais mieux faire que de reproduire le remarquable mémoire fait par M. le capitaine du génie Marchand, qui a été publié en 1895 dans le Bulletin de la *Société de Géo-*

graphie et d'Archéologie de la province d'Oran, mais qui n'existe pas dans les archives du Gouvernement général et qu'il est, par suite, fort difficile de se procurer. (1).

MÉMOIRE de MARCHAND, capitaine du Génie, sur l'exploration et les fouilles faites en 1859 par cet officier dans le cercle d'Ammi-Moussa. (*Une carte accompagne ce travail.*)

L'occupation romaine a laissé de nombreuses traces dans le cercle d'Ammi-Moussa. Les ruines qui le couvrent n'ont jamais été explorées ; quelques-unes placées près des grands chemins arabes qui sillonnent le cercle étaient connues.

Deux mots sur la géographie du pays précéderont l'indication et la description des cent trois ruines romaines qu'il renferme ainsi que le résultat des fouilles faites à Kaoua, château fortifié de la *Maurétanie Césarienne*.

Une carte au 1/200.000 du cercle donnant la position de chaque ruine est jointe à ce travail.

GÉOGRAPHIE

Le cercle d'Ammi-Moussa appartient à la subdivision de Mostaganem (division d'Oran). La limite nord passe sur les crêtes des montagnes qui longent la rive méridionale du Chéliff ; à l'est, la limite est celle des provinces d'Oran et d'Alger, elle sépare Ammi-Moussa d'Orléansville et de Téniet-el-Had ; au sud, les sommets de plusieurs hautes montagnes et la rivière de Tegui-quest le séparent du cercle de Tiaret ; à l'ouest, quelques sentiers arabes, l'oued Aleula, l'oued Malah, puis les sommets des

(1) A titre exceptionnel le Comité a autorisé la réédition de ce travail devenu très rare. (*Note de la Commission de Rédaction*).

versants de la vallée de la Djidiouia sont les limites avec Mostaganem.

Le cercle d'Ammi-Moussa touche au 36° de latitude et arrive à 35° 31 sur les Hauts-Plateaux.

Le premier degré de longitude ouest partage le cercle, lequel atteint 18, à l'orient et 27, à l'occident de ce degré.

DIVISION PAR GROUPES

L'importance des ruines romaines et leur agglomération sur des points rapprochés augmentent en raison de la fertilité des terres, de la richesse des bois ou de la position stratégique.

Les ruines, dans le cercle, forment quatre groupes principaux, savoir :

Le groupe nord, sur le Riou et ses affluents, près du fort d'Ammi-Moussa.

Le groupe est, comprenant la vallée du Sensig et le bas de la vallée de l'Ardjem.

Le groupe sud, dans les hautes vallées de l'Ardjem et du Riou.

Le groupe ouest, entre la vallée du Tléta et celle du Riou.

Chaque groupe sera l'objet d'un chapitre spécial, ainsi que les fouilles faites à Tizi-Ouzou.

GROUPE NORD

Le groupe nord, sur le Riou et ses affluents, près du fort d'Ammi-Moussa, se compose de sept postes et d'un établissement, savoir :

Tella Bida, situé au sommet d'un pic blanc, à environ deux kilomètres au sud-est du fort, sur la rive orientale du Riou.

Kherba, sur la rive opposée et sur l'emplacement actuel d'Ammi-Moussa. Dans tout le cercle, c'est la seule ruine qui soit à l'ouest du Riou.

Koubour el Djahel, situé au confluent de l'oued Tléta avec le Riou, à deux kilomètres à l'ouest du fort.

Sidi Saïd, près du marabout de ce nom, sur un mamelon, au confluent de l'oued Sensig avec l'oued Tléta, à un kilomètre à l'est du précédent.

Si Hamza, sur un contrefort dominant la rive droite de l'oued Tléta, à un kilomètre au sud de Si Saïd.

A sept kilomètres, au nord du fort, le Riou reçoit l'oued Mtastabounette qui, à cinq kilomètres de son confluent, est gardé par deux postes à Ardjet el Maghzen ; enfin, à cinq kilomètres plus au nord, à Sidi Madjoub, près d'un amas de pierres, est un bassin ayant sept mètres sur l'un de ses côtés.

GROUPE EST

Le groupe Est, comprenant la vallée du Sensig et le bas de la vallée de l'Ardjem, se subdivise en groupes du Sensig et en groupes de l'Ardjem.

Les groupes du Sensig sont :

1° *Kaoua*, à Zeboudj el Ksar (environ quinze kilomètres à l'est d'Ammi-Moussa), vaste maison fortifiée, ayant la forme d'une croix latine et entourée d'une enceinte circulaire de près de trois cents mètres de développement.

Cette maison présente quarante mètres sur chacune de ses façades, et les murs restés debout ont encore sur quelques points sept mètres de hauteur (*Voir fouilles de Kaoua*).

Quatre postes, dont un assez important, entourent ce château fortifié : deux occupent les extrémités est et ouest du mamelon sur lequel est Kaoua.

Deux autres sont dans la plaine, l'un sur la route muletière d'Ammi-Moussa à Orléansville, l'autre sur le chemin de la vallée de l'Ardjem ;

2° *Si Ahmed Lecheb*, à un kilomètre à l'est de Kaoua, ruine en béton, ayant trente mètres sur dix-neuf. Il reste encore six degrés d'un escalier et les séparations d'une dizaine de petites pièces.

A mille mètres au nord sont disséminés : *Aïn-Ameur*, construction faite à cette source, *Bouzateur*, *Sidi Abderrahman*, *Djenan Ali* et *Zoudjet el Kheir*, poste aux extrémités des contreforts du pic Tarardaït, commandant le grand ravin d'El Melkha.

Les postes de *Bou Djira* et d'*El Fellak*, le premier entre les ravins d'El Melkha et de Bou Taga, le second entre le dernier

ravin et celui de Zoudj et Kerouche, relie ce groupe avec le suivant ;

3° *Kherba Bou Zoula*, à un kilomètre au sud de la koubba de Si Abdelkader ben Kercha ; cette ruine a la même forme que Kaoua, mais elle ne présente que trente-six mètres sur vingt-sept et n'a point d'enceinte circulaire.

La hauteur des murs est de deux mètres au-dessus du sol, et l'arceau de la porte d'entrée existe encore.

Deux postes gardent les extrémités est et ouest du contrefort, qui n'est séparé de la koubba mentionnée ci-dessus que par le ravin d'Aïn-Sefra ;

4° *Bou Kebaba*, sur le contrefort de ce nom, à 1500 mètres au sud de Kerba, au commencement de la partie boisée du pic Zeghdan (964 mètres), même forme que Kaoua, mais n'ayant que 33 mètres sur chaque face. Les murs ont 2^m 50 au-dessus du sol, la porte d'entrée (non cintrée) est déblayée, les remblais qui remplissent la cour laissent apercevoir quelques constructions.

A l'est, se trouve le poste de *Sedjem* ; une annexe peu importante est sous les murs de Kebaba ; à l'ouest, enfin, un poste le garde de ce côté.

Entre Kebaba et Kherba Bou Zoula, sont les ruines dispersées de deux postes à *Tamzetarel* ;

5° *Ksar el Ghaba*, nom donné à un tombeau remarquable situé à la jonction des chemins de Kaoua à la koubba de Si Abdelkader ben Kercha et à l'oued el Ardjem.

Ce tombeau, octogone à l'intérieur, n'a plus que six côtés à l'extérieur, un palier hexagone de 1^m 75 de largeur l'entoure ; on y arrive par trois degrés. Quatre colonnes ornementées et d'un style différent gisent sur le sol ; tout semble indiquer que ce fut la tombe d'un grand chef.

Afin de ne pas détruire ce monument, qui a encore 3 mètres de hauteur au-dessus de son palier, il faudrait des outils et des machines pour le fouiller.

Ksar el Ghaba est relié à Bou Kebaba par le poste de Tamsida ;

6° *Sedadja*, sur le contrefort de ce nom, au nord de Kef el Zeboudj, à environ 2000 mètres au-dessus de Kebaba. Même forme que Kaoua, avec 20 mètres sur 30 de côté. Les murs ont peu de hauteur ; la ruine disparaît sous les figuiers de Barbarie.

A l'est, un poste ; à l'ouest, au pied du contrefort, une ruine assez grande composée d'une cour de plusieurs petites pièces et probablement, de deux puits comblés.

Sedadja se relie à Ksar el Ghaba par les deux postes de *Nza*

bou Zid qui, situés sur la ligne de partage des eaux du Sensig et de l'Ardjem, relie de plus les groupes de ces deux vallées.

Les maisons fortifiées de Kherba bou Zoula, de Kebaba et de Sedjadja sont reliées entre elles ; toutes sont visibles du château de Kaoua, dont elles sont à environ cinq kilomètres ; cette distance est partagée : 1° par les deux postes de Djerane situés à droite et à gauche du ravin de Ali bou Saïd ; 2° par le tombeau.

Le haut de la vallée du Sensig renferme donc six groupes renfermant trente-cinq ruines, qui attestent l'importance de l'occupation romaine sur ce point.

Les groupes de l'Ardjem sont :

1° *Bou Aroua*, sur le contrefort de ce nom, à 1500 mètres au sud des postes de Kef Nza Zid. Ce groupe se compose d'un poste à l'est du chemin et de trois postes à l'ouest, disposés en triangle et à 30 mètres les uns des autres ;

2° *Ksar Raouraoua*, nommé aussi Médinat Tirasa, à 800 mètres au sud de Bou Aroua, au pied du versant sud de Kaf Zeboudj.

Ce groupe se compose de sept postes éloignés de 80 à 200 mètres les uns des autres, sans que rien ne les relie entre eux. Chaque poste est une tour carrée de 7 à 8 mètres de côté. La tour est élevée de deux ou trois marches (sans palier) ; un talon renversé est à la base et, à 5 mètres, se trouve une corniche, puis une citerne de 8 à 10.000 litres.

Les deux premiers postes sont à l'ouest, touchant le chemin ainsi qu'un troisième à l'est ; les autres se rapprochent de l'oued el Ardjem, qui, sous le nom d'oued Tirasa, traverse un peu après, un défilé impraticable ;

3° *Ksar Bahria*, à 600 mètres au sud des précédents. Ce groupe se compose d'un poste, au nord, du ravin Bahria et de trois ruines placées en ligne droite, à 10 mètres l'une de l'autre au sud du même ravin. La ruine du milieu est un poste, les autres paraissent être deux tombeaux.

En remontant le ravin de Bahria, puis la source de Bou Araoua on trouve les restes d'un établissement et d'un bassin romain ;

4° *Ksar Taghout*, à environ 1000 mètres au sud de Bahria. Les pierres qui gisent sur le sol semblent indiquer qu'il y avait une tour ronde, plus deux postes au nord ;

5° *Ksar Ardjet el Massala*, à 300 mètres au sud de Taghout, dont il est séparé par un léger affaissement de terrain. Ce groupe est composé de deux postes et d'une ruine assez importante. Postes et ruine ont, sur peu de profondeur, 60 mètres de façade qui commandent l'oued el Ardjem.

En face de l'Ardjet el Massala, au-delà de l'Ardjem, se trouve un poste à *Zeboudj bou Kharchaiche* ;

6° A partir de l'Ardjet el Massala, il y a deux kilomètres sans vestiges de ruines, puis des postes se présentent sur la droite du chemin qui conduit aux riches forêts des tribus des Oulad Defelten, des Matmata et des Beni Tighsen. Tous ces postes gardent les ravins ci-après, dont les eaux sont tributaires de l'Ardjem, savoir :

Ksar Sidi Kassem, sur le ravin de Dar el Louz ; deux postes.

Ksar Sabeur, sur le ravin d'Anan ; deux postes à 500 mètres au sud.

Ksar Saf Saf, sur le ravin de Chebrouk ; deux postes à 500 mètres au sud.

Ksar Kébir Ech Cheikh, sur le ravin Eskif ; un poste à 300 mètres au sud.

Ksar Resala, sur le ravin Bou Doudra ; un poste à 100 mètres au sud.

Ksar Choub, sur le ravin Snoubour ; un poste à 100 mètres au sud.

Ainsi, en remontant l'Ardjem moins de trois kilomètres, on trouve dix postes qu'une voie romaine reliait sans doute.

Les Romains avaient donc une occupation forte de six groupes comprenant trente ruines dans la vallée de l'Ardjem.

Cette occupation et celle de la vallée du Sensig donnent pour tout le groupe est un total de soixante-cinq ruines, dont cinq de quelque importance militaire.

GROUPE SUD

Le groupe sud, dans les hautes vallées de l'Ardjem et du Riou, se subdivise en trois groupes, qui comprennent :

Le premier, les affluents ouest de l'Ardjem ;

Le deuxième, le haut Riou ;

Le troisième, l'oued Tegiguest, affluent du Riou.

Le groupe des affluents ouest de l'Ardjem comprend cinq ruines situées dans trois vallées, savoir :

1° *Si Ahmed Kichoum*, dans la vallée de Bou Zegga, à l'est de l'embouchure du ravin d'El Khouadja.

On ne voit plus que les fondations en béton ; les indigènes ont fait des fouilles et ont enlevé les tuyaux en poterie, les briques, etc. ;

2° *Kabra Djahel*, dans la vallée de l'Achem, au sud-ouest de la précédente, près d'Aïn Soltan. Les pierres qui gisent sur le sol couvrent 200 mètres sur 40.

A 800 mètres, sur le versant sud de Ghar (1066 mètres d'altitude) est une pierre en forme de caisson creusée, de 0^m 30 à 0^m 50 de profondeur de l'une à l'autre de ses extrémités, sur 1^m 68 de longueur et 0^m 48 de largeur ;

3° *Mekada*, à 3 kilomètres à l'est de Kabra, près d'Aïn Kala, affluent de l'Achem. Cette ruine présente deux amas de pierres, l'un au pied, l'autre au sommet d'un petit mamelon ; la partie haute a 40 mètres sur 30 ; la partie basse 30 sur 50.

Le nombre des pierres de taille est de cinq ou six ;

4° *Meghessel*, à 3 kilomètres au sud-est de Mekada, près d'Aïn Saf-Saf, affluent de l'Achem, comprend une ville basse et un fort qui la domine.

Le fort a 40 mètres sur 50 ; la ville, 200 sur 100. Une assise de pierres seulement sort de terre. On voit l'ouverture d'une citerne et des corniches sculptées ;

5° *Sidi Djerbala*, dans la vallée de Sidi Aneur, à l'est de la précédente, au pied du versant nord du Cheffaya et à l'extrémité de cette haute montagne (1250 mètres d'altitude).

Cette ruine occupe le sommet de deux grands mamelons, à l'ouest d'Aïn Tonafès ; elle a, au nord, un poste dont la corniche est ornée de denticules triangulaires.

On voit au sud un caveau semblable à celui de Kabra-Djahel.

Le groupe du Rion comprend quatre ruines, savoir :

1° *Kherba Mta Ounès* (944 mètres d'altitude), sur un contrefort, à l'extrémité ouest du versant sud du Cheffaya, entre les sources de Kermat et de kala, dans la vallée de l'Anseur. Près de Kheurba est une roche dans laquelle on a creusé deux bassins carrés qui communiquent par un canal percé dans l'épaisseur de leur séparation. Le fond du bassin supérieur est incliné au tiers vers l'entrée du canal et se trouve ainsi à la hauteur des bords du bassin inférieur. (Bassin supérieur, 3^m 25 sur 2^m 85 et 0^m 30 à 0^m 85 de profondeur ; bassin inférieur, 1^m 34 sur 2 mètres, 0^m 95 de profondeur et de 1^m 40 à 1^m 20.

2° *Kherba ben Hadedje*, sur un contrefort de ce nom, 857 m. au-dessus du Guedal (1187 mètres), entre les petites rivières d'El-Achouchi et d'El Hama, dans la vallée de Karkat.

Cette ruine couvre trois petits mamelons et peut avoir 200 mètres sur 35. Le nombre des pierres de taille est minime ;

3° *Ksar Gherab*, au sommet de Sidi Ameur (1023 mètres), dans la vallée de Soukara.

Ce poste commandait deux établissements, dont un recevait les eaux de la source du Ksar et l'autre celles des sources des Ouled Ghazli et de Sidi M'keddem ben Chemina ;

4° *Ksar Demana*, à un kilomètre à l'ouest du précédent, sur un contrefort (844 mètres) du versant ouest de Sidi Ameur, entre les sources de Dema et de Kalah, dans la vallée d'El Melah. Ce fort a la forme de Kaoua (25 mètres sur 18).

Au nord un établissement était sous sa protection.

La montagne de Cheffaya relie ce groupe avec le précédent par Sidi Djerbala du groupe des affluents de l'Ardjem et par Kherba Mta Ounès du groupe du haut Riou.

Le groupe de l'oued Teguiguest, affluent du Riou, comprend quatre ruines situées entre ces deux cours d'eau, savoir :

1° *Médin Mta Barbouche* (854 mètres), sur le versant est de Sidi Marouf (1169 mètres). Cette ruine a 110 mètres sur 80 ; elle est située à l'est d'Aïn el Mouhoub, au nord d'Aïn Kébira, dans la vallée d'El-Hamera ;

2° *Médinat Achelaf*, sur le versant sud de Sidi Marouf, à deux kilomètres du précédent (927 mètres). Achelaf est une ruine immense couvrant plusieurs kilomètres carrés d'un nombre infini de pierres de taille de toutes dimensions.

Cette ville est entourée de postes nombreux, dont quelques-uns sont assez importants. La ville militaire, au milieu de la face nord, garde la source très abondante d'Achelaf. Cette ruine sera plus tard l'objet d'un travail spécial.

3° *Sauma* (909 mètres), poste à huit kilomètres au nord-ouest d'Achelaf. Il diffère des autres postes par sa corniche qui divise extérieurement la tour en deux étages. Cette tour a encore six mètres de hauteur et n'a que 5^m50 de longueur sur 4^m60 de largeur.

De ce poste, on aperçoit presque toutes les ruines des trois grandes vallées comprises dans le groupe sud ;

4° *Ben Afifs*, sur le mamelon de ce nom (858 mètres), à deux kilomètres au sud de Saumat et à l'ouest d'Aïn el Cheraïa. Ce fort paraît avoir la même forme que Kaoua avec des proportions moins grandes. Une partie de son enceinte est enfouie.

Medinat Mta Barbouche, par sa proximité d'Achelaf et par sa situation dans la vallée du Riou, relie le groupe de l'oued Teguiguest avec le précédent.

Dans le groupe sud, les ruines romaines sont peu nombreuses, les postes disparaissent. Ce n'est plus l'occupation militaire, c'est la colonisation. Ce groupe comprend :

- 1° Une grande ville ;
- 2° Cinq postes ou forts qui protègent des établissements ;
- 3° Cinq établissements qui paraissent n'avoir aucune protection militaire ;
- 4° Un seul fort et un seul poste n'ayant pas d'établissement sous leurs murs.

GROUPE OUEST

Le groupe ouest entre les vallées du Tléta et du Riou se compose de :

1° *Ksar Djeran*, sur un contrefort (480 mètres), à l'ouest de Menkoura, dominant à l'ouest l'oued Bou Khatem qui, sous le nom d'oued Bessenès, se jette dans l'oued Tléta. Même forme que Kaoua, ayant seulement trente mètres de côté ; il reste encore seize assises superposées formant plus de huit mètres de hauteur.

A l'est, un poste et une annexe. Au sud, au pied du contrefort, sur les bords de la source d'El Hammam, une ruine semblable à celle du pied de Sedadja (*Voir 6° groupe de Sensig*).

A 500 mètres à l'est, un poste dans les pins qui entourent Menkoura (1125 mètres) ;

2° *Aïn Anadjaz* (1066 mètres), sur le versant sud de la Menkoura.

A 15 mètres au sud de ce poste, est une tour ronde de 5 mètres de diamètre ;

3° *Berkouche*, à 500 mètres à l'ouest en descendant le versant sud de Menkoura. Groupe semblable au précédent ;

4° *Souma*, à 100 mètres à l'ouest. Semblable au précédent, plus une citerne en partie comblée ;

5° *Sidi Fathmi*, à 3 kilomètres au sud du précédent et au pied du versant ouest du pic Tenasfet. Ce poste est au centre des Beni-Moussi et d'Azaïz ;

6° *Sour Sidi-Mimoun*, sur le col formé par les pics de Taoula (937 mètres) et de Cheka, près du marabout de ce nom, à 6 kilomètres environ au sud du précédent. Il ne reste qu'une enceinte carrée à fleur de terre ayant 60 mètres sur 40 mètres. Le corps de logis était au nord-ouest.

Ce groupe était une occupation bien isolée, au milieu de telles montagnes et en dehors de grandes vallées, seule voie de communication dans le pays.

Toutefois il reliait les groupes principaux du nord et de l'est avec celui du sud et complétait l'occupation romaine dans le cercle d'Ammi-Moussa.

RÉCAPITULATION

Groupe nord	8
Groupe est	65 dont 5 importantes.
Groupe sud	18 plus les postes d'une grande ville.
Groupe ouest	12
Total pour le cercle.....	103 ruines romaines.

FOUILLES DE KAOUA

La route d'Ammi-Moussa à Kaoua est des plus agréables. Ce sont des oliviers, des eaux vives, puis une côte douce conduit au sommet du plateau sur lequel sont les ruines.

Les crêtes boisées de Kenna, d'El Kala (969 mètres) et de Tirardait forment, au nord, un immense rideau au pied duquel se trouve Kaoua. Au sud, l'horizon est borné par un amphithéâtre que forment des vallées verdoyantes séparées par des pics sur lesquels s'adossent des groupes d'oliviers, de térébinthes, de chênes, de sapins et de thuyas.

Avant les fouilles, on ne pouvait que déterminer la forme extérieure de Kaoua.

Les premiers travaux ont fait connaître l'entrée de l'enceinte, les deux portes de cette entrée, ainsi que les deux portes latérales qu'elles avaient entre elles. Les travaux ont ensuite rencontré le canal de sortie des eaux, puis dégagé l'unique et grande entrée du château ; enfin concentrés dans l'intérieur, ils ont atteint les dalles, laissant debout tous les murs de refend et quelques colonnes.

Partout les traces de feu étaient nombreuses, inégalement réparties.

L'entrée de l'enceinte est formée par deux pieds droits en arrière desquels est la première porte qui a 2^m40 de large.

Deux chasse-roue et une corniche unie font saillie.

La seconde porte est toute semblable à la première avec quelques moulures, des corniches et deux pierres pour les tourillons des battants de la porte. Les deux portes latérales desservent un immense commun circulaire de 300 mètres de longueur sur une largeur de 8 à 10 mètres qu'occupaient sans doute la garnison, les serviteurs et les esclaves.

L'entrée du fort est une porte à plein cintre ; neuf de ses onze voussures sont ornementées ainsi que ses corniches. Six demi-colonnes relèvent cette entrée. La clef de la voûte contient, dans un médaillon, l'inscription suivante :

SPES
IN DEO
FERINI
AMEN

La partie supérieure a été retrouvée dans les fouilles.

Le raccordement du médaillon, la juxtaposition des cassures ne laissent aucun doute sur la position de l'inscription au-dessus de la porte. Il n'y a aucun point dans le corps de l'écriture ni à l'extrémité des lignes.

La porte d'entrée donne sous un vestibule ; à sa droite étaient deux pièces servant d'écurie ou de ménagerie, avec mangeoires en pierres de taille encastrées dans les murs, un corridor dans l'une, une galerie supérieure dans l'autre, permettaient de remplir les mangeoires.

En face de l'entrée est une croisée assez rapprochée du sol et à gauche un second vestibule.

Ce second vestibule donne : 1° sur la cage d'escalier ; 2° sur un appartement composé de trois pièces communiquant entre elles par deux arceaux ; 3° sur le péristyle intérieur.

Le péristyle est formé par quatorze colonnes ; par les murs intérieurs, il donnait issue à neuf portes desservant autant d'appartements séparés et composés d'une ou de deux pièces. Tous les socles des colonnes sont en place sur un petit mur de 0^m50 de hauteur, qui leur sert de base et limite la cour.

Sous la cour, qui était à ciel ouvert, sont deux immenses citernes ayant chacune 6^m10 de longueur, 3^m70 de largeur sur 4 mètres de hauteur.

Trois portes sont percées dans le mur de séparation. Quelques conduits en poterie ont été retrouvés dans les encastresments placés aux encognures du péristyle.

Du sol de ces citernes à la plus haute des pierres du mur extérieur, il y a plus de 12 mètres de hauteur.

Une voûte est intacte, et l'autre, qui a été démolie au sommet, était formée par six fûts de colonnes roulés et alignés sur la brèche, mais quatre étaient fendus, et quand la masse de décombres qui les maintenait a été diminuée, ils ont été rejoints ceux qui, antérieurement, avaient été précipités dans la citerne.

Presque tous les chapiteaux sont retrouvés ; ils diffèrent beaucoup entre eux et souvent une des faces n'est point semblable aux trois autres.

Parmi les fouilles étaient une partie de la corniche, de l'entablement que supportaient les chapiteaux, ainsi que deux pierres ayant la forme d'un dé surmonté d'une pyramide et une pierre qui devait être une croisée, placée horizontalement dans l'épaisseur de la terrasse ; enfin plusieurs auges en pierre.

Sur le montant d'une porte, sont en relief une gazelle, un lévrier et un chasseur armé d'une pique. L'arceau de la ménagerie est orné d'un pigeon à sa clef de voûte, et un autre arceau reproduit l'un des ornements de la porte d'entrée. Des chapiteaux ont des oiseaux, des animaux, puis des outils ou des feuilles dans un ou plusieurs cercles. Les autres objets trouvés pendant les fouilles sont : 1° des os humains ; 2° des os d'éléphants ou d'animaux de grande espèce ; 3° la moitié d'un œuf d'autruche ; 4° des débris de poterie ; 5° un morceau de mosaïque commune sous l'arceau qui l'a préservé ; une petite pièce de cuivre à effigie effacée.

Le volume des décombres comparé avec le cube des murs de refend et des murs intérieurs donne la certitude qu'il y avait un étage supérieur. L'escalier, dont il manque un côté, et surtout l'élévation de quelques créneaux le confirment.

Ammi-Moussa, le 30 mai 1859.

Signé : MARCHAND.

A ce tableau d'ensemble, il n'y a rien à ajouter, toute la région a été soigneusement parcourue et reconnue. Aucune ruine ne paraît avoir échappé aux investigations du capitaine Marchand ; nous ne pouvons que rendre hommage au zèle et à la sagacité de cet officier. Notre seule prétention est d'enrichir les archives de la colonie de croquis, de plans, de vues, levés, photographies, et de notes concernant les ruines les plus importantes, les mieux conservées ou les plus intéressantes de cette longue série.

I. — AMMI-MOUSSA (1)

N° 61 de l'Atlas archéologique. — Il ne reste rien de la demeure fortifiée signalée par ce document. Les pierres en ont été probablement utilisées pour la construction de la redoute et d'une maison, toute en pierres de taille, située sur le même plateau que cet ouvrage militaire, à l'ouest du terrain de bivouac. Le seul vestige de l'occupation romaine est une mosaïque actuellement placée dans les bâtiments de l'infirmerie militaire. En raison de l'importance stratégique d'Ammi-Moussa, on peut supposer que cette demeure fortifiée était l'une des résidences du chef militaire du pays, dont l'autre établissement était à Kaoua. Ce qui permet de faire cette hypothèse, c'est la présence de cette mosaïque, qui n'aurait pas existé dans un simple poste ou dans la demeure d'un simple particulier. Une mosaïque était à cette époque, dans cette région, un luxe dont nous ne retrouvons de traces dans aucun autre des castella connus.

II. — KSAR EL KAOUA

N° 63 de l'Atlas archéologique. — C'était une vaste construction dont nous donnons le plan (*Fig. 1*). Ces ruines ont été fouillées en 1859 par le capitaine Marchand, qui, en 1895, en a fait, dans son rapport, la description reproduite plus haut. (2)

Tel était alors l'ensemble du château de Kaoua et de ses dépendances. Si l'on veut bien se reporter au plan (*Fig. 1*) et aux photographies (Pl. II et III), on pourra facilement

(1) Les ruines que nous allons décrire sont relevées sur la carte Pl. I qui accompagne ce travail.

(2) L. Demaeght (*Soc. de Géogr. et d'Arch. d'Oran*, t. VII, 1887, p. 276) a donné une description de Kaoua dans ses Notes géographiques, archéologiques et historiques concernant la Maurétanie Césarienne correspondant à la province d'Oran,

reprendre l'excursion un peu rapide que nous a fait faire le capitaine Marchand et visiter le tout beaucoup

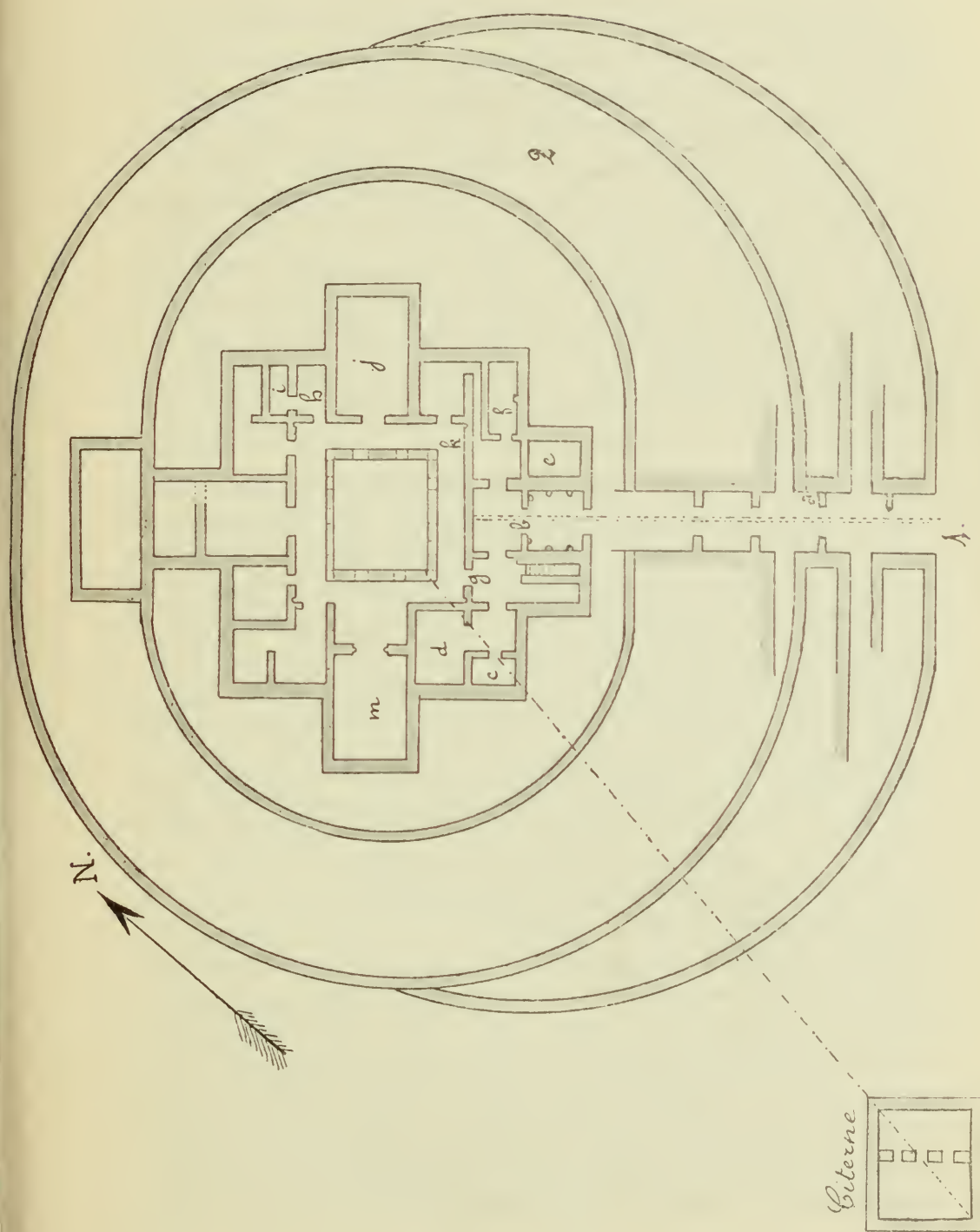


Fig. 1. — PLAN DES RUINES DE KSAR EL KAOUA

plus en détail. En entrant dans le vaste couloir qui conduisait à la grande porte, nous trouvons sur notre droite et

encastrée dans le mur une pierre portant en relief une tête de bœuf ou d'antilope sculptée (Pl. II, fig. 1) ; le point où elle se trouve est marqué (a) sur le plan. On arrive ensuite à la grande porte d'entrée marquée (b) sur le plan et représentée prise de l'extérieur (Pl. II, fig. 2). (1)

En arrière de la porte, on aperçoit la petite fenêtre basse dont le bas est surélevé de l'épaisseur d'une pierre de taille ordinaire, qui donnait vue de l'atrium sur l'entrée, car il est probable qu'elle était faite pour surveiller cette entrée.

Soyons discret et faisons comme si nous devions, en pénétrant dans cette demeure, y trouver son seigneur et sa famille. Aussitôt après avoir passé la porte, nous nous dirigeons à gauche. Nous remarquerons d'abord, encore à notre gauche, les escaliers assez bien conservés qui devaient conduire soit simplement à une plate-forme située au-dessus de la grande porte d'entrée et servant de poste de surveillance, soit au second étage que, d'après Marchand, comportait cette construction. On peut monter cet escalier, si on le désire ; il est encore en assez bon état pour cela. En laissant l'escalier à gauche, on arrive devant une grande porte voûtée donnant accès à une petite pièce qui communique elle-même, également par une porte voûtée, avec une pièce plus grande qu'elle commande. Ces deux pièces contiguës, qui sont indiquées par (c) et (d) sur le plan, étaient probablement le corps de garde. Elles étaient admirablement placées pour surveiller l'entrée et le couloir qui courait entre le mur percé de la fenêtre et la porte ; à l'extrémité de ce couloir et au-delà de la porte que nous laissons à droite en tournant le dos aux deux pièces dont il vient d'être question, se trouvent les pièces marquées (e) et (f) sur le plan. Ces deux pièces étaient des écuries ou des ménageries ; cette destination n'est pas douteuse, il suffit d'examiner la fig. 1 de la Pl. III pour s'en convaincre. Dans la pièce (e) les auges sont taillées dans le mur lui-même ; dans la pièce (f), elles sont indépendantes du mur et placées de telle sorte que la partie que l'on voit à droite de la photographie devait servir d'emplacement pour les animaux ; à gauche, était ménagé un petit couloir entre le mur de refend que l'on aperçoit tout à fait à gauche de la vue. Les auges étaient séparées entre elles

(1) L. Demaeght (*loc. cit.*), p. 276, a donné un beau dessin de cette porte. Voir aussi Gsell (*Monuments antiques de l'Algérie*, t. I, p. 102).

par de grandes pierres de taille posées verticalement, reliées par des pierres de taille posées horizontalement sur leur partie supérieure, le tout formant ainsi des sortes de niches sans fond.

Il nous faut maintenant revenir sur nos pas pour pénétrer dans les appartements du maître de cette habitation en passant par la porte marquée (*g*) sur le plan. Nous engageant ainsi dans le couloir qui fait le tour de l'atrium, nous rencontrons d'abord à notre gauche une pièce assez grande, largement ouverte sur ce couloir et qui semble avoir été copieusement ornée de demi-colonnes et de colonnes, si on en juge par les débris trouvés sur le sol ; c'était vraisemblablement le prétoire ou la salle de réception. En faisant le tour du couloir, on trouve, principalement sur les faces nord et est, deux chambres de dimensions différentes, qui étaient les appartements privés.

A l'angle nord, se trouvent deux pièces marquées (*h*) et (*i*) sur le plan et que nous croyons avoir servi de salle de bain ; ce qui permet cette supposition, c'est la présence d'une auge longue et assez profonde en pierre, qui semble avoir servi de baignoire et à laquelle il est difficile de supposer une autre destination. A côté de ces deux pièces, était une salle plus vaste, qui est marquée (*j*) sur le plan. Dans l'angle sud-est de ce couloir, se trouve la sculpture grossière de la chasse à la gazelle signalée par Marchand. (Pl. III, fig. 2) (1). L'emplacement qu'elle occupe est marqué (*k*) sur le plan.

Tout ce couloir devait être recouvert par une toiture qui était soutenue par des colonnes au nombre de quatorze, reposant chacune sur un dé en pierre de taille, placé lui-même sur un mur très bas également en pierre de taille. Dans l'intérieur était une cour, au-dessous de laquelle existent encore deux citernes voûtées alimentées par les eaux de pluie qui s'y déversaient des toits par les gorges figurées sur le plan aux quatre angles du couloir. Le trop-plein s'écoulait par un canal souterrain que l'on retrouve sous les dalles brisées de la grande galerie conduisant de

(1) L. Demaeght (*loc. cit.*), p. 277, a donné un dessin au trait de ce groupe.

l'extérieur du monument à la porte d'entrée ; ce canal est figuré sur le plan. Cette galerie, le péristyle intérieur et la cour, ainsi que les appartements étaient dallés en larges pierres.

Si nous voulons maintenant avoir une vue d'ensemble de l'intérieur du castellum, plaçons-nous sur les décombres situés à droite de la pièce *m* du plan, nous voyons à nos pieds l'atrium ; tout à fait à droite, une partie du haut de la porte voûtée donnant accès à la première écurie (*e* du plan) ; puis, en tournant nos regards vers la gauche, nous découvrons le haut carré de la porte qui donnait entrée dans la pièce où sont les auges (*f* du plan) ; dans l'angle du couloir, en regardant attentivement, on voit la gazelle de la chasse, puis, successivement, les pièces des faces est et nord de l'habitation. En nous tournant un peu vers la droite, nous verrons toute la partie formant la face intérieure sud du castellum ; tout à fait à droite, la porte voûtée faisant communiquer les deux pièces *c* et *d* du plan, que nous croyons être le corps de garde ; puis, successivement, en allant vers la gauche, la grande porte d'entrée, la petite fenêtre basse de l'atrium, au-dessus de laquelle se détache le haut de l'arcade de la porte d'entrée de la première écurie et, à sa gauche, perpendiculairement, le haut de la porte d'entrée de la petite écurie ; ensuite, toujours vers la gauche, le pan de mur portant la sculpture de la chasse.

Si maintenant nous quittons l'intérieur du castellum, nous trouvons, après avoir passé la grande porte voûtée qui servait d'entrée et en suivant la galerie qui conduit à l'extérieur, les portes latérales qui donnaient accès dans les enceintes dont parle Marchand et qui sont figurées sur le plan. On rencontre dans ces enceintes un grand nombre de briques et de tuiles qui attestent l'existence sur ce point des habitations qui devaient abriter les esclaves, les serviteurs et probablement une partie de la garnison de la place.

Les dimensions de l'ensemble sont : longueur dans le sens de *a-b*, 77^m50 ; largeur dans le sens de *m-j*, 76 mètres. Pour la citerne, 14 mètres sur 12^m20.

Je dois m'excuser des détails que je donne sur Kaoua. Tout cela m'a paru indispensable pour donner une idée bien exacte des dispositions intérieures de ces intéressantes

ruines et de l'ensemble grandiose qu'elles présentent aux yeux de ceux qui les visitent.

III. — KSAR KBABA

N° 69 de l'*Atlas archéologique* (1). — Ce château beaucoup moins important que celui de Kaoua, s'élevait sur une hauteur. Le plan (*Fig. 2*) en donne les dimensions et les dispositions générales. On y voit encore parfaitement la porte et les restes de l'angle nord et du bastion carré de la façade nord-est. Dans ce dernier se trouvent des pierres entaillées dont nous reproduisons le croquis du profil en long (*Fig. 3*) ; quelques-unes sont encore encastrées dans le mur. Ces pierres paraissent avoir servi de marche-pied. La cour intérieure du château est aujourd'hui nivelée par les terres qui ont surélevé le sol de l'ancienne cour. Dans cette cour, nous avons fait des fouilles qui nous ont fait découvrir une pierre taillée verticale, sans inscription, marquant l'entrée d'une première citerne voûtée, tellement comblée par la terre qu'un homme ne peut y entrer que couché. A deux mètres en avant de l'entrée de la citerne, et perpendiculairement à l'axe, on trouve un mur percé de plusieurs trous circulaires. Derrière ce mur est une autre excavation bâtie qui doit être une deuxième citerne laquelle devait communiquer avec la première par des trous de petit diamètre, évidemment destinés à donner passage à l'eau. Sur le sol, on rencontre beaucoup de menus débris de tuiles, de briques et de petits tuyaux de canalisation en terre cuite.

Les pentes par lesquelles on accède au ksar Kbaba sont fort abruptes sur trois faces ; sur la face nord-est, elles le sont un peu moins ; de ce côté, on relève des traces de terrasses successives, actuellement fort peu visibles et que marquent seulement quelques pierres assez espacées.

(1) Voir aussi Derrien (in *Bull. Soc. de Géog. et d'Arch. d'Oron*, t. XV, 1895, pp. 281 et 292 (texte et deux dessins).

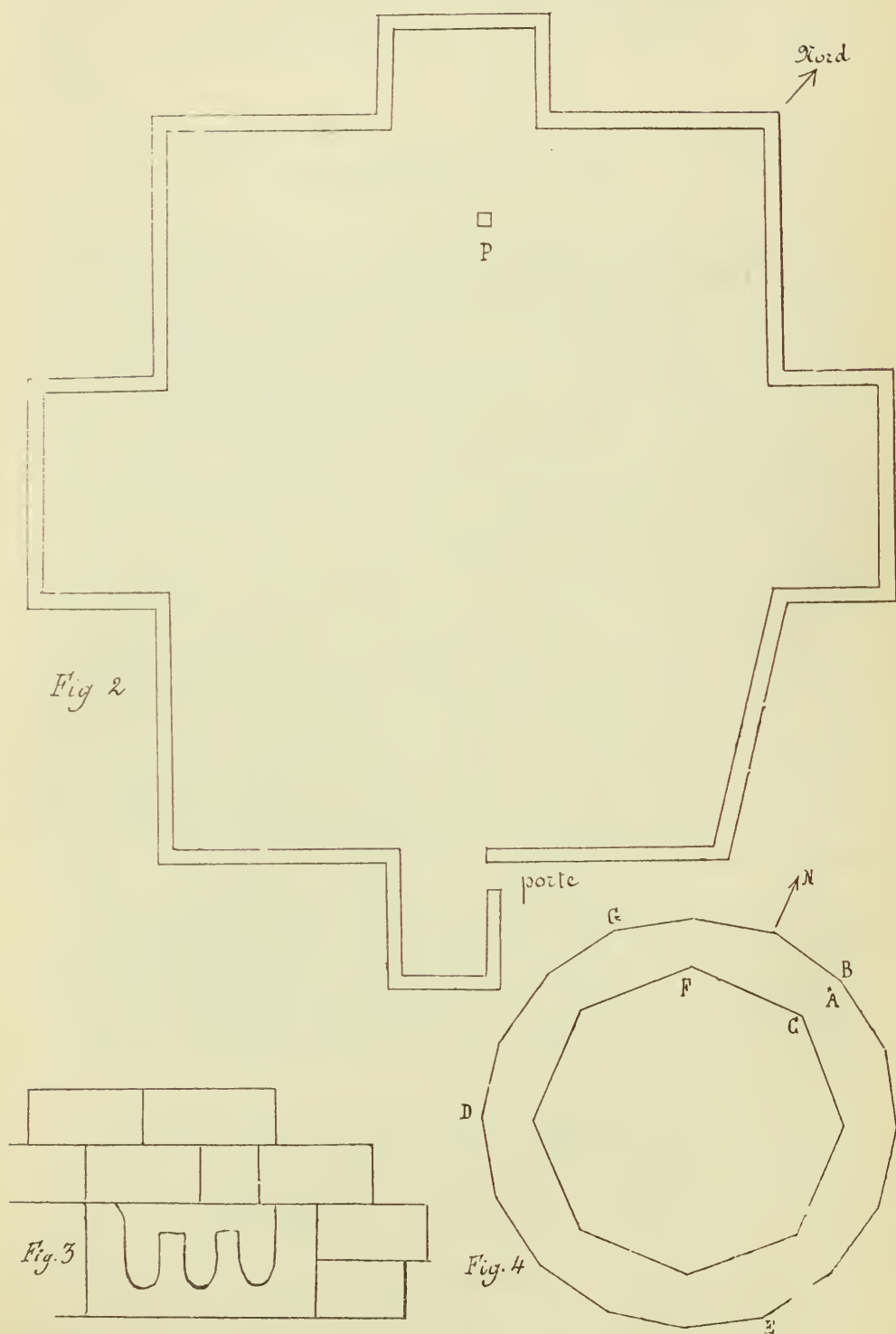


Fig. 2. — PLAN DU KSAR KBABA (Échelle 0,003 par mètre).

Fig. 3. — PIERRE DE TAILLE A ÉCHANCRURES DANS UN MUR.

Fig. 4. — CROQUIS DU KSAR EL GHABA.

IV. — KSAR EL GHABA

N° 71 de l'Atlas archéologique. — Le mausolée est situé sur une petite éminence dont le pied est entouré par la forêt de pins qui s'étend au loin. De là, on découvre, en un beau panorama, les montagnes sévères des Ouled Moudjeur, la vallée riante de l'oued Sensig et les ruines de Kaoua. La face nord du monument est assez bien conservée pour qu'on ait pu établir que la base était un polygone de seize côtés, au-dessus duquel s'élevait un deuxième palier ayant huit côtés, supportant la partie principale qui devait être carrée. C'est sur ces données qu'a été tracé le plan ci-joint (Fig. 4). La face sud n'est plus, comme le milieu du monument, qu'un amas chaotique d'énormes pierres de taille dont l'amoncellement atteint 4 mètres de hauteur.

C'est en avant de la face nord que gisent les colonnes de divers modèles et chapiteaux renversés, dont quelques échantillons sont représentés (Pl. IV, fig. 1 et 2). C'est également là que se trouvait renversée sur le sol une croix byzantine.

Les ruines seraient certainement fort intéressantes à fouiller ; mais il faudrait pour cela une équipe d'ouvriers habiles, bien outillés, que nous n'avons pas sous la main. L'amoncellement des énormes pierres qui encombrant le milieu de cette construction rendrait le travail trop dangereux pour qu'on puisse songer à l'entreprendre avec la seule main-d'œuvre arabe dont nous pouvons disposer.

V. — SEDADJA

N° 72 de l'Atlas archéologique. — Sedadja est un castellum du modèle de Ksar Kbaba, beaucoup moins important que Kaoua. Il s'élève sur un petit coteau relié au nord-ouest, au flanc de la chaîne montagneuse qui part du Sensig et s'étend vers le sud. Ce coteau est rattaché à la chaîne de montagnes par un vallonnement sur lequel

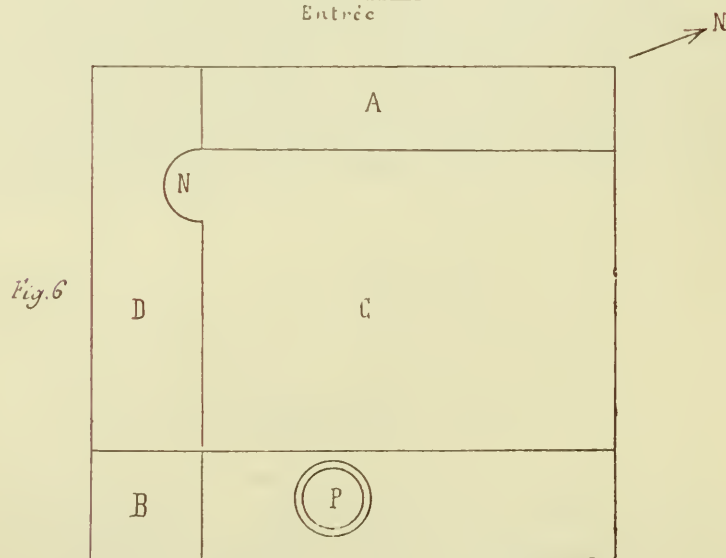
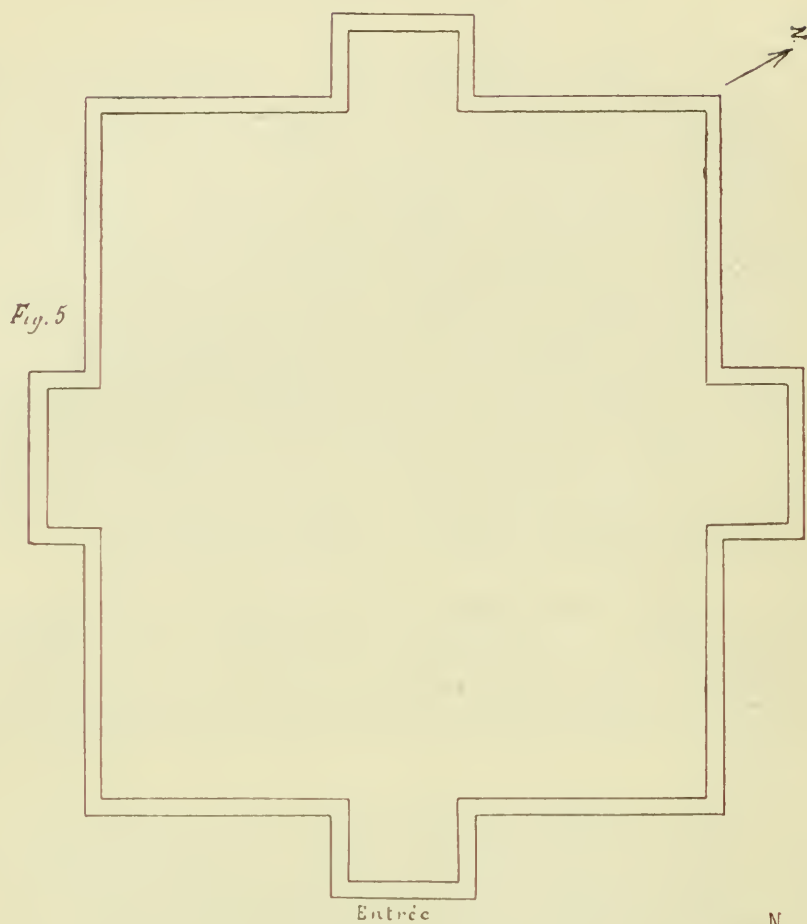


Fig. 5. — CROQUIS DU KSAR SEDADJA.

Fig. 6. — CROQUIS DE L'HABITATION DU N° 72 (CARTE)

vient s'ouvrir le château ; on voit encore au point indiqué, *entrée* sur le plan (*Fig. 5*), les vestiges de gradins. Toute la face du castellum, de ce côté, est peu surélevée au-dessus du sol, assez plat en cet endroit ; les trois autres faces donnent sur les flancs du coteau, qui sont fort abruptes. Les soubassements existent encore sur une partie du pourtour. L'altitude de Sedadja est inférieure à celle du Ksar el Ghaba ; comme ce dernier monument, Sedadja est dans la forêt de pins, et du sommet qu'il occupe, on aperçoit Kaoua et la vallée du Sensig.

Sedadja a été beaucoup plus maltraité par le temps que Kaoua, Kbaba et Djerane, dont nous parlerons plus loin. Dans ces trois dernières ruines, on peut voir encore des pans de murs, des angles en particulier, ayant de 4 à 8 mètres de hauteur et produisant un effet grandiose.

Les nombreux débris de tuyaux en terre cuite indiquent clairement que l'alimentation en eau était obtenue comme à Kbaba, par l'adduction des eaux de pluie provenant des toitures et recueillies dans des citernes qui doivent se trouver dans le sous-sol de l'intérieur du fort. Aucune fouille n'a été pratiquée par nous, faute de temps.

VI. — MAISON D'HABITATION

N° 72 de l'Atlas archéologique. — Cette maison figure sous le n° 72 en même temps que le fort Sedadja. Elle est à l'ouest de ce dernier, au pied du contrefort. On voit encore un pan de mur en maçonnerie ordinaire et, sur le sol, les vestiges des murs indiqués au trait sur le croquis (*Fig. 6*) ; les espaces marqués C et C semblent avoir été des cours, séparées par un mur ; dans la première, était un puits (P), dont la margelle en maçonnerie est actuellement au ras du sol. Au point B, une petite chambre ; en A, une grande pièce très longue, ainsi qu'en D. En N on remarque une base de maçonnerie de forme semi-circulaire qui semble avoir été non pas un puits, mais une niche. Comme on ne retrouve aux alentours de la maison aucune pierre de taille, il faut conclure que cette habitation était en maçonnerie ordinaire. Elle était couverte en tuiles,

si on en juge par les débris qu'on rencontre sur le sol même et aux abords des murs.

Il serait certainement intéressant de fouiller le puits. Nous nous proposons de procéder à cette fouille dès l'été 1910.

VII. — MAUSOLÉES DE L'OUED LARDJEM

N° 74 de l'Atlas archéologique. — Nombreuses sont les petites ruines de forme généralement carrée, mesurant de 5 à 8 mètres de côté, que l'on rencontre sur la partie de la vallée de l'oued Lardjem, comprise entre le n° 71 et le n° 80 de la carte archéologique. Ce n'était évidemment pas un réseau de postes de surveillance ; les vestiges sont trop rapprochés et trop peu importants pour cela ; ce n'était pas un groupe de maisons d'habitation, leur forme même indique très nettement qu'elles ne répondaient pas à cette destination.

Du temps de l'occupation romaine, la vallée de l'oued Lardjem devait être ce qu'elle est de nos jours, fraîche, fertile et agréable à habiter. Cette vallée, qui va en s'élargissant à partir de Aïn-Remka jusqu'aux gorges de Sly, devait avoir attiré plusieurs familles charmées par la beauté du site et l'abondance des eaux de sources et de rivières. Il est fort probable qu'une ou plusieurs familles de princes indigènes plus ou moins romanisés avaient choisi les rives de l'oued Lardjem pour y établir leurs tombeaux. Ces constructions étaient donc des tombeaux ; on ne peut pas en douter lorsqu'on aperçoit le sarcophage monolithe représenté Pl. V, fig. 1. De ces nombreux mausolées, les mieux conservés sont ceux du n° 74 de l'Atlas archéologique. Nous avons relevé leur situation respective dans le croquis ci-joint (*Fig. 7*). Ils sont situés sur la rive gauche de l'oued Lardjem. On aperçoit d'abord le mausolée marqué C sur le plan dont l'angle en pierres de taille est parfaitement visible, puis le mausolée B, dont les ruines sont ombragées par deux arbres poussés au milieu d'elles, ensuite le mausolée A à sa gauche et D à sa droite. Nous n'avons pas fait

fouiller les mausolées A, B, D, qui présentaient un amas chaotique de pierres de taille de forte dimension, que la main-d'œuvre arabe était malhabile à manier.

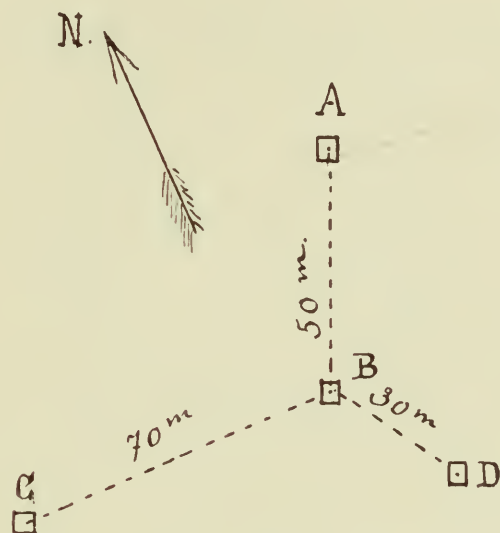


Fig. 7. — SITUATION RESPECTIVE DES MAUSOLÉES.

Dans le tombeau C (Fig. 8), l'angle A du croquis représente une arête formée par deux fragments de murs en ruine ; elle s'élève à plus de quatre mètres de hauteur au-dessus du sol et produit un effet imposant au milieu de cette vallée riante de l'oued Lardjem, presque absolument dépourvue d'arbres, mais à laquelle les montagnes boisées qui la ferment à l'ouest et au sud forment un cadre qui ne manque pas de charme. Le contour indiqué par la lettre M dans le croquis est un bloc de ciment de plus de 2 mètres de long sur près de 2 mètres de large. Ce bloc servait de couvercle aux deux sarcophages représentés sur notre croquis par les lettres S 1 et S 2 et a été rejeté au point où il se trouve actuellement, au moment où ont été faites les fouilles de 1859. Nous avons fait faire une fouille en dessous du bloc et nous n'avons retrouvé que le sol, ce qui nous confirme dans cette opinion. Ce mausolée ne contenait donc que ces deux sarcophages dont les dimensions sont : longueur, 2^m15 ; largeur, 0^m50 ; profondeur, 0^m45 ; épaisseur des parois, 0^m12. La longueur du monument est

de 7^m50, sa largeur, de 6^m50. La photographie Pl. IV, fig. 1 représente le sarcophage désigné sur le croquis par la lettre S 1 ; le sarcophage S 2 est identique. Le sarcophage S 1 a dû être précédemment fouillé, il ne contient que de la

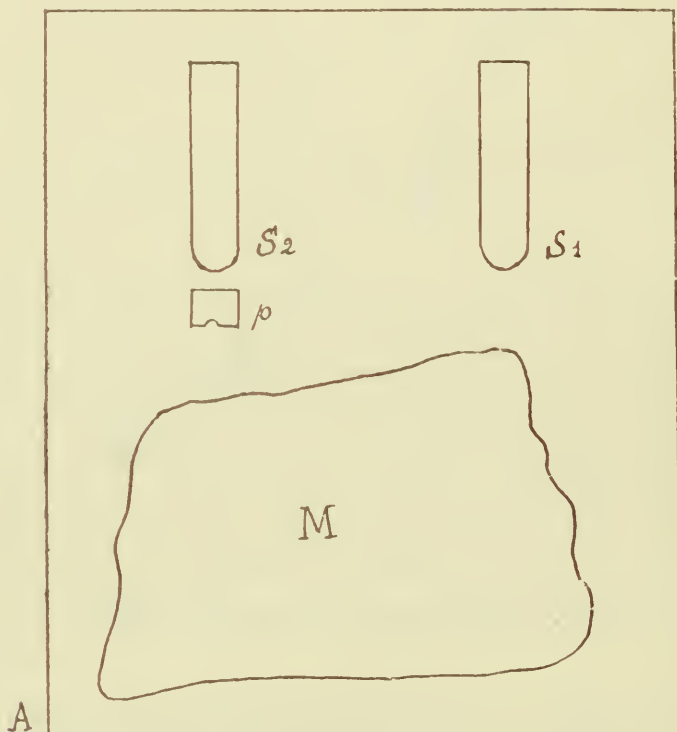


Fig. 8. — CROQUIS DU PLAN DU TOMBEAU C

terre. Après avoir légèrement gratté le sol, nous découvrons les arêtes supérieures du deuxième sarcophage, et dans l'intérieur, des os du crâne vers la partie arrondie, des os du bassin vers la partie médiane et vers la base, des os de tibia et de pied humain. A la tête du sarcophage, en *p*, une petite pierre rectangulaire avec encoche dont nous donnons la position dans le croquis général du mausolée; ses dimensions sont de 0,50 × 0,40. Sur cette pierre sont mêlés à la terre sablonneuse, des débris extrêmement menus d'objets en terre cuite rouge vernissée de l'époque romaine.

VIII. — KSAR DJERANE

N° 83 de l'Atlas archéologique. — Sur le contrefort ouest du Djebel Menkoura, dont la pointe aiguë s'élevant à 1129 mètres d'altitude, est visible de tous les points de la commune d'Ammi-Moussa, est édifiée le ksar Djerane. La croupe sur laquelle il est construit est à pic du côté des faces nord, ouest et sud ; elle est reliée par un plateau au système montagneux du Djebel Menkoura, vers l'est. Ce castellum est situé à une heure du centre religieux de Besnès, vers le sud-est ; il domine la haute vallée de l'oued Besnès, affluent de l'oued Tleta et est perdu au milieu d'une belle forêt de pins, qui ajoute au cachet de grandeur, de tristesse, d'isolement que présentent les ruines. Tandis que Kaoua, plutôt élégant, moitié habitation seigneuriale fortifiée, moitié ferme, est assis sur les pentes douces de la rive droite du Sensig, le ksar Djerane se dresse farouche, faisant face à la ligne prolongée du Djebel Bou Robka, vers cette région dont nous avons parlé plus haut, que les Romains n'avaient pas occupée ; de ce côté ouest, il regardait sinon l'inconnu, du moins l'ennemi ; par le plateau de l'est, il était rattaché à la région romanisée au moyen des constructions bizarres et irrégulières qu'indique le plan (*Fig. 9*). C'était un castellum solidement établi, ayant ses sentinelles avancées vers le pays délaissé, les deux postes 84 et 85 de l'Atlas archéologique. Les défenseurs, qui devaient être aussi rudes que l'est encore l'aspect grandiose de cette citadelle, avaient certainement pour mission d'assurer la sécurité des paisibles habitants des vallées de l'oued Lardjem et du Sensig ; le ksar Djerane servait de couverture à ces riantes plaines.

La partie principale du castellum est de la même forme générale que les forts que nous avons précédemment décrits : une enceinte à peu près rectangulaire flanquée aux quatre faces par des bastions à trois côtés. La face Est est reliée au plateau qui lie l'assise naturelle servant de base au château, au massif montagneux, par des constructions rattachées entr'elles par des murs extérieurs, toutes ces maçonneries épousant dans leur orientation, les formes du sol. Le plan donne un aperçu très exact de ce que sont

ces divers ouvrages, que nous avons fait débarrasser, pour les relever, des hautes broussailles qui les encombraient.

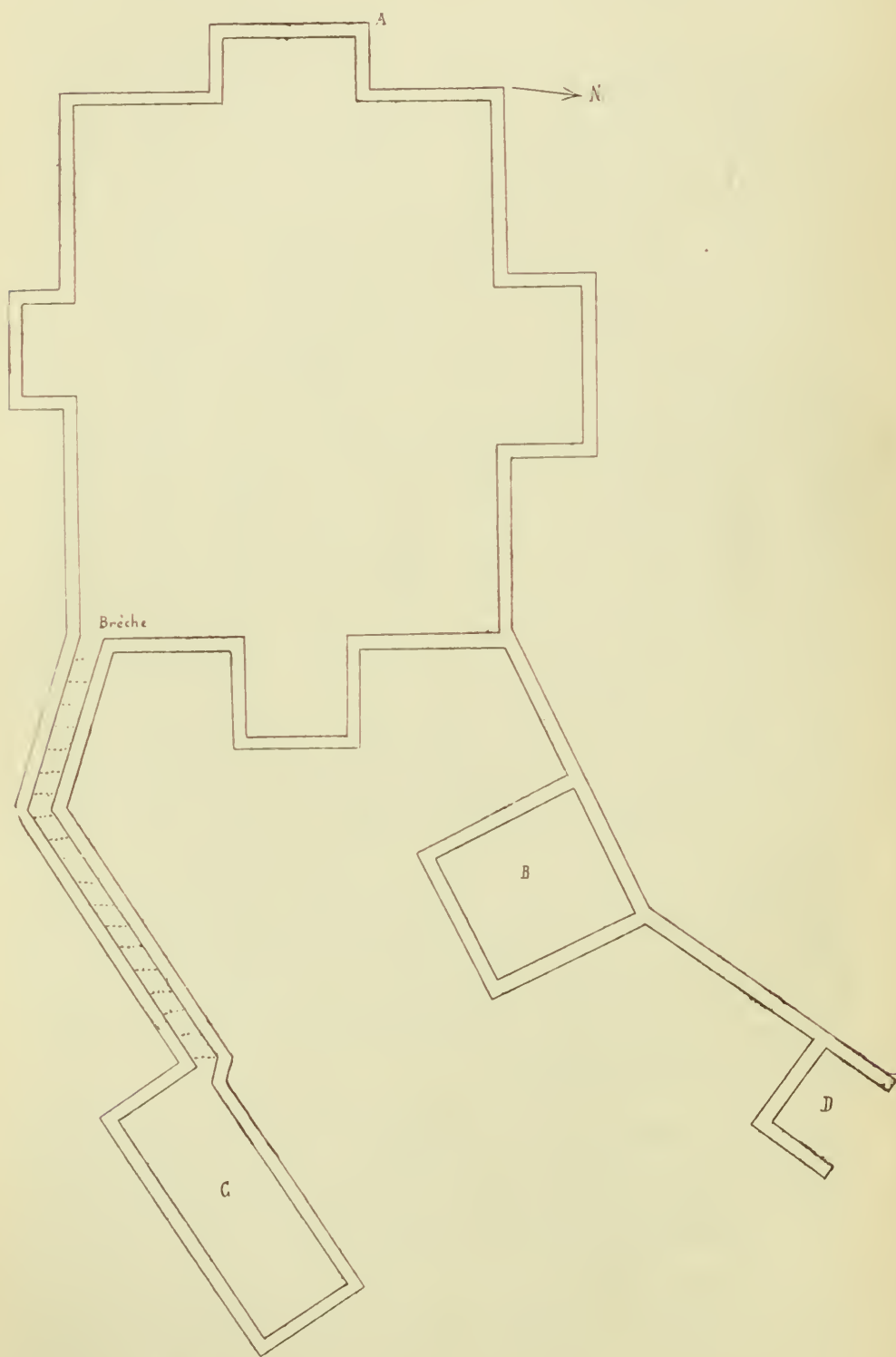


Fig. 9. — PLAN DU KSAR DJERANE (Échelle : 2^m/5 par mètre)

Les pans de murs sont encore imposants ainsi qu'en témoigne la Pl. V, fig. 2.

En prenant l'angle A, qui est le point où le mur est le plus élevé, nous constatons tout d'abord que la hauteur du mur tel qu'il existe actuellement est de 8 mètres extérieurement et de 5 mètres intérieurement. De cette constatation, on doit conclure que la plate-forme intérieure actuelle est surélevée d'au moins 3 mètres au-dessus de l'ancien sol et que cette surélévation a été produite par tous les débris de pierres, de charpentes, de tuiles et de briques provenant des habitations que contenait le fort. Il semble qu'aucune fouille n'a été faite dans l'intérieur du ksar Djerane, si on en juge par l'égalité et la dureté de la terre superficielle du sol actuel. Il est hors de doute que, en raison de sa situation, ce castellum, comme celui de Kaoua, celui de Kbaba et celui de Sedadja, était alimenté en eau de pluie qui devait être emmagasinée dans des citernes. Il serait intéressant de faire quelques fouilles pour déterminer la forme des corps de logis que devait abriter l'enceinte. Le manque de crédits ne nous a pas permis de le faire ; c'est un travail trop important pour le faire effectuer gracieusement par la main-d'œuvre indigène ; une petite rémunération serait nécessaire pour la payer.

Tant que ces fouilles n'auront pas été faites, tant que la terre durcie par le piétinement de nombreuses générations cachera à nos yeux les vestiges de ce que contenait ce fort, la visite minutieuse que l'on pourra faire de sa plate-forme intérieure sera sans grand intérêt. Quittons-la donc pour examiner extérieurement le castellum.

En nous portant vers la petite construction D, dont il ne reste plus que les assises des murs jusqu'au ras du sol et en nous tournant vers l'angle N.-E. du fort, nous découvrons la face nord et la face est ; sur la droite, le pan du mur élevé de l'angle A ; puis, allant vers la gauche, le bastion nord ; ensuite, le petit corps de bâtiment (D), placé en avant et nous masquant l'angle du bastion Est ; enfin, tout à fait à gauche, la brèche indiquée sur le plan.

IX. — KSAR GHERAB

N° 88 de l'Atlas archéologique. — Nous avons quitté les fraîches vallées arrosées d'oueds qui ont au moins un filet d'eau pendant tout l'été. : ici, plus d'arbres ; nous sommes sur les plateaux élevés et dénudés qui annoncent la proximité de ceux du Sersou. Tandis que dans les forêts que nous avons parcourues précédemment, les ruines semblent avoir été protégées contre la main sacrilège de l'homme et contre les éléments par la broussaille qui, poussée autour et au milieu d'elles, les enveloppait comme un manteau et soutenait leurs murs de ses tiges entrelacées, dans la région où nous nous trouvons maintenant, on ne voit plus un pan de mur, on dirait que le temps a passé sur ces vestiges du passé un niveau égalitaire et que, sous l'action érosive du vent, le mortier est tombé en poussière et les pierres ont été jetées éparses sur le sol.

La seule partie qui puisse attirer l'attention au ksar Gherab, est l'entrée d'une petite voûte, protégée par quelques pierres de taille. Ces ruines ne vaudraient la peine d'une description détaillée, que si le sol étant profondément fouillé, on retrouvait des lignes régulières permettant de reconstituer le tracé d'ensemble du fort. Mais il faudrait de l'argent et un surveillant français qui, étant toujours là, pourrait diriger avec méthode le travail délicat des fouilles. Ces ruines sont à dix heures de cheval d'Ammi-Moussa et par suite, une surveillance exercée du chef-lieu de la commune serait inefficace.

X. — SIDI DJERBALA

N° 95 de l'Atlas archéologique. — Ces ruines se trouvent dans la même région que les précédentes et dans un pays de même nature. Le seul point intéressant qu'on y rencontre, c'est l'entrée d'un tombeau voûté en pierres de taille.

XI. — KHERBA M'TA OUNÈS

N° 96 de l'Atlas archéologique. — On ne trouve guère de traces de la ruine signalée dans ce document. En revanche, les bassins creusés dans la roche sont encore intacts. Nos photographies (Pl. VI, fig. 1 et 2), représentent avec cette roche, les deux bassins et le trou percé dans la roche qui les faisait communiquer. La photographie n° 1 nous donne le profil ; en avant plan, une partie grise de la roche, puis le creux des deux bassins séparés par une petite cloison également rocheuse laissée à dessein pour séparer les deux bassins ; cette cloison ressort en gris très clair ; en troisième plan, le reste de la roche, qui présente en arrière et à gauche de la cloison une excavation naturelle qui n'a rien de commun avec l'ouvrage.

La photographie n° 2 représente la cloison rocheuse dans sa largeur et le trou qui faisait communiquer le bassin supérieur avec le bassin inférieur. Cette vue a été prise du bassin supérieur, c'est-à-dire de la partie droite de la photographie n° 1. Dans la photographie n° 2, on a donc le bassin supérieur en avant plan, puis la cloison qui cache le deuxième bassin. Il est fort probable que cette installation avait été faite pour la fabrication de l'huile. Elle valait la peine d'être photographiée à cause de son originalité.

J'aurais voulu compléter ce travail par une description et des vues et plan des ruines qui figurent sous le n° 107 de l'Atlas archéologique ; elles sont fort curieuses ; c'était un camp d'un périmètre assez étendu et renfermant un nombre considérable de ruines d'habitations qui devaient abriter une importante garnison, laquelle était évidemment destinée à protéger les établissements d'agriculteurs dont on voit de nombreuses traces dans un rayon de plusieurs kilomètres autour d'Achlef. J'avais déjà visité ces intéressantes ruines pendant l'été 1907 ; mais situées dans le douar commune de Tidda, rattaché récemment à la commune mixte de Tiaret, elles sont maintenant dans le rayon d'action de mon collègue de cette circonscription qui, mieux que moi, pourrait présenter un travail documenté et complet sur ce petit oppidum.

Et, pour terminer ce mémoire, il me reste à remercier M. Gonguet, administrateur-adjoint à Ammi-Moussa, qui a levé et mis au net le plan de Kaoua. Il a également dessiné tous les autres plans et croquis levés par l'auteur du mémoire.

Ammi-Moussa, le 12 mars 1910.

LACAVE-LAPLAGNE.

OUVRAGES CONSULTÉS POUR L'ÉTABLISSEMENT DE CE MÉMOIRE

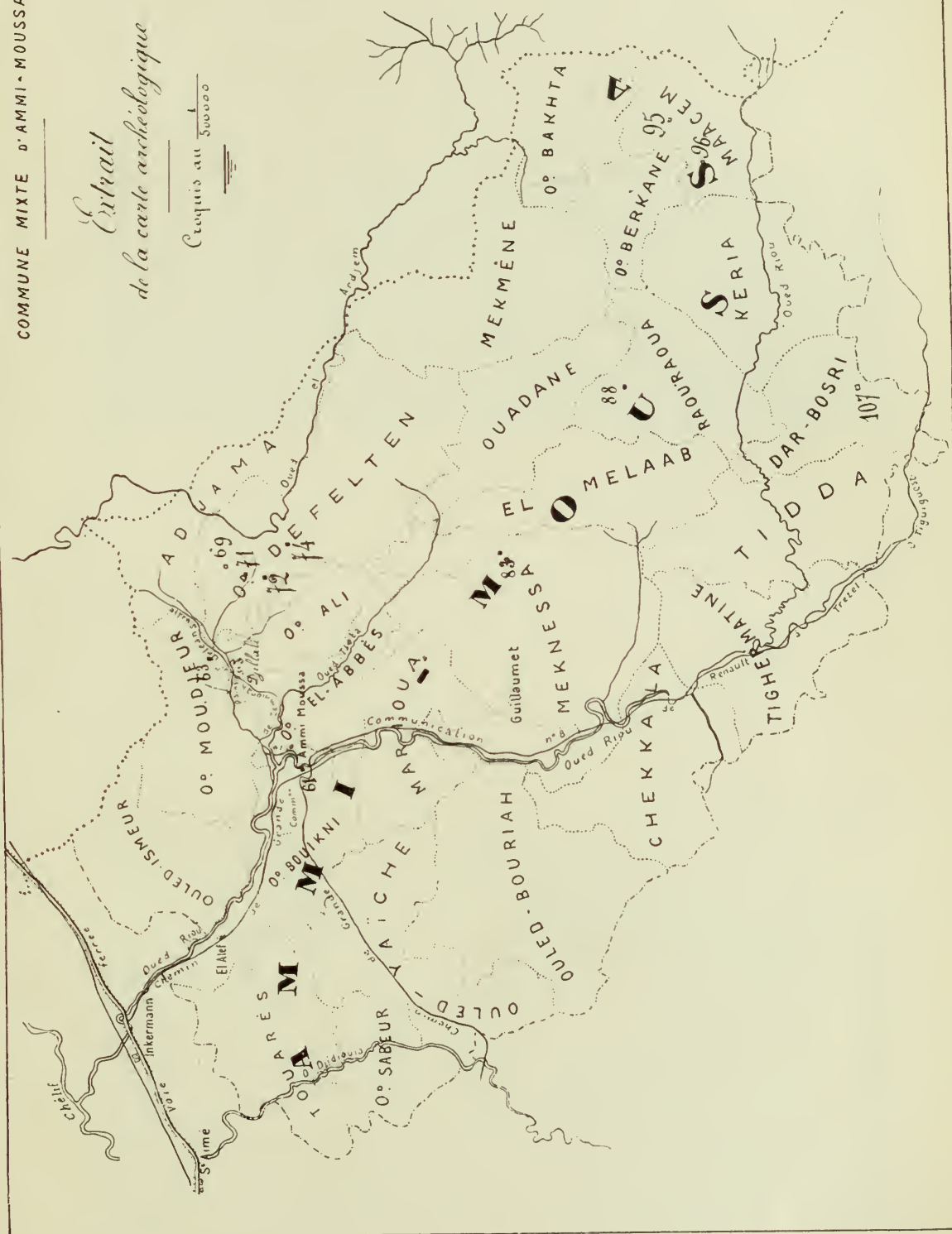
G. BOISSIER. — *L'Afrique romaine.*

Capitaine MARCHAND. — *Notes et mémoire.*

GSELL. — *Atlas archéologique et carte des ruines romaines.*

Extrait
de la carte archéologique

Croquis au $\frac{1}{50000}$



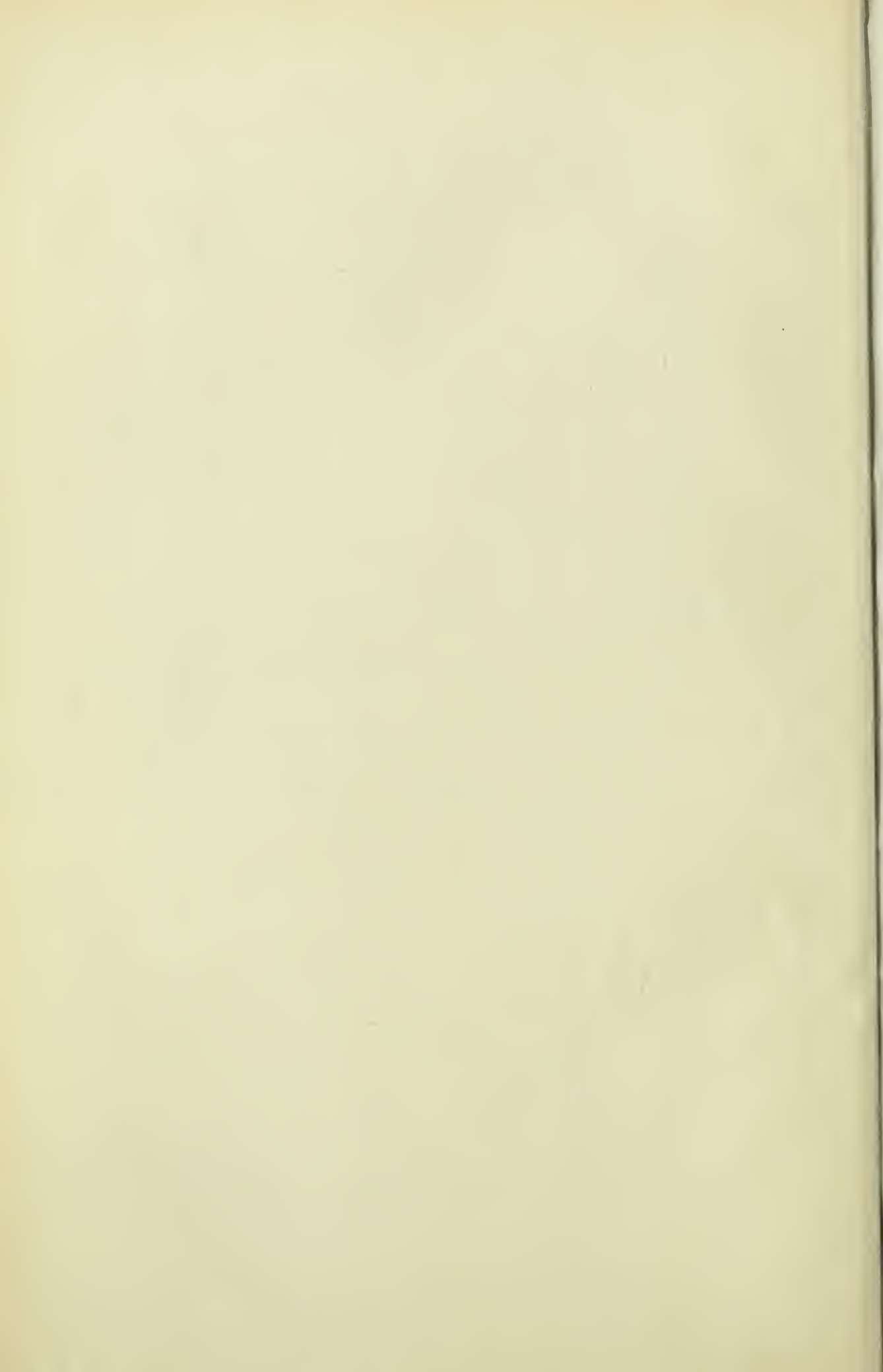




Fig. 1. — KSAR DE KAOUA : TÊTE D'ANTILope SCULPTÉE



Fig. 2. — KSAR DE KAOUA : GRANDE PORTE D'ENTRÉE



Fig. 1. — KSAR DE KAOUA : MANGEOIRES DE L'ÉCURIE



Fig. 2. — KSAR DE KAOUA : SCÈNE DE CHASSE



Fig. 1. — KSAR EL GHABA : TRONÇONS DE COLONNES



Fig. 2. — KSAR EL GHABA : TRONÇONS DE COLONNES

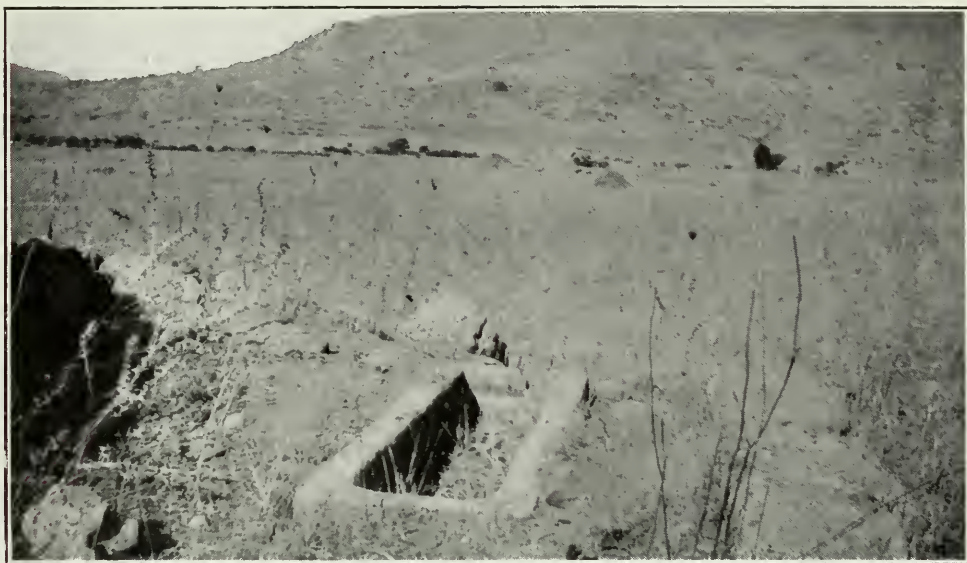


Fig. 1. — AIN BAHRIA : SARCOPHAGE MONOLITHIQUE



Fig. 2. — KSAR DJERANE : RUINES DU BASTION NORD



*Fig. 1. — KHERBA M'TA OUNÈS : UNE VUE DU BASSIN A HUILE CREUSÉ
DANS LA ROCHE*



*Fig. 2. — KHERBA M'TA OUNÈS : AUTRE VUE DU BASSIN A HUILE CREUSÉ
DANS LA ROCHE*

LE CULTE DU SERPENT

DANS

LES TRADITIONS POPULAIRES DU NORD-OUEST ALGÉRIEN

Les indigènes de nos régions ont une vénération spéciale, une sorte de culte superstitieux, pour certains animaux : le chat (en particulier le chat noir), la grenouille, le serpent, le sanglier, le bélier, le jeune taureau, etc. Ces animaux sont considérés comme l'enveloppe terrestre d'un génie (*djinn*, pl. *djenoun*) protecteur du pays, ou du groupe ethnique, ou de la famille, ou du lieu, au milieu duquel ou sur lequel ils vivent. (1) Cette croyance, qui semble remonter, dans la Berbérie, au moins aux périodes carthaginoise et romaine, comme en témoignent les documents archéologiques, — s'est perpétuée sous diverses formes jusqu'à nos jours.

Le serpent, et tout spécialement la couleuvre (*hanech*), grâce à l'interdiction, admise dans certains cas, de tuer cet animal, bénéficie d'une véritable *horma* (2) qui le rend inviolable et sacré. Les quelques documents écrits que nous possédons, mais surtout les nombreux documents oraux que l'on peut relever presque partout sur cette croyance

(1) L'Esprit ou Double d'un certain nombre de marabouts se manifeste aux croyants sous la forme d'animaux. Nous pouvons citer : Sidi Bou Abdallah (rue de Paris, à Tlemcen), qui se manifeste sous la forme d'un chat noir ; Sidi Bou Halloufa (à Ammi-Moussa), qui prend la forme d'un sanglier ; le génie qui préside au vieux bain maure de Saïda prend tantôt la forme d'un bélier, tantôt celle d'un jeune taureau ; le génie du Hammam O. Khaled (Saïda) prend la forme d'un veau ; Sidi Embarek (quartier de Souk el Fouki, à Tlemcen) paraît sous forme de bouc.

(2) Sorte de prohibition sacrée. C'est en quelque sorte le *tabou*.

permettent d'en suivre la trace dans nos pays, à travers la superposition successive du paganisme, du christianisme ou du mosaïsme, et de l'Islam.



Qu'une petite digression nous soit d'abord permise pour signaler les traces les plus anciennes et l'extension de ce culte. C'est en Egypte que nous en trouvons les premiers vestiges : ils remontent à plusieurs milliers d'années avant notre ère. D'après les inscriptions relevées, le serpent fut d'abord regardé comme un protecteur, puis comme le refuge des âmes des dieux, l'incarnation des divinités protectrices après qu'elles eurent accompli leur existence terrestre. Cette tradition se serait conservée jusqu'à nos jours. Dans les huttes des fellahs, il y a toujours un ou deux serpents protecteurs. Bien plus, sur la montagne de Scheikh Haridy, il se trouve un serpent dans lequel s'est incarnée l'âme de ce saint personnage, protecteur du pays. Un des attributs remarquables de ce serpent bienfaisant est d'assurer la fécondité aux femmes qui le visitent. Il est visible dans une petite mosquée et se laisse toucher par les dévots et les malades. (1)

Cette croyance a-t-elle passé d'Egypte dans le reste de l'Afrique en même temps qu'en Berbérie ? Ou bien, est-ce une croyance nègre qui aurait pénétré, par la vallée du Nil ou le Sahara, en Egypte et sur les côtes africaines de la Méditerranée ? On la retrouve, en effet, dans l'Afrique équatoriale où les pythons sont l'objet d'une vénération toute particulière. Le python familier d'une case y est servi par la première femme épousée par le maître de l'habitation. Or, c'est cette première femme qui a la direction de la maison et l'autorité sur les autres épouses. Dans l'Ouganda, il en est à peu près de même. Ici, comme dans l'Egypte ancienne, le serpent est devenu le corps dans lequel s'est réfugié l'*Esprit protecteur*. Au Soudan, mêmes

(1) Cf. articles d'Amelineau dans Rev. Hist. des Religions : *Du rôle des serpents dans les croyances religieuses de l'Égypte*, t. LI, pp. 335 et 357 ; et t. LII, p. 1 et suiv.

croyances ; il y a des personnages qui croient descendre de serpents ou leur être alliés. (1) M. Van Gennep cite des traditions analogues chez les populations de notre grande île africaine, dans le curieux ouvrage intitulé : *Tabou et Totémisme à Madagascar*. (2)

Les traces du culte du serpent dans la Berbérie ancienne sont assez nombreuses et quelques-unes laisseraient croire, sinon à une origine, du moins à une influence égyptienne. A Carthage, on a trouvé autour des ruines du temple de Serapis, des fragments de statuettes de serpents. (3) Or, le dieu Serapis était d'origine égyptienne et son culte fut introduit assez tard dans l'empire romain. A Lambèse, dans une maison privée, on a trouvé deux urœus et un autre serpent enroulé autour d'un pilier. (4) A Cherchell, on a trouvé un urœus en pierre. (5) On sait que dans ce dernier pays, Cléopâtre Séléné, fille de la fameuse Cléopâtre et femme de Juba II, avait apporté les mœurs et les coutumes de sa patrie d'origine. Mais ceci n'est point suffisant comme preuve en faveur des origines de cette croyance ; car si l'urœus était bien le serpent le plus vénéré des Égyptiens, d'autres espèces de serpents étaient également vénérées en Berbérie. Deux inscriptions, découvertes en Tunisie et reproduites par le *Corpus*, nous présentent une dédicace à un boa (*draconi augusto*), serpent appelé en arabe *tha'aban*. (6) Dans les collections des Musées de l'Algérie et de la Tunisie, nous voyons sur des stèles très anciennes l'image de Tanit ou Astarté, déesse de la fécondité, presque toujours accompagnée du caducée. (7) Un

(1) *Id. Ibid.*, t. LI, pp. 337 à 341. — Au v^e siècle de l'hégire (xi^e de notre ère) EL BEKRI dans sa *Description de l'Afrique septentrionale* (éd. de Slane, p. 173) signalait déjà les mêmes coutumes.

(2) pp. 272 à 279 et 323.

(3) Cf. GSELL : *Les Cultes égyptiens dans le N.-O. de l'Afrique sous l'empire romain*, dans *Rev. Hist. Religions*, t. LIX, p. 151.

(4) *Id. Ibid.*, p. 154.

(5) *Id. Ibid.*, p. 155.

(6) D'après BASSET : *Recherches sur la religion des Berbères*, Paris, Leroux, 1910, in 8°, p. 24. Ce sont les inscriptions d'Aïn Gouléa (C. I. L. VIII-15.247) et d'Henchir el Matria (C. I. L. VIII-15.378).

(7) Cf. GSELL : *Musée de Philippeville*, pl. VI, fig. 6 et 7.

DOUBLET et GAUCKLER : *Musée de Constantine*, pl. III, fig. 2 et 3.

DELATTRE : *Musée de Carthage*, série 1 : pl. I fig. 1 ; pl. III, fig. 1 ; pl. IV, fig. 10 ; pl. XXXII, fig. 6 et 7.

buste nous représente la même déesse couronnée d'un diadème formé par un serpent enroulé. (1) Au Musée d'Oran se trouve un petit autel en calcaire de Saint-Leu. Sur l'une de ses faces est une déesse au diadème formé de trois tours ; d'une main elle tient une ciste mystique d'où sort un serpent, de l'autre un épi ; à côté d'elle un bélier. (2)

La littérature latine du n^e siècle nous offre aussi des traces de cette croyance, mais nous les trouvons chez un seul auteur, Aulu-Gelle, et encore était-ce un Africain. Il nous a raconté l'histoire du serpent du fleuve Bagrada, serpent contre lequel lutta toute une armée. De lui encore est la légende sur la mère de Scipion l'Africain. Elle était stérile ; un jour on vit à côté d'elle un serpent couché qui s'échappa aux cris d'épouvante des gens. Il disparut. Les augures déclarèrent que cette femme deviendrait enceinte ; et elle accoucha, en effet, au bout de dix mois. Tel est le fond d'une légende qui se reproduira souvent plus tard. (3)

Nous savons encore qu'à l'apparition du Christianisme en Afrique, l'ophiolatrie était fort répandue dans la Berbérie. Saint Cyprien, au III^e siècle, reproche aux Carthaginois d'adorer des serpents. (4) A la même époque, les païens de Tipaza adoraient, sur la colline des temples, un serpent de bronze à tête dorée. Au v^e siècle, sainte Salsa l'enleva et le jeta à la mer ; elle fut martyrisée pour cet acte. (5)

Nous savons, d'autre part, par les polémistes chrétiens, que les juifs, excessivement nombreux dans l'Afrique romaine, avaient adopté la plupart des superstitions païennes et dénonçaient eux-mêmes l'action religieuse anti-païenne des chrétiens. Nous retrouvons chez eux, à

(1) Cf. E. VASSEL : *La littérature populaire des Israélites tunisiens*, fasc. III, p. 168, donne la reproduction photographique de ce buste qui se trouve dans la collection Pérétié.

(2) Cf. *Bull. Soc. Géog. Oran*, année 1894, t. XVII, p. 199, bas-relief n^o 35.

(3) Cf. AULU-GELLE. — *Œuvres*, liv. VI, ch. 3 et liv. VII, ch. 1.

(4) Cf. VASSEL. — (*Loc. cit.*), p. 165.

(5) Cf. BASSET. — (*Loc. cit.*), p. 24.

GSELL. — *Recherches archéologiques*, p. 1 à 3.

GSELL. — *Tipaza*, p. 310-311.

notre époque, à Tunis comme à Tlemcen, la croyance au serpent-génie protecteur du foyer. (1)

*
* * *

Si les traces de cette croyance berbère sont excessivement rares dans les livres arabes, en revanche la légende populaire en est pleine. La non-orthodoxie du culte du serpent fait comprendre la raison de la rareté de ses traces écrites. Les écrivains musulmans de nos régions dont les livres ont survécu étaient des écrivains essentiellement orthodoxes, et la conscience intime des populations les intéressait peu, pourvu qu'elles respectassent d'une manière apparente les obligations fondamentales de l'Islam. Les vieilles pratiques de vieux dogmes, abandonnées au populaire superstitieux, dédaignées ou ignorées des savants, subsistèrent à l'abri de coutumes islamisées.

Nous allons d'abord exposer la croyance populaire relative au serpent, nous verrons ensuite sa forme modernisée par les écrivains musulmans.

Le serpent, la couleuvre en particulier ou *hanech*, porte dans le Nord-Ouest algérien le surnom de *Mouley'd-dar*, c'est-à-dire le protecteur, le patron de la maison. Pour certains indigènes, surtout en pays berbère, toute demeure qui n'a pas de couleuvre familière n'est point une demeure saine, ni une demeure heureuse. Cette couleuvre est respectée comme un membre de la famille. Les gens âgés empêchent les enfants de lui faire du mal. Elle va, vient dans les chambres ou à travers le gourbi, se promène aisément partout. On lui offre quelquefois, pour sa nourriture, des œufs ou de la graisse de mouton. Si les membres de la famille ne sont point d'accord, on prétend que le génie de la demeure, représenté par la couleuvre, est irrité. Pour l'apaiser, on brûle de l'encens ; quelquefois on fait une

(1) E. VASSEL. — (*Loc. cit.*), passim. — Voir aussi à ce sujet un curieux passage du roman de MYRIAMS HARRY : *Madame Petit-Jardin*, éd. Fayard, p. 135, où cette croyance indigène est indiquée.

fête à laquelle on convie les marabouts, les pieux personnages de la contrée.

Si le chef de la famille dans son sommeil fait un rêve triste (mauvais présage, malheur ou décès), c'est l'irritation du génie de la demeure qui en est la cause. On immole alors un animal (mouton, chevreau ou poulet) sur le seuil du logis, la tête de l'animal sacrifié faisant face à l'ouverture du gourbi ou de la maison, — cela, dans le but d'apaiser le *hanech* du foyer. On suppose que ce reptile vient sous le sol boire le sang répandu.

On sait que la couleuvre change de peau chaque année. Lorsqu'une peau de couleuvre est trouvée dans les champs on la ramasse et on la conserve précieusement. Cette peau a la propriété de guérir les maux de tête. Pour cela le malade, si c'est un homme, la place dans un pli de sa chechia ; si c'est une femme, elle la plie dans un mouchoir et l'enroule autour de la tête.

Mais tous les serpents n'incarnent pas un esprit bien-faiteur. A la campagne, dans les champs, on peut en rencontrer de dangereux ; le croyant fait alors la prière suivante :

« O serpent, je te préviens au nom de Dieu et de la loi religieuse. Si tu fais partie de *ces gens*, (1) ne me fais pas de mal, je ne t'en ferai point. Si tu es un serpent venimeux, je préfère te tuer, car le Prophète (sur qui soient la bénédiction et le salut !) a dit : « Le venin ne doit pas être protégé. » (2)

(1) Euphémisme pour ne pas employer le mot *djinn*, qui peut déplaire au serpent-esprit et attirer un malheur.

(2) Hadith. — Voici le texte de cette prière :

انا بالله وبالشرع يا هذا اكفش اذا كنت من ذرئ
الناس ما تاذيني ما فاذك و اذا كنت حش مسموم
انا اوليك كخطر النبي صلعم فال اسم ما ينعتق

On raconte qu'un homme ayant tué une couleuvre-génie sans avoir fait cette prière, fut enlevé par les *djinns* et conduit au tribunal de leur roi. Ce dernier voulut d'abord le tuer ; mais l'homme ayant réussi à prouver sa méprise, fut excusé à grand peine et relâché.

Nul doute, après cette prière, que le serpent bienfaiteur ne s'éloigne. Si le reptile reste en place, on a le droit de le tuer.

Quelquefois, le *hanech* familier, promenant dans un gourbi, passe auprès d'un berceau, le fait remuer. Les indigènes prétendent que c'est pour bercer l'enfant qu'il contient. Cet enfant sera chanceux, n'en doutez pas ; peut-être deviendra-t-il un puissant personnage. Cette croyance m'a été affirmée par des indigènes de Mazouna. On prétend encore que le *hanech* est attiré par l'odeur du lait des femmes nourrices. Parfois, dans la nuit, il vient reposer sur le sein d'une mère et partager le lait de l'enfant. C'est un grand bonheur pour le nourrisson, qui deviendra illustre et portera le surnom de *Radi' l hanech* (le frère de lait de la couleuvre). (1)

Voilà pour le serpent protecteur du foyer.

* *

L'esprit protecteur du foyer protège aussi la propriété qui l'entoure, parfois encore une propriété sans habitation humaine, propriété avec laquelle il s'identifie. Veut-on une bonne récolte ? Un sacrifice à l'esprit du champ, au *Mouley 'l bled*, s'impose. Cet esprit protège même le domaine contre les voleurs. Une curieuse trace de cette croyance se trouve dans un livre renfermant les biographies des principaux personnages de Tlemcen : (2)

(1) EL ACHMAOUL. — *Kitab en-Nasab* (manuscrit n° 38 du Catalogue des manuscrits de la Medersa de Tlemcen, fol. 129 recto et verso) cite quatre fois un personnage historique, Moh. ben Ziyau, avec ce surnom. Dans sa traduction, d'ailleurs excellente, de ce dernier livre (Rev. Africaine, t. XLVII, pp. 351, 352, 367, et 369), le R. P. Giaobetti traduit l'expression *Radi' l Hanech* par « qui suce des serpents. » Cette traduction n'a aucun sens en rapport avec le texte et montre que le traducteur n'était pas au courant des traditions concernant le *hanech*. Pour tous les indigènes que j'ai consultés, le mot *Radi'* signifie uniquement *frère de lait*. Beaussier (Dict. ar.-fr.) traduit par *nourrisson, enfant à la mamelle* ; Belot (Voc. ar.-fr.) donne *enfant à la mamelle, frère de lait* ; Kazimirsky donne seulement *frère de lait*.

(2) IBN MERIEM. — *El Bostan fi dhikri 'l Aouliyâ ou 'l 'Olamâ bi Tlemsân*, éd. Moh. ben Cheneb, p. 83 au bas.

IBN MERIEM. — *Le Bostan, ou jardin des biographies des saints et savants de Tlemcen*, trad. Provenzali, p. 90.

Parlant des miracles de son père, Sidi 'l Hasen racontait ceci : « Mon père, Sidi Mahklouf, avait un jardin qui était, « nuit et jour, à l'abri des coups de main des voleurs. Dès « que l'un d'eux essayait d'y pénétrer, un énorme boa « (*tha'aban*), contre lequel il ne pouvait rien, se précipitait sur lui. Le voleur n'avait de salut que dans la fuite « avant même d'avoir dérobé quoi que ce soit. Mais si le « cheikh Sidi Makhlouf ou quelqu'un de sa famille entrait « dans le jardin, le boa se tenait tranquillement caché et « ne leur faisait point d'opposition. »

Le serpent incarne aussi le génie des thermes, artificiels ou naturels, le génie gardien des cavernes ou des trésors cachés. Nous en citerons trois ou quatre exemples. Il serait trop long d'en citer davantage.

A Tlemcen, un bain maure, appelé *Hammam Sebba-ghine* (Bains des teinturiers) passe pour guérir les maladies de la peau. Cette propriété lui viendrait de ce que ce bain se trouve construit sur le lieu de prières du saint Sidi Ahmed bel Hasen el Ghomari. On l'appelle encore Bain de Sidi Bel Hasen, car celui-ci se trouverait souvent sous forme serpent sur le seuil de l'étuve ou sur le bord du réservoir d'eau chaude. (1)

Lors d'un mariage indigène, les parents des deux futurs époux doivent louer un bain maure pour une demi-journée ou une journée, suivant leur fortune. Ce jour-là, ordinairement l'avant-veille de la noce, toutes les femmes et jeunes filles invitées vont prendre un bain avec la mariée. Un jour, pour une cérémonie de ce genre,

(1) On raconte qu'une jeune fille entra seule, un jour, dans la salle de l'étuve de ce bain. En allant chercher de l'eau chaude dans le réservoir, elle vit sur le bord un serpent enroulé en spirale. Elle voulut fuir et appeler au secours, mais ses membres engourdis de frayeur ne le lui permirent pas. Elle entendit comme le bruit d'un corps qui tombait dans l'eau ; le serpent avait disparu.

Un instant après, un nègre géant vint à elle, la saisit par le bras et lui dit : « O fille sans pudeur, tu as dérangé notre maître au moment où il allait faire ses ablutions. Tu seras châtiée pour cette action mauvaise. » Aussitôt, en un clin d'œil, la fille se trouva transportée dans une demeure inconnue et mise en présence d'un vieillard servi par un grand nombre de *djinn*s

Elle s'excusa auprès du vieillard, disant qu'elle avait cru se trouver devant

on avait loué le Bain des Teinturiers. Une des femmes venues pour se baigner entra dans l'étuve. Elle aperçut tout à coup sur le bord du bassin à eau chaude un serpent enroulé en spirale. Celui-ci, à sa vue, se jeta d'un bond dans l'eau et disparut. Lorsque les autres femmes vinrent chercher de l'eau, elles la trouvèrent noire, sale et froide, de claire et chaude qu'elle était. On attribua ce changement à l'influence du serpent vexé d'avoir été dérangé. On apporta un poulet noir qu'on égorga sur le bord du bassin, on brûla de l'encens et des bougies, puis on adressa des prières à Sidi Ahmed Bel Hasen incarné dans le serpent. Un instant après, l'eau était redevenue claire et très chaude.

Tous les ans, d'ailleurs, les nègres de Tlemcen vont dans ce bain égorguer un bouc en l'honneur du serpent de ce lieu. D'autres personnes y égorgent des poulets noirs pour obtenir des guérisons de maladies de peau. Tous les ans, également, pendant la 27^e nuit du mois de Ramadhan, les femmes vont brûler des bougies et de l'encens dans le même lieu et pour le même but. (1)

Les thermes naturels, froids ou chauds, ont aussi souvent pour génie protecteur un serpent. Tel est le cas de Aïn el Hout, Aïn-Milia (près Tlemcen), de Hammam Bou Ghara (près Marnia), de Sidi Bou Adjela (près Nédroma), etc. Si l'eau thermale est trop chaude, les femmes, en s'adressant au génie de la source, font la prière suivante :

« Mimoun, ô Mimoun, ô sultan des génies (*djinn*, plur.

un serpent venimeux. Ce vieillard, qui n'était autre que le saint Sidi Ahmed Bel Hasen, accepta ses excuses et lui dit : « Imprudente, tu méritais d'être tuée. Mais puisque tu ne m'as pas reconnu, je me contenterai de te retenir loin de tes parents et de te donner pour époux un *djinn* parmi mes serviteurs. » Ce qui fut dit fut fait. Un an après, la jeune fille était devenue mère d'un garçon et (veuve en même temps). Le saint consentit alors à la rendre à sa famille. Un jour, sans s'en douter, elle se trouva dans la chambre de l'étuve du bain avec son fils. Elle se dirigea aussitôt vers sa famille qui la croyait morte ou disparue pour toujours.

Ses parents la reçurent, elle et son fils, avec beaucoup de joie. Elle leur dit son aventure avec le serpent et les *djins*. Le fils du *djinn* conserva le nom de son père, Z. Il est l'ancêtre d'une famille bien connue, les Ben Z., à Tlemcen.

(1) La tradition prétend que pendant cette nuit les génies sont lâchés sur la surface de la terre et font du bien à ceux qui les implorent.

djenoun), refroidis l'eau pour nous comme tu refroidis le soc de charrue (en le sortant) du feu. » (1)

Si l'eau est trop froide, elles disent :

« Mimoun. ô Mimoun, ô sultan des génies, réchauffe, pour nous, l'eau, comme tu as chauffé le soc de charrue dans le feu. » (2)

ou encore :

« Mimoun, ô, Sidi Mimoun, retiens vers toi l'eau froide et lâche nous l'eau chaude. » (3)

La plupart des thermes ont des vertus curatives, surtout les thermes sulfureux. A la source de Sidi Bou Adjela (environ 6 kilomètres de Nédroma), on traite les fièvres par les bains froids. Ce marabout, lorsqu'il daigne se manifester aux croyants, prend la forme d'une perdrix ; cependant c'est un serpent qui est l'esprit ou génie protecteur de la source fraîche et claire, qui sort de terre près du mausolée du saint. Pour guérir les malades, on procède de la manière suivante :

On amène le fiévreux au marabout, puis on brûle de l'encens en l'honneur du génie du lieu. On place le malade dans le marabout, on l'y laisse seul pendant environ une

(1) Première prière :

ميمون اميمون يا سلطان الجنون تبرّد لنا الماء كما تبرّد
السكة من النار

(2) Deuxième prière :

ميمون اميمون يا سلطان الجنون تسخّن لنا الماء
كما سخّنت السكة من النار

(3) Troisième prière :

ميمون اميدي ميمون افض البارد و اطلق السخون

Le mot *Mimoun* est une onomatopée pour *Moumin*, croyant, euphémisme pour ne pas employer le mot *djinn* et flatter par cette épithèque l'esprit invoqué. D'après les deux premières prières, il semble que l'on pourrait apparenter le génie des thermes avec le génie du feu

heure pour lui donner le temps de s'imprégner de la *baraka* (1) de ce génie. Pendant ce temps, les visiteurs, compagnons du malade, égorgent un mouton et font du couscous. Ils placent un plat de couscous et un morceau de viande près de la source, au pied d'un figuier, pour la nourriture du serpent. Ensuite, avant le repas général, ils plongent le malade dans le bain froid. Après le repas et avant le départ, ils laissent au gardien du mausolée une offrande en numéraire et un paquet de bougies.

Près de Tlemcen, à Bou Ferouah, sur la route de Mansoura à Sebdou, se trouve une source intermittente qui sert à arroser les jardins de ce quartier. Lorsque l'eau ne coule plus, c'est que le génie de la source, un serpent servi par des nègres, la retient. Aussitôt, les femmes vont brûler de l'encens autour de la source, pousser des *you ! you !* en l'honneur du génie. Celui-ci, satisfait, ne manque jamais, paraît-il, de laisser l'eau couler de nouveau.

Le serpent est encore le génie gardien des cavernes ou des lieux où se trouvent enfouis des trésors. Tel est le cas de la caverne d'Aïn el Hout et de celle de Ghar Abdin (près Tlemcen), ainsi que du fameux trésor enfoui sous le minaret d'Agadir à Tlemcen même

*
* *

Mais le serpent, génie-protecteur, n'est pas toujours exclusivement attaché à un lieu spécial, jardin, source ou caverne. Quelquefois, il protège tout un pays, voire une grande région de l'Algérie. Tel est le cas de Sidi Bou Abdallah, enseveli dans les parages de Ouarizane, sur les bords du Chélif. Ce marabout est souvent appelé, dans les traditions et les récits indigènes, *le sultan du Chélif*. Mais sa légende est aussi obscure que sa généalogie. (2) Tantôt

(1) Vertu bienfaisante et curative.

(2) D'après un manuscrit qui m'a été prêté par le cheikh de la zaouïa des O. Lakhred (près Tiaret), grâce à l'intervention de M. l'administrateur Lemoine, que je ne saurais assez remercier en cette circonstance, — Sidi Bou Abdallah descendrait à la fois de Sidi Abdesselam ben Mechich et de l'émir zénète Abdelqoui.

c'est lui qui est vénéré sous la forme d'une couleuvre, tantôt c'est un de ses fils qui est vénéré sous la forme d'un immense boa. Ce fils, fort capricieux dans ses allures, aimait à jouer avec les jeunes gens du pays. De temps en temps il en saisissait un et, tout en jouant, le faisait brutalement mourir. Le saint Bou Abdallah reçut de la part des habitants de nombreuses plaintes à ce sujet. S'étant convaincu de la culpabilité de son fils, il le saisit, le chargea de chaînes et l'ensevelit sous l'eau du Chélif où il est gardé par les *djinns*. Les indigènes assurent qu'à l'endroit où il est enseveli on entend sous l'eau des tintements semblables à un bruit de cloche. C'est le bruit de la chaîne qui retient le boa lorsqu'il remue. On l'entend surtout la nuit lorsque tout est tranquille aux environs. Chose curieuse ! c'est à ce boa, dévastateur comme le Chélif qui le recouvre, que les indigènes vont demander de bonnes récoltes. C'est lui qui rend fécondes les femmes qui visitent la qoubba de Sidi Bou Abdallah. C'est en son honneur et celui de son père qu'a lieu l'une des plus grandes fêtes locales (oua'ada) de la province d'Oran. (1)

La croyance généralement répandue sur le serpent protecteur, si peu orthodoxe qu'elle paraisse, a été acceptée par les personnages religieux musulmans de gré ou de force. N'osant ou ne pouvant la combattre de front sans risquer de blesser les sentiments intimes des populations, y croyant parfois eux-mêmes, comme nous pouvons le constater chaque jour, les *tolba* (2) ont adapté à leur mesure et à leur usage les rites et les dogmes anciens. Dans la région de Relizane, Mazouna, Inkermann, Ammi-Moussa, etc., la vénération pour le serpent est si grande qu'il n'est pas rare de voir des gens donner à leurs enfants le prénom de *El Hanachi*, *Hanech Abdallah*, *Hanech Adda*, etc.. On peut admettre encore que la mémoire des santons musulmans a bénéficié de vieilles croyances animistes. Voici, en tous cas, comment les descendants de Sidi Bou

(1) Cette fête a lieu chaque année après la moisson et dure trois jours.

(2) *Tolba* (au sing. *Taleb*), sortes de clercs musulmans dans le genre des étudiants des universités du moyen-âge. C'est parmi eux que se recrutaient jadis les hommes de loi et les fonctionnaires du culte.

Abdallah, de Ouarizane, introduisent le serpent dans la légende de leur ancêtre : (1)

« Sidi Bou Abdallah s'éteignit en 923 de l'hégire, un jeudi, pendant la saison d'automne. Il resta enseveli quelque temps. Les visiteurs pieux venaient implorer sa bénédiction et sa protection pour leurs affaires ; ils étaient satisfaits sur le champ, grâce à l'aide et à la toute-puissance de Dieu. Il en fut ainsi jusqu'au début du xi^e siècle de

(1) Extrait d'un manuscrit contenant un poème en l'honneur de Sidi Bou Abdallah, dont l'auteur est Si Adda ben Gholam Allah, petit-fils du cheikh. Ce poème, écrit au xvi^e siècle de notre ère, est précédé d'une biographie du marabout d'où ce passage est tiré. Je dois la communication de ce texte à Si Baha el Hadj Dahou, de Medjadja, un des descendants de Sidi Bou Abdallah. Voici ce texte :

* ما جاء في موت الجيد الكبير سيدنا ابو عبد الله الشهير
 قدس الله سره و اکرم مثواه و رزقنا رضاه * امير *
 كنت وفاة حياته الكريمة المرحومة عام ثلاثة وعشرين من
 الف من العاشر في يوم الخميس في فصل الخريف و بنى
 مدفونا يتبركون به و يفصدونه الزائرون في حوائجهم فتتضي
 من حينها بحول الله و فوته الى افتتاح القرن الحادي عشر
 في ثمانية سنين منه نفل في شهر الله المحرم رجب البرد و
 كان سبب نفله رضي الله تعالى عنه و ارضاه عنا و جعل
 اجنه منزله و ماويه انه وقع مطر كثير حتى انهدمت الديار
 و فاض الماء جوف الكهان حتى كاد ان يكون الطهان و اخذ
 الوء و الوطا و عجز فيه الخطر و كان الشيخ اكتنقه و ديان
 اشلف و عريض فلما حملا بكثرة المياه و وصل الماء الى فبة
 الشيخ و بشى بين مجر الماء و دونه ثلاثين دراهم
 فاكتم فلما قرب الماء من باب الفبة حتى لم يفي
 بين الفبة الا شهرا و نحوه فخافوا جهده من الوادين
 فاتهموا ان يحملوا الشيخ بفته الى موضع اخر قريب
 من النصف الميل و كان اول من اطلع بفبه واحد من
 طلباء العلم فغم و خرج مصروعا ثم تولوه جهده فخرجوه
 و حملوه و قد حدثني بعض الكهدة ممن باشروا حملهم

l'hégire, vers l'an 1008, au mois sacré de Redjeb, époque où on le transporta ailleurs. Ce fut une grande pluie qui fit effondrer les maisons et monter l'eau des rivières au dessus des vallées (tel un déluge) qui fut la cause du transport du saint. L'eau envahit les lieux plats ou accidentés d'une manière extraordinaire. Le tombeau du Cheikh fut cerné de tous côtés par les eaux des deux rivières, l'oued Chélif et l'oued 'Arîdh. Puis elles gonflè-

و انهم يردون الدم من صدورهم من نفلهم لانه كن
صحيح الجسم متصل الاعضاء بدن متمسك فلم ينقص
منه شي كانه مات بلا مس او فريب منه مربع
الشد ليس بالطويل البدين ولا بالقصير المردد فهو كما
قال صلى الله عليه وسلم جعل الله الخير كله في المربع
اهد ومن عجائب وغرائب ماري مع الشيخ انه وجد
مع الشعبان رفتمه كانه رفم دلسنة وفد رى قبل ذلك
انه دخل الشبر فلما كشف على الجسد المبارك وحدوه
متدليا معه فدعوه لله ولسواه يعني الكهنة استنحى على
جدهم فلم يزالوا يدعونه حتى تنحى كالمستنحى او المعضب
فلما نزعوا الشيخ الى موضع اخر نفرب مدفنه الجديد
واشتغلوا بشانهم من تخليص الكفن من الكحل المرمرية
فيمن بين الكعبة والمقام المعظم اتوا الى الشيخ فوجدوه
حول ايضا ثم انه رجع الى الشبر الاول ودخل فيه وروق
ذلك الغبراي غطوه كما كن اولا ثم لما فضا شأنهم من
تحليو كفن جدهم ودفنوه وبنوا عليه بناء خفيها حتى
يتشغلون به لضيق و تلاطم الاهوال وكثرة الوحل ثم
بعض الكهنة انه ذهب الى القبة فلفه ذلك الشعبان
يتلملم مع الطريق فاصدا للشبر الجديد خارجا من القديم
فتنحى عنه وصار ينظر اليه حتى وصل الى الشيخ ولا
ادري هل هو عملا مونسه او روحانيا صاحبه في حياته
ومماته و روحه الكريم لا تبارفه لانه قد فيل ان ارواح
الاولياء لا تبارفهم رضى الله عنهم ورضى عنا بهم *

rent à cause de la quantité des pluies et l'eau arriva jusqu'à la goubba du Cheikh. Il resta entre le cours de l'eau et le lieu de la tombe un espace de trente coudées ou un peu plus. L'eau approcha ensuite environ à un empan de la porte de la goubba. Après cela, les descendants du Cheikh craignirent que les eaux n'amenassent un accident et ils décidèrent de transporter le Cheikh et sa goubba vers un autre endroit éloigné d'un demi mille environ.

« Ce fut un taleb qui entra le premier dans la goubba. Il se sentit étouffer et en sortit terrorisé. Les descendants du Cheikh lui succédèrent ; ils sortirent la dépouille mortelle du Cheikh et l'emportèrent. Un de ceux qui ont eu le bonheur de participer à ce transport m'a raconté que les porteurs suèrent jusqu'au sang tellement le corps était lourd. Car le Cheikh avait conservé (après sa mort) son corps sain ; ses membres ne s'étaient point détachés ; son ventre ne s'était pas défait. Il ne lui manquait rien, on aurait dit qu'il était mort la veille. Il était carré d'épaules et de taille moyenne. Or, a dit le Prophète, Dieu a béni les hommes carrés d'épaules et de taille moyenne. (1)

« Parmi les merveilles que l'on vit à cette occasion, on cite la suivante. On trouva avec lui un boa (tha'aban) dont la peau bariolée semblait avoir été dessinée avec art. On l'avait déjà vu auparavant entrer dans le tombeau. Lorsqu'il fut surpris sur le corps béni du Cheikh, on le trouva entortillé autour de lui comme un sarment de vigne. Les descendants du Cheikh invoquèrent Dieu et le Prophète afin que ce serpent s'enlevât de dessus leur ancêtre, et ils ne cessèrent que lorsque le reptile se fut en allé comme quelqu'un qui a honte ou qui a été battu à coups de verge. Lorsqu'on eut enlevé le Cheikh pour le porter dans un autre lieu près de sa nouvelle tombe, et que les gens vinrent s'occuper de l'ensevelir, ils trouvèrent le serpent enroulé autour de lui comme la première fois. Puis il vint vers le premier tombeau, y entra ; or, on l'avait recouvert. Après qu'on eut terminé le nouvel ensevelissement et dressé sur la tombe du saint une construction légère et provisoire à cause de la difficulté des temps et de la cherté

(1) Hadith attribué au Prophète.

des denrées, un des descendants du Cheikh partit vers la goubba. Ce serpent le rencontra, suivit le chemin en rampant, et vint de l'ancien tombeau vers le nouveau. Puis il s'éloigna du descendant du Cheikh, tandis que celui-ci le regardait jusqu'à ce qu'enfin il arriva au tombeau. Je ne sais si ce serpent était le compagnon intime du Cheikh ou l'esprit qui l'accompagna durant sa vie et après sa mort. Sa noble âme ne s'était point séparée de son corps, car il est dit que l'âme des saints ne les quitte point... » (1)



Mais les saints musulmans sont loin d'être tous aussi peu orthodoxes que le *Sultan du Chélif*. Dans la plupart de leurs légendes, le serpent joue un rôle secondaire. Il n'est plus que le *djinn* que Dieu envoie pour marquer une créature du sceau de la bénédiction divine, ou pour servir de messager, d'exécuteur de leurs œuvres, aux saints. Dans ce dernier cas, le *djinn*, au lieu de se confondre avec le saint, n'est plus pour lui qu'une sorte d'auxiliaire inférieur. Nous prendrons un exemple du premier fait dans la descendance de Sidi Bou Abdallah lui-même. Un jour, à son arrière-petit-fils, Sidi Adda, le fondateur de la zaouïa des Oulad Lakhred, naquit un garçon. Lorsque l'enfant vint au monde il avait entre les yeux un reflet de lumière rond comme le disque d'un miroir. Sa mère le posa dans le berceau. Quand elle revint vers lui, elle trouva un grand serpent vert qui lui entourait la nuque. Elle s'enfuit d'abord, puis revint et ne trouva plus le reptile. Elle en parla au cheikh Si Adda, qui lui dit : « Cet enfant fait « partie (du groupe) des saints de Dieu. » (2)

(1) Croyance adoptée par certains soufis. Je n'ai pu trouver un texte en indiquant l'origine.

(2) Extrait du manuscrit de la zaouïa des O. Lakhred, déjà cité. Voici ce passage qui se trouve au folio 14, verso, du texte qui m'a été prêté :

قال لي لما ازداد عند امره كان له نور بين عينيه مثل
دائرة المرات كذا من شهد ثم جعلته امر بنت سليمان
رجها الله في المهدي ورجعت تعودت فوجدت حنث

Le *Bostan*, déjà cité, va nous fournir deux exemples du deuxième fait.

Sidi Abdallah ben Mansour intervint un jour auprès du sultan de Tlemcen en faveur d'un condamné. Le sultan ayant refusé la grâce se vit tourmenté violemment par un serpent. Il ne put se défaire du serpent qu'après avoir accordé le pardon sollicité pour le condamné. Le cheikh Sidi Abdallah rappela alors le serpent, qui vint se loger entre la blouse et la chemise du cheikh. (1)

Sidi Yacoub et-Tefrisy apprenait aux *djinns* le Coran. Un génie, sous forme de serpent, lui servait de messager pour porter ses lettres à ses amis. (2)

Sur le même sujet, les légendes orales sont innombrables. On n'en finirait pas si on voulait les citer toutes ; ce serait d'ailleurs sans profit supplémentaire. (3)

* * *

Nous avons essayé d'exposer les croyances actuelles de nos indigènes, au sujet du culte du serpent, aussi exactement que possible. Ces croyances, répudiées par les

اخضر كبير محيط برفقة الولد وهو ربت منه ثم رجعت
 فلم تجده و اخبرت الشيخ بذاك فقال لها انه من
 الصالحين

(1) IBN MERIEM. — *El Bostan* (éd. Ben Cheneb), p. 138.

Id., *Ibid.* (trad. Provençal), p. 151.

(2) IBN MERIEM. — *El Bostan* (éd. Ben Cheneb), p. 296.

Id., *Ibid.* (trad. Provençal), p. 328.

(3) La liste des marabouts se manifestant sous forme de serpents ou servis par des serpents serait trop longue. Voici un certain nombre de noms choisis exprès à travers le Tell Oranais (en dehors des noms cités ci-dessus) :

Sidi Ali ben Mguim, à Tlemcen.

Sidi Moussa et Sidi Siyèdj, à Nédroma.

Sidi Bou Abdallah, à Saïda.

Sidi Amara, près Ammi-Moussa.

Sidi 'Abed, à Relizane.

Sidi Youssef, à Mazouna (quartier de Taïssert).

Sidi Ben Aïssa, à Mostaganem (Tigditt).

Sidi Beqqai, près de la Sénia.

lettrés des villes, ridiculement niées par quelques-uns, sont fort répandues parmi le peuple. (1)

De ce que nous avons dit, il se dégage, croyons-nous, que le serpent est le plus souvent considéré comme un esprit protecteur, donc faisant plutôt du bien que du mal. Il préside quelquefois aux sources qui guérissent certaines maladies ou qui fécondent le sol. On l'invoque pour faciliter la fécondation de tous les êtres. Même islamisé, il reste encore, dans son action parfois persécutrice, l'auxiliaire des gens de bien, des saints qu'il aide ou dont il exécute les sentences.

Ces principaux caractères nous permettent de faire une comparaison avec les cultes de l'antiquité. Nous ne croyons pas que les traces signalées aient un rapport quelconque avec les cultes héliques de l'Orient. Là, le Python mis au monde par Ghéa (la Terre) est le symbole du mal ; Apollon, dieu de Lumière et de Bien le tue de ses flèches.

Le culte mithriaque fut bien apporté en Algérie par les garnisons romaines. (2) Mais dans ce culte encore le serpent, produit des cavernes et de l'obscurité, est le symbole du mal, le génie de la mort. On lui offre du sang de victimes pour l'apaiser. Ce culte convenait bien à des soldats mercenaires ; il n'a rien qui permette de le comparer aux traditions que nous avons relevées.

Dans le culte phénicien d'Eschmoun, devenu le culte gréco-romain d'Asclepion ou Esculape, le serpent représente la divination, la prudence, la sagacité nécessaires au médecin. Peut-on dire que le culte d'Eschmoun nous ait

(1) A la suite de la renaissance islamique de ces dernières années, les vieilles croyances locales ont été pourchassées comme des préjugés indignes de vrais musulmans. Les lettrés, ou prétendus tels, qui sont hostiles aux vieux usages populaires ne se rendent point compte que leur disparition silencieuse serait autant de perdu pour l'histoire sociale de notre pays. Il n'y a aucun mal à ce que le progrès musulman chasse les coutumes surannées, mais après les avoir relevées et décrites.

(2) On n'en a relevé de traces que dans les villes *oppidums*, comme Sétif, Timziouïn (à 45 kilomètres S.-O. de Saïda). Les bas-reliefs trouvés sont identiques à celui du Musée du Louvre. On peut en référer qu'ils sont de la même époque (III^e et IV^e s.). On trouvera une description de ces bas-reliefs dans le *Bull. de la Soc. de Géogr. d'Oran*, année 1886 (articles de Lapaine et Demaeght), p. 299 à 401 et année 1894 (t. XVII), p. 199.

laissé des traces dans la croyance au serpent *génie* des thermes ?

Pour notre part, étant données les traces de ce culte que nous avons signalées en Égypte et dans d'autres parties de l'Afrique, nous inclinons à croire que les traditions populaires actuelles sur le serpent sont les derniers vestiges d'un culte essentiellement africain, peut-être égyptien, mais n'ayant aucun rapport avec l'ophiolâtrie orientale.

A. COUR.

Ces notes étaient déjà composées lorsque j'ai reçu le renseignement suivant de plusieurs indigènes de la plaine du Chélif :

Les gens de ce pays prétendent que le serpent de Sidi Bou Abdallah sort, une fois par an, à minuit, pendant la dernière nuit de la *oua'ada* célébrée en son honneur, et qu'il se promène dans l'intérieur de la *qoubba*. La veille de sa sortie, les femmes brûlent de l'encens, chantent accompagnées du *tobol* (tambour de basque) et font entendre des *you ! you !* stridents. Au préalable, elles ont enlevé leurs ceintures ou leurs foulards et les ont déposés dans la *qoubba* autour de laquelle elles se couchent en attendant la sortie du serpent. Cette cérémonie a pour but d'obtenir une maternité favorable. Dès qu'elles entendent dans la *qoubba* le bruit, signe de la sortie du mystérieux reptile, elles lancent de nouveau leurs *you ! you !* à travers les airs, tandis que les coups de fusil des hommes leur répondent à travers la campagne. Mais le serpent ne tarde pas à disparaître pour une nouvelle année. Les femmes rentrent dans la *qoubba*, prennent leurs foulards ou leurs ceintures, les embrassent, se couchent sur les traces du serpent pour s'imprégner de sa *baraka* (vertu efficiente). Enfin, elles ramassent la poussière qui se trouve sur son prétendu passage et la gardent avec soin comme médicament.

Si aucun bruit n'a décelé la sortie du serpent, les gens prétendent que Sidi Bou Abdallah est mécontent et la fête est à recommencer à une autre époque, sous peine de voir l'année qui suit excessivement mauvaise.

A. C.

SUR LA DÉCOUVERTE DU TRITON DE POIRET

dans les environs de Mascara

Il y a quelques années, M. Colozzi, pharmacien à Mascara, me parla d'une « sorte de lézard » qu'il avait eu entre les mains et qu'il avait perdu. La vague description qu'il m'en fit me parut s'appliquer à un urodèle. M. Colozzi me promit, à l'occasion, de m'envoyer l'animal litigieux. M. le docteur Cros voulut bien aussi le rechercher.

Après plusieurs années d'investigations, M. le docteur Cros a été assez heureux pour découvrir deux exemplaires vivants de l'espèce qui nous avait tous intrigués ; le 1^{er} mars 1911, il m'a adressé deux tritons récoltés le 28 février. Je ne saurais trop l'en remercier.

Les deux sujets, deux mâles, proviennent des environs du marabout de Sidi Daho, près de Mascara. Jusqu'à plus ample étude on doit inscrire cette espèce sous la dénomination, jusqu'ici adoptée, de *MOLGE POIRETI Gervais* = *TRITON NEBULOSUS Guichenot*. C'est bien le *TRITON NEBULOSUS Guich.* représenté par la fig. 1 de la Pl. 4 de l'*Exploration scientifique de l'Algérie*. La synonymie entre les deux espèces de Gervais et de Guichenot paraît justifiée.

L'assimilation n'est pas démontrée pour le Triton (*Euproctus Rusconii*) de la fig. 2 de l'*Exploration* que Guichenot indique comme habitant la province d'Oran « intérieur des terres » et qui est inconnu. Il serait intéressant de retrouver cette forme.

En attendant, la belle trouvaille de M. le Dr Cros nous fixe sur un point de l'habitat du Triton de Poirét dans la province d'Oran.

Cette découverte fait le plus grand honneur au distingué praticien, doublé d'un naturaliste, qu'est M. le Dr Cros. Je souhaite que cet exemple stimule d'autres bonnes volontés. On peut rencontrer des tritons et même des salamandres, de février à avril, dans les mares, les flaques d'eau, les fossés humides, les puits. Ces animaux nagent ou se tiennent cachés sous des pierres ou des racines.

Oran, le 4 mars 1911.

F. DOUMERGUE.

BIBLIOGRAPHIE

IBN MARYEM. — **El-Bostân fi dzikri-l-Aouliyâ wa-l-'Oulamâ bi Tilim-sân**, texte arabe édité pour la première fois par M. BEN CHENEB, professeur à la Médersa d'Alger, 1 vol in-8° de 315 + 25 pages (Alger, Mourad Turki, 1908).

IBN MARYEM. — **El-Bostân ou jardin des biographies des saints et savants de Tlemcen**, traduction française publiée par M. PROVENZALI, professeur au Lycée d'Oran, 1 vol in-8° de VIII + 630 pages (Alger, Fontana, 1910).

« On est sanctifié en aimant les saints ... on l'est davantage
« quand — outre qu'on aime les saints et les savants — on les
« protège, qu'on les sert publiquement et en secret, qu'on
« manifeste leurs vertus, leurs paroles et leurs actes pour que
« le souvenir en soit conservé à travers le temps et que leur
« amour pénètre dans le cœur des Croyants avec le désir de
« les imiter autant que possible. » Telles sont les paroles d'Ibn
Maryem dans son introduction au *Bostân*. Elles seraient dignes
de figurer sous la plume d'un de ces moines chrétiens du Moyen-
Âge qui ont, eux aussi, écrit tant de *vies de saints*.

Le culte des saints, si développé dans l'Islâm, et particuliè-
rement dans l'Islâm maghribin, a fini par devenir, comme l'a
si bien montré Doutté, la vraie religion des Berbères. Et, pour
beaucoup de gens, dans l'Islâm comme chez les catholiques, le
Saint est, non un intercesseur auprès de la divinité, une sorte
de puissant intermédiaire — ceci est déjà une conception un
peu relevée — mais la véritable divinité, à laquelle on rend un
culte et pour laquelle on sacrifie des victimes.

Que de faveurs, que de grâces sont attachées à ces sanctuaires
vénérés où l'on vient brûler de l'encens et des cierges de cire
verte, égorger des poulets, déposer des *ex-voto* variés, accrocher
de petits chiffons de laine ou des lambeaux d'étoffe pour
demander une guérison, pour obtenir la réalisation d'un désir,
la réussite d'une entreprise

Les tombeaux de ces personnages sacrés, objets de la véné-
ration des masses revêtent diverses formes, depuis la modeste
h'aouïta ou enceinte de pierres jusqu'à la coupole monumentale
recouvrant un sanctuaire splendidement décoré commé celui
de Sidi Bou Mediène par exemple. Presque tous ces monuments,
vers lesquels les fidèles viennent en solliciteurs, abritent les
restes d'hommes renommés et connus. Mais parfois le nom du
saint s'est perdu dans la mémoire populaire et l'on s'adresse à
des inconnus, des *sancti ignoti*, un *Sidi l-Mokhfi* « Monseigneur

le Caché » ou un *Sîdi Çâh'ib et-T'rêq* « Monseigneur le Maître du chemin », etc.

Chacun de ces saints a sa légende, l'histoire merveilleuse de ses miracles, de sa vie, que l'on se répète de génération à génération. Ce sont d'ailleurs toujours à peu près les mêmes thèmes de miracles qui se répètent et qu'on retrouve aussi attribués aux Saints catholiques.

Parfois certains sanctuaires sont délaissés par les fidèles au profit d'autres jouissant d'un plus grand crédit : c'est l'histoire de Sîdi-d-Daoûdi à Tlemcen, détrôné comme patron de la ville par Sîdi Bou Mediène. Souvent quand le nom du saint tombe dans l'oubli, sa légende disparaît aussi et son monument funéraire peu à peu délaissé est à son tour détruit par le temps. Ce sont les dictionnaires biographiques qui nous conservent le récit des actes de ces saints et de ces savants.

Le *Bostân* d'Ibn Maryem contient 182 biographies de saints et de savants nés ou ayant séjourné à Tlemcen, sauf quatre ou cinq exceptions. Ce livre constitue donc une importante contribution à l'hagiographie nord-africaine et à l'histoire littéraire de ce pays au Moyen-Age. A ce double titre, la publication de ce texte serait assez justifiée. Mais au point de vue de la linguistique même, ce livre est un document intéressant. L'auteur, en effet, Ibn Maryem, est né à Tlemcen où, comme son père, il exerça les fonctions de maître d'école ; il mourut au début du XI^e siècle de l'hégire (XVII^e de J.-C.). Sa prose représente donc la langue d'un lettré de Tlemcen au XVII^e siècle, c'est-à-dire à une époque de décadence littéraire, en un temps où l'on ne rencontrait plus guère de productions littéraires dans le nord de l'Afrique.

La belle période médiévale qui vit briller dans la vieille capitale abdelwâdite, ainsi que dans toute l'Afrique septentrionale et en Espagne, de grands écrivains et d'éloquents orateurs, était passée, et la domination turque avait substitué à Tlemcen son gouvernement à celui des rois de la dynastie abdelwâdite.

On doit savoir gré à M. Ben Cheneb d'avoir compris la nécessité qu'il y avait, dans l'édition de ce texte, de rendre aussi exactement que possible la langue de l'auteur sans chercher à y substituer les formes plus classiques de l'arabe ancien. Il nous a donné ainsi un specimen — aussi fidèle que le permet l'absence de manuscrit autographe — de la langue d'un auteur arabe maghribin du XVII^e siècle. L'édition du texte a été faite — pour la première fois — par M. Ben Cheneb, d'après huit manuscrits arabes. Un triple index termine le volume.

De son côté, M. Provenzali, avec sa solide connaissance de la langue arabe, a publié une traduction fidèle et que l'on peut consulter sans hésitation.

Une traduction abrégée du *Bostân* avait été publiée déjà par Delpech dans la *Revue Africaine* (années 1883-1884).

Il est regrettable que M. Provenzali ait cru devoir rejeter les

notes à la fin du volume au lieu de les placer au bas des pages. Ces notes — il y en a 1154 — sont parfois intéressantes, mais, trop souvent, elles renferment de longues et inutiles citations tirées des livres de Bargès, de Brosselard, de la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, de l'*Histoire de l'Afrique septentrionale* de Mercier, de la *Littérature arabe* de Huart, etc..., alors qu'une simple référence à ces ouvrages aurait bien suffi.

Pour compléter la bibliographie donnée à propos des personnages cités par Ibn Maryem, M. Provenzali s'est servi des dictionnaires biographiques publiés à Fez (*Nil el-Ibtihâdj*, *Djidzoûat el-Iqlibâs*, *Dibâdj*), de ceux d'Ibn Khallikân et de Hadji Khalfa ; il a utilisé aussi quelques ouvrages de littérature et d'histoire comme ceux d'El-Maqqari, d'Ez-Zerkechi, d'Ibn el-Khat'ib. Mais il a eu le tort de négliger l'importante collection de recueils biographiques si bien publiée par Codera dans sa *Biblioteca arabico-hispania* ; il a omis également de consulter mon édition et ma traduction de la *Bighîat-er-Rowwâd* de Yah'ïa Ibn Khaldoun, dont le tome I^{er} (paru à Alger en 1904) renferme 108 biographies de personnages tlemcenniens dont beaucoup sont reproduites textuellement par Ibn Maryem. M. Provenzali n'ignorait pourtant pas cet ouvrage, puisqu'il le cite (en manuscrit) d'après Bargès dans plusieurs de ses notes (par exemple : notes 137, 243, 289, 440, 692), il cite même un manuscrit (?) de ce livre (page 445, note 1), mais sans dire quelle copie. On pourrait relever quelques petites lacunes laissées par M. Provenzali faute d'avoir consulté les publications récentes sur l'Algérie. Ainsi, dans la note 71 sur Agadîr, il renvoie à Bargès, alors qu'il aurait plus utilement pu citer les *Monuments arabes de Tlemcen* de W. et G. Marçais ou mon *Guide du Touriste, Tlemcen et ses environs* ; dans la note 83 sur la Kalaa des Beni H'ammâd, il ne parle pas des travaux importants de Blanchet, de Robert, du général de Beylié ; dans la note 134 sur El-Ghazali, il néglige les travaux de Cara de Vaux et de Miguel Asîn ; dans la note 418, à propos de la bibliographie d'Abou Mediène, on ne saurait omettre celle qu'a donnée M. Basset dans son *Nédromah et les Traras* et à laquelle j'ai ajouté quelques numéros dans mon *Histoire des Rois de Tlemcen* (page 80, note 2) ; dans la note 976, à propos de Sidi-l-Haouwari, patron d'Oran, pourquoi ne pas citer le mémoire capital que lui a consacré Destaing dans le *Journal asiatique* (1906, n^{os} de septembre à décembre) ? enfin dans la note 1012, on remarquera que sur le Mahdi, Ibn Toumert, la bibliographie donnée est tout à fait insuffisante. L'habitude de M. Provenzali de s'en tenir à ce qu'ont écrit des auteurs ayant vu Tlemcen il y a quarante ou cinquante ans, lui fait commettre quelques inexactitudes. Ainsi il dit (note 273), d'après Bargès, que le portail faïencé de la Médersa Tachfiniyya « a été conservé et réédifié au Musée » ; on pourrait en vain chercher aujourd'hui ce portail au Musée de Tlemcen, aussi bien

que les «boulets de marbre» de 1^m50 à 2 mètres de circonférence, signalés (dans la note 321) comme s'y trouvant.

Je me permettrai encore de proposer en passant quelques petites rectifications : il ne faut pas dire Bab Ziry (note 296), mais Bab Zîr ; il n'y a pas d'*Histoire des Beni Abd-el-Ouad* d'El Tenesi (note 972), mais plutôt une *Histoire des Beni Zeïyan* ; le tombeau de Sidi-d-Daoudi n'est pas près du «tombeau de la princesse» (note 339), ce sont ceux de Sidi-l-Ouahb et de Sidi Abou Ya'qoûb. On remarquera enfin que le lieu appelé (dans la note 311) «El-Djema'a al-Azouly» se nomme aujourd'hui Djama'at-el-Euzz ; il se trouve sur les bords de l'Isser, non loin de son confluent avec la Sikkak, et que l'on y voit encore quelques ruines, notamment un ancien minaret encore debout.

Deux index alphabétiques, l'un pour les noms des personnes, l'autre pour les titres des ouvrages, terminent cette utile publication.

RENÉ BASSET. — *La Bânat So'ad*, poème de Ka'b ben Zohaïr publié avec une biographie du poète, une traduction, deux commentaires inédits et des notes, 1 vol. in-8°, 179 pages (Alger, Jourdan, 1910).

Ce poème est demeuré célèbre par les conditions dans lesquelles il fut récité au Prophète Moh'ammed et par la récompense qu'il valut à son auteur. Il ne compte que 58 vers, en ajoutant le 43^e qui manque dans la plupart des recensions et n'est donné par M. R. Basset qu'en traduction (page 48, voyez note 2).

Le poème commence par les deux mots : *Bânat So'ad* «So'ad a disparu...», de là le nom qu'on lui donne ; il est assez connu des arabisants pour qu'il soit inutile de s'étendre ici sur sa valeur. On sait qu'il fut récité par Ka'b lorsque celui-ci embrassa l'Islâm en présence du Prophète, qui avait conseillé à ses partisans de le tuer quand ils le rencontreraient. En récompense de cette poésie, dans laquelle Ka'b chante la louange de Moh'ammed et de ses compagnons qui quittèrent la Mekke, pour le suivre au temps de l'hégire, le Prophète lui donna son manteau.

La personnalité de l'auteur de la *Bânat So'ad* est bien connue aussi ; c'est le fils du fameux Zohaïr, auteur d'une des *Mo'allâqat* et le cousin d'El-Khansa, la fameuse poétesse.

Les nombreux commentaires composés sur cette poésie (page 69 et suiv.) montrent l'importance que les Arabes attachent aux vers de Ka'b. Aussi bien la *Bânat So'ad* a-t-elle déjà maintes fois été éditée et traduite. M. R. Basset a donné (pages 80-82) la liste des éditions et traductions de ce poème.

La nouvelle édition qu'en offre cette fois M. R. Basset a pour but «de mettre entre les mains de ceux qui s'occupent de « l'ancienne poésie arabe le texte traditionnel, accompagné de « commentaires moins touffus que ceux d'Ibn Hichâm, d'Es-Soyouti et d'Ah'med ed-Daoulatabâdi. » Les deux commen-

taires suivis par M. Basset sont ceux d'Ibn Yalalbakht et de Tsa'lab. Le texte des commentaires — qui n'existaient qu'en manuscrits — a été scrupuleusement publié avec le poème. M. Basset y a ajouté d'abondantes notes dans lesquelles il déploie cette étonnante érudition et ce vaste savoir qui le placent aujourd'hui au premier rang des savants qui s'occupent spécialement de l'ancienne poésie arabe.

On peut dire hardiment que le sujet a été complètement épuisé dans ce livre, qui renferme non seulement le texte de la poésie accompagné des commentaires et de notes, mais encore une biographie du poète, une étude critique du poème, une bibliographie complète, un index des mots expliqués.

Cette excellente édition constitue un précieux instrument de travail pour les jeunes arabisants qui ont à se familiariser avec la poésie de l'ancienne Arabie.

A. VAN GENNEP. — **La formation des légendes**, 1 vol. in 12 de 326 pages (dans la collection de la *Bibliothèque de Philosophie*). Paris, Flammarion, 1910.

L'étude des contes, des légendes et des coutumes, qui forme ce que l'on nomme aujourd'hui le Folk-lore, née d'hier, a fait d'étonnants progrès dans ces dernières années. L'expansion coloniale de l'Europe a fait connaître la vie sociale et intellectuelle d'une foule de peuples nouveaux, sauvages et demi-civilisés. L'école d'anthropologie anglaise et l'école sociologique française ont marqué la voie à suivre dans ce genre d'études, les chercheurs se sont multipliés dans tous les pays et ont accumulé une masse énorme de matériaux. Ces matériaux nous montrent que des affinités, des ressemblances existent entre les diverses catégories de contes, de mythes et de légendes chez des peuples très différents, et qu'il y a des thèmes communs.

Ce sont des vues d'ensemble — encore bien que provisoires — sur l'origine, la formation et la transformation des légendes, des mythes et des contes que M. van Gennep, l'érudit directeur de la *Revue d'ethnographie* expose dans ce volume.

LIVRE I. — Les légendes forment les débuts de la morale des primitifs. Le conte, qui sert à amuser « exprime, par des « moyens très simples et très frustes, les images et les sentiments « dont vit l'humanité tout entière. »

D'après le contenu, le thème des récits, le classement est bien difficile. M. van Gennep divise ces récits en deux types principaux : la *légende* ou « récit localisé, individualisé et objet de croyance », le *mythe* ou « légende en relation avec le monde surnaturel et qui se traduit en acte par des rites. »

On a supposé longtemps que le mythe était la formation primitive qui, par sa déformation, avait donné la légende, puis

le conte. Pour M. van Gennep, le récit localisé et individualisé est antérieur à celui qui ne l'est pas.

LIVRE II. — Quelle est la répartition géographique des thèmes ? Il est encore difficile en ce moment de la fixer. On sait cependant que le thème du conte ou de la légende a des limites géographiques et que ces « provinces thématiques » ne répondent pas aux provinces linguistiques, ni aux provinces ethniques, ni aux provinces culturelles. Le thème des objets merveilleux, comme par exemple la table, le vase, la bourse inépuisables que l'on retrouve dans l'Évangile avec la multiplication des pains, des poissons, est à peu près universel, parce que cela remonte à un temps où l'homme pensait que toute chasse n'était fructueuse que grâce à des cérémonies magiques. D'autres thèmes sont situés sur des aires délimitées.

LIVRE III. — La conception que l'homme s'est faite du monde naturel se présente sous un triple aspect : 1° zoomorphique, qui donne à toutes choses une forme animale ; 2° anthropomorphique dans laquelle tout est à forme humaine ; 3° la conception qui laisse aux choses leur valeur spécifique.

M. van Gennep examine alors les divers groupes de légendes relatives aux objets et aux êtres, quant à leur origine, leur forme, leur évolution. Puis il passe en revue les thèmes de légendes concernant les astres, le ciel, la terre et les eaux. Il accorde enfin un rôle prépondérant au totémisme dans la formation des légendes à personnages animaux.

LIVRE IV. — A propos des légendes relatives au monde surnaturel, M. van Gennep donne une théorie d'après le Folklore de la formation de la religion. « Chaque groupement s'est créé « dès le début des notions précises sur les diverses forces naturelles et surnaturelles, animées et inanimées qu'il s'agissait pour « lui de diriger, de propitier et d'utiliser afin de ne pas périr. » De l'idée d'une force occulte bienfaisante ou malfaisante sont nés les dieux et les démons, avec lesquels l'homme a dû entrer en relation par des rites spéciaux. Le rite, qui pouvait n'être au début que de la simple récitation de la légende, s'est compliqué de gestes, de chants, de danses, etc. Le mythe et la légende seraient donc ainsi antérieurs au rite.

LIVRE V. — Ces pages constituent une étude méthodique et pleine d'érudition des légendes historiques, de leur valeur documentaire et de leur formation.

LIVRE VI. — L'auteur marque ici la place, fort ancienne, de la légende dans la littérature. Les chapitres de ce Livre VI ont pour titres : la formation des épopées ; la littérisation des thèmes populaires ; Don Juan et Faust ; le combat du Père et du Fils.

LIVRE VIII. — Ce Livre qui termine l'ouvrage s'occupe de la genèse des légendes, de leur variation, de leur transmission. Y a-t-il des lois de formation des légendes ? Voilà une question

à laquelle divers savants ont essayé de donner une réponse décisive. M. van Gennep trouve les solutions proposées encore prématurées. Après les avoir passées en revue, il termine sur cette opinion :

« C'est en effet en tenant compte des lois de l'association des idées, de l'imitation, de la sensibilité, de la psychologie collective, qu'on arrivera à déterminer les limites dans l'intérieur desquelles naissent et évoluent les légendes. »

Dans sa conclusion, M. van Gennep résume l'histoire de l'interprétation des légendes selon les diverses écoles : évhémériste, symboliste et naturaliste ; et il montre comment les théories successives ainsi échafaudées ont été détruites les unes après les autres. L'égyptologie et l'assyriologie d'une part ont montré la haute antiquité de mythes que l'on considérait comme beaucoup moins anciens et que l'on faisait venir de l'Inde ; l'ethnographie d'autre part a établi l'existence des mêmes thèmes de contes et de légendes chez les populations les plus diverses de la terre et pour lesquelles l'hypothèse de l'apport du dehors devait être écartée. Ainsi l'origine des légendes a reculé de plus en plus dans le temps et la fragilité de leur interprétation précise a sans cesse augmenté. De là la nécessité de donner une classification nouvelle aux légendes, classification qui soit plus rationnelle que celles proposées jusqu'ici. M. van Gennep distingue le conte et le mythe qui diffèrent l'un de l'autre par leur « rôle social » bien plus que par la forme et le détail.

Quoiqu'il en soit des peuples et des époques, malgré les variétés apparentes des thèmes et des formes, les évolutions semblent bien devoir être ramenées à des règles fixes, dont quelques-unes paraissent dès maintenant pouvoir être dégagées.

ALFRED BEL.

René DELAPORTE. - *Ceylan*, Emile Larose, éditeur. 41, rue Victor-Cousin, Paris.

Ceylan, Singhala, Lanka, la Taprobane des anciens, dont tous ceux qui l'ont vue ont parlé avec enthousiasme fait l'objet d'un livre nouveau de M. René Delaporte.

L'auteur nous conduit, depuis Colombo la rouge, à travers ses beautés sans nombre, célébrées dans une prose très poétique, souvent relevée encore par des sonnets fort bien tournés, jusqu'à Trincomaly dont la rade superbe nous rappelle la pure gloire du bailli de Suffren.

Voilà Kandy, le joyau de Ceylan, Anouradapoura, la Jérusalem du Bouddhisme, dont la superficie fut celle du département de

la Seine, Kotta, Nourélia, Pointe de Galles, perles du pays le plus splendide qu'ait vu l'auteur pour qui c'est un paradis.

Les commerçants trouveront dans ce livre intéressant des renseignements utiles sur cette île où la France pourrait travailler davantage.

CAPIFALI.

Les Confins Algéro Marocains, par M. Augustin BERNARD, professeur à l'Université d'Alger, chargé de Cours à la Sorbonne. Emile Larose, éditeur, 11, rue Victor-Cousin, Paris. 1 vol. illustrations et cartes, 12 fr.

Sous ce titre, l'éminent auteur de tant d'études remarquables sur l'Algérie et le Maroc vient de publier un volume qu'il définit lui-même beaucoup trop modestement « une sorte de manuel, une mise au point nécessairement provisoire. » Les Confins Algéro-Marocains sont beaucoup mieux qu'un indicateur banal ou un travail provisoire : c'est une étude très complète et très documentée. M. Augustin Bernard a heureusement résumé ce qui a été écrit à ce sujet ; et grâce à sa compétence, à sa profonde connaissance du pays, il a pu présenter un exposé critique fort intéressant de la question. Cette étude consciencieuse et documentée vient à son heure et comble une lacune regrettable.

Nous ne pouvons à notre grand regret, comme nous l'aurions désiré, suivre M. Augustin Bernard dans tous ses développements, car la place qui nous est assignée dans ce bulletin est limitée, mais nous nous en voudrions cependant de ne pas donner au moins un court aperçu de cette œuvre si poussée, si substantielle.

Notons avant tout que M. Augustin Bernard pose le principe que c'est l'Algérie qui donne à la France le droit et le devoir d'exercer au Maroc une action prépondérante et qu'il appartient aux Algériens d'être les collaborateurs les plus efficaces de la pénétration française dans l'Empire Chérifien.

Cette opinion, qui est celle de tous les hommes, sans parti pris, ayant étudié le problème marocain, donne évidemment, à notre sens, un intérêt tout particulier à l'ouvrage dont nous allons présenter une trop rapide analyse.

M. Augustin Bernard décrit tout d'abord, d'après ses études personnelles, au point de vue géographique, les diverses régions qui forment ce qu'il appelle les « Confins Algéro-Marocains », c'est-à-dire la région de 200 à 250 kilomètres de largeur de l'Ouest à l'Est, sur plus de 1.000 kilomètres du Nord au Sud qui se trouve au-delà de la frontière algérienne, mais qui appartient en réalité à sa zone d'influence. Il redresse certaines erreurs et apporte des aperçus nouveaux d'une incontestable valeur scientifique.

M. Bernard fait ensuite l'historique de la pénétration française

au Maroc ; il rappelle sous une forme très heureuse, d'une rare précision, les efforts réalisés pour atteindre ce résultat et met en regard l'œuvre entreprise par les Espagnols dans le même but.

Les résultats économiques que nous avons obtenus font l'objet d'une critique serrée, pleine de justesse et on ne peut qu'approuver les conclusions qu'en tire l'auteur, à savoir : qu'il faut favoriser par une série de mesures qu'il indique le développement de notre commerce dans la zone d'influence française.

Il examine ensuite le rôle des confins dans la question marocaine et conclut en demandant fort justement que le Maroc soit ouvert du côté algérien, qui est le côté français, avant de l'ouvrir du côté atlantique, qui est le côté international.

Cet ouvrage est complété de cartes intéressantes comportant d'abord des croquis hypsométriques, pluviométriques et démographiques au 7.500.000^e ; puis les mêmes cartes plus détaillées au 2.000.000^e ; enfin une carte d'ensemble des Confins Algéro-Marocains au 1.000.000^e.

On ne peut que féliciter M. Augustin Bernard d'avoir écrit cet excellent livre et d'avoir jeté la semence féconde d'idées justes, fortes et saines, qui contribueront largement à la solution de ce problème si palpitant et si complexe de la domination morale et économique du Maroc.

Il m'est particulièrement agréable, en terminant cette trop courte étude d'un livre qui apporte à la connaissance de la question marocaine une contribution considérable, de remercier M. Augustin Bernard de la bienveillance qu'il a mise à parler de mes très modestes travaux sur cette même question et de l'assurer de ma sincère et très affectueuse reconnaissance.

Ed. DÉCHAUD.

Félix DUBOIS. — **Notre beau Niger**, 1 vol. in-8, illustré de photogravures et accompagné de cartes. Ernest Flammarion, éditeur, 26, rue Racine, Paris.

L'auteur de *Tombouctou la Mystérieuse* est allé revoir la vallée du Niger et Tombouctou quinze ans après sa première exploration. Que sont devenus hommes et choses sous les efforts de la colonisation française ? Qu'est devenue la ville mystérieuse au contact de la civilisation ? M. Félix Dubois nous le raconte dans ce nouveau volume, intitulé *Notre Beau Niger* et nous montre de bien curieux et réjouissants contrastes entre hier et aujourd'hui.

C'est plaisir de faire le voyage avec ce charmant conteur dont le récit est à la fois enjoué, pittoresque et documenté. Sa nouvelle œuvre obtiendra certainement le succès qui marqua ses livres précédents.

L'Éditeur.

PROCÈS-VERBAUX DES RÉUNIONS

de la Société de "Géographie et d'Archéologie d'Oran"

SÉANCE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

du 2 Janvier 1911

Le lundi deux janvier mil neuf cent onze, à cinq heures et demie de relevée, les membres du Comité de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, dûment convoqués, se sont réunis au local de la Société, sous la présidence de M. DOUMERGUE, vice-président.

Étaient présents : MM. DOUMERGUE, TOURNIER, ENGEL, DANGLES, DÉCHAUD, SANDRAS, BÉRENGER, CAPIFALI.

S'étaient fait excuser : MM. GASSER, FLAHAULT, POCK, l'abbé FABRE, LEMOISSON, RENÉ-LECLERC.

Étaient absents : MM. ROCCHISANI, JULLIAN, de MALAUSSÈNE, PELLET, ROUX-FREISSINENG, POUSSEUR, PÉREZ, PONTET, CAUDRILLIER.

Les procès-verbaux de la séance ordinaire du 5 décembre et de la séance extraordinaire du 22 décembre sont lus et adoptés.

Sont proposés comme membres titulaires :

M. MOHAMMED BEN RAHAL, caïd de Nédromah, présenté par MM. Gasser et Doumergue.

M. NEHLIL Mohammed, officier interprète de 2^e classe, à Boudenib, présenté par MM. Gasser et Cour.

M. BENSOUA Ahmed, instituteur à Timimoun, présenté par MM. Gasser et Cour.

M. le médecin-major G.-J. BERTRAND, à Oudjda, présenté par MM. Flahault et Garnier.

M. GOGNALONS, officier interprète à Beni-Ounif, présenté par MM. Gasser et Doumergue.

Le Comité décide de faire, à titre d'essai, l'échange de notre Bulletin avec celui de l'*Association des Licenciés sortis de l'Université de Liège*.

M. Henri de SARRAUTON, d'Alger, communique à la Société le numéro du 10 décembre dernier, de la *Revue Scientifique*, contenant un article relatif à un nouveau mode de repérage en aéroplane, que M. de SARRAUTON propose. Il demande à la Société d'étudier son système et de lui communiquer le résultat de son étude. M. ENGEL est chargé de faire un rapport sur la question traitée.

M. Armand COLIN, éditeur, fait don à la Société d'un exem-

plaire de la *Conquête du Sahara*, par E.-F. Gautier ; M. René DELAPORTE (Mission Rouxel-Delaporte. Ministère du Commerce) nous offre également son ouvrage sur *Ceylan*. Une notice bibliographique sera publiée sur chacun de ces deux ouvrages.

Puis, M. le D^r SANDRAS donne lecture du *Résumé des travaux historiques et géographiques de la Société, pendant les années 1898 à 1907*, résumé qu'il a bien voulu se charger de rédiger et qui doit figurer en tête des Tables décennales du Bulletin.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à six heures et demie.

Le Secrétaire général,

Signé : P. ENGEL.

Le Vice-Président,

Signé : DOUMERGUE.

SÉANCE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

du 6 Février 1911

Le lundi six février mil neuf cent onze, à cinq heures et demie de relevée. les membres du Comité de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, dûment convoqués, se sont réunis au local de la Société, sous la présidence de M. le docteur GASSER, président.

Étaient présents : MM. GASSER, DOUMERGUE, POCK, TOURNIER, ENGEL, de MALAUSSÈNE, PELLET, POUSSEUR, BÉRENGER, CAPIFALI.

S'étaient fait excuser : MM. FLAHAULT, abbé FABRE, LEMOISSON, RENÉ-LECLERC, D^r SANDRAS.

Étaient absents : MM. DANGLES, DÉCHAUD, JULIAN, ROUX FREISSINENG, PÉREZ, PONTET, CAUDRILLIER.

Le procès-verbal de la séance du deux janvier est lu et approuvé.

Sont admis comme membres titulaires :

MM. MOHAMMED BEN RAHAL, NEHLIL Mohammed, BENSOULA Ahmed, le médecin-major G.-J. BERTRAND, GOGNALONS, dont les candidatures avaient été posées dans la séance précédente.

Est proposé comme membre titulaire :

M. REY, lieutenant au 2^e Étranger, chargé du Service géologique du territoire d'Aïn-Sefra, à Beni-Ounif, présenté par MM. Engel et Rolland.

Notre sympathique collègue, M. de MALAUSSÈNE, quittant l'Algérie, donne sa démission de membre du Comité, tout en continuant à faire partie de notre Société. Le Comité lui exprime tous les regrets que lui cause son départ ; ses meilleurs souvenirs l'accompagneront dans sa nouvelle résidence.

M. le D^r CARTON vient d'être nommé Membre correspondant de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres). Le Secrét-

taire général est chargé de présenter à ce sujet les félicitations du Comité au savant archéologue.

Le Proviseur du Lycée d'Oran demande, par lettre du 14 janvier, le concours de notre Société pour la création de deux bourses pour des voyages, l'un en Allemagne, l'autre en Angleterre, à effectuer pendant les prochaines grandes vacances par deux élèves du Lycée. Le Comité décide de s'intéresser, dans la mesure de ses moyens, à cette initiative dont il apprécie l'utilité et de mettre dans ce but une somme de cent francs à la disposition du Proviseur. Il est entendu que, par contre, la Société n'offrira plus de prix au Lycée de garçons.

M. le capitaine VOIXOT a fait parvenir au Président un travail très remarquable sur « *Oudjda et sa banlieue* ». Le Comité admet en principe la publication de cet important travail dans le Bulletin ; il réserve sa décision jusqu'au jour où il sera pourvu aux voies et moyens de couvrir le gros supplément de dépenses qu'entraînera l'impression de l'ouvrage.

Le Trésorier propose pour l'année 1911 le budget ci-dessous, qui est adopté.

Budget pour l'exercice 1911

RECETTES

Cotisations	4.400 »
Arrérages	500 »
Subventions	1.150 »
Total	<u>6.050 »</u>

DÉPENSES

Impression du Bulletin	3.000 »
Affranchissement du Bulletin	250 »
Frais d'encaissement	200 »
Frais de correspondance du Bureau	125 »
Imprimés et frais de bureau	75 »
Reliure et brochage	200 »
Bourses de voyage pour le Lycée	100 »
Conférences	100 »
Achat d'ouvrages et abonnements	200 »
Achat de médailles pour les concours	25 »
Provision pour recherches archéologiques	50 »
Frais d'élections (imprimés, affranchissement) ...	100 »
Loyer	660 »
Impôts, assurance, éclairage, entretien	200 »
Gardien de la Bibliothèque	360 »
Dépenses diverses et imprévues	100 »
Dépenses extraordinaires et accidentelles	305 »
Total	<u>6.050 »</u>

M. ENGEL, qui avait été chargé, dans la dernière séance, d'étudier l'article intitulé *Les Routes aériennes*, que M. H. de SARRAUTON avait communiqué au Président, rend compte de cette étude. Il est important, dit-il, lorsqu'on se trouve en plein vol, en aéroplane surtout, de s'orienter facilement et rapidement. M. Quinton, le fondateur de la Ligue Nationale Aérienne, avait proposé de marquer en caractères bien visibles sur les principaux points saillants de la France (toits de maisons, etc.) des chiffres et des signes indiquant (avec leur sens) la distance, en kilomètres, des points considérés au méridien et au parallèle de Paris. Ce système est très pratique, mais il est évident qu'il est impossible de le généraliser pour une grande surface du globe. En effet, il est basé sur des axes de coordonnées rectangulaires et les méridiens ne peuvent être considérés comme sensiblement parallèles que dans une région limitée. Et alors le système que propose M. de SARRAUTON consiste à remplacer les distances par les coordonnées géographiques exprimées en centigrades et à choisir des origines spéciales (le pôle Nord et un méridien passant par le détroit de Behring) de manière à simplifier les chiffres à marquer sur les maisons et à faciliter les calculs. Seulement, dans ce cas, la détermination des distances et des angles azimutaux nécessite des calculs assez longs sur lesquels un aviateur, même non pilote, pourra hésiter en plein vol.

Il n'en est pas moins vrai que le système de M. de SARRAUTON constitue un progrès intéressant et facilitera le repérage lorsque les aéroplanes accompliront couramment des vols intéressants des continents entiers.

Le Comité charge le Secrétaire général de transmettre ses plus vives félicitations à l'auteur.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à six heures quarante.

Le Secrétaire général,

Signé : P. ENGEL.

Le Président,

Signé : J. GASSER.

SEANCE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

du 6 Mars 1911

Le lundi six mars mil neuf cent onze, à cinq heures et demie de relevée, les membres du Comité de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, dûment convoqués, se sont réunis au local de la Société, sous la présidence de M. DOUMERGUE, vice-président.

Étaient présents : MM. DOUMERGUE, POCK, TOURNIER, ENGEL,

DANGLES, DÉCHAUD, PELLET, BÉRENGER, CAPIFALI, PÉREZ, PONTET.

S'étaient fait excuser : MM. GASSER, FLAHAULT, l'abbé FABRE, LEMOISSON, POUSSEUR, RENÉ-LECLERC, SANDRAS.

Étaient absents : MM. CAUDRILLIER, JULLIAN, ROUX-FREISSINENG.

Le procès-verbal de la séance du six février est lu et adopté.

Le Comité prononce l'admission comme membre titulaire, de :
M. le lieutenant REY, du 2^e Étranger, qui avait été présenté dans la dernière séance.

Sont proposés comme membres titulaires :

M. le lieutenant AUBERT, du 2^e Étranger, à Bou-Denib, présenté par MM. Gasser et Engel.

M. CAVALIERO BARNETT, courtier, rue El-Moungar, à Oran, présenté par MM. Gasser et Engel.

Le Président de la *Société Archéologique de Provence* nous fait part de la grave décision que cette Société a dû prendre de radier du nombre de ses membres un archéologue, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, qui s'était rendu coupable de fraudes scientifiques répétées.

Le Comité prend acte de cette communication et souhaite que pareilles fraudes ne se renouvellent plus.

Notre savant collègue, M. l'abbé FABRE, nous informe de la découverte qu'il vient de faire, à Saint-Denis-du-Sig, d'une inscription latine contenant le nom de *Tasaccora*. C'est la première fois que l'on rencontre ce nom en entier sur une inscription du Sig. Cette trouvaille vient confirmer une identification que le regretté commandant DEMAEGH avait soutenue. Le Comité félicite donc vivement M. l'abbé FABRE de son heureuse réussite, dont l'intérêt est évident. L'inscription sera publiée dans le bulletin du 2^e trimestre.

M. PROVENZALI, professeur d'arabe au Lycée d'Oran, a bien voulu offrir à la Bibliothèque de la Société un ouvrage intitulé : *EL BOSTAN ou Jardin des Biographies des saints et savants de Tlemcen*, par IBN MARYEM ECH-CHERIF EL-MELITY, qu'il a traduit de l'arabe et annoté.

Le Comité remercie le savant arabisant qu'est M. PROVENZALI de son envoi et le félicite d'avoir mené à bien cette œuvre de longue haleine à laquelle il travaillait depuis plusieurs années. La traduction du *Bostân* est un précieux document que consulteront avec fruit tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la religion musulmane.

Le Secrétaire général remerciera, au nom du Comité, M. LACOSTE, administrateur de l'Inscription Maritime à Oran, pour son opuscule : *Les Administrateurs de l'Inscription Maritime d'Algérie, consuls de Turquie*, dont il nous a remis un exemplaire.

Le Comité décide de compléter la collection des *Annales de*

Géographie et vote à cet effet une somme de 70 fr. à prendre sur le crédit affecté à la bibliothèque en 1911.

Il décide aussi de faire faire un nouveau meuble pour la bibliothèque, les rayons actuels étant tous occupés.

Élections. — Les membres du Comité sortants, rééligibles, sont : MM. CAPIFALI, DANGLES, DOUMERGUE, l'abbé FABRE, FLAHAULT, POUSSEUR, RENÉ-LECLERC. Comme d'autre part MM. KOCI, de MALAUSSÈNE ont demandé à être remplacés et que M. ROCCUSANI a donné sa démission, il y aura dix membres du Comité à nommer à la prochaine Assemblée générale. La première circulaire réglementaire sera expédiée le 15 mars.

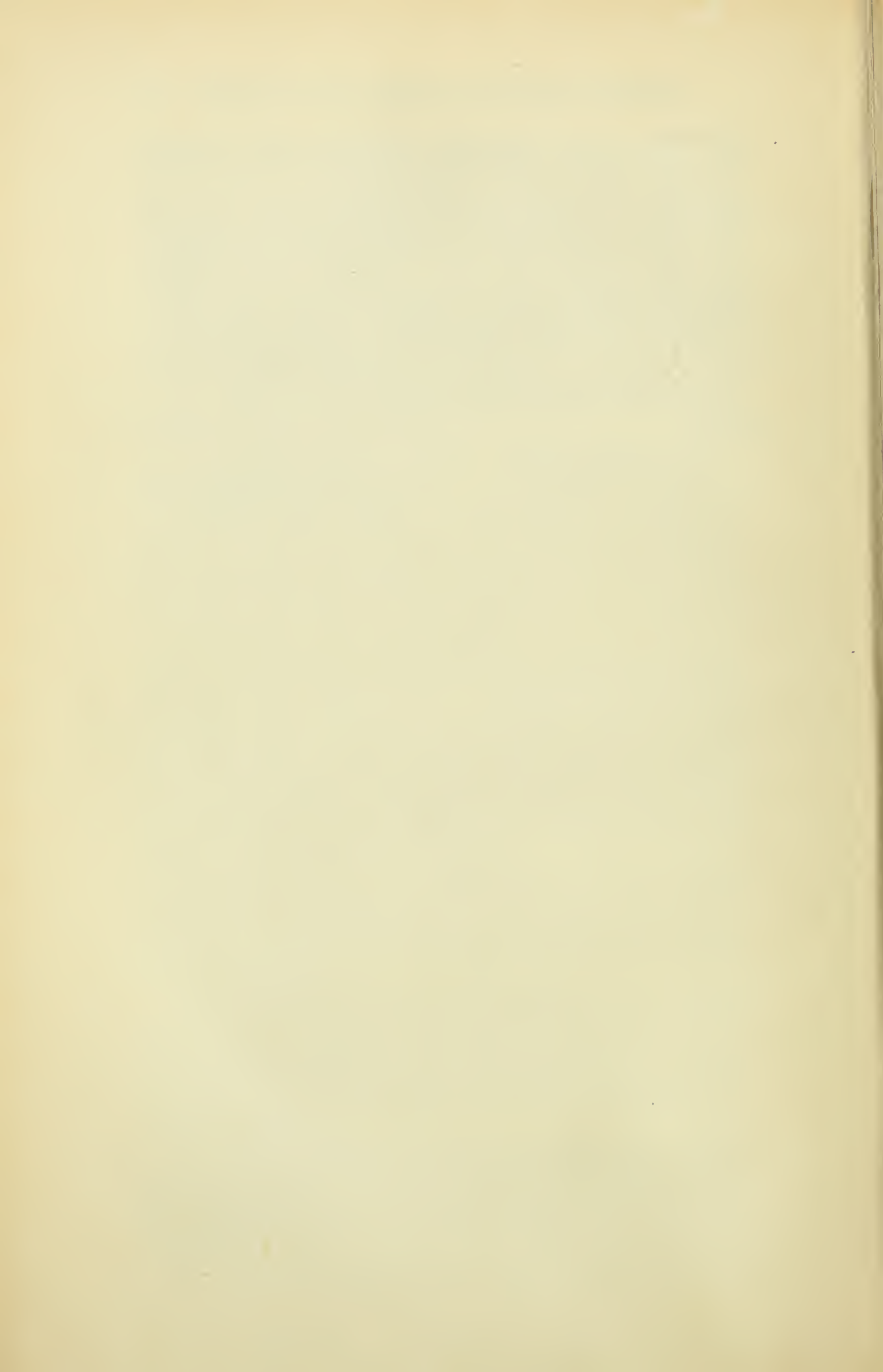
L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à six heures et demie.

Le Secrétaire général,

Signé : P. ENGEL.

Le Vice-Président,

Signé : DOUMERGUE.



OUDJDA ET L'AMALAT

AVERTISSEMENT

En commençant à recueillir les documents qui m'ont permis d'écrire cette étude, je songeais simplement à mettre à profit les facilités que donne notre occupation pour établir une monographie aussi approfondie que possible de la ville d'Oudjda. Mais je dus constater bien vite que son histoire était inséparable de celle des tribus avoisinantes et je fus amené à élargir le cercle de mes investigations. Je ne pouvais néanmoins pas entreprendre une monographie complète de l'amalat, c'eût été une tâche considérable. Si j'ai choisi le titre « Oudjda et l'amalat », c'est qu'il définit mieux les limites du sujet traité ; toutefois Oudjda, centre administratif et économique du pays, reste le principal objet du travail.

L'étude sur « Oudjda et l'amalat » se divise en trois parties : la première est consacrée à la monographie d'Oudjda, la deuxième donne sur les tribus environnantes les renseignements strictement nécessaires pour saisir la portée et l'enchaînement des événements historiques, la troisième partie est enfin réservée à l'histoire de la région.

Afin de ne pas surcharger les renvois au bas des pages, j'ai adopté des abréviations pour l'indication des références concernant les Documents utilisés : travaux d'auteurs, archives.

Pour la transcription des noms arabes, j'ai généralement suivi le système officiel, qui, s'il n'est pas parfait, a du moins l'avantage d'être couramment employé et par conséquent connu de tous.

A moins d'indications contraires l'énonciation des différentes sommes d'argent doit toujours être considérée comme étant faite en monnaie marocaine.

DOCUMENTS UTILISÉS

LIVRES, ARTICLES, REVUES ET JOURNAUX

- ABOULQACEM BEN AHMED EZ ZIANI. — *Eltordjman el Moarib an douel el machriq ou l'maghrib*. — Le Maroc de 1631 à 1812. Extrait traduit par O. HOUDAS. (Paris, 1886). — Cet ouvrage a été écrit en 1812-1813.
- ABOU ABDALLAH MOHAMMED IBN ABD EL DJELIL ET TENESSI. — Histoire des Beni Zeyan, rois de Tlemcen. Traduction abbé BARGÈS. (Paris, 1852). — Ouvrage écrit dans la deuxième moitié du xv^e siècle.
- L'*Akhbar*, journal d'Alger. (Années 1844, 1852 et 1859).
- ALI BEY EL ABBASSI. — Voyage en Afrique et en Asie pendant les années 1803, 1804, 1805, 1806 et 1807. (Paris, 1814, T. I).
- Eugène ARBIN. — Le Maroc d'aujourd'hui. (Paris, 1905).
- ANONYME. — Relation de la bataille d'Isly, suivie du rapport de M. le Maréchal gouverneur général. (Alger, 1845). — Cette brochure, mise en vente au profit des familles de soldats victimes de la guerre, paraît être tout au moins officieuse.
- Lieutenant Paul AZAN. — Sidi-Brahim. (Paris, 1906).
- AZ ZYANI (Abou l'Qacem ben Ahmed). — Traduction analytique de la *Rihla*. *Archives Marocaines*, T. VI. (Paris, 1906).
Az Zyani est un écrivain du commencement du xix^e siècle ; c'est l'auteur du *Eltordjman* cité plus haut.
- A. BARBIN. — Fouilles des abris préhistoriques de la Monillah, près Marnia. (*Bull. Soc. Géogr. d'Oran*, 1^{er} trim. 1910).
- Abbé BARGÈS. — Complément de l'histoire des Beni Zeyan, rois de Tlemcen. (Paris, 1887).
- Tlemcen, ancienne capitale du royaume de ce nom, sa topographie, son histoire, description de ses principaux monuments, anecdotes, légendes et récits divers. (Paris, 1859).
- René BASSET. — Nédromah et les Traras. (Paris, 1901).
- EL BEKRI. — Description de l'Afrique septentrionale. Traduction de SLANE. (Paris, 1859). — Cet ouvrage a été écrit en 1068.
- Alex. BELLEMARE. — ABD EL KADER, sa vie politique et militaire. (Paris, 1863).
- A. BERBRUGGER. — L'Algérie et le Maroc depuis 1830. (*Akhbar* des 15, 20 et 22 janvier 1852).

- A. BERBRUGGER. — Nos frontières de l'Algérie (*Akhbar* des 12 et 24 février et 20 avril 1852).
- Le Pegnon d'Alger ou les origines du gouvernement turc en Algérie. (Alger, 1860).
- Gaston BOISSIER. — L'Afrique romaine. (Paris, 1909).
- Monsieur *** (Abbé BOULET). — Histoire de l'empire des Chérifs en Afrique, sa description géographique. (Paris, 1733.)
- Lieut^t BOULLÉ. — La France et les Beni Snassen. (Paris, 1909).
- J. CANAL. — Marnia. (Paris, 1887).
- Oudjda (1885). (Oran, 1886).
- Monographie de l'arrondissement de Tlemcen. (*Bull. Soc. Géogr. d'Oran*, 1889).
- Les troubles de la frontière marocaine (mars avril 1886). (Oran, 1886).
- E. CARETTE. — Recherches sur l'origine et les migrations des principales tribus de l'Afrique septentrionale et particulièrement de l'Algérie. (Paris, 1853).
- Auguste COUR. — L'établissement des dynasties des Chérifs au Maroc et leur rivalité avec les Turcs de la Régence d'Alger, 1509-1830. (Paris, 1904).
- L'occupation marocaine de Tlemcen. (Alger, 1908). Extrait de la *Revue Africaine*.
- Comité de l'Afrique Française* (Bulletin du). (Paris, années 1897-1899-1900-1901 et 1903 à 1908).
- Gabriel DELBREL. — Notes sur le Tafilalet. *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*. (2^e trim. 1894).
- Général DERRÉCAGNAX. — Récits d'Afrique. Yusuf. (Paris, 1907).
- Documents diplomatiques*. — Affaires du Maroc. (Livre jaune). Paris. Ministère des Affaires étrangères (1901 à 1905, 1906-1907, 1907-1908).
- Edmond DOUTTÉ. — Merrakech, 1^{er} fascicule (Paris, 1905).
- Magie et Religion dans l'Afrique du Nord. (Alger, 1910).
- DUREAU DE LA MALLE. — L'Algérie. (Paris, 1852).
- DUTERTRE. — La bataille d'Isly (14 août 1844) racontée par un témoin de la journée. *Carnet de la Sabretache*. (Mai 1906).
- Achille FILLIAS. — Campagne du Maroc. Tanger, Isly, Mogador, 1844. (Paris 1881).
- Vicomte Ch. de FOUCAULD. — Reconnaissance au Maroc, 1883-1884. (Paris, 1888).
- Foulonh Ifrikia*, attribué à EL OUAKIDI, 2^e volume du texte arabe. La traduction des passages intéressants est due à M. l'officier interprète NEHLIL.
- FRAY DIÉGO DE HAËDO. — Histoire des rois d'Alger (1612). — Traduction de GRAMMONT. (Alger, 1881).
- GENTIL L. — Mission au Maroc (1907). *Bulletin du Comité de l'Afrique française*. (Suppl. février 1908).

- GENTIL L. — Mission au Maroc (1908). *Loc. cit.* (juin 1908).
- Abbé LÉON GODARD. — Description et histoire du Maroc. (Paris, 1860).
- F. GOURGEOT. — Situation politique de l'Algérie. (Paris, 1881).
- Commandant E. GRAULLE. — Insurrection de Bou-Amama, avril 1881. (Paris 1905).
- Stéphane GSELL. — L'Algérie dans l'antiquité. (Alger 1903).
- IBN KHALDOUN. — Histoire des Berbères. Traduction de SLANE. (Alger, 1856). — Cet ouvrage est de la fin du xv^e siècle.
- C^{te} H. d'IDEVILLE. — Le maréchal Bugeaud d'après sa correspondance intime et des documents inédits, 1784-1849. (Paris, 1882).
- ISMAËL HANET. — Cinq mois au Maroc. (Alger, 1901).
- Istiqsa.* — AHMED EN NASIRI ES SLAOUI. — *Kitab el Istiqsa.* Traduction FUMEY. *Archives marocaines*, T. IX et X. (Paris, 1905-07). — Cet ouvrage a été écrit à la fin du xix^e siècle.
- Kartas.* — ABOU MOHAMMED BEN ABD EL HALIM. — *Roudh el Kartas.* Traduction BEAUMIER. (Paris, 1860). — Ouvrage écrit à Fez en 1326.
- E. KELLER. — Le général de la Moricière, sa vie militaire et politique. (Paris, 1874).
- Jean LÉON L'AFRICAIN (HASSANE BEN MOHAMMED). — Description de l'Afrique, tierce partie du monde. — Édition annotée par SCHÖEFFER. (Paris, 1896, T. III). — L'auteur, musulman de Grenade converti à la religion catholique, a écrit son ouvrage dans la première moitié du xvi^e siècle.
- MANDEVILLE. — Les troubles de la frontière algéro-marocaine. *Questions diplomatiques et coloniales*, T. I. (1897).
- MARMOL. — L'Afrique de Marmol, de la traduction de Nicolas PERROT, sieur d'ABLANCOURT. (Paris, 1667.) — L'ouvrage de Marmol est de la fin du xvi^e siècle.
- Général comte de MARTIMPREY. — Souvenirs d'un officier d'état-major. (Paris, 1886).
- DE LA MARTINIÈRE et LACROIX. — Documents sur le Nord-Ouest africain. (Alger, 1894).
- Ernest MERCIER. — Histoire de l'Afrique septentrionale. (Paris, 1888).
- Histoire de l'établissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale. (Constantine).
- MOHAMMED ABOU RAS BEN AHMED BEN ABDELKADER EN NASRI. — Voyages extraordinaires et nouvelles agréables. Traduction M.-A. ARNAUD (Alger, 1885). — Cet ouvrage, écrit à la fin du xviii^e siècle, n'est qu'un poème avec commentaires sur la prise d'Oran par le bey Mohammed ben Othmane.
- MOHAMMED ESSEGHIR BEN EL HADJ BEN ABDALLAH EL OUFRANI. — *Nohzet el Hadi* : Histoire de la dynastie sâadienne au Maroc. 1511-1670. Traduction O. Houdas. (Paris, 1889). — Ouvrage écrit vers 1730.

- MOHAMMED BEN RAHAL. — A travers les Beni Snassen (*Bull. Soc. Géogr. d'Oran*, 1889).
- Moniteur algérien*, journal officiel de la colonie. (Alger, 1836, 1842, 1844 à 1852).
- Moniteur universel*, journal officiel. (Paris, 1844).
- DE MONTAGNAC. — Lettres d'un soldat : Neuf années de campagne en Afrique. (Paris, 1885).
- Lieutenant DE MONTDÉSIR. — Le Nord-Est marocain (*Bull. Soc. Géogr. d'Alger*, 2^e trim. 1905).
- Commandant MORDACQ. — La guerre au Maroc. (Paris, 1907).
- Capitaine MOUGIN. — Les algériens à Oudjda. *Bull. du Comité de l'Afrique française*. (Suppl. septembre 1908).
- Oudjda : Historique, organisation, commerce. (*loc. cit.*) (Suppl. juillet et août 1906).
- A. MOULIÉRAS. — Le Maroc inconnu. — Première partie : Exploration du Rif. (Oran, 1895).
- Une tribu zénète anti-musulmane au Maroc (Les Zkara). (*Bull. Soc. Géogr. d'Oran*, 4^e trim. 1903, 3^e trim. 1904 et 1^{er} trim. 1905).
- NAHUM SLOUSCHZ. — Hébréo-phéniciens et judéo-berbères. — Introduction à l'histoire des juifs et du judaïsme au Maroc. *Archives marocaines*, T. XIV. (Paris, 1908).
- Etude sur l'histoire des juifs et du judaïsme au Maroc. *Archives marocaines*, T. IV et VI. (Paris, 1905 et 1906).
- NEHLIL, officier interprète. — Notice sur la zaouïa de Zegzel. (Alger, 1910).
- PANDORI. — Le service des douanes au Maroc. *Bull. du Comité de l'Afrique française*. (Suppl. août 1907).
- E. PÉLISSIER DE REYNAUD. — *Annales algériennes*. (Paris-Alger, 1854).
- H. PENSA. — La situation politique à la frontière marocaine de l'Algérie. (*Questions diplomatiques et coloniales*, T. I, 1897).
- Commandant J. PICHON. — Abdelkader, sa jeunesse, son rôle politique et religieux, son rôle militaire, sa captivité, sa mort, 1807-1883. (Paris). Postérieur à 1890.
- D^r PINCHON. — Quelques recherches préhistoriques sur la frontière algéro-marocaine (*Anthropologie*, T. XIX, 1908).
- QUEDENFELDT. — Division et répartition de la population berbère au Maroc. Traduit de l'allemand par le capitaine H. SIMON. (Alger, 1904).
- Charles RENÉ-LECLERC. — Le Maroc septentrional : Souvenirs et impressions. (Alger, 1905).
- E. RENOU. — Description géographique de l'empire du Maroc. — Exploration scientifique de l'Algérie, T. VIII. (Paris, 1846).
- Etude sur la campagne de 1859 contre les Beni Snassen. *Revue d'Histoire*. (Paris, février, mars, avril et mai 1908).

- LOUIS RINN. — Marabouts et Khouan. — Étude sur l'Islam en Algérie. (Alger, 1884).
- LÉON ROCHES. — Trente-deux ans à travers l'Islam, 1832-64. (Paris, 1884).
- ROUARD DE CARD. — Traités de la France avec les pays de l'Afrique du Nord. (Algérie, Tunisie, Tripolitaine, Maroc). (Paris, 1906).
- Les traités entre la France et le Maroc. (Paris, 1898).
- CAMILLE ROUSSET. — La conquête de l'Algérie, 1841-1857. (Paris, 1904).
- CAPITAINE H. TAUXIER. — Essai de reconstitution de la table de Peutinger pour la province d'Oran. *Bull. des Antiquités Africaines*, T. II. (Paris, 1884).
- COLONEL TRUHELET. — L'Algérie légendaire. (Alger, 1892).
- Le général Yusuf. (Paris, 1890).
- L. VOINOT. — Les tumuli d'Oudjda (*Bull. Soc. Géogr. et d'Arch. d'Oran*, 4^e trim. 1910).
- ZERKECHI. — Chronique des Almohades et des Hafçides. Traduction E. FAGNAN. (Constantine, 1895). — Cette chronique est de la fin du XV^e siècle.
- WALSIN ESTERHAZY, capitaine d'artillerie. — De la domination turque dans l'ancienne Régence d'Alger. (Paris, 1840).
- WALSIN ESTERHAZY, colonel. — Notice historique sur le Makhzen d'Oran. (Oran, 1849).
- WINKLER. — Frontière méridionale ou limes de la Maurétanie Césarienne (Algérie ouest). *Revue Tunisienne* (novembre 1909).
- WINKLER. — Renseignements sur les principales voies romaines de l'Afrique septentrionale et quelques mots d'histoire de la Maurétanie Tingitane (Maroc). *Revue Tunisienne*. (septembre 1909).

ARCHIVES

ARCHIVES ADMINISTRATIVES

(A. P. O.) *Archives des perceptions et régies chérifiennes d'Oudjda*

Un édit de Mouley el Hassane, deux d'Abd-el-Aziz sur le fonctionnement du service douanier à Oudjda.

Trois notes de M. l'officier interprète MARTINOT sur les monopoles d'Oudjda, les droits de marché et les habous.

Rapports de M. l'officier interprète MARTINOT des 6, 15 et 30 avril 1907 sur le fonctionnement du service douanier.

ARCHIVES HISTORIQUES

(A. G. G.) *Archives du Gouvernement général de l'Algérie*

Capitaine GRAULLE. — Notice historique sur les Beni-Snassen (1884).

Rapports du bureau politique arabe au Ministre de la Guerre, 1849 à 1851. Registre des minutes.

Lettre de la subdivision de Tlemcen à la division d'Oran, du 8 août 1851. Nouvelles de l'Ouest. Copie.

Télégramme de la division d'Oran du 15 août 1851. Nouvelles de l'Ouest. Original.

Campagne contre les Beni-Snassen en 1852 :

Rapport de la division d'Oran du 9 avril. Original. — Télégramme de la division d'Oran du 11 avril. Original. — Lettre du caïd d'Oudjda au général de Montauban. Copie datée du 20 avril. — Rapport de la division d'Oran du 21 juin. Original. — Télégramme de la division d'Oran du 27 juin. Copie.

Rapport de la division d'Oran sur les événements politiques survenus dans la province d'Oran pendant l'année 1855.

Visite du général Osmont au sultan à Oudjda en 1876 :

Rapport du général Osmont, commandant la division d'Oran, du 16 septembre 1876. Original. — Rapport du lieutenant-colonel Aublin, directeur des affaires arabes au Gouvernement général. Minute. — Liste des objets offerts par le Président de la République au Sultan. Minute. — Liste des objets offerts par le Gouverneur général à l'entourage du Sultan. Minute.

Violation de frontière en 1880 :

Lettre de l'amel d'Oudjda au commandant de la subdivision de Tlemcen, du 23 août. Traduction. Copie. — Télégramme de la division d'Oran, du 24 août. Original.

Lettre de la division d'Oran au sujet de Moulay Arafa, 15 juin 1884. Original.

Lettre de l'amel d'Oudjda au commandant de la subdivision de Tlemcen au sujet d'un voyage en France du 21 février 1885. Copie.

Lettre du ministre de France à Tanger au sujet de l'envoi de l'amel d'Oudjda en France comme ambassadeur, 18 juin 1885. Original.

Lettre de la division d'Oran au sujet du retour de l'amel, 23 janvier 1886. Original.

Rapport du commandant supérieur de Marnia sur les faits insurrectionnels de l'amalat d'Oudjda en 1886. Copie annotée par le commandant de la subdivision de Tlemcen.

Exécution de la convention de Kasdir :

Confirmation de télégramme de la division d'Oran, du 4 août 1896. Original. — Lettre de l'amel d'Oudjda au commandant de la subdivision de Tlemcen, du 5 août 1896. Traduction. Copie.

(A. D. O.) *Archives de la section des affaires indigènes
de la division d'Oran*

Campagne de 1859 contre les Beni Snassen :

Rapports de la division d'Oran sur les faits et nouvelles politiques d'août et de novembre. Copies. — Correspondance du général de Martimprey avec El Hadj Mimoun. Cinq lettres. Copies. — Lettre des notables d'Oudjda au général de Martimprey, du 29 octobre. Traduction, copie. — Correspondance du commandant de la subdivision de Tlemcen et du commandant de la colonne d'observation avec la division d'Oran. Neuf lettres ou télégrammes. Originaux. — Correspondance de la division d'Oran avec le Commandant supérieur de l'Algérie. Quatre télégrammes. Copies. — Lettre d'El Hadj Mimoun au général commandant la division d'Oran. Traduction du 9 mai 1860. Original. — Etat des otages détenus à Tlemcen. Original. — Rapport général sur les événements et les résultats obtenus dans la province d'Oran en 1859. Copie.

Troubles de la frontière en 1894 :

Correspondance de la subdivision de Tlemcen. Douze pièces. Originaux.

Troubles de la frontière en 1897 :

Correspondance de la subdivision de Tlemcen. Soixante-treize pièces. Originaux. — Rapport du chef du bureau arabe de Marnia sur la violation de frontière du 9 avril. Original. — Lettre de l'amel d'Oudjda au Commandant supérieur de Marnia, du 20 novembre. Traduction. Copie.

Troubles de la frontière en 1899 :

Correspondance du Commandant de la subdivision de Tlemcen. Trente pièces. Originaux. — Télégramme du chef d'annexe d'El Aricha, du 13 avril. Original.

(A. C. M.) *Archives des affaires indigènes du cercle de Marnia*

Correspondance du cercle avec la subdivision de Tlemcen.
Nouvelles de l'Ouest. Registres des minutes :

Janvier 1859 à décembre 1864. — Décembre 1864 à mai 1867. — Juin 1867 à septembre 1870. — Septembre 1870 à mai 1873. — Mai 1873 à juin 1874. — Juin 1874 à juin 1875. — Juin 1875 à novembre 1876. — Novembre 1879 à novembre 1880. — Octobre 1880 à septembre 1881. — Septembre 1881 à décembre 1882. — Février 1893 à mars 1894. — Mars 1894 à avril 1895. — Avril 1895 à juin 1896. — Septembre 1897 à juillet 1898. — Juillet 1898 à mai 1899. — Mai 1899 à juin 1900. — Juin 1900 à mars 1901. — Octobre 1902 à décembre 1903.

Rapports périodiques du cercle sur la situation et les nouvelles politiques. Registres des minutes :

Avril 1847 à décembre 1852. — Décembre 1852 à décembre 1858. — Juillet 1871 à avril 1873. — Octobre 1876 à mai 1880. — Février 1882 à décembre 1885. — Janvier 1886 à juillet 1889. — Juillet 1889 à juin 1892. — Juillet 1892 à janvier 1898. — Août 1900 à octobre 1902. — Décembre 1904 à novembre 1908.

Rapports sur les faits historiques et politiques pendant les années 1874 et 1876. Originaux.

Liste des amels d'Oudjda de 1859 à 1901. Minute.

(A. R. O.) *Archives du service des renseignements d'Oudjda*

Renseignements politiques de la colonne d'Oudjda en 1907.

Registre des minutes.

Campagne des Beni-Snassen en 1907 :

Correspondance des commandants des colonnes d'Oudjda, du Nord, du Sud, du commandant supérieur de Marnia et du commandant d'armes du Kiss avec la division d'Oran. Dix pièces. Copies. — Correspondance de la colonne d'Oudjda. Registre des minutes. — Correspondance de la division d'Oran avec le Gouvernement général. Sept pièces. Copies.

Rapports hebdomadaires des secteurs des Beni-Snassen. Janvier et février 1908. Copies.

Rapports hebdomadaires de la région des Beni-Snassen. Février à mars 1908. Copies.

(A. S. F.) *Archives de la section frontière de la mission militaire du Maroc*

Rapports du chef de la section au ministre de France à Tanger. 1903 à 1907. Registre des minutes.

Rapports du chef de la section au chef de la mission militaire au Maroc. 1903 à 1907. Registre des minutes.

(A.) *Archives particulières. Originaux*

Les traductions des pièces arabes sont dues à l'obligeance de MM. Ahmed ben Nacef et Kadi Mohammed, tous deux attachés au Commissariat du Gouvernement français à Oudjda.

Ahmed ben Kerroum, amel d'Oudjda, trois lettres du sultan Abd el Aziz, une d'Abderrahman ben Abdessadok.

Ahmed ould Cheikh Ali d'Oudjda, cinq lettres du sultan Mouley el Hassane, deux du sultan Abd el Aziz.

Ben Salem Fasla, d'Oudjda, une lettre du Rogui.

Cheikh Mezian, d'Oudjda, une lettre du Rogui aux gens d'Oudjda.

Cheikh Mohammed ben Larbi, d'Oudjda, une lettre analogue d'Abd el Aziz.

Djemâa Chekarna, d'Oudjda, un acte notarié récent.

Féraud (M. le colonel), lettre de l'interprète Léon Roches au colonel Daumas, du 3 juillet 1844.

Hadj Bou Hamidi, caïd des Beni bou Saïd, deux lettres de Cheikh Mohammed ben Talha des Angad.

Hadj Miloud des Méhaïa, dix lettres du sultan Abd el Aziz.

- Mansouri ould el Hadj Mohammed, des Beni-Ourimèche, quatre lettres du sultan Mouley el Hassane, six du sultan Abd el Aziz, une d'Ahmed Rekina.
- Mohammed bel Arbi ben Kachour, d'Oudjda, deux anciens dahirs.
- Mohammed ould el Hadj Sahli, caïd des Méhaïa, lettre du commandant de la subdivision de Tlemcen du 14 novembre 1891. Liste des revendications algériennes contre les Méhaïa, établie par le commandant de la subdivision de Tlemcen, le 21 varil 1892. Une lettre du sultan Mouley el Hassane, huit lettres du sultan Abd el Aziz.
- Mokhtar ben Mahieddine Boutehiche, marabout de Taredjirt, une lettre du sultan Mouley el Hassane, deux lettres du sultan Abd el Aziz, deux de Mouley Arafat, deux de l'amel Driss ben Yaïch, sept des agents du Maghzen à Oudjda ou de personnages divers au moment des événements roguistes.
- Mouley Abdallah ould el Cadi, d'Oudjda, deux lettres du sultan Mouley el Hassane, une de son premier vizir.
- Mouley Abdallah ould el Mir, d'Oudjda, un ancien acte notarié.
- Mouley Ali ould Mouley Aïssa el Omrani, d'Oudjda, un dahir de Mouley Ismaïl du 26 mai 1715. Une lettre de Abou Lahcène Moulay Ali ben Mohammed ben Abdallah ben Ismaïl ben Chérif aux habitants d'Oudjda du 23 décembre 1765. (Cette dernière pièce est coupée à l'emplacement de la date, en sorte que le troisième chiffre est difficilement lisible (11 ? 9). Mais les indications figurant sur le cachet se rapportent à Mouley Ali, fils aîné et khalifa du sultan Mohammed, qui monta sur le trône en 1171 de l'hégire. Mouley Ali mourut à Fez en 1198, le chiffre illisible ne peut donc être qu'un 7 ou un 8, j'ai adopté le 7 parce qu'on distingue plus facilement un 7 qu'un 8 dans ce qui reste du troisième chiffre ; on a ainsi la date du 10 redjeb 1179, correspondant au 23 décembre 1765). Une lettre du sultan Mouley Slimane ben Mohammed ben Abdallah de 1792-93. (Le mois manque).
- Yamani, cheikh des juifs d'Oudjda, deux actes notariés anciens.
- Zaouïa de Bou Amama à El Aïoun, quatre lettres du Rogui.

PRINCIPAUX INFORMATEURS POUR L'HISTOIRE

(La plupart furent témoins des événements rapportés)

- Abdelkader ould Mohammed ould Kaddour, d'Oudjda, 84 ans environ. Ses souvenirs sont très limités.
- Abderrahman el Ansali, algérien, 40 ans environ, ancien secrétaire du Rogui. Mémoire en français sur les événements roguistes.

- Ahmed ben Kerroum, amel d'Oudjda, 45 ans environ. A été mêlé de façon très active à la lutte contre le Rogui.
- Ahmed ould Cheikh Ali d'Oudjda, 45 ans environ, fils du cheikh Ali ould Ramdan qui est resté célèbre dans tout l'amalat.
- Ahmed ould el Hadj Zaïmi, des Beni Khaled, 45 ans environ. Appartient à une famille influente ; très intelligent.
- Aziz ould Kaddour, caïd des Beni Ouacine (cercle de Marnia), 45 ans environ.
- Ben Abdallah ould Abderrahman, cheikh des Méhaïa, 50 ans environ. A pris part à toutes les luttes récentes des Méhaïa contre leurs voisins.
- Ben Salem Fasla d'Oudjda, 30 ans environ. Très intelligent, a travaillé comme armurier pour le Rogui lorsque celui-ci était à Oudjda.
- Cheikh Mohammed ben Larbi, khalifa d'Oudjda, 55 ans environ.
- Embareck ould el Hebil des Beni Attigue, 35 ans environ. C'est le chef actuel de la famille célèbre par ses démêlés avec les Oulad el Bachir.
- Fekir Ali Drif, d'Oudjda, 65 ans environ. Très intelligent et très fureteur, il connaît toutes les légendes ainsi que de nombreux événements dont Oudjda a été le théâtre.
- Hadj Bou Hamidi, caïd des Beni Bou Saïd (cercle de Marnia), 55 ans environ. Très intelligent, a pris part à toutes les opérations des goums algériens à la frontière et a toujours suivi de très près les événements de l'amalat.
- Hadj Larbi, cadi d'Oudjda, 45 ans environ. Très lettré. Mémoire en arabe sur l'occupation turque d'Oudjda (d'après les traditions locales).
- Lakhdar ould el Bachir, des Sedjâa, 55 ans environ.
- Mansouri ould el Hadj Mohammed, des Beni Ourinèche, 28 ans environ, de la famille des Oulad el Bachir qui a commandé pendant longtemps à tous les Beni Snassen et dont un des membres a été amel d'Oudjda.
- Mohammed bel Arbi ben Kachour, d'Oudjda, 57 ans environ.
- Mohammed ben Cheikh, cheikh des Oulad Ali ben Talha (Angad), 45 ans environ. A pris part aux différentes luttes soutenues par les Angad.
- Mohammed ben Tayeb, ancien cadi d'Oudjda, 65 ans environ. A été emprisonné à Fez à la suite des événements roguistes à Oudjda.
- Mohammed el Yakoubi, des Beni Khaled, 66 ans environ. Très intelligent, lettré, a été cadi ; quoique très jeune au moment de la campagne de 1852 contre les Beni Khaled, il en a gardé des souvenirs fort précis.
- Mohammed ould Si Hommada, des Beni Bou Zeggon, 45 ans environ. Il est le fils de l'ancien caïd de la tribu qu'il a dû quitter après avoir participé à l'assassinat des envoyés du Rogui.

Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche, marabout de Taredjirt, 56 ans environ. D'intelligence très moyenne, est néanmoins intervenu comme médiateur dans de nombreuses querelles.

Mouley Ali ould Mouley Aïssa el Omrani, d'Oudjda, 65 ans environ. Intelligence moyenne.

Tayeb ould bou Amama, 35 ans environ. Chef actuel de la zaouïa d'El Aïoun Sidi Mellouk.

Touhami ould Embarek, des Méhaïa, 72 ans environ.

Traditions locales. — Les légendes et récits populaires sont désignés sous cette rubrique, à l'aide de l'abréviation *Trad. loc.*

ARCHIVES

Autres abréviations utilisées dans les renvois

Col. Colonel.
C. Sup. Commandant Supérieur.
C. T. Confirmation Télégramme.
Div. Division.
Gén. Général.
Gouv. Gouverneur général.
L. Lettre.
Min. Fr. Ministre de France.
M. M. M. Mission Militaire du Maroc.

N. Note.
R. Rapport.
R. A. Rapport annuel.
R. T. Rapport trimestriel.
R. M. Rapport mensuel.
R. Q. Rapport de quinzaine.
R. H. Rapport hebdomadaire.
Sub. Subdivision.
T. Télégramme.

PREMIÈRE PARTIE

MONOGRAPHIE D'OUJDJA

CHAPITRE 1^{er}

La Ville et ses environs

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE (Pl. VII et VIII)

Oudjda est situé par environ 4° 15' de longitude Ouest et 34° 40' de latitude Nord, à une altitude moyenne de 560 mètres et au sud de la plaine d'Angad.

On donne du nom d'Oudjda plusieurs étymologies : *Oudjda*, richesse, opulence ; *Oudjida*, terrain égal, uni ; *Djedida*, ville neuve, parce qu'elle a été réédifiée plusieurs fois ; *Ouadjda*, prête, avec le sens de ville frontière toujours prête à se défendre (1) ; *Oudjoud*, saints, car il y aurait eu de nombreux saints en ce lieu. Certaines de ces étymologies s'appuient sur des raisonnements trop subtils pour qu'on s'y arrête sérieusement. Il semble que la version faisant dériver Oudjda de *Oudjida* doit être la plus raisonnable, puisqu'un des canaux de distribution des eaux de Sidi Yahia porte encore ce dernier nom, dont le sens s'applique d'ailleurs parfaitement à la situation de la ville. Oudjda a reçu les surnoms de *Medinet el Haïra*, cité de la peur, et *Medinet es Cedra*, la cité des jujubiers. Ces deux appellations s'expliquent aisément ; la première par les agressions continuelles des nomades, qui mettaient la ville en coupe réglée, la seconde par la présence de très nombreux jujubiers sauvages dans la plaine d'Angad jusqu'aux abords d'Oudjda. La ville et les jardins s'étalent

(1) ISMAËL HAMET, p. 16.

dans une légère cuvette à fond plat, au nord des avant-monts de la chaîne des Beni-Snous. Vu de la plaine, Oudjda se présente sous un aspect riant ; les remparts sont entourés d'un véritable petit bois d'oliviers, au-dessus duquel émerge l'élégant minaret de la mosquée, et la masse vert sombre des arbres se découpe nettement sur le fond plus clair des hauteurs dénudées du *djebel el Hamra* et des *Semmara*. Au delà de ces hauteurs, les escarpements du *Ras Asfour*, le *Mehacer* des *Beni Yala*, dont la forme rappelle assez bien l'éperon d'un cuirassé, le *djebel Melsila* et les montagnes des *Zekara* apparaissent plus ou moins estompés, suivant leur éloignement, et constituent une série d'arrière-plans d'un très bel effet.

Le relief du sol aux environs d'Oudjda est des plus simples : au nord on a la plaine d'Angad, dans la partie ouest de laquelle viennent finir les dernières rides du soulèvement des Beni Snassen ; au sud, les collines issues de l'extrémité occidentale du massif des Beni Snous créent une zone tourmentée, où les communications restent néanmoins très faciles.

La plaine d'Angad est caillouteuse en bien des endroits, elle est couverte de jujubiers sauvages et cultivée par places en céréales ; on n'y rencontre que de légères ondulations à l'est de l'*Oued Isly*. Sur la rive gauche de cet oued, le seul mouvement important est le *djebel Harraza*, d'un relief d'environ 200 mètres ; le *djorf el Akhdar* et les deux petits mamelons de *Tiniatine* n'ont qu'une dizaine de mètres de hauteur.

Les principales collines du sud se trouvent entre les vallées des *oueds Taïret* et *Nachef*, elles ont une direction Est-Ouest à peu près perpendiculaire à celle de ces vallées ; ce sont les *djebels Aourir*, *Azira* et *el Hamra*. Le *djebel Aourir*, le plus rapproché du *Ras Asfour*, a une altitude de 1025 mètres, son sommet escarpé est couronné par les ruines d'un ancien ksar berbère et ses flancs abrupts sont boisés. Le *djebel Azira* est d'accès moins difficile et les arbres y sont plus clairsemés. Quant au *djebel el Hamra*, dont le relief est de 729 mètres, il ne présente pas d'obstacles et peut être traversé dans tous les sens ; les plantes arborescentes y sont complètement défaut. Au nord-est de cette dernière colline et à hauteur de la source de *Sidi Yahia*, il existe un petit monticule aride connu sous le nom de *Zraïg*.

A l'ouest de la vallée de l'*Oued Nachef* le terrain est

coupé, sans qu'on y trouve pourtant aucun relief sérieux. Parmi les vallonnements du sud se dresse le léger piton de *Koudiet en Nehas*. Près d'Oudjda, les hauteurs rocheuses des *Semmara*, puis le plateau pierreux et en partie cultivé de *Bou Halou* sont les seuls accidents du sol dignes d'être notés. Au-delà de l'*Oued Isly*, on retrouve enfin la plaine unie et monotone, dans laquelle la *Koudiet Abderrahman* fait à peine saillie.

M. Gentil, qui a fait une étude géologique de la région, a reconnu la présence du carboniférien dans la haute vallée de l'*Isly* ; il attribue les calcaires du *djebel el Hamra* au lias moyen et les alluvions des vallées de l'Angad au pliocène.

Ce savant a en outre remarqué une succession de séries de roches volcaniques acides dans la vallée de l'*Isly*, et des témoins de volcans tertiaires autour d'Oudjda dans la même vallée, ainsi que dans les *djebels el Hamra* et *Metsila*, où « des traces de cratères apparaissent en plusieurs points. » (1)

Il n'existe aux alentours d'Oudjda que deux oueds présentant une certaine importance : l'*Oued Taïret* et l'*Oued Isly*.

L'*Oued Taïret* descend des contreforts ouest du *Ras Asfour* ; sa haute vallée est boisée et très encaissée, les indigènes y ont créé quelques jardins. On trouve de l'eau courante jusqu'à hauteur de *Zraïg* ; au-delà, l'oued n'est plus qu'un thalweg profondément creusé, qui, sous le nom d'*Oued el Mehaguen*, déroule ses méandres au travers de la plaine d'Angad.

L'*Oued Isly* prend naissance entre les *djebels Metsila* et *Zekara* et coule jusqu'à hauteur des *Semmara* ; à partir de ce point le thalweg est resserré entre d'assez hautes berges à pic et l'eau ne réapparaît qu'un peu au-delà du *Djorf el Akhdar*, lorsque l'oued va changer son nom contre celui d'*Oued Bou Naïm*.

En dehors des cultures des *Mehaïa* à *Sidi Moussa*, et à *Djenane el Hadj Sahli*, sur le haut oued *Isly*, il existe aussi un jardin irrigué à *Sedd*, à environ 2 kilomètres au nord-est du *Djorf el Akhdar*.

L'*Isly* a comme affluent principal de droite l'*Oued Nachej* ; c'est un gros ravineau dont la tête est dans les pentes nord du *djebel Aourir*, il est à sec en temps normal.

(1) GENTIL L. (1908), p. 36 à 41.

Il y a dans la région quelques petites sources, telles que : l'aïn Serrak sur l'oued Nachej, l'aïn Bouchtat sur l'oued el Mehaguen, l'aïn Tinsain dans la plaine, entre le même oued et la route d'Oudjda à Marnia. Ces sources n'ont que des débits insignifiants.

Les sources de Sidi Yahia, utilisées pour l'irrigation des jardins d'Oudjda, sont les seules qui, par leur importance, méritent de retenir l'attention.

Elles « sourdent à la base du lias et sont le déversoir du trop plein de la nappe résultant d'infiltrations reçues par le massif liasique du djebel el Hamra et des lambeaux jurassiques situés au sud de cette montagne. (1) » Ces sources sont à environ 5 kilomètres à l'est d'Oudjda, elles donnent naissance à une délicieuse petite rivière de 3 mètres environ de largeur (Pl. XVI, fig. 2). A son origine, l'oued Sidi Yahia serpente au milieu d'un fourré de très beaux térébinthes, auxquels sont mêlés quelques jolis bouquets de palmiers ; dans les eaux limpides se jouent des barbeaux.

Des jaugeages effectués à la vanne qui répartit l'eau dans les deux canaux principaux d'irrigation ont donné les résultats suivants :

29 décembre 1909 :	19 ^{me} 600 à la minute,	soit 28.000 ^{me} en 24 h. (2)	
28 février 1910 :	22 ^{me} 800	—	32.500 —
22 avril 1910 :	23 ^{me} 900	—	34.000 —
29 septembre 1910 :	32 ^{me} 800	—	47.000 — (3)

Le débit peut donc varier de la fin de l'été à la fin de l'hiver, mais il reste toujours considérable.

La température de l'eau au point d'émergence des sources est sensiblement constante, ainsi que le démontrent les observations ci-après :

5 janvier 1910,	8 h. 1/2 matin :	temp. extér.	9°.	source	24°.
22 avril 1910,	8 h. 1/2	—	—	18°5,	— 24°6.
22 septembre 1910,	8 heures	—	—	20°9,	— 25°.

Les abords d'Oudjda sont très riches en eau, car M. Gentil signale encore « au contact des grès sableux et

(1) GENTIL L. (1908).

(2) Année 1909 très sèche.

(3) Année 1910 très pluvieuse

d'argiles jurassiques », une petite nappe sous le plateau de Sidi-Aïssa, au sud des jardins.

Il y a aussi « un niveau d'eau fort important au contact du lias moyen ». Cette nappe émerge en plusieurs points de l'Isly.

Quant à la nappe superficielle existant sous la ville, elle est captée par des puits de 10 à 20 mètres de profondeur, pénétrant jusqu'aux laves et tufs basaltiques, et elle résulte en grande partie des infiltrations des *Semmara*. (1)

Le climat d'Oudjda est sec et paraît très sain. Les observations manquent encore pour se rendre compte entre quelles limites oscille la température, mais on peut être à peu près certain que le thermomètre descend assez rarement au-dessous de zéro pendant la période d'hiver et dépasse de très peu 40° au gros de l'été. Lorsqu'il y a une chute de neige, et ce fait ne semble se produire qu'une fois en moyenne chaque année, elle fond très vite dans les parties basses et n'y reste guère plus d'une journée. Certains hivers sont pluvieux, mais la plaine d'Angad souffre assez souvent de longues périodes de sécheresse.

En résumé, la région d'Oudjda est peu accidentée et largement pourvue en eau aux alentours de la ville ; il serait sans doute possible d'y étendre les irrigations en employant des procédés appropriés. Les parties non irrigables sont d'ailleurs susceptibles de fournir de belles récoltes de céréales, surtout si l'on y pratique une culture rationnelle au lieu de suivre les antiques errements des indigènes.

L'ÉTENDUE DE LA VILLE AUX DIFFÉRENTES ÉPOQUES

Il ne peut être question dans ce paragraphe que des états successifs de la ville au cours de la période musulmane, depuis le jour où son existence est certaine. Les légendes et récits lui attribuant une origine plus ancienne sont extrêmement vagues, ils provoquent des remarques qui trouveront naturellement leur place dans la partie historique. On va donc donner ici les descriptions d'Oudjda laissées par les auteurs, tout en cherchant à les fixer sur le terrain à l'aide des renseignements fournis par les traditions locales et les vestiges d'anciennes enceintes, qui subsistent encore de nos jours.

(1) GENTIL L. (1908).

Les principaux historiens arabes sont unanimes à attribuer la fondation d'Oudjda à Ziri ben Attia, le chef de Maghraoua, qui fit bâtir en 994 une kasba et une enceinte, dont les portes furent mises en place au mois d'août. (1)

Le géographe El-Bekri, écrivant en l'an 1068, parlait d'Oudjda en ces termes :

Oudjda se compose de deux villes ceintes de murailles, dont une fut bâtie postérieurement à l'an 440 (1048-1049) par Yala, fils de Bologguin et membre de la tribu des Ourtaghmin.

La ville neuve, renfermant plusieurs bazars, est habitée par des commerçants. Le *djamé* (mosquée à minaret) situé en dehors des deux villes, s'élève auprès d'une rivière, au milieu des jardins. Oudjda est entourée de forêts et de vergers ; les vivres y sont de bonne qualité et le climat est très sain. Les habitants se distinguent facilement à la fraîcheur de leur teint et à la douceur de leur peau. Les pâturages sont excellents et profitent également aux solipèdes et aux ruminants ; un seul de leurs moutons peut fournir jusqu'à deux cents onces de graisse.

Les voyageurs qui partent des contrées orientales (de l'Afrique) pour se rendre à Sidjilmessa et aux autres localités de l'Occident, traversent la ville d'Oudjda et ils suivent la même route lors de leur retour. (2)

El Bekri disait encore :

Tabahrit est le port de la ville d'Oudjda, dont elle est éloignée de quarante milles.

Cette ville maritime était entourée de murailles. (3)

Renou fixe la position de Tabahrit à environ 8 kilomètres à l'ouest de Nemours. (4)

En 1208, les fortifications furent refaites à neuf sur l'ordre du khalife almohade en Naccur (Abou Abdallah Mohammed) ; « il tira du *bil el mal* les sommes qui furent nécessaires à ces travaux. » (5)

A la fin de février 1272, le merinide Abou Youcef Yacoub ruina complètement la ville et la rasa jusqu'aux fondements (6).

(1) MOHAMMED ABOU RAS, p. 45. — IEN KHALDOUN, T. III, p. 243. — *Kartas*, p. 144.

(2) EL BEKRI, p. 204.

(3) EL BEKRI, p. 203.

(4) RENOU, p. 352.

(5) *Kartas*, pp. 388, 389.

(6) IEN KHALDOUN, T. III, p. 357. — *Kartas*, p. 443.

Vingt-six ans plus tard, c'est-à-dire au commencement de 1298, un autre sultan merinide, Abou Yacoub Youcef, releva ses ruines ; il refit les fortifications et bâtit à l'intérieur une kasba, un palais, un bain maure et une mosquée. (1)

Oudjda fut de nouveau entièrement ruinée à la fin de 1335 ou au commencement de 1336 par le sultan Abou Lahcene, petit-fils du précédent, qui fit détruire les fortifications. (2)

Avant de rechercher les emplacements occupés par la ville d'Oudjda de 994 à 1336, il est nécessaire, pour l'intelligence du sujet, de faire une digression et d'anticiper un peu sur la suite du récit. D'après les traditions locales, Oudjda aurait été détruite six fois à la suite d'événements de guerre et on prétend qu'elle sera rasée une septième fois, soit par une crue d'oued, soit par une armée assiégeante victorieuse. Il y a quelques années, le ravineau de Sidi Mâafa, roulant des eaux d'orage, inonda une partie de l'enceinte et bon nombre de maisons ; les habitants eurent grand'peur de voir disparaître la ville. L'histoire ne semble pas être d'accord avec cette tradition, car il n'est pas parlé dans les auteurs d'une nouvelle destruction d'Oudjda postérieure à celle de 1336. Malgré de nombreuses lacunes dans les documents historiques relatifs à la période de 1400 à 1600, les indications qui nous sont parvenues permettent cependant de conclure, avec quelque certitude, que les remparts d'Oudjda n'ont plus été reconstruits après 1336 ; les murailles actuelles de la kasba doivent donc être antérieures à cette date. Or, il est parfaitement admis par les lettrés du pays, que la kasba et la grande mosquée ont été bâties en 1298 par le sultan Abou Yacoub Youcef. On peut opposer à cela que le sultan Abou Lahcene ayant fait ruiner Oudjda et raser les fortifications en 1336, il est incompréhensible que les murailles de la kasba aient subsisté. A première vue l'objection paraît sérieuse, mais il est bon de remarquer que les conquérants qui, à deux reprises, ont détruit la ville afin de punir les habitants, avaient tout intérêt à conserver la citadelle pour maintenir leur domination sur la contrée.

Si l'on examine attentivement les murailles en pisé de la kasba, on remarque que la partie ouest est la plus délabrée,

(1) IBN KHALDOUN, T. III. p. 375. — *Kartas*, p. 547.

(2) IBN KHALDOUN, T. IV, p. 220.

que les bastions y sont plus nombreux que dans la partie est, et que ceux ne présentant pas de traces de retouches affectent une forme particulière. Alors que les courtines sont agrémentées de petits merlons terminés par des pyramides, le sommet de ces bastions ne porte aucune ornementation et il est percé de larges meurtrières, en général deux sur la face et une sur chaque flanc ; cette disposition est nettement visible sur le bastion de l'angle nord-ouest (Pl. IX). Les merlons surmontant toute la partie est des murailles sont moins grêles que ceux précédemment décrits et leur sommet est aplati. Ce côté est évidemment postérieur à l'autre, car le rempart a été raccordé sur le prolongement de la face d'un bastion (Pl. IX, 19), et non à l'arrière du flanc comme cela se fait toujours dans les constructions neuves. De plus on retrouve encore dans le jardin de l'amel des fragments de mur entre deux des bastions (Pl. IX, 18, 19). La kasba comprend donc une première enceinte (Pl. IX, 18, 19, 20, 21), qui a été agrandie plus tard vers l'est, en abattant en partie de ce côté la muraille primitive.

Les fondations d'un bâtiment sur la place de la koubba Sidi Zian ont mis à jour les traces d'un solide rempart (Pl. IX, 17), qui paraît avoir abouti au bastion nord-ouest de la kasba. A l'ouest de ce rempart on reconnaît, à environ un mètre au-dessous du sol, des vestiges de bétonnage analogue à celui qui constitue le plancher des chambres indigènes. Il y avait donc là des maisons et c'est par conséquent de ce côté que se trouvait l'intérieur de l'enceinte, qui devait sans doute se refermer sur la face sud-ouest de la kasba. Cette enceinte date d'une époque éloignée, puisqu'il y a aujourd'hui au-dessus d'elle deux étages de tombes musulmanes, dont la plus grande partie sont fermées avec des branches d'oliviers en fort mauvais état ; quelques-unes d'entre elles sont même creusées dans la vieille muraille.

On peut suivre d'autre part dans les jardins et au travers de la ville les restes d'un ancien fossé de fortification d'une largeur moyenne de 15 mètres, dont certaines parties sont encore très visibles (Pl. IX). En partant de la route de Marnia, à l'angle nord-ouest de la ville, ce fossé se dirige au sud de la piste de Sidi Moussa, où il tourne brusquement à gauche, puis il franchit la route et pénètre à l'intérieur des murs, un peu au nord de Bab el Gharbi ; depuis là, il est caché par les maisons et décrit deux coudes pour

réapparaître vers la face sud-ouest de la kasba, qu'il contourne ensuite par le sud et à l'intérieur des murailles ; il coupe de nouveau le rempart avec une direction sensiblement nord ; avant d'atteindre la lisière des maisons il tourne à gauche et disparaît sous le quartier des Oulad Amrane ; on le retrouve enfin en dehors des murs entre l'enceinte et le cimetière juif.

Un rempart était bâti sur la contre-escarpe du fossé, il en subsiste certains fragments (Pl. IX, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9). Il était très solidement établi en pisé de tuf mélangé probablement d'un peu de chaux et avait 1^m60 d'épaisseur ; des débris de vieille poterie berbère très fine apparaissent dans la maçonnerie. Les bastions s'étendaient jusqu'à une dizaine de mètres au-delà de la contre-escarpe ; le soubassement de l'un d'eux apparaît encore (Pl. IX, 7), un autre, dont il reste un pan de mur de 4 mètres de hauteur, se trouve dans les jardins, sur la capitale de l'angle sud-ouest de la kasba (Pl. IX, 9), il en existe enfin un troisième, le mieux conservé de tous, dans les jardins en face de la koubba de Sidi Chafi (Pl. IX, 8 et Pl. X, fig. 1). La face de ce bastion mesure 6^m50 et les flancs ont près de 2 mètres, la hauteur est d'environ 7 mètres. On aperçoit en outre au fond du fossé quelques portions d'un mur de 1^m20 d'épaisseur (Pl. IX, 10, 11, 12), et qui ne semble pas avoir appartenu à une enceinte de la ville :

Il existe aussi dans les jardins, à 700 mètres environ au sud-est d'Oudjda et à côté d'une séguia, une ruine que les indigènes désignent sous le nom de *Dar oum es Soltane*, la maison de la mère du Sultan (Pl. IX et Pl. X, fig. 2).

C'est une sorte de casemate, les murs sont en pisé, la voûte en plein cintre est faite en maçonnerie de pierre, elle est crevée aux deux bouts. L'entrée est sur la face ouest. Sur la face opposée il manque une partie de la muraille. *Dar oum es Soltane* mesure 13^m50 de longueur sur 6^m50 de largeur, la hauteur sous la clef de voûte est de 5^m50 environ, les murs ont 1^m20 d'épaisseur. Les traditions locales rapportent la totalité des ruines dont il vient d'être question tantôt au sultan El Ablak el Fortas, tantôt au sultan El Akhal. El Ablak el Fortas est un personnage légendaire, sur lequel on reviendra dans la partie historique.

Le sultan El Akhal, ou sultan noir « auquel les Marocains attribuent indistinctement toutes les ruines qu'ils reconnaissent pour être musulmanes...., est donné comme le fils

d'un célèbre sultan nommé Moulaye Yakoub, on croit aussi qu'il conduisit le fameux siège de Tlemcen de 1292 à 1307. » D'après l'auteur de *l'Istiqa*, ce serait le sultan Abou Lhacene qui prit Tlemcen en 1337. (1) Mais il est beaucoup plus logique que le nom de sultan noir ait été donné au fameux merinide Abou Yacoub Youcef, qui releva Oudjda de ses ruines en 1298. (2)

Avec les données qui précèdent, il devient possible de déterminer de façon suffisamment précise les emplacements occupés par l'ancien Oudjda. La kasba de Ziri ben Attia devait se trouver sur la partie ouest de la kasba actuelle et l'enceinte de la ville, à l'angle nord-ouest de cette kasba. Aucun indice ne permet de placer la deuxième ville citée par El-Bekri comme postérieure à 1048-1049, il en est de même pour la mosquée à minaret. Les fortifications ayant été refaites à neuf en 1208, c'est donc de cette époque que date le côté ouest de la kasba. Le côté est fut bâti par Abou Yacoub Youcef, qui, lors de la reconstruction de 1298, se contenta d'agrandir la kasba de 1208 de façon à y englober le minaret, lequel constituait un merveilleux observatoire pour les défenseurs. L'enceinte bâtie par ce même sultan comprenait le fossé et les remparts dont il reste encore des traces en ville et dans les jardins. Le bain maure était sans doute à la lisière ouest des Oulad Amrane, où l'on a retrouvé une épaisse couche de cendres. Enfin, Dar oum es Soltane a fort bien pu être une villa isolée de la même époque, comme le supposent les indigènes.

L'histoire ne fait pas mention de la réédification d'Oudjda après la destruction de 1336 ; comme il a été dit plus haut, les remparts ne paraissent pas avoir été relevés. Il est à présumer qu'un noyau de population s'est reformé petit à petit sous les murs de la kasba, mais sans que la ville reprenne une grande importance.

Léon l'Africain, dont l'ouvrage a été composé dans la première moitié du xvi^e siècle, donnait sur Oudjda les détails suivants :

Guagida est une ancienne cité, édifiée par les Africains en une fort large plaine, distante de la mer Méditerranée, environ vingt mille du côté du midy, et autant de Télemsin, ou peu s'en faut. Devers midy et ponant, confine avec le désert de Angad,

(1) DOUTTÉ, p. 211.

(2) BASSET, p. 11 et 204 à 211.

environné de terres très fertiles, avec plusieurs jardins plantés de vignes, figuiers, joignant les murailles de la cité ; là où passe un fleuve, duquel se servent les habitants tant pour leur boire, que pour autres choses nécessaires. Les murailles furent autrefois hautes et fortes, les maisons et boutiques basties d'un industrieux artifice, les habitants riches, civils et magnanimes, mais elle fut saccagée et démolie par les guerres, qui survindrent entre les rois de Fez et ceux de Télémsin, au nom desquels elle vouloyt tenir bon. Puis la paix faite, elle commença d'être habitée par des gens qui se mirent à édifier maisons, non pas en si grande quantité qu'autrefois, ny d'une si belle structure, qu'elles avoyent été par le passé. Car il n'y saurait avoir pour le jourd'hui mille cinq cent logis habités, et avec ce, de pauvres gens, comme ceux qui rendent un si excessif et demesuré tribut au roi de Télémsin et aux arabes leurs voisins, qui demeurent au désert d'Angad, lesquels sont vêtus de gros draps et cours, en manière de païsans. Ils ont aussi coutume de nourrir de grans ânes, qui engendrent de très beaux et grans mulets, qu'ils vendent bien chèrement à Télémsin, et usent de la langue africaine ancienne, tellement qu'ils en trouvent bien peu qui sachent parler arabesque corrompu à la mode des païsans. (1)

Marmol écrivait de son côté à la fin du xvi^e siècle :

C'est une ancienne ville bastie dans une belle plaine à quatorze lieuës de la mer, du costé du midi, et à même distance de Trémécén. Vers le couchant de ces deux costés, elle touche au désert d'Angad, et le territoire y est abondant en bleds et en pâturages. Toute la ville est entourée de jardinages et de vergers, que l'on arrose par des rigoles, qui se tirent d'une grande source au-dessous de la ville, et qui passant à travers, se va rendre dans les jardins et de là dans la rivière Muluye. Cette ville est fermée de bons murs fort hauts, faits à la façon de ces peuples. Les mosquées et les maisons sont basties de moïslon lié avec de la chaux.

Marmol racontait ensuite que la ville eut à souffrir d'une attaque de Barberousse (Baba Aroudj), qui « fit couper quantité d'oliviers dont il y a abondance en ces quartiers » et fit plusieurs prisonniers ; il ajoutait :

Elle s'est repeuplée depuis de quelque deux mille cinq cents bérébères, tout le reste est en cours ou parcs, et les habitants sont tourmentez des Turcs, et quelquefois des Arabes du désert. On y trouve les plus belles mules de toute l'Afrique, que l'on mène vendre à Trémécén et ailleurs.

Le peuple s'habille à la façon des bérébères, mais plus propre-

(1) LÉON L'AFRICAIN, T. III, pp. 10 et 11.

ment que ceux des montagnes, ils parlent la langue du pays et pressent si fort leurs mots, qu'à peine sont-ils entendus des autres. (1)

Malgré quelques erreurs, ces deux récits sont intéressants ; ils montrent qu'au xvi^e siècle Oudjda n'était qu'une petite bourgade berbère assez misérable et à la merci des nomades turbulents. Marmol dit bien qu'elle était entourée de murs fort hauts, mais cela doit certainement s'entendre des murailles de la kasba, au nord de laquelle s'étaient d'abord groupées les maisons des habitants, puisque le quartier des Ahel Oudjda est réputé le plus ancien (2).

En 1679, le sultan Mouley Ismaïl fit restaurer Oudjda et reconstruire les parties démolies. (3)

Des travaux effectués à l'intérieur de la ville, dans le quartier neuf, ont mis à jour, à environ cinq mètres de profondeur, un silo rempli de terre et de débris de poteries. Parmi des fragments de poteries berbères assez fines, se trouvaient les restes de deux vases faits au tour et d'une forme inusitée. L'un, sensiblement ovoïde avec le fond aplati et les bords évasés, n'avait que deux légers cordons en bas et deux en haut pour toute ornementation, la partie supérieure était recouverte d'un bel émail vert foncé. L'autre, complètement émaillé, paraît avoir été cylindro-conique, le fond plus étroit se raccordait au corps du vase par un plan incliné formant une assez forte saillie aiguë surmontée de quatre petits cordons complétant l'ornementation. Le fait d'avoir recueilli ces débris dans un silo ne permet pas de tirer grand profit de cette découverte. Pourtant la facture de ces vases ne ressemble pas à celle des poteries berbères, il est donc très probable qu'ils auront été importés d'Europe au début des temps modernes, alors que les relations des chrétiens avec le royaume de Tlemcen étaient assez fréquentes.

Après Marmol, il faut ensuite arriver à 1805 pour avoir de nouveaux détails sur Oudjda. Ali Bey el Abbassi, qui y passa cette année-là, en faisait une assez triste peinture, dont voici le résumé :

C'est une oasis dans le désert d'Angad, le village contient près de cinq cents habitants. Les maisons construites en terre sont

(1) MARMOL, T. II, pp. 323, 324.

(2) RENÉ-LECLERC, p. 261.

(3) *Istiqsa*, T. IX, p. 79.

petites et basses, sales et remplies d'insectes ; la kasba située à côté du village est assez grande. Une source abondante à une demi-lieue d'Oudjda arrose des jardins et des vergers, qui contiennent une belle verdure et de bons arbres fruitiers. On ne trouve que peu de poules et point de gibier. Il y eut en juin des jours assez frais. (1)

Oudjda ne commença à prendre de l'importance qu'après la conquête de l'Algérie : l'occupation contribua à développer un courant commercial dans cette ville (2). En 1844, quand Bugeaud y pénétra pour la première fois avec les troupes françaises, il trouva « une ville de quatre à cinq mille âmes assez mal construite, avec un méchouar fortifié. Il n'y avait que quatre puits dans l'enceinte, mais, au dehors, les jardins bien cultivés et les vergers luxuriants de beaux fruits, grenades, figues, abricots, etc., étaient arrosés par des canaux dérivés d'une source abondante. » (3)

La kasba, ayant certainement subi de nombreuses réparations, devait avoir à cette époque à peu près le même aspect qu'aujourd'hui. La trace d'une grande brèche, que l'on remarque sur la face sud-ouest (Pl. IX, 20), existait déjà depuis longtemps, car Martimprey la signalait en 1859 comme une brèche ancienne facile à rouvrir avec du canon. (4) Malgré la solidité de ses murailles, cette kasba était dans un tel état de vétusté, que le sultan Mouley el Hassane dut faire restaurer en 1876 les parties qui menaçaient ruine. (5)

La ville de 1880 (Pl. X, fig. 3) n'avait pas d'enceinte, les murs des maisons de la lisière en tenaient lieu. Elle ne possédait ni égouts, ni fontaines ; les immondices s'accumulaient dans les rues ; la mosquée était sale et mal entretenue. Les bâtiments de la kasba étaient peu nombreux ; en dehors des locaux affectés à l'amel il n'y avait qu'une seule maison à un étage, celle où était logée la mission militaire française ; quelques misérables habitations se trouvaient contre les murs. (6)

Cette situation de ville, pour ainsi dire ouverte, était

(1) ALI BËY, T. I, pp. 327, 328.

(2) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, pp. 131 et 132.

(3) ROUSSET, T. I, p. 328.

(4) MARTIMPREY, p. 202.

(5) DE FOUCAULD, p. 255.

(6) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 132.

dangereuse en raison de l'insécurité du pays, aussi l'amel Ali Guider entreprit-il la construction d'une enceinte en mars 1881. Il fit commencer les travaux sur la face nord-ouest et à environ 100 mètres des maisons, mais les Angad s'étant révoltés contre lui il prit la fuite le 3 mai, laissant les nouveaux remparts à peine ébauchés. (1) On voit encore le long de la route de Marnia le peu qui subsiste de ces murs (Pl. IX, 13, 14, 15, 16), ils avaient 0^m 70 d'épaisseur. Cet amel fit d'ailleurs faire quelques améliorations à l'intérieur d'Oudjda ; il installa des magasins près de la porte Abd el Ouahab, agrandit la mosquée, construisit des latrines publiques et créa une médersa. (2)

C'est pendant le commandement d'Ali Guider, à la fin de 1880 ou au commencement de 1881, qu'une partie de la face sud-ouest de la kasba (Pl. IX, 21) s'écroula sous l'action du vent ; la réparation fut faite de suite. Cet accident causa la mort de plusieurs Beni-Guil, qui, venus en miad à Oudjda, étaient campés au pied de la muraille. (3)

Le fragment d'enceinte construit en 1881 par Ali Guider fut en partie rasé lors des troubles de 1894 ; on abattit toute la partie supérieure des murs qui gênait les défenseurs. (4)

L'enceinte actuelle de la ville est due à l'amel Driss ben Yaïch. Les travaux commencés au milieu d'octobre 1895 furent poussés rapidement, on y employait chaque jour une moyenne de soixante ouvriers et cent manœuvres ; à la fin de mars 1896 il ne manquait plus que cent mètres de rempart entre la kasbah et la porte Abd el Ouahab ; en avril tout était terminé. Pour couvrir les dépenses, l'amel avait été autorisé à prélever 50.000 francs sur les revenus de la douane, des marchés, du bain maure, et des jardins domaniaux, il aurait en outre fait fournir aux propriétaires d'Oudjda une contribution de 25.000 francs. (5) On dit aussi que le trésor public aurait payé un tiers de la dépense, les habous un autre

(1) (A. C. M.), C. sup. à sub. Tlemcen. L. des 16 mars et 3 mai 1881.

(2) (A.), Mouley Abdallahould el Cadi. Lettres de 1881 du premier Vizir au Cadi Mohammed ben el Hachemi.

(3) *Trad. loc.*

(4) *Trad. loc.*

(5) (A. C. M.), C. sup. à sub. Tlemcen. L. des 28 novembre 1895 et 21 mars 1896.

tiers, et que le troisième tiers aurait été donné par les habitants, soit en argent, soit en matériaux. (1) Quant à la kasba, elle fut de nouveau restaurée en 1905, alors que la ville était constamment menacée par le Rogui Bou Hemara. (2)

LA VILLE ACTUELLE ET SES JARDINS

La petite cité marocaine d'Oudjda a beaucoup de pittoresque avec ses hautes murailles et ses maisons en partie blanchies à la chaux, mais qui, par défaut d'entretien, ont pris une couleur terreuse ; les jours où le soleil l'inonde de lumière, elle paraît avoir une teinte plus claire tranchant nettement sur la verdure des jardins. Le minaret de briques de la grande mosquée dresse sa gracieuse silhouette au-dessus des terrasses ; du haut de sa plateforme le regard plonge à l'intérieur des maisons et la vue s'étend au loin par dessus l'oliveraie (Pl. XII, fig. 1 et Pl. VIII). Cette ville, naguère complètement fermée à la civilisation, est un coin de la terre d'Islam qui a conservé la plus grande partie de son caractère.

A l'intérieur des murs on trouve, entre les maisons et les cours, un enchevêtrement de ruelles tortueuses se terminant le plus souvent par des impasses ; elles forment un véritable labyrinthe (Pl. XI). Une foule bruyante, au milieu de laquelle glissent les cavaliers, envahit les principales artères, tandis que dans les voies écartées, les passants rasent silencieusement les façades soigneusement closes des habitations. Oudjda, dont la réputation de malpropreté était légendaire, commence à se débarrasser des immondices qui l'encombraient autrefois et, si aux jours de pluie les rues sont encore trop boueuses, on ne revoit plus du moins les cloaques qui y persistaient durant toute la période d'hiver.

La superficie de la ville est de 28 hectares 18 ares ; les limites sont marquées par une enceinte continue dont la forme est celle d'un polygone irrégulier. Cette enceinte comprend les murailles de l'antique kasba et celles construites en 1896 autour de l'agglomération ; la kasba, située

(1) *Trad. loc.*

(2) MOUGIN. — *Oudjda*, p. 223.

sur la face sud-est, constitue le réduit de la défense. (Pl. XI et XIII.)

La kasba est entièrement bâtie en pisé (*tabia*) ; les pierres que l'on aperçoit en plusieurs endroits appartiennent à des placages exécutés dans les parties où il a fallu faire des réparations. Les murs ont environ 1^m 30 d'épaisseur à la base, leur hauteur moyenne est de 6 à 7 mètres ; les côtés ouest et sud sont bordés d'un fossé (Pl. XIII, fig. 2). La kasba communique avec la ville au moyen d'une ruelle coudée, fermée vers l'intérieur par une porte dite Bab el Kasba (Pl. XI, 6) ; à l'autre extrémité se trouve un passage voûté connu sous le nom de Bab Sidi Chaïb (Pl. XI, 5). Une poterne de la face nord-est permet également de déboucher sur le bain maure (Pl. XI, 7) ; enfin une petite porte ouvrant sur la ruelle coudée donne accès au minaret et à la mosquée. (1)

Les murailles entourant la ville se soudent sur celles de la kasba, elles sont en mauvais pisé dans lequel la terre domine ; leur épaisseur, à la base, varie de 0^m 80 à 1 mètre et leur hauteur est voisine de 6 mètres ; de petits merlons, analogues à ceux de la partie ouest de la kasba, garnissent leur sommet (Pl. XIII, fig. 1). Une banquette de tir, très étroite et inaccessible en raison de son élévation et du manque d'escaliers, est inutilisable. Le flanquement est assuré, tantôt par des bastions, tantôt par les brisures du tracé, mais l'architecte n'a suivi en cela aucune règle précise, il s'est abandonné aux fantaisies de son imagination.

Il n'existe pas de fossé autour de l'enceinte, sauf aux endroits où le rempart longe celui creusé en 1298 par le sultan Abou Yacoub Youcef.

L'enceinte est percée de quatre portes fermées par des vantaux en fer : Bab Sidi Abd el Ouahab à l'est, Bab Oulad Amrane au nord, Bab el Khemis au nord-ouest, et Bab el Gharbi au sud-ouest. Bab Sidi Abd el Ouahab (Pl. XI, 1 et Pl. XIII, fig. 1) est une porte ogivale encadrée entre deux bastions ; elle est surmontée d'une frise et ne manque pas de style ; un mur en arrière de l'entrée coude le passage.

(1) Il existe en outre sur la face sud de la kasba une ouverture récente, qui des locaux du Haut Commissariat Français permet de déboucher directement dans les jardins, mais c'est un passage privé.

C'est au-dessus de cette porte que le Makhzen faisait exhiber les têtes coupées aux rebelles après qu'elles avaient été salées par les juifs. Bab Oulad Amrane (Pl. XI, 2) est la moins fréquentée, elle donne sur une ruelle entre les remparts et les jardins. L'ouverture est à plein cintre avec au-dessus une corniche plutôt simple ; l'entrée est rectiligne. Bab el Khemis (Pl. XI, 3) est analogue à la précédente, mais l'ouverture est rectangulaire. C'est à Bab el Khemis qu'aboutit la grande route de Marnia. Bab el Gharbi (Pl. XI, 4), ou porte de l'Ouest, est à l'origine des routes conduisant dans cette direction, elle est du même modèle que Bab Sidi Abd el Ouahab.

La ville est divisée en plusieurs quartiers (Pl. XI) qui, à l'exception du quartier des marchés et de la kasba, correspondent aux principales fractions de la population. Le quartier des marchés est réservé aux boutiques des commerçants et aux échoppes des artisans ; la kasba est habitée par l'amel et son makhzen, ainsi que par des commerçants de Fez, qui, pour leur sécurité, se sont groupés autour du représentant du pouvoir central.

Les autres quartiers sont : Achegfane, Ahel Oudjda, Oulad Amrane, Ahel el Djamel, Oulad el Gadi, Oulad Aïssa et enfin le mellah ; il faut ajouter à cette liste un quartier neuf en voie de création à l'ouest des Oulad Amrane.

Le mellah ou quartier juif est, contrairement à ce qui se passe dans les autres villes du Maroc, confondu avec les quartiers musulmans, ses maisons s'enchevêtrent avec celles des Ahel Oudjda, Oulad Amrane, Ahel el Djamel et Oulad Aïssa.

Le seul des quartiers d'Oudjda qui soit fermé est celui des marchés. De grandes portes en bois permettent de le clore pendant la nuit, ce qui facilite la surveillance des magasins ; ces portes sont : Bab Souk el Ghezal, Bab el Khodra, Bab es Souk et cinq portes autour des deux kessarias. (Pl. XI, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15). On voit aussi quelques portes à la périphérie des maisons, elles assuraient les communications avec l'extérieur avant la construction de l'enceinte actuelle, elles portent les noms suivants : à l'est, Bab ez Zaouïa ; au nord, Bab oulad Amrane ; à l'ouest, Bab ben Merzouk, et enfin, au sud, Bab el Harrach et Bab Sidi Zian (Pl. XI, 16, 17, 18, 19, 20 et Pl. XIV, fig. 1.)

Les différents quartiers renferment un total de 718 maisons réparties comme il est indiqué ci-après :

Oulad Amrane et Achegfane	245	maisons
Oulad el Gadi	220	—
Oulad Aïssa et Ahel Oudjda	140	—
Kasba	37	—
Mellah	46	—
Quartier neuf	30	—
Total	718	maisons

La ville ne possède aucune fontaine. La kasba est desservie par un canal secondaire qui amène les eaux de Sidi Yahia dans le jardin de l'amel, au bain maure et à la mosquée.

Les habitants ont, dans le plus grand nombre des maisons, des puits qui leur fournissent l'eau nécessaire à leurs besoins. Les égouts, construits depuis l'occupation française, sont encore à l'état rudimentaire ; le réseau se réduit à quelques canalisations de faible diamètre sous le sol des rues les plus importantes ; leur but est surtout d'évacuer les eaux de pluie.

L'artère principale d'Oudjda est celle qui conduit de Bab el Khemis à Bab Sidi Abd el Ouahab (Pl. XI, 1 à 2 et Pl. XII, fig. 2). Elle longe d'abord un des côtés du quartier neuf, puis, décrivant des sinuosités, elle traverse complètement les souks. Des éventaires, assaillis par de nombreux curieux, envahissent la chaussée, tandis qu'au fond de leurs boutiques, les commerçants attendent impassibles les offres des chalands. Le quartier des souks est le coin de la ville le plus animé et celui qui présente le plus de couleur locale ; il commence à Bab Souk el Ghezal et ne se termine qu'à Bab Sidi Abd el Ouahab.

La voie la plus fréquentée, après celle qui vient d'être décrite, part du Souk el Khoubz et va aboutir à Bab el Gharbi (Pl. XI, 22 à 4), elle passe devant la ma'hakma du cadi, la mosquée et l'entrée de la kasba.

Une troisième rue, plus étroite que les précédentes, a néanmoins une certaine importance, c'est celle qui relie Souk el Ghezal à Bab Oulad Amrane (Pl. XI, 26 à 2), en coupant le mellah et le quartier des Oulad Amrane. La kasba, où n'habitent guère que quelques fonctionnaires et des commerçants aisés, a une place centrale, elle est la plupart du temps déserte (Pl. XIV, fig. 2).

Une large ceinture de jardins entoure presque complètement la ville; ces jardins couvrent une superficie de près de 570 hectares (Pl. XV), ils renferment environ dix mille oliviers avec beaucoup d'autres arbres fruitiers : figuiers, abricotiers, grenadiers, etc. Ce sont surtout de beaux vergers, largement arrosés, dans lesquels les oliviers poussent à leur guise; de ce fait, leur rendement est inférieur, mais le pittoresque y gagne; on y trouve de petits sous-bois tout à fait délicieux. Entre les arbres, les indigènes cultivent des céréales et quelques légumes.

Les jardins sont clos avec des murs en terre; des branches épineuses de jujubiers sont souvent disposées sur le sommet pour empêcher l'escalade; on ferme les portes avec des fagots du même arbuste. De nombreuses pistes, resserrées entre les murailles des jardins, traversent l'oliveraie, elles partent des remparts de la ville pour aboutir à la lisière (Pl. XVI, fig. 1); il n'existe pour ainsi dire pas de sentiers recoupant les pistes principales.

Des canaux amenant les eaux de Sidi Yaya dans les cultures sillonnent la petite oasis, où ils entretiennent la fraîcheur et la vie. Malheureusement ces canaux, simplement creusés dans le sol, sont mal entretenus; aussi débordent-ils en maints endroits. L'eau envahit alors les pistes, qui, particulièrement à l'époque des pluies, deviennent souvent presque impraticables.

CHAPITRE II

Peuplement

ORIGINE DES FRACTIONS ET SOUS-FRACTIONS D'OUJDJA

Les habitants d'Oudjda n'ont gardé qu'un souvenir assez vague de leurs origines, ils sont en général incapables de fixer, même d'une manière approchée, l'époque à laquelle leurs ancêtres sont venus s'établir dans le pays. Cela s'explique facilement quand on constate combien cette population, composée en majeure partie d'illettrés, est peu curieuse ; rares sont ceux qui connaissent leurs ascendants au-delà de la deuxième génération. Le manque de traditions précises doit aussi être attribuée à l'anarchie qui, de tout temps, a désolé la région. Les luttes, dont elle a été le théâtre, ont dû entretenir un courant continu d'émigration et d'immigration ; il y a donc beaucoup de probabilités pour que le plus grand nombre des éléments composant le peuplement actuel d'Oudjda, ne soit pas très ancien dans cette ville.

La population comprend trois groupes principaux, qu'il y a lieu d'étudier séparément : 1° les musulmans marocains ; 2° les musulmans algériens ; 3° les juifs.

Musulmans marocains (Pl. XVII, fig. 1)

Ils forment le véritable noyau de la population de la ville ; quoique d'origines très diverses, le temps les a suffisamment amalgamés pour leur créer des intérêts communs, malgré les querelles de soffs qui les divisaient à chaque instant avant l'occupation française. Ce groupe se compose de six fractions : *Oulad Amrane*, *Achegfane*, *Ahel Oudjda*, *Oulad el Gadi*, *Ahel el Djamel* et *Oulad Aïssa*, auxquelles on doit ajouter les *Fasis*, dont la plupart habitent la kasba avec quelques serviteurs noirs.

Les *Oulad Amrane* se subdivisent en *Chekarna*, *Oulad Mouley el Abbes*, *Ghouazi* ou *Oulad Ghazi* et *Tlemçaniine*. Les *Chekarna* sont cheurfa. Les opinions sont partagées sur leur origine, ils seraient venus, il y a fort longtemps, du ksar Oudaghir de Figuig ou de Nédroma ; la première

version est admise plus volontiers, car le berceau de cette famille serait à Oudaghir. Les Oulad Mouley el Abbès sont cheurfa également, leur ancêtre aurait quitté Tlemcen ou Aïn el Hout au xvi^e siècle pour fuir les Turcs. Les Ghouazi seraient originaires du Tafilalet ou bien des Beni Snassen (Oulad Ghazi des Beni Khaled). Les Tlemçaniine (Oulad el Djouaï, Oulad el Baroudi et hadar, citadins) seraient arrivés à Oudjda vers la même époque que les cheurfa Mouley el Abbès. Les Ghouazi et Tlemçaniine sont peu nombreux actuellement.

Les documents sur le nord-ouest africain (1) citent une autre sous-fraction des Oulad Anrane qui porterait le nom de Derb el Mazouzi. Cette sous-fraction n'existe pas. Derb el Mazouzi était le nom d'une porte barrant la rue principale à hauteur de l'infirmerie indigène, elle a été détruite du temps de l'amel Ali Guider.

Les *Achegfane* sont un ramassis de gens ayant les origines les plus diverses : Beni Mengouch et Beni Khaled des Beni Snassen, Douahi et Beni Hassane des Angad, Beni Snous, Tlemcen, Beni Mathar, Figuig, Cheurfa du Tafilalet, etc. Ils se sont installés sur un terrain appelé Achegfane, qui appartenait aux Chekarna, et ils ont pris ce nom. Ils sont dans une situation très particulière ; un acte (2), homologué par le cadi El Hachemi ber Rokeuch, à la date du 26 juin 1907, atteste, d'après les dépositions de cinquante-quatre témoins, que la totalité du terrain dit Achegfane et voisin de la kasba du Makhzen est la propriété de la djemâa des Chekarna, qui en dispose à sa guise; tous ceux qui y élèvent des constructions ne peuvent revendiquer que la propriété des dites constructions à l'exclusion absolue de celle de la terre. C'est sans doute pour cela que les Chekarna considèrent parfois les Achegfane comme leur sous-fraction, ceux-ci ont d'ailleurs toujours marché avec eux.

Les *Ahel Oudjda* forment deux petits groupes : El Beqia et El Kouarda. El Beqia signifie le reste ; ce groupe est composé des Oulad Menni, Oulad Mohammed ben Larbi, Oulad el Moul, il serait le dernier vestige de l'ancienne population préislamique, qui aurait occupé la ville au temps du sultan légendaire El Ablak el Fortas. On attribue la même origine à une nommée Fathma bent Kouatith.

(1) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 137.

(2) (A.) Djemâa Chekarna.

domiciliée chez les Oulad Amrane ; elle appartiendrait à la famille des Kouatith, qui, avec celles des Beratith et des Feratith, serait de la descendance de ce sultan. Les Beratith ont disparu aujourd'hui ; on prétend que les Oulad Menni seraient les derniers survivants des Feratith. Les Beqia sont sans doute des autochtones. El Kouarda comprend principalement des gens originaires de Kouarda chez les Msirda, et peut-être aussi quelques Beni Snous et Beni bou Saïd.

Les *Oulad el Gadi* sont très mélangés ; cette fraction s'est constituée avec des arabes et des berbères venus d'un peu partout. Les deux principales familles sont les Oulad Yacoub, issus des Haïaïna, et les Oulad bou Azza bel Hadj, venus des Beni Mengouch chez les Beni Snassen. On y trouve aussi des Cherarda, des Beni bou Saïd, des gens de Zaouïet el Mira près de Nemours, etc.

Les *Abel el Djamel* ont des origines diverses comme les précédents : les Oulad bou Kaïs sont sortis du ksar de même nom (Sud Oranais), les Oulad el Hadj des Beni Khaled des Beni Snassen, les Oulad Chamma de Tlemcen, les Oulad el Filali du Tafilalet. Les tribus du voisinage ont également fourni leur contingent d'immigrés. On a l'habitude de compter les Abel el Djamel comme une sous-fraction des Oulad el Gadi ; ils n'ont aucun lien de parenté avec eux, mais ont toujours suivi leur fortune.

Les *Oulad Aïssa* se divisent en Oulad el Mir et Oulad Aïssa. Les Oulad el Mir sont originaires des Beni Mimoun chez les Beni Mengouch (Beni Snassen), les Oulad Aïssa des Oulad Aïssa de l'ouest. Quelques familles se sont mélangées aux Oulad Aïssa, elles proviennent surtout des Oulad el Arabi du sud de l'Atlas et des Beni Yala.

Les *Fasis* sont moins attachés au pays que les fractions dont il vient d'être parlé. Beaucoup d'entre eux n'ont pas abandonné Fez sans esprit de retour ; venus à Oudjda pour faire du commerce ils n'y ont pas fondé de famille et vivent avec des concubines noires.

Musulmans algériens

A Oudjda, les musulmans algériens sont des étrangers : ils sont disséminés dans tous les quartiers et ont une djemâa spéciale. Ces algériens sont généralement aisés, beaucoup possèdent en propre les maisons qu'ils habitent ; ils commercent et font une sérieuse concurrence aux Fasis,

ils fournissent aussi à la ville ses meilleurs artisans. On les appelle les *Mouhadjerin*, c'est-à-dire les émigrés pour la foi ; malgré cela ils ont été jusqu'à l'occupation française très mal vus des habitants et du Makhzen, qui ne manquait aucune occasion de les brimer.

Les *Mouhadjerin* sont presque tous originaires de Tlemcen ou de Mascara et se sont fixés à Oudjda pendant le xix^e siècle. A part quelques individus arrivés au début de ce siècle, et qui n'avaient pas encore été absorbés par l'élément local au moment de la conquête de l'Algérie par les Français, la plupart des Algériens sont des gens ayant fui notre domination. Plus tard d'autres vinrent pour commercer et entretenirent le courant d'immigration. Jusqu'en 1907, la colonie algérienne comptait dans ses rangs de nombreux réfugiés (voleurs, assassins, vagabonds, déserteurs), qui venaient là pour se soustraire à la justice française. (1)

Juifs (Pl. XVII, fig. 2)

Ils ne savent pas dans quelles conditions leurs ancêtres ont peuplé le mellah et si sa création a coïncidé avec celle de la ville. Ils croient que les plus anciennes familles se seraient fixées à Oudjda il y a six ou huit siècles. Les juifs installés dans les tribus avoisinantes les ont quittées peu à peu ; de nos jours, les seuls juifs de la région se trouvent à Oudjda où ils sont tous rassemblés.

Les Juifs d'Oudjda paraissent être en majorité des judéo-berbères ou des berbères judaïsés ; les traditions attribuent aux principales familles les origines indiquées ci-après :

Oulad ben Samoun, très anciens, origine inconnue.

Oulad Aharfi, très anciens, origine inconnue.

Oulad Haziza, très anciens, venus partie des Beni Snous, partie des Beni Snassen, partie de Tafilalet.

Oulad Teboul, très anciens, venus de Tafilalet et de Kenadsa.

(1) MOUGIN. — *Les Algériens à Oudjda*, 184 à 194. — Cet auteur semble classer parmi les Algériens tous ceux qui peuvent établir que leurs ancêtres sont originaires de l'Est, quelle que soit l'ancienneté de leur installation à Oudjda. Or il est parfaitement admis, et c'est logique, que les Algériens n'ont commencé à former un groupe à part, qu'à l'arrivée de nombreux émigrés abandonnant leur pays pour éviter le contact des chrétiens ; ceux venus autrefois étaient alors de véritables Oudjda, leurs descendants ont toujours été considérés comme tels. Depuis l'occupation de la ville bon nombre de ces derniers tendent à se réclamer de la qualité d'Algériens.

Oulad ben Hammou, venus des Beni Snous après les Oulad Haziza.

Oulad Amouyal, venus des Beni Snous à une époque très ancienne, ils y sont retournés, puis se sont réinstallés de nouveau à Oudjda il y a environ quatre-vingts ans.

Oulad Obadia, venus des Beni Snous à une époque inconnue.

Oulad ben Adiba, très anciens, origine inconnue.

Oulad ben Errous, venus de Kenadsa à une époque inconnue.

Oulad Azoulay, anciens, venus des Beni Snous, beaucoup ont été se fixer à Tlemcen vers 1860.

Oulad ben Ghozzi, anciens, venus de Nédroma ou de Tlemcen, beaucoup ont émigré à la même époque que les précédents.

Oulad Cherbit, anciens, origine inconnue.

Oulad ben Smahoun, anciens, origine inconnue.

Oulad ben Sahkoun, venus de Keddara (Beni Snassen) il y a cent cinquante ou deux cents ans.

Oulad bou Aziz, même origine, venus sensiblement à la même époque.

Oulad Deen, venus partie des Beni Snassen, partie du Sahara, sans doute à la même époque que les précédents.

Oulad Levien, venus de Sefrou (Beni Snassen) après les précédents.

Oulad ben Kemmoun, venus des Beni Snassen sensiblement à la même époque.

Oulad ben Khelifa, venus des Beni Snassen, il y a environ cent cinquante ans.

Oulad ben Draï, venus partie du Dahra, puis partie de Taza, il y a une centaine d'années.

Oulad Amsellem, venus du Sahara il y a une centaine d'années.

Oulad ben Guigui, venus de Debdou il y a cinquante ou soixante ans.

Oulad Ammar, venus des Guelaya il y a une cinquantaine d'années.

Oulad el Kiouanime, venus de Debdou il y a quarante ans.

Oulad ben Soussam, venus de Debdou il y a environ trente ans.

Oulad Guebbaye, venus des environs de Merrakech il y a une trentaine d'années.

Oulad ben Chemmoul, venus de l'intérieur du Maroc il y a quinze à vingt ans.

Oulad ben Dïan, venus du Rif il y a quatorze à quinze ans.

Oulad Assour, venus de Merrakech il y a dix à douze ans.

Oulad el Maliha, venus récemment de Merrakech.

Statistique

En août 1910, la ville renfermait une population indigène de 6.466 habitants répartis comme il est dit dans le tableau ci-dessous :

QUARTIERS OU FRACTIONS	Hommes	Femmes	Garçons	Filles	TOTAL	REPORT
Oulad Amrane et Achegfane	330	404	372	285	1391	
Ahel Oudjda	119	139	99	80	437	
Oulad el Gadi	220	288	250	199	957	
Ahel el Djamel	138	159	136	97	530	
Oulad Aïssa	73	93	86	51	303	
Kasba(1)	105	113	50	13	281	
Algériens (2)	314	403	367	293	1377	
TOTAUX	1299	1599	1360	1018	5276	5276
Juifs (Mellah) (3)	295	299	313	283	1190	1190
TOTAL GÉNÉRAL						6466

LES CHEURFA

Les sultans du Maroc appartenant à une famille chéri-fienne, les cheurfa jouissent dans ce pays d'une situation privilégiée ; ils ne paient pas d'impôts et échappent à l'autorité des chefs indigènes pour ne relever que du

(1) Y compris le Makhzen.

(2) Les Algériens sont répartis dans les différents quartiers, mais la plupart habitent dans celui des Oulad Amrane.

(3) Dont 20 familles réfugiées de Mèlilla et comprenant 75 personnes.

Sultan. Celui-ci n'a jamais manqué d'intervenir énergiquement lorsqu'ils étaient molestés, la lettre suivante en est un exemple :

En tête, cachet du sultan Mouley el Hassane.

Au feqih, le jurisconsulte, le vénérable, le cadi d'Oudjda Si Mohammed ben el Hachemi, le salut soit sur vous avec la miséricorde de Dieu. Les Cheurfa Alaouine, de la famille de Sidi Lahcene et habitant l'Angad ont formulé au seuil de notre palais chérifien une plainte contre les Beni Onkil et Chetaba, habitant également l'Angad, qui leur ont manqué d'égards et de considération et ont été jusqu'à leur livrer bataille ; ils ont dû se défendre et il y a eu des morts et des blessés dans les deux partis. Je vous ordonne donc de porter devant votre tribunal le litige qui les divise. J'ai prescrit à l'amel de les inviter à se pourvoir devant vous et à exécuter le jugement que vous rendrez. *Les caïds n'ont rien à voir dans le différend qui les partage.* Salut. Écrit le 26 août 1891. (1)

Pour ne pas souffrir des querelles incessantes, qui éclataient constamment entre les tribus, les cheurfa avaient soin de se munir de lettres de recommandation délivrées par le Sultan ; ils les faisaient renouveler à chaque changement de règne. Ces lettres, appelées *dahir*, sont toujours rédigées dans les mêmes termes ; elles sont parfois adressées à un fonctionnaire du Maghzen, mais pour être remises ensuite aux intéressés. Le *dahir* ci-après montre bien ce que sont en général ces pièces, que tous les détenteurs ne consentent pas à mettre sous les yeux des *koffar* (infidèles).

En tête cachet du sultan Mouley Ismaïl.

A notre esclave Abd el Mahdi, que le salut soit sur vous ainsi que la bénédiction et la miséricorde de Dieu. Je vous invite à être prévenant envers les porteurs, les Cheurfa Oulad el Abbes qui habitent Oudjda, ce sont les nommés Si el Abbes, Si Larbi et la totalité de leurs frères. Traitez-les avec égards, respectez-les, honorez-les, ainsi que le veut leur rang et soyez bienveillant pour tous ceux qui se recommandent d'eux. Veillez à ce que personne ne les inquiète ni ne leur prenne leurs biens, que leur maison leur soit rendue afin qu'ils y habitent. Il le faut. Écrit à la date du 26 mai 1715 (2). »

Le chérifat étant très apprécié, les faux cheurfa abon-

(1) (A.) Mouley Abdallah ould el Cadi.

(2) (A.) Mouley Ali ould Mouley Aïssa.

dent, bien des gens se parent de ce titre sans y avoir aucun droit.

Les familles d'Oudjda dont l'origine chérifienne est unanimement reconnue figurent sur les deux listes ci-dessous.

1° Cheurfa établis à Oudjda avant la domination turque :

Les *Oulad Kachour* ; ils se disent originaires des Cheurfa des Oulad Nebar (Oulad Sidi Yahia). Cette famille serait venue à Oudjda vers la fin du xiii^e siècle. Elle possède un dahir du sultan Sidi Mohamed ben Abdallah daté de 1788-89 (1) et un autre du sultan Mouley Abderrahman de 1845. (2)

Les *Oulad Belgaïd*, édrissites ; ils seraient venus à Oudjda avant le xii^e siècle.

Les *Oulad Abd el Ouahab*, édrissites ; ils descendent des Oulad es Sbâa du Maroc.

Les *Oulad Sidi Youcef el Hadj*, édrissites ; leur ancêtre Sidi Youcef el Hadj était chez les Beni Snassen.

Les *Oulad ben Azza*, édrissites ; leur ancêtre Sidi Abdallah ben Azza était chez les Beni Snassen.

Les *Oulad bou Zid*, édrissites ; leur ancêtre était aux Flitta (Algérie).

Les *Oulad el Mir*, édrissites ; leurs ancêtres ont habité les Beni Snassen, mais ils étaient auparavant à Figuig.

Les *Chekarna*, édrissites ; ils sont de la branche des Chakfionne et originaires de Figuig.

Les *Oulad bou Yacoub* et les *Oulad el Mehdi*, édrissites ; leur ancêtre El Hadj Lahcene était chez les Beni Snassen.

Les *Oulad Mouley el Abbes*, édrissites ; leur ancêtre était originaire d'Algérie. Ils possèdent un dahir du sultan Mouley Ismaïl du 26 mai 1715 (celui qui est donné in-extenso un peu plus haut) (3) et plusieurs autres, qui ne sont que des renouvellements ultérieurs.

Les *Oulad ben Atta*, édrissites ; leur ancêtre est Sidi Mohammed ben Chekroun.

Les *Belâacha*, édrissites ; ils sont originaires des Beni Snassen où ils ont des parents.

2° Cheurfa établis à Oudjda après la domination des Turcs :

Les *Oulad Mouley Abdelkader*, originaires de Tlemcen.

(1) (2) (A.) Mohammed bel Arbi ben Kachour.

(3) (A.) Mouley Aliould Mouley Aïssa.

Les *Oulad Mouley Abdelkader*, originaires de Bagdad.

Les *Oulad Mouley Abdelkader*, dont l'ancêtre est venu du Khorossan.

Les *Oulad Sidi Ahmed ben Ali*, originaires de la plaine d'Eghris (Mascara) : le cadî actuel d'Oudjda, El Hadj Larbi, appartient à cette famille.

Les *Oulad Sidi bèn Yakhlef*, de la même origine que les précédents.

Les *Oulad Sidi Abd Ederradji*, originaires de la région de Constantine.

Les *Oulad Sidi Abdallah*, originaires d'Aïn el Hout, près de Tlemcen.

Les *Mecharef*, originaires de la plaine d'Eghris (Mascara).

LES FAMILLES INFLUENTES

Les familles notables d'Oudjda, tout en jouissant d'une certaine considération due à la valeur de leurs membres, à leur fortune, ont rarement tenu des rôles de quelque importance sur la scène politique. La raison en est facile à donner : se trouvant directement sous la dépendance du représentant du Makhzen, il était difficile aux principaux personnages de la ville de secouer suffisamment son autorité pour faire sentir leur action personnelle. La population soumise à leur influence manquait d'ailleurs de l'énergie nécessaire au soutien des ambitieux projets qu'ils eussent pu former. La situation des chefs de l'extérieur était toute différente ; ils étaient hors d'atteinte et s'appuyaient sur des tribus belliqueuses toujours disposées à suivre le plus entreprenant et le plus brave.

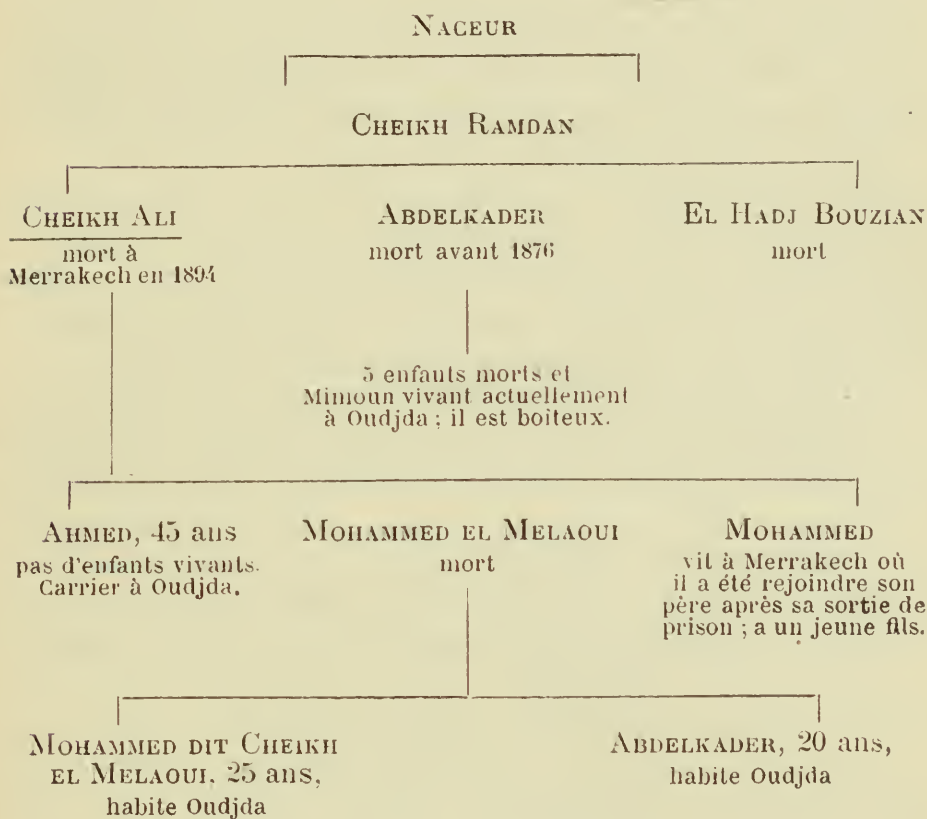
Le seul personnage d'Oudjda qui ait eu une réelle importance politique est le cheikh Ali ould Ramdan ; son souvenir est resté presque légendaire (1). Il fut pendant longtemps le maître incontesté de la ville ; l'amel enfermé dans la kasba était son prisonnier et n'exerçait plus le pouvoir. Il est bon d'ajouter que cheikh Ali ould Ramdan fut l'allié du grand chef des Beni Snassen, alors tout puissant, puis devint son khalifa lorsqu'il exerça les fonctions d'amel ; c'est grâce à la protection de ses fusils qu'il

(1) ISMAEL HAMET, p. 38 et 39, donne l'histoire du Cheikh Ali ould Ramdan d'après la légende populaire ; les faits sont généralement exagérés

put créer et soutenir ce rôle, ainsi qu'on le verra au chapitre de l'histoire.

Les Oulad Ramdan prétendent que leur ancêtre Naceur, né à Tessala près de Sidi-Bel-Abbes, serait venu habiter Oudjda au temps du sultan Mouley Abderrahman, dont le règne commença en 1822 ; dans le pays on les dit au contraire originaires des Beni Snassen.

Voici leur tableau généalogique depuis Naceur :



C'est sous le règne du sultan Mouley el Hassane, que le fameux cheikh Ali ould Ramdan eut son heure de célébrité. Il fut naturellement mêlé à toutes les luttes que le chef des Beni Snassen eut à soutenir contre ses ennemis de la plaine, aussi se fit-il bâtir, vers 1865, une maison fortifiée que l'on montre encore dans le quartier des Oulad el Gadi (Pl. XI, 70). A l'époque où elle fut édiflée, elle se trouvait à la lisière sud de la ville et en bordure des jardins. Cette maison est actuellement très délabrée ; après une grande cour, dont l'entrée s'ouvrait autrefois sur les jardins, on pénètre dans le corps de logis composé d'une série de chambres donnant

sur une cour à arcades. A l'angle ouest de cette bâtisse se trouve, au-dessus de la terrasse, un petit bastion carré en briques et à deux étages de feux ; l'angle sud-est de la cour d'entrée est défendu par un autre bastion à un seul étage de feux avec des angles arrondis.

Le cheikh Ali fit aussi construire une kasba à Sedd (Pl. VII) pour protéger les oliviers et les cultures qu'il avait plantés et créés en ce point. Les cultures étaient irriguées à l'aide d'un barrage dérivant les eaux de l'oued Isly et d'une galerie souterraine, du genre foggara, creusée par des filaliens du Todegha ; les restes de ces deux ouvrages sont encore visibles. La kasba était défendue par dix-huit nègres et seize khammès armés ; elle fut détruite par les Arabes, il n'en subsiste que des ruines.

Afin de resserrer son alliance avec le chef des Beni Snassen, Cheikh Ali ould Ramdan lui donna en mariage au commencement de 1874 sa fille Yamina ; cette femme s'est ensuite remariée en secondes noces à Mouley Rechid d'Oudjda, dans la famille duquel elle vit encore.

Mouley el Hassane, fatigué de l'agitation entretenue dans le pays par El Hadj Mohammed ould el Bachir et le cheikh Ali ould Ramdan, vint sur la Moulouya avec une armée en 1876, les convoqua à son camp, où ils se rendirent sur l'assurance qu'ils auraient l'aman, mais le sultan les fit arrêter et charger de chaînes ; le cheikh Ali fut envoyé en prison à Merrakech, après quoi le sultan vint à Oudjda sans inquiéter sa famille.

Les enfants du cheikh Ali ould Ramdan se trouvèrent plus tard en butte aux haines des ennemis de leur père, qui gagnèrent l'amel Abd el Malek ; celui-ci les accusa de vouloir se mettre sous la protection française et le sultan donna l'ordre de confisquer leurs biens. L'amel assura l'exécution de cet ordre ; il fit emprisonner Mohammed el Melaoui, mais son frère Ahmed put s'enfuir à Fez, où il alla protester auprès de son souverain ; Mouley el Hassane prescrivit alors de remettre en liberté Mohammed el Melaoui et, par lettre du 10 juillet 1884 (1), il rendit aux Oulad Ramdan douze propriétés dénommées en marge, c'est-à-dire environ le tiers de ce qui leur avait été confisqué ; il les recommanda aussi à plusieurs reprises

(1) (A.) Oulad Ramdan.

à la bienveillance de son représentant à Oudjda (1) et les autorisa même à vendre une partie des propriétés rendues (2). Mouley el Hassane fit enfin élargir le cheikh Ali vers 1892, en lui fixant comme résidence Merrakech où il se maria. Les Oulad Ramdan possèdent la lettre du sultan accordant l'aman au cheikh et à toute sa famille et lui rendant la jouissance de la totalité de ses biens ; la date est illisible. (3) La dernière clause de cette lettre ne fut pas exécutée, puisque le sultan Abd el Aziz dut donner de nouveau, le 3 mars 1901, l'ordre de rendre aux Oulad Ramdan les deux tiers de leurs propriétés, qui étaient encore confisquées (4) ; il renouvela également, le 12 du même mois, les lettres de protection délivrées autrefois par son père. (5) Si le sultan pouvait ordonner du fond de son palais, les autorités locales n'étaient pas pressées d'obéir. Les Oulad Ramdan purent finalement rentrer en possession d'une partie de leurs biens, mais le chérif Mouley Smaïn, qui occupait la maison des Oulad el Gadi, refusant de s'en dessaisir et l'amel faisant la sourde oreille en ce qui concernait Sedd, ils préférèrent lui abandonner cette propriété plutôt que de s'attirer son hostilité ; c'est ainsi que les jardins de Sedd sont encore entre les mains du Makhzen.

La famille des Oulad Ramdan, après avoir été si puissante au temps du cheikh Ali, n'a plus aujourd'hui aucune influence ; Ahmed, le propre fils du cheikh, est presque misérable, il exerce la profession de carrier.

Dans l'élément marocain d'Oudjda, les autres familles notables sont les suivantes :

Les *Oulad Mezian*, des Oulad Amrane, auxquels appartient le cheikh Mohammed ben Larbi.

Les *Oulad el Moul*, des Oulad Amrane.

Les *Oulad Berriah*, des Oulad Aïssa.

La famille de *Tayeb ed Degui*, des Oulad Aïssa ; Tayeb ed Degui est un ancien cheikh.

La famille de l'ancien cadi *Mohammed ben el Tayeb*, des Ahel el Djamel.

Les *Oulad Kerkour*, des Oulad el Gadi, auxquels appartenait l'ancien cheikh Mezian.

(1) (A.) Oulad Ramdan. L. de Mouley el Hassane des 3 mai 1887 et 24 mars 1892.

(2) (A.) Oulad Ramdan. L. de Mouley el Hassane du 8 mars 1892.

(3) (4) (5) (A.) Oulad Ramdan.

Les *Oulad Zegdou*, des Oulad el Gadi, auxquels appartenait El Hadj Bou Azza, l'ancien cheikh qui vient de mourir à Tanger.

Les *Oulad Bou Kaïs*, des Oulad el Gadi.

Les *Oulad Delbouza*, des Ahel el Djamel ; ils sont actuellement dans la misère.

Parmi les Algériens influents, on peut citer : (1)

Le cadi El Hadj Larbi.

El Hadj Mohammed Sabouni, gros commerçant.

Les *Oulad Sidi Tayeb*, cousins du cadi El Hadj Larbi.

El Khetib ould el Hadj Mohammed ben Merzoug, grand propriétaire.

Larbi ben Merzoug, commerçant.

Sid el Ouali, grand propriétaire, ancien khodja de l'amel.

Mohammed el Mirali, cheikh des Algériens.

Ahmed ben et Thami, commerçant et professeur à la médersa.

Les *Oulad Sidi Abdelkader el Djilani*, gens de zaouïa, qui comprennent trois branches : les Oulad Mouley Rechid, les Oulad Mouley Abdelkader et les Oulad Mouley Ali.

(1) MOUGIN. — *Les Algériens à Oudjda*, p. 189 à 194.

CHAPITRE III

La famille et la vie matérielle

GÉNÉRALITÉS

Suivant la coutume musulmane, les familles d'Oudjda sont très fermées, mais la ville est si peu étendue que tous les habitants se connaissent ; aussi dit-on couramment, pour indiquer que le moindre évènement y transpire : « *Mouzouna djaoui tebekhher Oudjda*. Un grain de benjoin parfume Oudjda. »

Les musulmans d'Oudjda forment trois groupes distincts : les Marocains originaires de la ville, les Fasis et les Algériens. Les membres de chacun de ces groupes ont des relations entre eux, et constituent des sortes de castes qui se mélangent fort peu. Les Fasis et les Algériens exercent leur activité comme commerçants et artisans et sont pour la plupart dans une honorable aisance, tandis que l'élément purement local, qui vit à peu près exclusivement de la terre, compte de nombreux miséreux.

Les voyageurs de passage, qui n'ont pas d'amis personnels en ville, ne sont jamais hébergés ; ils descendent dans les fondouks, ou couchent dans un recoin quelconque, si l'état de leur bourse ne leur permet pas la dépense. Il n'est fait exception qu'en faveur des tolba ; ils passent la nuit dans les locaux des mosquées et l'usage veut que les personnes aisées, chez lesquelles ils se présentent, leur distribuent des aliments.

La condition de la femme n'est pas plus enviable que dans les autres cités musulmanes. Elle est chargée des travaux du ménage et les exécute elle-même ou les confie à des domestiques, suivant la situation de fortune du chef de famille. Elle n'a aucune initiative ; le mari achète les vivres, les vêtements, lui donne l'argent de son bain et quelquefois une pièce de monnaie, lorsqu'elle lui en fait la demande ; il ne lui est pas permis de s'émanciper dans les moindres actes de la vie. Quelquefois pourtant la femme détient la clef des provisions, mais le fait est plutôt rare. Les femmes de la bonne société ne circulent jamais

dans la rue, lorsqu'elles sont obligées de sortir elles sont voilées. Leur vie s'écoule monotone à l'intérieur des maisons : les rares fugues permises à ces pauvres recluses sont la visite au bain maure et le pèlerinage à Sidi Yahia : ce sont les plus grandes joies de leur existence, elles s'amuse alors comme de véritables enfants.

Les habitants d'Oudjda parlent tous la langue arabe, quoique beaucoup d'entre eux aient une origine berbère.

HABITAT

Les maisons sont bâties en pierres ou en pisé et enfoncées dans le sol : cet enfoncement est dû à deux causes : la première est qu'on a extrait sur place la terre nécessaire à la construction, la deuxième que les immondiées ont exhaussé les rues avec le temps. Les pièces du rez-de-chaussée donnent toujours sur une cour intérieure : lorsqu'il y a une véranda, elle est la plupart du temps supportée par de simples piliers ; on voit peu de galeries avec arcades ogivales. Les chambres sont étroites, longues et sombres, elles prennent jour sur la cour et par une seule porte percée au centre. Les baies ont en général une forme ogivale et sont fermées par des portes rectangulaires, qui s'appliquent sur le parement extérieur du mur. Les portes sont en mauvaise menuiserie et pivotent sur un de leurs montants dépassant les traverses supérieure et inférieure : elles peuvent être fermées à l'aide de verrous. Au plafond des chambres on aperçoit la charpente faite de rondins de thuya jointifs deux à deux, l'intervalle de dix à quinze centimètres existant entre les groupes est garni avec des planchettes grossières, en bois de la même essence, disposées en point de Hongrie ; par dessus le tout du mortier damé complète la couverture. Les terrasses sont peu étanches, d'autant plus qu'elles sont mal entretenues ; certaines sont couvertes d'herbe. Par temps de neige l'eau filtre d'ailleurs à travers les meilleures terrasses. La cour est quelquefois recouverte d'un grossier treillage, sur lequel une vigne étend ses branches. Quelques maisons comportent un premier étage, mais il est toujours dissymétrique, les pièces sont réparties au hasard sans aucune continuité. Les escaliers ont des formes inusitées, les marches hautes et étroites sont pénibles à gravir. En principe chaque maison n'a qu'une porte extérieure, c'est une sorte de porte charretière, basse, mais assez large pour donner passage

aux animaux ; elle ouvre sur un couloir coudé qui dissimule l'intérieur. Parfois la grande porte est percée d'une plus petite à l'usage des piétons. Un anneau lourd frappant sur une petite enclume sert de marteau d'appel. Lorsque la façade comprend des fenêtres elles sont petites et grillagées, un volet plein se développant à l'intérieur assure la fermeture. Le plus grand nombre des maisons possèdent un puits, il voisine très souvent avec les cabinets d'aisance établis au-dessus d'un silo. Les eaux de pluie et les eaux ménagères s'écoulent également dans les vieux silos, qui existent sous toute la ville.

En résumé les maisons d'Oudjda n'ont aucun style, toutes sont mal faites, peu confortables et pas hygiéniques. en particulier, les rez-de-chaussée qui manquent d'air et sont humides. Les rats y pullulent en compagnie de nombreux insectes. Les façades ne sont pas décorées, tout au plus voit-on sur quelques-unes de petits dessins, rosaces ou damiers, tracés faiblement en creux sur du plâtre.

Toutes les maisons ne sont pas aussi convenables qu'il vient d'être dit ; celles où loge la plèbe sont de véritables masures éparses dans les cours et habitées par plusieurs familles ; on trouve même des ménages de pauvres geus qui vivent dans des sortes de tanières établies au fond des vieux silos creusés au milieu des cours.

Le mobilier est simple. Les chambres sont tantôt nues, tantôt garnies avec des plats pendus au mur ou avec des *haïtis*. Les jolis plats de Fez dits *zellaïf* voisinent trop souvent avec des assiettes de fabrication européenne du plus mauvais goût. Les *haïtis* sont des tentures spéciales au Maroc en drap ou en soie de diverses couleurs et de teintes violentes, ils se placent en soubassement sur les murs et y produisent un très joli effet. Un *haïti* se divise en plusieurs panneaux, dont chacun représente une arcade ogivale rehaussée par différents motifs d'ornementation.

Les sièges sont inconnus, on s'assied à terre devant de petites tables basses sur lesquelles on sert les aliments et le thé. Le service à thé comprend une théière en métal blanc, des verres à filets dorés ou de petites tasses aux couleurs vives, un plateau en cuivre et des boîtes en fer blanc peint pour le sucre et le thé.

Aux extrémités des chambres, des étoffes, tendues en travers, font des alcôves dont le plancher est surélevé. Dans chaque alcôve se trouvent des tapis entassés les uns sur les autres pour coucher et parfois même un lit de fer

importé d'Algérie. Des coffres en bois blanc, décorés de rosaces aux couleurs criardes, servent à serrer les effets et tiennent lieu d'armoires.

COSTUME (Pl. XVII, fig. 1)

Les hommes n'ont en fait de linge de corps qu'une ou deux grandes chemises amples sans manches dites *tchamir*, elles sont en toile blanche. Leur costume comprend : un seroual (pantalon de coton ou de drap), une sorte de gandoura ouvragée sur le devant que l'on nomme *faradjia* et enfin un caftan, un haïck, un burnous ou une *djellaba*. Le caftan est porté principalement par les Fasis pendant la période froide, il est en drap de couleur, le plus souvent marron. Les Fasis et les gens du Makhzen revêtent aussi par dessus le caftan, ou bien directement sans caftan pendant la saison chaude, de fines *djellabas* de laine blanche, ils rabattent le capuchon sur la tête en le relevant légèrement par devant ; ils font rarement usage du haïck. Les Algériens et les Marocains aisés portent de préférence le burnous noir par dessus la *faradjia* serrée à la taille par une ceinture ouvragée et recouverte du haïck. Quant au menu peuple, il se drape dans un haïck enveloppant la tête et complète son habillement par la rude *djellaba* de laine grise à rayures des montagnards. Cette *djellaba* est un vêtement droit et large, en forme de sac et cousu de toutes parts, elle a des manches courtes et est munie d'un capuchon.

La coiffure consiste généralement en une chéchia entourée d'une pièce d'étoffe blanche nommée *haïati*, mais beaucoup d'individus de condition moyenne portent le haïati sans chéchia.

La tête des hommes est entièrement rasée, peu d'entre eux gardent au sommet la mèche appelée *guetaïa* ; les moustaches sont coupées assez ras, la barbe, taillée carrément sous le menton et sur le côté des joues, dessine comme un collier.

Les Oudjada chaussent des babouches en cuir jaune, ou lorsqu'ils sont peu fortunés, de simples semelles tressées avec de l'alfa. Pour marcher dans la boue, ils se servent de socques en bois montées sur quatre pieds.

Les chaussettes, rarement employées, sont toujours en laine blanche et de fabrication locale ; on les met pour se préserver du froid.

Les femmes portent une sorte de chemise de toile blanche sans manches, puis une robe à manches courtes et larges en soie, en drap ou en étoffe de coton suivant leur condition et, par dessus, un transparent en mousseline à dessins. La taille est prise dans une large ceinture de cuir rehaussée de dessins de soie ou de laine et de paillettes de cuivre. Les femmes du peuple remplacent cette ceinture par un chiffon quelconque, elles ne mettent pas de transparent. Beaucoup de femmes mettent sous leur vêtement un pantalon léger en cotonnade. Les pieds sont nus dans des babouches en cuir jaune, rouge ou vert, brodées de soie de diverses couleurs. Quelques femmes ont sur la tête, particulièrement pour les fêtes, une petite calotte rigide et pointue brodée d'or ou d'argent avec un mouchoir de soie aux couleurs vives noué par dessus ; celles qui n'ont pas de calotte placent le mouchoir directement sur la tête.

On trouve à Oudjda deux femmes circulant sous le costume masculin, sans que personne songe à s'en offusquer, ce sont des étrangères ; elles fument dans la rue mais ne se livrent à aucune excentricité. L'une d'elles est une ancienne prostituée arrivée à la suite des mahallas, elle appartient à la secte des Aïssaoua et prend part à tous les exercices publics de cette secte.

Les petits garçons sont vêtus de djellabas en laine grise ou en drap de nuance généralement bleue, gris-perle ou marron ; ils sont habillés dans le même genre que les hommes.

Les jeunes filles s'habillent d'une façon analogue à celle de leurs mères.

ALIMENTATION

La cuisine n'est pas très variée ; avec la viande, la farine, les pâtes et les légumes sont les principales denrées utilisées pour l'alimentation.

Le pain de froment ou d'orge est pétri en petites galettes plates et cuit au four ; dans le pain de froment on ajoute quelquefois de l'anis. La viande est rôtie au four avec du beurre et du safran, elle n'est mise à bouillir dans la marmite que pour être servie avec le couscous ou pour être accommodée en *tadjin*. Le tadjin est un plat de viande en sauce auquel on ajoute des œufs, des amandes, des raisins secs, des pruneaux, des légumes divers, etc.

Le couscous (*tâam*) est d'abord imbibé de beurre, puis

saupoudré de sucre et de cannelle. La sauce (*merga*) est préparée aux légumes et à la viande et assaisonnée avec un peu de poivre rouge (*felfel*) et beaucoup de poivre noir ; d'une couleur pâle, quoique très relevée, elle a peu de goût ; on la sert à part.

Le potage (*cheurba*) est préparé avec du riz, du vermicelle, etc., soit au bouillon de viande, soit au lait ; on y met indifféremment de l'huile ou du beurre. On peut aussi faire la cheurba avec du *mehamsa*, sorte de couscous à gros grains ; dans ce cas on préfère la préparation au lait.

Les crêpes sont faites avec une pâte de farine et d'eau et sautées à l'huile ; on les mange trempées dans de la sauce de poulet ou de viande. Comme dessert les Oudjda se contentent généralement de petits gâteaux de semoule frits à l'huile. Les pauvres gens mangent des escargots ; ce mets n'est pas recherché et rend surtout des services pendant les années de disette.

Tous ceux qui le peuvent ordonnent ainsi leurs repas :
Au lever, pain et café.

Vers midi, déjeuner composé de viande ou de légumes, thé.

Dans l'après-midi, trois tasses de thé.

Vers neuf heures du soir, dîner, *tâam* (couscous) ou viande et légumes, thé.

HYGIÈNE

Malgré l'abondance de l'eau à Oudjda beaucoup d'habitants ne font que le simulacre des ablutions rituelles, mais le bain maure est assez fréquenté. Il est réservé aux femmes depuis deux heures environ de l'après-midi jusqu'au coucher du soleil ; en dehors de ces heures il reste constamment ouvert aux hommes. Les femmes se rendent au bain tous les cinq, dix ou quinze jours environ et se baignent toutes nues ; les hommes viennent en moyenne trois fois par mois et conservent un léger voile. Pour l'amel et le cadi on condamne l'établissement de façon à les laisser seuls.

Les maladies régnant le plus souvent en ville sont les fièvres, la variole, la fièvre typhoïde, les maux d'yeux.

Pour guérir les fièvres les tolba confectionnent des amulettes, ou écrivent des paroles magiques sur des feuilles de laurier-rose ou d'olivier que l'on fait ensuite brûler.

La variole apparaît tous les deux ou trois ans, quelquefois deux années de suite ; on a recours comme d'habitude aux amulettes. Les indigènes connaissent les effets de la vaccination et la laissent volontiers pratiquer sur les enfants.

La fièvre typhoïde serait assez fréquente ; on la traite avec des feuilles de poirier ou du son cuit à l'étuvée qu'on applique sur la tête ; on prétend que si cette médication provoque la sudation le malade est sauvé.

Les maux d'yeux, dont beaucoup de gens sont atteints, paraissent d'us en majeure partie à la malpropreté. On emploie couramment comme remède une poudre grisâtre appelée *toutia* ; sa composition est la suivante : sulfate de zinc, tartre, alun de l'Yemen, feuilles de jasmin, feuille de tabac, *allal* (plante du Sahara), fiel de vautour et fiel de hérisson, on ajoute du jus de grenade aigre, on laisse fermenter le tout pendant deux jours et on pile la pâte obtenue dès qu'elle est sèche.

Anciennement la médecine indigène était exercée à Oudjda par les nommés Fekir ben Abdelkerim et Si ben Ouadah ; ils soignaient les différentes maladies avec des préparations variées et les plaies par le feu, ou avec des emplâtres de goudron ou de beurre ; ils savaient réduire les fractures et placer des attelles. Fekir ben Abdelkerim était le *toubib* le plus réputé ; il possédait des livres de médecine ; son fils vit actuellement en Algérie dans la tribu des Beni Ouacine.

Aujourd'hui les indigènes tendent de plus en plus à s'adresser au médecin du dispensaire français ; néanmoins quelques-uns se confient aux soins d'un toubib des cheurfa Oulad Sidi Moussa.

MARIAGE

Les hommes ont recours aux bons offices des femmes âgées, afin d'obtenir des renseignements sur les jeunes filles qu'ils recherchent en mariage ; dans bien des cas ils s'arrangent pour les apercevoir à la dérobée, et sans qu'elles s'en doutent, dans des maisons amies. Les jeunes filles n'ont qu'un rôle passif pendant les négociations, elles ne connaissent pas ceux qui deviendront leurs époux.

Les différentes phases du mariage se déroulent toujours dans un ordre invariable. Le prétendant fait faire sa

demande par un *oukil* (fondé de pouvoirs) à la famille de sa future. Lorsqu'on s'est mis d'accord sur le chiffre de la dot, on prévient le cadi qui envoie ses *adoul* (notaires) à la maison de la fiancée, où se trouvent les *oukils* des deux parties ; si la femme a déjà été mariée elle ne prend pas d'*oukil* et se charge elle-même de ses intérêts. Les *adoul* dressent l'acte, après quoi le mari verse le montant de la dot promise.

Dès que ces formalités sont terminées, il y a fête dans la maison de la mariée qu'entourent toutes ses amies ; les hommes ne sont pas reçus. A la tombée de la nuit ces femmes conduisent l'épousée au domicile de son mari, elles la placent au milieu d'elles recouverte d'un voile et l'emmènent à pied en chantant ; quand elle est très jeune une solide matrone la prend sur son dos ; à l'arrivée toutes s'installent dans la chambre nuptiale.

Pendant ce temps le mari se promène ailleurs ou se tient au bain maure ; s'il est jeune il a revêtu ses plus beaux habits et rabattu son *haïk* sur les yeux. Ses compagnons le hissent sur un cheval et l'escortent, trois ou quatre cavaliers le précèdent, quatre autres marchent derrière lui, à droite et à gauche deux piétons l'éventent avec des mouchoirs de soie, car il est le *sultan* du jour. La *nouba* précède le cortège, les sons des instruments se mêlent au bruit de la poudre. Les hommes âgés se soustraient à toute cette pompe pour ne pas se rendre ridicules ; le moment venu ils rentrent chez eux à la dérobée.

En arrivant devant la maison, le mari y pénètre sans accomplir aucun acte spécial, il rejoint sa femme que ses compagnes laissent seule dans la chambre nuptiale. La mariée a été parée pour la circonstance, ses pieds et ses mains sont enduits de henné, ses sourcils sont peints et elle a du rouge sur les joues, elle ne porte pas de ceinture. Après la consommation du mariage, l'époux passe à un de ses amis le linge de son épouse ; celui-ci le remet aux femmes, qui vont le porter processionnellement à la mère en faisant de la musique et en poussant des *you-you* stridents.

Les invités passent la nuit dans la maison ; le chef de famille envoie aux femmes du thé, du café et des aliments ; les hommes se tiennent dans la cour ; l'usage veut qu'ils se procurent et paient eux-mêmes le thé et le café qu'ils consomment. A l'aurore, les camarades du *sultan* l'emmènent s'amuser dans les jardins, la jeune femme reste assise

dans sa chambre, une de ses amies remplit l'office de vizir et parle à sa place, tandis que les autres se divertissent.

Ces fêtes se continuent pendant trois ou sept jours ; le dernier jour la femme met sa ceinture et le mari va faire visite à ses beaux parents qui l'invitent ; les nouveaux époux peuvent alors reprendre leur existence normale.

Le tableau ci-dessous donne la proportion des polygames par rapport à la population masculine adulte. En août 1909 cette proportion était de 20,78 %. La plupart des polygames n'ont que deux femmes, car au-dessus de ce chiffre le train de maison devient vite dispendieux.

QUARTIERS	Population masculine adulte	Les polygames suivant le nombre de leurs épouses ou concubines					Nombre de polygames
		6	5	4	3	2	
Oulad Amrane et Achegfane	330	»	2	3	4	44	53
Ahel Oudjda	119	»	»	1	2	15	18
Oulad el Gadi	220	»	»	»	10	51	61
Ahel el Djamel	138	»	»	2	6	29	37
Oulad Aïssa	73	»	1	1	1	15	17
Kasba	105	»	»	»	2	9	12
Algériens	314	1	1	3	7	60	72
TOTAUX . . .	1299	1	4	10	32	223	270

NAISSANCES

La stérilité est une tare, elle déconsidère les femmes qui en sont frappées ; aussi, pour éviter le divorce, ces malheureuses font-elles force pèlerinages aux sanctuaires des marabouts les plus réputés, où elles accrochent de petits morceaux de chiffons. Les femmes ayant déjà enfanté préparent, lorsqu'elles désirent une nouvelle grossesse, un mets quelconque contenant une grande quantité de *ras el hanout* (épices) ; elles mangent ce plat en temps opportun de manière à être fécondées.

C'est seulement à la demande de leurs maris que les

femmes cherchent à éviter la maternité ; dans ce cas elles absorbent autant de grains de plomb de chasse qu'elles veulent être immunisées d'années.

Pendant toute la durée de la grossesse la femme ne prend aucun soin particulier ; elle prie Dieu de lui donner un garçon, dont la venue au monde sera une joie pour le père.

Quand vient l'heure de l'accouchement la malade s'abandonne aux mains d'une matrone, qui néglige les soins de propreté les plus élémentaires. Les hommes ne sont pas admis dans la chambre, pas même le mari, mais un bruyant essaim de femmes, de fillettes et même de petits garçons entoure la patiente, qui aurait alors besoin de beaucoup de calme. Si l'accouchement est laborieux, on lui fait boire pour le faciliter de l'eau dans laquelle le mari s'est lavé le gros orteil du pied gauche. Après la naissance de l'enfant la délivrance est enterrée dans la maison ou à l'extérieur. Le lendemain l'accouchée invite à déjeuner toutes les femmes de sa famille. Le septième jour c'est le père qui, à son tour, égorge un mouton et invite ses amis. Au cours de ce repas il donne à l'enfant le nom qu'il a choisi lui-même.

CIRCONCISION

Les enfants sont circoncis de deux à six ans. La veille du jour où doit être pratiquée l'opération, le père donne une fête à laquelle sont invités les parents et amis ; on danse, on fait même parler la poudre. Le lendemain l'enfant est circoncis par un barbier, qui se sert de ciseaux et ne met aucun pansement ; il se contente de tremper la plaie dans un mélange de blanc d'œuf et de minium appelé *zerqtoun*. Le jour suivant le barbier applique du beurre à l'aide d'une plume, la famille continue ensuite ce traitement jusqu'à la guérison, qui survient au bout de quatre ou cinq jours. Le père de l'enfant paie le salaire du barbier ; lorsque c'est un notable on amène chez lui les enfants pauvres en âge d'être circoncis, ils sont opérés à ses frais en même temps que son fils.

DÉCÈS

Quand un décès survient dans une famille, les hommes ne font pas de toilette spéciale ; quelquefois les femmes salissent leurs vêtements avec de la suie et pleurent en

s'égratignant le visage. Il existe aussi des pleureuses professionnelles ; on en convoque une ou deux que l'on paye ; elles se tiennent au milieu du groupe des femmes et les excitent par leurs cris. Les *tolba* viennent à la maison laver le mort et le coudre dans un linceul, puis ils récitent les prières et tout le monde se retire jusqu'au moment de l'enterrement. La toilette mortuaire des femmes est faite par des femmes rétribuées, on les enveloppe dans sept linceuls ; les femmes de Tlemcen sont ensuite placées dans un cercueil de bois peint en jaune.

Peu d'heures après la mort le cadavre est chargé sur une civière et porté au cimetière. Les parents et amis se réunissent au domicile mortuaire, les femmes de la famille suivent le convoi et se placent derrière les hommes. En arrivant au cimetière les *tolba* font la prière à côté de la dépouille mortelle, les assistants prient à l'endroit où ils se trouvent.

La fosse a été creusée à l'avance par des ouvriers, le cadavre y est descendu, les hommes se tiennent autour, les femmes vont s'asseoir à l'écart. On ne met rien à côté du cadavre ; dès qu'il est orienté convenablement les ouvriers ferment la fosse avec des perches d'olivier ou, plus rarement, avec des dalles que l'on recouvre de terre malaxée avec de l'eau. Si l'on inhume une femme, elle est mise en terre par ses parents ; on la dérobe aux yeux des assistants à l'aide d'un haïk étendu au dessus d'eux. Pendant la durée de ce travail, les *tolba* psalmodient la *fatiha* et le chef de famille leur distribue de l'argent. Les *chehoud* (témoins) sont placés de suite sur le tombeau. L'inhumation terminée, les assistants se séparent. Les *tolba* viennent prier sur la tombe trois ou sept jours de suite, ils sont invités chaque jour par la famille, ainsi que les vieilles femmes qui viennent passer ce temps en compagnie des parentes du défunt.

La forme extérieure des tombes comporte quelques légères variantes ; c'est tantôt une simple levée de terre, un tumulus aplati avec une bordure de gros cailloux fichés, tantôt un tumulus recouvert de petits cailloux accolés ; les tombes maçonnées sont très rares, on n'en trouve guère qu'à l'intérieur des zaouïas. Chaque tombeau est surmonté des deux témoins qui existent sur toutes les sépultures musulmanes, ce sont généralement des bâtonnets en bois d'olivier avec des crans sur les côtés.

Les cimetières sont nombreux autour de la ville, il s'en

trouve également à l'intérieur des murs, mais on n'y enterre plus actuellement ; il en est de même pour ceux qui avoisinent la plupart des vieilles *koubbas*. On ne porte à Sidi Yahia que les cadavres de quelques notables. Les cimetières utilisés de nos jours sont les suivants : (Pl. XV)

Quebourate Sidi Mokhtar, au nord de la ville et à côté de la koubba du même nom. Il a été donné il y a une vingtaine d'années par un homme des Oulad Amrane. Les Oulad Amrane et Ahel el Djamel y enterrent leurs morts.

Quebourate Sidi Chafi, à l'ouest de la ville et près de la koubba de Sidi Chafi. Une partie des tombes sont anciennes, il y a aussi des tombes récentes appartenant aux Oulad el Gadi.

Quebourate Sabouni et El Hadj el Madani, devant Bab el Gharbi. Le côté est a été donné il y a environ huit ans par El Hadj Mohammed Sabouni, gros commerçant d'Oudjda ; le haouch de Sid El Hadj el Madani est dans une autre parcelle à l'ouest ; il y a donc en réalité deux cimetières contigus, ils sont utilisés de préférence par les Oulad el Gadi.

Quebourate Oulad Aïssa, dans les jardins, au sud du du rempart de la kasba. Il y a plusieurs parcelles ; comme l'indique leur nom, on y enterre les Oulad Aïssa.

Guern el Djamâa, à l'est de la ville et à l'origine de la piste de Sidi Yahia. Le cimetière n'existe que depuis quatre ou cinq ans, il est utilisé par les Ahel Oudjda et les Achegfane.

Quebour Obbaza, sur l'esplanade au nord-est de Bab Sidi Abd el Ouahab. Certaines des tombes sont très anciennes. On y enterre des Oulad Amrane, Ahel Oudjda, quelquefois des notables des Oulad el Gadi ; beaucoup de marabouts auraient été inhumés dans ce cimetière.

D'après la légende, le terrain aurait appartenu, il y a fort longtemps, à deux individus qui y creusaient un jour des rigoles pour arroser leurs cultures. Ils firent vœu d'affecter ce terrain à une fondation pieuse s'ils terminaient leur travail avant deux heures de l'après-midi. Avec l'aide de Dieu ces hommes purent mener leur entreprise à bonne fin avant l'heure dite, ils s'empressèrent donc de tenir leur promesse et c'est depuis cette époque qu'on enterre en ce lieu.

JEUX, DANSES

Les jeux en usage à Oudjda sont en général connus et n'ont rien de très curieux. Les hommes jouent aux cartes espagnoles, aux dominos, aux dames. Les commerçants fasis vont volontiers passer de temps à autre l'après-midi dans les jardins, où ils font d'interminables parties de cartes en absorbant du thé.

Tous les habitants de la ville sont des sédentaires endurcis, bien peu montent à cheval. Les personnes aisées et les agents du Makhzen se promènent le plus souvent sur des mules harnachées avec un *barda* (bat) recouvert d'étoffe rouge et muni d'étriers. Les adultes et les enfants se livrent quelquefois au jeu de la *qora*, qui consiste à chasser une balle entre deux camps adverses avec des bâtons recourbés.

Les enfants pratiquent en outre les principaux jeux suivants : *sik*, *tahfirine*, *mâaiza*, *tfouh âalâah*.

Le *sik* se joue à quatre, deux contre deux, avec des baguettes découpées dans de petites branches fendues par le milieu. On les jette en l'air ; quand elles retombent c'est tantôt la face bois, tantôt la face écorce qui est visible. On marque 1 pour une face bois et trois faces écorce, 4 pour quatre faces bois et 6 pour quatre faces écorce ; tous les autres coups sont nuls. Le joueur amenant des points continue à jouer jusqu'à ce qu'il fasse un coup nul ; on fixe la partie à un certain nombre de points, le camp qui l'atteint le premier est vainqueur.

Le jeu dit *tahfirine* (1) consiste à faire dans le sol huit trous disposés sur deux rangées parallèles, dans chacun desquels on place six petits cailloux ; les deux joueurs déplacent les cailloux suivant certaines règles, de manière à s'enlever le plus tôt possible tous leurs jetons.

Mâaiza a beaucoup d'analogie avec *tahfirine*, mais les trous ne contiennent que quatre cailloux. On ne prend pas les jetons, on tâche d'en placer quatre dans un trou de façon à obtenir l'avantage appelé *mâaiza*, d'où vient le nom de ce jeu.

Pour jouer au *tfouh âalâah*, chaque partenaire fait de petits tas de sable en des endroits cachés ; il cherche ensuite ceux de ses compagnons qu'il détruit. Les joueurs parve-

(1) *Tahfirine* est la forme berbérisée du mot arabe *hofor* qui signifie trous.

nant à garder intacts tous leurs tas de sable sont proclamés vainqueurs.

Depuis l'occupation d'Oudjda les enfants tendent à adopter la plupart des jeux des petits européens.

Lorsque les femmes dansent elles se placent sur deux rangs ; parmi elles se trouvent des joueuses de *bendir* marquant le rythme sur leurs instruments.

Dans les fêtes les hommes dansent avec leurs fusils lors des entr'actes de la *fantasia*, les jeunes gens se mêlent parfois aux femmes et viennent danser dans leurs rangs.

Les cavaliers pratiquent le jeu de la poudre à la façon habituelle ; les piétons font une *fantasia* qui est une véritable danse des fusils de certaines tribus du Sud.

CHAPITRE IV

La vie religieuse et intellectuelle

LE CULTE, LES FÊTES ET L'ÉDUCATION RELIGIEUSE

Le culte officiel fonctionne sous la direction du *cadi* ; le personnel est rétribué sur les fonds des *habous* et composé comme suit :

Djamâa el Kébir. —	1 imam	à 6 douros	par mois.
	3 moueddin	à 4 douros	—
	8 hazzab	à 2 francs	—
Djamâa Sidi Okba. —	1 imam	à 4 douros	—
	1 moueddin	à 3 douros	—
	6 hazzab	à 2 francs	—
Djamâa Heddada. —	1 imam	à 2 douros	—
	1 moueddin	à 1 douro	—
	4 hazzab	à 2 francs	—
Autres mosquées. —	1 imam	à 1 douro	—
	1 moueddin	à 1 douro	—
	3 hazzab	à 2 francs	— (1)

Dans chaque mosquée, le *moueddin* perçoit 3 fr. 50 par mois pour l'éclairage et l'entretien des instruments destinés au puisage de l'eau. A Djamâa el Kebir, où l'on allume huit lampes, un employé spécial est chargé de ce service moyennant une rétribution de trente francs par mois.

Par exception le service des *habous* fait une gracieuseté aux *zaouïas* des Derqaoua, des Kerzazia, de Mâ el Aïnine et de Sidi Ali ben Abderrahman de Za. Il donne un douro par mois aux *imams* de leurs mosquées et pourvoit à l'éclairage de celles-ci, bien que ce soient des édifices privés.

La partie de la population qui est affiliée aux ordres religieux est assez fanatique, le restant paraît plutôt tiède, quoique suivant à peu près régulièrement les prières de la

(1) L'imam est l'officiant qui dirige la prière, le *moueddin* fait l'appel à la prière du haut du minaret et les *hazzab* récitent par cœur chacun une fraction différente du Coran, qui est divisé en soixante parties ou *hizb*.

mosquée. Les femmes ne sont jamais admises dans les mosquées, où aucun emplacement ne leur est réservé ; elles sont d'ailleurs en général peu religieuses, beaucoup ne font même pas la prière. Les vieilles femmes affiliées à un ordre peuvent aller à la mosquée le vendredi ; elles y entrent seules vers deux heures de l'après-midi ; elles sont également reçues dans les mêmes conditions, si leur cheikh les convoque pour un exercice religieux.

Les fêtes de l'année sont : le *mouloud*, l'*âïd es sghir*, *âarafa*, l'*âïd el kebir*, *âachoura* et les *nefqas*.

Le *mouloud* commémore la naissance du Prophète ; c'est une grande fête : celui qui ne peut pas égorger un mouton pour lui seul le fait en commun avec plusieurs voisins ; il y a grand repas dans les familles. Le jour du *mouloud*, la confrérie des Aïssaoua se livre publiquement aux danses rituelles de l'ordre. Les *khouan* (1) ont la tête et le torse nus ; ils balancent le haut du corps en poussant des hurlements féroces ; certains se font des estafilades avec un couteau ou une vieille lame de sabre, d'autres se déchirent la langue avec les ongles, tous ces malheureux n'ont plus rien d'humain. Les femmes, leurs cheveux flottants, prennent part à cette brutale manifestation ; la vue de ces misérables créatures est écœurante. Les *moqaddems* (2) dirigent le triste cortège armés de bâtons, avec lesquels ils maintiennent les plus forcenés. La procession, précédée de l'étendard de la zaouïa, se rend chez l'amel qui fait jeter un mouton au milieu de la foule des *khouan*. C'est alors une mêlée confuse et horrible, la pauvre bête est déchirée vivante ; en un clin d'œil ses membres pantelants, ses viscères sont arrachés et dévorés par ces sauvages, qui se barbouillent la figure et le corps de sang. Le spectacle est révoltant, il se renouvelle chaque année à la même époque (Pl. XVIII, fig. 1). Dans les zaouïas des Derqaoua, des Qadria et de Sidi Ali ben Abderrahman de Za, on commence à lire le *Sidi El Aroussi* (3) au début du mois du *mouloud* ; cette lecture se termine le vingt-quatrième jour du mois, elle est suivie d'un repas qui réunit tous les *khouan*.

(1) *Khouan*, disciples.

(2) *Moqaddem*, délégué du chef de l'ordre ; on lui donne parfois aussi le titre de cheikh, bien qu'il soit réservé au maître de l'ordre.

(3) *Sidi El Aroussi* est un auteur qui a composé un recueil de poésies à la louange du prophète.

L'*âïd es sghir* clôture le jeûne du mois de *ramadan*. Les indigènes revêtent leurs habits de fête, ils font l'aumône de quelques poignées d'orge aux malheureux.

L'*âïd el kebir* est la plus grande fête ; chaque famille est tenue de sacrifier un mouton dans sa maison, c'est la raison pour laquelle l'*âïd el kebir* est souvent désigné sous le nom de fête des moutons. Le sang de la victime est recueilli, on lui attribue toutes sortes de vertus ; les malades s'en frottent le corps pour guérir ; certains conservent une partie de ce sang. Le matin on fait la prière générale sur l'esplanade devant la porte de Sidi Abd el Ouahab, à l'extérieur des murs. Les gens se complimentent, on fait la *fantasia* et, lorsque le Makhzen avait des pièces d'artillerie à Oudjda, on tirait le canon. Les réjouissances durent deux ou trois jours, pendant lesquels on s'invite mutuellement jusqu'à épuisement des provisions.

Aarafa a lieu la veille de l'*âïd el kebir*, le jour où les pèlerins de la Mecque font l'ascension du djebel Aarafa. Les petites filles font la tournée des maisons, on leur remet un peu d'orge qu'elles gardent jusqu'à la fin de l'*âïd el kebir*, elles font ensuite cuire le grain avec de la viande et mangent ce mets qui doit leur apporter la bénédiction divine.

Aachoura, ou fête de la dîme, est consacrée aux aumônes. On fait un repas de famille la nuit dans les différentes maisons et l'on distribue autant que possible aux pauvres le quarantième de l'argent que l'on possède. Cette évaluation est naturellement toute théorique ; on peut être sûr que les riches s'arrangent pour tranquilliser leur conscience sans faire des prodigalités. Un procédé courant consiste à faire l'aumône aux membres de la famille sans fortune, dont on a l'entretien à sa charge.

Les *nefqas* (1) sont des réunions à caractère religieux qui servent de prétexte à des dîners. Il y en a six par an : deux dans chacun des mois de *redjeb*, *châabane* et *ramadan*, les 15 et 27 du mois.

Au début et à la fin du jeûne de *ramadan* on tire un coup de fusil dans les maisons. Pendant toute la durée du jeûne, des musiciens s'installent au sommet du minaret de la grande mosquée et jouent de la *ghaïta* à l'heure du dîner et vers deux heures du matin.

(1) *Nefqa* vient du verbe *anfeq*, faire de la dépense, alimenter, fournir des aliments.

L'éducation religieuse des enfants est faite à l'école pour ceux qui la fréquentent. Certains pères lettrés se chargent d'enseigner eux-mêmes la religion à leurs garçons et les emmènent à la mosquée quand ils s'y rendent. Les illettrés, qui sont peu au courant des pratiques religieuses, demandent à un taleb de montrer à leurs enfants celles qui sont les plus essentielles.

MOSQUÉES

On compte à Oudjda treize mosquées publiques, dont trois seulement sont importantes : *Djamâa el Kebir* ou grande mosquée, *Djamâa Sidi Okba* et *Djamâa Heddada* ; on y fait la *khotba* (prône) le vendredi. Les autres mosquées sont de simples maisons délabrées et fort sales ; les fidèles y font des ordures en pleine cour. Il faut remarquer que les trois édifices principaux ne sont guère mieux tenus ; on ne trouve des cabinets d'aisances qu'à la grande mosquée, encore sont-ils des plus malpropres.

Djamâa el Kebir (Pl. XI, 33, Pl. XVIII, fig. 2 et Pl. XIX, fig. 1 et 2) est à côté de l'angle nord de la kasba. Elle comprend dix nefs parallèles au petit axe avec quatre rangées de piliers réunis par des voûtes surbaissées ; l'ensemble de la construction est donc supporté à l'intérieur par trente-six piliers. On pénètre dans la mosquée par trois portes ; la porte principale sur la façade ouest et deux portes plus petites sur la façade nord. Le *mihrab* (1) est dans la sixième nef à partir du nord, en face la porte principale.

Les nefs ont environ trois mètres de large ; elles sont couvertes avec des tuiles creuses reposant sur des chevrons jointifs en rondins de thuya. Les fermes, placées à environ cinq mètres au-dessus du sol, sont également faites avec des rondins du même bois assemblés de façon sommaire ; elles comportent deux arbalétriers, un entrail formé de deux perches fixées l'une au bout de l'autre, un faux entrail et un poinçon qui descend jusqu'à l'entrail. Les chevrons s'appuient sur trois pannes dont une panne faîtière. La décoration des façades est à peu près nulle. Chaque porte est surmontée d'un auvent de faible saillie, les deux petites portes secondaires sont entourées de dessins grossiers paraissant anciens (Pl. XIX, fig. 1). A l'intérieur, des

(1) *Mihrab*, niche orientée à l'Est et qui indique la direction dans laquelle il faut prier.

dessins du même genre, dont les principaux motifs sont des rosaces et des triangles, figurent au-dessus des arcades, sauf dans les deux nefs du nord, qui auraient été refaites sous le règne de Mouley Slimane, au début du ^{xix}^e siècle.

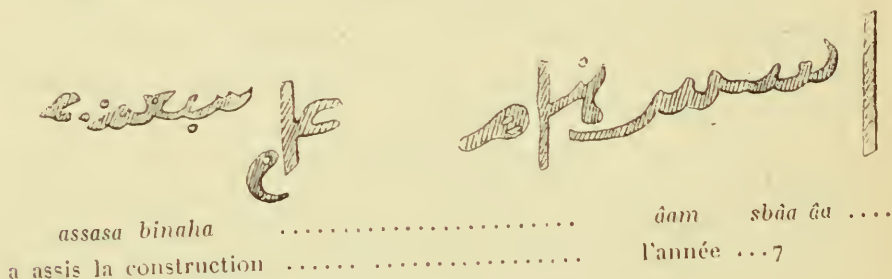
Le *mihrab* est curieux et assez joliment ouvragé ; on y voit des arabesques en stuc entourées d'inscriptions en caractères andalous ; à la partie supérieure il y a quelques spécimens d'écriture koufique.

Le mobilier n'est pas luxueux. Le *nimber* a été fait du temps de l'amel Ali Guider, en 1880 ; c'est une chaire à huit gradins en bois blanc peint avec des couleurs où domine le vert ; en temps ordinaire on remise le nimber dans une petite pièce à côté du mihrab. Une pendule à balancier, des nattes étendues sur le sol, d'autres qui garnissent le bas des murs et des piliers, huit veilleuses en verre blanc complètent l'ameublement. Dans la cour et sur le sommet du mur de la *mahakma* du cadî est un petit cadran solaire horizontal. Il a été fait par un personnage idoine venu de Fez avec la mahalla à l'époque des événements roguistes.

Le minaret (Pl. XIV, fig. 2 et Pl. XVIII, fig. 2) est placé à l'angle sud-ouest de la mosquée, il est en brique et de forme carrée, sa hauteur totale est de 24 mètres. Au centre existe un massif de maçonnerie, l'escalier court entre ce massif et le mur extérieur. Sur la plate-forme du sommet s'élève un petit édicule carré, ayant sur ses faces des plates-bandes de briques émaillées vertes et blanches ; il se termine par une coupole qui porte une tige à trois boules de cuivre. Le corps du minaret est ornementé de trois étages de dessins en saillie. En haut ce sont des colonnettes réunies par des sortes d'ogives faites d'une série de demi-cercles jointifs ; au milieu, les colonnettes plus petites supportent plusieurs rangs d'ogives analogues ; vers le bas, la décoration est constituée par une arcade unique ayant sensiblement la forme des précédentes. Un peu avant d'atteindre la plate-forme, il y a dans l'escalier un recoin fermé par une porte où se trouvent deux pendules à balancier que le *moueddin* consulte avant de crier ses appels à la prière.

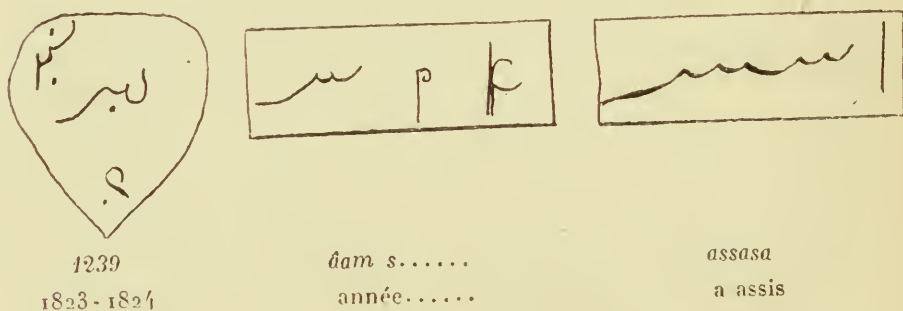
La grande mosquée a été commencée en 1298 par le sultan merinide Abou Yacoub Youcef. Les fragments d'une inscription koufique apparaissent encore au milieu du panneau inférieur de la face ouest du minaret. La plus grande partie de cette inscription manque, elle était tracée

sur des briques vernissées de différentes couleurs. La pâte de ces briques est rouge, elle est visible aux endroits où on a gratté l'émail pour former les lettres. Il ne reste plus de cette inscription que ce qui suit :



Les murs de la salle de prière sont en très mauvais état, il a fallu les étayer à l'est ; la toiture aurait également besoin de réparations. Le minaret, dont la partie supérieure menaçait ruine, vient d'être restauré. En effectuant les travaux, on a trouvé, dans les platras inclus entre le bétonnage de la plate-forme supérieure et les voûtes qui la supportent, trois fragments de briques faits d'une pâte blanche très fine et couverts de lettres ; l'un d'eux porte une date.

Voici la reproduction de ces fragments :



La date se rapporte sans doute à une réparation exécutée au commencement du règne du sultan Mouley Abderrahman ; le restant de l'inscription paraît être une copie de celle du minaret.

Djamâa el Kebir est placée sous le vocable de Sidi Yaya ben Younes.

Imam : El Hadj Ahmed ben Thami. Le prône du vendredi est fait par El Hadj Abderrahman bel Hachemi.

Djamâa Sidi Okba (Pl. XI, 39) se trouve dans le quartier des Oulad Aïssa. Elle a six nefs de trois rangées de piliers,

soit un total de quinze piliers pour tout l'édifice. Les trois nefs du nord sont les plus anciennes ; la deuxième, où était autrefois le *mihrab*, a un toit à deux pentes comme ceux de la grande mosquée ; toutes les autres nefs sont à terrasse. Les trois nefs du sud ont été construites vers 1906 ; cet agrandissement a entraîné le déplacement du *mihrab* et le percement d'une deuxième porte dans la façade ouest.

On prétend que *djamâa Sidi Okba* serait plus ancienne que *djamâa el Kebir*, et qu'elle aurait été reconstruite au moins deux ou trois fois ; à l'origine elle aurait eu un minaret.

Imam : Mohammed ben Aïssa des Chiadma.

Djamâa Heddada (Pl. XI, 34) est située dans le quartier des Ahel Oudjda. Elle n'a aucune architecture, c'est une grande maison à terrasse, dont l'intérieur est partagé en cinq nefs de deux rangées de piliers ; la couverture est donc supportée par huit piliers. On la dit ancienne ; elle aurait été bâtie par une femme nommée Heddada et reconstruite du temps de l'amel Abd el Malek es Saïdi, entre 1881 et 1889.

Imam : Bouzian ben Aouchi.

Djamâa Gheriba (Pl. XI, 35), dans le quartier des Oulad Amrane. A été reconstruite il y a une quarantaine d'années. Elle aurait été bâtie aux frais d'une femme du nom de Gheriba.

Imam : Mokhtar ben Khatir.

Djamâa Zitouna (Pl. XI, 36), dans le quartier des Oulad Amrane. Elle est ancienne et n'aurait jamais été rebâtie. Elle tire son nom d'un olivier qui est dans la cour.

Imam : Lahcene ben Brahim.

Djamâa Haïmer (Pl. XI, 37), dans le quartier des Oulad Amrane. Elle a été reconstruite il y a environ 25 ans. Sidi Haïmer qui l'aurait fait bâtir est inhumé à l'intérieur, c'était un saint dont on a perdu le souvenir.

Imam : Ahmed ben Abdelkader.

Djamâa Berghouts (Pl. XI, 38), dans le quartier des Oulad Amrane. Elle est ancienne et a été refaite il y a une cinquantaine d'années. Son nom lui vient de Sidi Berghouts (Monseigneur aux puces) qui y a son tombeau ; on ne sait plus rien de ce saint.

Imam : Tayeb ben Zaouïa el Mazouzi.

Djamâa Makhzen (Pl. XI, 40), dans le quartier des Ahel el Djamel. Elle doit être assez ancienne et a été rebâtie

entre 1892 et 1895, par ordre de l'amel Abdesselamould Boucheta ech Chergui.

Imam : Mohammed ben Abd es Sadok.

Djamâa Djohora (Pl. XI, 41), dans le quartier des Ahel el Djamel. Elle aurait été construite, il y a près de quatre siècles, par les soins d'une femme nommée Djohora et rebâtie vers 1880 au temps de l'amel Ali Guider.

Imam : Ahmed Belgacem.

Djamâa Dalia (Pl. XI, 42), dans le quartier des Oulad el Gadi. Son nom lui viendrait d'une vigne, qui était autrefois dans la cour et a disparu il y a à peu près trente ans : comme elle était trop vieille on l'a arrachée. Cette mosquée serait ancienne.

Imam : Mohamméd ben Tahar.

Djamâa Taha (Pl. XI, 43), dans le quartier des Oulad el Gadi. On croit qu'elle aurait été bâtie par un certain Taha ben Bezza, d'Oran, mais on ne sait pas à quelle époque.

Imam : Ahmed ben Mekki.

Djamâa Lecheheb (Pl. XI, 44), dans le quartier des Oulad el Gadi. Elle aurait été bâtie par un nommé Lecheheb (le blond), on ne sait rien de lui. Elle a été refaite il y a une vingtaine d'années.

Imam : El Hadj Mohammed bel Haoussine, de Mascara.

Djamâa el Bacha (Pl. XI, 32). Au *Dar el Makhzen*, dans la kasba ; elle est réservée à l'amel et à son entourage. On suppose qu'elle a été construite par le caïd Ali el Guennaoui, par conséquent vers 1840. Le khalifa d'Abd el Malek es Saïdi l'a fait agrandir entre 1881 et 1889.

Imam : Ahmed ben Abdelkader ben Tayeb, de Mascara.

ZAOUÏAS (1)

Les zaouïas sont au nombre de onze. Les gens d'Oudjda en nomment quatorze, car ils classent à tort parmi les zaouïas :

1° Au quartier des Oulad Amrane, la maison d'Ahedmed et Mohammed ben Mahieddine (Pl. XI, 50), marabouts dirigeants de la zaouïa qadria de Sidi Aïssa.

2° Dans le même quartier, la maison du marabout

(1) Les renseignements de ce paragraphe sont dus à l'obligeance de M. Ahmed Bennacef. Il serait difficile à un européen de les recueillir sans éveiller les susceptibilités des intéressés.

El Hadj Mohammed ben Abd er Rezaq, qui dirige également la zaouïa qadria de Sidi Aïssa (Pl. XI, 51).

3° Au quartier des Oulad el Gadi, la maison où descendent les chefs de l'ordre des Kerzazia ou leurs moqaddems, quand ils viennent à Oudjda (Pl. XI, 56).

Les zaouïas d'Oudjda n'ont en général pas de fêtes spéciales. Les disciples se réunissent régulièrement pour faire les exercices religieux particuliers à chaque ordre ; le jour du Mouloud, les adeptes de l'extérieur envoient des délégations, qui prennent part à ces exercices.

Les onze zaouïas sont :

Zaouïa Tidjania (Pl. XI, 45), dans la kasba. Elle a été créée en 1904 par Bou Arakia, khalifa et neveu de l'amel actuel, à l'aide de souscriptions recueillies chez les Fasis. La zaouïa mère est à Aïn Mahdi. Cette zaouïa a comme adeptes les commerçants de Fez et une quarantaine d'Algériens. En 1909, Sidi Mohammed ould Mouley Bachir, un des maîtres de l'ordre, est venu la visiter pour la première fois.

Moqaddem : Driss el Boukhari.

Zaouïa Taïbia (Pl. XI, 46), au quartier des Achegfane. Elle a été créée en 1822-1823 par Sidi el Haoussine ben Ramdan. La zaouïa mère est à Ouezzan. Les adeptes sont une partie des habitants d'Oudjda et beaucoup de gens des Beni Snassen. La zaouïa reçoit de temps en temps la visite des cheurfa d'Ouezzan, qui viennent recueillir des ziaras dans l'amalat.

Moqaddem : Ben Ali ould el Hadj Mohammed ben Abbou.

Zaouïa Zïania (Pl. XI, 47), dans le quartier des marchés. Elle a été fondée en 1718 par Si Boumedién ould Si Mhammed Bouzian. La zaouïa mère est à Kenadsa. Elle a comme adeptes les Djaouna (Angad), les Beni bou Hamdoun, Beni Hamlil, Oulad Saïd et Rehamna (Méhaïa), des Beni Yala, Beni Mathar, Beni Snassen, Sedjâa, Beni bou Zeggou, Oulad Amor. Beni bou Yahi, Kebdana, Oulad Settout, Guelaya, des individus des ksours de Debdou et une soixantaine d'habitants d'Oudjda.

Le maître de l'ordre, Sidi Brahim ben Mohammed ben Abdallah, vient visiter la zaouïa tous les deux ou trois ans et recueillir les ziaras ; son khalifa la visite tous les ans. Cette zaouïa est très riche et fait beaucoup de propagande, c'est celle qui a le plus d'affiliés dans l'amalat.

Moqaddem : Mohammed ben Ahmed bel Bekri.

Zaouïa Aïssaoua (Pl. XI, 48), au quartier des Ahel Oudjda. Elle a été créée en 1832-1833 par Bou Yahia et le moqaddem Ben Djerboua. La zaouïa mère est à Meknès. Elle a comme adeptes un certain nombre d'habitants d'Oudjda. En 1909, Sid el Mekki, un des descendants de Sidi Mhammed ben Aïssa, est venu recueillir la ziara.

Moqaddem : Ahmed ben Djerboua.

Zaouïa Qadria d'Abd el Ghani (Pl. XI, 49), au quartier des Oulad Amrane. Elle a été créée en 1892-1893 par El Hadj Mohammed ben Abd el Ghani. La zaouïa mère est à Baghdad. Elle a des adeptes parmi les arabes Triffa, les Kebdana, les Guclaya et à Oudjda. Depuis la mort du fondateur, qui a été tué, cette zaouïa a beaucoup déchu : elle avait à l'origine quatre à cinq cents adeptes.

Moqaddem : Mohammed ould el Hadj Mohammed ben Abd el Ghani.

Zaouïa Qadria de Mouley Rechid (Pl. XI, 53), dans le quartier des Ahel el Djamel. Elle a été fondée en 1847 par El Hadj Mohammed ben Omar, frère de Mouley Rechid. Ses adeptes sont des Beni Khaled (Beni Snassen), Mezaour (Angad), Beni Oukil, Mehaïa, Beni Yala, Beni Guil et des gens d'Oudjda; elle a au total environ trois cents serviteurs religieux. La zaouïa mère est à Nédroma.

Moqaddem : El Hadj Mostefa ould Mouley Rechid.

Zaouïa Qadria de Sidi Aïssa (Pl. XI, 57), dans le quartier des Oulad Aïssa. Elle a été fondée en 1871 par El Hadj Mohammed Sabouni à l'aide d'une souscription. Elle a comme adeptes quelques Beni Guil et une cinquantaine d'habitants d'Oudjda.

Cette zaouïa est sous l'influence religieuse de cinq marabouts des Oulad Mouley Abdelkader : Mohammed ben Mahieddine, Ahmed ben Mahieddine, El Hadj Mohammed ben Abd er Rezaq, Saïd ould Mouley Ali, Abdelkader ould Mouley Ali ; ils habitent tous Oudjda.

Moqaddem : Abdelkader ould el Hachemi.

Zaouïa Kerzazia (Pl. XI, 52), dans le quartier des Oulad Aïssa. Elle a été créée en 1873 par le moqaddem Zaïd Snoussi. La zaouïa mère est à Kerzaz. Les adeptes sont des gens d'Oudjda, dont quelques Algériens, et des Beni Snassen. Tous les ans, le maître de l'ordre ou bien un de ses parents viennent visiter la zaouïa et recueillir les offrandes des adhérents.

Moqaddem : Larbi el Bouzidi.

Zaouïa de Sidi Ali ben Abderrahman de Za (Pl. XI, 54),

au quartier des Ahel el Djamel. Elle a été créée en 1875 par le moqaddem Driss ben Abd el Ouahab. La zaouïa mère est à Za, au lieu dit Narguechoum chez les Beni Mellal. Sidi Ali ben Abderrahman était un chérif alaouite. La zaouïa a comme adeptes des habitants d'Oudjda et des Beni Snassen.

Moqaddem : Ahmed ould Si Driss.

Zaouïa de Mâ el Aïnine (Pl. XI, 55), dans le quartier des Oulad el Gadi. Elle a été créée en 1905 par El Hadj Abderrahman ben el Hachemi ; la zaouïa mère est à Chinguetti, dans la Seguiet el Hamra, au sud du Maroc.

Cette zaouïa n'a que trente-cinq à quarante adeptes, parmi les habitants d'Oudjda et les Beni bou Saïd du cercle de Marnia ; elle ne fait guère de propagande.

Moqaddem : El Hadj Abderrahman bel Hachemi.

Zaouïa Derqaoua (Pl. XI, 58), au quartier des Oulad Aïssa. Elle a été fondée en 1859-1860 par Bou Azza ben Mohammed el Hadj Abdelkader ben El Hadj Mohammed. La zaouïa mère est aux Beni Zeroual (Djebala), près de Fez. Les adeptes sont des gens d'Oudjda, des Deralif (Mezaouir), Beni Yala, Serardja (Beni Oukil), Oulad Ali Chebab (Beni Snassen), soit environ trois cents serviteurs religieux. Mouley Larbi, le petit-fils du fondateur de l'ordre, a cessé ses visites depuis le mouvement roguiste. Cette zaouïa ne fait pas de propagande.

Moqaddem : Mouley el Haoussine ben el Hadj el Khelloufi.

La zaouïa des Derqaoua contient plusieurs tombeaux, elle vend des sortes de concessions. Certains personnages, dont l'amel Ahmed ben Daoudi et un de ses fils, sont enterrés sous une coupole ; les tombes sont au ras du carrelage et faites d'une sorte de mosaïque curieuse, assez artistement exécutée avec des briques vernissées par des ouvriers de Fez.

MARABOUTS

Le culte des saints étant très développé au Maroc, il n'y a pas lieu de s'étonner du grand nombre de chapelles que l'on rencontre en ville et aux environs ; Oudjda a d'ailleurs la réputation d'être une pépinière de santons.

D'après la situation des monuments qui leur sont dédiés les marabouts d'Oudjda peuvent être répartis en quatre groupes principaux :

1^o MARABOUTS DE L'INTÉRIEUR DE LA VILLE

Sidi Abdesselam, il vit encore, mais n'est plus qu'une épave humaine ; c'est un grand vieillard à barbe blanche d'environ quatre-vingts ans, qui a à peu près perdu l'usage de la parole et la faculté de se mouvoir ; il ne quitte pas la koubba où sera son tombeau (Pl. XI, 59).

Sidi Abdesselam serait un chérif édrissite originaire des environs de Merrakech ; il serait venu à Oudjda vers 1880 pour exercer la profession de *taleb*. A cette époque il était déjà pauvre d'esprit et secouait parfois un peu rudement les gens rencontrés sur son chemin ; il lui arrivait même de les insulter ; mais comme il était très pieux sa démenace contribuait à le faire passer pour un grand marabout ; il allait prier sur les tombeaux des saints et vivait d'aumônes.

Au moment de l'occupation d'Oudjda, *Sidi Abdesselam* habitait une petite chambre contiguë au minaret de la grande mosquée, dans la ruelle qui donne accès à la kasba. Un algérien venu avec la colonne française, le nommé Lakhdar ben Saïd, s'institua alors de lui-même son moqaddem et entreprit de lui élever une koubba. Il fit donc une collecte auprès des gens de la ville et de l'extérieur, puis, ayant réuni la somme nécessaire, il construisit, à côté de son logement, le petit monument où les fidèles lui apportent maintenant leurs offrandes.

C'est une jolie koubba à terrasse encastrée dans les maisons ; la façade de la rue est percée d'une porte et de deux fenêtres grillagées fermées par des volets verts.

La koubba de *Sidi Abdesselam* est assez fréquentée, on y apporte des victuailles ; le marabout reste étendu sur des coussins et se contente de fixer des yeux ternes sur les visiteurs.

Parfois on sacrifie devant sa porte un mouton, dont on lui abandonne la dépouille. Lorsque ce sont des femmes qui viennent en *ziara* (1) le moqaddem se retire discrètement et les laisse seules avec le saint personnage.

Certains jours de fête la koubba est illuminée avec des bougies, alors on voit, à l'intérieur, des gens accroupis qui semblent faire la veillée mortuaire de ce moribond.

Les Oudjada ont grande confiance dans la *baraka* (2) de

(1) *Ziara*, pèlerinage suivi d'aumône.

(2) *Baraka*, bénédiction.

Sidi Abdesselam; ils prétendent que ses prédictions se sont toujours réalisées.

On raconte que trois jours avant la fuite de l'amel Abd el Malek es Saïdi, contre lequel les tribus s'étaient révoltées en 1886, il aurait déclaré à son entourage : « Le Makhzen quittera votre pays. » Les événements avaient d'ailleurs pris une tournure si violente, qu'il n'était pas nécessaire d'être un grand prophète pour en prévoir l'issue.

Sidi Châaib (Pl. XI, 60). — Son tombeau est dans la kasba, à côté de la koubba de Sidi Abdesselam. C'est un simple haouch (1) de trois mètres environ de hauteur ; à l'intérieur une vigne tapisse les murs.

On entre par un petit vestibule ; deux lucarnes donnant sur la rue ont des chiffons accrochés à leurs barreaux.

On sait très peu de choses sur ce saint ; les uns le disent originaire des Oulad Bou Châaib d'Azemmour, d'autres des Beni Oukil, d'autres encore des Oulad Sidi Zian, qui habitent actuellement chez les Beni Ouacine ; personne ne peut dire, même approximativement, l'époque à laquelle il vivait. Sidi Châaib a une certaine réputation ; les femmes viennent lui demander de leur faire obtenir des enfants ; on l'implore aussi pour la guérison des malades, des possédés, la réussite des affaires. Autrefois les gens de la ville égorgaient tous les ans, au printemps, une vache devant sa tombe ; depuis environ douze ans cet usage est tombé en désuétude.

Sidi Belal (Pl. XI, 61). — Il n'a qu'une simple petite chambre à la kasba, dans le pâté de maisons situé en face du Dar el Makhzen.

A l'intérieur se trouve un léger soubassement de maçonnerie figurant une tombe ; une porte et une petite fenêtre à barreaux prennent jour sur la place.

Sidi Belal est le patron des nègres ; c'est le premier noir qui se soit converti à l'islamisme ; il était contemporain du prophète ; on l'appelait Belal Ben Hammama, du nom de sa mère ; il doit avoir été enseveli à la Mecque.

La pièce qui lui est consacrée n'est donc pas une sépulture, mais une chapelle dédicatoire comme il en existe dans beaucoup d'autres villes de l'Afrique du Nord.

(1) Le haouch est une enceinte non couverte, tandis que la koubba est couverte généralement avec un dôme; l'haouïta est plus modeste que le haouch, elle est constituée par un petit mur bas.

Le colonel Trumelet en signale une sur la plage, à quatre kilomètres environ à l'est d'Alger; elle aurait été élevée par les nègres, en 1848, lors de l'abolition de l'esclavage. (1)

La chapelle d'Oudjda, dont la clef est déposée chez l'amel, est récente. Elle est l'œuvre du caïd Abdallah du Makhzen, qui, une nuit de 1896, vit en songe Sidi Belal monté sur une autruche. Le saint lui intima l'ordre de lui construire un tombeau. Quoique de race blanche, le caïd Abdallah, qui était un bon musulman, s'exécuta immédiatement et, à la place de la vulgaire haouïta de pierres brutes existant autrefois, il fit faire le sanctuaire que l'on voit maintenant.

Cette pieuse soumission aux ordres de Sidi Belal fut mal récompensée; l'année suivante, lors des troubles de 1897, le caïd Abdallah fut tué dans l'échauffourée du bois de betoums, près Marnia.

Les nègres de la ville racontent que Sidi Belal aurait été surveillant des eaux à la Mecque et qu'il serait venu mourir à Oran où reposerait son corps. Au temps où Oudjda n'était qu'une agglomération de huttes, les esclaves noirs qui s'y trouvaient auraient rapporté d'Oran une pierre provenant des déblais de sa tombe; ils l'auraient enfouie à l'endroit où se trouve la chapelle actuelle.

Tous les ans, à l'époque des figues, les nègres font une tournée en musique pour recueillir les fonds nécessaires à l'achat d'un bœuf, qu'ils égorgent en l'honneur de leur saint. Ils mangent ensuite l'animal sacrifié en compagnie d'autres malheureux.

Sidi Abd el Ouahab (Pl. XI, 62). — La koubba est dans le quartier des marchés, à l'angle du terrain vague où est installé aujourd'hui le marché aux grains et près de Bab ez Zaouïa. Elle est rectangulaire, sa couverture est en forme de voûte; une petite *msella* (2) est attenante à l'entrée (Pl. XXI, fig. 2).

Sidi Abd el Ouahab était un chérif édrissite des Oulad Bou Sbâa de l'Haouz Merrakech; il vint s'établir à Oudjda vers 1345. Ses descendants y vivent encore; le principal d'entre eux est Ahmed ould Moqaddem Si Driss. Ils possèdent bien des dahir les exemptant de toute

(1) TRUMELET. — *L'Algérie légendaire*, p. 354 à 364.

(2) *Msella*, sorte d'oratoire non couvert.

charge, mais aucun de leurs papiers ne fait mention de leur généalogie.

Lorsque le sultan Mouley el Hassane vint à Oudjda en 1876, des Oulad bou Sbâa, qui l'avaient suivi, se présentèrent à eux comme parents. Les Oulad bou Sbâa et les Oulad Sidi Abd el Ouahab fraternisèrent pendant le séjour de la mahalla et se firent des invitations réciproques.

Sidi Abd el Ouahab était adel du cadi Sidi Driss, dont le tombeau est dans les jardins ; il remplit ces fonctions jusqu'à sa mort. Il a laissé le souvenir d'un grand saint ; on lui fait d'assez nombreuses ziaras ; les offrandes sont recueillies par ses descendants.

Sidi Djilali (Pl. XI, 63). — Il a son tombeau contre le mur d'enceinte et à l'extérieur, à côté de la porte Sidi Abd el Ouahab ; c'est une petite koubba de style ancien et à coupole écrasée.

Sidi Djilali était originaire des Oulad Sidi ben Abd el Djebar de Maïz à Figuig. Il vivait à l'époque du précédent ; il fut un des disciples du cadi Sidi Driss et mourut avant lui. Sa postérité s'est éteinte depuis quelque temps ; aussi est-ce un mendiant aveugle, du nom de Daho, qui s'occupe de son tombeau où il couche.

Sidi Mohammed et Tounsi (Pl. XI, 64). — Ce marabout est inhumé dans une mauvaise petite chambre, à l'angle d'une maison écartée des Oulad Amrane ; personne ne prend soin de son sanctuaire.

Sidi Mohammed et Tounsi est complètement oublié ; tout ce qu'on peut présumer, c'est qu'il serait originaire de Tunis, ainsi que l'indique son nom.

Sidi Mohammed Driouech (Pl. XI, 65). — Sa tombe est dans le quartier des Oulad el Gadi, contre le rempart. On lui a élevé en 1909 une koubba à terrasse ; le sommet des murs est ornementé avec de petits merlons ouvragés.

On ne sait absolument rien de ce marabout, que l'on suppose avoir vécu à une époque ancienne. Son nom est un diminutif de derouich ; il signifie par conséquent petit derviche.

Sidi Zian (Pl. XI, 66). — Sur le tombeau de ce saint on a construit une petite chambre rectangulaire à terrasse avec porte ogivale ; commencée en 1907 par Ben Ali ould Mohammed, chef du douar Oulad Sidi Zian (Beni Ouacine), elle n'a été terminée qu'en 1909. Ce monument se trouve dans le quartier des Oulad el Gadi et non loin de Bab el Gharbi.

Sidi Zian vivait au temps de Moulay Ismaïl, qui a régné au Maroc de 1672 à 1727. Il appartenait à une famille de cheurfa dont l'ancêtre Sidi Zian aurait d'abord habité Tlemcen, d'où il aurait été se fixer aux environs de Taza, à Sidi Meharez. Cet ancêtre se serait ensuite rendu à Outat, chez les Oulad el Hadj, où il aurait fondé une zaouïa, puis à El Haïrech, chez les Beraber Aït Aïssa ; il mourut en ce dernier point. Le premier Sidi Zian laissa plusieurs enfants, parmi lesquels Sidi Ahmed, père d'Abdallah, père de Mohammed Taleb, père d'Ahmed, père de Mohammed, père d'Ahmed. Ce dernier Ahmed, qui fut surnommé Sidi Zian, est le saint inhumé à Oudjda : il vint d'El Haïrech se fixer chez les Angad, à l'époque de Moulay Ismaïl, comme il a été dit plus haut, il y mourut et fut enterré près de la ville.

Les descendants d'Ahmed Sidi Zian se mêlèrent d'abord aux Beni Ouacine, lesquels campaient autrefois vers Madjen Bakhta, entre la montagne des Beni Snassen et le djebel Meghris. Ils suivirent leur fortune quand ils furent rejetés sur le territoire qu'ils habitent actuellement dans le cercle de Marnia. De nos jours, les Oulad Sidi Zian forment un douar de la tribu des Beni Ouacine.

Sidi Ahmed Abecheri (Pl. XI, 66 b). — Le haouch de ce saint est dans la kasba, il est complètement entouré de maisons, on ne peut plus y accéder que par une petite porte percée dans le rempart contre lequel il s'appuie.

Sidi Ahmed Abecheri est tombé dans l'oubli, les légendes même sont muettes sur son compte. Sa postérité a disparu et ses biens ont été recueillis par les habous. On ne possède aucune indication sur la date, car les anciens registres ont été brûlés.

Nota. — Certains auteurs disent que l'on vénère à Oudjda le tombeau du marabout d'Andalousie, Mohammed ben Mellouk ou Moulouk. Né à Cerdoba, il aurait quitté l'oued Drâa où il résidait au commencement du xvi^e siècle pour se fixer à Oudjda où il serait mort. (1)

Le nom de ce saint est complètement inconnu dans le pays. Si les renseignements qui précèdent sont exacts, c'est que la tombe aurait disparu sans laisser de traces, à moins que ce ne soit celle de Sidi Mohammed Driouech dont on aurait oublié une partie du nom.

(1) GODARD, p. 71. — TRUMELET. — *L'Algérie légendaire*, p. 450.

2° MARABOUTS DE L'OLIVERAIE ET DE SES ABORDS

Sid el Hadj Mohammed ben Omar et Sid el Hadj Mouley Rechid (Pl. XV, 6). — Les deux sépultures se trouvent au milieu d'un haouch d'environ 2^m50 de hauteur fermé par une porte en bois blanc. Ce haouch est situé au nord de la ville et à l'ouest de la route de Marnia. La tombe de Sid el Hadj Mohammed ben Omar est toute simple ; sur celle de son fils, Sid el Hadj Mouley Rechid, il y a deux pierres sur lesquelles sont gravées des inscriptions en couleurs ; à la tête, des extraits de la *Borda*, aux pieds, son nom et la date de sa mort.

Sid el Hadj Mohammed ben Omar était originaire du Khorassan ; il vint d'abord résider à Nédroma, puis chez les Beni Snassen où il fonda une zaouïa ; plus tard, il se rendit à Oudjda et y créa la zaouïa Qadria, dite de Mouley Rechid, qui fonctionne encore sous l'autorité de son petit-fils El Hadj Mostefa. Sid el Hadj Mohammed ben Omar mourut à Oudjda entre 1875 et 1880.

Son fils, Sid el Hadj Mouley Rechid, naquit dans cette ville ; il eut après son père la direction de la zaouïa et mourut de maladie à l'âge de 45 ans, à la fin de mars 1907.

Pendant son séjour à Nédroma, Sid el Hadj Mohammed ben Omar eut un fils aîné qu'on appela Sidi Ben Abdallah et qui s'éteignit dans cette ville ; ses enfants y vivent encore.

Le haouch de Sid el Hadj Mohammed ben Omar a été bâti vers 1885 par un Angadi nommé Abdallah Chelihi, qui était serviteur religieux de ce marabout ; il fut ensuite agrandi du côté du nord à la mort de Sid el Hadj Mouley Rechid.

Sidi Mokhtar bel Mahdi (Pl. XV, 7). — La koubba est à l'ouest du monument des précédents ; elle est du style habituel, mais la coupole n'a jamais été achevée.

Sidi Mokhtar bel Mahdi était un chérif édrissite de la famille des Oulad Yacoub, fixée dans la tribu des Beni Khaled (Beni Snassen). Il naquit à Oudjda, où était venu habiter son père. Sidi Mokhtar alla faire ses études à Mazouna ; il y resta sept ans, après quoi il alla se perfectionner à Fez et y resta sept autres années ; il rentra enfin à Oudjda pour se marier. Pendant sa vie il exerça les fonctions de taleb et se fit remarquer par sa dévotion ; il finit ses jours aux environs de 1860 ; il était âgé de soixante-dix à quatre-vingts ans. On lui éleva une koubba,

parce que c'était un homme chéri de Dieu, mais il n'a jamais eu aucune influence.

Sidi Mokhtar eut deux fils : Ahmed, mort après lui, lequel a laissé deux enfants, et Mohammed, encore vivant, qui a trois enfants dont l'aîné, Mohammed, est commis au service des perceptions d'Oudjda.

Sidi Aacem (Pl. XV, 8). — Il est inhumé dans une petite haouïta d'environ un mètre cinquante de hauteur enfouie au milieu des cactus, au sud et contre la route de Marnia, près du cimetière juif. Un puits existe à côté de l'haouïta.

On donne Sidi Aacem comme originaire des Beni Hamlil, mais ce n'est pas certain. Il aurait vécu au temps de Sidi Driss et de Sidi Toumi, c'est-à-dire au milieu du ^{xiv}^e siècle. C'était un saint personnage ; son tombeau est pourtant peu fréquenté.

Sidi Mohammed ben Zian (Pl. XV, 9). — Il a une koubba surmontée d'un dôme élevé ; elle est voisine de l'haouïta de Sidi Aacem. Sidi Mohammed ben Zian appartenait aux Oulad Sidi Abd el Hakem, fraction des Oulad Sidi Cheikh Gheraba ; il nomadisait dans la région d'Oudjda. Ce marabout est mort vers 1780 et a été enterré près de la ville. On lui fit d'abord une mauvaise petite haouïta en pierres sèches. La koubba actuelle est l'œuvre de Bou-Amama ; il la fit construire alors qu'il était à Beni Ounif et y mettait en chantier celle de Sidi Slimane bou Smaha. Un moqaddem domicilié à Oudjda recueille les offrandes des pèlerins.

On attribue de nombreux miracles à Sidi Mohammed ben Zian. Un jour, un bateau ramenant des pèlerins de la Mecque se brisa par le milieu en pleine mer. Les malheureux passagers, attendant la mort, récitaient la *chahada* (profession de foi), quand ils virent tout à coup apparaître Sidi Mohammed ; il s'avança sur les flots et prit dans ses mains les deux parties du navire, qu'il réunit immédiatement. A leur retour dans le pays, les pèlerins furent très étonnés d'apprendre qu'au moment de l'accident notre thaumaturge était campé à Dar el Gâad, aux environs de Berguent, où de nombreuses personnes l'avaient vu. Une autre fois il vint à Oudjda avec une caravane ; les habitants étaient dans la désolation parce qu'il n'avait pas plu depuis deux ans ; la sécheresse menaçait de les affamer. Dans leur affolement, ils allèrent égorger un taureau devant Sidi Mohammed le suppliant d'intervenir pour eux auprès de Dieu. Le marabout se mit en prières et l'eau tomba aussitôt ;

mais le Seigneur réclamait sans doute une auguste victime en échange de cette faveur, car il prit la vie de Sidi Mohammed dès que la pluie commença à se répandre sur la terre.

En souvenir de son miracle du bateau, ce saint a été surnommé *Saheb el Ber ou el Behar* (le compagnon de la plaine et de la mer).

Sidi Chafi (Pl. XV, 10). — Sa tombe était récemment à l'intérieur d'une haouïta en mauvais état, dont la murette n'avait pas plus de un mètre quatre-vingts de haut ; la haouïta a été remplacée à la fin de 1910 par une koubba à terrasse; le couronnement du mur est dentelé; cette koubba est située à côté de la route de Marnia et à l'ouest du rempart. Sidi Chafi n'a pas laissé de postérité ; on ignore qui il était et à quelle époque il a vécu. Il a la réputation d'être d'une humilité intransigeante ; des gens lui avaient élevé une koubba, il y a fort longtemps, mais quand les ouvriers se furent retirés elle s'écroula, car le santou ne désirait alors qu'une modeste haouïta.

Ce marabout est un grand guérisseur, aussi les pèlerins lui font-ils de nombreuses visites intéressées.

Sid el Hadj el Madani (Pl. XV, 11). — Il est enterré dans un bel haouch en face de Bab el Gharbi. Les murs ont environ deux mètres cinquante de hauteur, leur sommet est dentelé ; l'entrée, de forme ogivale, est fermée par une porte.

Sid el Hadj el Madani était un chérif édrissite des Oulad Sid el Haoussine ou Hachem du Sous. Il est né dans la tribu des Ghiata, où son père était venu fonder une zaouïa à l'oued Ouareguine, après avoir quitté la zaouïa des Seme-lalia de Seguiet el Hamra que dirigeaient ses frères. Sid el Hadj el Madani succéda à son père à la tête de la zaouïa de l'oued Ouareguine, puis, au moment de la campagne contre le Rogui Bou Hemara, il vint à Oudjda avec la mahalla de Taza ; c'était un marabout guerrier ; ce type est rare au Maroc. Il mourut au camp de Cherâa le 12 juillet 1906. Son fils aîné, Mouley Hachem, fit apporter son corps à Oudjda et, avec l'aide pécuniaire des soldats de la colonne, il lui érigea le monument où il repose.

Le territoire des Ghiata étant occupé par le Rogui, Mouley Hachem se fixa dans la ville, qu'il ne paraît pas vouloir quitter ; deux de ses frères, plus jeunes que lui,

sont restés à l'oued Ouareguine ; l'un d'eux, du nom d'Ahmed, gère la zaouïa paternelle.

Sidi Aïssa ben Ahmed (Pl. XV, 12). — Deux rangées de pierres concentriques marquent seules l'emplacement de sa tombe, au sud des jardins.

On ne sait rien de précis sur Sidi Aïssa, qu'on croit frère de Sidi Mâafa; il aurait vécu à la fin du ^{xvii}^e siècle. Certains contestent cette parenté et placent son existence vers le ^{xiv}^e ou le ^{xv}^e siècle : ils ajoutent qu'il aurait créé à Oudjda une zaouïa disparue depuis.

Il a un haouch chez les Oulad Hassane (Trara) et un autre chez les Beni Châabane (Trara). (1)

Le tombeau de Sidi Aïssa est à peu près délaissé : il tend à tomber dans l'oubli.

Sidi Abdelkader el Djilani (Pl. XV, 13). — Une petite chambre à terrasse, qu'on aperçoit au sommet de la hauteur des carrières, est dédiée au fameux marabout de Baghdad, fondateur de l'ordre des Qadria. Le monument ne renferme pas de sépulture et il est appelé à tort koubba de Sidi Aïssa par les européens.

Sidi Mhammed ben Chekroun (Pl. XV, 14). — Ce saint est inhumé dans une maisonnette blanchie à la chaux, au milieu d'un fourré de cactus, près de la lisière est de l'oliveraie et contre la piste conduisant à l'ancien Souk el Khemis.

Sidi Mhammed ben Chekroun serait originaire du djebel Amour. Les lettrés donnent à ce sujet la version suivante : le marabout Mohammed ben Bou el Atta habitait à l'oued El Fodda, dans le djebel Amour ; il eut trois enfants : Aïssa, Zaïd et Ali.

Ali, qui mourut à Oudjda en 1274, fut enterré au nord de la ville et près des jardins ; il laissa à son tour trois enfants : Mohammed, Ahmed et Chekroun. Mhammed ben Chekroun est le fils unique de ce dernier ; il quitta le djebel Amour en 1389 et vint se fixer à Oudjda, où il finit ses jours.

Les Oulad ben Atta du quartier des Ahel Oudjda seraient de la descendance du saint ; ils sont reconnus comme cheurfa, bien que n'ayant aucun papier ; d'après leurs dires, l'arbre généalogique de la famille aurait été pris par les Beni Snassen, au temps où ces montagnards étaient en lutte avec les Mehaïa.

(1) BASSET, p. 72 et 78.

Le tombeau de Sidi Mhammed ben Chekroun est fréquenté ; on va lui demander la guérison des différentes maladies. Les offrandes sont pourtant peu considérables et la famille des Oulad ben Atta est de condition très modeste.

Les juifs revendiquent ce saint comme un des leurs ; ils lui donnent le nom d'Abraham ben Chekroun, mais ils ne peuvent rien dire au sujet de son origine et n'appuient leurs prétentions d'aucune preuve.

Sidi Driss (Pl. XV, 15). — Son sanctuaire est tapi dans les oliviers, près de la piste de Zoudj el Beghal et à l'endroit où elle va sortir des jardins. Il comprend une koubba trapue à dôme, une msella et un oratoire couvert, qui sont petits, frustes et construits jointivement sous deux beaux térébinthes. Le sol est inculte aux alentours, car on n'ose point utiliser les eaux d'irrigation arrivant jusqu'au domaine du marabout ; les oliviers forment une sorte de bois sacré ; le coin est charmant. Les indigènes respectent également le gibier qui s'y trouve ; l'un d'eux, un algérien, a eu récemment un bras broyé par l'éclatement de son fusil, alors qu'il chassait dans ces parages ; on ne manque pas de présenter cet accident comme une punition céleste.

Sidi Driss serait venu du Sahara ; il exerçait à Oudjda les fonctions de cadi vers 1345. Il tenait ses audiences aux *Quebour Obbaza* ; son désintéressement était tel, que pour l'établissement des actes il ne percevait qu'une *mouzouna*, tout juste de quoi payer son papier.

Il mourut sans enfants, après avoir constitué tous ses biens en habous au profit des mosquées de la ville ; on l'enterra à l'intérieur de son propre domicile.

On demande de nombreuses faveurs à Sidi Driss, particulièrement la guérison des possédés ; son moqaddem, qui habite à côté de la koubba, reçoit beaucoup de ziaras. Ce moqaddem est un Tlemçani ; il s'est institué lui-même gardien du sanctuaire depuis quatorze ans et se nomme Mohammed el Hadji. Au début, il était célibataire ; Sidi Driss lui montra dans un songe la femme qu'il devait épouser ; c'était une femme d'Oudjda, originaire de Tlemcen ; il alla la demander en mariage et la famille la lui accorda de suite sans exiger de dot.

Sidi Toumi (Pl. XV, 16). — La koubba de ce saint est à la pointe nord-ouest des jardins, près de la route de Marnia ; elle est très délabrée et sa couverture est en forme de voûte comme celle de Sidi Abd el Ouahab ; un puits sans

margelle existe à l'un des angles extérieurs. Sidi Toumi appartenait aux Oursefane, fraction des Mehaïa ; son véritable nom serait Mohammed ben Mohammed ; il aurait reçu le surnom de Toumi (jumeau), parce que sa mère trouva une couleuvre à côté de lui dans son berceau. Il y a encore de nos jours une dizaine de tentes de sa famille dans la fraction des Oursefane. Ces gens protègent les couleuvres en souvenir de leur ancêtre ; il leur est très désagréable d'en voir tuer une devant eux. Les Oulad Sidi Toumi se prétendent cheurfa ; ils disent que leur arbre généalogique leur a été pris au temps des Turcs.

Le marabout aurait d'abord erré dans le Sahara, il serait ensuite venu s'installer à Oudjda au milieu du ^{xiv}^e siècle. Il fut adel du cadi Sidi Driss, le saint précédent. Sidi Toumi mourut quelques jours après Sidi Driss ; on l'ensevelit dans la maison qu'il habitait. Son tombeau est rarement visité.

3^e MARABOUTS DES ENVIRONS

Au delà de l'oliveraie, dans la direction du sud-est, on rencontre la haouïta de Sidi bel Quenadel, le haouch de Sidi Mâafa, le groupe des marabouts de Sidi Yahia qui doit être examiné à part, enfin Medjmâa Salahine, où se seraient arrêtés un certain nombre de saints venus en pèlerinage à Sidi Yahia.

Sidi bel Quenadel (Pl. VII, 1). — L'haouïta est constituée par un mur bas non crépi ; elle est au milieu du Djenane Mâamar, jardin situé sur la séguia Meqcem entre Sidi Yahia et Oudjda.

Bien des gens d'Oudjda croient que Sidi bel Quenadel (1) a créé le Djenane Mâamar, mais cette histoire est un mythe, car son nom signifie Monseigneur des Lumières ; il est donc très probable que l'haouïta a dû être bâtie parce qu'on aura aperçu quelque feu follet en ce point ; c'est l'avis d'indigènes intelligents. Le cadavre d'un inconnu peut d'ailleurs parfaitement être enseveli là. On signale un peu partout des tombes de Sidi bel Quenadel ; chez les Msifa des Djebala, le Tirbâane des Oulhassa Gheraba (2), aux Beni bon Zeggon, à Fignig, etc.

Sidi Mâafa (Pl. VII, 4). — Son tombeau est dans un haouch à porte ogivale, qui est assez élégant quoique sobre. Il se

(1) *Quendil*, plur. *Quenadel*, lampe à plusieurs branches.

(2) BASSET, pp. 53 et 120.

trouve dans un ravineau du djebel El Hamra. On voit autour un vieux cimetière et les ruines d'un oratoire minuscule ; quelques jujubiers sauvages de belle venue sont couverts de chiffons, qui pendent à leurs branches en guise d'ex-voto. Sur la piste de Sidi Djabeur et à la pointe est du djebel El Hamra, on montre les restes d'une petite mosquée et d'une maisonnette où aurait vécu Sidi Mâafa, s'il faut en croire la tradition.

Sidi Mâafa était originaire des Beni Oukil, on trouve encore de ses descendants dans la plaine des Triffa ; c'est la famille des Mâafate. Ce marabout aurait été contemporain du sultan Moulay Ismaïl ; il faudrait donc placer son existence à la fin du xvii^e siècle ou au début du xviii^e siècle. Il avait deux frères : Sidi Aïssa, qui serait le saint enterré au sud des jardins d'Oudjda, et Sidi Ali el Bekkaye, dont la sépulture est dans l'oued des Beni Ouaklane, chez les Beni Mengouch (Beni Snassen). La légende fait de Sidi Mâafa un pauvre derviche naïf. Il possédait des terres à Oudjda et les aurait vendues à des habitants moyennant le versement de cinq chéchias pleines de pièces d'or ; mais une fois les actes dressés, on ne lui aurait remis que des chéchias vides. Le sanctuaire de Sidi Mâafa est très vénéré, c'est le lieu d'asile le plus sacré après le bosquet de Sidi Yahia. Le moqaddem est un nommé Djilali ; il habite en ville.

Medjmâa Salahine (Pl. XI, 3). — Au sommet de la crête rocheuse du monticule de Zraïg, à l'est de Sidi Yahia, on remarque huit haouïtas en pierres sèches de faible relief ; elles sont connues sous le nom de Medjmâa Salahine (le lieu de réunion des saints). Au milieu de deux de ces haouïtas, il y a des buissons après lesquels sont accrochés des chiffons.

On rapporte que des marabouts venus en pèlerinage à Sidi Yahia auraient fait halte en ce lieu ; parmi eux on cite Cheikh bou Azza el Gharbi et Sidi Boumedien, de Tlemcen. C'est par respect pour leur illustre confrère qu'ils se seraient arrêtés à quelque distance de lui.

Cheikh bou Azza el Gharbi aurait vécu à la fin du xii^e siècle ; il est enterré au djebel Irdjan, entre Larache et El Ksar.

Choaïb Ibn Hocein el Andalousi, surnommé Abou Medien ou Boumedien, naquit à Séville vers 1126. Il alla à Cordoba, puis à Bougie ; mais desservi auprès du sultan almohade Yacoub el Mansour, il fut rappelé à Tlemcen

en 1197. Sidi Boumedien s'y rendit sans retard ; il expira en vue de cette localité et son corps fut enseveli à El Eubad, où de nombreux pèlerins vont toujours le visiter. (1)

4° LES MARABOUTS DU BOSQUET DE SIDI YAHIA

Sidi Yahia ben Younes (Pl. VII, 2 et Pl. XX, fig. 1). — Ce saint est *mokhfi*, c'est-à-dire caché ; nul ne connaît l'emplacement exact de sa tombe. On croit pourtant que sa dépouille mortelle se trouve à trois pas de la source, sous les jujubiers qui sont entre la haouïta aux quatre tombes et le haouch voisin du point où émerge l'eau. C'est la raison pour laquelle des chiffons pendent aux branches de ces jujubiers et d'un térébinthe renversé (Pl. XXI, fig. 1).

Abou Hamid et Ghezali (2) aurait écrit avoir lu dans le livre de Hakim el Younani (le sage grec ?) qu'Abou Yahia ben Younes était mort à Oudjda et y avait été inhumé. C'était un des pôles du monde ; il adora Dieu pendant quatre-vingts ans dans le jeûne, le silence et la prière. Sa présence fit disparaître les lions qui infestaient les environs de la ville d'Oudjda alors considérable. Sidi Yahia fut un précurseur ; il était contemporain du Christ, mais il prédit la venue du Prophète cinq cents ans avant sa naissance ; il doit par conséquent être considéré comme musulman.

D'après les traditions locales, le saint passa sa vie auprès de Jésus, puis, étant devenu malade, ses compagnons le montèrent sur une chamelle et, quand il se sentit mourir, il leur demanda de creuser sa fosse là où l'animal s'arrêterait. Sidi Yahia expira au cours de ce voyage ; la bête qui le portait s'arrêta à la source alimentant Oudjda ; il fut inhumé à côté. Les disciples qui l'accompagnaient ne lui élevèrent pas de monument ; ils s'attachèrent au contraire à dissimuler sa tombe de peur que ses partisans ne cherchent à rapporter ses cendres en Syrie ou que ses ennemis ne tentent de les profaner ; quant à eux ils restèrent près de lui dans le *Ghar el Houriate* et continuèrent à adorer le Seigneur.

Un lettré musulman d'Algérie, M. Mohammed ben Rahal, a émis l'opinion que le nom de Jean, fils de Jonas, était probablement celui d'un ancien chrétien, qui aurait peut-

(1) TRUMELET. — *L'Algérie légendaire*, pp. 486, 491 et 492.

(2) Auteur musulman de l'Orient, mort vers 1094 ; les extraits du récit qui lui est attribué ont été communiqués par le Cadi El Hadj Larbi.

être été l'évêque d'une ville édifiée à la place d'Oudjda, seul point où la construction d'un centre important soit possible dans tout l'Angad. (1)

Le cadavre de Sidi Yahia a été de tout temps une source de bénédictions pour le pays. Avant de mourir, il avait demandé à Dieu que la ville près de laquelle il reposerait ne supporte jamais plus de trois jours de misère et qu'à aucun moment la pluie ne fasse défaut au Maroc. Sa protection est si efficace que, lorsque les indigènes de l'extérieur étaient en état d'hostilité avec ceux de la ville, ils ne pouvaient pas leur couper l'eau (2). Le petit bosquet, au milieu duquel apparaît la source, est consacré à Sidi Yahia ; on n'y a jamais fait d'autres cultures que celles du jardinet du moqaddem. Les térébinthes, les palmiers et les peupliers d'Italie poussent à leur guise, sans qu'on songe même à enlever les branches mortes (Pl. XVI, fig. 2). Les poissons, les tortues, le gibier, le bois, tout appartient au marabout et il serait sacrilège d'en faire usage. A l'entour de la source existe un vaste cimetière, qui est encore utilisé. En face des jujubiers, il y a une mosquée qui serait ancienne ; elle a été reconstruite plusieurs fois ; la dernière restauration daterait des environs de 1900.

Les Angad ensilent à Sidi Yahia sous la protection du saint, car son domaine est un lieu d'asile considéré comme inviolable. Les voleurs, meurtriers et autres criminels qui s'y réfugiaient n'étaient pas poursuivis ; aussi, jusqu'à ces dernières années, était-ce un véritable repaire de bandits. On raconte pourtant que vers 1844 un nègre, nommé Hammadi, s'installa à Sidi Yahia et chercha à jouer au marabout ; des gens de l'est venaient en grand nombre lui apporter des offrandes. Le Makhzen instruit de ces faits s'émut ; il envoya des cavaliers aux renseignements. Les pèlerins crurent alors qu'on voulait enlever Hammadi, ils firent usage de leurs armes ; au cours de la bagarre qui suivit, les mokhazenis s'emparèrent du nègre et on l'envoya à Fez chargé de chaînes.

Le moqaddem de Sidi Yahia est Sid Sequelli, des Oulad Abdessalam de Guefaït ; il recueille les ziaras ; s'il est absent les visiteurs déposent leurs offrandes dans le tronc placé sur le tombeau du haouch voisin de la source, que bien des gens croient être celui de Sidi Yahia.

(1) MOHAMMED BEN RAHAL, pp. 19 et 23.

(2) On verra dans la 3^e partie, *Histoire*, que cette assertion est fausse.

Les femmes stériles implorent le saint, avec succès, dit-on.

Les familles d'Oudjda font constamment des pèlerinages à Sidi Yahia, de préférence le jeudi et le vendredi. Ces pèlerinages sont des parties de plaisir ; après avoir fait une aumône, on dresse les tentes pour la nuit, les femmes préparent le repas, lavent le linge et s'ébattent joyeusement à l'ombre des grands arbres (Pl. XVI, fig. 2). Il y a en outre une ouâada annuelle des gens d'Oudjda. Avec le produit d'une collecte on achète des bœufs et on donne aux pauvres la *tchicha* (couscous à l'orge).

Les juifs prétendent que Sidi Yahia est un de leurs saints injustement accaparé par les musulmans. Voici leur version : Sidi Yahia était un juif de Castille, du nom de Rabbi Yahia ben Doussa ; il fut surnommé ben Younes par les musulmans, lorsqu'il vint se fixer à Oudjda au moment de la persécution d'Espagne commencée en 1391. Il arriva vers quatre heures du soir. N'ayant pas d'eau pour faire ses ablutions avant la prière, il gratta le sol de ses mains et fit jaillir la source. A cette époque, des juifs habitaient la vallée de l'oued Taïret. Sidi Yahia les envoya chercher pour leur faire part de ce miracle, mais ils refusèrent de se déranger. Le saint n'oublia jamais cet affront ; avant de mourir, il maudit ces juifs qui furent dispersés. Sidi Yahia vécut et mourut à côté de la source sans jamais venir en ville ; il creusa lui-même sa tombe, où son cadavre fut recouvert de terre sans l'intervention de qui que ce soit, par la seule volonté de Dieu.

Dans la suite, quand on apprit qu'un grand saint reposait sous les arbres de la source, les musulmans qui étaient les maîtres du pays se l'approprièrent ; les juifs ne purent aller lui faire leurs dévotions que déguisés et en courant le danger de mort. Ils attribuent au saint le pouvoir de guérir les maladies incurables et de féconder les femmes stériles. Comme l'argent n'a pas d'odeur, le moqaddem ne manquait pas autrefois de faire une tournée de ziara en cachette chez les juifs ; actuellement ceux-ci s'arrangent pour envoyer leurs offrandes par des musulmans ; ils donnent aussi de l'huile à la synagogue à l'intention du saint.

Il y a souvent contestation entre les juifs et les musulmans au sujet de marabouts, que les derniers cherchent à s'approprier. C'est ainsi qu'à Tlemcen juifs et musulmans vénèrent la koubba de Sidi Yacoub. On peut encore

citer un autre exemple curieux dans les Trara, près de Nédroma, où l'on montre chez les Beni Chàabane le tombeau de Sidi Oucha ou Youcha (Josué). Le tombeau de Josué se trouve dans la mosquée; le corps, auquel on attribue une taille gigantesque, dépasse le mur et vient finir à l'extérieur dans une haouïta. On place généralement la sépulture de Josué à Kafr Karma, Sephoris, Kafr Uzza, Halhoul ou Hébron, et il est bien certain qu'il n'est jamais venu dans la région de Nédroma. Les musulmans et les juifs des environs ont pourtant une conviction contraire, ils vont faire leurs dévotions au monument des Beni Chàabane. Les juifs qui peuvent pénétrer dans l'enceinte rapportent de la terre à leurs coreligionnaires. (1)

Sidi Ali ould Sidi ben Aïssa (Pl. XX, 4 et Pl. XXI, fig. 1). Ce marabout est enseveli dans le haouch situé à côté de la source que certains appellent à tort koubba de Sidi Yahia. Le haouch est au milieu des térébinthes ; les murs dentelés ont environ deux mètres de haut ; une msella est à l'entrée. La façade nord du haouch est percée d'une fenêtre grillagée, à l'intérieur il y a un petit tumulus bas en maçonnerie, il est muni d'un tronc fermant à clef.

Sidi Ali ould Sidi Ben Aïssa était des Oulad Sidi Cheikh Gheraba ; il était petit-fils du grand Sidi Cheikh et vécut apparemment à la fin du xvii^e siècle. Il mourut à Sidi Yahia et fut enterré près de la source ; on fit une haouïta en pierres sèches sur sa tombe. Des gens crurent par la suite que cette tombe était celle de Sidi Yahia, parce que sa situation semblait concorder avec l'emplacement indiqué par la légende. Un jour, un indigène déclara d'ailleurs avoir aperçu dans un songe le spectre du grand saint qui reposait là. Ce doute a profité à Sidi Ali car, en 1891, l'amel Abderrahman ben Abd es Sadok éleva sur sa sépulture le haouch actuel, dans l'intention d'honorer Sidi Yahia.

Haouïta aux quatre tombes (Pl. XX, 5 et Pl. XXI, fig. 1). — Elle est faite d'un mur en mauvais état haut de un mètre environ ; elle renferme les tombeaux de Si Boumedien ber Rokeuch, Sid el Moufoq, Sidi Ahmed el Guerrab et Cheikh el Yazid.

Si Boumedien ber Rokeuch était cadi d'Oudjda ; il mourut vers 1859 et a encore un fils vivant à Berguent. C'était un pieux chérif, mais, ayant eu des difficultés avec les gens

(1) BASSET, pp. xiv, 74, 76, 192 et 194.

de la ville, il se retira chez les Beni bou Hamdoun, où il est mort âgé d'environ quatre-vingts ans.

Sid el Moufoq ould Sidi Hamza ould Sidi Hoummada était le fils du marabout de Guefaït ; il est mort dans l'hiver de 1906.

Sidi Ahmed el Guerrab était un saint marabout ; il faisait le porteur d'eau à Oudjda et la distribuait aux assoiffés pour l'amour de Dieu. Le colonel Trumelet signale également un santou du nom de Sidi Braham, qui avait été chargé par son cheikh de faire, à titre d'exercice d'humilité, la *saka* ou distribution d'eau (1). Sidi Ahmed vint dans le pays à un âge déjà avancé et mourut vers 1844.

Cheikh el Yazid appartenait aux Beni Hassane, fraction des Oulad Ahmed ben Brahim (Angad). Il est mort en 1908, à l'âge d'environ soixante-dix ans. On l'a enterré à Sidi Yahia parce que c'était un personnage important.

Sidi Mohammed ben Taleb (Pl. XX, 6). — Son haouch est petit, les murs sont dentelés et ont environ deux mètres de hauteur, la porte est ogivale.

Sidi Mohammed ben Taleb était un chérif édrissite originaire de Fez, où est enterré le chef de sa famille, Sidi Ahmed ben Taleb. Sidi Mohammed vivait vers la fin du XVIII^e siècle ; en arrivant de l'ouest il se fixa chez les Angad et se maria à une femme de cette tribu. C'était un homme pieux qui, tout en faisant son salut, eut soin de s'occuper de culture. Deux de ses descendants habitent encore les Angad, ce sont : Mohammed ould Si Ahmed ould Si Mohammed ould Sidi Mohammed ben Taleb, 60 ans environ, et Mohammed ould Si Abdelkader ben Mokhtar ben Sidi Mohammed ben Taleb, 40 ans environ. Ces deux individus n'ont aucune influence ; quand par hasard on fait une offrande au tombeau de leur bisaïeul, c'est le moqaddem de Sidi Yahia qui s'approprie l'argent.

Sidi Bel Abbes es Sebti (Pl. XX, 7). — On lui a élevé une petite haouïta sur la berge ouest de Sidi Yahia, à l'endroit où il se serait arrêté en venant faire un pèlerinage. Le mur de cette haouïta n'est pas crépi et mesure environ 1^m50 de hauteur. Sidi Bel Abbes es Sebti naquit à Ceuta et vécut de 1130 à 1205, il fut très célèbre. Sa famille serait originaire de l'Ilidjaz. Ce grand saint est le patron de Merrakech, où il est inhumé. (2)

(1) TRUMELET. — *L'Algérie légendaire*, p. 422 et 423.

(2) DOUÛTÉ. — *Merrakech*, pp. 213, 214.

Mouley el Hassane (Pl. XX, 8). — Il a une haouïta formée d'un cercle de pierres entourant le pied d'un gros térébinthe isolé, près de l'haouïta de Sidi Bel Abbes et à côté de la piste venant d'Oudjda. Le sultan Mouley el Hassane s'arrêta sous cet arbre quand il alla visiter le tombeau de Sidi Yahia, lors de son passage à Oudjda en 1876.

Mouley Abdelkader el Djilani (Pl. XX, 9 et 10). — Deux hrouïtas sont consacrées à ce saint, auquel les légendes attribuent le don d'ubiquité. Une se trouve au pied des palmiers de la source, c'est un simple petit mur de 0^m50 de haut ; l'autre est analogue à celle du sultan Mouley el Hassane et se trouve au sud du bosquet de Sidi Yahia, à côté d'un arbre isolé.

Mouley Abdelkader el Djilani, le fondateur de l'ordre des Qadria, est né en 1077-78 dans le Djilane et est mort à Baghdad en 1165-1166, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. (1)

Redjal Beni Hamlil (Pl. XX, 11). — On désigne sous ce nom un cercle et un ovale faits avec de grosses pierres et situés au pied de la berge est de Sidi Yahia. Les pierres sont en partie enchassées dans le sol, le relief est faible, la patine est très accusée. On raconte que la tribu maraboutique des Beni Hamlil aurait été campée autrefois près de la source ; ces enceintes marqueraient les emplacements où les fidèles leur apportaient leurs offrandes. Cette explication vaut ce que valent les légendes. Ces petits monuments paraissent contemporains des anciens tumuli des environs d'Oudjda et doivent être l'œuvre des populations préislamiques.

Meqhalia (Pl. XX, fig. 1 et 2). — C'est un demi-cercle de la même facture que les Redjal Beni Hamlil, il est à l'entrée de Ghar el Houriate et entoure un buisson couvert d'ex-voto en chiffons. Les indigènes prétendent qu'autrefois les Meqhalia se réunissaient là pour leurs exercices de tir au fusil. Les Meqhalia forment des confréries de tireurs ; il en existe encore dans l'ouest du Maroc. On peut faire sur ce monument les mêmes réserves que pour les Redjal Beni Hamlil.

Ghar el Houriate (Pl. XX, fig. 1 et 2), ou la grotte des houris, se trouve au sommet de la berge est de la source de Sidi Yahia, au dessous d'un léger escarpement couvert de cactus. L'entrée a trois à quatre mètres de large, elle est rétrécie par deux soubassements en pierres sèches, élevés

(1) RINN, pp. 30 et 174.

de main d'homme, entre lesquels existe un petit couloir très déclive qui permet d'accéder dans la grotte. L'intérieur est sensiblement rectangulaire et mesure environ 8 mètres de largeur sur 10 mètres de profondeur et 3 mètres de hauteur. La voûte de la grotte est en plein cintre ; elle est complètement noircie par la fumée, on peut en conclure qu'elle doit avoir été habitée pendant longtemps. Au fond de cette grotte, dans l'angle gauche, il y a deux enfoncements de faible profondeur ; la paroi qui les sépare est percée d'une ouverture assurant une communication entre eux. C'est dans ces enfoncements que l'on allumerait des bougies la nuit, ce qui a fait croire aux esprits simples que la caverne était hantée par l'âme des disciples de Sidi Yahia. Certains affirment très sérieusement que l'on y voit non seulement des lumières, mais que l'on y entend jouer de la *ghaïta* et du *tobol* et même prononcer des paroles. Les soubassements signalés à l'entrée seraient les haouïtas des disciples de Sidi Yahia.

Les gens d'Oudjda viennent prier à Ghar el Houriate ; il arrive que des pèlerins passent la nuit entière dans ce saint lieu.

A côté de Ghar el Houriate, on voit encore, sur le même escarpement, un grand effondrement actuellement recouvert de cactus et un autre plus petit qui daterait de 1908 seulement. Ces deux effondrements marquent les emplacements d'anciennes grottes ; dans le dernier on distingue un trou qui s'enfonce dans le sol, l'ouverture est petite, mais l'intérieur pourrait sans doute être facilement exploré. Il est fort probable que des populations anciennes ont vécu dans ces grottes, à côté de la source de Sidi Yahia ; on ne peut que regretter de ne pas pouvoir y pratiquer des fouilles, qui donneraient certainement des résultats intéressants.

SUPERSTITIONS ET MAGIE (1)

L'orthodoxie des habitants d'Oudjda n'est que nominale, car leur culte est fortement mélangé de pratiques qui n'ont été prévues ni dans le *Coran*, ni dans la *Sounna*. (2) Le culte des marabouts en particulier a pris des proportions telles, que l'on ne s'adresse plus à eux

(1) Voir à ce sujet DOUÏTÉ : *Magie et Religion*.

(2) Le *Coran* est le livre révélé, il constitue la loi écrite, tandis que la *Sounna* est un recueil de traditions, c'est la loi orale.

comme à des intercesseurs auprès de Dieu, mais comme à des divinités secondaires dépositaires d'une partie de la puissance céleste. Dans toutes les circonstances de la vie, on a recours aux marabouts ; on leur demande la guérison des maladies, la réussite des affaires, la pluie, etc. Les solliciteurs vont prier sur la tombe du saint qu'ils invoquent et, dans les cas sérieux, ils égorgent un animal dont la dépouille est le plus souvent abandonnée au gardien du sanctuaire.

Lors des périodes de sécheresse, on organise des processions qui visitent tous les tombeaux des saints de la ville ; la foule marche, derrière les étendards et la musique, en psalmodiant à tue-tête d'interminables prières.

La croyance aux *djenoun* (génies) est admise par tous ; on prétend qu'ils sont en plus grand nombre sur terre de quatre heures du soir au coucher du soleil et pendant la nuit ; lorsqu'on a peur d'être leur victime on prononce la formule « *Bismillah* — Au nom de Dieu. »

Les *djenoun* se tiendraient de préférence dans les endroits où il y a du sang ou de l'eau (abattoirs, oueds, sources, etc.) Dès qu'un puits est terminé, les ouvriers égorgent un mouton à la bouche ; on peut supposer que cette coutume a pour but de chasser les mauvais génies du puits.

Avec les exorcismes on entre en pleine magie. Les possédés (?) sont exorcisés par les *tolba*, qui placent leur pouce droit sur l'extrémité du pouce droit du malade ; ils prononcent ensuite la conjuration et font boire au patient de l'eau additionnée de cendre. Ce procédé serait souverain et le *djinn* quitterait infailliblement la personne dans laquelle il se serait insinué. Lorsqu'il n'y a pas de *taleb* en état de procéder à l'exorcisme, les possédés vont faire un pèlerinage aux tombeaux de Sidi Driss, Sidi Châaïb, Sidi Mâafa ou Sidi Yahia ; ils égorgent un mouton.

Pour se protéger du mauvais œil et guérir des différentes maladies, on va couramment demander des amulettes aux *tolba*. La confection de ces amulettes, où figurent des caractères magiques, constitue leur principale source de revenus. Suivant leur destination, les amulettes sont cousues sur la chéchia ou placées sur la poitrine, mais on ne les porte jamais apparentes.

On se défend encore contre le mauvais œil en prenant sept petits cailloux dans la source de Sidi Yahia, on les

place dans un sachet qu'on porte suspendu au cou. Les nombres 3 et 7, qui ont évidemment un caractère magique, apparaissent à chaque instant dans tous les actes de la vie ; les fêtes du mariage durent trois ou sept jours, le nouveau-né reçoit son nom le septième jour, le cadavre des femmes est cousu dans sept linceuls, les tolba prient sur la tombe des morts pendant trois ou sept jours.

Ainsi qu'on l'a vu précédemment, les femmes désirant se rendre stériles absorbent des grains de plomb de chasse, qui symbolisent probablement les ovules ; c'est donc un procédé de magie sympathique. Il doit en être de même quand le mari fait boire à sa femme l'eau ayant servi au lavage du gros orteil de son pied gauche pour faciliter un accouchement laborieux.

Afin de guérir les animaux atteints de bronchite, on brûle au milieu du troupeau des ossements de juifs, dont on disperse ensuite les cendres au vent.

Il y aurait encore d'autres exemples de magie, mais comme les indications sont difficiles à recueillir, les recherches sur ce sujet sont forcément limitées.

On peut néanmoins citer un procédé curieux : le fauchage du beurre. Lorsque les vaches de la maison ne donnent plus assez de lait, une vieille femme se met toute nue et, avec une faucille à la main, parcourt la nuit, quand il n'y a plus personne dans les rues, le chemin que suivent pour rentrer à leur étable les bêtes d'un voisin mieux favorisé. La femme ramasse les brindilles de paille qu'elle rencontre et fait le geste de faucher en disant : « Je fauche le beurre qui est chez un tel. » Les vaches du voisin cessent alors de fournir du beurre, tandis que celles de la femme ayant accompli ce rite ont aussitôt beaucoup d'excellent lait.

MÉDERSA ET ÉCOLES

Oudjda n'a jamais été un centre intellectuel florissant. On y trouve actuellement une médersa et plusieurs écoles coraniques, où les indigènes peuvent faire leur instruction. La médersa est destinée à l'enseignement supérieur ; elle est attenante à la grande mosquée ; les locaux sont très délabrés et fort mal tenus. Aux deux extrémités d'une cour, il y a de misérables petites logettes, neuf en tout, où s'entassaient les étudiants étrangers à la ville.

Les cours ont lieu matin et soir à l'intérieur de la mosquée, sauf le jeudi et le vendredi ; le professeur s'installe sur un vieil escabeau à trois gradins, qui a été fait par les Turcs alors qu'ils occupaient Oudjda. Les matières enseignées sont : la grammaire en prose et en vers et la jurisprudence ; les études sont assez bonnes, mais pas très relevées. Quatre professeurs sont chargés des cours : le cadi El Hadj Larbi qui assume la direction de la médersa et enseigne la jurisprudence, un autre professeur de jurisprudence et deux professeurs de grammaire.

La médersa compte actuellement de vingt-cinq à trente élèves ; parmi eux il s'en trouve deux ou trois de Tlemcen, la plupart des autres sont originaires des Beni Snassen. Autrefois les élèves étaient plus nombreux ; le Sultan leur accordait des subsides qui n'ont plus été alloués depuis un certain temps. Les étudiants pauvres ont une existence très misérable ; leur subsistance est assurée en grande partie par les offrandes des âmes charitables. Chaque année, les tolba font des fêtes, qui anciennement avaient lieu au printemps ou à l'automne, à Sidi Yahia. Depuis 1908, les fêtes se donnent à la médersa ; les tolba adressent quelquefois des invitations aux gens en vue. Des nattes sont étendues à terre dans la cour de la médersa ; les tolba forment des groupes, ils sont assis en cercle sur ces nattes autour de bougies allumées ; chaque groupe psalmodie à son tour des prières pendant que les autres boivent du thé. On termine la soirée en mangeant un abondant couscous.

Pour couvrir les frais de ces fêtes, les tolba demandent des dons aux autorités, aux riches marchands et aux grands cultivateurs ; en 1908, ils ont reçu 2,500 francs et égorgé cent vingt moutons. Le deuxième jour des fêtes, on adjuge en outre des porte-bonheur qui donnent un supplément de recettes important. On met des pommes ou des oranges aux enchères ; le crieur annonce chacune d'elles comme chargée de la bénédiction du ciel ; les enchérisseurs forment mentalement leurs vœux et, lorsqu'un des fruits a été adjugé, l'heureux possesseur n'a qu'à le manger pour être certain de la réalisation de son vœu. Il n'est pas rare de voir un fruit atteindre le prix de 50 francs, quelquefois plus, car il arrive souvent que des gens fortunés se rendent à la médersa pour prendre part aux enchères.

Les Algériens sont en général plus cultivés que les Marocains ; le Makhzen qui apprécie leur instruction ne néglige pas leurs services. Le cadi d'Oudjda a presque

toujours été d'origine algérienne ; des Algériens ont été également fonctionnaires du Makhzen. (1)

L'enseignement coranique comprenant l'étude du Coran, la lecture et l'écriture, est donné dans différentes mosquées par des tolba qui reçoivent un salaire de 1 à 2 francs par mois et par élève. La population scolaire d'Oudjda est de 180 à 200 enfants ; les trois quarts environ fréquentent les écoles comme le montre le tableau ci-après.

Mosquées où sont installées les écoles	PROFESSEURS EN		ÉLÈVES EN	
	juin 1908	mars 1910	juin 1908	mars 1910
Djamâa Zitouna.....	1	1	18	25
— Heddada.....	1	1	24	19
— Sidi Okba.....	2	2	25	39
— Makhzen.....	1	»	23	»
— Beghrouts.....	1	1	8	6
— Haïmer.....	1	1	3	17
— Gheriba.....	1	1	4	6
— Djohora.....	1	1	4	8
— Taha.....	1	1	8	15
— Zaouïa Derqaoua...	1	1	4	2
— — Qadria.....	1	1	12	14
— — Taïbia.....	1	1	8	»
— — Sidi el Hadj.				
Abderrahman de Za.....	»	»	»	10
TOTAUX.....	13	12	141	161

Depuis octobre 1907, une école franco-arabe fonctionne à Oudjda ; en mars 1910, elle comptait 103 élèves inscrits dont 96 présents. Deux maîtres indigènes algériens y enseignent le français ; deux tolba marocains font la classe coranique.

(1) MOUGIN. — *Les Algériens à Oudjda*, p. 189 à 194.

MUSIQUE

Les instruments de musique en usage dans le pays sont la *ghaïta*, le *zamar*, la *qosba*, le *bendir*, l'*agoual* et le *tobol*. La *ghaïta* est une sorte de hautbois. Le *zamar* est analogue à la *ghaïta*, mais le pavillon est fait avec deux cornes de mouflon. La *qosba* est une flûte en roseau. Le *bendir* est un tambourin que l'on frappe avec la main comme le tambour de basque. L'*agoual*, appelé *derbouka* en Algérie, est un tambourin dont la monture allongée se tient sous le bras gauche ; on en joue avec les deux mains. Le *tobol* est un petit tambour que l'on frappe avec un bâtonnet.

Les musiques ou *noubas* comprennent soit des joueurs de *ghaïta* et de *tobol*, soit des joueurs de *zamar*, de *bendir* et d'*agoual*. La *qosba* est employée avec le *bendir* pour accompagner les chanteurs ; ceux-ci s'accompagnent parfois eux-mêmes avec un *goumbri*, sorte de petite guitare.

Les airs sont peu variés ; ce sont toujours des mélodies traînantes. Le chant est fait par les instruments à vent, qui ont un son nasillard ; il est soutenu à contre-temps par l'accompagnement des tambours.

M. Ismaïl Hamet a mis en musique deux de ces airs, qu'il a recueillis en 1899 pendant un séjour à Oudjda. (1)

Les nègres ont leurs *noubas* spéciales ; leurs instruments sont le *qarqabou* (grandes castagnettes en fer) et le *tobol* ; ils n'ont pas d'instruments à vent.

(1) ISMAËL HAMET. — Hors texte à la fin de la brochure.

CHAPITRE V

Le Mellah et les Juifs

LE MELLAH ET LA SITUATION MORALE DES JUIFS

Comme on l'a vu en parlant du peuplement, on ignore la date de la création du mellah (1) ; il est pourtant probable qu'il est depuis assez longtemps sur l'emplacement actuel, bien que le cimetière juif se soit déplacé, ainsi qu'il sera dit plus loin.

Le mellah, dont les limites ne sont pas très nettes, est complètement ouvert ; ses maisons se mêlent à celles des musulmans ; c'est un quartier semblable aux autres quartiers de la ville ; il n'est ni mieux, ni plus mal tenu. Les juifs d'Oudjda ont sur leurs coreligionnaires des grandes villes du Maroc l'avantage de ne pas être parqués dans un *ghetto*, où ils sont enfermés de même que des bêtes immondes et malfaisantes.

Les juifs sont non seulement tolérés à Oudjda, mais ils sont presque bien vus des autorités. Quoique les corvées les plus répugnantes, telles que l'enlèvement des charognes, le salage et l'accrochage aux portes des têtes des ennemis tués, aient toujours été leur lot avant l'occupation française, ils étaient déjà « les plus heureux des maudits du Maroc » (2) ; ils n'étaient plus astreints au port d'un costume spécial, ni à l'enlèvement de leurs chaussures pour traverser les quartiers musulmans.

L'amélioration de la situation des juifs est relativement récente et ils ne jouirent pas toujours d'autant de liberté. Autrefois, ils portaient le costume imposé au Maroc à tous leurs coreligionnaires : lévite, calotte et babouches noires. Ils auraient commencé à abandonner ces vêtements spé-

(1) CHAPITRE II. — Juifs.

(2) MOUGIN. — *Oudjda*, p. 255.

ciaux depuis une quarantaine d'années, pour les remplacer par ceux qu'ils portent actuellement. M. Canal écrivait pourtant en 1885 que les juifs étaient vêtus de longues tuniques noires usées et luisantes de crasse, qu'ils étaient toujours habillés de sombre, le blanc leur étant interdit, qu'ils étaient coiffés d'une toque noire serrée par un foulard roulé et chaussés de babouches noires. A cette époque ils étaient d'ailleurs obligés de marcher pieds nus en dehors de leur quartier, ils ne pouvaient ni monter à cheval, ni acquérir des jardins. (1) M. René-Leclerc, qui a visité Oudjda en 1904, disait aussi que les juifs portaient le costume uniforme habituel au Maroc : tunique noire avec ceinture brune et calotte noire. (2) Il est probable que les juifs n'ont pas dû se débarrasser immédiatement de leur antique livrée, dès qu'on ne les a plus forcés de la revêtir, mais elle avait complètement disparu en 1904. Cette année-là, quelques juifs de l'intérieur circulaient peut-être au travers de la ville dans le traditionnel costume noir, comme on a pu voir, en 1909, les réfugiés de Mélilla.

Les juifs évitaient de porter des habits somptueux et cachaient soigneusement l'état de leur fortune, pour ne pas être dépouillés par les fonctionnaires du Makhzen avec la complicité de leurs *chioukh*.

Au moment de l'occupation d'Oudjda par le Rogui, ses partisans voulurent faire reprendre aux juifs les babouches et la calotte noires. Ils adressèrent au prétendant une requête dans ce sens, mais celui-ci refusa d'entrer dans leurs vues de crainte que les juifs n'émigrent en Algérie.

De tout temps les juifs ont été méprisés. Dans un acte homologué le 9 mars 1788 par le *cadi* Mohammed ben Youcef el Gaïdi, constatant l'acte d'une chambre consentie par l'arabe ben Djilali ould Saïd Haddou au juif Daoud ben Mouchi ben Roubil, on lit après le nom de ce dernier la stupéfiante formule : « Que Dieu maudisse sa race. » (3) Mais les juifs, cauteleux et insinuants, se contentaient d'amasser de l'argent et se souciaient peu de ces injures. Ils préféraient gagner par des présents les fonctionnaires

(1) CANAL. — *Oudjda*, pp. 39 et 40.

(2) RENÉ-LECLERC, p. 261.

(3) (A.) Yamani.

du Makhzen ; c'est ainsi qu'ils arrivèrent peu à peu à se soustraire en partie aux rigueurs de la loi et même à se faire protéger. Ils devaient aussi exagérer souvent leurs réclamations, puisque les sultans avaient été amenés à donner des instructions, pour qu'un inventaire des marchandises colportées par les trafiquants juifs fût établi avant qu'ils ne se missent en route. Le sultan Mouley el Hassane dut renouveler ces instructions, comme le montre la curieuse lettre ci-après :

En tête, cachet du sultan Mouley el Hassane.

Au juriconsulte, le cadi d'Oudjda, Si Mohammed ben el Hachemi ben el Mir, que Dieu vous guide dans la bonne voie et que le salut soit sur vous. Sachez que les juifs ne se mettaient pas en route au temps de notre grand-père et de notre père (que Dieu accorde la paix à leurs âmes) et ne voyageaient pas dans les tribus insoumises, telles que les Zemmour, les Beni Mguild, les Aïl Youssi et autres, lorsqu'elles n'étaient pas occupées par des mahallas, sans avoir fait inventorier par des adoul les marchandises emportées, afin qu'ils ne puissent pas réclamer indûment, s'ils étaient dépouillés au cours de leur voyage. J'apprends que les juifs continuent à parcourir le pays sans se munir d'un état dressé par les adoul ; ils prétendent ensuite qu'on leur a enlevé des milliers de réaux. Nous avons ordonné à notre esclave, l'amel Abdelmalek es Saïdi, de ne pas les laisser partir en voyage sans que les adoul aient visité leurs marchandises et établi une liste détaillée, pour que le Makhzen soit fixé sur ce qui pourra leur être soustrait. Tous les juifs qui refuseront de se conformer aux instructions que je vous donne circuleront à leurs risques et périls, la responsabilité du Makhzen ne sera nullement engagée. Quant à ceux qui voyageront dans les tribus insoumises sous le couvert d'un zettat, s'ils sont dévalisés, ils auront recours contre le dit zettat et non contre le Makhzen.

Les juifs qui quitteront soit une ville, soit un port, sans être munis d'une liste détaillée des marchandises colportées par eux, seront déboutés de leurs réclamations. Je vous invite à désigner quatre adoul de confiance et vertueux et à les charger de dresser ces états. Un des états sera remis à notre esclave (l'amel) ; les honoraires des adoul seront de trois ouquias par cent metquals de marchandises. Salut. Ecrit le 14 novembre 1885. (1)

Ce même sultan exemplait les juifs de la bastonnade que continuèrent à subir les musulmans coupables des délits

(1) (A.) Mouley Abdallah ould el Cadi.

réprimés par cette peine. Vers 1896, au temps de l'amel Driss ben Yaïch, les juifs obtinrent enfin une émancipation complète. Cet amel, auquel ils font une grande réputation de justice, déclara qu'ils relèveraient dorénavant du Sultan : c'était donc l'abolition de la servitude qui liait, auparavant, chaque juif à un *sied* (maître) arabe.

Les juifs affirment qu'il y a encore une vingtaine d'années, les musulmans déterraient parfois des cadavres des leurs pour s'en servir à des pratiques de magie. (1) Le fait est certainement exact, car actuellement on voit encore, dans la vallée de l'oued Taïret, des tombes fraîchement ouvertes au milieu d'un très vieux cimetière connu sous le nom de *Quebqurate et Yhoud* (les tombeaux des juifs). Les musulmans ne devaient donc pas se gêner pour violer les sépultures du cimetière juif d'Oudjda, dans un temps où les juifs étaient si facilement molestés.

LA VIE MATÉRIELLE. — COUTUMES PARTICULIÈRES

Les maisons des juifs sont bâties comme celles des musulmans, mais elles sont rarement isolées les unes des autres. Ce sont des corps de logis ouvrant directement sur des cours communes, où de nombreuses familles vivent mêlées dans une promiscuité constante ; les cabinets d'aisances sont presque toujours utilisés par plusieurs ménages. Dans ce milieu l'hygiène est déplorable ; si on lave très souvent à grande eau les planchers des chambres, en revanche les immondices s'accumulent dans tous les recoins des cours. Les murs des différentes pièces sont fréquemment badigeonnés avec du bleu indigo ou du vert cru ; ces couleurs criardes donnent aux intérieurs juifs un aspect hideux, qui impressionne désagréablement.

Le costume des hommes comprend en général un pantalon à la turque en cotonnade, un gilet en drap plus ou moins ouvragé, une *habaya* (sorte de blouse) en toile blanche et une djellaba de laine blanche ou brune, comme celles que portent les musulmans (Pl. XVII, fig. 2). Les hommes chaussent des babouches jaunes et se coiffent

(1) CHAPITRE IV. — Superstitions et magie.

d'une chéchia rouge, un voile épais, qui entoure d'abord le cou, est enroulé ensuite autour de la chéchia comme un turban. La barbe n'est pas soignée, elle est plutôt longue et peu fournie, on ne la taille jamais ; la partie inférieure des moustaches est coupée de façon à ce qu'elles ne couvrent pas la bouche. Les cheveux ne sont pas rasés, deux mèches plus longues, dites *pihout*, sont laissées sur les tempes, mais elles sont cachées sous la coiffure.

Les femmes s'habillent à peu près de la même manière (Pl. XVII, fig. 2) ; depuis quelque temps elles tendent à adopter le costume des juives d'Algérie. Elles laissent pousser leur chevelure, que les jeunes filles gardent flottante ; les femmes mariées sont tenues de la dissimuler complètement sous un mouchoir de couleur.

L'alimentation des juifs est analogue à celle des musulmans ; les animaux dont ils se nourrissent doivent être égorgés suivant un certain rite par les rabbins. Les juifs boivent du vin *cachir*, qui est préparé de façon spéciale et vient d'Algérie, ainsi que l'anisette et l'absinthe ; ils consomment une assez grande quantité de ces liqueurs. Autrefois on fabriquait à Oudjda l'anisette dite *mahia*, cette fabrication a été abandonnée depuis une trentaine d'années.

Les juifs n'étant pas admis au bain maure, on peut supposer combien les soins de leur corps sont négligés. A côté de la synagogue d'El Habra, il existe une piscine où les femmes vont se purifier après leurs menstrues. Cette formalité a un caractère religieux, aussi ne font-elles que se plonger rapidement dans l'eau jusqu'à la ceinture. La piscine devant être alimentée avec de l'eau de pluie, une conduite y amène celle qui, en hiver, tombe sur la terrasse ; pendant la saison sèche on renouvelle l'eau tous les huit jours avec celle d'un puits voisin, mais, pour sauvegarder le principe, on a soin de ne jamais vider complètement la piscine, de sorte qu'elle est toujours censée contenir un peu d'eau de pluie.

Les monogames sont en majorité parmi les juifs d'Oudjda. On compte pourtant quinze bigames sur une population de 295 adultes, soit 5,08 %.

Les morts sont portés au cimetière dans une civière fermée, qui est en dépôt dans la synagogue d'El Habra. Le service des pompes funèbres est le monopole des *Oulad el Habra*, qui, au nombre de trente à trente-cinq, forment

une corporation où chacun peut entrer. Ils perçoivent pour leur salaire douze francs par inhumation ; cet argent est remis à leur chef, le nommé Youcef Azoulay ; les gens pieux leur font en outre des offrandes. On enterre le cadavre à une faible profondeur et, quand la fosse est fermée, on place dessus une grosse pierre plate sur laquelle est gravée une inscription en hébreu. Quelques tombeaux récents sont surmontés d'une grande dalle soigneusement taillée par des ouvriers d'Algérie ; l'inscription se trouve du côté de la tête à l'intérieur d'un petit cartouche.

Le cimetière juif est situé dans l'angle formé par la route de Marnia et la partie nord-ouest du rempart (Pl. XV) ; le cimetière s'étendait autrefois plus à l'ouest ; des tombes, vieilles de cent cinquante et même deux cents ans ont disparu lorsqu'on a tracé la route en 1907. On avait déjà trouvé en 1896, au sud du fossé de l'enceinte, des tombes juives, dont les dalles manquaient. On dit qu'il y a eu, en outre, de très nombreuses sépultures juives autour de l'endroit où reposerait le santon Rebbi Haïem Amouyal (Pl. XV, 17). Ces sépultures seraient d'une époque très reculée ; elles auraient été recouvertes par les exhaussements successifs du sol ; leur disparition aurait été d'autant plus facile, que beaucoup de juifs n'auraient pas mis de dalles sur les tombes de leurs parents, par peur d'une profanation des musulmans. Il semble à peu près certain que le cimetière juif a toujours été compris entre la tombe de Rebbi Haïem Amouyal et son emplacement actuel. On a pourtant trouvé en 1909, en creusant un puits à la lisière du quartier des Ahel el Djamel, en face de la nouvelle poste, une dalle portant le nom du juif Eliaou ben Daoud ben Ghozi inhumé en 1822, mais tous les anciens sont d'avis que cette dalle n'est pas en place et a dû être apportée là par des musulmans. Cette opinion paraît fondée, car on n'a pas reconnu d'autres tombes en ce point ; elles ne seraient d'ailleurs pas assez anciennes pour qu'on en ait perdu tout à fait le souvenir.

LA RELIGION, LES SYNAGOGUES, LES RABBINS ET L'INSTRUCTION

Le rite pratiqué à Oudjda est le rite portugais, de même qu'à Fez et dans tout l'ouest du Maroc. La religion des juifs marocains n'est plus celle de Moïse ; l'abbé Godard dit

qu'ils n'en ont conservé que des lambeaux, surtout dans les pratiques extérieures. D'après cet auteur, leur religion suit moins l'ancien Testament que le « Talmud, compilation souvent ignoble, ridicule ou atroce de superfétations traditionnelles, dues à la haine et à l'ignorance des rabbins. » Tout : foi, morale, liturgie est réglé par le Talmud et les juifs ont deux morales, l'une charité et solidarité entre coreligionnaires, l'autre haine envers les étrangers (*les goïms*). (1)

Les fidèles font leurs prières le matin, vers quatre heures du soir et au coucher du soleil : soit chez eux, soit à la synagogue. Pour que le rabbin puisse réciter la prière à la synagogue, il faut qu'il y ait au moins dix assistants : il n'y est d'ailleurs tenu que le samedi, les autres jours il lui arrive souvent d'être absent de la synagogue à l'heure des prières. Le rabbin prie face à l'est, tandis que les fidèles font face dans toutes les directions, sauf à l'ouest.

Il y a à Oudjda trois synagogues : Chenougha Oulad ben Dray, Chenougha Oulad Ichou et Chenougha el Habra : toutes sont extrêmement sales, les quelques oripeaux qu'on y accroche ne les embellissent guère et le parterre de briques est toujours couvert de boue à la suite des lavages à grande eau.

Chenougha Oulad ben Dray (Pl. XI, 67) est ancienne, on ne connaît pas la date de sa construction. Elle est fort petite et a été réparée il y a environ trente ans : les deux poteaux qui supportaient la terrasse ont été remplacés par des piliers. Entre les deux piliers se trouve une tablette sur laquelle est appuyée la bible pour la lecture du samedi. L'intérieur est repeint tous les six mois, tantôt en bleu, tantôt en vert. Une moitié de *chenougha Oulad ben Dray* appartient à la communauté, l'autre moitié est la propriété des Oulad ben Dray.

Rabbin : Rebbi Mimoun ben Daoud.

Chenougha Oulad Ichou (Pl. XI, 68), est également très vieille et a été reconstruite avec des piliers dans les mêmes conditions et à la même époque que la précédente ; elle est d'ailleurs plus grande. Cette synagogue a quatre piliers,

(1) GODARD, pp. 112 et 113.

au dessus desquels on a construit un petit lanterneau qui dépasse légèrement la terrasse. Entre les piliers se trouve une chaire (*thiba*) garnie d'une balustrade en bois en forme de grillage. Des bancs en maçonnerie recouverts de nattes sont appuyés à la chaire et au mur. Au fond de la synagogue on voit un placard (*sefarim*), dans lequel on enferme les bibles (*sifer*). A l'entrée existe un petit vestibule, où se tiennent les femmes qui, en l'absence d'un local spécial, dit *âazara*, ne peuvent pas pénétrer à l'intérieur.

Chenougha Oulad Ichou appartient à la communauté.

Rabbin : Rebbi Daoud Makhlouf Obadia.

Chenougha el Habra (Pl. XI, 69), a été construite vers 1868 avec des fonds donnés par les fidèles ; elle est identique à la précédente, mais beaucoup plus mal tenue. Le matériel des pompes funèbres est remisé dans cette synagogue.

Rabbin : Rebbi Brahamould Mouchi Aziza.

Les membres de la confrérie d'El Habra se réunissent dans une petite pièce voisine les nuits précédant le lundi et le jeudi ; ils font des prières à leur patron Rebbi Chemaoun (le prophète Siméon).

La Bible est écrite sur des feuillets collés les uns à la suite des autres sur une longue toile. Les deux extrémités de cette toile sont fixées sur des bâtonnets servant à la rouler ; les bâtonnets sont terminés à leur partie supérieure par des garnitures d'argent ou d'or, qui sont quelquefois très richement travaillées.

Un exemplaire de la Bible vaut en moyenne 450 à 500 francs, mais il y en a de beaucoup plus chers. Les bibles utilisées à Oudjda sont généralement achetées à Debdou ; il y en a plusieurs dans chaque synagogue, elles sont serrées dans des chemises de velours brodé. Pour lire la Bible, le rabbin la pose sur la balustrade de la chaire et suit le texte à l'aide d'une tige d'argent terminée par une petite main. Les fidèles pieux et fortunés font don de bibles aux synagogues afin de remplacer celles dont les caractères commencent à s'effacer ; ces dernières sont mises de côté, on les enterre ensuite en grande pompe au cimetière juif.

Le clergé d'Oudjda est indépendant et ne relève que de lui-même ; il n'appartient à aucune circonscription reli-

gieuse et offre par conséquent peu de garanties au point de vue du maintien de l'intégrité de la loi. Les rabbins, appelés aussi *hakham*, étaient autrefois au nombre de cinq ; maintenant ils ne sont plus que trois, un par synagogue ; ils n'ont pas de grand rabbin, mais ils reconnaissent comme leur chef Rebbi Brahamould Mouchi Aziza. La génération actuelle a gardé le souvenir de deux rabbins qui jouissaient d'une certaine notoriété : Rebbi Yacoub ben Hammou, mort vers 1900 et Rebbi Ishac Dray, mort aux environs de 1904.

Pour être nommé rabbin, il faut, après avoir fait ses études à Oudjda, aller subir une sorte d'examen devant une commission de rabbins dans un centre important ; les candidats se rendent généralement à Tlemcen, qui est le foyer religieux le plus rapproché. Les membres de la commission délivrent à chaque candidat reçu un brevet constatant qu'il a les qualités requises ; ce brevet leur confère la qualité de rabbin. Les rabbins d'Oudjda ne se distinguent pas par un costume spécial, ils sont habillés comme tous leurs coreligionnaires de la ville.

Tous les ans, un rabbin vient recueillir les offrandes pour la synagogue de Jérusalem, mais les relations de cette synagogue avec la communauté d'Oudjda se bornent là. Le rabbin de Jérusalem, qui est vêtu d'une *zoukha*, sorte de caftan de couleur serré à la taille par une ceinture, et coiffé d'une chéchia entourée d'un turban en cachemire, ne surveille pas l'application de la loi religieuse, il se contente de quêter. Pourtant, si on avait un doute relativement au dogme, on lui demanderait son avis ; on lui soumet aussi quelquefois des litiges d'ordre judiciaire, qui n'ont pu être tranchés par les rabbins locaux. Ce rabbin séjourne quatre ou cinq jours à Oudjda ; pendant ce temps, il est logé chez un des notables, lesquels l'hébergent chacun à leur tour. Le samedi, il fait le tour des synagogues sous la conduite des notables et des rabbins ; les fidèles s'inscrivent *publiquement* pour une certaine somme, c'est la carte forcée ; ils vont ensuite un autre jour porter leur offrande au rabbin de Jérusalem et à son domicile, ils reçoivent sa bénédiction.

En outre du service religieux, les rabbins sont chargés de sacrifier les bêtes livrées à la boucherie et de trancher les litiges qui peuvent diviser leurs coreligionnaires ; ils jugent d'après le Talmud babylonien. Quand les parties

veulent faire appel, elles demandent copie du jugement et vont le soumettre à d'autres rabbins qu'elles croient plus qualifiés. Ces appels sont le plus souvent portés à Tlemcen ou à Oran, non que les intéressés se refusent à aller à Fez, mais parce qu'ils ont des relations constantes avec l'Algérie et qu'il est très difficile et dangereux de voyager au Maroc. Lorsqu'un des rabbins a des parents dans la cause, la partie adverse peut le récuser.

Les rabbins sont entretenus par les fidèles, qui leur font des dons ; avant l'organisation du consistoire, ils égorgeaient les volailles sans demander d'indemnité, ils gardaient pour eux le filet de chaque mouton ou bœuf sacrifié ; certains jours cela leur donnait une grande quantité de viande, ils en disposaient à leur gré. Tous les ans, pour la fête de *kipour*, ils passent la nuit précédente dans les maisons et y égorgent un coq par homme, une poule par femme et trois poules pour les femmes enceintes ; on leur fait une offrande variable suivant la fortune des individus.

L'enseignement hébraïque est donné par des rabbins dans les synagogues ; les procédés employés sont analogues à ceux en usage dans les écoles coraniques. Les rabbins reçoivent de 0 fr. 25 à 0 fr. 50 par semaine et par élève. La population scolaire est de quatre-vingts à cent enfants. Le tableau ci-dessous donne la répartition des élèves dans les différentes écoles en 1908 et 1910 :

SYNAGOGUES OU FONCTIONNENT DES ÉCOLES	PROFESSEURS		ÉLÈVES	
	en juin 1908	en mars 1910	en juin 1908	en mars 1910
Chenougha Oulad el Habra.	1	2	15	30
— — Ichou....	1	2	30	48
— — Ben Dray.	1	»	20	»
TOTAUX.....	3	4	65	78

LES SANTONS

Les juifs d'Oudjda vénèrent les marabouts Sidi Yahia et Sidi Chekroun, qu'ils disent avoir été accaparés à leur détriment par les musulmans (1) ; ils ont aussi quelques saints dont l'origine juive est incontestable, ce sont : Rebbi Haïem Amouyal, Makhlouf Dahane et Amrane Rouasse.

Rebbi Haïem Amouyal (Pl. XV, 17) est un personnage mystérieux sur lequel on ne sait rien de précis. Les anciens ne connaissaient même pas son nom ; ils l'appelaient *Hakham es Sedra*, le rabbin du jujubier, parce qu'ils croyaient qu'un grand saint était enterré sous un de ces arbustes, auquel ils allaient faire leurs dévotions.

Vers 1880, le rabbin Yahia Azoulay, mort depuis, rêva la nuit que le saint ne se trouvait pas à l'endroit où les juifs se rendaient pour prier, mais à quelque distance de là.

Le lendemain, ce rabbin raconta le songe à ses coreligionnaires, il les conduisit ensuite sur le terrain pour leur montrer l'emplacement où il fallait exécuter des recherches.

On creusa au point indiqué et, à quelque profondeur, on mit à jour une pierre tombale portant le nom de Rebbi Haïem Amouyal. Les juifs vénèrent donc, sur la foi d'un illuminé, la sépulture d'un rabbin quelconque ; cette sépulture a été découverte au milieu d'un ancien cimetière, où il serait facile d'en retrouver de même beaucoup d'autres.

Après avoir dégagé la tombe de Rebbi Haïem Amouyal, on y plaça une petite pierre plate de forme irrégulière, sur laquelle on grava une inscription. Quelque temps après cette pierre fut trouvée insuffisante ; on en prépara alors une autre plus grande, qui fut mise à côté ; cette dernière était munie d'un trou destinée à contenir de l'eau ; ce trou

(1) CHAPITRE IV. — Marabouts.

formait une sorte de bénitier. La grande dalle portait l'inscription suivante :

Ceci est le tombeau de Sa Seigneurie le grand rabbin, l'éclatante lumière d'Israël, notre saint patron, notre affection, qui est sur nos têtes, la manne chérie, la plante fleurie, le bouquet de fleurs, le saint rabbin Haïem Amouyal ; sa bénédiction soit toujours sur nous et nos coreligionnaires. Nous avons complété l'œuvre de nos pères en lui faisant un tombeau apparent. La pierre qui avait été placée primitivement sur sa sépulture était trop petite et ne convenait pas à Sa Grandeur. Nous avons donc réuni les juifs un vendredi de l'année 636 ; les notables se sont rassemblés et lui ont érigé une autre dalle digne de lui ; Dieu les récompensera et leur accordera le salut. Que la miséricorde de Dieu soit sur lui. (1)

Jusqu'en 1910, la tombe de Rebbi Haïem Amouyal était indiquée par les deux dalles dont il vient d'être question. Mais cette année-là, les juifs firent niveler le terrain et construire un petit tumulus plat revêtu en briques vernissées.

Les juifs racontent que vers 1900, des arabes ayant aperçu une lumière, qui brûlait sur le tombeau de Rebbi Haïem Amouyal, ils crurent qu'il y avait un trésor caché en ce lieu. Ils se mirent donc à creuser ; ils ne trouvèrent rien et le saint les punit de cette profanation ; l'un d'eux devint fou et l'autre mourut.

Tous les malades qui veulent guérir n'ont qu'à aller prier sur la tombe du saint, il exauce toujours les vœux formulés. Les juifs font chaque année une fête en son honneur, le 15 du mois de schevat.

Makhlouf Dahane était inhumé dans la partie ouest du cimetière juif ; son tombeau a disparu lors de la construction de la route de Marnia ; il a fallu exhumers ses restes qui ont été enterrés avec d'autres dans un coin du cimetière.

(1) D'après une traduction verbale en arabe du cheikh el Yamani. L'année 636 est mise pour 5636. Les juifs d'Oudjda négligent habituellement le chiffre des mille, ils appellent cette façon de compter *kaseb es sghir*, le petit compte ! La fin de l'année 1910 de l'ère chrétienne correspond à l'année 5671 de l'ère juive.

Ce saint juif était de Sefrou (Beni Snassen) et vivait vers 1800. Un jour de fête musulmane, il se querella avec quelques marabouts et les insulta ; ceux-ci se plaignirent au caïd d'Oudjda, qui le fit appréhender et brûler vif vers l'emplacement de la porte d'El Khemis ; on le laissa auparavant faire sa prière. Makhlouf Dahane était couvert d'amulettes, les flammes l'entouraient complètement sans le consumer. A la vue de ce miracle les musulmans furieux proposèrent d'aller tuer tous les juifs de la ville. Pour sauver ses coreligionnaires, le saint jeta alors ses amulettes en demandant à Dieu de le faire mourir. Les musulmans mirent des gardes auprès des cendres de Makhlouf Dahane, afin d'empêcher les juifs de les recueillir, mais il se produisit un éclair accompagné d'un grand bruit de tonnerre, la terre trembla et les gardes s'enfuirent. Après cet éclatant témoignage de la colère céleste, les juifs vinrent ramasser ce qui restait de Makhlouf Dahane, des cendres et quelques ossements calcinés ; ils ensevelirent pieusement ces pauvres débris dans leur cimetière.

Amrane Rouasse était originaire d'Oudjda ; il est mort vers 1820 et a été enterré près de l'emplacement actuel de la route de Marnia ; on dit qu'une lumière apparaît parfois sur sa tombe pendant la nuit. Les juifs déclarent que leur attente n'est jamais déçue lorsqu'ils s'adressent à Amrane Rouasse pour obtenir les faveurs du ciel.

ORGANISATION DE LA COMMUNAUTÉ, BUDGET, REDEVANCES AU MAKHZEN

Avant l'occupation française, le consistoire n'était pas organisé ; les juifs étaient administrés par deux ou trois *chioukh*, nommés par l'*amel* ; leurs fonctions consistaient uniquement dans la répartition et la perception des sommes demandées par le Makhzen. Les ressources dont disposait la communauté provenaient des droits de couteau et du produit de l'adjudication de la cantine *eachir*. Le droit de couteau était perçu par le rabbin sacrificateur à raison de 0 fr. 50 par mouton et 1 fr. par bœuf. La cantine

cachir, qui avait le monopole de la vente aux juifs de l'anissette, de l'absinthe et des autres liqueurs, était mise en adjudication ; elle rapportait en moyenne de douze cents à quatorze cents francs azizi par an. Les sommes perçues pour droits de couteau étaient versées à un homme de confiance, remplissant les fonctions de trésorier ; il payait les aumônes aux malheureux que lui envoiaient les chioukh.

Aucune prévision n'était faite pour le budget ; le trésorier ne tenait pas de comptabilité, il ne se faisait donc certainement pas faute de puiser dans la caisse pour ses besoins personnels. L'adjudicataire de la cantine cachir n'effectuait aucun versement ; l'argent dû par lui restait en dépôt entre ses mains et les chioukh lui demandaient également d'assurer le paiement de certaines dépenses ; les opérations se faisaient sans aucun contrôle ; les fonds ne pouvaient manquer d'être dilapidés. L'argent de la communauté, dont la destination était de donner des secours aux pauvres, servait également à d'autres usages, en particulier à payer les cadeaux offerts à l'amel. Quand la caisse était vide, les chioukh l'alimentaient avec des impositions supplémentaires, qu'ils répartissaient sur tous leurs coreligionnaires. Depuis 1908, le consistoire fonctionne régulièrement sous la direction des chioukh ; un trésorier tient les comptes à jour. Les droits de couteau, dont les rabbins retenaient souvent une bonne part, sont intégralement versés ; les rabbins versent même la moitié des sommes recueillies dans les synagogues pour les fêtes de *Pourim* et de *Kipour*, alors qu'autrefois ils gardaient tout pour eux. Avec l'argent versé à ces occasions, le consistoire achète des denrées, qu'il distribue aux pauvres pour leur permettre de fêter ces grandes solennités juives.

L'adjudicataire de la cantine cachir doit aussi remettre au trésorier, par paiements mensuels, le montant de son adjudication. Quelques recettes supplémentaires s'ajoutent en outre maintenant à ces recettes principales, de sorte que le consistoire dispose aujourd'hui d'une moyenne de 5,000 francs azizi chaque année.

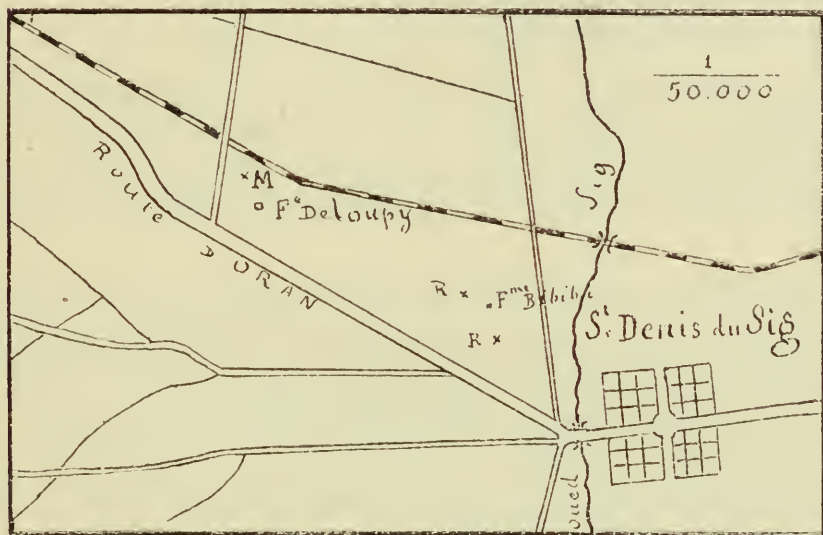
En dehors des impositions extraordinaires que les fonctionnaires du Makhzen demandaient aux juifs, ceux-ci ont toujours eu quelques obligations particulières. Ils payaient 40 francs par mois, environ 0 fr. 50 par feu,

pour la garde de leurs maisons et faisaient des cadeaux à l'amel pour la fête de l'âïd el kebir et de l'âïd es sghir. Ces cadeaux consistaient en sucre, thé, bougies, etc. ; les chiouk rassemblaient les denrées offertes et les portaient à ce fonctionnaire, auquel ils présentaient leurs devoirs au nom de toute la communauté.

(à suivre).

DÉCOUVERTE D'UNE BORNE MILLIAIRE A SAINT-DENIS-DU-SIG

Il y a peu de temps, à la ferme Deloupy, située à 2 kilomètres du pont du Sig (route d'Oran), des ouvriers découvrirent, à 80 centimètres sous terre, une colonne brisée. L'emplacement où elle fut rencontrée est situé entre la grande route et la voie ferrée, au centre du triangle formé par la ferme Deloupy, la ferme Boj et la maisonnette du chemin de fer, n° 201.



M. — EMPLACEMENT DE LA BORNE MILLIAIRE.

R. R. — RUINES DE TASACORA.

Cette colonne est demi-cylindrique, taillée dans un calcaire à lithothamium. La carrière qui l'a fournie est éloignée d'un kilomètre à peine. La hauteur de la colonne est de 1 mètre 60 centimètres ; le diamètre de 35 centimètres.

L'inscription qu'elle porte est parfaitement gravée en

lettres régulières ; c'était d'ailleurs l'époque des belles inscriptions romaines.

La voici :

IMP CAES DIVI NERVAE
F NERVA TRAIANUS
AUG. GER DA OP MAX
TRPPPCONS //
COS VI A TASACO
RA AD REGIAS
MIL P
XXVI

La fin de la première ligne se lit difficilement.

La fin de la quatrième ligne ne peut se déchiffrer.

Mais la partie principale de la borne, qui nomme Tasacora et Regias, se lit très bien ; les cinquième et sixième lignes sont très nettes.

En voici la traduction :

L'empereur César Nerva Trajan, fils du divin Nerva, auguste, germanique, dacique, très bon, grand pontife, honoré de la puissance tribunitienne, père de la patrie, proconsul. consul pour la sixième fois ; de Tasacora à Regias, XXVI mille pas.

L'itinéraire d'Antonin donnant 27 milles de distance entre Tasacora et Regias, cette borne milliaire serait donc la deuxième du Sig à Arbal. Elle a été trouvée, en effet, à 1.500 mètres à peu près des ruines de l'antique cité.

L'empereur Trajan, dont il est ici question, né en 52, fut adopté par Nerva en 97. Son règne dura de 98 à 117. La borne milliaire donne à ce prince les titres de germanique, dacique et très bon. La dénomination de *germanique* lui fut acquise par le commandement des légions du Bas-Rhin en 97. C'est à cette époque, qu'il fut adopté par Nerva, en récompense de ses succès.

Le titre de *dacique* lui fut donné, après les deux expéditions contre les Daces, 101-102 et 106. Enfin, le surnom de *très bon*, lui fut décerné par le Sénat en 114 seulement.

Peut-être sera-t-on étonné de ne pas lire sur la borne milliaire le surnom de *parthique* ? Mais Borghesi (1) nous

(1) *Bulletin de la Société de Géographie d'Oran*, n° 15, année 1882, p. 159.

apprend que ce titre lui fut décerné en 115 avec la XII^e *salutation impériale* et qu'au mois d'août 116, à l'occasion de la prise de Ctésiphon, la XIII^e *salutation impériale* lui fut accordée. (1)

Ces indications se prouvent par l'inscription de l'arc de triomphe de Makter : (2)

IMP. CAESARI. DIVI. NERVÆ. F. NERVA TRAIANO OPTIMO
AUG. GERMANICO, PARTHICO, P. M. TRIB. POT. XX. IMP. XII,
Cos VI.

Il semblerait donc que notre borne a été gravée en 114 ou au début de 115. Trajan avait déjà reçu en 114, le titre de *très bon*, mais le surnom de *parthique*, qui lui fut décerné en 115, ne se lit pas sur notre inscription.

Il nous semble inutile de donner le texte de l'inscription de Bessariani, l'ancienne *Ad. Majores*. Cette inscription ressemble singulièrement à la nôtre, mais sa date 104 ou 105, la rend plus ancienne que le milliaire du Sig. (3) Aussi ne porte-t-elle pas le surnom d'*optimus*.

Notre Musée d'Oran possède plusieurs monnaies de Trajan. Une d'elles, trouvée à Arbal, non loin du Sig, porte : *Nerva Traiano Aug. Germ. Dac.* (4) Une seconde, n° 158 du Musée, présente la plupart des titres de la borne : *Imp. Caes. Nerva Traiano Aug. germ. dac. p. m., Tr. p. Cos. v. p. p.*

Enfin les mots : *optimo Aug.* se lisent sur une monnaie de Trajan, n° 164.

Il serait intéressant de rechercher si, parmi les inscriptions milliaires ou autres, celle-ci ne serait pas une des plus anciennes. Or, après des recherches faites, il nous paraît, qu'excepté les inscriptions votives, la plupart non datées, celle du Sig est la plus ancienne de la province d'Oran et sans doute des Maurétanies. Mais nous ne voudrions pas l'affirmer sans preuves plus abondantes.

Quoiqu'il en soit, nous savons sûrement par cette borne que *Tasacora* existait dès le commencement du II^e siècle.

Jusqu'à ces dernières années, les archéologues ont été très divisés pour identifier *Tasacora* avec telles ou telles ruines romaines.

(1) Waddington, *Fasl.*, p. 187.

(2) *Corpus I. L.*, VIII, 621.

(3) *Bull. Soc. de Géogr. d'Oran*, n° 15, p. 162 et *C. I. L.*, VIII, 2478.

(4) *Bull. Soc. de Géogr. d'Oran*, n° 16, p. 273.

Monnert plaçait *Tasacora* à Hamnaït, tandis que Péliissier croyait la retrouver à Aïn-Fékan. Lapie penchait pour Ras-el-Mâa et de Champlouis pour Bénian. Tauxier et Demaëght ont vu quelle devait être la vraie identification.

Tauxier le premier, avait étudié l'*Anonyme* de Ravenne, qui reproduisait d'ailleurs les listes de Castorius. Or, cet exemplaire de la carte des étapes porte les noms des rivières et des localités traversées par les grandes voies romaines.

Citons les fleuves donnés par l'*Anonyme* :

Per quam Caesariensem Mauritaniâ transeunt flumina inter caetera quae dicuntur id est : Usar, Agilaan, Mina, Tasagora, Issaris, Nigrensis, Ligar et Malba.

La *Tasacora* que le Ravennate appelle *Tasagora* a été toujours identifiée avec la Mekerra-Sig, qui d'ailleurs, coule entre l'Isser et la Macta-Habra. L'*Issaris* porte toujours le même nom et l'Habra est bien la *Sira* antique, ainsi que le prouvent les inscriptions de Bou-Hanifia, l'antique *Aquae Sirenses*.

Et cependant, si nous en croyons Demaëght (1) qui se base sur les milliaires découvertes à Ténira, l'antique *Kaputtasacora*, la Mékerra ne serait pas la *Tasacora*, mais l'oued Ténira ; or, cette rivière forme une des sources de la *Sira* ou Habra. Il y a là un de ces problèmes géographiques que le temps solutionnera sans doute un jour.

L'*Anonyme* de Ravenne cite aussi les villes d'étapes : *Civilas Tingit, Cadum Castra, Nova Castrum, Tasacora, Dracones*, etc.

Tasacora est donc placé entre *Nova Castra*, que l'on identifie sûrement avec Perrégaux et *Dracones*, qui semble être Hammam-bou-Hadjar.

Regiae (Arbal) est oublié. L'itinéraire d'Antonin le cite cependant (2) entre *Tasacora* et *Dracones* et la distance qu'il met entre les deux villes prouve bien que *Regiae* était voisin de *Tasacora*.

Pour Tauxier, il n'y a pas de difficulté. Se basant sur la distance qui sépare *Castra Nova* de *Tasacora*, XVIII mille pas ou 27 kilomètres, il affirme que *Tasacora* est bien le Sig. Cependant, cet archéologue fait erreur lorsqu'il fixe *Regiae* sur l'emplacement des Trembles.

(1) *Bull. Soc. de Géogr. d'Oran*, année 1895, p. 64.

(2) *Bull. Soc. de Géogr. d'Oran*, n° 21, p. 292.

Quant à Demaëght, il croyait, en 1888 déjà, que *Tasacora* correspondait aux ruines du Sig. Il cite, dans le Bulletin d'Oran, plusieurs inscriptions, découvertes dans ces ruines. Une d'elles, consacrée au génie du fleuve, porte la syllabe Co de *Tasacora* :

NUMINI CO
GENIO FLUMINI .. (1)

Plusieurs épitaphes portent les dates de 429, 442, 450. Une inscription mentionne la 4^e cohorte des Sycambres et porte le cognomen d'un praeses de la Maurétanie Césarienne, *Regulus*. (2)

Disons encore que *Tasacora* fut une cité épiscopale. Paquaerius, son évêque, est inscrit le 108^e sur la liste des évêques de la Maurétanie Césarienne exilés en 484, par ordre du roi des Vandales, Hunéric. La notice de Carthage l'appelle *episcopus Tasaccurrensis*. Le mot *probatus* indique qu'il mourut en exil.

Nous connaissons par une épitaphe le nom de la jeune fille Julia qui, dit l'inscription : *nos praecessit in pace domini*. (3)

Cette borne milliaire si complète est donc intéressante à un double point de vue :

1^o Elle identifie sûrement les ruines du Sig avec l'antique cité de *Tasacora* ;

2^o Cette inscription nous semble la plus ancienne des bornes milliaires de la province. Elle indique ainsi l'existence, dès le début du II^e siècle, de la ville de *Tasacora*. (4)

Abbé FABRE .

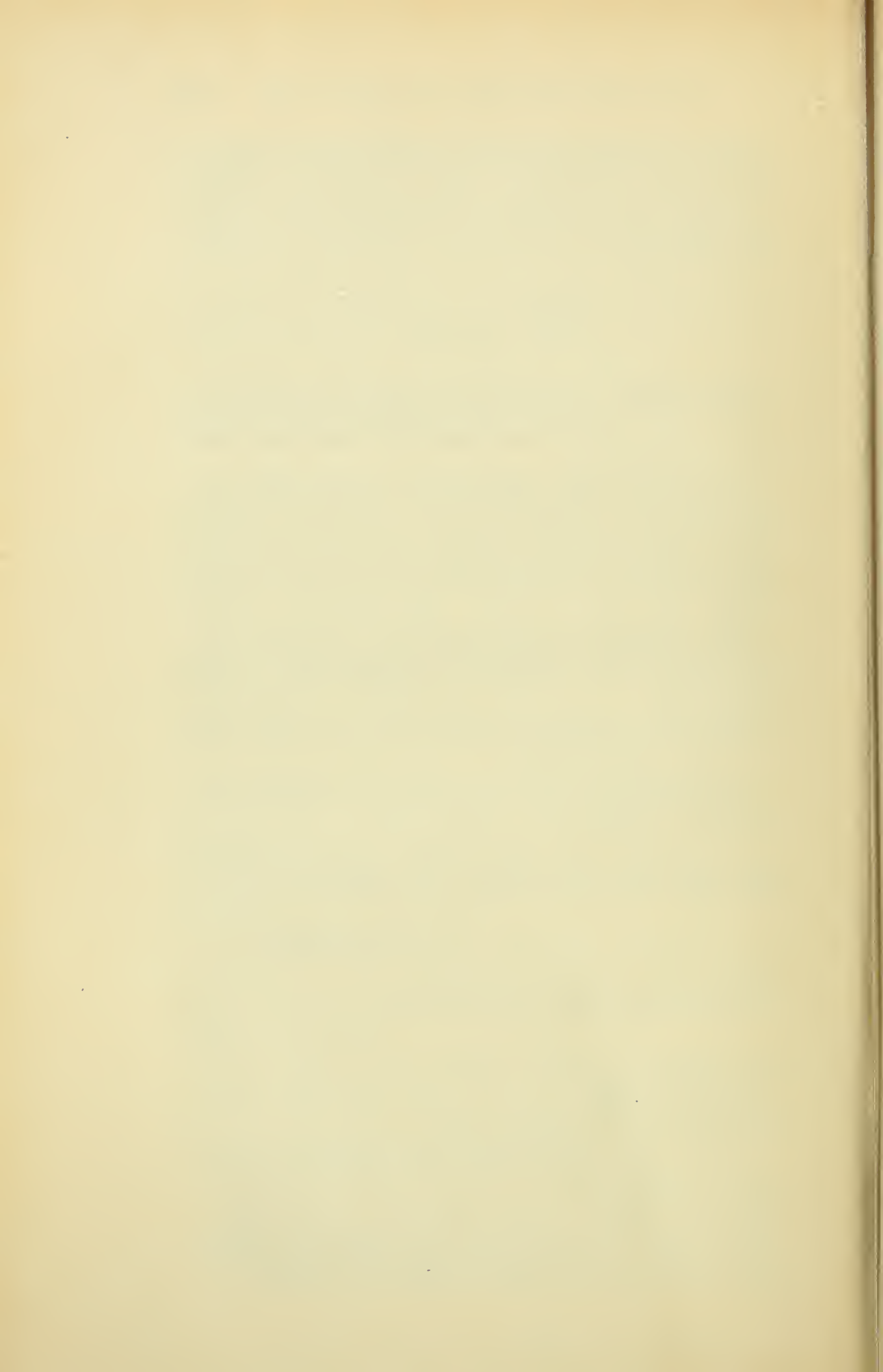
Saint-Denis-du-Sig, le 15 mai 1911.

(1) C. I. L., VIII, 9749.

(2) DEMAËGHT. — *Géogr. comparée de la partie de la Maurét. César.* correspondant à la province d'Oran, p. 58.

(3) TOULOTTE, *Géogr. de l'Afrique chrétienne*. — *Maurétanie*, p. 156.

(4) M. de PACHÈRE qui a fait un nouvel examen de l'inscription, dans de meilleures conditions d'éclairage, a lu sur la pierre *Tasaccura* au lieu de *Tasacora*. (Le redoublement du c et la graphie u pour o sont phénomènes fréquents dans l'épigraphie africaine). L'observation de mon savant confrère confirme la justesse de l'expression *episcopus Tasaccurrensis*, elle montre en outre que *Tasacora* était aussi appelée *Tasaccura*. Cette dernière dénomination semble donc devoir être acceptée de préférence à la première.



MOUVEMENT DE LA NAVIGATION

DANS LES

PORTS

du Département d'Oran

MOUVEMENT COMMERCIAL

PRODUITS AGRICOLES



Mouvement de la Navigation par pavillon, du port d'ORAN, pendant l'année 1909

INDICATION du PAVILLON	ENTRÉES		SORTIES		Ent.ées et Sorties réunis	
	NOMBRE de navires	Tonnage	NOMBRE de navires	Tonnage	NOMBRE de navires	Tonnage
Français.....	2.448	1.603.781	2.441	1.600.331	4.889	3.204.112
Anglais	314	540.417	318	545.446	632	1.085.863
Autrichien.....	80	160.243	83	163.018	163	323.261
Italien.....	109	114.005	110	113.688	219	227.693
Allemand.....	71	105.761	72	107.513	143	213.274
Espagnol.....	219	90.870	218	93.018	437	183.888
Norvégien.....	34	39.053	33	37.697	67	76.750
Danois.....	25	27.705	27	28.928	52	56.633
Grec.....	13	21.033	12	19.596	25	40.629
Hollandais.....	17	17.880	17	17.928	34	35.808
Belge.....	18	18.734	15	15.905	33	34.639
Russe.....	5	7.312	5	7.312	10	14.624
Suédois.....	2	3.972	2	3.972	4	7.944
Uruguay.....	3	3.406	4	4.408	7	7.814
Portugais.....	1	123	1	123	2	246
TOTAUX en 1909.	3.359	2.754.295	3.358	2.758.883	6.717	5.513.178
— en 1908.	»	»	»	»	6.887	5.650.874
DIFFÉRENCE 1909.	»	»	»	»	— 170	— 137.696

Relevé total du Mouvement des ports du département d'Oran, pendant l'année 1909
(Entrées et sorties réunies)

DÉSIGNATION DES PORTS	ENTRÉES		SORTIES		ENTRÉES ET SORTIES RÉUNIS	
	NOMBRE de NAVIRES	TONNAGE	NOMBRE de NAVIRES	TONNAGE	NOMBRE de NAVIRES	TONNAGE
Oran	3.359	2.754.295	3.358	2.758.883	6.717	5.513.178
Mers-el-Kébir	174	18.770	156	18.111	330	36.881
Totaux pour Oran.	3.533	2.773.065	3.514	2.776.994	7.047	5.550.059
Mostaganem	734	244.085	732	244.000	1.466	488.085
Arzew.	437	224.804	433	225.009	870	449.813
Beni-Saf	205	184.361	235	201.501	440	385.862
Nemours	300	139.224	303	139.439	603	278.663
Houâine	41	15.144	42	16.277	83	31.421
Kiss-Adjeroud	82	6.292	79	6.286	161	12.578
Totaux en { 1909...	5.332	3.586.975	5.338	3.609.506	10.670	7.196.481
{ 1908...					11.794	7.468.328
Différence en { plus...					— 1.124	— 271.847
{ moins.						

Mouvement des Passagers civils entre les ports du département d'Oran et l'extérieur
en 1909

PORTS	ENTRÉES							SORTIES								
	PASSAGERS VENANT							PASSAGERS ALLANT								
	de France	d'Espagne	d'Angleterre	d'Italie	du Maroc	de Tunisie	d'autres pays	TOTAL	en France	en Espagne	en Angleterre	en Italie	au Maroc	en Tunisie	dans d'autres pays	TOTAL
Oran	22.205	16.741	»	214	15.934	»	597	55.691	21.809	15.619	»	294	17.046	»	422	55.190
Mers-el-Kébir.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Arzew	2	5	»	»	»	»	»	7	24	»	»	»	»	»	»	24
Mostaganem.	1	»	»	»	»	»	»	1	4	»	»	»	»	»	»	4
Beni-Saf	»	20	»	»	»	»	»	20	»	53	6	»	271	»	»	330
Nemours	»	3	»	»	721	»	»	724	»	10	»	»	563	»	»	573
Honaïne	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Kiss-Adjeroud.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Totaux en { 1909.	22.208	16.769	»	214	16.655	»	597	56.443	21.837	15.682	6	294	17.880	»	422	56.121
{ 1908.	19.701	20.928	»	357	20.273	»	2	61.261	19.181	14.768	16	295	24.312	»	»	58.572
Différence en { plus.	3.493	»	»	»	»	»	595	»	2.656	914	»	»	»	»	422	»
{ moins	»	4.159	»	143	3.618	»	»	4.818	»	»	10	1	6.432	»	»	2.451

STATISTIQUE DU MOUVEMENT COMMERCIAL DES PORTS

du département d'Oran, pendant l'année 1910
comparé au mouvement de l'année 1909, et par nature de marchandises

EXPORTATIONS

NATURE DES MARCHANDISES		UNITÉS	A DESTINATION		Totaux en 1910	Totaux en 1909
			de France	de l'Étranger et des Colonies		
Animaux vivants	{ bêtes de somme.. Bestiaux { race bovine.. ovine et autres	Tête	1.649	357	2.006	2.257
		»	9.205	2.436	11.641	4.290
		»	647.634	8.442	656.076	492.950
Peaux brutes fraîches ou sèches...		Kilog.	839.082	196.257	1.035.339	1.084.749
Laine en masse.....		»	3.442.090	85.320	3.527.410	4.773.353
Poissons { de mer {	frais	»	198.760	1.956	200.716	149.465
	salés ou conservés ..	»	78.425	481.075	559.500	580.878
Os, sabots, cornes de bétail		»	433.729	125.200	558.929	636.226
Céréales en grains	froment	Quintal	901.026	27.585	928.611	863.938
	avoine.....	»	433.868	11.206	445.074	362.537
	orge.....	»	495.468	23.337	518.805	163.975
	maïs	»	4.743	76	4.819	1.230
Farine de froment.....		»	26.394	14.537	40.931	14.226
Semoules en gruau.....		Kilog.	12.700	350.115	362.815	59.820
Légumes secs et leurs farines.....		»	1.909.092	1.258.361	3.167.453	3.771.024
Pommes de terre.....		»	1.468.110	973.434	2.441.544	1.631.147
Fruits frais de table		»	2.712.061	42.989	2.755.050	4.369.920
Marcs de raisin et moûts .		»	9.908.819	1.600	9.910.419	7.711.711
Fruits secs ou tapés.....		»	66.628	98.910	165.538	139.833
Graines et fruits oléagineux		»	732.605	4.485	737.090	612.578
Tabac en feuilles		»	»	5.048	5.048	34.583
— fabriqué		»	6.573	237.570	244.143	212.093
Huile fixe d'olives.....		Kilog.	154.157	55.462	209.919	70.737
— de graines grasses...		»	78.943	116.772	195.715	113.444

EXPORTATIONS

NATURE DES MARCHANDISES	UNITÉS	A DESTINATION		Totaux en 1910	Totaux en 1909
		de France	de l'Étranger et des Colonies		
Résines et produits résineux	Kilog	572.220	156	572.376	679.671
Racines, herbes et fleurs médicinales.	»	21.865	14.386	36.251	16.770
Liège	»	334.367	51.010	385.377	281.216
Coton	»	5.427	391	5.818	13.307
Crin végétal.....	»	1.864.442	30.199.722	32.044.164	27.277.375
Alfa.	»	184.065	75.551.997	75.736.062	56.529.378
Écorces à tan.....	»	2.940.555	1.535.102	4.475.657	3.691.835
Légumes frais	»	9.488.106	403.275	9.891.381	»
Fourrages	»	10.000	7.174.705	7.184.705	5.320.162
Son.....	»	9.948.139	37.214	9.985.353	10.617.285
Drilles.....	»	238.239	395.522	633.761	613.676
Mistelles	Litre	5.332.192	»	5.332.192	5.487.908
Vin ordinaire	»	196.781.304	2.590.970	199.372.274	174.899.726
— de liqueurs.....	»	905.725	18.051	923.776	1.599.277
Eaux-de-Vie et spiritueux (alcool pur)	»	489.366	36.205	525.571	409.002
Esprits de toutes sortes ...	»	452.780	12.452	465.232	929.943
Marbres bruts.....	Kilog	273.980	263.080	537.060	436.900
Kaolin, terre à infusoires ..	»	391.980	564.571	956.551	»
Briques, plâtre, chaux, ciments....	»	»	1.942.732	1.942.732	»
Goudron minéral.....	»	»	383.465	383.465	364.072
de fer	»	23.660.000	484.198.030	507.858.030	452.600.415
MINÉRAI	de cuivre	»	»	6.500	»
	de plomb	»	985	198.020	270.202
	de zinc	»	5.588.000	5.988.189	3.093.058
Sel brut et raffiné... ..	Quintal	23.980	2.781	26.761	16.306
Lie de vin	Kilog	928.733	468.170	1.396.903	1.496.493
Tartre brut	»	204.572	143.766	348.338	461.457
Ouvrage en sparterie.....	»	128.156	50.390	178.546	148.220
Colis postaux	Nombre	65.518	5.325	70.843	71.176

IMPORTATIONS

NATURE DES MARCHANDISES	UNITÉS	PROVENANT		Totaux en 1910	Totaux en 1909
		de France	de l'Étranger et des Colonies		
Animaux vivants { bêtes de somme.....	Tête	672	384	1.056	888
Bestiaux {	race bovine ..	459	17.342	17.801	6.659
	ovine et autres	5	231.848	231.853	134.863
Viandes salées et conservées.....	Kilog.	498.954	15.144	514.098	471.806
Graisses animales autres que de poissons.....	»	441.018	3.401	444.419	503.466
Beurre et fromages.....	»	1.014.907	304.900	1.319.807	1.327.265
Poissons de mer sales ou conservés.....	»	1.081.542	231.482	1.313.024	1.189.787
Céréales en grains	Quintal	773	87.744	88.517	6.383
Farines.....	»	8.019	5	8.024	12.558
Semoules et pâtes d'Italie..	Kilog.	331.718	523	332.241	306.726
Riz.....	»	2.182.795	345.323	2.538.118	2.990.050
Légumes secs et leurs farines.....	»	3.172.089	1.261.183	4.433.272	3.085.485
Marrons et châtaignes. . .	»	497.138	2.354	499.492	339.910
Pommes de terre.....	»	9.251.590	2.412.324	11.673.914	10.956.800
FRUITS DE TABLE {	frais.....	242.772	1.024.914	1.267.686	1.676.119
	secs ou tapés... ..	322.084	1.318.131	1.640.215	2.525.718
Sucres ..	»	14.660.774	3.053	14.663.827	14.641.652
Cafés.....	»	688	3.621.644	3.622.332	3.076.988
Chocolat.....	»	293.699	145	293.844	298.626
Poivre, cannelle, muscade, clous de girofle, macis et vanille.....	»	5.656	113.314	118.970	90.647
Thés.....	»	5.146	171.719	176.865	161.446
Tabacs en feuilles ou en côtes....	»	»	570.185	570.185	559.691
Tabac fabriqué	Kilog.	13.680	4.401	18.081	15.565
Huile fixe d'olives.....	»	66.632	69.987	136.619	320.656
Huiles de graines grasses..	»	5.249.209	52	5.249.261	5.994.947
Bois à construire	1.000 K.	11.685	17.297	28.982	24.905
Merrains de chêne et autres	Kilog.	2.637.751	664.535	3.302.286	3.101.415

IMPORTATIONS

NATURE DES MARCHANDISES	UNITÉS	PROVENANT		Totaux en 1910	Totaux en 1909
		de France	de l'Étranger et des Colonies		
Légumes frais ou conservés	Kilog.	520.689	257.839	778.528	864.502
Vins ordinaires.....	Litre	231.405	5.516	236.921	274.147
Vins de liqueur.....	»	400.107	6.894	407.001	390.987
Alcool, eaux de vie et esprits de toutes sortes..	»	2.496.946	1.328	2.498.274	3.237.072
Eaux minérales.....	Kilog.	1.477.204	12.901	1.485.105	1.222.935
Matériaux de construction	»	52.015.546	75.911	52.091.457	42.792.113
Soufre.....	»	3.976.523	248.600	4.225.123	3.193.756
Houille crue et agglomérée	Quintal	2.063	1.252.739	1.254.802	1.220.232
Huiles minérales raffinées.	Hectol.	20.766	4.053	24.819	30.341
Huiles lourdes.....	Kilog.	1.094.847	1.737	1.096.584	1.080.120
Fers, fontes et aciers... ..	»	13.121.979	5.812	13.127.791	14.464.719
Carbure de calcium.....	»	1.422.755	70	1.422.825	1.073.730
Sulfate de cuivre.....	»	441.280	50.459	491.739	225.879
Savons de parfumerie et autres...	»	5.817.738	1.875	5.819.613	5.582.766
Chicorée brûlée ou moulue.....	»	428.495	»	428.495	431.152
Bougies de toutes sortes..	»	1.230.277	4.257	1.234.534	1.449.548
Poteries, faïences et porcelaines...	»	4.323.819	486.790	4.810.609	5.169.787
Verres et cristaux.....	Kilog.	3.037.843	104.459	3.142.302	2.617.686
Fils, ficelles et cordages..	»	1.033.694	36.328	1.060.022	953.666
Sacs vides en jute.....	»	3.588.968	96.268	3.685.236	3.532.032
Tissus de lin et de chanvre	»	114.294	1.349	115.643	93.335
— de coton.....	»	3.465.008	7.928	3.473.036	3.057.409
— de laine.....	»	151.971	20.578	172.549	157.823
— de soie.....	»	4.568	201	4.769	1.833
Vêtements et lingerie.....	»	248.241	40.001	288.242	277.406
Papier et ses applications	»	4.548.500	32.776	4.581.276	4.959.378
Peaux et pelleteries ouvrées.....	»	749.833	87.271	837.104	652.637

IMPORTATIONS

NATURE DES MARCHANDISES	UNITÉS	PROVENANT		Totaux en 1910	Totaux en 1909
		de France	de l'Étranger et des Colonies		
Bijouterie et horlogerie...	Kilog.	41.931	854	42.785	27.517
Machines et mécaniques..	»	3.747.275	1.597.383	5.344.658	4.774.589
Autres ouvrages en métaux	»	9.637.640	135.449	10.773.089	11.067.055
Meubles et ouvrages en bois	»	2.448.757	138.909	2.587.666	2.545.991
Ouvrages de vannerie, de sparterie et de corderie..	»	190.423	219.271	409.694	418.728
Carrosserie.....	»	413.074	78.386	491.460	1.528.569
Bimbeloterie, tabletterie et broserie..	»	368.912	34.049	402.961	394.387
Colis postaux.....	Nombre	275.188	8.905	284.093	254.510

PRODUITS AGRICOLES 1909

ARRONDISSEMENTS	CÉRÉALES EN QUINTAUX				VIGNES		OLIVIERS	
	BLÉ TENDRE	BLÉ DUR	ORGE	AVOINE	Surfaces PLANTÉES hectares	Récoltes VINS hectolitres	Olives quintaux	Huiles hectolitres
TERRITOIRE CIVIL (Européens)								
Oran	481.968	246.585	580.076	302.687	36.494	1.084.996	18.358	3.259
Mascara.....	258.316	100.889	99.846	160.312	5.241	148.019	15.912	1.357
Mostaganem.....	253.018	188.138	121.026	132.018	16.811	532.969	6.765	594
Sidi-Bel-Abbès	372.311	214.150	192.298	301.075	17.236	130.009	8.156	2.045
Tlemcen.....	133.307	103.687	188.701	122.266	3.954	101.877	12.285	1.497
TOTAUX.....	1.498.920	853.419	1.181.942	1.018.358	79.736	2.297.870	91.476	8.662
TERRITOIRE CIVIL (Indigènes)								
Oran	84.725	156.473	395.812	12.706	320	4.363	1.505	»
Mascara.....	57.636	173.232	367.776	168.924	382	30	7.674	»
Mostaganem.....	111.787	390.938	888.355	5.433	1.309	23.410	2.617	507
Sidi-Bel-Abbès	44.466	117.707	456.458	29.172	15	158	393	19
Tlemcen.....	31.942	98.894	340.586	6.745	42	400	3.770	534
TOTAUX.....	330.556	937.244	2.148.987	222.980	2.068	28.361	15.959	1.060

PRODUITS AGRICOLES 1909

TERRITOIRES	CÉRÉALES EN QUINTAUX				VIGNES		OLIVIERS	
	BLÉ TENDRE	BLÉ DUR	ORGE	AVOINE	Surfaces PLANTÉES hectares	Récoltes VINS hectolitres	Olives quintaux	Huiles hectolitres
TERRITOIRE MILITAIRE (Européens)								
DE COMMANDEMENT								
Mascara.....	»	»	67.110	»	»	»	»	»
Tlemcen.....	1.396	2.676	2.200	804	»	»	1.145	132
DU SUD								
Aïn-Sefra.....	»	2.000	2.460	»	5	»	»	»
TOTAUX.....	1.396	4.676	71.770	804	5	»	1.145	132
TERRITOIRE MILITAIRE (Indigènes)								
DE COMMANDEMENT								
Mascara.....	»	23.100	»	»	»	»	»	»
Tlemcen.....	21.857	48.600	114.971	180	10	94	1.785	210
DU SUD								
Aïn-Sefra.....	76	5.157	16.040	»	»	»	»	»
TOTAUX.....	21.933	76.857	131.011	180	10	94	1.785	210

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DE LA STATION DE SANTA-CRUZ D'ORAN

du 1^{er} Décembre 1910 au 1^{er} Juin 1911

ALTITUDE : 374 MÈTRES AU-DESSUS DU NIVEAU DE LA MER

ANNÉES ET MOIS	PRESSION baromé- trique moyenne (1)	TEMPÉRATURE		TENSION moyenne de la vapeur d'eau	HUMIDITÉ relative de 0 à 100	EVAPORATION $\frac{E}{E}$	PLUIE		VENTS		NÉBULO- SITÉ (de 0 à 10)	OZONE (de 0 à 21)	NOMBRE de jours de brouillard
		minimum	maximum (2)				NOMBRE en milli- mètres	NOMBRE de jours	Direction des nuages	Force (de 0 à 9)			
Décembre (1910).....	730,8	8,5	19,2	13,8	7,1	67,1	301,9	13	S. W.	1,6	3,3	15,8	1
Janvier (1911)	733,0	6,4	17,1	11,7	5,6	63,7	285,3	20	S. E.	1,1	4,5	16,0	2
Février —	731,3	8,6	19,0	13,8	7,7	69,6	288,3	4	S.	1,2	4,7	16,5	8
Mars —	728,7	9,3	18,9	14,1	6,9	66,0	462,5	8	S. W.	1,4	3,6	16,0	8
Avril —	730,1	9,4	20,7	15,1	7,6	68,1	456,3	11	S. W.	1,3	3,3	15,5	7
Mai —	728,8	12,2	23,1	17,6	9,6	71,3	448,2	6	S. W.	1,3	3,0	15,5	15
TOTAUX.....							270,7	62					

(1) Les nombres donnés sont les pressions atmosphériques moyennes mensuelles corrigées à zéro.

(2) Les nombres donnés sont les températures moyennes mensuelles corrigées.

A. GUILLAUME.

OBSERVATOIRE DE SANTA-CRUZ

Étude des Vents du 1^{er} décembre 1910 au 1^{er} juin 1911

ROSE des VENTS	Décembre			Janvier			Février			Mars			Avril			Mai			TOTAUX du 1 ^{er} décembre 1910 au 1 ^{er} juin 1911
	7 h.	1 h.	7 h.	7 h.	1 h.	7 h.	7 h.	1 h.	7 h.	7 h.	1 h.	7 h.	7 h.	1 h.	7 h.	7 h.	1 h.	7 h.	TOTAUX du 1 ^{er} décembre 1909 au 1 ^{er} juin 1910
	mat.	soir	soir	mat.	soir	soir	mat.	soir	soir	mat.	soir	soir	mat.	soir	soir	mat.	soir	soir	
N.	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
N. N. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N. E.	4	5	5	4	4	9	4	7	7	3	7	5	2	10	4	2	9	5	96
E. N. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
E.	2	0	0	1	3	0	0	0	2	0	1	0	1	1	0	1	2	0	14
E. S. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
S. E.	6	5	6	9	8	13	8	7	8	4	5	7	6	4	11	5	8	14	134
S. S. E.	0	0	0	2	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	1	1	0	0	5
S.	8	11	7	7	7	4	6	6	12	8	4	8	5	9	6	5	2	3	118
S. S. W.	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1
S. W.	10	10	13	8	4	5	8	3	1	13	4	9	14	4	8	13	8	7	142
W. S. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
W.	0	0	0	0	1	0	0	1	0	1	1	0	2	0	0	1	1	1	9
W. N. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N. W.	0	0	0	0	3	0	0	4	0	2	9	2	0	1	0	2	1	1	25
N. N. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	1
TOTAUX...	31	31	31	31	31	31	28	28	28	31	31	31	30	30	30	31	31	31	546

Ch. LHUILLIER

PROCÈS-VERBAUX DES RÉUNIONS

de la Société de "Géographie et d'Archéologie d'Oran"

SÉANCE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

du 3 Avril 1911

Le lundi, trois avril mil neuf cent onze, à cinq heures et demie de relevée, les membres du Comité de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, dûment convoqués, se sont réunis au local de la Société sous la présidence de M. le docteur GASSER, président.

Étaient présents : MM. GASSER, DOUMERGUE, FLAHAULT, POCK, TOURNIER, ENGEL, DÉCHAUD, PELLET, BÉRENGER, CAPIFALI, PONTET.

S'étaient fait excuser : MM. DANGLES, l'abbé FABRE, LEMOISSON, RENÉ-LECLERC, PÉREZ.

Étaient absents : MM. JULLIAN, SANDRAS, ROUX-FREISSINENG, POUSSEUR, CAUDRILLIER.

Le procès-verbal de la séance du six mars est lu et adopté.

Le Comité prononce l'admission comme membres titulaires de :

MM. le lieutenant AUBERT et CAVALIÉRO BARNETT, qui avaient été présentés dans la dernière séance.

Est proposé comme membre titulaire :

M. le lieutenant Étienne DELHOMME, du 2^e Régiment de Tirailleurs à Oran.

Les membres de la Société qui, indépendamment des membres sortants du Comité, ont demandé à poser leur candidature aux prochaines élections, sont :

MM. ARAMBOURG fils, ingénieur agricole à Oran ;

BENSAAD Mohammed, étudiant en pharmacie, Oran ;

CANAL, ingénieur civil à Tunis ;

GRANDJEAN, directeur d'école à Oran ;

KRIÉGER, contrôleur des Contributions Directes à Oran ;

LEVAIN, directeur des Travaux Communaux de la Ville d'Oran ;

DE PACHTÈRE, archéologue, professeur au Lycée d'Oran ;

THOMAS, directeur de la Banque Thibaud et C^{ie} à Oran.

Le Secrétaire général est chargé de se rendre compte si les nouveaux Statuts de la Société ont été déposés à la Préfecture ; sinon, il fera le nécessaire.

Le Secrétaire général priera M. le général de Torcy et M. le général Toutée de bien vouloir faire don de leurs publications à notre bibliothèque.

Le Comité exprime à M. de PACITIÈRE, ancien élève de l'Ecole française de Rome, toute sa gratitude pour le magnifique ouvrage : *Le Musée de Guelma*, dont il a fait cadeau à la Société. Ce volume, qui fait partie d'une série dont quelques numéros ont déjà paru, et qui est édité par le Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, sera, espérons-le, suivi de nombreux autres travaux, qui rendront célèbre le nom de M. de Pachère.

La prochaine Assemblée générale, au cours de laquelle auront lieu les élections relatives aux nouveaux membres du Comité, se tiendra le dimanche sept mai, au siège de la Société.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à six heures et demie.

Le Secrétaire général,

Signé : P. ENGEL.

Le Président,

Signé : J. GASSER.

SÉANCE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

du 1^{er} Mai 1911

Le lundi premier mai mil neuf cent onze, à cinq heures et demie de relevée, les membres du Comité de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, dûment convoqués, se sont réunis au local de la Société, sous la présidence de M. le docteur GASSER, président.

Étaient présents : MM. GASSER, DOUMERGUE, FLAHAULT, POCK, TOURNIER, ENGEL, DÉCHAUD, SANDRAS, ROUX-FREISSINENG, POUSSEUR, BÉRENGER, CAPIFALI, PONTET, LEMOISSON.

S'étaient fait excuser : MM. l'abbé FABRE, DANGLES, PELLET, RENÉ-LECLERC, PÉREZ.

Étaient absents : MM. JULLIAN et CAUDRILLIER.

Le procès-verbal de la séance du trois avril est lu et adopté.

Le Comité prononce l'admission comme membre titulaire de M. le lieutenant DELHOMME, qui avait été présenté dans la dernière séance.

Sont proposés comme membres titulaires :

M. EVERAERTS, administrateur de commune mixte, détaché à la sous-préfecture de Tlemcen, présenté par MM. le D^r Gasser et A. Bel.

M. PÉDOUSSAUD, directeur des Salines Malétra à Arzew, présenté par MM. le D^r Gasser et Doumergue.

La *Société de Géographie de Roubaix* nous adresse le programme des questions qui seront soumises au Congrès National des Sociétés Françaises de Géographie (XXX^e Session), qui se tiendra à Roubaix cette année, du 29 juillet au 5 août.

On nous informe que les fêtes du Millénaire Normand (911-1911) auront lieu à Rouen en juin 1911.

M. LACOSTE, administrateur de l'Inscription Maritime à Oran, a envoyé au Président un manuscrit : *Essai sur la pêche maritime à l'époque préhistorique*. Le Secrétaire général, tout en remerciant M. Lacoste, l'informera que nous publierons ce travail dans notre Bulletin dès que nous aurons de la place.

Le Secrétaire général demandera au Recteur de l'Université d'Alger de bien vouloir nous faire le service du *Bulletin météorologique quotidien d'Algérie*.

M. ENGEL a déposé nos nouveaux statuts à la Préfecture à la date du 26 avril dernier.

Le Trésorier donne lecture des comptes de l'exercice écoulé.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à six heures un quart.

Le Secrétaire général,

Signé : P. ENGEL.

Le Président,

Signé : J. GASSER.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

du 7 Mai 1911

1^o PROCÈS-VERBAL

Le sept mai mil neuf cent onze, à neuf heures et demie du matin, les membres de la Société, dûment convoqués, se sont réunis en Assemblée générale, au siège social, sous la présidence de M. le Docteur GASSER, président.

Une vingtaine de membres étaient présents ; un grand nombre s'étaient excusés par lettre.

Le Secrétaire général donne lecture du procès-verbal de l'Assemblée générale du 1^{er} mai 1910, qui est approuvé.

L'Assemblée désigne comme scrutateurs : MM. TOURNIER, DANGLES et KLEIN, qui devront procéder au pointage et au dépouillement des votes reçus par correspondance. Il y avait dix membres du Comité à élire sur une liste de quinze candidats (comprenant sept membres sortants).

Durant ces opérations, la séance continuant, le Président donne la parole au Secrétaire général, puis au Trésorier, pour la lecture de leurs rapports. Ces rapports sont adoptés.

Sur la proposition du Président, des remerciements sont votés au Trésorier, au Bibliothécaire, au Secrétaire général, mais surtout à M. le Vice-Président DOUMERGUE, qui est l'« âme » de notre Société, comme le dit fort bien le docteur GASSER.

Puis M. Ed. DÉCHAUD, prenant la parole, engage l'Assemblée à voter également des remerciements à son Président, à qui est due en grande partie la bonne marche de notre Société. L'Assemblée, en témoignage de gratitude donne son approbation pleine et entière à cette proposition.

L'Assemblée décide l'attribution au fonds de réserve d'une somme de 200 francs.

La séance est ensuite suspendue pour permettre aux membres présents de voter.

Le dépouillement des votes, tant des membres présents que de ceux ayant voté par correspondance, donne les résultats suivants :

Bulletins déposés : 121 ; nuls : 8.

Suffrages exprimés : 113.

Presque tous les votes annulés, l'ont été parce que les votants n'avaient pas inscrit leur nom sur l'enveloppe d'envoi.

Ont obtenu :

MM. DOUMERGUE	108 voix
FLAHAULT	108 —
DANGLES	105 —
FABRE (abbé)	102 —
POUSSEUR	102 —
CAPIFALI	101 —
DE PACHTÈRE	81 —
RENÉ-LECLERC	74 —
ARAMBOURG	64 —
LEVAIN	57 —

En conséquence, M. le Président proclame les résultats suivants :

MM. DOUMERGUE, FLAHAULT, DANGLES, l'abbé FABRE, POUSSEUR, CAPIFALI, DE PACHTÈRE, RENÉ-LECLERC, sont élus pour trois ans.

M. ARAMBOURG, pour deux ans.

M. LEVAIN, pour un an.

La séance est levée à onze heures.

Le Secrétaire général,

Signé : P. ENGEL.

Le Président,

Signé : J. GASSER.

2° RAPPORT DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
sur les travaux de la Société pendant l'année 1910-1911

Messieurs et chers Collègues,

Presque au début de sa mission, celui que l'indulgente bienveillance de votre Comité a bien voulu appeler au poste de Secrétaire général, vient exprimer à tous ses collègues sa vive gratitude d'avoir été désigné pour remplir ces fonctions, dont il sait tout le prix. Il aura toujours devant les yeux la dignité correcte, l'ardeur aimable de son prédécesseur M. FLAHAULT ; il fera en sorte de n'être pas trop indigne de l'exemple qu'il lui a tracé.

Je vous prie de me permettre de résumer en quelques mots la marche de notre Société pendant l'année 1910-1911, la trente-quatrième de son existence.

Effectif numérique de la Société. — Le nombre des membres est resté sensiblement constant.

Il était au 1 ^{er} mai 1910 de	410 membres
Il est au 1 ^{er} mai 1911 de	394 —

Il y a donc une perte de	16 membres
--------------------------------	------------

Nous avons à déplorer le décès de collègues hélas ! trop nombreux :

Le commandant BATTISTI, Jules BOUGNOL, le commandant FARIAU, Anatole PRAILLY, d'AUTHIER DE ROCHEFORT, nous ont précédés dans l'éternel au-delà. Nous conserverons avec fidélité la mémoire de nos amis.

Réunions du Comité administratif. — Votre Comité s'est réuni treize fois ; il y a eu une moyenne de douze membres présents.

Bulletin trimestriel. — Nous considérons la publication de notre Bulletin comme notre principale raison d'être et nous pensons sincèrement faire une œuvre utile en le faisant paraître. Il tend de plus en plus à devenir une Revue Orano-Marocaine ; on l'appécie dans le monde savant. C'est du moins ce que nous croyons pouvoir déduire des nombreuses demandes d'abonnement ou d'échange qui nous parviennent de pays étrangers. M. Victor Bérard, le publiciste bien connu, étant de passage à Oran ces derniers temps, nous a confirmé que notre publication était considérée comme un des plus intéressants recueils de documents marocains et qu'elle lui était personnellement indispensable.

Que tous nos collaborateurs reçoivent ici nos remerciements bien cordiaux.

M. A. BEL nous a donné sous le titre : *Les Almoravides, les Almohades*, un savant résumé de ce que l'on sait actuellement sur ces deux dynasties berbères d'Afrique et d'Espagne.

Nous devons à M. GOGNALONS une étude pleine d'intérêt et de couleur sur *Igli*, qu'il considère comme pouvant être dans un avenir brumeux, il est vrai, une des futures gares du futur Transsaharien.

Un rapport de M. H. PRIOT, accompagné d'une carte, fournit des renseignements inédits sur la *Région Nord de l'Erg du Gourara*, destinée à prendre un certain essor, grâce à ses ressources en pâturages et à la paix que nous y avons imposée.

M. Ch. RENÉ-LECLERC a fait une étude très remarquable et très complète de la *Situation Économique du Maroc* ; elle se termine par des conseils précieux que l'auteur adresse au Gouvernement et aux particuliers et que nous aurions tous, peu ou prou, intérêt à suivre, chacun dans notre sphère.

Comme les années précédentes, M. A. TOURNIER a dressé des tableaux résumant pour le département d'Oran, le *Mouvement de la Navigation*, le *Mouvement Commercial* et la *Production Agricole*.

MM. GUILLAUME et LHUILLIER continuent également la série des relevés des *Observations Météorologiques de la Station de Santa-Cruz d'Oran*.

Des notes très précieuses sur l'*Oued Gheris et ses affluents* nous ont été remises par le lieutenant BERNARD, aujourd'hui capitaine, dont nous déplorons le départ pour la France.

M. OUSTRY a fait une étude très détaillée du *Haut-Ziz*.

Le capitaine MOUTON a rédigé un *Résumé de nos rapports avec les représentants du Maghzen et les populations de la zone frontière algéro-marocaine depuis vingt ans*. Ces rapports qui subirent de nombreuses vicissitudes sont devenus excellents et le resteront, ainsi qu'on doit l'espérer, à la suite de notre intervention de 1907.

Notre Bulletin a également eu la bonne fortune de pouvoir insérer une suite aux *Contributions au Préhistorique de la Province d'Oran*, dont l'auteur est notre dévoué et infatigable vice-président, M. F. DOUMERGUE, qui parvient à mener de front tant d'études remarquables, en plus de ces occupations professionnelles. Nous n'oublions pas que M. Doumergue a achevé la carte de Terni que le Service de la Carte géologique de l'Algérie vient de publier.

Le Pays et la Tribu des Beni bou Zeggou ont fait l'objet d'un travail très détaillé du lieutenant GAQUIÈRE ; il nous conte, au cours de son récit, les causes et les circonstances du massacre de quatre-vingt-trois envoyés du Rogui, par les gens d'un caïd des Beni bou Zeggou nommé Hoummada ; le Rogui lui-même faillit

bien y périr aussi, mais sa méfiance habituelle le sauva cette fois encore. Elle fut en défaut quelques mois plus tard et ne préserva point le Prétendant du bûcher final.

Le capitaine VOIXOR, un de nos collaborateurs assidus, a fouillé de nombreux *tumuli aux environs d'Oudjda*, et il nous rend compte de ces exhumations dans une note accompagnée de deux planches. Les questions anthropologiques d'ordres divers que soulèvent ces tombes sont loin d'être résolues.

Puis, M. A. LECOCQ, dans un article tout d'actualité, fait une synthèse relative à nos connaissances actuelles sur le *Maroc occidental* d'après les plus récents documents.

Quoique notre département soit le moins riche de ceux d'Algérie au point de vue des ruines d'établissements romains, il y a cependant certaines régions non totalement dépourvues de vestiges archéologiques intéressants ; l'une d'elles, celle de la *Commune mixte d'Ammi-Moussa* fournit à M. LACAVE-LAPLAGNE l'objet d'une étude très poussée, basée tant sur ses fouilles personnelles que sur des travaux antérieurs ; six planches y sont annexées.

Le Culte du Serpent pourrait être dans le Nord-Ouest Algérien en particulier le reste de croyances totémiques ; M. A. COUR a rassemblé différentes traditions se rattachant à cette question.

Enfin, une note de M. DOUMERGUE se rapporte à la découverte faite aux environs de Mascara par M. le docteur CROS du *Triton de Poiret*, un batracien fort rare dans notre pays.

Chacun de nos Bulletins comprend des notices bibliographiques relatives à des ouvrages nouvellement parus traitant de questions qui rentrent dans le cadre de nos études. C'est M. A. BEL qui a bien voulu se charger de la plupart d'entre elles, et souvent ses critiques sont devenues elles-mêmes des articles fort substantiels où M. Bel a témoigné de son érudition générale et de sa connaissance profonde de la langue et de la littérature arabes en particulier.

MM. CAPIFALI et Ed. DÉCHAUD ont également fourni des notes bibliographiques.

Dans le courant de cette année, M. ENGEL a relevé la *Table générale des Matières* de notre Bulletin pendant la période 1898-1907 ; M. le docteur G. SANDRAS a rédigé le *Résumé des Travaux de la Société* pour le même laps de temps.

Conférences. — Nous avons pu faire bénéficier nos collègues de trois conférences. Les deux premières faites par M. E. BLONDEL, de Tunis, sur les *Industries et l'Art tunisiens* et sur les *Ruines de Carthage* et le *Musée Lavigerie*. Dans la troisième, M. E. GALLOIS nous parla du *Spitzberg*.

Bibliothèque. — Comme les années précédentes, notre bibliothèque s'est accrue de nombreux ouvrages remis gracieusement, puis de périodiques dont le service nous est fait le plus souvent

à titre de réciprocité. Nous avons aussi acquis de nos deniers des livres particulièrement instructifs se rapportant à la géographie, à la géologie ou à l'archéologie.

Permettez-moi de vous dire deux mots d'un fait qui s'est passé il y a trois ou quatre mois et à l'occasion duquel l'intervention de notre Société a été hautement appréciée. Notre Bulletin de décembre y fait allusion.

Vous savez que l'on a découvert tout dernièrement (en avril 1908 exactement) à Moustier (vallée de la Vézère) un squelette préhistorique relativement bien conservé, qui est certainement l'un des plus anciens vestiges d'humanité que l'on connaisse. Des Allemands s'en sont emparés et l'on prétend que le Musée de l'Université de Breslau l'a payé deux cent mille francs, attestant ainsi l'importance de la trouvaille. De nombreux enlèvements pareils s'étaient produits antérieurement.

Aussi l'État, dans un but louable, s'est préoccupé de mettre fin à cette exportation d'objets dont l'intérêt national français est indiscutable, et le Ministre de l'Instruction Publique a déposé, le 25 octobre 1910, un projet de loi relatif à la réglementation des fouilles archéologiques et paléontologiques. Seulement, l'État a un peu dépassé la mesure, et pour être plus certain de protéger les résultats des fouilles contre les étrangers, il a trouvé plus simple de les protéger contre tout le monde et plus particulièrement contre les savants de province, les parents pauvres. Il y a, de cet excès de bonnes intentions, un autre exemple tout récent, relatif à une mine de fer algérienne, célèbre déjà quoiqu'encore vierge. Ici plus qu'ailleurs nous nous sommes sentis touchés par cette mesure. Non point que nous espérions trouver dans nos exhumations, comme dans la caverne de la Madeleine, ou dans celle de Combarelles, ou de Lorthet, de ces représentations graphiques parfaitement belles dans leur réalisme et fort troublantes au point de vue des problèmes psychiques qu'elles évoquent. Non, nos prédécesseurs dans ce pays n'étaient ni des artistes ni des penseurs et, si l'on rencontrait dans quelque abri sous roche de la montagne de Santa-Cruz une collection, formée par le hasard, d'objets de curiosité datant de l'époque lointaine de la pierre taillée, il y a de fortes chances que toute beauté en fût absente, et qu'ils fussent tous frustes et laids. Avouons humblement en passant que rien n'est changé à cet égard, si ce n'est que l'édifice consacré aux Muses remplace la caverne préhistorique sur le versant de la montagne oranais.

Mais si les produits de l'industrie de nos devanciers paléolithiques n'ont point pour eux la qualité, ils ont incontestablement l'avantage de la quantité. Nos grottes sont très fécondes et pourraient devenir un objet d'envie pour quelques archéologues métropolitains et officiels. Et alors, justement émus du sort qui était réservé à nos fouilles et à nos savants, et dans une pensée de solidarité envers tous les naturalistes français, mais surtout

envers ceux dépourvus de la protection dorée de l'État, nous avons appuyé de toute notre force le geste de protestation qu'avait fait la *Société Préhistorique Française*. Il faut ajouter que la portée et l'éloquence de nos paroles n'ont pas été dédaignées par cette Société qui a accueilli et publié nos observations tout entières et qui nous en a chaudement félicités. Tout l'honneur en revient du reste à notre honorable vice-président, M. DOUMERGUE, qui en est l'auteur.

En somme, Messieurs et chers Collègues, nous pouvons être satisfaits du chemin parcouru par notre Société pendant l'année qui vient de s'écouler. Nous nous sommes efforcés, à la suite et à l'exemple de la pléiade d'hommes éminents et généreux qui nous ont précédés, de perfectionner ce centre d'études désintéressées, créé par eux, et qui doit devenir un jour un élément actif de progrès intellectuel et même matériel pour le pays que nous avons adopté. Si nous sommes dans la bonne voie, grâce vous en soient rendues, Messieurs, à vous tous, qui nous avez soutenus, mais surtout à notre président, le D^r GASSER, qui gouverne avec tant de dévouement et de verve, les destinées de notre Société, mais dont les années de présidence écoulées auront été, espérons-le, peu nombreuses en comparaison de celles à venir. C'est un souhait que nous formons tous. Nous en faisons un autre, pour terminer. Nous comptons sur vous, Messieurs, pour le réaliser, et nous déclarons que vous auriez bien mérité de notre Société si vous pouviez nous amener de nombreux nouveaux membres qui, animés de votre esprit de fidélité, nous permettraient d'envisager l'avenir avec une entière confiance.

Le Secrétaire général,

Signé : P. ENGEL.

3^o RAPPORT DU TRÉSORIER

Mes chers Collègues,

Je viens vous présenter les comptes de l'année 1910.

En ce qui concerne les recettes, ces dernières ont dépassé nos prévisions de plus de 400 francs (exactement 444 francs), grâce au petit excédent des recettes sur les dépenses en 1909, aux cotisations qui ont dépassé le chiffre du budget de 253 francs, ce qui prouve que notre Société suit toujours une marche ascendante, en ce qui concerne le nombre de personnes qui s'intéressent à nos travaux, et enfin aux arrérages des fonds de

réserve qui sont en accroissement de 52 francs sur nos prévisions.

Les dépenses sont en excédent de 150 francs sur le chiffre de notre budget. Un seul article, en dehors de l'impression du Bulletin, qui en raison de l'importance de notre publication dépasse toujours les chiffres arrêtés au moment de l'établissement de notre budget, a plus que doublé, c'est celui des conférences, qui s'élève à 252 fr. 87 ; il s'explique par plusieurs conférences faites sous notre patronage à l'Hôtel de Ville et au Théâtre municipal, où ces réunions occasionnent des frais bien plus élevés que pour celles qui sont données dans le local de notre bibliothèque.

Je dois ajouter que l'appui financier si précieux des subventions qui nous ont été accordées par le Conseil général d'Oran, le Gouverneur général de l'Algérie et la Chambre de Commerce d'Oran, nous ont permis d'élargir le cadre de notre budget et de publier des travaux très intéressants, qui, sans cet appui pécunier, n'auraient pu paraître dans notre Bulletin qu'à une date très éloignée, ce qui aurait nui à leur actualité.

En résumé, les recettes s'élèvent à 6.494 fr. 29 et les dépenses à 6.193 fr. 38, soit un excédent de 300 fr. 91.

En vertu de l'article 14 des statuts, c'est l'Assemblée générale qui décide l'emploi de l'excédent de recettes. Je suis donc à votre disposition pour mettre à exécution la décision que vous allez prendre.

Comme de coutume, je joins à mon exposé les tableaux détaillés des recettes et des dépenses. Je vous prie de vouloir bien approuver ces comptes après vérification.

Le Trésorier,

Signé : E. POCK.

RECETTES (1910)

DÉTAIL DES ARTICLES	RECETTES	
	EFFECTUÉES	PRÉVUES par le BUDGET
Excédent des recettes sur les dépenses au 1 ^{er} janvier 1910	90 94	»
Membres perpétuels.	»	»
Cofisations { Membres ordinaires. 1 592 05	4 653 55	4 400 »
Droit d'entrée 61 50		
Arrérage des fonds de réserve.	552 »	500 »
Subventions.	1 150 »	1 150 »
Vente de Géographies du Maroc	»	mémoire
Vente de Bulletins.	37 50	mémoire
Intérêts des fonds déposés en compte courant au Crédit Lyonnais	10 30	mémoire
TOTAUX.	6 494 29	6 050 »

DÉPENSES (1910)

DÉTAIL DES ARTICLES	DÉPENSES	
	EFFECTUÉES	PRÉVUES par le BUDGET
Impression et brochage du Bulletin.	3.118 28	3.000 »
Affranchissement du Bulletin.	200 78	250 »
Frais de recouvrement.	208 »	200 »
Frais d'expédition et de correspondance du Bureau	101 95	125 »
Imprimés administratifs et frais de bureau	82 25	75 »
Reliure et brochage	201 15	200 »
Prix offerts au Lycée.	35 65	50 »
Conférences (frais occasionnés par les)	252 87	100 »
Achat d'ouvrages et abonnements.	180 15	200 »
Achat de médailles pour les concours.	14 30	» »
Provision pour recherches archéologiques.	»	50 »
<i>A reporter.</i>	4.395 38	4.350 »

DÉPENSES (1910 suite)

DÉTAIL DES ARTICLES	DÉPENSES	
	EFFECTUÉES	PRÉVUES par le BUDGET
<i>Reports.</i>	4.395 38	1.350 »
Frais d'élections (circulaires, imprimés, etc.)	119 70	100 »
Loyer	660 »	660 »
Impôts, Eclairage, Assurance, Entretien.	194 80	200 »
Traitement du gardien	360 »	360 »
Dépenses diverses et imprévues	88 10	30 »
Dépenses extraordinaires prévues	375 40	450 »
TOTAUX.	6.193 38	6.050 »

RÉSUMÉ

Recettes.	6.494 29
Dépenses	6.193 38
Excédent.	300 91

SÉANCE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

du 15 Mai 1911

Election du Bureau

Le lundi quinze mai mil neuf cent onze, à cinq heures et demie de relevée, les membres de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, dûment convoqués, se sont réunis au local de la Société, sous la présidence de M. le D^r SANDRAS, doyen d'âge.

L'ordre du jour porte l'élection des membres du Bureau.

Étaient présents : MM. DOUMERGUE, FLAHAULT, POCK, TOURNIER, ENGEL, DÉCHAUD, PELLET, SANDRAS, POUSSEUR, BÉRENGER, CAPIFALI, PÉREZ, PONTET, LEMOISSON, de PACHTÈRE, ARAMBOURG, LEVAIN, soit dix-sept membres.

S'étaient fait excuser : MM. GASSER, l'abbé FABRE, RENÉ LECLERC.

Étaient absents : MM. DANGLES, JULLIAN, ROUX-FREISSINENG, CAUDRILLIER.

Le Président donne lecture des articles des statuts et du règlement relatifs à l'élection du Bureau.

Il est procédé, au scrutin secret, à l'élection du Président.

Le D^r GASSER est réélu président à l'unanimité.

Puis on passe à l'élection, au scrutin de liste, des autres membres du Bureau.

Sont élus :

1 ^{er} Vice-Président :	M. DOUMERGUE	16 voix
2 ^e Vice-Président :	M. FLAHAULT	16 —
Secrétaire général :	M. ENGEL	16 —
Trésorier :	M. POCK	16 —
Bibliothécaire :	M. TOURNIER	16 —
Sect. de géographie	{ Secrétaire : M. DÉCHAUD	16 —
	{ Secrétaire-adjoint : M. LEMOISSON	16 —
Section d'archéologie	{ Secrétaire : M. l'abbé FABRE	17 —
	{ Secrétaire-adjoint : M. de PACHTÈRE	16 —

Ensuite, il est procédé, également au scrutin de liste, à l'élection des membres de la Commission des Finances, le Trésorier ne prenant pas part au vote.

Sont élus :

MM. CAPIFALI	14 voix
DANGLES	14 —
SANDRAS	14 —

M. DOUMERGUE souhaite la bienvenue aux nouveaux membres du Comité. Il remercie bien vivement les anciens de leur assiduité aux séances et de leur dévouement aux intérêts de la Société.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à six heures dix.

Le Secrétaire général,

Signé P. ENGEL.

Le Président d'âge,

D^r G. SANDRAS.

Le Vice-Président,

Signé : DOUMERGUE.

CONFÉRENCE DE M. L. GENTIL

du 23 Mai 1911

L'explorateur Louis GENTIL, de passage à Oran après un séjour dans l'est du Maroc aux côtés du général Toutée, et, à la veille d'entreprendre un nouveau voyage dans l'ouest de ce pays, a bien voulu faire profiter nos concitoyens, sous les auspices de notre Société, de sa présence parmi nous en leur offrant une conférence sur le Maroc et en particulier sur la région occupée actuellement par nos troupes le long de la rive droite de la Moulouya.

Le public avait répondu avec empressement à notre invitation; notre salle s'est trouvée trop petite pour le contenir.

M. Gentil nous décrit la riche vallée de Debdou, garnie d'une luxuriante végétation et resserrée entre des montagnes à pic, boisées et coupées de cascades. Il nous parle de l'immense plaine de Tafrata, entourée de toutes parts de hautes montagnes, et qu'il a parcourue dans les rangs d'une des deux colonnes se rendant à Debdou ; elle était alors, elle aussi, reconverte d'un tapis gazonné ; cependant elle est totalement dépourvue de sources ou d'oueds, si bien que nos soldats durent emporter avec eux l'eau nécessaire pour leur usage pendant les deux jours qu'ils mirent à traverser ce désert fleuri. Cette plaine ne pourra probablement jamais servir que de pacage.

Mais l'honorable conférencier insiste surtout sur la comparaison des deux routes qui s'offraient à l'armée pour aller délivrer Fez. D'une part, celle de l'Ouest, desservie par un port de l'Atlantique, Casablanca, Rabat ou Mehedia, de ravitaillement difficile à cause de la barre inévitable ; traversant des terrains argileux qui forment à la moindre pluie une boue glissante peu favorable au transport de l'artillerie et des convois ; défendue par des tribus nombreuses et guerrières. D'autre part, la route de l'Est par Taza, approvisionnée par toute l'Algérie ; plus courte tout au moins en partant de notre base sur la Moulouya ; établie sur des terrains sablonneux ne se détrempant pas facilement et ne présentant pas de variations importantes de reliefs ; occupée par des tribus plutôt pacifiques. En somme, il semblerait que

toutes les raisons fussent, d'après M. Gentil, pour le choix de la route de Taza. Le gouvernement en a décidé autrement, probablement pour éviter des froissements diplomatiques. Cependant dans l'avenir cette route devra nous appartenir.

Mais quelles que soient les restrictions de droits consenties actuellement par nous, M. Gentil a la ferme conviction que le Maroc ne pourra être pacifié que par nous, qui avons seuls des hommes, soldats ou administrateurs, élevés à l'école de l'Algérie et possédant de ce fait le doigté nécessaire pour traiter les questions musulmanes. Nous respecterons tous nos accords internationaux, mais nul n'aura intérêt à se passer de notre appui, ni le sultan de Fez, ni l'Espagne.

M. Gentil termine en exprimant hautement son admiration pour nos soldats, obligés de rester derrière cette barrière décevante de la Moulouya, infranchissable actuellement pour eux, et gardant toutes leurs qualités militaires malgré la fâcheuse position exclusivement défensive qui leur est imposée ; il salue bien bas la mémoire du capitaine Labordette et de ses vingt-neuf hommes tombés victimes de leur devoir héroïquement accompli.

L'honorable orateur, dont les auditeurs partagent les sentiments, remporte un succès vif et mérité.

SÉANCE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

du 12 Juin 1911

Le lundi douze juin mil neuf cent onze, à cinq heures et demie de relevée, les membres de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, dûment convoqués, se sont réunis au local de la Société, sous la présidence de M. le docteur GASSER, président.

Étaient présents : MM. GASSER, DOUMERGUE, FLAHAULT, POCK, TOURNIER, ENGEL, SANDRAS, POUSSEUR, CAPIFALI, PONTET, LEMOISSON, ARAMBOURG.

S'étaient fait excuser : MM. l'abbé FABRE, RENÉ-LECLERC, BÉRENGER, PÉREZ, de PACHTÈRE, LEVAIN.

Étaient absents : MM. DANGLES, DÉCHAUD, JULLIAN, PELLET, ROUX-FREISSINENG, CAUDRILLIER.

Les procès-verbaux des séances des 1^{er} et 15 mai sont lus et adoptés.

Sont admis comme membres titulaires : MM. EVERAERTS et PÉDOUSSAUD, qui avaient été proposés à la séance du 1^{er} mai.

Sont proposés comme membres titulaires :

M. HUMMEL Edouard, propriétaire, 33, rue d'Arzew à Oran, présenté par MM. Lemoisson et Pierre.

M. ANDUZE, agent de la C^{ie} Transatlantique à Oran, présenté par MM. Tournier et Déchaud.

M. DE FLOTTE DE ROQUEVAIRE, chef de service au Gouvernement général de l'Algérie, 6, boulevard Laferrière à Alger, présenté par MM. le docteur Gasser et Doumergue.

M. JOCHAUD, directeur de l'école Voltaire à Oran, présenté par MM. Flahault et Pock.

M. CAPIFALI nous informe que, prenant sa retraite à la fin du mois, il ira sous peu habiter la Corse, près de Calvi, son pays natal ; il se voit donc obligé de donner sa démission de membre du Comité. M. Capifali résidait à Oran depuis 1874, et s'était attaché à l'Algérie et à notre Société ; ce n'est pas sans un serrement de cœur qu'il quitte l'une et l'autre. Le Président exprime à notre sympathique collègue tous les regrets qu'éprouvent à le voir partir les membres du Comité et espère que nous resterons en relations épistolaires.

Le Comité décide de renouveler à la Compagnie Algérienne un bon remboursable de 500 francs du fonds de réserve, qui arrive à échéance, ceci malgré la réduction de 4 % à 3 $\frac{1}{2}$ % du taux d'intérêts de dépôt.

Il autorise en outre le Trésorier à déposer à la dite Compagnie et aux mêmes conditions, les 200 francs que l'Assemblée générale a décidé de verser à la caisse de réserve.

La *Société Préhistorique Française* nous adresse un bulletin contenant une nouvelle série de protestations contre le projet de loi réglementant les fouilles. Actuellement, sans compter de nombreux particuliers, quatre-vingt-dix Sociétés Savantes ont adhéré à la protestation de la Société Préhistorique Française.

L'Ecole d'Hydrographie d'Oran et les Cours Industriels d'Oran nous demandent un prix ; nous donnerons à chacune de ces deux Ecoles une « Géographie du Maroc » de Canal.

Le Comité, sur la proposition de M. DOUMERGUE, prend la résolution d'acquiescer :

1° Le complément des cartes de l'Etat-Major du département d'Oran, de façon à en avoir la collection complète ;

2° Les fascicules manquants du *Corpus Inscriptionum Latinarum*, relatifs à l'Algérie, à raison de un volume par année.

M. Gustave CHAUVET, président de la *Société Archéologique et Historique de la Charente*, nous adresse un exemplaire de son ouvrage : *Os, ivoires et bois de Renne ouvrés de la Charente*, ainsi que des notes d'archéologie charentaise et un travail sur des *Boules en pierre moustériennes*. Le Comité lui en exprime toute sa reconnaissance.

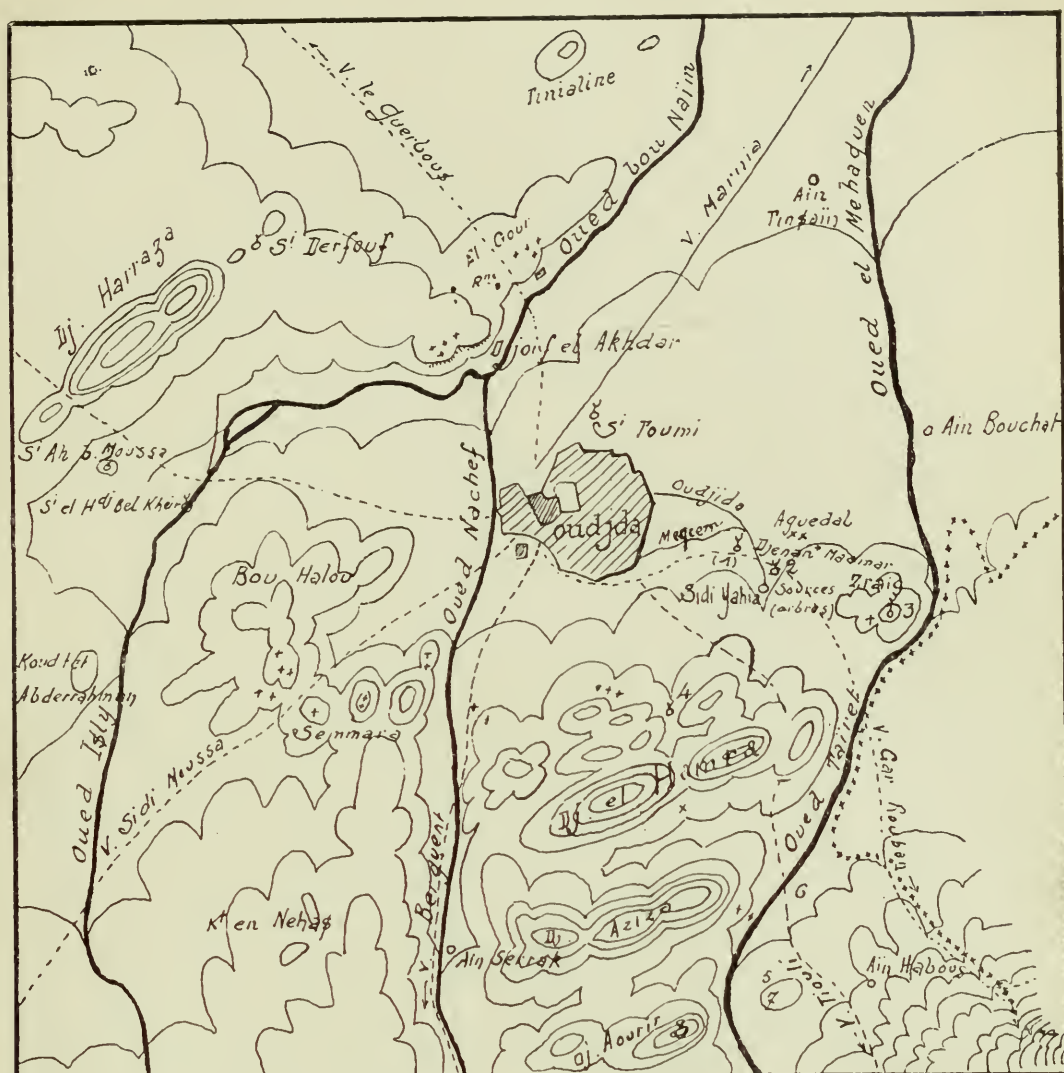
L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à six heures et demie.

Le Secrétaire général,

Signé : P. ENGEL.

Le Président,

Signé : J. GASSER.

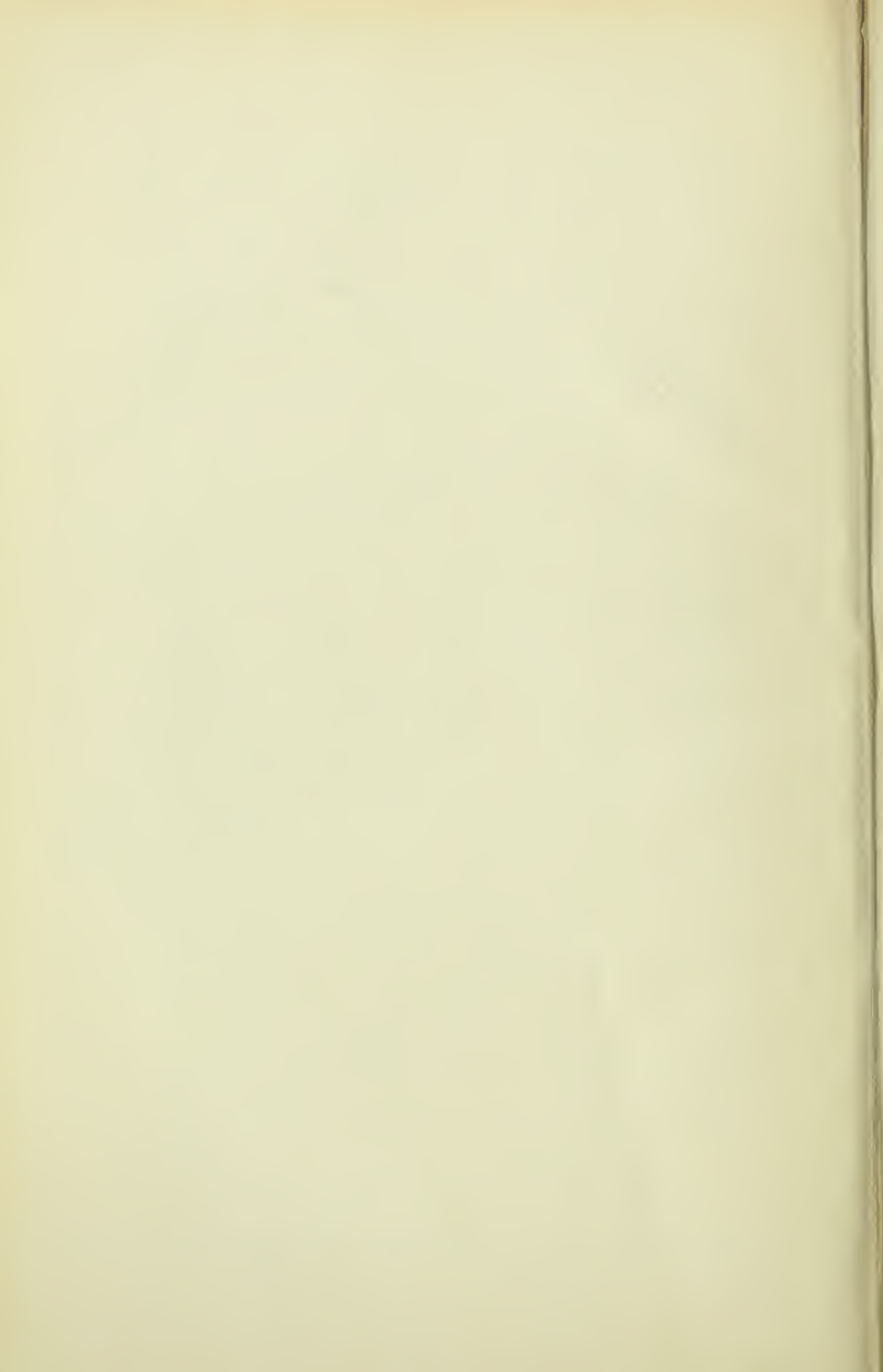


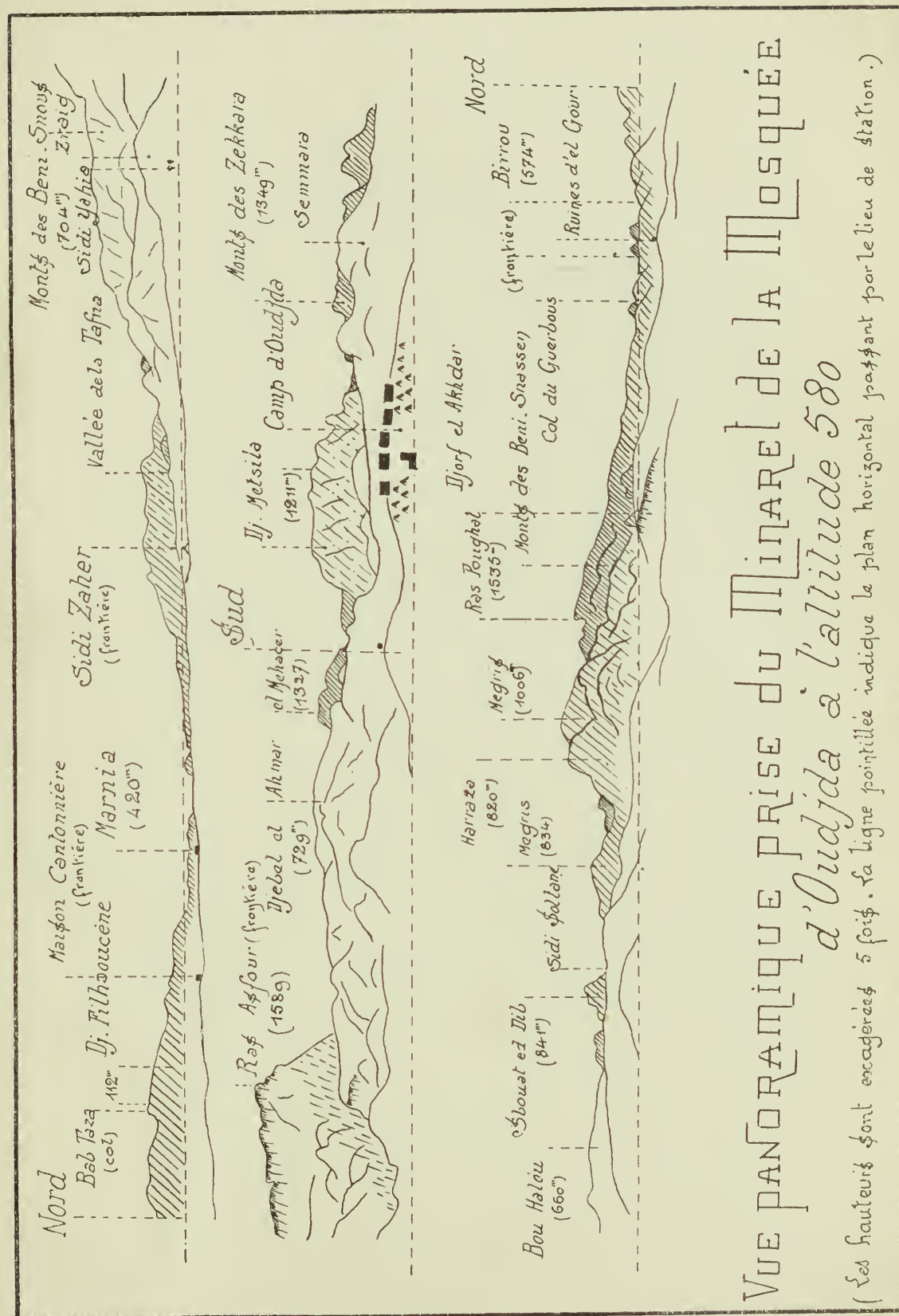
Environs d'Oudjda

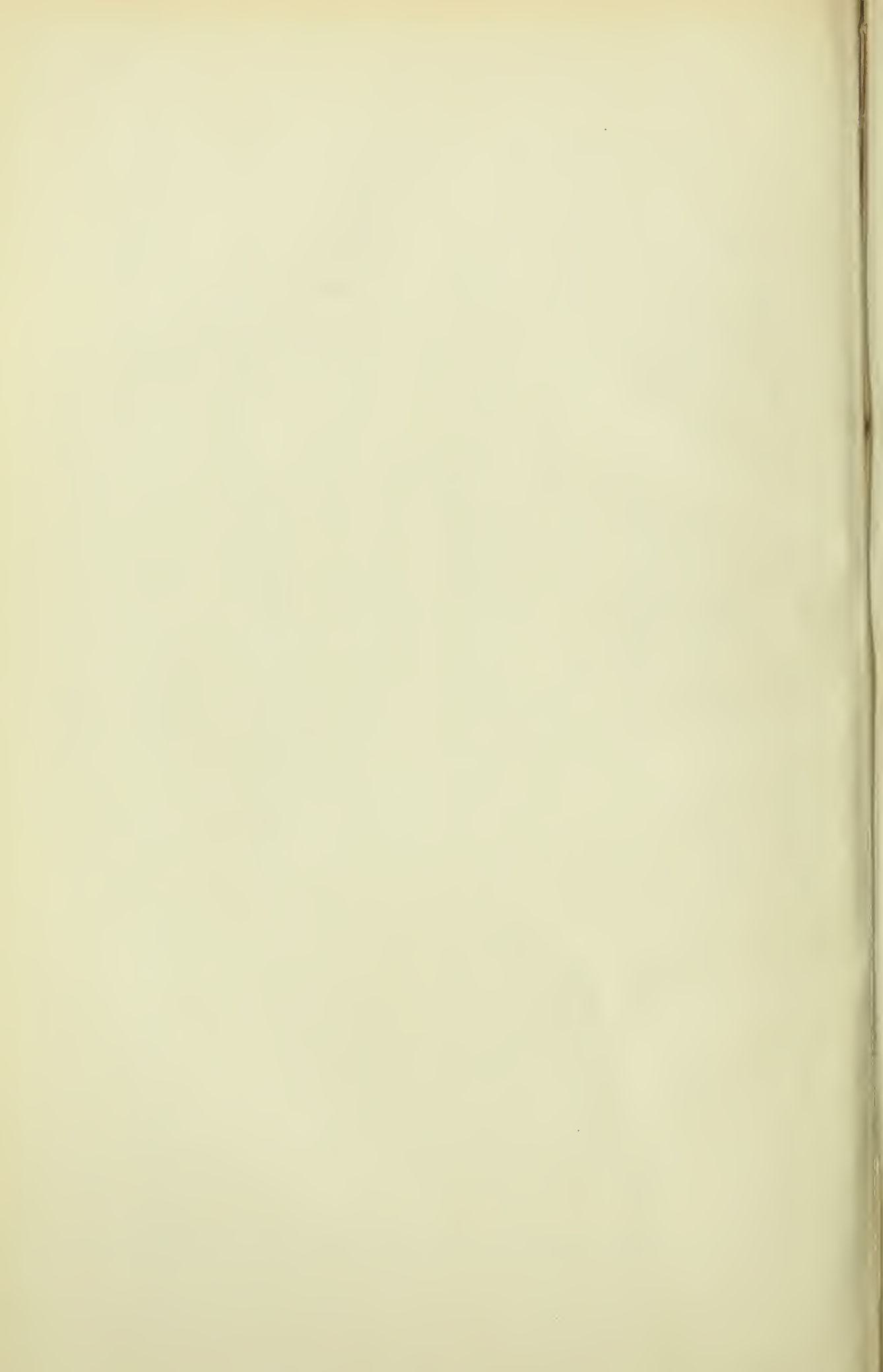
(D'après la carte perquisoire au $\frac{1}{100.000}$ du service géographique de l'armée)

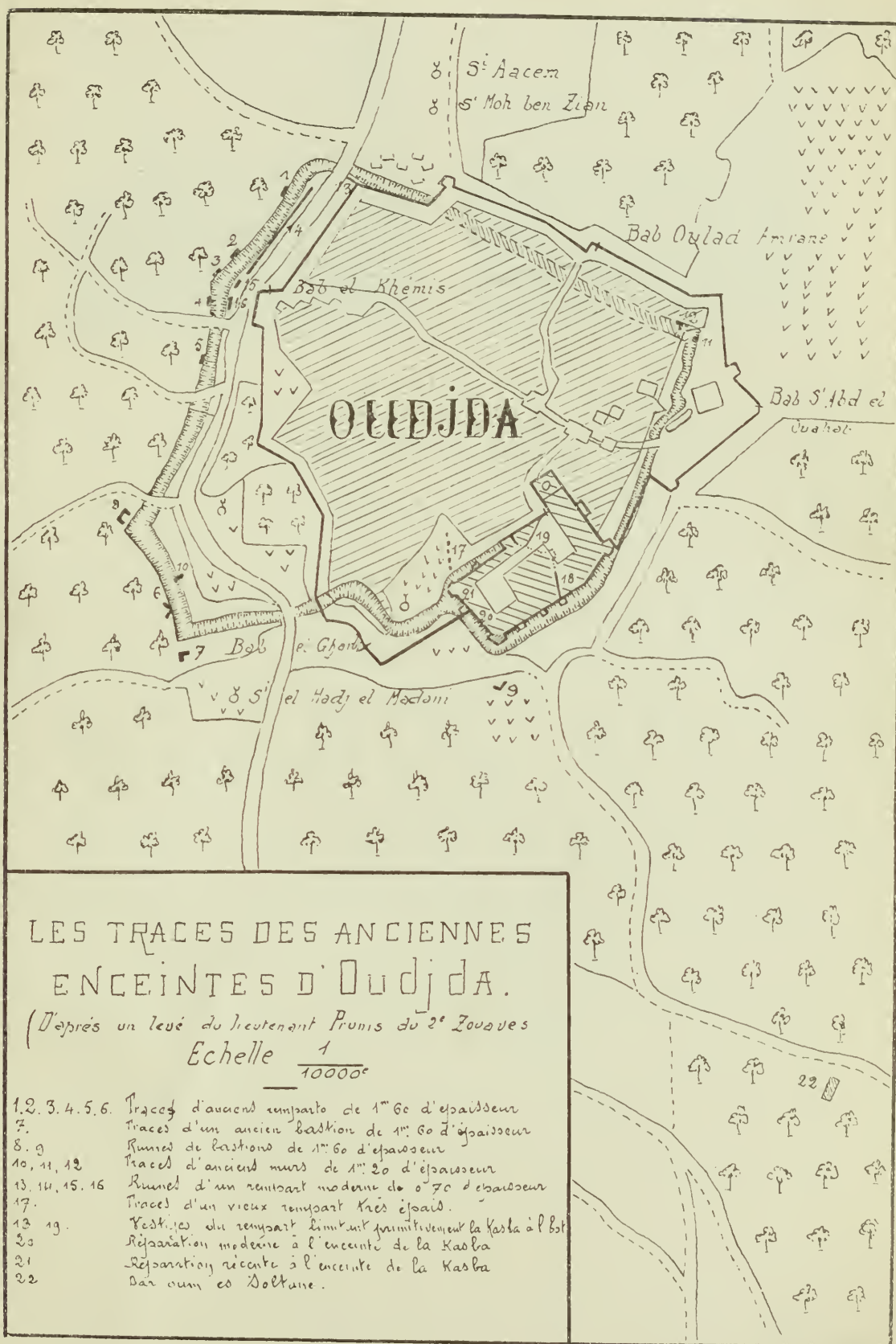
Echelle 1
200,000

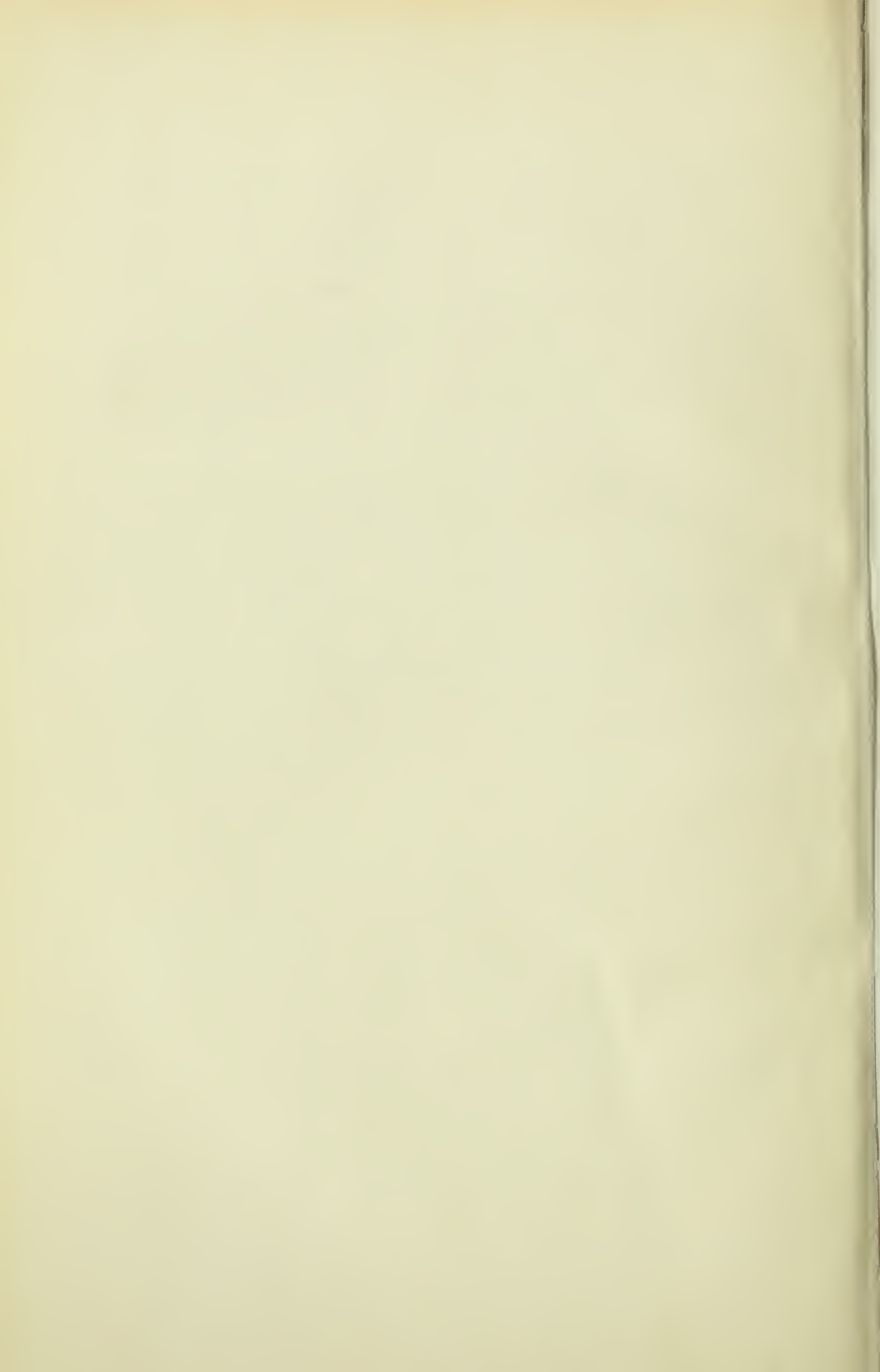
- | | |
|---|--|
| <p>x x x Tumuli anciens</p> <p>1. Haovita Sidi bel Guenadel</p> <p>2. Sidi Yahia et autres marabouts</p> <p>3. Medjmâa Salakine (Haovita)</p> | <p>4. Haouch Sidi Mââfa</p> <p>5. Quebourate el Ihoud</p> <p>6. 7. Traces d'anciens murs d'enclos</p> <p>8. Ruines d'un ksar</p> |
|---|--|

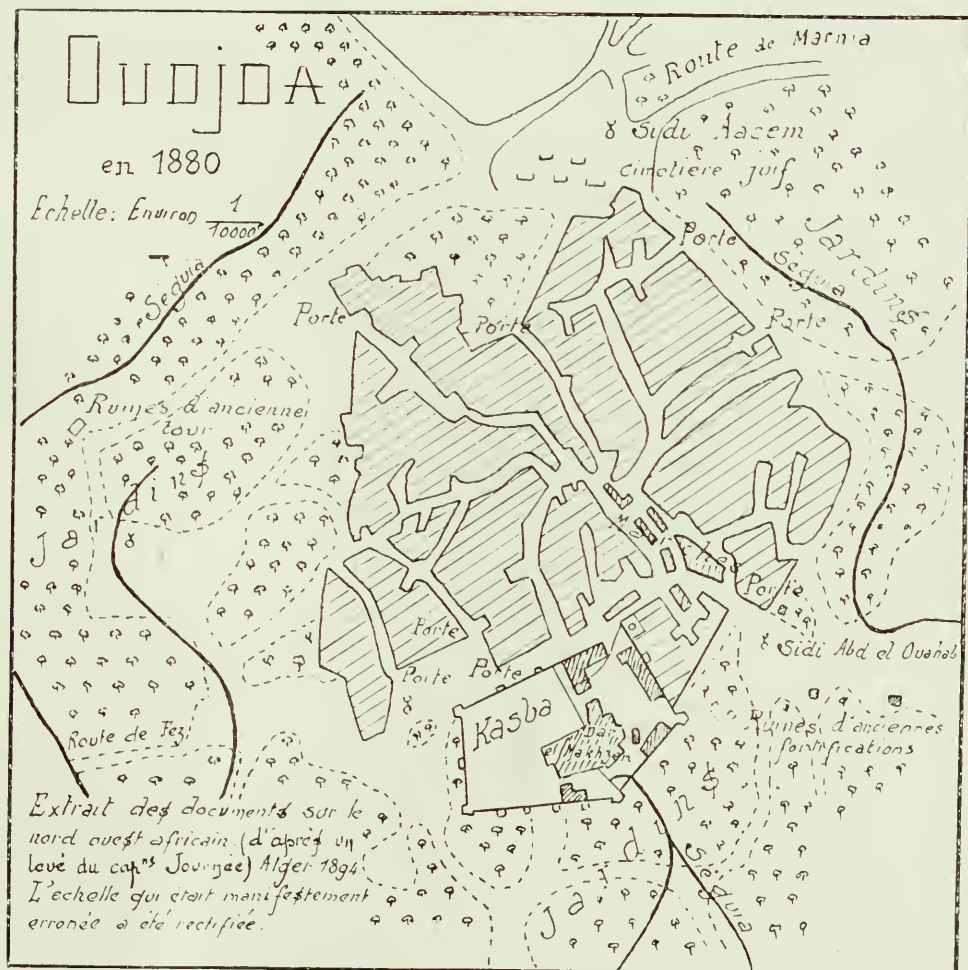
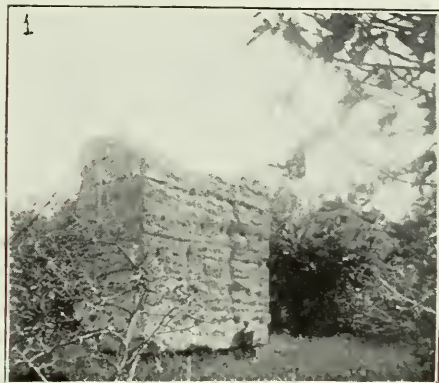




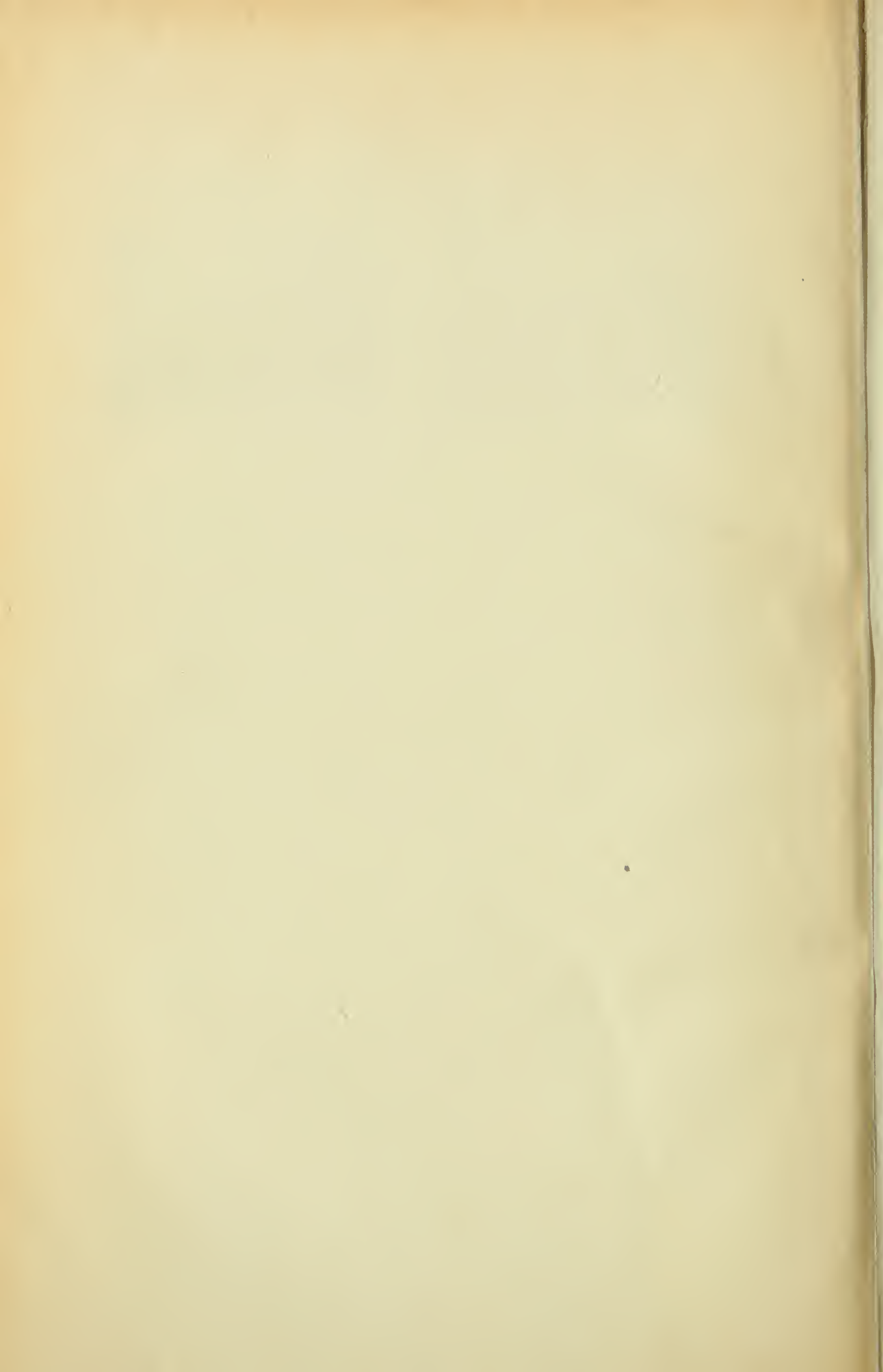


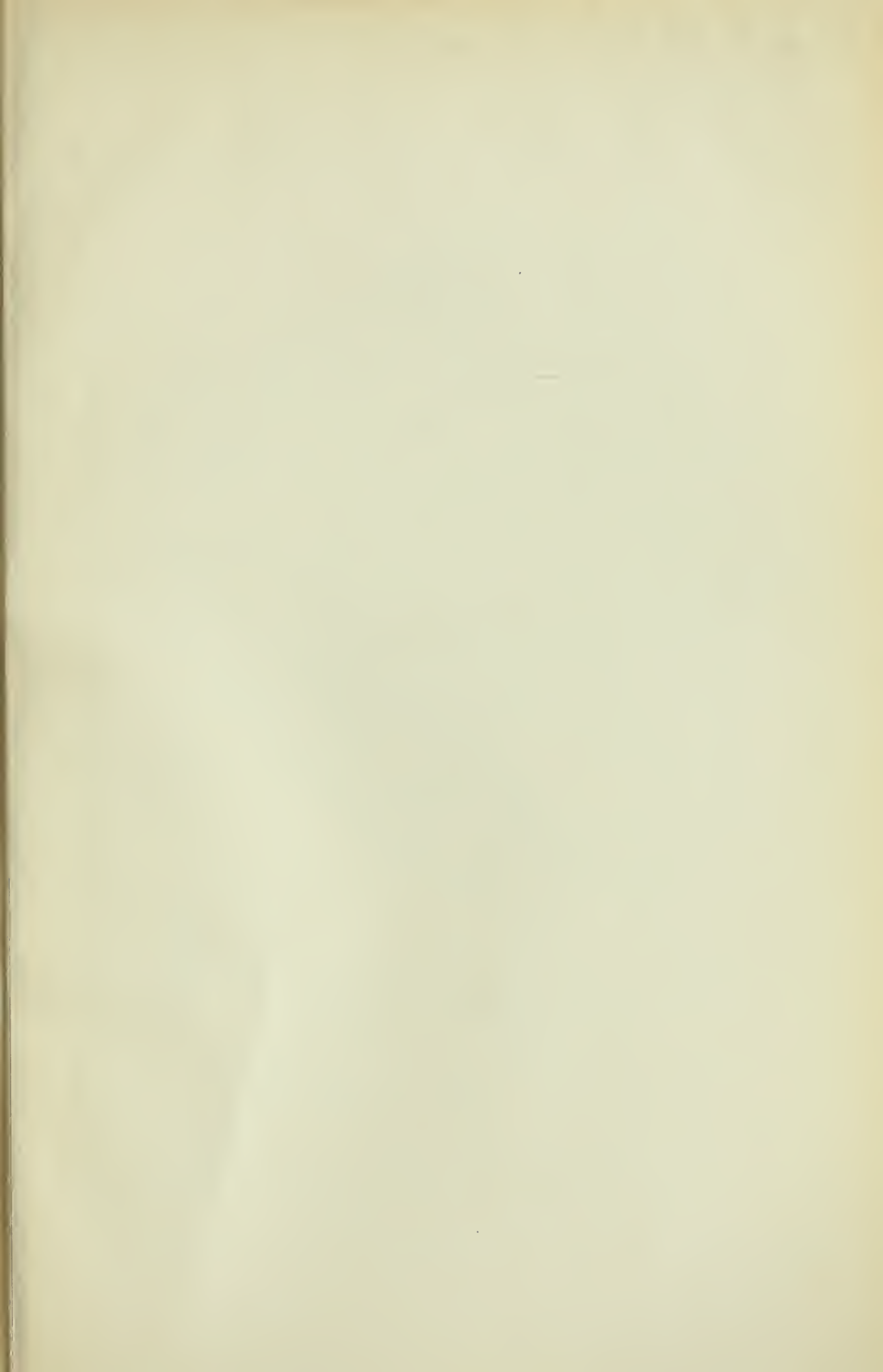






1. — RUINE D'UN BASTION D'UNE ANCIENNE ENCEINTE D'OUDDJA.
2. — DAR OUM ES SOLTANE DANS LES JARDINS D'OUDDJA.
3. — PLAN D'OUDDJA EN 1880.







Oudjda-Ville

D'après un levé au $\frac{1}{4000}$ de M^r Mellet

Division en quartiers

N.B. - Ses limites du Mellah ne sont pas absolues les
juifs étant très mêlés avec leurs voisins musulmans
des Ahel el Djamel et Oulad Amrane.

LÉGENDE DU PLAN

(Pl. XI)

PORTES EXTÉRIEURES

1. Bab Sidi Abd el Ouahab.
2. — Oulad Amrane.
3. — El Khemis.
4. — El Gharbi.

PORTES INTÉRIEURES

5. Bab Sidi Châaïb.
6. — el Kasba.
7. Poterne.
8. Bab Souk el Ghezal.
9. — el Khodra.
10. — es Souk.
- 11, 12, 13, 14, 15. Bab el Kessaria.
16. Bab ez Zaouïa.
17. — Oulad Amrane.
18. — ben Merzouk.
19. — el Harrach.
20. — Sidi Zian.

MARCHÉS ET MAGASINS

21. Souk Abd el Ouahab.
22. — el Khoubz.
23. Grande Kessaria.
24. Petite —
25. Rahbet ez Zera.
26. Souk el Ghezal.

SERVICES & ÉTABLISSEMENTS PUBLICS

27. Dar el Makhzen.
28. El Hammam (bains).
29. Postes et Télégraphes.
30. Octroi.
31. Abattoir.

MOSQUÉES

32. Djamâa el Bâcha.
33. — el Kebira.
34. — Heddada.
35. — Gheriba.
36. — Zitouna.
37. — Haïmer.

38. Djamâa Berghouts.
39. — Sidi Okba.
40. — el Makhzen.
41. — Djohora.
42. — Dalia.
43. — Taha.
44. — Lecheheb.

ZAOUIAS

45. Tidjania.
46. Taïbia.
47. Zïania.
48. Aïssaoua.
49. Qadria d'Abd el Ghani.
50. — (maison d'Ahmed et Mohammed ben Mahieddine de la zaouïa de Sidi Aïssa).
51. — (maison de Hadj Mohammed ben Abd er Rezaq de la zaouïa de Sidi Aïssa).
52. Kerzazia.
53. Qadria de Mouley Rechid.
54. Si Ali ben Abderrahman de Zâ.
55. Mâ el Aïninia.
56. Kerzazia.
57. Qadria de Sidi Aïssa.
58. Derqaoua.

MARABOUTS

59. Si Abdesselam.
60. Haouch Sidi Châaïb ben Ali.
61. Sidi Belal (dans une maison).
62. Koumba Sidi Abd el Ouahab.
63. — Sidi Djilali.
64. Sidi Mohammed Tounsi (dans une maison).
65. Koumba Sidi Mohammed Drionech.
66. — — Zian.
- 66 b. Haouch de Sidi Ahmed Abecheri.

SYNAGOGUES

67. Chenougha Oulad ben Draï.
68. — Oulad Ichou.
69. — el Habra.

MAISON

70. Maison de Cheikh Ali Ramdan.

OUDJDA ET L'AMALAT

(Suite)

CHAPITRE VI

Administration et Justice

L'AMEL ET LE DAR EL MAKHZEN

Anciennement, le pays était administré par un caïd nommé par le Sultan; il avait sa résidence à Oudjda et son autorité sur les tribus était très faible. En 1859, à la suite de la campagne du général de Martimprey contre les Beni Snassen, le Sultan donna à ce fonctionnaire le titre d'*amel* et augmenta ses pouvoirs (1) ; c'est depuis cette époque seulement qu'a été constitué l'amalat d'Oudjda. Pendant un certain temps, l'amel a eu dans sa circonscription les Beni Guil et la région de Figuig, où il était représenté par un khalifa. Ces commandements lui ont été successivement retirés ; un amel particulier fut d'abord placé à Figuig, puis les Beni Guil furent détachés de l'amalat au moment des événements roguistes. En 1907, l'autorité de l'amel d'Oudjda s'étendait nominalemeut sur toutes les tribus de la basse Moulouya jusqu'à hauteur de Berguent, mais l'anarchie était telle que son action se limitait au voisinage de la ville (2).

Avant l'occupation française, l'amel était généralement tout puissant à Oudjda ; lorsqu'il y avait une petite garnison, il l'employait à l'intérieur des murs, car il ne se préoccupait pas outre mesure des conflits extérieurs n'intéressant pas directement l'autorité du souverain (3). Il était le véritable administrateur de la ville et avait dans ses attributions les réclamations, la police et en partie la justice ; il désignait son khalifa et choisissait un makhzen à sa dévotion (4). Son pouvoir s'étendait aussi sur les

(1) MOUGIN. — *Oudjda*, p. 219.

(2) On pourra suivre les changements administratifs dans l'étude historique sur la région (3^e partie).

(3) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, p. 134.

(4) MOUGIN. — *Oudjda*, p. 224.

tribus environnantes, dont les chefs étaient en principe considérés comme de simples chioukh sous ses ordres, mais il ne pouvait exercer ce pouvoir que dans la mesure de ses moyens : ayant rarement la force à sa disposition, il intriguait en appliquant la formule : « Diviser pour régner ». Dans ces temps troublés, tous les pouvoirs administratifs étaient entre les mains de l'amel, qui en usait sans aucun contrôle.

Son administration était sommaire, il n'avait pas d'autres agents que son petit makhzen, il ne tenait aucune comptabilité et n'avait pas d'archives : chaque amel emportait à son départ toute la correspondance reçue durant sa période de commandement. Avec un pareil désarroi, il ne pouvait pas y avoir de suite dans les idées, c'était d'ailleurs le dernier des soncis de tous ces fonctionnaires, qui ne songeaient qu'à profiter de leur mandat pour amasser le plus possible de biens.

L'amel, n'ayant le plus souvent qu'un très petit nombre de soldats à sa disposition, n'était pas un chef militaire. Il a pourtant été dérogé à cette règle lors de la campagne contre le Rogui, car l'amel actuel, Ahmed ben Kerroum, a conduit alors plusieurs fois des troupes au feu : il percevait même cent francs par jour comme chef de la mahalla d'Oudjda (1). Lorsqu'une mahalla (2) était envoyée dans le pays pour faire rentrer les impôts, il était d'usage qu'elle restât sous l'autorité de ses chefs. Ces expéditions étaient peu fréquentes : en temps normal, le représentant du Sultan, pour maintenir ses administrés dans l'ordre, se contentait de convoquer les contingents des tribus fidèles et il se mettait à leur tête.

Les ordres de l'amel étaient portés par ses mokhazenis, auxquels le destinataire était tenu de remettre un pourboire appelé *sokhra* : lorsqu'il s'agissait d'une affaire à régler, la sokhra était payée par le perdant. Ces mokhazenis étaient des cavaliers de l'entourage de l'amel, ils étaient préposés à sa garde et lui servaient en même temps d'agents d'exécution ; ils ne touchaient pas de solde, la sokhra leur en tenait lieu. Ils percevaient en moyenne de trois à dix douros suivant l'importance des affaires, le prix habituel d'une course en ville était de 2^f 50 ; quand c'était

(1) MOUGIN. — *Oudjda*, p. 227.

(2) *Mahalla*, colonne de soldats, armée.

le khalifa qui se déplaçait, la sokhra était toujours beaucoup plus élevée que pour les simples mokhazenis.

Lorsque l'autorité de l'amel était suffisante, il rendait la justice et infligeait prison, amendes et bastonnade. Il était néanmoins obligé de déférer de nombreuses affaires au cadi, seul compétent pour toutes celles touchant à des questions d'intérêt. L'amel punissait de préférence d'amende les gens solvables, parce qu'il gardait pour lui l'argent ; aux voleurs il faisait donner la bastonnade.

L'amel n'avait aucune autorité sur le cadi et l'amin, directement nommés par le Sultan ; ces fonctionnaires lui échappaient complètement. Il devait aussi compter avec les chioukh, dont la puissance le mettait souvent en échec. Lorsqu'il recevait des lettres chérifiennes intéressant la population, il les faisait lire en grande cérémonie à la mosquée, les commerçants du quartier des souks pavésisaient leurs boutiques avec des foulards multicolores.

N'ayant pas d'appointements fixes, l'amel n'en était pas plus malheureux pour cela, il avait toute facilité pour puiser sans contrôle dans les biens habous et dans la caisse des impôts (1). Il faisait cultiver pour son compte de nombreuses parcelles de jardins habous, ainsi que les terrains appartenant au Makhzen et la propriété de Sedd, sur l'Isly, laquelle n'a jamais été rendue à la famille du cheikh Ali ould Ramdan.

Depuis que les Français occupent l'amalat d'Oudjda, son administration rudimentaire a été régularisée, mais en respectant les usages établis ; l'amel jouit maintenant dans toute sa circonscription d'une autorité complète, alors qu'auparavant il ne pouvait pas toujours se faire obéir en tribu.

Le représentant du Sultan est logé au *Dar el Makhzen*, dans la kasba (Pl. XI, 27). Le *Dar el Makhzen* est un amas de constructions modestes et fort délabrées, comme toutes celles du pays. Pour y accéder, on pénètre d'abord dans une première cour, où l'on mettait autrefois les canons ; à droite en entrant se trouvent une mosquée (Djamâa el Bacha), puis la salle d'audience ; à gauche un passage voûté conduisant à une cour qui sert d'écurie, de nombreux animaux y sont entravés pêle-mêle.

Les appartements particuliers de l'amel donnent sur cette cour et sur la cour d'entrée ; les bâtiments sont très

(1) MOUGIN. — *Oudjda*, p. 227.

anciens et situés sur l'emplacement de l'enceinte primitive de la kasba, ils ont été modifiés à différentes reprises par les fonctionnaires qui se sont succédé dans le commandement de l'amalat. Au-delà de la cour d'entrée on en rencontre une autre très étroite, au fond de laquelle on voit le *Dar Diaf* adossé au mur du rempart ; il comprend un étage avec deux petites fenêtres qui donnent sur les jardins. Le *Dar Diaf*, ou maison des hôtes, a été construit par l'amel Ahmed ben Daoudi entre 1860 et 1868. Dans l'angle formé par les dépendances du *Dar Diaf* et les bâtiments d'habitation, ce même amel a fait créer un assez joli jardin; un de ses successeurs, Boubekour ould Mohammed el Abbassi a, vers 1898, fait élever au milieu un petit kiosque et aux extrémités de larges banquettes maçonnées; on y étend des tapis pour s'installer au frais pendant la saison chaude.

Le *Dar el Makhzen*, qui a été réparé récemment, n'est qu'une pauvre demeure sans confort et sans caractère, il ferait bien piètre figure à côté des palais somptueux occupés par les hauts fonctionnaires du Makhzen dans l'ouest du Maroc.

LES CHIOUKH

Les chioukh sont nommés par l'amel et représentent auprès de lui les habitants des différents quartiers ; l'amel choisit pour ces fonctions des hommes sérieux et de bonne famille. Avant la réorganisation consécutive à l'occupation française, le fonctionnaire chérifien était obligé, le plus souvent, de désigner les individus présentés par la *djemâa*, afin d'être sûr qu'ils soient acceptés par leurs contribuables. Il y avait toujours en ville deux soffs, l'un partisan des tribus nomades, l'autre partisan des tribus montagnardes ; ils faisaient à tour de rôle de l'opposition au Makhzen. Pour contenter tout le monde et éviter des désordres, il fallait donc multiplier les chioukh ; dans les dernières années, leur nombre a varié de dix à treize, et les fonctions de cheikh ont été remplies par les notables figurant sur la liste ci-dessous :

Oulad Amrane : Mohammed ben Larbi Mezian.

Mouley Mostefa Kechouan (a été interné à Tanger).

Mohammed el Mahmoud.

- Oulad el Gadi* : El Hadj bou Azza (emprisonné à Tanger).
Mezian ould Kerkour.
- Ahel el Djamel* : Ali bou Kaïs (aveugle maintenant).
Mohammed ould el Hadj ben Abbou (tué
pendant la campagne roguiste).
- Ahel Oudjda* : Mohammed el Moul (mort vieux en 1905).
Mohammed ben Della.
- Oulad Aïssa* : El Hadj Tayeb ben Deggui.
El Hadj Boumedien ber Riah (a été interné
à Tanger).
- Algériens* : Mohammed el Mirali ould Si Boumedien.
Ben Ouadah (mort en 1901).
Mohammed ben Larbi.

Un peu avant 1907, l'influence des chioukh algériens déclinait ; les Algériens constituèrent alors, pour soutenir leurs intérêts, une *djemâa* de cinq membres présidée par Mohammed el Mirali ould Si Boumedien, les principaux de cette *djemâa* faisaient office de chioukh (1).

Lorsque le Makhzen était faible, les chioukh se réunissaient en ville et ne se gênaient pas pour régler leurs affaires eux-mêmes ; mais, quand il leur fallait subir sa tutelle, ils exécutaient les ordres de l'amel. Ils rassemblaient les corvées générales, recouvraient parfois les amendes et recueillaient le montant de l'impôt *achour* ; c'étaient aussi les chioukh qui percevaient la *hedja* (cadeau) destiné au Sultan ; cette *hedja* avait en moyenne une valeur de cent douros. Quand ils avaient à se plaindre de leurs administrés, les chioukh s'adressaient à l'amel qui emprisonnait les coupables ; ils mettaient quelquefois eux-mêmes des récalcitrants en prison avant de lui en avoir référé, mais le fait était rare.

Les chioukh de la ville formaient une *djemâa* unique, qui se réunissait sur convocation de l'amel afin de discuter les affaires d'intérêt général. Cette *djemâa* était sous la dépendance de ce fonctionnaire, elle n'avait donc pas l'allure républicaine qui caractérise les *djemâas* des tribus berbères. Si les gens de la ville désiraient faire aboutir une revendication, ils en saisissaient la *djemâa* qui, après avoir délibéré, soumettait la demande au représentant du Sultan.

Aujourd'hui les chioukh ne sont plus que quatre :

Oulad Amrane : Mohammed ben Larbi Mezian.

(1) MOUGIN. — *Les Algériens à Oudjda*, p. 189 à 194.

Oulad el Gadi : El Hadj Mohammed en Nehari.

Ah el Oudjda : Mohammed ben Della.

Algériens : Mohammed el Mirali ould Si Boumedien.

Mohammed ben Larbi Mezian, des Oulad Amrane, est le chef ; il remplit en ville les fonctions de khalifa de l'amel.

ENTRETIEN ET POLICE DE LA VILLE, APPLICATION DES PEINES

Tous les européens ayant résidé à Oudjda ou l'ayant visité ont fait remarquer l'extrême malpropreté de la ville.

Le capitaine Mougin écrivait en 1906, il y a seulement quatre ans :

Ses rues tortueuses sont sales, ses carrefours remplissent le rôle de dépôts d'ordures, de fumier, ses places sont de véritables charniers. Au milieu de cette fange, de cette saleté repoussante, se ment une population de miséreux qui semblent se préoccuper bien peu des immondices qui les entourent. . . . Une ramification du canal principal des eaux de Sidi Yahia amène dans l'intérieur de la kasba une eau sale et bourbeuse, dont les animaux ne veulent pas toujours boire. L'eau d'alimentation n'est d'ailleurs prise que dans les nombreux puits que l'on trouve en ville. . . . L'eau de ces puits est d'ailleurs très mauvaise, Oudjda étant bâti sur de vieux cimetières et les nombreux silos creusés dans toute la ville, servent pour la plupart de poubelles permanentes et de véritables charniers

Les jardins touchent presque les murs d'enceinte dont ils ne sont séparés que par les fossés, vastes dépôts d'ordures (1).

Quand il y avait des mahallas sous les murs, c'était encore bien pis, car, à défaut de corvées de propreté, on se contentait de déplacer les tentes, dès que l'endroit occupé devenait intenable. C'est ainsi qu'en 1905, à l'époque de la lutte contre le Rogni, les vestiges de l'ancien camp de la mahalla chérifienne étaient répugnants ; ils formaient un vrai charnier à l'odeur insupportable. Le nouveau camp n'était pas plus engageant ; de nombreux chevaux y mouraient de misère et leurs déponilles étaient abandonnées sur place (2). L'apathie des habitants et le manque

(1) MOUGIN. — *Oudjda*, pp. 221 et 223.

(2) DE MONTDÉSIR, p. 264.

d'organisation administrative expliquaient suffisamment cet état de choses sans le justifier. Il n'y avait pas le moindre service de balayage; chaque boutique ou échoppe versait bien dix-huit sous par mois pour l'enlèvement de ses déchets, mais on les portait simplement dans la rue ou sur la place voisine, où s'accumulaient toutes les ordures. La toilette de la ville n'était ébauchée que dans le cas très rare où l'amel attendait la visite d'autorités algériennes. Il suffira d'ajouter que les rues n'étaient jamais éclairées, les habitants ayant à sortir de nuit avaient soin de se munir d'une lanterne pour diriger leurs pas.

En entrant à Oudjda le 29 mars 1907, les troupes françaises durent faire assainir au plus vite ce foyer pestilentiel. Les autorités marocaines, contraintes de sortir de leur torpeur, fournirent des corvées qui, sous la direction de nos soldats, procédèrent à toute une série de nettoyages urgents ; il en a été longuement parlé dans les journaux de l'époque. Maintenant le balayage de la ville est fait chaque jour, les immondices sont chargées sur des tombereaux et portées à l'extérieur par des ouvriers régulièrement soldés. Un tonneau d'arrosage circule en été dans les principales rues et des lampes à acétylène éclairent la nuit les passages les plus importants. Il reste certainement beaucoup à faire : la construction par les particuliers de fosses d'aisances étanches, la création d'un réseau d'égouts pour évacuer les eaux usées et l'adduction d'eau potable sont des travaux qui s'imposent, mais leur exécution demandera du temps et de l'argent. Néanmoins, il faut espérer que ces améliorations se réaliseront un jour; les fonctionnaires marocains et les habitants éclairés sont tout disposés à entrer dans cette voie de progrès, quelques-uns de ces derniers se sont déjà fait construire des maisons confortables par des ouvriers européens.

Après ce qui vient d'être dit de la tenue de la ville, on peut imaginer ce qu'était la police. La plupart du temps elle était faite de façon sommaire et, quand le Makhzen était trop faible, on pouvait s'égorger dans les rues sans qu'il cherchât à intervenir. Il n'existait pas comme dans d'autres villes du Maroc des *moqaddems et homa* (chefs de quartiers), les chioukh en tenaient lieu. Pendant les périodes où le Makhzen était prisonnier des fauteurs de troubles, les chioukh cherchaient bien à maintenir un semblant d'ordre, mais ils étaient généralement débordés et, de même que le représentant du Sultan et son entourage,

ils commettaient volontiers des injustices. Le capitaine Mougin définissait ainsi le rôle du Makhzen :

La police dépend exclusivement de l'amel, c'est lui qui désigne le *caïd es souk* chargé de la police des marchés (1) et qui, à l'aide des hommes de son makhzen, maintient l'ordre de la ville et des environs immédiats Si des différents surgissent, si des vols sont commis, si des rixes éclatent, on amène devant l'amel les parties en cause. Étant seul juge en matière correctionnelle, il ne manque pas de faire acte d'autorité et surtout d'arbitraire, en faisant jeter en prison inculpés et plaignants. Et dans cette prison, on demeure souvent assez longtemps, à moins qu'on ne soit assez riche pour acheter sa liberté. La somme est variable, elle dépend un peu des cas et beaucoup des têtes (2).

Chaque soir, des gens désignés par l'amel fermaient les portes de la ville au coucher du soleil, sauf Bab Sidi Abd el Ouahab, qui n'était fermée qu'à neuf heures pour permettre aux *fellahs* (cultivateurs) de regagner leur domicile. Les clefs étaient ensuite déposées à la kasba, où les portiers les reprenaient le matin afin d'ouvrir dès l'aurore.

Les portes du quartier des marchés étaient condamnées depuis neuf heures du soir jusqu'au jour : à partir de leur fermeture, on pouvait encore circuler en ville, mais il n'était plus possible de pénétrer dans les souks. Huit ou dix *assas* (gardiens) veillaient sur les magasins pour éviter les vols, quelques-uns s'embusquaient dans les principaux carrefours, pendant que les autres se promenaient sur les terrasses. Les commerçants faisaient les frais de ce service de garde ; chacun d'eux versait 18 sous, 1 franc ou 1 fr. 25 par mois, suivant l'importance de ses affaires, mais les *chionkh* retenaient pour eux la majeure partie de cet argent ; ils ne donnaient aux veilleurs que 10 à 20 francs par mois. Les *assas* étaient si mal rétribués qu'ils cambriolaient souvent eux-mêmes les maisons confiées à leur garde ; le Makhzen fermait les yeux et les habitants n'osaient pas se plaindre (3).

Les hêlaïres étaient fort nombreuses à Oudjda au moment de la campagne roguiste. Elles occupaient « un vaste espace libre près de la porte El Khemis, à l'intérieur de l'enceinte. Chacune d'elles » avait « sa tente où elle »

(1) Les fonctions du *caïd es souk* ou *mohstasseb* seront indiquées au Chapitre VII : *Les souks*.

(2) (3) MOUGIN. — *Oudjda*, p. 224.

vivait « avec une vieille matrone, sa mère, et un raccoleur, presque toujours un de ses proches parents, souvent son frère ». La police des filles appartenait au kebir de la mahalla, qui déléguait ses pouvoirs à un caïd. Celui-ci savait fermer les yeux et se montrer le moins souvent possible lorsqu'il était suffisamment payé (1).

Après le départ des mahallas, certaines de ces hétaires sont restées à Oudjda ; elles sont maintenant parquées dans un coin retiré près de Bab Sidi Abd el Ouahab, où ne se produisent plus les désordres d'antan.

Les individus condamnés à la prison étaient incarcérés dans un local spécial de la kasba, qui donne sur la ruelle conduisant au jardin du Dar el Makhzen. C'est une grande pièce avec des piliers ; elle ne prend jour que par une lucarne grillagée percée dans la terrasse et on y pénètre par des portes basses.

Les prisonniers ne travaillaient pas et, sauf ceux détenus par ordre du cadî, ils étaient enchaînés. Leurs pieds étaient toujours attachés avec des anneaux rivés par un forgeron et réunis ensemble à l'aide d'une chaîne. Pour la nuit, le *habbas* (geôlier) plaçait au cou de chacun d'eux un anneau fermé avec un cadenas et muni d'une chaîne qu'il fixait à celle des pieds. Les gens emprisonnés par ordre du Sultan pour une assez longue durée étaient nourris par le service des habous, les autres ne recevaient aucune nourriture ; ceux qui n'avaient pas de famille en ville étaient dans une situation lamentable, pour ne pas mourir de faim ils n'avaient à compter que sur la charité des âmes pieuses ou de leurs codétenus mieux favorisés.

Les prisonniers du Makhzen devaient payer au geôlier un droit d'entrée de 1 franc, dit *haq es selsla* (le prix de la chaîne) ; à leur sortie, ils avaient encore à verser la somme de 7 francs, dont cinq pour l'amel et deux pour le geôlier. Le geôlier partageait avec son aide l'argent recueilli.

Les femmes étaient écrouées dans une prison particulière appelée *Dar el Aarifa* ; elle était située en ville. Elle se trouve aujourd'hui à l'intérieur de la kasba, une matrone y fait office de geôlière. Les femmes pour lesquelles l'ordre en était spécialement donné étaient enchaînées, mais on ne leur mettait les fers qu'aux pieds : aucune n'était nourrie.

Actuellement, la nourriture de tous les prisonniers est

(1) MOUGIN. — *Oudjda*, p. 226.

fournie par les habous ; on ne les charge qu'exceptionnellement de chaînes et ils sont employés à des travaux d'utilité générale.

Les amendes, infligées et perçues arbitrairement, ne profitaient qu'à l'amel.

Quant au châtiment de la bastonnade, il était généralement subi dans la cour du Dar el Makhzen. L'individu condamné était dépouillé de tous ses vêtements, on ne lui laissait que son pantalon, puis on l'étendait à terre ; deux hommes le maintenaient aux pieds et deux autres à la tête. Les deux exécuteurs frappaient ensuite alternativement le dos du patient avec des nerfs de bœuf et, lorsqu'il s'évanouissait, on l'aspergeait d'eau froide avant de continuer la flagellation.

LES IMPÔTS ET REDEVANCES

D'après les usages locaux, les impôts coraniques étaient assis de la manière suivante dans l'amalat :

Le *zekkat*, ou impôt du bétail, ne portait que sur les moutons, bœufs, chèvres, chameaux. On devait donner :

- 1 mouton pour 40 moutons ;
- 1 chèvre pour 40 chèvres ;
- 1 jeune veau pour 30 bœufs ;
- 1 génisse pour 40 bœufs ;
- 1 chamelon d'un an pour 5 à 25 chameaux ;
- 1 jeune chamelle adulte pour 35 à 45 chameaux.

Dans la pratique le *zekkat* n'était jamais versé.

L'*achour*, ou dîme sur les récoltes, était appliqué seulement au blé et à l'orge, sauf à Oudjda où il était appliqué également aux olives. Pendant son règne, le sultan Mouley el Hassane donna l'ordre de faire recenser les récoltes après la moisson, lorsque les céréales étaient encore en meules. En vertu de ces prescriptions, nul ne pouvait dépiquer avant le passage de l'agent de recensement ; le contribuable devait ensuite verser le dixième de sa récolte évaluée sur l'aire. Dans l'amalat d'Oudjda, le recensement par charrue a toujours été préféré des intéressés. On entend par charrue la surface de terrain qu'on peut ensemençer aux labours d'automne avec un attelage, soit cinq à dix hectares. Une charrue emploie six à sept quintaux de semence, dont quatre ou cinq d'orge et deux de blé. Dans l'évaluation à la charrue on payait le dixième du

rendement estimé à vue avant la moisson ; il était admis qu'un rendement passable était d'environ 15 quintaux, moyen de 20 à 25 quintaux et bon de 35 à 40 quintaux. C'est ce mode d'évaluation qui a été admis pour la perception de l'impôt en 1910. Auparavant, l'impôt des tribus n'était pour ainsi dire jamais payé ; on faisait rentrer tant bien que mal les arriérés, lorsqu'une mahalla venait dans le pays. Les gens d'Oudjda échappaient plus difficilement aux exigences du fisc. Chaque année les chioukh fixaient à leur guise le rendement des récoltes de leurs administrés et percevaient l'achour en nature. Ils en retenaient une bonne part pour eux et versaient le restant à l'amel, ce fonctionnaire se servait à son tour, de sorte qu'il n'entraît que peu de chose dans les greniers du Sultan.

Les Oudjada étaient obligés de payer la dîme de leur récolte d'olives. Ils apportaient les fruits au pressoir du Makhzen, qui en retenait le dixième ; le salaire des ouvriers était à la charge des propriétaires, quand ceux-ci, après avoir acquitté ce droit, ne portaient pas leur récolte aux pressoirs de la ville. Le pressoir du Makhzen était situé à côté des bâtiments de l'ancienne douane, près de l'entrée de la kasba ; il a été démoli récemment et, depuis 1909, la récolte d'olives est évaluée sur pied par une commission et la dîme versée en argent.

Pour l'aïd el kebir, l'aïd es sghir et le mouloud, l'amel envoyait au Sultan par un mokhazeni la *hedja* de la ville, soit une centaine de douros. Il y joignait ce qu'il pouvait ramasser dans les tribus voisines, ainsi que ses cadeaux personnels. La *hedja* de la ville était prélevée sur les habitants par les chioukh, qui percevaient généralement plus de 400 douros ; à chacune de ces occasions l'amel et les chioukh s'approprièrent donc au moins 300 douros. Toutes les charges tombaient naturellement sur les gens d'Oudjda, surtout en temps de crise. Le capitaine Mougin faisait le tableau suivant de la situation en 1906 :

Depuis longtemps déjà les tribus de la région ne paient pas d'impôts. Le *Bit el Mal*, trésor, n'encaisse rien dans le pays, les tribus ne sont d'ailleurs pas disposées à remplir sa caisse. Le Makhzen ne peut les y contraindre ; il a sur les bras les rebelles que le Rogui a soulevés contre lui et cela l'occupe suffisamment : « Nous verrons plus tard », ne cesse de répéter le pacha, en ajoutant philosophiquement son *Inch Allah* (s'il plaît à Dieu). Seuls, les habitants et les commerçants versent dans la caisse du Makhzen, parce qu'ils sont sous la coupe directe des autorités.

Lorsque l'argent manque, que le besoin se fait sentir, le Makhzen décrète une imposition extraordinaire, tant par habitant, tant par magasin. Les filles publiques elles-mêmes, n'en sont pas exemptes, mais l'argent qu'elles sont tenues de verser, ne va qu'aux soldats : « Juste restitution », disent ces derniers. L'imposition qui leur est demandée varie suivant le degré de bien-être et la vogue de chacune d'elles (1).

Comme le Makhzen qui les pressurait était incapable de les protéger la plupart du temps, les malheureux citadins étaient aussi constamment victimes des exactions de leurs voisins. Dans leurs conversations, des personnages remuants des Beni Snassen rappellent encore volontiers, avec une pointe de regret, le bon temps où ils venaient à Oudjda au gré de leur fantaisie en compagnie de nombreux cavaliers de l'extérieur. Les chioukh de la ville s'empressaient de réunir les musettes des chevaux et de les faire rapporter pleines d'orge aux heures de leurs repas : les hommes étaient répartis dans les maisons où ils vivaient grassement pendant tout leur séjour. Les habitants avaient beau déclarer que leur ville était *mecharra* (exempte), on les mettait en coupe réglée sans aucun scrupule. Ils possédaient pourtant une lettre du sultan Abd el Aziz interdisant à qui que ce soit d'exiger d'eux l'hospitalité. La traduction de cette lettre est donné ci-dessous (fac-similé du texte arabe, Pl. XXII).

Louanges au Dieu unique !

Que Dieu répande ses grâces sur notre seigneur et maître Mohammed, sur sa famille et sur ses compagnons.

Suit l'empreinte d'un cachet portant la mention :

ABD EL AZIZ BEN EL HASSANE

Que notre noble écrit apprenne à tous que nous avons, avec l'aide et l'assistance de Dieu, renouvelé à nos serviteurs, les gens d'Oudjda, un dahir émané de notre père (que son âme repose au Paradis), par lequel il les a exemptés d'avoir à fournir la diffa aux tribus voisines ou alliées, lorsqu'elles viennent chez eux, quand bien même elles y viendraient par ordre chérifien ; car la loi n'impose pas aux musulmans de fournir l'hospitalité contre leur gré. Il est donc interdit à l'amel et à tous autres de les y obliger, ni d'exiger d'eux, sous quelque forme que ce soit, aucune mouna grande ou petite, puisque nous les avons exonérés. Nous voulons qu'il en soit ainsi ; ceux qui enfreindront nos

(1) MOUGIN. — *Oudjda*, pp. 226 et 227.

ordres n'auront à s'en prendre qu'à eux-mêmes. Ecrit à la date du 13 avril 1898 (1).

Le Rogni renouvela ce titre en 1903, sa lettre était à peu près conçue dans les mêmes termes que celle du Sultan légitime, ainsi qu'on en peut juger par la traduction (fac-similé du texte arabe, Pl. XXIII).

Louanges au Dieu unique !

Que Dieu répande ses bénédictions sur notre seigneur Mohammed, sur sa famille et sur ses compagnons.

Suit l'empreinte d'un cachet portant la mention :

MUHAMMED BEN EL HASSANE, Dieu est son tuteur et son maître

Notre présent écrit (que Dieu lui accorde une haute influence et assure l'exécution de l'ordre qu'il renferme) est afin de porter à la connaissance de tous :

Que nous avons accordé à nos serviteurs, les habitants d'Oudjda, l'exemption de toutes les charges makhzéniennees qui leur étaient imposées pour la diffa à offrir aux tribus environnantes ou à leurs délégués, même si ces derniers étaient chargés de mission par nous. La loi divine n'impose pas aux musulmans d'accorder l'hospitalité contre leur volonté.

Nous interdisons aux amels ou autres fonctionnaires de les astreindre à ces charges et de recevoir d'eux aucune mouna petite ou grande.

Quiconque enfreindrait nos ordres n'aurait à s'en prendre qu'à lui-même.

Émané de notre noble autorité, qui tient son appui de Dieu, à la date du 1^{er} mai 1903 (2).

L'AMIN ET LE SERVICE DES DOUANES

Jusqu'en 1907 les magasins de la douane se trouvaient près de la kasba. Un amin y avait son bureau et y percevait les droits, ses adoul tenaient la comptabilité et des manœuvres manipulaient les marchandises. Les animaux portant des marchandises soumises aux droits de douane étaient conduits jusqu'au bureau par des assas qui se tenaient aux portes de la ville, c'était au bureau seulement que ces marchandises étaient taxées. La surveillance

(1) (A.), Cheikh Mohammed ben Larbi.

(2) (A.), Cheikh Mezian.

extérieure était assurée par des cavaliers (1). Le personnel comprenait au total un amin, deux adoul ou secrétaires, un peseur, quatre manœuvres, quinze assas des portes et deux cavaliers de surveillance (2).

L'amin, nommé par le Sultan, était un personnage important, il avait la direction absolue du service financier dont l'amel ne s'occupait pas (3). En 1898, Mouley el Hassane prescrivit pourtant, lors d'un changement d'amin, que le nouveau titulaire prendrait possession de son poste par l'intermédiaire de l'amel (4). L'amin encaissait et payait sous sa responsabilité. Les adoul étaient désignés par le cadi sur un ordre du souverain, tous les autres fonctionnaires de la douane étaient nécessairement à la dévotion de l'amin, qui les recrutait lui-même (5).

En vertu de l'édit chérifien du 27 janvier 1898, la comptabilité d'Oudjda devait être arrêtée journellement. Il fallait ensuite totaliser chaque mois les taxes encaissées à la douane proprement dite, y ajouter le produit des revenus de la ville et des loyers des fonds du Makhzen, puis faire la balance des recettes et des dépenses et envoyer le compte de gestion à Fez par l'entremise des amins de Mélilla et de Tanger. En donnant ces instructions, le Sultan recommandait également d'établir un service de surveillance pour éviter la contrebande des marchandises étrangères, il ajoutait que si la bascule du poste n'était pas juste, il était nécessaire d'écrire à Tanger afin qu'on en fit acheter une à Gibraltar (6).

L'amin se conformait aux ordres de son souverain, il avait soin chaque mois de faire cadrer les opérations du compte de gestion, ce qui était toujours facile à l'aide de chiffres fictifs : comme tous les autres fonctionnaires du Maroc, il n'avait pas le moindre scrupule et s'appropriait sans vergogne les deniers du trésor, auquel il n'accusait comme recettes qu'une faible partie des perceptions. A ce métier, l'amin amassait assez vite une fortune scandaleuse et il n'était guère possible de prouver ses malversations. Malgré une apparence de régularité dans la comptabilité

(1) MOUCIN. — *Oudjda*, p. 259.

(2) PANDORI, p. 206 à 208.

(3) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, du 30 avril 1907.

(4) (A. P. O.) Edit Mouley el Hassane, du 27 janvier 1898.

(5) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, du 30 avril 1907.

(6) (A. P. O.) Edit Mouley el Hassane, du 27 janvier 1898.

du service, il n'existait en réalité aucun contrôle ; de plus, on ne faisait pas de prévisions, il n'y avait pas de budget établi, le service central de Fez n'avait donc aucun moyen de vérifier les opérations de l'amin d'Oudjda. Le Sultan ne se faisait pas d'illusions ; c'est ainsi qu'en 1902, envoyant à El-Aïoun un nouvel amin, il lui recommandait de ne laisser passer que les marchandises européennes munies d'un passavant d'Oudjda, de Mèlilla ou de Fez ; il le faisait en outre dépendre de l'amin d'Oudjda pour éviter les abus commis par son prédécesseur. Ce dernier devait tolérer la circulation de la contrebande, il y trouvait sans doute son intérêt (1).

On vient d'examiner l'organisation et le fonctionnement du service douanier, il reste maintenant à voir quels étaient les droits perçus. Les droits de douane proprement dits comprenaient des droits d'entrée, de sortie et de transit ; on percevait en outre diverses taxes : taxe immobilière, monopoles, *hafer*, marché, vente à la criée et abattoir ; bien que l'achour des olives fut un impôt, son produit était néanmoins encaissé à la douane (2). Certains revenus étaient mis en adjudication, on devait auparavant faire crier des avis pendant quinze jours ; l'adjudicataire payait d'avance le montant du premier mois de l'année et celui des autres mois par dizaines à terme échu (3).

Les droits d'entrée étaient fixés à 10 % *ad valorem* par l'édit du 27 janvier 1898 et devaient être acquittés en numéraire ; ils étaient applicables à toutes les marchandises étrangères pénétrant au Maroc. Le tabac européen était réputé contrebande, parce que ce produit faisait l'objet d'un monopole (4). Pratiquement, le droit d'entrée perçu par l'amin variait du 1/12 au 1/15 de la valeur de la marchandise ; il l'augmentait ou le diminuait « pour compenser les variations de cours, très fortes dans ce pays de troubles et d'insécurité. Du reste, il y avait des accommodements avec cette administration dont les amis étaient privilégiés et les ennemis pressurés. » On laissait au commerçant trouvant l'estimation de sa marchandise trop élevée la faculté de payer le dixième

(1) Edit Mouley Abd el Aziz, du 15 avril 1902.

(2) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, du 30 avril 1907.

(3) (4) (A. P. O.) Edit Mouley el Hassane, du 27 janvier 1898.

en nature ; cela arrivait assez fréquemment, c'était le régime de l'arbitraire (1).

Les droits de sortie, sensiblement analogues à ceux d'entrée, étaient payés pour les marchandises quittant le territoire marocain à destination de l'Algérie, conformément au tarif annexé à l'édit du 27 janvier 1898 (2). Les bovins étaient taxés à 1 franc, les caprins et les ovins à 0 fr. 20 par tête (3). Les marchandises et les bestiaux marocains pénétrant en Algérie sans avoir satisfait à ces conditions devaient être appréhendés et saisis comme contrebande, le tiers de la saisie revenait au capteur (4). Dans le cas de fraude à l'entrée ou à la sortie, il n'y avait pas d'autre sanction que la confiscation des marchandises (5).

Les droits de transit portaient sur les caravanes du Sud venant acheter des grains dans le Nord (6). Ces caravanes cherchaient généralement à les esquiver, car, en 1894, le Sultan prescrivait à l'amin d'Oudjda d'envoyer un représentant sûr percevoir les droits sur les caravanes venant s'approvisionner en grains à El-Aïoun (7).

La taxe immobilière était due pour les maisons construites sur les terrains makhzen de la kasba, elle variait de 5 à 11 fr. par immeuble (8).

Les monopoles portaient sur le café, le kif et le tabac, le droit exclusif de vente de ces produits était adjugé tous les ans à des fermiers, chez lesquels devaient nécessairement s'approvisionner les consommateurs. Les adjudicataires ne payaient aucun droit d'entrée pour les marchandises faisant l'objet de leur monopole (9).

L'*hafer* était un droit d'octroi ; on l'adjudgeait généralement. Il était perçu sur les marchandises entrant en ville pour y être vendues, à raison de 1 franc par charge de cheval, mulet ou chameau et 0 fr. 50 par charge d'âne

(1) MORGIN. — *Oudjda*, p. 259.

(2) (A. P. O.) Edit Mouley el Hassane, du 27 janvier 1898.

(3) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, du 30 avril 1907.

(4) (A. P. O.) Edit Mouley Abd el Aziz, du 15 avril 1902.

(5) PANDORI, pp. 206 à 208.

(6) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, du 30 avril 1907.

(7) (A. P. O.) Edit Mouley el Hassane, du 30 octobre 1894.

(8) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, du 30 avril 1907.

(9) MORGIN. — *Oudjda*, p. 259.

pour les céréales. Les produits soumis au monopole, les légumes verts, le bois, l'alfa et les racines de palmier nain étaient exemptés du droit d'hafer (1). L'hafer était encaissé sans quittance aux portes, soit par les assas des portes, soit par les receveurs de l'adjudicataire dans le cas d'adjudication de ce droit.

Les droits de marché étaient dus pour les bestiaux vendus sur le marché se tenant habituellement hors des murs ; ils étaient mis en adjudication. Le tarif appliqué était le suivant :

Chevaux, mulets, ânes, chameaux, 5 % du prix de vente.

Bœufs, 1 franc par tête.

Moutons et chèvres, 0 fr. 50 par tête.

Ces sommes étaient payées moitié par l'acheteur et moitié par le vendeur (2). Sur les petits marchés de l'intérieur de la ville on ne percevait que des droits infimes qui ne procuraient aucune recette au trésor; le mohstasseb et les mokhazenis chargés de la police se les partageaient sans rendre de comptes (3).

Le droit de vente à la criée s'élevait à 5 % du prix de la vente ; il était affermé (4). Le *dellal* (crieur public) prévenait l'agent préposé au recouvrement chaque fois qu'il était chargé d'opérer une vente, car le droit de criée était tout à fait indépendant de celui que se faisait payer le *dellal* à titre d'honoraires.

L'abattoir (Pl. XI, 31) était également affermé ; l'adjudicataire percevait 1 franc par chameau ou bœuf égorgé et 0 fr. 40 par mouton ou chèvre (5).

Au moment de l'occupation, il était nécessaire de vérifier de suite la situation financière et d'introduire de l'ordre et de l'honnêteté dans le fonctionnement du service ; les fonctionnaires marocains, gênés par cette collaboration inattendue, mirent d'abord la plus mauvaise grâce à l'accepter. L'amin Mohammed Berrada, qui est encore en fonctions, ne présenta qu'un registre des recettes et des dépenses ouvert le 31 mars 1907, deux jours

(1) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, du 30 avril 1907.

(2) (A. P. O.) N. officier interprète Martinot.

(3) MOURIN. — *Oudjda*, p. 259. On reparlera de ces perceptions du mohstasseb au Chapitre VII : *Les souks*.

(4) (5) (A. P. O.) N. officier interprète Martinot.

avant l'entrée des troupes françaises à Oudjda. Il prétendit avoir envoyé tout le reste de sa comptabilité à Fez pour vérification et approbation (1).

Les droits afferlés venaient d'être adjugés pour une année aux prix suivants :

Marché aux bestiaux	2.000 ^f	»
Abattoir	3.000	»
Ventes à la criée	1.250	»
Monopole du café	2.400	»
Monopole du tabac et du kif .	3.250	» (2)

Telle était la situation des écritures au début de l'exercice. La caisse était à peu près vide, il s'y trouvait bien 10.000 réaux de monnaie de billon, mais cette monnaie était pour ainsi dire sans valeur. Une frappe considérable en 1904, ainsi que la mise en circulation d'un grand nombre de sous faux, avaient amené la dépréciation de la monnaie de billon ; le commerce souffrait beaucoup de cette gêne. D'accord avec l'amel, l'amin avait donc accepté cet argent dans les caisses, le Sultan avait ensuite accordé qu'il fût repris pour quatre bassit par réal (4 francs pour 5 francs) (3). Il fallait pourtant prévoir environ 4.500 fr. par mois, rien que pour le traitement des fonctionnaires administratifs et du personnel de la douane (600 fr. à l'amel, 450 fr. à l'amin) et pour le service de diverses pensions (4). Le premier mois les recettes s'élevèrent à 11.728 fr. 95 et les dépenses à 10.445 fr. 20, donnant un solde disponible de 1.283 fr. 75 (5).

Depuis cette époque, cette situation n'a fait que s'améliorer. Les perceptions ont été régularisées en conformité des accords franco-marocains des 20 avril et 7 mai 1902 (6); les bureaux et les marchés prévus dans ces accords ont été créés dans la mesure du possible. L'établissement d'une comptabilité simple et commode à contrôler rend difficile

(1) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, du 6 avril 1907.

(2) (A. P. O.) N. officier interprète Martinot.

(3) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, du 15 avril 1907.

(4) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, du 6 avril 1907.

(5) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, du 30 avril 1907.

(6) Le texte de ces accords a paru dans différentes publications officielles ou officieuses ; on peut voir notamment : ROUARD DE CARD. — *Traité de la France avec les pays de l'Afrique du Nord*, p. 566 à 372. On reparlera d'ailleurs des accords dans l'étude historique (3^e PARTIE).

les malversations du personnel ; l'extension de la surveillance de la contrebande et la répression des fraudes contribuent aussi à sauvegarder les intérêts du trésor. Le bureau et les magasins de la douane ont été transférés à côté de Bab el Khemis afin de faciliter les opérations (Pl. XI, 30).

LES HABOUS

Les biens habous proviennent pour la plus grande partie de fondations pieuses avec ou sans affectations spéciales, on y ajoute aussi les successions tombées en déshérence ; ils constituent les dotations des mosquées et des marabouts et leur produit ne doit être utilisé que pour des œuvres à caractère religieux ou pour la défense de la foi.

L'administrateur des habous ou *nadir* était toujours jadis un taleb d'Oudjda nommé par le Sultan ; vers 1902 cette fonction a été réunie à celle de l'amin des douanes qui cumule. Le nadir est indépendant, il peut prendre conseil du cadi, mais n'y est pas forcé. La comptabilité des biens habous est faite par deux adoul désignés par le cadi, qui surveille la façon dont ils tiennent le registre.

Le nadir ne touchait autrefois qu'une rétribution de 80 francs par mois, il fut plus tard payé à raison de 155 francs, c'est le traitement qu'il a encore aujourd'hui. Le cadi recevait une indemnité mensuelle de 100 francs et les adoul avaient l'un 80 francs et l'autre 27 francs. Avant 1907, les biens habous étaient administrés comme tous les deniers publics, c'est-à-dire qu'ils étaient mis au pillage ; le nadir en particulier s'appropriait une notable partie des revenus. Le désordre ne provenait pas uniquement des actes de concussion de ce fonctionnaire, mais aussi des manœuvres frauduleuses tendant à arrêter les enchères pour les biens mis en adjudication ; ces manœuvres avaient pour principaux auteurs les chioukh de la ville (1).

Le service des habous possède des jardins, des parts d'eau, des oliviers, des magasins ou boutiques, etc. ; ces biens fournissent les revenus nécessaires à l'entretien des propriétés improductives dont ils dépendent. Les

(1) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, 1907.

immeubles de rapport possédés par le service en 1907 et 1910 sont indiqués ci-dessous :

	1907	1910
Oliviers	787.....	787
Eau (parts)	64.....	99
Parcelles et jardins	96.....	94
Magasins et boutiques ...	97.....	101
Fours	3.....	3
Moulin	1.....	1
Bain maure	1.....	1 (1)

Le moulin est situé dans l'oliveraie (Pl. XV) ; le matériel a été acheté en Algérie il y a quelques années. Le moulin est actionné par les eaux de Sidi Yahia ; le canal a été aménagé de façon à obtenir une chute d'environ deux mètres.

Le bain maure (Pl. XI, 28) a été construit par ordre du sultan Mouley Slimane, vers 1820, sous la direction d'un homme des Oulad Belgaïd du nom de Ben Youcef. Afin de sanctifier cet établissement et de le placer sous d'heureux auspices, on aurait demandé au marabout de Kenadsa, Boumedien ould Si Mhammed ben Bouzian, d'y prendre le premier bain. Le bain maure est un édifice voûté avec une coupole au-dessus de la salle centrale ; il ne présente aucun intérêt architectural et est très mal tenu. L'eau de la seguia de la kasba l'alimente et il en manque souvent, parce que les riverains barrent volontiers cette seguia à l'intérieur de leurs maisons et en troublent ainsi le régime. La particularité la plus curieuse du bain maure est la chambre de chauffe, située à l'arrière du bâtiment dont elle est tout à fait isolée ; elle donne sur la ruelle longeant la mosquée. Dans le foyer on brûle les fumiers de la ville et les grignons fournis par le pressurage des olives ; aussi le chauffeur est-il obligé d'introduire le combustible par petits paquets, en le remuant constamment avec un tisonnier pour permettre à l'air de circuler et entretenir le feu.

Les immeubles du service des habous sont mis en adjudication par les soins du nadir assisté de deux adoul. Ces agents se transportent à l'emplacement de l'ancien *rahbet ez Zera* et y font procéder aux enchères. Les boutiques, les parts d'eau, les fours, le moulin et le bain maure sont

(1) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, 1907 et registre des habous.

adjudgés tous les ans au plus offrant, quinze jours après le commencement de l'année musulmane. Les jardins sont loués pour trois ans ; l'adjudication a lieu en octobre avant les labours. Les adjudicataires versent les fonds à la caisse des habous de la manière suivante : pour les parts d'eau, les paiements se font en trois fois, un tiers au moment de l'adjudication et les deux autres tiers, de quatre en quatre mois ; pour les jardins et terrains de culture, on paie une année entière au commencement de chaque année ; quant aux boutiques, la location était autrefois réglée mensuellement, maintenant l'adjudicataire verse d'avance les trois premiers mois et acquitte chaque mois le neuvième de ce qui reste dû ; enfin le tenancier du bain maure et celui du moulin paient par douzièmes au début de chaque mois.

L'ensemble des immeubles adjudgés fournit d'importants revenus. Avant l'occupation française on donnait comme revenu annuel moyen 27.120 francs, cet argent était toujours complètement dépensé (1). Depuis que le service est contrôlé on a obtenu des rendements croissants comme le montre le tableau ci-après :

	Revenus en 1907	Revenus en 1910
Oliviers	3.970 ^f »	8.390 ^f »
Eau	6.428 »	6.937 50
Jardins et parcelles	5.617 »	5.557 »
Magasins, boutiques, bain, four, etc.	27.695 »	42.470 »
(2) TOTAUX	43.710 ^f »	63.354 ^f 50

Avec l'argent des habous le service paie les dépenses du culte, les réparations aux mosquées et à tous les édifices religieux, il assure l'entretien des cimetières, de la prison, des fortifications ; il a même soldé des réparations au Dar el Makhzen, ce qui était abusif, et a en outre servi des pensions aux cheurfa Mouley el Hassane et au tlemçani Mohammed el Mirali.

Les habous ont aussi à leur charge les services d'assistance publique ; ils entretiennent une sorte d'asile à côté de la mosquée. Quelques vieilles femmes miséreuses y sont logées dans trois méchantes pièces, qui sont de véritables taudis ; ces femmes reçoivent deux pains par jour et passent leur temps à mendier.

(1) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, 1907.

(2) (A. P. O.) Registre des habous.

LE CADI ; SA JURIDICTION

Le cadi est nommé par le Sultan et jouit d'une grande indépendance. « Il ne craint pas de résister aux autorités locales lorsqu'il se sait dans son droit ; il ne leur doit d'ailleurs rien, il peut se dispenser, par ses fonctions même, de leur rendre des comptes et de faire appel à leurs faveurs (1) ».

Le cadi nomme ses *adoul* et son *aoun*. Les *adoul* sont des sortes de greffiers-notaires ; ils établissent tous les actes et le cadi les homologue ensuite ; ils sont sous la direction d'un *bachadel*. L'*aoun* remplit aux audiences les fonctions d'huissier et de gendarme.

La *mahakma* (tribunal) d'Oudjda est bâtie contre la porte d'entrée de la cour de la grande mosquée ; cadi et *adoul* y travaillent assis à terre devant de petites tables basses chargées de papiers et de livres. Le personnel se compose du cadi, d'un *bachadel*, de quatre à six *adoul* et d'un *aoun*. Le cadi actuel d'Oudjda est El Hadj Larbi ben el Hebib, il est d'origine algérienne et était déjà en fonctions en 1906. Il avait alors la réputation d'être un magistrat intègre, ennemi de l'arbitraire et de l'illégalité, on l'aimait et on l'estimait. Les vrais marocains lui reprochaient pourtant son origine et le disaient coupable de concussions et de malversations. El Hadj Larbi alla se plaindre au Sultan, il réfuta les accusations de l'amel Ahmed ben Kerroum, et le souverain lui confirma son emploi. Mais une cabale fut montée contre lui à Oudjda, on le menaça de mort et des hommes en armes pénétrèrent même dans la *mahakma* ; le Makhzen dut intervenir pour rétablir l'ordre. Quelque temps après, le parti hostile aux Algériens finit par obtenir du Sultan la destitution d'El Hadj Larbi qui fut remplacé par El Hachemi, alors iman de la mosquée Heddada (2) ; El Hadj Larbi fut rétabli plus tard dans ses fonctions.

Le cadi rend la justice en matière civile et commerciale d'après les règles admises dans le rite malékite, il a également dans ses attributions l'établissement des actes de vente et la liquidation des successions. Il instruit aussi les affaires de meurtre lorsque les accusés nient ou acceptent de payer la *dia* (prix du sang) ; dans ces deux

(1) MOUGIN. — *Oudjda*, p. 255.

(2) MOUGIN. — *Oudjda*, pp. 224, 225.

cas, la première enquête seule est faite par les fonctionnaires de l'ordre administratif : caïd et amel. D'après les usages du pays, la dia est fixée uniformément à 500 francs, qu'il s'agisse du meurtre d'un adulte ou de celui d'un enfant, elle est due aussi bien pour les meurtres accidentels que pour les assassinats.

Le cadi n'ayant pas de cachet appose, ainsi que tous ses confrères marocains, une signature compliquée et difficile à reproduire au bas des actes qu'il homologue (Pl. XXIV). Il n'en a pas toujours été de même dans l'amalat, car un acte du 26 mars 1830, relatif à la vente d'une boutique à Oudjda, porte l'empreinte d'un cachet sur laquelle on peut encore lire : « le cadi ben et Taleb (1) ».

Avant 1907, le cadi d'Oudjda n'avait pas de comptabilité et n'était pas obligé d'enregistrer les pièces, il n'était soumis à aucun contrôle. Il tenait pourtant, de sa propre initiative, une sorte de brouillon lui servant de memento. En l'absence de tout tarif officiel, ce magistrat demandait les sommes qu'il voulait à titre d'honoraires, il proportionnait ses exigences à l'importance des affaires ; les justiciables devaient généralement payer très cher ses services. Lorsque dans une affaire, la partie défaillante n'acceptait pas la décision du cadi d'Oudjda, qui agissait dans la région comme juge en dernier appel, il la faisait exécuter de force ; l'aoun arrêtait le récalcitrant en pleine mahakma et le conduisait en prison, sans qu'il en soit rendu compte à l'amel.

La juridiction du cadi d'Oudjda s'étendait théoriquement sur tout l'amalat, mais en réalité il n'avait pas d'action directe en dehors de sa mahakma, sauf chez les Angad. Les deux cadis des Beni-Snassen investis par le Sultan, Ali ben Abdallah aux Beni Mengouch et Mohammed el Yakoubi aux Beni Khaled, opéraient pour leur compte, ainsi que de nombreux tolba ayant une teinte de droit, qui s'étaient institués eux-mêmes cadis dans les tribus. Les litiges y étaient donc en général soumis à des juges irréguliers dont voici les noms :

Mohammed el Alem, chez les Beni Khaled	(Beni Snassen)
Ali ben Nehar	id. id.
Ahmed Boumedien, chez les Beni Mengouch	id.
Mohammed bou Azza	id. id.

(1) (A.) Mouley Abdallahould el Mir.

Bou Alem, à Sefrou	(Beni Snassen)
Mohammed Embarek, à Sefrou	id.
El Hadj el Azzaoui, chez les Bessara	id.
Mohammed ben Abdallah el Hafi, chez les Beni Attigue	id.
Ahmed el Bekkal, chez les Beni Ourimeche	id.
Seddik el Hafi,	id.
Ben Omar,	id.
Abderrahman ben Tadj, au Kiss, chez les Oulad Mansour.	
Abderrahman ben Lahcene, au Kiss,	id.
Abderrahman ben Salah, chez les Triffa.	
Mohammed bel Bachir, chez les Mehaïa.	
Moumen ben Ahmed, chez les Zekara.	
Mohammed ben Sbâaï, à El Aïoun.	
El Hadj Ali, chez les Beni bou Zeggou.	
Mohammed Reguig, chez les Beni bou Zeggou.	

Ces cadis, dont quelques-uns exercent encore, n'avaient pas grande influence ; ils réunissaient deux ou trois lettrés pour former leur mahakma et ne travaillaient qu'aux alentours de leur installation. Leurs sentences étaient souvent boiteuses et, comme ils ne pouvaient pas les imposer, les parties ne les acceptaient pas toujours. Les gens n'arrivant pas à s'entendre venaient finalement à Oudjda et plaidaient devant le cadi de cette ville, qui jugeait en dernier ressort. Ce magistrat tenait d'ailleurs compte des jugements précédemment rendus, il s'en inspirait, s'il le jugeait utile, avant de décider dans le litige.

Le cadi d'Oudjda, qui a été mis en situation d'exercer l'autorité judiciaire sur tout l'amalat, a pris différentes mesures pour assainir le service. Les cadis de l'extérieur gardent maintenant copie de leurs jugements sur des registres visés par lui, ils sont tenus d'appliquer un tarif unique ne permettant plus d'augmenter à plaisir les frais de justice.

CHAPITRE VII

La vie économique

LA PROPRIÉTÉ

La fortune mobilière des habitants d'Oudjda est très difficile à apprécier ; tout ce que l'on peut dire, c'est qu'à part certains gros commerçants *fasis* ou algériens, la plupart vivent au jour le jour, beaucoup même sont misérables. Le nombre des animaux possédés par cette population de 6.466 âmes, comprenant environ 1.400 familles, peut donner une indication intéressante sur son degré de bien-être. Au commencement de 1910 les têtes de bétail se décomposaient comme il suit :

Chevaux et juments	50
Mulets et mules	70
Anes et ânesses	290
Bœufs	846
Moutons	4.229
Chèvres	827

Il n'existe pas à Oudjda de terrains *arch* (collectifs), toutes les propriétés sont des biens *melk* (individuels) ; le sol est très morcelé. Certains propriétaires possèdent des titres pour appuyer leurs droits, d'autres n'en ont pas, une longue jouissance du bien familial leur en tient lieu. Les successions laissent quantité de terres dans l'indivision, ce qui complique étrangement les transactions ; comme d'autre part on fabrique couramment de faux actes chez les Beni Snassen et que les limites des terrains sont très mal définies, sauf dans le cas de jardins bien enclos, les contestations sont fréquentes ; la propriété n'est pas du tout assise.

Avant l'occupation d'Oudjda, l'hectare de jardin irrigué valait au maximum 1.000 francs azizi ; la spéculation européenne a fait monter considérablement les prix ; en 1909, l'hectare atteignait 5.000 francs français et quelques parcelles ont été vendues près de 10.000 francs français à l'hectare en 1910. Les lots à bâtir de l'intérieur

des murs ont augmenté dans des proportions encore plus fortes ; les terrains vagues, où s'est construit le nouveau quartier, à côté de Bab el Khemis, n'avaient auparavant qu'une valeur infime ; ils sont payés actuellement plus de 10 francs français le mètre carré. Le prix de location des jardins s'est accru également ; un petit jardin planté d'arbres se louait autrefois à raison de 100 à 150 fr. azizi par an, celui qui n'en contenait pas ne trouvait preneur qu'à 50 ou 60 francs azizi ; aujourd'hui ces prix ont plus que doublé.

Les immeubles d'Oudjda sont peu importants ; bon nombre sont bâtis en pisé. En 1907 on ne comptait en ville qu'une moyenne de vingt maisons de six à huit pièces et autant contenant quatre ou cinq pièces, avec cour intérieure ; toutes les autres étaient au maximum de trois pièces, plus quelques dépendances. Les grandes maisons ne coûtaient guère que 10.000 à 15.000 francs azizi, le prix de revient d'une habitation ordinaire ne dépassait pas 2.000 francs azizi ; les premières n'étaient jamais louées, les propriétaires les réservant pour leur usage personnel ; les secondes se louaient à raison de 5 fr. azizi par pièce et par mois, soit un total d'environ 15 fr. La plus-value signalée pour les terrains a également affecté les immeubles ; le loyer d'une maison de cinq à huit pièces atteint maintenant 75 fr. français au bas mot, celui d'une petite maison de trois pièces est d'au moins 30 francs.

Ces revenus sont énormes en regard du capital engagé, surtout si l'on considère qu'un grand nombre d'immeubles datent d'une époque où la main-d'œuvre était très bon marché. En 1788, une chambre et un corridor d'une maison du centre de la ville étaient vendus à un juif pour 40 réaux européens, soit près de 200 francs ; en 1816, un autre juif achetait dans le même quartier la moitié d'une maison pour le prix de 115 douros européens, c'est-à-dire environ 575 francs (1). Dans le premier cas la maison entière valait donc en moyenne 600 francs, tandis que dans le deuxième son prix était déjà de 1.200 francs.

Les écarts sont encore plus sensibles pour les boutiques que pour les maisons. Les boutiques sont de simples petites pièces de rez-de-chaussée, très étroites et peu profondes (Pl. XXV, fig. 2). L'une d'elles était vendue à

(1) (A.) Yamani. Actes de vente des 9 mars 1788 et 10 novembre 1816.

Oudjda en 1830 par Yamina bent Mohammed à Mohammed ben Younes, des Oulad Amrane, contre la somme dérisoire de 6 metquals marocains, soit environ 9 francs en monnaie marocaine (1). Un local de ce genre se louait, il y a quelques années, à raison de 100 à 125 fr. azizi par an ; actuellement, la même location va jusqu'à 500 francs français, quelquefois plus. En outre des 101 magasins des *habous*, il en existe au moins 300 autres appartenant à des particuliers ; ils produisent ensemble un revenu global d'environ 150.000 francs par année. Les fondouks, qui étaient loués de 100 à 150 francs azizi par mois, rapportent de leur côté jusqu'à 200 francs français à leurs propriétaires.

En résumé, la propriété a pris à Oudjda, en ces derniers temps, une valeur très élevée, inconnue jusque là. Ce fait est dû à notre occupation qui, en créant un courant commercial dans le pays, y a attiré des gens d'affaires avec des capitaux. Les propriétaires de la ville ont par conséquent largement profité de l'intervention française.

MONNAIES, POIDS ET MESURES

Les gens d'Oudjda disent que les anciens habitants de la ville employaient les coquillages d'escargots comme monnaie, leur opinion est fondée sur la présence d'une grande quantité de ces coquillages dans les vieux silos ; ils prétendent en outre que la mention de paiements effectués avec cette monnaie figurerait sur de très vieux titres ; ils sont d'ailleurs hors d'état de les montrer. Tous ces racontars n'ont évidemment aucune valeur et il est facile de deviner l'origine des amas de coquilles, qui ont donné naissance à la légende. De nos jours, les Oudjda pauvres mangent volontiers des escargots, quoique ce ne soit pas un aliment recherché ; ceux d'autrefois devaient faire de même et cette nourriture constituait probablement leur principale ressource en temps de disette ; il n'est donc pas étonnant que les déchets se soient accumulés au fond des silos avec les autres ordures.

Anciennement, on utilisait dans l'amalat des monnaies d'argent et de billon de frappe indigène. Les vieilles pièces d'argent commencèrent à disparaître vers 1882, lorsque le sultan Mouley el Hassane eut fait frapper pour la première

(1) (A.) Mouley Abdallah ould el Mir. Acte de vente du 26 mars 1830.

fois à Paris des pièces à son nom ; l'argent hassani est devenu rare. Le sultan Mouley Abd el Aziz fit plus tard des commandes analogues à Paris et à Berlin ; ce sont les pièces au nom de ce souverain qui dominent parmi la monnaie d'argent circulant à l'heure actuelle au Maroc.

La monnaie de billon de frappe indigène a toujours cours dans l'intérieur, mais il y a fort longtemps qu'elle n'est plus acceptée à la frontière algérienne. Le sultan Mouley Abd el Aziz ayant fait frapper en Allemagne un nombre considérable de sous et de demi-sous, le pays fut inondé de cette monnaie rapidement dépréciée. Elle n'eut pas de succès et il arriva un moment où on ne pouvait plus l'échanger contre de la monnaie d'argent qu'à raison de douze ou treize sous pour un guerch de 0^f 25. Les gens de la ville préféraient se laisser incarcérer plutôt que d'accepter cette monnaie, ceux des tribus n'en voulaient à aucun prix. C'est alors que les autorités locales obtinrent du Sultan l'autorisation de retirer le billon de la circulation, en faisant supporter aux détenteurs une perte égale au cinquième de la valeur nominale (1).

Les monnaies française et espagnole ont cours depuis longtemps dans la région d'Oudjda, concurremment avec la monnaie marocaine ; le change est variable. L'argent français était déjà très prisé autrefois, surtout aux époques des échéances pour solder les traites des fournisseurs d'Algérie ; actuellement, il fait prime et la monnaie espagnole ne circule guère que chez les Beni Snassen, les Triffa et les Oulad Mansour, dont les relations avec la rive gauche de la Moulouya sont assez suivies.

Les pièces de monnaie en usage dans l'amalat sont indiquées ci-dessous :

Pièces marocaines hassani ou azizi

Argent : Guerch,	valeur		0 ^f 25
— Rebiàa	—		0 50
— Rebouàa	—		1 25
— Douro	—		5 »

Pièces espagnoles

Billon : Pièces de 5 et 10 centimes.

Argent : Pièces de 1 fr., 2 fr. et 5 fr.

Le change moyen avec la monnaie marocaine est à 135.

(1) Voir Chapitre VI : L'amin et le service des douanes.

Pièces françaises

Billon : Pièces de 5 et 10 centimes.

Argent : Pièces de 0 fr. 50, 1 fr., 2 fr. et 5 fr.

Papier : Tous les billets de la banque de l'Algérie.

Le change moyen avec la monnaie marocaine est à 150.

Comme instruments de pesage on emploie à Oudjda, depuis de nombreuses années, des romaines pour les grosses pesées et des balances Roberval pour les pesées courantes des commerçants au détail. Avant 1907 on ne trouvait en ville qu'une seule bascule, celle de la douane.

Tout ce matériel est mal entretenu et, bien qu'il soit soumis à la visite du *mohstasseb*, les poids en mauvais état sont souvent inférieurs à leur valeur nominale. Tous les marchands ne possèdent pas la série complète des poids, ceux admis ne sont d'ailleurs pas entièrement représentés dans la série française ; on parvient néanmoins à faire les pesées en ajoutant des sous sur le plateau de la balance.

Les différents poids sont dénommés comme il suit :

<i>Kilo,</i>	valeur ..	1	kilogramme	
<i>Retal,</i>	— ..	500	grammes	
<i>Nous retal,</i>	— ..	250	—	
<i>Rebouâa,</i>	— ..	125	—	
<i>Nous rebouâa,</i>	— ..	62	—	(le poids de 12 sous)
<i>Ouqia,</i>	— ..	31	—	(le poids de 6 sous)
<i>Nous ouqia,</i>	— ..	15	—	(le poids de 3 sous)

Pour les mesures de capacité, on utilise les mesures françaises achetées en Algérie ; les petites sont parfois grossièrement fabriquées par les ouvriers locaux. La liste des mesures de capacité est donnée ci-après :

<i>Aacharia,</i>	valeur : Double décalitre.
<i>Kharrouba,</i>	— Décalitre.
<i>Cordia,</i>	— Demi-décalitre.
<i>Nous cordia,</i>	— Quart de décalitre.
<i>Rebouâa (1/4 de cordia),</i>	— Huitième de décalitre.

Les mesures de longueur employées pour la vente des étoffes sont le *drâa* ou coudée et la *qala*, qui n'est autre que le demi-mètre rigide de nos marchands; on se procure la qala en Algérie. On fabrique quelquefois à Oudjda des qalas qui ne sont évidemment pas d'une justesse remarquable.

LES SOUKS, LES DELLAHS ET LES FONDOUKS

Avant de passer en revue les souks de la ville et d'examiner la façon dont ils fonctionnaient antérieurement à l'occupation française, il convient de rappeler la tentative de création du *souk el Khemis* par l'amel Ali Guider. Cet amel xénophobe demanda au Sultan, en 1880, l'autorisation d'installer un marché entre Oudjda et Sidi Yahia, au lieu dit *Dar el Mahalla* (Pl. XV) ; son intention était de détourner les Marocains des marchés algériens de la frontière ; il visait en particulier celui de Marnia (1). L'autorisation fut sans doute accordée, puisque l'on construisit des boutiques et des murs d'enceinte et que le marché fonctionna ; il se tenait le jeudi ainsi que l'indique son nom. Mais il était difficile de faire abandonner aux gens de l'Ouest le chemin de Marnia, où ils avaient l'habitude d'opérer leurs transactions en toute sécurité. Le *souk el Khemis* ne prit pas et fut rapidement abandonné ; on en voit encore les vestiges à la lisière orientale des jardins. Le marché se transporta ensuite à Oudjda sur l'esplanade de Bab Abd el Ouahab et à l'extérieur des murs ; on y faisait des affaires tous les jours, principalement le jeudi (2) ; c'est ce marché qui était affermé par le service de la douane (3) ; les transactions n'y portaient guère que sur les bestiaux ; actuellement, son importance est nulle. Les autres souks se trouvaient à l'intérieur des murs et s'échelonnaient dans le quartier des marchés.

Souk el Ghezal (Pl. XI, 26) était situé au carrefour de la rue de Bab Oulad Amrane avec l'artère principale de la ville. On y vendait le matin de la laine filée ; les tisserands venaient s'approvisionner là auprès des vieilles femmes qui écoulaient leurs produits sans acquitter de droits de marché.

La bourse de l'eau se tenait tous les soirs au souk el Ghezal, du coucher du soleil à neuf heures. Les propriétaires de puits d'eau mettaient aux enchères celle qui ne leur était pas nécessaire, les prix variaient suivant la rareté ou l'abondance des pluies.

Rahbet ez Zera (Pl. XI, 25) faisait suite au souk el

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen, du 27 juillet 1880.

(2) MOUGIS. — *Oudjda*, p. 260.

(3) Voir Chapitre VI : *L'amin et le service des douanes*.

Ghezel ; c'était le marché aux grains, où citadins et nomades apportaient du blé et de l'orge ; les ventes avaient lieu pendant la journée. Le Makhzen prélevait une cordia de grains par tellis. Vers 1903, cette redevance fut augmentée de trois sous, perçus par le trésor, et de deux poignées d'orge qui étaient destinées à l'amel.

Souk el Khodra, ou marché aux légumes, était installé dans une rue parallèle à l'artère principale et devant la porte de la grande kessaria ; on y offrait aux acheteurs les divers légumes des jardins et des fruits ; souk el Khodra débordait sur le souk el Khoubz et, lorsque la place était insuffisante, les vendeurs apportaient leurs éventaires sur la place de Bab Sidi Abd el Ouahab. L'amel se faisait remettre une faible partie de chaque charge pour son usage personnel, il n'y avait pas d'autre taxe.

Souk el Khoubz (Pl. XI, 22) est le marché au pain, on y trouve aussi de la menthe ; il se tient toujours sur la même petite place, non loin de la grande mosquée. Tout boulanger qui exerçait devait donner deux sous par jour au *mohstasseb* pour la place occupée sur le marché par son étalage.

Avant la construction de la grande *kessaria*, il y a une trentaine d'années, le marché de la viande se tenait sur son emplacement ; il fut ensuite transporté à côté du quartier juif, dans la rue de l'ancienne poste où il est encore.

La surveillance des marchés était exercée par le *mohstasseb* ou *caïd es souk* ; il était désigné par l'amel, qui faisait approuver sa nomination à Fez. Le mohstasseb avait dans ses attributions la police des étalages et des boutiques, la vérification des poids et mesures, il veillait au maintien des cours et ne laissait pas les vendeurs surfaire le prix des denrées de première nécessité : viande, pain, huile et beurre. Lorsqu'un marché était troublé, il arrêtait les délinquants et les faisait emprisonner par des mokhazenis ; il les déférait ensuite à l'amel. Comme rétribution de ses services le mohstasseb percevait chaque jour deux sous par boulanger et deux sous par tête d'animal mis en vente par les bouchers, plus cinq sous chaque vendredi par boutiquier vendant de l'huile ; sa charge lui rapportait environ 100 à 125 francs par mois. En réalité, le mohstasseb ne touchait pas la taxe imposée aux bouchers qui donnaient l'équivalent en viande à l'amel ; celui-ci versait 75 francs par mois au mohstasseb afin de l'indemniser de cette perte ; depuis 1907, il ne lui verse plus que

la moitié de cette somme. Au moment de l'occupation le mohstasseb était El Mekki ould Hadji el Mokri ; il a conservé ses fonctions.

Bien que l'organisation ait été respectée lors de l'occupation, la situation des différents souks s'est quelque peu modifiée. *Souk el Ghezal* a disparu, le *rahbet ez Zera* est installé maintenant sur la place de Bab Sidi Abd el Ouahab, qui est devenue le *souk Sidi Abd el Ouahab* (Pl. XI, 21) ; enfin, le *souk el Khodra* et le *souk el Khoubz* ne font plus qu'un ; des indigènes algériens y apportent des légumes fins et des fruits de Tlemcen et de Nemours.

Les ventes à la criée ont lieu dans le quartier des marchés par l'intermédiaire des *dellals*. Ces *dellals* forment une corporation d'une douzaine de membres, dont le chef est un nommé Ben Mouna ; ils sont soumis au contrôle du mohstasseb. Les *dellals* ne peuvent exercer qu'avec l'autorisation de l'amel et ils doivent fournir une caution solvable, qui réponde du remboursement au cas où ils commettraient un abus de confiance. Il semble y avoir chez les *dellals* un certain honneur professionnel, car on ne cite pas d'exemple qu'ils aient trompé la bonne foi de leurs mandants.

Les *dellals* sont des individus à la voix forte et perçante : c'est surtout le matin et dans la soirée qu'ils procèdent aux ventes. Lorsqu'un objet quelconque est remis à un *dellal*, le propriétaire lui indique le prix approximatif qu'il désire obtenir. Le crieur se promène alors d'un bout à l'autre de la rue des marchés en annonçant à haute voix la mise à prix, puis les surenchères successives. Après que l'objet à vendre a été adjugé au plus offrant, le *dellal* conduit l'acheteur au vendeur qui, étant réglé directement, ne peut être trompé. Parfois pourtant, si le vendeur ne veut pas se faire connaître, le *dellal* perçoit lui-même le montant de la vente. Les *dellals* opèrent la vente des immeubles, de tous les objets mobiliers et des animaux sur lesquels ils ne manquent pas de monter. On les voit circuler sur de maigres petits ânes, leurs jambes pendant jusqu'à terre ; ils lancent quelques *lazzis* pour attirer les enchérisseurs. La vente des bijoux d'or et d'argent est confiée de préférence au chef de la corporation.

Pour une vente d'animal, le *dellal* prend une commission de 10 à 20 sous azizi ; pour toutes les autres affaires il se faisait allouer autrefois une commission de 3 % ;

maintenant, il s'en rapporte à la générosité du vendeur avec lequel il traite à l'amiable, en ayant soin toutefois de ne pas trop laisser diminuer le prix admis.

Le service des perceptions emploie les dellals pour annoncer la mise en adjudication des immeubles du service ; il leur donne à cette occasion une rétribution de 12 à 19 douros qu'ils se partagent ; l'adjudicataire du bain maure leur remet habituellement un pourboire.

En outre des ventes aux enchères, les dellals remplissent aussi les fonctions de crieurs publics. Le Makhzen n'exige d'eux aucune taxe pour l'exercice de cette profession, mais, en revanche, ils sont tenus de faire sans salaire les communications officielles. Les particuliers ont recours à leurs services quand ils ont perdu un animal, c'est le cas le plus général. Les crieurs parcourent les rues le matin à l'aurore ou le soir au moment du dîner, en hurlant à tue-tête les annonces qu'ils sont chargés de faire.

Les fondouks sont des établissements publics indispensables au voisinage des marchés, car ils abritent les voyageurs et leurs animaux. Ils sont tous bâtis suivant un même plan et comprennent une série de bâtiments servant d'écuries et de chambres ; les locaux sont disposés autour d'une cour centrale où l'on attache les animaux n'ayant pas trouvé de place dans les écuries. On compte à Oudjda six fondouks.

Fondouk des Oulad Sidi Ramdan, à côté du souk el Koubz.

Fondouk des Oulad Sidi Mohammed, près de Bab ez Zaouïa.

Fondouk des Oulad Sidi Mohammed, près de la koubba de Sidi Abd el Ouahab.

Fondouk bou Louiz, à côté de la porte Sidi Abd el Ouahab.

Fondouk des Oulad Si ben Tadj, à côté de la mosquée.

Fondouk du Cadi, dans le quartier neuf.

Ces deux derniers fondouks sont récents. Deux autres, qui existaient avant 1907, ont été remplacés par des hôtels ; ce sont le *fondouk Si Daho*, sur le souk el Ghezal, qui est occupé par l'hôtel Figari, et le *fondouk Mouley Mansour*, sur le rahbet ez Zera, qui est occupé par l'hôtel de France.

Les prix en usage dans les fondouks sont les suivants :

deux sous pour une nuit d'homme, cinq sous par journée de cheval ou mulet et trois sous par âne. Ces prix n'ont pas varié depuis longtemps, mais autrefois on réglait en argent marocain, tandis que maintenant les tenanciers exigent de la monnaie française.

LE COMMERCE ET L'INDUSTRIE

Les boutiques des commerçants et les échoppes des artisans sont toutes situées dans le quartier des marchés. Les unes et les autres sont de dimensions très exiguës, denrées ou matières premières s'y entassent le plus souvent pêle-mêle, ne laissant qu'une légère place libre pour le marchand ou le client. Les magasins d'étoffes et de comestibles sont divisés en deux parties par une sorte de comptoir bas, derrière lequel se tient le vendeur ; les étalages envahissent quelquefois la voie publique (Pl. XXV, fig. 2).

Les principaux fonds de commerce appartiennent à des Fasis et à des Algériens et se trouvent à la *kessaria*. Dans la *kessaria*, on distingue la grande et la petite *kessaria* ; ce sont deux constructions accolées avec une cour au milieu de chacune d'elles. La *grande kessaria* (Pl. XI, 23 et Pl. XXV, fig. 1) est celle où sont installés les marchands ; elle a été construite vers 1880 par l'amin El Hadj Mohammed ben Attal Fasi et appartient à ses descendants. La *petite kessaria* (Pl. XI, 24) date de la même époque et a été bâtie par le même individu ; elle comprend un rez-de-chaussée et un étage ; au rez-de-chaussée sont des entrepôts donnant sur la cour et des échoppes sur la façade extérieure ; à l'étage, il y a une grande pièce servant de café maure ; les autres pièces sont petites, on les utilise comme entrepôts ou comme logements.

Les gros commerçants de la ville doivent avoir un chiffre d'affaires assez élevé, puisque dans les magasins minuscules de quelques-uns on voit jusqu'à 40.000 francs de marchandises ; mais c'est là l'exception, la majeure partie des boutiquiers, principalement les marchands de comestibles, n'ont que fort peu de produits sur leurs éta-gères et gagnent très difficilement leur vie. Le commerce de détail donne en moyenne de 10 à 15 % de bénéfice net ; les frais généraux sont d'ailleurs presque nuls, ils se réduisent au loyer du local occupé. Les juifs, qui sont naturellement souples et insinuants, savent envelopper

l'acheteur de prévenances, avec moins d'empressement pourtant qu'en Algérie. Les musulmans sont au contraire extrêmement réservés ; assis à la turque derrière leurs comptoirs, ils attendent impassibles la venue des clients, auxquels ils répondent souvent par monosyllabès, sans faire quoi que ce soit pour les retenir.

Les ouvriers gagnent des salaires variables, qu'il est bien malaisé de fixer, mais qui ne sont certainement jamais très élevés. Ils travaillent presque tous à leur compte ; ceux qui arrivent à gagner environ 80 francs par mois sont tout à fait rares. Les meilleurs artisans sont tous des Algériens, beaucoup sont nés à Tlemcen, où ils ont appris leur métier sous la direction de maîtres européens. Les ouvriers marocains emploient des procédés primitifs, leur travail est moins soigné et plus lent.

Il n'existe pas à Oudjda d'industrie spéciale ; les femmes filent la laine et tissent quelques couvertures à domicile, quand les soins de leur ménage leur laissent des loisirs.

Les particularités relatives aux différents genres de commerce ainsi qu'aux diverses professions sont indiquées ci-après :

Marchands d'étoffes. — Les petites boutiques sont tenues par des juifs ou des musulmans. On y vend des cotonnades blanches ou imprimées, de provenance anglaise pour la plupart, quelques-unes ont néanmoins une origine française, des cotonnades légères pour faire les *chech* (voiles), des mousselines de coton à fond blanc avec des dessins ou de simples raies en couleur, elles sont généralement produites par les manufactures anglaises, enfin des pièces de soie mélangée de coton à rayures aux tons violents et des mouchoirs de couleur d'origine française. Les grands magasins de la kessaria vendent les mêmes étoffes, ainsi que des soieries de Lyon, dont ils ont toujours des approvisionnements importants. On y trouve de beaux mouchoirs aux couleurs vives, des pièces de soie blanche rayée de rose, rouge, bleu ou vert, des mousselines de soie à dessins. Parmi les produits indigènes, on peut signaler des ceintures de soie à coulants d'argent, des ceintures en cuir brodé de Fez, des tapis de Debdou à raies transversales rouges, noires, vertes et blanches, des haïks de soie ou de laine, de petits tapis de prière importés d'Orient. Les principaux marchands d'étoffes ont aussi des tasses de thé décorées de couleurs

voyantes et des verres à dorures fabriqués spécialement en Allemagne, des boîtes à thé en métal peint, de l'encens, de l'eau de rose, des babouches et des *zaboulas* (sacoches brodées avec de la laine).

Brocanteurs. — Dans leurs magasins on voit des amoncellements d'objets disparates de tout âge et de toute origine : les vieilles armes, les vieux plateaux de cuivre, les bibelots indigènes voisinent avec des ustensiles de rebut de provenance européenne. En 1907, on y rencontrait encore quelques armes intéressantes, celles qui restent actuellement ne sont bonnes qu'à jeter à la ferraille.

Marchands de comestibles. — Ces commerçants sont indifféremment musulmans ou juifs. Ils vendent des légumes secs, de la semoule, des raisins secs, des dattes, des arachides, du sucre en petits pains de trois livres, du thé, du café, de l'huile, du savon et des bougies de Marseille, des bougies anglaises en paraffine colorée, du tabac d'Algérie, un peu de quincaillerie et des tasses à café en forme d'œufs, ainsi que de la poterie ordinaire (Pl. XXV, fig. 2).

Gargotiers. — Les gargotes sont de véritables taudis où l'on prépare les mets indigènes, en général des rôtis et du couscous. Les clients peuvent manger sur place ou emporter les aliments chez eux.

Cafetiers. — Depuis l'occupation d'Oudjda, les cafetiers se font payer en monnaie française et réalisent de ce fait des bénéfices plus sérieux qu'autrefois ; en revanche, ils tendent à donner aux consommateurs plus de confort. Les cafés pourvus de nattes sont devenus rares, la plupart ont maintenant de petites tables et des sièges. Dans les cafés maures on sert du café et du thé, certains sont restés le rendez-vous des fumeurs de kif ; ce narcotique extrait du chanvre est aussi dangereux que l'opium. Les juifs ont une cantine qui leur est spéciale ; on y débite du vin et des liqueurs.

Bouchers. — Ils sont installés dans de mauvaises échoppes, aux murs desquelles pendent quelques quartiers de moutons. Ils coupent la viande sur un billot à grands coups de couperet, sans se soucier des os qu'ils brisent. La viande est presque toujours belle, mais mal présentée. Les balances en fer à fléau sont suspendues au plafond. Il y a des boucheries juives et d'autres appartenant à des musulmans.

Boulangers. — Les boulangers ne tiennent pas boutique; les musulmans vont vendre le pain au souk el Khoubz ; ils font de petites galettes plates de froment, d'orge ou de sorgho.

Rôtisseurs et marchands de beignets. — Les rôtisseurs préparent des grillades, des brochettes de foie, des sardines lorsqu'il en est apporté de Nemours ; ils opèrent devant les clients sur un petit réchaud au charbon de bois. Les beignets sont faits avec une pâte légère de semoule, on les fait frire à l'huile.

Pressoirs à huile. — Il existe à Oudjda deux pressoirs indigènes qui sont établis tous deux de façon identique. On pénètre d'abord dans une pièce basse très obscure, où se trouve la meule; celle-ci tourne autour d'un pivot vertical en bois actionné par un mulet attelé à un brancard relié perpendiculairement au pivot. Dans une autre salle voisine, encore plus obscure et soigneusement fermée à clef, se trouve le pressoir. C'est une longue poutre qui pivote à l'un de ses bouts dans un massif de charpente et de maçonnerie ; à l'autre bout, elle est percée d'un écrou dans lequel pénètre une grossière vis en bois. La vis est fixée sur le sol dans une pierre faisant office de crapaudine ; sa partie supérieure est libre. Le plateau du pressoir est fixé sous le milieu de la poutre ; en dessous, le sol est maçonné en forme de cuvette pour recueillir l'huile qui coule ensuite dans une petite citerne. Ces pressoirs, construits de façon rudimentaire, par les ouvriers et avec les seules ressources du pays, sont extrêmement curieux ; ils appartiennent à des musulmans.

Le broyage et le pressurage des olives s'opèrent suivant un rite invariable. L'atelier est respecté à l'égal d'un sanctuaire, on se déchausse pour y entrer et les propriétaires apportant leurs fruits sont seuls admis. Les ouvriers travaillent en silence à la lueur d'une bougie, car on croit que le silence et l'obscurité sont favorables à la production de l'huile et augmentent le rendement.

L'huile est vendue par qolla. La *qolla* est un vase aplati à goulot étroit ; sa contenance est d'une vingtaine de litres ; on l'appelle quelquefois *boucha*. Une qolla d'huile vaut de 30 à 50 francs suivant les années. Les grignons sont achetés par le tenancier du bain maure pour servir de combustible.

Coiffeurs. — Les boutiques des coiffeurs ressemblent à

celles de leurs confrères algériens, elles sont tenues par des musulmans. De vieilles étoffes sont tendues sur les bancs et quelques images arabes accrochées au mur. Le patient s'accroupit face à l'opérateur qui, à l'aide d'une éponge, lui imbibe la tête d'eau savonneuse préparée dans un bassin de cuivre et le rase ensuite avec un couteau ou un rasoir.

Savetiers. — Cette profession est exercée par les juifs ; ils font quelques babouches neuves avec du cuir acheté à Tlemcen, mais leur principal ouvrage consiste dans les réparations ; quelques-uns s'installent sur les marchés. Les savetiers travaillent accroupis et se servent de mauvais outils fabriqués à Oudjda, tels que formes, ciseaux, alènes ; le pied de fer est fixé dans le sol, ils en font un grand usage, car les ressemelages ne sont jamais cousus mais simplement cloués.

Tailleurs. — Les tailleurs comprennent deux catégories bien distinctes : les juifs, qui sont de véritables tailleurs d'habits, et les musulmans qui cousent les burnous, les djellabas et les gandouras.

Les juifs font des vestes et des pantalons soutachés pour leurs coreligionnaires et pour les musulmans et des *haïtis* en drap ou en soie que l'on suspend aux murs. Leurs femmes font des travaux de couture et emploient volontiers des machines à coudre ; en 1906, il y en avait déjà une trentaine en ville (1), ce nombre s'accroît constamment.

Les musulmans exécutent surtout les travaux de broderie et soutachage des vêtements arabes. L'ouvrier prépare une trame de fil de quatre mètres environ de longueur et destinée au remplissage, il la fixe d'un côté sur le vêtement ; un enfant tient l'autre extrémité à l'extérieur de la boutique, il a la moitié des fils dans chaque main et il les maintient écartés avec ses doigts. Au fur et à mesure de l'avancement du travail, l'enfant croise les fils quand il y a lieu, pendant que l'ouvrier exécute le dessin à l'aiguille.

Tisserands. — On voit des tisserands musulmans et des tisserands juifs ; leurs ateliers sont installés dans des locaux mal éclairés, qui ne reçoivent de la lumière que par la porte. Les métiers sont empilés les uns sur les autres.

(1) MOUGIN. — *Oudjda*, p. 257.

Le bâti des métiers est cubique, la trame placée horizontalement s'enroule sur deux treuils. Deux réseaux de fils verticaux, à chacun desquels on relie alternativement les fils de la trame, sont actionnés par une pédale qui les fait baisser ou monter ; leur rôle est de croiser les fils après chaque coup de navette. La navette oblongue est en bois, la canette est fixée au centre. L'ouvrier jette la navette à la main au travers de la trame et, à chaque coup, avant de croiser les fils, il serre le tissu en le tassant avec le peigne. Ce peigne a la longueur du métier sur lequel il glisse, il est fait de deux barres de bois réunies par de petites dents. Le fil des navettes est mis en bobines avec de rustiques dévidoirs de roseau et des rouets grossiers en bois assemblé avec des lanières de cuir ; le fil est guidé à la main pour régler son enroulement sur les petits tubes de roseau employés comme canettes. Quand la pièce à tisser est très large, il faut deux ouvriers pour passer la navette, un à chaque bout.

Les tisserands d'Oudjda fabriquent des haïks et des *bou rabah* ; il faut une journée à deux ouvriers pour faire un grand haïk. Les *bou rabah* sont des couvertures en grosse laine blanche avec seulement quelques raies de couleur aux deux extrémités.

Fabrique de peignes à carder. — Il n'existe qu'un atelier, les ouvriers sont tous juifs. La monture des peignes à carder la laine est faite avec de vieilles planches ; les dents en fil d'acier sont achetées en Algérie prêtes à être placées sur une feuille de cuir, qui est ensuite clouée sur la monture. Cette industrie est toute récente, elle a été introduite à Oudjda par des juifs algériens.

Teinturiers. — L'industrie de la teinture est entre les mains des juifs ; les musulmans s'adressent à eux lorsqu'ils veulent faire teindre des laines. Les teinturiers travaillent à domicile sous une vérandah de leur cour ; leur outillage ne se compose que de quelques marmites dans lesquelles ils préparent les bains ; ils se servent généralement de couleurs à l'aniline. Les seuls procédés particuliers qu'ils emploient sont les suivants : un mélange d'indigo, de dattes et de cendres de pistachier sauvage, qui donne une solide couleur bleue ; du kermès chauffé à poids égal avec la laine afin de la teindre en rouge ; enfin pour obtenir la couleur verte, ils colorent d'abord la laine en jaune dans un bain de thapsia, après quoi ils la trempent dans un bain d'indigo.

Bijoutiers. — Cette profession est l'apanage des juifs. Leurs outils sont sommaires ; ils ont une petite enclume carrée, la soufflerie, organisée avec un soufflet rustique, manœuvré par l'ouvrier lui-même, ne donne qu'un jet d'air discontinu. Ce soufflet est fermé à l'arrière par deux planchettes que l'ouvrier écarte ou rapproche, suivant qu'il le tend ou le détend. Les bijoutiers produisent des bracelets, des boucles, des bagues, etc. ; ces bijoux sont le plus souvent en argent et n'ont pas grande valeur artistique.

Ferblantiers. — Le métier est, comme le précédent, exercé par les juifs. L'outillage est rudimentaire et comprend des fers à souder droits, des burins en forme de gouge, des marteaux et une enclume minuscule. Les ferblantiers fabriquent des lanternes ajourées assez curieuses quoique simples ; le haut et le bas sont garnis de verres de couleur ; les dessins découpés dans le métal sont composés d'ovales et de fragments de rosaces. Ces lanternes sont carrées et terminées au sommet par un dôme. Malheureusement beaucoup sont faites avec de vieilles boîtes de conserves et ont de ce fait un aspect très vulgaire, qui les déprécie complètement.

Menuisiers. — Les menuisiers sont musulmans ; on trouve maintenant parmi eux de nombreux algériens ; certains possèdent un établi et quelques outils, mais ils s'en servent mal ; ils écorchent les planches en les rabotant et l'art des assemblages leur est totalement inconnu. Les ouvriers qui n'ont pas d'établi maintiennent entre leurs pieds les morceaux de bois qu'ils travaillent. Les menuisiers fabriquent des portes, des tables basses, des caisses peintes et décorées de rosaces aux tons vifs, des étagères, etc.

Fabrication des bats de chameau. — La carcasse en bois (*keteb*) est établie par des ouvriers musulmans, qui se servent presque uniquement de l'herminette pour tailler les différentes pièces ; ils les assemblent avec des chevilles.

Armuriers. — On ne trouve bien entendu dans cette profession que des musulmans ; quelques-uns sont des ouvriers habiles possédant un outillage suffisant et un atelier bien organisé ; les outils ne sont pourtant pas très bien soignés. Les armuriers réparent les armes, font des montures et rechargent les cartouches ; ils fondent eux-mêmes les balles et se procurent des amorces par Mélilla. Ils travaillent souvent avec beaucoup de goût, mais leur

habileté est toute relative ; ils n'ont pas de calibres et ne connaissent pas l'ajustage. Leurs productions les plus curieuses sont les bois de fusil décorés avec des incrustations d'argent ou de métal.

Forgerons. — Les forgerons sont musulmans ; leurs ateliers sont installés assez convenablement. Ils exécutent les travaux ordinaires de forge et font des faucilles dont le tranchant est strié au ciseau, ainsi que les fers pour les animaux.

Maréchaux-ferrants. — Les maréchaux-ferrants, également musulmans, ne font pas de travail de forge ; les fers sont soit achetés en Algérie, soit fabriqués à Oudjda par les forgerons ; on préfère ces derniers ; les clous sont de fabrication européenne. Le ferrage est toujours pratiqué à froid, la pince du sabot dépasse de beaucoup le fer qui est trop court. Les maréchaux-ferrants emploient les outils suivants : le *nemrech*, c'est un ciseau qui est l'analogue du boudoir, le *gadoum*, sorte d'herminette et la *chefra*, qui est un rogne-pied en forme de hachette ; lorsque le pied est paré avec ces instruments ils fixent le fer à l'aide d'un marteau et de tricoises. Les ânes, les mulets et les chevaux sont tous ferrés de la même manière.

Maçons. — Les ouvriers musulmans savent exécuter la maçonnerie de pierre, mais ils la font très mal, car ils ne relient pas les matériaux des deux parements ; ils emploient le fil à plomb. Ils font généralement de la maçonnerie de pisé à l'aide d'un coffre, dont les montants sont fixés avec des cordes tordues au moyen d'un bâtonnet. Ils dament de préférence du tuf à l'intérieur du coffre et y ajoutent rarement de la chaux, sauf entre les assises. Afin de rendre les terrasses étanches, les maçons pilonnent pendant des journées entières le mortier placé par dessus la charpente ; il tiennent une dame légère dans chaque main et battent en cadence au rythme d'une chanson.

Arçonniers. — La profession est exercée par des musulmans. Les ouvriers taillent les différentes pièces de l'arçon dans des billes de peuplier d'Italie, qui proviennent des jardins de la ville ; ils travaillent avec une herminette. Les pièces préparées sont collées ensemble ; puis une peau de chameau parée et mouillée est cousue sur le tout afin de compléter l'assemblage. Les arçonniers placent en outre les boucles des sangles sur chaque panneau. Quelques-uns fabriquent, en même temps que des arçons, des

pelles en bois à manche court pour manipuler les grains.

Selliers. — Les selliers sont musulmans comme les précédents, leur travail consiste à habiller les arçons. Ils font des housses en filali rouge et préparent les tapis de selle avec des feutres cousus les uns sur les autres.

Brodeurs. — La profession de brodeur et celle de sellier se confondent souvent. Les brodeurs musulmans se servent d'une alène, d'aiguilles et d'une pince en bois ; ils font des broderies d'or, d'argent ou de laine. La broderie de laine constitue un genre spécial ; ses dessins sont dans le goût berbère. Les broderies d'or ou d'argent sont identiques à celles que l'on voit en Algérie ; les ouvriers qui les font sont d'ailleurs originaires de Tlemcen. Les principaux ouvrages produits par les brodeurs sont des harnais de selle, des ceintures, des étuis de revolver, des porte-monnaie et des chapeaux pointus pour femmes.

Statistique des diverses professions. — Les professions exercées à Oudjda par les indigènes musulmans ou juifs se répartissaient ainsi en 1910 :

Marchands d'étoffes	100
Brocanteurs et marchands de bibelots ..	15
Marchands de comestibles	200
Gargotiers	9
Cafetiers	25
Bouchers	14
Boulangers	6
Rôtisseurs	10
Pressoirs à huile	2
Marchands de beignets	7
— de gâteaux	2
— de bonbons	5
— de boissons rafraîchissantes.	4
Porteurs d'eau	4
Marchands d'herbes médicinales	2
Coiffeurs	15
Masseurs	4
Savetiers	19
Tailleurs	14
Tisserands	14
Fabrique de peignes à carder	1
Teinturiers	3
Horloger	1

Bijoutiers	• 6
Ferblantiers	2
Menuisiers	20
Charrons	2
Sculpteurs sur bois	4
Fabrique de bâts de chameaux	1
Armuriers	6
Forgerons	8
Maréchaux-ferrants	7
Graveurs sur métaux	6
Maçons	60
Puisatiers	12
Briquettiers	15
Arçonniens	3
Selliers	4
Brodeurs	5

L'AGRICULTURE ET LES IRRIGATIONS

Les cultures

Les gens d'Oudjda font des cultures maraîchères dans leurs jardins irrigués, d'une superficie moyenne de 570 hectares; ils y sèment aussi des céréales, ainsi que dans les terrains non irrigués des environs de la ville. En 1909, ils ontensemencé, tant dans les jardins qu'à l'extérieur, la valeur de cent vingt-trois grandes charrues et cent cinquante-deux petites; la grande charrue est celle attelée avec des chevaux ou mulets, la petite celle attelée avec des ânes. On peut évaluer approximativement les surfaces cultivées à 10 hectares pour la grande charrue et à 5 pour la petite, ce qui représente environ 1.900 hectares de céréales, soit 1.300 d'orge et 600 de blé.

Les jardins contiennent beaucoup d'arbres fruitiers, principalement des oliviers dont le nombre peut être évalué à au moins 10.000. Les oliviers sont quelquefois plantés en massifs, le plus souvent ils forment de larges allées sur les limites de chaque propriété. On trouve aussi des grenadiers, des abricotiers, de nombreux figuiers, quelques vignes grimpantes, des haies de cactus. C'est dans les espaces libres entre les arbres que sont cultivés les céréales et les légumes. Les produits principaux des jardins sont, dans l'ordre d'importance: les céréales, les olives, les figues, les navets, les carottes et le maïs, que

l'on ne sème qu'après la récolte des céréales, les figues de Barbarie. Les jardins sont amendés avec du fumier ; il en existe des dépôts importants aux abords des jardins, sous les murs de la ville. La terre est retournée à l'aide de la charrue arabe. L'arrosage se faisant par immersion, chaque jardin est divisé en un certain nombre de carrés séparés par de petites levées de terre. Ces levées sont obtenues par l'emploi d'une palette en bois munie d'une d'une corde attachée au bas du manche ; on la nomme *kessala*. Deux ouvriers manient la *kessala* avec laquelle ils poussent la terre, un tient le manche, pendant que l'autre placé devant lui tire sur la corde. En vue d'écarter le mauvais œil, les jardins sont souvent agrémentés de mâchoires d'animaux placées sur des piquets.

Pour la culture des céréales on commence les labours dès novembre et même avant ; après les semailles on laboure une deuxième fois afin de recouvrir le grain. La récolte se fait du commencement de mai à fin juin suivant les années. Dans les jardins certains propriétaires coupent l'orge en vert et la donnent aux animaux ; cela leur permet de faire une récolte de maïs ou de sorgho sur le même terrain.

Le grand souci des cultivateurs est de protéger leur grain contre les déprédations des petits oiseaux. Ils installent sur des cordes faisant le tour des arbres tout un système de vieilles boîtes en fer blanc, le gardien pousse des cris stridents et tire sur l'un des bouts de la corde, les boîtes s'entrechoquent en produisant un grand bruit de ferraille. Dans les champs de la plaine, on fait des épouvantails avec de vieux chiffons étendus sur les jujubiers, on dresse aussi des petites colonnes de pierres dans le même but. Les gardiens sont armés d'un long fouet à manche court entièrement tressé en alfa, ils le font claquer à tout instant au-dessus de leur tête.

La récolte des olives a lieu généralement en décembre, elle est terminée au commencement de janvier. Il existe deux variétés d'olives, les noires et les vertes, qu'on mélange indistinctement avant de les envoyer au pressoir ; au dire des indigènes, les vertes auraient un meilleur rendement en huile. Pour la cueillette, on monte sur les arbres et on gaule brutalement les olives en cassant souvent des branches. Les ouvriers embauchés à cette occasion, parmi lesquels se trouvent en majorité des femmes et des enfants, ramassent les fruits à terre et les chargent sur les animaux

qui les transportent jusqu'à la ville. Un arbre fournit en moyenne 15 kilos d'olives ; la récolte de 1909 qui était excellente a donné environ 4.500 quintaux.

Régime des irrigations (Pl. VII et XV)

La source de Sidi Yahia fournit l'eau nécessaire à l'irrigation des jardins ; cette eau est conduite par des canaux à ciel ouvert, une faible partie seulement pénètre en ville où elle est utilisée. La rivière de Sidi Yahia a environ 3 mètres de large ; elle se sépare en deux canaux au lieu dit *Aguedal*, où se trouve un barrage déversoir appelé *Guellet el Kouades* (le réservoir des conduits), qui assure une répartition convenable de l'eau. Le canal du sud, ou *segua Meqsem*, est le plus important ; il est de niveau avec la rivière et reçoit à son origine les deux tiers de la masse d'eau. Le canal du nord, ou *segua Oudjida*, est en contrebas d'environ un mètre ; il reçoit l'autre tiers (1). Oudjida arrose les jardins de l'est et du nord-est, jusqu'à Bab el Khemis et à la koubba de Sidi Toumi. Meqsem irrigue les jardins du sud ; il se divise après avoir pénétré dans l'olivieraie et donne naissance à la *segua Belabed* qui dessert les jardins du centre ; l'extrémité de Meqsem se partage ensuite en deux branches secondaires : *Cedret Chahlaf*, qui alimente la kasba à l'aide de tours d'eau constitués en habous et *Metadia* qui amène l'eau jusque dans les groupes de jardins de l'ouest.

L'eau de Sidi Yahia est divisée en un nombre fixe de parts appelées *quarts*. Un quart d'eau est en principe égal au tiers du débit total de la source servi tous les dix-sept jours pendant le quart d'une journée ou le quart d'une nuit ; il y a donc en tout 408 quarts dont 136 pour Oudjida et 272 pour Meqsem. Ces 408 quarts appartiennent, partie au service des habous, partie aux particuliers ; *la propriété de l'eau est tout à fait indépendante de celle du sol* ; on peut posséder des parts sans avoir de jardin ; il y a environ cent cinquante propriétaires de parts d'eau.

Pour la distribution aux ayants droit, l'unité primitive du quart comporte des multiples et sous-multiples, qui sont : le demi ou demi-journée, le demi-quart ou huitième

(1) Ce rapport est celui admis par les indigènes, en réalité il n'est pas tout à fait exact ; les deux canaux reçoivent sensiblement : Meqsem $13/20$, Oudjida $7/20$.

de journée, le quart de quart ou seizième de journée, appelé aussi *kharrouba*. Les différents quarts d'eau, qui sont supposés égaux, ont en réalité des différences notables entre eux. Ces différences tiennent à deux causes ; les canaux desservant chaque fonds n'ont pas une section uniforme et la durée d'écoulement varie suivant les quarts ; il y a en outre de grosses pertes dues à la défectuosité de la canalisation. Il est par conséquent nécessaire, pour définir un quart d'eau, d'indiquer le nom du canal auquel il appartient et l'heure à laquelle il est servi.

Le tableau ci-après donne le nom des quatre quarts de jour et des quatre quarts de nuit, ainsi que leur valeur approximative.

NOMS DES QUARTS	LIMITES APPROXIMATIVES	DURÉE moyenne
Quarts de jour		
<i>Etnachem qdem</i>	de 6 h. du matin à 8 h. 1/2	2 h. 1/2
<i>Telt qdam</i>	de 8 h. 1/2 au dohor (12 h.)	4 h. 1/2
<i>Dohor</i>	du dohor à l'aâcer (4 h.)	3 h.
<i>Aâcer</i>	de l'aâcer au mogreb (7 h.)	3 h.
Quarts de nuit		
<i>Mogreb</i>	du mogreb à l'eucha (8 h. 1/2)	1 h. 1/2
<i>Regda</i>	de l'eucha à 10 heures	1 h. 1/2
<i>Daï</i>	de 10 h. au fedjer (4 h. 1/2)	6 h. 1/2
<i>Qornifa</i>	du fedjer à 6 h. du matin	1 h. 1/2

Les quarts d'eau étant inégaux, il a fallu établir un roulement, pour que certains propriétaires ne soient pas favorisés au détriment des autres. Le possesseur d'un quart reçoit en huit périodes de dix-sept jours les quatre quarts de jour et les quatre quarts de nuit dans l'ordre suivant : *etnachen qdem*, *aâcer*, *regda*, *daï*, *qornifa*, *mogreb*, *dohor*, *telt qdam* ; les bons quarts étant longs à revenir,

celui qui ne dispose que d'une part d'eau n'en a pas assez pour irriguer son jardin.

La plupart des tours d'eau commencent et finissent aux heures des prières ; l'appel du *moueddin* sert donc de signal pour les manœuvres d'eau. Le commencement d'etnachen qdem (12 pas) est déterminé en se basant sur la longueur d'ombre d'un homme, qui se place le côté face au soleil ; lorsque son ombre est de soixante à soixante-dix pieds, suivant la distance à laquelle il faut aller couper l'eau, on donne le tour ; le nom de ce quart ne correspond par conséquent pas à la réalité de la mesure. Il en est de même pour le commencement de telt qdam (3 pas) qui vaut 8 pieds d'ombre. Les jours où il n'y a pas de soleil, on se sert d'une montre. La fin de regda est annoncée par le *caïd el ma*, qui regarde l'heure à la mosquée et fait crier à la porte Sidi Abd el Ouahab.

Le procédé de la mesure par l'ombre a beaucoup d'analogie avec celui employé depuis longtemps par certains tolba pour déterminer l'heure de la prière.

Dans un terrain uni, mets-toi debout, dit la formule, regarde la dimension de l'ombre et mesure-la avec tes pas. Alors l'on aura le midi lorsqu'on comptera pour le premier du mois.

Janvier	9 pas
Février	7 —
Mars	4 —
Avril	3 —
Mai	2 —
Juin	1 —
Juillet	1 —
Août	2 —
Septembre	4 —
Octobre	6 —
Novembre	8 —
Décembre	10 — (1)

Comme on l' a déjà dit, un tour d'eau revient tous les dix-sept jours dans un ordre déterminé ; les tours perdus ne sont ni rappelés ni compensés et l'usage de la *hedima* permet aux autorités de priver les propriétaires d'une partie de leurs droits.

On appelle *hedima* une journée d'eau employée au

(1) WALSIN ESTERHAZY. — *Domination turque*, p. 291.

profit d'autres individus que les usagers. Il y a eu autrefois de nombreux abus, car l'amel avait souvent recours à la hedima, afin de dédommager les cultivateurs auxquels il prenait leur eau pour arroser les terres du Makhzen ; les chionkh de la ville ne manquaient pas d'en faire autant.

La surveillance du service des eaux est assurée par un répartiteur ou *caïd el ma*. Il veille à l'entretien des canaux, à la régularité des manœuvres et arbitre les conflits. Il est habituellement rétribué avec une hedima au printemps et une à l'automne ; il transforme en argent l'eau qui lui est ainsi concédée. Le caïd el ma est le nommé Mohammed ben Abdallah, il prétend que cette charge a été donnée à perpétuité à sa famille par le fameux marabout Sidi Yahia ben Younes (1).

Une part d'eau vaut en moyenne 500 francs. Les propriétaires disposant de plus d'eau qu'il ne leur en faut louent le surplus. La bourse des eaux se tient actuellement à côté du souk el Khoubz, au débouché de la rue de la mosquée ; les vendeurs désignent les tours à céder, sans oublier d'indiquer les canaux auxquels se rapportent ces tours ; il appartient ensuite à chaque acquéreur d'ouvrir la prise d'eau de son fonds au moment voulu (2). Les prix de location d'un tour d'eau sont variables ; pendant les années de sécheresse, ils atteignent 80 francs pour Oudjida et 90 francs pour Meqsem ; il y a alors de fortes surenchères, mais quand les années sont pluvieuses les prix redescendent et sont bien plus bas.

(1) (2) (A. P. O.) R. officier interprète Martinot, 1907.

CHAPITRE VIII

La Colonie européenne

CONSTITUTION ET DÉVELOPPEMENT

La colonie européenne d'Oudjda est toute récente, car, avant l'occupation, les autorités marocaines usaient de tous les moyens en leur pouvoir pour arrêter les tentatives de pénétration commerciale de nos compatriotes. M. Souin, colon à Marnia, ayant installé en 1906 un service de voitures publiques entre cette ville et Oudjda, eut à subir de nombreuses vexations ; on alla jusqu'à lapider ses voitures et le commandant supérieur de Marnia dut protester à plusieurs reprises contre ces actes inqualifiables. Au moment de l'entrée de nos troupes à Oudjda, il ne s'y trouvait qu'un Français, M. Figari ; il avait créé, dans un coin écarté de la ville, un petit hôtel pour héberger les touristes ; de même que M. Souin, il n'avait guère eu à se louer des procédés du Makhzen à son égard.

L'installation d'une garnison à Oudjda provoqua la venue de fournisseurs, vivandiers et débitants de boissons qui s'organisèrent comme ils purent dans la ville indigène ou aux abords du camp. D'autres Européens suivirent ce mouvement dès que la sécurité permit d'étendre les affaires commerciales. L'apport de capitaux dans le pays favorisa l'essor de la colonie naissante ; on bâtit alors des maisons sur le terrain vague situé à l'intérieur des murs, à côté de Bab el Khemis, et un quartier neuf commença à s'élever. En août 1909, il y avait à Oudjda 281 Européens ou naturalisés se décomposant comme il suit :

NATIONALITÉS	Hommes	Femmes	Garçons	Filles	Totaux par Nat.
Français	53	32	14	31	130
Espagnols	26	20	19	25	90
Italiens	5	4	2	5	16
Allemands	1	»	»	»	1
Juifs et indigènes naturalisés français .	18	8	10	8	44
Totaux par catégorie	103	64	45	69	Tot. gén. 281

Depuis cette époque, ce nombre n'a fait que s'accroître, ainsi que le montre le tableau ci-dessous :

NATIONALITÉS	Nombre d'individus en décembre 1909	Nombre d'individus en mai 1910
Français	140	150
Espagnols	112	140
Italiens	16	21
Allemands	1	2
Juifs et indigènes naturalisés français	44	50
TOTAUX	313	363

Les situations les plus importantes sont occupées par les Français ; le commerce et l'industrie sont en grande partie entre leurs mains. Les étrangers, principalement les Espagnols, fournissent surtout la main-d'œuvre ; on trouve parmi eux des manœuvres, maçons et charretiers. Les juifs se livrent au commerce et la plupart des indigènes naturalisés sont des employés.

La colonie européenne stable s'est groupée dans le nouveau quartier où l'on a construit une poste française. Beaucoup d'ouvriers habitent dans des maisons indigènes, principalement chez les Oulad el Gadi et Ahel el Djamel ; quelques-uns louent d'étroites chambres à la petite kessaria ou au fondouk Bou Louiz, ils y vivent dans la plus grande promiscuité.

La poste française (Pl. XI, 29) est confortablement installée ; elle assure les services postaux, télégraphiques et téléphoniques dans d'excellentes conditions ; on compte en ville quelques abonnés au téléphone. Oudjda est maintenant relié à Marnia plusieurs fois par jour par des services de diligences ; les marchandises débarquées à la gare de Marnia sont apportées par des charrettes (1).

LES AFFAIRES COMMERCIALES ET INDUSTRIELLES

On trouve actuellement à Oudjda d'assez nombreux commerçants, industriels ou ouvriers ; certains de ces derniers prennent des entreprises à la tâche. Les grosses affaires sont encore rares, la plupart des commerçants sont de petits débitants au détail. Le tableau qui suit donne la liste, par nationalité, des différentes professions en mai 1910 :

(1) Une voie ferrée étroite est en construction entre Marnia et Oudjda, elle doit être continuée sur El Aïoun Sidi Mellouk et Taourirt (*Dar ech Chaoui*).

PROFESSIONS	Français	Espagnols	Italiens	TOTAUX par PROFESSION
Boulangers	2	»	»	2
Cafés et Buvettes . . .	5	»	»	5
Charentier	1	»	»	1
Coiffeurs	2	»	»	2
Éleveurs	2	»	»	2
Entrepositaires	3	»	»	3
Entrepreneurs et tâcherons..	2	»	1	3
Entrepreneurs de transport..	3	2	»	5
Épiciers et Merciers .	3	»	»	3
Fournis. de l'armée ..	1	»	»	1
Fruitiers et march. de légum.	1	1	»	2
Hôtels	3	»	»	3
Maçons	6	27	3	36
Menuisiers	1	»	1	2
Peintres	1	»	1	2
Photographe	1	»	»	1
Quincaillier	1	»	»	1
Tripiers	1	1	»	2
Vins, Liqueurs, Spiritueux..	2	1	»	3
Minoterie et Pressoir à huile.	1	»	»	1
Totaux par nationalité et Total général . . .	42	32	6	80

En août 1909, il n'y avait que soixante-un individus répartis entre les différentes professions, mais les entreprises commerciales ont néanmoins peu varié de cette époque à mai 1910. Dans ce laps de temps, un horloger-

bijoutier et un pâtissier ont disparu ; l'augmentation a porté sur les maçons avec un gain de vingt-cinq unités.

Les entreprises les plus importantes sont celles de MM. Lauberge, Sabatier et Rozès.

M. Lauberge a monté à Oudjda un grand magasin de comestibles dirigé par M. Leguet. Cette maison fait le demi-gros et le détail, elle a beaucoup étendu ses opérations en 1910 ; un vaste hangar lui permet de faire le commerce des céréales, qui est généralement très fructueux. Elle vend aussi aux indigènes les marchandises les intéressant plus spécialement, telles que le sucre et le café. Le chiffre d'affaires est d'environ 200.000 francs par an.

La maison Sabatier est une succursale de celle de Tlemcen, elle est gérée par M. Jacquin ; celui-ci y a joint une fabrique d'eaux gazeuses, qui produit une moyenne de 3.000 siphons par an. Le commerce principal de la maison est celui des vins et des liqueurs ; son chiffre d'affaires est de 50.000 à 60.000 francs chaque année.

L'entreprise de M. Rozès présente un gros intérêt au point de vue local, car il a organisé un petit moulin pour la mouture arabe et un pressoir à huile actionnés par un moteur à gaz pauvre. Le moulin a eu un véritable succès ; les indigènes apprécient la rapidité et la bonne exécution du travail et, la minoterie étant en pleine ville, ils n'hésitent pas à y envoyer les jeunes filles faire moudre la provision de grain du jour. Les chiffres qui suivent sont intéressants, ils indiquent les quantités de grains traitées en une année ; ces quantités représentent sensiblement les deux tiers de la consommation locale.

1909	Avril		225	quintaux
	Mai		270	—
	Juin		580	—
	Juillet		815	—
	Août		770	—
	Septembre	...	880	—
	Octobre		490	—
	Novembre	...	210	—
	Décembre	...	260	—
1910	Janvier		280	—
	Février		180	—
	Mars		195	—

TOTAL 5.155 quintaux (2/3 orge, 1/3 blé)

Le pressurage des olives donne des résultats tout aussi satisfaisants. Pour la récolte de 1909, le travail a commencé le 20 décembre et a été terminé le 10 mars 1910 ; pendant ce temps, on a produit 58.480 litres d'huile, représentant en rendement moyen 3.500 quintaux d'olives.

Les quelques affaires dont il vient d'être parlé n'auraient évidemment qu'une importance relative dans un pays outillé et organisé, mais à Oudjda, il est utile de les citer ; elles préparent l'avenir et marquent la première étape du pays dans la voie de son développement économique.

DEUXIÈME PARTIE

LES TRIBUS DE L'AMALAT

CHAPITRE 1^{er}

La contrée occupée

DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE (1)

De tout temps, la ville d'Oudjda a été agitée par les troubles qui déchiraient les tribus environnantes, dans lesquelles le Makhzen était souvent impuissant à maintenir l'ordre. Les citoyens étaient, par la force des choses, mêlés aux différentes querelles des soûfs de l'extérieur, entre lesquels ils se partageaient suivant leurs sympathies ou leurs intérêts du moment.

Le pays d'alentour, dont la situation politique et économique était intimement liée à celle d'Oudjda, peut être délimité comme il suit :

Au *Nord*, par la mer ;

A l'*Est*, par la frontière algérienne ;

Au *Sud*, par l'extrémité occidentale du djebel Sidi Labed, Berguent et le Foum Bezzouz, qui sépare les montagnes de la rive gauche de l'oued Za de la gada de Debdou ;

A l'*Ouest*, par le Foum Bezzouz, la vallée de l'oued Za et le cours de la basse Moulouya.

C'est la région ainsi définie que le représentant du Sultan s'efforçait généralement de soumettre à son autorité ; on peut donc la considérer comme constituant l'*amalat d'Oudjda*, quoique cette circonscription administrative ait plusieurs fois varié d'étendue et n'ait jamais eu des limites bien précises.

Trois chaînes principales parallèles et de direction

(1) Consulter la carte de la *région frontière algéro-marocaine* au 1/500.000 (feuille nord) et la carte *Oudjda-Beni Snassen* au 1/100.000 (2 feuilles). Editions du Service Géographique de l'Armée. — On peut voir également un article récent : L. GENTIL, *L'Amalat d'Oudjda* (Etude de géographie physique), dans la *Géographie*, Paris 1911, T. XXIII, fascicules de janvier et mai.

sensiblement E.-N.-E.—O.-S.-O. forment l'ossature de cette région ; ce sont, du Nord au Sud : la chaîne côtière de *Guern ech Chems*, le massif des *Beni Snassen* et enfin les monts des *Beni Yala*, *Zekara* et *Beni bou Zeggou*, dont les ramifications s'étendent jusqu'au sud de l'oued Za. Ces chaînes sont séparées par deux immenses plaines : la *plaine de Triffa*, entre le *Guern ech Chems* et les *Beni Snassen*, la *plaine d'Angad*, entre les *Beni Snassen* et les montagnes des *Zekara* et des *Beni bou Zeggou*.

La petite *plaine des Oulad Mansour*, située au bord de la mer, entre l'embouchure de l'oued Kiss et celle de la Moulouya, a une longueur d'environ 13 kilomètres sur une largeur moyenne de 2 kilomètres; elle est sablonneuse, on y trouve même quelques dunes.

Les collines de *Guern ech Chems* bornent au Sud la plaine des *Oulad Mansour*; elles forment une petite chaîne de faible épaisseur dont l'altitude ne dépasse guère 120 mètres. Les pentes nord sont en général abruptes et ravinées, le versant sud s'abaisse moins brusquement sur la plaine de *Triffa*. On rencontre dans le *Guern ech Chems* des terrains tertiaires de l'étage mioène (1).

La *plaine de Triffa* a une altitude moyenne de 100 mètres ; elle est fort peu mouvementée, excepté au voisinage de la Moulouya, où elle est coupée par des ravineaux tributaires de cette rivière. Les dépôts sableux qui apparaissent dans les *Triffa* appartiennent à l'étage pliocène (2).

Le massif des *Beni Snassen* fait suite à la plaine de *Triffa* ; M. Gentil, signalant son individualité orographique, en a fait une très exacte description d'ensemble. Ce massif « forme un vaste bombement elliptique allongé dans le sens Est-Ouest », du *Guerbous* à la Moulouya. Dans les plaines de *Triffa* et d'*Angad* « des chaînons ou des collines parallèles au massif central forment comme les témoins d'une chaîne plus puissante de l'époque tertiaire ». La différence de niveau étant considérable entre les deux plaines de *Triffa* (altitude, 100 mètres) et d'*Angad* (altitude, 600 mètres), il en résulte un régime hydrographique différent sur le flanc nord et sur le flanc sud de la montagne ; les rivières du Nord sont dans une « phase de creusement » beaucoup plus avancée et « décapitent » celles du versant sud (3).

(1) (2) GENTIL L. (1907).

(3) GENTIL L. (1908).

Le point culminant des *Beni Snassen* est le *Ras Foughal*, son altitude est de 1535 mètres ; à l'Est, le massif s'abaisse assez vite jusqu'au col du *Guebous* (altitude, 500 mètres). Il existe au contraire à l'Ouest des hauteurs importantes comme la montagne des *Beni Moussi Roua* (1218 mètres), le *djorf et Abiod* près de Taforalt (1155 mètres), le *Tadjamt*, au-dessus de *Berdil*, chez les *Beni Ourimeche* (1180 mètres), le *Eier ou Fadis*, chez les *Beni Mahiou* (1123 mètres) ; tous ces sommets sont situés au sud de la chaîne qui se termine par des pentes raides sur la plaine d'Angad.

La structure géologique du massif des *Beni Snassen* a été ainsi définie par M. Gentil. Il est formé d'un noyau primaire de schistes ardoisiers recouverts d'un manteau jurassique débutant par des terrains liasiques. Ces dépôts secondaires sont calcaires, puis marneux, argileux et gréseux ; ils forment enfin des bancs puissants de calcaires dolomitiques. Le plissement de la chaîne est peu compliqué ; c'est un vaste bombement avec des écailles « à la façon des tuiles d'un toit ». Le centre du massif est plus à l'Ouest que le point culminant. Des éruptions volcaniques ont plissé la chaîne à plusieurs reprises ; d'abord aux temps primaires ou au début des temps secondaires, puis, beaucoup plus tard, à l'époque tertiaire, entre *Aïn-Sfa* et le *Meghris* et entre le *Meghris* et le *djebel Har-raza* (1). La montagne des *Beni Snassen* est très sauvage ; les vallées sont la plupart du temps resserrées entre de hautes falaises à pic, les sentiers sont souvent à peine frayés au travers des rochers, on y rencontre des passages difficiles et dangereux.

La plaine d'Angad, dans laquelle est bâtie la ville d'Oudjda, crée une trouée considérable qui a servi à toutes les époques de passage aux bandes portant la guerre de Tlemcen à Fez ou inversement. Cette plaine large de 15 à 20 kilomètres est à une altitude moyenne de 600 mètres ; elle s'étend jusqu'à El-Aïoun Sidi Mellouk. En dehors de quelques hauteurs issues du soulèvement des *Beni Snassen*, elle est d'une platitude absolue la rendant tout à fait monotone. Ces hauteurs déterminent une ride discontinue au centre de la plaine, ce sont : le *djebel Meghris* (1006 mètres), le petit pic de *Sidi Soltane* (891 mètres), *Sbouat ed Dib* (857 mètres), *Termamis*

(1) GENTIL L. (1908).

(806 mètres) et *Naïma* (854 mètres). Les alluvions des vallées de l'*Angad* appartiennent à l'étage pliocène (1), des éruptions volcaniques ont en outre eu lieu dans cette plaine à l'époque tertiaire (2).

A l'ouest d'El Aïoun, le sol est tourmenté ; les *avant-monts des Beni Mahiou* et des *Beni bou Zeggou* envahissent la plaine sans toutefois s'enchevêtrer. De larges couloirs orientés dans le sens Est-Ouest rendent faciles les communications avec la Moulouya ; le plus important d'entre eux est connu sous le nom de *plaine de Djefira*.

La chaîne de montagnes qui ferme la plaine d'Angad au Sud comprend deux rides parallèles ; celle du nord est formée par les *montagnes des Zekara* prolongeant le *djebel Metsila* et par les *monts des Beni bou Zeggou* ; celle du sud est constituée par les *montagnes des Beni Yala*, dont les ramifications vont s'enchevêtrer avec celles des *monts des Beni bou Zeggou*. Un couloir de 3 kilomètres de largeur en moyenne existe entre les deux rides, la partie ouest en est connue sous le nom de *Metroh*.

Le *pâté montagneux des Zekara* est d'un parcours relativement facile dans le sens Nord-Sud, car les principales vallées y découpent des passages ayant cette orientation. Le point culminant se trouve au *djebel Temnart* (1340 mètres), sensiblement au centre. Les hauteurs de la lisière ont des altitudes variant de 1000 à 1200 mètres, de sorte que la *montagne des Zekara* est une espèce de plateau à sommet tourmenté, qui se termine des différents côtés par des pentes généralement assez raides ; les roches volcaniques y affleurent sur de grandes étendues (3).

Les *monts des Beni bou Zeggou* comprennent : le *djebel proprement dit des Beni bou Zeggou*, qui se prolonge au Nord-Est par le *Bou Ladjeraf* et au Sud-Est par les *montagnes des Oulad Bakhti* et *Oulad Moussa ben Amar*. Le *djebel Bou Ladjeraf* relie celui des *Beni bou Zeggou* à la montagne des *Zekara* ; son plus haut sommet, le *Ras Bou Ladjeraf*, a environ 1200 mètres d'altitude. Le *djebel Beni bou Zeggou* est un gros massif épais à pic sur l'oued Za et le *Metroh* ; son point culminant doit atteindre 1600 mètres. Au Nord, ce *djebel* s'abaisse sur la *plaine de Tanecherfi* par des contreforts moins abrupts ; c'est une montagne

(1) GENTIL L. (1907).

(2) GENTIL L. (1908).

(3) GENTIL L. (1907).

fort difficile qui n'est traversée que par un mauvais sentier muletier. Le terrain carboniférien est très développé dans les *monts des Beni bou Zeggou*, où se sont produites les plus anciennes éruptions volcaniques de toute la région d'Oudjda ; on y remarque aussi quelques volcans secondaires ; le pliocène est largement représenté dans ces montagnes (1).

Sur la rive gauche de l'oued Za le pays est également très montagneux ; c'est en quelque sorte le prolongement du massif des Beni bou Zeggou. On y trouve les *montagnes des Beni Oughar, des Beni Chebel et des Oulad el Midi* ; à l'Ouest, à la sortie des gorges du Za, elles se terminent par le pic de *Narguechoum*. Ce pays est d'un parcours pénible ; les sentiers sont peu nombreux et toujours difficiles. Plus au Sud apparaît enfin le *djebel Mekam*, dont le sommet est en forme de plateau. Il se trouve sur le territoire des *Oulad Amor* et ses pentes s'abaissent jusqu'au défilé de *Foum Bezzouz*, en face des premières hauteurs issues de la *gada de Debdou*.

La *chaîne des Beni Yala* commence au *Mehacer* (1327 mètres), dont la partie supérieure est formée de hautes falaises à pic ; vers l'Ouest, on trouve le *djebel Olhmane* (1325 mètres), le *djebel Hamza* (1607 mètres), le *Bou Keltoum* (1667 mètres) ; toutes ces montagnes ont des flancs fort raides, principalement au Sud ; au-delà de leur versant sud le sol est très tourmenté jusqu'à l'oued Za ; à l'Ouest, elles se relient au massif des Beni bou Zeggou par les monts des Oulad Bakhti. On rencontre des terrains primaires dans le *Metsila* et le *Mehacer*, où affleurent des schistes ardoisiers de l'étage silurien. Les terrains secondaires sont représentés au *Mehacer*, qui repose sur un soubassement de roches volcaniques par des escarpements calcaires appartenant au lias moyen. Ces calcaires sont également visibles dans les autres parties de la *chaîne des Beni Yala*, ils semblent se poursuivre très loin à l'Ouest (2).

Au sud des *Beni Yala* le pays est coupé ; ce n'est qu'après la *plaine de Tiouli*, à hauteur de *Sidi-Aïssa*, qu'il commence à changer d'aspect ; on approche alors de la région des *gadas*, immenses plateaux sur lesquels l'horizon s'élargit et où apparaissent de longues falaises basses très caractéristiques ; c'est dans cette région des *gadas* que se trouve *Berguent*, appelé aussi *Ras el Aïn des Beni Mathar*.

(1) (2) GENTIL L. (1907).

L'hydrographie de la contrée avoisinant Oudjda est aussi simple que son orographie ; la *Moulouya* et le *Kiss* recueillent la plus grande partie des eaux et les conduisent à la mer : les oueds drainant la partie est des montagnes des Beni Yala et des Zekara sont les seuls qui appartiennent au bassin algérien de la *Tafna*.

La *Moulouya* est la rivière la plus importante du Maroc oriental ; elle prend sa source dans le Haut-Atlas. La basse *Moulouya* est encaissée entre de hautes berges, elle décrit de nombreux méandres de faible développement et double l'extrémité occidentale du massif des Beni Snassen en passant au travers d'un défilé très resserré, où un endroit plus particulièrement étroit est appelé par les indigènes le *saut du bouc*. Cette rivière coule sur du gravier, elle est suffisamment profonde pour qu'on soit obligé de la franchir en empruntant les gués ; néanmoins, son lit est irrégulier, de même que tous les oueds du nord-ouest de l'Afrique elle a un cours torrentiel et ne peut être considérée comme navigable ; le sable forme une barre à l'embouchure. En aval des Beni Snassen, la largeur de la *Moulouya* atteint quelquefois une cinquantaine de mètres. D'aval en amont, les principaux gués sont : *mechra er Rahil*, *mechra Kerbacha* à hauteur du Guern ech Chems, *mechra Boudelal*, *mechra Kabou*, *mechra Guerma* (Pl. XX, fig. 1), *mechra Sidi Naceur* et *mechra Sidi Ali ou Belkacem* devant la plaine de Triffa ; tous ces gués sont en général faciles une grande partie de l'année, on y a en temps normal de l'eau jusqu'à la ceinture. En amont, les passages deviennent moins commodes et parfois dangereux ; ils demandent à être bien connus ; on rencontre successivement *mechra Debdeba*, *mechra Safsaf*, *mechra ez Zoudj*, *mechra Safsafa*, *mechra Sfa*, *mechra Qlila* et *mechra Moul el Bacha*, ce dernier gué est important.

Les principaux affluents de droite de la basse *Moulouya* sont : l'*oued Cherâa*, qui reçoit une grande partie des eaux du versant nord des Beni Snassen ; il porte au débouché de la montagne le nom d'*oued Sidi Mohammed ou Berkane* (1) (Pl. XXVI, fig. 2) prend ensuite celui de *Cherâa* et va se jeter dans la *Moulouya*, au sud de *mechra Guerma* ; cet oued roule toujours une assez grande

(1) Il serait plus régulier d'écrire *Sîdi Mohammed Aberkane*, mais j'ai adopté l'orthographe qui a prévalu. *Aberkane* est un mot du dialecte zenatia qui signifie noir.

quantité d'eau, même en été. L'*oued el Khemis* vient ensuite ; il est formé de l'*oued Tagma* et de quelques autres branches et draine le côté nord-ouest du massif des Beni Snassen. En amont, la *Moulouya*, très encaissée, ne reçoit plus que des torrents de faible développement jusqu'à hauteur de la trouée d'Angad. L'*oued Sidi Okba* a son confluent au sud de meehra Sfa, c'est la réunion des oueds descendant des montagnes des Zekara et du djebel Bou Ladjeraf ; l'un d'eux est l'*oued Bou Redim* (sans eau) il passe près d'El Aïoun Sidi Mellouk ; un autre, l'*oued Irsane* qui sort du Metroh. Les oueds *Mellili* et *Mestigmar* apportent à la *Moulouya* les eaux du djebel proprement dit des Beni bou Zeggou ; au sud de ce massif, on rencontre enfin l'*oued Za*.

L'*oued Za* a sa tête, sous le nom d'*oued Charef*, dans les gadas du sud de Berguent ; après cette localité, il devient l'*oued el Haï*, puis l'*oued Za*. L'*oued Za* a un cours très sinueux, il passe à Guefaït où existe un petit centre de cultures ; un marabout fort influent dans la région est installé en ce point. La rivière coule ensuite dans de profondes gorges, au-delà desquelles elle arrose Dar ech Chaoui (Pl. XXX, fig. 2), Taourirt, les Oulad el Mahdi et la kasba des Oulad Ali. Il y a constamment de l'eau dans l'*oued Za*, ses rives sont en partie cultivées ; il se jette dans la *Moulouya*, à environ 15 kilomètres en amont du gué de Moul el Bacha.

L'*oued Kiss* est un cours d'eau côtier de faible importance ; il est surtout connu, parce que depuis le traité de 1845 il forme, dans son cours inférieur, limite entre le Maroc et l'Algérie. L'*oued Kiss* prend sa source dans les montagnes des Beni Snassen, du côté nord-est ; il passe à Martimprey et coule entre des berges escarpées de quelques mètres seulement de hauteur. Il franchit l'extrémité du Guern ech Chems par des gorges de faible profondeur, mais ne manquant pas de pittoresque ; il se jette enfin à la mer près de Saïdia. L'*oued Kiss* contient toujours de l'eau qui coule sur un fond de gravier ; sa profondeur est faible, il est franchissable partout où les berges n'en interdisent pas l'accès.

Les oueds tributaires du bassin de la Tafna sont les oueds *Isly* et *Taïret* ; le premier vient des montagnes des Zekara et le second descend des pentes ouest du Ras Asfour. Il suffit de les citer pour mémoire, puisqu'on les

a étudiés dans la description géographique des environs de la ville d'Oudjda (1).

Il existe d'assez nombreuses sources dans la contrée. Tout le long de la rive droite de la Moulouya, à l'ouest de la plaine de Triffa, on voit sourdre des sources au milieu des ravineaux tributaires de cette rivière. Le centre de la plaine est également bien pourvu en eau ; on y a creusé des puits dont la profondeur ne dépasse pas 8 mètres en moyenne. Au Sud et vers le pied des montagnes se trouve la source intermittente dite *aïn Reggada*.

Dans les Beni Snassen, les sources les plus connues sont l'*aïn Taforalt*, au sommet de la montagne, la *source de Zegzel*, qui est une véritable petite rivière sortant d'un couloir souterrain ayant deux à trois mètres de hauteur sous la clef de voûte (Pl. XXVII, fig. 2), l'*aïn Sfa* au pied est du massif ; toutes ces sources ont de très gros débits.

Dans la plaine d'Angad, les sources dénommées *El Aïoun Sidi Mellouk* ont une certaine importance, d'autant mieux que les puits sont plutôt rares dans cette plaine.

Des sources existent également dans les montagnes des Zekara, Beni bou Zeggou, Beni Yala et celles du sud de l'oued Za ; parmi celles d'un débit suffisant, on peut citer l'*aïn Mestigmar* et l'*aïn Telouat* au nord des Beni bou Zeggou, l'*aïn Guenfouda* dans la plaine, entre les Zekara, le Metsila et les Beni Yala. On remarque une source très curieuse au sommet du Mehacer des Beni Yala et à la base de l'escarpement, mais elle est d'un faible débit.

La végétation arborescente du pays et les productions de son sol sont variables, suivant la nature et la situation des terrains. Au centre de la *plaine des Oulad Mansour* poussent des arbustes assez clairsemés : génévriers, genêts et quelques autres essences. Cette plaine paraît suffisamment fertile, ses deux extrémités sont en partie irriguées à l'aide des eaux du Kiss et de la Moulouya. La chaîne de *Guern ech Chems* n'offre aucune particularité digne de remarque, les flancs en sont couverts de petites broussailles.

La partie ouest de la *plaine de Triffa* est boisée, on y voit notamment de très beaux térébinthes. Cette plaine est fort intéressante au point de vue agricole ; les sables argileux rouges, qui font sa fertilité, proviennent soit de

(1) PREMIÈRE PARTIE. — Chapitre I^{er}.

l'alluvionnement, soit de la désagrégation des calcaires recouvrant autrefois la plaine (1). Il existe des jardins irrigués en bordure des principaux cours d'eau ; les irrigations seraient certainement susceptibles d'être régularisées et étendues, car les barrages établis en différents points par les indigènes sont des plus défectueux. Depuis l'occupation du pays la colonisation européenne se porte de ce côté, un centre de population est en voie de formation à *Sidi Mohammed ou Berkane* (Pl. XXVI, fig. 2).

Un autre village a été créé à *Martimprey*, au lieu dit *Hafir* et sur la rive gauche de l'oued Kiss, par les Européens venus pour tenter la mise en valeur du pied nord-est des Beni Snassen et de la plaine de Triffa.

Dans les *Beni Snassen*, le Ras Foughat est boisé ainsi que le côté ouest de la chaîne, particulièrement sur les territoires des Beni Ourimeche et Beni Mahiou. Le chêne zéen pousse sur les sommets à partir de 800 mètres et 1000 mètres, le térébinthe et l'olivier fleurissent sur le flanc sud de la chaîne. Sur le revers nord, à partir de quelques centaines de mètres, le sumac se développe de façon intéressante et peut être un élément pour l'industrie tinctoriale (2). Le revers sud des *Beni Snassen* est plus déshérité que le versant nord, en raison de la raideur de ses pentes et de sa moindre richesse en eau. Sur ce dernier il y a quelques plateaux cultivables ; ses nombreuses vallées sont mieux arrosées et suffisamment étendues, elles permettent la création de jardins et de vergers, où il est possible d'entretenir d'autres essences que le figuier de Barbarie ; c'est sur le versant nord que se trouvent les orangeries de la vallée de Zegzel.

La *plaine d'Angad* est presque totalement dépourvue de végétation ; elle est simplement parsemée de jujubiers sauvages ; ses terrains sont très propres à la culture des céréales. La partie de l'*Angad* situé à l'est d'Oudjda paraît être la plus riche ; elle pourrait être irriguée en certains points (3). Ce sont les laves et les tufs provenant des déjections des anciens volcans qui font la fertilité de cette plaine (4). Elle est moins humide que celle de Triffa et doit parfois subir de longues et désastreuses périodes de sécheresse. En 1881, on attribua une sécheresse persistante

(1) (2) GENTIL L. (1908).

(3) GENTIL L. (1907).

(4) GENTIL L. (1908).

qui désolait la contrée, à une malédiction d'El Hadj el 'Arbi, des Oulad Sidi Cheikh Gheraba. Celui-ci, détenu quelques années auparavant à Oudjda à la demande du gouvernement français, monta un jour sur le minaret ; contemplant la plaine en pleurant, il lança l'imprécation : « Pays d'Angad ! malgré ma jeunesse tu fais blanchir mes cheveux ; puisse Dieu ne t'accorder ni blé, ni orge ; puisse-t-il empêcher chameaux et chameilles de se repaître de tes herbes (1). »

Dans la *montagne des Zekara*, quelques arbustes clair-semés apparaissent sur le versant sud, partout ailleurs le sol est dénudé. Les habitants sèment de préférence leurs céréales dans les plaines avoisinantes ; le long des rares oueds où coule un peu d'eau, ils ont planté des vergers ; ceux de l'*oued Mesteferki* sont les plus considérables.

Les montagnes des Beni bou Zeggou sont boisées ; il y a quelques cultures au pied nord à l'*aïn Telouat* et sur l'*oued Malha* ainsi qu'à la *source de Mesligmar*.

Le flanc sud de la *chaîne des Beni Yala* est boisé également et il existe quelques endroits cultivables sur le sommet du djebel Haniza. Les Beni Yala ont créé des jardins à côté des sources de *Reggada* et de *Guenfouda*.

Les collines s'étendant au sud de la chaîne des Beni Yala sont couvertes d'arbustes, puis la végétation arborescente disparaît sur les *gadas*, où ne pousse plus que de l'alfa et du thym (2).

Les parties montagneuses de la région entourant Oudjda sont assez fortement minéralisées ; on y rencontre des affleurements de plomb, de zinc et de fer ; certains seront peut-être exploitables, quoique les recherches déjà effectuées ne semblent pas avoir donné des résultats très encourageants.

La population habite partie dans des maisons, partie sous la tente. Dans la *plaine des Oulad Mansour, Saïdia*, ou mieux *Saïda*, ainsi que l'appellent les indigènes, est le seul point où existent des constructions occupées en permanence. La *kasba de Saïdia* a été bâtie en 1883 (3) sur la berge du Kiss et non loin de la mer ; c'est une

(1) GOURCEOT. — *Situation politique de l'Algérie*, p. 53.

(2) Cette dénomination, la seule employée par les Européens, est absolument impropre ; les véritables thyms sont de la famille des labiées, tandis que la plante des steppes est une composée du genre armoise : c'est une absinthe (*Artemisia herbo alba* Asso). Les indigènes l'appellent *chih*.

DE LA MARTINIÈRE ET LACROIX, T. I, p. 215.

enceinte carrée d'environ 100 mètres de côté, les murs ont près de 6 mètres de hauteur, à l'intérieur quelques masures sont disposées sans ordre. Depuis 1909, des commerçants ont fait élever des magasins aux alentours de la kasba, par où passent de nombreuses marchandises apportées des différents ports de l'Algérie à Port-Say, pour être réexpédiées au Maroc par la voie de terre.

Les *collines de Guern el Chems* ne sont habitées qu'à leur extrémité orientale, la *dechra* (village) de *Kelâa* s'y dresse au dessus des gorges du Kiss.

A part quelques fermes isolées, la *plaine de Triffa* est entièrement peuplée d'indigènes vivant sous la tente. On y trouve les deux villages de colonisation déjà cités : Berkane et Martimprey.

Cherâa n'est pas une agglomération mais une simple kasba. La *kasba de Cherâa* paraît avoir été bâtie en 1679, on y distingue encore les traces des anciens murs (1). En 1890, le sultan Mouley el Hassane prescrivit à El Hadj Mohammed Sghir des Oulad el Bachir, alors caïd des Beni Ourimeche, de la faire reconstruire ; il lui aurait donné dans ce but 3.000 douros, le complément de la somme nécessaire devait être versé par sa tribu. Les travaux furent entrepris, mais les Beni Ourimeche ayant refusé de contribuer à la dépense, on les interrompit alors que les murs n'étaient élevés qu'à hauteur d'homme (2) ; c'est dans cet état qu'on les voit aujourd'hui. A côté de la kasba se trouve un fourré de cactus et deux petites masures. Il existe aussi les ruines d'une kasba à l'*aïn Reggada*, en face de la source intermittente qui a été aménagée autrefois. La *kasba de Reggada* date de 1679 (3), il en subsiste encore quelques pans de murs.

Les montagnards des *Beni Snassen*, protégés par les difficultés que des assaillants auraient eu à vaincre pour

(1) « Le sultan (Mouley Ismaïl) donna l'ordre de construire..... un fort analogue à Oudjda dans la localité appelée Raqqada Il fit également bâtir à El Oyoum un autre fort Il en fit construire un troisième à la limite de leur pays (des Beni Snassen), sur la Moulouya. » (*Istiqsa*, T. IX, pp. 81, 82). Cette dernière indication convient parfaitement à la situation de Cherâa, qu'on attribue d'ailleurs dans le pays à Mouley Ismaïl. — DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, *renvoi p. 14*, placent la troisième kasba à Selouane ; or la kasba de Selouane est à plus de 30 kilomètres de la Moulouya et au-delà de la montagne de Kbdana.

(2) (A. C. M.) R. M. mars 1891. — (A.) Mansouriould el Hadj Mohammed, L. Mouley el Hassane, du 18 juillet 1890. — *Trad. loc.*

(3) *Istiqsa*, T. IX, pp. 81, 82.

arriver au cœur de leur pays, ont toujours réussi à rester à peu près indépendants ; le plus grand nombre vit donc dans des maisons de pierre (Pl. XXVII, fig. 1) réunies en *dechras* ; certains campent sous des tentes au pied de leur massif. Les *dechras* sont nombreuses, toutes les vallées en sont couvertes, quelques-unes sont pittoresquement accrochées aux flancs des rochers. Parmi les centres les plus importants, on peut citer : *Aghbal* et *Taredjirt* chez les Beni Khaled ; *El Kelâa* et *Sefrou* chez les Beni Mengouch ; *Tazaghine*, *Zegzel* et les *dechras des Beni Moussi* chez les Beni Attigue ; *Tagma*, *Berdil* et les *dechras des Oulad Abbou* chez les Beni Ourimeche.

L'*Angad* est habité par des tribus vivant sous la tente, sauf à *El Aïoun*, où se trouvent quelques maisons et une kasba (Pl. XXVIII, fig. 1) ; cette dernière est de 1679 (1). Tayeb ould Bou Amama l'a fait récemment réparer, le sultan Mouley el Hassane l'avait déjà restaurée en 1876 (2). Depuis 1910 un village européen est en construction autour de la kasba ; il se développe lentement. On voit à El Aïoun les tombeaux de Sidi Makhoukh et de Bou Amama (Pl. XXVIII, fig. 2 et XXIX, fig. 1). À l'ouest d'El Aïoun et jusqu'à la Moulouya on ne rencontre guère que des populations semi-nomades. Un poste militaire a été installé en 1910 sur la rive droite de la Moulouya, en face du gué de Moul el Bacha.

Les *Zekara* sont sédentaires, ceux qui n'utilisent pas la tente sont groupés dans des *dechras* bâties dans les vallées les plus importantes, particulièrement dans celle de l'*oued Mesteferki*.

Les *Beni bou Zeggou* habitent surtout sous la tente ; ils ont quelques maisons seulement au nord de leurs montagnes, dans la *plaine de Tanecherfi*. C'est également de ce côté que se trouve la *kasba de Mestigmar*, construite en pisé, avec des maisons à l'intérieur.

Il n'existe pas de *dechras* dans la *chaîne des Beni Yala*, les indigènes vivent sous des tentes. Une kasba a été commencée à *Guendoufa* par le marabout de Guefaït ; les murs ont été arrêtés à 1^m50 de hauteur.

Le centre de Berguent (3), créé en 1904, est bâti sur

(1) *Islisqa*, T. IX, p. 82.

(2) DE FOUCAULD, p. 255.

(3) On trouvera des détails sur Berguent et ses environs, dans : COUR, *La région de Berguent* (Bull. Soc. Géogr. et Arch. d'Oran, 2^e trim. 1910).

l'oued Charef, au milieu du pays des Beni Mathar ; on y fait surtout le commerce des moutons. Sur les bords de *l'oued Za*, on voit ensuite quelques sédentaires ; ce sont des populations que les cultures entreprises sur les rives ont fixé au sol. Les Berbères des *montagnes du sud de l'oued Za* peuvent d'ailleurs être considérés aussi comme sédentaires, bien que la plupart habitent sous des tentes en nattes d'alfa. Un petit village européen est en formation à *Dar ech Chaoui*, on lui a donné le nom de *Taourirt* (Pl. XXX, fig. 1). Le lieu dit Taourirt (1) se trouve à environ 3 kilomètres en aval ; on y remarque les ruines d'une kasba édifée en 1295 par le merinide Abou Yacoub Youcef (2) et restaurée en 1860 par le sultan Mouley Ismaïl (3).

Oudjda est relié aux différents points du pays par des pistes nombreuses et faciles, qui évitent les principaux massifs montagneux. D'Oudjda on se rend dans la plaine de Triffa par le *col du Guerbous*, d'où l'on peut aller vers la mer en suivant la vallée de l'oued Kiss, on gagne la rive gauche de la Moulouya par l'un des gués déjà cités ; la piste la plus fréquentée passe à Cherâa et à mechra Guerma (Pl. XXVI, fig. 1). Le grand chemin d'Oudjda à Fez est appelé *Mehadj es Soltane* ; il suit la partie centrale de la plaine d'Angad et passe à El Aïoun Sidi Mellouk et à Taourirt ; d'El Aïoun, on peut gagner le territoire des Beni bou Yahi, à l'ouest des Beni Snassen, en franchissant la Moulouya à mechra Moul el Bacha. La route du Sud coupe l'extrémité orientale des montagnes des Beni Yala au *col de Djerada*, de là on se rend directement soit à Berguent, soit à Guefaït sur l'oued Za. Depuis 1907, une route carrossable a été aménagée d'Oudjda à Martimprey par Aïn-Sfa, Taforalt, au sommet des Beni Snassen, et Sidi Mohammed ou Berkane ; l'infrastructure d'une autre route reliant directement Oudjda à Martimprey par le *Guebous* a été terminée, un tronçon a été en outre entrepris pour relier Berkane à Saïdia au travers de la plaine de Triffa.

Le service postal est régulièrement assuré entre l'Algérie et les principaux points de l'amalat. Un réseau télégra-

(1) *Taourirt* est un mot berbère qui signifie forteresse. L'attribution de ce nom à la nouvelle agglomération de Dar ech Chaoui prête à confusion. Dans ce cas j'aurai toujours soin de le spécifier.

(2) IBN KHALDOUN, T. IV, p. 139.

(3) *Istiqsa*, T. IX, p. 82.

phique permet les communications rapides; les lignes sont au nombre de quatre :

1° Marnia, Oudjda, Aïn-Sfa et Taforalt ;

2° Oudjda, Aïn-Sfa, El Aïoun, Mestigmar et Taourirt (Dar ech Chaoui) (1) ;

3° Marnia, Martimprey et Berkane ;

4° El Aricha, Berguent.

La région d'Oudjda, telle qu'elle vient d'être décrite, offre d'assez nombreuses ressources ; pourtant son avenir agricole est limité aux deux grandes plaines de Triffa et d'Angad qui sont susceptibles de fournir de grosses quantités de céréales. Les massifs montagneux sont à peu près infertiles ; chez les Beni Snassen quelques fonds de vallée comme Zegzel ont des vergers réputés, mais cela est dû à la présence de l'eau et à la ténacité des Berbères, qui ont réussi à faire fructifier ce sol ingrat (2).

(1) Depuis 1911 la ligne de Taourirt (Dar ech Chaoui) a été prolongée sur Merada et sur Dehdou.

(2) GENTIL L. (1908).

CHAPITRE II

Les Tribus

HABITAT ET ORIGINES

L'origine des populations de l'amalat d'Oudjda est tout à fait confuse ; les différentes races ayant contribué au peuplement de cette région se sont tellement mêlées, qu'il est devenu fort difficile de les reconnaître avec certitude. Le pays a subi de nombreuses invasions, tant berbères qu'arabes, si bien que les véritables autochtones ont dû disparaître en grande partie, ou tout au moins être noyés dans la masse des conquérants. Les traditions locales et quelques indications historiques permettent néanmoins de conclure que, en principe, les plaines sont habitées par des Arabes et les montagnes par des Berbères Zénètes ; mais ces deux races se sont pénétrées l'une l'autre, sans pourtant se fusionner ; elles ont ainsi formé une sorte de groupe ethnique dont les divers éléments ont de nombreux points de ressemblance. Les Berbères se sont quelque peu arabisés ; certaines fractions d'origine zénète ont même nettement oublié la langue de leurs ancêtres. D'autre part, les Arabes se sont berbérisés ; s'étant mis, dès le début de leur ruée à l'Ouest, au service des dynasties berbères, leurs usages ont été considérablement modifiés. Au cours de ces transformations dans le caractère des races zénète et arabe, c'est l'influence berbère qui a prévalu, parce que les Berbères ont toujours été les plus nombreux et que le pouvoir leur a été enlevé très tard au Maroc. Les éléments fixes de chacune des deux races ont conservé l'usage de leur langue propre, mais tous les Berbères connaissent aussi la langue arabe qui est très répandue.

On prétend que certaines fractions, classées habituellement parmi les Berbères, seraient issues de peuples chrétiens ayant habité le massif des Beni Snassen à l'époque romaine ; ces fractions sont désignées sous le nom d'*El Beqia* (le reste). Quelle part de vérité y a-t-il dans la tradition leur attribuant cette origine ? En l'absence de tout document, il est difficile d'émettre une opinion

qu'on ne peut appuyer sur rien de précis. Les *Beqia* représentent peut-être les épaves des anciennes populations autochtones, dont le souvenir se serait ainsi conservé, mais altéré par la légende.

Les tribus installées actuellement dans la région sont les suivantes :

Angad ;
 Beni bou Hamdoun ;
 Beni Hamlil ;
 Beni Mathar ;
 Mehaïa ;
 Groupe des cheurfa Oulad Mouley Hachem, Oulad Sidi
 Moussa el Berrichi et Oulad Sidi Ali ben Yahia ;
 Beni Hassane el Ghaba ;
 Beni Yala ;
 Zekara ;
 Beni bou Zeggou ;
 Tribus des montagnes voisines de l'oued Za ;
 Ahlaf ;
 Sedjâa ;
 Groupement de la zaouïa de Bou Amama ;
 Beni Snassen { Beni Khaled ;
 Beni Mengouch ;
 Beni Attigue ;
 Beni Ourimeche ;
 Beni Mahiou ;
 Triffa ;
 Beni Oukil ;
 Oulad Mansour ;
 Oulad el Hadj.

Les origines de ces tribus vont être examinées successivement. Il faut d'ailleurs remarquer que sur la plupart des points on est obligé de s'en rapporter aux traditions locales, les indications données devront donc généralement être considérées comme des probabilités et non comme des certitudes.

Angad

Les *Angad* habitent la plaine aux alentours d'Oudjda, ils vivent sous des tentes en laine. Cette tribu nomadisait autrefois jusque dans les chotts, au sud d'El Aricha ; depuis un certain temps elle s'est cantonnée sur son territoire et les douars ne font plus que des déplacements insignifiants.

Les *Angad* sont des Arabes originaires de la tribu de *Makil* ; ils descendent de la fraction des *Doui Obeïd Allah*,

dont les *Djaouna*, *Ghosel*, *Melarfa*, *Othmane* furent établis, vers 1358, entre Tlemcen et Oudjda et jusqu'à l'embouchure de la Moulouya par le sultan de Tlemcen, Abou Hammou II, avec lequel ils étaient alliés (1). Ces Arabes furent par la suite appelés *Angad*, du nom de la plaine dans laquelle ils étaient fixés. Le sultan de Tlemcen les avait placés là pour le couvrir contre les entreprises du royaume de Fez ; ils refoulèrent d'abord les Berbères dans les montagnes, mais ceux-ci refluèrent plus tard.

Les *Angad* furent pendant longtemps divisés par des querelles intestines (2). Vers 1780, un certain nombre d'entre eux, appartenant principalement aux *Djaouna*, furent raziés par leurs tribules et poursuivis dans la direction de Sidi Zaher ; un combat eut lieu vers la Tafna, les malheureux raziés furent encore battus. A la suite de ces événements, ils se réfugièrent dans la plaine d'El Gour, à l'est d'El Aricha, où ils se sont fixés ; ils sont maintenant connus sous le nom d'Angad el Gour (3). Plus tard, les Angad contribuèrent également à la formation du groupement arabe des Triffa comme on le verra plus loin.

Les *Angad* se divisent en *Mezaouir*, *Oulad Ahmed ben Brahim* et *Oulad Ali ben Talha* ; on dit que les Mezaouir seraient arrivés les derniers dans la plaine.

MEZAOUIR. — Chez les *Mezaouir* on compte trois fractions formant un certain nombre de douars :

1° *Mezaouir* ; douars : Oulad el Haouari, Oulad Messaoud, El Hemmal, Ed Douba et Oulad Chlih ;

2° *Mekhies* ; douars : Derafif, Ferarih, Oulad Sida, Sabilate, El Aasakria, Senaïna et Oulad el Missaoui ;

3° *Alsamna* ; douars : El Mâarif et quelques tentes des Hadachate, les autres sont passées aux Triffa.

OULAD AHMED BEN BRAHIM. — Les *Oulad Ahmed ben Brahim* ont également trois fractions :

1° *Haoura* ; ils n'ont rien de commun avec la tribu de même nom de la vallée de la Moulouya ; douars : Oulad Amor, Oulad Mimoun, Berarcha, Oulad Remouili, Oulad Hadjadj, Zeghamime et Guiatine ;

2° *Guenafda*, ainsi nommés parce qu'un de leurs ancê-

(1) MERCIER. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, pp. 286, 287. — IEN KHALDOUN, T. I, p. 120, T. III, pp. 437 et suiv.

(2) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, pp. 186, 187.

(3) *Trad. loc.*

tres ayant été laissé quelques instants seul dans son berceau, alors qu'il était enfant, sa mère aperçut à son retour une vipère qui allait le piquer, mais un hérisson (*guenfoud*) survint juste à point pour tuer la vipère ; douars : Douahi, Oulad ben Messaoud et Guenafda ;

3° *Beni Hassane* ; douars : Oulad Aaïad, Oulad Hamdoun, Oulad Melha, Oulad Naceur et Oulad Sidi Taleb.

OULAD ALI BEN TALHA. — Les *Oulad Ali ben Talha* se subdivisent aussi en trois fractions comme les précédents :

1° *Djaouna* ; ils seraient arrivés les premiers dans l'Angad et se seraient de suite établis autour de la source de Sidi Yahia ; douars El Ghelalis, El Mehamid, El Merahil, Oulad Amira et Djouadra, Oulad bon Aarfa, Haouaoussa et Oulad Berghioua ;

2° *Oulad el Abbes* ; douars : Meggra, El Ghomara, Oulad Sayah et El Hadjera, ce dernier n'a plus que quelques tentes ;

3° *Oulad Azouz* ; douars : Oulad Sâaïdi, Oulad Nouali, Oulad Ghezine et Oulad El Hadjadji.

Beni bou Hamdoun

Les *Beni bou Hamdoun* campent au nord de la plaine de Missionine, entre les montagnes des Beni Snous (Algérie) et celles des Beni Yala ; ils parlent la langue arabe et sont inféodés aux Angad. Ce sont des *merablines* qui seraient venus de la plaine d'Eghris, près de Mascara, à une époque inconnue. Sidi Djabeur, dont on voit la koubba au milieu du col de même nom, aurait conduit dans le pays les premiers arrivants.

Douars : Oulad Amor, Oulad Belkacem, Oulad Oqbani, Oulad ben Othmane, Oulad Saïd et Oulad Moussa ben Ahmed.

Beni Hamlil

Cette petite tribu dresse ses tentes dans la plaine de Missionine, à côté des Beni bou Hamdoun ; on y parle arabe. Comme les précédents, les *Beni Hamlil* suivent les Angad. Les *Beni Hamlil* sont originaires des *Oulad Makhlouf Khalfallah* du ksar Oudaghir de Figuig ; on les dit cheurfa. Vers 1700, leur ancêtre Abdallah ben Mhammed ben Azouz s'installa au milieu des *Ghemasis*, qu'il trouva fixés à Missionine. L'origine des *Ghemasis* est

inconnue. Abdallah ben Mhammed épousa une de leurs filles et devint ainsi leur parent ; c'est pourquoi l'on considère les Ghemasis comme faisant partie des *Beni Hamlil*. A sa mort Abdallah ben Mhammed laissa quatre enfants : Ali, Mhammed, Moussa et Othmane ; le dernier seul s'est éteint sans postérité.

Douars : Beni bou Hassane (c'est dans ce douar que se sont fondus les anciens Ghemasis, desquels il n'existe plus qu'une ou deux tentes), Oulad Moussa, Oulad Ali, Oulad Yahia ben Ahmed et Oulad Mezian.

Beni Mathar (1)

Les *Beni Mathar* gravitent autour de Ras el Aïn (Berguent), où ils possèdent des kasbas et des cultures ; ils cultivent également sur les rives de l'oued Charef. Les *Beni Mathar* sont Arabes et vivent sous la tente. Les uns les disent originaires des Renanema de l'oued Saoura ; ils en seraient venus à une époque indéterminée et seraient parents des Beni Mathar des environs de Saïda. D'après les autres ils seraient originaires de Seguiet el Hamra. Ils ont presque toujours lié leur fortune à celle des Mehaïa. Les principales fractions sont : les Oulad Kaddour, les Fokra, les Oulad Ben Aïssa et les Oulad Hammadi.

Mehaïa

Les *Mehaïa* sont des nomades, qui ont leurs campements depuis Naïma dans la plaine d'Angad et Sidi Moussa sur l'oued Isly jusqu'à Berguent, où ils possèdent une kasba en commun avec les Beni Mathar ; ils plantaient autrefois leurs tentes dans le chott el Gharbi et allaient jusqu'au chott Tigri ; ils emploient la langue arabe. Le noyau provient de la tribu *hilalienne* de *Athbedj*, fraction *Dahhak el Aïad*. Ces premiers Mehaïa furent transportés au midi de Tlemcen par le sultan abdelouadite Yarmoraecne ben Zian vers le milieu du xiii^e siècle (2) ; dans la suite des fractions d'origines diverses, parmi lesquelles des fractions berbères, se joignirent à eux.

(1) DE LA MARTINIÈRE et LAGROIX, T. I, pp. 178, 179. — Notice du capitaine Debacker.

(2) MERCIER. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale* p. 322.

La tribu des *Mehaïa* comprend trois grandes fractions : les *Oulad Barka*, les *Oussata* ou *Mehaïa el Ouost* (du milieu) et les *Achache*.

OULAD BARKA. — Douars : Oulad Embarek, dans lequel se trouve la famille des Oulad Brahami originaire des Oulad Djerir ; Heddada, originaires des Beraber ; Halalfa, originaires de l'Est (des tribus des Trafi ou des Oulad Ziad du territoire de Géryville) ; les Heddada et Halalfa forment la sous-fraction des Oulad Mâamar ; Oursefane, ils seraient des cheurfa de Seguiet el Hamra ; Rehamna, originaires des Doui Menia ; Oulad Saïd, originaires de Kenadsa ; Oulad Amrane ; Chebka et Sbitiine, ces deux derniers douars forment ensemble une sous-fraction spéciale qui, avec les Oulad Saïd et Oulad Amrane, constituent la sous-fraction des Oulad Khelifa. On donne les Chebka et Sbitiine comme descendant des premiers *Mehaïa* venus dans le pays, par conséquent des *Dahhak el Aïad* de la tribu de *Athbedj*.

EL OUSSATA. — Une version les fait descendre d'une femme des Angad appelée *Mehaïa*, ils seraient en grande partie *hilaliens* des *Athbedj* (1). Douars : Doui Khelifa ; Oulad Kari, comprenant une famille d'Oudaghir de Figuig dénommée Zerouala ; Oulad Abid et enfin les Zouala, originaires du Tafilalet

ACHACHE. — Ils sont formés de trois fractions :

Les *Oulad Selim*, qui seraient en partie originaires des Oulad el Hadj de la Haute Moulouya ; douars : Oulad Habal, Zouaïd, Nebariine, Mâatig et Louhag ; dans ce dernier douar se trouve la famille des Negagza, originaire des Hamyane ;

Les *Chouaker*, originaires des Beni Amar ; douars : El Kherarib, Hourmiine et Medafaïa ;

Les *Oulad Braz*, qui seraient originaires du Tafilalet ; quelques Laghouat de l'Est sont avec eux.

Cheurfa Oulad Mouley Hachem

Ces cheurfa sont originaires du Tafilalet ; ils vivent actuellement aux environs des Aouinet des Beni Yala. Les Oulad Mouley Hachem sont inféodés aux *Mehaïa*.

(1) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 180. — GOURGEOT, p. 52.

Cheurfa Oulad Sidi Moussa el Berrichi

Ils sont campés à Feïdet Mezaïda, à côté de l'oued Isly et aux environs de la kouïbba de leur ancêtre Sidi Moussa. Ce sont des cheurfa édrissites, ils suivent généralement les Mehaïa.

Douars : Oulad Sidi Abdallah et Hadadcha.

Cheurfa Oulad Sidi Ali ben Yahia

Ils campent à côté des précédents et se disent cheurfa édrissites. Ils seraient originaires du pays des Flitta, en Algérie, d'où leur ancêtre serait venu, il y a environ deux siècles, et se serait fixé dans l'Angad.

Beni Hassane el Ghaba

Ce petit groupe isolé proviendrait d'une tribu qui habitait primitivement entre Guefaït et Berguent. La tribu ayant été en partie détruite par les guerres, le marabout Sidi Mhammed ben Bouzian, de Kenadsa, aurait établi les débris dans la plaine d'Angad, sur des terres appartenant à sa zaouïa et situées à côté de Sidi Moussa sur l'Isly. L'installation des *Beni Hassane* dans l'Angad remonterait à la fin du xvi^e siècle.

Beni Yala

Les *Beni Yala* habitent des tentes faites le plus souvent avec des nattes en alfa ; leur territoire débordé la chaîne de montagnes qui porte leur nom jusqu'à l'oued El Haï, au Sud, et jusqu'aux djebels Zekara et Metsila, au Nord ; les principaux campements se tiennent à Tadouaout et à Tikhoubaye. En cas de danger, la tribu se réfugiait autrefois avec tous ses biens au sommet du Mehacer ; ce sommet, à pic sur toutes ses faces sauf au Nord-Ouest, est une véritable forteresse naturelle. Les *Beni Yala* passent pour être en majeure partie d'origine berbère, néanmoins ils parlent presque tous l'arabe.

La tribu comprend quatre fractions principales : *Oulad Moussa ben Amar* et *El Meharech* qui sont toujours dans une mutuelle dépendance, *Bou Helalen* et *Mezghennane* qui forment un autre groupe.

1° *Oulad Moussa ben Amar* ; ils se divisent en plusieurs

sous-fractions. Les Oulad Moumen ben Ahmed seraient venus du Mekam, montagne à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Berguent ; les Oulad Abderrahman, Oulad Ali ou Hebaïne et Oulad Amama seraient originaires des Beni Amer (Arabes de l'Est) ; les Bou Aklin, Beni bou Yala, Oulad el Hadj Mhammed et Oulad Abdallah seraient sortis des Beni Snassen.

2° *El Meharech* ; ils seraient originaires des Branes.

3° *Bou Helalen* ; ils forment plusieurs sous-fractions d'origines diverses. Les Kheloufine se disent Arabes originaires des Metalsa, on les croit aussi issus des Beni Khellouf (Djebala) ; les Mesâada seraient venus partie des Beni bou Saïd du territoire de Marnia, partie des Beni Metaref, sous-fraction des Hamyane ; les Debabra se disent Arabes et prétendent être arrivés de l'Ouest, leurs voisins les donnent au contraire comme originaires des Beraber ; les Fouaguig sont originaires de Figuig et les Ancouaouara seraient sortis des Haouara de Tafrata ;

4° *Mezghennane* ; on dit qu'ils venaient du Sahara lorsqu'ils se sont fixés dans le pays.

Beni Yala Sfassif

Les *Beni Yala Sfassif* campent dans le Metroh ; ils paraissent être surtout d'origine berbère ; cette tribu est sous l'influence des Beni bou Zeggou. On en fait généralement une fraction des Beni Yala, qui se serait séparée de la tribu mère à une époque inconnue ; les Beni Yala contestent de façon absolue aux *Beni Yala Sfassif* toute parenté avec eux.

Les *Beni Yala Sfassif* ont deux sous-fractions : les *Aksiouïne* et les *Amokhtaren*.

Zekara

Les *Zekara* occupent le djebel Zekara et une partie des plaines qui l'avoisinent. Ils habitent en général sous la tente, quelques fractions se sont installées dans des dechras. Les *Zekara* parlent berbère, les cheurfa qui se sont joints à eux ont appris cette langue.

De nombreuses versions ont cours sur les origines des *Zekara*. On les a présentés comme ayant la même origine berbère que les Beni Yala, dont ils se seraient séparés pour

former une nouvelle tribu (1). Une autre tradition les fait descendre d'anciens chrétiens et leur donne les Romains d'Afrique pour ancêtres (2). Les intéressés ne soutiennent pas sérieusement cette dernière opinion et ils nient avoir appartenu au groupement des Beni Yala, avec lequel ils n'auraient rien de commun. A considérer le type et la langue des *Zekara*, il semble qu'on se trouve simplement en présence d'un groupe berbère, ainsi que le fait justement remarquer M. Mouliéras (3). Cette tribu a toujours été un peu fermée, c'est la raison pour laquelle les Arabes n'ont pas manqué de faire circuler sur son compte les bruits les plus malveillants. Les *Zekara* sont souvent accusés d'irréligion, on va jusqu'à en faire des hérétiques (4). D'après une légende plutôt récente et colportée par les musulmans, ils auraient suivi l'erreur propagée au milieu du xvi^e siècle par un juif nommé *El Iafi ould El Aanoufi*. Ce juif vivait au temps du marabout Sidi Ahmed ben Youcef de Miliana, dont il chercha à corrompre les disciples. A la mort de Sidi Ahmed ben Youcef, il enterra près de lui un Coran préalablement dénaturé. Dans cet exemplaire, tout ce qui est licite pour les musulmans était devenu illicite et, réciproquement, toutes les actions interdites par la loi étaient présentées comme choses permises. El Iafi ould El Aanoufi invita les disciples du cheikh à creuser la terre à côté de la tombe du maître et, quand ceux-ci découvrirent le livre, il leur conseilla de suivre la règle qu'il leur traçait de façon aussi miraculeuse. Certains des adeptes de Sidi Ahmed ben Youcef se laissèrent convaincre ; ils appartenaient aux fractions suivantes : *Zekara*, *Oulad Sedira des Haouara*, *Beni Mahcen des Ghiata*, *Oulad Siida des Branes*, *Beni Medjdoul des Tsoul* et *Oulad Aïssa* des environs de Fez. Depuis cette époque, ces fractions, qui ne descendraient d'ailleurs pas d'ancêtres ayant professé le judaïsme, abandonnèrent la vraie religion enseignée par le Prophète. On raconte que les *kebar* de ces groupes dissidents auraient en leur possession des copies du Coran falsifié par El Iafi ould El Aanoufi ; un chérif actuellement domicilié à Oudjda, Mouley Hachem ben el Hadj el Madani, prétend même en avoir vu un chez les Ghiata, entre les mains du

(1) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 175.

(2) (3) MOULIÉRAS. — *Les Zkara*, p. 312 (1903).

(4) Voir MOULIÉRAS. — *Les Zkara*.

feqih (1) Abdesselam el Beqali, qui l'aurait volé aux Beni Mahcen.

La légende d'El lafi ould El Aanoufi ressemble étonnement à celle ayant cours en Algérie au sujet de la falsification de la Bible par un grand rabbin, qui aurait supprimé tous les passages relatifs à la venue du Prophète et à l'avènement de l'Islam ; il est possible que ce n'en soit qu'une nouvelle adaptation. Dans son ouvrage sur les *Zekara*, M. Mouliéras donne une version un peu différente. Le rôle d'El lafi est attribué à Amor ben Slimane, juif islamisé, qui serait l'ancêtre des *Rousma* (2).

Les *Zekara* protestent contre ces allégations et certifient qu'ils sont bien musulmans. Ils ajoutent qu'aucun motif d'ordre religieux ne les empêche de donner leurs filles en mariage à des étrangers ; s'ils refusent ces alliances, c'est qu'ils ne veulent pas s'en séparer. Quelles que soient leurs raisons, il n'en est pas moins certain que l'endogamie est la règle de cette tribu. De l'avis du plus grand nombre, les *Rousma* n'ont aucun caractère sacerdotal, ils sont tout simplement des marabouts considérés. A la vérité, les *Zekara* ont des tendances à s'isoler et à vivre entre eux, on vient déjà de le voir à propos des mariages. Lorsqu'ils se rendent à Oudjda ils n'entrent au bain maure qu'avec leurs contribules, ils attendent avant de pénétrer que les autres indigènes aient évacué le *Hamman*. Ils ont donc des coutumes spéciales auxquelles ils tiennent, comme tous les Berbères d'ailleurs ; dans ce monde conservateur ces coutumes peuvent avoir une origine très reculée. Il ne serait donc pas impossible que les *Zekara* soient de bonne foi en ne précisant pas la raison de leurs usages particuliers. Les Arabes ont, bien entendu, considérablement amplifié les singularités des *Zekara*, qui sont musulmans, mais leur foi est assez tiède et il est évident qu'ils négligent facilement les pratiques du culte ; leurs visites aux mosquées sont rares.

Après cette digression nécessaire, il reste à étudier le fractionnement de la tribu, ainsi que l'origine présumée de celles des sous-fractions pour lesquelles les traditions locales donnent quelques indications.

On distingue trois fractions principales : les *Akkmen* et les *Oulad Moussa* formant ensemble les *Cheraga* et les

(1) *Feqih*, au Maroc ce terme désigne tous les lettrés.

(2) MOULIÉRAS. — *Les Zekara*, pp. 304 (1904) et 1 à 4 (1905).

Oulad Mhammed ; il faut y ajouter le petit groupe des cheurfa *Oulad Sidi Ahmed ben Youcef et Milani*.

1° *Akkmen* ; sous-fractions : El Harasla, ils seraient cheurfa, leur ancêtre serait Sidi Ahmed el Morsli enterré à Tgafaït (Guefaït), quoi qu'il en soit, ce sont maintenant de véritables Zekara parlant le dialecte zenatia; Touachena; Beni Izzouat, ils croient être d'origine espagnole, il faut entendre par là qu'ils descendraient des anciens Maures andalous; Oulad Ali ben Yahia, ils seraient originaires des cheurfa Oulad Sidi Ali ben Yahia de la plaine d'Angad; Oulad ben Gana; Oulad bou Aasaker ;

2° *Oulad Moussa* ; sous-fractions : Oulad Moussa et Ighemouïn ;

3° *Oulad Mhammed* ; sous-fractions : Oulad Berrima, on les dit originaires des anciens Beni Merine; Zerachna; Oulad Bou Khelifa; Ibenaïsaïne, ils seraient venus des Beni Yala Sfassif; Oulad Hammou; Soualmia; El Mâaïcha, originaires des Beni Attigue; Oulad ben Lahcene, ils sont arrivés du Sahara, on ne sait rien de plus précis; Aadoudiine; El Kherarga; Qessouïne et enfin Rousma. Les *Rousma* venaient des Beni Attigue (Beni Snassen), lorsqu'ils se sont fixés dans le pays, probablement dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Les *Rousma* sont berbères, ils occupaient une grande dechra et constituaient une fraction importante de cette tribu. Certains disent que leurs ancêtres seraient les *Kerchillon*, peuplade ancienne des Beni Snassen qui aurait disparu lors de l'invasion zénète et à laquelle on attribue une origine romaine. Les *Rousma* étaient en lutte avec leurs voisins les Ahel Tazaghine, qui finirent par les chasser des Beni Snassen; c'est à ce moment qu'ils se réfugièrent chez les Zekara. Quelques familles se sont également retirées à Aghrem chez les Msirda du territoire de Marnia. On dit que les *Rousma* se seraient fait passer pour cheurfa auprès des Zekara; c'est ainsi qu'ils auraient acquis une assez grande influence religieuse, ils reçoivent des offrandes comme les Oulad Sidi Ahmed ben Youcef ;

4° Les *Oulad Sidi Ahmed ben Youcef* ne se sont pas assimilés comme les *Rousma*; ils connaissent la zenatia, mais ne l'emploient pas couramment, ils vivent un peu en marge de la tribu. Ces cheurfa ont pour ancêtre le grand marabout de Miliana Sidi Ahmed ben Youcef, qui fonda l'ordre des Youcefia; les Zekara sont leurs serviteurs religieux.

Beni bou Zeggou

Le territoire des *Beni bou Zeggou* s'étend de l'oued Bou Redim à l'oued Za dans le sens Est-Ouest; au Nord il empiète en partie sur la plaine d'Angad, il est limité au Sud par les montagnes des Oulad Bakhti. Les *Beni bou Zeggou* sont sédentaires, ils plantent leurs tentes dans la plaine où ils cultivent; quelques-uns ont des maisons au nord du massif montagneux, lequel n'est pas habité. Le fond de la tribu des Beni bou Zeggou est de race berbère, on y parle la langue zenatia.

On raconte quelquefois que les *Beni bou Zeggou* descendraient d'une femme chrétienne, mais cette légende ne repose sur aucun fondement; tout ce que l'on peut dire, c'est que le groupement paraît s'être formé autour d'un petit noyau d'autochtones, qui ont été absorbés par les nouveaux arrivants.

Les principales fractions sont : les *Oulad Moussa*, ils seraient cheurfa et originaires de Figuig; les *Haddiouine*, qui seraient autochtones; les *Oulad Ali*; les *Oulad bou Youcef*, qui se disent cheurfa édrissites, ayant habité autrefois chez les Beni Ouaraïne; les *Mesamda*, originaires des Beni Snassen; les *Oulad Tanhaoualet*, originaires des Metalsa; les *Oulad Ali ben Ahmed*, cheurfa venus d'Oudaghir (Figuig) il y a environ deux siècles.

Les Beni Yala Sfassif gravitent autour des *Beni bou Zeggou* qui, sous le sultan Mouley el Hassane, avaient aussi dans leur dépendance les tribus de la vallée de l'oued Za : *Oulad Bakhti*, *Beni Koulal*, *Oulad el Midi*, *Beni Chebel*, *Beni Oughar*, *Oulad Amor* et *Beni Oudjiguel*.

Tribus des montagnes voisines de l'Oued Za (1)

OULAD BAKHTI. — Les *Oulad Bakhti* sont de race berbère et habitent les environs de Guefaït; on les dit originaires des Beni Yala. Ils se subdivisent en Bekhata Fouaga et Bekhata Tatha.

BENI KOULAL. — Ils sont d'origine berbère et possèdent une kasba sur l'oued Za.

OULAD EL MIDI. — Ce sont des Berbères installés sur le

(1) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, pp. 167 à 170. — Notice du capitaine DEBACKER.

cours inférieur de l'oued Za ; ils ont quelques dechras, leur pays est montagneux et très difficile.

BENI CHEBEL. — Ces Berbères sont voisins des précédents ; ils habitent également dans une région très tourmentée.

BENI OUGHAR. — Ils sont Berbères et occupent quelques maisons sur la rive gauche de l'oued Za.

OULAD AMOR. — Cette tribu berbère est voisine des Oulad Bakhti ; ses membres vivent sous des tentes, quelques maisons leur servent de grenier. Les principales fractions sont : les Oulad Youb ben Yahia, les Souaïkh, les Oulad Amor ben Ali et les Oulad Youb.

BENI OUDJIGUEL. — Ils sont d'origine berbère, leur territoire s'étend au sud de celui des Oulad Amor ; ils vivent sous des tentes.

Ahlaf

Les *Ahlaf* sont de race et de langue arabe. Ils sont issus de la tribu *hilalienne* de *Makil* et habitent depuis très longtemps dans le voisinage de la Moulouya, ils ont également occupé autrefois la région de Taza (1). De nos jours la plus grande partie de la tribu est établie autour de Taourirt, sur les deux rives de l'oued Za.

Les *Ahlaf* se subdivisent en cinq fractions :

Les *Kerarma*, qui sont en majorité sédentaires et cultivent des jardins le long de l'oued Za. Au commencement du XIX^e siècle, à l'époque du cheikh Bouzian ech Chaoui, cette fraction avait la prédominance sur toutes les tribus de la région.

Les *Oulad Slimane*, ils sont surtout pasteurs et nomades ; c'est actuellement la fraction la plus influente dans le groupement des *Ahlaf*.

Les *Larbâa*, ils campent entre Moul el Bacha et le cours inférieur de l'oued Za.

Sous-fractions : Oulad Ali Mansour et Oulad Djemâa.

Les *Oulad el Mahdi*, qui se tiennent de préférence vers l'aïn Telouat.

Les *Ghefoula*, ils vivent en dehors de la tribu et nomadisent au-delà de l'oued Za, dans la plaine de Tafrata où ils sont mélangés aux Haouara.

(1) IBN KHALDOUN, T. I, p. 129.

Les *Ahlaf* ont avec eux quelques familles d'étrangers, qui sont en quelque sorte leurs clients, on les nomme *ashab* (compagnons). Les *ashab* sont commandés par un cheikh des Oulad Slimane.

Sedjâa

Les *Sedjâa* étaient campés autrefois dans la région d'El Aïoun Sidi Mellouk, ils nomadisaient jusqu'aux environs de Debdou. Depuis les événements roguistes la tribu s'est fractionnée en deux groupes; les *Sedjâa makhzen*, qui sont restés en deçà de l'oued Za, sur leur ancien territoire, et les *Sedjâa roguistes*, qui se tiennent dans la plaine de Tafrata au-delà de l'oued Za. Les *Sedjâa* sont de race et de langue arabe, leurs origines sont très mal connues; ils forment trois fractions principales : les *Cherguia* et les *Guenana*, campés en deçà de l'oued Za, et les *Flalga*, campés au-delà de la même rivière :

1° *Cherguia* ; sous-fractions : Oulad Youb, originaires des Beni Guil ; Meghizerate ; Oulad Djerahim ; Oulad Khelifa ;

2° *Guenana* ; sous-fractions : Lebabda ; Oulad Sebia ; Oulad Aïad ; Oulad Mhammed ;

3° *Flalga* ; sous-fractions : Oulad ben Saha ; Oulad Mbarek, leurs ancêtres seraient venus du Sahara ; Oulad bou Nadji ; Oulad Moussa ; Oulad Messaoud.

Grouperment de la zaouïa de Bou Amama

Ce grouperment est installé à El Aïoun Sidi Mellouk sur le territoire des *Sedjâa*, il est de race et de langue arabe, mais très mélangé.

Bou Amama, qui est mort en 1908 à Bou Redim et a été inhumé à El Aïoun (Pl. XXIX, fig. 1), est bien connu pour avoir fomenté le soulèvement du Sud-Oranais en 1881. Il naquit au Maroc d'une famille obscure des *Oulad Sidi Tadj*, fraction des *Oulad Sidi Cheikh* ; il était encore en bas âge quand ses parents vinrent se fixer à Mograr (1). La question de savoir si les *Oulad Sidi Tadj* appartiennent aux *Oulad Sidi Cheikh Gheraba* ou *Cheraga* a été discutée; les avis sont partagés, mais il y a de fortes présomptions pour qu'ils soient *Cheraga* (2) ; c'est pourquoi les *Oulad*

(1) GRAULLE. — *Insurrection de Bou Amama*, p. 7.

(2) GOURGEOT, p. 16 à 22.

Sidi Tadj et par conséquent *Bou Amama* sont considérés comme algériens.

Lorsque la révolte de 1881 eut été étouffée, *Bou Amama* s'éloigna de la frontière algérienne et réunit autour de lui un noyau de fidèles, comprenant une majorité de dissidents, principalement Channba. Tous ces individus de sac et de corde avaient dû se soustraire par la fuite aux châtiments que leur auraient valu de nombreux méfaits commis sur le territoire algérien. Telle est l'origine du groupement quelque peu cosmopolite de la zaouïa. *Bou Amama* séjourna au Gourara, à Figuig, puis il dut se retirer progressivement sur le Nord à mesure que notre occupation s'étendait vers le Sud. Au moment de l'apparition du prétendant Bou Hemara, il ne manqua pas de soutenir le parti de cet agitateur ; l'occasion était bonne pour pêcher en eau trouble. En mai 1904, il s'installa à Guefaït avec huit cents tentes qui avaient embrassé la cause du Rogui, mais, pillé par les Beni Mathar, les Oulad Amor et les Beni Yala, il se transporta chez les Zekara (1). Pendant la période de lutte contre les forces du Makhzen, il se tint de préférence dans la région des Zekara et des Beni bou Zeggou, pour installer enfin sa zaouïa et sa suite aux alentours de la kasba d'El Aïoun Sidi Mellouk, quand le Makhzen cessa ses tentatives de ce côté. A la mort de *Bou Amama* le groupement de la zaouïa est passé sur l'autorité de son fils Tayeb.

Beni Snassen

La plupart des fractions des *Beni Snassen* habitent des dechras entourées de vergers dans les vallées arrosées, ou de massifs de figuiers de Barbarie dans celles qui sont pauvres en eau ; le seul groupe important qui vive entièrement sous la tente est celui des Beni Mahiou. Les *Beni Snassen* occupent le pâté montagneux qui porte leur nom, ils débordent dans les plaines de Triffa et d'Angad, où ils font leurs principaux labours ; cette confédération parle la langue berbère.

Les *Beni Snassen* sont en majorité Zénètes, ils comprennent néanmoins quelques fractions d'origine arabe ; on prétend, en outre, que les fractions dites *El Beqia* descendent des Romains d'Afrique, qui auraient en parti-

(1) MOULIÉRAS. — *Les Zkara*, p. 117 à 122 (1905).

culier donné naissance à une peuplade de la montagne connue sous le nom d'*Oulad Kerchillou*. Quelle que soit la race à laquelle appartenaient les anciens autochtones, ils ont certainement été refoulés ou absorbés par les envahisseurs. Les Zénètes, qui habitaient principalement l'Aurès, ont dû se porter sur l'Ouest au commencement du VII^e siècle, après la défaite de la *Kahina* par les Arabes (1). En 1068, les Zénètes étaient en grand nombre dans la province d'Oran ; leur principale ville était Tlemcen qu'El Bekri appelle « le centre des tribus berbères » ; ils devaient être là depuis longtemps (2). D'après la tradition, les *Beni Snassen actuels* étaient installés près de Mascara, la conquête musulmane les refoula ensuite dans la montagne où ils sont maintenant ; ils furent contraints de chasser, après de longues luttes, les *Beni Ielloul* qui l'habitaient (3). Les *Beni Ouallas*, fraction des *Beni Merine*, auraient été parmi les premiers occupants zénètes du massif et des plaines avoisinantes. Plus tard, les Zénètes durent se cantonner dans la montagne, quand les Arabes *makiliens* s'emparèrent des plaines. Les différentes fractions qui composaient à cette époque le groupe des *Beni Snassen* se sont souvent modifiées depuis, certaines ont disparu ou ont quitté le pays comme les groupes importants des *Oulad Ibrahim* et des *Rousma*, d'autres au contraire sont arrivées de l'extérieur. Quelques fractions passent pour être d'origine juive, mais, si le fait est exact, il est probable qu'on se trouve en présence de descendants de *judéo-berbères* ou de *berbères judaïsés*. Les *Beni Snassen* se fractionnent actuellement en quatre tribus, qui sont de l'est à l'ouest du massif : les *Beni Khaled*, les *Beni Mengouch*, les *Beni Alligue* et les *Beni Ourimeche*. On peut y ajouter les *Beni Mahiou*, parce que quoique faisant nominalelement partie des *Beni Ourimeche*, auxquels ils sont inféodés, ils ont néanmoins une vie tout à fait à part.

BENI KHALED. — La tribu s'est formée sous le patronage de Sidi Khaled, chérif édrissite qui a son tombeau vers Aïn-Temouchent, en Algérie ; s'il existe dans la montagne des descendants de ce saint personnage ils se trouvent probablement chez les Ahel Taredjirt. Les *Beni Khaled*

(1) CARETTE, p. 152.

(2) CARETTE, p. 133.

(3) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 196.

comprennent trois grandes fractions : les *Ahel Taredjirt*, les *Beni Drar* et les *Oulad Ghazi*.

1° *Ahel Taredjirt* ; ils sont en majorité Berbères et habitent des maisons.

Les principales sous-fractions ont des origines diverses : les Ibencharen sont en partie originaires des Oulad Nhar (Arabes d'El-Aricha) ; les Oulad Zaïm sont en partie originaires des Oudeïa ; les Bou Allal seraient sortis des Beni Yala ; les Rehamna se disent cheurfa édrissites ; les Oulad Ghaïou seraient *Beqia* ; les Becharir sont très mélangés. D'autres sous-fractions, également très anciennes dans le pays, ont des origines inconnues, telles sont : les Ahel Tagherabt, les Nedjadjera, les Oulad el Gadi, les Beni Talest.

2° *Beni Drar*. Ils sont surtout Arabes ; beaucoup vivent sous la tente.

Sous-fractions : Ahel Tanout, ils se disent cheurfa édrissites venus de l'Ouest et auraient pour ancêtre Sidi Youcef el Hadj ; les Beni Segmimane, on les croit originaires des Beni bou Saïd, du territoire de Marnia ; les Kizennaïa, originaires du Rif ; les Oulad el Hammam, issus des Arabes de Garet, à l'ouest du massif des Kibdana et vers l'aïn Zahio ; El Aïdane, originaires des Beni Mestar, près de Tlemcen ; les Oulad Aïssa auraient des frères chez les Oulad Mansour, parmi eux se trouvent les Aarara, originaires des Beni Yala, et les Oulad Tahar, originaires des Beni Guil ; les Oulad Hammou, venus des Hamyane ; les Cheraga, issus des Oulad Mimoun, à l'est de Tlemcen ; les Oulad Tadjer, originaires du Rif ; les Oulad Meryem, ils seraient *Beqia*.

3° *Oulad Ghazi*. Ils sont presque tous Berbères ; le plus grand nombre des Oulad Ghazi habitent des maisons.

Sous-fractions : Les Ahel bou Ammala, originaires des Beni bou Saïd ; les Oulad el Bali, de même origine ; les Ahel Tizi et les Ziamba venus d'une même tribu du Rif, mais qui se sont séparés par la suite ; El Mekakra, certains les disent *Beqia*, on croit aussi que leur ancêtre serait venu d'Achouraḡ chez les Msirda du territoire de Marnia, il n'aurait d'ailleurs pas été originaire de cette tribu, mais de l'ouest du Maroc ; Ouchanen, ils seraient cheurfa édrissites venus de l'Ouest ; les Oulad Mongar, comprenant trois sous-fractions d'origines différentes : les Hamamouchen, originaires des Beni Khellouf (Beni Mengouch), les Ahel Kelâa, originaires des Beni Koulal, et les

Ikhezzanen, dont l'ancêtre était un homme des Guelaya, joueur de *zamar*.

BENI MENGOUCH. — Cette tribu aurait été formée par une fraction des *Beni Resoughen*, branche des *Beni Toudjin*, qui étaient eux-mêmes une ramification des *Beni Badin*, du groupe des Zénètes *Beni Ouacine*. Les *Beni Mengouch* habitaient sur les bords du Chélif, au sud de l'Ouarensenis ; ils seraient sans doute restés dans la montagne, en 1250, lorsqu'ils suivirent Yarmoracene, qui fut battu vers Taza par les Merinides (1). Les *Beni Mengouch* actuels comprennent des éléments d'origines diverses, mais en majeure partie de race berbère ; ils forment le groupe du nord généralement connu sous le nom d'*Oulad Ali* ou *Ammas*, et le groupe du sud, lequel se subdivise en *Beni Marissen Dekhala* ou *Ahel Sefrou*, *Beni Marissen Barraniine* (*Bessara* et *Beni Mimoun*) et *Beni Khellouf*.

1° *Oulad Ali* ou *Ammas*. — Les principales fractions sont les *Beni Ouaklane*, d'origine berbère ; les *Ahel Khellad*, qui seraient venus de Figuig au commencement du XVIII^e siècle, on trouve avec eux les *Oulad Harrou* qui seraient *Beqia* ; les *Beni Abdallah*, originaires des *Oulad Amor* de la rive gauche de l'oued Za, une de leurs sous-fractions serait également formée de *Beqia* ; les *Oulad bou Ghenem*, certains supposent qu'ils sont arrivés du Rif et appartiendraient à la famille berbère des *Beni Toudjin* ; les *Ahel Teraret*, ils seraient Berbères et originaires du ksar el Maiz de Figuig ;

2° *Ahel Sefrou*. — Les *Beni Marissen Dekhala* seraient ainsi nommés depuis l'arrivée dans le pays, au commencement du XVIII^e siècle, de quelques familles du ksar de Sefrou des environs de Fez ; ces familles étaient peu nombreuses. Les *Ahel Sefrou* sont très mélangés.

Sous-fractions : *Oulad Ourrou*, une partie proviendrait des *Beqia* et l'autre des *Zekara* ; *Oulad Salah*, leur ancêtre serait venu du Sahel (littoral de l'Atlantique, vers le Sud) ; *Oulad Ben Aaïni*, ils seraient cheurfa de la famille de Mouley Abdelkader et étaient auparavant fixés au Sahara ; *Oulad Sidi Ali el Bekkaye*, originaires des *Beni Oukil* ;

3° *Bessara*. — Sous-fractions : *Oulad el Bali*, originaires

(1) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, pp. 197, 198. — MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, p. 187. — IBN KHALDOUN, T. IV, pp. 6 et suiv.

des Ahlaf (Arabes) ; Oulad Boudchich, parmi eux se trouvent quelques cheurfa venus du Sahara ; Oulad Dira, quelques familles sont très anciennes dans le pays, mais le plus grand nombre sont issues de cheurfa de l'Est et de la descendance de Sidi Mohammed el Haouari ; Oulad Aïssa, originaires du Rif ; Oulad el Hadj, certains sont cheurfa des Oulad Bou Azza et les autres seraient *Begia* ;

4° *Beni Mimoun*. — Une de leurs fractions est formée de cheurfa originaires du ksar Oudaghir à Figuig ; les autres : Keracha, Oulad Moussa, Mouzzouren, Amranen, sont de race berbère et fixées depuis très longtemps dans la montagne ;

5° *Beni Khellouf*. — Sous-fractions : Zerazra, originaires du Sahel ; Chemalla, originaires des Beni bou Saïd ; Dar el Hamra, les uns sont de très anciens occupants de la montagne et les autres sont originaires des Beni bou Yahï ; Oulad Abd el Hak, venus de l'Est ; Oulad Djaber, originaires des Beni bou Hamdoun ; Oulad Moussa ou Mhammed, cheurfa venus des Beni bou Yahï ; Kâaoucha, en partie originaires des Beni Hamlil et en partie des Guelaya ; Chahalfa, ils descendraient de *zenati Khalifa*. C'est un personnage légendaire qui se serait emparé du pays, dont il devint le maître tout puissant à l'époque où les gens n'étaient encore armés que de lances et de flèches ; il serait arrivé suivi de sa tribu et aurait soutenu de nombreuses luttes contre les tribus arabes. La légende en fait un grand chef berbère, originaire des Aït Youssi du Maroc d'après les uns, des Zouaoua de Kabylie d'après les autres, certains disent même qu'il serait venu de Syrie. On trouve ensuite les Ahel Tinisane, originaires de l'ouest du Maroc ; les Bezzeghouden, sortis d'une tribu de l'Est, leur ancêtre serait Sidi Ali ben Zoura ; les Oulad ben Tahar, cheurfa venus de l'Ouest, ils descendent de Mouley Abdes-selam Bettiouene, ils seraient des Oulad Sidi Cheikh Gheraba.

BENI ATTIGUE. — Les *Beni Attigue* forment deux groupes principaux : les *Beni Attigue Dekhala* ; fractions : *Taghasrout*, *Oulad Ali ben Yacine*, *Beni Amïer*, *Beni Hammad*, *Tazaghine* et les *Beni Attigue Barraniine* ; fractions : *Beni Moussi el Aatache*, *Beni Moussi Roua*, *Beni bou Yala*, *Beni Mimoun*. Ces fractions sont presque entièrement composées de Berbères ; le nom des *Beni Attigue Barraniine* semble indiquer qu'ils comprennent une majorité

d'étrangers venus dans le pays postérieurement aux *Dekhala* ;

1° *Taghasrout*. — Sous-fractions : Oulad el Hebil, ils se disent cheurfa descendants de Sidi Bou Azza el Gharbi ; Ahel Tanout, provenant partie des Msirda, partie des Kebdana ; Oulad Zbaïr, ils ont des frères près de Nemours et chez les Beni bou Yahï de la rive gauche de la Moulouya ; Gherarfa ; Ahel Tiza, cheurfa qui auraient la même origine que les Oulad el Hebil ; Zeraoula, ils seraient frères des Oulad Abid des Mehaïa el Ouost ;

2° *Oulad Ali ben Yacine*. — Sous-fractions : Oulad Boudjida, originaires des Beni Guil ; Beni Amar, ils seraient *Beqia* ; Oulad Ben Tekhalet, Zénètes fixés dans le pays depuis une époque très reculée ; Houaïsaïne, leurs ancêtres auraient appartenu à la religion juive, ils tissaient des effets de laine. Il y aurait encore chez les Oulad Ali ben Yacine une famille de *Rousma* forgerons ;

3° *Beni Amiier*. — M. Mohammed ben Rahal a écrit que cette fraction portait un nom juif, laissant ainsi entendre qu'elle pourrait être d'origine juive (1) ; les traditions locales sont muettes à ce sujet.

Sous-fractions : Oulad Mâamar, cheurfa ayant pour ancêtre Sidi Yaya ben Brahim, ils ont des frères aux Beni Mengouch ; Oulad Moussa ou Mhammed, venus des Beni Khellouf ; Oulad Mohammed el Amar, dechra d'Arabes ; Oulad ben Azza, Zénètes sortis des Beni Khaled ; Oulad Azzî, cheurfa originaires de Figuig ; on trouve en outre des *Beqia* chez les Beni Amiier ;

4° *Beni Hammad*. — Une partie de cette fraction serait venue des Beni Amer, Arabes de l'Est ; les Ihamden sont des Zénètes originaires de l'Est ; les Ahel Takerchalt descendraient d'un nègre du nom de Hammadi, qui était esclave du chérif Sidi Mohammed ou Yahia enterré aux Beni Hammad ; ses enfants, devenus libres, s'allièrent à des femmes berbères, de sorte que le sang noir n'est plus guère apparent chez les Ahel Takerchalt ; les Aladjedine sont en partie originaires des Kebdana, une de leurs familles, celle des Oulad Salah, serait formée de *Beqia* et de Tsoul ;

5° *Tazaghine*. — Cette fraction comprend des gens originaires des Kebdana ; les laïden seraient *Beqia*. Taqarboust est une dechra occupée par les cheurfa Oulad Mouley

(1) MOHAMMED BEN RAHAL, p. 14.

Mohammed el Aïachi, sortis des Oulad Mouley Mohammed de Yambo. Ces derniers ont beaucoup essaimé, car on en trouve aux Beni Nougâ (B. Ourimèche) et chez les Trara de Nédroma ; ils ont également des frères aux Beni Bou Zeggou, chez les Ahel Talmest. A Tazaghine, on trouverait encore deux familles d'*Oulad Ibrahim*, que certains classent parmi les *Begia* et une famille de *Rousma* exerçant le métier de forgeron ;

6° *Beni Moussi el Aatache*. — Ce nom de Beni Moussi de la soif leur vient de ce qu'ils habitent un territoire très pauvre en eau.

Sous-fractions d'origines diverses : Oulad el Mir, Oulad Allou, Oulad Bouchaba, El Bezzazi ;

7° *Beni Moussi Roua*. — Cette fraction est ainsi nommée du nom de l'oued dans la vallée duquel elle est installée.

Sous-fractions : Ahel Djeder ; Arhala ; Oulad Ali ; Oulad el Aasri ou Aassara que l'on dit *Begia*, ils auraient habité auparavant chez les Beni Moussi el Aatache à la dechra Sidi Bou Kerama, ils venaient alors d'Aoullout où ils avaient été fixés quelque temps après avoir quitté leur première résidence chez les Beni Mengouch, près du Ras Foughal ; les Oulad bou Aakel, ils seraient originaires des Sedjâa ; les Oulad et Tob ou Oulad Tebib, qui descendraient des *Begia* par les *Oulad Ibrahim* ;

8° *Beni Bou Yala*. — Sous-fractions : Oulad Oulion, cheurfa dont l'ancêtre est enterré aux Beni Ourimeche ; Kâamcha ; Djâalate ; El Betatma ; Oulad Hadoud, cheurfa dont l'ancêtre se nommait Sidi Messaoud ;

9° *Oulad Mimoun*. — Sous-fractions : Oulad Bou Tayeb, Arabes *djouad* (1), originaires des Oulad Sghir des Triffa ; Oulad Abdelkrim ; Oulad Bourdjonane et El Qouaretia qui seraient *Begia* ; Oulad Mahdi ; Oulad Boutchiche.

BENI OURIMECHE. — Les *Beni Ourimeche* sont pour la plupart d'origine berbère, ils se divisent en cinq fractions principales : les *Oulad Abbou*, les *Oulad Ali Chebab*, les *Beni bou Abdessied*, les *Beni Nougâ* et les *Ahel Tagma* :

1° *Oulad Abbou*. — Cette fraction se serait formée sous le patronage d'un nommé Abbou, originaire de la tribu des Tsoul.

Sous-fractions : Rislane, Zénètes dont les ancêtres seraient venus de l'Est vers le xv^e siècle, des gens de l'Ouest

(1) C'est-à-dire de famille noble.

auraient ensuite fixé leur résidence au milieu d'eux ; Oulad Yahia ou Ahel Titest, ils sont donnés comme autochtones, cela indiquerait tout au moins qu'ils occupent le pays depuis fort longtemps ; Zâara, seraient comme les précédents très anciens dans le pays, parmi eux se trouvent quelques familles originaires des Beni Oukil ; Oulad Boukhris, ils se disent frères des Oulad Yahia, sauf les Oulad el Bachir venus de l'Est ou bien de la tribu des Metalsa à une époque récente et les Oulad el Hamel, originaires des Angad el Gour ;

2° *Oulad Ali Chebab*. — Ils seraient moins anciens dans le pays que les Oulad Abbou ; c'est un homme des Beni Ouaraïne qui aurait donné son nom à la tribu.

Sous-fractions : Oulad Yacoub, originaires des Beni Ouaraïne ; Oulad Yahia ou Youcef, en partie originaires des Doukkala ; Oulad Mahdi, très anciens occupants du territoire où ils vivent actuellement ;

3° *Beni bou Abdessied*. — Sous-fractions : Hararda, originaires des Metalsa, leur ancêtre se nommait Harroud ; Oulad ben Amar ou Ali, originaires des Oulad Settout ; Ahel Kerdad ; Oulad Boubekour ; Oulad Raho ; Oulad el Attaf ; toutes ces dernières familles sont très anciennes dans le pays, on ne connaît plus leurs origines ;

4° *Beni Nougā*. — Sous-fractions : Oulad Temime, ils sont formés des Oulad el Baroudi, cheurfa originaires de Figuig, et des Ahel ez Zaouïa, originaires des Beni Koulal et des Oulad el Midi ; Oulad Ouzrou, originaires du Rif ; Oulad Mohammed, parmi eux sont les Oulad Kennine, venus partie de familles de cheurfa du Tafilalet et partie de cheurfa des Beni Oukil ; El Greb, originaires partie des Arabes de l'ouest de la Moulouya et partie des Beni bou Zeggou ;

5° *Ahel Tagma*. — Les Ahel Tagma sont considérés comme les plus anciens occupants du pays ; on trouve parmi eux une fraction de *Beqia*.

Sous-fractions : Oulad Yacoub, ils seraient venus de l'Est à une époque reculée ; Oulad Abd es Sadok, très anciennement fixés dans le pays ; Oulad bel Kheir, ils ont le teint foncé et se disent issus des *Abid* ou garde noire du sultan Mouley Ismaïl. Il reste chez les Ahel Tagma quelques tentes éparses d'Oulad ben Mechâal, qui vivaient autrefois avec le Hararda chez les Beni bou Abdessied ; ces Oulad ben Mechâal seraient les descendants du fameux juif *Mechâal*,

qui fut tué vers 1665 par le sultan Mouley er Rechid (1). D'après les traditions locales, *Mechâal* était riche et puissant et commandait à tous les *Beni Snassen* ; les avis sont très partagés sur la question de savoir s'il était juif ou simplement païen ; il avait, paraît-il, sa kasba chez les *Beni bou Abdessied*.

BENI MAHIOU. — Les *Beni Mahiou* ne seraient fixés dans le pays que depuis environ quatre siècles ; ils seraient originaires des Beni Ouaraïne et descendraient de Cheikh Mahiou. Cette fraction occupe l'extrémité ouest du massif des Beni Snassen, en bordure de la Moulouya ; elle déborde un peu au-delà de cette rivière.

Les sous-fractions sont : Ahel el Massine, El Mesamda et Beni Aabdi.

Triffa

Les *Triffa* sont de race et de langue arabe ; ils ne constituent pas une tribu. On appelle *Arabes Triffa*, du nom de la plaine qu'ils habitent, les gens appartenant aux trois fractions suivantes : *Oulad Sghir*, *Atsamna* et *Haoura*. Ces fractions faisaient autrefois partie de la confédération d'Angad, elles ne sont passées dans la plaine de Triffa que vers 1830, parce que leur soff avait été battu par le soff opposé des Angad. Pour s'établir dans cette plaine, les *Haouara* sollicitèrent l'autorisation des Beni Ourimeche, les *Atsamna* celle des Beni Khaled et les *Oulad Sghir* celle des Beni Attigue. Il dut intervenir à cette époque un arrangement à l'amiable ; cet arrangement sera ensuite devenu définitif avec le temps.

1° *Oulad Sghir*. — On dit les *Oulad Sghir djouad* ; leur ancêtre serait venu du Sahara ; au xviii^e siècle ils habitaient la plaine d'Angad, près de Sidi Bou Houria, actuellement ils plantent leurs tentes à l'est de Sidi Mohammed ou Berkane. Quelques Beni Oukil suivent leur fortune et vivent avec eux.

Douars : Oulad Abderrahman, Oulad bou Smir, Chenen.

2° *Atsamna*. — Les *Atsamna* sont originaires des Mezaour ; cette fraction aurait eu autrefois une situation prépondérante dans tout l'Angad, depuis la Tafna jusqu'à

(1) ABOULQACEM BEN AHMED, p. 14.

l'oued Bou Redim. Leur territoire s'étendait autour de Mâazouz et de Kerkour el Miad ; ils étaient les serviteurs religieux de Sidi Abdallah ben Azza, chérif originaire d'Ouadaghir à Finguig, l'ancêtre des Oulad bou Azza de Taredjirt. Au commencement du xix^e siècle, Salah bou El Gueddam, des Kerarma, rassembla les Ahlaf, Haoura de la Moulouya, Beni bou Zeggou, Beni Koulal, Beni Fachat, Oulad Amor et tomba sur les Angad qui furent complètement pillés ; c'est depuis cette époque que la confédération d'Angad aurait commencé à se désunir, ces événements auraient été le prélude de l'exode ultérieur des *Usamna*. Les *Usamna* campent actuellement à l'est de Berkane.

Douars : El Khodra, Oulad Nadji, Aabada, Mekhalif.

3° *Haouara*. — Les Haouara de Triffa seraient issus des Haouara de Msoum, à l'ouest de la Moulouya. Ils seraient venus se fixer dans l'Angad, à Zebboudja près d'El Aïoun, avant le xviii^e siècle ; ils campent maintenant à l'ouest de la plaine de Triffa.

Douars : Oulad Hamida, Zedadgha, Châanine, Oulad Daho, Riâte.

Beni Oukil

Les *Beni Oukil* sont marabouts, ils prétendent être des cheurfa édrissites. D'après les uns, l'ancêtre de la tribu, qui aurait pris son nom, serait Sidi Boukil, lequel était fixé chez les Beraber, sur la haute Moulouya ; d'après les autres, les *Beni Oukil* descendraient de Sidi Aïssa et Sidi Ali el Bekkaye, qui seraient venus de Seguiet el Hamra. Les *Beni Oukil* de la région d'Oudjda forment quatre groupes : les *Beni Oukil d'Angad*, les *Beni Oukil de Triffa*, les *Beni Oukil d'El Aïoun* et les *Beni Oukil de la région Moulouya-Za*.

1° *Groupe de l'Angad*. — Ce groupe comprend quatre douars : Oulad Sidi Abdallah, Serardja, Bou Houriate et Chetaba. Les Oulad Sidi Abdallah seraient les plus anciens *Beni Oukil d'Angad* ; l'un d'eux donne ainsi sa généalogie : Mostefaould Mohammed,ould el Hadj el Haoussine,ould el Hadj Boumedien,ould Sidi Abdallah ; leur établissement dans le pays remonterait donc aux environs de 1760. Leur douar campe dans la plaine de l'oued Isly ; tous ses personnages marquants ont été enterrés à Aïn Sfa, où ils ont sept koubbas, parmi lesquelles celle de Mohammed

ben Abdallah sur la gara, celles de Sid el Hadj Boumedien, Sid el Hadj Moussa et Sidi Touama dans les jardins. Le douar Serardja se tient vers les jardins de Sidi Moussa, sur l'oued Isly, le douar Bou Houriate à Remila, un peu au delà de Sidi Soltane, enfin le douar Chetaba à Sidi Soltane ;

2° *Groupe de Triffa.* — Il comprend quatre douars : Oulad Aïssa, Oulad Meyriem, Oulad Boumedien et Oulad Belkacem. Tous ces douars sont passés dans la plaine de Triffa en même temps que les Oulad Sghir, c'est à dire vers 1830 ;

3° *Groupe d'El Aïoun.* — Les *Beni Oukil d'El Aïoun* sont appelés *Beni Oukil et Mouakhikhe*, du nom de leur ancêtre Sidi Makhoukh, qui a sa koubba près des sources (Pl. XXVIII, fig. 2) ; ils sont peu nombreux ;

4° *Groupe de la région Moulouya-Za.* — Il est connu sous le nom d'*Oulad Sidi Moussa* et forme deux commandements distincts :

Le premier comprend les Oulad Hammou, campés autour d'aïn Telouat, et les Oulad Ahmed, installés sur l'oued el Ksob. Les Oulad Mbarek de la rive gauche de la Moulouya se rattachent à ce commandement.

Le second est composé des Oulad Ali et Oulad el Feqih, Oulad Zerrouk, Oulad Mohammed et Oulad Boumedien : ces fractions sont fixées de l'oued Za à Moul el Bacha.

Il y a d'autres Beni Oukil en assez grand nombre à l'ouest de la Moulouya : dans la plaine de Garet et chez les Kbdana. Les *Beni Oukil* sont très considérés comme marabouts, mais une seule de leurs familles, celle des Oulad el Hadj Boumedien du douar Oulad Sidi Abdallah, a des serviteurs religieux dans l'amalat : chez les Bessara des Beni Mengouch, les Aarara des Beni Khaled, les Oulad Kari des Mehaïa et les Mezaouir des Angad.

Oulad Mansour

Le fond de la tribu est arabe de mœurs et de langue, son territoire comprend les collines de Guern ech Chems et la plaine située entre ces collines et la mer. Cette tribu aurait tiré son nom de la fraction des Oulad Mansour de la tribu des Mâaziz au nord de Marnia, dont une partie est venue, il y a trois à quatre siècles, se fixer sur le cours inférieur du

Kiss (1). Les premiers occupants de la plaine étaient les Oulad Brahim des Beni Mengouch, ils s'y seraient installés vers le début du ^x^e siècle. On trouve encore des Oulad Brahim chez les Beni Mengouch, à la dechra Bezzeghouden ; il ne reste plus que deux tentes de cette origine dans la tribu actuelle des *Oulad Mansour*.

Douars : Oulad Mhammed Boumedes, ils sont venus des Ahel el Oued (Beni Ourimeche de la vallée de Tagma) ; Oulad Raho Boumedes, de la même origine que les précédents ; Oulad Bounoua et El Mâarif, d'origine inconnue ; Aarara, en partie originaires des Aarara des Beni Drar, auxquels de nombreux étrangers se sont accolés ; Sâasâa, certains sont originaires des Oulad Settout, les autres sont venus de différents côtés, principalement de l'Ouest, de la tribu des Rehamna ; Oulad bel Kheir, originaires des Cheraga du Maroc ; Oulad Ramdan, originaires des Oulad Mansour el Kherouâa de la tribu des Mâaziz près de Marnia ; Oulad Mohand, de la même origine que les précédents ; Châachâa, une tente, celle de Bou Djebara, provient des Oulad bou Châaïb des Msirda, le restant du douar a été peuplé par des nègres d'origines diverses ; Beni Moussi, ils seraient cheurfa et ne seraient venus dans le pays que vers le début du ^{xix}^e siècle, laissant leurs frères dans la plaine de Garet à l'Ouest de la Moulouya ; Cherarba, originaires des Sedjâa, on les appelle Sedjâa el Aardia et ils sont arrivés chez les *Oulad Mansour* à une époque récente ; Oulad Sidi Mansour, ils seraient cheurfa et originaires de l'Ouest, leur ancêtre était appelé Mohand ben Mansour bou Kerker. S'il faut en croire certaines versions, ce serait ce chérif qui aurait donné son nom à la tribu et non les Oulad Mansour de la tribu des Mâaziz.

En outre des douars formés par la majorité des *Oulad Mansour* vivant sous la tente, la tribu compte une dechra, celle de Kelâa, qui est située au sommet de l'extrémité orientale du Guern ech Chems. Kelâa a été peuplée par des Zénètes de la tribu des Beni Mengouch, fraction des Oulad Ali ou Ammas.

Oulad el Hadj

La tribu des *Oulad el Hadj* est une fraction du groupe berbère des Kibdana, qui habite le pâté montagneux de

(1) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 214.

la rive gauche de la Moulouya, vers son embouchure. Un certain nombre d'*Oulad el Hadj* possèdent des cultures sur la rive droite de cette rivière, ceux d'entre eux qui étaient restés fidèles au Makhzen furent contraints de quitter leur pays pendant la période roguiste. C'est depuis cette époque qu'une centaine de familles se sont installées sur la rive droite de la Moulouya; ces familles habitent dans des gourbis ou sous des tentes.

Statistique

Le tableau ci-après donne le chiffre approximatif de la population des tribus de l'amalat d'Oudjda. Pour les tribus dont on connaît seulement le nombre de tentes, la population moyenne est évaluée en comptant 5 habitants par tente; les nombres ainsi obtenus sont suivis d'un astérisque :

Angad : 4.921	{	Mezaouir	2.105
		Oulad Ahmed ben Brahim	1.383
		Oulad Ali ben Talha	1.433
Beni Bou Hamdoun			478
Beni Hamlil			466
Beni Mathar			900 *
Mehaïa : 5.137	{	Oulad Barka	1.772
		El Oussata	1.051
		Achache	2.314
Cheurfa Oulad Mouley Hachem			178
Cheurfa Oulad Sidi Moussa el Berrichi			163
Cheurfa Oulad Sidi Ali ben Yahia			77
Beni Hassane el Ghaba			91
Beni Oukil de l'Angad			1.066
Beni Oukil d'El Aïoun et de la région Moulouya-Za ..			1.500 *
Beni Yala : 1.218	{	Oulad Moussa ben Amar et el	
		Meharech	282
		Bou Helalen et Mezghennane	996
Zekara (1) : 3.312	{	Cheraga	1.325
		Oulad Mhammed	1.672
		Oulad Sidi Ahmed ben Youcef et	
Beni Bou Zeggon	{	Rousma	315
			4.000 *
<i>A reporter</i>			23.567

(1) Ils ont encore des tentes émigrées en Algérie.

	<i>Report</i>	23.567
Beni Yala Sfassif		750 *
Tribus des montagnes voisines de l'oued Za		6.000 *
Ahlaf		3.900 *
Sedjàa		1.700 *
Groupeement de la zaouïa de Bou Amama		1.100 *
Beni Khaled	Taredjirt	2.606
(Beni Snassen) :	Beni Drar	4.398
9.940	Oulad Ghazi	2.936
	Oulad Ali ou Ammas	4.501
Beni Mengouch	Bessara	1.600
(Beni Snassen) :	Beni Khellouf	2.500
10.941	Béni Mimoun	1.350
	Ahel Sefrou	990
	Taghasrout	1.171
	Tazaghine	474
	Beni Amïer	340
Beni Attigue	Beni Hammad	382
(Beni Snassen) :	Oulad Ali Ben Yacine	356
6.948	Beni Bou Yala	1.050
	Beni Mimoun	745
	Beni Moussi Roua	1.510
	Beni Moussi el Aatache	920
	Beni bou Abdessied	1.470
Beni Ourimeche	Oulad Ali Chebab	1.720
(Beni Snassen) :	Oulad Abbou	2.695
9.630	Ahel Tagma	1.680
	Beni Nonga	2.065
Beni Mahiou (1)	(Beni Snassen)	1.800 *
	Atsamna	1.269
Triffa : 3.234	Oulad Sghir (2)	1.024
	Haouara	941
Oulad Mansour		1.701
Oulad el Hadj de la rive droite de la Moulouya		385
TOTAL GÉNÉRAL ..		81.596

(1) En outre environ 950 Beni Mahiou sur la rive gauche de la Moulouya.
 (2) Y compris les Beni Oukil de Triffa.

CHAPITRE III

Les Familles influentes et les Zaouïas

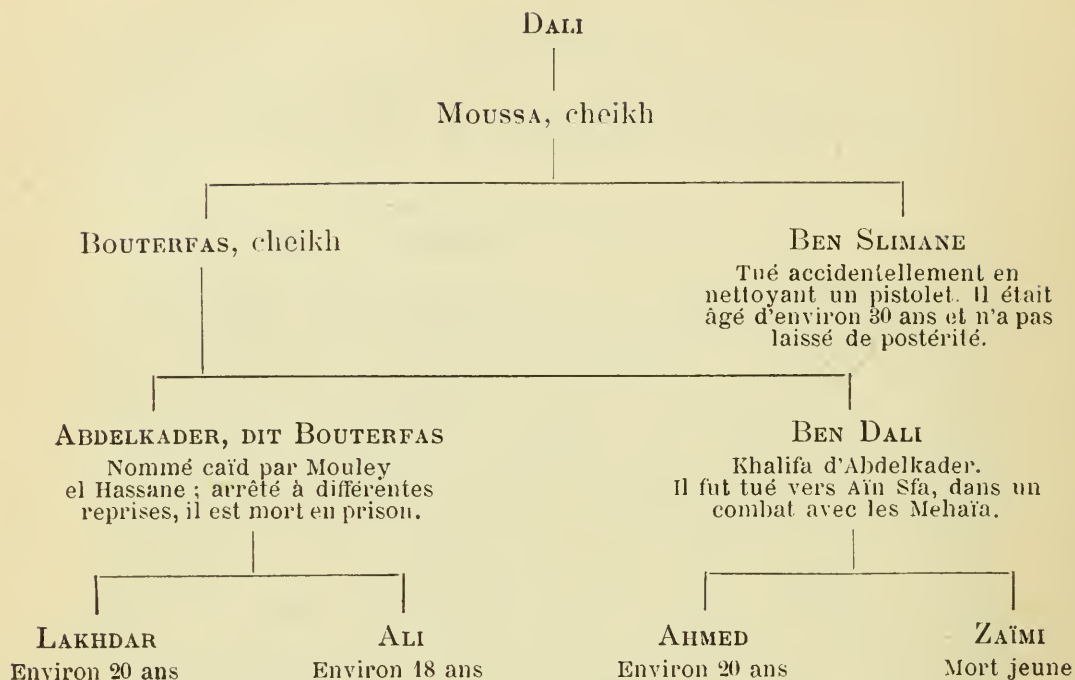
FAMILLES INFLUENTES

Les familles influentes de l'amalat n'ont acquis leur autorité que grâce à la valeur individuelle de quelques-uns de leurs membres ; leur rang social, leur situation de fortune ont certainement été d'importants éléments de succès, mais seuls ces éléments n'auraient pas suffi à assurer leur prédominance. C'est pourquoi le pouvoir se déplaçait à la disparition des hommes qui se l'étaient assuré, chaque fois que leurs successeurs désignés n'avaient pas les qualités requises pour recueillir un pareil héritage. Pendant la période roguiste, le Makhzen et le Prétendant ont semé à plaisir la division dans le pays, les rares individus qui auraient pu prétendre à la direction des affaires n'étaient pas à la hauteur des circonstances ; ils ont sombré dans la tourmente. Actuellement, on ne trouve plus une seule famille dont le prestige soit capable de rallier les masses.

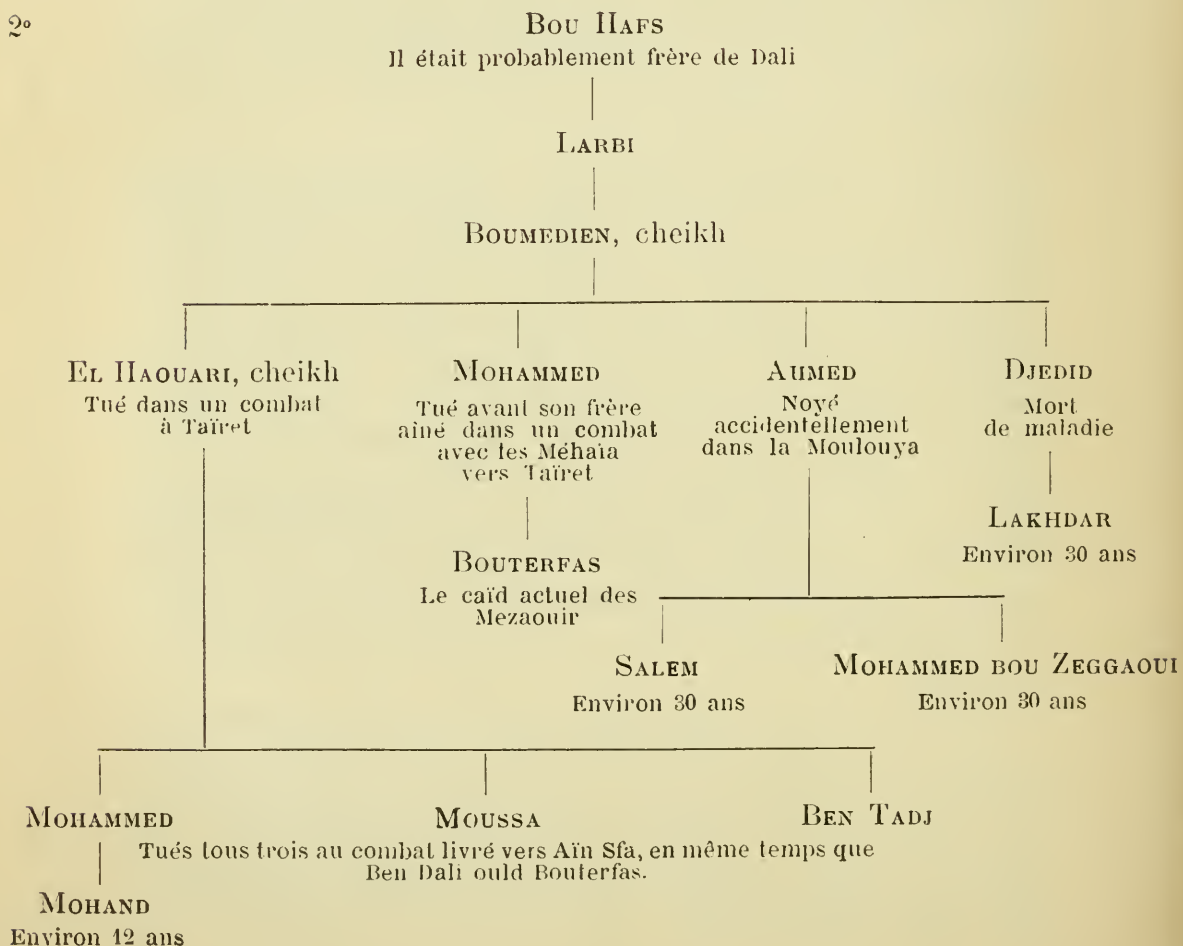
ANGAD. — La fraction la plus importante est celle des *Mezaouir* ; les *Atsamna* de Triffa suivaient généralement leur fortune et, lorsque l'amel d'Oudjda administrait directement les Angad, les *Mezaouir* et *Atsamna* en étaient exceptés, ils restaient sous l'autorité d'un cheikh de la famille des *Oulad el Haouari* (*Mezaouir*). Les différents membres de cette famille ayant exercé le commandement depuis l'époque des Turcs sont : Moussa ben Dali, Boumedién ould Larbi, Bouterfas ould Moussa ben Dali, El Haouari ould Boumedién, Abdelkader ould Bouterfas dit Bouterfas, Bouterfas ould Mohammed qui est le caïd actuel. Certains de ces personnages, notamment Abdelkader ould Bouterfas, ont eu une grande autorité dans la région.

Les *Oulad el Haouari* étaient mêlés de façon active à la plupart des luttes, aussi ont-ils été parfois fort éprouvés. Le tableau ci-après donne la généalogie des deux branches principales de la famille depuis cinq générations ; on ignore l'ancêtre commun, on croit pourtant que Dali et Bou Hafs étaient frères.

1°



2°



Dans la fraction des *Oulad Ahmed ben Brahim*, l'influence appartient aux *Guenafda* ; le caïd actuel Ben Khedda ould Mohammed ben Talha appartient à cette famille ; Mohammed ben Talha a possédé un titre de caïd délivré par le Sultan, tandis que son père n'a jamais été qu'un simple cheikh.

Chez les *Oulad Ali ben Talha*, Mohammed ben Khedda, des *Oulad Bou Aarfa*, a joué un certain rôle, il est mort sans laisser de postérité.

Le personnage le plus important est maintenant le caïd Mohammed ben Cheikh ben Daoud, du douar *El Ghelalis*, de la fraction des *Djaouna*. Ce chef indigène s'est tenu pendant longtemps à l'écart de ses contribuables qui étaient inféodés aux Beni Snassen. Il s'était personnellement attaché à la fortune des Mehaïa et, en 1886, au moment de leur révolte contre l'amel Abdelmalek es Saïdi, il fut arrêté à Oudjda et emprisonné par ce fonctionnaire chérifien. Fait curieux à noter, c'est dans le clan des Mehaïa que Mohammed ben Cheikh a commencé à se faire un nom.

BENI MATHAR. — On ne cite pas de personnages influents dans cette tribu ; elle a presque toujours été à la remorque des Mehaïa. En 1875, le sultan Mouley el Hassane plaça les *Beni Mathar* sous l'autorité du caïd El Hadj Boubekour, des Mehaïa. Ils cherchèrent à profiter de l'apparition du Rogui pour secouer la tutelle des Oulad Boubekour ; mais, malgré l'investiture qui lui avait été donnée par l'agitateur, le cheikh Ahmar Lahia ne parvint pas à imposer son autorité (1).

MEHAÏA. — La tribu des *Mehaïa* a lutté longtemps, non sans succès, contre les Beni Snassen et les Angad pour avoir la suprématie dans la région. C'est la famille *Boubekour* qui a été l'âme de toutes les intrigues, elle entraînait la plus grande partie des Mehaïa à sa suite ; les autres familles étaient obligées de subir son omnipotence.

El Hadj Boubekour ould Mimoun, chef de tous les Mehaïa, a été la première personnalité de la famille. Il ne fut pas heureux dans ses démêlés avec les Beni

(1) Notice du capitaine DEBACKER.

Snassen, tant que ceux-ci furent commandés par El Hadj Mimoun et El Hadj Mohammed ould el Bachir. Après la chute de ce dernier en 1876, El Hadj Boubekour put enfin prendre sa revanche et il acquit une situation prépondérante dans l'amalat. L'amel Abdelmalek es Saïdi, auquel il portait ombrage, s'attacha à ruiner son influence. En 1886, il proposa au Sultan de fractionner le caïdat des Mehaïa en évinçant complètement El Hadj Boubekour ; le souverain accepta ce projet. Un seul des nouveaux caïds, Abderrahman Châaïbi, des Medafaïa, consentit à accepter le commandement de la fraction des Achache ; par crainte de représailles d'El Hadj Boubekour, il se retira en Algérie avec ses tentes. Boubekour fondit sur les Medafaïa avec quelques cavaliers le 4 mars 1886, il tua Abderrahman Châaïbi et son fils, mais lui-même fut blessé à mort.

El Hadj Sahli, fils d'El Hadj Boubekour, recueillit sa succession. Ce chef énergique put se maintenir jusqu'en 1891, époque à laquelle El Hadj Mohammed Sghir, des Oulad el Bachir, forma une coalition contre lui et le contraignit à chercher un refuge en Algérie. Revenu au Maroc, il eut à subir des vicissitudes et, le 30 octobre 1899, il fut tué dans la plaine de Tiouli par un parti de Sedjâa.

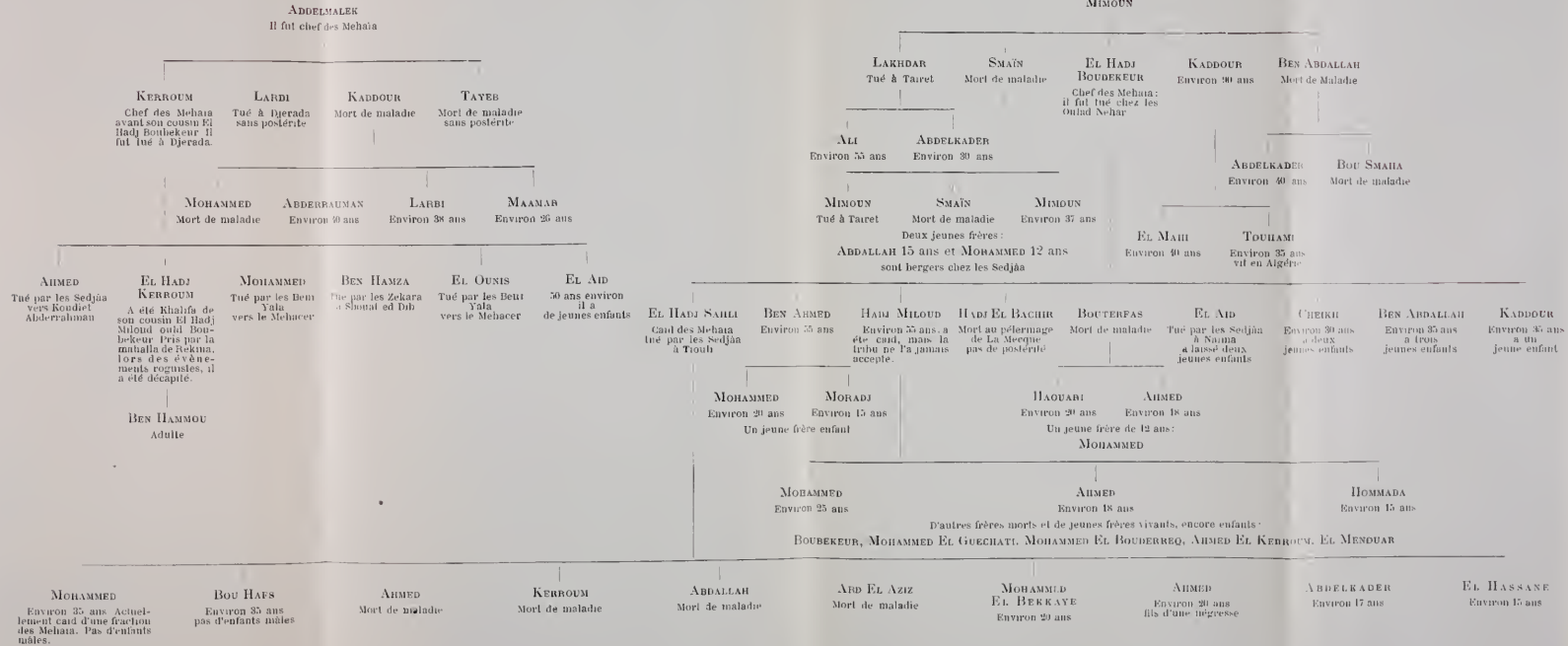
Depuis la mort d'El Hadj Sahli, les Mehaïa sont divisés ; son frère, El Hadj Miloud, n'a jamais pu imposer son autorité à la tribu. Il vit aujourd'hui à Oudjda, son obésité le rend peu apte à une vie active. Mohammed ould el Hadj Sahli, neveu de ce dernier, est caïd de la fraction des Oulad Barka.

La famille *Boubekour* fait partie des *Oulad Brahami*, du douar *Oulad Embarek*, fraction des *Oulad Barka*. L'ancêtre de cette famille était un nommé El Brahami, qui aurait commandé à l'ensemble de la tribu des Mehaïa ; il vivait du temps du sultan Mouley Ismaïl, à la fin du xvii^e siècle ou au début du xviii^e.

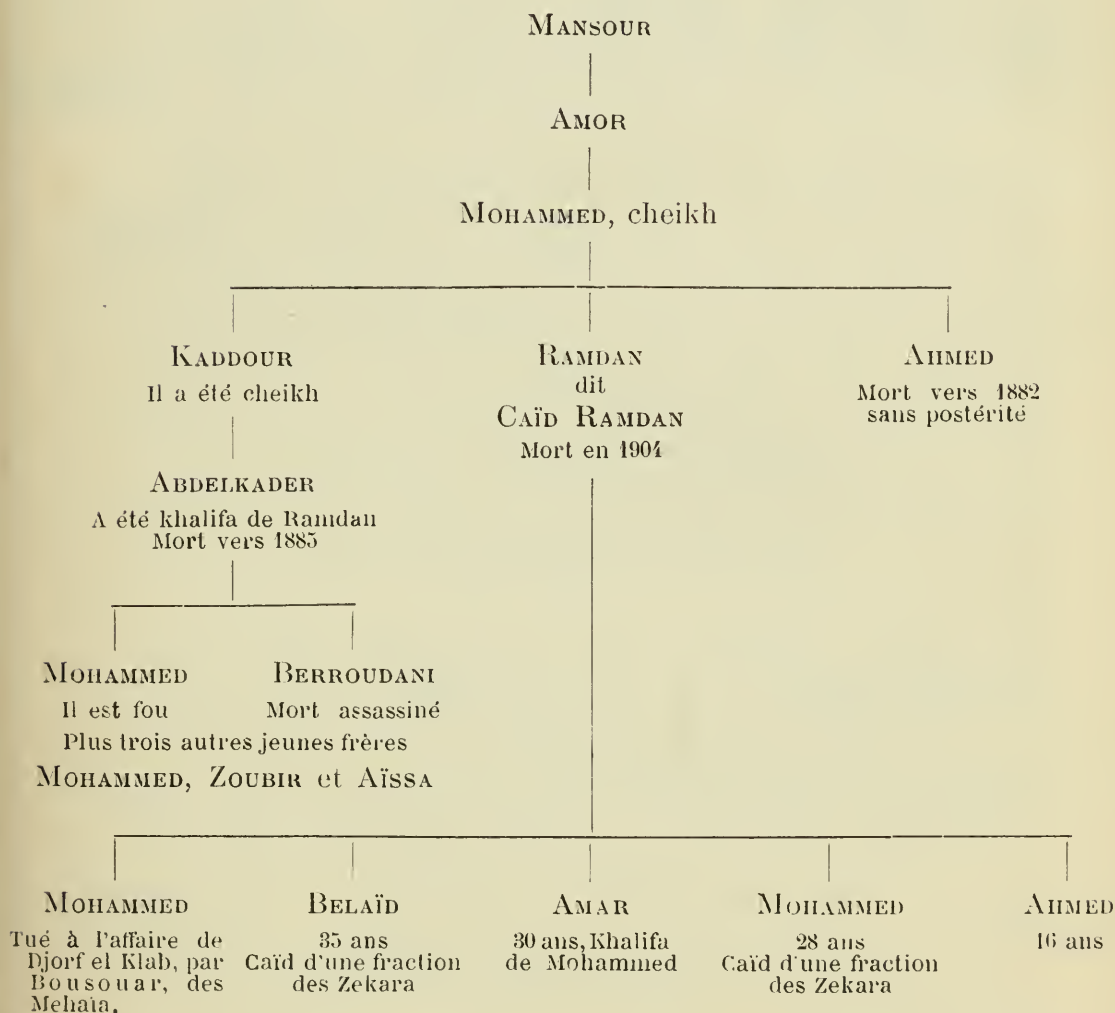
Le tableau généalogique de la famille *Boubekour* est donné ci-après ; personne n'est actuellement capable d'établir la généalogie au-delà de cinq générations ; ce tableau commence donc à Mimoun dont la vie doit se placer vers la fin du xviii^e siècle.

Folclast

MIMOUN



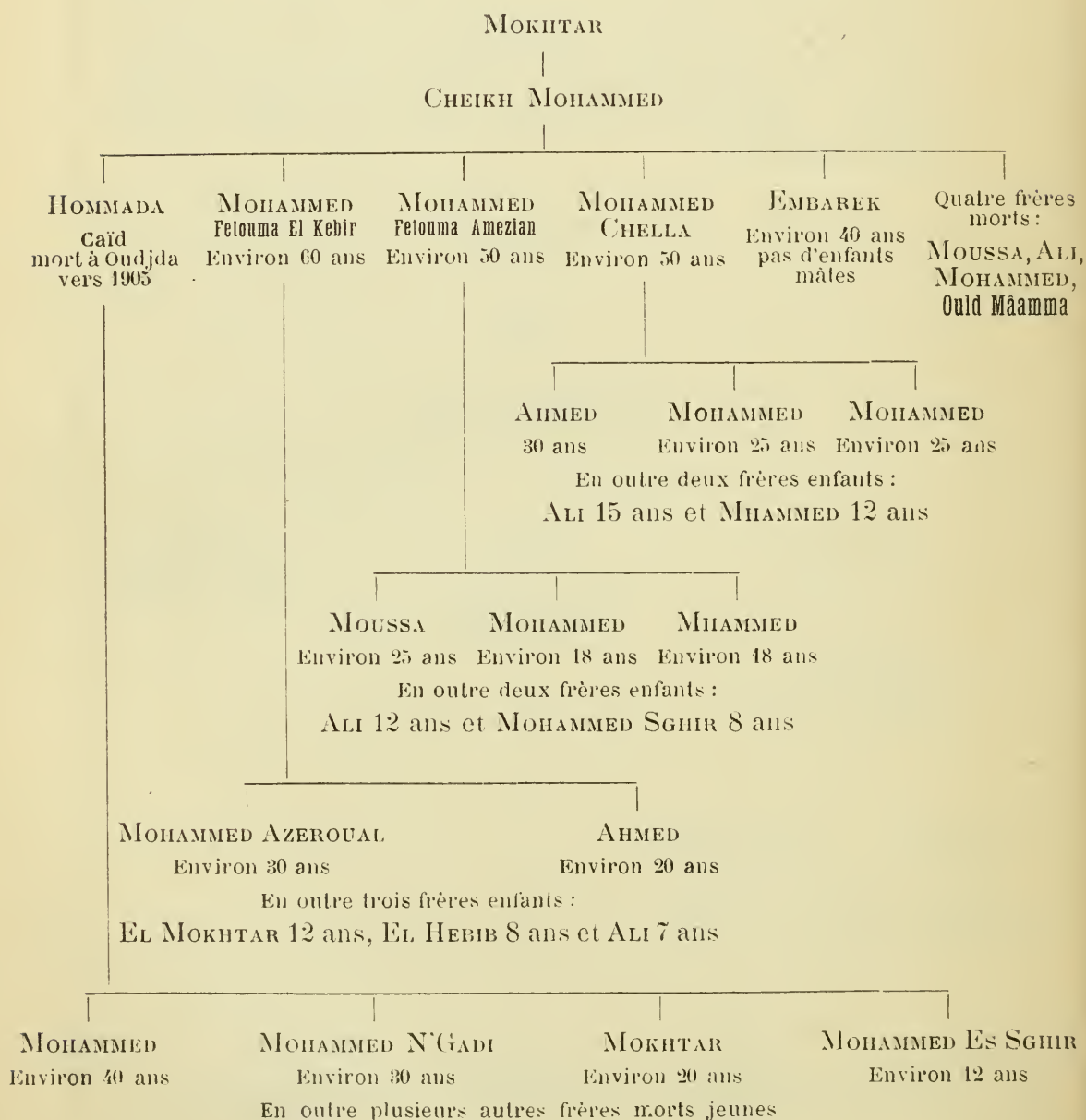
ZEKARA. — La seule famille influente des *Zekara* est celle de l'ancien caïd Ramdan, elle appartient à la fraction des *Oulad Berrima*. Le commandement ne lui a jamais été disputé jusqu'au moment des événements roguistes. A cette époque, en juin 1903, El Hebib ould Ahmed des marabouts de Tinzi chercha à enlever au caïd Ramdan, avec l'appui du Rogui, la plus grande partie de la tribu ; devant l'hostilité générale il dut s'enfuir sur Oudjda et Ramdan lui saisit même sa maison en garantie d'une dette (1). Le caïd Ramdan paraît avoir été un homme vigoureux et énergique ; la légende s'est emparée de son nom et le représente parfois comme un véritable tyran, violent, sanguinaire et rapace, qui ne reculait devant aucun crime (2).



(1) MOULIÉRAS. — *Les Zkara*, pp. 122 à 127 (1905).

(2) MOULIÉRAS. — *Loc. cit.*, pp. 61 à 67 (1905).

BENI BOU ZEGGOU. — Parmi les *Beni bou Zeggou*, ce sont les *Oulad Ali ben Ahmed* qui ont la prépondérance. Cette fraction est issue de deux frères, Ali et Moussa ben Ahmed, originaires des cheurfa d'Oudaghir à Figuig, qui vinrent se fixer chez les *Beni bou Zeggou* vers 1700. La famille *Hommada*, qui aurait toujours déte nu le pouvoir, appartient aux *Oulad Ali ben Ahmed* ; voici sa généalogie jusqu'à la quatrième génération.



Le membre le plus marquant de cette famille a été le caïd Hommada ould Cheikh Mohammed, qui a eu un rôle assez important à partir de 1890 ; il cherchait à faire

échec aux Melhaïa alors tout puissants (1). Ce caïd, nommé par le Makhzen, possédait une maison dans la plaine, au nord du massif principal des Beni bou Zeggou ; avant son investiture c'était le plus grand pillard du pays, par la suite il se montra sévère pour les voleurs (2). En 1904, Hommada dut se réfugier à Oudjda avec tous les siens, après le massacre dans sa maison des envoyés du rogui Bou Hemara, qui voulait épouser une de ses filles. La famille *Hommada* est restée à Oudjda jusqu'à la fin de 1910, époque à laquelle elle a pu rentrer dans son pays.

AHLAF. — Dans la première moitié du XIX^e siècle, cette tribu a joui d'une situation prépondérante. Un cheikh des *Kerarma*, Bouzian ech Chaoui, avait réussi à grouper sous son autorité toutes les tribus de l'oued Za et de la Moulouya, il fut ensuite reconnu comme caïd, puis le Sultan le nomma amel de Taza vers 1828 (3). Ce personnage a eu un rôle très important, mais qui intéresse peu l'amalat d'Oudjda. Depuis sa mort, les *Ahlaf* ont perdu toute influence.

SEDJAA. — La famille la plus importante de la tribu des *Sedjâa* est celle du caïd Hamdoun ; elle a détenu pendant longtemps le pouvoir. Depuis la période roguiste, les *Sedjâa* se sont divisés, des compétiteurs se sont fait reconnaître par le Prétendant. Les *Sedjâa roguistes* de Tafrata sont commandés par Lakhdar ould Slimi, que suivent la majeure partie des Flalga, et par Nehari ould Ahmed ould Si Mohammed, qui a sous son autorité les Guenana; le caïd makhzen Hamdoun ould Hamidan n'a plus avec lui que les *Sedjâa restés fidèles*, ceux-ci n'ont pas quitté le territoire de la tribu, ils campent vers El-Aïoun.

Autrefois, le caïd des *Sedjâa* commandait la kasba d'El Aïoun Sidi Mellouk avec une investiture spéciale du Sultan (4). En 1884, le caïd Hamidan résidait dans cette kasba ayant avec lui son khalifa et quelques mokhazenis(5).

Le tableau ci-après donne la généalogie de la famille du caïd Hamdoun jusqu'à la quatrième génération ; cette famille fait partie du douar *Oulad Youb*.

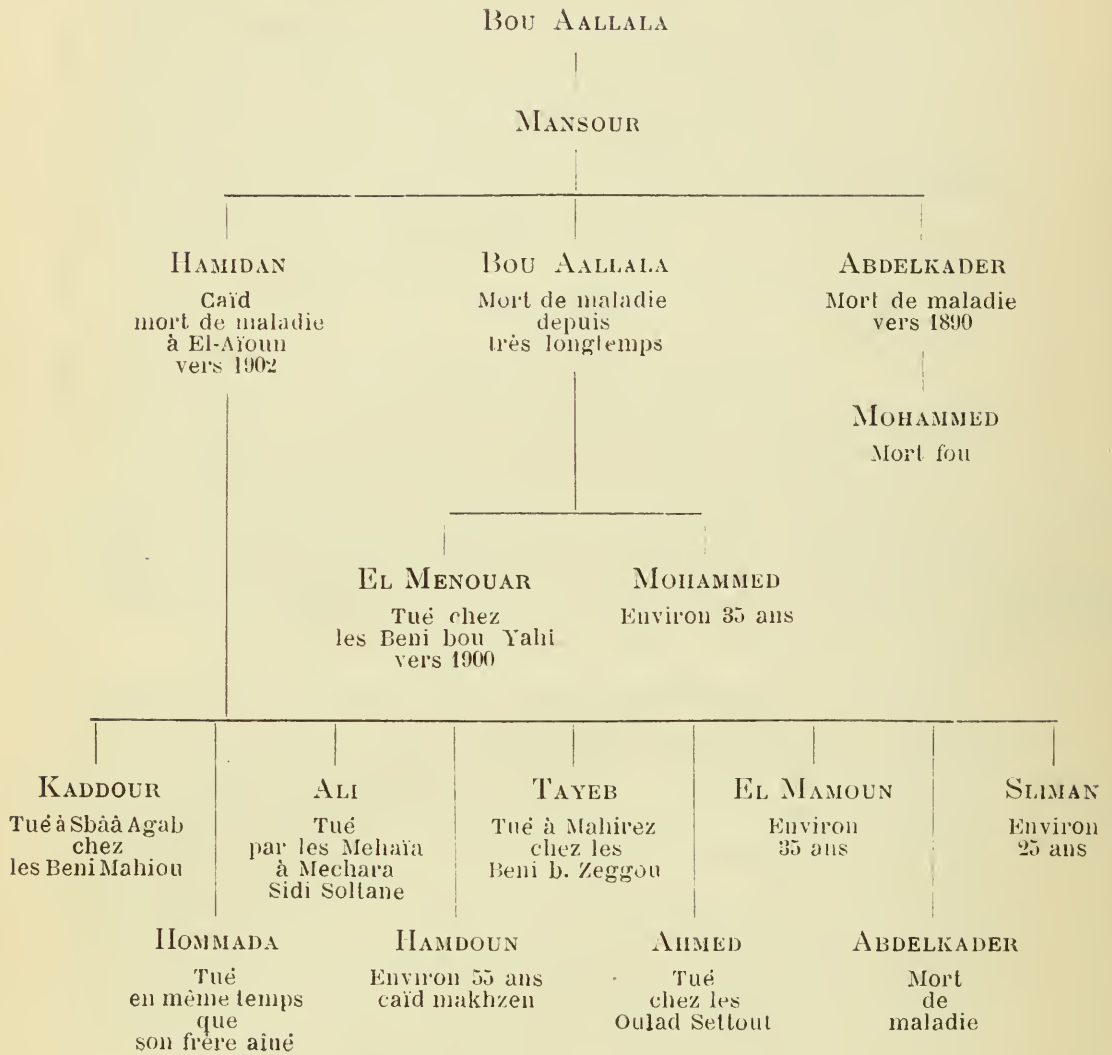
(1) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 157.

(2) DE FOUCAULD, p. 254.

(3) *Istîqsa*, T. X, p. 121. Dans cet ouvrage il est appelé Bou Ziâra au lieu de Bouzian.

(4) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, pp. 184, 185.

(5) DE FOUCAULD, p. 225.



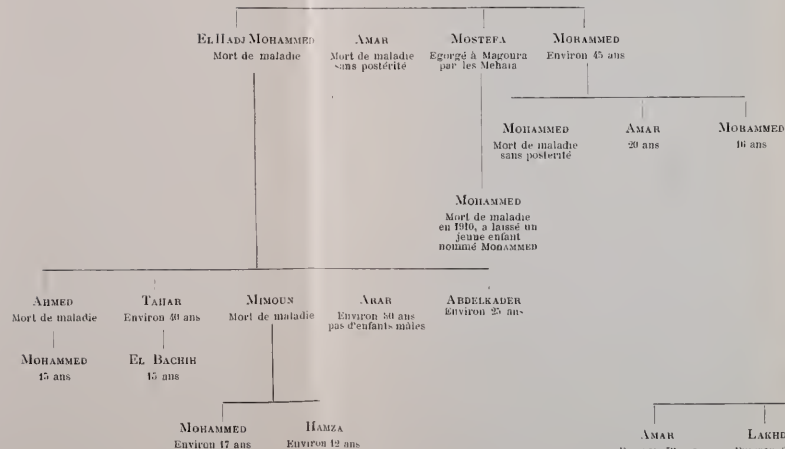
BENI SNASSEN. — On ne peut parler des *Beni Snassen* sans évoquer de suite le nom des *Oulad el Bachir*. Les jeunes représentants de cette famille ne peuvent établir leur généalogie que jusqu'à leur trisaïeul, qui avait nom Messaoud. Messaoud serait venu des environs de Mascara, il appartenait aux cheurfa *Oulad ben Yahia*. Ce Messaoud ayant eu des difficultés avec ses frères aurait pris le parti de s'en aller dans l'Ouest ; il se serait alors fixé chez les *Oulad Boukhris*, fraction des *Oulad Abbou* (*Beni Ourimeche*).

La généalogie de la famille est établie dans le tableau ci-après :

1916-17

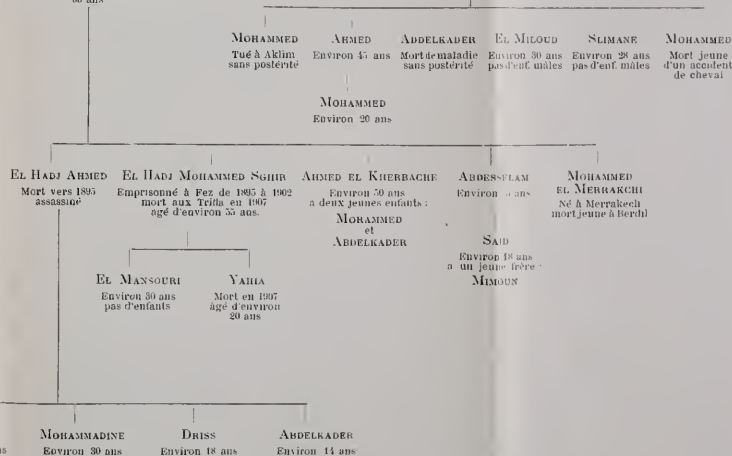
MESSAÛD
|
EL BACHIR
Chef des Beni Snassen

EL HADJ MIMOUN
Chef des Beni Snassen
tué par les Mchata sur l'oued Isly
près de Kouddiet Abderrahman



EL HADJ MOHAMMED
Chef des Beni Snassen
a exercé pendant quelque temps
les fonctions d'amel. Mort en prison
à Marrakech vers 1883, âgé d'environ
65 ans

MOHAMMED EL BACHIR BOU NIAG
Mort de maladie



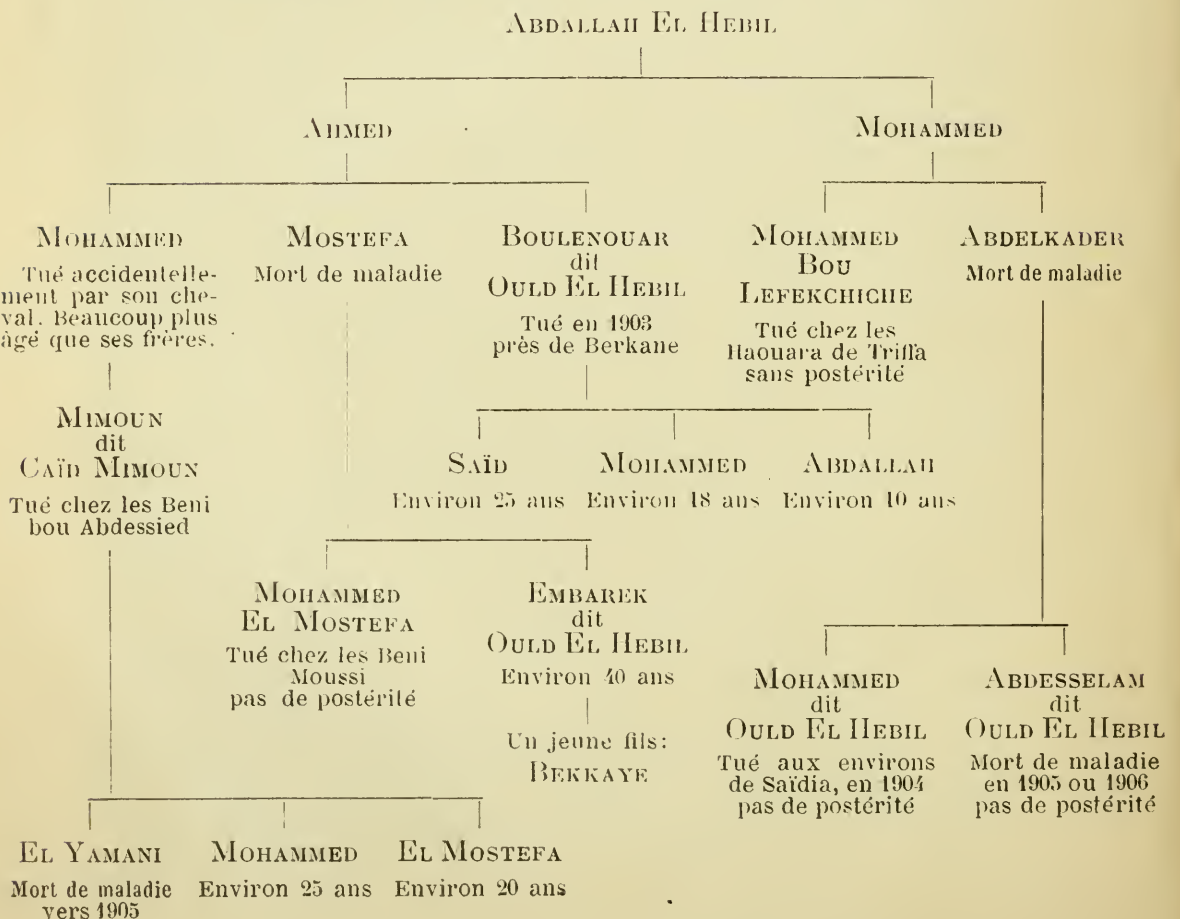
Les papiers de la famille auraient été détruits par El Hadj Mohammed ould el Bachir qui fut amel ; on en donne la raison suivante : il craignait qu'on ne lui reprochât son origine étrangère et voulait être sûr de se voir accepté de tous les *Beni Snassen* comme l'un d'eux.

Les *Oulad el Bachir* ont leurs maisons et leurs biens à la dechra de *Berdil*. Ils ont été longtemps les maîtres absolus dans la montagne ; leur action s'étendait d'ailleurs bien au delà. Ils étaient en fait souvent les véritables détenteurs de l'autorité dans la région d'Oudjda ; en face d'eux l'amel a été plus d'une fois complètement réduit à l'impuissance. Les personnages les plus marquants des *Oulad el Bachir* ont été El Bachir ou Messaoud, ses fils El Hadj Mimoun, contre lequel nous eûmes à lutter en 1859, lors de la campagne conduite par le général de Martimprey, et El Hadj Mohammed ; enfin El Hadj Mohammed Sghir, fils d'El Hadj Mohammed ould el Bachir. Les trois premiers furent très autoritaires et d'une ambition insatiable ; ils soulevèrent des haines terribles, de sorte que le maintien de leur suprématie n'alla pas sans d'interminables luttes, qui ensanglantèrent la montagne des Beni Snassen et l'Angad. Dans ces conditions, le rôle de chef était dangereux ; il se produisit parfois des représailles d'une horreur révoltante. El Hadj Mimoun tomba dans un guet-apens tendu par les Mehaïa et fut assassiné ; son fils Mostefa, pris vivant dans une échauffourée, fut impitoyablement égorgé. El Hadj Mohammed ould el Bachir réussit à se faire nommer amel par le sultan Mouley el Hassane, qui espérait que grâce à son énergie il arriverait à rétablir l'ordre dans la région. Mais il eut le triomphe brutal et sa désignation amena une formidable levée de boucliers, si bien qu'en 1875 le Sultan dut envoyer une armée pour mettre tous les belligérants à la raison. El Hadj Mohammed ould el Bachir, grisé par sa puissance, osa attaquer la colonne chérifienne à Mestigmar (Pl. XXIX, fig. 2) ; il la mit en déroute. Le Sultan se vengea en 1876 ; il s'empara d'El Hadj Mohammed en violant la parole donnée et l'envoya finir ses jours en prison. Son neveu, El Hadj Mohammed ould Mimoun, recueillit sa succession, mais il ne put se maintenir et les *Oulad el Bachir* durent se réfugier en Algérie. Après lui, le chef reconnu de la famille fut El Hadj Mohammed Sghir, fils d'El Hadj Mohammed ould el Bachir. A différentes reprises les *Oulad el Bachir* essayèrent de se réinstaller dans leur pays,

ce fut l'occasion de rixes violentes. A la suite de ces désordres, El Hadj Mohammed Sghir fut emprisonné à Fez pendant sept ans ; on le fit sortir de prison à l'époque où le rogné Bou Hemara leva l'étendard de la révolte dans l'Est marocain, pour qu'il reprit les *Beni Snassen* sous son autorité et les maintint dans le devoir. El Hadj Mohammed Sghir n'était plus en mesure de jouer ce rôle, sa famille avait perdu toute influence ; il resta néanmoins fidèle au Makhzen et marcha à différentes reprises avec les troupes chérifiennes. Les *Oulad el Bachir* se tiennent maintenant de préférence dans la plaine de Triffa, ils sont à peu près complètement effacés.

En dehors des *Oulad el Bachir* on peut citer chez les *Beni Ourimeche* comme ayant joué un certain rôle : Mohammed ould el Hadj Deboa des Aïachera (Oulad Abbou), El Hadj Boucheta Rislani, El Hadj el Bachir Harroud des Beni bou Abdessied.

Aux *Beni Alligue*, il faut placer en premier lieu les *Oulad el Hebil*, célèbres par leurs démêlés avec les *Oulad el Bachir*. Ils se disent cheurfa édrissites de la descendance de Sidi Bou Azza el Gharbi enterré à Taghasrout ; leur généalogie est la suivante jusqu'à la quatrième génération :



Ainsi que les Oulad Bachir, les *Oulad el Hebil* prétendent avoir détruit volontairement leurs papiers. L'arbre généalogique de la famille se trouvant en très mauvais état, Ahmed ould Abdallah el Hebil aurait mieux aimé le brûler que de le faire recopier, afin de passer pour un véritable Attigui et pouvoir ainsi revendiquer hautement le commandement les armes à la main.

Les *Oulad el Hebil* ont, après 1876, conduit la lutte contre les *Oulad el Bachir*, auxquels ils cherchaient à se substituer dans la direction des affaires de la *confédération des Beni Snassen*. Ils n'y réussirent qu'en partie seulement, car ils n'avaient pas l'envergure nécessaire. C'est Boulenouar ould Ahmed, dit Boulenouar ould el Hebil, qui a été une des personnalités les plus saillantes de la famille ; il fut tué le 17 janvier 1903 dans un engagement vers Berkane. Les *Oulad el Bachir* ayant pris le parti du Makhzen, lors de la révolte du rogui Bou Henara, les *Oulad el Hebil* embrassèrent tout naturellement la cause de ce dernier. Aujourd'hui, les représentants des *Oulad el Hebil* n'ont plus d'influence et paraissent peu aptes à relever la situation de la famille, dont le chef est Embarek ould Mostefa, dit Embarek ould el Hebil.

Parmi les *Beni Alligue* ayant paru sur la scène, il convient de placer Mohammed ould el Bachir Boudjida des Oulad Ali ben Yacine, Cheikh Boumedien ould Ouliou des Beni bou Yala et El Hadj el Ioudjil des Oulad el Mir ; le fils de ce dernier est caïd actuellement. Les *Oulad el Hebil* disent que Mgàad er Ras, des Ahel Tanout, a été leur khammès ; d'après eux, Rekina en aurait fait un caïd à l'instigation d'El Hadj Mohammed Sghir, heureux de jouer un mauvais tour à ses ennemis.

Les familles ou les individus ayant joui d'une certaine influence chez les *Beni Mengouch* sont les *Guerardja* des Ahel Tegharet, représentant : le caïd Mohammed El Guerrondj ould Cheikh Mohammed ou Ahmed ; le cheikh Mohammed Zerzour des Zerazra (Beni Khellouf), qui a laissé deux enfants ; Moqaddem ou Ahmed ould Ali ou Ahmed des Beni Mimoun, son fils a été tué au combat d'Aïn Sfa en 1907.

Dans la tribu des *Beni Khaled* on trouve un groupe important, celui des *Oulad Zaïm* ; certains de ses membres ont souvent réussi à se maintenir au pouvoir ; les *Oulad Zaïm* font partie des Ahel Taredjirt. Le personnage le plus

remarquable de cette fraction a été El Hadj Mohammed Zaïmi, ould el Hadj Mokhtar, ould Si Mohammed el Mokhtar; il est mort vers 1885 laissant trois fils: Mohammed et Souhi, morts depuis, et Ahmed actuellement caïd des Oulad Zaïm. Tayeb ould Ali ou Rabah ou Aziza des Oulad Hammam des Beni Drar, qui est en ce moment caïd de cette tribu, a eu ainsi que son père quelque influence; il en a été de même d'El Mir ould el Hadj el Bachir des Ziamba et de Mohammed ould Bel Laheene ould Tahar des Ibencharen.

TRIFFA ET OULAD MANSOUR. — Autrefois les *Triffa* dépendaient directement de l'amel, sauf les Atsamna qui marchaient généralement avec les Mezaouir; les principales individualités n'y ont donc guère eu l'occasion de se mettre en relief. Les différentes fractions des *Triffa* et les *Oulad Mansour* ont toujours été à la remorque des événements, sans les diriger.

ZAOUÏAS ET MARABOUTS

On trouve dans l'amalat un assez grand nombre de zaouïas; la plupart ne comportent pas de locaux et sont sans importance:

Zaouïa Oulad Sidi Ali el Bekkaye.....	Triffa
— El Hadj Mohammed el Habri des Derqaoua	Beni Khaled
— Mokhtar ben Mahieddine Boutchi- che, des Qadria	—
— Mohammed bel Hadj el Azzaoui, des Kerzazia	—
— Oulad Sidi Slimane	—
— Oulad Sidi Ramdan, des Taïbia ..	Beni Mengouch
— Oulad el Bekkaye, des Zïania	—
— Oulad Sidi Ali, des Kerzazia	—
— Oulad ben Aïni, des Qadria	—
— Oulad ben Malha, des Zïania	—
— Oulad Mouley Ahmed, des Hamda- ouine, à Zegzel	Beni Attigue
— de Malou, des Hamdaouine	—

Zaouïa	El Ouafi	Beni Attigue
—	de Takarboust, des Hamdaouine ..	—
—	Oulad Sidi Abdelmoumen	—
—	Oulad Mouley Ahmed, des Hamda- ouine, d'Aïn el Harara	Beni Ourimeche
—	Oulad Daoud, aux Beni Nougä	—
—	Oulad Mouley el Yazid, aux Beni Nougä	—
—	Oulad ben Attia	—
—	Oulad Sidi Ali ou Saïd	—
—	Ahel Ourrine	—
—	Ahel Aounout à Tagma	—
—	Ahel Bassir, aux Beni bou Abdessied	—
—	Oulad Sidi Hassaïne ben Saïd	Beni Mahiou
—	Oulad Aïssa	—
—	Oulad Sidi Moussa de Mouley Abdes- selam Mechiche	—
—	Oulad Mouley Hachem	—
—	Bou Amama, des Cheikhia, à El Aïoun Sidi Mellouk.	
—	Oulad Mouley Tayeb, des Beni Oukil, à l'oued el Ksob.	
—	Mouley Mohammed ben Ahmed, des Beni Oukil, à Za.	
—	Oulad Hammou	—
—	Mohammed ben Abdelkader, à Moul el Bacha.	
—	de Sidi Ali ben Abderrahman au djebel Narguechoum.	
—	Oulad Sidi Ali ben Samah, au Mekam.	
—	Oulad ben Abderrahman, à Guefaït.	
—	de Talmest, des Hamdaouïne, aux Beni Koulal.	
—	des Beni Hamlil, dans l'Angad.	
—	des Beni bou Hamdoun, dans l'Angad. (1)	

Les marabouts de ces différentes zaouïas étaient souvent priés de s'interposer dans les luttes, ils se rendaient d'un camp à l'autre jusqu'à ce qu'ils arrivent à arbitrer le conflit. On s'adressait le plus souvent aux marabouts des Beni Oukil, des Beni Hamlil ou des Beni bou Hamdoun et, chez les Beni Snassen, à Mohammed ben Mokhtar des

(1) M. AHMED BENNACER. — NEHLIL. — MOULIÉRAS : *Le Maroc inconnu*, T. I, p. 187. — Les Beni Hamlil et Beni bou Hamdoun figurent sur cette liste, parce que en leur qualité de merabtine ou cheurfa les indigènes du pays appliquent à ces collectivités le nom de zaouïa ; mais en réalité ils ne constituent pas des ordres religieux organisés.

Derqaoua, Mohammed el Badaoui des Qadria, El Hadj Mohammed el Habri des Derqaoua, Mokhtar ben Mahied-dine Boutchiche des Zïania (1) ; les trois premiers de ces personnages religieux des Beni Snassen sont morts. Les marabouts de Guefaït, qui se sont succédés à la tête de la zaouïa des Oulad ben Abderrahman, ont toujours joui d'une grosse influence dans la région d'Oudjda. Le chef actuel de la zaouïa est Hamza ben Hommada ben Hamza ; son père Hommada est mort en 1910.

(1) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 199.

TROISIÈME PARTIE

HISTOIRE ⁽¹⁾

CHAPITRE I^{er}

La région d'Oudjda dans l'antiquité

PRÉHISTOIRE

Les documents sur la région d'Oudjda aux époques préhistoriques sont rares, on n'a jusqu'ici effectué des recherches qu'aux environs immédiats de la ville. Les données que l'on possède sur la partie de l'Oranie voisine, dont les caractères géographiques sont identiques, peuvent, il est vrai, fournir quelques indications utiles.

Des spécimens de l'industrie de l'âge de la pierre ont été recueillis autour d'Oudjda : au sud des jardins, des silex à taille intentionnelle et un coup de poing en basalte non terminé ; sur le djebel el Hamra, des silex ouvrés ; le long de la seguia Meqcem, des pointes et des lames et, entre cette seguia et la seguia Oudjida, une assez jolie pointe en quartzite de transition *acheuléo-moustérienne* ; vers Sidi Yahia, quelques silex taillés, dont un joli grattoir ; à l'aïn Serrak, des nucléus, lames, pointes, grattoirs ; à Sidi Moussa, sur l'Isly, des grattoirs, lames, pointes et disques en quartzite, certaines de ces pièces étaient assez finement travaillées ; vers Sedd, des pièces

(1) L'histoire de la région d'Oudjda ne commence réellement qu'à la fin du x^e siècle, avec la construction de la ville par Ziri ben Attia : auparavant, les documents précis font complètement défaut. Il a néanmoins paru nécessaire de résumer le peu que l'on sait actuellement sur les périodes antérieures, et d'indiquer les événements qui ont intéressé la région. J'ai suivi pour les grandes lignes de cette étude les travaux d'ensemble de M. Mercier sur l'Afrique septentrionale.

d'aspect *moustérien* (pointes, racloirs et disques), ainsi que des amandes en calcaire et en basalte du type *acheuléen* ; enfin, vers le djorf el Akhdar, une grande pointe *moustérienne* d'un travail grossier (1).

En d'autres points de l'Oranie, notamment vers Mascara et à Montagnac, on a découvert des instruments de pierre taillée ; des ossements d'hippopotame, de rhinocéros et d'une grande espèce d'éléphant aujourd'hui disparue (2).

Il est à présumer que l'on fera ultérieurement des découvertes analogues, près de la mer et dans les plaines, autour d'autres points riches en eau, car c'est dans ces endroits que se rassemblaient de préférence les hommes de l'âge *paléolithique* correspondant aux temps géologiques du quaternaire ancien.

Des vestiges, paraissant appartenir à la fin de cet âge, ont été trouvés à environ 30 kilomètres seulement au nord-est d'Oudjda, près de Marnia, dans les grottes de la Mouilah ; la Mouilah est le cours inférieur de l'oued Isly. Ces grottes contenaient dans la couche archéologique des outils en silex finement taillé et en os, des ossements d'animaux et des squelettes en fort mauvais état, provenant d'individus enterrés horizontalement dans les cendres de foyers (3).

Près d'Oudjda, il y a dans le djebel el Hamra une grotte anciennement habitée, elle n'a pas encore été fouillée (4) ; il est d'ailleurs probable que si l'on pouvait explorer méthodiquement Ghar el Houriate et les autres grottes voisines de l'importante source de Sidi Yahia, on y ferait d'utiles constatations. D'après la légende, Ghar el Houriate aurait été occupée, au début de l'ère chrétienne, par les disciples de Sidi Yahia ben Younes (5).

Les hommes de l'époque *paléolithique*, qui ont laissé dans la contrée les traces dont il vient d'être question, appartenaient à des races inconnues ; ils devaient vivre surtout en plein air et se vêtir de peaux de bêtes.

L'industrie *néolithique*, ou de la pierre polie, qui coïncide avec le début des temps géologiques actuels, a également laissé quelques traces dans la région. Vers les jardins de Sedd et au confluent de l'oued Nachef avec

(1) D^r PINCHON.

(2) GSELL, p. 10.

(3) BARBIN, pp. 77 à 87.

(4) D^r PINCHON.

(5) Voir 1^{re} PARTIE, Chapitre IV : *Marabouts*.

L'oued Isly, on a observé des foyers du *néolithique ancien* ; sur le plateau du djorf el Akhdar il a été trouvé une moitié de hache polie de forme dérivée de la hache en boudin (1).

Au-dessus des grottes de la Mouilah, et sur le plateau du moulin, on a constaté de nombreuses traces de foyers de l'époque *néolithique récente* (2).

On suppose que les indigènes de ces temps reculés se vêtaient encore de peaux de bêtes ; ils se paraient de coquilles d'œufs d'autruche ; on ignore s'ils cultivaient (3).

Pour terminer cet exposé, il est intéressant de mentionner la curieuse opinion d'un auteur musulman, Abou el Qacem az Zyani, sur l'origine des populations primitives du nord du Maroc. Il s'est exprimé ainsi :

Les premiers qui habitèrent les côtes du Magreb, avant l'entrée des Berbères, furent les enfants de Japhet, fils de Noé, lorsqu'ils vinrent s'établir en Andalousie. Le premier qui s'y fixa fut Andalous. il n'y avait pas alors de solution de continuité entre l'Andalousie et le Magreb (4).

Les tumuli, dont on aperçoit un assez grand nombre autour d'Oudjda, en différents points de l'Angad et vers Taourirt, appartiennent à une civilisation moins primitive. Peut-être quelques-uns ont-ils été construits à la fin de la période *néolithique*, au cours de laquelle les morts commençaient à être enterrés avec soin, mais cela n'est nullement prouvé ; il y a au contraire de fortes présomptions pour que la plupart soient relativement récents (5).

LYBIENS, MAURES, NUMIDES ET BERBÈRES

Les renseignements que nous ont transmis les anciens sur la race qui peuplait le pays au début des temps historiques sont extrêmement confus. Les indigènes construisirent d'abord des refuges en des endroits escarpés avec de gros blocs à peine taillés ; en temps ordinaire, ils nomadisaient avec des huttes mobiles, mais sur le littoral leurs parcours étaient restreints ; en quelques points de l'Oranie ils ont laissé des dessins rupestres. Ils commencèrent d'abord par adorer les animaux, puis la lune et le soleil (6).

(1) D^r PINCHON.

(2) BARBIN, pp. 89, 90.

(3) GSELL, p. 10 à 12.

(4) AZ ZYANI, pp. 449, 450.

(5) VOINOT.

(6) GSELL, pp. 14 à 17.

Hérodote nommait *Lybie* toute la contrée située à l'ouest de l'Égypte ; il disait qu'au delà de Carthage le pays était boisé et habité par les *Maryes*. Ce fut seulement lorsque les Romains prirent contact avec l'Afrique que l'on acquit de nouvelles notions. La *Lybie* fut alors réduite au territoire s'étendant à l'ouest de Carthage (1).

D'après Salluste, les premiers habitants de l'Afrique du Nord furent les *Gétules* et les *Lybiens*, peuples grossiers et sans culture qui vivaient errants ; les *Lybiens* occupaient le littoral et les *Gétules* se tenaient dans l'intérieur. Les envahisseurs, Mèdes, Perses et Arméniens se confondirent avec les *Gétules* par des mariages et, comme ils erraient à la recherche de pâturages, ils se donnèrent le nom de *Numides*. Des Arméniens et des Mèdes se joignirent aux *Lybiens*, plus proches de la mer, et fondèrent de bonne heure des villes. Peu à peu les *Lybiens* dénaturèrent le nom des Mèdes dans leur langue et en firent les *Maures*. Plus tard, les *Lybiens*, plus belliqueux que les *Gétules*, s'étendirent à leur détriment, en absorbèrent une partie et formèrent avec eux une seule nation de *Numides* (2).

De l'avis de l'abbé Godard, les *Maures* des Romains étaient sans doute des *Lybiens* sédentaires (3), qui, avec le développement de la civilisation, étaient arrivés à se fixer au sol. Renou a fait remarquer qu'il ne fallait pas les confondre avec les *Maures* des Espagnols, lesquels appellent ainsi les musulmans conquérants qui passèrent dans la péninsule ibérique au 1^{er} siècle de l'hégire (4). Quant aux populations désignées sous le nom de *Numides*, d'après le premier auteur, elles étaient probablement composées de *Lybiens* nomades ; *Maures* et *Numides* devaient parler « sinon la même langue, au moins des langues de la même famille, dont est dérivé le berbère actuel » ; ils avaient des traits communs (5). Les *Maures* sont dépeints comme vivant de grains et de légumes, infatigables, couchant sur le sol, paresseux, batailleurs et allant à la guerre vêtus de dépouilles d'animaux sauvages (6).

(1) MERCIER. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, pp. 24 et 25.

(2) DUREAU DE LA MALLE, pp. 26 et 27.

(3) GODARD, p. 253.

(4) RENOU, pp. 385 et 386.

(5) GODARD, p. 263.

(6) GODARD, p. 264.

A partir du III^e siècle avant J.-C., les Numides échangèrent en grande partie leur vie pastorale à demi sauvage pour une civilisation plus avancée. Polybe rapporte que Massinissa transforma la plupart des tribus en tribus agricoles ; la terre, auparavant stérile, fut couverte de cultures florissantes, particulièrement vers les côtes, car au sud, les Numides se nourrissaient ordinairement de lait et de la chair des animaux sauvages. Au I^{er} siècle avant J.-C., les paysans numides habitaient des sortes de huttes allongées ayant un toit et des côtés cintrés (1). A l'époque romaine, les Numides passaient pour les premiers cavaliers du monde. M. Boissier en a fait la peinture suivante d'après Tite Live :

Au premier abord, quand on les voyait s'avancer à peine couverts d'un morceau de toile, sur des chevaux à la mine chétive, au long cou, à l'encolure raide, on était tenté de les mépriser, mais on s'apercevait vite qu'on avait tort. Le cavalier était d'une rare intrépidité ; le cheval, sobre, infatigable, merveilleusement docile, on le dirigeait avec une petite corde de jone, ou même sans bride au moyen d'une baguette (2).

Au moment des guerres puniques, les Romains appelaient *Afrique propre* le territoire de Carthage et *Numidie* la région comprise entre Tabarca et la Moulouya ; cette dernière avait dans sa partie occidentale de 30 à 50 lieues de la mer vers l'intérieur (3). La *Numidie* comprenait deux royaumes : les *Massyliens* à l'Est et les *Massésyliens* à l'Ouest. Les *Massésyliens* habitaient la région voisine de la Moulouya, leur capitale était *Siga*, à l'embouchure de la Tafna (4). M. Canal place cette ville à 4 kilomètres en amont de l'embouchure de cette rivière, au sommet du monticule de *Takembrit* (5). Certains noms de peuplades cités par les auteurs de l'antiquité peuvent se rapporter à des populations de la région d'Oudjda, mais leur identification est difficile. O. Mac Carthy croyait que les Beni Snassen, Msirda, Souhalia, Djebala et Trara représenteraient les Herpiditanes de Ptolémée (6).

(1) DUREAU DE LA MALLE, pp. 6 à 8 et 27.

(2) BOISSIER, pp. 241 et 242.

(3) DUREAU DE LA MALLE, p. 1.

(4) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, p. XVIII et 21.

(5) CANAL. — *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen*, p. 54.

(6) BASSET, pp. 65 et 66.

Tout ce qui précède montre combien les anciens connaissaient mal les peuples de l'Afrique Mineure. Ainsi que le fait observer M. Mercier, « là où ils n'avaient vu qu'une série de peuplades indigènes, sans liens entre elles, les Arabes ont reconnu un peuple, une même race qui a couvert tout le nord de l'Afrique ; ils lui ont donné le nom de *berbère* (1). »

Ibn Khaldoun dit les *Berbères* enfants de Chanaan, fils de Cham, fils de Noé, ils avaient pour aïeul Mazigh et étaient parents des Philistins ; d'après cet historien, ils seraient passés en Afrique vers le temps où les Philistins et les Israélites se firent la guerre en Syrie (2).

Les véritables origines des *Berbères* sont d'ailleurs très obscures, deux faits seuls paraissent certains ; de nombreuses invasions sont venues d'Asie à différentes reprises et des hommes blonds, ayant beaucoup de ressemblance avec ceux de certaines populations européennes, ont habité de longue date le pays. Antérieurement à l'arrivée des Phéniciens sur les côtes d'Afrique, au ^{xii}^e siècle av. J.-C., les indigènes avaient déjà eu des rapports avec d'autres peuplades, ce qui explique la variété des types de la race berbère. On y trouve des blonds et surtout des individus ressemblant à ceux du Nil, de l'Espagne, du sud de la France et de l'Italie ; quant à la langue elle est de la même famille que celles de l'Égypte, de la Nubie et de l'Abyssinie. L'Afrique du Nord a pu être peuplée par des immigrations très anciennes venues de la Palestine et de l'Euphrate, qui auraient refoulé les premiers habitants ; l'Égypte et l'Europe ont sans doute fourni aussi leur contingent d'envahisseurs. Avec le temps, tous ces éléments se seront fondus pour former à une époque très reculée la race berbère qui, par rapport à l'ensemble du pays, peut être considérée comme autochtone (3).

Les anciens *Berbères* auraient pratiqué longtemps le magisme ou culte du feu (4).

Les *Berbères* ont laissé des tumuli dans la région

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, pp. xix et xx.

(2) IBN KHALDOUN, T. I, p. 184.

(3) MERCIER. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, p. 372 à 375. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, p. xii à xiv. — GSELL, p. 19 à 21.

(4) MERCIER. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, p. 372.

d'Oudjda, notamment au voisinage de la ville et autour de Taourirt. La forme de ces tumuli varie du simple tas de pierres tronconique à un modèle très aplati, dans lequel on croit parfois reconnaître des rangées concentriques régulières. La majorité des tumuli sont circulaires, certains d'entre eux atteignent dix à quinze mètres de diamètre. Autant qu'on a pu en juger par les fouilles faites dans ceux d'Oudjda, les cadavres ont dû être ployés sur eux-mêmes pour être enterrés, suivant un mode d'inhumation qui paraît avoir été commun dans l'Afrique du Nord ; un squelette pourtant a été trouvé allongé, ce qui tendrait à faire croire qu'une partie de ces tombes sont postérieures au début de l'ère chrétienne. Dans les sépultures où le cadavre était replié, les ossements n'existent généralement qu'en petite quantité et on y constate quelquefois des traces de foyers. Si ces foyers n'ont pas servi à une incinération partielle du cadavre, ils avaient peut-être pour raison un rite spécial inspiré par le magisme. Le mobilier des tumuli d'Oudjda est fort pauvre ; sur vingt-cinq tumuli fouillés on n'a mis à jour que des fragments d'une mâchoire de bœuf et de coquilles d'œufs d'autruche, un morceau de corne de gazelle brûlée, un fer de lance, les débris d'un objet en fer indéfinissable et quelques perles et pendeloques en cuivre repoussé ; ces derniers objets proviennent de la tombe au cadavre allongé. Il est à supposer que les tumuli tronconiques sont les plus anciens, les tumuli plats ne seraient qu'un perfectionnement des précédents (1).

LES ROIS INDIGÈNES ET LES ÉPOQUES ROMAINE, VANDALE ET BYZANTINE

Les Phéniciens explorèrent de bonne heure les côtes d'Afrique, où ils paraissent avoir fondé des établissements antérieurement à la fin du ^{xii}^e siècle avant J.-C. Dans l'Ouest, leur autorité ne s'est pas étendue au-delà du voisinage de la mer, il n'y a guère que les régions proches de Carthage, qui ont dû être influencées directement par la civilisation punique (2).

(1) VAINOT.

(2) MERCIER. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, p. 21 à 23. — GSELL, p. 23 à 27.

De vastes royaumes indigènes se fondèrent dans l'Afrique du Nord et les populations établies à l'est de la Moulouya, dans cette Massésylie qui fut plus tard la Maurétanie césarienne, eurent ordinairement des chefs particuliers (1). Le royaume des Massésyliens était riche en hommes et en produits du sol, la culture des céréales et l'élevage du bétail y étaient développés; il ne comprenait probablement qu'un fort petit nombre de villes comme Siga, qui avaient remplacé les anciens refuges construits avec des pierres brutes sur les hauteurs (2).

Les guerres puniques amenèrent Rome à prendre contact avec les princes numides. Pendant la deuxième guerre Carthage recruta chez eux la majeure partie de ses soldats; l'armée d'Annibal fut formée presque en entier de mercenaires africains attirés par l'appât du butin. C'est avec ces troupes que l'illustre général carthaginois passa en Espagne et fit la conquête de l'Italie du Nord en 218 avant J.-C.

Les royaumes numides, mêlés par leurs mercenaires au conflit de Rome avec Carthage, ne pouvaient pas rester indéfiniment des spectateurs désintéressés; il était d'ailleurs logique que chacun des belligérants cherchât à les entraîner dans son parti. Les Massyliens s'allièrent aux Carthaginois leurs voisins, tandis que les Massésyliens, sous le roi Syphax, accueillirent les ouvertures des Romains. Syphax organisa une armée sous la direction de centurions romains; il se porta ensuite contre les Massyliens commandés par Massinissa, le fils de leur roi, qui le battit complètement; Syphax dut abandonner Siga, sa capitale, pour se réfugier dans les montagnes de la Maurétanie, c'est-à-dire dans le Maroc actuel (212 av. J. C.) Les tentatives pour rétablir sa fortune furent vaines; toute la Numidie, jusqu'à la Moulouya, tomba au pouvoir de Gula, le roi des Massyliens. Scipion, vainqueur en Espagne des généraux carthaginois, parvint à détacher Massinissa de la cause de ses ennemis; il conclut en outre un traité d'alliance avec Syphax, qui était parvenu à recouvrer ses états (206 av. J. C.) Mais ce dernier, jaloux de Massinissa et poussé par Asdrubal dont il avait épousé la fille Sophonisbe, abandonna les Romains. Syphax et Massinissa

(1) GODARD, p. 253.

(2) GSELL, pp. 37 et 38.

lutlèrent pendant deux années l'un contre l'autre ; Massinissa, vaincu à différentes reprises, s'enfuit au désert et Syphax resta maître de toute la Numidie (204 av. J.-C.)

Scipion ayant enfin obtenu du Sénat romain l'autorisation de porter la guerre en Afrique, il débarqua près d'Utique et Massinissa s'empessa de l'y rejoindre avec quelques cavaliers. Syphax se porta alors au secours des Carthaginois avec une armée considérable ; après avoir forcé Scipion à lever le siège d'Utique, il éprouva avec ses alliés plusieurs échecs très sérieux et fut enfin fait prisonnier par Massinissa. La victoire des Romains à Zama, en 202 avant J. C., mit fin à la deuxième guerre punique ; dans le traité qui suivit, la Massésylie fut démembrée et la partie occidentale fut donnée à Vermina, qui avait fait sa soumission à Rome.

Massinissa attaqua ensuite les Carthaginois avec vigueur ; Rome en profita pour rouvrir la lutte et les écraser définitivement ; ce fut la troisième guerre punique. Cette guerre se termina en 146 avant J. C. par la prise et la destruction de la ville de Carthage ; son territoire fut annexé et devint province romaine, le reste de l'Afrique fut laissé aux rois indigènes, vassaux des Romains.

Micipsa succéda à Massinissa, qui avait étendu sa domination sur toute la Numidie ; son règne fut tranquille, mais à sa mort des discussions s'élevèrent immédiatement entre ses fils et son neveu Jugurtha pour le partage du royaume. Jugurtha fit assassiner Hiemsal et obtint pour lui l'ouest de la Numidie jusqu'à la Moulouya, tandis qu'Adherbal devait se contenter de l'est (114 av. J. C.) Jugurtha, afin de satisfaire son insatiable ambition, s'allia à Bocchus, roi de Maurétanie, dont il épousa la fille ; puis il entama la lutte contre son cousin Adherbal, qu'il prit dans Cirta (Constantine) et fit périr dans les tourments ; des Romains de Cirta furent même massacrés. Rome intervint à la suite de ces événements ; elle fut dans l'obligation d'entreprendre plusieurs campagnes avant de réduire Jugurtha. Sous Métellus les opérations se déroulèrent dans l'est de la Numidie ; l'arrivée de Marius les reporta à l'ouest. Ce consul ravagea la Numidie et, en 105 avant J. C., s'empara d'un château où Jugurtha avait enfermé tous ses trésors (1).

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, p. 27 à 64.

Salluste s'exprimait ainsi au sujet de ce château :

Non loin du fleuve Molochath (Moulouya), qui séparait le royaume de Jugurtha de celui de Bocchus, dans un pays d'ailleurs uni, s'élevait un mont entièrement formé de rochers; le pic, d'une hauteur immense, se terminait par un plateau assez large, sur lequel était bâtie une forteresse de médiocre grandeur. Un seul passage, extrêmement étroit, menait au château; tout le reste était de sa nature aussi escarpé que si on l'eût taillé à dessein.

Une source existait au sommet du plateau. Le hasard servit Marius. Un auxiliaire ligurien, qui avait été chercher de l'eau, découvrit en ramassant des limaçons un chemin praticable quoique difficile. Il obtint d'emmener une petite troupe par ce passage : la surprise réussit. Les assiégés, qui étaient sortis avec confiance de leurs remparts, entendirent soudain les trompettes romaines sonner sur leurs derrières; ils s'enfuirent pendant que la colonne principale donnait l'assaut en faisant la tortue (1).

Les données manquent pour situer le théâtre de ces événements. On a supposé que la forteresse enlevée par Marius pouvait être la petite ruine de Koléa, sur une hauteur presque inaccessible, à environ 10 kilomètres nord-ouest de *Lucu* (Timziouine) (2). Cette hypothèse ne s'accorde guère avec la description précédente, car Timziouine se trouve à une trentaine de kilomètres au nord-ouest de Saïda et à près de 200 kilomètres de la Moulouya. D'autre part, la marche de Marius jusqu'à cette rivière est contestée, dans ce cas le Molochath de Salluste désignerait un cours d'eau autre que la Moulouya et impossible à identifier (3).

Les Romains réussirent enfin à se faire livrer Jugurtha par Bocchus; c'est la trahison de ce roi qui les débarrassa de leur dangereux adversaire. Bocchus reçut en récompense la Numidie occidentale ou ancienne Massésylie, qu'il ajouta à son royaume de Maurétanie (Maroc); il ne la garda pas longtemps en son pouvoir. Après la chute de Jugurtha, les rois de Numidie ne furent plus des alliés; ils devinrent de véritables tributaires (4).

(1) DUREAU DE LA MALLE, p. 144 à 150.

(2) WINKLER. — *Renseignements sur les principales voies romaines de l'Afrique septentrionale*, p. 363.

(3) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, p. 65.

(4) MERCIER. — *Loc. cit.*, p. 65 à 68. — DUREAU DE LA MALLE, p. 171.

Pendant l'agonie de la République romaine, les rois numides ne purent se dispenser de prendre parti dans les guerres civiles. Juba I^{er}, qui commandait à la Numidie orientale, protégea les généraux pompéiens ; aussi, lorsqu'ils eurent été vaincus par César à Thapsus, en 46 avant J. C., son royaume fut réduit en province romaine. La Numidie occidentale échut à Bogud I^{er} comme prix de son alliance avec César. Après lui, son fils, Bocchus III, perdit la Numidie sétifienne, mais il s'empara ensuite de la Maurétanie. A sa mort, en 33 avant J.-C., le triumvir Octave annexa ses états ; ils furent plus tard confiés à Juba II, fils de Juba I^{er}, comme roi vassal. Juba II installa sa capitale à Caesarea (Cherchel). Son fils, Ptolémée, lui succéda et, lorsqu'il eut été assassiné en l'an 40 par l'empereur Caligula, tout le pays devint domaine de l'empire, quoiqu'il n'ait été régulièrement annexé qu'en 42 ou 45. A partir de cette époque, on appela *Maurétanie césarienne* la contrée s'étendant de Sétif à la Moulouya et *Maurétanie tingitane* celle comprise entre la Moulouya et l'Océan. Ces deux provinces dépendaient directement de l'empereur, elles furent administrées par des délégués nommés procureurs (1). La Maurétanie césarienne était occupée par une légion et des corps auxiliaires ; Rome nommait des chefs indigènes pour administrer les tribus soumises. Les territoires occupés furent mis en valeur partout où cela était possible (2).

Jusqu'en 193, sous l'empereur Septime Sévère qui était africain d'origine, il y eut de nombreuses révoltes d'indigènes. L'Afrique fut ensuite mêlée aux guerres civiles ; il régna une véritable anarchie et les révoltes devinrent à l'état endémique en Maurétanie. En 297, la Maurétanie césarienne ne s'étendait plus que de la Moulouya à Saldæ (Bougie) ; au point de vue militaire elle fut placée sous l'autorité d'un comte d'Afrique. Dans l'Est, une partie des habitants étaient romanisés, mais à l'ouest la civilisation avait fort peu pénétré. Partout la race africaine se reconstituait en profitant de la décadence du peuple roi, elle se tenait prête à secouer le joug. Telle était la situation au début du v^e siècle, au moment où allait se produire l'invasion vandale (3).

(1) MERCIER. — *Loc. cit.*, p. 79 à 99 — GSELL, p. 40 à 44.

(2) GSELL, p. 49 à 90.

(3) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, p. 99 à 139.

Dans la région d'Oudjda, la zone soumise à l'influence romaine ne semble pas s'être étendue bien loin de la côte. Au 1^{er} siècle, la frontière touchait la mer à l'embouchure de la Moulouya ; à l'intérieur, les indigènes étaient encore barbares et faisaient des razzias sur les confins. Au n^e siècle, la frontière avait été reculée et passait par Pomaria (Tlemcen) et un poste militaire établi à l'emplacement actuel de Marnia, dans lequel tenait garnison une troupe de Syriens chargée de surveiller la plaine d'Augad. A partir du m^e siècle, les Romains avaient reporté les limites de la Maurétanie césarienne jusqu'au bord des Hauts-Plateaux, sauf dans la partie occidentale où ces limites n'avaient pas changé (1).

Le premier segment de la table de Peutinger, datant de 337, ne nous est pas parvenu ; les indications manquent donc sur les voies romaines de l'Afrique occidentale. Le géographe de Ravenne, qui dans sa compilation a utilisé cette table, cite un itinéraire venant des côtes de l'Atlantique par Volubilis (ksar Faraoun) vers la Maurétanie césarienne. L'itinéraire d'Antonin mentionne d'autre part une route du littoral. La voie *Pratentura*, reliant les citadelles de défense de la frontière sud, était dallée. Rien n'indique si de Marnia elle se prolongeait sur Oudjda ; on peut néanmoins supposer qu'elle devait pénétrer en Tingitane au-delà de ce poste, cela est même presque certain. Elle se dirigeait sans doute sur El Aïoun Sidi Mellouk, Msoun, Taza, Fez, Volubilis et l'Atlantique. Les voies publiques de la Maurétanie étaient toujours construites suivant les règles, tandis que les voies militaires étaient souvent mal faites ; il est probable qu'au Maroc les routes n'étaient en général que de larges chemins non mesurés (2).

Après ce qui précède, il semble logique de conclure à l'existence d'un poste romain à l'emplacement d'Oudjda, où se trouve une source très importante. Cette question ne peut malheureusement pas être éclairée en l'état actuel de nos connaissances, elle a donné lieu à de nombreuses

(1) GSELL, pp. 46 et 47. — WINKLER. — *Frontière méridionale ou limites de la Maurétanie césarienne*, pp. 474 et 475.

(2) WINKLER. — *Renseignements sur les principales voies romaines de l'Afrique septentrionale*, p. 361 à 370.

discussions. Les ruines romaines les plus rapprochées d'Oudjda sont celles de Marnia, où il y avait « un camp retranché de 400 mètres de long sur 257 mètres de côté. Il était entouré d'un fossé profond, flanqué de tours carrées et l'on y entraît par quatre portes. » Ce camp se serait appelé *Numerus Syrorum*, parce qu'il était occupé par des Syriens (1) ; on a aussi essayé de l'identifier avec *Sita Colonia* (2). A Oudjda, aucune trace d'un établissement romain n'a été reconnue. L'abbé Bargès y signalait pourtant, en 1859, les vestiges d'un camp fixe analogue à celui de Marnia (3), mais comme il ne paraît pas être venu sur les lieux, il a dû avancer cette assertion sur la foi d'informateurs hors d'état de reconnaître des constructions romaines. Marmol a écrit, sans justifier d'ailleurs son indication, qu'Oudjda était l'ancienne *Lanigare* de Ptolémée (4). Le capitaine Tauxier a aussi assimilé cette ville à *Stabulum Regis*, qui se trouvait à une étape à l'ouest du *Nigrensis* (Tafna ?) ; cette détermination n'étant pas appuyée sur des raisons suffisantes reste également douteuse (5).

D'après les traditions locales, les Romains auraient occupé Oudjda et le massif des Beni Snassen ; les fractions des Beni Snassen auxquelles on applique l'épithète d'*El Beqia* sont considérées comme étant issues de ces conquérants (6). Pour expliquer le manque de ruines dans la région, on prétend que les Romains y auraient simplement élevé des bâtiments légers, dans le genre de ceux dont faisaient usage les autochtones. Cette hypothèse est certainement plausible, mais, dans ce cas, comment expliquer pourquoi ils auraient brusquement changé leur système au-delà de Marnia, alors que le pays ne changeait pas de nature et que les habitants devaient conserver le même caractère. Tant que des documents archéologiques ne viendront pas apporter un peu de lumière, la seule conclusion possible sera la suivante : la région d'Oudjda a subi en partie l'influence des Romains, qui y ont

(1) CANAL. — *Marnia*, p. 6 à 8.

(2) TAUXIER, p. 297.

(3) BARGÈS. — *Tlemcen*, p. 162.

(4) MARMOL, T. II, p. 324.

(5) TAUXIER, p. 298.

(6) Voir 2^e PARTIE, Chap. II : *Beni-Snassen*.

évidemment circulé ; rien ne démontre qu'ils y ont eu des établissements fixes (1).

En 427-428, le comte Boniface, gouverneur de l'Afrique, ayant été desservi à Rome, entra en lutte avec le pouvoir central ; les indigènes en profitèrent pour se révolter ; comme sa situation devenait critique, il appela les Vandales d'Espagne. Ceux-ci passèrent dans la Tingitane en 429, au nombre de 80.000 dont 50.000 combattants ; le roi Genséric était à leur tête. Ils marchèrent sur Carthage, détruisant tout sur leur passage, et arrivèrent probablement dans la région de la basse Moulouya. Boniface, rentré en grâce, voulut les arrêter, mais en vain : en 431, l'Afrique était perdue. Les Vandales, peu nombreux, laissèrent aux provinces leur organisation ; Genséric paraît avoir cherché à s'attacher les indigènes en leur abandonnant sans conteste les frontières de l'ouest et du sud. En 442, il rendit les Maurétanies à Valentinien,

(1) Les gens de Debdou disent pourtant que les Romains auraient occupé leur vallée ; si le fait était exact, il tendrait à confirmer l'hypothèse de leur établissement dans l'amalat d'Oudjda. Or, cette tradition est simplement basée sur la présence à Debdou de vestiges, dont l'origine romaine est tout au moins fort douteuse.

Au-dessus du ksar de Debdou, où la majeure partie de la population est juive, se trouve un autre ksar connu sous le nom d'El Kasba. El Kasba est bâti sur un éperon aux flancs escarpés et à sommet tabulaire : l'axe de l'éperon est sensiblement perpendiculaire à celui de la vallée. Sur ce petit plateau on voit les ruines d'une enceinte bastionnée du type berbère ; les murs sont en pisé. Le plateau est séparé de la montagne par un fossé très régulier à parois verticales, large d'environ deux à trois mètres et profond de trois à cinq mètres ; ce fossé est attribué aux Romains.

Sur le flanc nord de l'éperon d'El Kasba, il y a en outre une vaste galerie souterraine taillée à même la roche tendre, probablement un tuf travertineux, que l'on dit aussi d'origine romaine. Cette galerie a été creusée de main d'homme, elle est condée ; vers l'entrée elle a près de dix mètres de hauteur sous la clef de voûte. La galerie s'enfonce par une pente assez raide jusqu'à environ trente ou quarante mètres de profondeur dans le sous-sol ; elle aboutit à une nappe d'eau. La nappe d'eau correspondrait avec une source qui sourd dans la partie basse de Debdou.

Fossé et galerie sont des ouvrages très importants, sur la véritable origine desquels il est bien difficile de se prononcer. Il faut remarquer que les anciens Berbères ont souvent exécuté des travaux de ce genre : il n'est donc pas impossible que ceux dont il a été parlé datent de l'époque où un royaume berbère florissait à Debdou.

La tradition citée n'est néanmoins pas sans intérêt. Il existerait en effet dans les montagnes voisines de Debdou de nombreuses mines de cuivre anciennement exploitées ; or, les mines de cuivre étaient très recherchées des Romains, tandis que les autochtones ne paraissent pas s'être beaucoup occupés de leur exploitation.

qui, ces pays étant ruinés et livrés à eux mêmes, fut obligé de faire remise aux habitants des sept huitièmes de leurs impôts. Genséric, après avoir fait la conquête de Rome, en 445, eut de nouveau la souveraineté sur toute l'Afrique. L'empire des Vandales, qui s'occupa surtout à des persécutions religieuses, ne prit pas de racines dans le pays. Une inscription de 508, trouvée près de Tlemcen, montre que sous les derniers rois vandales, il y avait là un royaume indépendant de Maures et de Romains vivant ensemble sous la même autorité avec un indigène comme roi (1).

En 533, Bélisaire voulut reconquérir l'Afrique pour le compte de l'empereur d'Orient Justinien ; il s'empara de Carthage, puis battit complètement les Vandales et mit leur roi Gélimer en fuite. Les Byzantins s'établirent ensuite à *Cæsarea* (Cherchel) et Ceuta; les Vandales furent tous éliminés en moins de six mois. Dans les Maurétanies césarienne et tingitane, l'occupation byzantine se réduisit à quelques points du littoral. Les indigènes avaient reconquis du terrain et n'étaient plus disposés à se laisser refouler; ils avaient leurs rois, les tribus de la Maurétanie obéissaient à Massinas. Les insurrections furent fréquentes et, quoique victorieux, les Byzantins ne purent se maintenir en Afrique que grâce à l'appui des principautés indigènes. Au commencement du VII^e siècle, la domination byzantine était à son déclin, elle allait bientôt sombrer définitivement sous les coups des Arabes (2).

LES POPULATIONS JUIVES ET CHRÉTIENNES ET LES LÉGENDES SUR OUJDJA

Les premières grandes colonies juives apparurent sur le littoral nord-africain en 320 avant J.-C., notamment à Alexandrie, où se fixa un groupe important transporté par Ptolémée Soter. Ce souverain égyptien dirigea aussi sur la Cyrénaïque un grand nombre de juifs, qui reçurent

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, p. 143 à 148. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, p. 125 à 130. — GODARD, pp. 260 et 261. — BOISSIER, pp. 353 et 354.

(2) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, p. 157 à 178.

les mêmes droits que les Grecs et les Macédoniens déjà établis ; beaucoup d'autres coreligionnaires de Palestine vinrent les y rejoindre. Ces diverses colonies durent essaimer peu à peu dans l'Ouest. Il est d'ailleurs probable qu'après la répression sévère de la grande insurrection des juifs de Cyrénaïque, en l'an 115, sous le règne de Trajan, une grande partie d'entre eux émigrèrent et allèrent se mêler aux tribus berbères. Certaines de ces tribus, comme les Djeraoua et les Aourighi, étaient déjà pénétrées d'une influence juive ; le nouvel élément acheva de les transformer et elles constituèrent les premiers groupes judéo-berbères.

Au II^e siècle, il existait des communautés juives dans tout le nord de la Maurétanie et, à partir du III^e siècle, la Maurétanie romaine et le Maroc actuel étaient parsemés de colonies ; la langue romaine prédominait dans celles du littoral. A cette époque, des avant-gardes des tribus judéo-berbères, refoulées par les Zénètes purs, étaient venues s'échouer vers Tlemcen, Nédroma et les confins de l'Atlas. Parmi ces judéo-berbères se trouvaient des fractions éparses de la grande tribu des Djeraoua et peut-être la tribu des Ghiata, à l'ouest de la Moulouya ; les Mediouna, fixés dans la région de Tlemcen-Nédroma, étaient des Berbères judaïsants. Des traditions juives se sont conservées à Tlemcen et Nédroma ; on vénère encore sur le territoire de cette dernière localité un tombeau donné comme étant celui de Sidi Oucha (Josué). On rencontrerait des nécropoles juives du même type que celles des environs de Carthage près de Nédroma, à Taza et Debdou ; le Rif est riche en sanctuaires juifs. Les populations juives de ces régions étaient à moitié nomades, elles étaient guerrières et professaient un *mosaïsme* plus ou moins altéré.

Au temps des Vandales, les juifs étaient encore nombreux en Afrique malgré les progrès du christianisme ; le judaïsme, affaibli sur les côtes, gagnait chez les Berbères, particulièrement dans la Tingitane qui fut peu atteinte par la domination gréco-romaine. Les persécutions de Justinien, à la fin du VI^e siècle, contribuèrent à l'expansion du judaïsme africain ; traqués ou expulsés, les juifs se réfugièrent chez les Berbères des montagnes et gagnèrent un grand nombre de tribus à leur religion. Sous les Wisigoths d'Espagne, les juifs furent également persécutés à partir de 612-613, ce qui amena certains à

chercher asile en Afrique. A la fin de la période byzantine, le judaïsme était florissant dans la région située à l'est de la Basse Moulouya ; il s'y trouvait surtout des groupes judéo-berbères ou berbères judaïsants à côté d'un plus petit nombre de réfugiés juifs de provenances diverses, mais dont beaucoup devaient descendre d'ancêtres originaires de la Palestine (1).

Cette ancienne influence juive semble avoir laissé quelques traces aux environs d'Oudjda. Le fameux marabout Sidi Yahia ben Younes (2) perpétue certainement, qu'il ait existé ou non, le souvenir d'une époque où les juifs n'avaient pas la même condition misérable que de nos jours ; cette époque doit être ancienne si l'on s'en réfère à la légende arabe. Bien entendu cette légende ne convient pas que Sidi Yahia était un représentant de la race maudite, mais elle le reconnaît implicitement en faisant de lui un compagnon du Christ. Les juifs placent la vie de Sidi Yahia à la fin du xiv^e siècle et lui attribuent une origine espagnole ; mais on ne peut guère tenir compte de cette indication, car la communauté actuelle d'Oudjda paraît être de formation récente ; ses membres, qui manquent de traditions et d'érudition, ont coutume de tout rapporter au temps des grandes persécutions de Castille.

On trouve aussi sur la rive droite de l'oued Taïret, à côté de la piste de Sidi Djabeur et au pied d'un petit monticule, un très vieux cimetière connu sous le nom de *Quebourate el Yhoud* (les tombeaux des Juifs) (Pl. VII) ; le sol y est parsemé de cailloux informes et fortement patinés par le temps. Rien ne ferait soupçonner à première vue la présence de tombes en ce point, si quelques-unes d'entre elles, éventrées par les Arabes, ne montraient des fosses béantes. Ces fosses sont étroites et peu profondes, elles étaient fermées avec des dalles par dessus lesquelles on

(1) BASSET, p. vii à xvi. — NAHUM SLOUSCHZ. — *Etude sur l'histoire des juifs et du judaïsme au Maroc*, T. IV, p. 345 à 411. — NAHUM SLOUSCHZ. — *Hebréo-phéniciens et judéo-berbères*, T. XIV, p. 257 à 398. J'ai surtout utilisé ces deux études très documentées, en évitant toutefois certaines conclusions qui paraissent risquées et peu conformes aux données historiques admises. L'auteur semble notamment vouloir établir qu'au moment de la conquête musulmane, les juifs formaient en Berbérie une nouvelle Palestine, qu'ils y étaient tout puissants et dominaient la situation politique.

(2) Voir 1^{re} PARTIE, Chap. IV : *Marabouts*.

mettait de la terre. Les Arabes violent ces sépultures afin d'employer les ossements à des rites de magie, parce qu'ils sont persuadés de leur origine juive. Sur le monticule voisin du cimetière, on remarque de nombreux vestiges de murs, le plus souvent à peine visibles. Les pierres des parements sont presque toujours placées de champ, le vide intérieur devait être rempli avec des pierres plus petites. Les murs dessinent de grandes enceintes formant des cours, à l'intérieur desquelles étaient sans doute des cabanes ; on distingue en outre quelques enceintes de dimensions réduites qui ont pu appartenir à des maisons. Des vestiges analogues existent à quelque distance en aval et sur la même rive de l'oued Taïret. Des juifs, que la conquête musulmane aura ensuite dispersés, étaient peut-être fixés sur les bords de cet oued. C'est là une simple hypothèse, elle est néanmoins suffisamment plausible pour pouvoir être envisagée.

Le christianisme pénétra vite en Afrique et, au début du ⁱⁱⁱ^e siècle, il fit de rapides progrès ; les persécutions semblaient le fortifier et il faisait des prosélytes dans les tribus berbères. A partir de Constantin, au commencement du ^{iv}^e siècle, cette religion se répandit dans les Maurétanies, où les évêchés furent fondés par centaines. Lorsque les Vandales eurent substitué leur domination à celle des Romains, ils persécutèrent les catholiques orthodoxes et favorisèrent le clergé arien. Pendant la période byzantine, l'église orthodoxe recouvra ses biens et devint toute puissante ; le christianisme progressa dans les royaumes berbères. On a reconnu à Tlemcen et aux environs des tombes chrétiennes des ^{vi}^e et ^{vii}^e siècles avec des épitaphes latines (1). L'abbé Bargès croyait même que beaucoup d'inscriptions de Tlemcen, qui dateraient du ^v^e siècle, devaient être attribuées à des chrétiens. D'après cet auteur, la ville, catéchisée de bonne heure, aurait servi de siège à un des premiers évêchés ; il estimait que sa nombreuse population catholique était orthodoxe. Un curieux petit document, d'origine chrétienne, a en outre été recueilli à Marnia. C'est une brique, sur laquelle apparaît en relief une sorte de cippe avec deux croix (2). Bien que l'on ne

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. 1, p. 110 à 175. — GSELL, pp. 90 à 95, 129 et 136 à 138.

(2) BARGÈS. — *Tlemcen*, p. 111 à 121.

possède aucune indication précise sur la région d'Oudjda, il y a tout lieu de supposer qu'elle a été pénétrée par le christianisme.

D'après des traditions écrites attribuées à Abou Hamid el Ghezali, une ville très importante aurait occupé dans l'antiquité l'emplacement de l'Oudjda actuel ; elle avait 360 portes, de l'eau en abondance ; elle était ceinte de hautes murailles et entourée de jardins (1). La légende populaire fixe en détail la situation de cette ville ; elle s'étendait depuis l'oued Taïret jusqu'à l'oued Isly. Le marché aux légumes était situé sur le djorf el Akhdar ; sur les mamelons appelés Semmara se trouvait le quartier des maréchaux-ferrants ; le lavoir était au lieu dit Meghsel el Akhal, le long de l'oued Isly ; un grand marché se tenait à El Byyaïdh, près de Sidi Yahia. La plupart des explications précédentes paraissent n'avoir été inspirées que par le sens de certains noms, qui se prête à ces identifications. De nombreuses portes séparaient les différents quartiers, les quatre portes principales de l'enceinte s'ouvraient sur les Semmara, l'oued Taïret, El Byyaïdh et le djorf el Akhdar.

D'aucuns racontent qu'il n'existait pas à proprement parler une ville unique dans la cuvette d'Oudjda, mais une série de dechras (villages) construites sur les ondulations du sol, principalement à la périphérie de cette cuvette. Ces dechras auraient été habitées par des chrétiens qui, au moment de la conquête musulmane, obéissaient au sultan El Ablak el Fortas (l'albinos teigneux). On lui attribue la construction d'un bordj, dont le fragment de bastion de l'enceinte de 1298, qui subsiste à l'ouest de la ville (Pl. IX, 8), serait le dernier vestige.

Ces légendes semblent indiquer que la cuvette d'Oudjda était déjà occupée, antérieurement à l'ère musulmane, par des populations fixes qui comprenaient peut-être des adeptes de la religion du Christ. Cette hypothèse est admissible, elle a déjà été formulée auparavant par quelques écrivains, mais dans des termes différents (2). Néanmoins, elle reste des plus douteuses et il faudrait des découvertes archéologiques inattendues afin d'en permettre le contrôle.

(1) HADJ LARBI.

(2) MOHAMMED BEN RAHAL, p. 23. — ISMAÏL HAMET, p. 16.

Pour l'instant, les nombreux tumuli berbères avoisinant la ville fournissent seuls un argument sérieux en faveur de l'existence de cette ancienne agglomération; le tumulus au cadavre allongé laisse d'ailleurs supposer qu'elle peut avoir subi une influence juive ou chrétienne.

CHAPITRE II

Les groupements berbères au commencement du Moyen-Age ; leur islamisation

SITUATION DES BERBÈRES A LA FIN DE LA PÉRIODE BYZANTINE

Au moment où les Arabes vont entrer en scène dans l'Afrique du Nord, il y a lieu de désigner les indigènes autochtones du nom que ceux-ci leur ont donné, celui de *Berbères*. Les divisions territoriales en usage depuis les Romains seront également changées par les Arabes ; toute la contrée s'étendant de Tripoli à l'Atlantique deviendra le *Magreb*. Le Magreb se subdivisera en *Magreb oriental* ou *Ifrikia*, ayant pour capitales Tunis et Tripoli, en *Magreb central*, compris entre Bougie et Oudjda ou la Moulouya, enfin en *Magreb occidental*, depuis Oudjda ou la Moulouya jusqu'à l'Océan. La limite entre le Magreb central et le Magreb occidental variera aux différentes époques, suivant que les souverains de Tlemcen ou de Fez auront la suprématie sur la rive droite de la Moulouya ; c'est la raison pour laquelle les historiens ne sont pas toujours d'accord sur cette limite (1).

Dans la première moitié du VII^e siècle, les Berbères avaient atteint une certaine civilisation ; sur le littoral ils étaient cultivateurs et habitaient des gourbis ou des cabanes de pierre couvertes en chaume ; à l'intérieur du pays ils étaient pasteurs et vivaient sous des tentes en poil. Leur costume comprenait, d'après Ibn Khaldoun, un vêtement de dessous rayé, dont ils rejetaient un pan sur l'épaule gauche, et un beurnous noir porté par dessus. Ils étaient généralement idolâtres, mais, comme on l'a vu au chapitre précédent, il y avait parmi eux des chrétiens et surtout des juifs.

Les Berbères se divisent en deux grandes familles : les *Sanhadja* et les *Zenata*. Les *Sanhadja* occupaient alors la

(1) Voir notamment MOHAMMED ABOU RAS, pp. 11 et 156 à 159.

région littorale du Magreb central et du Magreb occidental, ainsi que le désert situé en arrière de ces pays. Les Zenata, qui seraient une branche plus jeune de la race berbère, se tenaient plus particulièrement dans le désert de Tripoli. Un certain nombre de leurs anciennes tribus s'étaient déjà avancées sur les Hauts-Plateaux, depuis l'Aurès jusqu'aux abords de la Moulouya, amorçant ainsi leur mouvement à l'Ouest que l'on verra se continuer par la suite.

Dans la région d'Oudjda se trouvaient les Beni Fatene de la famille Sanhadja, qui tenaient tout le territoire compris entre la Moulouya et l'embouchure du Chélif ; deux de leurs fractions, les Koumia et les Mediouna, habitaient au nord et à l'ouest de Tlemcen. Au sud de cette localité il y avait des Beni Irniane, appartenant aux anciennes tribus zénètes ; les Beni Irniane étaient frères des Beni Ifrene (1).

D'après Mohammed Abou Ras ben Ahmed « les Beni Ifrene fondèrent Tlemcen bien longtemps avant l'islamisme et en firent la capitale de leur royaume (2). » Ibn Khaldoun est moins affirmatif en ce qui concerne l'époque de cette fondation ; selon lui la tribu des Beni Ifrene, une des plus nombreuses et des plus puissantes des Zenata, avait, lors de la conquête arabe, des ramifications en Ifrikia, dans l'Aurès et dans le Magreb central, depuis Tlemcen jusqu'à Tahert (3) ; il laisse néanmoins entendre que le royaume créé à Tlemcen par les Beni Ifrene l'a été antérieurement à l'avènement de l'Islam (4). Il semble donc qu'on peut admettre la présence des Beni Ifrene dans cette ville et aux environs dès le début du VII^e siècle comme absolument certaine. Abou el Qâcem ben Ahmed az Zyani attribue aux émirs des Beni Ifrene la fondation d'Oudjda avant l'ère musulmane, au temps de leur puissance à Tlemcen (5). Cette assertion isolée ne paraît pas avoir grande valeur, elle s'ajoute pourtant aux autres légendes relatives à l'existence d'une ancienne agglomération

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, p. 180 à 189. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, p. 42 à 48. — IBN KHALDOUN, T. I, p. 167, T. III, p. 187 à 197.

(2) MOHAMMED ABOU RAS, pp. 73, 74 et 174.

(3) Tahert était une ville ancienne, qui était située près de l'emplacement actuel de Tiaret.

(4) IBN KHALDOUN, T. III, pp. 198, 199, 212 et 332 à 334.

(5) AZ ZYANI, T. VI, p. 455.

berbère à l'emplacement d'Oudjda. On voit encore aux environs de cette ville les ruines de trois vieux ksour, qui peuvent fort bien avoir été construits avant la conquête de l'Afrique par les Arabes ; ils étaient établis sur des hauteurs d'accès très difficile.

Le premier était situé au sommet du Kef Ghafess, à l'est et à l'entrée du col de Sidi Djabeur ; il subsiste en cet endroit des ruines importantes.

Le second se trouvait sur le djebel Aourir ; les ruines sont à la pointe est et couvrent deux petits replats séparés par une arête rocheuse ; le côté nord-est est complètement à pic, au sud on peut accéder plus facilement. En raison de cette disposition du terrain, le ksar comprenait deux parties distinctes qui avaient chacune leur enceinte ; c'était un vrai nid d'aigle (1). Le nom de ce ksar a été complètement oublié, mais on raconte sous la tente que les habitants possédaient des mulets chargés de leur ravitaillement et parfaitement stylés. Aussitôt qu'on avait placé des cruches sur leur bât, ils descendaient seuls à l'oued Taïret et les rapportaient pleines d'eau.

Les ruines du troisième ksar s'étendent sur le plateau du Mehacer des Beni Yala. Ce plateau est bordé sur toutes ses faces par de hautes falaises à pic, sauf à l'Ouest ; on avait donc de ce côté fermé la trouée à l'aide d'un solide mur en pisé. Les maisons étaient bâties en arrière de ce mur et dominaient la source qui sourd au pied de la falaise. Vers le milieu du plateau et en arrière de l'emplacement où se trouvaient les maisons, on distingue les traces d'une sorte de kasba en pisé ; c'était sans doute le réduit de la défense, au cas où le village aurait été forcé. Un escalier, ayant environ 20 mètres de hauteur et dont les différentes volées étaient encastrées entre la falaise et un gigantesque mur de pisé, permettait aux habitants de tenir la source et d'y arriver à couvert depuis les maisons. Le seul sentier que l'on peut suivre en venant de la plaine est étroit et encaissé, il est des plus faciles à défendre. Il semble que les ruines du Mehacer des Beni Yala doivent être identifiées avec Temzezdekt, ainsi qu'on cherchera à l'établir plus loin.

(1) Sur les flancs de la montagne, j'ai recueilli un fragment de très vieille poterie berbère, dont la décoration était faite de plusieurs traits généralement parallèles et très rapprochés qui formaient des volutes.

LA CONQUÊTE ARABE

Pendant que les Arabes se jetaient sur l'Afrique, les Byzantins étaient divisés à la suite de l'usurpation du patrice Grégoire. Celui-ci, avec l'appui des Berbères, chercha à arrêter les envahisseurs, mais il fut battu et tué en 647. Les Grecs traitèrent alors avec les vainqueurs, qui évacuèrent l'Ifrikia après avoir perçu un fort tribut. Vers 665, les Arabes firent de nouvelles expéditions au Magreb, des forces grecques tentèrent de les refouler, elles furent contraintes de se rembarquer et leurs adversaires devinrent maîtres de l'Ifrikia : Oqba ben Nafâa en fut nommé gouverneur en 669. Ce général étendit l'autorité arabe chez les Berbères, auxquels il imposa la religion musulmane ; mais il fut bientôt remplacé par Abou el Mohadjer, qui dut faire face à une révolte sérieuse des Berbères conduits par Kocçila. Abou el Mohadjer maîtrisa la révolte et atteignit Tlemcen poussant les vaincus devant lui. A la fin de 681, Oqba reprit le commandement de l'Ifrikia : imbu de prosélytisme, il s'enfonça dans l'ouest vers 682 suivi de ses meilleurs guerriers. Oqba parvint à Tahert, où il battit les Berbères ayant avec eux quelques troupes grecques, puis il marcha sur Ceuta en passant par le Rif sans rencontrer grande opposition. Ceuta reconnaissait encore l'autorité de Byzance ; le comte Julien, qui y commandait, donna à Oqba des indications sur l'intérieur du pays. Celui-ci se dirigea vers l'Atlantique, qu'il atteignit à Tanger, et poussa jusqu'au Sous recevant partout la soumission et la conversion des Berbères. Il revint chargé de butin, mais, à son passage dans le Zab, il fut attaqué près de Biskra par les Berbères coalisés et trouva la mort dans le combat. A la suite de cet événement, les Berbères redevinrent pour quelque temps les maîtres du pays. La marche d'Oqba entre Tlemcen et Ceuta est difficile à suivre ; les quelques indications que l'on possède montrent pourtant qu'il traversa la région d'Oudjda. Mohammed Abou Ras ben Ahmed prétend qu'il chassa les Beni Ifrene de Tlemcen dont il s'empara.

En 705, les Berbères de l'ouest, qui après le passage d'Oqba avaient abjuré l'islamisme, virent de nouveau apparaître une armée arabe conduite par Moussa ben Noceïr, gouverneur de l'Ifrikia. Il traversa la Moulouya

et battit les Romars du Rif, pénétra jusqu'au Sous et s'empara de Tanger avant de regagner Kairouan. Des agents, pour la plupart Berbères convertis, étaient laissés de tous côtés par les Arabes afin de répandre la bonne parole. Au bout d'un demi siècle tout le Magreb avait changé de maîtres et même de religion, sans qu'il y ait eu aucune immigration de populations arabes. Les Berbères islamisés apostasièrent d'ailleurs à différentes reprises avant de devenir de véritables croyants. A partir de 711, les Arabes les entraînèrent avec eux à la conquête de l'Espagne (1).

Dans le *Foutouh Ifrikia*, qui est un récit fantaisiste de la conquête de l'Afrique par les musulmans, on trouve une série d'épisodes ayant Tlemcen et Oudjda pour théâtre. Ces épisodes sont intéressants à examiner, parce qu'ils montrent combien est enracinée la croyance fixant à la ville d'Oudjda une origine plus reculée que celle communément admise.

Les musulmans, sous la conduite d'Abdallah ben Djafar, lequel n'est d'ailleurs jamais venu en Afrique, allèrent mettre le siège devant *Medinet el Djedar* (Tlemcen). Le seigneur de cette ville demanda du secours à son voisin El Ablak, roi d'Oudjda ; les deux princes étaient pourtant ennemis depuis que le premier avait refusé au second la main de sa fille Chiâa ech Chems (rayon de soleil). El Ablak accourut à Tlemcen avec une armée, il promit son appui si l'union projetée était conclue. Le roi de Tlemcen s'y engagea, mais, devant l'hostilité de sa fille qui n'aimait pas El Ablak, il eut recours à un subterfuge et donna à celui-ci une servante qu'il fit passer pour Chiâa ech Chems. Après la consommation du mariage, El Ablak, mis au courant de la supercherie par une vieille femme, entra en fureur et attaqua le roi de Tlemcen. Les musulmans profitèrent de cette bataille pour se lancer vigoureusement sur leurs ennemis ; le roi d'Oudjda fut blessé par Abdallah ben Djafar, il s'empressa de se retirer chez lui avec son armée. Après s'être emparés de Tlemcen et avoir converti le roi à l'islamisme, les musulmans enlevèrent Tafess et allèrent assiéger Oudjda. El Ablak prit son ordre de bataille et marcha contre ses adversaires ;

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. 1, pp. 196 à 207 et 217 à 220. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, pp. 57 à 59, 64 et 65. — MOHAMMED ABOU RAS, pp. 74 et 175.

l'émir Oqba, qui était présent, rangea également ses troupes. Quand les deux adversaires furent en présence, il y eut d'abord une série de combats singuliers dignes des héros d'Iliade, finalement tous les combattants en vinrent aux mains et la mêlée fut générale. El Ablak ayant été tué, son armée se débanda et la ville d'Oudjda tomba au pouvoir des musulmans, qui firent un riche butin. Ceux-ci, avant de retourner en Ifrikia, construisirent une mosquée et soumirent à l'impôt *djezia* (1) les habitants qui n'avaient pas embrassé l'islamisme (2).

Tafess, dont il est parlé dans cette légende, est peut-être le vieux ksar dont les ruines couvrent le sommet du Kef Ghafess, au sud-ouest d'Oudjda.

LES BERBÈRES ET LE KHAREDJISME

D'Orient, le schisme connu sous le nom de kharedjisme se réfugia en Afrique et fut vite accueilli par les Berbères. Ceux-ci l'embrassèrent d'autant plus volontiers, qu'il leur permettait de lutter contre l'autorité arabe tout en restant musulmans. Le kharedjisme, qui en Orient était une sorte de protestantisme, devint au Magreb un drapeau politique; il y engendra une véritable anarchie.

Le gouverneur arabe, Obeïd Allah ben el Habbab, fut contraint de mener une expédition dans l'ouest pour réprimer les désordres, mais, après son départ, il y eut de graves révoltes. Vers 740, le soulèvement fut général; on proclama l'indépendance berbère avec obligation au kharedjisme et une armée arabe fut taillée en pièces. Le khalifa d'Orient prit ses dispositions pour en tirer vengeance; il lança contre le Magreb 12.000 cavaliers syriens sous Kaltoum ben Aïad. Celui-ci alla rassembler à Tlemcen les débris de l'armée précédemment battue et continua sa marche; il se fit écraser sur l'oued Sebou en 741 et perdit la vie dans le combat. Les kharedjites cherchèrent ensuite à se jeter sur l'Est; leur tentative échoua; le Magreb n'en resta pas moins en insurrection. Les Arabes étaient d'ailleurs divisés par des querelles intestines; aussi les tribus zénètes établies à l'ouest de Tlemcen ne tardèrent-elles pas à devenir menaçantes. Les Beni Ifrene, adeptes

(1) *Djezia*, impôt spécial de capitation qui frappe les non convertis dans les états musulmans.

(2) *Foutouh Ifrikia*, T. II du texte arabe, p. 109 à 148.

du kharedjisme, avaient repris possession de cette ville d'où Oqba les avait expulsés ; leur autorité était reconnue à l'Ouest et au Sud. Dans la vallée de la Moulouya, la tribu des Miknassa était toute puissante.

En 752, Abderrahman, gouverneur de l'Ifrikia, vint attaquer près de Tlemcen le prince des Beni Ifrene, Abou Korra. Les Berbères se soumirent, puis, lorsqu'Abderrahman eut été assassiné après s'être déclaré indépendant du khalifa d'Orient, il y eut de longues luttes en Ifrikia et le Magreb demeura livré à lui-même. Les kharedjites ayant été complètement battus en Ifrikia, Abderrahman ben Rostem fonda Tahert la neuve, où il fut rejoint par de nombreuses tribus ; cette ville devint le centre du kharedjisme ibadite. Abderrahman ben Rostem, le chef de cette principauté indépendante, donna naissance à la dynastie berbère kharedjite des Rostémides. Les luttes continuèrent encore en Ifrikia entre les kharedjites et les sonnites ou orthodoxes. Pendant ce temps, les Beni Ifrene étendaient leur influence à Tlemcen et dans le sud du Magreb ; d'une manière générale les Berbères tendaient à abandonner l'état démocratique pour se grouper en petits royaumes (1).

LA FIN DE LA DOMINATION ARABE ET LA FORMATION DES PREMIERS EMPIRES BERBÈRES SOUS L'ÉGIDE DE PRINCES ARABES

Un arrière petit-fils du Prophète, le chérif Idriss ben Abdallah, dut fuir l'Arabie qu'ensanglantaient les luttes déchaînées autour de l'imamat (2). Vers 788, il se réfugia au Magreb occidental, près des sources de l'oued Sebou ; bien accueilli par les Berbères il imposa son autorité dans le pays. S'étant fait proclamer khalifa, il étendit ensuite ses conquêtes et, en 789, il entra à Tlemcen après avoir reçu la soumission des Maghraoua et des Beni Ifrene, qu'il convertit ou ramena à l'islamisme ; Mohammed Abou Ras ben Ahmed dit qu'il arracha l'erreur de leur cœur. En 790, Idriss laissa à son frère Soleiman le commandement de

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, p. 230 à 256. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, pp. 71 à 80. — GODARD, pp. 282 et 283. — MOHAMMED ABOU RAS, pp. 174 et 175.

(2) L'imamat était le souverain pouvoir chez les premiers musulmans, il avait beaucoup d'analogie avec la papauté des catholiques.

Tlemcen ; celui-ci le garda pendant trois ans. Idriss I^{er} est connu sous le nom d'Idriss le Grand ; il fut empoisonné en 793 par ordre du khalifa d'Orient Haroun er Rechid (1) ; les Berbères le sanctifièrent et acclamèrent par la suite son fils posthume Idriss II.

Idriss II sut conserver l'attachement des Berbères ; il fonda la ville de Fez. Ayant reconquis Tlemcen vers 814, il reçut l'hommage des Beni Ifrene et des Maghraoua qui y dominaient. Idriss II mourut en 828 ; ce fut le signal du partage de l'empire édrissite, que se disputèrent ses enfants ; Tlemcen fut placé sous l'autorité d'Aïssa, fils de Soleïman.

À la mort d'Ali, gendre du prophète Mohammed, ses fils et ses partisans formèrent la secte *chiaïte*. Parmi les chiaïtes, qui se constituèrent ultérieurement en société secrète, les *ismaïliens* comptaient six imams après Ali, le septième, nommé Ismaïl, était mort avant son père ; à partir de lui les imams étaient cachés. Mohammed el Hebib, troisième imam caché, dit en mourant à son fils Obeïd Allah qu'il était le *mahdi* attendu et aurait à subir des épreuves. Obeïd Allah se rendit à Sidjilmessa (Tafilalet) en échappant aux recherches, il y fut retenu prisonnier ; les chiaïtes vinrent le délivrer et le proclamèrent imam. En 910, Obeïd Allah s'installa en Ifrikia ; la dynastie des Fatémides était fondée avec l'appui des Berbères, dont beaucoup étaient devenus musulmans ; le dernier gouverneur arabe fut contraint de prendre la fuite. Obeïd Allah détrôna les Rostémides de Tahert et abattit le karedjisme ; ses adeptes durent émigrer au désert.

À cette époque, les Beni Ifrene avaient encore de l'autorité sur Tlemcen et les plaines de l'Est ; leurs frères, les Maghraoua, étaient devenus puissants, ils possédaient les régions sahariennes et les plaines du Nord. Les Fatémides étendirent leurs entreprises sur le Magreb et, en 920, ils atteignirent les environs de Fez ; les Maghraoua cherchèrent à les arrêter mais, en 927, ils durent se retirer devant une nouvelle colonne. Les Fatémides firent, en 933, une campagne peu sérieuse contre le Magreb extrême ; ils parvinrent pourtant à s'établir à Fez et aidèrent les Édrissites à se relever ; l'un de ces derniers entra en vain-

(1) Haroun er Rechid est connu dans notre histoire sous le nom d'Haroun al Raschid ; c'est lui qui rechercha l'alliance de Charlemagne.

queur à Tlemcen en 936. Cette situation ne dura pas très longtemps; vers 947 les Fatémides avaient perdu beaucoup de leur autorité. A l'est de la Moulouya, les Zénètes Maghraoua et Beni Ifrene étaient devenus prépondérants; en 948, ils se formèrent en confédération indépendante et abandonnèrent l'année suivante la cause fatémide. En 951, les Fatémides cherchèrent à reprendre pied dans l'Ouest; l'affranchi chrétien Djouher se porta de ce côté pour leur compte avec des forces considérables, il battit les Beni Ifrene qu'il poursuivit et marcha sur Fez. Lorsqu'il fut parti la révolte éclata de nouveau; la rivalité entre les Sanhadja et les Maghraoua s'accrut, ces derniers furent écrasés pendant que les Beni Ifrene lâchaient pied. Les Fatémides se retirèrent enfin en Egypte en 972, abandonnant complètement le pays aux princes berbères (1).

LES CHRÉTIENS ET LES JUIFS EN FACE DE L'ISLAM

Au moment de la conquête arabe, les Berbères étaient idolâtres, chrétiens ou juifs; les vainqueurs s'attachèrent surtout à convertir les idolâtres. Les chrétiens furent d'abord laissés libres de leur foi, mais beaucoup durent embrasser l'islamisme ou émigrer à partir de 717 (2). Le christianisme persista pourtant dans l'ouest du Magreb, puisque pendant un certain temps les dynasties berbères eurent à leur service des milices chrétiennes, composées en majeure partie d'indigènes; dans les rangs de ces milices se trouvaient aussi quelques aventuriers européens.

A l'apparition de l'Islam, il se produisit un double courant d'immigration juive formé de Yéménites et de citadins d'Asie, tous également familiers avec la langue et les mœurs arabes qu'ils contribuèrent à introduire parmi les Berbères. Ces nouveaux venus étaient déjà fortement arabisés et sous la discipline de la synagogue babylonienne, ils servirent de trait d'union entre leurs coreligionnaires indigènes et le reste du monde juif, ainsi qu'entre les populations de l'Afrique et les conquérants arabes. Les tribus juives du voisinage de la Moulouya durent être peu

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, pp. 259 à 317, 326 à 338, 353 à 370. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, pp. 83, 84, 100 à 103 et 116. — GODARD, p. 288 à 291. — MOHAMMED ABOU RAS, p. 174.

(2) GSELL, p. 141.

atteintes par la conquête arabe, car, à la fin du ^{viii}^e siècle, il existait à Tlemcen une communauté juive très florissante. Après la mort d'Idriss I^{er}, les tribus juives ou judaïsantes se trouvèrent affaiblies et décimées ; elles n'osèrent plus faire de prosélytisme devant l'Islam triomphant. Le judaïsme tendit de plus en plus à devenir orthodoxe et, dans la deuxième moitié du ^{ix}^e siècle, il formait déjà dans les villes un organe ethnique et religieux. Les juifs se livrèrent alors au commerce, des nomades se transformèrent rapidement en citadins et les juifs berbères et espagnols montrèrent leur esprit d'adaptation (1).

(A suivre).

(1) NAHUM SLOUSCHZ. — *Hebréo-phéniciens et judéo-berbères*, T. XIV, pp. 398 et 399. — *Etude sur l'histoire des juifs et du judaïsme au Maroc*, T. VI, p. 9 à 49.

ESSAI

sur l'Industrie de la Pêche Maritime à l'Époque préhistorique

DANS LE NORD DE LA BERBÉRIE

MAROC-ALGÉRIE-TUNISIE

« Notre individu de mince durée
« pourtant, peut assister à la longue
« procession des âges, se faire con-
« temporain des faits écoulés et des
« périodes futures : il n'y a qu'à voir
« et regarder autour, il n'y a qu'à
« comprendre. »

Élisée RECLUS. — *Les Primitifs.*

Les industries humaines sont en progrès constant, on est heureux de le constater. Mais, pour apprécier l'importance de leurs améliorations successives, il n'est pas inutile, croyons-nous, de connaître ce qu'elles furent dans le passé.

Les méthodes géologiques, ethnographiques et archéologiques contemporaines, l'anthropologie surtout, qu'on a pu faire remonter au paléolithique (non seulement une des plus attachantes, mais aussi des plus curieuses créations de la science moderne) ont fait ces dernières années des progrès tels qu'elles nous permettent d'atteindre les origines mêmes. Nous y voyons, en vérité, la civilisation bien amoindrie, réduite à un état rudimentaire, presque sauvage, sans euphémisme. L'industrie s'y manifeste pourtant, grossière, il est vrai, énergique, pourrait-on ajouter, guidée uniquement par les nécessités de la vie pratique de chaque jour.

On en retrouve des spécimens heureusement conservés dans ces agglomérats désignés sous le nom caractéristique de terreaux archéologiques, où, par suite d'événements purement physiques (éboulis, ablations de la pluie ou du vent, etc.) ou plus simplement d'usages domestiques (déblais, rejets de détritits, sépultures, etc.), se rencontrent confondus en un touchant mélange, outils,

armes, objets de parure, et, parfois aussi, cruelle ironie des destinées, les restes de ceux à l'usage desquels ils servaient. C'est donc à ces témoins de l'arrière passé, à ces ruines du vieux monde, « à ces dépôts devenus ses archives » (1) qu'il faut s'adresser chaque fois qu'on veut soulever un coin du voile qui nous dérobe l'histoire plus ancienne de l'homme. Nettement caractérisées, ces couches, fort nombreuses sur le littoral de la Berbérie, sont en partie connues aujourd'hui. Les richesses documentaires qu'elles contenaient ont fait déjà l'objet de travaux divers, d'études remarquables.

Il nous a paru toutefois intéressant d'y revenir, une fois encore, pour retenir et colliger les documents relatifs à l'industrie de la pêche maritime proprement dite, plus particulièrement en ce qui concerne les côtes de notre département dont l'étendue correspond intégralement à celles du quartier d'Inscription maritime d'Oran.

L'existence aux Zaffarines (2), à Rachgoun (3), aux Ilabibas (aux environs du grand phare), à l'île Plane (4), etc., de silex taillés, d'obsidienne, alors que le silex n'existe point à l'état naturel dans ces îles et que l'obsidienne ne se rencontre dans des terrains volcaniques qu'à de grandes distances, permet tout d'abord d'affirmer qu'aux époques les plus reculées, ici, comme ailleurs (5), la navigation maritime était régulièrement pratiquée à l'époque de la pierre.

Il en fut de même de l'industrie de la pêche maritime, par voie de conséquence naturelle, pourrait-on dire.

Si les produits végétaux (fruits, racines, etc.), en effet, ont probablement formé la base de l'alimentation première de l'homme primitif, la nécessité, plus encore que le progrès (6) (l'homme qui a faim est terrible !) née de la sécheresse particulière à notre climat, qui entraîne, à certaines époques, la pénurie presque complète de ces

(1) BOUCHER DE PERTHES. — *Antiquités celtiques et antédiluviennes*, T. III, Paris 1864, p. 9.

(2) P. PALLARY. — *Recherches paléolithiques dans le Nord du Maroc* (A. F. A. S. 1902). Montauban II, p. 912.

(3) MISSION L. GENTIL (1895). — PALLARY (A. F. A. S. 1896. Carthage II, p. 499). — TOURNIER (1899).

(4) MISSION L. GENTIL (janvier 1897). — PALLARY (A. F. A. S. 1900. Paris II, p. 771).

(5) MORTILLET. — *Origines de la navigation et de la pêche* (Reinwald 1867).

(6) D^r CANCALON. — *Le progrès aux temps paléolithiques* (Reinwald 1907).

aliments primaires, le rendit de bonne heure omnivore, sans qu'il soit possible, on le conçoit, de préciser l'époque de cette évolution. Tout naturellement alors, tandis que l'habitant de l'intérieur faisait entrer la chair des animaux dans ses menus, les riverains de la mer durent se mettre au poisson, ressource courante, à leur portée, et toujours fournie à profusion : « La terre ne donnant rien, il se « tourna vers la mer » (1), sans affirmer toutefois pour cela qu'ils furent exclusivement ichthyophages ou cochliophages.

DÉBRIS DE POISSONS RECUEILLIS. — IDENTIFICATION

Bien que les terreaux archéologiques de notre littoral ne renferment point comme les grottes magdaleniennes de la Dordogne des amoncellements considérables de détritiques de poisson, témoignant ainsi des goûts de leurs hôtes, des vestiges suffisamment probants de l'ichthyophagie de leurs habitants antiques y ont été rencontrés.

On a recueilli, en outre, à la grotte paléolithique du Mouflon, au Pic des Singes (Bougie), aux grottes du Ciel ouvert, de los Abujeros, du Cuartel (Oran) de nombreuses arêtes de poisson effilées de deux à trois centimètres de long et munies à leur base d'un trou, en guise de chas, qui ont pu servir d'aiguilles. A la Grotte de la Tranchée (Oran) M. Pallary a trouvé un bout de poinçon en arête et une sorte de pendeloque formée d'une vertèbre dont l'épine dorsale avait été aiguisée, ce qui prouve que les restes d'animaux marins étaient utilisés non seulement dans l'alimentation, mais encore dans l'industrie primitive.

Ces vestiges, d'une manière générale, sont assez difficiles, on le conçoit, à déterminer spécifiquement. On a pu cependant identifier, à la Grotte du Mouflon, par exemple, le thon et la tortue marine ; à la Baie des Aignades (Bougie), un opercule d'*Astrarium Rugosum* et un fragment de mâchoire de squalo encore garnie de dents ; au Cuartel, au Ciel ouvert (Oran), la sargue (*Sparus*, *Sargus* = *R*) ; à la Grotte de la Tranchée (Mers-el-Kébir), un crabe (*Maia Squinada* = *Latreillei*), etc., etc.

Quant à préciser exactement leur âge, il n'y faut point songer. Il est permis toutefois d'affirmer, qu'en ce qui

(1) MICHELET. — *La mer*, p. 264.

concerne les périodes chelléenne et moustérienne, qui n'ont d'ailleurs livré à notre connaissance, ni outils de pêche caractérisés, ni débris de poissons, s'il y eut des résidus, ils ont dû périr entièrement.

STATIONS RELEVÉES

L'usage des produits alimentaires venant de la mer ne dut point se cantonner longtemps, il faut croire, aux seuls riverains, ainsi qu'en témoigne la présence de ces produits en dehors des abords immédiats et même fort loin dans l'intérieur (1).

Certains parmi les primitifs durent par suite exploiter ce goût et faire du produit de leur pêche un élément de « troc » cette forme première du commerce. Ils durent même se spécialiser et l'on peut affirmer que, comme de nos jours, il y eut probablement aux origines des gens qui s'adonnèrent exclusivement à la pêche maritime, des pêcheurs pourrait-on dire, dont la réunion formait le long des côtes des stations, j'ai failli dire des villages (2).

Sans doute, on n'a point ici, comme dans les lacs de la Suisse (3), de la Savoie (4), de la Haute Italie (5), retiré des flots les embarcations rudimentaires, qui leur servaient jadis à affronter la « mer sauvage » ; mais des signes certains, la coexistence notamment aux mêmes lieux des débris d'alimentation, d'ustensiles, d'outils, de cadavre (l'homme antique n'étant nullement affecté par le voisinage des corps en décomposition) permettent d'affirmer, conformément à la tradition, que des primitifs de mœurs sédentaires (6) vécurent là et y exercèrent leur industrie.

On a relevé leurs traces sur le littoral du Maroc : à Aïn Ben Amar (Arzila), Aïn-Sahila, Mogador, Mazagan, Casa-

(1) Débris de poissons (sargues, requins, etc., coquilles marines) trouvées à la Mouilah (Lalla Marnia : 50 kilomètres de la mer), à Hadjar Mahisserat (Cercle d'Aïn-Sefra, Sud Oranais), etc., etc.

(2) DÛGNEAU. — *Nos ancêtres primitifs*. — CLAVREUIL, 2, rue Furstenberg, 1905, pp. 166-167.

(3) J. LURBOCK. — *Notes sur les anciennes habitations lacustres de la Suisse* (Trad. J.-M. Alph. MILNE EDWARDS).

I. DESOR. — *Les palafites ou constructions lacustres du lac de Neuchâtel*.

(4) L. RABUT. — *Habitations lacustres de la Savoie*.

(5) F. TROJAN. — *Habitations lacustres des temps anciens et modernes*, pp. 119, 153, 166.

E. VON SACKEN. — *Palafites du lac de Garde*.

(6) Les Esquimaux, de nos jours encore, ne se donnent la peine de jeter au dehors les débris d'ossements, que lorsqu'ils sont devenus par trop encombrants. (L. DUPONT. — *L'homme pendant les âges de la pierre*, p. 20).

blanca, Rabat, Larache (1), Tanger (abri du cap Spartel), Ceuta, Tetuan, Melilla et aux Zaffarines (2) ;

En Algérie : à Nemours (3) (environs du Phare, grottes de l'Oued Ghazaouanah), Rachgoun, Beni-Saf (4) (confluent de l'Oued Bou Kourdane et de l'Oued M'Guenni, au-dessus du marabout de Sidi Ahmed), les *Habibas*, l'île Plane, Bou-Sfer (Le Caroubier, Les Andalouses, Falaises de Corabi) (5), Aïn-el-Turck (ferme Emerat) (6), Mers-el-Kébir (Grottes de la Plage (7) et de la Tranchée (8), Stations de la Plâtrière et de Roseville) (9), Oran et ses environs (Planteurs (10), Cuartel (11), Ciel Ouvert (12), Noisieux (13), Polygone (14), Troglodytes (15), El Oudja, Batterie Espagnole) (16), Canastel, Aïn-Ferra-

(1) P. PALLARY. — *Recherches paléolithologiques sur le littoral du Maroc*. (Anthropologie 1907, T. XVIII, pp. 301, 314. — 1908, T. XIX, p. 167).

(2) P. PALLARY. — *Recherches paléolithologiques dans le Nord du Maroc*. (A. F. A. S. 1902. Montauban II, pp. 912 et suivantes).

D. BLICHER, 1875.

(3) P. PALLARY. — (A. F. A. S. 1892, Boulogne I, p. 279 ; Paris II, 1900, p. 773).

(4) Ad. KOCH et PALLARY. — (A. F. A. S. 1891, Marseille II, p. 613 ; 1900, Paris II, p. 773).

(5) A. MICHAUD, 1896 et PALLARY (A. F. A. S. 1891, Marseille II, p. 613 ; 1900, Paris II, p. 771).

DOUMERGUE. — (Soc. de Géogr. d'Oran 1910, p. 416).

(6) PALLARY. — (A. F. A. S. 1891, Marseille II, p. 604, et DOUMERGUE, février 1896, Bull. Soc. de Géogr. et d'Arch. d'Oran 1910, p. 416).

(7) PALLARY. — (A. F. A. S. 1887, Toulouse I, p. 295). — *Ibid.*, Marseille (loc. cit.), Matériaux 1868, p. 203. — *Marée d'Oran*.

(8) PALLARY 1888 et Bull. Soc. Anth. de Lyon, XI, 1892. — *Monographie paléolithologique du département d'Oran*, pp. 293, 294.

(9) PALLARY 1887, 1894. — (A. F. A. S. 1896, Carthage II, p. 495).

(10) PALLARY. — (A. F. A. S., Caen II, pp. 740, 744). — G. CARRIÈRE. — *L'homme* (Paris 1886, p. 81). — Bull. Soc. de Géogr. et d'Arch. d'Oran 1886, pp. 147, 149. — *Études Orientales et Africaines* 1888, pp. 82, 86. — A. F. A. S. 1888, Oran II, p. 358 et Pl. VIII, fig. 5 à 12.

(11) Bull. Soc. de Géogr. et d'Arch. d'Oran 1886, p. 146. — L'HOMME 1886, p. 81. — *Études Orientales et Africaines* 1888, p. 81 à 86.

(12) DOUMERGUE. — (A. F. A. S. 1892, Pau II, pp. 623, 628).

(13) PALLARY. — (A. F. A. S. 1887, Toulouse I, p. 295. — 1888, Oran I, pp. 200, 206).

(14) PALLARY. — (A. F. A. S. 1891, Marseille II, p. 358 et Pl. VII, fig. 3 et 4). — *Matériaux pour suite à l'histoire positive et naturelle de l'homme* (fondé en 1865), G. de MARTILLET 1888, pp. 208, 209. — Bull. Soc. Anth., Lyon (loc. cit.), p. 265.

(15) PALLARY et TOMASSINI. — (A. F. A. S. 1891, Marseille II, pp. 633, 649). — 1894, Caen II, pp. 3, 6, Matériaux (XXII) 1888, pp. 203, 209).

(16) PALLARY et DOUMERGUE 1894. — PALLARY. — (A. F. A. S. 1896, Carthage II, p. 495).

nine(1), Arcole (2), Saint-Cloud (Kristel (3), Sidi-Marouf (4), Sidi ben Azreg) (5), Arzew (6) (Damesme, Saint-Leu, Port-aux-Poules, Salines) (7), Mostaganem (La Salamandre (8), Karouba (9) (Marabout de Sidi Mohammed Medjouk), etc., etc., dans le département d'Oran ;

A Aïn ben Ali (10) et Hacı Hadj ben Ali (11) (à l'ouest de Ténès), Aïn Sidi Rachid (12) (Cherchel), Staoueli (13), Chenoua, Guyotville (La Madrague, Ras Acrata (14), Beni-Messous, Grotte du Grand Rocher) (15), Alger (Bains Romains (16) et Pointe Pescade (17), Dellys (Sebaou, La Saline, La Mizrana), Tiggzirt (18) (Takdempt), etc., etc., dans le département d'Alger ;

A Bougie (Grotte d'Ali Bacha (19), Pic des Singes (baie des Aiguades (20), cap Cavallo (Djидjelli) (21), Bou Cherk (22) (à 3 kilomètres N.-E. de Taher), cap Bou-

(1) PALLARY. — *Soc. Anth. de Lyon (l. c. p.)*, pp. 281, 286. — (A. F. A. S. 1891, Marseille II, p. 604). — 1900, Paris II, p. 771.

(2) CARRIÈRE. — *Quelques stations préhistoriques du département d'Oran*, 1886, p. 137.

(3) PALLARY. — *Soc. Anth. de Lyon (l. c.)*, p. 289. — (A. F. A. S. 1891, Marseille II, p. 604).

(4) *Loc. cit.*, pp. 289, 304, 305.

(5) *Loc. cit.*, pp. 290. — (A. F. A. S. 1900, Paris II, p. 771).

(6) DOUMERGUE 1889. — (A. F. A. S. 1896, Carthage II, p. 496. — Paris II, p. 171).

(7) PIQUIGNOT, février 1888.

(8) PALLARY. — (A. F. A. S. 1891, Marseille. p. 606).

(9) *Loc. cit.*, p. 607.

(10) PALLARY. — (A. F. A. S. 1896, Carthage II, pp. 497, 766, 767).

(11) *Loc. cit.*, p. 495. — 1887, Toulouse I, p. 275. — 1891, Marseille II, p. 604.

(12) BERRUGER. — *Revue Africaine*, p. 440.

(13) RICHARD. — *Bull. Soc. Alg. de Climatologie* 1869, V, pp. 73, 74.

(14) FLAMAND. — 1901.

(15) GSELL. — *Monuments antiques de l'Algérie*, I, p. 12.

(16) FIDOU et BRIÈRES. — *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, CXXX. — 1900, pp. 1485, 1487.

(17) BOURJET. — *Bull. Soc. de Climatologie* 1868, V, pp. 20, 21, 24, 26, Pl. 3. — XII, 1876, pp. 145 et suivantes, Pl. 186.

(18) REINACH. — *Bull. du Comité* 1892, p. 496. — LACOUR et TURCAT (*loc. cit.*), 1900, pp. 513 et 514, Pl. XXVII et XXVIII.

(19) DE BRUGES. — (A. F. A. S. 1902, Montauban, pp. 166 et suiv.)

(20) DE BRUGES. — *Comptes rendus des fouilles faites à Bougie en 1904 (Recueil des notices et mémoires de la Soc. d'Arch. de Constantine, vol. XXXIV, année 1905, p. 23.*

(21) Notice manuscrite, B. O. Municipal de Djidjelli.

(22) *Recueil des notices et mémoires de la Soc. d'Arch. de Constantine, vol. XXIX, 1894, pp. 553, 554.*

garoni (Dakmia, village de Chott-Senadek Elli Kherba, Kef Cheraïa (1), Collo (Curie), Philippeville (village de Djimila, près de la mosquée de Teecheam, Grotte du Moufflon (2) (Constantine), etc., etc., dans le département de Constantine ;

En Tunisie : A Bizerte (3), Tunis (djebel Assas) (4), cap Bon (5) (Sousse), Monastir (6) et surtout à Gabès et aux environs de cette ville (7) (Aïounet, Melouïa, Bouchenima, Fedjed, Ouderef, El Hamma, oued Alouba, affluent de l'oued Gabès, oued Akaritt, oued Melah, Ras-el-Oued, djebels Haïdoudi, Tebagua et Aziza, etc., etc.)

Outre que l'on est sans doute bien loin de les avoir découvertes toutes, ces stations ont dû certainement être beaucoup plus nombreuses ; mais, la côte Nord-Africaine a subi depuis l'antiquité de profonds changements. La mer a rongé et ronge encore certaines parties (8) (Cap Figalo, Falaises de Dahra, par exemple), tandis qu'en d'autres points, au contraire, elle s'est reculée. A Rabat (Caserne du Fort Rottenbourg, Dar Maghzen) à la Grotte de la Plage, où l'eau a atteint jadis un ou deux mètres de hauteur, le sol est actuellement au niveau de la mer (9), qui y pénètre

(1) *Loc. cit.* — LUCIANI 1883-1884, pp. 87, 88, 103 et suiv.

(2) DE BRUGES. — (A. F. A. S. 1909, Lille II, pp. 813 et suiv.)

(3) CHEVY. — *Obsidiennes taillées trouvées au kil. 94 (ligne de Bizerte à Tunis).*

(4) A. COLLIGNON. — *Bull. Soc. Anthrop. Paris* 1867, T. X, p. 460.

(5) DAYROLLES.

(6) RICHARD. — *Sur l'âge de la pierre en Tunisie et en Algérie (Bull. Soc. Anthr. Paris* 1881, p. 168).

(7) BELLUCHI. — *L'Eta della pietra in Tunisia* (Roma 1876).

ROUDAIRE. — *Rapport sur le projet de la mer intérieure (Ant. Mission Scientifique* 1881, p. 281).

DE NARDAILLAC. — *Silex taillés en Tunisie (Bull. Soc. Ant. Paris. 3^e série* 1836, pp. 7 et 316).

A. COLLIGNON. — *Les âges de la pierre en Tunisie (Matériaux* 1887, p. 175 à 204).

D^r RIVIÈRE. — *Industrie préhistorique du silex en Tunisie (A. F. A. S.* 1896, pp. 199, 200).

E. VASSEL. — *Contributions à l'étude de l'âge de la pierre en Tunisie (A. F. A. S.* 1899, p. 284).

COURTY. — *Silex préhistoriques en Tunisie (Homme préhistorique,* 1^{er} mai 1905 (n° 5, pp. 129, 132).

(8) PALLARY. — *Recherches palethnologiques sur le littoral du Maroc en 1907 (Anth.* 1908, T. XVIII, p. 301) et *Monographie palethnologique du département d'Oran (Soc. Anth. de Lyon* 1892, XI, p. 14).

(9) GSELL. — *Atlas archéologique*, Feuille n° 20. — BERNARD et FICHEUR. — *Annales de Géographie*, XI, 1902, p. 236.

parfois, rendant par conséquent inadmissible toute hypothèse d'habitabilité à un tel niveau, où les occupants auraient été à la merci des plus petites intempéries. N'oublions pas de mentionner aussi la construction de la route du littoral, qui, en de nombreux endroits (Grotte de la Tranchée, par exemple), a déplacé et même supprimé complètement les couches archéologiques qu'elle traversait, sans parler du bouleversement du soc de la charrue.

A l'exception de celles dont la stratification régulière a subi des modifications, pour les raisons qui précèdent, elles sont toutes à peu près uniformément situées : au sommet de petits caps, de petits promontoires ou de falaises facilement défendables. Elles sont établies, en outre, dans des lieux très poissonneux, fréquentés encore de nos jours par de nombreux pêcheurs : rien donc que de très naturel d'y trouver des traces d'occupation à des époques antérieures fort reculées et dont il est bien difficile de préciser l'âge (âge qui, en chronologie préhistorique, correspond, on le sait, non pas à un nombre d'années déterminées, mais à une période de durée plus ou moins hypothétique).

Si les mœurs de ces pêcheurs antiques ne sont pas sans analogie avec celles de l'homme de la fin de la période paléolithique, en effet, puisque, comme les Magdaleniens, ils recherchaient, pour en faire leurs demeures, les grottes et les abris sous roches, la présence de pointes pédonculées finement taillées, ordinairement trouvées à fleur de terre ou à peu de profondeur dans le sable toutefois (à Canastel, par exemple) permettrait de les considérer comme néolithiques. D'autre part, les petits silex taillés des stations des environs d'Oran nous autoriseraient à rattacher celles-ci à l'époque intermédiaire campignienne. La présence d'objets en cuivre (et non en bronze, fait à retenir) à côté d'instruments en pierre dans les stations des environs de Bougie (Baie des Aiguades, Pic des Singes) les classerait dans la période de transition entre l'adoption des métaux et la disparition complète de la pierre, période durant laquelle cette dernière était encore en usage. Dans d'autres enfin, les instruments ne sont point assez caractéristiques pour constituer des documents suffisamment déterminants sur ce point important. L'on peut donc, sans conclure, retenir ce fait : c'est que les chaînons des âges se sont déroulés sans interruption alors que de tous temps, semble-t-il, ces stations étaient occupées.

ENGINS DIVERS

De quelle manière les habitants de ces stations se livraient-ils à l'industrie de la pêche ? Il est difficile de se prononcer d'une façon absolue en la pénurie de données positives à ce sujet.

A l'instar de ce que font encore quelques peuplades absolument arriérées, ils ont, peut-être, recueilli d'abord le poisson rejeté par le flot. Ils l'ont même saisi à la main (1). On conçoit, toutefois, que la proie a dû bien vite devenir méfiante et qu'il a fallu trouver autre chose, c'est-à-dire recourir aux armes de jet de l'époque.

a) On doit admettre, en effet, qu'en ce temps, où des outils et instruments fort peu nombreux servaient à des fins diverses, la pêche et la chasse durent être faites, tout d'abord, au moyen d'engins communs. On a donc pêché le poisson à la pierre, au bâton, à l'épieu, à la massue (pièces qui n'ont pu résister comme le silex et se conserver jusqu'à nos jours), à la flèche, on le tire bien parfois encore au fusil de nos jours ! Ce serait peut-être une explication à la présence de nombreux coups de poing chelléens, dans le voisinage immédiat de la mer à Diabet (Mogador), Dar-Saïd ben Salah (Rabat) (2), Aïn-el-Turek, Grotte de la Plage, Grotte de la Platrière, Bains de la Reine (Oran), Canastel, Aïn Bou Keriche (Ténès), Lac Halloula (3), Beni-Messous, Takdempt, etc., etc., ainsi que des outils en quartzite poli d'une industrie semblable à celle du Moustiers trouvés à El-Onck (Casablanca), Bab-Souk Elghezel (Rabat), à Melilla, à Saint-Jérôme, au Ciel Ouvert, à Noisieux, au Cuartel, à Saint-Leu, Ouled Zerifa (Dahra), Touabet (Dellys), Gabès (Tunisie), etc.

C'est un mode de pêche pratiqué, paraît-il, encore de

(1) *Arma antiqua manus, unguis dentesque fuerunt
Et lapides et item Sylvarum fragmina ramī.
Et flammæ atque ignes, postquam solum cognita primum
Posterioris ferri vis es ærisque reperta.
Et prior æris erat quem ferri cognitus usus,
Quo facilis magis est natura et copia major.*

LUCRÈCE. — *De Natura Rerum*, V, p. 1280 et suiv.)

(2) PALLARY. — *Recherches paléontologiques sur le littoral du Maroc* 1907 (*Anthropologie*, XVIII, 1908, p. 301).

(3) GALLAND. — *Revue Africaine*, XVI, 1876, pp. 266, 267. — PELLAGAUD. — *Préhistorique en Algérie*, Lyon 1879, p. 87.

nos jours, par les Esquimaux, mais qu'on ne saurait admettre à notre avis, qu'à titre de simple hypothèse, en ce qui concerne les temps paléolithiques

Il en est de même des flèches et pointes de silex trouvées en si grande abondance aux environs du phare de Nemours, aux Andalouses, Aïn-el-Turck, Mers-el-Kébir, aux environs immédiats d'Oran (plateau du Mourdjadjou, Eckmühl, Gambetta), à Canastel, Krichtel, Aïn-Ferramine, Arcole, Arzew, Saint-Leu, La Salamandre, Aïn Bou Ali, Aïn Sidi Rachid, La Madrague, Ras Acrata, Beni Messous, Grand Rocher, Staoueli, Bains Romains, Pointe Pescade, etc. qui, emmanchés au bout d'un bâton, ont pu constituer des sortes de harpons primitifs semblables à ceux dont se servent encore aujourd'hui certaines peuplades sauvages de la Guyane. Quelques-uns (Troglodytes, Canastel, Eckmühl, Fedjed, Metouia, Ouderef, El Hamma, etc.) sont même munis dans ce but de pédoncules, dont plusieurs atteignent un centimètre. La plupart de ces silex manufacturés et quartzites taillés, ayant été recueillis à la surface, — il n'est point possible, ici encore, — dans l'incertitude où l'on est de savoir s'ils ont été déplacés, de préciser l'époque à laquelle ils appartiennent, qui paraît être néolithique et plus particulièrement solutréenne.

Nous devons encore mentionner ces petits silex taillés, à contours géométriques réguliers (trapèze, triangle, etc...) à bords délicatement retouchés sur un ou plusieurs côtés, recueillis également en grand nombre sur notre littoral (Troglodytes, Polygone, Eckmühl, Noiseux, El Cuartel, Roseville, Batterie Espagnole, Sidi Marouf, Oued Gabès, Ras el Oued, etc.) et qui, aux dires de M. A. Mortillet (1), auraient été également fixés à l'extrémité d'une hampe de flèche ou de javelot, ou mieux, placés en manière de barbelures sur les parties latérales de ces armes, ainsi que cela a été constaté sur les exemplaires retirés des tourbières de Scandinavie (2). Ils seraient contemporains de cette époque intermédiaire entre le paléolithique et le néolithique dont M. Ph. Salmon a fait l'époque campignienne (de la station de Campigny (Seine-

(1) A. de MORTILLET. — *Cours d'ethnographie comparée* (Revue mensuelle de l'École d'Anthropologie 1896, p. 398).

(2) G. et A. de MORTILLET. — *Musée préhistorique* (Pl. XLII, f. 363).

Inférieure) et M. G. de Mortillet l'époque tourassienne (de la station de la Tourasse, commune de Sainte-Martory, (Haute-Garonne).

L'aridité du sol, le plus souvent sablonneux, sur lequel ont été établies les stations à petits silex, semble bien exclure toute idée d'exploitation agricole. D'autre part, leur situation, dans des lieux accidentés, rapprochés de la mer, les accumulations de coquillages (dont nous parlerons plus loin) indiquent bien que les populations qui les ont occupés vivaient du produit de la pêche maritime.

A défaut du harpon classique magdalénien dont, à notre connaissance, aucun exemplaire n'a été recueilli sur les côtes d'Algérie, tous ces outils ont pu être des engins servant tout d'abord à la pêche, mais non exclusivement.

b) Mais, d'autre part, de nombreux silex taillés de dimensions variables (25 à 100 millimètres de longueur) fusiformes, de sections triangulaires ou trapézoïdales et présentant des retouches qui peuvent affecter toute la longueur, renflés dans leur partie médiane et terminés aux deux extrémités par des pointes aigües ont été trouvés disséminés sur tout le littoral (Raz-el-Aïn, Noisieux, Batterie Espagnole, Sidi Marouf, Chenoua, La Mizrana, Tigzirt, Station en place et Grotte d'Ali Bacha, Pic des Singes, Grotte du Mouflon, etc.) Leur utilisation a été longtemps douteuse et discutée. A notre avis cependant, il n'y a point d'hésitation possible. Il convient d'y voir, à défaut d'autres indices, certains antérieurs, le premier type d'engin élémentaire spécialement affecté à l'industrie de la pêche en Algérie nettement identifié. C'est, en effet, l'hameçon magdalénien signalé par Salmon, L. Abat, le docteur Verneau (1), qu'on retrouve dans le néolithique d'Égypte (Fayoum) (2) et du nord de l'Europe (3), dont les dérivés sont encore utilisés de nos jours dans la Gironde (4) et qui n'est que le précurseur des engins de même type que l'on rencontre à l'époque robenhausienne.

Les spécimens recueillis sur la côte nord africaine reproduisent les types classiques : minces, étroits, un peu

(1) D^r VERNEAU. — *Documents*, pp. 1909, 1180.

(2) D^r INNÈS BEY.

(3) D^r SITON KARR. — *Le Danemark*, Coll. Allan Struge (Nice), Catalogue 1906, Vil. 4.

(4) F. DABEAU. — *Rev. de l'École d'Anthropologie* 1896, p. 90, fig. 11.

arqués et présentant trois ou quatre arêtes longitudinales très tranchantes. Leur identification est donc sans conteste. En ce qui concerne son emploi, cet engin était attaché par le milieu et couvert d'appât. Avalé par le poisson, il se fixait à l'intérieur du corps par l'une ou l'autre pointe et l'animal se trouvait ainsi retenu par la corde d'attache. C'est rudimentaire, mais ingénieux pour l'époque, en attendant mieux.

c). Durant la période néolithique à laquelle nous parvenons, les progrès sont manifestes.

On retrouve d'abord, à l'époque robenhausienne, l'hameçon de quelques centimètres précédemment employé ; mais il est désormais constitué par des esquilles d'ossements. De beaux exemplaires ont été recueillis à la Grotte des Troglodytes, au Cuartel, au Polygone, dans les stations des environs de Bougie, à la Grotte du Moufflon, à Zabouïne, etc. Dans ces dernières stations, ces engins étaient confectionnés au moyen de canines de sanglier taillées en bec de flûte et terminées en pointes très aigües et se rapprochant très sensiblement de ceux décrits par M. G. de Mortillet (1).

d) Le harpon de neuf à dix-huit centimètres a été concurremment employé. Des échantillons fort intéressants ont été retrouvés aux Troglodytes et à la Mizrana, constitués également par des ossements appropriés et façonnés en pointes très aigües. Il est rare qu'ils soient absolument verticaux : les deux extrémités forment ordinairement une courbe très accusée, qui permettait de mieux assujettir le trait à la hampe. Dans les comptes rendus du Congrès d'Oran (A. F. A. S., p. XVII, pl. VII, fig. 4) M. G. Carrière a figuré un de ces harpons.

e) M. Debruges a recueilli aux environs de Carbon plusieurs hameçons recourbés à angle aigu et à grande branche terminée par une encoche pour fixer le fil et fabriqués avec des défenses de sanglier éclatées ou fendues dans le sens de la longueur, afin d'obtenir une moindre épaisseur et pour lesquels on a su profiter de la dispo-

(1) G. de MORTILLET. — *Op. cit.*, p. 27, fig. 11. — Le Musée de Saint-Germain possède des échantillons semblables provenant du riche gisement de Fabri sous roche de Bruniquel (près Montauban, Tarn-et-Garonne). La station de Wangen (lac de Constance) a fourni également plusieurs de ces hameçons droits. La collection Peccadeau de l'Isle (Lorient) en renferme aussi. Lartey et Christy en ont rencontré dans les grottes de la Dordogne.

sition naturelle assez semblables à ceux recueillis à Moosedorf (canton de Berne) (1). MM. Pallary et Tommasini en ont trouvé un autre aux Troglodytes constitué par une portion de côte longue de huit centimètres dont la base a été soigneusement unie et amincie en forme de pointe aigüe.

f) Alors que les hameçons en bronze abondent dans les palafites de France et de Suisse (2), les récoltes semblables ont été plutôt rares en Algérie. Il convient toutefois de signaler les échantillons recueillis dans la station du Pic des Singes. Ainsi que ceux de la station Keller (3), ils sont de base carrée et atteignent sept centimètres de longueur. La tête est recourbée pour se terminer en pointe à un centimètre de développement à peine. Comme ceux des stations lacustres de la Suisse, le col de l'attache se tord un peu sur lui-même. Ils ne sont donc que la copie raisonnée et l'application au métal de l'outil en os précédemment employé par les pêcheurs de la station. Ces hameçons, qui sont en cuivre, peuvent très bien ne point appartenir à la véritable époque du bronze.

g) De récentes découvertes ont permis enfin de constater que les hommes de la pierre polie avaient mieux encore. Ils possédaient pour l'exercice de la pêche de véritables filets de diverses mailles dont on a retrouvé les lambeaux à Robenhausen et à Wougen, dont les flotteurs consistaient en écorce de pin.

Nous n'avons pas eu la bonne fortune en Algérie de retrouver des vestiges aussi concluants et aussi complets, et pour cause (4). Néanmoins, on peut demander si certains objets retrouvés sur notre littoral et dont l'usage avait

(1) Ed. KELLER. — *Pfahlbauten, Sechster bericht*, Pl. III, fig. 13, 14 et 22.

(2) Coll. du colonel Schwab à Berne (Suisse), Romsauer (Hallstatt, Autriche), Worsade (Scandinavie), Wilda (Danube), Poinsoint, Oise (Musée de Cluny).

(3) Ed. KELLER (*op. cit.*), Pl. IX, fig. 17.

(4) Les habitations lacustres de Robenhausen et de Wangen furent incendiées. Les cabanes de bois qui les composaient, enveloppées par les flammes, brûlèrent; quant aux objets qui étaient à l'intérieur, le feu lui-même, cet agent destructeur par excellence, les conserva. En effet, sans contact avec les flammes, ils ne furent point consumés; mais carbonisés par la violente chaleur et ainsi durcis, ils purent, bien qu'engloutis, résister à l'action dissolvante de l'eau et parvenir jusqu'à nous. (*Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris* 1860, T. II, p. 182).

d'abord paru indéterminé n'étaient point destinés à faire usage de plomb, ou mieux de poids, pour l'immersion des filets. Ce serait le cas par exemple de cette plaquette d'ivoire polie et bombée, trouvée par M. Debruge à Bougie et dont les deux encoches longitudinales ressemblent fort aux sillons en pourtour des pierres des Terronares d'Emilie (anciens duchés de Parme et de Modène) destinés à les fixer aux filets.

Il en serait de même des cylindres d'argile de trois centimètres de diamètre trouvés au même endroit (du Ciel Ouvert, etc.) , que l'on peut rapprocher des boules en terre cuite également percées de trous des stations lacustres du lac de Vaud (Suisse) et qui seraient également des poids de filets aux dires de Mortillet, appartenant à l'époque de transition de la pierre au bronze.

Ils offrent, en effet, les mêmes particularités que ceux trouvés aux îles de Feu et signalés par l'expédition du cap Horn (1882-1883), ainsi que ceux dont se servent encore de nos jours les pêcheurs du Petit Cortillet (canton de Neuchâtel) et signalés par Vouga pour les filets dénommés « Groupières » (Seine) et pour lesquels les pêcheurs continuent ainsi, à leur insu, les traditions léguées par leurs ancêtres lacustres.

N'en serait-il pas de même de ces galets sphériques trouvés à Noisieux, aux Troglodytes et au Pic des Singes ?

DÉBRIS DE MOLLUSQUES MARINS COMESTIBLES CONSOMMÉS OBJETS DE PARURE

Les poissons n'étaient point les seuls produits alimentaires marins recherchés dans les temps préhistoriques. On employait aussi et en grande quantité les coquilles comestibles comme aliments. C'est ainsi qu'on a retrouvé de nombreux coquillages presque tous fracturés pour l'extraction de l'animal et ordinairement calcinés, témoins irréfutables du goût des populations de jadis. Certaines même en ont consommé en telle abondance, que les tests abandonnés ont formé à la longue, aux environs de leurs demeures, des amas considérables (à Mogador, sur la rive gauche de l'oued Kseb, à El Onck (Maroc), où pourpres et monodontes sont mélangés dans une couche de sable rougeâtre fin pétri d'hélices, à Rabat, etc.), assez assimilables

aux débris de cuisine trouvés en Danemark et ailleurs (1), ceci permettrait de conclure que ces stations par assimilation avec les Kjoekk-en-moddings et l'assise intermédiaire du Mas d'Azil découvert par M. G. Piette, sont de l'époque tourrassienne. La réunion d'espèces ne vivant point ensemble, n'ayant point les mêmes conditions d'habitat témoignent, d'autre part, qu'on ne se trouve pas en face d'un dépôt naturel. Ces richesses conchyologiques étaient, comme le poisson, consommées également à l'intérieur. Ainsi, bien que le littoral soit éloigné de plus de 50 kilomètres, les habitants des abris préhistoriques de la Mouillah, par exemple, se nourrissaient de patelles, d'huîtres et de moules dont quelques valves même portent des traces de cuisson (2).

Les coquilles déterminées sont :

Bulimus Decolatus = Bruguière = (*Ferusassia Vesli*, Bourg ; (*Cyclostoma Mamillaris* Lamk), Troglodytes.

Cirrhipèdes Balanes = (*Balanus perforatus* = Brug. Var (*Augustus*), Troglodytes ;

Columbelle (*Columbella Rustica* Linné) : Troglodytes, Tranchée, Aiguades, Pic des Singes, Fort Clanzel, etc. ;

Cyprea Lurida (Lamk) : Tranchée, et *Cyprea Spurca* (Lin) : Bougie ;

HÉLICES. — *Zonites Candidissimus* = Moq. Tand. : Troglodytes ;

— *Cariosulus* = Bourg : Troglodytes, Tranchée ;

— *Beticus* = Bourg : Troglodytes, Tranchée ;

— *Eustillus* : Cuartel, Noiseux, Moufflon.

Helix Aspersa, Muller : Troglodytes, Rabat,

— *Punctata*, Muller : Troglodytes, Rabat, Tranchée, Ali-Bacha ;

(1) Accumulation de coquillages de l'Ixfjord dans les îles de Fyan de Moen, de Samsoe et dans le Jutland (où on les désigne sous le nom de Kiokk-en-Wodding, ce qui signifie en Danois, débris de cuisine) ; d'Hyères (Bouches-du-Rhône), de La Salla, Commune de Ouistreau et de Cronquelets, Commune d'Etaples (Pas-de-Calais). M. Peira de Costa en a signalé l'existence sur les côtes du Portugal, M. Charles Lyell, sur les côtes de Massachuset et de la Georgie, le professeur Pelegriao Strobel, sur les côtes du Brésil, etc., etc.

(2) A. BARBIN. — Abris préhistorique de la Mouillah (Bull. Soc. de Géogr. et d'Arch. d'Oran 1910, p. 83).

HÉLICES. — *Helix Zapharina*, Beck, var. *Dupotétiana* :
Tranchée ;

— *Lactea*, Muller : Tranchée ;

— *Lucasi*, Deshayes ;

— *Hieroglyphicula*, Michaud ;

— *Soluta*, Michaud et var. *Alabastrita Terser* ;

— *Lentich*, Fervénac : Troglodytes.

MONODONTES. — *Monodonta Fragaroides*, Lamk. : Troglodytes, Polygone, Cuartel, Noisieux, Rabat, Tranchée ;

Monodonta Turbinata, Born : Pic des Singes.

MOULES. — *Mytilus Africanus*, Chemin., var. *Pictus*, Born : Troglodytes, Grand Rocher, Polygone, Aïn-Ferramine, Tranchée, Ali-Bacha, etc.

HUITRES. — *Ostrea Lamellosa* : Cuartel, Noisieux, Sidi Marouf.

PATELLES. — *Patella Ferruginea* : Cuartel, Mouillah, Pic des Singes ;

— *Safiana* : Bougie, Cuartel ;

— *Tarentina*, Lamk. : Troglodytes, Fort Clauzel ;

— *Lusitanica*, Lamk. : Bougie, Fort Clauzel ;

— *Cærulea*, Linné : Ali-Bacha, Fort Clauzel.

PECTONCLES. — *Pectunculus Pilosus*, Linné : Pic des Singes, Ali-Bacha ;

Pectunculus Violascens, Lamk. : Troglodytes, Grand Rocher, Cuartel, Noisieux, Sidi-Marouf, Aïn-Ferramine, Dignade, Ali-Bacha, etc.

POURPRES. — *Purpura Hoemastoma*, Linné : Troglodytes, Planteurs, Tranchée, Canastel, Noisieux, Polygone, Aïn-Ferramine, Bougie, Fort Clauzel ;

Purpura Coronata : Oued Kseb.

Purpura Safiana : El Ouek.

SPONDYLES. — *Spondylus Goederopus*, Linné : Troglodytes.

TRITONS. — *Triton nodiferum*, Lamk : Troglodytes,
Fort Clauzel.

Triton Parthenopæus : Mouillah.

Unio Rhomboïdeus : Grotte du Moufflon.

L'homme primitif, enfin, quoiqu'on puisse penser, n'était point réduit à l'unique souci de la vie matérielle ; il aimait aussi à se parer. Ses ornements, toutefois, eu égard à la civilisation de l'époque, étaient uniquement empruntés à la nature même, et plus particulièrement aux valves des mollusques marins, bijoux primitifs, mis libéralement à sa disposition (1).

Ce furent d'abord des fragments de coquillages roulés et polis sur le rivage, en forme de griffe ou de haricots, par conséquent tout façonnés, qu'il utilisa comme objet de parure.

Plus tard, il rechercha les coquillages entiers, ordinairement des Pourpres, Bucardes, Arches ou Pectoncles, percés au milieu pour constituer des colliers, ainsi que le font encore de nos jours les Néo-Calédoniens (*Turitella Communis* des Troglodytes, par exemple) ou d'un trou de suspension au crochet naturel ou intentionnellement pratiqué (*Cardium Tuberculatum* et *Edule* des Troglodytes, *Columbella Rustica* de Noisieux et de la Tranchée, *Pectunculus Pilosus* et *Violaceus* du Pic des Singes, *Turitella Communis* de Sidi-Marouf, etc.)

Parfois même, les primitifs en usaient les bords (*Pectunculus* des Troglodytes) ou en coloraient les valves de noir ou de rouge (La Mouillah, *Columbelle* des Troglodytes).

On rencontre ces ornements dans les lieux habités par nos pêcheurs antiques et aussi fort loin dans l'intérieur.

Ainsi se paraient les habitants des abris de la Mouillah et ceux du Sahara : le *Murex Trunculus*, Lin., perforé de l'Abri du Rocher. Carmillé en témoigne et donne en outre, la preuve des relations qui existaient, dès cette époque, entre le littoral méditerranéen et l'Atlas du Sud.

(1) L. MARCHAND. — *Notice sur la parure de coquillages trouvée à Dijon*. Matériaux I, p. 472. — BERTRAND. — *Collier et fragments de coquillages* (Rev. Ar., décembre 1865, Matériaux II, p. 183). — BROUILLET. — *Note sur la Tombelle de Brionx* 1862.

(2) PALLARY. — *L'homme préhistorique*, n° 5 de mai 1906, pp. 141 et 143. — Musée d'Alger (4. F. A. S. I, p. 213). — FLAMAND et LAQUIÈRE. — *Nouvelles recherches sur le préhistorique du Sahara* (Revue Africaine 1906, p. 228).

Du rapide exposé qui précède, il convient de retenir que, dès la plus haute antiquité, l'homme s'est livré sur les côtes du nord de la Berbérie à l'industrie de la pêche maritime, pour subvenir à sa subsistance d'abord et se procurer ensuite des éléments de « Troc » avec les gens de l'intérieur. Cette question de l'alimentation préhistorique est en effet l'une des plus importantes à l'ordre du jour des sciences anthropologiques.

Sans prétention aucune, ce modeste essai a eu pour but également de contribuer, en ce qui concerne notre littoral, à l'édification de ces cartes ichtyophagiques préconisées par Salmon, dans le but de concourir à la reconstitution plus complète de l'outillage de nos lointains ancêtres.

D'aucuns pourront peut-être s'étonner, à ce sujet, du peu de précision donné aux époques diverses auxquelles appartiennent ou paraissent appartenir les objets considérés. Etant donné toutefois les mélanges habituels de forme, de taille et des types, qui, en Europe, sont considérés comme les caractéristiques de telle ou telle époque, le peu de gisements en place, on admettra que quelque doute plane habituellement en ce qui concerne leur détermination. Des classifications nouvelles ont dû même être créées récemment (1).

Enfin, au moment où de toute part l'on préconise le rajeunissement des anciens procédés, la substitution aux bras robustes et au vent, des moteurs auxiliaires et celle du chalut et de l'oter-trawl à la dominicale palangrotte, il nous a paru de quelque intérêt, pour les raisons que nous énoncions au début, de dire ce que dut être dans l'ancien passé, cette branche de l'industrie humaine qui doit être rangée, aux dires de Mortillet « parmi les éléments les plus actifs du développement de la civilisation. »

L. LACOSTE,

Administrateur de 1^{re} Classe de l'Inscription Maritime.

(Kouba, Villa Capri. Juillet-Septembre 1910).

(1) PALLARY. — *L'homme préhistorique* 1905, n° 2, p. 39.

BIBLIOGRAPHIE

EL BEKRI. — **Description de l'Afrique septentrionale**, texte arabe revu sur quatre manuscrits et publié par DE SLANE, seconde édition faite par le Gouvernement général de l'Algérie, 1 vol. in-8 de 20 + [11] pages, (Alger, Jourdan, 1911).

El-Bekri (Abou 'Obeïd) mort en 487 (1094 J.-C.), écrivit divers ouvrages géographiques, qui occupent une place importante parmi les productions de ce savant andalou. De ces ouvrages géographiques nous citerons seulement le *Mo'djam*, ou dictionnaire géographique, dont il existe des manuscrits à Leyde et à Milan notamment, et le *Kilâb el Masâlik ouâ-l-Mamâlik* « *Livre des routes et des royaumes* ». Ce dernier et important ouvrage qui comptait plusieurs volumes est en partie perdu aujourd'hui. Du moins la partie concernant l'Afrique du Nord, qui existait en manuscrit, a été éditée, en texte arabe, par de Slane, en 1857 (Alger, imprimerie du Gouvernement), sous les auspices du maréchal Randon, gouverneur général de l'Algérie, avec le titre *Kilâb el-Moghrib fi dzikri bilâd Ifrîqïya ouâ-l-Moghrib*. C'est cette publication que le Gouvernement vient de faire rééditer, et M. Cour, professeur à la Médersa de Tlemcen, a été chargé de ce travail, pour lequel il a apporté le soin le plus scrupuleux. L'édition de 1857 étant épuisée en librairie, le besoin d'une réédition de cet ouvrage se faisait depuis longtemps sentir. On ne peut donc qu'accueillir avec satisfaction cette seconde et meilleure édition. La traduction de cet ouvrage a paru dans le *Journal asiatique* de Paris (5^e série, tom. XII à XIX) sous le titre : *Description de l'Afrique septentrionale*, par de Slane, et le tirage à part de cette traduction (Paris, 1859) est également épuisé. Il est à souhaiter que la traduction soit, elle aussi, éditée de nouveau et remise au point.

Dans la réédition du texte que nous annonçons par ces lignes, l'*erratum* qui figurait à la page 213 de la première édition a été supprimé et les corrections faites dans le texte. La pagination est restée la même, mais un grand nombre de rectifications ont été faites à l'*index* de la première édition, qui laissait passablement à désirer sous ce rapport. Ainsi on chercherait en vain à la page 88 — conformément à l'*index* de la première édition — le nom propre سـجـلـ et on le trouve en revanche à la page 80 (avec l'orthographe سـجـلـ et سـجـلـ) comme l'indique la deuxième édition, mais non la première.

L'endroit situé entre Aghmât et Fàs et connu sous le nom de *أروا - ع-ر الك-ا-ف - بن - سي* est indiqué dans la première édition à la page 145, alors qu'il est mentionné à la page 154, comme le porte la seconde édition. Arzen (*Arzaou* aujourd'hui *Arzïou*) est indiqué à la page 80 de la première, alors qu'il est mentionné à la page 70, comme l'indique la seconde édition; il serait facile de multiplier les exemples pour manifester les importantes corrections ainsi faites.

Il est regrettable que dans cette nouvelle édition on n'ait pas écrit dans le texte les noms propres de lieux en caractères forts, ce qui aurait rendu les recherches plus rapides. Le type des caractères d'imprimerie est, lui aussi, un peu fin. On atténuerait considérablement la fatigue de la lecture des textes arabes, surtout à la lampe, si l'on adoptait, dans les éditions de textes de ce genre, un type de caractères plus gros, par exemple celui de l'édition Quatremère des *Prolégomènes d'Ibn Khaldoun*.

M. GAUDEFROY-DEMOMBYNES. *Les Cent et une Nuits* traduites de l'arabe, 1 vol. in-8 de XV + 352 pages (Paris. Guilmoto. 1911).

M. Gaudefroy-Demombynes, professeur d'arabe à l'École des Langues orientales, a publié cette traduction d'après le texte arabe de quatre manuscrits maghribins. C'est la première fois qu'une traduction française est donnée de cet ouvrage, dont le texte arabe d'ailleurs n'a pas encore été publié.

Dans les *Cent et une Nuits*, il s'agit comme dans les *Mille et une Nuits* et les autres recueils analogues, de récits, contes et légendes, arabes par la langue, l'allure, la forme et l'esprit, mais qui, pour le fond, sont presque tous d'origine étrangère. Tous ces contes qui, depuis des siècles, ont fait la joie des réunions dans les villes de l'Islâm, ont été en vérité plus ou moins modifiés, arrangés par les conteurs. De sorte que leur texte, écrit à diverses époques et en des lieux différents n'est pas unique dans sa forme ou dans les détails qu'il donne.

Un roi de l'Inde ayant surpris son épouse favorite le trompant avec un nègre, la fit tuer ainsi que toutes les femmes de son sérail et renonça désormais aux femmes. Mais au bout de quelque temps « il reprit goût aux femmes et résolut de ne garder chacune que pendant une seule nuit et de la faire tuer aux premiers rayons du jour; il en usa ainsi avec toutes les filles de ses officiers. »

Or, ce roi avait un vizir, père de deux filles, Dinazarde et Chéhrazade. Dinazarde ayant été demandée au vizir par le roi, Chéhrazade dit à son père de répondre que ses deux filles ne pouvaient vivre séparées et de les lui offrir toutes deux, afin qu'il eût l'une d'elles pour une nuit et l'autre pour le lendemain.

Le roi ayant accepté, il en fut ainsi fait et le roi passa la première nuit avec Dinazarde. Au matin, au moment où le roi avait coutume de faire mettre à mort son épouse, Dinazarde appela sa sœur et lui demanda de raconter au roi « une des belles histoires » qu'elle connaissait. Chéhrazade commença donc une histoire. L'heure de tuer son épouse étant passée, le roi se rendit à ses occupations habituelles après avoir enfermé sa femme. La seconde nuit se passa comme la première, et quand le roi se réveilla, Dinazarde appela encore sa sœur, qui continua le récit commencé la veille. Les jours et les nuits se succèdent ainsi et Chéhrazade raconte toujours au roi quelque nouvelle et séduisante histoire. Enfin après la cent-unième nuit, le roi est heureux d'apprendre que sa jeune femme est enceinte et lui accorde la vie ainsi qu'à sa sœur. Tel est le cadre de ce recueil.

Certains contes qui y figurent se retrouvent également avec des variantes, dans les *Mille et une Nuits*. Aussi M. G.-D. n'a-t-il pas manqué de comparer les versions des contes qu'il a traduits à celles que donnent les *Mille et une Nuits* et les recueils de cette nature. Il a indiqué dans les notes ces variantes ainsi que celles qu'offraient les divers manuscrits dont il s'est servi. C'est ainsi qu'il a établi pour les contes communs aux deux recueils « que le texte des *Cent et une Nuits* diffère singulièrement de celui des *Mille et un Nuits* et qu'il est toujours plus que lui, proches des contes semblables de l'Inde » (p. xv).

Toutes les fois que des éclaircissements étaient utiles pour l'intelligence d'un thème, la connaissance de ses origines, de ses parentés et de ses transformations, M. G.-D. les a donnés dans ses notes, avec une grande sûreté de documentation et une grande connaissance de la bibliographie du sujet. Il s'est gardé de répéter ce qui avait été dit avant lui sur telle ou telle légende des *Mille et Une Nuits* par les folkloristes et les arabisants qui l'avaient étudiée déjà, se bornant dans ce cas, à citer leurs travaux. M. G.-D. ne s'est pas borné à traduire de l'arabe ; il a apporté dans son travail cet esprit scientifique qui fait de son livre, grâce aux notes qu'il renferme, un instrument précieux pour ceux qui étudient la littérature arabe dans sa forme populaire. Quant à la traduction elle-même, qui a d'abord le mérite d'être fidèle, elle est écrite dans un style dont la pureté ne le cède en rien à l'élégance, dans un langage souple, pittoresque et attachant. Le traducteur a eu le talent de rendre l'image orientale, le trait d'esprit, la boutade, avec un rare bonheur d'expression.

Aussi bien, si l'orientaliste et le savant ne peuvent manquer de rencontrer de l'intérêt à la lecture des *Cent et Une Nuits*, le public amateur des récits arabes et des produits de l'imagination orientale y trouvera également son compte.

TALEB ALDESSELEM. — **L'organisation financière de l'empire marocain**
1 vol. in-8 de 210 pages (Paris, Emile Larose, éditeur, 1911)

Ce livre est le sujet de thèse qui a valu à l'auteur le grade de docteur en droit. C'est là vraiment un sujet d'actualité, au moment où le problème marocain se pose d'une manière décisive devant le monde civilisé et plus spécialement devant la France.

Etudier le régime financier au Maroc c'est toucher à un point particulièrement intéressant du régime gouvernemental et c'est très justement que M. Brives, avec son expérience des choses marocaines, a dit à propos de l'impôt : « Ce simple mot résume « toute la politique intérieure du Maroc. C'est lui qui est la « cause de toutes les luttes, de tous les pillages, et partant de « toutes les ruines qui s'accumulent d'années en années sur ce « beau pays. La seule préoccupation du marocain est de s'y « soustraire. Les besoins du Maghzen inquiètent peu le maro- « cain, qui tient à garder pour lui les douros péniblement acquis. » (1)

Dans une préface de 24 pages, M. T. expose la situation actuelle du Maroc demeuré barbare et sans maître écouté, en face du monde civilisé. A quoi tient l'anarchie qui règne dans ce pays ? L'Islâm en serait-il la cause principale ? A ce propos, M. T. entre dans une assez longue dissertation, appuyée de citations, pour montrer que l'Islâm tint au Moyen-Age la tête de la civilisation occidentale. Les Jeunes Turcs, les Jeunes Egyptiens, les Jeunes Tunisiens, ajoute-t-il, n'entrent-ils pas dans la voie des réformes hardies et du progrès certain malgré qu'ils soient musulmans ? Personne ne saurait contester cette constatation. Mais M. T. pense voir dans la tolérance dont les musulmans ont fait preuve vis-à-vis des chrétiens et des juifs les causes véritables de la décadence de la civilisation musulmane. Je suis bien loin de partager cet avis, et l'on verra tout-à-l'heure que M. T. lui-même, dans sa conclusion, préconise l'intervention de la France au Maroc pour relever ce malheureux pays. Quant à moi je ne connais pas d'exemple dans l'histoire que la tolérance religieuse ait amené la ruine d'un empire. Au reste, en ce qui concerne spécialement le Maroc dans ces derniers siècles, depuis la fondation de l'empire des chérifs surtout, on jouit du spectacle d'un fanatisme étroit chez le peuple et chez le Sultan. Le regain de fanatisme que l'on constate vers les débuts du xvi^e siècle peut s'expliquer d'ailleurs par les conquêtes des Portugais sur les côtes marocaines de l'Océan et des Espagnols sur celles de la Méditerranée. L'opposition violente de deux religions sur un même sol amène des deux côtés la

(1) A. BRIVES. — *Une page d'histoire marocaine*, dans le *Bulletin de la Société de Géographie d'Alger*, 1911, 1^{er} trimestre, page 2.

réaction et l'intolérance. L'invasion des côtes marocaines par le chrétien a provoqué une explosion de fanatisme musulman ; elle a engendré les confréries religieuses et a produit une islamisation active et étroite de la Berbérie entière et particulièrement du Maroc.

On voit donc que — au moins pour le Maroc — ce n'est pas la tolérance religieuse qui aurait causé la ruine de la civilisation.

Les musulmans qui se sont élevés quelque peu vers le progrès matériel et intellectuel, sont ceux qui, comme les Turcs et les Égyptiens ont été pénétrés par les Européens et ont subi l'influence de ceux-ci, par le contact et par l'exemple. Chez eux l'élite de la société a cherché à comprendre la civilisation occidentale, à s'inspirer de nos méthodes de travail, à s'imprégner de notre science en venant dans les Universités européennes recevoir l'instruction, en fondant des journaux et des revues sur le modèle des nôtres, en renseignant, par tous les moyens, le peuple sur ce qui se passe au dehors.

Le Maroc n'a rien fait de semblable. Au contraire, il s'est systématiquement fermé à toute pénétration étrangère de quelque nature qu'elle soit, il s'est endormi dans cette ignorance des choses et des hommes du dehors, redoutant avec une crainte quasi-superstitieuse — *timeo Danaos et dona ferentes* — l'introduction de tout ce que l'étranger — c'est-à-dire l'ennemi — s'offrait à lui apporter.

Voilà je crois les vraies causes de l'état d'affaissement actuel de l'empire du Maroc.

Le Sultan d'aujourd'hui l'a peut-être compris ? L'entrée des Français à Fez est un événement capital dans l'histoire du Maroc. Et Moulaye Hâlid, dans le désir de protéger sa personne et son trône contre ses sujets révoltés, a fait entrer d'une manière décisive le problème marocain dans une phase nouvelle en appelant les Français au secours de sa capitale. L'ère des transformations a sonné pour l'Empire des Chérifs et, sous la protection des canons français, les réformes sérieuses vont enfin commencer dans la paix.

Au moment même où un nouveau régime va s'établir au Maroc, il est donc particulièrement intéressant d'avoir l'exposé tracé par M. T. du régime financier marocain sous ce qu'on pourrait appeler « l'ancien régime. »

M. T. termine sa préface en constatant que l'on sait fort peu de chose du Maroc, demeuré fermé jusqu'à ce jour. On ignore le chiffre approximatif de ses habitants : sept millions selon les uns, trente millions selon d'autres. Les Marocains sont musulmans de nom, mais en fait, ils ne respectent guère de l'Islâm, que le jeûne du ramadan. C'est comme nos bédouins d'Algérie. L'organisation sociale présente quelque chose de féodal. Des caïds — à peu près indépendants dans le Bled-es-Siba — sont à la tête des fractions territoriales du pays ; ils sont

plus ou moins fidèles au sultan, considéré bien plus comme chef spirituel que comme un suzerain temporel.

Après cette préface, M. T. entre dans son sujet. Son étude de l'organisation financière au Maroc est divisée en trois parties : 1° les impôts coraniques ; 2° les impôts marocains et l'organisation actuelle des finances de l'Empire marocain ; 3° les réformes introduites dans le pays par les Sultans et par l'Europe.

A propos des impôts coraniques, pourquoi écrire *zakkat*, l'impôt appelé *zakât*, avec deux *k*, ce qui rappelle l'orthographe fautive adoptée par l'administration algérienne pour l'impôt dit *zekkal*, et qui n'a rien de commun avec l'impôt coranique du même nom.

Dans l'étude des impôts marocains qui constitue la deuxième partie de l'ouvrage, M. T. commence par dire qu'il ne s'agit que des impôts du territoire soumis au sultan ou Bled el-Maghzen, car le pays dit insoumis, ou Bled es-Siba ne paye pas d'impôts réguliers.

Dans le premier chapitre de cette deuxième partie, M. T. a retracé l'histoire des impôts au Maroc depuis les Idrissites. Il a fait de larges emprunts à l'excellent article de M. Michaux-Bellaire sur *L'organisation des finances au Maroc* (dans le vol. XI, n° II, p. 171 à 251 des *Archives marocaines*).

Le second chapitre indique quels impôts sont actuellement payés, parmi ceux qui ont un caractère réellement religieux et montre comment la *hadiya*, ou simple cadeau fait par les tribus au sultan à l'occasion des trois grandes fêtes annuelles de l'Islâm, est devenue une obligation pour elles. Cette *hadiya* est l'occasion pour les caïds de réaliser de beaux bénéfices, et la part qu'ils s'adjugent dans la *hadiya* est bien plus forte que celle qu'ils abandonnent au Sultan. Mais la prévarication et le vol sont obligatoires chez des fonctionnaires qui ont une charge non rétribuée et qu'ils achètent au Sultan qui les nomme.

Le chapitre III^e passe en revue les impôts administratifs, qui sont : les droits perçus par les douanes, les octrois ou leurs analogues (droits de porte), par la régie sur les tabacs, kîf et opium, les taxes de consommation ou *meks*, qui sont des droits de place payés sur les marchés et dans les ports, les droits d'octroi spéciaux à la ville de Fez et qu'on nomme *Achar Fondoq En-Nedjjârîn*.

Dans le chapitre IV, M. T. a classé les impôts de souveraineté ou redevances : 1° la *naïba*, sorte d'impôt foncier sur certaines terres ; 2° la *harka*, contribution en hommes pour les expéditions guerrières ; elle frappe les tribus de *naïba* ; la *ghorama* ou remboursement par les tribus des animaux (bêtes de charge et de bât) appartenant au Sultan et qui périssent pendant que l'entretien de ces animaux est à la charge de la tribu ; 4° la *dhaïra*, amende infligée par les caïds à leurs administrés ; 5° la *sokhra*, remboursement, par les intéressés, à un fonctionnaire, de ses

frais de déplacement et de transport pour une enquête ou une affaire de service ; 6° la *mouna* qui est l'obligation de nourriture à servir à tout fonctionnaire de passage dans la tribu, ainsi qu'aux gens de sa suite et à leurs bêtes.

Les chorfa ou descendants du Prophète sont exempts de la plupart des impôts.

M. T. dans le chapitre V essaie de jeter un peu de lumière sur le budget, ou plutôt sur la distribution du produit des recettes et sur les dépenses dans ce pays où aucune prévision des recettes ou des dépenses n'est faite à l'avance et où l'on vit au jour le jour. Il est amené ainsi à étudier le fonctionnement du *Bîl el-Mâl* des Croyants ou Trésor public, du Trésor de Dar Adyil, qui reçoit les droits de marché, de portes et tabacs et dont l'affectation s'applique à certaines dépenses, et enfin du Trésor particulier du Sultan, qui est alimenté avec les revenus des deux caisses précédentes.

Cette II^e partie du livre se termine par une bonne étude de la monnaie marocaine.

La III^e partie est occupée par l'historique des réformes introduites au Maroc par certains Sultans et par l'Europe. Elle est divisée elle-même en deux chapitres, dont le premier va jusqu'à la conférence d'Algésiras et le second comprend les réformes provoquées par cette conférence, notamment les statuts de la concession d'une Banque d'Etat.

Dans sa conclusion, M. T. montre qu'en somme, toute l'organisation financière du Maroc repose sur l'arbitraire des Sultans et le bon plaisir de fonctionnaires prévaricateurs. Selon l'auteur, il faudrait former au Maroc une élite intellectuelle, dans les Ecoles françaises d'enseignement secondaire et supérieur, procéder par voie de réformes successives et substituer des fonctionnaires instruits et honnêtes à ceux actuellement en fonctions, réorganiser enfin l'armée qui assurera l'ordre.

La réorganisation de l'administration et des finances au Maroc, ajoute M. T., ne peut se faire qu'avec le secours d'une nation européenne, et la seule nation capable d'y faire œuvre utile est la France, dont la politique musulmane est animée de tolérance et d'humanité.

Ajoutons, pour être complet, que la lecture de cet ouvrage nous a permis de relever quelques négligences de style et des fautes d'impression, qu'une correction plus attentive des épreuves d'imprimerie aurait évitées. Je me bornerai à signaler à la page 71 par exemple: une négation oubliée à la 3^e ligne en haut, une erreur de nom au milieu de la page où l'on doit lire *Almohades* au lieu de *Almoravides* et rétablir le chiffre (vi^e) du siècle de l'hégire qui a été omis ; on corrigera enfin à cette même page, à la 7^e ligne avant la fin, l'orthographe (Tîmmelel ou Tîmmal au lieu de Tîmmelet) du nom de la résidence du Mahdi Ibn Toumert.

En somme, l'étude de M. T. est une bonne mise au point de ce que l'on peut connaître du régime financier dans l'empire du Maroc. C'est un travail consciencieux et utile. Il est à souhaiter que l'auteur, actuellement avocat à Tlemcen, trouve sur les loisirs que lui laissera sa profession, le temps d'entreprendre de nouvelles études sur la société musulmane. Il est, par les connaissances qu'il a acquises, par sa méthode de travail, par sa qualité de musulman, en excellente position pour faire de l'information sérieuse et produire des travaux de valeur.

NEHLIL. — **Notice sur les tribus de la région de Debdou**, dans le *Bull. de la Soc. de Géog. d'Alger*, 1^{er} trim. 1911, p. 40 à 67).

L'auteur, en sa qualité d'interprète militaire, a parcouru le pays en tous sens, avec le lieutenant-colonel Féraud, pour gagner à notre cause les tribus de la région de Debdou et leur donner confiance en nous. M. Nehlil était bien placé pour bien voir ; il était aussi très bien outillé pour bien entendre, car il parle et comprend avec une égale facilité le berbère et l'arabe. Ajoutons que ce jeune interprète de l'Armée d'Afrique a toujours consacré à l'étude la plus grande partie des loisirs que lui laisse sa profession ; il est parfaitement préparé pour étudier les populations de ce pays.

M. Nehlil commence par retracer l'histoire de Debdou et des tribus de la région, tantôt soumises aux rois de Fez, tantôt aux sultans de Tlemcen, jusque vers la fin du xvi^e siècle, époque à laquelle Debdou fut annexée à l'empire des Chérifs ; mais se trouvant loin de la capitale, Debdou est à peu près totalement indépendante depuis bien des années.

On sait que les dernières opérations des troupes françaises du général Toutée (avril-mai 1911) ont placé Debdou sous la surveillance effective de la police française. Une petite garnison française occupe aujourd'hui la place.

Les populations de la région de Debdou sont principalement berbères et sédentaires ; elle habitent dans des maisons de pierre groupées en villages ou *qçour* ; les tentes sont très rares dans le pays.

Après ces considérations générales, M. Nehlil décrit Debdou qui est un *qçar* de quatre cents maisons, entouré de jardins, avec une mosquée et douze synagogues. Le commerce se fait par les juifs, qui y sont très nombreux ; et ce commerce est très actif, très important avec l'Algérie et Melilla.

Avec la même sûreté d'information et la même précision dans ses renseignements, M. Nehlil passe en revue successivement tous les villages, toutes les agglomérations du massif montagneux de Debdou. Les indications fournies ainsi sur la société,

la religion, le genre de vie, le commerce et l'industrie de ces populations sont précieuses; elles sont toutefois trop sommaires. Il est regrettable que la brièveté que nécessite une simple note de ce genre, n'ait pas permis à l'auteur d'entrer dans plus de détails. M. Nehlil est tout désigné pour écrire une excellente monographie dont l'article signalé ici ne trace que le cadre. Nul n'est plus qualifié que lui pour achever cette étude et la mener à bien. Aussi, espérons-nous qu'il voudra bien publier un jour les notes qu'il a conservées sur la région de Debdou et nous renseigner complètement sur un pays et sur des populations qui nous intéressent d'autant plus que la domination française y est aujourd'hui établie pour longtemps.

Capitaine Victor PIQUET. — **Campagnes d'Afrique (1830-1910) : Algérie-Tunisie-Maroc**, avec 4 cartes et une préface de M. MESSIMY, député, 1 vol. in-8 de 333 pages (Paris, Charles Lavauzelle)

J'ai rendu compte à cette place (*Bulletin de juin 1910*) du premier ouvrage de M. V. Piquet sur l'Afrique du Nord. L'auteur consacre un second livre à ce pays. Son premier ouvrage s'arrêtait à la conquête d'Alger par la France en 1830; le second est en quelque sorte la continuation du premier, mais il est beaucoup plus intéressant et plus original. C'est en effet la première fois que l'on fait en un volume le tableau d'ensemble des opérations diplomatiques et militaires dont l'Algérie, la Tunisie et le Maroc ont été le théâtre dans ces quatre-vingts dernières années.

Fidèle à son sage principe, M. Piquet n'a pas séparé l'histoire des trois États qui se partagent aujourd'hui l'Afrique mineure dans la partie que l'on appelait *Maghrib* au Moyen-Age. La prépondérance de la France dans ces régions y est nettement mise en lumière. Cette suprématie de la France est le résultat nécessaire des sacrifices d'hommes et d'argent qu'elle y a fait depuis près d'un siècle et de la correction de son attitude vis-à-vis des musulmans. On peut dire hardiment aujourd'hui, comme le permet la longue expérience de quatre-vingts années tant de conquête que d'occupation sans soulèvements importants — je laisse de côté la révolte de Mokrani dont les causes sont bien exposées par M. Piquet (p. 114 et suiv.) et sont tout spéciales — que les musulmans algériens acceptent sans trop de regret notre domination et sont de plus en plus préparés à nous donner une collaboration plus confiante et plus utile dans la mise en valeur de cette colonie.

Le nouveau livre de M. Piquet n'est pas seulement, comme le titre semblerait l'indiquer, un exposé des opérations militaires effectuées dans l'Afrique du Nord jusqu'en 1910 depuis la

conquête d'Alger. L'auteur a cherché à mettre en lumière notre action administrative, politique et diplomatique dans ces pays et à tirer pour le présent et l'avenir un enseignement puisé dans le passé. Il y a parfaitement réussi. Il a fait ressortir sans parti-pris les fautes commises et en a recherché les causes. Il a montré notamment comment pendant longtemps les difficultés de la conquête du pays avaient tenu aux hésitations de la Métropole et du Parlement. On n'envoyait pas assez de troupes aux généraux pour leur permettre d'étouffer dès le début les moindres soulèvements et pour faire face aux ennemis qui s'offraient à eux.

La conclusion qui s'impose c'est que l'on ne saurait recommencer dans des régions, comme les différentes parties du Maroc dans lesquelles nous avons mission d'assurer l'ordre, le système des « petits paquets ». Envoyer une poignée d'hommes montrer à des rebelles comment des soldats français savent mourir est une action vaine. Ce qu'il faut, c'est maintenir le respect de notre drapeau. Au Maroc, comme ailleurs, on imposera le calme par la crainte salutaire qu'inspire la présence de forces suffisantes contre lesquelles toute attaque serait inutile et dangereuse. C'est ce qu'avaient déjà préconisé les Lamoricière et les Cavaignac, et ce qu'avait très sagement mis en pratique le général Lyautey dans la région marocaine où il avait mission d'assurer l'ordre, de là les résultats heureux obtenus sans violence brutale et à peu près sans effusion de sang. Telle est la vraie pénétration pacifique : elle consiste à développer le commerce et la mise en valeur du sol dans la sécurité du lendemain assurée par la présence de baïonnettes assez nombreuses.

La lecture de tout ce livre dans lequel la clarté de l'exposition, la netteté des vues sont alliées à la pureté du style, est réellement attachante et instructive et l'on se plaira à reconnaître que l'auteur a tiré un bon parti des travaux de ses devanciers, des documents militaires et diplomatiques qu'il a consultés et dont il a souvent donné d'intéressants extraits.

M. V. Piquet est un partisan convaincu du service militaire des musulmans d'Algérie. Dans sa conclusion, au chapitre VII sur « l'armée d'Afrique » il fait un parallèle entre la Tunisie et l'Algérie au point de vue du recrutement militaire et il pense que ce qui se fait là pourrait être réalisé ici. Je ne veux pas insister sur cette question qui est actuellement à l'étude et dont toute la presse des deux côtés de la Méditerranée s'est occupée et s'occupera encore. Je pense cependant qu'en matière de recrutement des indigènes, on ne saurait pour l'Algérie, terre française, faire état de ce qui se passe en Tunisie, terre d'Islâm sous le gouvernement du Bey. L'impôt du sang chez nos indigènes algériens, qui ne sont pas citoyens français, ne l'oublions pas, et qui paient déjà des impôts spéciaux, demande, semble-t-

il en équité, comme corollaire, la collation — à ceux qui le paieront — des droits de citoyens. Nul ne songe pour l'instant à une naturalisation en masse des musulmans d'Algérie, même en laissant pour eux le droit musulman régir les questions de droit civil relatives au statut personnel. Mais la naturalisation française, à condition de respecter la loi musulmane, serait bien accueillie par tous les musulmans instruits dans nos écoles qui comprennent l'importance de l'exercice des droits de citoyen. Ils verraient dans cette mesure le désir sincère de la France de les rapprocher de nous, d'en faire nos égaux, de les amener à nous par une collaboration plus intime au développement de notre puissance. Ils exerceraient leurs droits de citoyens tout aussi bien que les naturalisés par la loi du 26 juin 1889 ou par le décret du 24 octobre 1870. (1)

Alfred BEL.

Souvenirs de Casablanca, par le capitaine PAUL AZAN. — Préface du général d'AMADE — Un volume in-8, illustré de 173 photographies de l'auteur et de 4 cartes, broché, 15 francs; cartonné toile, 20 francs. (Hachette et Cie, Paris.)

A l'heure où le problème marocain occupe le monde entier, ces *Souvenirs de Casablanca* sont véritablement le livre du jour.

C'est en un style précis, alerte et vibrant, la conquête et la pacification de la Chaouïa par le général d'Amade. L'entrain, le dévouement, la bravoure de notre belle armée d'Afrique y apparaissent à chaque page, donnant ainsi à tous une grande leçon de courage et d'énergie.

Des photographies saisissantes, dont beaucoup ont été prises en plein combat, sous le feu de l'ennemi, font de ce récit le plus vivant tableau de la guerre moderne.

(1) Ces lignes ont été écrites en mars 1911, mais elles n'ont pu trouver place dans les numéros précédents de ce *Bulletin*.

PROCÈS-VERBAUX DES RÉUNIONS

de la Société de "Géographie et d'Archéologie d'Oran"

SÉANCE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

du 5 Juillet 1911

Le lundi trois juillet mil neuf cent onze, à cinq heures et demie de relevée, les membres du Comité de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, dûment convoqués, se sont réunis au local de la Société, sous la présidence de M. le docteur GASSER, président.

Étaient présents : MM. GASSER, DOUMERGUE, FLAHAULT, POCK, TOURNIER, ENGEL, DANGLES, DÉCHAUD, PELLET, SANDRAS, BÉRENGER, PONTET, LEMOISSON, LEVAIN.

S'étaient fait excuser : MM. l'abbé FABRE, DE PACHTÈRE, POUSSEUR, RENÉ-LECLERC, PÉREZ, ARAMBOURG.

Étaient absents : MM. JULLIAN, ROUX-FREISSINENG, CAU-DRILLIER.

Le procès-verbal de la séance du 12 juin est lu et adopté.

Sont admis comme membres titulaires : MM. HUMMEL Edouard, ANDUZE, DE FLOTTE DE ROQUEVAIRE, JOUHAUD, qui avaient été présentés dans la dernière séance.

Le Président dépose un exemplaire d'une *Note sur une inscription de Habous du Musée de Tlemcen*, par M. Alfred BEL, qui a paru dans le *Bulletin Archéologique de Paris*. Le Comité remercie l'auteur pour son don à la bibliothèque.

Le Président de la *Société de Géographie de Roubaix* nous envoie une nouvelle circulaire d'invitation pour le XXX^e Congrès National des Sociétés Françaises de Géographie, qui se tiendra à Roubaix du 29 juillet au 5 août de cette année.

M. CAGNAT a avisé le D^r Gasser que, sur sa proposition, l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, dans sa séance du 16 juin dernier, a décerné à notre Société, la médaille Paul Blanchet. Cette médaille est attribuée tous les ans, depuis 1908,

à une découverte ou à une œuvre intéressant l'histoire, la géographie ou l'archéologie de l'Afrique du Nord.

Le Comité remercie bien vivement l'éminent académicien de sa bienveillante intervention ; il décide d'attendre la notification officielle pour fêter l'attribution à notre Société de cette précieuse récompense.

La prochaine séance aura lieu le lundi 2 octobre.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à six heures.

Le Secrétaire général,

Signé : P. ENGEL.

Le Président,

Signé : J. GASSER.

AVIS DE CONGRÈS

Le Cinquantième Congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements s'ouvrira à la Sorbonne mardi 9 avril 1912, à 2 heures.

Les manuscrits devront être adressés avant le 31 janvier 1912, au bureau de la Direction de l'enseignement supérieur.

Comme les années précédentes, les lettres d'invitation donneront droit au transport à tarif réduit.

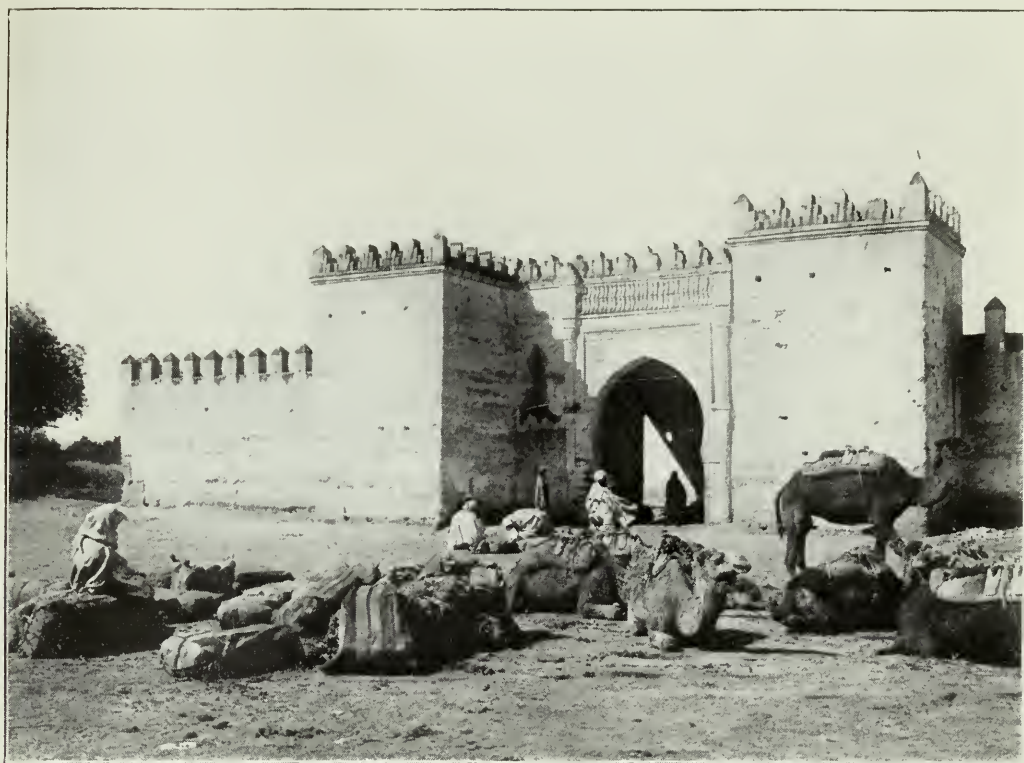
MM. les Sociétaires pourront prendre connaissance du programme soit à la Bibliothèque, soit chez M. Engel, secrétaire général, boulevard National, 32, Oran.

Le Secrétaire général,

P. ENGEL.



1. — LA PARTIE N.-E. D'OUJDJA : VUE DU MINARET DE LA GRANDE MOSQUÉE
2. — OUJDJA : LA RUE DES SOUKS.



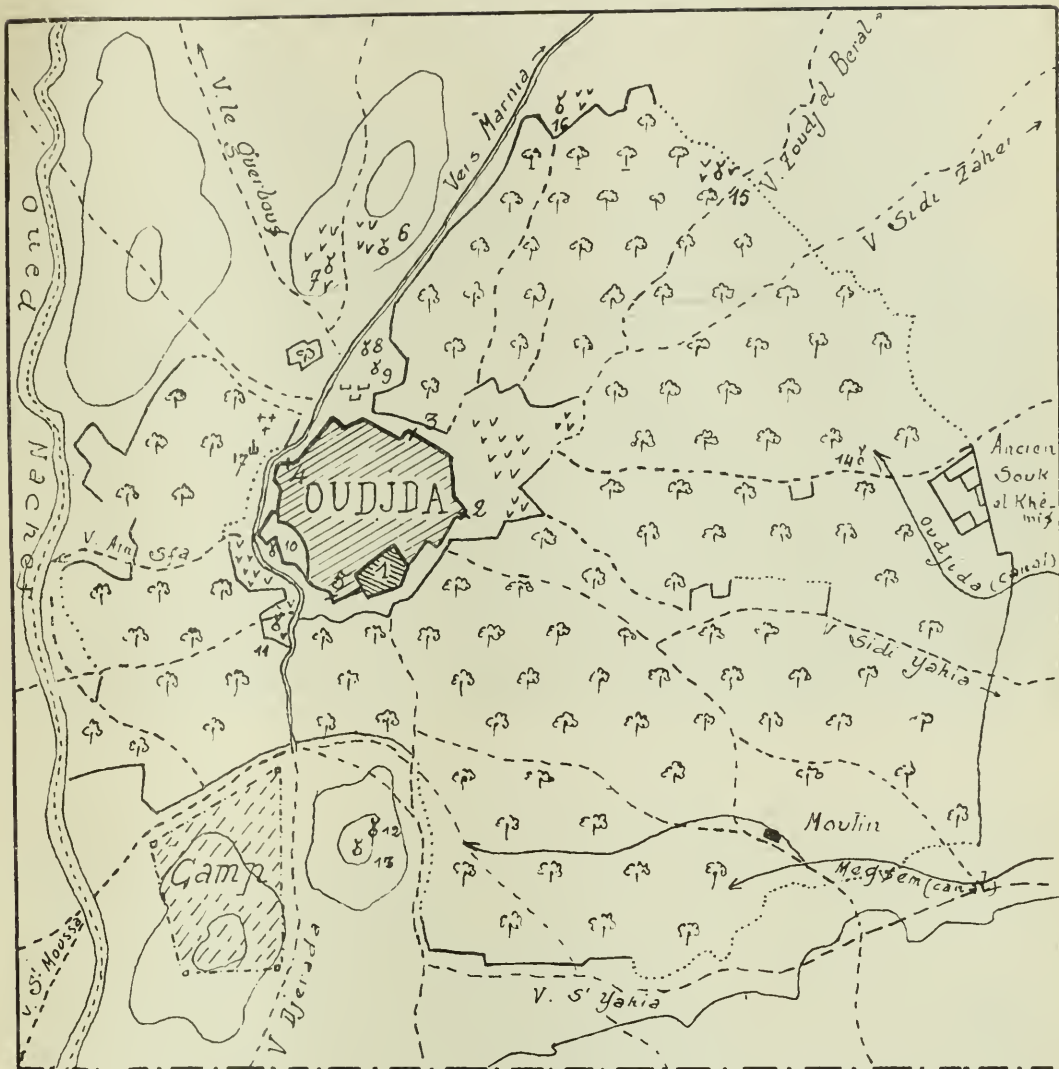
1. — OUDJDA : BAB SIDI ABD EL OUAHAB.

2. — LES VIEUX REMPARTS DE LA KASBA.



1. — OUDJDA : UNE PORTE DE L'ANCIENNE ENCEINTE (*Bab Sidi Zian*).

2. — PLACE DE LA KASBA ET MINARET.



OUDJDA-JARDINS.

(D'après un levé au $\frac{1}{10000}$ du lieutenant Prunet du 2^e zouaves)
Echelle $\frac{1}{35000}$

- | | | |
|--|--------------------------------------|-------------------|
| ++ Cimetière français | vv Cimetière musulmans | uu Cimetière Juif |
| 1. Koubba | 10. Haouita Sidi Chafic | |
| 2. Bab Sidi Ab el Ouahab | 11. — El Hadj el Madani | |
| 3. — Ouled Amiane | 12. — Aïssa | |
| 4. — el Khemis | 13. — Sidi Ab el Kader el Djilani | |
| 5. — el Gharbi | 14. Koubba Sidi Mohamed ben Chekroun | |
| 6. Haouita Sidi el 4 ^e Yoh. b. Omar et M ^{re} Rechid | 15. Koubba Sidi Oriss | |
| 7. Koubba Sidi Mokhtar Bel Mahdi | 16. — S ^t Toumi | |
| 8. Haouita Sidi Racem | 17. Tombe de Koubba Havem Amouyal | |
| 9. Koubba Sidi Mohamed Ben Ziar | | |



1. — OUDJDA : RUELLE ET CANAL DU MOULIN DANS L'OLIVERAIE.

2. — LA RIVIÈRE DE SIDI YAHIA PRÈS D'OUDJDA.

OUDJDA ET L'AMALAT

(Suite)

CHAPITRE III

La période des dynasties berbères musulmanes

LA FONDATION D'OUDJDA PAR LES MAGHRAOUA ;
LEURS LUTTES AVEC LES BENI IFRENE

Après leur défaite par les Sanhadja, les Maghraoua et Beni Ifrene furent rejetés dans l'Ouest ; les Sanhadja étendirent leur influence sur l'Oranie. La grande tribu zénète des Beni Ouacine, qui s'était avancée par le désert jusqu'à la haute Moulouya, était sur le point de pénétrer dans le Tell, pendant que les débris des Zénètes Maghraoua gagnaient du terrain du côté de Fez. Les Omeïades d'Espagne intervinrent alors au Magreb et renversèrent les derniers Edrissites ; avec leur appui, la prépondérance des Maghraoua s'établit définitivement à Fez, vers 970, sous un de leurs chefs Ziri ben Attia. En 979, Bologguine, des Sanhadja, se jeta sur l'Ouest avec une armée considérable, il traversa la Moulouya et alla jusqu'à Fez sans coup férir ; il continua à guerroyer au Magreb, mais, en 984, il mourut près de Tlemcen.

Ziri ben Attia, le chef des Maghraoua, devenu tout puissant, s'installa fortement à Fez, d'où il expulsa les Beni Ifrene. Les Omeïades lui ayant donné le commandement des deux Magrebs, il s'empara de Tlemcen et de tout le pays jusqu'à Tahert ; il régna plutôt en prince indépendant. En 994, Ziri ben Attia bâtit, près de l'oued Isly et sur la route de Tlemcen à Fez, la ville d'Oudjda, dont il voulait faire un lieu de retraite en cas de revers. Il fit élever des murs d'enceinte et une kasba et, en août, dès que les portes eurent été mises en place, il y transporta tous ses trésors et s'y établit avec sa famille, sa cour, les troupes de sa maison et son armée. Oudjda devint la capitale de ses États, il en donna le commandement à un de ses parents.

Ziri ben Attia rompit ensuite avec les Omeïades et lutta contre eux ; battu et blessé en 998, il dut se réfugier au désert. Après sa guérison, il revint attaquer les Sanhadja

du Magreb central, puis, en l'an 1000, il se réconcilia avec les Omeïades.

El Moaz succéda à son père Ziri ben Attia et fut nommé gouverneur du Magreb. Pendant le commandement de ce prince, des Beni Ifrene restés dans le Magreb central se rallièrent à Tlemcen, d'où ils étendirent leur autorité ; Oudjda passa sous leur domination.

Sous Hamama ben el Moaz, petit-fils de Ziri ben Attia, les Beni Ifrene, aidés par d'autres Zénètes, défièrent l'armée des Maghraoua en 1033 dans un sanglant combat sous les murs de Fez dont ils s'emparèrent. Hamama ben el Moaz fut obligé de fuir ; il se réfugia à Oudjda où il ne resta qu'un an. Se voyant successivement abandonné par ses soldats et ses compagnons, il alla à Tunis ; revenu en 1040 à la tête des Maghraoua, il chassa de Fez son compéiteur Temime ben Zemmour el Ifreni.

Vers 1049, les Beni Ifrene avaient le pouvoir à Tlemcen et dans les environs et les Maghraoua à Fez, où les descendants de Ziri ben Attia achevaient d'user leurs forces dans des luttes intestines. Les Mediouna, Koumia et Maghila des Beni Fatene de la famille Sanhadja, qui auparavant occupaient le territoire compris entre le Chélif et la Moulouya, avaient été refoulés par les Zénètes ; ces fractions étaient cantonnées au nord-ouest de Tlemcen, jusqu'à la Moulouya.

C'est à ce moment que se produisit l'invasion de l'Afrique par les Arabes. Les deux grandes tribus de Hilal ben Amer et de Soleïm ben Mansour, que les khalifas d'Orient avaient transportées en masse en Égypte à cause de leurs brigandages, ayant créé de nouveaux embarras, on les lança, pour s'en débarrasser, sur le Magreb ; elles allaient y constituer un nouvel élément de désordre. Ces tribus émigrèrent donc ; elles ne comprenaient certainement pas plus de 200 à 250.000 âmes. Une première troupe de guerriers arabes envahit le pays de Barca, différentes fractions s'établirent ensuite en Tripolitaine, pendant que les Hilaliens Makil et Athbedj se dirigeaient sur l'Ouest, où ils continuèrent à s'avancer plus tard en refoulant les Zénètes (1).

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. I, pp. 371 à 401, T. II, pp. 1 à 20. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, pp. 121, 133, 137 à 156. — IBN KHALDOUN, T. III, p. 243. — *Kartas*, pp. 144, 150 à 152. — MOHAMMED ABOU RAS, p. 45.

LES ALMORAVIDES SE RENDENT MAÎTRES D'OUJDJA
ET DES CONTRÉES VOISINES

Au commencement de la seconde moitié du ^x^e siècle, Ibn Yacine alla prêcher les Sanhadja au litham (voile) et fonda un couvent sur le Haut Niger ; les adeptes de cette secte malékite reçurent le nom d'El Merabtine (les marabouts), dont on a fait par corruption Almoravides. Le nombre des disciples grandit rapidement, ce qui les engagea à faire la guerre ; ils se portèrent sur le Drâa, puis sur le Sous et de là pénétrèrent au centre du Magreb.

Yucef ben Tachefine, resté le seul chef des Almoravides, s'empara de tout le pays jusqu'à la Moulouya en une dizaine d'années de guerres. En 1079 (1), il conquit la ville d'Oudjda et les montagnes des Beni Snassen et s'empara de Tlemcen où étaient réfugiés les derniers Maghraoua et Beni Ifrene ; il en fit tuer le gouverneur et massacrer la garnison. Une fois maître d'une grande partie du Magreb, Yucef ben Tachefine porta ses armes en Espagne.

En 1102, le souverain hammadite de Bougie, El Mansour, vint saccager Tlemcen pour se venger des Almoravides ; il était suivi d'une foule d'Arabes qu'il eut beaucoup de peine à ramener dans l'Est. Les Almoravides ne devaient d'ailleurs pas tarder à être dépossédés de la plupart de leurs conquêtes par une nouvelle dynastie, celle des Almohades (2).

LES ALMOHADES SUPPLANTENT LES ALMORAVIDES

Un jeune berbère, nommé Mohammed ben Abdallah, dit Ibn Toumert, de la tribu des Masmouda du Grand Atlas, alla voyager en Orient vers 1105. A son retour en Afrique, il prêcha à Tripoli, Bougie et fut ramené au Magreb par un étudiant de Tlemcen, Abd el Moumen, de la tribu des Koumia ; ce dernier se déclara son disciple et ne le quitta plus. Arrivé à Merrakech, Ibn Toumert, qui songeait à renverser la dynastie régnante, brava l'Almoravide et dut se réfugier dans l'Atlas, où il se fit passer pour le *mahdi* et organisa les Almohades. Vers 1128, il se crut assez fort pour marcher sur Merrakech, mais il fut battu et mourut peu après.

(1) 1079, d'après IBN KHALDOUN. Le *Kartas* donne deux dates différentes : 1079 et 1082.

(2) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. II, pp. 23 à 27, 35 et 46. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, pp. 157, 164, 171 et 172. — IBN KHALDOUN, T. II, p. 76. — *Kartas*, pp. 201 et 240.

Abd el Moumen, devenu le chef des Almohades, les entraîna à la guerre et commença à mettre les Almoravides en échec. Il reçut la soumission des Beni Snassen, des Koumia et établit son autorité au nord de Tlemcen. Après la mort à Oran de l'almoravide Tachefine ben Ali, il prit Tlemcen en 1146 et enleva ensuite Merrakech en 1147 ; c'en était fini de la puissance des Almoravides.

En 1152, l'autorité d'Abd el Moumen s'étendait jusqu'à Constantine ; il donna peu après de grands commandements à chacun de ses fils ; Abou Hafs eut Tlemcen dont dépendait la région d'Oudjda. Abou Yacoub Youcef succéda à son père Abd el Moumen en 1163, les Almohades étaient alors à leur apogée ; il mourut en Espagne en 1184 et fut remplacé par son fils Abou Youcef Yacoub dit el Mansour. El Mansour ayant eu des difficultés dans l'Est avec les Ibn Rania des Baléares, qui voulaient restaurer les Almoravides, il fut appuyé par les Arabes. Pour se défaire de ceux-ci, il les poussa ensuite dans l'Ouest par Tiaret et Tlemcen et les établit en 1188 de Tetouan à Salé ; ce fut lui qui, le premier, introduisit les Arabes au Magreb extrême (1).

(1) En admettant que ces Arabes aient suivi la voie empruntant la trouée d'Oudjda, ils auraient donc simplement traversé la plaine d'Angad. Les traditions locales assignent pourtant à l'installation des Arabes dans cette plaine une date beaucoup plus reculée que celle des documents historiques.

D'après une légende ayant cours dans le pays, un puissant chef arabe, du nom de *Ghezine bou Zellat*, vivait dans la région d'Oudjda au v^e ou vi^e siècle de l'hégire, c'est-à-dire entre 1010 et 1204 de l'ère chrétienne. *Bou Zellat* signifie l'homme au bâton ; on raconte que ce chef arabe avait toujours à la main un bâton d'or dont il se servait pour frapper les récalcitrants. Ghezine bou Zellat jouissait d'une grande autorité, il était très redouté et s'était fait de nombreux ennemis. Les cheurfa Oulad Belgaïd, d'Oudjda, étaient les plus hostiles ; le chef arabe avait un jour tué un taleb appartenant à leur famille, ainsi que tous les enfants auxquels il faisait la classe. Les Oulad Belgaïd parvinrent à former une ligue contre leur adversaire, qu'ils tuèrent à Bab Taza sur la route de Marnia à Nédroma, ou bien à Sidi Aïssa, au sud des jardins d'Oudjda.

Ghezine bou Zellat avait établi un péage au sommet du petit col situé sur la piste d'Oudjda à Missionine, à 500 mètres environ au sud de la koubba de Sidi Djabeur ; les caravanes passant en ce point devaient lui abandonner un chameau. Après la mort de Ghezine bou Zellat, les caravaniers, n'ayant plus à acquitter cette redevance, prirent l'habitude d'accrocher une entrave de chameau aux arbustes voisins de la piste ; la coutume s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

Les Angad prétendent que Ghezine bou Zellat serait l'ancêtre des Oulad Ghezine, douar de la fraction des Oulad Azouz (Oulad Ali ben Talha). Ce seraient ses descendants qui, plus tard, auraient cédé des terrains au fondateur du douar des Oulad Nouali, de la même fraction, lequel serait originaire du ksar Sfisiffa dans le Sud Oranais.

En Naceur, le fils d'El Mansour, fit refaire à neuf les fortifications d'Oudjda en 1208 ; il tira du *bit el mal* (trésor public) les sommes nécessaires à ce travail. Après la mort d'En Naceur, survenue en 1213, l'empire almohade commença à chanceler sous le règne de son fils El Mostancer. Les Zénètes Ouacine continuaient leur poussée vers le Nord après avoir envahi le Sahara ; parmi eux les Beni Abd el Ouahab, alliés aux Zoghba (Arabes Makiliens), s'étaient avancés par le Chélif jusque vers Tlemcen, et les Beni Merine avaient gagné par la Moulouya les environs de Taza. Ces deux tribus, qui avaient rendu de grands services aux Almohades, étaient pressées d'arriver au pouvoir.

Avec les successeurs d'El Mostancer, la dynastie almohade ne fit que périliter ; l'un d'eux, El Mansour, à la suite d'une révolte à Tlemcen, confia le commandement de la ville aux Beni Abd el Ouahab. Les souverains hafside de Tunis, descendants du cheikh Abou Hafs, le principal appui d'Ibn Toumert après Abd el Moumen, répudièrent l'autorité des Almohades. Les luttes intérieures et l'anarchie allèrent toujours en s'aggravant ; pendant ce temps, les Beni Abd el Ouahab grandissaient et leur chef, Yarmoracene ben Zian, allait être le véritable fondateur de la dynastie abdelouadite ; d'autre part, la puissance des Merinides devenait formidable dans tout le Magreb central jusqu'à Fez.

Les Almoravides ayant protégé les juifs, les Almohades, au cours des luttes soutenues contre leurs adversaires, les exterminèrent après chaque victoire. Lors de la prise de Tlemcen, en 1146, la communauté juive fut dispersée ; il dut en être de même pour celle d'Oudjda, si cette ville était déjà habitée par des juifs à cette époque, ainsi qu'il y a lieu de le croire. C'est pendant la première moitié du XII^e siècle que les juifs furent contraints de se convertir en masse ; beaucoup se firent musulmans, quelques-uns se laissèrent massacrer plutôt que d'abjurer leur foi. La persécution s'atténua en 1185, après la mort d'Abd el Moumen, sans doute par besoin d'argent, parce que les juifs et les chrétiens payaient des taxes spéciales. Abou Youcef Yacoub el Mansour imposa aux juifs de longs vêtements noirs à larges manches. En 1198, En Naceur transforma leurs vêtements ; il les obligea à porter des turbans et de longs caftans jaunes. Cette mesure avait un caractère

infamant ; elle était néanmoins une sorte de reconnaissance officielle du judaïsme dans le Magreb extrême.

Les chrétiens semblent avoir été mieux traités par les Almohades, beaucoup servirent cette dynastie (1).

LES DERNIERS TEMPS DE LA DYNASTIE ALMOHADE ET L'AVÈNEMENT DES MERINIDES ET DES ABDELOUADITES

L'abdelouadite Yarmoracene ben Zian, qui avait à sa solde un corps de mercenaires chrétiens, soutint l'almo-hade Er Rechid dans sa lutte contre les Beni Merine. Mais après la mort d'Er Rechid, survenue en 1242, les Abdelouadites tendirent de plus en plus à se rendre indépendants. Abou Lahcene es Saïd, frère et successeur d'Er Rechid, demanda à Yarmoracene de l'aider à abattre les Beni Merine ; Yarmoracene accepta et conduisit une armée dans l'Ouest, mais, pris de méfiance et peut-être aussi à cause de son alliance avec le prince hafside Abou Zakaria, il retourna à Tlemcen. Es Saïd ajourna sa vengeance et lit tous ses efforts pour restaurer l'empire almohade ; il soumit les Beni Merine, qui lui donnèrent des otages et, en avril 1248, il marcha sur Tlemcen. A l'approche de son adversaire, Yarmoracene alla s'enfermer avec sa famille dans Temzezdekt, où il espérait pouvoir résister plus facilement.

Temzezdekt (2) était une forteresse bâtie au sommet d'un rocher, au midi et non loin d'Oudjda, à la limite de l'Angad et près d'Isly, un chemin très encaissé conduisait à cette forteresse. Telles sont, en résumé, les indications que l'on trouve dans Ibn Khaldoun, Abou Abdallah Mohammed et Tenessi, Léon l'Africain et Marmol. Or, le Mehacer des Beni Yala est exactement au sud d'Oudjda, dont il n'est éloigné que d'environ 25 kilomètres, il est voisin du territoire des Angad et son accès est difficile ; il semble donc que les ruines couronnant le Mehacer doivent être celles de la forteresse de Temzezdekt.

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. II, pp. 65 à 95 et 106 à 158. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, p. 188. — KARTAS, pp. 388 et 389. — NAHUM SLOUSCHZ. — *Hebreo-phéniciens et judéo-berbères*, T. XIV, pp. 443 et 444. — *Etude sur l'histoire des juifs et du judaïsme au Maroc*, T. VI, pp. 124 à 135.

(2) Temzezdekt suivant l'orthographe d'IBN KHALDOUN. LÉON L'AFRICAIN écrit Temzegzet et MARMOL Tenzegzet.

Yarmoracene essaya de parlementer avec Es Saïd, qui avait placé son camp sur les bords de l'oued Isly ; il lui fit promettre de le servir ponctuellement et avec zèle. Le Sultan exigea que Yarmoracene vint faire sa soumission en personne, mais cette proposition ne lui fut pas communiquée selon Ibn Khaldoun ; suivant Abou Abdallah Mohammed et Tenessi il l'aurait rejetée. Es Saïd se porta donc en avant pour bloquer la montagne en mai-juin 1248. Les événements qui se produisirent ensuite ne sont pas très bien connus, il en existe plusieurs versions. Lorsque le Sultan s'engagea devant ses troupes dans le chemin conduisant au château, il fut attaqué et tué par un certain Youcef, surnommé *ech cheïtan* (le démon) ; son vizir et le commandant de la milice chrétienne, connu sous le nom d'Akhoul el Comt (le frère du comte), perdirent également la vie. Ibn Khaldoun rapporte que la nouvelle de ce malheur répandit le découragement parmi les assiégeants, qui abandonnèrent toutes leurs positions. Yarmoracene prévenu accourut auprès d'Es Saïd et, mettant pied à terre, il lui exprima de vifs regrets pour ce qui était arrivé ; comme il parlait encore, le Sultan rendit le dernier soupir. D'après Abou Abdallah Mohammed et Tenessi on aurait simplement porté à Yarmoracene la tête de son ennemi. Les Abdelouadites s'emparèrent du camp des Almohades, ils y firent un riche butin. La tente du Sultan fut réservée à Yarmoracene, qui ordonna le transport du corps d'Es Saïd à El Eubad près de Tlemcen, où il fut enterré dignement dans le cimetière du marabout Sidi Boumedien.

Les Beni Merine profitèrent de cette défaite pour reprendre leur liberté ; ils ne tardèrent pas à se lancer à la conquête de la vallée de la Moulouya, pendant que les Abdelouadites se préparaient à leur disputer les contrées voisines de Tlemcen. Les Beni Merine firent enfin reconnaître leur autorité jusqu'à Fez. L'empire merinide était fondé.

Abou Yahia, le premier sultan de la dynastie, laissa aux juifs la liberté de leur culte moyennant le paiement des impôts spéciaux et le port du costume jaune. Cette race n'en fut pas moins méprisée et pressurée et resta dans un état social des plus misérables.

Les gens de Fez s'étant révoltés contre les Beni Merine, l'almohade El Morteda demanda à l'abdelouadite Yarmoracene ben Zian de le soutenir ; celui-ci se porta sur l'Ouest

avec son armée. Quand l'émir merinide Abou Yahia eut connaissance de ce mouvement, il laissa quelques troupes autour de Fez, dont il faisait le blocus, et marcha contre l'armée abdelouadite. La rencontre eut lieu en 1250, près d'Oudjda et sur les bords de l'oued Isly ; les deux armées s'attaquèrent avec une ardeur peu commune. Yarmoracene ben Zian, qui était appuyé par un corps de Beni Toudjine, fut complètement battu ; il s'enfuit à Tlemcen en abandonnant ses trésors et son camp ; son parent Yarmoracene ben Tachefine fut tué. Depuis cette époque, il y eut une longue série de luttes interrompues par quelques courtes trêves entre les Merinides et les Abdelouadites.

Les Merinides étendirent leurs conquêtes jusqu'à Sidjilmessa (Tafilalet) ; les Abdelouadites, sous Yarmoracene, cherchèrent encore à les attaquer en 1257, ils se firent battre. Une tentative de Yarmoracene sur Sidjilmessa ne fut pas plus heureuse ; le merinide Abou Yahia l'obligea à battre en retraite sur Tlemcen. Abou Youcef Yacoub, frère d'Abou Yahia, soumit tout le pays depuis le Sous jusqu'à Oudjda et abattit complètement l'autorité almohade. Vers 1259, Yarmoracene, dans l'espoir de se venger des échecs que lui avaient fait subir précédemment les Merinides, se porta sur Taza ; il fut mis en déroute et regagna Tlemcen en dévastant Tafersit sur son passage. L'almohade Abou Debbous voulut enfin tenter un dernier effort pour se rendre indépendant à Merrakech ; il adressa aux Abdelouadites un appel auquel répondit Yarmoracene, mais, en 1267, Abou Youcef Yacoub se porta contre lui avec les Merinides ; il vint par Guercif et Tafrata et le poursuivit jusqu'au Telagh⁽¹⁾. Yarmoracene eut son camp enlevé et fut complètement battu, il put néanmoins rallier Tlemcen en bon ordre. Les Merinides allèrent ensuite attaquer Abou Debbous, qui fut vaincu puis assassiné en 1269 ; c'était la fin de la dynastie almohade, les Merinides et les Abdelouadites restaient seuls en présence.

A partir de ce moment, les Abdelouadites régnèrent à Tlemcen sous le nom de Beni Zian, leur royaume s'étendit depuis Miliana jusqu'à la vallée de la Moulouya ; quant aux Merinides, ils étaient établis à Fez et dans tout le

(1) Sans doute l'oued Telagh de Tafrata.

Magreb extrême. La région comprise entre Tlemcen, la mer et la Moulouya était toujours occupée par les Beni Fatene, qui devaient déjà être submergés par les Zénètes, parmi lesquels il y avait probablement des débris de la grande tribu des Beni Ifrene (1).

LES MERINIDES ET LES ABDELOUADITES (BENI ZIAN) SE
DISPUTENT LA POSSESSION DE LA RÉGION D'OUDJDA

Après avoir étouffé une révolte de ses parents qui se retirèrent à la cour de Tlemcen, le merinide Abou Youcef Yacoub songea à se venger des Abdelouadites. En fin 1271, il se dirigea vers l'Est avec une armée considérable. Yarmoracene ben Zian fit appel à ses alliés et marcha au devant de lui. Parvenu dans l'Angad, Abou Youcef, qui voulait porter la guerre en Espagne, fit des offres de paix à son adversaire, mais celui-ci les refusa. Les deux armées se livrèrent bataille en février 1272, près de l'oued Isly. Abou Youcef avait rangé son armée en ligne, il s'était réservé le commandement du centre et avait placé aux ailes ses fils Abou Malek et Abou Yacoub ; ceux-ci engagèrent la lutte qui fut sanglante. Fares, fils de Yarmoracene, fut tué et les Merinides taillèrent en pièces la majeure partie des Abdelouadites. Yarmoracene, accablé par le nombre, tint aussi longtemps qu'il put ; sa milice chrétienne, dont le chef fut fait prisonnier, protégea la retraite et, suivant l'expression d'Ibn Khaldoun, « se laissa broyer sous la meule de la guerre » ; le souverain abdelouadite suivi de ses enfants dut s'ouvrir un passage à travers une grêle de coups de sabre. La nuit ayant mis fin au combat, Yarmoracene, soutenu par une petite troupe de guerriers, se retira sur Tlemcen avec les débris de son armée ; en passant devant son camp il mit le feu aux tentes, mais son harem tomba aux mains de l'ennemi. Abou Youcef poursuivit les fuyards et arriva à Oudjda, qu'il détruisit de fond en comble et rasa jusqu'aux fondements ; il se porta ensuite sur Tlemcen en dévastant le pays et fit le siège de cette ville. Les deux rivaux finirent par

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. II, pp. 160 à 189. — IBN KHALDOUN, T. III, pp. 348 à 352, 359 ; T. IV, pp. 9, 40 et 41. — *Kartas*, pp. 421 et 427. — ABOU ABDALLAH MOHAMMED, pp. 14 à 16. — NAHUM SLOUSCHZ. — *Etude sur l'histoire des juifs et du judaïsme au Maroc*, T. VI, p. 137.

conclure la paix et Abou Youcef rentra à Fez chargé de butin.

Les cours de Tlemcen et de Fez entretenirent quelque temps des rapports amicaux, puis, en 1281, Yarmoracene ayant manifesté de l'hostilité, Abou Youcef fit partir son fils Abou Yacoub avec une avant-garde et le rejoignit à Taza ; de là il marcha sur Tlemcen. La rencontre entre Merenides et Abdelouadites eut lieu sur les bords de la Tafna, ces derniers décampèrent pendant la nuit. Abou Youcef s'avança dans l'Est ruinant tout sur son passage ; au commencement de 1281, il était de retour à Fez. Yarmoracene mourut en 1283 ; il fut remplacé par son fils Othmane ; Abou Yacoub Youcef succéda de son côté à son père Abou Youcef mort à Algésiras.

Par la suite, les Abdelouadites remportèrent des succès dans l'Est, ce qui éveilla la jalousie des Merinides. Aussi, en 1290, Abou Yacoub, suivi d'une grosse armée dans laquelle se trouvait une milice chrétienne, alla-t-il assiéger Tlemcen ; il ravagea le pays et dut se retirer sans obtenir aucun avantage.

Abou Yacoub ayant été humilié par Othmane, entra en campagne en 1295 et s'arrêta à Taourirt, d'où il expulsa la garnison abdelouadite ; avant de rentrer dans sa capitale il y fit bâtir un fort et y plaça une garnison de Beni Asker sous les ordres de son frère Abou Yahia. En 1296, il quitta Fez avec l'intention de pousser jusqu'à Tlemcen ; arrivé à Oudjda, il en fit abattre les fortifications. Le sultan merinide se porta après cela sur Nédroma, puis il regagna ses États. Othmane châtia ceux qui avaient soutenu son adversaire, lequel fit une nouvelle apparition sans résultat à la fin de 1297. En février-avril 1298, Abou Yacoub vint encore attaquer les Abdelouadites. Lorsqu'il fut parvenu à Oudjda, il donna l'ordre de relever la ville de ses ruines et d'y construire une kasba, un palais, un bain maure et une mosquée. Il alla enfin investir Tlemcen, mais au bout de trois mois il leva le siège ; en retournant à Fez, il laissa à Oudjda pour diriger les travaux son frère Abou Yahia. Ce dernier, ayant avec lui les Beni Asker de l'ancienne garnison de Taourirt, fit, conformément aux instructions reçues, de nombreuses courses dans l'Est et domina le pays ; il s'empara notamment de Nédroma.

En 1299, le merinide Abou Yacoub revint assiéger Tlemcen, il rassembla des forces considérables et, à peu de distance de cette ville, il fit bâtir Mansoura où il s'ins-

talla avec son armée. Le siège dura sept ans. L'abdelouadite Othmane mourut en 1304. Le 13 mai 1307, les défenseurs de Tlemcen étaient aux abois, quand l'assassinat d'Abou Yacoub vint les sauver. Abou Tabet, petit-fils de ce souverain, s'empara du pouvoir et retourna dans l'Ouest ayant conclu la paix avec le sultan abdelouadite, Abou Zian, auquel il abandonna toutes les conquêtes de son grand-père moins Tlemcen et Djedid. Abou Tabet passa par Oudjda et de là gagna Fez, où il fit son entrée en juillet 1307.

La région d'Oudjda jouit alors de quelques années de tranquillité ; cette période fut de courte durée. Le sultan merinide Abou Saïd, qui haïssait les Abdelouadites, rouvrit les hostilités en 1314. Il marcha contre Abou Hammou et fit prendre les devants à ses fils Abou Lahcene et Abou Ali, auxquels il donna le commandement de deux fortes colonnes ; quant à lui, il suivit avec le reste de ses troupes. Il traversa la Moulouya et pénétra sur le territoire abdelouadite où il répandit la dévastation. En passant devant Oudjda il lui fit subir un assaut terrible, mais, trouvant dans cette place une vigoureuse résistance, il passa outre et alla ravager les environs de la capitale abdelouadite. Abou Saïd châtia les Beni Snassen et se rendit maître de leurs montagnes, puis, trompé par une ruse de l'abdelouadite Abou Hammou, il leva le siège de Tlemcen et retourna dans ses États. Son fils Yaïch, dont il avait lieu de suspecter les intentions à son égard, quitta Oudjda pour se réfugier à la cour de Tlemcen.

Abou Saïd eut ensuite à lutter contre son fils révolté Abou Ali, qui était soutenu en secret par le sultan abdelouadite Abou Tachefine. Ce dernier attaqua à plusieurs reprises les Hafsides et porta ses armes jusqu'à Tunis. L'émir hafside demanda donc au sultan merinide de faire une diversion sur Tlemcen, mais Abou Tachefine ayant rappelé ses troupes de l'Est, Abou Saïd s'arrêta à la Moulouya en 1330. A la mort d'Abou Saïd, en 1331, l'empire merinide échut à son fils Abou Lahcene, qui, en 1332, somma Abou Tachefine de lever le siège de Bougie et envahit les États de Tlemcen avec une nombreuse armée, sans réussir pourtant à s'emparer de cette ville. En 1332-1333, Abou Tachefine, qui avait poussé Abou Ali à la révolte contre son père le sultan merinide, chercha à profiter de la situation pour jeter ses troupes sur le Magreb extrême ; après avoir atteint Taourirt sur l'oued Za, il fut

repoussé par les Merinides et poursuivi jusqu'à Tlemcen. En 1333-1334, Abou Lahcene, ayant vaincu et tué son frère Abou Ali, organisa une nouvelle campagne contre Abou Tachefine, auquel il fit faire des remontrances au sujet de ses empiètements sur le territoire de l'empire hafside ; le sultan abdelouadite se contenta de répondre avec hauteur à ses envoyés. Abou Lahcene, irrité de ce manque d'égards, se mit en marche en février-mars 1335 avec une forte armée. Il laissa au passage un corps de troupes à Oudjda pour en faire le siège et se porta sur Nédroma, dont il passa la garnison au fil de l'épée ; après cela il alla investir Tlemcen. Vers la fin de l'année 1335 ou au début de 1336, les troupes qui assiégeaient Oudjda s'en emparèrent et, d'après les ordres du sultan merinide, elles détruisirent les fortifications et ruinèrent complètement la ville. Le 1^{er} mai 1337, Tlemcen tomba au pouvoir d'Abou Lahcene, qui resta seul maître du Magreb central et fit exécuter Abou Tachefine. Les Beni Zian furent dispersés, la puissance des Abdelouadites était abattue pour quelque temps (1).

SUPRÉMATIE DES MERINIDES QUI ÉTENDENT LEUR AUTORITÉ
SUR LA RIVE DROITE DE LA MOULOUYA ; LES ABDELOUADITES
CONTINUENT NÉANMOINS LEURS TENTATIVES DE CE CÔTÉ

L'empire merinide ayant acquis la prépondérance, Abou Lahcene se lança à la conquête de l'Ifrikia en 1347. Les fils de l'émir hafside, à la tête desquels se trouvait leur aîné Abou Zaïd, lui apportèrent leur soumission ; le Sultan accepta leurs offres et les envoya au Magreb extrême en leur fixant comme résidence Oudjda ; il leur concéda le produit des impôts de cette ville. En 1348, les Arabes lui firent essuyer une défaite sérieuse à Kairouan. Un chef abdelouadite, nommé Othmane ben Djerrar, rentra à Tlemcen et fit croire à Abou Einane, gouverneur de cette ville et fils d'Abou Lahcene, que son père était mort. Abou Einane se fit proclamer sultan et se dirigea sur l'Ouest pour faire reconnaître son autorité. Dès qu'il fut parti, Othmane

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. II, pp. 202 à 209, 216 à 282. — IBN KHALDOUN. T. III, pp. 357, 374, 375, 409, 410 ; T. IV, pp. 60, 61, 139 à 141, 190, 191, 219, 220. — *Kartas*, pp. 442 à 444, 544 à 551. — ABOU ABDALLAH MOHAMMED, p. 39. — BARGÈS. — *Complément de l'histoire des Beni Zeyan*, p. 34.

ben Djerrar leva le masque et s'empara du pouvoir ; Abou Saïd Othmane le renversa peu après et releva la dynastie abdelouadite, mais son autorité ne s'étendit guère au-delà des remparts de Tlemcen. Abou Saïd Othmane s'allia alors avec Abou Einane, lequel désirait s'affermir sur le trône de Fez, pendant que l'éloignement de son père Abou Lahcene le mettait dans l'impossibilité d'intervenir. En 1350, ce dernier marcha contre les Abdelouadites ; il fut battu, mais, en 1351, il s'empara de Sidjilmessa et de Merrakech. Battu ensuite par son fils, Abou Lahcene fit la paix avec lui et abdiqua en sa faveur ; il mourut sur ces entrefaites.

Les Abdelouadites s'efforcèrent de profiter de ces événements pour relever leur autorité ; aussi Abou Einane, devenu le seul maître de l'empire merinide, décida-t-il de les attaquer. Il réunit une armée formidable et se dirigea sur la Moulouya, où il s'arrêta quelques jours afin d'inspecter les troupes arabes et les contingents venus pour combattre sous ses drapeaux. De leur côté, le sultan abdelouadite Saïd Othmane et son frère Abou Thabet n'étaient pas restés inactifs ; ils avaient levé des troupes parmi les Arabes et les Berbères de leurs États et avaient été camper avec tout leur monde dans la plaine d'Angad en juin ou juillet 1352. Ils se portèrent ensuite au devant des Merinides qui s'étaient également avancés. Quand les deux armées furent en présence, elles se livrèrent bataille vers le milieu du jour, sur les bords de l'oued El Ksob, aux environs d'El Aïoun Sidi Mellouk. Abou Thabet avait rangé les contingents abdelouadites en bataille, il tomba à l'improviste sur le camp des Merinides, pendant que les soldats s'étaient dispersés pour vaquer à leurs occupations. Dans ce moment de confusion, Abou Einane monta à cheval et se mit à la tête de ses troupes disciplinées, puis il se lança au galop au milieu de ses adversaires. Le combat fut des plus acharnés ; l'armée merinide commença à plier, sa cavalerie légère prit même la fuite et rentra au Magreb. Abou Einane ne se laissa pas décourager et chargea de nouveau avec vigueur, la lutte devint de plus en plus ardente. Les Beni Amer ayant lâché pied au plus fort de l'action, ils furent cause de la défaite des Abdelouadites. Leur sultan, Saïd Othmane, se travestit avec de vieux haillons pour échapper plus facilement ; il fut reconnu et tomba entre les mains des Merinides, qui poursuivirent les fuyards jusqu'à la nuit et en tuèrent un grand nombre.

Abou Thabet se retira à Tlemcen d'où, après un jour de repos, il continua sa route sur Alger. Abou Saïd Othmane conduit devant Abou Einane fut mis aux fers ; lorsque ce dernier eut occupé Tlemcen et y eut rétabli son autorité, il fit égorger son adversaire dans sa prison.

Le 30 novembre 1358, Abou Einane fut détrôné au profit de son fils Es Saïd âgé de cinq ans ; on l'assassina quelques jours après. Pendant ce temps, un prince abdelouadite, Abou Hammou II, cherchait avec l'appui des Arabes à reconquérir le trône de ses ancêtres ; il entra à Tlemcen le 31 janvier 1359, la garnison merinide lui prêta serment de fidélité, ceux qui s'y refusèrent furent massacrés. Le régent, qui gouvernait à Fez au nom d'Es Saïd, dirigea une expédition sur Tlemcen, qu'Abou Hammou II évacua pour se rendre dans l'Angad en compagnie de ses alliés arabes, les Zoghba (Beni Amer) et les Makiliens des Doui Obeïd Allah (Djaouna, Ghosel, Metarfa, Othmane, Hedjadj), lesquels se firent suivre de leurs tentes et de leurs troupeaux et s'installèrent définitivement dans les plaines comprises entre Tlemcen et la Moulouya. La colonne merinide comprenait plusieurs princes et chioukh ; elle rencontra les Arabes dans la plaine d'Oudjda, les deux partis se battirent sous les murs de la ville. Energiquement chargés par les Arabes, les Merinides furent mis en déroute et abandonnèrent leurs tentes et leurs bagages ; les chioukh arrivèrent à Oudjda complètement dépouillés ; ils avaient perdu jusqu'à leurs habits.

A la faveur des luttes intestines qui divisèrent ensuite les Merinides et dont le résultat fut d'amoindrir leur influence dans la vallée de la Moulouya, Abou Hammou II consolida son pouvoir à Tlemcen. En avril 1360, Abou Salem, le nouveau roi merinide, marcha contre lui avec de forts contingents ; le sultan abdelouadite évacua encore sa capitale, qui fut occupée le 21 mai. Abou Hammou II fit une diversion sur la Moulouya, ruina Guercif et revint dans l'Angad ayant commis de grands ravages. Cela obligea Abou Salem à évacuer Tlemcen et Abou Hammou II put s'y réinstaller.

En septembre 1361, Abou Salem fut massacré et l'empire merinide se trouva livré à l'anarchie. Le vizir Omar, qui tenait le prince régnant en tutelle, entreprit en 1364 une campagne contre Tlemcen. Abou Hammou II lança une colonne sur ses ennemis, elle les atteignit à la Moulouya

et, par un mouvement tournant, les força à la retraite. Les Abdelouadites se firent ensuite battre à leur tour et Abou Zian, le prétendant au trône merinide, vint les assiéger dans Tlemcen. Abou Hammou II étant parvenu à détacher de lui ses alliés, il dut fuir dans l'Ouest en 1364. Abou Zian s'empara ensuite du Magreb central en 1366 ; il fut assassiné la même année par Abd el Aziz, fils d'Abou Lahcene, que l'on proclama sultan.

Abd. el Aziz marcha sur Tlemcen en 1370 ; Abou Hammou II voulut aller à sa rencontre ; ayant appris que les Arabes Makil l'abandonnaient, il quitta pour la troisième fois sa capitale dont les Merinides prirent possession. Les Arabes demandèrent alors à Abd el Aziz l'autorisation d'occuper leurs anciens territoires, il la leur refusa ; c'est pourquoi ceux-ci retournèrent du côté d'Abou Hammou II. Les Kharadj des Doui Obeïd Allah rejoignirent les bandes des Beni Amer restées avec ce prince et, sous la conduite de leur chef Rahlou, fils de Mansour ibn Yacoub, ils vinrent bloquer Oudjda ; une armée merinide envoyée de Tlemcen les mit en fuite. La garnison de cette dernière ville rentra à Fez en 1372 à la mort d'Abd el Aziz ; l'abdelouadite Abou Hammou II fut aussitôt acclamé par la population et revint prendre possession de son trône en décembre de la même année. En 1374, Abou el Abbas s'empara du pouvoir à Fez. Les Merinides furent ensuite trop occupés par les troubles qui agitèrent leur empire pour s'occuper des territoires de la rive droite de la Moulouya ; ils laissèrent donc le champ libre aux entreprises des Abdelouadites.

Le merinide Abou el Abbas, au cours de la répression d'une révolte, s'avança jusqu'à la Moulouya en 1377-1378 ; Abou Hammou II effrayé lui fit faire des protestations de dévouement. Le sultan abdelouadite profita plus tard des guerres civiles, qui déchirèrent ses voisins, pour envahir l'Ouest et dévaster la vallée de la Moulouya ; il alla même mettre le siège devant Taza, mais se retira en apprenant le succès d'Abou el Abbas sur ses compétiteurs. Abou el Abbas, dès son retour à Fez, marcha contre Abou Hammou II pour se venger de cette agression ; le sultan abdelouadite s'évada la nuit de Tlemcen, que les Merinides mirent au pillage vers 1383. Abou el Abbas ayant à faire face à de nouvelles difficultés intérieures, qui amenèrent sa chute et son remplacement par Moussa, fils d'Abou Einane, en 1384, Abou Hammou II put réoccuper Tlemcen en ruines.

En 1387, Abou Tachefine II détrôna son père Abou

Hammou II; ce dernier ayant reçu des adhésions abandonna à Bougie le pèlerinage de la Mecque, il passa au sud de Tlemcen et s'arrêta près d'Oudjda. Son fils le força à reculer jusqu'à l'oued Za, mais, avec l'appui des Ahlaf, il parvint à entrer dans la place forte de Mama (1), à proximité d'Oudjda. Abou Tachefine II, qui pendant ce temps avait été abandonné d'un certain nombre de ses partisans, s'enfuit au désert; Abou Hammou II se réinstalla donc à Tlemcen en juillet-août 1388. Les Merinides donnèrent leur appui à Abou Tachefine II, qui expulsa de nouveau son père de la capitale abdelouadite; il en fut chassé à son tour par son frère Omaïr. Abou Tachefine II alla rejoindre à Taza l'armée merinide en marche vers l'Est; cette armée battit, vers Sebdou, Abou Hammou II qui fut tué, son fils révolta Abou Tachefine II monta sur le trône de Tlemcen. Les Merinides reprirent la route de Fez lorsque ce dernier se fut engagé à être leur vassal et à verser un tribut annuel.

Abou Tachefine II paraît avoir cherché à étendre son autorité jusqu'à la Moulouya; ce fut peut-être la raison de sa brouille avec le sultan de Fez, Abou el Abbas, au commencement de 1393. Celui-ci prépara une expédition contre Tlemcen afin d'y installer Abou Zian, frère d'Abou Tachefine II, lequel mourut sur ces entrefaites. Abou el Abbas se contenta donc d'envoyer son fils Abou Fares pour faire rentrer Tlemcen dans l'obéissance; l'occupation eut lieu sans difficulté. Abou Fares retourna ensuite à Fez pour succéder à son père qui venait de mourir; Abou Zian fut laissé à Tlemcen comme roi vassal. En 1399, les Merinides intervinrent encore dans les querelles des princes abdelouadites; ils envoyèrent également une armée à Tlemcen en 1402 pour placer sur le trône Abou Abdallah, frère d'Abou Zian.

A la fin du ^{xiv}^e siècle, les Arabes Hilaliens, auxquels les souverains berbères avaient laissé prendre de la prépondérance, étaient devenus très turbulents et exigeants. Les Mehaïa de la fraction Dahhak el Aïad étaient établis au midi de Tlemcen, les Djaouna, Ghosel, Metarfa, Othmane et Hedjadj des Doui Obeïd Allah (Makiliens) plantaient

(1) Les historiens ne donnent aucune indication permettant de rechercher l'emplacement de cette localité; il s'agit peut-être du ksar du djebel Aourir, il est en effet très près d'Oudjda.

leurs tentes entre Tlemcen et Taourirt ; ils avaient refoulé les Berbères dans les montagnes (1).

LA DÉCADENCE DES MERINIDES ET DES ABDELOUADITES ;
L'INTERVENTION DES HAFSIDES AU MAGREB OCCIDENTAL

Les documents manquent pour écrire avec précision l'histoire de la région d'Oudjda au cours du xv^e siècle. La rivalité entre Merinides et Abdelouadites continua à jeter le trouble dans le pays ; de plus, la décadence de ces deux dynasties, que les luttes intestines achevaient d'épuiser, ne pouvait qu'augmenter l'anarchie. Cette situation devait favoriser singulièrement la formation de petits États indépendants. On peut donc supposer, avec quelque certitude, que les populations de la rive droite de la basse Moulouya étaient généralement livrées à elles-mêmes. Léon l'Africain, qui écrivait au début du xvi^e siècle, et après lui Marmol, englobent pourtant dans le royaume de Tlemcen l'Angad avec Oudjda, Temzezdekt ou Temzegzet et Izli ou Zezil, mais il est à présumer que cette région était analogue au *bled es siba* (le pays insoumis) du Maroc moderne. Léon l'Africain le reconnaît d'ailleurs implicitement, quand il déclare que l'Angad était un repaire de voleurs, aux mains desquels les marchands échappaient difficilement, même en hiver, alors que les Numides (Arabes) étaient partis dans le Sud avec leurs troupeaux.

On a vu précédemment quelle était la situation probable de Temzezdekt. D'après les auteurs précités, Izli ou Zezil était un ancien château bâti en plaine, à la lisière de l'Angad ; les murailles auraient été détruites par le merinide Abou Youcef ; il n'y serait resté que des gens misérables vivant dans des maisons basses couvertes en chaume. A côté de ce château se trouvait un gros ruisseau ou une belle fontaine, dont les habitants utilisaient l'eau pour l'irrigation de leurs terres.

Il existe sur la berge ouest de l'oued Isly, au lieu dit El Gour, entre le djorf el Akhdar et les jardins de Sedd, des

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. II, pp. 296 à 299, 302 à 310, 318 à 338, 344 à 391. — *Etablissement des Arabes dans l'Afrique septentrionale*, pp. 287, 322, 325. — IBN KHALDOUN, T. IV, pp. 292, 293, 323 à 325, 386, 387. — ZERKECHI, pp. 124, 125. — ABOU ABDALLAH MOHAMMED, pp. 63 à 68, 84 à 86. — BARGÈS. — *Complément de l'histoire des Beni Zeyan*, pp. 113 et 133 à 135.

ruines qui pourraient bien être celles d'Izli ou Zezil. En ce point on voit encore trois pans de murs ayant appartenu à une kasba carrée de 60 mètres environ de côté. Ces murs ont 1^m 10 d'épaisseur, la maçonnerie en pisé ressemble à celle des anciennes enceintes d'Oudjda ; les fondations sont en pierres irrégulières et le fossé a presque complètement disparu. A environ 15 mètres de l'angle sud de la kasba, ainsi que sur la pente descendant vers l'oued, apparaissent des traces de murs, qui ne couvrent qu'une assez faible surface. Les ruines d'El Gour sont moins importantes que celles des ksour situés dans les collines du sud d'Oudjda ; elles paraissent également plus récentes.

Léon l'Africain rapporte qu'Izli était près d'un gros ruisseau, Marmol dit au contraire que Zezil était arrosé par une belle fontaine ; mais, si cette localité correspond effectivement aux ruines d'El Gour, la contradiction n'est qu'apparente ; l'eau sourd en effet dans l'oued Isly à hauteur de ces ruines. Renou estime que les descriptions de Léon l'Africain et Marmol paraissent convenir aux ruines voisines d'Aïn Mouilah, à quelques kilomètres au nord de Marnia. Il semble pourtant plus logique de supposer qu'Izli était bâti à côté de l'oued Isly, puisque les indigènes de l'Afrique du Nord ont coutume de donner le même nom aux différents accidents géographiques d'un même lieu. C'est ainsi que les oueds changent souvent de désignation sur leur parcours ; l'oued Isly en particulier devient l'oued bou Naïm en aval de Sedd, puis l'oued Mouilah après avoir pénétré sur le territoire de Marnia.

On trouve en outre sur le haut oued Isly les ruines de deux anciens ksour de peu d'étendue, les uns sont à côté des jardins de Sidi Moussa, les autres dans le col entre le djebel Metsila et la montagne des Zekara ; il subsiste encore en ces points des fragments de murs en pisé mais il n'y a pas de vestiges de kasba. On n'a conservé dans le pays aucun souvenir relatif aux ruines de Sidi Moussa ; celles du col sont désignées sous le nom de ksar Aadja, d'après les Zekara ce ksar aurait été bâti par leurs ancêtres.

Les événements qui ont intéressé la région d'Oudjda pendant le xv^e siècle sont les suivants. En 1411, l'abdelouadite Abou Malek Abd el Ouahab enleva le trône de Tlemcen à son frère Abou Saïd avec l'appui du souverain de Fez. Abou Malek n'était pas d'un caractère à souffrir la tutelle des Merinides ; il s'empressa de secouer le joug en portant la guerre dans leurs États ; s'étant emparé de Fez, il imposa

à ses adversaires un sultan de son choix. A la suite de ces événements, il y eut un relèvement passager du royaume de Tlemcen, ce qui porta ombrage aux Hafside. Ceux-ci soutenaient alors l'abdelouadite Abou Abdallah, fils d'Abou Tachefine II, qui, avec leur aide, put se faire reconnaître sultan en 1424. Abou Malek se fit appuyer à son tour par les Hafside ; il vint assiéger Tlemcen et reprit son trône en 1428, puis son compétiteur le renversa et le tua en 1430. Le souverain hafside, Abou Fares, se décida alors à intervenir directement ; à cette menace, Abou Abdallah prit la fuite et se réfugia chez les Beni Snassen. Abou Fares entra à Tlemcen à la tête d'une armée de 50.000 hommes en 1431 ; il reçut la soumission des habitants et réussit à attirer à lui Abou Abdallah qu'il fit mettre à mort. Le sultan hafside envahit ensuite le territoire merinide ; le souverain de Fez se soumit sans difficulté, car Abou Fares retourna à Tunis sept mois après son arrivée à Tlemcen.

L'abdelouadite Abou Abdallah Mohammed, qui avait fondé à Ténès un royaume indépendant et avait pris le titre d'El Metaoukkel, chassa Abou el Abbas du trône de Tlemcen en 1461 ; il l'exila en Espagne. Abou el Abbas revint en Afrique et recruta une armée chez les Arabes et les Berbères ; il assiégea Tlemcen, mais fut battu et tué le 31 août 1463. Les populations du long de la Sikkak appuyèrent alors les prétentions du prince abdelouadite Mohammed ben Chaleb ; un échec subi devant la capitale les découragea. Mohammed ben Chaleb renonçant à ses projets sur Tlemcen alla s'établir à Oudjda, de façon à pouvoir rayonner sur les pays voisins et y commettre des hostilités. Pendant une de ses expéditions, El Metaoukkel l'attaqua et s'en débarrassa en le tuant.

Les persécutions d'Espagne, commencées en 1391, provoquèrent l'exode en Afrique de nombreux juifs ; une colonie judéo-espagnole se forma notamment à Tlemcen. Les nouveaux venus furent mal accueillis par leurs coreligionnaires indigènes ; ils furent d'autre part molestés par les musulmans, certains d'entre eux pénétrèrent néanmoins dans l'administration. Vers 1465, le merinide Abou Saïd interdit aux juifs de garder leurs chaussures dans les quartiers musulmans, de monter à cheval et de porter des armes.

Durant le xv^e siècle, les Espagnols et les Portugais prirent pied en Afrique. Au début du xvi^e siècle, les Espa-

gnols étaient établis à Oran, d'où ils faisaient des courses dans l'intérieur ; le sultan de Tlemcen, Abou Abdallah Mohammed, était devenu leur vassal, il était méprisé de tous, sans force et sans autorité dans sa propre capitale. De nombreux ports de l'Atlantique et de la Méditerranée étaient occupés par les chrétiens ; le souverain de Fez assistait impuissant à leurs conquêtes, la majeure partie de l'empire merinide lui échappait. Les deux dernières dynasties berbères étaient sur le point de disparaître, car la puissance des cheurfa grandissait dans le sud du Magreb extrême et les Turcs allaient abattre le royaume chancelant de Tlemcen (1).

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. II, pp. 392 à 398, 407 ; T. III, pp. 8 et 9. — ABOU ABDALLAH MOHAMMED, pp. 139 à 142. — NAHUM SLOUSCHZ. — *Etude sur l'histoire des juifs et du judaïsme au Maroc*, T. VI, pp. 143 à 149. — LÉON L'AFRICAIN. — T. III, pp. 1 à 11. — MARMOL, T. II, pp. 321 à 323. — RENOU, p. 351.

CHAPITRE IV

La période des dynasties chérifiennes jusqu'à la conquête de l'Algérie par les Français ; l'occupation turque.

LES TURCS ÉTENDENT LEUR DOMINATION SUR LE ROYAUME
DE TLEMCEN
ET LES CHEURFA SAADIENS RENVERSENT LES MERINIDES DE FEZ

Dans les premières années du xvi^e siècle, un corsaire turc appelé Baba Aroudj vint se fixer à Djidjelli avec son frère Kheir ed Din et un certain nombre d'aventuriers ; Aroudj et Kheir ed Din, mais plus particulièrement ce dernier, sont désignés dans les chroniques européennes sous le nom de Barberousse. Appelé par les habitants d'Alger pour expulser les Espagnols du Peñon, Baba Aroudj échoua dans cette entreprise, mais il établit son pouvoir sur la ville en attendant qu'il pût se rendre maître du restant du Magreb central.

Le sultan abdelouadite Abou Abdallah Mohammed étant mort sans héritier en 1516, il y eut compétition entre son frère cadet Abou Zian et son oncle Abou Hammou ; ce dernier réussit à s'emparer du trône et, afin de s'y maintenir, il conclut un nouveau traité avec les Espagnols.

La population de Tlemcen était tout aussi divisée que la famille royale ; les partisans d'Abou Zian, enthousiasmés par la renommée d'Aroudj, qui avait poursuivi ses succès, l'appelèrent à leur secours. Aroudj entra à Tlemcen à la fin de 1517 ; il fit massacrer un grand nombre de princes abdelouadites et commit toutes sortes d'exactions ; Abou Hammou III réussit à prendre la fuite. Les habitants se repentirent, mais trop tard, d'avoir introduit dans leurs murs un hôte aussi dangereux (1).

S'il faut en croire Marmol, Aroudj chercha à faire reconnaître son autorité à Oudjda ; ayant essuyé un refus, il aurait lancé contre cette ville son lieutenant, le renégat

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 18 et 19.

corse Iskander. Le récit de Marmol renferme de telles invraisemblances, qu'il est difficile d'y ajouter foi. Il raconte que pour arrêter Iskander, les gens d'Oudjda rompirent un pont jeté sur la Moulouya ; leur adversaire fit alors couper de nombreux oliviers que les soldats entassèrent dans la rivière afin de rétablir le passage. Les Turcs pénétrèrent ensuite dans la ville et emmenèrent des prisonniers à Tlemcen (1).

Après sa fuite, Abou Hammou III alla solliciter l'aide des Espagnols ; Aroudj se sentant menacé se tourna du côté du sultan merinide de Fez. Le marquis de Comarès vint assiéger Tlemcen en 1518 ; Aroudj, qui avait les habitants contre lui, dut au bout d'un certain temps se réfugier dans le Mechouar. Lorsqu'il fut réduit à la dernière extrémité, il s'échappa de nuit par une poterne suivi d'une poignée de soldats et chargé de quelques dépouilles. Il est parfaitement établi maintenant qu'Aroudj se dirigea vers l'Ouest, car il espérait être secouru par les troupes merinides. Ses adversaires se lancèrent à sa poursuite, ils l'atteignirent en un endroit qui, d'après les documents espagnols, était situé à vingt-trois lieues de Tlemcen, au bord de la rivière d'*Huexda* (2), sur le *djebel Mecenete* et dans le royaume de *Dugudu* (3). Selon les auteurs arabes, le corsaire s'enfuit du côté des Beni Snassen ; l'un d'eux, Mohammed Abou Ras, dit qu'il fut rejoint dans le *djebel Beni Moussa*. La rencontre s'est donc certainement produite dans la région d'Oudjda. On raconte que pour ralentir l'ardeur des poursuivants, Aroudj aurait fait semer sur le chemin des pièces d'or et des objets précieux. Ne pouvant plus échapper aux cavaliers espagnols, il se retrancha avec ses janissaires derrière de petits murs, sur un des contreforts de la montagne et vendit chèrement sa vie. L'enseigne Garcia Fernandez de la Plaza, qui n'était suivi que d'une quarantaine de cavaliers, attaqua avec ardeur et tua Aroudj de sa main ; tous les Turcs furent exterminés. Le Sultan de Fez se serait mis en marche avec des contingents importants, puis il aurait regagné sa capitale en apprenant la mort d'Aroudj.

(1) MARMOL, T. II, pp. 323-324. La Moulouya est située très loin à l'ouest d'Oudjda, Iskander venant de l'Est n'aurait pas eu à traverser cette rivière.

(2) Oudjda.

(3) Debdou.

Comme il vient d'être dit, ces événements ont eu la région d'Oudjda pour théâtre, mais il est impossible de préciser le lieu. Suivant différents auteurs, ce serait soit les environs de la koubba de Sidi Moussa, sur le haut Isly, soit la montagne des Beni Moussi (Beni Snassen), dans laquelle on verrait la sépulture d'Aroudj à Dar ben Mechâal, ou bien encore un point de la piste de Sidi Zaher à Oudjda, à environ 12 kilomètres de cette ville, au lieu dit *Queber et Tourki* (le tombeau du Turc) (1).

Les gens du pays n'ayant conservé aucun souvenir relatif à la mort d'Aroudj, il est fort difficile de se prononcer. Il y a bien dans la montagne des Beni Moussi Roua (versant sud des Beni Snassen) une koubba dans laquelle serait inhumé un saint nommé Sidi Aaradj et dont le souvenir s'est perdu ; cette koubba est située à côté de la dechra des Oulad Abderrahman et non à Dar ben Mechâal. Dar ben Mechâal existe, mais c'est la maison d'un vieillard de ce nom habitant la dechra des Aassara (Beni Moussi Roua). Queber et Tourki est une petite haouïta en pierres sèches, sur laquelle il n'existe aucune légende susceptible de donner une indication (2).

Les Abdelouadites à leur déclin s'appuyèrent tantôt sur les Turcs, tantôt sur les Espagnols ; ces derniers rétablirent Abou Hammou III sur le trône après le désastre d'Aroudj. Abou Hammou III mourut en 1528, ses successeurs se disputèrent le pouvoir. En 1542, Hassane Pacha fit une expédition sur Tlemcen, il plaça Abou Zian sur le trône et lui laissa une garnison de 400 hommes ; c'était la première fois que les Turcs réapparaissaient à Tlemcen. Le comte d'Alcaudète voulut intervenir, l'expédition envoyée par lui fut massacrée au *défilé de la chair* en janvier 1543. Au mois de février suivant, il se mit lui-même à la tête de renforts importants et rétablit le compétiteur d'Abou Zian. Ce dernier, n'osant pas soutenir le siège des Espagnols, s'était enfui dans la plaine d'Angad ; le comte d'Alcaudète l'y pourchassa et le battit, il fit ensuite une pénible retraite sur Oran. Abou Zian réunit une armée

(1) Ce dernier renseignement est extrait d'une lettre de M. le commandant Granle, communiquée par M. le colonel Féraud.

(2) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 20 à 23. — BERBRUGGER. — *Le Pegnon d'Alger*, pp. 60 à 69. — MOHAMMED ABOU RAS, pp. 140 et 141. — MOHAMMED BEN RAHAL, p. 13. — MOHAMMED ESSEGHIR EL OUFRAHI, pp. 34 et 35. — BOULET, pp. 152 et 153.

et revint s'emparer du pouvoir ; les luttes intestines furent continuelles (1).

En 1546, il y eut un massacre des juifs, au moment où Abd el Kerim el Meghili prêcha contre eux la guerre sainte qui fut approuvée par les légistes de Tlemcen (2).

Pendant que les faits ci-dessus relatés se déroulaient à l'est de la Moulouya, les sultans de Fez étaient restés inactifs. Ils auraient sans doute été bien embarrassés pour intervenir utilement, car leur situation devenait de jour en jour plus difficile.

A la fin du xiii^e siècle, deux cheurfa venus de Yambo (Yémen) avec des pèlerins se fixèrent l'un à Sidjilmessa (Tafilalet), l'autre dans le Drâa; le premier donna naissance aux cheurfa hassanides, qui occupent actuellement le trône du Maroc, le second fut l'ancêtre des cheurfa sâadiens. Les cheurfa sâadiens apparurent sur la scène politique en 1511, avec Abou el Abbas et Mohammed el Mahdi, fils d'Abou Abdallah Mohammed, lequel avait acquis un certain renom dans le sud du Magreb à la fin du xv^e siècle et se faisait appeler *El Kaïm bi amer Allah*, Abou el Abbas et Mohammed el Mahdi firent tous leurs efforts pour arriver au pouvoir et, en 1536, ils conclurent un arrangement avec le sultan merinide, qui leur abandonna le sud du Magreb et ne conserva pour lui que la partie nord. En 1537, il y eut rupture entre les deux frères; Mohammed el Mahdi finit par évincer Abou el Abbas en 1544, puis il s'empara de Fez le 15 février 1550 et mit fin à l'empire merinide. Lorsqu'il fut maître du Magreb, Mohammed el Mahdi eut besoin d'argent et leva des impôts, auxquels il astreignit tous les habitants sans distinction de caste. Par ses procédés il s'aliéna les marabouts, dont l'action était devenue considérable. Les Turcs ne manquèrent pas de profiter de cette situation et de lui opposer la puissance des confréries religieuses, chaque fois qu'ils en eurent l'occasion (3). Au même instant, les Abdelouadites ache-

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 57 à 60. — WALSIN ESTERHAZY. — *Domination turque*, pp. 133 à 135. — BARGÈS. — *Complément de l'histoire des Beni Zeyan*, p. 451.

(2) NAHUM SCLOUSCHZ. — *Etude sur l'histoire des juifs et du judaïsme au Maroc*, T. VI, p. 150.

(3) Voir COUR. — *Etablissement des chérifs au Maroc*, qui traite longuement cette question.

vaient de disparaître de Tlemcen, que les Turcs allaient bientôt occuper définitivement (1).

LA RIVALITÉ DES CHEURFA SAADIENS ET DES TURCS

Après son installation à Fez, le chérif aurait reçu une députation de Tlemcen venant lui demander assistance contre les Turcs. Mohammed el Mahdi, jaloux des progrès de ces derniers, n'avait d'ailleurs pas besoin de ces sollicitations. Il fit partir une armée de 30.000 hommes sous le commandement de son fils Mohammed el Harrane ; celui-ci entra sans coup férir à Tlemcen ; cette ville avait été évacuée par l'abdelouadite Abou Zian. Mohammed el Harrane laissa son frère Abdallah à la garde de Tlemcen et se dirigea sur Oran soumettant toutes les populations sur son passage ; il mit une garnison à Mostaganem et rentra malade à Fez où il mourut peu après. Les Turcs, qui étaient restés un certain temps inactifs, prirent enfin l'offensive ; Hassane Corso vint chasser de Mostaganem la garnison marocaine ; elle se rendit et fut en partie massacrée, les survivants s'enfuirent à Tlemcen. Pour défendre cette ville, le chérif Mohammed el Mahdi envoya ses fils dans l'Est avec une armée ; l'aîné, Abdelkader, avait le commandement.

Les Turcs, après avoir rétabli leurs affaires à l'est de Tlemcen, se portèrent à la rencontre des Marocains sans s'arrêter devant cette ville ; en 1552, ils atteignirent l'armée de renfort d'Abdelkader à l'endroit où avait été tué Baba Aroudj. Les adversaires s'observèrent pendant deux jours ; les Berbères marchant avec l'armée turque commencèrent enfin l'attaque. La cavalerie marocaine chargea et fut foudroyée à coups d'arquebuse, il s'en suivit une véritable panique ; Abdelkader fut tué d'une arquebusade à la poitrine en cherchant à entraîner ses troupes, ce fut le signal de la défaite. Les vainqueurs placèrent la tête d'Abdelkader au bout d'une pique, ils l'envoyèrent ensuite à Alger où on l'accrocha à l'une des portes. Le lendemain de l'affaire, l'armée marocaine battit en retraite poursuivie jusqu'à la Moulouya par les Turcs. Ces derniers ne dépassèrent pas cette rivière et reprirent

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 9 à 10 et 64 à 68.

le chemin de Tlemcen où ils s'installèrent, les habitants ne firent pas la moindre tentative de résistance (1).

Lorsqu'ils furent maîtres de Tlemcen, les Turcs étendirent leur action à l'ouest jusqu'à Oudjda et aux montagnes des Beni Snassen. Ils placèrent une garnison à Temzezdekt, mais rien ne prouve qu'ils aient entretenu des fonctionnaires à Oudjda pendant la première période de leur suprématie sur la région. Au sujet de l'occupation turque les traditions locales semblent donner la note juste : quand la tranquillité régnait au Magreb et que les ordres du Sultan étaient bien exécutés, Oudjda faisait partie de cet empire ; si, au contraire, le pays était troublé et le pouvoir du souverain affaibli, alors Oudjda était rattaché à la province de Tlemcen et soumis aux Turcs (2).

Le beylarbeg Salah Raïs envoya en 1552 ou 1553 une ambassade auprès du chérif, auquel il fit demander de ne jamais traverser les montagnes de la Moulouya qui sont en face de Melilla et séparent les royaumes de Fez et de Tlemcen ; cette frontière aurait été acceptée par Mohammed el Mahdi (3). Par la suite le merinide Bou Hassoun, prétendant au trône de Fez et qui avait demandé des secours aux chrétiens, se fit prendre en mer par Salah Raïs en juillet 1553, mais il réussit à s'entendre avec lui et à l'entraîner à une expédition contre les cheurfa. D'après certains historiens, les incursions d'Angad pillards sur le territoire de Tlemcen auraient aussi pesé sur la décision du beylarbeg. Salah Raïs réunit une armée comprenant de nombreux cavaliers berbères, 6.000 fusils, 1.000 spahis et 80 artilleurs chrétiens captifs ; il quitta Alger en octobre 1553 et se rendit à Tlemcen afin d'y attendre les contingents promis par le merinide Bou Hassoun. Pendant ce temps, une flotte turque chargée de faire une diversion cinglait vers les côtes du Magreb. Mohammed el Mahdi, sentant que les habitants de Fez lui étaient hostiles, préféra marcher au devant de ses adversaires ; il rassembla une armée de 30.000 cavaliers, environ 12.000 fantassins et

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 70 à 77. — WALSIN ESTERHAZY. — *Domination turque*, p. 51. — BOULET, pp. 56 à 58. — FRAY DIÉGO DE HAËDO, pp. 76 à 80. — COUR. — *Etablissement des chérifs au Maroc*, pp. 83 à 90. — GODARD, pp. 464, 465.

(2) HADJ LABBI. — MARMOL, T. II, p. 322.

(3) BERBRUGGER. — *Nos frontières de l'Algérie*. L'auteur dit que le chérif aurait refusé cette limite et que ce refus aurait provoqué l'expédition de Salah Raïs sur Fez. Cette opinion n'est pas conforme à celle de la majorité des auteurs.

20 canons et alla camper à Taza où il se fortifia. Salah Raïs se porta contre lui sans attendre Bou Hassoun ; arrivé à Taza, il dressa son camp devant l'armée marocaine qu'il mit en déroute par une attaque de nuit en décembre 1553. Les Turcs se dirigèrent ensuite sur Fez, ils rétablirent Bou Hassoun sur le trône et rentrèrent chez eux en 1554. Après leur départ, le chérif battit et tua le merinide ; il réoccupa la capitale en août 1554 (1).

Le dernier des Abdelouadites, Mouley-Hassane, s'étant enfui auprès des chrétiens d'Oran, les Turcs furent les maîtres absolus de Tlemcen ; en 1555, Salah Raïs en prit définitivement possession au nom du souverain ottoman et y plaça un agha, auquel il donna le commandement supérieur de la province. Sous l'administration turque, les communautés juives eurent à subir des impôts très lourds (2).

Le comte d'Alcaudète entretenait dès 1555 des relations avec le chérif, en vue d'une action commune contre les Turcs. En juin 1557, Mohammed el Mahdi, profitant des troubles d'Alger et de l'affaiblissement de la garnison de Tlemcen, dirigea une armée contre cette dernière ville. Il attendit en vain le secours des Espagnols et ne put avec ses seules forces enlever le Mechouar ; les troupes qu'il laissa à la garde de Tlemcen tinrent bloqués dans cette citadelle les 500 Turcs composant la garnison. Hassane Pacha fit assassiner Mohammed el Mahdi au Maroc et alla dégager Tlemcen ; en 1558, il marcha sur Fez, se fit battre près de la ville et dut opérer une retraite prudente, il ne fut pas poursuivi (3).

Malgré la mort du comte d'Alcaudète, dont l'armée avait été taillée en pièces par les Turcs dans un combat livré sous Mostaganem et où lui-même avait été tué,

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 75 à 78. — COUR. — *Etablissement des chérifs au Maroc*, pp. 102 à 118. — FRAY DIÉGO DE HAËDO, pp. 88 à 92. — BOULET, pp. 103 à 107.

(2) BARGÈS. — *Complément de l'histoire des Beni Zeyan*, p. 464. — WALSHIN ESTERHAZY. — *Domination turque*, p. 152. — D'après cet auteur, Mouley Hassane aurait été assassiné par ordre de Salah Raïs. — NAMUM SLOUSCHZ. — *Etude sur l'histoire des juifs et du judaïsme au Maroc*, T. VI, p. 154.

(3) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 84 à 86, 92, — COUR. — *Etablissement des chérifs au Maroc*, pp. 121, 127 à 129. — FRAY DIÉGO DE HAËDO, pp. 114 à 116.

l'entente entre les Espagnols et le chérif Mouley Mohammed Abdallah, successeur du Mahdi, ne fut pas rompue. Les Turcs, menacés en 1558-1559 par une formidable croisade européenne, étaient dans une situation assez critique ; afin de seconder l'Espagne, le chérif de Fez alla occuper Tlemcen ; à son appel, la population s'était soulevée contre les Turcs. Lorsque ces derniers eurent battu les flottes chrétiennes, vers les îles Gelves, Mouley Mohammed Abdallah jugea prudent d'évacuer la ville (1).

A la mort de ce sultan, le 30 janvier 1573, son fils Abou Abdallah Mohammed recueillit sa succession ; un des oncles de ce dernier, Mouley Abdelmalek, se retira alors chez les Turcs, auxquels il demanda de l'appuyer. Une expédition se mit en route au commencement de 1575 ; Abdelmalek prit les devants avec une petite troupe, entra à Fez et s'empara du pouvoir en 1576 ; il parvint ensuite à se débarrasser de ses alliés en leur donnant de l'argent. En 1581, Euldj Ali vint d'Orient à Alger, dans le but d'organiser une expédition contre le Magreb ; le chérif Abou el Abbas Ahmed dit El Mansour, qui occupait alors le trône de Fez, envoya une ambassade à la Porte ; elle obtint l'interdiction de cette expédition. Le sultan El Mansour fit de grandes conquêtes et porta ses armes jusqu'au Soudan, mais il évita toujours d'intervenir sur la rive droite de la Moulouya, sans doute afin de ne pas compromettre son œuvre en courant les risques d'un conflit avec les Turcs (2).

A la fin du xvi^e siècle, les cheurfa sâadiens étaient à leur apogée, ils étaient devenus les maîtres incontestés du Magreb ; quant aux Turcs, les grandes nations chrétiennes avaient cessé leurs attaques contre eux. Mais l'anarchie régnait à Alger comme à Fez, aussi les gouvernements cessèrent-ils d'eux-mêmes leurs luttes pour la possession de la province de Tlemcen ; elle resta aux mains des Turcs (3).

(1) COUR. — *Etablissement des chérifs au Maroc*, p. 134.

(2) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 119 à 121, 156, 157.

(3) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 170 à 172. — COUR. — *Etablissement des chérifs au Maroc*, pp. 169, 170.

LA FIN DE LA DYNASTIE SAADIENNE ; LES CHEURFA HASSANIDES
PARVIENNENT AU POUVOIR
ET ÉTABLISSENT LEUR INFLUENCE DANS LA RÉGION D'OUDJDA

A la mort du chérif El Mansour, en 1603, il y eut compétition entre ses fils ; Zidane se fit proclamer à Fez et Abou Fares, à Merrakech. Leur frère, El Mamoun Cheikh, prit parti pour Abou Fares ; Zidane battu et poursuivi se réfugia pendant quelque temps à Oudjda, d'où il se rendit à Sidjilmessa, puis dans le Sous. En fin 1603, El Mamoun Cheikh entra à Fez et s'empara du pouvoir ; Zidane le lui disputa plus tard et se rendit maître de Merrakech. El Mamoun Cheikh fut assassiné en 1612. A la suite de ce meurtre la guerre civile régna au Magreb. L'influence des marabouts ne faisait que grandir. A Tlemcen, la garnison turque souffrait de l'hostilité des habitants ; le pacha d'Alger Kosrou paraît s'être avancé jusqu'à cette ville en 1624 pour mettre fin à cet état de choses (1).

Les cheurfa sâadiens continuèrent à s'entre-déchirer, pendant que leur empire croulait de toutes parts. Lorsque Mohammed ech Cheikh prit le pouvoir à Merrakech en 1636, son influence ne dépassait pas la banlieue ; les marabouts étaient les maîtres dans tout le reste du Magreb. Malgré son intelligence, ce souverain ne put maintenir l'intégrité de ses États. La zaouïa de Dila était devenue excessivement puissante, Mohammed ech Cheikh essaya en vain de l'amener à reconnaître son autorité. Dans une lettre qu'il écrivit aux marabouts de cette zaouïa, on relève le passage suivant :

Aujourd'hui encore nous vous demandons de respecter le pacte d'une fidélité qui nous est due, par les populations rebelles ou soumises qui couvrent le pays d'Oudjda aux confins du Sous ultérieur.

On voit par cette citation que les cheurfa sâadiens revendiquaient toujours Oudjda, bien qu'ils fussent incapables d'exercer la moindre action sur cette ville (2).

Au moment où la dynastie sâadienne s'affaiblissait, les

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 177 à 179, 186, 191 à 195, 201, 202, 207. — MOHAMMED ESSEGHIR EL OUFRAÏ, pp. 308 à 312.

(2) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 218, 222. — MOHAMMED ESSEGHIR EL OUFRAÏ, pp. 410 à 414.

cheurfa hassanides gagnaient du terrain dans le Sud. L'un d'eux, Mouley Mohammed ech Chérif (1), accapara le pouvoir à Sidjilmessa en 1640 et devint le véritable souverain du Tafilalet. Il chercha à s'agrandir et ne fut pas longtemps sans entrer en lutte avec les marabouts de Dila, il se fit battre en 1646 et conclut un traité qui lui reconnaissait tout le sud du Magreb jusqu'au djebel Aïachi, tandis que les Dilaïtes établissaient leur autorité sur Fez et les autres territoires. Mouley Mohammed n'observa pas longtemps cet accord, il étendit ses conquêtes. N'osant pas encore s'attaquer aux marabouts de Dila, et sachant que les Turcs s'étaient fait de nombreux adversaires sur la rive droite de la Moulouya, il pénétra dans l'Angad vers 1647 et fut proclamé souverain par les Arabes Makil : Ahlaf, Segouna (2). Oudjda, les Beni Khaled et Beni Mengouch des Beni Snassen, les Beni Snous, Msirda et Trara reconnaissaient alors l'autorité turque. Cette autorité était d'ailleurs sommaire ; on ne demandait aux tribus que le paiement des impôts, elles pouvaient ensuite se déchirer entre elles sans que leurs prétendus maîtres prissent la peine d'intervenir.

A Oudjda il existait deux partis opposés, l'un ami et l'autre ennemi des Turcs, il en était de même chez les Beni Snassen ; les deux partis en venaient parfois aux mains. Accompagné de ses nouveaux alliés, Mouley Mohammed marcha sur Oudjda ; le clan anti-turc se déclara pour lui et, avec son aide, il put enlever la ville. Il ne devait se trouver à Oudjda ni groupement, ni agents turcs. L'auteur de l'*Istiqa* écrit que le clan turc fut chassé de la ville, mais c'est évidemment du parti qui leur était favorable qu'il veut parler. Mouley Mohammed alla ensuite razzier les Beni Snassen, puis il s'établit à Oudjda d'où il fit des expéditions contre les Oulad Zekri, Oulad Ali ben Talha et Beni Mathar qu'il soumit. Il alla également attaquer les Beni Snous et Doui Yahia et, dans une autre course, il porta la guerre aux environs de Tlemcen. Les habitants de cette ville et la garnison turque se lancèrent à sa poursuite, il fit

(1) L'auteur de l'*Istiqa* écrit Mhammed; mais dans le *Nohzet* et le *Tordjman*, qui sont des ouvrages plus anciens, on trouve Mohammed.

(2) D'après les traditions locales, on désignait à cette époque sous le nom de Segouna les Oulad Ali ben Talha et Oulad Ahmed ben Brahim. On devait donc appeler Angad les Mezaouir et peut-être aussi d'autres fractions arabes de la plaine d'Oudjda.

volte-face et les dispersa. Mouley Mohammed rentra à Oudjda chargé de butin et se disposa à y passer l'hiver ; il licencia donc les Arabes en leur donnant rendez-vous pour le printemps suivant (1).

A l'époque fixée, les contingents arabes se présentèrent à Oudjda, Mouley Mohammed ben ech Chérif les emmena piller les tribus du Sud, parmi lesquelles les Mehaïa ; ces tribus firent leur soumission et fournirent des auxiliaires. Ayant ainsi augmenté les effectifs de ses bandes, le chérif se jeta dans l'Est et alla dévaster le territoire turc jusqu'à Aïn Mahdi et Laghouat. Pour mettre fin à ces désordres, le dey d'Alger expédia une armée sur Tlemcen. Mouley Mohammed, inquiet de cette manœuvre, s'empressa de regagner Oudjda et de renvoyer les contingents arabes dans leurs tribus ; il les invita à se rassembler de nouveau au prochain printemps ; quant à lui, il se rendit à Sidsjilmessa. L'armée turque parvenue à Tlemcen y fut mal accueillie par les habitants qui avaient embrassé la cause du chérif ; devant cette hostilité cette armée reprit le chemin d'Alger. A la suite de ces incidents, le dey, hésitant à entamer une lutte avec son adversaire, lui adressa par des ambassadeurs une lettre conçue en termes énergiques et même violents, pour lui reprocher les agressions commises contre les pays soumis aux Turcs ; elle contenait entre autres les passages suivants :

Tu as été secondé par la discorde de ces brutes d'habitants d'Oudjda, dont tu as eu pour toi d'ailleurs les meilleurs et les plus sérieux Ne viens pas t'aventurer dans notre patrie, car tu aurais à craindre les griffes puissantes de notre Sultan.

Cette lettre fut sans doute écrite en 1648 (2) ; sa lecture mit le chérif dans une violente colère et il fit une réponse repoussant toutes les demandes turques. Les ambassadeurs revinrent faire une démarche verbale auprès de lui et obtinrent enfin l'engagement de ne plus dépasser la Tafna, qu'il fut convenu de prendre comme frontière (3).

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 222, 240, 241. — ABOULQACEM BEN AHMED, pp. 6 et 7. — *Istiqa*, T. IX, pp. 26 à 28. — MOHAMMED ESSEGHIR EL OUFRAÏ, pp. 466 et suiv., 471. — HADJ LARBI.

(2) L'auteur de l'*Istiqa* donne la date du 1^{er} juin 1654 ; elle est certainement erronée comme beaucoup d'autres dates qui se trouvent dans le même ouvrage.

(3) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 241, 242. — ABOULQACEM BEN AHMED, pp. 7 à 9. — *Istiqa*, T. IX, pp. 28 à 36.

Mouley Mohammed voulut intervenir à Fez en 1649, les marabouts lui firent éprouver un échec, après lequel il se retira à Sidjilmessa ; son père, Mouley Chérif, mourut dans cette localité en 1650. A la suite de cet événement, Mouley er Rechid eut peur de son frère Mohammed et quitta le Tafilalet ; il séjourna quelque temps chez les Angad et alla ensuite se réfugier à la zaouïa de Dila. Mouley Mohammed parvint à se faire reconnaître à Fez en 1663 et retourna au Tafilalet l'année suivante. Les cheurfa sàadiens avaient perdu le pouvoir à Merrakech depuis 1659, l'empire du Magreb passa donc aux mains des cheurfa hassanides ; Mouley Mohammed ben ech Chérif fut en réalité le premier souverain de cette dynastie (1).

Mouley er Rechid, qui était réfugié à la zaouïa de Dila, quitta cette zaouïa pour se rendre à Taza ; il y réunit des partisans et alla attaquer Ibn Mechâal ; il le tua dans sa maison et s'empara de ses trésors, avec lesquels il put faire des largesses, ce qui lui donna un prestige considérable parmi les Arabes de la vallée de la Moulouya. Ibn Mechâal était un païen ou un juif possesseur d'une grande fortune ; il demeurait à une étape environ à l'est de Taza suivant les uns, dans la montagne des Beni Snassen selon les autres (2).

D'après les traditions populaires locales il existait autrefois de nombreux juifs chez les Beni Snassen, ils étaient attachés à la fortune des Beni bou Abdessied (fraction des Beni Ourimeche) et possédaient des maisons dans les différentes dechras de cette fraction. Ils furent expulsés lorsque le soff des Beni bou Abdessied eut perdu sa puissance, après avoir été battu par les autres tribus de la montagne. Ibn Mechâal était un de ces juifs des Beni bou Abdessied ; il possédait une kasba et ses immenses richesses lui avaient donné une autorité considérable, si bien qu'il en était arrivé à commander les musulmans des Beni Snassen comme un véritable potentat. Il rencontra un jour sur son chemin une femme portant un enfant et lui demanda à boire. Sur le refus de cette femme, il saisit l'enfant et le coupa avec son sabre. La malheureuse mère

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 243, 247, 258, 260 et 261. — ABOULQACEM BEN AHMED, p. 12.

(2) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 258, 259. — ABOULQACEM BEN AHMED, p. 14. — *Istiqsa*, T. IX, p. 41. — COUR. — *Etablissement des chérifs au Maroc*, pp. 181, 182. — MOHAMMED BEN RAHAL, p. 14.

recueillit les morceaux de la petite victime et les porta chez les Oulad Ibrahim et les Rousma, auxquels elle demanda vengeance. Ces deux tribus étaient les plus puissantes du massif, elles habitaient le versant nord, de Zegzel à Tazaghine. Leurs guerriers se mirent à la recherche d'Ibn Mechâal, qu'ils massacrèrent quelques jours après au Souk el Hâd des Beni Amïer, en plein marché.

Mouley er Rechid se mit ensuite en mesure de faire reconnaître son autorité par les Arabes Makil et leurs alliés des Beni Snassen ; ces populations lui prêtèrent serment et le conduisirent à Oudjda où il s'installa. A cette nouvelle, Mouley Mohammed, craignant de se voir dépossédé du trône, s'empressa d'agir ; il rassembla ses contingents arabes et berbères et quitta Sidjilmessa pour aller combattre son frère. Mouley er Rechid se porta au-devant de lui ; la rencontre eut lieu dans l'Angad en août 1664. Mouley Mohammed fut complètement battu et tué d'une balle à la gorge ; son frère en eut un vif chagrin, il l'enterra lui-même dans la maison d'Ibn Mechâal et prit le deuil. Ce dernier détail semble indiquer que la bataille aurait été livrée entre Taourirt et El Aïoun Sidi Mellouk et au voisinage de la montagne des Beni Snassen.

Les troupes de Mouley Mohammed se rangèrent sous la bannière d'Er Rechid, qui distribua du butin et accorda ses faveurs à ceux qui avaient servi la cause de son frère ; sa puissance grandit rapidement. Après s'être organisé à Oudjda, Mouley er Rechid se prépara à faire la conquête du Magreb ; il alla camper sur les bords de la Moulouya, afin de se reposer et d'y attendre des partisans. Voyant que personne ne venait à lui, il marcha sur Taza, mais, comme on refusait de le reconnaître à Fez, il préféra aller d'abord à Sidjilmessa disputer le pouvoir à son neveu. Mouley er Rechid, ayant conquis le Tafilalet, vint s'emparer de Taza en 1666 et entra à Fez en 1667, à la tête de troupes comprenant de nombreux contingents d'Arabes Angad. Il alla ensuite attaquer la zaouïa de Dila ; les marabouts furent défaits en juin 1668 et Mouley er Rechid détruisit leur zaouïa, puis il se rendit maître de Merrakech et de tout le sud-ouest du Magreb. Quand il mourut d'accident, en 1672, son autorité s'étendait d'Oudjda jusqu'à l'oued Noun (1).

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 259, 269 à 272. — MOHAMMED ESSEGHIR EL OUFRAÏ, pp. 472, 498, 499. — ABOULQACEM BEN AHMED, pp. 14 à 18. — *Istiqsa*, T. IX, pp. 41 à 45.

LE SULTAN MOULEY ISMAÏL ORGANISE LA PROVINCE D'OUDJDA ;
SA POLITIQUE AGRESSIVE CONTRE LES TURCS LUI VAUT
DES INSUCCÈS

Abou Naccour Ismaïl, dit Mouley Ismaïl, remplaça sur le trône son frère Er Rechid ; il eut à réprimer de nombreux soulèvements. En 1673, il se mit en campagne et se dirigea vers l'Est où les Arabes coupaient les routes, il soumit les Angad et les Segouna. Pendant ce temps, une révolte, à laquelle Mouley Ismaïl ne semble pas avoir été étranger, éclata à Tlemcen ; le dey d'Alger vint y rétablir l'ordre ; la répression fut sanglante. En 1679, Mouley Ismaïl rassembla des contingents sur la haute Moulouya et envahit le territoire ture ; il se fit battre sur les bords du Chélif. Les Turcs lui écrivirent alors de renoncer à ces incursions et de respecter la frontière établie par ses prédécesseurs ; pour appuyer leur protestation ils firent même présenter au Sultan la lettre de Mouley Mohammed ben ech Cherif, qui acceptait la Tafna comme limite, ainsi qu'une lettre du même genre de Mouley er Rechid. Après sa défaite, Mouley Ismaïl ne pouvait qu'accepter de bonne grâce ces reproches, aussi la paix fut-elle conclue en spécifiant que la Tafna servirait de frontière. Mouley Ismaïl fit à cette époque reconstruire les parties ruinées d'Oudjda, que l'on restaura (1).

En 1679, le Sultan du Magreb fit transporter à Oudjda les Arabes Chebanat et Zirara, qui commettaient toutes sortes de brigandages dans la province de Merrakech. Il donna l'ordre de les inscrire sur les registres du *guich* et les chargea de contenir et de harceler les Beni Snassen, qui étaient de nouveau passés sous l'autorité des Turcs. Comme les Beni Snassen faisaient de fréquentes incursions dans l'Angad, Mouley Ismaïl y fit bâtir des kasbas analogues à celle d'Oudjda pour leur interdire l'accès de la plaine. Ces kasbas s'élevèrent à El Aïoun dans l'Angad, Reggada et sans doute Cherâa dans les Triffa (2). Le caïd du *guich* résidait à Oudjda avec 1.000 cavaliers ; le restant de ses forces était réparti dans les trois nouvelles kasbas,

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 273, 277, 289, 290. — ABOULQACEM BEN AHMED, pp. 26, 32. — *Istiqsa*, T. IX, p. 79. — COUR. — *Etablissement des chérifs au Maroc*, p. 195 à 198.

(2) Voir II^e PARTIE, Chap. I^{er}.

à raison de 500 hommes dans chacune d'elles. En juin 1680, Mouley Ismaïl vint razzier à fond les Beni Snassen, il pilla, brûla et ravagea tout dans leurs montagnes, et ne leur donna l'aman qu'après qu'ils eurent livré leurs armes. Ce terrible châtement dut faire une impression profonde, car on raconte aujourd'hui chez les Beni Snassen, que le Sultan lutta pendant sept ans pour les soumettre et briser les Oulad Ibrahim et Rousma, qui étaient l'âme de la résistance ; ceux-ci auraient fait subir à Mouley Ismaïl un échec dans le ravin de Zegzel. De nombreux combattants auraient perdu la vie au cours des différents engagements ; on montre encore, chez les Oulad Amïer et Oulad Ali ben Yacine, des tombeaux où seraient inhumés des mokhazenis et des Rousma tués ; les tombes n'ayant pas de pierres-témoins seraient celles des Rousma. Mouley Ismaïl, après avoir réduit les Beni Snassen, alla également mettre à la raison les Angad, Segouna, Mehaïa et Ahiaf ; il les obligea aussi à livrer leurs armes. Le Sultan fit alors restaurer la kasba de Taourirt ; il y mit 500 Abid el Boukhari de sa garde noire avec leurs femmes et leurs enfants. Les tribus eurent à pourvoir à leur entretien à l'aide des impôts dus par elles ; le Sultan les chargea en outre de veiller à la sécurité des routes. La garde noire créée par Mouley Ismaïl comprenait à la fin de son règne jusqu'à 150.000 hommes (1).

En 1682, le Sultan fit une expédition contre les Beni Amer qui avaient poussé une pointe dans la région d'Oudjda ; il regagna ensuite Meknès. Lorsqu'il apprit qu'une armée turque venait occuper les Beni Snassen, il marcha sur Tlemcen en 1683 ; les Turcs firent demi-tour pour aller au secours de Cherchell attaqué par Duquesne ; Mouley Ismaïl s'arrêta et rétrograda sur la Moulouya, il aurait d'ailleurs reçu du *diwan* d'Alger une lettre menaçante (2). En 1692, Mouley Ismaïl chercha à envahir la

(1) ABOULQACEM BEN AHMED, pp. 31, 34, 35. — *Istîqsa*, T. IX, pp. 67, 81, 82. — MOHAMMED BEN RAHAL, p. 38. — *Trad. loc.*

(2) BERBRUGGER. — *L'Algérie et le Maroc depuis 1830*, dit qu'en 1680, Mouley Ismaïl, auquel les habitants de Tlemcen avaient fait des ouvertures, vint examiner la place. Le diwan devina ses intentions et lui écrivit : « Si Mouley Ismaïl trouve les limites qui séparent les deux Etats un peu bornées, le diwan d'Alger se mettra en mesure de les étendre jusqu'à l'Océan et jusqu'au désert. » Ces incidents paraissent se rapporter aux événements de 1683.

province d'Oran ; après avoir pacifié son empire, il s'avança jusqu'à Oudjda. Les Turcs lui donnèrent la chasse et l'atteignirent à la Moulouya, le Sultan fut battu et perdit 500 hommes ; il dut traiter et expédia une ambassade à Alger. Mouley Ismaïl envoya, en 1694, son fils Zidane faire des incursions sur le territoire turc, où il enleva du butin. Le Sultan partagea ensuite son empire entre ses fils, il confia le gouvernement des provinces de l'Est à Zidane. En 1699-1700, celui-ci entra en campagne contre ses voisins, il s'empara de Tlemcen et atteignit même Mascara ; pourchassé, il dut, pour sauver son butin, faire un traité de paix avec les Turcs ; le Sultan furieux le destitua et le remplaça par son frère Hafid. Mouley Ismaïl ayant appris qu'une armée turque était sortie d'Alger, il rouvrit les hostilités interrompues par Zidane ; cette entreprise fut des plus malheureuses, car il se fit battre à plate couture par le dey près de la Djediona, affluent du Chélif, le 28 avril 1701. Le Sultan fut grièvement blessé et faillit être pris, il rentra précipitamment au Magreb avec les débris de son armée ; beaucoup de soldats moururent de soif pendant cette retraite (1). Mohammed Abou Ras prétend qu'après ces événements, il fut convenu d'un commun accord que la frontière marocaine serait une ligne droite nord-sud passant par Oudjda. Cet auteur fait remarquer que « cette limite était déjà ancienne » et qu'elle remontait « à Ziri ben Attia el Maghraoui, fondateur d'Oudjda » (2).

Les Beni Snassen continuèrent sans doute à prendre le parti des Turcs et à créer de l'agitation, puisqu'en août 1717 le gouverneur d'Oudjda aurait envoyé à la cour de Fez cent têtes de Beni Snassen. L'auteur de l'*Istiqsa* fait, d'après le *Bostan*, le tableau suivant du Magreb vers la fin du long règne de Mouley Ismaïl :

Le pays était parfaitement sûr ; une femme et un juif pouvaient aller d'Oudjda à l'oued Noun sans rencontrer personne qui leur demandât d'où ils venaient. L'abondance régnait partout, ... les gouverneurs percevaient les contributions et les administrés les payaient sans difficulté..... Dans tout le

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 292, 312, 317, 322. — COUR. — *Etablissement des chérifs au Maroc*, pp. 201 à 206. — ABOULQACEM BEN AHMED, pp. 36, 37, 44 et 48. — *Istiqsa*, T. IX, pp. 85, 86.

(2) MOHAMMED ABOU RAS, pp. 157, 158.

Magreb on n'aurait pas trouvé un voleur ou un coupeur de route.

Il est bon d'ajouter que pour obtenir ce résultat, Mouley Ismaïl dut faire preuve de la plus grande fermeté et passer une notable partie de sa vie en campagne ; malgré ses défauts, ce fut un grand roi ; il mourut à Meknès le 22 mars 1727 (1).

Sous le règne de Mouley Ismaïl, la plaine d'Oudjda était occupée par les Oulad Ahmed ben Abdallah, sorte de groupe makhzen formé par les Achache, les Beni Ouacine (2) et la fraction des Djaouna que l'on appela plus tard Angad el Gour. Les Angad el Gour campaient sur l'oued Taïret. Les Beni Ouacine étaient installés sur le territoire s'étendant de Sidi Abdallah ben Si Youb, au pied nord-est du djebel Metsila, jusqu'au Meghris et aux montagnes des Beni Drar (Beni Snassen) ; Lalla Oum ez Zahra, qui a sa koubba dans le Drâa el Louz (Beni Drar), serait une *merabla* (3) des Beni Ouacine ; Madjen Bakhta, au nord du Meghris, aurait été creusé par une Ouacinia (4) de ce nom. Les Achache possédaient les terrains situés à l'est du col de Sefrou et du djebel Meghris. Quant aux fractions actuelles des Arabes Angad, elles étaient réparties

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 344, 345. — *Istiqsa*, T. IX, pp. 131 à 135.

(2) Les Achache, dont il est question ici, sont ceux du cercle de Marnia et non la fraction de même nom de la tribu des Mehaïa. Ils sont Arabes et auraient la même origine que les Angad. Les Beni Ouacine prétendent que le fondateur de leur tribu est Sidi Mohammed el Ouacini, qui aurait habité la montagne des Beni Snous et serait issu d'une famille de cheurfa du djebel Amour ; la koubba de ce saint personnage se trouve vers Marnia, au bord de l'oued Mouilah et à côté du bois de betoum. Les Beni Ouacine se disent Arabes, mais ils reconnaissent néanmoins être de sang très mélangé et avoir beaucoup de Berbères parmi eux. D'après certaines traditions, ils seraient venus de l'Est et auraient succédé dans la plaine d'Oudjda à la tribu berbère des Beni Sacine, laquelle aurait laissé son nom à la région ; de Beni Sacine on aurait fait par corruption Beni Ouacine et les nouveaux arrivants auraient pris ce dernier nom. Deux autres hypothèses sur les origines de cette tribu paraissent d'ailleurs possibles : ou elle a été formée à une époque récente d'éléments arabes et berbères réunis sous le patronage de Sidi Mohammed el Ouacini, qui était peut-être un marabout descendant de la grande famille zénète des Beni Ouacine ; ou bien le noyau de la tribu provient de cette même famille zénète dont une des fractions, celle des Abd el Ouad, a occupé dans la première moitié du xiii^e siècle les environs de Tlemcen où elle a été très puissante.

(3) *Merabla*, féminin de *merabol*, marabout.

(4) *Ouacinia*, femme des Beni Ouacine.

comme il suit : les Oulad Ali ben Talha vers Sidi Moussa sur le haut Isly ; les Oulad Ahmed ben Brahim autour de la source de Guenfouda, qui aurait tiré son nom d'un de leurs douars, le douar Guenafda ; enfin les Mezaouir se tenaient à l'ouest du Meghris, jusqu'à l'oued Bou Redim, vers El Aïoun Sidi Mellouk. C'est peut-être à l'époque de Mouley Ismaïl que les Beni bou Hamdoun ont fait leur apparition dans la plaine de Missiouine. Ils auraient remplacé les Oulad Riah qui, aujourd'hui, sont fixés entre Nédroma et Tlemcen (1).

LES TURCS ESSAIENT DE REPLACER LA PROVINCE D'OUDJDA
SOUS LEUR INFLUENCE ET OCCUPENT LA VILLE ;
ILS L'ABANDONNENT ENFIN DÉFINITIVEMENT AUX SULTANS
DU MAGREB

Les successeurs de Mouley Ismaïl n'eurent pas l'envergure nécessaire pour maintenir et continuer son œuvre ; les princes de la famille royale se disputèrent le pouvoir et le Magreb fut livré à l'anarchie. A l'est de la Moulouya, la situation n'était pas plus brillante. Vers 1736, les Kouloughlis de Tlemcen, aidés des citadins, chassèrent la garnison turque ; la ville vécut dans une indépendance absolue, jusqu'à ce que le bey d'Oran Othsmanc s'en fut emparé entre 1755 et 1759. Il est donc peu probable que, pendant tout ce laps de temps, les Turcs aient eu une action quelconque sur la région d'Oudjda, puisqu'ils ne furent pas en état de rétablir leur pouvoir à Tlemcen. Le Magreb ne se ressaisit que sous le règne de Mouley Mohammed, petit-fils de Mouley Ismaïl ; ce prince énergique fut proclamé sultan en 1757, à la mort de son père Mouley Abdallah (2).

Le 23 décembre 1765, Mouley Ali, fils aîné et khalifa du sultan Mouley Mohammed, écrivit à la population d'Oudjda afin de la remercier de l'amitié qu'elle lui portait et du zèle avec lequel elle s'était mise à la disposition de son serviteur, le nègre Mesghour, pour l'exécution de ses ordres (3). Le nègre Mesghour était peut-être un ancien

(1) AZIZ OULD KADDOUR. — *Trad. loc.*

(2) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 350, 361, 375, 389, 391.

(3) (A.) Mouley Ali ould Mouley Aïssa el Omrani. — Lettre d'Abou Lahcene Moulana Ali ben Mohammed ben Abdallah ben Ismaïl ben Cherif à la population d'Oudjda.

soldat de la garde noire chargé de fonctions administratives, car nombre de leurs descendants sont encore employés de nos jours dans l'administration chérifienne et quelques-uns y occupent de hautes situations. Quoiqu'il en soit, ce document paraît établir qu'en 1765 la ville d'Oudjda reconnaissait l'autorité du Sultan du Magreb. Un passage de l'*Istiqa* montre d'ailleurs que le sultan Mouley Mohammed dut entretenir des représentants à Oudjda. L'auteur écrit en effet qu'en 1786-1787, il chargea Ibn Meyriem de conduire une armée au gouverneur d'Oudjda, pendant qu'il allait lui-même expédier chez les Haïaïna (1).

Les tribus de la plaine d'Oudjda étaient perpétuellement divisées par des querelles de soffs. Vers 1780, les Angad campés sur l'oued Taïret furent expulsés après avoir été battus entre la Tafna et Sidi Zaher ; ils se retirèrent non loin de Sebdou, au lieu dit El Gour qu'ils n'ont plus quitté depuis, on les appela alors Angad el Gour ; ces Arabes sont sortis pour la plupart des Djaouna. C'est apparemment vers la même époque, ou au plus tard au début du XIX^e siècle, que dut avoir lieu l'exode des Beni Ouacine et des Achache sur leur territoire actuel, à l'est de la frontière algérienne. Ils auront été chassés par les Angad qui se seront établis à leur place ; les tribus des Beni Snassen auront profité de ces incidents pour refluer vers la plaine. Les Angad paraissent eux-mêmes avoir été refoulés par les Sedjâa, dont l'apparition autour d'El Aïoun Sidi Mellouk serait relativement récente (2).

Après la mort en 1790 de Mouley Mohammed, à qui succéda son fils El Yezid, la puissance des souverains hassanides s'affaiblit de nouveau. C'est sans doute à ce moment que les Turcs occupèrent Oudjda pour mettre fin aux désordres causés par les tribus de la région, ainsi qu'aux razzias opérées dans les environs de Nedroma par la garnison marocaine de la première ville, à la faveur du relâchement résultant des guerres civiles. Les Turcs placèrent à Oudjda un khalifa chargé d'administrer la ville et les tribus (3).

Mouley Slimane succéda à son frère Mouley Yezid

(1) *Istiqa*, T. IX, p. 349.

(2) *Trad. loc.* — DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 55.

(3) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 420, 437. — BASSET, p. 17. — ABOULQACEM BEN AHMED, p. 178. — HADJ LARBI.

en 1792. Il entretenait probablement des intelligences avec les tribus du voisinage d'Oudjda mécontentes du régime turc, car il n'est guère possible de trouver une autre signification à la lettre ci-dessous :

En tête : cachet du sultan Mouley Slimane ben Mohammed ben Abdallah.

A nos serviteurs les Oulad Ahmed ben Abdallah, que le salut soit sur vous. Nous avons reçu votre lettre et en avons compris le contenu. Nous allons vous envoyer notre *mahalla* bénie, elle accomplira ce que vous pouvez désirer. Salut !

Ecrit le..... 1792-1793 (1).

Mouley Slimane ne devait d'ailleurs pas tarder à passer à des agissements plus actifs, pour replacer la région d'Oudjda sous son autorité. En 1794, il envoya Ez Zïani dans l'Est avec des présents, qui étaient peut-être destinés au Sultan de Constantinople. Au-delà de la Moulouya, cette ambassade fut attaquée par de nombreux Angad qui la dévalisèrent, ainsi qu'une caravane de négociants marchant avec elle. De toute l'escorte d'une centaine de cavaliers, il ne resta qu'un caïd et dix hommes ; ces survivants se réfugièrent à El Aïoun où ils enterrèrent leurs morts. Ez Zïani passa par les Beni Snassen, il se rendit à Tlemcen et sans doute aussi à Oran, mais les Turcs n'accueillirent pas ses réclamations. Le Sultan du Magreb se décida enfin, en 1795, à faire acte de souveraineté sur la rive droite de la Moulouya. Il envoya à Oudjda une armée d'Oudeïa, Cheraga, Miknassa et Ahlaf avec ordre de soumettre la ville et les territoires voisins, en expulsant au besoin les Turcs par la force, de percevoir les impôts et d'installer un gouverneur. Mouley Slimane aurait en outre écrit au bey d'Oran de retirer ses troupes de la région, faute de quoi il lui déclarerait la guerre. Les Turcs ne cherchèrent pas à tenter la fortune des armes, car le bey Mohammed enjoignit à son khalifa d'Oudjda d'évacuer la ville et de cesser toute action sur les tribus. D'après l'auteur du *Tordjman*, il écrivit même à Mouley Slimane pour se justifier, disant qu'il n'avait fait occuper Oudjda que pour assurer la sécurité des routes. Sa lettre contenait, paraît-il, la phrase suivante :

Maintenant que votre éclat a resplendi sur ces contrées, nous vous les abandonnons, car elles vous appartiennent depuis longtemps.

(1) (A.) Mouley Ali ould Mouley Aïssa el Omrani.

La colonne chérifienne prit possession du pays sans aucune difficulté ; après avoir recueilli les impôts elle retourna à Fez (1).

Au temps de Mouley Slimane, le Magreb recouvra peu à peu son unité ; ce Sultan s'attacha à faire régner l'ordre dans tout l'empire. En 1802 ou 1803, il fit campagne sur la Moulouya afin d'assurer la sécurité des communications ; il envoya ensuite une colonne à Oudjda sous les ordres du cheikh Abdallah ben el Khatir, qui fit rentrer les impôts (2). Mais cette province était beaucoup trop éloignée de la capitale pour être facilement surveillée, aussi l'anarchie devait-elle y régner continuellement.

Ali Bey el Abbassi, qui se rendait de Fez à la Mecque, passa à El Aïoun Sidi Mellouk le 8 juin 1805 ; il y vit inhumer un indigène tué par les Mehaïa ; pendant la cérémonie de l'enterrement six de ses contribuables restèrent à cheval pour surveiller le territoire de leurs ennemis. Le lendemain, il poursuivit sa route sur Oudjda ; deux vedettes des Mehaïa l'abordèrent en chemin, puis il aperçut une partie des contingents de cette tribu protégeant leurs moissonneurs, qui travaillaient à côté de leurs chevaux sellés et bridés ; quatre cavaliers vinrent reconnaître sa caravane. Dans sa relation, Ali Bey fait remarquer que le Sultan n'avait sur les Mehaïa qu'une autorité bien précaire. La région de Tlemcen était agitée en raison de la révolte des Derqaoua contre les Turcs, les notables d'Oudjda refusèrent donc de laisser Ali Bey poursuivre son voyage ; celui-ci perdit plusieurs jours en négociations inutiles. Pendant ce temps, des révoltés de l'Est s'approchèrent des murs d'Oudjda, ils tirèrent des coups de fusil et tuèrent deux hommes. Ali Bey s'obstinait quand même à vouloir quitter la ville ; il eut une altercation avec les notables qui avaient fait fermer les portes. Les notables finirent pourtant par le laisser passer, il alla avec une sérieuse escorte chez un cheikh de l'extérieur nommé Bou Anani, qui le reçut bien et lui promit de s'entendre avec le cheikh des Beni Snous pour le conduire à Tlemcen. Le

(1) ABOULQACEM BEN AHMED, pp. 178, 179. — *Istiqa*, T. IX, pp. 394, 395 ; T. X, p. 12. — COUR. — *Etablissement des chérifs au Maroc*, p. 226. — HADJ LARBI.

(2) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, p. 452. — ABOULQACEM BEN AHMED, p. 184. — *Istiqa*, T. X, p. 17.

cheikh Bou Anani vint trois jours plus tard prendre Ali Bey à la tête d'une centaine d'hommes, mais, dès qu'ils furent à peine à une demi-lieue d'Oudjda, deux soldats du Sultan arrivèrent à bride abattue portant l'ordre de s'arrêter. Un corps de troupe arrivait derrière eux sous les ordres du caïd Delaïmi, qui se dit envoyé par le Sultan afin de protéger Ali Bey ; il ne voulut pas consentir à son départ sans de nouveaux ordres du souverain. Ali Bey, qui circulait avec un sauf-conduit du Sultan lui écrivit ; celui-ci lui envoya alors deux officiers de sa cour en l'invitant à aller à Tanger où il s'embarquerait pour le Levant. Il sortit donc d'Oudjda le 3 août, à neuf heures du soir, escorté par deux officiers et trente Oudeïas ; le caïd Delaïmi resta dans la ville avec ses autres soldats. Le départ d'Ali Bey eut lieu de nuit et en secret, parce que le bruit avait couru que 400 Arabes l'attendaient sur sa route ; il faillit mourir de soif dans l'Angad et atteignit l'oued Za le 5 août. Les incidents relatifs au voyage d'Ali Bey à Oudjda méritaient d'être rapportés en détail, parce qu'ils donnent une idée très nette de la situation politique de la région au début du xix^e siècle. Ali Bey el Abbassi s'appelait de son vrai nom Dominique Badia y Leblich, c'était un Espagnol né en Biscaye ; il aurait eu l'intention de fonder du côté de l'Angad une colonie destinée à introduire la civilisation en Afrique. Dans ce but il apprit l'arabe et se rendit au Magreb où il se fit passer pour musulman (1).

Le soulèvement des Derqaoua contre les Turcs de la province d'Oran éclata au printemps de 1805 et prit immédiatement une tournure grave ; les révoltés étaient maîtres de Tlemcen et le marabout derqaoui Ben Cherif commandait de Miliana à Oudjda. Le bey d'Oran Moustafa aurait demandé le secours du Sultan du Magreb ; de leur côté les citadins de Tlemcen envoyèrent une députation à ce dernier, mais il refusa d'intervenir et se contenta de demander leur pardon au nouveau bey Mohammed el Mekallech, qui fut chargé de rétablir l'ordre et s'y employa avec vigueur. Battu à différentes reprises, le derqaoui Ben Cherif finit par se retirer chez les Beni Mengouch (Beni Snassen) ; il mourut peu après de la peste. Lorsque le bey Mohammed el Mekallech fut mort, Bouterfas, dont Ben Cherif avait épousé la fille, essaya de nouveau d'entraîner

(1) ALI BEY, T. I, pp. 324 à 334. — GODARD, pp. 578, 579.

les tribus à la révolte; il se heurta à l'énergique bey d'Oran Mohammed bou Kabous et se fit battre chez les Msirda, à l'ouest de Nédroma, en 1813. Bouterfas se retira dans la montagne des Beni Snassen où il mourut. D'après les traditions locales, les Tures auraient occupé Oudjda pendant leurs opérations contre le derqaoui Ben Cherif. Cela paraît peu probable, car les Tures avaient suffisamment d'embarras chez eux, sans chercher à se créer des difficultés avec l'empire du Magreb (1).

La fin du règne de Mouley Slimane fut marquée par des révoltes. L'auteur de l'*Istiqsa* rapporte que le souverain aurait envoyé une colonne dans l'Est sous les ordres de Ba Aqil es Soussi, qui se serait installé à Oudjda comme gouverneur et se serait fait payer les impôts des tribus. Ba Aqil aurait également voulu faire payer les Achache, mais ceux-ci l'auraient attaqué; ses soldats s'étant enfuis sans combattre, il ne serait parvenu à les rallier qu'à la Moulouya (2).

Le Sultan Mouley Slimane finit ses jours en 1822, il désigna pour lui succéder son neveu Mouley Abderrahman. S'il faut en croire les traditions, les Tures auraient profité du changement de règne pour s'installer à Oudjda, où ils seraient restés durant sept ans, jusqu'à ce que le dey d'Alger leur donne l'ordre d'évacuer à la suite d'une plainte de Mouley Abderrahman (3). Cette version est des plus douteuses, elle n'est confirmée par aucun historien.

Les tentatives de soulèvement contre le gouvernement ture se renouvelèrent dans la province d'Oran; elles eurent, bien entendu, leur répercussion à l'ouest de Tlemcen. En 1827 Mohammed el Kebir Tedjini (4) investit Mascara; il se fit battre et tuer.

Un an après, le marabout derqaoui Sidi Ahmed, cheikh des Mehaïa, se révolta à son tour et s'établit à Oudjda; le bey Hassane le battit chez les Oulad Sidi Medjahed.

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, pp. 463 à 465, 477. — ABOULQACEM BEN AHMED, pp. 185 à 187. — WALSH ESTERHAZY. — *Domination turque*, pp. 202 à 208, 210, 211. — COUR. — *Etablissement des chérifs au Maroc*, pp. 227 à 231. — HADJ LARBI,

(2) *Istiqsa*, T. X, pp. 23, 24. Il s'agit des Achache du cercle de Marnia.

(3) HADJ LARBI.

(4) Mohammed el Kebir était le fils aîné d'Ahmed Tedjini, le fondateur de l'ordre de Tidjania, dont la maison mère est à Aïn Mahdi vers Laghouat.

près de la Tafna, mais en perdant beaucoup de monde ; Sidi Ahmed prit la fuite et se retira au Magreb (1).

Le sultan Mouley Abderrahman songea enfin à assurer le respect et le maintien de son autorité sur la rive droite de la Moulouya. Il envoya d'abord à Oudjda comme gouverneur le chérif Sidi Mohammed ben et Tayeb ; c'était un homme dur et très violent, il dut quitter son poste au bout de peu de temps sans avoir obtenu de résultat. Le Sultan, qui voulait organiser la province d'Oudjda en marche militaire, en confia le gouvernement à Abou el Ola Idriss en 1828. Ce caïd avait la réputation d'être l'homme le plus sage et le mieux entendu de son temps ; il se tira habilement d'affaire, perçut les impôts et entretint une correspondance secrète sur les affaires de la région avec Mouley Abderrahman, qui lui avait surtout recommandé de veiller à la sécurité des routes et à la pacification du pays. En mars-avril 1828, le Sultan décida de se rendre à Oudjda pour voir par lui-même la situation ; il convoqua les tribus. Beaucoup de Beni Snassen et d'Angad ayant répondu à cet appel, il leur demanda des renseignements sur leur pays ; ceux-ci se plaignirent de l'infertilité de leur sol. Il dut y avoir quelque empêchement à ce voyage, car Mouley Abderrahman y renonça et le remit à l'année suivante (2).

A l'instant où les Français allaient apparaître dans l'Afrique du Nord, Oudjda faisait donc partie de l'empire du Magreb, mais les tribus du massif montagneux situé entre cette ville et la mer étaient à peu près indépendantes, tout en reconnaissant nominalelement l'autorité du Sultan (3). De nombreuses régions du Magreb étaient encore à peine soumises ; les souverains de la dynastie hassanide avaient néanmoins réalisé l'unité politique du pays. Les nations chrétiennes le désignaient déjà depuis quelque temps sous le nom de Maroc, c'est ce nom qu'il conviendra de lui appliquer dorénavant.

(1) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, p. 524. — WALSIN ESTERHAZY. — *Domination turque*, pp. 222 à 225.

(2) *Istîqsa*, T. X, pp. 116 à 122. — COUR. — *Etablissement des chérifs au Maroc*, p. 236.

(3) MERCIER. — *Histoire de l'Afrique septentrionale*, T. III, p. 544.

CHAPITRE V

Le premier conflit franco-marocain sur la frontière algérienne ; la lutte contre l'émir Abdelkader

LES PRÉLIMINAIRES DU CONFLIT ; LES MAROCAINS,
LES FRANÇAIS ET L'ÉMIR OCCUPENT SUCCESSIVEMENT TLEMCEN

Le 5 juillet 1830, l'armée française entra à Alger et mit fin au gouvernement turc qui, pendant trois siècles, avait opprimé les populations de la Régence. Dès que cette nouvelle parvint dans les tribus de la province d'Oran, elles se soulevèrent de toutes parts ; les agents marocains, devenus libres, firent une active propagande en faveur de l'empire de l'Ouest. A l'instigation de l'un d'eux, nommé Ben Nouna et originaire de Fez, les habitants de Tlemcen décidèrent de prêter serment de fidélité à Mouley Abderrahman ; ils nommèrent Ben Nouna caïd de leur ville et les *Kouloughlis* (1) s'enfermèrent dans le *Mechouar* (2) pour ne pas être molestés. Une députation de citoyens se rendit à Oudjda auprès du caïd Abou el Ola Idriss, afin de lui demander son appui au cas où les chrétiens voudraient s'emparer de Tlemcen. Cette demande avait une telle importance, que le fonctionnaire marocain conseilla à la députation de se rendre à Fez et de s'adresser directement au Sultan. Celui-ci provoqua l'avis des *oulama* (3) et, sur leur réponse défavorable, il refusa de prendre aucun engagement. Les notables de Tlemcen revinrent à la charge, ils réfutèrent la thèse des *oulama* ; Mouley Abderrahman, qui était hésitant, finit par se laisser circonvenir ; il donna l'ordre à son cousin Mouley Ali ben Slimane d'aller occuper Tlemcen avec 500 hommes des Oudeïa et des Abid el Boukhari. Ce prince n'avait que quinze ans, aussi ce fut en réalité le caïd Abou el Ola Idriss

(1) *Kouloughlis*, descendants des Turcs mariés et fixés dans le pays.

(2) On appelait *Mechouar* la citadelle de Tlemcen.

(3) Les *oulama* sont des docteurs auxquels on demande des consultations d'ordre religieux ou juridique ; leurs consultations sont appelées *jetoua*.

qui eut la direction et la responsabilité de cette opération. Mouley Ali et le caïd Idriss firent leur entrée à Tlemcen en octobre-novembre 1830 ; leur petite colonne s'était grossie en route de tous les contingents d'Oudjda, elle fut obligée de camper en dehors des murs. Après avoir reçu le serment de fidélité des habitants, ces personnages attaquèrent les Kouloughlis réfugiés dans le Mechouar et cherchèrent à étendre leur influence dans l'Est. Mais les Marocains allaient avoir en face d'eux les Français, qui se disposaient à revendiquer le territoire de l'ancienne Régence ; c'est pourquoi l'occupation de Tlemcen fut la première phase d'un conflit, dont le dénouement ne devait avoir lieu qu'en 1844 (1).

Le général Clausel, commandant le corps d'occupation d'Alger, s'émut en apprenant les événements de Tlemcen. Dans le courant de décembre 1830, il envoya à Tanger le lieutenant-colonel Auvray pour protester auprès du Sultan contre ces agissements ; cet officier fut retenu au Maroc où on lui fit de vagues promesses. Le général Clausel avait d'abord songé à faire occuper Tlemcen par le général Damrémont ; celui-ci débarqua à Oran le 13 décembre, s'empara de Mers-el-Kebir le 14 et n'entra à Oran par surprise que le 4 janvier 1831. Ce qui explique son inaction, c'est qu'il attendait pour évacuer la province l'envoi d'un prince de la famille régnante de Tunis, auquel Clausel espérait alors donner le beylik d'Oran, moyennant la reconnaissance de son vasselage et le paiement d'un tribut annuel à la France.

Ces tentatives n'étaient pas de nature à faire cesser les menées marocaines et le Sultan continuait à envoyer à Tlemcen des troupes et de l'argent. Au commencement de 1831, Mustapha ben Ismaïl, le chef des tribus du Makhzen d'Oran, fit sa soumission à Mouley Abderrahman. En raison de son retard à se présenter à Tlemcen, Mouley Ali le fit enchaîner avec quelques autres notables de son entourage et l'envoya à Fez, mais il fut désapprouvé par le Sultan, qui chargea Mustapha ben Ismaïl d'installer à Mascara un gouverneur marocain.

Mouley Ali s'étant rendu impopulaire à Tlemcen, le souverain du Maroc décida enfin de le rappeler pour

(1) *Istiqsa*, T. X, pp. 132 à 138. — COUR. — *L'occupation marocaine de Tlemcen*, pp. 32 à 37. — BELLEMARE, pp. 30, 31.

donner un semblant de satisfaction aux réclamations françaises. La ville fut évacuée en avril 1831, les agents marocains n'en continuèrent pas moins à travailler la province d'Oran. Après le départ de la mahalla, les Kouloughlis prirent leur revanche en faisant une razzia sur son convoi. Livrés à eux-mêmes, les Tlemcénien et les Kouloughlis jugèrent prudents de s'unir ; ils s'adressèrent au marabout Mahieddine, lequel habitait la tribu des Hachem, et lui demandèrent de leur servir d'arbitre et de les réconcilier. Mahieddine, le père du futur émir Abdelkader, vint s'installer au milieu d'eux ; il prit le titre de khalifa du Sultan du Maroc et rétablit la paix en ville (1).

En 1832, la France envoya une escadre à Tanger et exigea le rappel de tous les agents marocains installés en Algérie ; cette fois le Sultan fut obligé de s'exécuter. Mahieddine, dont la situation devenait difficile à Tlemcen, chercha à entraîner les tribus contre les Français ; ayant éprouvé des échecs, il laissa proclamer son fils Abdelkader chef de la guerre sainte. Celui-ci prit possession de Tlemcen en 1833 ; pour satisfaire au désir des citadins il garda comme son père le titre de khalifa du Sultan et fit faire la prière au nom de Mouley Abderrahman, auquel il adressa une lettre de soumission. Ben Nouna quitta la ville et se retira au Maroc ; les Kouloughlis s'enfermèrent dans le Mechouar afin de ne pas subir la domination d'Abdelkader. Le jeune émir, battu par le général Desmichels, accepta à la fin de 1833 la paix qui lui fut offerte et en profita pour s'imposer au pays et l'organiser. Les tribus du Makhzen d'Oran appuyèrent Abdelkader, qui leur fit razzier les Beni Amer hostiles. L'émir eut ensuite une attitude hautaine vis à vis de leur chef Mustapha ben Ismaïl ; ce dernier se tourna contre lui, puis, les avances qu'il fit aux Français ayant été refusées, il entraîna ses tribus au Maroc. Rejoint par l'émir aux environs de Tlemcen, Mustapha ben Ismaïl le battit complètement par deux fois, après quoi il chercha de nouveau à se rapprocher des Français dans le but d'assouvir sa haine contre son ennemi ; ses offres restèrent encore sans résultat.

(1) *Istiqsa*, T. X, pp. 140 à 142. — COUR. — *L'occupation marocaine de Tlemcen*, pp. 38 à 43. — WALSIN ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, pp. 16 et 17. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. I, pp. 157 à 159.

Le Sultan du Maroc ne perdait pas de vue les affaires de la province d'Oran ; il engagea le chef des tribus du Makhzen à se joindre aux défenseurs de l'Islam. Pendant ce temps, Abdelkader, secrètement soutenu par les Français, avait rassemblé ses contingents et marché contre Mustapha ben Ismaïl ; celui-ci, n'ayant que les Angad sahariens pour tout soutien, fut battu ; suivi de quelques-uns des siens, il se retira dans le Mechouar au milieu des Kouloughlis. Abdelkader somma les Kouloughlis de lui livrer la citadelle ; sur leur refus, il en fit le siège et le général Desmichels lui fournit même des canons. La situation ne changea guère à Tlemcen jusqu'à l'arrivée à Oran du général Trézel, qui, au milieu de 1835, passa une convention avec les tribus du Makhzen et leur promit de les protéger. Ces tribus entrèrent alors en relations avec les Kouloughlis du Mechouar ; les Français allaient bientôt reprendre le contact avec le Maroc (1).

Abdelkader s'étant fait repousser de divers côtés dans la province d'Oran, un parti français commença à se former dans l'ouest de cette province. Le maréchal Clausel, gouverneur général de l'Algérie, poursuivait sa politique contre l'émir ; il était résolu à occuper Tlemcen dès le début de décembre 1835 (2). Le gouverneur, qui avait

(1) COUR. — *L'occupation marocaine de Tlemcen*, p. 44 à 53. — WALSHIN ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, pp. 22 à 36. — BELLEMARE, p. 54.

(2) Le document ci-après en fait foi.

ARRÊTÉ :

Nous, maréchal de France, gouverneur général des possessions françaises dans le nord de l'Afrique.

Arrêtons ce qui suit :

ARTICLE PREMIER. — La province d'Oran est divisée en trois beyliks et un arrondissement, savoir :

Le beylik de Tlemcen,

Le beylik de Mostaganem,

Le beylik du Chélif,

Et l'arrondissement d'Oran.

ART. 2. — Le beylik de Tlemcen s'étendra au Nord jusqu'à la mer, au Sud vers le désert, à l'Ouest jusqu'aux limites de l'empire du Maroc et à l'Est jusqu'à l'oued El Malha ou Rio Salado

ART. 3. — Sont nommés bey :

De Tlemcen N

.....

Fait à Mascara, le 8 décembre 1835.

Signé : Maréchal CLAUSEL.

Pour le Gouverneur général, le Secrétaire du Gouvernement,

VALLET CHEVIGNY.

(*Moniteur algérien* du 13 janvier 1836.)

amorcé le départ de l'expédition, fut arrêté à Mostaganem par des difficultés de ravitaillement; il aurait alors cherché à négocier avec Abdelkader. Il se produisit d'ailleurs à Tlemcen des événements qui devaient hâter l'occupation. Dans le courant de décembre, l'émir prit ses dispositions pour attaquer les Angad venant ravitailler le Mechouar, ces derniers furent culbutés et les Kouloughlis sortis au devant d'eux furent en grande partie massacrés. Dans cet instant critique, Mustapha ben Ismaïl décida les défenseurs de la citadelle à demander le secours des Français.

Le maréchal Clausel quitta Oran le 8 janvier 1836 avec six à huit mille hommes, il entra à Tlemcen le 13, à une heure de l'après-midi, sans tirer un coup de fusil. Abdelkader avait abandonné la ville depuis le 11, on n'y trouva que les juifs, Ben Nouna s'était retiré vers le Sud. Mustapha ben Ismaïl vint se présenter au maréchal avec les principaux Kouloughlis et des chefs de l'Angad. L'émir, qui avait appelé à lui tous les goums de l'Ouest, se porta au devant des brigades Perrégaux et d'Arlanges, lorsqu'elles sortirent de Tlemcen le 15 pour une reconnaissance; ses contingents furent pris de panique et s'enfuirent. Clausel s'occupa de rétablir l'ordre dans la ville; Mustapha ben Mekallech fut nommé bey, mais il indisposa les habitants qu'il pressura en percevant la contribution de guerre imposée pour l'entretien de la garnison. Abdelkader exploita cette faute et réunit de nombreux contingents, parmi lesquels des Beni Snassen, des Triffa et des Riffains venus pour la guerre sainte. Ben Nouna avait en outre profité de ses relations avec le caïd d'Oudjda pour faire venir des cavaliers réguliers. Le 25 janvier, le maréchal Clausel, avec deux brigades, fit une pointe sur la Tafna, afin d'aller se ravitailler à son embouchure; il se heurta aux forces d'Abdelkader. Les 26 et 27 janvier, il fallut livrer deux rudes combats pour s'ouvrir le chemin de Tlemcen. On trouva dans la giberne d'un cavalier marocain tué sept lettres émanant du caïd d'Oudjda et de Ben Nouna, elles contenaient un appel à la guerre lancé à toutes les tribus de la frontière; dans l'une d'elles on releva le passage suivant: « Une nouvelle à nous faire perdre l'esprit nous est parvenue, les Français mécréants sont maîtres de Tlemcen. » Le gouverneur de la province d'Oudjda était donc nettement intervenu dans cette lutte, le maréchal lui écrivit pour lui reprocher d'avoir violé les lois de la neutralité; son attitude motiva d'ailleurs

l'envoi en mission du colonel de La Rüe, qui se rendit à Meknès demander des explications au Sultan. Le maréchal eut d'abord l'intention de poursuivre ses ennemis ; apprenant que la plus grande partie des Marocains s'étaient retirés, il y renonça en raison des difficultés du pays. Après le retour à Tlemcen, les gens de l'Angad vinrent offrir leur soumission, ils furent traités avec hauteur et se virent imposer une réquisition de chevaux, aussi ne revinrent-ils plus ; ils allèrent rejoindre Abdelkader. La colonne française quitta enfin Tlemcen le 7 février, une garnison de cinq à six cents volontaires resta dans la ville sous les ordres du capitaine du génie Cavaignac (1).

La situation de la petite troupe laissée à Tlemcen fut assez critique ; il était difficile de la ravitailler, car les bandes d'Abdelkader empêchaient les communications avec l'extérieur. En juillet 1836, il fallut faire une véritable expédition dont le commandement fut confié au général Bugeaud ; le 12, le général eut un engagement avec la cavalerie de l'émir, celui-ci se retira ensuite sur la frontière du Maroc, où il aurait été mal accueilli. Le traité de la Tafna, signé le 30 mai 1837 et ratifié par le Roi le 15 juin, vint mettre fin à l'occupation de Tlemcen ; l'article 9 du traité stipulant l'abandon de cette ville à l'émir, les troupes françaises sortirent du Mechouar le 12 juillet 1837. Cette retraite allait atténuer pour quelque temps la tension des rapports entre le Maroc et la France (2).

LA NOUVELLE OCCUPATION DE TLEMCEM PAR LES FRANÇAIS ; LE DÉBUT DES HOSTILITÉS

Pendant la période de paix qui suivit le traité de la Tafna, Abdelkader resta en relations étroites avec les autorités d'Oudjda et les populations de la région. Lorsqu'il se fut emparé du bey Mohammed, intronisé à Médéa par les

(1) COUR. — *L'occupation marocaine de Tlemcen*, pp. 55 à 59. — WALSIN ESTERHAZY. — *Le Makzen d'Oran*, pp. 48 à 56. — KELLER, T. I, p. 173. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. II, pp. 40 à 64. — BERBRUGGER. — *L'Algérie et le Maroc depuis 1830*. — *Moniteur algérien* du 25 févr. 1836 et supplément.

(2) PÉLISSIER DE REYNAUD, T. II, p. 197. — WALSIN ESTERHAZY. — *Le Makzen d'Oran*, pp. 98, 318 à 320. — BELLEMARE, pp. 117, 185. — *Moniteur algérien* du 15 juillet 1836.

Français, il l'envoya à Oudjda où il fut pendu après quelques mois de captivité. L'émir aurait agi ainsi pour compromettre le Sultan et l'obliger à lui fournir son appui en cas de rupture avec la France (1).

La paix ne dura que deux ans, Abdelkader rouvrit les hostilités en novembre 1839. Les troupes françaises le poursuivirent de toutes parts ; la campagne fut poussée avec une nouvelle vigueur après la nomination du général Bugeaud comme gouverneur général de l'Algérie, au début de 1841. Abdelkader s'appuyant sur le Maroc, où il avait le loisir de se refaire après ses échecs, l'armée française devait forcément reparaître avant peu dans la région de Tlemcen. Les Français cherchèrent d'abord à favoriser l'installation dans la ville d'un marabout des Oulad Sidi Cheikh, Mohammed ben Abdallah, mais celui-ci fut incapable de rien entreprendre contre l'émir et dut se réfugier au milieu des tribus du Makhzen. Bugeaud vint à Oran et décida d'occuper Tlemcen pour empêcher Abdelkader de recevoir des secours du Maroc ; le général entra dans cette ville le 30 janvier 1842, son adversaire l'avait évacuée la veille au soir et s'était retiré dans les montagnes de Nédroma. La colonne française se mit à sa poursuite le 2 février ; le 4, elle lui infligea un échec chez les Oulad Sidi Medjahed, dans la plaine et sur la rive gauche de la Tafna ; l'émir se réfugia sous les murs d'Oudjda. Le 9, le général Bugeaud fit sauter son fort de Sebdou. Le général Bedeau prit le commandement de Tlemcen et continua énergiquement la lutte. Abdelkader tenait toujours la campagne ; il avait rassemblé des contingents chez les Beni Snassen et dans d'autres tribus frontières, avec l'aide ou tout au moins le consentement tacite des autorités d'Oudjda.

Au mois de mars 1842, Bedeau marcha contre l'émir alors chez les Trara, il l'obligea à reculer ; à la fin du même mois, ayant appris qu'il était vers la Tafna avec de nombreux guerriers des Beni Snassen, le général se porta de nouveau à sa rencontre et l'atteignit près de la Sikkak. Les Marocains parurent tout d'abord vouloir tenir, mais ils prirent bientôt la fuite et laissèrent massacrer les 200 cavaliers de l'émir qui perdirent le quart de leur effectif. Bedeau parcourut et organisa la région de Tlemcen qui fut pacifiée jusqu'à la frontière. Pendant ce temps, le

(1) ROCHES, T. I, pp. 148, 149.

gouvernement français fit faire des représentations au Sultan du Maroc, au sujet de l'aide donnée à Abdelkader par les tribus de la région d'Oudjda. Le Sultan répondit que quelques cavaliers marocains, attirés par l'appât du pillage, avaient pu suivre l'émir, mais qu'il avait donné l'ordre formel à son représentant à Oudjda d'empêcher toute intervention et d'arrêter les chefs qui favoriseraient l'agitateur. A la suite de cette communication, Bedeau eut, au mois de juin, une entrevue avec le caïd d'Oudjda, qui reconnut la domination française sur la province de Tlemcen et fit des promesses de neutralité ; le chef des Beni Snassen (1) accompagnait le fonctionnaire marocain, il présenta des excuses pour les agressions antérieures commises par ses administrés. Les promesses du caïd d'Oudjda ne pouvaient pas être sérieuses, car son action sur les populations travaillées par l'émir était très faible ; il n'est d'ailleurs pas certain qu'il ait été sincère (2).

Le calme semblait momentanément rétabli sur la frontière algéro-marocaine, l'orage n'en grondait pas moins. En mars 1843, quelques tribus marocaines incursionnèrent chez les Harrar récemment soumis à la France. Le général de La Moricière, qui commandait la province d'Oran, prescrivit à Bedeau de montrer ses troupes dans le sud-ouest de son territoire. Bedeau parcourut les Beni Snous et les Beni bou Saïd ; le 30 mars, il fut attaqué à l'improviste par quelques centaines de cavaliers, parmi lesquels quelques réguliers du Makhzen ; il empêcha d'abord ses troupes de tirer, mais, le goum marocain ayant blessé grièvement deux hommes de son arrière-garde, il fit ouvrir le feu et le dispersa. Après cet incident, Bedeau proposa une entrevue au caïd d'Oudjda, afin de discuter avec lui quelques questions de frontière et de lui demander des explications sur l'agression du 30 mars. L'entrevue

(1) Bachir ben Messaoud, d'après ROUSSET, T. I, p. 302, mais cela ne paraît pas absolument certain, car dans les documents anciens, Mimoun ould el Bachir ou Messaoud est généralement désigné sous le nom d'El Bachir, et même parfois d'El Bachir ben Messaoud. Je n'ai pu obtenir aucune précision, néanmoins, il y a tout lieu de croire que le personnage de l'entrevue était Mimoun, fils aîné d'El Bachir ou Messaoud.

(2) ROUSSET, T. I, pp. 101, 102, 139, 302, 303. — MARTIMPREY, pp. 136, 137. WALSIN ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, pp. 144 à 151, 155. — BELLEMARE, pp. 280, 281. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, pp. 14, 15, 18. — *Moniteur algérien* des 16 et 26 février 1842.

eut lieu le 5 avril à Hammam bou Ghrara (1) ; le caïd désavoua ses réguliers et accepta de demander au Sultan l'internement d'Abdelkader. Au cours de la conférence, des cavaliers de son escorte tirèrent quelques coups de fusil malgré tous ses efforts ; les soldats français étant restés calmes sous cette insulte, l'affaire put néanmoins s'arranger. Le caïd d'Oudjda prétendit que cette agression inqualifiable était le fait d'émigrés algériens, il promit d'infliger des punitions aux coupables et fit des excuses, dont se contenta le général Bedeau pour ne pas augmenter les difficultés (2).

Après la prise de sa smala à Taguine, le 16 mai 1843, Abdelkader fut traqué sans relâche par les troupes françaises ; il s'établit près d'Oudjda, dans la plaine de Missiouine, où il reconstitua sa smala qui, réduite, devint la *daïra*. Le 11 novembre de la même année, son lieutenant Ben Allal fut surpris par le colonel Tempoure, lequel écrasa sa petite armée au combat de l'oued Malah ; Ben Allal fut tué. L'émir, contraint de se réfugier au Maroc, rejoignit sa daïra. Bedeau quitta Tlemcen le 6 décembre et fit le tour des montagnes des Beni Snous et Beni bou Saïd, il poussa jusqu'à Sebdou ; le commandant de Martimprey fit la reconnaissance de la ruine romaine de Lalla Marnia, en vue de l'installation d'un poste en ce point. Pendant ce temps, Abdelkader continuait de lutter contre le sort ; à la tête de contingents Mehaïa, Angad et Oulad Nehar, il avait fait une razzia sur les Hamyane, leur enlevant cinquante prisonniers ; il envoya ceux-ci à Oudjda, probablement afin de flatter les autorités marocaines, auprès desquelles il désirait trouver un appui. La plupart des tribus de la frontière, surtout les Beni Snassen, étaient dévouées à l'émir ; l'auteur de l'*Istiqla* s'exprime ainsi à propos du concours qu'elles lui apportaient :

Abdelkader allait et venait sur les confins, tantôt dans le Sahara, tantôt chez les Beni Snassen, tantôt à Oudjda et dans le Rif. Peut-être, dans ces allées et venues, y avait-il autour de lui un grand nombre de sujets et de soldats du Sultan ?

(1) WALSIN ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, p. 166, dit, sans préciser, que la conférence fut tenue au Hammam ; il ne peut évidemment être question que du Hammam bou Ghrara, qui est situé sur l'ancienne piste de Tlemcen à Marnia, sur la rive gauche de la Tafna et à peu près à mi-chemin entre Oudjda et Tlemcen.

(2) ROUSSET, T. I, pp. 303, 304. — WALSIN ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, p. 166. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, pp. 111, 112.

Cet aveu par un Marocain de l'hostilité des tribus marocaines est à retenir, rien n'était d'ailleurs plus facile que de les exciter contre les chrétiens. Il aurait fallu entraîner également le Sultan ; l'émir lui fit, au commencement de 1844, des propositions qui furent froidement accueillies ; Mouley Abderrahman était pourtant favorable au champion de la guerre sainte, mais il hésitait sans doute à s'engager dans une aventure, qui pouvait lui paraître grosse de périls. L'émir chercha donc à déchaîner la guerre en attirant les Français sur le territoire marocain, de manière à vaincre les hésitations du Sultan (1).

La situation à la frontière ne cessait de se tendre, aussi de La Moricière surveillait-il soigneusement les confins. Ce général estimait qu'une guerre serait sans résultat pour la France, il croyait que de son côté le Sultan ne la désirait pas ; il préconisait par conséquent la défensive, avec la création de points d'appui à Sebdou et à Marnia. Abdelkader, auquel l'interprète Léon Roches avait fait des propositions d'aman, avec l'assentiment de Bugeaud, n'avait fait qu'une réponse assez obscure ; il refusait d'abandonner la lutte. Il faisait répandre par ses espions des bruits alarmants, on annonça même sa marche sur Tlemcen. Bugeaud, gouverneur général de l'Algérie, s'impatiait en apprenant ces nouvelles ; il reprochait à ses lieutenants de tolérer le voisinage de l'émir et n'envisageait pas la situation comme de La Moricière, car, dès le 9 janvier 1844, il pensait que les menées d'Abdelkader le contraindraient d'agir et il provoquait l'envoi de renforts de France. Sa manière de voir était d'ailleurs parfaitement justifiée, puisque le Sultan essayait de temporiser avec le gouvernement français, qui lui avait fait demander de prendre des mesures pour le maintien de la paix.

De La Moricière prit ses précautions en vue d'une attaque ; pendant l'hiver il fit ouvrir des chemins vers l'Ouest et compléter la carte du pays. La grande razzia exécutée par l'émir en mars 1844 sur les Beni Amer ayant mis tout le monde en mouvement sur les lignes françaises, le gouverneur ordonna à son lieutenant de s'installer sur la rive gauche de la Tafna et de hâter la construction du poste de Marnia.

(1) PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, pp. 112, 113. — BELLEMARE, pp. 290 à 292. — PICHON, p. 107. — MARTIMPREY, p. 180. — *Istiqsa*, T. X, p. 166. — *Moniteur algérien* du 18 janvier 1844.

De La Moricière écrivit au caïd d'Oudjda pour lui annoncer qu'il allait élever une redoute sur le territoire algérien afin d'assurer l'ordre ; le caïd lui répondit, le 7 avril, en l'invitant à surseoir à ses projets jusqu'à ce qu'il ait pu en référer au Sultan, il ajoutait que les Arabes avaient voulu attaquer les Français. Le général ne tint aucun compte de ces protestations ; le 10 avril, il franchit la Tafna, pendant que Bedeau conduisait un convoi à Marnia. Le colonel Roguet fut chargé de jeter les fondations du nouveau poste, qui était destiné à surveiller Oudjda, foyer des intrigues marocaines.

Le 27 avril, de La Moricière arriva à Marnia avec sa colonne. Malgré le mauvais temps, les soldats purent terminer en six jours un fossé de quatre mètres de large sur deux mètres de profondeur qui entourait le poste ; le 1^{er} mai, des salves d'artillerie furent tirées pour la fête du Roi. Aussitôt qu'ils virent s'élever près de la frontière le fortin de Marnia, les Marocains furent inquiets et il se produisit parmi eux une vive effervescence. Le 3 mai, le caïd d'Oudjda écrivit au général français des assurances pacifiques, alors qu'au Maroc on prêchait partout la guerre sainte ; des émissaires des divers ordres religieux excitaient les fidèles. Le Sultan lui-même avait donné dans tout son empire l'ordre de rassembler les combattants pour la foi. Dans une lettre du 16 avril au chef de la mahalla d'Oudjda, il s'était dit informé par le caïd de cette ville des réclamations des Français au sujet d'Abdelkader et de leur intention de s'établir définitivement à Marnia ; il lui avait annoncé en conséquence l'envoi de renforts. Les instructions du souverain recommandaient de répondre aux hostilités par des hostilités, d'éluder toute discussion au sujet d'Abdelkader et d'engager ce dernier par la douceur et, au besoin, en lui parlant avec rudesse et fermeté, à se retirer au Sahara où il serait plus à son aise pour faire la guerre aux chrétiens. Avec les renforts envoyés par le Sultan, de nombreux camps se formèrent autour d'Oudjda ; les Marocains voulaient demander l'évacuation de Marnia, qu'ils considéraient comme faisant partie de leur territoire. Le vide se fit autour de la colonne française et il devenait évident qu'elle serait avant peu en butte à une attaque générale. On raconta même que cette attaque était décidée pour le 18 mai dans la matinée ; le caïd d'Oudjda devait se porter sur les derrières des Français, pendant que les réguliers

marocains attaqueraient de front et les Beni Snassen sur le flanc droit. Bugeaud désirait que de La Moricière dispersât les rassemblements ; celui-ci demandait auparavant une réserve pour le soutenir ; il n'avait en effet que 3.800 fusils, 650 sabres et 8 pièces de montagne, tandis que les Marocains étaient déjà très nombreux. Leur mahalla, commandée par le caïd Larbi el Kobibi er Rahmani, était forte d'une dizaine de mille hommes, dont 500 à 1.000 fantassins et 1.500 cavaliers appartenant pour la plupart aux Abid el Boukhari (garde noire) ; leur artillerie était peu brillante et servie par des renégats espagnols. Abdelkader se tenait en outre dans les environs avec trois cents fantassins et cinq cents cavaliers. Le 22 mai, le caïd d'Oudjda, Ali ben Tayeb el Guennaoui, fit porter au général, par deux chefs des Abid, une lettre dans laquelle il lui disait que les troupes rassemblées à Oudjda étaient destinées à maintenir l'ordre dans le pays ; il lui faisait remarquer que sa présence à Marnia compromettait la paix et il l'invitait à aller camper ailleurs. Cette démarche aurait été provoquée par des instructions du Sultan, lui recommandant d'être très circonspect et de laisser aux Français l'initiative de l'attaque ; le souverain l'aurait chargé de leur demander de se retirer derrière la Tafna. De La Moricière répondit à El Guennaoui qu'il avait l'ordre de bâtir un fort et n'était venu que pour rétablir la sécurité constamment troublée, qu'il lui était impossible de s'en aller et qu'il appartenait aux deux gouvernements intéressés de traiter cette affaire. Les contingents réunis à Oudjda ne recevant pas de distributions dévastaient la région ; le représentant du Sultan était impuissant à les contenir, il licencia donc jusqu'après les moissons le plus grand nombre des irréguliers. Ce chef marocain écrivit aux tribus algériennes de le renseigner et de se munir d'armes pour faire la guerre aux chrétiens (1).

Lorsque l'ouvrage de Marnia fut en état de résister à un coup de main, de La Moricière porta sa colonne le 28 mai à Sidi Aziz, vers la Mouilah et dans le territoire des Maâziz, pour couper les récoltes des insoumis. Le chérif El Ma-

(1) ROUSSET, T. I, pp. 304 à 317. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, pp. 114, 115, 127, 128. — MARTIMPREY, pp. 181 à 190. — KELLER, T. I, pp. 344 à 352. — WALSIN ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, p. 193. — ANONYME, p. 5. — TRUMELET. — *Le général Yusuf*, T. I, p. 431. — BELLEMARE, p. 293. — FILLIAS, p. 4. — ROCHES, T. II, pp. 238 à 241, 379, 481, 482.

moun, allié de la famille impériale, entra à Oudjda le matin du 30 mai avec 500 fantassins de renfort ; il voulut immédiatement faire la reconnaissance du camp français malgré les observations d'El Guennaoui. Accompagné d'environ 1.500 cavaliers qui marchaient drapeaux déployés, il arriva vers midi dans la vallée de la Mouilah. A ce moment, le colonel Roguet aperçut dans sa lunette le groupe marocain marchant dans la direction du bivouac ; les Français abattirent aussitôt leurs tentes et prirent les armes. En voyant les chrétiens, les Abid de l'escorte d'El Mamoun s'enflammèrent ; moins d'une demi-heure après leur apparition ils tiraient des coups de feu sur les grand'gardes. La colonne française descendit alors dans la plaine ; Bedeau marchait en avant avec les zouaves et les chasseurs à pied, il ne les déploya qu'à une soixantaine de mètres des Marocains dont le feu était cependant très vif. De La Moricière fit ensuite entrer en ligne vers la gauche le restant de ses troupes sous le colonel Roguet, de façon à déborder la droite des Marocains et à les acculer à de grands escarpements. Après avoir tenu bon pendant près de trois quarts d'heure, les cavaliers marocains commencèrent à plier ; de La Moricière lança sur eux la cavalerie de son aile gauche comprenant deux escadrons de chasseurs sous les ordres du lieutenant-colonel de Crény. Les chasseurs sabrèrent leurs adversaires que l'infanterie chargea à son tour à la baïonnette et acheva de mettre en déroute. Les Marocains s'enfuirent à Oudjda très démoralisés et la colonne française regagna le camp de Marnia, d'où elle envoya chaque jour des détachements fourrager dans la plaine. Après le combat du 30 mai, Abdelkader laissa sa daïra au Maroc et tenta de pénétrer en Algérie par le Sud, le 4 juin ; il était suivi de quelques réguliers marocains et de cavaliers des Angad(1).

LES ESSAIS DE CONCILIATION SONT ARRÊTÉS PAR LES
AGRESSIONS DES MAROCAINS ; LES FRANÇAIS INCURSIONNENT
SUR LEUR TERRITOIRE ET PÉNÈTRENT A OUDJDA

Le général de La Moricière avait bien vite perdu ses illusions sur la possibilité de maintenir la paix et, avant l'affaire du 30 mai, il avait écrit à Bugeaud pour lui

(1) ROUSSET, T. I, pp. 317, 318. — MARTIMPREY, pp. 191 à 193. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, p. 128. — KELLER, T. I, p. 352. — TRUMELET. — *Le général Yusuf*, T. I, p. 432. — FILLIAS, p. 5.

signaler qu'il était urgent de prendre l'offensive et que sa présence à Marnia devenait nécessaire. De La Moricière résumait ainsi sa nouvelle opinion sur la situation : « La poudre est dans l'air et l'émir y mettra certainement le feu. » Le maréchal était en Kabylie, il s'embarqua à Dellys le 26 mai et, le 12 juin, il fit sa jonction avec son lieutenant, auquel il amenait des renforts. Bugeaud arrivait avec l'intention d'essayer encore de la conciliation, il proposait au maréchal Soult, ministre de la guerre, de conclure si possible un accord sur les bases suivantes :

- 1° Délimitation exacte de la frontière ;
- 2° S'obliger mutuellement à refuser les populations émigrées ;
- 3° Engagement du Sultan de refuser tout secours à Abdelkader.

Il ajoutait d'ailleurs que s'il fallait faire la guerre, ce devrait être avec vigueur. Le 13 juin, le maréchal reçut une lettre du caïd d'Oudjda, qui prétendait que la construction du poste de Marnia constituait une violation de frontière ; ce chef marocain avait aussi adressé une lettre au représentant de la France à Tanger en demandant une punition sévère contre le général de La Moricière, coupable selon lui d'avoir, le 30 mai, attaqué les troupes impériales sur le territoire marocain. Le 14 juin, Bugeaud répondit de façon énergique ; il invitait le caïd à lui fixer sans délai un rendez-vous, où il se rencontrerait avec un des généraux français muni de pouvoirs pour traiter. El Guennaoui envoya une nouvelle lettre conçue en termes plus mesurés, il fit connaître qu'il se trouverait le 15 juin à la koubba de Sidi Mohammed el Ouacini, à quelques kilomètres à l'ouest de Marnia et près de la Mouilah ; le général Bedeau s'offrit comme parlementaire. La colonne française quitta Marnia le 14 juin pour aller camper sur les bords de la Mouilah (1).

Au jour dit, le caïd d'Oudjda arriva le matin de bonne heure à Sidi Mohammed el Ouacini, suivi d'environ 4.500 cavaliers, dont 2.000 réguliers, et d'un bataillon d'infanterie de 1.500 hommes ; ces troupes étaient

(1) ROUSSET, T. I pp. 319, 322, 323. — TRUMELET. — *Le général Yusuf*, T. I, p. 433. — MARTIMPREY, p. 193. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, p. 129. — ROCHES, T. II, pp. 373, 374. — ANONYME, pp. 9, 10. — WALSHIN ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, p. 194. — FILLIAS, pp. 6, 7. — *Akhbar* du 23 juin 1844.

commandées par le caïd Larbi el Kobibi er Rahmani. Le général Bedeau, qui était chargé des négociations, se porta à sa rencontre en compagnie du commandant de Martimprey, de l'interprète Léon Roches, de l'interprète Brahamsa de la division d'Oran et du cadi de Tlemcen Hammadi ben es Sakal ; il n'avait avec lui que deux ou trois cavaliers arabes. On avait choisi Hammadi ben es Sakal pour accompagner le parlementaire français, en raison de son grand renom d'équité et d'intégrité ; il passait pour être modéré, prudent et très habile. Le général de La Moricière venait derrière Bedeau à la tête de quatre bataillons d'infanterie et de toute la cavalerie de la colonne. Les soldats marocains et français s'arrêtèrent à environ un kilomètre les uns des autres, les négociateurs se placèrent dans l'intervalle, sous un des térébinthes qui se trouvent aux environs de la koubba. Beaucoup trop de gens armés étaient rassemblés autour des parlementaires pour que la conférence pût se terminer sans incidents ; dès le début, il fut visible qu'elle n'aboutirait pas, le caïd d'Oudjda refusait toute discussion au sujet d'Abdelkader. L'escorte de ce caïd formait un immense arc de cercle, elle finit par se rapprocher en vociférant ; quelques balles sifflèrent blessant le capitaine Daumas et deux chasseurs d'Orléans, des paroles outrageantes furent criées à Bedeau. Celui-ci empêcha de riposter et dit à El Guennaoui : « Les hommes cessent de parler quand les chiens aboient » ; l'interprète Léon Roches répéta ces paroles à haute voix, de manière à être entendu des forcenés qui se livraient à cette inconcevable agression. El Guennaoui essaya d'abord de refouler ses gens et la conférence reprit, mais il déclara bientôt ne pas pouvoir retenir leur enthousiasme et demanda à rompre les négociations ; il s'obstinait d'ailleurs à revendiquer la Tafna comme frontière et la destruction du poste de Marnia. Bedeau ne pouvait pas accepter ces conditions, il monta à cheval et se retira sans hâte en protestant contre l'attitude des Marocains. De La Moricière prescrivit de rallier le camp qui était situé à environ trois kilomètres à l'Est ; les Marocains, enhardis par ce repli des troupes françaises, les accompagnèrent en tirant sur l'arrière-garde.

Aussitôt que Bugeaud fut informé de la tournure prise par les événements, il vint au galop avec son état-major pour juger lui-même la situation et se fit suivre des troupes disponibles. En rejoignant de La Moricière, il lui ordonna de faire face en arrière et, avec huit bataillons formés en

échelons sur le centre et la cavalerie dans les angles, il prit une offensive vigoureuse. Les troupes françaises marchèrent droit dans la direction d'Oudjda, sans s'occuper des Marocains qui galopèrent devant les tirailleurs et déchargeaient sur eux leurs fusils. Cette manœuvre les impressionna et ils se rejetèrent sur la Mouilah ; leurs adversaires cherchaient précisément à les acculer aux berges escarpées de cette rivière. A ce moment, la cavalerie française chargea appuyée par l'infanterie ; le colonel Yusuf partit en tête avec deux escadrons de spahis et le goum, par un brusque changement de front il poussa en la sabrant la ligne marocaine sur les escarpements de la Mouilah, où elle fut ensuite balayée par les escadrons de chasseurs (1). En moins d'un quart d'heure, les Marocains eurent plus de 300 tués, Yusuf enleva un drapeau et ses spahis coupèrent 111 têtes qu'ils entassèrent au gué de la rivière pour en former une sorte de trophée. La fusillade mit le feu aux moissons, bon nombre de blessés périrent dans les flammes. La cavalerie marocaine regagna Oudjda en déroute. Les Français perdirent dans cette affaire deux officiers de spahis tués, les capitaines Savary de Rovigo et de La Chèvre, quatre cavaliers tués et une vingtaine d'hommes blessés (2).

Après avoir battu les Marocains, le maréchal Bugeaud

(1) C'est avec intention que je n'ai pas cherché à préciser la situation des combattants par rapport à la Mouilah ; les récits des témoins sont contradictoires sur ce point. Il semble néanmoins que le camp français était sur la rive droite de la Mouilah ; lorsque Bugeaud prit l'offensive, il aura donc marché sur les Marocains en laissant la rivière à sa droite et c'est par un changement de front dans cette direction que la cavalerie française les aura acculés à la rivière. M. le capitaine Rozet, de la Légion Etrangère, est également de cet avis. Il a bien voulu me communiquer à l'appui un document que je ne connaissais pas ; c'est une lettre du chef de bataillon Bouat, commandant le 10^e Bataillon de Chasseurs à pied, publiée dans : *Campagnes d'Afrique. Lettres adressées au maréchal de Castellane*. Cette lettre est datée du camp de la Mouilah le 15 juin ; elle donne un croquis du dispositif d'attaque du maréchal, l'oued Mouilah est à la droite de la colonne.

(2) ROUSSET, T. I, pp. 324 à 327. — ROCHES, T. II, pp. 375 à 376. — BARGÈS. — *Tlemcen*, p. 240. — TRUMELET. — *Le général Yusuf*, T. I, pp. 433, 434. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, pp. 129, 130. — KELLER, T. I, p. 353. — ANONYME, pp. 10, 11. — MARTIMPREY, pp. 194 à 197. — WALSH ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, pp. 194, 195, 569, 570. — *Akhbar* du 23 juin 1844. — *Moniteur algérien*, supplément du 20 juin 1844. — *Moniteur universel* du 24 juillet 1844.

décida de marcher sur Oudjda ; il rentra à Marnia le 16 juin afin de se ravitailler et en repartit dans la journée avec 8.000 hommes, pourvus de vivres pour six jours, et 200 chevaux ; la chaleur était très forte, le sirocco souffla pendant quatre jours. Au lieu de se porter d'une seule traite sur la ville marocaine, distante de Marnia de 28 kilomètres seulement, le maréchal fit une première étape très courte et installa son camp près de la frontière ; il voulait tenter une dernière fois d'entrer en pourparlers avec El Guennaoui. Le 16 juin, il lui écrivit du bivouac pour lui reprocher les agressions répétées des Marocains, il lui faisait remarquer que la France ne pouvait pas se laisser imposer par la force la limite de la Tafna et que sa modération avait des limites ; Bugeaud terminait ainsi sa lettre :

J'aurais le droit de pénétrer au loin sur le territoire de ton maître ; de brûler vos villes, vos villages et vos moissons, mais je veux encore te prouver mon humanité et ma modération, parce que je suis convaincu que l'empereur Mouley Abderrahman ne vous a pas ordonné de vous conduire comme vous l'avez fait, et que même il blâmera cette conduite. Je veux donc me contenter d'aller à Oudjda, non point pour le détruire, mais pour faire comprendre à nos tribus qui s'y sont réfugiées, parce que vous les avez excitées à la rebellion, que je veux les atteindre partout et que mon intention est de les ramener à l'obéissance par tous les moyens qui se présenteront. En même temps je te déclare que je n'ai aucune intention de garder Oudjda, ni de prendre la moindre parcelle du territoire du Maroc, ni de lui déclarer ouvertement la guerre ; je veux seulement rendre à tes lieutenants une partie des mauvais procédés dont ils se sont rendus coupables envers moi. Après leur avoir prouvé que je le puis, je leur rendrai leur ville, et quand ils seront revenus à de meilleurs sentiments, je serai toujours prêt à traiter avec eux pour rétablir la paix et cimenter l'ancienne alliance qui existe depuis des siècles entre la France et le Maroc. Je te préviens que j'envoie copie de cette lettre à mon gouvernement qui la communiquera à l'empereur Mouley Abderrahman ; c'est à toi de juger s'il n'est pas de ton devoir de la lui communiquer aussi.

Le 17, le maréchal n'avança que de quelques kilomètres dans la direction d'Oudjda, dans le but de donner du temps à El Guennaoui. Celui-ci lui adressa une lettre très vague, dans laquelle il dégageait sa responsabilité pour les événements du 15 juin, il disait que l'engagement entre son escorte et les troupes françaises avait eu lieu après son départ de l'endroit où s'était tenue la conférence, il propo-

sait finalement de ne pas tenir compte de l'incident et ajoutait en manière de conclusion :

Nous maintiendrons les conditions anciennes, qui ont été établies par nos ancêtres et suivies par leurs descendants ; Dieu fait ce qu'il veut et ce qu'il désire. Je ne m'éloignerai en aucune façon de ces conditions ; au contraire par leur exécution se confirmeront l'amitié, la paix et le bien des sujets. Salut.

Bugeaud écrivit de nouveau le 18, au caïd d'Oudjda, la lettre suivante qui était un véritable ultimatum :

Dans toutes tes lettres précédentes tu nous a accusés d'avoir violé votre territoire et d'avoir enfreint les lois de la bonne amitié qui régnait entre nous, cela veut dire que tu t'empresses de nous attribuer tout ce que tu as fait, pour que nous n'ayions pas à te le reprocher ; je n'ai pas l'habitude de toutes ces ruses de diplomatie ; je vais droit au but avec loyauté ; je suis un soldat qui obéit à son roi et aux intérêts de son pays. Tu dis que tu veux encore le maintien de la bonne harmonie qui a toujours régné entre les deux empires ; je le veux autant que toi, mais il faut que nous nous expliquions nettement ; réponds-moi aussi nettement ce que tu veux. Nous voulons conserver la limite de la frontière qu'avaient les Turcs et Abdelkader après eux ; nous ne voulons rien de ce qui est à vous ; mais nous voulons que vous ne receviez plus Abdelkader pour lui donner des secours, le raviver quand il est presque mort, et le lancer de nouveau sur nous ; cela n'est pas de la bonne amitié ; c'est de la guerre, et vous nous la faites ainsi depuis deux ans. Nous voulons que vous fassiez interner dans l'ouest de l'empire la daïra et les chefs qui ont servi Abdelkader ; que vous fassiez disperser ses troupes régulières, goum et asker ; que vous ne receviez plus les tribus qui émigrent de notre territoire et que vous renvoyiez immédiatement chez elles celles qui sont réfugiées chez vous. Nous nous obligeons aux mêmes procédés à votre égard si l'occasion se présente ; voilà ce qui s'appelle observer les règles de la bonne amitié entre les deux nations. A ces conditions, nous serons vos amis, nous favoriserons votre commerce et le gouvernement de Mouley Abderrahman, autant qu'il sera en notre pouvoir ; si vous voulez faire le contraire, nous serons ennemis. Réponds-moi sur le champ et sans aucun détour, car je ne les comprends pas.

El Guennaoui ne fit aucune réponse, se sentant menacé il avait abandonné Oudjda. La garnison marocaine s'était retirée à El Aïoun Sidi Mellouk ; l'indiscipline régnait parmi les soldats et la discorde existait entre les chefs. Quelques citadins suivirent les troupes, les autres confiè-

rent l'administration de la ville à un comité de notables, à la tête duquel ils placèrent Abdallah ben Yacoub.

À bout de patience, Bugeaud entra à Oudjda le 19 juin, à six heures du matin, le quart environ des habitants se trouvaient dans leurs maisons ; les portes de la ville étaient ouvertes. Abdallah ben Yacoub vint se présenter au maréchal qui pénétra à l'intérieur des murs à la tête d'un détachement. Oudjda fut respectée, on n'y détruisit rien et l'on eut de grands ménagements pour la population. La colonne alla camper à Sidi Yahia ; on mit seulement quelques postes de garde en ville et l'on ne prit dans la campagne que le fourrage et l'orge nécessaires aux différentes unités. La poudre abandonnée fut noyée et les balles furent fondues (1). Les Français séjournèrent à Oudjda le 20 et prirent leurs dispositions pour ramener les Algériens émigrés, des juifs cherchèrent sans doute à se glisser parmi eux, car les traditions locales rapportent que le comité des notables aurait été trouver le maréchal au camp de Sidi Yahia pour lui présenter des observations. Celui-ci aurait répondu qu'il ne pouvait pas en effet prendre les juifs marocains sous sa sauvegarde et qu'il ne réclamait que les indigènes sujets algériens ; les notables auraient réussi à faire rentrer en ville une partie des juifs. Le 21, Bugeaud, jugeant inutile de poursuivre l'armée marocaine en fuite, évacua Oudjda, il avait d'ailleurs appris que l'émir venait de faire une tentative sur les Harrar. Il rallia donc Marnia où il arriva le 22 : il se décida à y attendre l'effet produit par sa manœuvre. Après son retour d'Oudjda, il se rendit à Nemours et prit ses dispositions pour faire arriver dans cette ville les ravitaillements

(1) Bugeaud rendit compte de l'occupation d'Oudjda par la dépêche suivante:

« Le Gouverneur général de l'Algérie à M. le Ministre de la Guerre.

Ouchda (Maroc), le 19 juin.

« Le 16, j'informai le chef marocain que j'allais marcher sur Ouchda, que cependant je lui offrais encore les conditions posées avant le combat du 15. Il répondit pacifiquement mais sans rien conclure. Le 19, je suis entré à Ouchda sans coup férir. Les troupes marocaines s'étaient retirées l'avant-veille dans le plus grand désordre. La discorde régnait parmi les chefs et l'indiscipline parmi les soldats. Ce petit corps d'armée paraît dissous. Ouchda sera respecté. J'en repartirai le 21, emmenant avec moi environ 1.500 personnes de la population de Tlemcen et les débris de la daïra qu'on retenait par force et qui ont demandé à nous suivre. » (*Moniteur universel* du 4 juillet 1844).

nécessaires à la grosse colonne qui allait être obligée de séjourner longtemps à Marnia (1).

C'est à propos de ces événements et des marches ultérieures de Bugeaud sur le territoire marocain, que l'auteur de l'*Istiqsa* a écrit :

Les Français envahissant alors l'empire du Sultan (Dieu lui fasse miséricorde !) dirigèrent plusieurs incursions contre les Beni Snassen et contre Oudjda et les environs. Ils prirent Oudjda par surprise et livrèrent cette ville au pillage. Leur brigandage désolait la frontière.

Il ajoutait que le Sultan ayant protesté, les Français répondirent que la présence de ses soldats et de ses sujets parmi les troupes d'Abdelkader constituait une violation de la trêve (2).

Quand les troupes marocaines virent que les Français n'avaient pas dépassé Oudjda, elles se rapprochèrent ; Abdelkader qui avait été rejeté d'Algérie revint également dans la région. Pendant ce temps, on discutait toujours dans les Chambres françaises et la diplomatie tentait encore des démarches auprès du Sultan. M. Guizot, ministre des Affaires étrangères, envoya au consul général de France à Tanger des instructions très énergiques, il le chargea de demander au Sultan :

1° Le désaveu de l'agression commise le 15 juin par les Marocains sur le territoire français ;

2° La dislocation des troupes réunies à Oudjda ;

3° Le rappel du caïd d'Oudjda et des fonctionnaires ayant poussé à l'agression ;

4° Le renvoi d'Abdelkader du territoire marocain.

(1) ROUSSET, T. I, pp. 327 à 330. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, pp. 131 à 136. — ROCHES, T. II, p. 377. — WALSH ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, p. 196. — ANONYME, p. 11. — KELLER, T. I, pp. 354, 355. — TRUMELET. — *Le général Yusuf*, T. I, p. 435. — D'IDEVILLE, T. I, pp. 501 à 510. — *Akhbar* du 23 juillet 1844. — *Moniteur algérien* des 30 juin, 4 juillet 1844. — FEKIR ALI DRIF.

(2) *Istiqsa*, T. X, p. 166.

Le cabinet cherchait aussi à calmer les appréhensions de l'Angleterre, qui voyait d'un mauvais œil la France entamer une guerre avec le Maroc. Les incidents n'en continuaient pas moins sur la frontière et Bugeaud dut entreprendre une longue série de marches et de contre-marches sans résultat. Toutes ces lenteurs l'irritaient, il guettait une occasion favorable de battre les Marocains sans trop s'avancer dans l'intérieur du pays.

Vers la fin du mois de juin, de nouveaux contingents envoyés par le Sultan arrivèrent à Oudjda ; après avoir campé quelques jours sur l'oued Isly, ils s'installèrent dans la ville. Afin de faciliter le retour d'Angad algériens réfugiés dans la province d'Oudjda, le maréchal se porta le 30 juin sur la Mouilah à proximité du bois de betoum. Le 2 juillet, il alla camper sur l'oued Bou Naïm ; la petite colonne française se préparait à dresser son camp, lorsqu'au lieu de voir arriver les émigrés elle aperçut environ 4.000 cavaliers marchant en bon ordre, qui vinrent occuper toutes les crêtes à deux portées de canon de ses avant-postes. Au rapport des espions, ces cavaliers étaient accompagnés d'un millier de fantassins, tous étaient absolument décidés à attaquer les Français avec l'aide d'Abdelkader et le caïd d'Oudjda avait fait interner les émigrés. Le maréchal résolut donc de leur infliger un échec sérieux ; dans la matinée du 3, il fit une retraite simulée le long de la rive droite de l'oued Isly. Les Marocains n'osèrent pas s'engager à fond, un millier de cavaliers seulement se mirent à tirailler sur les troupes françaises, les autres se tinrent sur la réserve. Le maréchal prit enfin l'offensive en échelonnant ses troupes de la même manière que le 15 juin ; il refoula les Marocains qui se retirèrent en désordre lorsque quelques obus tombèrent au milieu d'eux. A ce moment, Bugeaud lança sa cavalerie sur les fuyards en la faisant appuyer par de l'infanterie sans sacs, la poursuite fut menée jusqu'à une lieue au-delà d'Oudjda ; l'infanterie marocaine put s'échapper en suivant le lit escarpé de la rivière. Le résultat moral de cette affaire fut plus grand que le résultat matériel, car les Marocains n'eurent que quelques hommes et quelques chevaux tués. La colonne française bivouaqua le soir sur l'oued Isly, à environ huit kilomètres au nord d'Oudjda ; elle rentra le 5 juillet à Marnia. Hamida ben Ali es Sedjâaï fut ensuite nommé caïd d'Oudjda en remplacement d'El Guennaoui disgracié,

on répandit le bruit que c'était pour avoir laissé attaquer les Français contre la volonté du Sultan (1).

Abdelkader fanatisait toujours les tribus de la frontière, qui étaient également excitées par la présence des contingents marocains placés en observation à Oudjda. Du haut du piton auquel est adossé Marnia, on apercevait un rassemblement considérable dans la plaine d'Angad, entre les montagnes des Beni Snassen et celles des Zekara ; le maréchal décida de remonter de nouveau l'oued Isly le 11 juillet pour aller l'attaquer. Quelques jours auparavant, l'interprète Léon Roches avait écrit à l'émir à l'occasion de la décoration d'un de ses prisonniers, le trompette Escoffier. En lui accusant réception de sa lettre, l'émir disait son intention de terminer la guerre par une nouvelle alliance, que son khalifa Bou Hamidi aurait pleins pouvoirs pour discuter avec le maréchal. Le 11 juillet dans la matinée, Bou Hamidi, suivi d'une centaine de cavaliers, se présenta aux avant-postes et demanda à parler à Léon Roches ; ils eurent une entrevue à l'arrière-garde pendant

(1) PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, p. 137. — ANONYME, p. 12. — WALSHIN ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, p. 196. — ROUSSET, T. I, pp. 332 à 342. — FEKIR ALI DRIF.

La très intéressante lettre ci-après de l'interprète Léon Roches au colonel Daumas mérite d'être donnée in-extenso.

Oued Issli, confluent de la Mouilah, 2 lieues Nord d'Oucheda, 3 juillet 1844.

MON CHER DAUMAS,*

De nouveaux contingents du Maroc commandés par de nouveaux chefs étaient arrivés depuis quelques jours à Oucheda, la bouche enfarinée et animés du plus ardent désir de manger les chrétiens. Hier, nous étions venus ici pour favoriser l'émigration des Angad** qui nous avaient demandé de venir les délivrer des camps marocains qui les gardaient. Au moment où nous allions poser notre camp, nous vîmes arriver en bon ordre environ 4.000 cavaliers qui occupèrent toutes les crêtes à deux portées de canon de nos avant-postes.

Nos chouef*** nous racontèrent que les camps se composaient de 4.000 cavaliers et de 1.000 fantassins, qu'Abdelkader allait arriver et que le combat était décidé, quelque direction que prît notre colonne. Le chef marocain avait fait interner la tribu des Angad dont il se méfiait.

Ce matin, M. le Maréchal voulant attirer toute cette masse simula la retraite sur la rive droite de l'oued Issli de manière à la refouler ensuite dans la rivière si elle le suivait avec empressement ; mais les Marocains ont été très prudents et ce n'est qu'au bout de quelques heures qu'une fusillade insigni-

* Le colonel Daumas était alors directeur des Affaires arabes à Alger.

** Les Français appelaient à cette époque Angad algériens, les Angad el Gour et les tribus de la plaine de Marnia.

*** Chouef ou chouaf, espions.

que l'armée était en marche dans la direction d'Oudjda. Cette rencontre n'eut rien d'officiel, les interlocuteurs restèrent à cheval, car Bou Hamidi avait peur d'être reconnu par les cavaliers marocains, qui auraient donné connaissance de sa démarche au caïd d'Oudjda. L'entretien fut sans résultat. Bou Hamidi ayant vu arriver une troupe de cavaliers qu'il dit être des Marocains du corps d'armée d'Oudjda, demanda à se séparer en tirant des coups de fusil pour leur donner le change.

Bugeaud chargea Bedeau d'aller avec trois bataillons prendre contact avec le caïd d'Oudjda afin d'empêcher la population de fuir. Un fort groupe de cavaliers vint reconnaître la colonne le 13 juillet ; Abdelkader se trouvait dans les environs avec 300 ou 400 chevaux. Le maréchal

fiancée s'est engagée plutôt contre nous qu'avec nous, car nos hommes tiraient à peine. Près de 1.000 cavaliers étaient à tirailler, le reste de la masse se tenait sur la réserve. Enfin M. le Maréchal a pris l'offensive avec son ordre de bataille échelonné du 15. Les Marocains ont fait immédiatement un mouvement rétrograde et assez en désordre, mais il a été complet lorsque quelques obus admirablement tirés sont venus éclater au milieu de leurs groupes. M. le Maréchal profitant de cette retraite précipitée les a fait charger par sa cavalerie appuyée par de l'infanterie sans sacs ; nous les avons poursuivis jusqu'à une lieue au-delà d'Oucheda, quelques hommes ont été tués et quelques chevaux tués, mais nous ne sommes revenus que lorsque nous n'avons plus vu un seul cavalier à l'horizon, leur dispersion a été complète. Aussi, si les résultats matériels de l'affaire sont moindres que ceux du 15, l'effet moral en est plus grand ; car cette réunion avait été préparée pour combattre, et les plus grandes espérances avaient été données aux tribus par les fanfarons marocains. Le prestige qui les environnait est à jamais écarté, ce sont d'excellents cavaliers, mais de bien mauvais soldats. Le 5, nous serons à Lalla Maghnia, et le 7 nous serons je l'espère à la veille de rejouer un mauvais tour à MM. les Mangrebins. *

Il est bien entendu que cette lettre est écrite pour le compte de M. le Maréchal autant que pour le mien ; nous écrivons à tous les chefs arabes. Je vous enverrai celles qui sont prêtes.

Adieu, mon cher Colonel, nous vous embrassons tous et moi en particulier. Je vous donne l'accolade de la plus franche amitié.

Tout à vous de cœur,

LÉON ROCNES.

Seriez-vous assez bon pour faire savoir à mon père cette bonne nouvelle.

Mes compliments affectueux à toute votre maison.

Nous acquérons maintenant la certitude par un déserteur qu'Abdelkader était présent au combat d'aujourd'hui.

(A.) De M. le colonel Féraud.

* Mangrebins, gens du Magreb, Marocains ; c'est un adjectif de forme française tiré du mot arabe Magreb.

ordonna de faire demi-tour pour attirer les Marocains et, lorsqu'ils prononcèrent leur attaque, la colonne se retourna contre eux et les chassa le long de l'oued Isly, tuant une cinquantaine d'hommes ; les Français ne perdirent que deux hommes et trois chevaux. Le lendemain, la colonne française alla camper dans les jardins d'Oudjda, la garnison avait abandonné la kasba, la ville et les habitants furent respectés (1). Bugeaud continua sa marche dans la direction des montagnes des Zekara, le 15 il était à l'oued Bou Herda ; Abdelkader qui était réfugié dans ces montagnes les abandonna, on le poursuivit jusque vers Guenfouda chez les Beni Yala. En revenant sur Oudjda, les troupes françaises furent suivies par des cavaliers nombreux et audacieux ; une embuscade leur fut tendue, mais elle échoua par suite d'une maladresse. Hamida, le nouveau caïd d'Oudjda, s'était empressé d'entrer en relations avec le maréchal ; il lui écrivit en accusant El Guennaoui d'être seul responsable des événements. Le maréchal lui répondit le 18 juillet en lui résumant les demandes de la France ; comme il se trouvait dans le voisinage d'Oudjda, sans vivres, avec de nombreux malades, il profita des ouvertures d'Hamida pour lui déclarer que devant ses assurances de paix, il allait pour l'instant se retirer derrière ses limites. Bugeaud ramena donc ses troupes à Marnia le 19 juillet en suivant le pied des montagnes des Beni bou Saïd, dans lesquelles se trouvait de La Moricière qui rallia ; Bedeau fut détaché vers Sebdeu. La chaleur était très forte, le maréchal installa sa colonne sous les frênes de l'oued Ouardefou, à un kilomètre en aval de Marnia.

Bugeaud songea un moment à marcher sur Fez, mais son projet fut vivement combattu par de La Moricière, qui le déclarait impossible à réaliser en même temps qu'impolitique. Avec son tempérament, le maréchal devait être exaspéré de piétiner sur place ; il ne renonça certainement à son idée que parce que les moyens matériels lui faisaient complètement défaut ; ses soldats auraient été incapables de fournir l'effort nécessaire et le service des ravitaillements ne pouvait pas s'improviser. Le 16 juillet, il avait écrit ses regrets de ne pouvoir agir au prince de Joinville,

(1) Ce passage à Oudjda est rapporté d'après Martimprey qui n'en fixe pas la date, mais, en comparant la suite de son récit avec les autres documents, on est amené à conclure qu'il ne peut être placé que dans la marche du 11 au 19 juillet. Il subsiste néanmoins un léger doute.

commandant l'escadre chargée d'opérer sur les côtes du Maroc ; dans une autre lettre il le pressa d'ouvrir le feu de manière à en finir avec les tergiversations. Le 21 juillet, Hamida informa Bugeaud qu'il faisait rechercher Abdelkader et qu'il saurait l'obliger à quitter le Maroc ; le maréchal remonta encore l'oued Isly pour hâter la solution et faciliter en même temps le retour d'émigrés qui demandaient à rentrer en Algérie. Le caïd d'Oudjda lui ayant écrit que l'émir était interné, Bugeaud regagna Marnia, où il apprit que cette nouvelle était fausse (1).

LE SULTAN DÉCLARE OUVERTEMENT LA GUERRE ;
LA BATAILLE D'ISLY

Au Maroc, tout était à la guerre. Après l'affaire du 30 mai, le sultan Mouley Abderrahman réunit des réguliers et convoqua les tribus ; il ordonna ouvertement la guerre sainte et son vizir Ben Driss écrivit aux populations la proclamation suivante, qui ne laisse aucun doute sur les intentions du souverain :

O habitants du Magreb, il est juste de vous appeler à la guerre sainte : le droit ne se trompe pas — Le polythéisme est à vos portes du côté de l'Est ; il a déjà imposé l'injustice aux gens de votre religion — Ne vous laissez pas séduire par sa douceur trompeuse qui s'est déjà transformée en colère contre l'Islam — Car il possède toutes sortes de stratagèmes qui défient toute l'intelligence des jeunes et des vieux — Les principes de la trahison commencent à ses bagues : la trahison et le mal abhorré sont sa règle de conduite — C'est vous qu'il vise, ne restez pas en paix ; le repos devant les ennemis est une déchéance — Celui qui reste dans le voisinage du mal sera frappé par le malheur. Comment vivre quand on a des serpents dans son panier ? — L'homme noble désire la gloire qui le rend éternel, et celui qui vit dans l'avilissement n'est pas heureux (2).

Le Sultan était à Merrakech ; il rassembla une armée dont il donna le commandement à son fils Mouley

(1) ROUSSET, T. I, pp. 342 à 345. — WALSH ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, p. 196. — ROCHES, T. II, pp. 377, 379 à 390. — ANONYME, p. 12. — MARTIMPREY, pp. 199 à 203. — TRUMELET. — *Le général Yusuf*, T. I, p. 436. — KELLER, T. I, p. 355. — D'IDVILLE, T. II, p. 510. — *Akhbar* du 21 juillet 1844.

(2) *Istiqsa*, T. X, pp. 167, 168. — On trouva une proclamation du même genre dans le camp marocain après la bataille d'Isly ; elle était datée du 19 juillet 1844. — ROCHES, T. II, pp. 479 à 481.

Mohammed ; il eut néanmoins des hésitations avant de se lancer à fond dans l'aventure. Le 15 juillet 1844, il écrivit à son fils de s'arrêter, s'il était en marche sur Taza, et d'envoyer l'ordre aux contingents réunis à Oudjda de ne rien entreprendre ; les passages ci-après de cette lettre faisaient allusion aux négociations entamées par la France :

Nous avons cru obéir à Dieu en penchant vers la paix puisque, de son côté, l'ennemi la demandait. D'ailleurs nous avons suivi les intérêts des musulmans du Maroc, qui sont faibles, et qui n'ont pas de force qui puisse les mettre à même de refuser les conditions que l'on nous propose... Nos Arabes sont nombreux, mais leur foi est faible, on ne peut compter sur eux pour la bataille.... Il n'y a que la paix qui puisse nous convenir, d'autant mieux que c'est le chrétien qui a prié et demandé pour l'obtenir à deux conditions, la première de punir les chefs d'Oudjda qui sont venus le combattre, ce que j'ai accepté ; la deuxième de rendre les gens qui, de chez lui, sont passés chez nous. Je ne suis pas d'accord avec lui pour cela et je lui ai fait dire : « Ne demandez pas ceux qui de chez vous sont venus chez nous, je ne demande pas ceux qui sont allés de chez moi chez vous. »

Un extrait, rédigé par le vizir Ben Driss, d'une note à lui remise par le consul anglais était joint à la lettre ; l'agent britannique recommandait au Sultan d'être conciliant, s'il ne voulait pas s'exposer à voir la province d'Oudjda envahie par les 40.000 soldats français rassemblés à la frontière (1).

Le 18 juillet, après avoir reçu de son fils des indications sur la situation d'Oudjda, Mouley Abderrahman lui adressa un nouveau message pour lui faire connaître qu'il partageait son avis sur la nécessité de repousser énergiquement les chrétiens ; il lui disait :

Marchez sous la garde de Dieu vers Taza, réunissez vos troupes à celles qui vous ont précédé, prêchez aux tribus de ces contrées la guerre sainte pour l'amour de Dieu.

Le 20 juillet, le Sultan transmet à Mouley Mohammed les mêmes instructions dans des termes plus pressants ; il lui recommandait de se hâter au secours des musulmans battus par les Français et il lui annonçait que les Beni

(1) Il y avait en réalité environ 9.000 soldats français dans la région de Marnia.

Ouaraïne, Beni bou Yahî, Metalsa, Tsoul et Branes avaient reçu l'ordre de lui envoyer leurs contingents (1).

Pendant que l'armée de Mouley Mohammed se dirigeait vers l'Est, la diplomatie française était toujours en pourparlers avec le Makhzen. Ces pourparlers n'aboutissant pas, le prince de Joinville fit remettre par M. Varnier au caïd de Larache un ultimatum analogue à celui déjà formulé par le consul général à Tanger, sur l'ordre de M. Guizot. Bugeaud avait écrit quelque temps auparavant au prince, que si la guerre n'était pas déclarée diplomatiquement, elle existait de fait, et que pour son compte il avait dû en venir à une offensive ouverte. Le 28 juillet, le Sultan avisa son fils de continuer à se préparer à la guerre sainte, car l'infidèle avait fait paraître devant Tanger des intentions formelles de guerre. Il n'était d'ailleurs pas disposé à donner satisfaction aux réclamations françaises, puisque, le 20 juillet, il avait écrit au caïd El Houssein el Guennaoui, sans doute l'ancien caïd d'Oudjda, pour le féliciter sur la manière dont il s'était acquitté de sa mission dans cette province, lui annonçant en même temps qu'il avait chargé son fils d'aller battre les adorateurs de la croix.

Le 31 juillet, Mouley Abderrahman confirma à Mouley Mohammed ses précédentes instructions et il les précisa. Dans sa lettre, il disait notamment :

L'ennemi de Dieu... s'est épuisé en dépenses, en marches, contre-marches, changements de bivouacs et dévastations de récoltes des tribus qui se trouvent aux environs d'Oudjda. Il a étonné ces Arabes par une grande quantité de lettres et enfin il a posé son camp près d'Oudjda... S'il s'abstient de nouvelles infractions et se retire sur ses limites, c'est ce que nous voulons. Sinon, faites avancer nos armées victorieuses jusque vers Oudjda. Chassez les chrétiens de notre territoire de quelque manière que ce soit.

Mouley Mohammed, qui se croyait parfaitement sûr de la victoire, avait déjà dépassé l'oued Za. Mouley Abderrahman était bien décidé à résister: il fit répondre seulement le 4 août à l'ultimatum du 25 juillet, le caïd de Larache promit en son nom d'accepter les demandes de la France, mais à condition que le maréchal Bugeaud fut destitué pour avoir occupé Oudjda et que le poste de Marnia fut

(1) *Istiqsa*, T. X, p. 168. — *ROCHES*, T. II, pp. 482 à 486.

évacué. Sur la frontière algérienne, les Marocains, malgré leurs précédents échecs, étaient enhardis par la réserve des Français, dont le gouvernement hésitait à déclarer la guerre, dans la crainte de complications avec l'Angleterre qui s'était posée en médiatrice intéressée (1).

Au cours d'une tournée dans la tribu des Msirda, le maréchal Bugeaud apprit, le 29 juillet, que le fils du Sultan était arrivé à proximité d'Oudjda; il s'empressa de rallier Marnia. Le 4 août, le caïd Hamida lui annonça l'heureuse arrivée de ce prince, qui avait campé la veille sur l'oued el Ksob, vers El Aïoun Sidi Mellouk. Après des protestations d'amitié, la lettre du caïd d'Oudjda reprochait à Bugeaud d'être sorti de ses limites et lui demandait d'une façon péremptoire d'évacuer Marnia et de se retirer derrière la Tafna. Le maréchal répondit, le 6 août, qu'il était maître de faire ce qu'il voulait sur son territoire et que Dieu seul pouvait le contraindre à quitter Marnia. Mouley Mohammed, suivi d'une armée d'environ 50.000 hommes, dressa sa tente sur la rive droite de l'oued Isly et à côté du Mehadj es Soltane. Abdelkader lui demanda une entrevue, le prince marocain le reçut à cheval et accueillit froidement ses conseils sur la manière de combattre les Français; l'émir recommandait de plier d'abord les bagages au lieu d'attendre l'attaque sous les tentes. L'émir fut froissé de ce manque d'égards et se tint à l'écart avec ses troupes. Depuis la lettre de Bugeaud du 6 août, les relations avaient complètement cessé entre les Français et les Marocains. A partir de ce jour, la situation devint de plus en plus critique. Bugeaud, lié par ses ordres, avait des accès de mauvaise humeur, qui rendaient sa plume acerbe. Le 8 août, il écrivit au ministre de la Guerre que, s'il était libre, il sommerait le fils du Sultan de lui répondre dans les vingt-quatre heures et irait l'attaquer au lieu d'attendre la concentration de forces énormes. Le maréchal appela à lui Bedeau qui était à Seb dou avec quatre bataillons et quatre escadrons, ainsi que deux escadrons du 2^e Hussards de Tlemcen (2).

Des hauteurs de Marnia on apercevait les camps maro-

(1) ROUSSET, T. I, pp. 347 à 350. — FILLIAS, pp. 18, 19. — ROCHES, T. II, pp. 486 à 492.

(2) ROUSSET, T. I, pp. 346, 347, 351. — ANONYME, pp. 13, 14. — WALSHIN ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, p. 197. — ROCHES, T. II, pp. 392, 393. — *Istiqsa*, T. X, pp. 168, 169.

cains installés le long de l'oued Isly ; ils apparaissaient considérables. Le camp français était tapi sous les arbres, dans le lit de l'oued Ouardefou, si bien que les Marocains crurent d'abord à sa retraite. Le 10 août, un millier de cavaliers vinrent le reconnaître et tiraillèrent environ une demi-heure avec 50 chasseurs qui les observaient ; ces derniers eurent un trompette blessé. Le 11, le maréchal reçut une dépêche du prince de Joinville lui annonçant le bombardement de Tanger le 6 par l'escadre ; cela le remplit de joie et il se proposa d'attaquer à son tour. Il fit répéter la manœuvre qu'il avait combinée, sa petite armée devait former un carré de carrés de bataillons, les bataillons à cent vingt pas les uns des autres, l'artillerie dans les intervalles et les impedimenta au centre avec deux bataillons de réserve ; tout le système devait se porter en avant par une de ses pointes. Bedeau rallia le 12 ; le même jour arriva un régiment de cavalerie de France. Les officiers de la colonne firent une petite fête de nuit pour recevoir leurs nouveaux camarades, auxquels ils offrirent un punch ; le maréchal y assista, développa son plan et fut acclamé avec un véritable enthousiasme.

De leur côté, les Marocains avaient confiance dans leur nombre, il régnait parmi eux un « esprit bravache et présomptueux » ; ils avaient amené 20 chameaux porteurs de fers destinés à enchaîner les principaux chefs des chrétiens ; ils tiraient matin et soir des salves d'artillerie pour annoncer la prière. Un spahi, qu'avait fait désertir Yusuf et qui avait parcouru les camps marocains, rentra dans la matinée du 13, il en avait compté neuf entre le djebel el Hamra et Koudiet Abderrahman. Ces camps comprenaient 6.000 cavaliers réguliers, dont 3.000 Oudeïa et 3.000 Abid el Boukhari, 1.200 fantassins préposés à la garde de Mouley Mohammed, 11 canons, dont 6 de montagne, 3 de campagne, 2 mortiers, environ 40.000 cavaliers des tribus levés par tout l'empire. L'armée française n'était forte que d'environ 8.500 fantassins, 1.400 chevaux réguliers, 400 chevaux du goum et 16 canons, dont 4 de campagne, mais elle avait pour elle la supériorité de commandement et de la discipline (1).

(1) ROUSSET, T. I, pp. 353 à 355. — MORDACQ, pp. 161 à 163. — ANONYME, pp. 15, 16. — ROCHES, T. II, pp. 398, 399. — WALSIN ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, p. 197. — *Moniteur algérien* du 28 févr. 1845. — *Moniteur universel* du 28 août 1844.

Les Marocains étaient continuellement renforcés et attendaient pour attaquer l'arrivée des contingents du Rif et des Beni Snassen ; ils eurent, paraît-il, l'intention de chasser les chrétiens de Marnia en lançant leur cavalerie dans la plaine, pendant que les fantassins auraient suivi les montagnes afin de dominer le poste. Le maréchal Bugeaud ne leur laissa pas le temps de mettre ce projet à exécution. Les Français faisaient tous les jours des fourrages dans la direction de la frontière, les Marocains voyant répéter constamment la même manœuvre finirent par s'en désintéresser. Le 13 août, le maréchal décida de simuler un grand fourrage pour tromper ses adversaires sur ses véritables intentions ; il voulait se rapprocher le plus possible de leurs camps et les empêcher ainsi de se dérober à l'attaque.

Les soldats français reçurent double ration de viande le matin, ils firent la soupe à 2 heures et gardèrent la viande froide en réserve pour le repas du soir. A 3 heures de l'après-midi, l'armée tout entière se mit en mouvement en colonne double ; à la tombée de la nuit, les fourrageurs se rabattirent sur le gros, qui s'arrêta dans son ordre de marche, à environ 16 kilomètres de Marnia et à 8 kilomètres de l'oued Isly. Il fut défendu de faire du feu et d'allumer des cigarettes, les chevaux furent tenus en main ; une demi-heure après la halte, l'armée reposait dans le silence le plus absolu, sa sécurité était assurée par des vedettes disposées tout à l'entour. Au milieu de la nuit, il y eut une fausse alerte provoquée par la rentrée d'une patrouille de spahis. Malgré toutes les précautions, la marche de l'armée fut connue dans le camp marocain ; deux spahis désertèrent pendant la nuit et y portèrent sans doute la nouvelle, car dans l'*Istiqla* il est dit que deux hommes vinrent de nuit annoncer à Mouley Mohammed l'arrivée des Français, mais ils ne furent pas reçus.

Le 14 août, à 2 heures du matin, la colonne se remit en marche sans bruit et, au petit jour, elle arriva sur l'oued Isly, à environ quatre kilomètres en aval de Sedd, sans avoir rencontré personne (Pl. XXXI, fig. 2). Le passage de l'oued fut long, les soldats burent et emplirent leurs bidons. Vers 6 heures, la marche fut reprise en suivant un petit thalweg tributaire de l'oued Isly ; le commandant de Martimprey était en tête et guidait la colonne, à côté de lui un cavalier portait l'*étoile polaire*, ce fameux fanion avec une étoile rouge sur fond blanc, qui était célèbre dans

toute la division d'Oran. Quelques cavaliers marocains vinrent tirailler sur la pointe d'avant-garde et se retirèrent; à ce moment l'armée était déjà signalée, une dizaine de cavaliers étaient venus à l'aube annoncer au fils du Sultan l'approche des Français ; il avait fait aussitôt monter les contingents à cheval et n'avait laissé que les fantassins et l'artillerie à la garde du camp. C'est dans cet instant que les Beni Snassen auraient rejoint par milliers, mais, d'après les traditions locales, ils seraient restés en observation sur les hauteurs du djebel Harraza et de Sidi Soltane ; l'attitude ultérieure de ces montagnards rend cette version des plus plausibles.

L'armée française continuait à s'avancer lorsque le maréchal apostropha le guide : « Martimprey, êtes-vous sûr de la direction ? — Oui, monsieur le maréchal, répondit le commandant. » De sa voix de stentor, Bugeaud lança alors un « Bono ! » qui fut entendu de toute la colonne ; les soldats se mirent à rire, ils étaient tous en gaieté et pleins de confiance dans leur chef, ils semblaient aller à une fête. L'armée se dirigeait sur une montagne en forme de V, sans doute le pic de Sidi Soltane, qui est seul visible et peut en effet être pris pour un V renversé ; elle laissa à sa gauche les ruines d'El Gour ; un fort détachement marocain vint la reconnaître et s'en retourna. L'armée française parvint enfin vers 8 heures sur le djorf El Akhdar.

Le djorf el Akhdar a une dizaine de mètres de relief, il est à pic sur l'Isly, mais ne présente aucune difficulté quand on le franchit parallèlement à l'oued, comme le fit la colonne. Au pied du djorf, l'Isly a environ vingt mètres de large, ainsi d'ailleurs que dans la plus grande partie de son cours, il est encaissé entre des berges à pic d'une hauteur moyenne de cinq mètres, coupées en maints endroits par des brèches ; dans le lit de l'oued on ne trouve qu'un mince filet d'eau discontinu. Vers le Sud, l'Isly décrit une grande courbe jusqu'au Mehadj es Soltane, la convexité de cette sorte de boucle est tournée au Nord-Ouest. Dans cette partie de la vallée, le sol est absolument plat sur la rive gauche, tandis que les terrains de la rive droite sont mamelonnés, les différents ressauts s'étagent les uns au-dessus des autres, le point le plus élevé est au sud du Mehadj es Soltane. A l'horizon, le djebel Metsila et les montagnes des Zekara se profilent à une distance de vingt à vingt-cinq kilomètres (Pl. XXXI, fig. 1).

En arrivant au sommet du djorf el Akhdar, où elle fit

halte, l'armée française eut devant elle le panorama qui vient d'être décrit ; les collines de la rive droite étaient couvertes de camps marocains, que la blancheur des tentes rendait très visibles. A environ huit kilomètres en avant, on apercevait le camp principal, où se trouvait l'*afrag* (1) du fils du Sultan ; il était installé au nord du Mehadj es Soltane et près de l'Isly, dans l'angle formé par cette piste et par la rivière. Entre le camp principal et le djorf, les innombrables cavaliers de l'armée marocaine se rangeaient en bataille, ils formaient un vaste croissant paraissant vouloir se refermer sur les Français ; l'aile droite s'étendait dans la direction d'Oudjda. Vers le centre de cette ligne, Mouley Mohammed se tenait sur un mamelon plus élevé, situé au sud de la piste d'Oudjda à Ain-Sfa et près de cette piste ; il était entouré d'une grande masse de combattants, son parasol était ouvert au-dessus de sa tête et près de lui de nombreux drapeaux déployés flottaient au vent. Le fils du Sultan était vêtu d'un manteau rouge et montait un superbe cheval blanc, il se tenait calme et digne pendant que ses hordes s'agitaient et frémissaient d'impatience dans l'attente de l'instant propice pour écraser les chrétiens maudits. Vu du djorf le spectacle était magnifique. Les soldats français, transportés d'enthousiasme, jetèrent en l'air leurs piquets de tente en poussant des hurrahs retentissants ; ils donnèrent à l'endroit où se produisit cet incident le nom de *champ des cannes*.

Pendant la halte de quelques minutes que fit l'armée sur le djorf el Akhdar, elle prit la formation de combat en losange indiquée par le maréchal ; de La Moricière commandait la pointe, à la tête de laquelle marchait le 8^e bataillon de Chasseurs d'Orléans, l'aile droite était sous le général Bedeau, l'aile gauche sous le colonel Pélissier, le colonel Gachot était à l'arrière-garde. Bugeaud rassembla les quatre chefs de colonne, les commandants de la cavalerie et de l'artillerie et leur donna ses dernières instructions ; le bataillon de direction (8^e Chasseurs d'Orléans) devait marcher droit sur la butte où se trouvait le fils du Sultan, l'armée converserait ensuite à droite, la pointe gauche du losange tenant les crêtes, pour aller enlever le

(1) *Afrag*, campement du Sultan ou des princes de la famille impériale, il comprend un certain nombre de tentes entourées d'une muraille en toile, qui déroberait l'occupant et surtout ses femmes aux regards de la foule.

camp principal. Au bout de cinq à six minutes de halte, le maréchal donna lui-même le signal du départ.

Les Français descendirent vers la rivière au pas accéléré et au son des musiques. Cinq à six cents cavaliers s'étaient portés en avant pour leur disputer le passage, ils furent facilement repoussés par les tirailleurs du 8^e bataillon de Chasseurs d'Orléans et l'armée traversa l'Isly sans éprouver de difficultés ; des deux côtés, il y eut quelques pertes. Quand l'armée atteignit le plateau ondulé s'étendant au nord du monticule de Mouley Mohammed, sur lequel les Marocains avaient rassemblé le gros de leurs forces, le maréchal fit ouvrir le feu par les quatre pièces de campagne. Des masses énormes de cavalerie sortirent alors des deux côtés, de derrière les collines, et se ruèrent sur les Français; 20.000 chevaux environ auraient pris part à cette attaque. Les bataillons tinrent ferme sous cette avalanche, les fantassins exécutaient des feux à courte portée pendant que l'artillerie garnissant les angles morts entre les bataillons vomissait de la mitraille. L'attaque fut repoussée, mais les bandes indisciplinées des Marocains continuèrent de harceler l'armée française; celle-ci avançait au milieu d'une nuée de brillants cavaliers, montés sur de beaux chevaux, qui galopaient autour d'elle tout en tirillant ; suivant la pittoresque expression d'un des auxiliaires arabes « elle ressemblait à un lion entouré de cent mille chacals ».

Les quatre pièces de campagne marchant en tête du losange appuyaient de leur feu la marche en avant. Un obus vint tomber devant le porte-parasol de Mouley Mohammed, le cheval de ce prince fut effrayé et faillit le désarçonner ; pour être moins visible, il donna l'ordre de replier le parasol, puis il changea de manteau et se fit amener un cheval bai qu'il monta. A partir de ce moment, rien ne le distingua plus de la foule au milieu de laquelle il se trouvait. Les Français progressant toujours, les cavaliers marocains des ailes finirent par céder; les Cherarda se hâtèrent en désordre vers le camp, d'autres les suivirent. Les fuyards enlevèrent l'argent qui était dans les tentes et s'entretuèrent pour piller. L'auteur de l'*Istiqsa* prétend que cette fuite serait le résultat d'une panique provoquée par le changement d'aspect extérieur de Mouley Mohammed que l'on aurait cru mort. Quand on apprit ces événements au prince, il dit : « Gloire à Dieu ! » et s'enfuit à son tour sur la rive gauche de l'Isly ; ceux qui avaient cherché

à le soutenir furent tous tués ou mis en déroute. Après avoir enlevé la position et coupé en deux la cavalerie marocaine, les Français marchèrent sur les camps de leurs adversaires ; il devait être environ dix heures.

Le maréchal fit alors sortir sa cavalerie, il ordonna au colonel Tartas d'échelonner ses dix-neuf escadrons ; le colonel Yusuf en avant avec six escadrons de spahis, un groupe de chasseurs et de hussards à sa droite et enfin les chasseurs du colonel Morris en arrière et appuyés à l'Isly. Yusuf entama la charge, il devait marcher directement sur le principal camp et s'en emparer, mais il fut obligé de se débarrasser auparavant d'un rassemblement de cavaliers qui se tenaient sur sa droite ; lorsqu'il les eut dispersés, il se lança au galop. Quelques artilleurs marocains étaient restés fidèles à leur poste, ils firent sur les spahis une décharge générale qui les arrêta un instant, ceux-ci atteignirent néanmoins les tentes, où ils furent assaillis par les fantassins et les cavaliers se trouvant encore dans le camp. La lutte fut très vive pour arriver à la tente du fils du Sultan ; les spahis, accablés sous le nombre, étaient en assez fâcheuse posture. Trois escadrons de chasseurs arrivés à la rescousse donnèrent une nouvelle impulsion à l'attaque et permirent aux spahis de se dégager. L'infanterie française avait poursuivi sa marche, ne faisant que deux petites haltes pour laisser serrer les bataillons ; elle hâta le pas afin de venir appuyer les cavaliers et compléta la déroute. Les Marocains battus évacuèrent le camp, abandonnant tous leurs canons, leurs tentes, leurs bagages ; de nombreux cadavres d'hommes et de chevaux couvraient le terrain.

Pendant que les échelons de tête enlevaient le camp, le colonel Morris avec 550 chasseurs était passé sur la rive gauche de l'Isly, contrairement aux ordres reçus, pour charger une masse d'environ 6.000 cavaliers qui lui avaient paru menacer le flanc droit de l'armée. Lorsqu'il fut aux prises, il lui devint impossible de rompre le combat et, pendant une demi-heure, ses cavaliers luttèrent un contre dix en faisant des prodiges de valeur. Le maréchal envoya l'interprète Léon Roches porter à Morris l'ordre de rétrograder ; ce dernier n'y serait pas parvenu sans l'appui de Bedeau qui, voyant le danger, fit traverser la rivière par trois bataillons et permit aux chasseurs de rejoindre la colonne.

Après sa fuite sur la rive gauche de l'Isly, Mouley

Mohammed réussit à rallier plusieurs milliers de cavaliers, qui semblaient vouloir reprendre le camp ; Bugeaud poussa de nouveau ses troupes en avant. De La Moricière ayant rassemblé ses différentes unités fit traverser la rivière à Yusuf, l'artillerie se mit en batterie sur la rive droite et lança de la mitraille pour faciliter le passage de l'infanterie ; les derniers bataillons arrivés suivirent le mouvement en laissant le camp à leur droite. Le maréchal poussa vivement les Marocains sur le Mehadj es Soltane jusqu'à trois kilomètres au delà de l'Isly, il acheva de les mettre en déroute. Il aurait voulu continuer la poursuite, malgré un soleil de plomb et la lassitude extrême de ses hommes qui ne pouvaient plus marcher. Quelque temps après la bataille, un des acteurs, le capitaine Dutertre (1) du 8^e bataillon de Chasseurs d'Orléans, écrivait à ce sujet : « les soldats commençaient à en avoir assez » ; il fallait que ses hommes aient été réellement fatigués pour qu'il fît cet aveu, car il ajoutait fièrement à la fin de sa lettre « le bataillon est *flambard* ». Bugeaud arrêta donc la poursuite vers midi ; on lui présenta des drapeaux et le parasol qui était très volumineux et pesait autant que deux drapeaux français. L'auteur de l'*Istiqla* a cru devoir expliquer l'abandon de la poursuite à l'aide d'un miracle de Dieu en faveur des musulmans ; l'oued se serait mis à couler subitement et aurait submergé ses rives. Le maréchal ramena ensuite ses troupes au camp marocain, il était près de trois heures lorsqu'il les y installa ; Yusuf lui avait réservé la tente de Mouley Mohammed et y avait fait réunir les trophées (2).

(1) Cet officier mourut en héros l'année suivante à l'affaire de Sidi-Brahim; fait prisonnier il refusa de dire à ses compagnons d'armes de se rendre et se laissa massacrer.

(2) Il existe de nombreuses chroniques sur la bataille d'Isly, mais aucune ne précise très nettement la topographie du champ de bataille ; celui-ci ne présente d'ailleurs pas d'accidents remarquables, en sorte qu'il est difficile de le reconstituer sur le terrain. Pour retrouver l'emplacement de la tente de Mouley Mohammed, j'ai dû comparer soigneusement tous les documents, ce qui m'a amené à limiter mes investigations dans le voisinage du Mehadj es Soltane et de l'oued Isly, où Fekir Ali Drif m'a enfin montré un jour les restes de la pyramide élevée en 1859 par le corps expéditionnaire des Beni Snassen, à l'endroit où le fils du Sultan avait fait dresser sa tente, dans laquelle le maréchal Bugeaud coucha le soir de la bataille*. Cette pyramide ayant été démolie par les indigènes, on ne voyait plus que de vagues traces du sou-

* *Revue d'histoire*, mars, p. 465.

Les contingents du Maroc en fuite se dispersèrent de tous côtés. Les Beni Snassen tombèrent sur les fuyards, dont beaucoup moururent de soif et furent dépouillés par les femmes des Angad. Mouley Mohammed se retira sur Taza avec 2.000 cavaliers. On raconte que le Sultan aurait d'abord refusé de le voir et qu'il aurait fait arrêter quelques caïds du makhzen des Cherarda, auxquels on aurait rasé la tête. L'émir s'était retiré sur la rive gauche de la Moulouya ; les montagnards des Beni Snassen lui continuèrent leur appui.

La journée d'Isly fut glorieuse pour les Français, qui ne subirent que des pertes insignifiantes ; ils eurent 4 officiers et 23 soldats tués, 10 officiers et 86 soldats blessés. Les Marocains perdirent environ 800 tués et 1.500 à 2.000 blessés, 1.200 à 1.500 prisonniers ; la plupart des morts étaient des cavaliers, l'infanterie parvint à s'échapper. L'armée française recueillit sur le champ de bataille un butin considérable : 11 canons, les papiers et le parasol de Mouley Mohammed (ce parasol avait appartenu au sultan Mouley Slimane), environ 16 drapeaux, 700 chevaux ou mulets, 2.000 tentes, de l'argent, de la farine, 400 quintaux de poudre, des boulets, des boîtes à mitraille, du matériel et des quantités de chaînes, qui étaient réservées aux officiers français, les soldats devaient être tués par les Marocains victorieux. Les soldats français, qui avaient usé tous leurs effets et étaient vêtus de caleçons allongés avec des lambeaux de drap, trouvèrent des étoffes en quantité suffisante pour se confectionner des pantalons neufs.

Les principaux trophées furent envoyés à Alger pour y être exposés ; le colonel Eynard les accompagnait, il arriva dans cette ville le 22 août.

bassement, qui devait avoir mesuré environ 2^m 50 de diamètre ; tout à l'entour se trouvaient épars de gros blocs de basalte. M. le capitaine Rozet, de la Légion Etrangère, qui se livrait à des recherches analogues, arriva, sans que nous nous soyons concertés, au même résultat. Il fit faire des fouilles, qui amenèrent la mise à jour d'un fragment de l'inscription suivante : « Armée Française. Maréchal Bugeaud. 14 août 1844. » Il n'y avait donc plus de doute, cette inscription était celle de la pyramide en pierres sèches de 1859, laquelle avait été élevée par ordre de de Martimprey, qui avait assisté à la bataille d'Isly et devait parfaitement connaître l'emplacement de la tente du fils du Sultan. M. le capitaine Rozet a eu l'heureuse pensée de faire rétablir la pyramide ; elle est quadrangulaire et maçonnée, le fragment de l'ancienne inscription a été enchassé dans le soubassement et une inscription nouvelle gravée sur une face rappelle le souvenir qu'évoque cet endroit.

L'armée française ne resta dans le camp marocain qu'une seule journée ; la chaleur excessive, les cadavres en putréfaction auraient rendu dangereux un plus long séjour. Le 15 août, le maréchal fit bivouaquer sa colonne sur la rive gauche de l'oued Isly, à Koudiet Abderrahman (1).

Abdelkader aurait sans doute pris part à la bataille d'Isly, s'il n'avait été repoussé par Mouley Mohammed ; il se tint à l'écart et resta vers la Moulouya où il était installé. Le maréchal désirait vivement être renseigné sur son compte ; Yusuf s'offrit pour aller aux nouvelles. Il choisit parmi ses spahis les cent plus braves et les habilla en Marocains avec les dépouilles des vaincus. Le 15 août, vers 11 heures du soir, il se mit en route dans la direction des montagnes et parcourut environ vingt-cinq kilomètres au travers d'un pays mamelonné. Ses coureurs tombèrent sur un groupe d'Arabes en reconnaissance, qui furent trompés par le déguisement des spahis et se laissèrent approcher sans défiance. La reconnaissance de Yusuf en tua quelques-uns et fit des prisonniers, entre autres le secrétaire intime de l'émir porteur de lettres indiquant les projets de son maître. Yusuf rallia le camp à 7 heures du matin, le maréchal l'accueillit avec joie (2).

Le 16 août, Bugeaud écrivit au fils du Sultan retiré à Taza, en lui renouvelant les conditions qu'il n'avait cessé de poser avant la bataille. La réponse fut apportée le 23 août par deux Abid el Boukhari ; le vaincu reprochait au maréchal de l'avoir attaqué par surprise ; il disait qu'au moment de l'attaque il croyait la paix faite, mais il est peu probable qu'il n'ait pas eu connaissance du bombardement de Tanger ; il terminait néanmoins par des assurances pacifiques. Le lieutenant-colonel de Montagnac, parlant de cette lettre de Mouley Mohammed, écrivait : « Il ne se

(1) ROUSSET, T. I, pp. 359 à 361. — MORDACQ, pp. 29, 164 à 175. — FILLIAS, pp. 24 à 32. — DUTERTRE, pp. 310 à 315. — MARTIMPREY, pp. 204 à 208. — TRUMELET. — *Le général Yusuf*, T. I, pp. 444 à 447. — KELLER, T. I, pp. 356, 357. — WALSIN ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*, pp. 198, 371 à 377. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, pp. 145, 146. — ANONYME, pp. 17 à 19. — MONTAGNAC, p. 395. — ROCHES, T. II, pp. 402 à 407. — *Istiqsa*, T. X, pp. 169 à 171. — (A. G. G.) GRAULLE. — *Akhbar* des 22 et 25 août 1844. — *Moniteur algérien* des 20 août 1844 et 28 février 1845. — *Moniteur universel* des 25 et 30 août 1844. — ABDELKADER OULD MOHAMMED.

(2) ROCHES, T. II, p. 410. — D'IDEVILLE, T. II, pp. 539, 540. — DERRÉCAGAIX, p. 106.

rappelle pas, ce pauvre guerrier, que sa correspondance restée entre nos mains prouve le contraire ». La victoire d'Isly produisit dans la région d'Oudjda un revirement en faveur de la France, des marabouts et des caïds demandèrent la protection française. Le marabout Si Hamza de Guefait écrivit au maréchal ; celui-ci lui répondit, le 26 août, que Mouley Mohammed lui ayant fait demander de conclure la paix définitive il allait évacuer le pays ; il lui exprima sa joie de ce qu'il refusait d'écouter Abdolkader et lui recommanda de maintenir les gens sous ses ordres dans la voie de la droiture.

Entre temps, le maréchal essaya de pousser une pointe jusqu'à la Moulouya, il s'avança d'une dizaine de kilomètres seulement dans la plaine d'Angad. La difficulté de trouver de l'eau dans cette plaine, où les puits sont rares, ainsi que le mauvais état de santé des troupes, le forcèrent à rétrograder ; les maladies sévissaient parmi les soldats fatigués et les évacuations sur Marnia devenaient difficiles. Le maréchal ramena donc sa colonne à Marnia vers le 25 août, de là il la conduisit à Nemours afin de lui permettre de se reposer au bord de la mer ; le gros des troupes arriva à Nemours le 2 septembre et Bugeaud retourna à Alger. Dans un discours à la Chambre, du 24 janvier 1845, il expliqua que la dislocation de l'armée marocaine permettait d'aller jusqu'à Fez, mais qu'avec 45° à l'ombre et 61° au soleil, il était impossible de demander cet effort aux soldats. On ne pouvait que parcourir et ruiner une zone de quinze à vingt lieues ; Bugeaud déclara qu'il l'avait fait autant qu'il avait pu, mais sans en rien dire dans les rapports, pour ménager la sensibilité des faux philanthropes (1).

LES NÉGOCIATIONS : CONVENTION DE TANGER ET TRAITÉ DE LALLA MARNIA

La défaite d'Isly, le 14 août, et le bombardement de Mogador par l'escadre française, le 15 août, décidèrent enfin le Sultan du Maroc à traiter ; une convention fut

(1) ROUSSET, T. I, pp. 364, 365. — MONTAGNAC, pp. 388, 389, 391. — D'IDEVILLE, T. II, p. 572. — MARTIMPREY, pp. 209, 210. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, pp. 144, 148, 149. — MOUGIN. — *Oudjda*, p. 29.

conclue à Tanger le 10 septembre 1844. La convention de Tanger stipulait :

1° Que les troupes marocaines réunies sur la frontière algérienne seraient licenciées et, qu'en principe, le Sultan ne pourrait pas entretenir à Oudjda une garnison de plus de 2.000 hommes ;

2° Que les chefs marocains responsables des agressions commises sur cette même frontière seraient sévèrement punis ;

3° Qu'aucun sujet rebelle ou ancien ennemi de la France ne recevrait ni aide ni assistance dans l'empire du Maroc ;

4° Qu'Abdelkader serait mis hors la loi et poursuivi à main armée jusqu'à ce qu'il soit tombé au pouvoir de l'une ou l'autre nation ;

5° Que la frontière algéro-marocaine serait déterminée sans délai, en prenant comme limite celle qui existait au temps des Turcs ;

6° Que les hostilités cesseraient immédiatement de part et d'autre (1).

Les Marocains ne s'empressèrent pas d'exécuter la clause de la convention relative à Abdelkader. Le Sultan se contenta de lui écrire, en lui enjoignant de disperser sa daïra chez les Ahlaf et de venir avec sa famille à Fez, où on lui procurerait tout ce qui lui serait nécessaire ; faute de se conformer à ces ordres, l'émir était invité à quitter immédiatement le pays. Abdelkader reçut une lettre au début d'octobre, alors qu'il était campé sur l'oued El Ksob, près d'El Aïoun Sidi Mellouk ; il la communiqua à son entourage et y répondit évasivement. Quelques jours plus tard, l'émir se transporta à El Aouedj, sur la rive gauche de la Moulouya ; 700 à 800 tentes de sa daïra restèrent dispersées chez les Beni Snassen ; 200 cavaliers marocains, chargés d'assurer la police de la région, venaient d'arriver à Oudjda, ils ne pouvaient pas inquiéter Abdelkader, qui continua ses menées et alla se fixer à Sebra, au sud des Kébdana et près de la Moulouya, dans le courant de janvier 1845 (2).

(1) ROUARD DE CARD. — *Traité de la France avec les pays de l'Afrique du Nord*, pp. 330 à 333.

(2) BELLEMARE, p. 297. — MONTAGNAC, p. 405. — *Moniteur algérien* des 10 octobre 1844 et 20 janvier 1845.

Le Sultan désigna pour négocier le traité de délimitation, prévu par l'article 5 de la convention de Tanger, le caïd d'Oudjda, Hamida ben Ali es Sedjâaï, assisté d'Ahmed ben el Khadir. Le commandant de Martimprey recueillit, pendant le mois de février 1845, des renseignements sur la frontière au temps des Tures, il traça la limite sur une carte en s'aidant des documents laissés par les anciens possesseurs de l'Algérie. Lorsque le général de La Rüe, plénipotentiaire français, fut arrivé à Tlemcen, il se mit en relations avec le caïd d'Oudjda ; ils constatèrent leurs pouvoirs par correspondance et pendant plusieurs jours ils échangèrent des notes. Les cavaliers du général étaient l'objet des prévenances des soldats de la garnison d'Oudjda ; un jour, en pénétrant dans la ville, ils croisèrent Hamida qui revenait de conférer avec les khalifas de l'émir, auquel il avait fait intimer sans succès l'ordre de quitter le Maroc. Du côté français, on décida d'envoyer à Oudjda l'interprète Léon Roches pour discuter avec les plénipotentiaires marocains les articles du traité et les leur faire accepter ainsi que la carte. Il s'y rendit accompagné de quelques cavaliers et, après plusieurs longues journées d'entretien et à l'aide de cadeaux habilement distribués, il mena à bien la mission qui lui était confiée. Le général de La Rüe rédigea ensuite le projet de traité et il fut convenu que les plénipotentiaires se réuniraient le 18 mars à Marnia, où la conférence pourrait être tenue dans le calme, sans crainte de voir des énergumènes créer de l'agitation.

Une grande tente fut dressée pour les négociateurs à 500 mètres du fort ; à l'heure dite, le général de La Rüe, escorté par le général Cavaignac à la tête de 400 chasseurs d'Afrique et hussards, se porta au-devant des plénipotentiaires marocains, qui étaient suivis de trois à quatre cents mokhazenis superbement montés et équipés. La rencontre eut lieu à côté du bois de betoum, les deux troupes s'arrêtèrent ; les Marocains avaient le fusil haut et les Français le sabre à la main. Après un échange de saluts, les plénipotentiaires se dirigèrent vers Marnia, la cavalerie française marchant en tête ; à l'entrée de la tente, ils mirent pied à terre salués par les canons de la redoute. La conférence dura environ cinq heures ; les négociateurs étant enfin tombés d'accord, ils échangèrent leurs signatures. Durant tout ce temps, les cavaliers restèrent à cheval en bataille et une compagnie de grenadiers fut de

garde d'honneur. Au départ, la cavalerie marocaine prit la tête et les Français reconduisirent les Marocains ; la séparation eut lieu au même endroit que la rencontre, les plénipotentiaires échangèrent des protestations d'amitié (1).

Les articles du traité de 1845 concernant la région d'Oudjda peuvent se résumer ainsi :

ARTICLE PREMIER. — La limite existant autrefois entre la Turquie et le Maroc restera la même entre l'Algérie et le Maroc. Les deux États n'élèveront pas de constructions sur le tracé de la limite qui ne sera pas désignée par des pierres.

ART. 2. — Tout ce qui est à l'est de la limite appartient à l'Algérie, tout ce qui est à l'ouest appartient au Maroc.

ART. 3. — La limite sera définie de la manière suivante : par le cours de l'oued Kiss jusqu'à la source de Ras el Aïoun, au pied du Menaceb Kiss qui restera à l'Est ; de là, la frontière remontera les crêtes des montagnes avoisinantes jusqu'à Drâa ed Doum, puis elle descendra dans la plaine d'El Aouedj et ira à peu près en ligne droite sur un point à 250 mètres à l'ouest de Haouch Sidi Aïad ; elle passera ensuite par djorf el Baroud sur l'oued Bou Naïm, Kerkour Sidi Hamza, Zoudj el Beghal, l'ouest de Sidi Zaher et remontera la grande route jusqu'à Aïn Takbalet ; au delà elle suivra l'oued Rouban jusqu'au Ras Asfour, laissera à l'Est le marabout de Sidi Abdallah ben Mohammed el Hamlili et se dirigera sur le col de Mechamiche, puis sur le côté nord des dépendances du marabout de Sidi Aïssa qui restera en Algérie ; elle courra enfin vers le Sud en formant trois lignes droites jalonnées par Koudiet Debagh, Kheneg el Hada et Teniet es Sassi. Les tribus marocaines voisines de la frontière sont du Nord au Sud : Les Oulad Mansour, Triffa, Beni Snassen, Mezaour, Oulad Ahmed ben Brahim, Oulad el Abbès, Oulad Ali ben Talha, Oulad Azouz, Beni bou Hamdoun, Beni Hamlil et Beni Mathar de Ras el Aïn.

ART. 7. — Tout individu se réfugiant d'un État dans l'autre ne sera pas rendu, mais s'il veut retourner dans son pays, les autorités de celui où il est réfugié ne pourront

(1) ROUARD DE CARD. — *Les traités entre la France et le Maroc*, p. 59. — ROCHES, T. II, pp. 451 à 453. — MARTIMPREY, pp. 213 à 215. — *Moniteur algérien* des 20 et 25 mars 1845.

pas s'y opposer. Abdelkader et ses partisans ne jouiront pas du bénéfice de cette convention (1).

Ce traité ne fut ratifié par le Sultan qu'après bien des tergiversations et fut diversement apprécié ; le gouvernement français préféra terminer ainsi son différend avec le Maroc, plutôt que de risquer une guerre avec l'Angleterre (2).

Le traité de Lalla Marnia n'a pas passionné seulement les contemporains, depuis sa conclusion jusqu'à nos jours, il a été l'objet de nombreuses critiques. On a dit notamment que la France avait été jouée et que les Marocains racontaient entre eux, qu'après la victoire d'Isly elle avait le droit d'exiger tout le pays jusqu'à la Moulouya. A chaque courrier, le Sultan envoyait à son fils deux lettres, la bonne et la mauvaise ; les lettres dans lesquelles il donnait des conseils hostiles étaient brûlées, l'on ne trouva que les bonnes lettres dans le butin fait après la bataille ; les Français « toujours naïfs, toujours chevaleresques... s'extasièrent sur l'exquise bonté du Sultan » et négligèrent de revendiquer la province d'Oudjda (3). Il semble pourtant que les papiers dont on a donné plus haut quelques extraits, n'avaient rien de très pacifique, ils marquaient simplement des hésitations bien compréhensibles, puisqu'il s'agissait pour le Sultan du Maroc d'attaquer les soldats venant de porter de si rudes coups à Abdelkader, alors qu'il n'avait qu'une confiance très limitée dans les siens.

Une autre opinion a été aussi très souvent exprimée, c'est que la province de Tlemcen se serait presque toujours étendue jusqu'à la Moulouya, au delà de laquelle les Marocains ne se seraient installés qu'au moment de la décadence des Turcs, peu avant leur expulsion de la régence d'Alger. Dans ces conditions, en demandant la limite qui existait au temps des Turcs, les Français devaient faire reconnaître la Moulouya comme frontière (4). Cette affirmation est très discutable, car, sans remonter à l'époque romaine, l'histoire nous apprend que la ville actuelle d'Oudjda fut

(1) ROUARD DE CARD. — *Traité entre la France et les pays de l'Afrique du Nord*, pp. 334 à 338.

(2) D'IDEVILLE, T. II, p. 543. — ROCHES, T. II, p. 453. — ROUSSET, T. II, pp. 369, 370.

(3) MOULIÉRAS. — *Le Maroc inconnu*, pp. 186, 187.

(4) Voir notamment BERBRUGGER, *Nos frontières de l'Algérie*.

fondée par un souverain de Fez et, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, la région d'Oudjda fut perpétuellement contestée ; les maîtres de Fez et de Tlemcen y établirent tour à tour leur domination.

Pour en revenir au traité de 1845, il est certain qu'il ne donna aucun avantage à la France, laquelle, en dehors de toute question de sentiment, avait le droit absolu qu'à tout vainqueur de se faire rembourser les frais de la guerre, soit à l'aide d'une contribution en argent, soit au moyen d'une annexion de territoire. L'occasion se présentait donc pour elle d'avoir une limite stable, en faisant accepter la Moulouya comme frontière entre la France et le Maroc. Si les hommes qui détenaient à ce moment le pouvoir ne l'ont pas fait, c'est que des raisons de politique générale les en ont empêchés ; ils ont aussi voulu ménager l'opinion publique française peu favorable alors à toute expansion territoriale de l'Algérie. Néanmoins, il paraît difficile d'admettre que les agents qui s'étaient occupés des affaires de la frontière, à commencer par Bugeaud, aient tout ignoré de la question, malgré les erreurs de détail qu'ils ont pu commettre.

Un des gros inconvénients du traité de Lalla Marnia réside dans l'imprécision de la frontière, qui ne tient en outre pas suffisamment compte des droits respectifs des tribus limitrophes ; aussi ces tribus n'ont-elles jamais voulu la reconnaître. Certaines tribus algériennes avaient des droits jusqu'aux portes d'Oudjda, il y eut de suite des conflits qui s'éternisèrent entre Algériens et Marocains. Dès 1849, Péliissier présenta un mémoire de de Mac-Mahon pour demander la revision du traité de 1845 (1).

LES AGISSEMENTS D'ABDELKADER RÉFUGIÉ AU MAROC ; TRAQUÉ PAR LES ARMÉES DU SULTAN, IL SE REND AUX FRANÇAIS

Au mois de février 1845, l'émir, toujours libre au Maroc, fit une nouvelle incursion sur le territoire algérien ; plusieurs grandes tribus de la région d'Oudjda lui fournirent des contingents. En mars, 600 cavaliers vinrent renforcer la garnison d'Oudjda avec mission, disait-on, de faire face à Abdelkader s'il manifestait l'intention de bouger ; il était un peu tard. Le caïd d'Oudjda chercha néan-

(1) DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, pp. 31, 32, 56.

moins à prouver sa bonne volonté ; au début de mai, il donna avis au général Cavaignac, qui tenait la campagne avec la garnison de Tlemcen, que l'émir s'était dirigé sur le Sahara. La sécurité était tout à fait précaire sur la frontière, des maraudeurs marocains effectuaient à chaque instant des razzias en territoire algérien. Abdelkader se heurta partout aux colonnes françaises et dut regagner le Maroc, non sans avoir pillé les Hamyane. La majeure partie des chameaux enlevés à cette tribu furent vendus sur le marché d'Oudjda par Bou Hamidi, qui avait reçu de l'émir l'ordre d'acheter des chevaux avec l'argent provenant de cette vente et de monter le plus de fantassins possible.

Le caïd d'Oudjda, Hamida, fut relevé de ses fonctions par le Sultan, mais la situation ne changea pas ; le lieutenant-colonel de Montagnac écrivait de Nemours le 21 août 1845 : « Ces jours derniers, un malheureux pêcheur s'était un peu trop éloigné sur la côte et fut pris par des maraudeurs. Il est en ce moment à huit lieues d'Oudjda, sous les yeux du caïd, qui, depuis le traité, joue un si grand rôle dans nos affaires politiques ; nous lui avons écrit de nous rendre notre homme, il ne répond pas. » Ce fonctionnaire marocain avait l'air d'ignorer ce qui se passait dans le pays soumis à son administration.

Des infiltrations d'émigrés traversaient constamment les lignes françaises et allaient grossir la daïra sur la rive gauche de la Moulouya ; à la fin de l'été, la daïra comptait près de 6.000 tentes. L'émir aurait songé un instant à faire une trouée avec ses fidèles pour aller vivre à la Mecque, mais il ne mit pas ce projet à exécution. Au mois d'août, de La Moricière dut proposer à Bugeaud d'intervenir, afin de faire cesser l'insécurité qui devenait intolérable et que le caïd d'Oudjda était impuissant à enrayer⁽¹⁾.

Dans le courant de septembre 1845, Abdelkader estimant l'occasion propice — Bugeaud était alors en France — pénétra en Algérie jusqu'à la Tafna ; il était suivi de nombreux contingents des Beni Snassen et des Angad. Le lieutenant-colonel de Montagnac sortit de Nemours avec la plus grande partie de la garnison, il fut entouré par des goums considérables et, le 23 septembre, sa colonne fut entièrement anéantie au Kerkour et à Sidi

(1) BELLEMARE, pp. 297, 298. — CANAL. — *Tlemcen*, p. 160. — MONTAGNAC, pp. 462, 484, 485, 487, 498. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, pp. 164, 179. — AZAN, pp. 322, 326, 328, 329.

Brahim ; quelques rares survivants purent regagner Nemours, d'autres furent faits prisonniers. Après ce désastre, dans lequel le Maroc avait une bonne part de responsabilité, de La Moricière aurait voulu agir, mais, malgré les avertissements répétés de Bugeaud sur les dangers d'une attitude passive, le gouvernement français préféra temporiser et demanda le concours du Sultan. Le caïd d'Oudjda fit répandre le bruit qu'au moment où l'émir avait franchi la frontière, il avait essayé de l'attaquer avec 300 réguliers ; les Angad s'étaient alors jetés sur le caïd avec 1.200 chevaux et l'avaient repoussé sous les murs de la ville. Rappelé d'urgence, le maréchal Bugeaud regagna son poste au début d'octobre ; on lui envoya des renforts pour faire campagne contre l'émir qui avait envahi le Tell. Bugeaud fut enfin autorisé à poursuivre Abdelkader jusqu'en territoire marocain, lorsqu'il aurait rétabli l'ordre en Algérie, et au besoin à punir les Beni Snassen et la partie des Angad ayant marché avec cet agitateur. Ces instructions ne satisfirent qu'à moitié le maréchal ; il désirait pouvoir relancer partout son redoutable adversaire et le gouvernement lui interdisait d'étendre son action au delà de la Moulouya.

La situation était inquiétante sur la frontière, des partis de cavaliers marocains commettaient en Algérie de véritables actes d'hostilité en plein jour ; une longue correspondance fut engagée entre le général commandant la subdivision de Tlemcen et le caïd d'Oudjda sans donner aucun résultat. Les relations commerciales paraissaient néanmoins rétablies, mais certaines caravanes algériennes furent imposées à Oudjda suivant des tarifs exorbitants. Sur ces entrefaites, le commandant Billot fut assassiné près de Seb dou et le loyalisme des tribus voisines devint douteux, à la suite d'une incursion dans la région de forts contingents des Beni bou Zeggou, Zekara et Beni Yala. Ces incidents étaient le résultat des intrigues d'un nommé Bou Ghrara, dont Abdelkader avait fait son khalifa (1).

Au commencement de 1846, le Sultan essaya d'intervenir. Mimoun ould el Bachir, le chef des Beni Snassen, et Bouzian ech Chaoui, caïd des Ahlaf, semblaient disposés

(1) ROUSSET, T. II, pp. 55 à 65. — BELLEMARE, pp. 300 à 303. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, pp. 179 à 183. — AZAN, pp. 330, 331, 339, 342, 343, 383 à 385, 387 à 389, 392, 473 à 477, 496 à 498, 532 à 537. — *Moniteur algérien* du 30 septembre 1845.

à abandonner la cause de l'émir ; Mouley Abderrahman leur prescrivit de disperser ou de détruire la daïra.

Pendant que l'émir cherchait à se maintenir en Algérie, Bou Hamidi, inquiet sans doute de ces dispositions, cessa ses entreprises contre la frontière algérienne dans le courant de janvier et l'agitateur Mouley Cheikh, menacé par Cavaignac, se réfugia avec sa famille chez les Beni Snassen. Le 8 février, le général Cavaignac, à la tête de 4.000 fantassins et 1.000 cavaliers dont 400 goumiers, poussa une pointe dans la plaine de Triffa ; il s'avança jusqu'à Cherâa sans trouver de trace de la daïra, elle était toujours sur la rive gauche de la Moulouya. La sécurité tendait à se rétablir dans la région d'Oudjda ; le caïd de la ville et le chef des Beni Snassen paraissaient vouloir laisser les Français attaquer la daïra à la saison favorable. La misère régnait dans cette agglomération et les populations marocaines lui étaient hostiles. Les notables des Beni Snassen et des Angad se réunirent près d'Oudjda, afin de discuter les mesures à prendre pour mettre un terme aux vols commis par la daïra ; mais tout se borna à des palabres, ni Mimoun ould el Bachir, ni Bouzian ech Chaoui ne firent rien pour exécuter les ordres que le Sultan leur avait donnés.

Du côté de Missiouine et de Ras el Aïn (Berguent), un nouvel agitateur, se faisant appeler Mouley Abdallah, envahit alors le territoire algérien à la tête d'émigrés et de cavaliers des Angad et des Beni Mathar ; le 24 mars, il fut mis en déroute par le général Cavaignac. Bugeaud, estimait que le seul moyen d'en finir était d'aller enlever la daïra, il insista auprès du gouvernement pour lui faire accepter son projet ; celui-ci refusa d'entrer dans les vues du maréchal et maintint sa défense de franchir la Moulouya (1).

Au mois d'avril 1846, la daïra était aux abois, elle avait été abandonnée par les goums des Beni Amer et de nombreuses tentes s'étaient dispersées dans les tribus marocaines. Les Marocains refusaient d'accepter en paiement de leur grain les bons portant l'empreinte du sceau d'Abdelkader ; comme l'argent manquait à la daïra, c'était

(1) *Moniteur algérien* des 10 janvier, 30 janvier, 15 mars et 20 avril 1846. — Sur la tension des rapports franco-marocains à propos de l'émir en 1845 et 1846, on peut consulter : YVER. — *La Question marocaine en 1846* dans la *Revue africaine*, Alger, 3^e trim. 1909.

la disette. L'émir craignait peut-être que les prisonniers français ne deviennent une gêne, car il aurait donné l'ordre à Bou Hamidi de les massacrer ; on prétend aussi que Bou Hamidi aurait pris cette décision lui-même, à l'insu d'Abdelkader. Cet horrible forfait fut accompli le 27 avril ; dans l'après-midi, les prisonniers furent répartis par groupes de sept à huit dans les tentes des fantassins réguliers et pendant la nuit on les extermina. Le clairon Roland réussit à s'échapper, il franchit la Moulouya et marcha trois nuits se cachant le jour, il était presque nu. Le troisième jour il pénétra dans un village marocain, probablement des Beni Snassen ; on voulut d'abord le poignarder, mais un homme le prit pour lui et le vendit ensuite moyennant dix francs à un autre indigène ; son nouveau maître finit par le ramener à Marnia dans l'espoir d'obtenir une récompense pécuniaire.

Dès que Cavaignac eut connaissance des faits qui s'étaient passés à la daïra, il se porta en avant pour essayer de recueillir les survivants ; les Beni Snassen avaient pris les armes et s'étaient rassemblés à Sefrou ; quelques représailles des troupes françaises leur firent abandonner Abdelkader. Le général rallia Marnia le 21 mai et chercha à favoriser le retour en Algérie des émigrés ; ses forces réparties tout le long de la frontière surveillaient les débouchés. Mohammed ben Ahmed er Roudani Soussi, récemment nommé caïd d'Oudjda, accueillit bien les demandes du général, mais les Beni Snassen eurent peur des mouvements des troupes françaises ; ils auraient écrit au Sultan pour lui demander de déclarer la guerre sainte. Abdelkader, repoussé d'Algérie après onze mois de campagne, se réfugia au Maroc ; il passa par le Teniet es Sassi, Ras el Aïn et Guenfouda et rejoignit sa daïra le 18 juillet. L'émir était vaincu mais ne désarmait pas ; il demanda aux tribus émigrées de lui fournir des vivres et répandit des lettres qui semèrent l'inquiétude en Algérie.

Au mois d'août, le caïd d'Oudjda empêcha les Angad de rejoindre Abdelkader ; les fractions algériennes émigrées continuaient à rentrer dans leur pays. L'émir se rendit à Msonn, sur la route de Taza ; une partie des tentes dispersées parmi les Beni Snassen le rejoignirent et il envoya des cavaliers chez les Angad, afin d'essayer de lui ramener les douars d'émigrés qui se tenaient dans cette tribu. Grâce à l'attitude énergique du général Cavaignac et par suite des succès d'Abdelkader, la frontière devint

plus calme. Le caïd d'Oudjda s'employa de son côté à maintenir la tranquillité dans le pays. Les tentatives de Bou Maza (1) pour soulever les tribus des Beni Snassen dans le courant de septembre échouèrent (2).

Dans les premiers mois de 1847, un nouveau caïd, Bouzian Belkaçem Abdouni, vint prendre le commandement de la région d'Oudjda ; il se mit de suite en rapport avec Cavaignac et lui fit part de son désir de continuer les bonnes relations de son prédécesseur.

Abdelkader vint camper au commencement d'avril sur l'oued Bou Redim, près d'El Aïoun Sidi Mellouk. Pour se procurer des ressources, il fit vendre au marché d'Oudjda une partie des troupeaux provenant des derniers impôts perçus ; les bêtes n'ayant pas trouvé acquéreur furent cédées à bas prix aux Angad. Ces derniers, se tenant à cheval sur la frontière, commettaient de nombreux vols en territoire algérien ; dans le courant d'avril, le général d'Arbouville dut se montrer avec une colonne pour les faire reculer. La présence d'Abdelkader dans la région ne manqua pas d'augmenter l'audace des maraudeurs ; un certain nombre d'Angad se joignirent à lui. L'émir s'avança vers Reggada et essaya de ramener la daïra sur la rive droite ; les Beni Snassen, par crainte de s'attirer des ennuis, refusèrent de la recevoir. Abdelkader se décida à repasser lui-même la Moulouya ; il alla camper entre les Guelaya et les Kebdana ; sa tentative pour recommencer l'agitation avait échoué. Le Sultan envoya une armée commandée par son neveu Mouley Hachem contre l'émir ; celui-ci la surprit et la mit en déroute (3).

Après le départ de l'émir, des hostilités eurent lieu entre les Beni Snassen et les Angad ; ces derniers, qui étaient depuis quelque temps en opposition avec Mimoun ould el Bachir, le chef des Beni Snassen, décidèrent de

(1) Ce Bou Maza était l'agitateur qui tint les colonnes françaises en haleine pendant deux années. C'était un chef édrissite originaire de Taroudant (Sud marocain) ; il se rendit au colonel de Saint-Arnaud au printemps de 1847. Au moment où il chercha à soulever les Beni Snassen, il marchait avec l'émir.

(2) PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, p. 279. — BELLEMARE, pp. 303, 304. — (A. G. G.) GRAULLE. — *Moniteur algérien* des 20 et 30 mai, 5 et 10 juin, 25 et 30 juillet, 15 et 20 août et 30 septembre 1846.

(3) BELLEMARE, pp. 304, 305. — MARTIMPREY, p. 273. — *Moniteur algérien* du 20 mars 1847. — (A. C. M.) R. 1^{re} et 2^{me} Q. avril et mai 1847.

l'attaquer. Le 14 juillet, il y eut un léger engagement, les Beni Snassen perdirent 15 chevaux. Pendant ce temps, un goum de 50 cavaliers de l'émir et des Beni Drar (Beni Snassen) circulait sur le territoire algérien ; il arrêta le khodja du caïd d'Oudjda revenant de Marnia. L'agitation s'étendit jusqu'à Oudjda, El Hadj Mimoun aurait menacé de brûler la ville pour l'appui prêté aux Angad par les citadins. Les juifs eurent peur et se réfugièrent deux jours durant dans la kasba. Cette panique fut le résultat de bruits tendancieux mis en circulation par un des chioukh d'Oudjda dévoué aux Beni Snassen (1).

La diplomatie française finit par forcer le Sultan à exécuter la clause de la convention de Tanger relative à Abdelkader. En fin juillet, ce dernier, lorsqu'il vit Mouley Abderrahman déployer ses forces, se rapprocha de la frontière algérienne, pendant qu'une partie de sa cavalerie se tenait dans les montagnes des Beni Snassen. Le Sultan envoya sur la Moulouya deux corps d'armée sous les ordres de ses fils Mohammed et Slimane, il plaça l'ancien caïd Hamida avec 900 fantassins à El Aïoun Sidi Mellouk pour garder les débouchés du Sud ; il remplaça aussi le caïd d'Oudjda dont il était mécontent. L'émir écrivit aux Angad, Beni Snassen, Oulad Sghir, etc., afin de solliciter leur concours ; il promettait de solder les cavaliers. Un *miad* (2) eut lieu le 28 octobre dans la plaine de Triffa, on y lut la lettre d'Abdelkader ; les Oulad Sghir consentirent seuls à suivre l'émir, les Angad refusèrent néanmoins d'envoyer au caïd d'Oudjda un cheval de *gada* (3) avant l'arrivée du Sultan. Abdelkader essaya d'arrêter l'orage qui le menaçait en envoyant Bou Hamidi à Fez, mais son lieutenant fut aussitôt arrêté ; le Sultan fit en même temps savoir à l'agitateur qu'il devait se livrer à lui ou regagner le désert. Abdelkader, auquel il ne restait plus que 1.200 cavaliers et 1.000 fantassins, se prépara à la résistance après avoir inutilement essayé d'entrer en conversation avec les Français (4).

(1) (A. C. M.) R. 1^{re} Q. juillet et 2^e Q. août 1847.

(2) Dans le pays on appelle *miad* une réunion de cavaliers qui s'assemblent pour discuter des affaires les intéressant et plus généralement pour commettre des actes d'hostilité contre leurs adversaires.

(3) *Gada*, se dit du cheval donné en signe de soumission.

(4) ROUSSET, T. II, pp. 161, 164. — BELLEMARE, pp. 305 à 307. — *Istiqsa*, T. X, pp. 175, 176. — *Moniteur algérien* du 5 août 1847. — (A. C. M.) R. 1^{re} et 2^e Q. octobre 1847.

Au début de novembre, les camps marocains s'étaient dirigés sur la haute Moulouya et le Rif ; Abdelkader se tenait dans le pays des Kebdana avec ses troupes. Le caïd d'Oudjda demanda aux chefs des Angad de rassembler leurs contingents ; il alla en personne au djorf el Akhdar avec 150 Abid el Boukhari ; il y fut rejoint par une partie des Angad et des Beni Snassen. De son côté, le chef des Beni Snassen réunit des combattants à Aghbal ; le caïd d'Oudjda arriva le 12 novembre en ce point après être passé chez les Beni Drar. Les Beni Snassen n'apportaient pas beaucoup d'empressement à se concentrer, ils ne se mirent en mouvement que lorsqu'ils virent le Makhzen absolument décidé à en finir avec l'émir ; le caïd d'Oudjda se mit alors en mesure d'inquiéter ce dernier par la rive droite de la Moulouya. De La Moricière se porta sur la frontière pour appuyer l'action des Marocains ; le 22 novembre, il arriva au bivouac de Sidj Mohammed el Ouacini où se trouvait une colonne sous les ordres du colonel de Mac-Mahon ; cette colonne reçut des renforts, le 29 son effectif était de 5.480 hommes.

De plus en plus resserré par les forces marocaines, Abdelkader essaya dans la nuit du 11 au 12 décembre d'enlever par surprise le camp du fils de l'Empereur, mais il fut trahi et son projet échoua. Les Marocains poussaient vivement la lutte et avaient recours aux autorités françaises pour se ravitailler en munitions. Un brick alla porter de la poudre et du plomb aux contingents kabyles du Rif et, sur une demande du caïd d'Oudjda, de La Moricière lui envoya 30 mulets de cartouches sous l'escorte de sa cavalerie. Au milieu de décembre, l'émir n'avait plus autour de lui qu'environ 600 cavaliers et autant de fantassins, il n'allait bientôt plus pouvoir résister.

Le 20 décembre, la violence du mauvais temps arrêta cette chasse à l'homme ; la daïra était traquée. Le 21 décembre, Abdelkader lui fit traverser la Moulouya à mehra er Rahil en face de 30.000 hommes victorieux. Les fantassins se firent massacrer dans le lit de la rivière pour couvrir le passage, de nombreux cavaliers réguliers furent également tués. L'émir ayant réussi à amener sa daïra sur l'oued Kiss, où les Marocains arrêtaient leur poursuite, il chercha son chemin chez les Msirda au milieu de l'obscurité et demanda à un cavalier du caïd de cette tribu la direction du col du Guerbous ; son intention était de fuir vers le désert.

De La Moricière reçut une lettre du caïd d'Oudjda lui annonçant les événements de la matinée et l'engageant à surveiller la direction de ce col ; il y envoya le lieutenant Mohammed ben Khouia avec 20 spahis en burnous blanc ; un poste intermédiaire fut placé en arrière. Ben Khouia arriva au Guerbous à minuit, il aperçut au travers de la pluie un petit groupe de cavaliers sur lequel il fit tirer et qui riposta. Le bruit de la fusillade attira le poste intermédiaire, il accourut en sonnant la charge. Abdelkader était dans le groupe des cavaliers, les sonneries des trompettes lui firent comprendre que le passage était barré par les Français, il demanda donc à envoyer des parlementaires au général. L'émir sollicitait l'aman à condition d'être envoyé en Egypte ou en Syrie ; la pluie et la nuit l'empêchant de rédiger un billet, il apposa simplement son sceau sur un papier blanc et chargea Ben Khouia de parler en son nom. Ben Khouia se mit en route avec deux de ses hommes et deux cavaliers de l'émir ; il rejoignit de La Moricière qui avait quitté le camp de Sidi Mohammed el Ouacini le 22, à 2 heures du matin, avec la plus grande partie de sa colonne ; le général sentant le moment décisif avait pressé sa marche. Le vent et la pluie faisant rage, de La Moricière se trouvait également dans l'impossibilité d'écrire, il remit pour Abdelkader son sabre et le timbre du bureau arabe de Tlemcen ; il s'engageait ainsi à lui donner l'aman aux conditions demandées. Ben Khouia partit au galop rejoindre l'émir ; celui-ci était fort troublé et il hésita longtemps avant de faire la démarche définitive. De La Moricière arriva à la pointe du jour et prit les mesures nécessaires pour empêcher sa fuite. Vers 11 heures du soir, Ben Khouia vint retrouver le général avec une lettre de l'émir, qui, pour se livrer, demandait *une parole française*.

Le rendez-vous fut fixé au lendemain, 23 décembre, à la koubba de Sidi-Brahim ; le colonel de Montauban, avec 500 chasseurs d'Afrique, attendit Abdelkader, qui arriva à 2 heures de l'après-midi et fut reçu au son des trompettes à une certaine distance à l'ouest de la koubba, vers le Kerkour. De La Moricière lui promit qu'il serait conduit à Alexandrie ou à Saint-Jean d'Acre ; il le fit ensuite diriger sur Nemours auprès du duc d'Orléans, lequel lui confirma cette promesse. Les colonnes marocaines ayant poursuivi l'émir et la daïra campèrent dans la plaine de Triffa. Le 4 janvier 1848, elles retournèrent à Fez emmenant des otages des Beni Snassen, Beni bou Zeggou et quelques-uns

des Angad. Les Beni Snassen durent payer les impôts arriérés et furent frappés d'une forte amende ; le caïd d'Oudjda, Abdelmalek, traversa leurs montagnes et n'entra en ville que le 11 janvier. Le Makhzen avait profité des forces rassemblées contre Abdelkader pour rétablir du même coup son prestige dans la région (1).

(1) ROUSSET, T. II, pp. 165 à 176. — KELLER, T. I, pp. 503 à 506. — MARTIMPREY, pp. 275 à 280. — WALSIN ESTERHAZY. — *Le Makhzen d'Oran*. pp. 401 à 403. — BELLEMARE, pp. 308 à 320. — *Istiqsa*, T. X, pp. 177 à 181. — *Moniteur algérien* des 5, 15, 25 et 29 décembre 1847. — (A. G. G.) GRAULLE. — (A. C. M.) R. 1^{re} Q. nov., 2^e Q. déc. 1847 et 1^{re} Q. janv. 1848. — PÉLISSIER DE REYNAUD, T. III, pp. 301 à 303.

CHAPITRE VI

L'anarchie intérieure et les nouvelles difficultés avec la France

A OUDJDA LES AGENTS DU MAKHZEN ASSISTENT IMPUISSANTS
AUX LUTTES DES ANGAD ET DES BENI SNASSEN

Après la chute d'Abdelkader, les relations entre la France et le Maroc devinrent fréquentes et amicales. Le caïd d'Oudjda fut changé. Au commencement de mai 1848, Ali ben Tayeb el Guennaoui vint reprendre le commandement de la province ; les Angad, qui auraient sollicité sa nomination, lui firent une brillante réception. A peine installé, El Guennaoui chercha à maîtriser les Beni bou Zeggou, qui depuis longtemps coupaient les routes. Le 14 mai, il lança sur eux les contingents des Angad et Beni Snassen et partit le lendemain avec 300 réguliers pour les soutenir. En traversant le territoire des Sedjâa, les contingents mobilisés eurent une altercation avec les membres de cette tribu ; il s'en suivit un léger combat, après lequel ils se disloquèrent sans avoir rempli leur mission ; le caïd fut obligé d'ajourner sa répression.

Dans le courant d'août, le Sultan se trouvait à Taza où il recevait la soumission des Ghiata ; El Guennaoui convoqua les goums des Angad pour aller rejoindre la mahalla chérifienne, qui devait ensuite marcher contre les Beni bou Zeggou et les châtier. Au début de septembre, le caïd fit camper son makhzen au sud des jardins ; lorsque les goums eurent rallié, il en prit le commandement et se mit en route en passant par Aghbal, où il s'occupa de réunir les contingents des Beni Snassen ; de là, il se dirigea sur Aïn Zohra afin d'y faire sa jonction avec la mahalla. On crut un instant en Algérie que les Marocains cherchaient une revanche d'Isly et l'on envoya des renforts à Tlemcen. L'approche du Sultan causa également de l'agitation dans la province d'Oudjda, les anciens défenseurs d'Abdelkader craignaient d'être pris à partie. Cette agitation amena la scission des Beni Snassen en deux camps : l'un voulait résister au Sultan, l'autre, se soumettre.

Pendant que les meilleurs cavaliers de la montagne

étaient à la mahalla, les Beni Ourimeche et les Beni Attigue se réunirent contre les Beni Khaled ; ceux-ci avaient fait acte de soumission au caïd d'Oudjda et étaient ainsi cause de l'arrestation d'El Hadj Mohammed Zaïmi, opérée dans leur tribu à l'instigation des Angad. Les Beni Khaled furent battus et eurent des villages brûlés, ils se retirèrent le 20 octobre dans la direction de la frontière ; de Mac-Mahon vint alors de Tlemcen avec une colonne, il fit savoir qu'il réprimerait toute tentative de violation du territoire algérien. Le parti des Beni Ourimeche ayant regagné la montagne, les Beni Khaled, qui avaient demandé l'hospitalité en Algérie, retournèrent chez eux le 6 novembre.

El Guennaoui pria le Sultan de lui donner des troupes pour mettre à la raison les Beni Snassen rebelles ; le souverain n'avait pas trop de toutes ses forces, il ne put en mettre de suite à sa disposition. Le caïd d'Oudjda licencia les Angad ; il se contenta de menacer les Beni Snassen d'une attaque de toutes les populations de la région. Mohammed ould el Bachir, qui commandait les Beni Snassen à la place de son frère Mimoun en pèlerinage à la Mecque, n'avait d'ailleurs pas l'intention de se révolter ; en faisant de l'opposition, son but était surtout de provoquer la mise en liberté d'El Hadj Mohammed Zaïmi (1).

Au mois d'octobre, le Sultan quitta Aïn Zohra pour Fez et confia à El Guennaoui le soin de faire rentrer les impôts arriérés. Après s'être acquitté de sa mission sur la rive gauche de la Moulouya, ce caïd vint camper, le 19 octobre, au souk el Arba de Za avec 1.500 chevaux et 300 fantassins, afin de procéder à la même opération chez les Beni bou Zeggou, Sedjâa et Ahlaf. La soumission des Beni Snassen était aussi dans son programme, elle avait été promise au sultan Mouley Abderrahman. Le 30, El Guennaoui arriva à El Aïoun ; les Angad, qui s'étaient rassemblés par son ordre, avaient déjà fait une razzia sur les Beni Ourimeche. Les Beni Snassen étaient résolus à défendre leurs montagnes, le caïd d'Oudjda se garda donc bien de s'engager à la légère ; il se rendit d'abord chez les Beni Khaled qui avaient manifesté précédemment des velléités de soumission. Son action se borna à des palabres, il se contenta d'un semblant de satisfaction et rentra à Oudjda au début

(1) (A. C. M.) R. 2° Q. mars, 1^{re} et 2° Q. mai, 2° Q. août, 1^{re} et 2° Q. sept., 1^{re} Q. octobre 1848. — *Moniteur algérien* des 20 mai, 10 et 20 septembre, 20 octobre 1848.

de décembre. Le 11, il en partit précipitamment emmenant ses femmes et ses effets et se dirigea sur Taza ; le bruit courut qu'il était rappelé pour être employé du côté de Merrakech ; il laissa le commandement à son khalifa. Ce départ subit causa quelque affolement en ville et chez les Angad, qui eurent peur d'une attaque des Beni Snassen⁽¹⁾.

Il n'en fut rien ; les querelles divisant ces montagnards n'étaient pas apaisées, elles se rallumèrent vers la fin de décembre. Les Beni Khaled demandèrent le secours des Angad, une partie des Beni Attigue se rangea également de leur côté. Les Beni Attigue dissidents se firent battre par les Beni Ourimeche aux environs du 20 décembre ; les Oulad el Bachir perdirent un des leurs dans cet engagement. Le 24, les Angad razzièrent les Beni Ourimeche ; le 28, les Beni Ourimeche et les Beni Attigue de leur soff furent repoussés par les Bessara ; ces derniers se retirèrent néanmoins avec leurs tentes chez les Mezaouir. Le 31, le combat recommença ; les Bessara allèrent brûler et saccager Sefrou en compagnie des Mezaouir, dont le caïd, Bouterfas, était heureux d'assouvir de vieilles haines. Mohammed ould el Bachir chassa les assaillants, qui furent obligés d'aller se concentrer autour d'Oudjda, où le khalifa Mohammed ben Abbou assistait impassible à ces luttes.

Il y eut ensuite une légère accalmie, puis, le 30 janvier 1849, toutes les tribus des Angad, sauf les Oulad Ali ben Talha, rapprochèrent leurs campements des montagnes et réunirent leurs contingents à Aïn-Sfa. Les Mezaouir et Oulad Ahmed ben Brahim allèrent s'établir dans la plaine de Triffa, où ils commirent toutes sortes de déprédations ; les Oulad Settout et Sedjâa, qui s'étaient alliés aux Beni Snassen, eurent à souffrir de leur hostilité. Hamida, ancien caïd d'Oudjda, arriva dans le courant de février pour prendre le commandement de la province ; le 17, il était à El Aïoun Sidi Mellouk, de là il passa par la plaine de Triffa afin d'essayer de réconcilier les Angad et les Beni Snassen. Après avoir obtenu un vague résultat, il prit le chemin d'Oudjda et y entra le 22 février (2).

Les belligérants restèrent dans l'expectative, c'était la paix armée. Sur ces entrefaites, Mimoun ould el Bachir, le chef des Beni Snassen, revint de la Mecque au com-

(1) (A. C. M.) R. 2^o Q. oct., 2^o Q. nov., 1^{re} Q. déc. 1848.

(2) (A. C. M.) R. 2^o Q. décembre 1848, 1^{re} et 2^o Q. janvier, 1^{re} et 2^o Q. février 1849.

mencement de mars 1849 ; on espéra un instant qu'il rétablirait la bonne harmonie entre les deux soffs, mais l'agitation ne fit que continuer. Le 30 mars, les goums des Mezaouir escarmouchèrent sans grand résultat chez les Bessara. Les hostilités se rouvrirent dans les premiers jours d'avril par une attaque des Angad sur les villages des Bessara, dont ils pillèrent les silos. El Hadj Mimoun (1) avait réuni les contingents des Beni Snassen, il avait en outre donné l'ordre à toutes les dechras de la lisière nord de se tenir sur leurs gardes. Hamida essaya en vain de rétablir la paix, les Angad surtout ne voulaient rien entendre. Le 8 avril, El Hadj Mimoun, avec 400 fantassins, alla attaquer les Beni Attigue alliés des Angad et les mit en déroute. Il se porta ensuite contre les Mezaouir et Oulad Sghir qui, en apercevant sa troupe compacte, eurent peur, ils abandonnèrent leurs douars chassant devant eux leurs troupeaux ; El Hadj Mimoun enleva tout ce qu'il put et incendia le reste. Les Angad tentèrent sans succès un retour offensif, leurs charges vinrent se briser contre les fantassins des Beni Snassen.

Après ce grave échec, les Angad se rapprochèrent de la frontière ; El Hadj Mimoun réconcilia toutes les fractions de la montagne, où les Arabes ne trouvèrent plus d'alliés. L'époque de la moisson approchant, la lutte tendit à se calmer, mais les haines subsistèrent toujours. En mai, les Beni Ourimeche firent une incursion chez les Beni bou Zeggou ; le 27 juin, les Oulad Sghir razièrent les Bessara. Ces affaires, quoique sans importance, entretenaient le trouble. Au mois de juillet, Hamida, qui n'était venu à Oudjda qu'à contre-cœur, fut relevé par Ali ben Tayeb el Guennaoui ; le Sultan comptait sans doute sur l'énergie de ce dernier pour mettre fin à la lutte entre Beni Snassen et Angad. Le caïd arriva avec 400 chevaux et 300 fantassins réguliers, lesquels devaient lui permettre de recouvrer les impôts de l'année. Les Beni Snassen cherchèrent à se concilier le Makhzen, ils envoyèrent quelques présents à El Guennaoui en l'assurant de leur soumission ; ces présents furent acceptés, cela provoqua le mécontentement des Angad.

El Hadj Mimoun profita du répit qui lui était laissé pour mettre à la raison les quelques Beni Snassen dissidents ;

(1) Après avoir accompli le pèlerinage de la Mecque, Mimoun ould el Bachir fut, suivant l'usage, appelé El Hadj Mimoun ; el hadj signifie le pèlerin.

le 25 juillet, il fit une razzia sur les Beni Moussi el Aataché. Quant au différend des Beni Snassen et des Angad, il fut terminé par un miad tenu le 25 août à Aïn-Sfa, sous les auspices du marabout de Kerzaz. Les sorties effectuées par les troupes françaises sur la frontière n'auraient pas été sans influence sur la décision des Angad. Ces sorties furent motivées par l'inquiétude qu'avaient causée en Algérie les gros rassemblements faits par le Sultan à Taza, dans le courant d'avril. Les Français craignirent un moment une attaque des Marocains, que l'on supposait vouloir venger l'humiliation infligée à l'Islam en 1844. En août, la colonne de Tlemcen, sous les ordres de de Mac-Mahon, fit sans difficulté repasser la frontière aux tribus marocaines qui s'étaient répandues sur le territoire algérien (1).

Lorsque les Angad furent libres du côté des Beni Snassen, leurs cavaliers se livrèrent à la maraude dans la plaine ; les Mezaouir étaient les plus hostiles et on leur attribua la plupart des assassinats commis aux environs de Marnia. El Guennaoui quitta Oudjda avec ses troupes le 11 septembre pour marcher contre les Ahlaf ; après les avoir châtiés, il se rendit à Fez. Le khalifa, Mohammed ben Abbou, fut chargé de l'intérim et le bruit courut qu'il serait nommé caïd à la place d'El Guennaoui ; ce dernier étant hostile aux Français, son départ fit espérer une meilleure police sur la frontière.

Vers le 20 novembre, les Mezaouir enlevèrent un convoi arrivant de l'Ouest. Le khalifa du caïd d'Oudjda s'entoura de quelques chefs Angad et voulut faire restituer le butin pris par les Mezaouir ; ceux-ci le chassèrent jusqu'en ville à coups de fusil. Cet incident mit le feu aux poudres. Les Beni Snassen Fouaga accueillirent les Mezaouir dans leurs montagnes par haine du Makhzen, tandis que les Angad se déclaraient décidés à soutenir son représentant ; la population d'Oudjda était divisée entre les deux camps. El Hadj Mimoun rassembla les contingents des Beni Snassen Fouaga pour attaquer les Angad et leurs alliés les Beni Snassen Tatha (2). Les

(1) (A. G. M.) R. 1^{re} Q. mars, 1^{re} et 2^e Q. avril, 1^{re} et 2^e Q. mai, 1^{re} et 2^e Q. juin, 1^{re} et 2^e Q. juillet, 1^{re} et 2^e Q. août 1849. — (A. G. G.) R. bureau politique au ministre de la Guerre du 23 avril 1849. — (A. G. G.) GRAULLE. — *Moniteur algérien* du 5 septembre 1849.

(2) On appelle Beni Snassen Fouaga, ceux de l'Ouest, dans la partie la plus élevée de la montagne, et Beni Snassen Tatha ceux de l'Est.

Angad allaient monter à cheval quand les pluies survinrent ; le temps des querelles était passé puisqu'il fallait commencer les labours. Une réunion eut lieu chez El Hadj Mimoun, qui se contenta d'une certaine somme d'argent pour s'indemniser de sa prise d'armes, et la paix fut conclue (1).

Le 9 janvier 1850, un nouveau khalifa, Mohammed ben Khedda, arriva à Oudjda avec 50 cavaliers réguliers; ses premiers actes eurent pour but de pacifier le pays. Il réunit les chefs Angad et Beni Snassen ; El Hadj Mimoun ould el Bachir se présenta en personne au Dar el Makhzen. Après deux jours de conciliabules, le khalifa parvint à réconcilier en apparence les partis. Vers la fin du mois de janvier, l'agitation recommença ; El Hadj Mimoun ayant appris que les Ahlaf, Sedjâa et Beni bou Zeggou avaient razié les Achache (Mehaïa), alors que lui-même allait à un rendez-vous avec les chefs de l'Angad, fut pris de méfiance et regagna la montagne. Le même jour, les Mezaouir firent une course chez les Oulad Zaïm (Beni Khaled), ils furent repoussés.

Au commencement de février 1850, El Hadj Mimoun parcourut la montagne pour compter ses partisans et réchauffer le zèle des tièdes ; les Angad eurent peur de le voir diriger une grande *harka* (2) contre eux, ils se réfugièrent tous sur le territoire algérien, sans en avoir préalablement sollicité l'autorisation. Les autorités françaises de Marnia rassemblèrent leurs goums et, le 9 février, firent exécuter une razzia sur les fractions qui avaient planté leurs tentes à l'est de Sidi bou Djenane. Cette opération engagea les Mezaouir et Oulad Sghir à se rapprocher des Beni Snassen, tout en continuant à couper les routes à l'est de la frontière. El Hadj Mimoun posa comme condition d'une réconciliation durable, que les propositions de paix lui fussent faites au nom de tous les Angad par Mohammed ben Khedda, le chef des Oulad Ali ben Talha. Les pourparlers n'aboutirent pas et la situation eut plutôt des tendances à s'aggraver.

Dans les premiers jours de mars arrivèrent des lettres du

(1) (A. G. M.) R. 1^{re} et 2^e Q. septembre, 2^e Q. oct., 1^{re} et 2^e Q. nov., 1^{re} Q. déc. 1849. — (A. G. G.) R. bureau politique au ministre de la Guerre du 22 déc. 1849. — *Moniteur algérien* du 10 oct. 1849.

(2) *Harka*, expédition militaire, colonne en armes.

Sultan, qui engageait les chefs des deux soffs à cesser leurs querelles et à soumettre le différend au marabout de Guefait. Ce dernier, prévenu également par un message de Mouley Abderrahman, se rendit chez les Mehaïa, puis chez les Angad auxquels il essaya de faire entendre raison; la défiance d'El Hadj Mimoun, qui craignait un piège, rendit ces démarches infructueuses.

Un engagement devenait inévitable, les deux partis rassemblèrent leurs forces et firent appel aux alliances. Le soff des Angad comprenait les Mehaïa et Beni Oukil, celui d'El Hadj Mimoun la majorité des Beni Snassen, les Sedjâa, Oulad Settout, Beni bou Zeggou, Beni bou Yahi et Kebdana, il était de beaucoup le plus fort. El Hadj Mimoun avait l'intention de repousser les Angad au delà d'Oudjda et de faire le sac de la ville. Mohammed ben Khedda, le chef du soff des Angad, convoqua tous ses adhérents autour des murs de la ville pour la défendre. Les choses traînèrent en longueur à cause des pluies et des difficultés éprouvées par El Hadj Mimoun pour rassembler les contingents des Beni Snassen. Le 29 mars, il alla enfin camper à Aïn-Sfa avec tout son goum et une partie de ses fantassins et, le 30, il marcha sur Oudjda. Le combat s'engagea vers une heure sur les Semmara ; les Angad furent mis en fuite et poussés l'épée dans les reins jusqu'au sud d'Oudjda, ils perdirent une cinquantaine de chevaux; les Oulad Ali ben Talha et Oulad el Abbes traversèrent la frontière. La nuit arrêta la poursuite et El Hadj Mimoun dressa sa tente à Sidi Yahia ; le khalifa d'Oudjda s'était enfermé dans la kasba. Le 31, on s'attendait à voir les Beni Snassen pénétrer dans la ville, mais El Hadj Mimoun, dont la colère s'était calmée, défendit à ses gens de franchir les remparts ; on dit aussi qu'il aurait reçu une contribution volontaire des habitants. Un certain nombre de Beni Snassen furent mécontents de cette décision, qui trompait leurs espoirs de pillage ; ils quittèrent la harka qui se débanda. En peu de temps, El Hadj Mimoun n'eut plus que quelques cavaliers autour de lui, il fut contraint de reprendre le chemin de sa maison poursuivi par les goums des Angad. Les contingents des Beni Drar, rentrant chez eux, tentèrent quelques coups de main en territoire algérien sur les troupeaux des Beni Ouacine, le goum de ces derniers dut intervenir.

En présence de cette situation troublée, le lieutenant-colonel Bazaine, chef du bureau arabe de Tlemcen, fut

envoyé à Marnia avec des troupes ; il n'y resta que quelques jours (1).

El Hadj Mimoun essaya à plusieurs reprises de reconstituer son parti, qui, depuis les événements d'Oudjda, était complètement divisé, alors que celui des Angad reprenait de la consistance et inquiétait autant que possible ses adversaires. Les Mehaïa vinrent camper au milieu des terrains des Beni Drar et d'autres fractions des Beni Khaled, ils ravagèrent leurs cultures. Afin de pouvoir vaquer aux travaux des moissons les Beni Snassen firent des ouvertures de paix, les Angad restèrent sourds à leurs propositions.

El Guennaoui arriva à Oudjda, le 20 mai 1850, pour reprendre son commandement ; il amenait avec lui environ 800 chevaux du makhzen et un millier de fantasins. Les tribus lui apportèrent la *mouna* (2), les Beni Snassen et quelques-uns de leurs alliés restèrent seuls à l'écart. Le caïd d'Oudjda écrivit à El Hadj Mimoun de venir se présenter à lui, ses lettres restèrent sans réponse. Il réunit alors les contingents des Angad et fit une sortie contre les Bessara et les Beni Drar ; il espérait séparer les Beni Snassen Tatha d'El Hadj Mimoun en les empêchant de moissonner. Avant de se lancer à fond dans une action contre les Beni Snassen, El Guennaoui essaya de faire agir des marabouts influents : El Hadj Belkaçem et Mohammed Mazouzi ; El Hadj Mimoun resta sourd à toutes leurs prières. Les populations des environs d'Oudjda commençaient à s'impatisser d'avoir à nourrir les troupes marocaines, la situation du caïd devenait difficile. Lui, autrefois si arrogant, tâcha d'améliorer ses relations avec les Français, il écrivit à Tlemcen pour rappeler la bonne amitié régnant entre les deux gouvernements. Pendant ce temps, des camps marocains étaient en formation à Zahio, Aïn Zohra et Taza, ils paraissaient vouloir converger vers les Beni Snassen (3).

El Hadj Mimoun n'ayant pu reformer son soff n'osait plus reparaitre dans la plaine. Les Beni Drar et Bessara

(1) (A. C. M.) R. 1^{re} et 2^e Q. janv. R. M. fév. et mars 1850. — *Moniteur algérien* des 5 mars, 5 et 10 avril 1850.

(2) *Mouna* ; on appelle ainsi l'ensemble des denrées que les populations doivent fournir aux personnages ou aux troupes de passage sur leur territoire.

(3) (A. C. M.) R. M. avril et mai 1850. — (A. G. G.) R. bureau politique au ministre de la Guerre du 24 juillet 1850. — *Moniteur algérien* des 10 et 25 mai et supplément du 10 juin 1850.

avaient abandonné leurs récoltes sur pied aux Mehaïa et Angad, ils s'étaient retirés dans les montagnes. Le 26 juin, les Beni Drar cherchèrent à en redescendre, ils se firent razzier par les Achache (Mehaïa) et les Angad ; le lendemain, ils réussirent à reprendre leur butin à ces derniers. Malgré tous les essais de médiation El Guennaoui ne parvenait pas à se faire écouter ; ses soldats mal payés étaient dans la misère et désertaient fréquemment.

Le 22 juillet, Mohammed ben Khedda, le précédent khalifa d'Oudjda, amena dans cette ville 1.200 fantassins et 500 cavaliers. Profitant de la présence de ces troupes, El Guennaoui appela à lui les Angad et somma El Hadj Mimoun de payer l'impôt ; celui-ci refusa, c'était à prévoir. Cette résistance paraît avoir été personnelle au caïd d'Oudjda, car, à une lettre du Sultan, les Beni Snassen répondirent qu'ils lui étaient dévoués mais refuseraient toujours de reconnaître l'autorité d'El Guennaoui. Après de longues négociations et sur l'intervention de marabouts vénérés, El Hadj Mimoun se laissa enfin fléchir ; il consentit à acquitter l'impôt entre les mains d'El Guennaoui, mais n'accepta pas de se réconcilier avec les Angad, il objecta que le Makhzen devait rester neutre dans cette querelle.

Lorsqu'il fut enfin parvenu à obtenir un semblant de soumission, El Guennaoui retourna à Fez au début de septembre, en passant par les Beni Yala et les Zekara au lieu de suivre la grande route dans la plaine ; c'était une sorte de fuite. Il laissa le commandement à son khalifa Mohammed ben Abbou, qui garda quelques mokhazenis seulement ; celui-ci n'eut que la ressource de s'enfermer dans la kasba et de laisser les tribus faire de l'agitation à leur guise. Le khalifa fit protester de ses bonnes dispositions auprès des autorités françaises par des agents secrets.

Les Angad, abandonnés d'El Guennaoui, redoutèrent la colère du chef des Beni Snassen ; un grand nombre d'entre eux, parmi lesquels les Mezaouir, se réfugièrent sur le territoire français. Les Mezaouir abusèrent de cette hospitalité en pillant une caravane. De Mac-Mahon sortit de Tlemcen avec trois escadrons de chasseurs, un de spahis et des goums et alla les razzier ; il les surprit le 5 septembre à l'aube, après une longue marche de nuit. Tous les Angad, pris de peur, repassèrent au Maroc et s'installèrent au sud d'Oudjda.

El Hadj Mimoun voulait prendre sa revanche des échecs

qu'il venait de subir. Le 25 septembre, il marcha sur Oudjda avec un goum considérable pour rétablir dans leurs biens ses partisans emprisonnés par El Guennaoui ; craignant pour leur vie, il n'osa pas tenter une attaque de vive force et s'en retourna.

Le chef des Beni Snassen n'oubliait pas sa vengeance, à plusieurs reprises il menaça les habitants d'Oudjda ; ceux-ci lui offrirent pour le calmer de l'argent qu'il ne voulut pas accepter. Des pluies abondantes, tombées dans la deuxième moitié d'octobre, ramenèrent enfin un peu de calme, chacun ne songeant plus à s'occuper que de ses labours. La querelle entre les Angad et Beni Snassen était terminée pour un temps ; ces derniers offrirent même leurs bons offices pour réconcilier les Angad et les Beni bou Zeggou.

En décembre, El Hadj Mimoun, estimant le moment favorable pour se faire pardonner, envoya auprès du Sultan une députation chargée de porter la soumission des Beni Snassen et de demander l'élargissement d'El Hadj Mohammed Zaïmi. Cette députation fut bien reçue à Fez, elle revint en janvier 1851 apportant au chef des Beni Snassen une lettre de compliments, qui opéra immédiatement dans la région une réaction en sa faveur. Environ 150 piétons et 15 cavaliers des Bessara et de Sefrou firent un coup de main sur Oudjda, dans la matinée du premier janvier, ils envahirent les jardins ; la population les repoussa leur tuant huit hommes ; ce n'était qu'un acte de brigandage isolé (1).

L'AGITATION ANTI-FRANÇAISE ET LA CAMPAGNE DU GÉNÉRAL DE MONTAUBAN CONTRE LES BENI SNASSEN EN 1852

La rivalité entre El Hadj Mimoun et les Angad et l'impuissance du Makhzen entretenaient l'insécurité sur la frontière ; forts de l'impunité, les Beni Drar et Mezaouir commettaient à chaque instant des méfaits sur le territoire algérien.

Les gens d'Oudjda envoyèrent à leur tour une députation à Fez pour demander au Sultan le retour d'El Guennaoui, qui soutenait le parti des Angad ; elle rentra dans le courant de mars 1851, satisfaite de la manière dont sa

(1) (A. G. M.) R. M. juin, juillet, août, sept. oct. nov. déc. 1850 et janv. 1851. — (A. G. G.) R. bureau politique au ministre de la guerre des 19 sept. et 4 oct. 1850 et 30 janv. 1851. — (A. G. G.) GRAULLE. — *Moniteur algérien* des 25 août et 20 sep. 1850,

demande avait été accueillie par le souverain. A la même époque, les Beni Drar, par crainte de représailles, exprimèrent aux autorités françaises le désir d'établir de bons rapports de voisinage ; ils n'étaient pas sincères et cherchaient seulement à gagner du temps jusqu'à la fin des moissons. De Mac-Mahon, ayant appris, le 22 mars, que leurs douars se rapprochaient de la frontière, demanda et obtint la permission de les châtier ; le khalifa d'Oudjda était lui-même partisan de cette intervention. Elle n'eut pas lieu pour laisser à El Hadj Mimoun sa liberté d'action, car il paraissait chercher à rétablir le bon ordre. Par la suite, les Beni Drar refusèrent de s'entendre avec les Français et de Mac-Mahon se porta au milieu de leurs cultures les 8 et 10 mai ; il dispersa une centaine de cavaliers et 300 à 400 fantassins et fit pour environ 40.000 francs de dommages. Le khalifa d'Oudjda, pour se couvrir, crut devoir protester contre ce qu'il appelait une violation de frontière ; de Mac-Mahon lui répondit qu'en raison de son impuissance il faisait la police à sa place.

Le khalifa Mohammed ben Abbou fut relevé, le 28 mai, par Mohammed ben Akbar, des Cherarda, qui venait d'être nommé caïd d'Oudjda ; le 30, El Hadj Mimoun vint s'aboucher avec le nouveau fonctionnaire. Cette démarche causa de l'agitation parmi la population, on essaya de fermer la porte de la kasba et de retenir prisonnier le chef des Beni Snassen ; le caïd des Oulad Ali ben Talha dut s'interposer et, malgré quelques coups de feu, il parvint à l'emmener sans encombre dans son douar. Les Beni Drar continuèrent à se montrer agressifs vis-à-vis des Français ; le 15 juin, sous les ordres du marabout Moufokould Marnia, dissident algérien, ils s'avancèrent sur la Mouilah jusqu'aux environs de Marnia ; ils furent repoussés par les gens des tribus. De Mac-Mahon se plaignit au caïd d'Oudjda, celui-ci répondit qu'il attendait Abd es Sadok, délégué du Sultan, pour ramener le calme dans la région (1).

Le 7 août 1851, Abd es Sadok, caïd du Rif, et un fils du Sultan, Mouley el Abbes, entrèrent à Oudjda avec un millier de cavaliers déguenillés ; il avait été beaucoup parlé auparavant dans le pays de cette colonne que l'on disait considérable. D'après une communication du consul

(1) (1. G. M.) R. M. févr. mars, avril et mai 1851. — (A. G. G.) R. bureau politique au ministre de la Guerre des 5 avril, 29 mai et 30 juin 1851.

de France à Tanger et certaines indications du fonctionnaire marocain d'Oudjda, les autorités françaises croyaient que le principal but de ces personnages était d'avoir une conférence avec elles au sujet de la frontière. Le général commandant la subdivision de Tlemcen avait même indiqué, dans différentes lettres au caïd d'Oudjda, les points qu'il aurait à traiter :

1° Renvoi en Algérie des émigrés commettant des brigandages, surtout Moufok ould Marnia réfugié chez les Beni Drar ;

2° Cessation des hostilités commises contre les tribus algériennes par les Beni Drar ;

3° Renvoi, si possible, de part et d'autre, des assassins et voleurs et reddition ou paiement des objets volés.

Mais Abd es Sadok se contenta d'écrire au général de Mac-Mahon une lettre polie et insignifiante, sans faire aucune allusion au projet de conférence ; elle n'eut donc pas lieu. On ne voit d'ailleurs pas très bien quel avantage les Français en auraient retiré, les Marocains auraient été incapables de faire exécuter une nouvelle convention. D'autre part, une rencontre à l'ouest de la frontière aurait risqué d'amener une collision ; c'est pour cette raison que le gouvernement général n'avait autorisé de Mac-Mahon à accepter une entrevue qu'à Marnia, où il pouvait rester maître de la situation.

La présence à Oudjda d'un fils du Sultan avec une colonne fut diversement appréciée par les indigènes, elle causa des troubles dans le pays. Les Beni Snassen et une partie des Angad proposèrent de faire la guerre aux chrétiens ; vu le petit nombre de ces derniers, ils estimaient l'opération facile ; Mouley el Abbes et Abd es Sadok durent les engager à regagner leurs douars. L'inquiétude régnait parmi les tribus algériennes car, si les chefs marocains étaient animés d'intentions pacifiques, ils laissaient néanmoins subsister des espoirs de guerre, afin de faire rentrer plus facilement les impôts habituellement refusés, en tenant les populations en haleine. A la fin d'août, la mission de Mouley el Abbes et d'Abd es Sadok à Oudjda semblait toucher à sa fin ; après avoir recommandé aux Angad de respecter la frontière, ces personnages quittèrent la ville le 16 septembre, emmenant avec eux les troupes qui les avaient escortés. Le khalifa d'Abd es Sadock, nommé Mohammed ben Tahar, fut laissé comme caïd d'Oudjda ; il ne garda que 50 chevaux.

El Hadj Mimoun, chef des Beni Snassen, et Bouterfas, caïd des Mezaouir, allèrent se présenter au Sultan à la tête d'une députation, ils revinrent le 20 octobre chargés de présents et ramenèrent avec eux Mohammed ben Abbou, ancien khalifa d'El Guennaoui, qu'ils avaient demandé comme caïd d'Oudjda. El Hadj Mimoun avait réussi à se faire investir officiellement du commandement de toutes les tribus du Nord, entre la Moulouya et la frontière (1).

Après la visite à Oudjda d'Abd es Sadok et de Mouley el Abbes, il subsista un certain malaise dans les relations algéro-marocaines. Les Angad n'étaient pas loin d'être hostiles aux Français et les agissements d'El Hadj Mimoun vinrent encore compliquer la situation ; il descendit à Oudjda et chercha à se poser en médiateur dans les différends qui divisaient plusieurs chefs des Angad. Les Beni Drar devinrent de plus en plus agressifs contre les tribus algériennes ; le 25 décembre 1851, un de leurs goums enleva au bois de betoum un cheval de labour des Beni Ouacine ; le 30, ils firent une nouvelle incursion, mais une patrouille les poursuivit et leur enleva un homme.

Le 7 janvier 1852, il y eut encore un changement de caïd à Oudjda, Mohammed ben Tahar remplaça Mohammed ben Abbou ; cela ne pouvait que favoriser l'anarchie. L'audace des maraudeurs croissait tous les jours ; le 31 janvier un parti vint assaillir la smala des spahis jusque sous les murs de Marnia. En même temps, le Sultan faisait courir des bruits de guerre contre les Français et invitait les populations à s'y préparer (2).

Le 4 avril 1852, 400 fantassins et 400 cavaliers des Beni Drar, Oulad Ghazi, Oulad Mongar et Mezaouir, commandés par Mohammed el Mekki, chef de la zaouïa des Oulad Sidi Ramdan, et Moufok ould Marnia tombèrent sur les Oulad Mellouk campés avec leurs troupeaux aux environs de Sidi Aïad. Ceux-ci étaient sur leurs gardes, néanmoins l'attaque les fit d'abord plier et ils se rabattirent sur Sidi Mohammed el Ouacini ; ils revinrent ensuite à la charge avec intrépidité et chassèrent leurs adversaires jusqu'au fond de la plaine. La lutte fut très vive, les Oulad Mellouk

(1) (A. C. M.) R. M. août, sept. et oct. 1851. — (A. G. G.) R. bureau politique au ministre de la Guerre des 19, 20, 25 août, 25 sept. et 15 oct. 1851. — (A. G. G.) L. sub. Tlemcen à div. Oran du 8 août 1851. — (A. G. G.), T. div. Oran à gouv. Alger du 15 août 1851. — *Moniteur algérien* du 15 sept. 1851.

(2) (A. C. M.) R. M. déc. 1851, janv. févr. 1852.

perdirent 17 tués et 14 blessés, les Marocains eurent une cinquantaine d'hommes hors de combat et n'enlevèrent pas de butin. El Hadj Mimoun avait été tenu au courant de l'agression qui se préparait pour le 5 ; son frère Mohammed devait y prendre part avec les Beni Snassen Fouaga, les assaillants craignant d'être éventés n'eurent pas la patience de l'attendre. En réalité tous les Beni Snassen étaient hostiles.

Le général Pélistier, commandant la division d'Oran, aurait voulu châtier cette grande tribu de façon impitoyable ; il n'y fut pas autorisé et dut se borner à faire tenter, par le général de Montauban, une razzia sur les Beni Drar qui s'étaient retirés près des sources du Kiss (1). Ce général dirigea un bataillon d'infanterie sur Nemours, un de chasseurs à pied sur Marnia, où il rallia lui-même le 9 avril 1852 avec trois escadrons de chasseurs, un de spahis et deux obusiers de montagne. Le soir même, il marcha sur le Menaceb Kiss et, le 10, à la pointe du jour, un peu avant d'arriver chez les Beni Drar, il divisa sa colonne en deux. La cavalerie reçut l'ordre de se porter sur Sidi Azouz et de rejeter tous les groupes ennemis dans la plaine. Le général, avec les chasseurs à pied et la section d'artillerie de montagne, suivit le ravin s'étendant vers Menaceb Kiss pour y rejoindre le commandant Douay, qui avait quitté Nemours, le 9, à 6 heures du matin, avec un bataillon d'infanterie, trois compagnies du 7^e Léger et un goum. Après avoir opéré sa jonction, de Montauban attendit que la cavalerie ait poussé les Beni Drar dans la

(1) «... C'est surtout aux Beni Iznassen, toujours en révolte avec l'autorité impériale, que la méthode indiquée par le consul général de Tanger pour obtenir la paix et nous faire justice peut et doit être appliquée. La nécessité en est pour moi tellement évidente que dès que la nouvelle de la dernière agression me parvint, je n'hésitai pas à arrêter le mouvement du 11^{me} Léger. Mon projet, s'il eût eu votre approbation, eût été d'entrer chez les Beni Iznassen et d'y faire un exemple qui nous eût donné la paix pour de longues années. Dans une semaine je pouvais réunir au pied de leur montagne 6.000 hommes d'infanterie, 1.200 chevaux et tout l'outillage d'une division de cette force. Je leur aurais appliqué impitoyablement la méthode de réduction des pays kabyles et leur aurais promis une pareille visite en réponse à chaque violation de territoire commise par eux, ou les tribus qu'ils dominent par leur influence et qui marchent à leur volonté. Tôt ou tard, c'est ma conviction intime, il faudra en venir là. Tous les hommes de l'Ouest pensent de même.

« Les Beni Iznassen, Monsieur le Gouverneur général, jouent le même rôle que les Zouaoua ont longtemps joué dans la grande Kabylie ; leur influence

plaine, afin de les y écraser sous les feux de sa colonne.

La manœuvre réussit complètement ; dans la matinée du 10 avril, la cavalerie française passa au col du Guerbous et vers Aghbal, ramassant tous les douars qui se trouvaient du djorf el Ahmar à Sidi Azouz et Sidi Mimoun, qui est une koubba à l'est d'Aghbal ; elle mit en déroute les Beni Drar, lesquels perdirent environ 150 tués ou blessés. A 10 heures, l'affaire était terminée ; elle avait été si rapide que l'infanterie n'eut pas le temps d'y prendre part. Les Français avaient saccagé plusieurs douars des Beni Drar et Mezaouir et pris quelques troupeaux, ils firent manger sur pied l'orge de leurs ennemis ; les pertes de la colonne s'élevèrent à 10 tués et quelques blessés. Le général de Montauban ramena ses troupes en Algérie, il laissa l'infanterie à Marnia, la cavalerie rejoignit Tlemcen le 12 avril dans la soirée.

Ce châtimement émut profondément les Beni Snassen, qui formèrent des rassemblements armés ; la cavalerie de Tlemcen fut de nouveau dirigée sur Marnia le 14 avril, car on s'attendait à d'autres combats. Les rassemblements se dispersèrent enfin sur l'ordre du Sultan, qui rendit les Beni Snassen responsables de leurs méfaits et réprimanda sévèrement El Hadj Mimoun. Les Beni Snassen Tatha se retournèrent alors contre celui-ci qu'ils accusaient de les avoir entraînés dans cette voie d'hostilités sans pouvoir les soutenir. Aussitôt après le combat du 10 avril, le général de Montauban avait écrit au caïd d'Oudjda en lui disant qu'au lieu de protester, il devait être heureux de la

sur les tribus des frontières s'étend au loin de proche en proche. Elle se fait sentir dans tous les attentats, dans tous les complots, en les battant nous frappons tous ces brigands à la tête.

« Vous pensez qu'une pareille entreprise serait désavouée par le gouvernement. Je m'incline devant votre appréciation et j'y renonce, mais avec regret et avec le sentiment intime que nous ne faisons qu'augmenter les charges et les embarras de l'avenir, la saison était bonne, le droit pour nous, l'Empereur bien disposé, nos tribus altérées de vengeance, nos troupes pleines d'ardeur. Jamais nous ne retrouverons une aussi bonne occasion d'exécuter les Beni Snassen et de fonder la paix des frontières.

« Le 11^e Léger poursuit sa marche vers la province d'Alger. Tout se bornera à une tentative de ghazzia par le général de Montauban sur ces incorrigibles Beni Drar qui ont en l'imprudence de rester à bonne portée, près des sources de l'oued Kis. Je donnerais beaucoup pour qu'il puisse les enlever si sa marche n'est pas éventée, s'il peut les atteindre, il les mènera bon train et ces misérables paieront pour tous. »

.....
 (A. D. O.) L. Div. Oran à Gouv. Alger, du 9 avril 1852.

leçon reçue par des tribus qui méconnaissaient l'autorité du Sultan. Mais ce chef marocain ne voulut pas reconnaître le bien fondé des réclamations françaises, il se répandit en récriminations (1).

A la suite des incidents du mois d'avril, les Français se décidèrent à concentrer vers le Kiss une colonne commandée par le général de Montauban ; elle avait pour mission de détruire les récoltes possédées par les Beni Snassen en territoire algérien. Cette mesure provoqua la mobilisation des contingents de la montagne, El Hadj Mimoun ne pouvant calmer ses contribuables se mit à la tête du mouvement ; le 14 mai 1852, il était à Aghbaï, une partie des Kebdana, Oulad Settout, Oulad Mansour et Mezaouir s'étaient joints à lui. Tout en protestant de ses bonnes intentions vis-à-vis des Français, il excitait en dessous les populations.

(1) (A. C. M.) R. M. avril 1852. — (A. G. G.) L. Div. Oran à Gouv. Alger, du 9 avril 1852. — (A. G. G.) T. Div. Oran à Gouv. Alger, du 11 avril 1852. — *Akhbar* du 22 avril 1852. — *Moniteur algérien* des 10 juin et 15 octobre 1852 (R. au ministre sur les opérations du printemps 1852). — MOHAMMED EL YAKOUBI. — (A. G. G.) L. caïd d'Oudjda à de Montauban du 20 avril 1852; elle est donnée ci-après in-extenso :

« LOUANGES A DIEU !

« Du serviteur de son Dieu, Mohammed ben et Tahar, que Dieu l'aide ! au général de Montauban, commandant Tlemcen et ses dépendances. Que le salut accompagné de beaucoup de souhaits soit sur vous.

« J'ai reçu par vos gens votre lettre relative au coup de main que vous avez fait sur quelques tribus de mon commandement, et dans laquelle vous me dites qu'au premier désordre vous recommencerez aussitôt. Vous prétendez que je n'ai pas compris ce que m'a écrit le général de Mac-Mahon. Le devoir de chefs tels que nous est de ne rien entreprendre avant de nous instruire mutuellement, afin de bien connaître les intentions de chacun. Tout chef doué de raison et de sagesse ne doit point se presser de conclure les affaires avant d'être prévenu. Vous avez agi contrairement à tout cela.

« J'avais répondu à M. le général de Mac-Mahon que sa lettre avait été envoyée à mon chef direct et que d'après sa réponse je lui répondrais. Vous, sans tenir compte de tout cela, vous n'avez suivi que votre idée, prétextant que vous obéissez aux ordres qui vous ont été transmis. Cela ne peut pas être parce que ces chefs sont trop tranquilles pour donner des ordres pareils.

« Quand des chefs comme nous ne s'écrivent pas entre eux il en résulte des désordres qui engendrent beaucoup de contrariétés. Notre mission est de punir les gens rebelles, de maintenir l'amitié et les relations de bon voisinage.

« Deux jours avant la date de cette lettre, vos sujets, les Oulad en Nehar, ont complètement razzé les Beni Yala. Ceci est un vrai désordre. Et il ne faut pas, si nous voulons éteindre la guerre, laisser nos gens se faire justice eux-mêmes. C'est là le seul moyen d'avoir la paix.

« Salut ».

« 29 Djoumad et Tani 1268 (20 avril 1852) ».

Le 14 mai, les Marocains vinrent tirer quelques coups de fusil sur les fourrageurs de la colonne française, pendant que leurs contingents paraissaient sur les hauteurs d'Aghbal. Le lendemain, 15 mai, à la faveur du brouillard, les goums des Beni Snassen s'avancèrent vers le Kiss et vinrent offrir le combat ; l'action débuta par un engagement de cavalerie. Lorsque le brouillard fut dissipé, l'infanterie ennemie apparut rangée aux abords d'Aghbal ; de Montauban traversa l'oued, son infanterie était formée en colonne double et la cavalerie couvrait les ailes. Les Marocains simulèrent une retraite pour attirer les Français dans la montagne, où le terrain était très difficile, mais le général s'arrêta brusquement et les obligea ainsi à prendre l'offensive en plaine. Ils se firent battre à plate couture sur l'oued Sidi Mohammed el Oudjdi (cours inférieur de l'oued Aghbal) et durent reculer vers Aghbal en abandonnant sur le terrain 100 à 150 tués. Les Français eurent 4 tués et 44 blessés.

Dans les jours qui suivirent, la harka marocaine se dispersa momentanément malgré les exhortations de plusieurs personnages influents, notamment Moufokould Marnia. Les Beni Snassen Tatha, devenus craintifs, s'adressèrent au caïd d'Oudjda pour obtenir la cessation des hostilités. Celui-ci se rendit au camp français, il annonça la prochaine arrivée d'Abd es Sadok avec un makhzen et promit toutes les satisfactions qui seraient exigées, en échange on lui accorda la suspension des châtiments jusqu'à l'arrivée de son chef (1).

Malgré tous les délais, Abd es Sadok n'apparaissait pas et les Beni Snassen s'étaient de nouveau rassemblés ; le général de Montauban se décida donc à agir contre eux. Les espions lui ayant appris l'endroit où se trouvaient les silos d'El Mekki, chef de la zaouïa des Oulad Sidi Ramdan et un des agitateurs les plus acharnés, il résolut d'aller vider ces silos. Il requit à cet effet 1.400 chameaux ou mulets des tribus algériennes ayant le plus souffert des incursions des Beni Snassen et, le 15 juin, à 5 heures du matin, il se mit en route avec six bataillons, une batterie de montagne et toute sa cavalerie. Le général croyait les silos dans la plaine ; au bout de quatre heures de marche il s'aperçut que son

(1) (A. C. M.) R. M. mai 1852. — *Akhbar* du 20 mai 1852. — *Moniteur algérien* des 10 juin et 15 octobre 1852 (R. au ministre sur les opérations du printemps 1852). — MOHAMMED EL YAKOUBI.

guide l'avait trompé, les silos se trouvaient sur un des premiers contreforts de la montagne, à Tizi Ali. Tout à coup, les hauteurs dominant ces silos se couvrirent de fantassins marocains; la situation devenait difficile, néanmoins il n'y avait plus à hésiter et de Montauban prit ses dispositions pour l'attaque. Il forma trois colonnes de deux bataillons et une section de montagne et les couvrit avec un rideau de tirailleurs; les sapeurs du génie marchèrent en tête de la colonne du centre et la cavalerie garda les débouchés de la plaine. Malgré le feu nourri des Marocains, qui faisaient également rouler de grosses pierres, les colonnes s'élancèrent vivement à l'assaut et atteignirent la crête des silos. Après une courte mêlée, les soldats français dispersèrent les montagnards à coups de baïonnette. A 10 heures, la position était couronnée; le convoi vint charger l'orge et la cavalerie s'approvisionna également. L'opération ne fut terminée qu'à 5 heures du soir; pendant toute sa durée, les Beni Snassen firent des retours offensifs et il fallut plusieurs contre-attaques pour les éloigner. Le soir venu, la colonne française battit lentement en retraite en dépit de nombreuses difficultés, pendant que le convoi et la cavalerie redescendaient dans la plaine; elle rentra à la nuit à son camp du Kiss. Les Marocains eurent dans cette journée plus de 200 tués; les pertes des Français furent de 4 soldats tués et 58 blessés, dont 16 grièvement. Sur les cadavres marocains on trouva des carabines et des effets provenant des chasseurs du 8^{me} bataillon d'Orléans massacrés à Sidi-Brahim en 1845 (1).

Pendant que la colonne vidait les silos de la zaouïa des Oulad Sidi Ramdan, les capitaines Chanzy et Doisneau faisaient vers 9 heures du matin, à la tête d'un goum, un coup de main sur les Oulad Mansour et les Beni Mengouch Tatha, qui descendaient dans la plaine de Triffa pour moissonner; les Marocains se tenaient sur leurs gardes,

(1) Cette affaire sérieuse n'est pas citée par les historiens; l'*Akhbar* en parle en termes vagues dans son numéro du 27 juin, mais le rapport d'ensemble sur les opérations militaires du printemps de 1852, publié in-extenso dans le *Moniteur algérien* du 15 octobre de la même année, n'en fait pas mention. Il n'existe néanmoins aucun doute sur sa réalité; car elle est exposée tout au long dans un rapport du général Pélissier, commandant la division d'Oran, en date du 21 juin 1852; il en est également question dans le rapport mensuel du cercle de Marnia de juin 1852. Les témoignages indigènes corroborent les documents officiels; Mohammed el Yakoubi place, sans pouvoir préciser la date, une grande razzia à Tizi Ali entre les combats des 15 mai et 24 juin 1852.

en voyant arriver la charge ils prirent la fuite et ne subirent que des pertes très légères.

Après l'acte de vigueur du 15 juin, El Hadj Mimoun essaya de renouer des relations pacifiques avec les Français, mais ses ouvertures n'étaient pas sincères, elles n'avaient d'autre but que de donner le change sur ses véritables intentions. Le général de Montauban ne se laissa pas prendre à un piège aussi grossier, il fit détruire autant qu'il put les récoltes de la plaine de Triffa; les Beni Snassen n'osèrent pas s'y opposer et allèrent faire leurs moissons dans l'Angad (1).

Le 23 juin, les Beni Snassen se montrèrent en grand nombre sur les hauteurs d'Aghbal; une nouvelle attaque était imminente. Le 24, à 9 heures du matin, de Montauban, qui voulait prendre les devants, marcha sur Aghbal à la tête de six bataillons, six escadrons et six canons. L'infanterie était formée sur deux lignes; au centre de la première se trouvait le 2^e bataillon de la Légion étrangère ayant à ses côtés les 2^e et 3^e bataillons du 7^e Léger; la deuxième ligne comprenait le 4^e bataillon de Chasseurs à pied et le 1^{er} bataillon de la Légion étrangère; en arrière venait le convoi sous la garde d'un bataillon du 68^e de Ligne. La cavalerie et le goum étaient dissimulés à gauche dans un pli de terrain et l'artillerie était placée entre la cavalerie et la première ligne. Les fantassins marocains fournis par les Beni Mengouch, Oulad Ghazi, Beni Attigue et Beni Ourimeche se tenaient sur les pentes de la dechra de Bou Ammala, ceux des Beni Drar, des Oulad Mongar, de Taredjirt, des Beni Khellouf et Beni Marissen étaient réunis à Aïn Aghbal.

Les contingents marocains se portèrent sur la colonne française en suivant un contrefort s'étendant vers le Kiss, le combat commença à Mezoughen, entre le village actuel de Martimprey et l'oued Aghbal; les Marocains tinrent environ une demi-heure, puis, un flottement s'étant produit parmi eux, de Montauban les fit charger. Sa cavalerie les rejeta au delà d'Aghbal, dans les jardins de Tiouennouchine, situés au pied de la dechra de Bou Beur-nous, et d'où le goum ne put les déloger, malgré tous ses efforts (Pl. XXXI, fig. 3 et 4). Pendant qu'une partie de l'infanterie française montait aux silos des Oulad Ghazi et

(1) (A. C. M.) R. M. juin 1852. — (A. G. G.) R. Div. Oran à Gouv. Alger, du 21 juin 1852. — *Akhbar* du 27 juin 1852. — MOHAMMED EL YAKOUBI.

vers Tizi, la cavalerie, entraînée par le lieutenant-colonel Tallet, tourna les jardins de Tiouennouchine et en délogea les Beni Snassen. Ceux connaissant le pays s'enfuirent par l'oued Bou Ammala, où le terrain est très difficile, et s'échappèrent; les Beni Ourimeche cherchèrent à gagner Bou Beurnous en terrain découvert, ils furent sabrés par les cavaliers. Le goum des Beni Snassen, après sa fuite d'Aghbal, avait dépassé les fantassins qui s'embusquaient dans les jardins de Tiouennouchine et s'était établi dans la dechra de Bou Beurnous; la cavalerie française l'y atteignit, tua un certain nombre d'hommes et força les autres à la retraite. Ils furent poursuivis jusqu'au sommet du djebel Achaouen.

Des contingents frais venus de Taredjirt entrèrent alors en ligne et le combat reprit avec une nouvelle vigueur. L'infanterie française rejoignit sur ces entrefaites, les deux bataillons de la Légion et les deux bataillons du 7^e Léger culbutèrent tout ce qui était devant eux, puis l'artillerie parut et acheva de foudroyer les montagnards dans les ravins où ils cherchaient un refuge. Une pointe de cavalerie poussa jusqu'à Tebount, en deçà d'Azrou Allou, et brûla quelques palmiers-nains. La colonne française ne dépassa pas le djebel Achaouen (1); à 2 heures elle regagna son camp ayant obtenu un succès décisif; elle avait brûlé les dechras de Tizi, Bou Ammala, Bou Beurnous, Aghbal; quelques cavaliers seulement l'accompagnèrent en tirillant jusqu'à Aghbal. Les Beni Snassen perdirent environ 400 tués, dont plusieurs de leurs principaux chefs; du côté des Français il y eut 2 officiers de la Légion étrangère et 29 hommes tués, 9 officiers et 68 hommes blessés.

Cet échec démoralisa les Beni Snassen, ils se dispersèrent et ne reparurent plus. Abd es Sadok, qui se faisait annoncer depuis longtemps, arriva enfin à Oudjda; le 2 juillet, il se présenta au camp français pour demander l'aman au nom de toutes les populations limitrophes; il était accom-

(1) Le rapport au ministre, publié dans le *Moniteur algérien* du 15 octobre 1852, dit que les Français enlevèrent le village de Taredjirt; cette assertion est reproduite par tous les historiens. On a appliqué par erreur le nom de Taredjirt à la dechra de Bou Beurnous. La colonne a donné son dernier effort au sommet du djebel Achaouen. Tous les indigènes du pays sont formels sur ce point, ils désignent cette affaire sous le nom de combat d'Achaouen. D'ailleurs, si la colonne avait réellement atteint les crêtes au delà de Taredjirt, il aurait fallu qu'en cinq heures l'infanterie s'élève d'au moins 500 mètres et franchisse une quinzaine de kilomètres en combattant; cela paraît bien difficile.

pagné de Si Hamza de Guefaït, du caïd d'Oudjda et de plusieurs personnages influents. La députation souscrivit à toutes les conditions du général de Montauban, qui leva son camp le 3 juillet ; il se rendit à Nemours d'où ses troupes regagnèrent Tlemcen. Abd es Sadok, ayant perçu les impôts dans la région d'Oudjda, regagna Fez le 21 septembre avec sa colonne ; le calme était enfin rétabli sur la frontière (1).

LES BENI SNASSEN BLOQUENT ET RANÇONNENT OUDJDA
A PLUSIEURS REPRISES ;
LEUR DIFFÉREND AVEC LES ANGAD ET MEHAÏA

Au début de 1853, les Beni Snassen recommencèrent à fomenter des troubles. Le 5 janvier, leurs cavaliers vinrent en plein jour enlever des animaux sous les murs d'Oudjda ; ils parcoururent ensuite les tribus les engageant à rompre toutes relations avec la ville. Ces exhortations restèrent sans écho, parce que les pluies survenues vers le milieu du mois invitèrent les Arabes à continuer leurs labours, les Angad se trouvaient d'ailleurs sur les chotts où ils avaient conduit leurs troupeaux. Des partis de maraudeurs n'en continuèrent pas moins à battre le pays, interceptant les communications d'Oudjda avec l'extérieur. Le caïd et les habitants n'eurent pas d'autre ressource que d'écrire au Sultan pour lui demander aide et protection. Comme conclusion à cette requête, le souverain enleva les Beni Snassen au commandement du caïd d'Oudjda pour les donner à Abd es Sadok, caïd du Rif. Cette décision déplut à une grande partie des intéressés, qui reprochaient à Abd es Sadok de ne pas avoir tenu la promesse d'élargissement d'El Hadj Mohammed Zaïmi faite l'année précédente.

La solution du Sultan ne changea rien à l'état de choses existant. Le 17 avril, un goum de 100 chevaux, en tête duquel marchaient les Atsamna, vint marauder dans les environs d'Oudjda. Les tentatives des Beni Snassen contre la ville se poursuivirent pendant les mois de mai et d'août ; le 8 mai notamment, ils atteignirent un gros convoi de laine vers Tinialine, ils furent repoussés par les mokhazenis. Les Angad et Beni Snassen paraissaient avoir oublié

(1) (A. G. M.) R. M. juin, juil., août, sept., nov. 1852. — (A. G. G.) T. Div. Oran à Gouv. Alger du 27 juin 1852. — *Akhbar* des 1^{er} et 6 juillet 1852. — *Moniteur algérien* des 30 juin et 15 oct. 1852 (R. au ministre sur les opérations du printemps 1852). — MOHAMMED EL YAKOUBI.

leurs vieilles querelles ; quant à ces derniers, ils finirent par se partager en deux soffs, l'un dirigé par El Hadj Mimoun et l'autre par Mohammed ould Abdallah des Beni Drar ; les partisans de chaque soff couraient continuellement la montagne, dévastant les cultures et brûlant les maisons. La suprématie ne cessa d'appartenir à El Hadj Mimoun, dont l'autorité s'étendait jusque sur les tribus de la plaine.

Au mois de septembre, les Beni Snassen décidèrent de marcher en force sur Oudjda ; les habitants furent affolés, beaucoup se réfugièrent dans la kasba et un de leurs chioukh écrivit au commandant supérieur de Marnia pour réclamer sa protection. El Hadj Mimoun ne mit pas ses menaces à exécution ; il se jeta contre les Oulad Settout dans le courant d'octobre, ceux-ci furent appuyés par les Guelaya, les Beni Snassen battus durent repasser la Moulouya en désordre, perdant un grand nombre des leurs. Pendant ce temps, un chérif, envoyé par le Sultan pour négocier la soumission des Beni Snassen, était arrivé à Oudjda ; il se heurta à un refus systématique de ces montagnards, qui exigeaient avant tout la mise en liberté d'El Hadj Mohammed Zaïmi, détenu à Fez depuis six ans. Le caïd d'Oudjda se rendit auprès du Sultan dans les premiers jours de novembre (1).

En mars 1854, on annonça que le fils du Sultan allait venir s'installer avec une armée à Aïn Zahio, à l'ouest de la Moulouya, et qu'il percevrait l'impôt dû par les Beni Snassen ; cette nouvelle ne fut pas sans inquiéter El Hadj Mimoun. Les Beni Snassen renouvelèrent néanmoins leurs attaques sur Oudjda. Le 7 mai, le frère d'El Hadj Mimoun pénétra en ville avec un grand nombre de ses contribuables ; il n'en sortit qu'après avoir réinstallé de force dans ses propriétés confisquées un partisan du chef des Beni Snassen.

Le 26 mai, le commandant supérieur de Marnia s'avança jusqu'à Sidi Yahia, à la tête de 200 chevaux, pour ramener des tentes des Beni bou Saïd, qui s'étaient réfugiées au Maroc afin de se soustraire à l'impôt. Ces émigrés se mirent à l'abri dans Oudjda, mais leurs troupeaux tombèrent aux mains des Français ; cette opération de police ne souleva pas de protestations.

(1) (A. G. M.) R. M. janv., fév., mars, avril, mai, juin, juillet, août, sept., oct. et nov. 1853. — (A. G. G.) GRAULLE.

La sécurité de la région était toujours très précaire. Le 8 octobre, El Hadj Mimoun se jeta sur la ville qu'il occupa pendant deux jours, il se retira en exigeant une contribution de 20.000 francs. Les sujets algériens souffraient également de cette anarchie, plusieurs d'entre eux furent battus et dépouillés sur les marchés marocains. Les autorités militaires de Marnia durent redoubler de surveillance. Au cours d'une reconnaissance, le chef du bureau arabe s'empara de 10 cavaliers des Beni Drar en maraude ; il fut question de les interner, comme ils venaient de faire un butin considérable à Oudjda, ils offrirent de payer les sommes enlevées aux Algériens et on les relâcha.

Un nouveau caïd, nommé Kaddour ben Ghadi, s'installa à Oudjda dans le courant d'octobre ; son premier soin fut d'imposer des taxes très élevées à toutes les marchandises entrant en ville, cette mesure était de nature à paralyser le commerce. Jusque là, les caïds s'étaient succédés à de courts intervalles ; ces changements trop fréquents ne faisaient qu'augmenter le désordre et, comme l'autorité de ces fonctionnaires était illusoire, le pays se trouvait livré à la plus complète anarchie.

Au commencement de novembre, les Mezaour se battirent entre eux sans se faire grand mal ; les Beni Drar, Oulad Ghazi et Oulad Mongar en vinrent aux mains sur le marché d'Aghbal pour des questions d'intérêt ; les Beni Mathar eurent également des démêlés avec les Beni Yala, auxquels ils tuèrent 24 hommes et razièrent deux douars dans une seule affaire.

Le 6 novembre, les Beni Snassen envoyèrent un cheval de gada au caïd d'Oudjda ; El Hadj Mimoun vint en ville avec 300 des siens, il était beaucoup plus le maître que le fonctionnaire auquel il était censé rendre hommage. C'est ainsi que vers la fin de décembre, il se rendit à Oudjda avec une faible escorte et annonça que les impôts acquittés par les Beni Snassen seraient dirigés sur Fez le 31. Le lendemain, il fit, sous un prétexte futile, emprisonner un notable de la ville qui n'avait pas ses sympathies. Kaddour ben Ghadi laissait faire, dénué de tout pouvoir, il jugeait prudent de se mettre à la remorque du chef le plus fort (1).

Sous la pression des Beni Snassen, qui cherchaient à venger El Hadj Mohammed Zaïmi, le caïd d'Oudjda se

(1) (A. C. M.) R. M. avril, mai, oct., nov., déc. 1854.— (A. G. G.) GRAULLE.

décida à arrêter les principaux chefs des Angad. Il avait un motif tout trouvé ; ces chefs s'étaient rencontrés dans le courant de 1854 avec le capitaine Doisneau, alors chef du bureau arabe d'El-Aricha, ils avaient fait preuve d'une courtoise déférence envers cet officier, auquel ils avaient offert une grande diffa. Ce fait était parvenu à la connaissance de Kaddour ben Ghadi, le caïd des Djaouna s'était empressé de le lui dénoncer. N'ayant pas les moyens de faire saisir ses victimes en tribu, le fonctionnaire chérifien usa d'un subterfuge ; il invita Mohammed ben Khedda, caïd des Oulad Ali ben Talha, El Hadj Miloud, caïd des Oulad Ahmed ben Brahim, et Aïssa ould Ahmed, caïd des Oulad el Abbes, à venir dîner chez lui le 16 janvier 1855. A l'issue du repas, il leur adressa de violents reproches sur leurs relations avec les chrétiens et, sous prétexte qu'ils n'avaient pas acquitté intégralement leurs impôts, il les fit emprisonner.

Dès que cette nouvelle fut connue, les Angad accoururent en armes sous les murs de la ville pour empêcher le transfert des prisonniers sur Fez. Le caïd d'Oudjda, ne sachant plus comment se tirer d'embarras, adressa un appel pressant à El Hadj Mimoun, qui vint avec un fort goum pour prêter main forte au fonctionnaire chérifien. Une huitaine de jours se passèrent en pourparlers, le marabout Si Hamza de Guefaït vint s'employer à rétablir l'ordre. El Hadj Mimoun insistait pour que les trois caïds arrêtés fussent dirigés sur Fez ; Kaddour ben Ghadi, se sentant débordé, accepta de remettre ses prisonniers en liberté moyennant une forte rançon, qu'il partagea avec le chef des Beni Snassen. Content néanmoins de cette solution, celui-ci rentra dans ses montagnes avec tout son monde.

Après le départ des Beni Snassen, les Angad, appuyés par les notables de la ville, vinrent protester violemment au Dar el Makhzen ; pour les apaiser Kaddour ben Ghadi fit rendre 1.500 francs à Mohammed ben Khedda. Ce dernier, voyant l'embarras du caïd d'Oudjda, s'empressa de poser à son tour des conditions ; il exigea la mise en liberté du notable emprisonné le mois précédent par El Hadj Mimoun et menaça de recourir à la force au bout d'un délai de quatre jours. Le 30 janvier, Mohammed ben Khedda changea d'attitude ; il quitta Oudjda et s'en alla à Marnia solliciter l'autorisation de se réfugier sur le territoire français. Tous les Angad étaient las de la tyrannie

d'El Hadj Mimoun et beaucoup s'apprêtaient à suivre le caïd des Oulad Ali ben Talha. Cette émigration fut retardée par une menace de razzia qui pesait sur les douars des Oulad Ali ben Talha campés au voisinage des Oulad Nehar, tribu algérienne du cercle d'El-Aricha (1).

Le différend des Angad et des Beni Snassen était provisoirement aplani ; ces derniers, pour occuper leurs loisirs, recommencèrent l'agitation à la frontière. Un petit détachement de soldats français se trouvait en février 1855 à Sidi Bou Djenane où il creusait des puits, les plus turbulents voulaient aller l'attaquer. Les Beni Snassen favorisèrent aussi le départ en dissidence d'indigènes du cercle de Marnia, pendant que leurs maraudeurs coupaient les routes.

De nouvelles difficultés dans la région d'Oudjda vinrent, au mois de mars, détourner un peu leur attention de l'Algérie. Des troubles éclatèrent à Oudjda entre le quartier des Oulad Amrane et celui des Oulad el Gadi et El Hadj Mimoun rencontra de l'opposition dans sa propre tribu, celle des Beni Ourimeche. Le 22 avril, les Beni Snassen, aidés des Angad, reprirent les hostilités contre Oudjda. El Hadj Mimoun y pénétra avec quelques cavaliers pour imposer aux citadins leur ancien cadi Boumedién ber Rokeuch ; ses goums et ceux des Oulad Ali ben Talha entouraient la ville. Kaddour ben Ghadi refusa d'abord d'accéder à la sommation, puis, le lendemain, les habitants préférèrent se débarrasser de leurs adversaires en payant une indemnité pour la maison de ce cadi qu'ils avaient démolie auparavant. Au moment où El Hadj Mimoun se retirait, un de ses cavaliers fut blessé par une pierre, il lança alors les goums sur les jardins et ils y enlevèrent des troupeaux. Le caïd d'Oudjda réussit à rejoindre le goud des Beni Snassen avant qu'il eût regagné la montagne ; il reprocha violemment à El Hadj Mimoun sa manière d'agir et on lui rendit une partie des animaux volés, tout en le malmenant quelque peu.

Le 25 avril, les Mezaour enlevèrent à leur tour tout ce qui leur tomba sous la main et, à 8 heures du soir, ils coupèrent l'eau de Sidi Yahia. Le jour suivant, la ville était cernée de toutes parts ; Kaddour ben Ghadi passa son temps à parlementer pour apaiser les uns et les autres. Le

(1) (A. G. G.) R. sur événements politiques de la province d'Oran en 1855.
— (A. C. M.) R. M. janv., fév. 1855.

28 avril, il alla au-devant d'El Hadj Mimoun, à Koudiet Abderrahman ; celui-ci accepta un arrangement et se rendit à la kasba suivi de 300 cavaliers. Les habitants d'Oudjda durent payer 5.000 francs et laisser Boumedien ber Rokeuch reprendre ses fonctions. Mohammed ben Khedda et les Beni Drar avaient disparu depuis le 25 avec leur part de razzia, en sorte que les Oulad Ali Ben Talha et Beni Drar restèrent étrangers à la paix qui fut conclue. Les gens d'Oudjda, fatigués de voir leur sécurité perpétuellement menacée, firent pressentir les autorités françaises de Marnia au sujet de l'occupation de leur ville (1).

Le calme dura peu. Le 24 juillet 1855, les Angad et Beni Snassen étaient réunis à Aïn-Sfa pour cimenter la paix entre eux, ils ne purent s'entendre et se séparèrent avec des sentiments hostiles. El Hadj Mimoun rentra dans la montagne pour se préparer à l'attaque, pendant que les Angad, auxquels se joignirent les Mehaïa désireux de se soustraire à certaines redevances qu'ils avaient l'habitude de payer aux Beni Snassen, allaient camper au sud d'Oudjda. Les Djaouna, par suite de rivalités de commandement, abandonnèrent les Angad pour suivre la fortune des Beni Snassen. Les hostilités s'ouvrirent le 26 juillet, les Djaouna enlevèrent un troupeau aux Oulad Ahmed ben Brahim vers Tinsaïn, puis ils allèrent le mettre en sûreté sur le territoire algérien. Le même jour, les Beni Snassen tombèrent sur les Mehaïa et une fraction des Oulad Ahmed ben Brahim. Le 27 juillet, des tentes qui avaient traversé la frontière furent mises en demeure par les Français de repasser au Maroc. Les marabouts essayèrent en vain de concilier les deux partis ; Angad et Beni Snassen restèrent sous les armes.

Les Mezaouir s'unirent aux Djaouna et, avec El Hadj Mimoun à leur tête, ils tentèrent, le 8 août, un coup de main sur les Oulad Ahmed ben Brahim et Oulad Ali ben Talha. Ces derniers firent des propositions de paix au chef des Beni Snassen qui, le 12 août, attaqua alors les douars des Mehaïa vers Djerada. Les chouaf des Mehaïa se trouvaient vers Djenane el Hadj Sahli; lorsqu'ils découvrirent le mouvement de leurs adversaires, les Mehaïa plièrent leurs tentes et les firent filer sur Ras el Aïn. Le combat commença vers 10 heures du matin, les Mehaïa perdirent

(1) (A. G. G.) R. sur événements politiques de la province d'Oran en 1855.
— (A. C. M.) R. M. fév., mars, avril, mai 1855.

une quinzaine de tués et les Beni Snassen une quarantaine, les deux partis s'attribuèrent la victoire.

Après cette affaire, les Mehaïa se retirèrent sur les chotts et El Hadj Mimoun regagna la montagne. Les belligérants s'occupèrent ensuite à vider mutuellement leurs silos, jusqu'à ce que la fête de l'âïd el kebir vint suspendre un instant les hostilités. Le 26 août, El Hadj Mimoun fit à son tour des propositions de paix à Mohammed ben Khedda, qui accepta à condition d'exclure les Djaouna de la trêve. Le 28 août, une centaine de cavaliers du Makhzen entrèrent à Oudjda ; cela ne changea évidemment rien à la situation, les gens de la ville allaient au contraire être sérieusement molestés.

Le 9 septembre, El Hadj Mimoun s'installa à Oudjda, avec 600 cavaliers, pour démolir les maisons des partisans des Angad ; il y apprit que le 11 ceux-ci avaient repoussé les Djaouna volant leurs grains. Les citoyens excédés de ses déprédations lui dirent que Mohammed ben Khedda voulait le surprendre, cela le décida à lever son camp. Ben Khedda vint alors stationner quelques jours devant Oudjda afin de rassurer ses partisans, mais il n'entra pas en ville.

Les Beni Attigue avaient refusé de suivre El Hadj Mimoun dans son expédition à Oudjda ; à son retour dans la montagne, le 14 septembre, il brûla cinq de leurs villages. La division acheva de s'accentuer parmi les Beni Snassen, les Beni Drar refusèrent d'obéir à El Hadj Mimoun. Pendant une sortie que fit le caïd d'Oudjda, du 17 au 21 septembre, les Beni Snassen réussirent à l'attirer chez El Hadj Mimoun ; ce dernier se plaignit que les Oulad Ali ben Talha avaient fait leur soumission aux chrétiens et, comme aucune arme n'était à dédaigner pour abattre ses adversaires, il demanda à Kaddour ben Ghadi d'en faire un compte-rendu au sultan Mouley Abderahman.

En octobre, El Hadj Mimoun eut des difficultés avec les Beni Khaled, il en résulta un conflit qui s'arrangea avant la fin des labours. Le pays était toujours troublé. En novembre, les Mehaïa et Djaouna se battirent entre eux et les maraudeurs des Beni Snassen allèrent jusque sous les murs d'Oudjda enlever des chevaux attelés. El Hadj Mimoun les fit rendre, mais le makhzen du caïd dut faire à chaque instant des patrouilles autour de la ville pour protéger les laboureurs. Le 16 novembre, le commandant

supérieur de Marnia poursuivit jusqu'au djebel Harraza des indigènes partant en dissidence à l'instigation de Moufok ould Marnia ; il réussit à s'emparer de cet agitateur que l'on dirigea sur Tlemcen ; comme celui-ci cherchait à s'enfuir, il fut tué par les cavaliers d'escorte. La période active des labours calma enfin les haines ; les habitants d'Oudjda ne se voyant plus menacés chassèrent le cadî Boumedien ber Rokeuch le 14 décembre ; il se réfugia à Guefaït (1).

NOUVEAUX TROUBLES SUR LA FRONTIÈRE ALGÉRIENNE ;
LE GÉNÉRAL DE BEAUFORT CHATIE LES BENI SNASSEN EN 1856

Quand les labours furent terminés, l'agitation recommença ; il y eut toute une série de petits combats et de razzias, sans aucune affaire décisive. Le 27 janvier 1856, les Mehaïa et Oulad Ali ben Talha allèrent attaquer les Djaouna ; ils eurent d'abord le dessus, puis l'arrivée des Mezaour les obligea à reculer ; après le combat, ils retournèrent sur les chotts. El Hadj Mimoun convoqua alors un miad à Sefrou pour marcher contre les Oulad Ali ben Talha, il renonça ensuite à son projet.

A chaque instant, des querelles intestines provoquaient des prises d'armes chez les Beni Snassen ; El Hadj Mimoun n'arrivait pas toujours à être maître de la situation. Au milieu de toute cette anarchie, les voleurs se donnaient libre carrière ; le 12 février, neuf cavaliers des Bessara vinrent enlever des bœufs jusque sous les murs d'Oudjda. Les goums algériens durent circuler le long de la frontière pour assurer la sécurité, cela causa quelque émotion parmi les Beni Snassen. Le 20 mars, il y eut une escarmouche près d'Oudjda entre Oulad Ali ben Talha et Djaouna, ces derniers menacèrent les Beni Yala de représailles, prétextant qu'ils avaient aperçu quelques-uns d'entre eux avec leurs adversaires. Le caïd d'Oudjda fit néanmoins une tournée du 22 mars au 7 avril chez les Beni Yala et Zekara, il recueillit un millier de moutons ; quant aux autres tribus de la région, elles lui échappaient complètement. Sur ces entrefaites, les Mehaïa, qui avaient ramené leurs tentes à Tiouli pour les moissons, envoyèrent leur goum à Koudiet Abderrahman où les Angad se joignirent à eux. Les Beni

(1) (A. G. G.) R. sur événements politiques de la province d'Oran en 1855.
— (A. G. G.) GRAULLE. — (A. C. M.) R. M. juillet, août, sept. oct., nov.,
déc. 1855. — TOUHAMI OULD EMBAREK.

Snassen étaient soutenus par les Sedjâa et Beni bou Zeggou et les hostilités menaçaient de reprendre ; au bout de quelques jours, les marabouts réussirent pourtant à mettre la paix entre les deux partis.

Le 18 juillet, un miad fut tenu à Sefrou par les Beni Snassen pour régler en apparence des querelles locales, mais à la suite de cette réunion, présidée par El Hadj Mimoun, ils achetèrent de tous côtés des chevaux ; une certaine hostilité contre les Français se manifesta alors avec plus de netteté. La division entre les Beni Snassen s'accroissait toujours ; au mois d'août, les Oulad Mongar durent se réfugier sur le territoire de Nemours. Pendant ce temps, le marabout Mohammed el Mekki excitait les malfaiteurs qui violaient constamment la frontière. Une colonne française fut donc placée en observation à Ras Mouilah au mois d'octobre ; sa présence ramena le calme parmi les populations algériennes que les Marocains exhortaient à émigrer. Les Beni Snassen cessèrent momentanément leurs querelles pour se tenir prêts à faire face aux chrétiens (1).

Le 8 novembre 1856 (2), les Beni Snassen attaquèrent la colonne d'observation commandée par le général de Beaufort à son départ du Menaceb Kiss ; ils furent repoussés avec pertes jusque dans la montagne. Cette correction les calma et ils sollicitèrent l'intervention du caïd d'Oudjda pour obtenir un arrangement. El Hadj Mimoun, qui était resté à Aghbal après le combat, se rendit le 19 novembre à Oudjda accompagné d'une centaine de cavaliers, il s'entendit avec le caïd au sujet de cet arrangement et repartit le 22 en invitant ses cavaliers à rentrer chez eux (3).

Le pays jouit par la suite d'un peu de tranquillité. En décembre 1856, les Angad et Beni Snassen consentirent même à fournir un millier de chevaux à la mahalla de Mouley el Abbes, fils du Sultan, qui opérait à l'ouest de la Moulouya. Malgré cela, la sécurité resta précaire, car le fonctionnaire chérifien d'Oudjda n'avait aucun moyen de faire la police. Les émigrés n'hésitaient pas à aller commettre de nombreuses rapines sur le territoire

(1) (A. G. G.) GRAULLE. — (A. C. M.) R. M. fév., mars, avril, juillet, août, octobre 1856. — TOUHAMI OULD EMBAREK.

(2) Le 9, d'après Graulle, mais le rapport mensuel de Marnia indique la date du 8 novembre.

(3) (A. G. G.) GRAULLE. — (A. C. M.) R. M. nov. 1856.

algérien et El Mahdi ould Marnia essayait de reprendre le rôle joué auparavant par son frère El Moufok. Une tentative d'assassinat ayant été commise sur le commandant supérieur de Marnia dans la nuit du 11 au 12 mars 1857, les goums du cercle allèrent enlever au djorf el Akhdar les gens d'un douar qui avaient donné asile aux coupables. C'est dans le courant du même mois qu'El Hadj Mohammed Zaïmi fut libéré par le Sultan et rentra dans sa tribu chargé de présents ; il partagea le pouvoir avec El Hadj Mimoun et lui servit de conseil. Les Beni Snassen étaient en faveur auprès du Sultan. Au mois d'avril, leurs goums appuyèrent le caïd d'Oudjda qui alla rétablir l'ordre troublé entre les Beni Yala et les Zekara et leur infligea une amende. Au début de juillet, ce fonctionnaire fut moins heureux chez les Mehaïa, ceux-ci reconduisirent ses mokhazenis à coups de fusil jusque sous les remparts d'Oudjda ; les rebelles ne demandèrent leur pardon que lorsque le caïd eut réuni les contingents des tribus fidèles.

La présence du Makhzen à Oudjda n'impressionnait guère les maraudeurs, qui, à chaque instant, venaient commettre des assassinats jusque sous les portes de la ville ; le caïd n'arrivait jamais à en découvrir les auteurs. Chez les Beni Snassen, le retour d'El Hadj Mohammed Zaïmi, réclamé avec tant d'insistance par El Hadj Mimoun, fut l'occasion de nouvelles rivalités. Ce dernier, craignant de voir El Hadj Mohammed Zaïmi s'emparer d'une partie de l'autorité, se mit à intriguer contre lui, ce qui occasionna des rixes. Lorsque, dans le courant d'octobre, le caïd d'Oudjda voulut envoyer au Sultan le montant des impôts, les Beni Snassen refusèrent de fournir une escorte (1).

Des douars algériens des Achache avaient émigré au Maroc en novembre 1857, ils s'étaient réfugiés dans la plaine de Triffa et donnaient asile à plusieurs malfaiteurs dangereux. Pour faire cesser cette situation intolérable, le commandant supérieur de Marnia organisa une petite colonne avec un escadron de chasseurs d'Afrique, 110 spahis, 110 fantassins et 300 goumiers. Il quitta Marnia le 25 mars 1858, à 1 heure de l'après-midi, et laissa son infanterie à Sidi bou Djenane ; un escadron de chasseurs de

(1) (A. C. M.) R. M. déc. 1856, janv. fév., mars, avril, juillet, août, sept., oct., nov. déc. 1857.

Nemours devait se porter à sa rencontre dans la plaine de Triffa. Le 26, à 3 h. $\frac{1}{2}$ du matin, la colonne tomba sur les douars des Achache campés à l'oued Tazaghine et les razzia. Au retour, elle fut inquiétée par un assez grand nombre de cavaliers des Mezaouir et des Beni Snassen, qui ne cessèrent leur poursuite qu'à hauteur d'Aghbal. L'inertie et l'impuissance des autorités marocaines avaient rendu ce coup de main nécessaire, il produisit une assez vive effervescence chez les Beni Snassen. Une réunion, à laquelle assista le caïd d'Oudjda, fut tenue chez El Hadj Mimoun ; les plus fanatiques proposèrent de tomber sur les douars des Beni Ouacine. Les Beni Khaled ayant refusé de prendre part à l'agression, El Hadj Mimoun parvint à calmer les mécontents, en promettant de demander au Sultan l'autorisation d'attaquer les tribus algériennes (1).

Les tribus de la région d'Oudjda ne cessèrent pas de vivre en mésintelligence. En juin 1858, El Hadj Mimoun faillit entrer en lutte avec les Mehaïa, qui avaient, en 1857, enlevé aux Djaouna de nombreux moutons appartenant aux Beni Snassen et n'en avaient rendu qu'une partie. Une querelle éclata chez les Beni Snassen le 23 juillet 1858 et détourna l'attention d'El Hadj Mimoun ; avec le goug des Beni Ourimeche, il alla camper à Aïn-Sfa et rétablit l'ordre en infligeant de fortes amendes aux fractions qui s'étaient battues.

Dans la montagne, personne ne contestait plus la suprématie à El Hadj Mimoun, le caïd d'Oudjda dut également subir son influence. Ce dernier, appelé par le Sultan, quitta Oudjda le 9 octobre ; il avait l'ordre d'amener avec lui les principaux chefs des Beni Snassen, Angad et Mehaïa ; aucun d'eux ne consentit à le suivre. Kaddour ben Ghadi revint de Fez le 11 décembre, 100 réguliers l'accompagnaient. Aussitôt installé, il convoqua les chefs des Beni Snassen, Angad, Beni Yala et Zekara, tous obéirent immédiatement et lui apportèrent des cadeaux. Ce petit incident est caractéristique ; quand le caïd d'Oudjda paraissait abandonné par le Sultan, sa voix n'était plus entendue dans les tribus ; aussitôt qu'il revenait en faveur, la crainte d'une intervention des mahallas chérifiennes lui donnait provisoirement un semblant d'autorité (2).

(1) (A. C. M.) R. M. mars, avril 1858.

(2) (A. C. M.) R. M. juin, juillet, août, sept., oct., nov., déc. 1858.

LE GÉNÉRAL DE MARTIMPREY CONDUIT UNE EXPÉDITION CHEZ LES BENI SNASSEN EN 1859, EN REPRÉSAILLES D'AGRESSIONS COMMISES PAR LES MAROCAINS SUR LE TERRITOIRE ALGÉRIEN.

En 1859, la campagne d'Italie entraîna la réduction des effectifs stationnés dans la province d'Oran et, comme conséquence, la recrudescence du brigandage des deux côtés de la frontière algéro-marocaine. Les populations du Maroc furent immédiatement travaillées par les sectes religieuses, qui interprétèrent de façon malveillante le départ des troupes françaises pour l'Italie ; on répandit le bruit que la France n'avait plus de soldats et que le temps était venu d'expulser les chrétiens d'Algérie. Les tribus de la région d'Oudjda accueillirent favorablement ces insinuations et se livrèrent à des actes hostiles. Les Sedjâa, aidés des Mehaïa et des Beni Guil, allèrent razzier les Hamyane sur les chotts. Dans les cercles de Marnia et de Nemours, les attaques se succédèrent en augmentant de fréquence et d'audace. Deux fractions des Mehaïa dressèrent leurs tentes sur la frontière, au djorf el Baroud et à Kerkour Sidi Hamza, de là elles envoyèrent leurs immenses troupeaux commettre des dégâts sur les parcours des tribus algériennes. Aux goums de ces tribus qui les surveillaient, les Marocains dirent d'un air narquois qu'il ne restait pas plus de soldats à Oran qu'à Marnia, puisqu'ils étaient à cheval sur la frontière et que l'on n'osait pas les expulser. Ce ne fut qu'à l'arrivée des escadrons de cavalerie régulière, que les Mehaïa se décidèrent à se retirer vers Tinialine et le djorf el Akhdar, le long de l'oued Isly.

La propagande anti-française était conduite par les agents des confréries des Kerzazia et Taïbia. Un de leurs affiliés, ancien maître d'école à Kerzaz, s'en vint prêcher la guerre sainte sur la frontière ; il était patronné par des lettres du chef de l'ordre des Taïbia, le chérif d'Ouezzan. Il se donna comme le *moul es sâa*, le maître de l'heure, on l'appela le *sultan Mohammed ben Abdallah* ; les Beni Snassen, Angad, Mehaïa, ainsi que le caïd d'Oudjda allaient se ranger sous sa bannière. La mort du sultan Mouley Abderrahman devait encore compliquer la situation (1), car les plus excités espéraient que son fils, Mouley

(1) Mouley Abderrahman est mort le 29 août 1859.

Mohammed, le vaincu d'Isly, saisisait l'occasion pour prendre sa revanche (1).

Au commencement du mois d'août, les Mehaïa et les Oulad el Abbes et Oulad Ali ben Talha des Angad envahirent le territoire algérien, saccageant tout ce qui se trouvait à leur portée ; les cavaliers des tribus furent obligés de faire des patrouilles pour empêcher leurs déprédations. Le 10 août, une patrouille de 30 cavaliers des Beni bou Saïd rencontra le matin, vers Toumiet, des campements des Oulad Ali ben Talha, Oulad el Abbes et Djaouna ; elle leur enjoignit de repasser la frontière. Au lieu d'obéir, environ 80 cavaliers marocains et autant de piétons tombèrent sur les Beni bou Saïd, qui furent vivement ramenés pendant près de huit kilomètres. Le khalifa de la tribu s'empressa d'aller rendre compte à Marnia et, en passant au caravansérail de Sidi Zaher, il invita les charretiers faisant les transports des mines de Gar Rouban à se mettre à l'abri à l'intérieur du bordj avec leurs voitures. Ceux-ci ne tinrent aucun compte de la recommandation et se mirent en route ; les cavaliers marocains ayant donné la chasse à la patrouille les aperçurent, ils se jetèrent sur les charrettes et enlevèrent huit mulets ; les conducteurs prirent la fuite, l'un d'eux fut néanmoins blessé.

Le commandant supérieur de Marnia se rendit le soir même sur les lieux avec un peloton de cavalerie ; il ne trouva personne, à son approche les Marocains s'étaient retirés à l'ouest de la frontière avec leurs douars. Le 12 août, un convoi, comprenant huit charrettes et vingt conducteurs européens, fut attaqué de nouveau par une trentaine de cavaliers des Angad et Mehaïa, à quatre kilomètres au sud de Sidi Zaher ; deux européens furent tués et un troisième grièvement blessé. Deux cents hommes du goum des Beni bou Saïd se trouvaient à Sidi Zaher ; au bruit de la fusillade ils montèrent à cheval et se lancèrent sur les traces des assaillants sans parvenir à les rejoindre. Un autre parti de cavaliers marocains se jeta le même jour sur un poste de quatre indigènes de garde, qu'il garrotta après avoir pillé le poste. Les jardins des Beni bou Saïd furent en outre dévastés par les pillards.

A la suite de ces attentats, des mesures de sécurité furent immédiatement prises dans le cercle de Marnia. Le 15 août,

(1) (A. D. O.) R. sur événements politiques de la province d'Oran en 1859. — (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen, des 8, 11, 12, 13 juillet 1859. — *Revue d'histoire*, fév. 1908, p. 272. — *Akhbar* du 3 sept. 1859.

un bataillon de tirailleurs était réparti entre Sidi Zaher, Zouïa et Gar Rouban ; un peloton de spahis se trouvait à Sidi Zaher ; les escadrons de smala se tenaient prêts à marcher et il y avait en réserve, à Marnia, trois compagnies d'infanterie et un escadron de chasseurs de France. Les goums étaient échelonnés sur la frontière. Il fut interdit aux charretiers de voyager de nuit et l'on escorta leurs convois. A ce moment, tous les Angad étaient campés autour de Sidi Yahia avec une partie des Mehaïa ; l'autre partie se tenait sur l'oued Bou Naïm. Les autres tribus marocaines n'avaient pas bougé.

Malgré toutes les précautions, les Marocains ne cessèrent pas leurs entreprises ; dans la nuit du 16 août, ils assaillirent un douar et, dans celle du 22, ils enlevèrent trois chevaux aux spahis de la smala de Sidi Medjahed. Les Beni bou Saïd avaient, il est vrai, après les premières agressions, saisi quarante chameaux aux Angad. Pendant ce temps, quelques troupes de renfort avaient été expédiées à Marnia. Un miad des Angad et Mehaïa s'était réuni à Sidi Zaher sur la convocation du général Thomas ; les délégués avaient accepté de verser, dans un délai de huit jours, une certaine somme à titre de réparation pour leurs agressions. Le caïd Boubekour, des Mehaïa, paraissait disposé à payer au jour fixé, mais quelques chefs des Angad avaient été de suite déclarer au caïd d'Oudjda qu'ils étaient bien décidés à ne pas s'exécuter. Le 22 août, le commandant supérieur de Marnia informa les chefs marocains, qu'en raison de la bonne volonté mise par eux à venir à Sidi Zaher, le général commandant la subdivision de Tlemcen réduirait volontiers de beaucoup l'amende ; ces avances restèrent sans résultat.

L'orage grondait ; le pseudo-sultan Mohammed ben Abdallah était établi à Cherâa, il avait écrit à tous les chefs marocains de se rassembler autour de lui. Il fut même question d'une attaque de Marnia dans la nuit du 24 au 25 août ; le caïd d'Oudjda, qui correspondait avec l'agitateur, protestait néanmoins auprès des Français de ses sentiments pacifiques. Les Mehaïa continuaient leurs empiètements au milieu des tribus algériennes ; le caïd d'Oudjda donna une approbation tacite à leurs agissements en venant, le 23 août, avec 30 réguliers, recevoir la diffa dans un de leurs douars installé à l'est de la frontière. Le 27 août, les caïds des Angad et des Mehaïa n'avaient pas encore versé l'amende ; ils ne cachaient d'ailleurs pas qu'ils étaient bien

résolus à refuser cette satisfaction aux Français, malgré l'offre de nouvelles facilités de payement (1).

La situation s'aggrava rapidement. Des Mehaïa s'emparèrent des silos des Achache et, le 29 août, le commandant supérieur de Nemours, en transmettant cette nouvelle à celui de Marnia, lui demanda de tenter, si possible, avec ses forces, un coup de main sur les agresseurs. Ce dernier ne put pas quitter son territoire, les Angad avaient en effet occupé les jardins dévastés des Beni bou Saïd et, le lendemain, les Mehaïa manifestèrent l'intention d'enlever les silos de Sidi Aziz. Le 30 août au soir, le caïd d'Oudjda renvoya pourtant à Marnia cinq des mulets volés aux charretiers de Gar Rouban, rien ne faisait donc présager un danger imminent.

Le 31, le commandant Bachelier, commandant supérieur du cercle de Marnia, sortit de la redoute à 6 heures du matin avec 200 chevaux du 1^{er} chasseurs et des spahis et 300 chevaux du goum, afin d'aller faire une reconnaissance dans la plaine et voir si les Marocains l'avaient évacuée. Le caïd des Beni bou Saïd devait quitter Zouïa pour venir à sa rencontre. En arrivant à Ras Mouilah, le commandant entendit une fusillade du côté de Zouïa et s'y dirigea au trot ; il trouva les Beni bou Saïd aux prises avec les Angad, qu'il fit repousser par son goum. Comme il revenait sur Sidi Zaher, sa colonne couverte à l'arrière-garde par le goum déployé en tirailleurs, il fut attaqué à l'improviste par un goum d'environ 1.200 cavaliers des Mehaïa, Sedjâa, Beni Snassen et réguliers du Makhzen, commandés par Mohammed ben Abdallah, qu'accompagnaient le caïd d'Oudjda et El Hadj Mimoun, le chef des Beni Snassen. Les Marocains se ruèrent sur le flanc gauche des Français, en criant : « Voilà le Sultan ! » Il se produisit aussitôt une panique parmi les goums algériens, qui entraînèrent les cavaliers réguliers dans leur fuite. Les officiers ne parvinrent à reformer leurs pelotons que vers Sidi Zaher ; sur une contre-attaque, les Marocains disparurent. Les Français avaient perdu 17 tués, 2 blessés, 11 disparus ; les têtes des tués furent portées triomphalement dans les rues d'Oudjda. Cette malheureuse affaire reçut le nom de *journée des éperons*. En se retirant, une trentaine des assaillants surprisent, près de Zouïa, quelques

(1) (A. D. O.) Faits et nouvelles politiques d'août 1859. — (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 10, 12, 14, 15, 20, 22, 25 et 27 août 1859.

voltigeurs en corvée d'eau ; deux furent tués ainsi qu'un ouvrier et un enfant, trois furent blessés et un enlevé. Dans la même journée, des maraudeurs marocains massacrèrent un européen près de Gar Rouban et en tuèrent deux autres entre Rouban et Zoubia ; d'autres rôdeurs enlevèrent, la nuit, en plein camp, le cheval du commandant Lecoq, qui gardait avec un bataillon la redoute de Sidi Zaher (1).

Le 1^{er} septembre, Mohammed ben Abdallah revint à la charge avec 2.000 cavaliers et 1.000 fantassins ; il bloqua Sidi Zaher. Le poste comprenait un caravansérail en construction et un petit redan en terre. Après l'affaire de la veille, le commandant Lecoq s'attendait à une attaque ; aussi, vers 11 heures du matin, avait-il fait occuper leurs postes de combat à ses 198 hommes. Entre 2 et 3 heures de l'après-midi, on lui signala l'arrivée d'un gros nuage de poussière venant de la direction d'Oudjda. Dès que les Marocains furent à portée, le feu s'engagea après que l'on eut fait rentrer les petits postes. Les soldats français n'avaient que 60 cartouches par homme ; les meilleurs tireurs furent donc embusqués en avant pour ne tirer qu'à coup sûr, mais à chaque instant le nombre des assaillants grossissait ; une charge impétueuse les repoussa jusqu'à 600 mètres. Les Français s'installèrent en embuscade sur le terrain conquis et continuèrent un feu réglé jusqu'au coucher du soleil. Aussitôt qu'il fut informé de ces événements, le commandant Bachelier quitta Marnia avec trois escadrons et deux compagnies ; il donna l'ordre à un bataillon de zouaves, campé sur la Tafna, d'aller au secours de Sidi Zaher. L'arrivée du commandant Bachelier fit reculer les Marocains ; la garnison de Sidi Zaher, qui n'avait perdu qu'un tué, fut dégagée vers 9 ou 10 heures du soir.

Le 2 septembre, un autre goum marocain alla assaillir un village des Mâaziz et un autre des Djebala, il incendia tout sur son passage ; le 3, des Marocains pillèrent les silos de Sidi Aziz. Mohammed ben Abdallah avait déchaîné la guerre sainte et la frontière algérienne était devenue la proie de ses bandes (2).

(1) (A. D. O.) Faits et nouvelles politiques d'août 1859. — (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 29, 30 août, 1^{er} sept. 1859. — *Revue d'histoire*, fév. 1908, pp. 273, 342, 343, mars 1908, p. 466.

(2) (A. D. O.) Faits et nouvelles politiques d'août 1859. — (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen du 1^{er} sept. 1859. — *Revue d'histoire*, fév. 1908, pp. 273, 313 à 315.

Les régiments détachés à l'armée d'Italie n'étaient encore rentrés qu'en partie en Algérie ; des troupes furent néanmoins dirigées par terre à Marnia et par la voie de mer à Nemours, car les effectifs y étaient insuffisants pour résister aux tribus marocaines coalisées. Le général Thomas, commandant la subdivision de Tlemcen, concentra une colonne à Ras Mouilah, pendant que le commandant Beauprêtre, commandant supérieur du cercle de Nemours, allait prendre position sur l'oued Tiouli.

Le 10 septembre, Mohammed ben Abdallah se jeta sur le camp de Tiouli avec 6.000 ou 7.000 cavaliers et fantassins des Angad, Mehaïa et Beni Snassen ; ses contingents s'approchèrent successivement pendant la nuit à deux kilomètres environ des Français. Le 11, à la pointe du jour, les cavaliers marocains cherchèrent à tourner le camp, en même temps que 4.000 fantassins descendaient du Kerkour. Le commandant Beauprêtre les fit charger par sa cavalerie, pendant que l'infanterie les fusillait. Les Marocains, culbutés, abandonnèrent tous leurs bagages ; la cavalerie française les poursuivit sur une dizaine de kilomètres, ses chevaux étant rendus, elle s'arrêta vers 10 heures ; les Marocains fuyaient dans la direction du Kiss sous la protection de leurs piétons. L'ennemi laissa une vingtaine de cadavres sur le terrain ; les Français eurent 2 tués et 3 blessés. Ce combat anéantit le prestige du faux sultan et le territoire algérien se trouva dégagé.

Le général Walsin Esterhazy, commandant la division d'Oran, alla s'installer à Tlemcen afin de surveiller les événements et presser l'arrivée des troupes ; les régiments rentrant d'Italie étaient aussitôt dirigés sur la frontière. Le général de Martimprey, nommé commandant supérieur des forces de terre et de mer d'Algérie, arriva à Alger le 21 septembre ; il se mit de suite en mesure de châtier les tribus marocaines de la région d'Oudjda, en commençant par la plus importante, celle des Beni Snassen (1).

Deux colonnes légères furent formées d'urgence pour disperser les contingents des Mehaïa, Angad, Beni Yala, Beni bou Zeggou et Sedjâa rassemblés vers Sidi Djilali, au sud des montagnes des Beni Snous. La première, sous le général Durieu, fut constituée à Sebdou, elle compre-

(1) (A. D. O.) Faits et nouvelles politiques d'août 1859. — (A. D. O.) R. sur événements politiques de la province d'Oran en 1859. — *Revue d'histoire* fév. 1908, pp. 274, 315 à 317. — DERRÉCAGAI, pp. 85, 86. — *Akhbar* des 13 et 16 sept. 1859.

nait huit compagnies, trois escadrons et des goums ; la seconde, sous le commandement du commandant de Colomb, se forma à Ben Khelil, elle comprenait une compagnie et des goums. Ces deux colonnes trouvèrent le pays vide, les Marocains s'étaient retirés en arrière de la frontière.

Le général de Martimprey organisa sur l'oued Kiss le corps expéditionnaire des Beni Snassen dont il devait prendre le commandement. A cet effet, il envoya des renforts au général Thomas, auquel il prescrivit de s'installer au lieu dit Hafir, en face d'Aghbal où les Beni Snassen étaient réunis depuis plus d'un mois, et d'y construire une redoute destinée à servir de *biscuitville*. La première division se concentra en ce point, tandis que la deuxième se formait sur l'oued Mouilah. Le 6 octobre, un ordre du jour apprit aux troupes qu'elles allaient châtier les Marocains. Le choléra fit son apparition dans les camps le 11 octobre et ne tarda pas à y causer de grands ravages ; il avait été apporté des hôpitaux d'Oran par les ambulances d'Aïn Temouchent et de Marnia. Le corps expéditionnaire des Beni Snassen comprenait deux divisions d'infanterie, la première commandée par le général Walsin Esterhazy, la deuxième par le général Yusuf, et une division de cavalerie sous les ordres du général Desvaux ; soit, au total 19 bataillons, 17 escadrons et 16 pièces formant un effectif de 566 officiers, 14.777 hommes et 4.807 animaux.

Les Beni Snassen et les gens d'Oudjda furent effrayés des préparatifs qui se faisaient contre eux, ils cherchèrent à entrer en pourparlers ; leurs envoyés furent éconduits et les lettres déchirées. Le 16 octobre la deuxième division se porta sur Hafir, où devait se rassembler la colonne, elle y arriva le 17 par une chaleur accablante. La redoute était devenue un véritable dépôt de cholériques. Les Beni Snassen étaient également atteints par le fléau ; quelques instants avant l'arrivée de la deuxième division, ils avaient tenté une attaque sur la redoute et avaient été repoussés. L'épidémie ne faisait qu'augmenter d'intensité, beaucoup de soldats étaient démoralisés, certains s'étendaient à terre et ne se relevaient plus. Les mulets du train passaient le matin devant les tentes, les conducteurs chargeaient les morts étendus devant chacune d'elles et allaient les porter dans d'immenses tranchées ; le spectacle était poignant et lugubre. Il fallait sortir au plus tôt de cette triste situation.

La première division et une partie de la cavalerie

s'ébranlèrent, le 21 octobre, pour aller bivouaquer à Djeraoua, de nombreux contingents des Beni Snassen garnirent les hauteurs sans oser attaquer ; les différentes fractions restèrent d'ailleurs sur leurs territoires respectifs pour les défendre. El Hadj Mimoun adressa un dernier appel aux tribus alliées ; quelques Kebdana, Beni bou Zeggou et des gens du sud de l'Angad furent les seuls à y répondre. Le 22, la première division gagna Berkane, elle y arriva à une heure de l'après-midi ; les Beni Snassen avaient détruit leurs meules de paille, ils vinrent tirer quelques coups de fusil sur les avant-postes dans la soirée.

Le 23, le général Deligny, avec trois bataillons et deux obusiers de montagne de la première division, fit sans incident une reconnaissance offensive vers le col de Taforalt. En son absence, le camp de Berkane fut attaqué par des contingents venus en se glissant dans le ravin de Tazaghine, quelques bons tireurs embusqués les repoussèrent, leur faisant perdre une quinzaine d'hommes ; les Français eurent un tué et quatre blessés, dont deux officiers.

Aussitôt que la première division se fut mise en mouvement, le choléra y diminua de violence. Pendant ce temps, la deuxième division établie à Hafir était décimée ; Yusuf luttait contre le mal en faisant chanter ses soldats le soir devant les tentes afin de les distraire.

La deuxième division se porta à son tour sur Berkane le 24, elle y arriva dans la même journée en essayant simplement quelques coups de fusil sur ses flancs.

L'armée entière étant réunie à Berkane, elle commença en ce point la construction d'une redoute et se prépara à donner l'assaut à la montagne des Beni Snassen. Cet effort devait lui être salutaire et amener la disparition du choléra, qui fit de si nombreuses victimes parmi les troupes françaises au cours de cette campagne. Du 13 octobre au 9 novembre, il y eut 2.393 morts. La maladie sévit avec le plus de violence dans la période du 20 au 29 octobre, dans la seule journée du 20 octobre il mourut 469 hommes dans les divers camps (1).

Le 27 octobre, la division de cavalerie quitta le camp de Berkane, dans la matinée, pour opérer une diversion le long

(1) (A. D. O.) Faits et nouvelles politiques de novembre 1859. — *Revue d'histoire*, fév. 1908, pp. 276, 282, 283, mars 1908, pp. 431, 433 à 439, mai 1908, p. 299. — TRUMELET. — *Le général Yusuf*, T. II, pp. 254 à 260, 263, 264. — DERRÉCAGAIX, pp. 87 à 96.

des dernières pentes des montagnes des Beni Ourimeche en s'avancant jusqu'à la kasba de Bou Gheriba. A 9 heures, les deux divisions d'infanterie se mirent en marche dans la direction de Taforalt; vers midi elles étaient au pied des hauteurs (Pl. XXXII, fig. 1). Le col de Taforalt est d'un abord difficile, le sentier qui en permet l'accès direct s'élève sur une croupe fort raide ; à gauche, le col est dominé par les escarpements inaccessibles du djebel Zebboudja ; à sa droite se dresse le djebel Mesret aux pentes abruptes.

Afin de parer aux inconvénients d'une attaque de front, il avait été décidé qu'une division tournerait le col à l'Ouest, par l'oued sur lequel se trouvent les villages et les vergers des Ahel Tagma. La première division reçut l'ordre de marcher droit sur le col de Taforalt ; en tête, la brigade d'attaque était commandée par le général Deligny. La deuxième division, dont la brigade d'attaque était aux ordres du colonel Archinard, eut pour objectif les villages des Ahel Tagma.

Après avoir enlevé une petite barricade dressée par les Beni Snassen en travers du Teniet Sidi Abdallah et dont on voit encore les vestiges, les colonnes d'attaque commencèrent à 2 heures l'ascension de la montagne ; les villages paraissaient fortement occupés. Un feu assez vif s'engagea de suite, mais n'arrêta pas la progression des troupes françaises qui combattirent sans interruption jusqu'au soir. Les Beni Snassen tiraient de trop loin ; la carabine dont étaient armés les Français leur donnait une supériorité marquée, à laquelle venait encore s'ajouter l'action de l'artillerie.

La brigade Archinard éprouva néanmoins de grandes difficultés pour remonter la vallée de l'oued Tagma ; les pentes rapides étaient coupées de ravins profonds, les villages étaient entourés d'arbres et d'épaisses haies de cactus, sur chaque sentier il y avait des embuscades derrière des murs en pierres sèches ou des abattis. Les troupes avancèrent péniblement, il fallut enlever les vergers pied à pied ; les villages étaient heureusement mal défendus. A la tombée de la nuit, le colonel Archinard parvint enfin aux grottes creusées dans les escarpements sur lesquels se dresse la zaouïa d'Aounout. Le plus difficile était fait de ce côté, mais les soldats exténués se couchaient à terre, on parlait de bivouaquer sur place.

A gauche, le général Deligny était arrivé à refouler les

montagnards qui occupaient le sentier du col ; vers quatre heures et demie, il était près d'atteindre au but, lorsque les Beni Snassen firent rouler sur la colonne d'énormes blocs de rocher. Le général Walsin Esterhazy faillit être écrasé ; l'artillerie dut dégager les sommets d'où étaient lancés ces blocs. Au moment où le colonel Archinard venait d'arriver aux grottes d'Aounout, le général Deligny occupait enfin avec ses troupes le col de Taforalt.

Dans la brigade Archinard, on encouragea les hommes à reprendre la marche après une demi-heure de repos, les chasseurs à pied du lieutenant Edon donnèrent l'exemple. Des feux furent allumés pour jalonner la route à suivre. La brigade Archinard atteignit, à sept heures du soir, le col situé entre les djebels Mesret et Sidi Ali ou Saïd, elle y bivouaqua. Les Français avaient eu 5 tués et 39 blessés. Le 28 octobre, la brigade de réserve de la division Yusuf rejoignit avec le convoi ; les deux divisions firent leur jonction à Aïn Taforalt où elles installèrent leur camp (1).

Les Beni Snassen croyaient leurs montagnes inviolables, l'enlèvement du col de Taforalt les consterna. Le 28 octobre, ils firent de timides démarches en vue d'obtenir l'aman. El Hadj Mimoun écrivit au général de Martimprey la lettre suivante :

Pendant le règne de Mouley Abderrahman, j'ai toujours continué à respecter les clauses du traité et cherché à empêcher le désordre. Il en a été ainsi jusqu'à ce jour et je pense que vous le reconnaissez.

Nous venons vous prier de nous accorder le pardon, car nous savons que des hommes comme vous l'accordent.

Salut ! Veuillez nous faire connaître ce que vous désirez (2).

La réponse du général ne se fit pas attendre, elle posait les conditions mises au pardon des Beni Snassen. Il est utile de la citer en entier :

Le maréchal (3) a déjà reçu ta lettre par laquelle tu lui demandes le pardon. Il m'a chargé de t'informer qu'il n'était

(1) (A. D. O.) Faits et nouvelles politiques de novembre 1859. — *Revue d'histoire*, mars 1908, pp. 441 à 450. — DERRÉCAGNAX, pp. 97 à 101. — *Akhbar* du 15 nov. 1857. — Trad. loc.

(2) (A. D. O.) En tête de la traduction figure la mention : « 1^{re} lettre — le 28 ».

(3) De Martimprey n'était pas maréchal, mais il a sans doute paru préférable de lui donner ce titre dans la correspondance arabe.

venu ici, ni pour une question de frontière ni pour une question de soumission, mais bien pour la réparation des griefs dont les Beni Snassen se sont rendus coupables envers nous.

Cette réparation doit s'exécuter de la manière suivante :

Nous estimons que votre montagne peut lever 12.000 fusils chacun d'eux payera 25 douros.

Jusqu'à ce que ce paiement soit complet, le maréchal exige que des otages, pris parmi les principaux du pays, restent entre nos mains.

Ces conditions de paiement accomplies entièrement, le maréchal vous rendra ces otages et fera évacuer les forts qu'il a construits à Menaceb Kiss et à Chaïb ou Amar (1).

Si vous acceptez ces conditions, vous devez nous en informer aujourd'hui même en vous rendant ici de votre personne, faute de quoi, après-demain, s'il plaît à Dieu, le maréchal sera chez vous avec son armée victorieuse. (Cet écrit vous servira de lettre d'aman pour rentrer dans le camp) (2).

Il y avait évidemment tout intérêt à traiter directement avec le chef des Beni Snassen, qui représentait la seule autorité de fait du pays, plutôt qu'avec les représentants des différentes fractions. Le 29, El Hadj Mimoun adressa un nouveau message au général (3), il reniait le faux sultan Mohammed ben Abdallah et prétendait avoir fait tous ses efforts pour empêcher les tribus de le suivre, il annonçait en même temps qu'il avait convoqué les notables des Beni Snassen et que le lendemain, de bonne heure, il ferait connaître le résultat obtenu. Le même jour, le général fit informer El Hadj Mimoun qu'il donnait son approbation à la réunion et que le gouvernement français n'avait qu'une parole. El Hadj Mimoun envoya enfin dans la soirée au commandant du corps expéditionnaire quatre notables pour régler les conditions de l'aman en son nom. Le 30 octobre dans la matinée, le chef des Beni Snassen, accompagné d'une vingtaine des principaux notables, se présenta au camp français ; il accepta toutes les conditions posées, les otages remis séance tenante furent dirigés

(1) La redoute de Chaïb ou Amar est celle de Berkane.

(2) (A. D. O.). — La traduction ne porte pas de date, mais la suite de la correspondance établit que cette lettre est du 28.

(3) (A. D. O.) La traduction ne porte pas de date, mais tout fait présumer que cette lettre est du 29.

sur Tlemcen (1). L'exécution des autres clauses ne commença que les jours suivants; le montant total de l'amende s'élevait à 1.200.000 francs.

Le coup qui venait de frapper les Beni Snassen eut un grand retentissement. Les habitants d'Oudjda avaient déjà écrit pour solliciter l'aman, il leur avait été répondu de ne pas abandonner leurs maisons, la France ne faisant pas la guerre au gouvernement marocain, mais seulement aux populations hostiles. Une députation des notables se présenta au général à la fin d'octobre, la lettre qu'ils lui firent tenir était humble et craintive (2). Le général accorda

(1) Le 1^{er} décembre, il y avait 13 otages des Beni Snassen détenus à Tlemcen : 4 des Beni Attigue, 1 des Beni Ourimeche, 2 des Beni Mengouch et 6 des Beni Khaled. — (A. D. O.) Etat des otages détenus à Tlemcen le 1^{er} décembre 1859.

(2) « Louanges à Dieu !

« A l'illustre personne, magnanime, agréable et bonne, la Seigneurie du très honorable, le très élevé Sultan dont le cœur doux est plein de bonté, Monsieur le Maréchal de Martimprey, commandant les troupes françaises de la ville d'Alger et toutes ses dépendances, soit : villes, villages, Maures et Arabes, que le salut complet soit sur vous accompagné de la miséricorde divine.

« Celle-ci est la répétition de la lettre que nous vous avons adressé il y a déjà quelque temps, par laquelle nous avons sollicité de Votre Excellence une réponse qui pouvait tranquilliser nos esprits, car nous étions persuadés de votre humanité, de votre justice et de votre grande sagesse, telle est l'habitude des souverains comme vous, Dieu vous comble de son bien.

« Nous désirons aujourd'hui que vous ayez l'extrême bonté de nous accorder l'aman, afin que le pauvre, le riche et le noble puissent être rassurés.

« Les habitants de cette ville sont des gens faibles et ne demandent que la conservation de la paix et de la tranquillité. Nous espérons que votre présence dans le pays le rendra heureux, parce que vous êtes des souverains justes et miséricordieux.

« Nous avons appris que vous étiez campé au centre des montagnes des Beni Snassen, à Aïn Tefoughalet, limite entre les Beni Attigue et les Beni Ourimeche, dont les habitants ont été sévèrement châtiés par vous. Par conséquent nous vous prions de vouloir bien nous accorder un nouvel aman à toute la ville.

« Nous avons suivi le conseil que vous nous aviez donné dans votre lettre et nous n'avons pas abandonné nos propriétés, parce que votre conseil était juste et loyal à notre égard et c'est dans notre intérêt.

« Celui-ci est le devoir des voisins qui se doivent du respect réciproque et surtout nous qui sommes pauvres et faibles.

« Nous n'avons espoir qu'en l'Être suprême et en notre Sultan (que Dieu le protège) et ceci par considération des deux gouvernements.

« Nous vous avons écrit quel était l'ancien traité. Nous attendons votre réponse. Salut.

« 2 de Rebia et Tani 1276 (29 octobre 1859). De la part des notables d'Oudjdah. » (A. D. O.)

l'aman, mais comme la ville d'Oudjda avait servi de refuge aux malfaiteurs, qui y écoulaient le produit de leurs vols en territoire algérien, il imposa aux habitants une contribution de guerre. Le caïd d'Oudjda avait également essayé à plusieurs reprises d'entrer en conversation avec les Français ; le matin du 1^{er} novembre, deux de ses cavaliers se présentèrent encore au camp, ils furent chassés. Pendant que les négociations se poursuivaient, les soldats aménageaient les pistes descendant sur l'Angad par où devait passer l'armée, ils construisaient aussi une pyramide destinée à commémorer l'occupation du massif des Beni Snassen. Le 2 novembre, un prétendant au trône du Maroc, petit-fils du sultan Mouley Slimane, vint au camp français et y fut reçu avec honneur, mais on se refusa à engager avec lui aucune conversation politique (1).

Les Mehaïa et Angad n'avaient pas quitté la plaine, où les avait rejetés le général Durrieu qui se tenait à Sidi Djilali. Le général Desvaux, avec toute la cavalerie et quatre bataillons sans sacs, quitta Taforalt, le 3 novembre à six heures du soir, et alla camper à El Aïoun Sidi Mellouk. Le restant de l'armée descendit sur Sidi Bou Houria, le 4 à six heures et demie du matin, pour se porter le 5 sur les Zekara. Lorsque le gros arriva chez les Oulad Mhammed (Zekara), il fut rejoint par la cavalerie qui avait déjà fouillé les pentes de la montagne et refoulé vers le Sud les populations qui s'y trouvaient. La colonne du général Durrieu, ayant été avisée à temps de ce mouvement, avait fait une marche forcée pour leur fermer la retraite; elle atteignit l'émigration au Foug Bezzouz, dans la matinée du 5, et enleva des tentes appartenant aux Oulad Abid, Nehariine et Oulad Kari des Mehaïa, Oulad Ali ben Talha, Oulad el Abbes, Djaouna et Beni Hassane des Angad. Les Marocains perdirent 250 tués, 30.000 moutons et plus de 2.000 chameaux. A la suite de cette affaire, les Angad, Mehaïa et Beni Yala demandèrent l'aman ; Si Hamza, le marabout de Guefaït, s'entremît en leur faveur. L'aman fut accordé contre le versement d'une somme de 40.000 francs pour les Angad et Mehaïa des fractions désignées ci-dessus et

(1) (A. D. O.) Faits et nouvelles politiques de nov. 1859. — (A. D. O.) Deux lettres à El Hadj Mimoun et trois de ce personnage. — (A. D. O.) Lettre des notables d'Oudjda du 29 oct. 1859. — *Revue d'histoire*, mars 1908, pp. 451, 455, 456, 473, 474. — *Akhbar* du 15 nov. 1859.

de 30.000 francs pour les Beni Yala ; tous durent remettre des otages (1).

De son côté le commandant de Colomb avait razié les Beni Guil, le 3 novembre, dans le sud de Berguent.

Le plus grand nombre des Mehaïa se tenaient encore à l'écart ; ils étaient réfugiés dans la Gâadet el Grâa, vers Debdou. Le caïd d'Oudjda, Kaddour ben Ghadi, vint se présenter au maréchal au camp des Oulad Mhammed (2), il fut immédiatement arrêté ; dans la nuit, on le dirigea sur Nemours, d'où il fut expédié à Tanger afin d'être remis entre les mains des agents du gouvernement marocain.

Le corps expéditionnaire alla camper le 7 novembre à Metlili, le 8 à Sidi-Moussa et le 9 sur le champ de bataille d'Isly ; le général fit élever deux pyramides en pierres, dont une à l'emplacement où avait couché le maréchal Bugeaud le soir de la bataille ; les soldats firent une fête de nuit. Le 10, l'armée campa enfin à Sidi Yahia, à côté d'Oudjda. Le général avait eu soin d'envoyer en avant le caïd des Beni Ouacine pour rassurer la population. Celle-ci n'avait pas encore complété l'amende dont elle avait été frappée ; le commandant du corps expéditionnaire, se rendant compte de l'état d'abandon et d'anarchie dans lequel se trouvait la ville, réduisit le chiffre primitivement fixé. D'après les traditions locales, les habitants n'auraient remis que 100 mulets ; le général Derrécagaix dit au contraire qu'ils auraient versé sur le champ 100.000 francs, en grande partie dans des sacs contenant des pièces françaises de 0 fr. 20, amassées depuis longtemps par les juifs marocains qui en faisaient un commerce lucratif. Il est pourtant certain que les gens d'Oudjda effectuèrent encore plus tard des versements à la commission de Marnia (3). Les troupes françaises ne pénétrèrent pas dans Oudjda,

(1) Le 1^{er} décembre 1859, 16 otages des Beni Yala et 15 des Angad (3 des Oulad Ali ben Talha, 3 des Oulad el Abbes, 3 des Oulad Ahmed ben Brahim, 3 des Beni Hassane, 2 des Mezaouir et 1 des Oulad Azouz) étaient détenus à Tlemcen. — (A. D. O.) Etat des otages détenus à Tlemcen le 1^{er} décembre 1859.

(2) Suivant le rapport « Faits et nouvelles politiques de nov. 1859 » (A. D. O.) D'après la *Revue d'histoire*, le caïd d'Oudjda n'aurait été arrêté que le 10 à Sidi Yahia, d'autres documents disent que cette arrestation a été opérée le 9 sur l'Isly. J'ai eu devoir m'en tenir de préférence à la version du service chargé spécialement de la politique.

(3) Dans L. C. sup. à Sub. Tlemcen du 30 nov. 1859 (A. C. M.), Oudjda figure notamment pour 1.400 francs sur la liste des sommes versées à la Commission de Marnia.

des gardes furent mises aux portes; le général accompagné de sa suite fit l'ascension du minaret de la grande mosquée. Le 11 novembre, l'armée repassa la frontière et fut licenciée ; un petit corps d'observation resta sur la Tafna aux ordres du général Deligny, commandant la subdivision de Tlemcen (1).

Les Zekara firent demander l'aman au général Deligny par le marabout Si Hamza de Guefaït, qui se présenta au camp de Sidi Zaher suivi de deux notables de cette tribu, le 12 novembre ; ils durent livrer 10 otages (2) et payer une contribution de 30.000 francs. Il restait encore un grand nombre de douars des Mehaïa ayant échappé à la répression. Au début de décembre, ils firent demander les conditions de leur soumission au général Deligny ; celui-ci leur répondit :

Déménagez, marchez et les douars des cheiks en tête.

Les douars s'établiront à El Aricha, la tribu en entier entre ce point et Mengoub ; là nous répartirons 50.000 francs (3), qui s'augmenteront de 1.000 francs par jour après le dixième jour, pas un centime de rabais.

N'écrivez plus que pour accepter ou refuser, car plus d'aman pour vos envoyés, plus de réponses à vos lettres.

Les Mehaïa cherchèrent à tergiverser, espérant que l'intervention de Si Hamza de Géryville leur ferait obtenir de meilleures conditions. L'ensemble de la tribu s'acheminait avec défiance vers l'Est, pendant que certains douars hostiles à tout arrangement venaient camper au pied des montagnes des Zekara, vers Sidi Moussa.

Le général résolut de les châtier ; il y était d'ailleurs engagé par El Hadj Boubekeur, le chef des Mehaïa. Il

(1) (A. D. O.) Faits et nouvelles politiques de nov. 1859. — *Revue d'histoire*, mars 1908, pp. 457 à 467, 474 à 479. — DERRÉCAGAIX, pp. 106 à 108. — *Akhbar* des 10 et 18 nov. 1859. — FEKIR ALI DRIF. — MOHAMMED BEL ARBI BEN KACHOUR.

(2) Aucun indigène des Zekara ne figure sur la liste des otages détenus à Tlemcen le 1^{er} décembre 1859. — Dans L. du 19 nov. à Div. Oran, le général Deligny disait que les deux notables venus avec Si Hamza devaient être gardés jusqu'à l'arrivée des otages.

(3) A raison de 500 francs par fusil pour 1.000 fusils. Le général Deligny écrivait le 30 décembre 1859 au général commandant la division d'Oran : « Ce sera peut-être dur, qu'importe ». Il est certain que les Mehaïa avaient mérité ce châtiment, mais on peut se demander aujourd'hui si cette sévérité était de bonne politique ; elle a peut-être été la raison déterminante de l'attitude ultérieure de la tribu.

rassembla donc à Sidi Zaher 1.225 chevaux des chasseurs, des spahis et du goum et, le 19 décembre, à la nuit close, il se dirigea vers l'Ouest. Après une marche très pénible dans un terrain difficile, les cavaliers français tombèrent sur les douars des Mehaïa le 20, à la pointe du jour ; en un quart d'heure tous les hommes en état de porter les armes furent tués, 54 cadavres restèrent sur le terrain. La petite colonne française reprit à 10 heures du matin la route de Sidi Zaher et y arriva à 6 heures du soir sans être inquiétée. Pendant ce temps le général Durrieu avait reçu à Sebdou la soumission de quatre fractions des Angad et leur avait imposé un versement de 100 francs par tente.

Malgré la leçon qui leur avait été donnée, les Mehaïa ne mettaient toujours pas beaucoup d'empressement à s'exécuter ; le 29 décembre, le commandant Colonieu amena 23 de leurs otages au camp de la Tafna ; le 31, leurs douars étaient enfin rassemblés entre Mengoub et El-Aricha. On fit alors occuper ce poste par une compagnie, un escadron et 100 goudmiers pour aider les chefs dans le prélèvement de la contribution de guerre. Il resta néanmoins quelques réfractaires; les goums algériens allèrent, dans la nuit du 6 au 7 janvier 1860, enlever vingt tentes des Mehaïa au delà de Koudiet Abderrahman, ils tuèrent 21 hommes et prirent tout ce qui leur tomba sous la main. Le 15 janvier, les goums firent une nouvelle razzia sur des Mehaïa aux environs de Sidi Soltane. La tribu des Mehaïa alla s'installer, au milieu de mars, à Naïma, vers El Aïoun Sidi Mellouk, avant d'avoir satisfait aux conditions d'aman; El Hadj Boubekeur et Kaddour ben Salah vinrent déclarer aux autorités françaises qu'ils se séparaient de leurs contribules, ils écrivirent de tous côtés de ne leur accorder aucun refuge (1).

Après l'arrestation de Kaddour ben Ghadi, le Sultan nomma à Oudjda Ahmed ben Daoudi avec le titre d'amel; celui-ci manifesta à plusieurs reprises, au mois de mars, l'intention de quitter son poste. Le commandant supérieur des forces de terre et de mer d'Algérie songea alors à faire occuper Oudjda, au nom du gouvernement marocain, si

(1) (A. D. O.) Sub. Tlemcen à Div. Oran, 2 L., du 19 nov., une du 15 ; T. des 15, 19 déc., 2 du 30, un du 31 déc. 1859 et un du 8 janvier 1860. — (A. D. O.) R. Sub. Tlemcen du 23 déc. 1859 sur opérations des 19 et 20 déc. — (A. D. O.) T. Div. Oran à Gouv. Alger, du 21 mars 1860. — (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen, des 15 janvier, 20 mars 1860. — *Revue d'histoire*, mars 1908, p. 468.

l'amel l'abandonnait, de manière à maintenir la tranquillité dans le pays. Il donna au général commandant la division d'Oran l'ordre de se tenir prêt dans cette éventualité ; le gouvernement ayant refusé son autorisation, le projet fut abandonné (1).

Dès le mois de novembre 1859, des commissions avaient été organisées, notamment à Marnia et à Nemours, pour recevoir la contribution de guerre imposée aux tribus marocaines. Dans les premiers temps, il leur fut fait d'assez nombreux versements, mais par la suite les rentrées devinrent très difficiles ; El Hadj Mimoun, qui s'était porté garant de l'exécution des conditions par les Beni Snassen, était débordé. Dans une lettre adressée au général Deligny et traduite à Oran le 9 mai 1860, il faisait connaître que ses efforts ne se ralentissaient pas pour arriver à la perception de l'amende mais que beaucoup de Beni Snassen et d'Angad n'écoutaient pas sa voix. Il demandait que pour l'aider on lui écrivit une lettre l'informant « que quiconque aura payé sera en toute sécurité, tandis que celui qui n'aura pas payé sera l'objet de poursuites ». Au mois d'août, l'amel intervint à son tour pour décider les Angad et Beni Snassen à s'acquitter envers les Français.

Il est malaisé de suivre jusqu'au bout la rentrée de la contribution de guerre. En 1862, on crut un moment qu'une colonne marocaine venue dans le pays allait s'occuper de la question, il n'en fut rien. En mars 1863, on parla de presser les versements. Il semble néanmoins que les Marocains ne se sont jamais complètement libérés, on a dû en fin de compte cesser de leur réclamer les sommes impayées (2).

(A suivre).

(1) (A. D. O.) L. C. sup. Algérie à Div. Oran, du 17 mai 1860 et T. des 18 mars et 1^{er} avril 1860. — *Revue d'histoire*, mai 1908, pp. 281 à 283.

(2) (A. D. O.) L. d'El Hadj Mimoun traduite le 9 mai 1860. — (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 30 nov. 1859, 3 janv. 3, 15 avril, 2 août 1860, 15 mars 1861, 18 juillet, 17 sept., 17, 31 oct. 1862, 24 mars 1863.

LA HAUTE PLAINE DU TAMLELT

I. — APERÇU GÉNÉRAL

La haute plaine du Tamlelt forme au milieu des prolongements orientaux de l'atlas saharien, une unité géographique. C'est une région de transition où se mêlent les caractères des hauts plateaux du nord et ceux des chaînes sahariennes.

Lorsque venant du sud, on en prend une impression d'ensemble de l'un des sommets du Zroug, on est frappé par l'horizontalité absolue de cette plaine, à peine rompue par quelques collines alignées N.E.-S.W., au relief médiocre. Souvent, le mirage vient compléter l'illusion d'un grand lac d'où émergeraient quelques îles basses et noirâtres. Mais ce n'est là qu'une impression superficielle qui deviendrait singulièrement fausse, si l'on venait à considérer la plaine du Tamlelt comme une ancienne cuvette lacustre ; comme nous le verrons plus loin, les origines en sont toutes différentes.

II. — LES LIMITES DU TAMLELT

Vue du sud, la limite nord est extrêmement nette. C'est, de l'est à l'ouest, le prolongement de la chaîne qui, au sud de Forthassa, forme la bordure méridionale du Chott Tigri : Chegag el Abid, djebel Haouanit, djebel Ghaget, djebel Djellalib. (*Voir carte Pl. XXI bis*).

Quand, venant du nord, on franchit cette chaîne pour venir dans le Tamlelt, soit que du massif gréseux du djebel Akdar on descende par les ravins au fond schisteux qui découpent la chaîne gréseuse et calcaire du Chegag el Abid, soit que l'on suive la piste qui de Bel-Ghiada mène au point d'eau d'Aïn el Orak, on descend brusquement une marche de 150 mètres pour atteindre l'immense gradin du Tamlelt. Ainsi cette chaîne qui domine à peine le haut plateau de l'oued Hammou Rezeg d'une centaine de mètres, surplombe le Tamlelt de près de 250 mètres.

La nature géologique de cette chaîne est uniforme : à

la base, des grès quartziteux blancs reposant en discordance sur un substratum de schistes siluriens ; au-dessus des grès, des calcaires blancs à nérinées forment la partie supérieure de cette chaîne.

La tectonique est plus complexe et au méridien d'Aïn el Orak, la coupe du djebel Ghaget montre un anticlinal couché légèrement déversé au sud, auquel est accolé au nord, par un pli faille, un deuxième anticlinal.

Les figures 1, 2, 3, 4, données d'autre part, montrent une série de coupes dans la chaîne nord du Tamlelt.

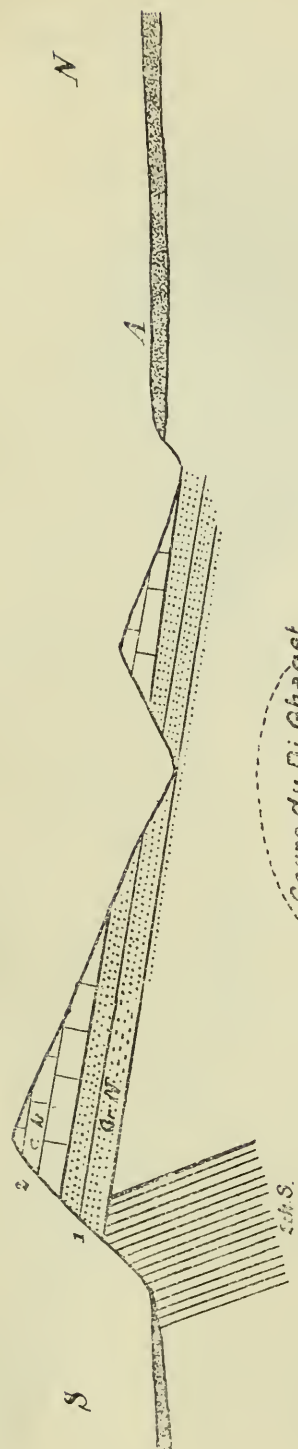
La nature géologique de cette chaîne explique la présence à la lisière nord de la plaine d'une ligne de points d'eau permanents largement utilisés par les nomades qui font paître leurs troupeaux dans cette région. L'eau sourd généralement au contact des grès perméables du barrémien et du substratum imperméable des schistes siluriens. Il en est ainsi à Aïn el Orak dont le bassin de réception est peu abondant et qui, en été, après une période de sécheresse, est quelquefois presque dépourvu d'eau.

Si la source d'Aïn Necissa est plus abondante, au point de constituer peu après son émergence un véritable ruisseau, c'est qu'elle s'alimente au puissant massif des grès albiens perméables de l'Akhdar. L'eau sort de terre au contact des grès et des calcaires relativement imperméables du barrémien, puis s'écoule peu de temps à la surface des schistes siluriens avant de disparaître sous les alluvions quaternaires qui constituent le revêtement de la plaine du Tamlelt.

Le djebel Tastert et le djebel Ghals, dont les prolongements occidentaux forment la limite est du Tamlelt, nous sont encore peu connus. Vus des sommets du djebel Grouz qui sont au sud de Tanezzara, ils constituent un massif tabulaire à peine articulé dans lequel on distingue le prolongement des anciennes chaînes siluriennes du Tamlelt qui en constituent le substratum. Elles apparaissent nettement à la lisière ouest du massif, et notamment au Zareg Toual et au Djorf Taya. Toute la partie supérieure du massif est constituée par des calcaires noirs, durs, à veines de calcite blanche assez analogues comme aspect aux calcaires bathoniens du djebel Zenaga, mais dans lesquels je n'ai pas trouvé encore de fossiles.

Au sud, la limite est moins nette, sauf à l'ouest où les chaînes calcaires du djebel Tamsahelt et du djebel Korima dominant la plaine de plusieurs centaines de mètres.

Fig. 1 Coupe du Dj. Djellalib



Coupe du Dj. Ghaget

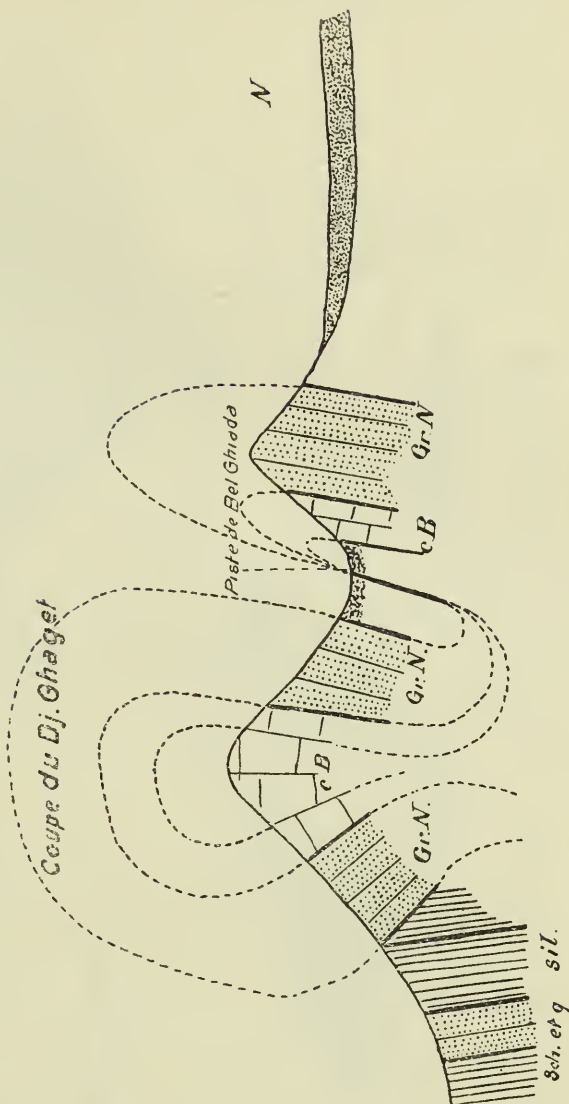
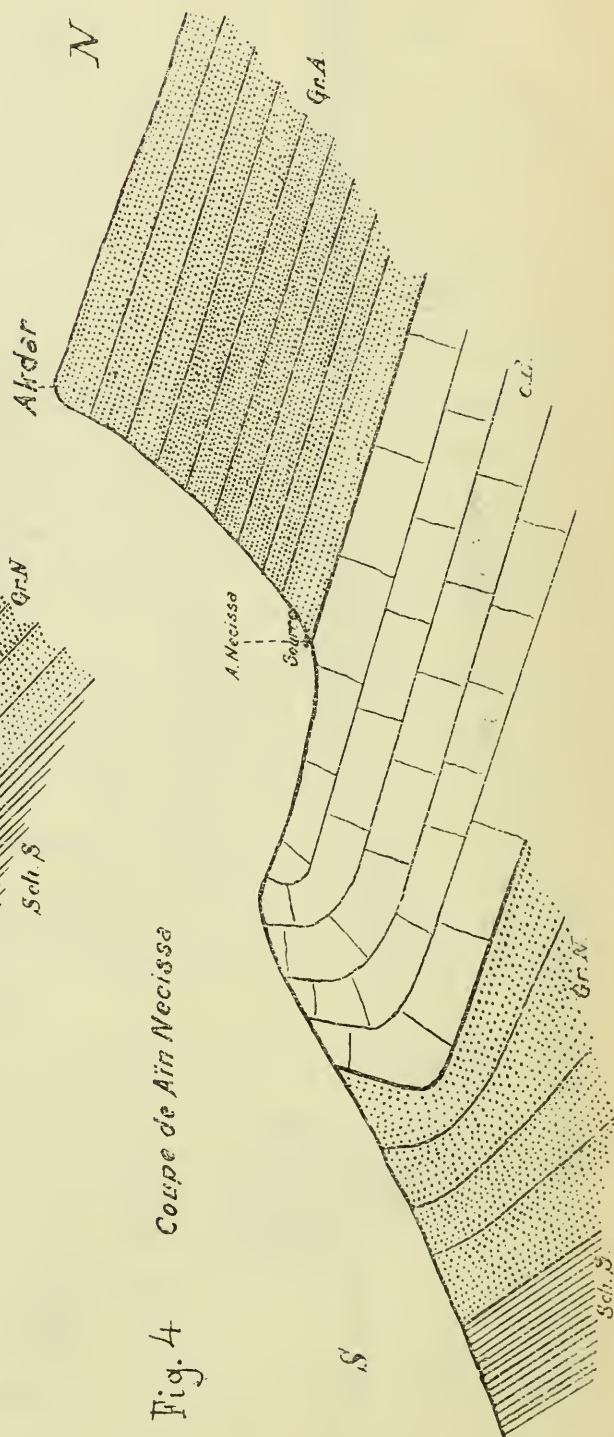
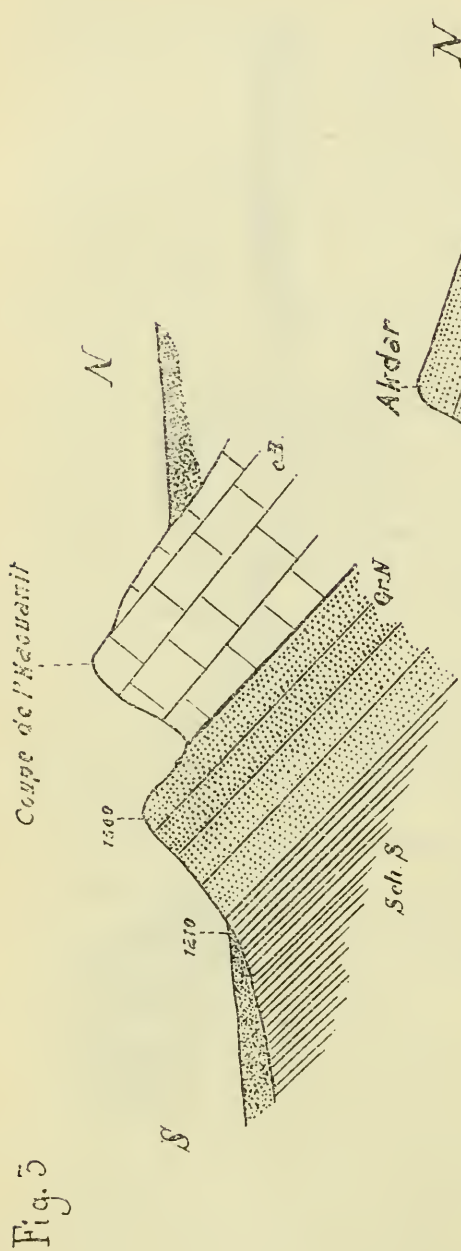


Fig. 2

LÉGENDE

- Sch. S. — Schistes siluriens.
- Sch. et Q. — Schistes et quartzites siluriens.
- Gr. N. — Grès néocomiens.
- C. B. — Calcaires barrémiens.
- A. — Alluvions.



- LÉGENDE
- Sch. S. — Schistes siluriens.
 - Gr. N. — Grès néocomiens.
 - C. B. — Calcaires barrémiens.
 - Gr. A. — Grès albiens.

A l'est de ce massif, une zone déprimée atteinte par l'érosion régressive venant du sud, est en continuité avec la vallée d'Aïn Chaïr.

III. — LA HAUTE PLAINE DU TAMLELT

Dans les limites qui viennent d'être indiquées, le Tamlelt est, à l'altitude moyenne de 1.200 mètres environ, une plaine unie qui, du nord au sud, est large de 30 à 35 kilomètres, longue de l'est à l'ouest de 70 kilomètres.

A la surface d'un reg très fin, parfois sableux, de nombreuses dayas au fond argileux déterminent de maigres oasis de verdure. Ce sont des cuvettes à fond plat à peine creusées dans le plateau horizontal des alluvions. La végétation arborescente s'y est réfugiée : quelques betoums, des jujubiers, du rtem et des graminées que broutent les nombreuses gazelles de la région. Hors de ces dayas, c'est la plaine nue avec le mélange de la flore saharienne et de la flore des hauts plateaux, l'alternance des zones où domine soit l'association du cheih et de l'alfa, soit l'*Anabasis aretioïdes*, le « chou-fleur du bled », comme on l'appelle couramment dans le Sud.

L'eau se conserve quelque temps dans les dayas, grâce à la couverture argileuse que les eaux de ruissellement y ont apportée ; quand il a plu récemment, ce sont de véritables étangs temporaires où l'on a de l'eau à mi-jambe ; à la surface de la plaine au contraire, l'eau s'infiltre avec une facilité extrême à travers la couche superficielle des fines alluvions caillouteuses ou sableuses ; de là, en profondeur, elles gagnent le substratum gréseux ou schisteux imperméable et constituent à sa surface un réseau aquifère qui canalise les eaux par Oglat Mengoub et Aïn Chaïr vers l'oued Bou Anane.

Ce réseau collecte notamment les eaux de toutes les sources qui descendent de la chaîne du nord, plusieurs d'entre elles sont pérennes et notamment celle d'Aïn Necissa. A cause de ce réseau souterrain, les eaux qui s'écoulent ne peuvent prendre une concentration suffisante pour former des sebkas, mais elles sont toujours légèrement salées et magnésiennes.

Les rares points d'eau de la plaine : Oglat Mengoub, Hacı Badda, Oglat Mefsouk, sont des puits qui se trouvent sur les lignes principales de ce réseau aquifère souterrain.

Pour expliquer la formation de cette grande plaine au milieu de la chaîne saharienne, il est indispensable de donner un aperçu de la nature du sous-sol et d'esquisser l'histoire géologique de la région.

GÉOLOGIE DE LA PLAINE DU TAMLELT

Sous les grès néocomiens de la plaine septentrionale, dans les collines alignées de Djelila et du Zroug, partout où l'érosion a été suffisamment intense, le substratum apparaît. Formé d'une alternance de schistes verts et de quartzites blancs très redressés, dont la direction constante est N.E.-S.W., sa composition est uniforme en tous les points étudiés. La découverte que j'ai faite d'une faune de *graptolites* dans les schistes de l'un des mamelons du Saheb Sennagha, permet de rapporter l'ensemble de ces couches au silurien supérieur (*gothlandien*).

L'observation du pendage des couches dans le Zroug, au petit massif de Djelila, au nord vers Aïn el Orak, pendage alternativement S.E. et N.W., permet de reconnaître sous la plaine du Tamlelt la présence d'une ancienne chaîne de montagnes post-silurienne, arasée et transformée en pénéplaine.

On peut y distinguer encore deux axes anticlinaux, l'un passant au sud d'Haci Badda et parallèle aux alignements montagneux, l'autre entre le petit massif de Djelila et celui du Zroug, ainsi que deux régions synclinales, l'une entre Haci Badda et les alignements du Zroug prolongés à l'est, l'autre entre Djelila et Aïn el Orak.

En rapprochant nos observations de celles que M. Gentil faisait en 1905 dans l'Atlas marocain à 100 kilomètres de Marrakech et de celles que faisait M. Brives, l'éminent professeur, à Marrakech même, on est amené à admettre l'extension du socle silurien du Maroc occidental au Tamlelt.

Quel est l'âge du mouvement orogénique qui a donné naissance aux plissements du Tamlelt ? D'une part, il est post-silurien et d'autre part, la direction des plis est manifestement différente de celle des plissements d'âge alpin qui ont formé la chaîne au nord d'Aïn el Orak.

Ainsi, il serait possible de considérer cette chaîne comme hercynienne.

Transformée en pénéplaine après l'époque carbonifère, recouverte peut-être par les sédiments jurassiques et en

tous cas par ceux du crétacé, la région du Tamlelt a été soumise à une érosion intense après les plissements intenses de l'éocène et de l'oligocène.

C'est cette érosion qui a individualisé la plaine du Tamlelt en mettant à nu le substratum des schistes et des quartzites gothlandiens. A l'époque actuelle, un placage de quelques mètres à peine de dépôts continentaux sableux et caillouteux, dont l'origine est à la fois alluviale et éolienne, recouvre presque partout le socle silurien, sauf dans les coupures des oueds au nord et dans l'intérieur de la plaine, aux massifs de Djelila et du Zroug, constitués tout entiers par les quartzites blancs recouverts de la patine noire désertique.

En résumé, le Tamlelt est une pénéplaine à peine masquée sous un manteau quaternaire ; c'est une région de pâturages, une région de transition entre les hauts plateaux du nord et la chaîne saharienne qui la limite au sud.

LIEUTENANT REY.

DÉCOUVERTE D'UNE INSCRIPTION ROMAINE

A WALDECK-ROUSSEAU

L'Administration supérieure a créé, il y a trois ans, dans le douar-commune des Oulad Lakred, commune mixte de Tiaret, un centre de colonisation qui a reçu le nom de Waldeck-Rousseau.

Les maisons du village s'élèvent sur un plateau que borde la rivière de mechera Khil (le gué aux chevaux) et sont dominées par les épaisses assises de grès qui supportent l'immense plaine du Sersou.

La région est très fertile et des traces nombreuses de ruines romaines et berbères, attestent que les anciens possesseurs de l'Afrique du Nord, avaient multiplié sur ce point, leurs établissements agricoles. Ces ruines à première vue ne paraissent offrir qu'un médiocre intérêt ; pour la plupart, elles sont constituées par de gros tas de pierres taillées confondues avec des moëllons moins importants ; le tout couvert en grande partie de terres et de poussières accumulées par les vents et les pluies. Mais le nombre même des stations indique que, dans le passé, la région fut extrêmement peuplée et mise sérieusement en valeur.

C'est surtout dans les hautes vallées du Riou et du Tigui-quest, au pied des derniers contreforts du massif de l'Ouarensenis, que la domination romaine a laissé le plus de vestiges. Dans ces régions aujourd'hui presque désertes, il n'est pas de plateau cultivable, de source même de faible débit sans qu'on trouve, en leurs parages, quelque ruine encore visible.

Seuls, jusqu'à ce jour, en dehors des indigènes, les fonctionnaires en tournée ou des chasseurs en expédition, ont pu se rendre compte — bien imparfaitement du reste — de l'importance et du nombre des établissements militaires ou agricoles fondés par les Romains dans cette partie de la Maurétanie césarienne.

Le développement de la colonisation française permettra sans doute, dans un avenir prochain, d'étudier plus

parfaitement ces ruines, de les explorer et d'en extraire les documents épigraphiques qu'elles peuvent contenir, pour servir à reconstituer une partie de l'histoire régionale.

C'est ainsi que la création du centre de Waldeck-Rousseau, non loin d'une ferme indigène bâtie au milieu de décombres plus anciens, a permis de découvrir l'inscription suivante, enterrée à trois mètres environ du sol actuel :

I O M
CETERISQ̃ DIIS IM
MORTALIB GRATVM RE
FERENS OB PROSTRA
TAM GENTEM ILLEM (*sic*)
QVOD SALVVS ET IN
COLVMNIS CVM OMNĪ
BVS MILITIBUS
DD NN DIOCLETIANI
ET MAXIMIANI AVG
S //// REGRESSVS
AVRELIVS LITVA
V P P P M C
vo TV *m* LIBENS
POSVIT

A Jupiter très bon, très grand et à tous les autres dieux immortels, pour leur rendre grâces de sa victoire écrasante sur une aussi fameuse tribu, pour le remercier de l'avoir fait revenir sain et sauf avec tous ses hommes, les soldats de nos maîtres Dioclétien et Maximien Augustes, Aurelius Litua, de rang perfectissime, gouverneur de la province de Maurétanie césarienne a dédié volontiers l'autel qu'il avait fait vœu d'élever.

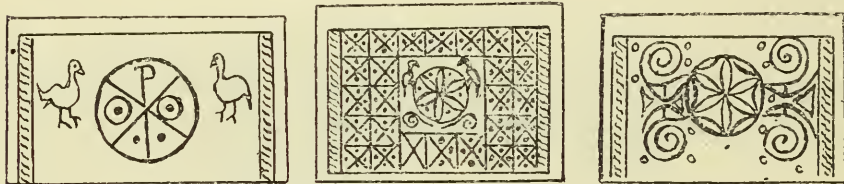
Cette inscription a été déchiffrée par M. Cagnat ; elle a trait à une expédition militaire faite dans la contrée, vers 290-292 après J.-C. par Aurelien Litua, chevalier romain, gouverneur de la Maurétanie Césarienne, sous le règne de Dioclétien et de Maximien.

La pierre sur laquelle elle est gravée est en grès tendre, provenant des assises de grès avoisinantes ; elle a 1^m 52 de hauteur, 0^m 45 d'épaisseur. Les caractères ont 0^m 05 de hauteur moyenne.

C'est en cherchant des pierres pour construire leurs maisons dans les décombres accumulés auprès de la ferme indigène, à six cents mètres du village, que les colons du

nouveau centre ont également découvert trois sarcophages chrétiens admirablement conservés. Leurs dimensions sont les suivantes : Longueur, 1 mètre ; largeur, 0^m65 ; hauteur, 0^m55 ; creux, 0^m25.

D'après les dimensions de ces tombes, il apparaît qu'elles ont reçu des corps de tout jeunes enfants, à moins qu'elles n'aient servi d'ossuaires.



La décoration de ces sarcophages se détache en relief assez accentué sur une des faces longues, légèrement creusée, de chacun d'eux. Les oiseaux de facture grossière dont s'accostent le monogramme du premier, la rosace du second, sont les colombes symboliques. L'*alpha* et l'*oméga*, qui flanquent d'ordinaire les deux branches du monogramme constantinien sont ici remplacés par deux mamelons décoratifs tandis que deux gros points escortent, à droite et à gauche, la verticale qui prolonge le P grec.

De nombreuses pierres sculptées, une conduite d'eau, une clef de bronze, quelques monnaies romaines, une énorme jarre de 1^m 20 de diamètre ont été également découvertes au même endroit.

En raison de la surface importante non encore explorée, il est permis de supposer que de nombreuses richesses archéologiques sont encore enfouies dans le sol. Nous nous ferons un devoir de signaler à la Société, au fur et à mesure qu'elles se produiront, les découvertes qui pourraient être faites sur ce point.

Tiaret, 10 novembre 1911.

S. FABRE.

Note additionnelle sur l'inscription de Waldeck-Rousseau. — Cette inscription de Waldeck-Rousseau nous rappelle, après plusieurs autres (1), le nom du gouverneur de la Maurétanie Césarienne, Aurelius Litua. Elle présente

(1) C. I. L., VIII, 8924, 8474, 9324.

cette curieuse particularité de répéter presque exactement en ses termes le texte d'une inscription de Cherchel ainsi conçue : *Jovi Optimo Maximo celerisque diis immortalibus gratum referens quod erasis funditus ba[r]baris Translagnentibus, secunda praeda facta, salvus et incolumis cum omnib(us) militibus d(ominorum) Diocletiani et Maximiani Aug(ustorum) regressus, Aurel(ius) Lilia, v(ir) p(erfectissimus), p(raeses) p(rovinciae) M(aurelaniae) C(aesariensis), v(olunt) libens posui* (1).

De la ressemblance des inscriptions de Cherchel et de Waldeck-Rousseau, il ressort avec évidence qu'elles commémorent l'une et l'autre cette heureuse campagne où, sans aucune perte, le chef romain put écraser une peuplade rebelle.

L'inscription de Cherchel, seule, donne le nom des vaincus, ce sont les *ba[r]bari Translagnenses* (2).

Est-ce à dire qu'on ignorait ce nom dans la localité romaine de l'Ouarsenis dont les ruines sont voisines du village moderne ? Il semble au contraire que les habitants connaissaient trop bien ces indigènes, cette fameuse tribu (*gens illa*) pour qu'il fût nécessaire de l'évoquer plus précisément à leur souvenir. Sans doute ce sont ceux-là mêmes qui eurent à souffrir des ravages des *Translagnenses* qui, après la défaite des barbares, remercièrent les dieux dans les termes mêmes que leur inspira le gouverneur. Situé sur le revers méridional de l'Ouarsenis, le bourg romain devait être immédiatement exposé aux attaques de ces nomades qui parcouraient les Hauts Plateaux.

F.-G. DE PACHTERE.

(1) C. I. L., VIII, 9324.

(2) J'adopte la lecture de M. Gsell qui corrige le mot *Barbari* de l'inscription en *Ba[r]bari* et ne reconnaît pas en eux les *Bavares* qui désolèrent souvent la Numidie et la Maurétanie aux III^e et IV^e siècles. Cf. S. Gsell, *Rec. de Constantine*, XL, 1906, p. 117, n. 4.

INSCRIPTIONS ROMAINES D'AÏN-TEMOUCHENT

Au cours des travaux exécutés ces deux dernières années dans la région nord-orientale de la ville, on a trouvé, au milieu d'un cimetière antique déjà reconnu (1), les trois inscriptions suivantes :

1° Propriété B. Barret, pendant les travaux de fondation d'une cave, en 1910 ; copie par M. le docteur B. Auzimour d'une inscription détruite avant ma visite :

D M S
M E M O R I A
A V R E L I V S A S
A M A V C E M S
O V N I I X A M V T
. . V S M I N V S I X
. . . N I S C E S I T N
... E V B
. . E . . V S . E B R
V A R T A N N O . R O V
C C C C X

Cette lecture semble devoir être améliorée et complétée ainsi :

*D(eis) M(anibus) s(acrum) | Memoria | Aureli Usas |
amauce M(arci f(ili)i) ? | qui vix(it) ann(is) p[l]us minus
lx | [et] disces[s]it in | p[ae]e D(o)m(in)i s]ub | [di]e. ? [id]us
[f]ebr | uari(as) anno (provinciae) ccccæ.*

Consacré aux Dieux manes ; tombeau d'Aurelius... qui a vécu environ soixante ans et est décédé dans la paix du Seigneur le 9^{me} jour avant les ides de février, en l'an 410 de la province (de Maurétanie).

L'inscription datée de 449 de notre ère est chrétienne. Le nom *Aurelius* apparaît très fréquemment sur les

(1) S. GSELL — *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille 31, n° 9.

inscriptions d'Aïn-Temouchent et de la région. Il est impossible de retrouver le *cognomen* qui suivait le gentilice *Aurelius*. Il était certainement indigène ;

2° Même propriété, au cours des mêmes travaux. L'inscription découverte sous mes yeux a été depuis enfouie de nouveau.

D M S
M E M O R I A
T I T V R I T E R E N T I
Q V I V I X I T A N N I S
P L V S M I N V S
X X V E T D I S C E S
S I T I N P A C E D M I
I D V S A P R I L E S
A N P R O V C C C C X
E T I I I I

Plaque de calcaire haute de 1 mètre, large de 0^m 40, lettres de 0^m 05.

*D(eis) M(anibus) s(acrum) ; | Memoria | Tituri Terenti, |
qui vixit annis | plus minus | xxv et disces | sit in pace
D(o)m(in)i, | idus apriles, | an(no) prov(inciæ) ccccx | et iiii*

Consacré aux Dieux manes, Tombeau de Titurius Terentius qui a vécu environ vingt-cinq ans et est décédé dans la paix du Seigneur le jour des ides d'avril, en l'an 414 de la province (de Maurétanie).

L'inscription, chrétienne, est datée du 13 avril 453 de notre ère ;

3° A quelques mètres au nord-ouest de la propriété Barret, pendant les travaux de construction de l'usine d'électricité, 1911. — Inscription conservée chez M. le docteur B. Auzimour.

D M
M N
V S F E L I C
V I X I T A N
I I I E T M E
E S V I I

Fragment de stèle en pierre calcaire ; hauteur, 0^m 53 ; plus grande largeur, 0^m 12 ; lettres de 0^m 06 et de 0^m 05.

D'après la forme et les dimensions de la partie retrouvée de la pierre, on mesure facilement la dimension des lacunes et l'on peut restituer l'inscription de la façon suivante :

D(eis) M(anibus) [s(acrum)] ; M(arcus) Nu[meri]us ou Nu[misi]us | Felic[ianus] | vixit an[nos]... | iii et me[ns]es vii

Consacré aux Dieux manes ; Marcus Numerius (ou Numisius) Felicianus a vécu trois (ou treize) ans et sept mois.

4° Inscription trouvée jadis à Aïn-Temouchent et transportée récemment chez M. le docteur B. Auzimour :

D M S
BOMONA SISSOI VIC
SIT AN L RVFIMA FIL
IA EIIVS VICSIT AN'I
SA GENER

Caisson semi-cylindrique. Hauteur, 0^m45 ; largeur, 0^m40 ; épaisseur, 0^m57. Sur sa face antérieure, buste de deux femmes, l'une assez âgée, l'autre plus jeune. Audessous, l'inscription dont les lettres ont une hauteur moyenne de 0^m015.

D(eis) m(anibus) s(acrum) ; Bomona Sissoi vicsit an(nis) l ; Rufina filia ejus vicsit an(nis) ?... sa gener (?)...

Consacré aux Dieux manes ; Bomona Sissoi a vécu cinquante ans ; Rufina, sa fille, a vécu ? ans

Le bas de la pierre est usé et rend la lecture de la dernière ligne difficile. Si le nom de *Bomona* semble inusité dans l'Afrique du Nord, par contre le *cognomen Sissoi* s'applique fréquemment à des femmes.

F.-G. DE PACHTERE.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DE LA STATION DE SANTA-CRUZ D'ORAN

du 1^{er} Juin au 1^{er} Décembre 1911

ALTITUDE : 374 MÈTRES AU-DESSUS DU NIVEAU DE LA MER

ANNÉES ET MOIS	PRESSION baromé- trique moyenne (1)	TEMPÉRATURE			TENSION moyenne de la vapeur d'eau	HUMIDITÉ relative de 0 à 100	ÉVAPORATION en mm	PLUIE		VENTS		NEBULO- SITÉ (de 0 à 10)	OZONE (de 0 à 21)	NOMBRE de jours de brouillard
		minimum	maximum	moyenne (2)				NOMBRE en milli- mètres	NOMBRE de jours	Direction des nuages	Force (de 0 à 9)			
Juin (1911).....	730,3	14,2	25,2	19,7	18,4	73,3	595,0	0	0	S. W.	1,2	3,7	14,8	15
Juillet —	729,4	17,0	28,7	22,8	14,5	76,4	355,0	0	0	S. E.	1,1	4,3	14,0	20
Août —	728,5	19,3	29,4	24,3	16,8	76,6	111,3	0	0	S. E.	1,1	3,5	13,8	20
Septembre —	729,3	18,6	29,4	24,0	14,8	75,9	201,0	0	0	S. E.	1,2	3,3	15,0	17
Octobre —	729,9	13,9	24,8	19,3	10,6	73,0	381,5	11,3	5	S. E.	1,1	3,4	14,5	5
Novembre —	730,2	11,1	22,1	16,6	8,6	69,7	235,6	28,5	9	S. W.	1,2	3,3	15,0	12
TOTAUX.....	—	—	—	—	—	—	—	39,8	14	—	—	—	—	89

(1) Les nombres donnés sont les pressions atmosphériques moyennes mensuelles corrigées à zéro.

(2) Les nombres donnés sont les températures moyennes mensuelles corrigées.

A. GUILLAUME.

OBSERVATOIRE DE SANTA-CRUZ

Étude des Vents du 1^{er} juin au 1^{er} décembre 1911

ROSE des VENTS	Juin			Juillet			Août			Septembre			Octobre			Novembre			TOTAUX du 1 ^{er} juin 1911 au 1 ^{er} décembre 1911
	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	TOTAUX du 1 ^{er} juin 1910 au 1 ^{er} décembre 1910
N.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N. N. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N. E.	3	4	2	4	7	2	2	5	3	4	8	7	3	3	3	1	4	2	67
E. N. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
E.	0	2	1	1	3	2	1	2	0	1	3	0	1	4	0	2	0	0	23
E. S. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
S. E.	4	10	10	6	12	9	9	10	9	9	5	11	8	12	15	6	11	9	165
S. S. E.	0	0	0	1	0	0	0	2	1	0	1	1	0	1	0	1	0	0	9
S.	6	7	6	4	4	3	7	4	3	4	7	2	8	7	6	9	5	5	97
S. S. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	2
S. W.	16	3	7	10	3	11	7	0	5	6	1	9	10	1	7	10	8	14	141
W. S. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
W.	1	2	1	3	1	0	5	1	1	4	1	0	0	2	0	1	1	0	26
W. N. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N. W.	0	2	3	2	1	4	0	7	9	2	4	0	1	1	0	0	1	0	38
N. N. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
TOTAUX...	30	30	30	31	31	31	31	31	31	30	30	30	31	31	31	30	30	30	549

Ch. L'HUILIER

PROCÈS-VERBAUX DES RÉUNIONS

de la « Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran »

SÉANCE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

du 2 Octobre 1911

Le lundi deux octobre mil neuf cent onze, à cinq heures et demie de relevée, les membres du Comité de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, dûment convoqués, se sont réunis au local de la Société sous la présidence de M. le D^r Gasser, président.

Étaient présents : MM. GASSER, DOUMERGUE, FLAHAULT, TOURNIER, DANGLES, DÉCHAUD, PELLET, SANDRAS, BÉRENGER, PEREZ, LEMOISSON, DE PACHTERE, LEVAIN.

S'étaient fait excuser : MM. POCK, l'abbé FABRE, ENGEL, JULIAN, RENÉ-LECLERC, POUSSEUR, ARAMBOURG.

Étaient absents : MM. ROUX-FREISSINENG, PONTET, CAUDRILLIER.

En l'absence de M. ENGEL, secrétaire général, M. FLAHAULT accepte les fonctions de secrétaire de la séance.

Le procès-verbal de la séance du 3 juillet 1911 est lu et adopté.

Est acceptée la démission de M. CHOLET père, qui a quitté l'Algérie.

Sont proposés comme membres titulaires :

M. BERT Gabriel, inspecteur adjoint à la Direction de l'Ouest Algérien, 5, rue de la Fonderie, à Oran, présenté par MM. Déchaud et Flahault.

M. BLET, professeur d'histoire au Lycée d'Oran, présenté par MM. Lemoisson et de Pachtere.

M. Pock, trésorier de la Société, vient d'avoir la douleur de perdre sa mère. M. le Président et le Comité s'associent à ce deuil et en ces pénibles circonstances adressent à notre sympathique collègue et à sa famille leurs condoléances attristées.

M. le Secrétaire de l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* a bien voulu confirmer à M. le Président que dans sa séance du 16 juin dernier, et sur la proposition de M. René Cagnat, cette illustre assemblée a décerné à notre Société la médaille Paul Blanchet, attribuée tous les ans, depuis 1908 pour services signalés rendus à l'histoire, la géographie ou

l'archéologie de l'Afrique du Nord. Les remerciements de la Société seront adressés à l'Académie.

M. Henri de SARRAUTON, ancien vice-président, adresse à la Société le texte de la conférence qu'il a faite à la *Société de Géographie d'Alger* sur les cartes et repères d'aviation, et une brochure intitulée *Les routes aériennes et les repères d'aviation*, extraite du Bulletin de la même Société. M. de SARRAUTON préconise pour les cartes et repères d'aviation le système fondé sur le méridien de Paris, le cercle de 400 grades et de 40.000 centigrades en tant que mesure des angles, et, en tant que mesure des distances sur le kilomètre, c'est-à-dire le $1/10.000^{\circ}$ du quadrant et le $1/40.000^{\circ}$ du méridien terrestre.

A la suite de cette communication, le Comité adopte à l'unanimité le vœu suivant :

« La *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, après
« avoir pris connaissance des études publiées par M. Henri de
« SARRAUTON sur les cartes et repères d'aviation,

« Considérant que les unités du système métrique, outre
« qu'elles sont définitivement fixées en France, tendent de plus
« en plus à entrer dans les mœurs et dans les lois de tous les
« peuples et à devenir universelles ; (voir l'Annuaire du Bureau
« des longitudes pour 1911, page 552).

« Considérant que ces unités dérivent du cercle de 400 grades
« et que les auteurs du système métrique les ont combinées
« tout exprès pour qu'une corrélation intime, parfaitement
« logique et extrêmement utile fut établie entre l'unité angu-
« laire et l'unité de longueur :

« Émet le vœu que les Pouvoirs publics fixent comme base
« légale des cartes et des repères d'aviation le centigrade en
« tant qu'unité angulaire et le kilomètre en tant qu'unité itiné-
« raire. »

M. DÉCHAUD propose que des comptes-rendus des séances du Comité soient dorénavant communiqués à la Presse oranaise. Cette proposition est adoptée.

Sur la proposition de plusieurs membres, le Comité adopte en principe l'idée d'un banquet pour fêter l'attribution du prix Blanchet à notre Société. Une commission composée de MM. DÉCHAUD, LEMOISSON et SANDRAS est désignée pour préparer la réalisation de ce projet.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à six heures du soir.

Le Secrétaire de la séance,

Signé : FLAHAULT.

Le Président,

Signé : J. GASSER.

SÉANCE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

du 6 Novembre 1911

Le lundi six novembre mil neuf cent onze, à cinq heures et demie de relevée, les membres du Comité de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, dûment convoqués, se sont réunis au local de la Société, sous la présidence de M. le docteur GASSER, président.

Etaient présents : MM. GASSER, DOUMERGUE, FLAHAULT, POCK, TOURNIER, ENGEL, DÉCHAUD, PELLET, D^r SANDRAS, BÉRENGER, PÉREZ, PONTET, LEMOISSON, DE PACHTERE, ARAMBOURG.

S'étaient fait excuser : MM. l'abbé FABRE, RENÉ-LECLERC, POUSSEUR, LEVAIN.

Etaient absents : MM. DANGLES, JULIAN, ROUX-FREISSINENG, CAUDRILLIER.

Le procès-verbal de la séance du deux octobre est lu et adopté.

Sont admis comme membres titulaires : MM. Bert Gabriel et Blet, qui avaient été présentés dans la dernière séance.

Est proposé comme membre titulaire :

M. le capitaine BERTHON, du 2^e Régiment de Tirailleurs, à Taourirt, présenté par MM. le D^r Gasser et le capitaine Huot.

M. le D^r SANDRAS, au nom de la commission qui avait été désignée dans la précédente séance pour la réalisation du banquet projeté, rend compte de ses démarches. Sur la proposition de M. SANDRAS, le Comité décide de faire ce banquet le dimanche 3 décembre, à midi, à l'Hôtel Continental, à Oran ; la cotisation sera de six francs. On fera passer une liste auprès de nos collègues habitant la ville ; une circulaire sera adressée à tous les autres membres de la Société.

M. HADJ HACÈNE ALLAL, instituteur à Oran, a été promu au grade de chevalier de la Légion d'honneur ; le Secrétaire général lui adressera à ce sujet les félicitations du Comité.

Le Président fait part au Comité des services que rend un appareil de projection, l'épidiascope, qu'il a vu fonctionner dans de nombreuses villes l'été dernier. Il y aurait, dit-il, un intérêt sérieux à ce que notre Société en possédât un ; son prix atteindrait environ 2.000 francs.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à six heures et demie du soir.

Le Secrétaire général,

Signé : P. ENGEL.

Le Président,

Signé : J. GASSER.

SÉANCE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

du 4 Décembre 1911

Le lundi quatre décembre mil neuf cent onze, à cinq heures et demie de relevée, les membres du Comité de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, dûment convoqués, se sont réunis au local de la Société, sous la présidence de M. le D^r GASSER, président.

Etaient présents : MM. le D^r GASSER, DOUMERGUE, FLAHAULT, POCK, TOURNIER, ENGEL, DANGLES, DÉCHAUD, D^r SANDRAS, POUSSEUR, BÉRENGER, PÉREZ, PONTET, LEMOISSON.

S'étaient fait excuser : MM. ARAMBOURG, l'abbé FABRE, RENÉ-LECLERC, DE PACHTERE.

Etaient absents : MM. JULLIAN, PELLET, ROUX-FREISSINENG, CAUDRILLIER, LEVAIN.

Le procès-verbal de la séance du six novembre est lu et adopté.

Est admis comme membre titulaire, M. le capitaine BERTHON, qui avait été présenté dans la dernière séance.

Sont proposés comme membres titulaires :

M. le colonel JOUINOT-GAMBETTA, à Mascara, présenté par MM. Gasser et Pousseur.

M. le docteur PALLARÈS, à Bou-Tlélis, présenté par MM. les D^{rs} Gasser et Glatard.

M. LOUMAGNE, pharmacien à Oran, présenté par MM. les Docteurs Gasser et Glatard.

M. GROSS Eugène, secrétaire de la Rédaction à l'*Echo d'Oran*, présenté par MM. Gasser et Cruck.

M. CAGNAT, membre de l'Institut, a adressé par fil ses remerciements pour le télégramme par lequel le Président et les membres de la Société lui ont envoyé l'expression de leurs sentiments respectueux à l'occasion du banquet qui les a réunis, hier dimanche, 3 décembre, dans le but de fêter l'attribution à la Société de la médaille Blanchet.

Le Président lit une lettre de notre collègue Hadj Hacène Allal, remerciant le Comité, qui lui avait adressé ses félicitations à l'occasion de sa nomination dans la Légion d'honneur.

Le Comité vote des remerciements à M. Engel, qui a offert à la Bibliothèque deux ouvrages sur l'histoire de l'Algérie ; à M. Pérez, pour trois volumes du *Bulletin de l'Association française pour l'avancement des sciences* ; à M. Debrugge, de Constantine, pour quatorze de ses publications sur le préhistorique de l'Est algérien ; à M. Pallary, pour un document concernant la situation de l'Algérie en 1870. (*Rapport d'une commission parlementaire*).

Le Comité décide ensuite de souscrire pour aider à la publi-

cation d'une œuvre géographique importante qui paraîtra sous le titre de : *Atlas photographique des formes du relief terrestre*, et sera éditée à Genève sous la haute direction de MM. Brunhes, Chaix et de Martonne.

La publication aura lieu en dix ans, à raison d'un fascicule de 48 planches par an, coûtant 30 francs.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à six heures et demie.

Le Secrétaire général,

Signé : P. ENGEL.

Le Président,

Signé : J. GASSER.

Mouvement de la Bibliothèque

1^{er} et 2^{me} Semestres 1911

1° PÉRIODIQUES

Pour les publications périodiques, voir la *liste des Sociétés correspondantes*. (Bull. 1^{er} trim. 1911, p. 19).

2° NON PÉRIODIQUES

GÉNÉRALITÉS

Association française pour l'avancement des sciences. — Nancy, 15^e session, 1886, 2^e partie, 1 vol. in-8°, 1116 p., 18 planches. — Toulouse, 16^e session, 1887, 1^{re} et 2^e parties, 2 vol. 1548 p., 28 planches.

AUBERT (M.) — Répertoire d'art et d'archéologie, in-8°, 104 p. (*Bibl. d'art et d'archéologie*). Paris, 1910.

CHERVIN (D^r) et MORTILLET (A. DE). — L'homme préhistorique (*Revue d'archéologie et d'anthropologie préhistoriques*), in-8°, 32 p. Paris, Schleicher frères, 1905.

HAUG (Emile). — Traité de géologie, Tome II, fasc. 2. Les périodes géologiques, in-8°, 368 p., 105 fig., 19 planches. Paris, Armand Colin, 1910.

MAGER (Henri). — Quelques souvenirs : 25 années de politique coloniale, in-8°, 107 p. Paris, E. Leroux, 1909.

MARTONNE (Emmanuel de). — Traité de géographie physique, in-8°, 880 p., 396 fig., 50 planches. Paris, Armand Colin, 1909.

MUSO (L.) — Levurage des vendanges. — Mode d'emploi

des levures. (Institut Pasteur d'Algérie), in-8°, 77 p. Alger, Torrent, 1911.

ROBIN (le Père). — Dans les prisons de l'ennemi (note de captivité en 1870), 58 p. Constantine, Boet, 1911.

SICOTIÈRE (de la). — Rapport fait au nom de la Commission d'enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense Nationale, 2 vol. in-4°, 1216 p. Versailles, Imprimerie de l'Assemblée Nationale, 1872.

TORCY (général de). — L'armée noire devant l'opinion, in-8°, 93 p. Paris, Challamel, 1911.

VELAIN (Ch.) — Revue de géographie, Tome III, in-8°, 632 p. Paris, Ch. Delagrave, 1909.

AFRIQUE DU NORD (Algérie, Tunisie, Maroc, Sahara)

BEL (Alfred). — Note sur une inscription de habous du Musée de Tlemcen (*Bull. archéologique*), in-8°, 11 p., 1 planche. Paris, Imprimerie Nationale, 1911.

BERNARD (Augustin). — Les confins algéro-marocains, in-8°, 420 p., 5 cartes. Paris, Ch. Delagrave, 1909.

CARTON (D^r). — Note sur la topographie des ports de Carthage (*Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres*), in-8°, 10 p. Paris, Alp. Picard et fils, 1910.

CHRISTIAN (P.) — L'Afrique française, l'empire du Maroc et les déserts du Sahara, in-4°, 400 p. Paris, A. Barbier.

CHUDEAU (R.) — Sahara soudanais (missions au Sahara), in-8°, 326 p., 83 fig. Paris, Armand Colin, 1909.

COUR (A.) — Le culte du serpent dans les traditions populaires du nord-ouest algérien (*Bull. de la Soc. de Géographie d'Oran*), in-8°, 21 p. Oran, L. Fouque, 1911.

CUFINO (Luigi). — La penetrazione francese nel Sahara (*Boll. della Societa Italiana*), in-8°, 8 p. Milano, Stampa Commerciale, 1911.

— Dati statistici sul commercio del Sahara (*Bol. della Societa Italiana*), in-8°, 10 p. Milano, Stampa Commerciale, 1911.

DARESTE DE LA CHAVANNE (J.) — Matériaux pour la carte géologique de l'Algérie, 1^{re} série. Paléontologie. Fossiles tertiaires de la région de Guelma, in-8°, 54 p., 9 planches, Alger, A. Jourdan, 1910.

DARESTE DE LA CHAVANNE (J.) — La région de Guelma, Etude spéciale des terrains tertiaires (*Bull. du Service de la carte géologique de l'Algérie*), in-8°, 263 p., 5 planches, 3 cartes, Alger, A. Jourdan, 1910.

DEBRUGE (M. A.) — Stations préhistoriques des environs d'Aumale (Algérie). (*Compte-rendus de l'Association française pour l'avancement des sciences*), in-8°, 3 p. Paris, Masson, 1908.

— La grotte du Fort Clauzel, in-8°, 8 p. Paris, Masson, 1908.

— Rochers à cuvettes, rochers à rectangles (*Bull. de la Soc. Archéologique de Sousse*), in-8°, 3 p. Sousse, Imp. Française, 1905.

— Tombeau présumé phénicien à Bougie (*Bull. de la Soc. Archéologique de Sousse*), in-8°, 4 p. Sousse, Imprimerie Française, 1905.

— Compte-rendu des fouilles faites en 1904 (*Bull. de la Soc. Archéologique de Constantine*), in-8°, 57 p. Constantine, A. Braham, 1906.

— Nouveaux rochers taillés de la région de Bougie (*Bull. de la Soc. d'Archéologie de Sousse*), in-8°, 3 p. Sousse, Imp. Française, 1907.

— Notice sur un tombeau à Bougie (*Bull. de la Soc. Archéologique de Constantine*, in-8°, 4 p. Constantine, Braham, 1908.

— Tombeau phénicien à Rouffach, près Constantine (*Bull. de la Soc. Archéologique de Constantine*), in-8°, 6 p. Constantine, A. Braham, 1908.

— Fouille de la grotte de Moufflon (Constantine), in-8°, 10 p. Paris, Masson, 1909.

— Recherches préhistoriques à Bougie, in-8°, 15 p. Le Mans, Monnoyer, 1909.

— Le préhistorique dans les environs de Tébessa, in-8°, 48 p., 13 fig., 10 planches. Constantine, A. Braham, 1911.

GALIBERT (Léon). — L'Algérie ancienne et moderne depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, in-4°, 637 p. avec fig. et cartes. Paris, Furne et C^{ie}, 1846.

GAQUIÈRE (Lieutenant). — Les Beni bou Zeggou (*Bull. de la Soc. de Géographie d'Oran*), in-8°, 27 p. 1 carte. Oran, L. Fouque, 1910.

GARROT (Henri). — Histoire générale de l'Algérie, in-8°, 1189 p. Alger, Crescenzo, 1910.

GAUCKLER (Paul). — Inventaire des mosaïques de la Gaule et de l'Afrique, in-8°, 352 p. Paris, E. Leroux, 1910.

GENTIL (Louis). — Notes de géologie marocaine (*Comptes*

rendus de l'Académie des sciences), in-8°, 14 p. Paris, Gauthier-Villars, 1910.

— Sur les dépôts du détroit sud-riffain (*Comptes rendus de l'Académie des sciences*), in-8°, 4 p. Paris, Gauthier-Villars, 1910.

— Sur le pays de Zaër (Maroc occidental), (*Comptes rendus de l'Académie des sciences*), in-8°, 3 p. Paris, Gauthier-Villars, 1911.

— Notes de géographie physique sur la formation du détroit sud-riffain (*Comptes rendus de l'Académie des sciences*), in-8°, 3 p. Paris, Gauthier-Villars, 1911.

— Sur un panorama de la moyenne Moulouya (Maroc oriental), (*Comptes rendus de l'Académie des sciences*), in-8°, 3 p. Paris, Gauthier-Villars, 1911.

— L'Amalat d'Oudjda. Etude de géographie physique (*Bull. de la Société de Géographie*), in-8°, 44 p., 23 fig. Paris, Masson et C^{ie}, 1911.

Gouvernement Général de l'Algérie :

— Statistique générale de l'Algérie, année 1909, in-8°, 336 p. Alger, V. Heintz, 1911.

— Rapport sur les opérations des Sociétés indigènes de prévoyance, de secours et de prêts mutuels des communes de l'Algérie pendant l'exercice 1909-1910, in-8, 46 p. Alger, Imp. Algérienne, 1911.

HANRIOT (M.) — Les eaux minérales de l'Algérie, in-4°, 40 p. Paris, H. Dunod et E. Pinat, 1911.

JACQUOT (L.) — Le Khrett Faraoun, colossale enceinte antehistorique de la région de Sétif (*Bull. Soc. Préhist. de France*), in-8°, 10 p. Le Mans, Monnoyer, 1911.

LACAVE-LAPLAGNE. — Notes sur quelques ruines romaines relevées dans la commune mixte d'Ammi-Moussa (*Bull. de la Soc. de Géographie d'Oran*), in-8°, 38 p., 6 planches, 1 carte. Oran, L. Fouque, 1911.

LACOSTE (L.) — Les administrateurs de l'Inscription maritime d'Algérie, consuls de Turquie, in-8°, 11 p. Paris, Chapelot, 1909.

LECOCQ (André). — Le Maroc occidental (*Bull. de la Soc. de Géog. d'Oran*), in-8°, 49 p. Oran, L. Fouque, 1910.

MERLIN (A.) — Guide du Musée Alaoui, in-8°, 61 p. Tunis, Imprimerie rapide, 1911.

MERLIN (A.) — Les fouilles sous-marines de Mahdia (Tunisie), in-8°, 16 p., 5 planches. Paris, E. Leroux, 1911.

— Statuettes en bronze trouvées en mer près de Mahdia (Tunisie), in-4°, 15 p., 3 fig., 5 planches. Paris, Leroux, 1911.

MERLIN (A.) et DRAPPIER (L.) — La nécropole punique d'Ard-el-Kheraïb à Carthage, in-8°, 84 p. Paris, E. Leroux, 1909.

MERLIN (A.) et POINSSOT (Louis). — Bronzes trouvés en mer, près de Mahdia (Tunisie), in-8°, 31 p., 3 pl. Paris, Leroux, 1909.

MICHAUX-BELLAIRE (E.) — Quelques tribus des montagnes de la région des Habt, in-8°, 539 p. Paris, E. Leroux, 1911.

PACHTERE (F. G. de). — Musée de Guelma (*Série des Musées et collections archéologiques de l'Algérie et de la Tunisie*), in-8°, 60 p., 10 pl. Paris, E. Leroux, 1909.

— Inventaire des mosaïques de la Gaule et de l'Afrique (*Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*) T. III, Afrique proconsulaire, Numidie, Maurétanie (Algérie), in-4°, 120 p. Paris, E. Leroux, 1911.

PALLARY (Paul). — Notes sur quelques coutumes carthagiноises et sur la survivance du symbole de Tanit (*Revue Tunisienne*), in-8°, 13 p. Tunis, Imprimerie rapide, 1911.

— Sur la présence d'une industrie paléolithique dans une plage soulevée algérienne (*Bull. de la Soc. préhistorique française*), in-8°, 3 p. Le Mans, Monnoyer, 1911.

PROVENZALI (F.) — *El Bostan* ou jardin des biographies des saints et savants de Tlemcen, par Ibn Maryem ech-Cherif el-Melity, in-8°, 629 p. Alger, Fontana frères et C^{ie}, 1910.

REYNAUD (commandant). — Une famille, un village, un marché dans le Rif, in-8°, 32 p. Paris, A. Rousseau, 1910.

SERVICE DES RENSEIGNEMENTS (Officiers du). — Renseignements statistiques et agricoles sur le territoire de la Chaouïa, in-8°, 24 p. Oran, L. Fouque, 1911.

SLANE (baron de). — Description de l'Afrique septentrionale par Abou-Obeïd-el-Bekri, texte arabe, in-8°, 300 p. Alger, A. Jourdan, 1911.

TORCY (général de). — Les Espagnols au Maroc en 1909, in-8°, 279 p., 1 carte, 6 planches. Paris, Berger-Levrault, 1911.

— L'Espagne et la France au Maroc au début de 1911, in-8°, 35 p., 2 cartes. Paris, Berger-Levrault, 1911.

— Note sur la route de Tébessa à Biskra par Négrine (*Bull. de la Soc. archéologique de Constantine*), in-8°, 27 p., 2 cartes. Constantine, A. Brahan, 1911.

VOINOT (capitaine L.) — Les tumuli d'Oudjda (*Bull. de la Soc. de Géographie d'Oran*). L. Fouque, 1910.

EUROPE

CHAUVET (Gustave). — Boules en pierres moustériennes, in-8°, 13 planches. Le Mans, Monnoyer, 1908.

— Os, ivoires et bois de renne ouvrés de la Charente, in-8°, 191 p. Angoulême, E. Constantin, 1909.

— Petites notes d'archéologie charentaise, in-8°, 30 p. Angoulême, J. Chassaigne, 1909.

CLAPARÈDE (Arthur de). — Compte rendu des travaux du 9^e Congrès international de Géographie tenu à Genève du 27 juillet au 6 avril 1908, Tome III, in-8°, 516 p., 17 fig., 5 planches. Genève, Société Générale d'Imprimerie, 1911.

DEBRUGE (M.-A.) — La station préhistorique de Canneville près Creil (Oise), in-8°, 4 p. Le Mans, Monnoyer, 1910.

DÉCHELETTE (Joseph). — Manuel d'archéologie préhistorique celtique et gallo-romaine, 3 vol. in-8°, 1450 p., 249 planches. Alfred Picard et fils, 1910.

GAUCKLER (P.) — Catalogue figuré de la batellerie greco-romaine. La mosaïque d'Althiburus (*Ext. des mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*), in-4°, 44 p., 29 fig., 1 planche. Paris, E. Leroux, 1905.

GAUTIER (Raoul). — Résumé météorologique de l'année 1910 pour Genève et le Grand Saint-Bernard, in-18°, 104 p. Genève, Société Générale d'Imprimerie, 1911.

GAUTIER (Raoul) et DONAIME. — Observations météorologiques faites sur les fortifications de Saint-Maurice en 1910, in-18, 55 p. Genève, Société Générale d'Imprimerie, 1911.

— Les retours du froid en juin à Genève et au Grand Saint-Bernard, in-18, 12 p., 2 fig., 1 planche. Genève, Société Générale d'Imprimerie, 1911.

MARTIN (Henri). — Note sur un squelette humain de l'époque moustérienne trouvé en Charente, in-8°, 3 p. Paris, Gauthier-Villars, 1911.

AFRIQUE

ADAM (Auguste). — Le Katanga, province belge (*Assoc. des licenciés de l'Université d'Anvers*), in-8°, 254 p. Liège, H. Vaillant, 1911.

DUBOIS (Félix). — Notre beau Niger, in-8°, 299 p. Paris, L. Flammarion, 1911.

LEFÉBURE (E.) — Le bucrâne lybien, in-8°, 31 p. Alger, A. Jourdan, 1909.

TOUTÉE (colonel). — Dahomé, Niger, Touareg (notes et récits de voyage), in-8°, 370 p., 1 carte. Paris, Armand Colin, 1908.

— Du Dahomé au Sahara, in-8°, 272 p., 1 carte. Paris, Armand Colin, 1907.

ASIE

DELAPORTE (René). — Ceylan, in-8°, 341 p. Paris, A. Larose, 1910.

SALIGNAC FÉNELON (vicomte François). — Esquisse de la géographie et de la géologie des montagnes de l'Himalaya et du Thibet par le colonel S. G. Burrard et H. H. Hayden, in-8°, 39 p. Toulouse, L. Privat, 1911.

CARTES ET PLANS

Gouvernement Général de l'Algérie :

SERVICE DE LA CARTE GÉOLOGIQUE :

— *Feuille de Terni*, au 1/50.000, dressée par M. F. DOUMERGUE, 1910.

— *Feuille de Sidi Dris*, au 1/50.000, dressée par M. L. JOLEAUD, 1910.

— *Feuille de Mansourah*, au 1/50.000, dressée par M. J. SAVORNIN, 1910.

Ministère de la Guerre :

SERVICE GÉOGRAPHIQUE DE L'ARMÉE :

Carte de la frontière algéro-marocaine, au 1/500.000.

— *de la région de Fez (Maroc)*, au 1/500.000.

— *de la région d'Oued Charef (Maroc)*, au 1/500.000.

— *de la région d'Oudjda (Maroc)*, au 1/500.000.

— *de la région de Tanger (Maroc)*, au 1/500.000.

— *de la région de l'océan Atlantique (vallées du Lougros et du Sebou, Maroc)*, au 1/250.000.

— *du Maroc*, d'après les documents les plus récents, au 1/200.000.

Ministère des Colonies :

SERVICE GÉOGRAPHIQUE ET DES MISSIONS :

Carte de Tombouctou (Afrique Occidentale française),
au 1/2.000.000.

— *de la côte française des Somalis et régions avoisinantes (Harrar)*, au 1/500.000, dressée par M. MEUNIER.

— *de la côte française des Somalis et régions avoisinantes (Addis-Ababa)*, au 1/500.000, dressée par M. MEUNIER.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ET D'ARCHÉOLOGIE

DE LA

PROVINCE D'ORAN

TOME XXXI. — 1911

	Pages
Bureau et Comité administratif de la Société	3
Liste générale des Membres de la Société	4
Sociétés correspondantes	19
Procès-verbaux des réunions de la Société	86, 220, 406, 569
Assemblée générale du 7 mai 1911	222
Conférence	234
Attribution à la Société de la médaille Paul Blanchet	406
Avis de Congrès	408
Mouvement de la bibliothèque	574
LACAVE-LAPLAGNE. — Notes sur quelques ruines romaines relevées dans la commune mixte d'Ammi-Moussa (Pl. I à VI)	21
A. COUR. — Le culte du serpent dans les traditions popu- laires du Nord-Est algérien	57
F. DOUMERGUE. — Sur la découverte du <i>Triton de Poiret</i> dans les environs de Mascara	76
L. VOINOT. — Oudjda et l'Amalat (Pl. VII à XXI) (à suivre)	93, 237, 409

Abbé FABRE. — Découverte d'une borne milliaire à Saint-Denis-du-Sig	201
A. TOURNIER. — Mouvement de la navigation dans les ports du département d'Oran pendant l'année 1909. — Mouvement commercial. — Produits agricoles	207
GUILLAUME et LHUILLIER. — Observations météorologiques de la station de Santa-Cruz. 218,	567
L. LACOSTE. — Essai sur l'industrie de la pêche maritime à l'époque préhistorique dans le Nord de la Berbérie (Maroc-Algérie-Tunisie)..	377
Lieutenant REY. — La haute plaine du Tamlelt (Pl. XXI bis).	553
S. FABRE. — Découverte d'une inscription romaine à Waldeck-Rousseau	560
F.-G. DE PACHTERE. — Inscriptions romaines d'Aïn-Temouchent	564

BIBLIOGRAPHIE

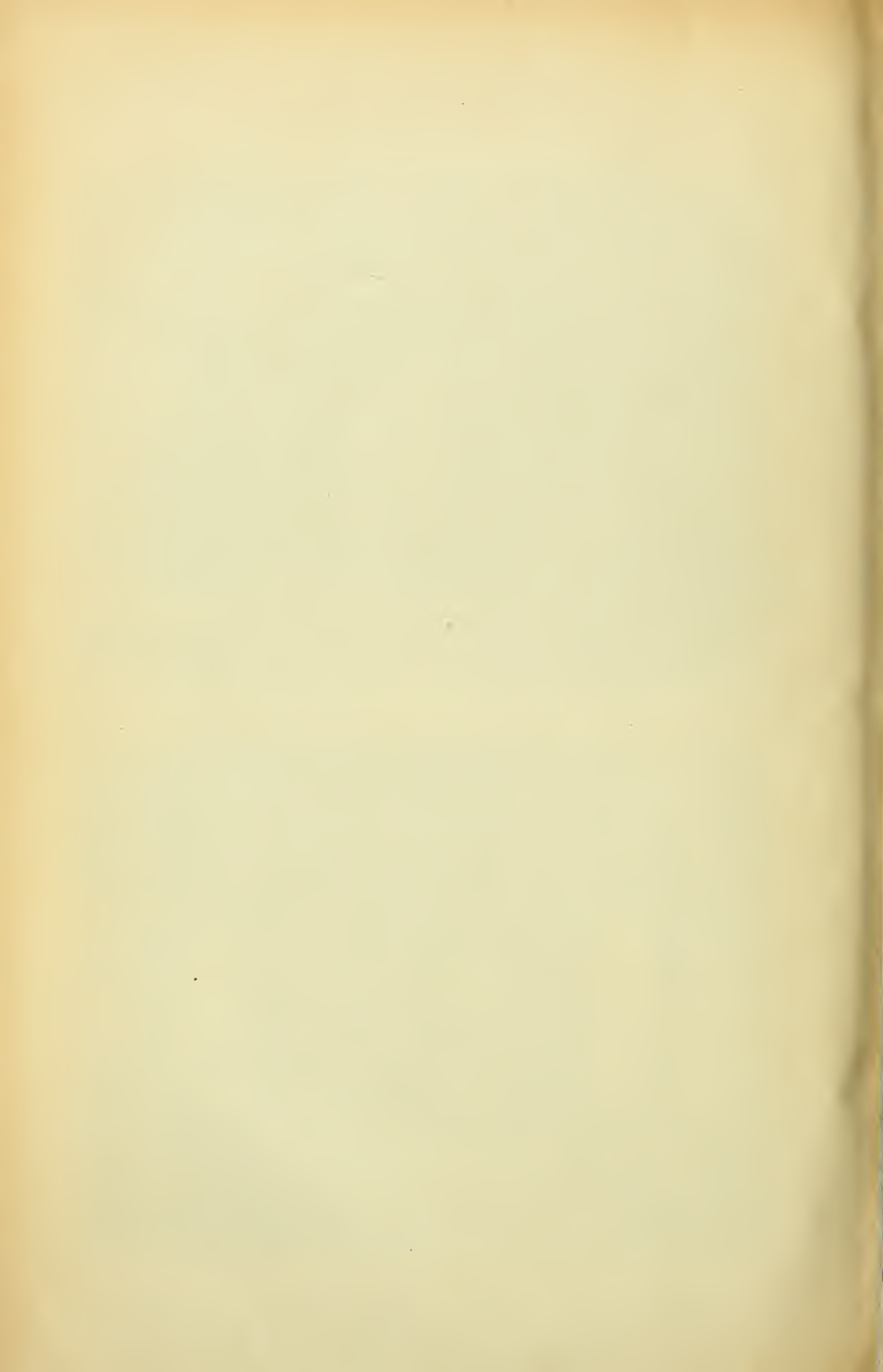
A. BEL. — <i>El-Bostân fî dzikri-l-Aoulïya wa-l-'Oulamâ bi Tilimsân</i> , par IBN MARYEM, texte arabe édité pour la première fois par M. BEN CHENEBOU ..	77
— <i>El-Bostân ou jardin des biographies des saints et savants de Tlemcen</i> , par IBN MARYEM, traduction française publiée par M. PROVENZALI	77
— <i>La Bânat So'ad</i> , poème de Kab'b ben Zohaïr, par René BASSET	80
— <i>La formation des légendes</i> , par A. van GENNEP.	81
CAPIFALI. — <i>Ceylan</i> , par René DELAPORTE	83
Ed. DÉCHAUD. — <i>Les Confins Algéro-Marocains</i> , par Augustin BERNARD	84
Ernest FLAMMARION. — <i>Notre beau Niger</i> , par Félix DUBOIS.	85

	Pages
A. BEL. — Description de l'Afrique septentrionale, par EL BEKRI. Texte arabe revu sur quatre manuscrits et publié par DE SLANE, seconde édition faite par le Gouvernement général de l'Algérie ..	395
— Les Cent et Une Nuits, traduites de l'arabe, par GAUDEFROY-DEMOMBYNES	396
— L'organisation financière de l'empire marocain, par TALEB ABDESSELEM	398
— Notice sur les tribus de la région de Debdou, par NEHLIL	402
— Campagnes d'Afrique (1830-1910) : Algérie-Tunisie-Maroc, par le capitaine Victor PIQUET, avec une préface de M. MESSIMY, député....	403
HACHETTE et C ^{ie} . — Souvenirs de Casablanca, par le capitaine Paul AZAN, préface du général D'AMADE	405



1. — OUDJDA : TYPES MUSULMANS.

2. — — — TYPES JUIFS.





1. — OUDJIDA : LES AÏSSAOUA CHEZ L'AMEL LE JOUR DU MOULOUD.

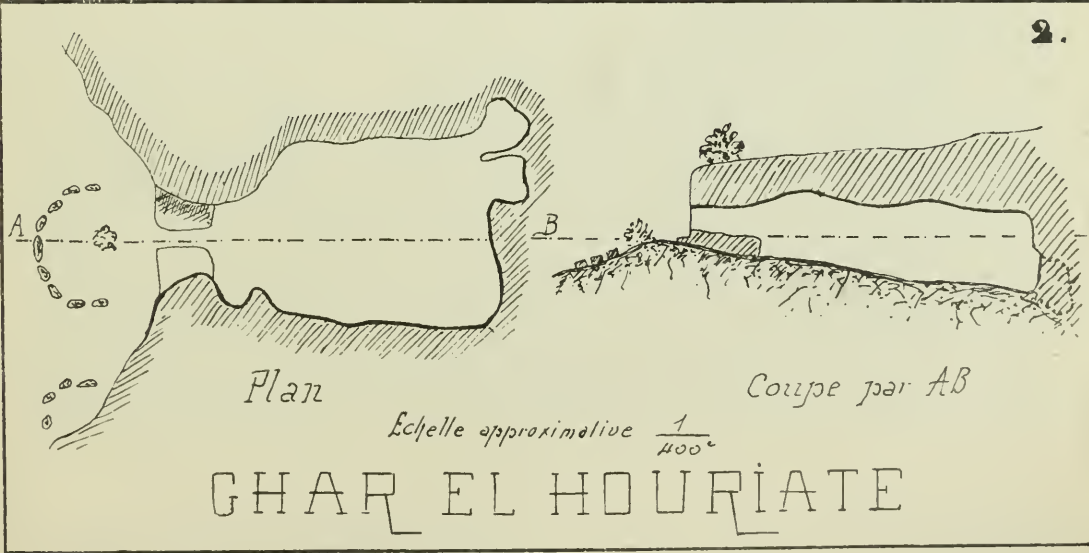
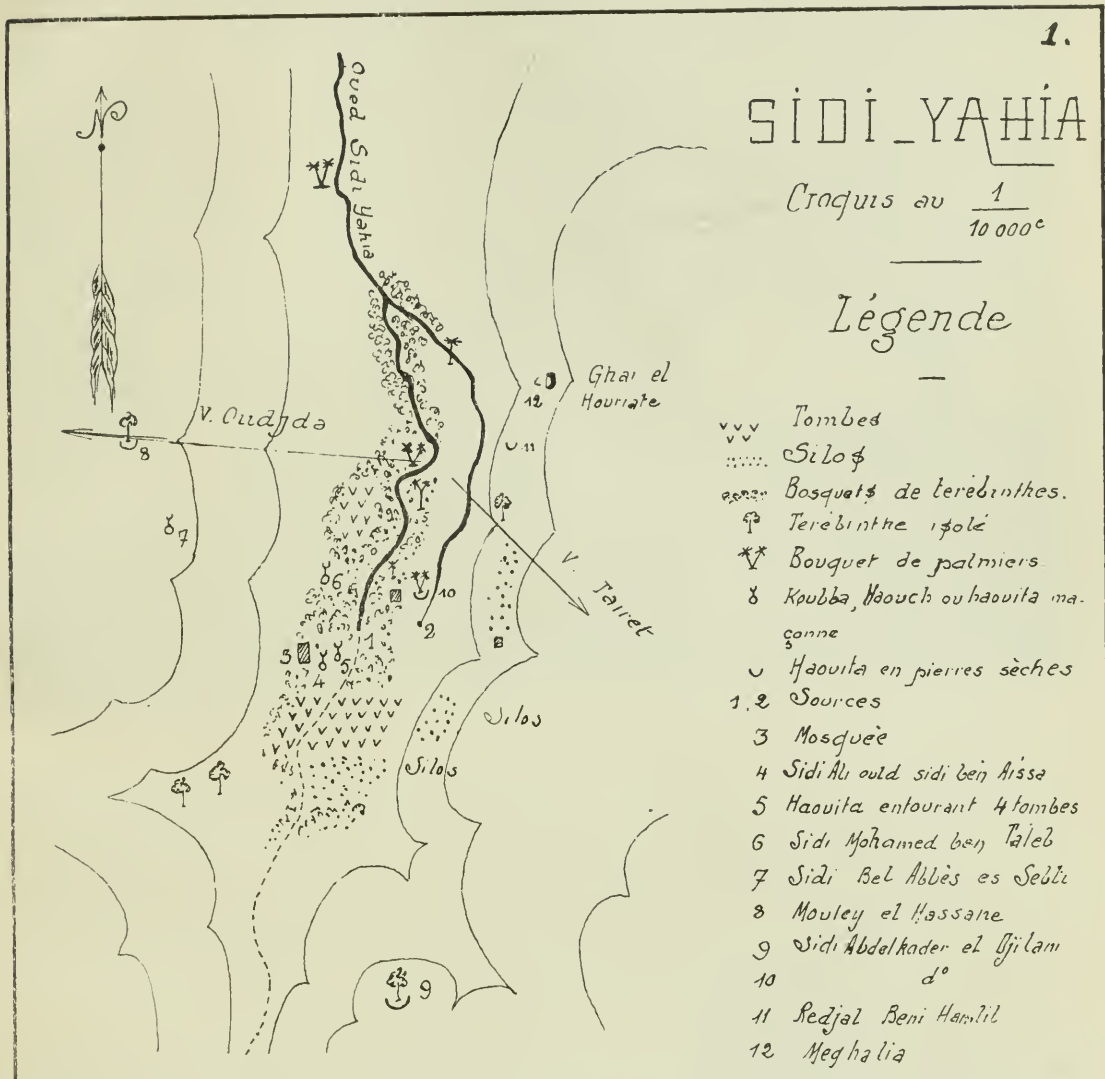
2. — DJAMMA EL KEBIR (vue d'ensemble).





1. — OUDJDA : LES PORTES DE LA FAÇADE NORD DE DJAMAA EL KEBIR.

2. — LA PORTE DE LA COUR DE DJAMAA EL KEBIR (à droite la mahakma du *cadi*).





1. — SIDI YAHIA, A 5 KILOMÈTRES D'OUJDJA.

(Derrière le personnage on voit les jujubiers sous lesquels aurait été inhumé Sidi Yahia ; au-delà des térébinthes, le haouch de Sidi Ali ould Sidi ben Aïssa).

2. — OUJDJA : KOUBEA SIDI ABD EL OUAHAB A L'INTÉRIEUR DES MUQS.

SOCIÉTÉ
DE
GÉOGRAPHIE
ET
D'ARCHÉOLOGIE

DE
LA PROVINCE D'ORAN

FONDÉE EN 1878

TOME XXXII. — 1912

ORAN
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE L. FOUQUE
4 et 6, Rue Thuillier (Place Kléber)

1912

Société de Géographie et d'Archéologie

DE LA PROVINCE D'ORAN

7, Rue Schneider, ORAN

COMITÉ ADMINISTRATIF DE LA SOCIÉTÉ

1911-1912

MM. ARAMBOURG Camille.
BÉRENGER.
CAPIFALI.
CAUDRILLIER.
DANGLES.
DÉCHAUD.
DOUMERGUE.
ENGEL.
FABRE.
FLAHAULT.
GASSER.
JULLIAN Charles.

MM. LEMOISSON.
LEVAIN.
DE PACHTERE.
PELLET.
PÉREZ.
POCK.
PONTET.
POUSSEUR.
RENÉ-LECLERC.
ROUX-FREISSINENG
SANDRAS.
TOURNIER.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

Président :

D^r GASSER.

Vice-Présidents :

DOUMERGUE.

FLAHAULT.

Secrétaire général :

ENGEL.

Trésorier :

POCK.

Bibliothécaire-archiviste :

TOURNIER.

Secrétaire pour la Section géographique :

DÉCHAUD.

Secrétaire-adjoint id.

LEMOISSON.

Secrétaire pour la Section archéologique :

Abbé FABRE.

Secrétaire-adjoint id.

DE PACHTERE.

COMMISSION DU BULLETIN

MM. GASSER.
DOUMERGUE.
FLAHAULT.

MM. ENGEL.
DÉCHAUD.
Abbé FABRE.

COMMISSION DES FINANCES

CAPIFALI.
DANGLES.
SANDRAS.

LISTE GÉNÉRALE DES MEMBRES

de la " Société de Géographie et d'Archéologie de la province d'Oran "

au 1^{er} Mars 1942

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

MM. LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE.

G. HANOTAUX, membre de l'Académie Française, ancien
Ministre des Affaires Étrangères, 15, rue d'Aumale, Paris.

VICE-PRÉSIDENTS D'HONNEUR

MM. LE PRÉFET DU DÉPARTEMENT D'ORAN.

LE GÉNÉRAL COMMANDANT LA DIVISION D'ORAN.

MEMBRES D'HONNEUR

MM. LE SÉNATEUR DU DÉPARTEMENT D'ORAN.

LES DÉPUTÉS DU DÉPARTEMENT D'ORAN.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL GÉNÉRAL D'ORAN.

LE MAIRE D'ORAN.

A. HÉRON DE VILLEFOSSE, membre de l'Institut, 15, rue
Washington, Paris.

René CAGNAT, membre de l'Institut, 10, rue Stanislas, Paris.

Le Colonel MARCHAND, explorateur, 20, rue du Comman-
dant Marchand, Paris.

PRÉSIDENT HONORAIRE

M. MONBRUN Théogène, avocat, 3, rue El Moungar, Oran.

MEMBRES HONORAIRES

MM. BINGER, explorateur.

CARON, id.

FOUREAU, id.

MONTEIL, id.

MM. NANSSEN, explorateur.

TRIVIER, id.

VERMINCK, id.

MEMBRES CORRESPONDANTS (1)

- MM. René BASSET, doyen de la Faculté des Lettres, 77, rue Michelet, Alger.
Augustin BERNARD, professeur à l'Université de Paris, 61, rue Scheffer, Paris.
D^r CARTON, membre correspondant de l'Institut, Khéredine, La Goulette (Tunisie).
Le P. DELATTRE, membre correspondant de l'Institut, Carthage (Tunisie).
DOUTTÉ Ed., professeur à la Faculté des Lettres, Alger.
FLAMAND J.-B.-M., professeur à la Faculté des Sciences, 87, rue Michelet, Alger.
GENTIL L., maître de conférences à l'Université de Paris, Sorbonne, 65, boulevard Pasteur, Paris.
MESPLÉ A., professeur à la Faculté des Lettres, président de la Société de Géographie, Alger.
-

MEMBRES A VIE (1)

ayant racheté leurs cotisations annuelles par un versement unique de 100 francs

- MM. AZAN P., capitaine d'Infanterie, rue des Cités, Autun.
BERTHON, capitaine au 2^e Régiment de Tirailleurs algériens, camp Berteaux, par Taourirt (Maroc).
BONNARD, avocat, Tunis.
CHEYLARD, chef de bataillon en retraite, Bois-la-Reine, Mustapha-Alger.
DELINON, directeur de la Compagnie du Gaz, Barcelone.
GETTEN, directeur général de la C^{ie} française des Chemins de fer de l'Indo-Chine, 14, rue Pelouze, Paris.
GOYT, topographe principal en retraite, 31, cours Saint-André, Grenoble.
MASSENET, ingénieur civil, 27 bis, quai d'Orsay, Paris.
PALLARY, instituteur à l'école d'Eckmühl, **Oran**.
PASTORINO, notaire, 1, rue Ampère, **Oran**.
THORIN, propriétaire, 8, rue Changarnier, Alger.
-

(1) MM. les Sociétaires sont priés de faire connaître au Secrétaire général les rectifications qu'il y aurait lieu d'apporter aux indications qui les concernent.

MEMBRES TITULAIRES

MM. AMILLAC Albin fils, chirurgien-dentiste, rue du Cercle Militaire, **Oran.**

AMOROS Thomas, négociant, Gambetta, **Oran.**

ANDUZE, agent de la C^{ie} Transatlantique, boulevard Malakoff, **Oran.**

ANFRÉ, capitaine à l'État-Major de la Subdivision, Tlemcen.

ANGLARD Jean, chef de section aux Chemins de fer algériens de l'État, rue Molière, quartier Saint-Pierre, **Oran.**

ARACIL (abbé), vicaire à l'église Saint-Louis, **Oran.**

ARAMBOURG Camille, ingénieur I. N. A., domaine Saint-Joseph, **Oran.**

ARDAILLON, recteur de l'Académie d'Alger, Alger.

ARDITTI R., rabbin de la circonscription consistoriale à Maxula-Radès (Tunisie).

ARDOIN, inspecteur, chef du Service Topographique, **Oran.**

ARGOUD Paul, vétérinaire de l'Abattoir, **Oran.**

ARMITAGE S., ingénieur, Hammam Selama (Port-aux-Poules) ; à Londres : 1, Branton Mansions, 28, Rosbery Avenue.

ARNOULD Alfred, commis des Postes, Bureau Central, **Oran.**

AUBERT, lieutenant au 2^e Régiment Étranger, Bou Denib.

AUZAS, professeur au Lycée, 4, rue Vieille-Mosquée, **Oran.**

BALLONGUE, commis des Postes et Télégraphes. **Oran.**

BARBER, consul d'Angleterre, place de la République, **Oran.**

BARBIN, instituteur, Lalla-Maghnia.

BARTHÉLEMY, pharmacien, 54, rue Philippe, **Oran.**

BARTHOLOMÉ, directeur des Tramways électriques, **Oran.**

BARTIBAS, pharmacien. conseiller général, adjoint au Maire, boulevard Oudinot, **Oran.**

BARTOLI fils, propriétaire, 7, rue de la Vieille-Mosquée, **Oran.**

BASCHUNG, général gouverneur de la place d'Oran, rue de Wagram, **Oran.**

BAUDRY, ingénieur des usines Michelin, Clermont-Ferrand.

BAUGER, capitaine au 14^e Régiment d'Infanterie, Toulouse.

BEAUDOIN, propriétaire, rue Mirauchaux, **Oran.**

BEAUPUY, président de la Chambre de Commerce, 62, rue de Mostaganem, **Oran.**

BEIR Fr., négociant en vins, boulevard Froment-Coste, Saint-Eugène, **Oran.**

- MM. BEL Alfred, directeur de la Médersa, Tlemcen.
BEL Edgar, professeur au Lycée, conservateur-adjoint du Musée, rue Say, **Oran.**
- M^{me} BELON, propriétaire, Saint-Denis-du-Sig.
- MM. BEN DANOU César, clavelisateur, Méchéria.
BEN DAUD, colonel en retraite, villa Ben Daoud, portes de Mascara, **Oran.**
BENDJO Prosper, négociant, 32, boulevard National, **Oran.**
BENRAHOU MOHAMED, fondé de pouvoirs de la maison Bel-Hadj, Nemours.
BEN SAAD, étudiant en pharmacie, 54, rue Philippe, **Oran.**
BÉRENGER, chef de bataillon de réserve, 12, rue Beauprêtre, **Oran.**
BERNARD, capitaine, chef du Service des Renseignements, Fez (Maroc).
BERT A., inspecteur adjoint des services des chemins de fer de l'O. A., **Oran.**
BERTRAND, propriétaire, conseiller général, Belle-Côte.
BESSIÈRE Adrien, receveur des Contributions diverses, Montagnac.
BETHENOD, propriétaire, faubourg de Miramar, **Oran.**
BEUGNOT, capitaine de cavalerie hors cadre, détaché en Mauritanie, par Dakar (Afrique Occidentale).
BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE DE LA MOSQUÉE, Ecole Karguentah, 40, rue d'Arzew, **Oran.**
BIBLIOTHÈQUE DU BUREAU ARABE, Lalla-Maghnia.
BIBLIOTHÈQUE DE LA CLASSE DE 3^e MODERNE DU LYCÉE, **Oran.**
BIDAINE Paul, administrateur des Colonies, Dakar.
BIENABE Justin, comptable au Service Topographique, **Oran.**
BISTER P., interprète judiciaire, Relizane.
BLANC, docteur en médecine, 1, rue Général Joubert, **Oran.**
BLANCHET, négociant, rue de l'Hôtel de Ville, **Oran.**
BLET, professeur au Lycée, **Oran.**
BONIFAY Paul, propriétaire, 1, rue de la Paix, **Oran.**
BONS Gabriel, capitaine d'artillerie en retraite, délégué financier, 6, boulevard Seguin, **Oran.**
BORIES Auguste, délégué financier, Mostaganem.
BORNE, officier d'administration de 1^{re} classe du Génie, au Château-Neuf, **Oran.**
BOSC P., négociant, 1, boulevard de l'Industrie, **Oran.**
BOU KHALLOUA BOU ABDALLAH ben MOHAMMED, cadi à la mahakma, Relizane.
BOUTY Joseph, pharmacien, Tlemcen.
DE BOYER DE CHOISY, élève à l'École Supérieure, 32, boulevard de la Bibliothèque, Marseille.

MM. BRUNEAU, professeur de dessin au Lycée, 10, rue de Gênes,
Oran.

BRUNEL Camille, géomètre principal en retraite, Maison
Blanche, près Maison Carrée.

BRUNIE Pierre, ingénieur E. C. P., 101, rue de Mostaganem,
Oran.

BRUSTLEIN Henri, ingénieur-constructeur, 72, rue d'Arzew,
Oran.

BUZENET Jean, propriétaire, Brédéah.

CAMARA OFICIAL DE COMERCIO, INDUSTRIA Y NAVEGACION
DE MELILLA.

CANAL J., ingénieur civil, chef de bureau à la direction
générale des Travaux publics, 42, rue Marceschau,
Tunis.

CAPIFALI, receveur des Postes et Télégraphes en retraite,
Calvi (Corse).

CARDONA, chancelier du Consulat d'Espagne, boulevard
Charlemagne, **Oran.**

CARDONNE, secrétaire du Syndicat agricole, Tlemcen.

CARLI, agent général d'assurances, 18, boulevard Charle-
magne, **Oran.**

CARRAFANG, propriétaire, délégué financier, Saïda.

CARTEAUX, Octave, officier d'administration en retraite,
24, rue d'Alsace-Lorraine, **Oran.**

CASTANIÉ Joseph, armateur, rue Canrobert, Miramar
supérieur, **Oran.**

CAUDRILLIER, inspecteur d'Académie, **Oran.**

CAULET Jules, sous-ingénieur des Ponts et Chaussées, quar-
tier Saint-Pierre, **Oran.**

CAVALIÉRO Barnett, courtier en grains, rue El-Moungar,
Oran.

CHABAUD Paul, commis principal des Postes et Télé-
graphes, **Oran.**

CHALLAMEL A., éditeur, 17, rue Jacob, Paris.

CHANDELIER Georges, propriétaire, 6, boulevard du
2^e Zouaves, **Oran.**

CHANSON (abbé), curé de Saint-Lucien.

CHAPELIN, propriétaire, rue Marie-Thérèse, **Oran.**

CHAREIX Jacques, officier interprète au Bureau des Affaires
Indigènes, Beni-Abbès.

CHATELAIN Louis-Armand, propriétaire, 24, rue Kimburn,
Oran.

CHATROUSSE Abel, administrateur des Affaires Indigènes,
détaché à la Préfecture, **Oran.**

MM. CHOLET Alfred, ingénieur-directeur des services des Chemins de fer de la ligne Blida-Berrouaghia (Ouest Algérien), Blida.

CLÉSIOT Gaston, négociant en grains, Sidi-bel-Abbès.

COHEN-SOLAL E., professeur au Lycée, 30, boulevard Seguin, **Oran.**

COHEN-SOLAL A., docteur en médecine, 10, boulevard Seguin, **Oran.**

CONSEIL MUNICIPAL DE PERRÉGAUX.

CONSEIL MUNICIPAL DE RELIZANE.

CONSEIL MUNICIPAL DE SAÏDA.

CONSEIL MUNICIPAL DE SAINT-DENIS-DU-SIG.

CONSEIL MUNICIPAL DE SIDI-BEL-ABBÈS.

CONSTANTINI, inspect^r des Douanes, 27, rue d'Arzew, **Oran.**

CORRIÉRAS, directeur d'école, Sidi-bel-Abbès.

COTTENEST Gaston, capitaine, chef de bureau du Service des Renseignements du secteur Chaouïa, Casablanca.

COUR A., professeur à la Médersa, Tlemcen.

COURCELLE Abel, docteur en médecine, 26, boulevard Malakoff, **Oran.**

COURRECH, directeur de l'École du faubourg d'Eckmühl, **Oran.**

CRUCK Eugène, rédacteur à l'*Echo d'Oran*, 28, rue d'Arzew, **Oran.**

DALBÉRA Albert, propriétaire, 5, place d'Armes, **Oran.**

DANGLES Victor, géomètre du Service Topographique, 4, rue Saint-Louis, **Oran.**

DARMON Moïse de Guenoun, mercier, 3, place d'Armes, **Oran.**

DÉCHAUD Edouard, secrétaire-archiviste de la Chambre de Commerce, place de la République, **Oran.**

DECKERS, armateur, agence Laurens-Deckers, Alger.

DECRIEN Constant, propriétaire, Sidi-bel-Abbès.

DELAGE, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées de la circonscription Ouest, rue La Tour d'Auvergne, **Oran.**

DELARUE, instituteur à l'école Saint-André, **Oran.**

DELHOMME, lieutenant au 2^e Régiment de Tirailleurs algériens, **Oran.**

DEMAS Dominique, architecte-voyer, Tiaret.

DEROS Julien, négociant, place Garbé, maison Ribeton, **Oran.**

DERRIEN Louis, ingénieur-chimiste, 1, rue Auber, **Oran.**

DESCHAMPS, adjudant, à Moulins-sur-Allier.

DESCOURS, propriétaire, délégué financier, maire, Saint-Denis-du-Sig.

- MM. DIDIÈRE, vérificateur du Service Topographique en retraite, jardin Welsford, **Oran.**
 DIRECTION DES AFFAIRES INDIGÈNES DE LA DIVISION, **Oran.**
 DOBRENN, chirurgien-dentiste, 7, boulevard Seguin, **Oran.**
 DOUMERGUE, professeur au Lycée, 2, rue Manégat, **Oran**
 DREVETON Julien, propriétaire, Nemours.
 DUNIS, docteur en médecine, Saint-Denis-du-Sig.
 DUPUY Charles, négociant, 10, boulevard Charlemagne, **Oran.**
 DURAND, professeur au Lycée, 16, boulevard Sébastopol, **Oran.**
 DURET Ferdinand, avocat, délégué financier, 1^{er} adjoint au maire, 2, rue de la Bastille, **Oran.**
 DUTARTRE, commandant en retraite, directeur de la Villa de Convalescence, Eckmühl, **Oran.**
 DUZAN, docteur en médecine, maire, Saint-Leu.
- ELGHOZI Moïse, négociant, 40, boulevard National, **Oran.**
 ELLIKER, ingénieur de la voie à la C^{ie} des Chemins de fer de l'O. A., Sidi-bel-Abbès.
 EMERAT, négociant, conseiller général, place d'Orléans, **Oran.**
 ENGEL, ingénieur civil E. C. P., 32, boulevard National, **Oran.**
 ESTAUNIÉ, secrétaire-adjoint de la commune mixte, Montagnac.
 ETIENNE Eug., député, ancien Ministre de la Guerre, 11 bis, rue Saint-Dominique, Paris.
 EVÈQUE (L) du diocèse, **Oran.**
 EVERAERTS, administrateur de commune mixte, détaché à la Sous-Préfecture, Tlemcen.
 EYNARD, directeur du Service de l'Intendance, 1, rue du Général-Joubert, **Oran.**
- FABRE (abbé), curé de Saint-Denis-du-Sig.
 FABRE, receveur des Contributions diverses en retraite, Tiaret.
 FABRE LA MAURELLE, commis aux Chemins de fer de l'Etat, 81, rue de Mostaganem, **Oran.**
 FABRIÈS, docteur en médecine, Sidi-bel-Abbès.
 FARJON Ernest, propriétaire, rue du Chemin de Fer, **Oran.**
 FAURE Jean, entrepreneur, quartier des Arcades, maison Marin, **Oran.**
 FÉRAUD, ingénieur civil, 4, rue Michelet, Alger.
 FLAHAULT, ingénieur E. C. P., 2 bis, boulevard Charlemagne, **Oran.**

- MM. R. DE FLOTTE DE ROQUEVAIRE, chef du Service des Cartes au Gouvernement général de l'Algérie, 6, boulevard Laferrière, Alger.
- FORT, lieutenant au 3^e Régiment de Zouaves, Constantine.
- FOULD Alfred-Israël, propriétaire, 32, boulevard National, **Oran.**
- FOULQUIER, docteur en médecine, 9, rue de Mostaganem, **Oran.**
- FOUQUE Laurent, conseiller général, rue de Mostaganem, **Oran.**
- FOURNIAL, médecin-major, Tanger (Maroc).
- FOURNIER P., capitaine aux Affaires Indigènes, Oulad Djellal, par Biskra (Constantine).
- FRONTY, directeur du Crédit Lyonnais, **Oran.**
- GABRIEL Charles, courtier en vins, Eckmühl-**Oran.**
- GALAN (abbé), curé de Saint-Eugène, **Oran.**
- GAME Louis, juge de paix, Arzew.
- GAQUIÈRE, lieutenant du Service des Affaires Indigènes, Mérada par Taourirt (Maroc).
- GARNIER, libraire, boulevard Malakoff, **Oran.**
- GAROBY Edouard, secrétaire général de la Préfecture, **Oran.**
- GAROBY Jean, professeur à la Médersa, Alger.
- GASQUET Camille, notaire, **Oran.**
- GASSER, docteur en médecine, conseiller général, 1, rue Général Joubert, **Oran.**
- GAUBERT, directeur des Contributions Diverses, place de la République, **Oran.**
- GAUDEFROY-DEMOMBYNES, professeur à l'Ecole Coloniale, 9, rue Bara, Paris (VI^e).
- GAUDIBERT, docteur en médecine, rue Lahitte, **Oran.**
- GAUTHIER, capitaine du Service des Affaires Indigènes, chef de l'annexe de Laghouat.
- GÉRARD E., propriétaire, Palikao.
- GIBOU Émile, entrepreneur de travaux publics, Saïda.
- GIRAUD Amédée, villa Fanny, faubourg Del Monte, **Oran.**
- GIRAUD Edmond, avoué, Alger.
- GLATARD, docteur en médecine, chef de service à l'Hôpital civil, 30, boulevard Seguin, **Oran.**
- COGNALONS, officier-interprète, Beni-Ounif.
- GOUT Louis, receveur de l'Enregistrement, Sidi-bel-Abbès.
- GRANDJEAN, directeur de l'École de la rue Mirauchaux, **Oran.**
- GREUZARD Charles, 10, rue de la Pépinière, Paris, (8^e).
- GRIGUER Jules, interprète à la Direction de la Dette Marocaine, Tanger.

- MM. GRIGUER Léon, interprète judiciaire, Le Télagh.
 GROSS Eugène, publiciste, secrétaire de la Rédaction de
l'Echo d'Oran, **Oran**.
 GSELL, professeur à la Faculté des Lettres d'Alger,
 inspecteur des monuments historiques, 6, rue Perceval,
 Paris.
 GUÉRIDO, docteur en médecine, 49, rue d'Arzew, **Oran**.
 GUIGUE Paul, directeur des Messageries Nationales, rue
 des Jardins, **Oran**.
 GUILHON, publiciste, rue Dufour prolongée, **Oran**.
 GUILLAUME, préparateur au Lycée, 3, rue Vieille-Mosquée,
Oran.
 GUILLET, général de brigade du cadre de réserve de l'État-
 Major de l'Armée, 108 *bis*, rue d'Arzew, **Oran**.
 GUIRAND, avoué, 18, rue Belleville, **Oran**.
 GUYON, agent d'assurances, Mostaganem.
- HADJ HACÈNE ALLAL, instituteur en retraite, officier de
 l'Instruction publique, 10, rue Léoben, **Oran**.
 HARBURGER Jules, avocat, 2, rue Seguin, **Oran**.
 HASSAN Léon, négociant, 3, rue Saint-Félix, **Oran**.
 HEINTZ Désiré et fils, imprimeurs, 20, boulevard Malakoff,
Oran.
 HENRION, receveur à l'Abattoir, **Oran**.
 HENRYS P., lieutenant-colonel, commandant les troupes
 du secteur nord, Oudjda (Maroc).
 HÉRELLE Amédée, propriétaire, rue de Mostaganem, villa
 Sauzède, **Oran**.
 HERSON, général de division du cadre de réserve, Sceaux
 (Seine-et-Oise).
 HOUBOU père, propriétaire, 4, rue Beauprêtre, **Oran**.
 HUERTAS Raphaël (chanoine), aumônier des SS. Trinitaires,
 4, rue de Berlin, **Oran**.
 HUMMEL Edouard, propriétaire, 33, rue d'Arzew, **Oran**.
 HUOT, capitaine au 2^e régiment de zouaves, rue Alsace-
 Lorraine prolongée, maison Bastos, **Oran**.
- IBRAHIM BEY BENSALÉM BEN HAMIDA, conseiller municipal,
Oran.
 ISAAC Pierre, caissier-adjoint du Mont-de-Piété, **Oran**.
- JAÏS, directeur du Crédit Foncier et Agricole, boulevard
 du Lycée, **Oran**.
 JARSAILLON Louis, docteur en médecine, 16, rue de la Paix,
Oran.

MM. JASSERON Louis, docteur en médecine, 9, rue d'Arzew, **Oran.**

JEANMAIRE, professeur, 19, rue Saint-Martin, Montbéliard.

JEANNEY, chef d'escadron d'artillerie, place Sébastopol, maison Léchelle, **Oran.**

JOBERT, manufacturier, maire de la ville de Mostaganem.

JOLIET (abbé), curé de Gambetta, **Oran.**

JONCHAY (Sarton du), lieutenant-colonel au 3^e régiment de Chasseurs d'Afrique, Constantine.

JOUHULT, directeur de l'école Voltaire, **Oran.**

JOUINOT-GAMBETTA, colonel du 6^e régiment de chasseurs d'Afrique, Mascara.

JOUTY, docteur en médecine, quartier Audeoud, **Oran.**

JULIEN Louis, propriétaire, quai Lampérie, La Rochelle.

JULLIAN Charles, vice-consul de Russie, place de la République, **Oran.**

KALFON-PIMIENTA, négociant, 38, boulevard National, **Oran.**

KARSENTY Albert, agent général d'assurances, 7, boulevard Seguin, **Oran.**

KIENER, ancien juge, Eckmühl, **Oran.**

KLEIN, directeur de l'usine à huile de Delmonte, **Oran.**

KOEBEL, directeur de la brasserie l'Algérienne, **Oran.**

KRIEGER Édouard, contrôleur principal des Contributions directes, boulevard de Tivoli, **Oran.**

LACAVE-LAPLAGNE Jean, administrateur de la commune mixte d'Ammi-Moussa.

LAFFARGUE, administrateur-adjoint, Saint-Cloud.

LAMOTHE (DE), chef de bataillon au 4^e Tirailleurs algériens, Casablanca.

LAMUR Louis, propriétaire, délégué financier, conseiller général, rue de Mostaganem, **Oran.**

LAPOSTOLE, lieutenant détaché au Service de la Police marocaine, Tanger.

LAURENT, conseiller général, Perrégaux.

LAURET François, pharmacien, place du Marché Karguentah, **Oran.**

LEBON Paul, médecin-major de 1^{re} classe à l'Hôpital militaire, Alger.

LE CAMUS Pierre, architecte, rue Alsace-Lorraine, maison Berr, **Oran.**

LECLÈRE, capitaine au 35^e Régiment de ligne, Belfort.

LECOCQ, professeur d'histoire au Collège, Tlemcen.

LEDENT, propriétaire au Télagh.

LEGEAS, capitaine au 3^e Régiment de Zouaves, Constantine.

MM. LEGENDRE, payeur principal à la Trésorerie d'Afrique,
Oran.

LEMAIRE Marius, ingénieur E. C. P., 3, rue de la Paix,
Oran.

LEMOISSON, professeur au Lycée, **Oran.**

LENOIR Edouard, juge de paix, Saint-Denis-du-Sig.

LERÉ, général de brigade commandant la subdivision,
Tlemcen.

LEVAIN, ingénieur, directeur des Travaux de la Ville, **Oran.**

LEVÉ, colonel, commandant le territoire militaire d'Aïn-
Sefra.

LEVET, commis principal des Postes et Télégraphes, **Oran.**

LÉVY, J. S., négociant, 51, boulevard National, **Oran.**

L'HUILLIER Maurice, architecte, rue El-Moungar, **Oran.**

LISBONNE, délégué financier, maire de Sidi-bel-Abbès.

LLABADOR Oct., licencié en droit, agent maritime, Nemours.

LOGE MAÇONNIQUE « L'UNION AFRICAINE », 26, boulevard
Sébastopol, **Oran.**

LOUMAGNE, pharmacien, boulevard Seguin, **Oran.**

LOUBIÈS, officier d'administration, Debdou (Maroc).

LYAUTEY H., général commandant le X^e Corps d'armée,
Rennes.

de MALAUSSÈNE Alzéari, ingénieur E. C. P., directeur de
la C^{ie} du Gaz, Dieppe.

MANTOZ, directeur des Contributions diverses en retraite,
5, rue de Mostaganem, **Oran.**

MARAVAL, docteur en médecine, 47, boulevard National,
Oran.

MARCHAND Xavier, propriétaire, 105, rue d'Arzew, **Oran.**

MARÉGLANO, notaire honoraire, 7, rue Edgard Weber,
Oran.

MARGOT, officier interprète du Service des renseignements,
Fez.

MARONNEAU, pharmacien-major de 1^{re} classe, Hôpital mili-
taire, Saint-Mandé (Seine).

MARTIN Ferdinand, 11, boulevard Charlemagne, **Oran.**

MASSOL, topographe du Service Topographique, boulevard
Fulton, 12, **Oran.**

MASSON, comptable à la Recette Municipale, 25, rue de
Tlemcen, **Oran.**

MAURY, chef de bataillon au 32^e d'Infanterie, Tours.

MAYAUDON, notaire honoraire, rue de la Vieille Mosquée,
Oran.

METZ (de), maire de Lamoricière.

MICAL, négociant en vins, avenue de la Petite Vitesse,
Oran.

MM. MICHELER, colonel au 29^e régiment d'infanterie, Autun.
MILSOM, ingénieur civil des Mines, 6, rue de Relizane,
Oran.

MOLLE, docteur en médecine, rue Edgard Weber, **Oran.**

MONBRUN, avocat, 3, rue El-Moungar, **Oran.**

MOTELEY Albert, propriétaire, El-Ançor.

MUHL, vérificateur, chef de bureau du Service Topographique, **Oran.**

NASSAUD, sous-préfet, Mascara.

NAVARRÉ H., négociant, rue de Tlemcen, **Oran.**

NEHLIL, officier-interprète, Bou-Denib.

NESSLER, consul d'Autriche-Hongrie, boulevard de l'Industrie, **Oran.**

NICOLAÏ, capitaine de port en retraite, 10, rue d'Orléans,
Oran.

NICOLAS Jacques, docteur en médecine, Lamoricière.

OLIVA, avocat, 3, rue des Arènes, **Oran.**

OLIVIER Henri, propriétaire, boulevard d'Iéna, maison Sanchez, **Oran.**

OTTEN Jean, directeur de l'Usine cotonnière de Saint-Eugène, **Oran.**

OUDRI, général de division, du cadre de réserve, à Durtal (Maine-et-Loire).

PACHTERE (DE), professeur au Lycée, 45, boulevard Sébastopol, **Oran.**

PAGÈS Jean, armateur, 53, rue d'Arzew, **Oran.**

PAIRE, docteur en médecine, 6, rue Ampère, **Oran.**

PALLU DE LESSERT, avocat, 17, rue de Tournon, Paris.

PALLARÈS, docteur en médecine, Bou-Tlélis.

PARIEL, capitaine, chef de bureau des Affaires Indigènes, Beni-Ounif.

PARIENTÉ, docteur en médecine, 6, boulevard Seguin,
Oran.

PASCALET Jules, négociant, Beni-Ounif.

PASSERON, sous-ingénieur des Ponts et Chaussées, faubourg Saint-Eugène, **Oran.**

PASTRE, architecte, Sidi-bel-Abbès.

PEDOUSSAUD, avenue Raynal, Mostaganem.

PELLET, architecte, 46, boulevard Sébastopol, **Oran.**

PÉQUIGNOT, administrateur de la brasserie l'Algérienne,
Oran.

PEREZ Adolphe, sous-chef de bureau au Service Topographique, **Oran.**

MM. PEREZ Henri, banquier, place Garbé, maison Ribeton,
Oran.

PETIT Claude, sous-ingénieur des Ponts et Chaussées,
conseiller général, Mascara.

PEYRAS, employé à la Compagnie des Chemins de fer de
l'Ouest Algérien, Sidi-bel-Abbès.

PHILIPPI, directeur de l'hôtel Continental, **Oran.**

PICARD (Auguste), éditeur, 82, rue Bonaparte, Paris.

PIÉRART Alexandre, administrateur-adjoint, Télagh.

PINCHON, médecin-major, Sidi-bel-Abbès.

PITOLLET, notaire, conseiller général, 1, rue de la Paix,
Oran.

POCK, caissier de la succursale de la *Caisse Nationale
d'Épargne*, **Oran.**

PONTET, directeur des Contributions directes, rue de la
Bastille prolongée, **Oran.**

PORTHÉ Raymond, propriétaire, Frendah.

POURADIER-DUTEIL, général commandant la 14^e division
d'infanterie, Belfort.

POURTAUBORDE Pierre, avocat, 1, rue de la Paix, **Oran.**

POUSSEUR, directeur de la Compagnie du Gaz, 36, boulevard
National, **Oran.**

PRADES Benjamin, répartiteur des Contributions diverses,
Nemours.

PRESTAT Georges, président du Conseil d'administration
de la Société des Eaux, place de la République, **Oran.**

PRUMIER Charles, administrateur de commune mixte,
Mascara.

QUIÉVREUX Clément, huissier, Le Télagh.

RAHAL MOHAMMED BEN M'HAMED, caïd de Nédroma.

RAMIER, conseiller général, rue El-Moungar, **Oran.**

RECOING Maurice, topographe, 12, boulevard Fulton, **Oran.**

RENAUD A., propriétaire, conseiller général, Sidi-bel-
Abbès.

RENÉ-LECLERC, délégué général du Comité du Maroc,
Tanger.

RÉUNION DES OFFICIERS, **Oran.**

RÉUNION DES OFFICIERS, Sidi-bel-Abbès.

RÉUNION DES OFFICIERS, Beni-Ounif.

REY, inspecteur principal de la C^{ie} P.-L.-M., **Oran.**

REY, lieutenant au 2^e Régiment Etranger, Mascara.

ROBERT Edouard, proviseur du Lycée, **Oran.**

ROBIN, capitaine du Service des Affaires indigènes, chef
du Bureau des renseignements à Settat (Maroc).

ROGNON, secrétaire général de la Préfecture, **Oran.**

- MM. ROLAND Wilhem, chef de bataillon, La Rochelle.
 ROMAN Noël, directeur des Postes et Télégraphes, **Oran**.
 ROULLAND, propriétaire, conseiller général, Sidi-bel-Abbès.
 ROUSSET, sous-inspecteur de l'Enregistrement, 9, rue
 Thierry, **Oran**.
 ROUX-FREISSINENG, avocat, 2, boulevard du 2^e Zouaves,
Oran.
 ROUZIÈS Casimir, instituteur, Tizi.
 RUSSI, docteur en médecine, vice-consul d'Italie, quai
 Sainte-Marie, **Oran**.
 SABATIER, avocat-défenseur, conseiller général, Tlemcen.
 SABOURET, agent général d'assurances, 32, boulevard
 National, **Oran**.
 SAINT-GERMAIN, sénateur d'Oran, 1, rue Blanche, Paris.
 SAINTPIERRE Charles, négociant, faubourg Saint-Charles,
Oran.
 SAJOUS, topographe de circonscription du Service Topo-
 graphique, Tiaret.
 SANDRAS, docteur en médecine, 5, boulevard Seguin, **Oran**.
 SAULGEOT, propriétaire, 3, rue de Lyon, **Oran**.
 SAUREL Jules, fils, avoué, Tlemcen.
 SAY Louis, lieutenant de vaisseau de réserve, Port-Say.
 SCHOENBERG, ingénieur ordinaire des Ponts et Chaussées,
 Mascara.
 SCOTTI, armateur, 3, rue de Rome, **Oran**.
 SECRÉTANT, professeur au Lycée, **Oran**.
 SÉNAC Antonin, fondé de pouvoirs de la maison Bernauer,
 rue du Chemin de Fer, **Oran**.
 SIÉGEL E., marchand tailleur, 30, boulevard Seguin, **Oran**.
 SIMONIN, sous-inspecteur des Chemins de fer algériens de
 l'État, 22, boulevard Sébastopol, **Oran**.
 SMADJA Gaston, négociant, 21, rue Saint-Félix, **Oran**.
 SOIPEUR, propriétaire, Tlemcen.
 SOULEYRE, docteur en médecine, 37, boul. Seguin, **Oran**.
 SOULIER, pharmacien, 44, boulevard Seguin, **Oran**.
 STÉPHANOPOLI, vice-président du Conseil de Préfecture, **Oran**.
 STORTO, négociant, 33, boulevard Seguin, **Oran**.
 SUREAU Emile, agent-voyer d'arrondissement, Bel-Abbès.
 TARDY, architecte, 42, boulevard Seguin, **Oran**.
 THIBAUDAT, receveur princ^l des Postes et Télégraphes, **Oran**.
 THIÉBAULT, conservateur des Hypothèques, 16, boulevard
 Sébastopol, **Oran**.
 THOMAS, directeur de la succursale de la Banque Thi-
 baud et C^{ie}, **Oran**.

- MM. TOURNAYRE, pharmacien, Hammam-bou-Hadjar.
TOURNÉ, receveur principal des Donanes, rue du Crève-Cœur, **Oran**.
TOURNIER, agent de la *Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de Musique*, place de la République, **Oran**.
TRESSERRE, avocat, mainteneur des Jeux Floraux, 65, rue Alsace-Lorraine, Toulouse.
TROTIN Albert, propriétaire, domaine d'Hamiza, Arzew.
TROUIN César, député d'Oran, 8, rue Miromesnil, Paris.
- VALERIAN Louis, architecte de la Ville, 14, rue Charles-Quint, **Oran**.
VALETTE, syndic de faillites, 2, rue Schneider, **Oran**.
VALLOIS, capitaine en retraite, Arzew.
de VALOIS, officier d'administration en retraite, 3, rue du Marché, **Oran**.
VARNIER Maurice, Haut Commissaire du Gouvernement de de la République, Oudjda.
VENISSE René, administrateur de commune mixte, contrôleur général adjoint des services de la Sûreté, au Gouvernement général de l'Algérie, 29, rue Hoche, Alger.
VERGNIEAUD, ingénieur, directeur des travaux du port de Bahia (Brésil).
VESIAN (DE), docteur en médecine, 7, boulevard National, **Oran**.
VIALA Eugène, interprète judiciaire, Aïn-Temouchent.
VOINOT, capitaine d'artillerie hors cadre, chef du Bureau du Service des renseignements, Oudjda.
- WEIL, grand rabbin, 6, rue Irénée, **Oran**.
WIBRATTE, ingénieur des Ponts et Chaussées, 6, rue du Baber, Paris.
-

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

1° SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE

France et Algérie :

Paris. — Société de Géographie. Société de Géographie commerciale.	Douai. Dunkerque. Le Havre Lille. Lorient. Lyon. Marseille.	Montpellier. Nancy. Nantes. Rochefort. Rouen. Toulouse.
Alger.		
Bordeaux.		
Bourges.		

Étranger :

Anvers.	Edimbourg.	Manchester.
Berne.	Genève.	Munich.
Bruxelles.	Helsingfors.	Neuchâtel.
Bucarest.	Le Caire	New-York.
Budapesth.	Lisbonne.	Rio de Janeiro.
Buenos-Ayres.	Londres.	S'-Pétersbourg
Copenhague.	Madrid.	

2° SOCIÉTÉS DIVERSES

France et Colonies :

Paris. — Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Publications du Comité des Travaux historiques et scientifiques (*Bulletin de Géographie historique et descriptive*. — *Bulletin archéologique*. — *Bulletin des Sciences économiques et sociales*. — *Bulletin historique et philologique*. — *Congrès des Sociétés savantes*). — Société nationale des Antiquaires. — Musée Guimet. — Mission scientifique du Maroc (*Archives Marocaines*). — Comité de l'Afrique Française et du Maroc. — Office colonial. — Office du Gouvernement général de l'Algérie. — Questions diplomatiques et coloniales. — Réunion d'Études algériennes. — Ministère des Colonies (*Revue coloniale*). — Revue des questions maritimes et coloniales. — Société des Études maritimes et coloniales. — Le Mois colonial et Maritime.

- Alger. — Faculté des Lettres. — Société Historique algérienne.
 — Bulletin agricole de l'Algérie et de la Tunisie.
 Autun. — Société Éduenne.
 Bône. — Académie d'Hippone.
 Constantine. — Société Archéologique.
 Angoulême. — Société Archéologique et Historique de la Charente.
 Dax. — Société de Borda.
 Gap. — Société d'Études des Hautes-Alpes.
 Lyon. — Faculté des Sciences. — Société d'Anthropologie.
 Saint-Dié. — Société philomatique Vosgienne.
 Saint-Hippolyte de Caton (Gard). — Revue épigraphique d'Esperandieu.
 Saïgon. — Société des Études Indo-Chinoises.
 Sousse. — Société Archéologique.
 Toulouse. — Société Archéologique du Midi de la France.
 Tunis. — Institut de Carthage.

Étranger :

- Almeria. — Sociedad de Estudios almerienses.
 Baltimore. — Publications Johns Hopkins.
 Bruxelles. — Société belge d'Études coloniales.
 Helsingfors. — Fennia.
 Cordoba. (République Argentine). — Academia nacional de Ciencias.
 Leipzig. — Revue de la Société orientale allemande de linguistique.
 Madrid. — Real Academia de la Historia.
 México. — Sociedad científica « Antonio Alzate ». — Instituto Geológico.
 Naples. — Società Africana d'Italia.
 Rome. — École française. — Accademia dei Lincei. — Istituto Archeologica Germanico-Romana.
 Saint-Pétersbourg. — Société impériale d'Archéologie.
 Stockholm. — Académie royale des Belles-Lettres, d'Histoire et des Antiquités. — Journal d'Archéologie.
 Upsala. — Institut Géologique de l'Université.
 Toronto. — The Canadian Institute.

Abonnements :

- Les Annales de Géographie.*
Revue de Géographie de Ch. VELAIN.
L'Afrique française.
Le Tour du Monde.
L'Anthropologie.
-

OUDJDA ET L'AMALAT

(Suite)

CHAPITRE VII

L'apogée et la chute des Oulad el Bachir des Beni Snassen

TENTATIVES D'ORGANISATION DE LA PROVINCE D'OUDJDA ;
L'AMEL SUBIT L'INFLUENCE DU CHEF DES BENI SNASSEN

À la suite de la campagne française de 1859 contre les Beni Snassen, le Sultan décida de placer à Oudjda une garnison assez forte, de façon à donner à l'amel la possibilité de maintenir les turbulentes tribus de la province. Une partie de cette garnison devait être tirée de l'ouest du Maroc et une partie recrutée sur place. Dans le courant de juin 1860, l'amel reçut de Fez des effets d'habillement et d'équipement, il fit publier dans les tribus que les engagements étaient ouverts.

Le fonctionnaire chérifien ayant écrit au Sultan que les Mezaouir l'avaient attaqué dans Oudjda, le souverain lui envoya 600 fantassins réguliers ; ils n'arrivèrent dans l'amalat qu'au début de juillet. Au moment où ces troupes approchaient, l'amel, fort de leur appui, se porta le 27 juin avec son makhzen et ses nouveaux engagés chez les Mezaouir ; ceux-ci lui payèrent sans difficulté une amende de 400 douros et lui offrirent trois chevaux de gada, ils le laissèrent en outre emmener quelques prisonniers. Encouragé par ce résultat, il interdit dans tout son commandement la réunion des goums sous les peines les plus sévères.

Le 29 juin, les enrôlements avaient déjà donné 130 soldats ; il y avait, il est vrai, parmi eux, de nombreux enfants. Le 30 juin, à l'occasion de l'âïd, l'amel les passa en revue en dehors de la ville ; il était accompagné d'El Hadj Mimoun. Ce chef s'était fixé à Oudjda depuis quelque temps, à la suite d'incidents survenus chez les Beni Ourimeche. Voyant que ces derniers étaient tranquilles, il alla s'installer dans sa maison de l'oued Bou Redim, puis, sur leurs instances et celles de l'amel, il se décida enfin à rentrer parmi ses contribuables dans le courant de juillet.

La misère était grande dans toute la province d'Oudjda ; les Zekara, mourant de faim, avaient dû s'enfoncer en masse vers l'Ouest ; toutes les populations étaient paisibles.

En janvier 1861, les Beni bou Yahi, Oulad Settout (1) et Beni bou Zeggou furent placés sous le commandement de l'amel, qui reçut l'ordre d'augmenter la garnison d'Oudjda ; les enrôlements recommencèrent et certains propriétaires de la ville furent mis dans l'obligation de servir. Ces mesures militaires n'empêchèrent pas un parti des Beni bou Zeggou de pousser jusqu'à Oudjda, et de dévaliser les gens de la tribu des Beni Yala le 13 février. En mars, l'amel Ahmed ben Daoudi montra ses soldats chez les Beni Snassen, sous prétexte de presser la rentrée des contributions de guerre dues aux Français (2).

Au commencement de 1862, les Marocains manifestèrent l'intention de construire un fortin vers Tinialine, à environ une demi-lieue de la frontière ; les autorités de Marnia s'émurent, car cela eût été contraire aux stipulations de l'article 1^{er} du traité de 1845 ; il ne fut pas donné suite à ce projet.

Les populations virent encore leur misère s'accroître, car la plus grande partie de la récolte de 1862 fut complètement perdue ; certaines fractions durent provisoirement émigrer et, dans les tentes dressées sous les murs d'Oudjda, de nombreux individus moururent de faim. Les tribus qui étaient restées calmes jusque là commencèrent à s'agiter. A la fin d'avril, le caïd des Mehaïa, El Hadj Boubekeur, et les chefs des Angad écrivirent à l'amel d'avoir à relâcher les Mezaouir détenus pour l'attaque d'Oudjda en 1860. Cette sommation provoqua une panique en ville ; Ahmed ben Daoudi prit immédiatement les mesures de défense nécessaires, il ordonna aux habitants de se tenir prêts à sortir en armes au premier signal. Dans cette occurrence, le Makhzen eut l'appui du cheikh Hamidan des Sedjâa ; celui-ci accourut à Oudjda avec 200 cavaliers et força le caïd El Haouari des Mezaouir à se constituer prisonnier. Conduit au Dar el Makhzen

(1) Les Beni bou Yahi et Oulad Settout sont établis à l'ouest de la Moulouya ; leur rattachement provisoire à l'amalat d'Oudjda a dû être certainement plus nominal qu'effectif.

(2) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 26, 29, 30 juin, 6, 16 juillet, 16 oct. 1860, 8 janv., 2, 15 fév., 15 mars 1861.

dans la matinée du 12 mai, El Haouari dut promettre de payer tout ce qui lui serait demandé et de ramener dans leurs anciens campements du djorf el Akhdar ses tribules qui s'étaient retirés au-delà de l'oued Taïret.

Après le départ des Sedjâa, les Mezaouir prirent leur revanche ; ils se jetèrent sur Oudjda et razièrent 400 chèvres et cinq tentes. L'autorité de l'amel était de nouveau battue en brèche, des bandes de pillards se mirent à parcourir la plaine. Ali ould Ramdan, cheikh influent d'Oudjda, quitta la ville dans le courant de juin à la suite d'une altercation qu'il avait eue avec Ahmed ben Daoudi ; il s'en alla à Sidi Moussa, sur l'Isly, emmenant avec lui tous les soldats (1). Il distribua ensuite une forte somme d'argent aux Beni bou Zeggou et Sedjâa pour le soutenir dans sa lutte avec les Mezaouir, qui venaient de blesser grièvement son frère Bouzian. Deux soffs finirent par se former ; d'un côté les Mehaïa, Mezaouir, Oulad Ali ben Talha et Beni Guil, de l'autre les Beni Yala, Beni Khaled et la ville d'Oudjda.

Le 10 juillet, Oudjda fut attaqué par les contingents ennemis, qui enlevèrent 130 bœufs et quelques troupeaux de moutons et menacèrent de couper l'eau. L'amel écrivit au Sultan pour l'informer de ce qui se passait ; il invita les citadins à assurer eux-mêmes leur défense, car il ne voulait pas faire marcher son makhzen. Pour ajouter aux difficultés, la discorde se mit entre les différents quartiers. La ville fut alors cernée par des maraudeurs dépouillant et volant les voyageurs. Dans la nuit du 15 au 16 juillet, les habitants coururent aux armes par crainte d'une nouvelle attaque. Le 26 juillet, les Mezaouir s'en prirent aux soldats qui gardaient les grains de l'amel à Sidi Moussa et en tuèrent deux ; en représailles, ce fonctionnaire fit

(1) Les soldats, qui se trouvaient alors à Oudjda, étaient ceux recrutés dans le pays pour la défense de la ville ; ils étaient peu nombreux. S'il faut en croire les traditions locales, Ali ould Ramdan était chargé d'entretenir une force de 500 hommes ; leur solde journalière était de trois *grouch* (0 fr. 75). Ce cheikh prélevait l'argent nécessaire sur la caisse de l'octroi ; comme il n'avait la plupart du temps que 30 à 50 soldats en service, il s'appropriait la solde des manquants. Les soldats étant payés par les soins d'Ali ould Ramdan, il est parfaitement compréhensible qu'ils lui aient été dévoués ; aussi lorsque son autorité grandit au détriment de celle de l'amel, ils devinrent de véritables scélérats et leurs rangs durent se grossir de tous les frondeurs désireux de faire échec au pouvoir régulier. Ces gens furent alors appelés *les soldats d'Ali ould Ramdan*, on les considéra comme une troupe qui aurait appartenu personnellement à ce cheikh.

saisir à Oudjda, pour les faire vendre, tous les biens appartenant aux Mezaouir et Oulad Ali ben Talha. Cette mesure provoqua une vive effervescence. Ne sachant comment se tirer d'affaire, l'amel appela vainement à son aide le chef des Beni Snassen dont les contingents ne parurent pas. Abandonné de tous, il ne pouvait plus compter que sur l'intervention des personnages religieux.

Mohammed ben Amar, marabout de Kerzaz, arriva à Oudjda le 2 août ; on crut un moment qu'il parviendrait à rétablir la paix entre les Mezaouir et les habitants d'Oudjda. Cet espoir fut déçu ; les Mezaouir attaquèrent, le 29 août, un convoi allant à Sidi Moussa ravitailler le petit détachement qui y tenait garnison. Les démarches du marabout de Kerzaz finirent pourtant par dissocier les soffs et intéresser les Beni Snassen au sort d'Oudjda. Le 4 septembre, El Hadj Mohammed ould El Bachir, frère d'El Hadj Mimoun, et plusieurs notables de la montagne se rencontrèrent dans cette ville avec dix des principaux Mehaïa ; ils s'entendirent pour s'opposer aux déprédations des Mezaouir et Oulad Ali ben Talha. Le cheikh des Sedjâa fit en outre savoir à l'amel qu'à son premier appel, il marcherait contre eux. Le 24 septembre, une petite colonne commandée par l'ancien caïd Hamida vint camper à l'oued Za, elle alla ensuite s'installer sur l'oued Bou Redim. Les Mezaouir s'empressèrent alors d'offrir leur soumission ; l'amel l'accepta dans le courant d'octobre, moyennant le paiement d'une amende de 500 douros et de la dia des deux soldats tués à Sidi Moussa. A la fin d'octobre, la colonne d'Hamida ne pouvant pas se ravitailler dans la région retourna à Fez (1).

Le 30 octobre, il y eut des troubles chez les Beni Snassen Tatha, la maison d'El Hadj Mohammed Zaïmi fut brûlée. Ce dernier fit alors alliance avec El Hadj Mimoun ; les Beni Mengouch et les gens de Taredjirt qui l'avaient pillé furent contraints, dans le courant de décembre, de lui verser 10.000 francs de dommages-intérêts. Au mois de janvier 1863, l'amel provoqua une réunion, sous les auspices du marabout de Guefaït, chez Mohammed ben Khedda, des Oulad Ali ben Talha ; son but était de faire cesser les différends qui divisaient les tribus. El Haouari,

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à sub. Tlemcen des 3 janv., 3 avril, 1, 13 mai, 2, 18 juin, 1, 10, 11, 13, 13, 18, 30 juillet, 5, 14, 26 août, 1, 5, 17, 26, 28 sept., 1, 4, 17, 31 octobre 1862.

des Mezaouir, et El Hadj Mimoun, des Beni Snassen, y assistèrent, l'amel et le marabout furent brillamment reçus ; on palabra, mais les inimitiés n'en subsistèrent pas moins comme auparavant. En février, les Beni Khaled incendièrent et pillèrent le village de Taredjirt et les Mehaïa d'El Hadj Boubekeur dévalisèrent une caravane des Sedjâa.

Les Beni Mathar de Ras el Aïn vinrent ensuite camper dans la plaine avec les Angad, il devait en résulter de nouvelles complications. El Hadj Mimoun menaça d'attaquer les Beni Mathar, s'ils ne lui rendaient pas les troupeaux raziés au printemps précédent ; ces Arabes, se sentant soutenus par les Angad et Mehaïa, refusèrent de lui donner satisfaction. D'autre part, les Oulad el Abbes (Angad) réclamaient au cheikh El Aïd ould Boudjemâa, des Heddada (Mehaïa), la remise des animaux enlevés par ses contribules dans le courant de l'été, ainsi que 200 douros d'indemnité. Le chef des Beni Snassen demandait de son côté aux Mehaïa la restitution d'animaux volés depuis deux ans. Pour achever de rendre la situation plus confuse et plus difficile, El Aïd avait également des difficultés avec quelques chefs des Mehaïa, notamment avec El Hadj Boubekeur, des Oulad Barka, au sujet d'un emprunt fait par ce dernier, au nom de toute la tribu, à une maison de commerce de Mulhouse. El Aïd refusait de faire participer sa fraction au remboursement de la dette et cela avait provoqué des troubles chez les Mehaïa.

L'amel crut devoir intervenir dans ces différentes affaires, soit pour aider au rétablissement de l'ordre, soit, comme le disent les Heddada, parce qu'il aurait été acheté par El Hadj Mimoun et El Hadj Boubekeur. Quoiqu'il en soit, dans le courant de mars 1863, il fit arrêter El Aïd ould Boudjemâa et un de ses parents, Tahar bel Haddad ; un jour qu'ils s'étaient rendus au marché d'Oudjda, ils furent brusquement jetés en prison. Le cheikh des Beni Mathar fut également arrêté, mais à la suite d'une réunion à Oudjda, au milieu d'avril, des principaux notables de l'Angad et des Beni Snassen, Ahmed ben Daoudi le remit en liberté après l'avoir condamné à payer 300 douros d'amende ; il garda son fils comme caution. Il fut de plus décidé que si la fraction d'El Aïd ould Boudjemâa ne rendait pas les troupeaux volés aux Oulad el Abbes et aux gens d'Oudjda, elle serait raziée. Les notables se séparèrent le 29 avril. El Hadj Mimoun était tout puissant dans

ces sortes de conseils, il dirigeait l'opinion et l'amel n'avait qu'à s'incliner. Plus tard, il y eut une série de marchandages pour l'élargissement d'El Aïd ould Boudjemâa ; ses parents versèrent tout ce qu'ils purent réaliser. Mais les exigences augmentaient à chaque instant ; au mois d'août, après avoir touché 1800 douros, dont 1400 en espèces, l'amel fit pourtant relâcher ses deux prisonniers.

Pendant ce temps, deux cents cavaliers réguliers étaient arrivés à Oudjda, le 15 juillet, pour permettre à Ahmed ben Daoudi de faire rentrer les impôts de l'amalat. Cette opération n'alla pas sans difficultés. Chez les Beni Yala, les soldats essuyèrent quelques coups de fusil au début du mois d'août, il en fut de même, le 22 de ce mois, chez les Sedjâa qui refusèrent de payer (1).

L'ASSASSINAT D'EL HADJ MIMOUN PAR LES MEHAÏA ET LES TROUBLES QUI SUIVIRENT

Depuis son emprisonnement, qu'il attribuait surtout aux démarches d'El Hadj Mimoun, El Aïd ould Boudjemâa avait voué une haine féroce à ce personnage ainsi qu'à l'amel. El Hadj Mimoun était campé au début de septembre 1863 à Sidi Soltane. Le vendredi 4 septembre, il se rendit à Oudjda pour faire quelques achats ; El Aïd en ayant eu connaissance réunit un goum d'une soixantaine de cavaliers Mehaïa et fit partir un espion, qui devait le prévenir du moment où El Hadj Mimoun quitterait la ville. Dès le retour de son émissaire, El Aïd se cacha avec ses partisans dans le lit de l'oued Isly, vers Koudiet Abderahman. El Hadj Mimoun ne resta à Oudjda qu'une partie de la journée du 4 (2), dans l'après-midi il retourna à Sidi Soltane accompagné seulement d'un de ses parents, d'un taleb et de quatre maçons montés sur des mulets ; il prit la piste d'Aïn Sfa et atteignit l'oued Isly au coucher du soleil. Quand il eut traversé l'oued, il aperçut des cavaliers galopant à sa rencontre et les prit pour des cavaliers des Beni Snassen voulant lui faire fête. Lorsqu'il s'aperçut

(1) (A. C. M.). — L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 2, 23 nov. 18 déc. 1862, 29 janv., 14 fév., 11 mars, 23, 30 avril, 8 juin, 6 juillet, 1, 5, 30 août 1863.

(2) GRAULLE indique la date du 5 septembre, mais cela peut provenir d'une erreur de copiste ; le registre de correspondance du cercle de Marnia donne celle du vendredi 4 septembre, or ce jour et cette date concordent parfaitement entre eux.

de son erreur, il chercha à revenir en arrière mais il était trop tard ; rejoint au gué il fut renversé d'un coup de fusil. El Aïd ould Boudjemâa mit pied à terre, il se précipita sur son ennemi et lui ouvrit la gorge, la poitrine et le ventre avec son couteau, puis ces atrocités n'ayant pas assouvi sa haine, il mordit la joue gauche du cadavre. Le parent d'El Hadj Mimoun eut simplement le bras cassé par une balle. Après avoir commis cet assassinat, les Mehaïa s'emparèrent des animaux et des effets et allèrent piller les tentes d'El Hadj Mimoun à Sidi Soltane ; ils enlevèrent tout et laissèrent les femmes nues.

El Aïd ould Boudjemâa se retira à Sidi Moussa ; des Mehaïa se mirent à parcourir la plaine volant et tuant tous les gens qu'ils rencontraient. Le lendemain du meurtre d'El Hadj Mimoun, le marabout de Kerzaz, qui se trouvait à Oudjda, alla avec 8 cavaliers et 12 fantassins du makhzen relever le cadavre ; il le fit transporter dans la montagne où on l'enterra. Les Beni Snassen se rendirent auprès du tombeau d'El Hadj Mimoun, ils décidèrent que toute la tribu se mettrait en mesure de vivre sous la tente et poursuivrait à outrance les Mehaïa. La situation était grave ; le vide se fit autour d'Oudjda et l'amel ordonna aux habitants de se pourvoir d'armes, en même temps qu'il interdisait la vente de la poudre aux indigènes de l'extérieur. Les Mehaïa essayèrent d'entrer en conversation avec le fonctionnaire chérifien lequel, craignant de tomber dans un piège, refusa de les écouter. El Hadj Mohammed ould el Bachir prit la succession de son frère, il fit tous ses efforts pour maintenir les Beni Snassen groupés sous son autorité et pour obtenir des adhésions à son soff.

Après bien des négociations, les contingents des Beni Snassen se mirent en marche dans le milieu de septembre ; ils furent rejoints à Sidi Moussa sur l'Isly par ceux des Kebdana, Oulad Settout, Sedjâa, Haouara, Ahlaf, Beni bou Zeggou, Beni Yala, Zekara et Angad. Quand tous les coalisés eurent opéré leur jonction, ils se dirigèrent sur Guenfouda ; leurs forces comprenaient environ 10.000 fusils et 600 chevaux. Devant cette formidable levée de boucliers, les Mehaïa s'étaient empressés de prendre la fuite vers le Sud. Les marabouts d'Ouezzan et de Kerzaz cherchèrent par tous les moyens à empêcher la lutte ; ils y réussirent et la colonne des assaillants se dispersa le 22 septembre. Les Mehaïa s'engagèrent simplement à rendre ce qu'ils avaient volé le jour de l'assassinat du chef

des Beni Snassen ; la réconciliation ne pouvait pas être de longue durée (1).

Au lieu de se faire oublier, les Mehaïa enlevèrent en décembre une grande quantité de bestiaux aux Haouara, ils refusèrent de les rendre, puis, craignant des représailles, leurs douars s'installèrent à Tiouli, en arrière des montagnes des Beni Yala. Un goum comprenant une majorité de Haouara et Beni Guil alla razzier leurs silos ; au mois de janvier 1864, ils furent également attaqués par les Sedjâa, avec lesquels ils eurent plusieurs petits engagements. Sidi Cheikh ben Tayeb, sollicité par les Haouara, vint menacer les Mehaïa ; sur les instances de cet Ouled Sidi Cheikh, l'amel obtint que les Sedjâa rendraient leurs prises aux Mehaïa, qui se décidèrent alors à donner satisfaction aux Haouara.

Dans le courant de février, Ahmed ben Daoudi rassembla chez lui les notables de l'amalat pour les engager à vivre désormais en bonne intelligence, tous acceptèrent, mais on fit des réserves au sujet d'El Aïd ould Boudjemâa et de ses contribules. A ce moment, le chef des Beni Snassen apprit que les Oulad Settout, se disant poussés par les Guelaya, avaient fait une importante razzia sur ses troupeaux. Cette nouvelle le rendit furieux, il quitta précipitamment Oudjda et ordonna à ses contingents de se préparer à partir en harka ; ceux-ci lui opposèrent une certaine inertie. Sur ces entrefaites, les Mehaïa revinrent demander à l'amel de nouvelles assurances qu'il ne serait plus rien tenté contre eux. Le fonctionnaire chérifien s'y engagea formellement dans une autre réunion, à laquelle il négligea d'inviter El Hadj Mohammed ould el Bachir qui en fut très froissé. Afin de tout concilier, l'amel organisa encore un miad pour le 18 mars, en ayant soin cette fois de convoquer le chef des Beni Snassen, mais ce dernier refusa de s'y rendre ; sur les prières réitérées d'A Ahmed ben Daoudi, il consentit enfin à envoyer un de ses fils. En se séparant, on convint que le miad se rencontrerait de nouveau chez El Hadj Mohammed ould el Bachir, dans le but de sceller définitivement la paix.

Ces négociations continuelles devaient fatalement amener des froissements et provoquer des ruptures ; un conflit ne tarda pas à éclater. Le 13 avril, les Mehaïa se

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 7, 10, 11, 14, 16, 17, 19, 20, 22, 22 sept. 1863. — (A. G. G.) GRAULLE. — TOUHAMI OULD EMBAREK.

rencontrèrent à Aïn-Sfa avec El Hadj Mohammedould el Bachir, celui-ci posa comme première condition de paix que les Mehaïa s'engageraient à attaquer leurs contribuables ayant fait cause commune avec El Aïdould Boudjemâa ; cette proposition souleva une indignation générale. Les Mehaïa replièrent leurs douars vers Sidi Moussa ; ils firent savoir au chef des Beni Snassen que, si avant cinq jours il n'avait pas osé aller les attaquer, ils prendraient l'offensive. Ce dernier essaya en vain d'entraîner avec lui les Angad, il rassembla les contingents des Beni Snassen à Berdil. L'amel fit auprès des deux partis des démarches qui amenèrent une détente et le conflit fut retardé (1).

Le 6 juillet 1864, les Mehaïa recommencèrent leurs provocations ; un parti de leurs cavaliers tomba sur les Djaouna, alliés des Beni Snassen. C'est alors que, le 11 juillet, sur un ordre venu de Fez, l'amel fit incarcérer les principaux chefs des Achache (Mehaïa). Ceux-ci, invités à se rendre au Dar el Makhzen, hésitaient à pénétrer en ville ; Ahmed ben Daoudi leur ayant promis solennellement qu'il ne leur arriverait rien, ils se laissèrent convaincre. A la fin de la collation qu'il partagea avec eux, le fonctionnaire chérifien leur montra la lettre du Sultan et s'assura de leur personne. Dès qu'ils connurent l'arrestation de leurs chefs, les Mehaïa présents à Oudjda montèrent à cheval et enlevèrent des bœufs appartenant aux habitants, ils emmenèrent aussi un homme des Beni Snassen comme otage.

A partir de ce moment, la ville fut cernée par les Mehaïa, qui coupèrent les communications avec l'extérieur. El Hadj Boubekeur, chef écouté des Mehaïa, se déclara contre les Angad, auxquels il reprochait d'être intervenus pour faire arrêter ses contribuables. Les soffs s'organisèrent et recherchèrent des alliances ; une partie des Sedjâa épousa la querelle des Mehaïa ; il en fut de même des Beni bou Zeggou et de quelques fractions des Angad, désireuses sans doute de montrer qu'elles n'étaient pour rien dans l'arrestation des chefs des Achache. Le chef des Beni Snassen ne resta pas inactif, il espérait tenir enfin sa vengeance en soutenant l'amel et la ville d'Oudjda contre les Mehaïa. Il réunit de nombreux fantassins et cavaliers, qu'il avait l'intention d'introduire de nuit dans

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 29, 30 déc. 1863, 9, 18, 20, 27 janvier, 2, 23 février, 3, 18, 19, 24 mars, 14, 25, 30 avril, 6, 8 mai 1864.

Oudjda, pour tomber ensuite à l'improviste sur ses adversaires ; dans la nuit du 19 juillet il y fit entrer 400 fantassins et le 20, au point du jour, quelques cavaliers. Les Mehaïa coupèrent l'eau de Sidi Yabia et, le 22, ils cernèrent la ville vers le Nord-Ouest.

Le 23 juillet 1864, comme tous les contingents d'El Hadj Mohammed ould el Bachir s'avançaient contre eux, les Mehaïa dirigèrent leurs tentes sur le col de Sidi Djabeur. Les Beni Snassen, renforcés par tous les combattants qu'avait pu fournir Oudjda, attaquèrent leurs adversaires. Du côté des Beni Snassen, il y avait 3000 fantassins et 900 cavaliers ; du côté des Mehaïa, 1000 fantassins et 700 cavaliers. La fusillade dura toute la journée, les Mehaïa finirent par battre en retraite sur le haut oued Taïret. Dans l'après-midi, ils exécutèrent un retour offensif et le combat devint acharné, on se battit corps à corps jusqu'à la nuit. Les Achache, en faveur desquels El Hadj Boubekeur avait pris les armes, abandonnèrent la lutte ainsi que les Sedjâa. A la suite de ces défections, le soff des Mehaïa dut plier ; il tenta encore une nouvelle attaque, qui fut brillamment repoussée par les fantassins des Beni Khaled. Dans cette journée, les Mehaïa eurent 70 à 80 tués, les contingents des Beni Snassen perdirent 200 à 250 hommes.

Les Mehaïa laissèrent leurs campements sur l'oued Taïret et eurent encore quelques escarmouches avec le parti adverse. Ils sollicitèrent le secours des Rezaïna, Beni Guil et Amour, afin de razzier les silos des Angad qui les avaient abandonnés ; El Hadj Mohammed ould el Bachir rassembla ses contingents pour s'opposer à cette entreprise. Le 7 août, les Mehaïa firent une course chez les Beni Khaled, mais les Beni Snassen étant alors prêts à se porter en masse sur eux, ils n'insistèrent pas et s'empressèrent de filer dans le Sud, poursuivis jusqu'au delà de Tiouli par El Hadj Mohammed ould el Bachir. Ce dernier marcha ensuite contre les Beni Yala, à la demande de l'amel qui voulait les punir de l'accueil fait l'année précédente à ses soldats. Les Beni Yala n'attendirent pas le choc et s'enfuirent pour la plupart à Guefaït ; les Sedjâa essayèrent inutilement d'intercéder en leur faveur.

La fin de l'année 1864 fut relativement calme. Le 12 décembre, les Sedjâa se firent battre par les Haouara, un des fils du cheikh Hamidan fut tué. Les Mehaïa, avides de vengeance, se jetèrent de leur côté sur les troupeaux des

Sedjâa, auxquels ils enlevèrent 150 chameaux le 21 décembre. Le chef des Beni Snassen ayant appris, au commencement de 1865, que l'amel paraissait vouloir traiter seul avec les Mehaïa, il protesta énergiquement et menaça de reprendre les hostilités (1).

LES MEHAÏA ESSAIENT DE REVENIR AUTOUR D'OUDJDA, DEVANT L'HOSTILITÉ GÉNÉRALE ILS FINISSENT PAR SE RETIRER.

Une fraction des Oulad Nehar d'Algérie ayant fait défection demanda, le 30 mars 1865, à El Hadj Mohammed ould el Bachir l'autorisation d'aller camper sur son territoire. L'amel fit savoir aux Beni Snassen qu'ils ne devaient pas recevoir les dissidents, mais ces montagnards, de même que les Angad, s'inquiétaient peu des ordres du fonctionnaire chérifien ; ils s'en tenaient éloignés et réglaient entre eux tous leurs différends. Les notables de ces deux tribus se réunirent à Oudjda, au début d'avril, pour examiner la requête des Oulad Nehar ; ils décidèrent qu'on les laisserait s'installer sur le haut Isly, malgré l'opposition de l'amel et d'Ali ould Ramdan, cheikh d'Oudjda ; la séance fut orageuse et El Hadj Mohammed ould el Bachir se fâcha. A quelque temps de là, à propos d'une querelle qui avait éclaté chez les Zekara, il fit nettement de l'opposition au Makhzen ; la fraction que protégeait ce dernier fut battue et dut se réfugier sous les murs d'Oudjda. L'attitude autoritaire du chef des Beni Snassen n'était pas sans inquiéter les populations ; les Sedjâa cherchèrent donc à se rapprocher des Mehaïa, afin de pouvoir le combattre efficacement.

Vers la fin mai, l'amel se rendit à Hammam bou Ghrara, sur la Tafna ; il fut reçu avec beaucoup d'égards par les autorités françaises. Les Oulad Sidi Cheikh avaient, à cette époque, levé l'étendard de la révolte dans le Sud Oranais ; comme Abdelkader, ils ne manquaient pas de faire du Maroc leur base d'opérations ; dans la région d'Oudjda ils eurent néanmoins peu de succès. El Hadj Mohammed ould el Bachir, pressenti dans le courant d'avril par Si El Kebir, lui aurait répondu qu'il ne voulait pas se créer des embarras avec les Français.

(1) (A. G. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 7, 12, 13, 16, 20, 22, 23, 24, 26 juillet, 3, 4, 8, 8, 10, 20, 27 août, 15, 25, 27 déc. 1864, 22 mars 1865.
— (A. G. G.) GRAULLE. — BEN ABDALLAH OULD ABDERRAHMAN.

Au mois d'août, les Mehaïa, qui auraient bien voulu quitter la région des chotts, chargèrent le marabout de Kerzaz de faire en leur nom des propositions de paix aux Beni Snassen ; les démarches de ce personnage religieux n'aboutirent pas. A la fin du mois, la poudre parla chez les Beni Khaled ; les dechras de Taredjirt et des Oulad Ghazi furent incendiées. L'accord se fit entre les fractions des Beni Snassen, dès qu'on parla de tomber sur les Mehaïa ; leurs contingents se réunirent à Aïn-Sfa, le 31 août, et allèrent camper sur l'Isly. Les Beni Snassen arrivèrent à Guenfouda dans les premiers jours de septembre. Ayant appris là que les Mehaïa étaient prévenus et se préparaient au combat, ils préférèrent rebrousser chemin et dévaster au passage les jardins de Sidi Moussa. Dans ces périodes troublées, tout le monde se tenait sur la défensive, aussi la plaine était-elle vide de douars. Poussés par leur amour du pillage, les Mehaïa firent au mois d'octobre une grande razzia sur les Sedjâa. A la suite de ce coup de main, les Beni Snassen se disposèrent à marcher de nouveau contre les Mehaïa (1).

Cette prise d'armes fut arrêtée par des querelles intestines qui éclatèrent dans la montagne. Au mois de janvier 1866, un miad des Beni Attigue et Beni Ourimeche se réunit à Cherâa, les passions s'échauffèrent en discutant et certains se laissèrent aller à des voies de fait ; El Hadj Mohammed ould el Bachir fut blessé d'un coup de pistolet à la cuisse. En avril, les Beni Guil vinrent faire auprès de lui une démarche en faveur des chefs des Mehaïa détenus à Oudjda ; il fut intraitable et refusa de désarmer. A cette époque, une autre expédition fut préparée contre les Mehaïa ; les Sedjâa, Angad et Haouara devaient y prendre part ; la division se mit chez les alliés et le projet n'eut pas de suite.

A l'est de la frontière, on avait entrepris les travaux pour l'établissement du sénatus-consulte des tribus algériennes, cela provoqua une certaine agitation dans les tribus de l'amalat. Le colonel Chanzy invita l'amel à parcourir la frontière avec lui ; ils se rencontrèrent au Birrou, le 1^{er} juin, et n'arrivèrent pas à se mettre d'accord.

Au mois de juillet, l'amel se décida à tenter un rapprochement entre les Mehaïa et Beni Snassen, sans

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 1, 4, 17, 28 avril, 25, 27 mai, 5, 11, 18, 24 août, 1, 2, 8, 23, 28 sept., 26 oct. 1865.

doute sur un ordre venu de Fez ; les Beni Oukil offrirent leurs bons offices, mais l'opposition du chef des Beni Snassen fit tout échouer. Les Mehaïa, chassés des chotts par le manque d'eau et de pâturages, prirent la direction du Nord ; le 2 août, ils se trouvaient au pied de la montagne des Beni bou Saïd, en territoire français. Les contingents des Angad s'étaient réunis entre Oudjda et Sidi Yahia, prêts à se jeter sur leurs adversaires ; les Beni Snassen se mettaient en route pour se joindre aux Angad. Inquiet des dispositions hostiles des Mehaïa, qui étaient résolus à s'établir de force dans l'Angad et sollicitaient l'alliance des Sedjâa, l'amel écrivit à El Hadj Mohammed ould el Bachir de se hâter ; celui-ci arriva à Oudjda le 3 août, à 5 heures du soir, avec ses contingents.

Le chef des Beni Snassen prit immédiatement la direction des opérations, l'amel comptait si peu ; il lança pendant la nuit les goums des Angad et Beni Khaled sur Missiouine, afin de tourner les Mehaïa auxquels on posa l'ultimatum suivant : « Livrez El Aïd ould Boudjemâa et retournez de suite au Sahara, sinon vous serez attaqués ». Les Mehaïa avaient près de 500 chevaux et un millier de fantassins ; poussés par la famine, ils eurent d'abord l'intention de résister, puis, à la réflexion, ils se décidèrent à lever leurs campements le 9 août et à battre en retraite. Arrivés à Sidi Djabeur, ils rebroussèrent chemin prétextant que la route était barrée par leurs ennemis. Le goum de Marnia et les escadrons de spahis durent aller prendre position vers Sidi Zaher, pour faire respecter le territoire français. Comprenant que ce territoire leur était fermé, les Mehaïa se retirèrent enfin le 11 août sur Tiouli ; El Hadj Mohammed ould el Bachir prétendit s'opposer à leur départ, mais ils eurent soin de longer la frontière et, devant l'attitude ferme des Français, le chef des Beni Snassen préféra s'abstenir de toute agression. Ahmed ben Daoudi eut la mauvaise foi d'écrire à Marnia, en se plaignant des troubles occasionnés par la présence des Mehaïa sur la frontière algérienne (1).

El Hadj Mohammed ould el Bachir régenta alors tout l'amalat, la plupart des tribus étaient obligées de graviter dans son orbite ; seuls les Mehaïa lui tenaient tête, ne

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 31 janv., 24 mars, 1, 10, 14 avril, 13, 19, 29 juillet, 2, 2, 2, 3, 4, 4, 9, 10, 11, 28 août 1866. — DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 44.

pouvant pas s'attaquer directement à lui, ils se jetaient sur les fractions à leur portée. Le 25 janvier 1867, ils razzièrent dans la montagne des Beni Yala quatorze douars des Oulad Moussa. Les Angad, ayant appris qu'une caravane des Mehaïa devait aller acheter des grains en Algérie, leurs goums cherchèrent à s'en emparer. Des partis de Mehaïa n'en continuèrent pas moins à battre le pays ; le 30 mars, en compagnie de Sedjâa, ils attaquèrent deux douars des Djaouna campés à Tiouli. Vers la même époque, les Mehaïa razzièrent des moutons aux Sedjâa ; ceux-ci firent appel aux Mezaouir et se lancèrent sur les ravisseurs, pendant que les Zekara se mettaient en mesure de les prendre à revers. Les Mehaïa repoussèrent les Sedjâa et Mezaouir, mais quand les contingents des Zekara firent leur apparition, les Mezaouir reprirent vigoureusement l'offensive. Les Mehaïa, placés entre deux feux, s'enfuirent en abandonnant leurs fantassins ; ils eurent 108 tués dont plusieurs prisonniers égorgés par les Zekara.

Une harka s'organisa immédiatement contre les Mehaïa ; les Zekara se dirigèrent sur Ras el Aïn où elle devait se concentrer. Le 3 avril, le fils de l'amel, le cheikh Ali ould Ramdan et El Hadj Mohammed ould el Bachir, avec le makhzen et les contingents de la ville, allèrent camper à Sidi Moussa afin de rejoindre les Zekara ; les contingents des Beni Snassen étaient rassemblés à Aïn Sfa. En arrivant à Djerada la harka fit demi-tour, soit par crainte d'une attaque de Sidi Cheikh ben Tayeb, dont le fils était détenu à Oudjda à la demande de la France, soit à la prière du marabout de Guefaït ; toujours est-il qu'elle se dispersa et chacun rentra chez soi. Quant aux Mehaïa, ils se séparèrent et El Hadj Boubekeur alla demander l'hospitalité aux Français ; on l'installa à Géryville. Il ne devait rentrer au Maroc que six ans plus tard avec le pardon d'El Hadj Mohammed ould el Bachir.

Bou Azza ould el Arbi, des Oulad Sidi Cheikh, vint s'installer dans la plaine de Triffa ; il recruta quelques adhérents, principalement des Sedjâa, avec lesquels il voulait attaquer les tribus algériennes. Le 15 avril, il campa à Sidi Mansour ; les douars des Beni Snassen abandonnèrent la plaine. Les Achache réunis aux Beni Ouacine se mirent en mesure de se défendre et l'amel monta à cheval pour marcher avec son makhzen contre l'agitateur. Le 17 avril, Ahmed ben Daoudi força Bou Azza à passer la frontière ; ce dernier fut attaqué par les Beni Ouacine,

pendant que les Msirda et Beni Snassen arrivaient pour le cerner. Sa bande fut dispersée et tomba entre les mains du Makhzen, ses troupeaux furent partagés entre les contingents ayant pris part à la lutte. Bou Azza voyant la partie perdue s'était enfui à pied par des ravineaux difficiles, il était parvenu à s'échapper. Après sa rentrée à Oudjda, l'amel eut une violente discussion avec le cheikh Ali ould Ramdan, qui, poussé par les habitants, n'avait pas craint de braver son autorité en élargissant des prisonniers détenus par son ordre (1).

Au mois de juin 1867, les contingents de Si Hamza des Oulad Sidi Cheikh, joints à ceux des Mehaïa, vinrent menacer Oudjda ; les Mehaïa firent une razzia sur les Beni Yala et les Zekara, ces derniers leur reprirent le butin. Les Mehaïa allèrent ensuite commettre des agressions au milieu même de la plaine d'Angad ; le cheikh Ali ould Ramdan les poursuivit jusqu'au djebel Metsila et El Hadj Mohammed ould el Bachir, appelé par l'amel, s'avança jusqu'à Sidi Moussa ; les pillards avaient disparu. El Hadj el Arbi, fils de Sidi Cheikh ben Tayeb, fut remis en liberté au mois d'août par ordre du Sultan. Celui-ci, probablement pour lui faire oublier sa longue captivité, le nomma khalifa des ksour du Sud sous les ordres immédiats de l'amel Ahmed ben Daoudi. Le nouveau titulaire quitta Oudjda pour rejoindre son poste le 23 septembre ; c'est de cette époque que date le rattachement de Figuig à l'amalat d'Oudjda. Un calme relatif régna enfin dans la région, il fut troublé au début de novembre par les Beni bou Zeggou, qui enlevèrent quelques milliers de moutons aux Beni Snassen ; ces derniers se réunirent aux Angad et au makhzen de l'amel, ils organisèrent une colonne pour aller châtier les agresseurs (2).

MORT DE L'AMEL AHMED BEN DAOUDI ;
SON SUCCESSEUR ÉCHOUÉ DANS SES TENTATIVES POUR RUINER
L'INFLUENCE D'EL HADJ MOHAMMED OULD EL BACHIR

Au commencement de février 1868, deux des Mehaïa détenus à Oudjda, Kaddour ould Salah, de la fraction des

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 8, 27, 31 janv., 10 fév., 31 mars, 2, 2, 4, 9, 9, 14, 16, 16, 16, 17, 17, 18, 29 avril 1867. — (A. G. G.) GRAULLE. — DE LAMARTINIÈRE et LACROIX, T. I. p. 45.

(2) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 29 juin, 16 août, 4, 6 novembre 1867, 19 fév. 1869.

Achache, et Bou Derraould Ahmed, de la fraction des Oussata, moururent en prison ; les Mehaïa prétendirent qu'on leur avait donné du poison. Le 13 février, le fils de l'amel mourut subitement ; le lendemain, Ahmed ben Daoudi mourut à son tour dans les mêmes conditions. Tout porte à croire qu'ils furent empoisonnés ; les Mehaïa auront sans doute voulu se venger de la mort de leurs otages et de celle d'El Aïdould Boudjemâa, qui venait d'être tué à coups de pistolet dans le cercle de Seb dou par deux hommes de la fraction des Achache (Mehaïa), soudoyés, disait-on, par El Hadj Mohammedould el Bachir. L'amel et son fils furent inhumés dans une koubba de la zaouïa Derqaoua et le khalifa, Allal ben Bachir, prit le commandement.

Dans le mois d'avril, Bou Azzaould el Arbi chercha à renouveler son coup de main de l'année précédente, il recruta des volontaires chez les Guelaya ; quelques Beni Drar fanatiques essayèrent sans succès d'entraîner les Beni Snassen dans le mouvement. En mai, Bou Azza fut razzié par les Guelaya et obligé de se réfugier chez les Metalsa. Le nouvel amel d'Oudjda, Abdesselamould el Hadj Larbi, arriva à son poste le 25 avril ; il chercha immédiatement à entretenir de bonnes relations avec les Français. Dans le courant d'août, il se rendit sur le territoire d'El Aricha à un miad tenu par les Hamyane, Beni Guil et Oulad Nehar, auquel assistait le général commandant la subdivision de Tlemcen ; au cours de cette réunion, des mesures furent arrêtées pour établir l'ordre dans les régions où ces tribus étaient en contact (1).

Aussitôt installé, Abdesselamould el Hadj Larbi avait manifesté l'intention d'exercer réellement le pouvoir, cela déplut souverainement au chef des Beni Snassen, qui ne manqua aucune occasion de lui faire de l'opposition. Au commencement de février 1869, l'amel voulut révoquer le cheikh Aliould Ramdan ; ce dernier était inféodé au soff d'El Hadj Mohammedould el Bachir auprès duquel il s'empressa d'aller se plaindre. El Hadj Mohammedould el Bachir se rendit immédiatement à Oudjda, suivi de 60 à 70 cavaliers, pour inviter Abdesselamould el Hadj Larbi à quitter le pays. Le malheureux fonctionnaire était hors d'état de résister, il dut promettre d'abandonner son com-

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 2, 15, 26 avril 1868, 19 fév. 1869 ; T. du 15 fév. 1868. — BEN ABDALLAH OULD ABDERRAHMAN.

mandement à l'aïd el kebir, dès qu'il aurait mis ordre à ses affaires. Le chef des Beni Snassen, satisfait de ces déclarations, se rendit chez les Beni bou Zeggou arbitrer un conflit survenu entre eux et les Ahlaf. A son arrivée, un combat venait d'avoir lieu et les Beni bou Zeggou avaient perdu vingt des leurs ; les Ahlaf, de crainte de s'aliéner El Hadj Mohammed ould el Bachir, acceptèrent une transaction. Le 22 février, ce dernier rentra chez lui avec les cavaliers qui l'avaient suivi ; il était en fait le véritable chef de l'amalat. Les Beni bou Zeggou, peu confiants dans les promesses des Ahlaf, razièrent le mois suivant une de leurs caravanes ; El Hadj Mohammed ould el Bachir et El Hadj Mohammed Zaïmi se rendirent à Oudjda pour régler cette nouvelle affaire avec les intéressés, cela n'alla pas sans difficultés et une scission faillit se produire chez les Beni Snassen.

L'amel se sentant menacé dans sa situation avait probablement intrigué à la cour, car il avait reçu du Sultan l'ordre de lui envoyer Ali ould Ramdan avec 300 de ses soldats. Grâce aux fusils de ces irréguliers et avec l'appui du chef des Beni Snassen, ce cheikh tenait le fonctionnaire du Makhzen en échec. Sur les conseils d'El Hadj Mohammed ould el Bachir, il refusa de partir de peur d'être arrêté en entrant à Fez.

Le Sultan prit dans le même temps parti contre les Beni bou Zeggou, il leur infligea une forte amende et les menaça d'une razzia s'ils n'obéissaient pas aux ordres de son représentant à Oudjda. A quelques jours de là, il lança sur eux les Haouara et Ahlaf, qui leur tuèrent 48 hommes et passèrent 6 prisonniers par les armes ; les têtes furent envoyées à Fez. Un miad des Beni Snassen se rendit de suite à Oudjda, l'amel n'osa pas résister et écrivit au souverain pour implorer la grâce des Beni bou Zeggou.

Le 28 avril, quatre caïds mia entrèrent en ville, leur visite était relative à une prochaine expédition du Sultan contre les Ghiata, expédition à laquelle il avait décidé de faire participer le makhzen de l'amel et les contingents des principales tribus de l'amalat. Le cheikh Ali ould Ramdan crut qu'ils venaient pour l'arrêter, il se réfugia dans sa propriété de Sedd ; le soir, il se décida pourtant à regagner la ville. L'amel l'envoya chercher ; le cheikh eut soin de se rendre au Dar el Makhzen entouré de vingt de ses partisans les plus dévoués armés de poignards et de pistolets, aussi Abdesselam ould el Hadj Larbi n'osa-t-il

pas se saisir de sa personne. Lorsque les Beni Snassen furent invités à se mobiliser, ils firent répondre qu'à leur grand regret ils ne pouvaient pas exécuter les ordres du Sultan, parce qu'ils étaient occupés à moissonner leurs orges ; les autres tribus suivirent l'exemple des Beni Snassen, elles n'obéirent pas (1).

L'autorité chérifienne était complètement méconnue et bafouée par les principaux chefs de l'opposition ; le Sultan leur fit intimer de nouveau l'ordre d'envoyer leurs contingents, mais sans plus de résultat. Comme pour lui jeter un défi, environ 80 cavaliers des Beni Snassen firent à la fin de mai 1869 une course jusqu'à Ras el Aïn, où ils tuèrent trois hommes des Mehaïa. L'amel se maintint tant bien que mal dans sa situation humiliante, en attendant l'occasion propice pour prendre une revanche.

Le 11 octobre, dans la matinée, El Hadj Mohammed ould el Bachir, Ali ould Ramdan et quelques autres personnages entrèrent chez l'amel et refusèrent le thé qu'il leur offrait. Une discussion assez violente ne tarda pas à s'engager ; Abdesselam ould el Hadj Larbi feignit de se croire menacé, il fit arrêter ses interlocuteurs, on les jeta en prison chargés de chaînes. Après cet acte de vigueur, l'amel fit fermer les portes de la kasba et s'enferma dans le Dar el Makhzen ; il envoya un cavalier à Marnia pour solliciter le secours des troupes françaises. Les habitants d'Oudjda prirent les armes afin de délivrer les prisonniers, car les Beni Snassen prévenus accouraient en foule et il importait de les devancer, si l'on ne voulait pas s'exposer à voir la ville envahie. L'assaut fut donné à la kasba ; les assaillants montèrent sur le haouch de Sidi Châaïb et engagèrent le feu avec les mokhazenis garnissant les terrasses. Un Oudjdi fut tué sur le haouch, puis ceux qui étaient avec lui escaladèrent la porte et l'ouvrirent à la foule. On commença par aller enfoncer les portes de la prison et briser les chaînes des détenus, la kasba fut pillée de fond en comble ; les Fasis furent molestés et l'amel blessé arriva à grand peine à se réfugier à la zaouïa Zïania. C'est pendant le pillage qu'un nommé Ben Younes ould el Hebib Tarha, dans le but de montrer son adresse, tira sur les boules de cuivre placées au sommet du minaret de la mosquée, il y fit les trous que l'on distingue encore

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 22 juillet 1868, 16, 25 fév., 14 mars, 7, 16, 19 avril, 2, 12 mai 1869.

actuellement. Aussitôt après avoir été délivré, El Hadj Mohammed ould el Bachir avait écrit au commandant supérieur de Marnia de ne pas donner suite à la demande de secours de l'amel. La harka des Beni Snassen arriva dans la soirée au djorf el Akhdar, d'où elle regagna les montagnes sur l'invitation d'El Hadj Mohammed ould el Bachir ; seuls les cavaliers et les chefs vinrent à Oudjda.

Lorsque le calme fut rétabli, le chef des Beni Snassen prit le commandement ; il délégua ses pouvoirs au cheikh Ali ould Ramdan et au cadî Mohammed bel Hachemi, puis il rentra chez lui. Ces personnages s'occupèrent de faire restituer autant que possible ce qui avait été volé aux négociants de Fez ; ils firent réparer les dégâts causés au Dar el Makhzen et à la prison. Avec l'aide du marabout de Kenadsa, l'amel put quitter la ville en compagnie de sa femme et d'un serviteur ; il passa par Guefaït, l'oued Za et se rendit à Fez (1).

A la fin d'octobre, le goum des Beni Snassen s'était rassemblé pour aller razzier les Sedjâa, dont le cheikh Hamidan, en raison de ses sympathies pour Abdesselam, avait eu une altercation avec El Hadj Mohammed ould el Bachir au moment des événements d'Oudjda. L'apparition d'un bataillon de zouaves à la frontière calma cette effervescence. Sur ces entrefaites, un marabout de Kenadsa présida d'ailleurs une conférence, au cours de laquelle les Beni Snassen, Sedjâa, Beni bou Zeggou et Angad se promirent mutuellement de mettre un terme à tous leurs dissentiments et d'agir désormais d'un commun accord.

Boucheta ould el Baghdadî, nommé amel en remplacement d'Abdesselam ould el Hadj Larbi, fit son entrée à Oudjda le 20 novembre 1869. Il convoqua de suite Ali ould Ramdan ; celui-ci ne se présenta que le 23 avec les principaux notables, l'amel les avisa de la part du Sultan que tout le butin fait le 11 octobre devrait être rendu. L'amel écrivit à El Hadj Mohammed ould el Bachir pour le prier de venir le voir ; le chef des Beni Snassen se rendit à son invitation au commencement de décembre avec El Hadj Mohammed Zaïmi et 40 cavaliers. Le représentant du Sultan se porta à leur rencontre sur l'Isly et leur offrit l'hospitalité à la

(1) (A. G. G.) GRAULLE. — (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 24 mai, 4 juin, 11, 12, 16, 18 oct. 1869 ; 4 T. du 11 oct., III du 12 oct. 1869. — CHEIKH MOHAMMED BEN LARBI. — FEKIR ALI DRIF. — AHMED OULD EL HADJ ZAÏMI. — MOKHTAR BEN MAHIEDDINE BOUTCHICHE.

kasba, ils refusèrent et descendirent chez le cheikh Ali ould Ramdan. En résumé, si le nouvel amel n'avait pas rencontré chez ses administrés une opposition ouverte, il avait été accueilli avec beaucoup de froideur et de réserve. Par la suite, Boucheta ould el Baghdadi dut constamment s'effacer devant El Hadj Mohammed ould el Bachir qui feignit de l'ignorer. Ce dernier, voulant entreprendre une grande expédition contre les Metalsa, écrivit le 18 mars 1870 à Ali ould Ramdan de lui envoyer tous les contingents des tribus voisines d'Oudjda ; le cheikh, sans prendre l'avis de l'amel, fit publier cet ordre en ville et menaça les récalcitrants d'une amende de 100 francs. Le fonctionnaire chérifien voyait toutes ces prises d'armes se faire sous ses yeux et il était incapable de les empêcher (1).

LES OULAD SIDI CHEIKH DANS L'AMALAT D'OUDJDA

L'énergique chef des Beni Snassen assurait la police de la région mieux que n'avait jamais pu le faire aucun amel. Quelques Beni bou Zeggou ayant razzié les Beni Mahiou, en septembre 1870, il obligea les notables des Beni bou Zeggou à piller et brûler les tentes des coupables. Dans la montagne des Beni Snassen tout était calme, ces Berbères ne manifestaient aucun sentiment hostile à la France. Au mois de novembre, Kaddour ben Hamza, des Oulad Sidi Cheikh, demanda le concours d'El Hadj Mohammed ould el Bachir contre les Français, celui-ci le lui refusa.

La révolte des Oulad Sidi Cheikh causa d'ailleurs plusieurs alertes dans les tribus du sud d'Oudjda qui, à différentes reprises, se crurent menacées par leurs contingents. Le 17 mars 1871, un goum de 100 cavaliers des Oulad Sidi Cheikh, commandé par Si Menouar, tomba sur les Beni bou Saïd et leur razzia cinq douars, puis il fila sur Sidi Djabeur avec son butin. Il attaqua également quelques douars marocains des Beni bou Hamdoun et Oulad el Abbes. Ces derniers poursuivirent les pillards, ils leur reprirent les chameaux razziés et leur tuèrent 12 fantassins. El Hadj el Arbi et Si Menouar s'installèrent à Tiouli, les Beni Yala eurent peur et se retirèrent dans la montagne. El Hadj Mohammed ould el Bachir vint camper

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 22, 22 oct., 13, 18, 21, 24 nov., 15 déc. 1869, 20 mars 1870.

dans l'Angad avec 200 cavaliers ; il parlait de châtier les Angad, qu'il accusait d'avoir attiré les Oulad Sidi Cheikh sur le territoire français ; l'amel s'y opposant, le chef des Beni Snassen n'insista pas et rentra chez lui. Bouchetaould el Baghdadi était d'ailleurs en relations avec les Oulad Sidi Cheikh ; à la fin d'avril, il envoya son khalifa auprès de Si Kaddour pour lui remettre une lettre du Sultan. N'ayant pas réussi à gagner El Hadj Mohammedould el Bachir à leur cause, les dissidents essayèrent de former une ligue des tribus contre les Beni Snassen. Ces menées n'eurent pas de résultat ; El Hadj Mohammedould el Bachir menaça d'attaquer quiconque attaquerait les Français (1).

Le 2 juin 1871, les notables des Mehaïa se rendirent à Oudjda pour essayer de traiter leur retour dans le pays ; un miad fut tenu à Sidi Yahia. L'amel et le chef des Beni Snassen imposèrent comme condition le remboursement de tout ce qui avait été pris à El Hadj Mimoun, soit : 15 chevaux, 1.500 douros et 3.000 moutons. Les Mehaïa paraissaient vouloir accepter, lorsqu'ils apprirent que les Hamyane avaient razié leurs troupeaux ; ils s'en retournèrent précipitamment. L'impression générale était d'ailleurs qu'El Hadj Mohammedould el Bachir n'était pas sincère, qu'il avait voulu tendre un piège à ses ennemis pour se venger sur eux de l'assassinat de son frère, quand il les tiendrait en son pouvoir. A quelques jours de là, les Mehaïa cherchèrent à reprendre les pourparlers ; le fils d'El Hadj Boubekeur s'aboucha avec Aliould Ramdan, délégué de l'amel, qui demanda cette fois 4500 moutons, 20 chameaux et 20.000 francs. El Hadj Boubekeur vint lui-même à Oudjda le 17 juin pour discuter ces conditions ; rien n'était encore décidé, quand un goum des Oulad Sidi Cheikh déboucha par le col de Djerada, le 3 juillet, et fit son apparition dans la plaine d'Angad. Sahliould Boubekeur en avisa de suite les autorités militaires de Marnia.

Le goum des révoltés tomba sur les douars des Beni Ouacine, campés aux environs du bois de betoum, au moment où ils se repliaient sur Marnia. Le goum des Beni Ouacine et les spahis du bureau arabe se lancèrent derrière les assaillants, ils ne purent reprendre que quelques chameaux. Le goum des Beni bou Saïd et quelques spahis se joignirent à eux et la poursuite fut poussée jusqu'à Sidi

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 29 sept., 30 oct., 3 nov. 1870, 26 fév., 6, 17, 18, 23, 29 mars, 25, 30 avril, 7 mai 1871. — (A. G. G.) GRAULLE.

Yahia, près d'Oudjda ; l'amel s'y trouvait à la tête d'une centaine de mokhazenis. Le fonctionnaire marocain avait eu quelques instants auparavant une entrevue avec Si El Ala, il était gagné à la cause des Oulad Sidi Cheikh et tout à fait hostile aux Français; au lieu d'intervenir en faveur des goums algériens il se contenta de leur reprocher durement d'avoir pénétré en territoire marocain, les goums durent s'en retourner. Les principaux chefs des Angad étaient d'accord avec l'amel, ils avaient reçu une partie des prises faites sur les Beni Ouacine. El Hadj Mohammed ould el Bachir prit dans cette affaire le parti des Français, il provoqua la réunion d'un miad à Oudjda, le 20 juillet, et demanda à l'amel d'infliger une amende aux Angad, pour avoir laissé passer le goum de Si El Ala. Au mois d'août, le chef des dissidents algériens, Kaddour ould Hamza, s'en vint camper à Tafrata ; les chefs des Angad se rendirent à sa tente où Kaddour ould Hamza leur distribua de nombreux cadeaux (1).

LA RIVALITÉ D'EL HADJ MOHAMMED OULD EL BACHIR ET D'EL HADJ MOHAMMED ZAÏMI ; LA LUTTE CONTRE LES SEDJAA

La montagne des Beni Snassen venait de traverser une longue période de calme, la paix fut de nouveau troublée, en octobre 1871, par la querelle d'El Hadj Mohammed ould el Bachir avec El Hadj Mohammed Zaïmi, le chef des Beni Khaled ; ces deux personnages se disputaient la prééminence. El Hadj Mohammed Zaïmi ayant eu le dessous fut contraint de payer à son adversaire 3000 douros d'amende. Sur ces entrefaites, l'amel Boucheta ould el Baghdadi quitta Oudjda le 26 octobre ; il fut remplacé en décembre par Djilali ben Gauthébi. A cette époque, les Guelaya venaient de battre l'armée du Sultan ; celui-ci demanda l'appui du chef des Beni Snassen. Après quelques hésitations, le chef de cette grande tribu se décida à agir. Il somma les Guelaya d'avoir à obéir au souverain et, pour les y contraindre, il les razzia le 16 décembre 1871 ; les Guelaya s'empressèrent alors de solliciter leur pardon.

La démarche du Sultan auprès d'El Hadj Mohammed ould el Bachir augmenta considérablement son prestige et son influence, aussi se mit-il à intervenir comme arbitre dans toutes les querelles. Le 15 mars 1872, il réunit à

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 2, 6, 14, 16 juin, 4, 4, 6, 9, 13, 25 juillet 1871 ; R. II. du 29 août 1871.

Oudjda un miad des Beni Snassen, Angad, Zekara et Beni Yala pour entreprendre une expédition contre les Sedjâa, Haouara et Ahlaf, qui étaient en guerre depuis deux ans avec les Oulad el Hadj de la haute Moulouya ; ces derniers étaient parvenus à intéresser le chef des Beni Snassen à leur sort. La harka se mit en marche dans le courant du même mois, elle se grossit des contingents des Beni bou Zeggou, Kebdana, Oulad Mansour, Oulad Settout et Oulad el Hadj. A la suite d'un grand palabre tenu à Taourirt le 28 mars, à l'instigation de marabouts, le conflit se termina pacifiquement et la colonne se disloqua.

En juillet, Si Mâamar, des Oulad Sidi Cheikh, vint camper autour d'Oudjda avec une trentaine de tentes, il eut plusieurs entrevues avec l'amel ; sa présence ne provoqua d'ailleurs aucun incident. El Hadj Mohammed ould el Bachir veillait énergiquement au maintien du bon ordre dans la région. Les Beni Mengouch ayant eu, en novembre, des difficultés avec les Mezaouir, il punit ces derniers pour s'être fait justice eux-mêmes sans lui avoir présenté leur réclamation. Quelques tribus de l'amalat avaient razzîé les Oulad el Hadj, il se rendit à Oudjda le 6 janvier 1873 avec 300 cavaliers, infligea des amendes aux Mehaïa, Beni Yala et Zekara et ne quitta la ville qu'après en avoir encaissé le montant. Les amendes pleuvaient sur toutes les fractions qui avaient le malheur de bouger; l'amel, relégué au fond de son Dar el Makhzen, était complètement effacé.

Au mois d'avril, la fuite du marché de Marnia de Si Slimane des Oulad Sidi Cheikh, provoqua de l'agitation à la frontière, les goums algériens furent mobilisés. Si Slimane parvint à rejoindre Si Maâmar à Gaâdet el Grâa, vers Debdou, mais sa caravane fut prise par les Beni Snassen et Angad qui se la partagèrent (1).

Si Slimane était alors en faveur auprès du Sultan, aussi Mouley Mohammed, dès qu'il fut informé de ces incidents, ordonna-t-il à l'amel de lui faire restituer ses biens ; il y eut donc à Oudjda, le 7 juillet, un miad des Angad et Beni Snassen pour régler cette question. La discussion se prolongea, les Angad demandaient que le plaignant fournît des preuves qu'ils lui avaient enlevé ce qu'il réclamait ; le miad se sépara sans avoir rien décidé.

(1) (A. G. G.) GRAULLE. — (A. C. M.) R. H. des 30 oct., 4 déc. 1871 19, 26 mars, 1^{er} avril, 31 juillet, 21 août, 6 nov. 1872, 8, 22, 29 janv., 12 19 fév., 4 mars 1873 ; L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 13, 16, 16, 17, 17, 18, 18, 18 avril 1873.

El Hadj Mohammed Zaïmi ne négligeait aucune occasion de faire de l'opposition à El Hadj Mohammed ould el Bachir. Au mois de mai 1873, ce dernier ayant infligé une amende à des Beni Khaled qui avaient maltraité des Beni Mengouch, El Hadj Mohammed Zaïmi leur conseilla de ne pas payer. Il ne put pas s'opposer personnellement à l'exécution de la décision du chef des Beni Snassen, mais il pressentit les Mehaïa. Angad et Sedjâa, auxquels il demanda leur appui pour lutter contre lui.

Sur ces entrefaites, les Beni bou Zeggou et Sedjâa se prirent de querelle au sujet de récoltes ; le 2 juin, ils eurent un léger engagement. Les Sedjâa, alliés aux Aïachera des Beni Ourimeche et aux Haouara de Triffa, parcoururent le pays des Beni bou Zeggou en commettant des dégâts. Les contingents alliés se concentrèrent ensuite sur l'oued Bou Redim ; El Hadj Mohammed ould el Bachir convoqua alors les siens pour aller mettre les Sedjâa à la raison. Pendant que les contingents des Sedjâa se portaient au devant du chef des Beni Snassen, les Beni bou Zeggou tombèrent, le 29 juin, sur leurs campements de Bou Redim et les razzèrent à blanc. Les Sedjâa revinrent sur leurs pas, attaquèrent les Beni bou Zeggou avec vigueur et reprirent une partie du butin. Les Beni bou Zeggou eurent environ 80 tués ; le différend se termina sur l'intervention des marabouts.

Le chef des Beni Snassen avait la rancune tenace ; il se rendit à Oudjda, le 17 juillet, et chercha à former une ligue des tribus de la rive droite de la Moulouya afin de marcher contre les Sedjâa. Ceux-ci firent de leur côté des préparatifs pour recommencer la lutte et allèrent s'établir aux environs de Msoun, à l'ouest du fleuve ; les Haouara, Ahlaf, Beni Ouaraïne, Tsoul et Branes s'étaient ralliés à leur cause. Les efforts d'El Hadj Mohammed ould el Bachir ne furent pas entièrement couronnés de succès, car les tribus refusèrent de se porter au secours des Beni bou Zeggou si les Sedjâa les attaquaient avec leurs seules forces ; elles décidèrent de ne rompre leur neutralité que si les Sedjâa étaient appuyés par les populations de la région de Taza. Les Beni bou Zeggou, ne comptant guère sur l'appui éventuel des tribus de l'amalat, n'étaient pas rassurés sur l'issue du conflit (1).

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 14. 23, 31 mai, 4, 6, 8, 14, 22, 28, 30 juin, 4, 18, 26 juillet, 2 août 1873.

A ce moment, la querelle des Beni Snassen Fouaga et des Beni Khaled s'envenima, l'attention d'El Hadj Mohammed ould el Bachir fut de nouveau détournée des Sedjâa. Il concentra ses forces à Aghbal, les Aarara des Beni Khaled et quelques Mehaïa étaient avec lui ; son ennemi El Hadj Mohammed Zaïmi, soutenu par les Mezaouir et Aïachera des Beni Ourimeche, massa ses combattants à Sefrou. Le 31 août 1873, El Hadj Mohammed ould el Bachir se porta sur Oudjda pour empêcher la jonction des Sedjâa avec les Beni Khaled. El Hadj Mohammed Zaïmi se rapprocha de la frontière afin de couvrir ses douars de Sidi Aïad. Le chef des Beni Snassen somma alors les Mezaouir de lui verser une amende de 1000 douros, faute de quoi il pillerait leurs silos de Tinialine ; les Mezaouir semblaient décidés à s'exécuter. Les Beni Khaled fidèles à El Hadj Mohammed ould el Bachir furent également rançonnés, sous prétexte qu'ils avaient eu l'intention de suivre El Hadj Mohammed Zaïmi.

Ce dernier chef resta en fait à peu près seul en face de son terrible adversaire, dont les goums se tenaient sur l'Isly, à proximité de la propriété de Sedd. Une colonne française de toutes armes fut réunie à Marnia pour surveiller la frontière, près de laquelle les hostilités paraissaient vouloir se dérouler. Le 5 septembre, El Hadj Mohammed ould el Bachir, après de longs pourparlers à Oudjda en vue d'arriver à un arrangement, déclara que toute réconciliation était impossible et qu'il allait faire razzier les silos des Mezaouir. Au jour dit, la plaine fut sillonnée par de nombreux cavaliers du parti du chef des Beni Snassen ; 150 cavaliers environ des Mezaouir et Beni Khaled occupaient les silos de Tinialine, les fantassins de ces derniers gardaient les douars de Sidi Aïad. Les troupes algériennes se rapprochèrent de la frontière ; le goum des Beni Snassen qui commençait à dessiner son attaque s'arrêta à la vue des Français. Pour éviter toute surprise, les caïds des Beni bou Saïd et Mâaziz furent chargés d'aller prévenir El Hadj Mohammed ould el Bachir que toute tentative de violation de frontière serait réprimée par la force. Le chef des Beni Snassen, se rendant compte qu'il lui serait impossible dans ces conditions de razzier les Mezaouir, se décida à reprendre les négociations interrompues ; il leur envoya le marabout de Kerzaz. Vers 10 heures, la paix fut faite moyennant le versement de 5000 francs et de quatre chevaux au chef des Beni Snassen.

Les deux partis firent aussitôt la fantasia en signe d'allégresse et El Hadj Mohammed ould el Bachir alla se présenter au capitaine Boutan, chef du bureau arabe de Marnia. Malgré cette solution pacifique, El Hadj Mohammed Zaïmi préféra passer en territoire algérien, il se retira chez les Beni Ouacine (1).

Les Sedjâa avaient profité du répit qui leur était laissé pour razzier les Beni bou Zeggou. Le 19 septembre 1873, le cheikh Ali ould Ramdan fut avisé qu'ils étaient prêts à passer la Moulouya avec l'appui de l'amel et des tribus de Taza. Les Sedjâa franchirent en effet cette rivière en compagnie de Ahlaf et de Haouara. Les Beni bou Zeggou désiraient vivement voir arriver à la rescousse le chef des Beni Snassen ; celui-ci était occupé dans la plaine de Triffa, où un engagement assez sérieux avait eu lieu, le 22 septembre, entre les Oulad Mansour et les Haouara de Triffa.

C'est à ce moment que l'on apprit dans la région la mort du sultan Mouley Mohammed (2). Les Angad et Beni Snassen versèrent entre les mains du cheikh Ali ould Ramdan le montant de leur impôt achour pour ne le remettre qu'aux représentants du Sultan qui monterait sur le trône. Le 5 octobre, on eut enfin connaissance de l'avènement au trône de Mouley el Hassane ; les habitants d'Oudjda se livrèrent à des réjouissances publiques.

El Hadj Mohammed ould el Bachir s'était décidé à donner aux tribus de son soff l'ordre de s'apprêter à soutenir les Beni bou Zeggou et de rassembler leurs contingents sur l'oued Bou Redim ; les Angad et Beni Snassen s'y portèrent le 11 octobre, les Mehaïa s'avancèrent également, tout ce monde se mit à piller les silos des Sedjâa et il se produisit un conflit. En raison de cet incident, El Hadj Mohammed ould el Bachir se rendit à Bou Redim le 19, il invita les contingents à se disperser et à aller vaquer à leurs labours. Les Sedjâa n'avaient pas bougé, ils attendaient l'occasion de se venger. Ils se dirigèrent vers le Sud au début de novembre et allèrent camper près de Ras el Aïn, afin d'entrer en pourparlers avec les Beni Mathar. Ce mouvement produisit une certaine panique parmi les populations des plaines de Missiouine et de Tiouli.

Le chef des Beni Snassen se rendit à Oudjda pour aviser

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 24 août, 1, 4, 5, 6, 6, 7 septembre 1873. — HADJ BOU HAMDI. — MOKHTAR BEN MAHEDDINE BOUTCHICHE.

(2) Mouley Mohammed est mort à Merrakech le 11 septembre 1873.

aux mesures à prendre en cas d'une incursion des Sedjâa, il envoya 300 cavaliers garder le col de Djerada. Entre temps, il avait fait vider 19 silos appartenant à El Hadj Mohammed Zaïmi. Il ordonna aux Mehaïa et Angad d'aller dresser leurs tentes à Tiouli, d'où ils pourraient surveiller les Sedjâa et leurs alliés. Les Sedjâa feignirent de se replier vers Tafrata ; dans la région d'Oudjda chacun songea alors à s'occuper de ses labours. Un groupe de 200 cavaliers des Sedjâa revint razzier un douar des Mehaïa à Sidi Djabeur, au commencement de décembre ; les Angad et Mehaïa ne réussirent pas à leur reprendre le butin. El Hadj Mohammed ould el Bachir ordonna donc une prise d'armes ; devant les forces considérables qui se mettaient en mouvement, les Sedjâa et Haouara jugèrent prudent de se retirer à Tafrata, puis vers Msoun. Le chef des Beni Snassen dépassa l'oued Za avec les contingents de la montagne et ceux des Angad ; sur les instances des marabouts des Beni Oukil il renonça à son expédition et licencia tout son monde dans la journée du 12 décembre (1).

MALGRÉ UNE VIVE OPPOSITION LE CHEF DES BENI SNASSEN
EST NOMMÉ AMEL D'OUDJDA ;
CETTE NOMINATION PROVOQUE DES DÉSORDRES

L'amel étant prisonnier du chef des Beni Snassen et du cheikh Ali ould Ramdan, les Français, lorsqu'ils eurent besoin de régler certaines questions de frontière, durent s'adresser à ces chefs qui, en fait, détenaient l'autorité. Du 27 au 31 décembre 1873, le capitaine Boutan, chef du bureau arabe de Marnia, se rencontra avec eux ; le chef des Beni Snassen avait d'abord hésité à venir, il se présenta enfin le 29 au camp de Sidi Bou Djenane suivi d'une nombreuse escorte. Pour remédier à l'imprécision de la frontière, il fut convenu d'adopter un *modus vivendi* consistant dans la création de zones neutres à Drâa ed Doum, djorf el Baroud et sur l'oued Taïret (2). Ali ould Ramdan invita le capitaine Boutan à lui rendre sa visite à Oudjda ; celui-ci y alla le 30 janvier 1874 et fut reçu avec beaucoup d'égards :

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 20, 21, 23, 27 sept., 4, 6, 11, 13, 20, 22 oct., 1, 15, 17, 29 nov., 2, 3, 5, 11, 13 déc. 1873.

(2) Cette convention, dénommée *modus vivendi* de 1874 parce que le rapport du capitaine Boutan, établi à la date du 31 décembre 1873, n'a été transmis par le commandant supérieur de Marnia que le 1^{er} janvier 1874, a depuis toujours servi de base à l'examen des réclamations relatives à la frontière.

le cheikh lui montra sa propriété de Sedd. El Hadj Mohammed ould el Bachir était venu en ville pour la circonstance, il fut très aimable ; quant à l'amel, il ne sortit pas de son effacement (1).

Les Sedjâa, Haouara et Ahlaf recommencèrent leurs attaques contre les Beni bou Zeggou dans le courant de janvier 1874 ; le 11, ils éprouvèrent un échec et se rabattirent sur leurs campements de la rive gauche de la Moulouya. Au mois de février, le chef des Beni Snassen alla mettre la paix chez les Guelaya, qui lui promirent de ne pas soutenir les Sedjâa. Ces derniers intéressèrent à leur cause les Beni bou Yahî, les Haouara et les Ahlaf, ils firent un mouvement offensif dans la direction de la montagne des Beni Snassen et entrèrent en correspondance avec les Beni Khaled ; une partie des Angad paraissaient aussi vouloir faire cause commune avec les Sedjâa.

El Hadj Mohammed ould el Bachir attendit les événements ; il épousa le 20 mars la fille du cheikh Ali ould Ramdan ; le mariage se fit à Oudjda et le capitaine Boutan y assista, un millier de cavaliers et de fantassins étaient rangés aux abords de la ville pour le recevoir ; à son arrivée ils firent une brillante fantasia.

Après ces épousailles, le chef des Beni Snassen songea à faire face à ses ennemis concentrés sur la rive gauche de la Moulouya, il rassembla, le 26 mars, à Cherâa, tous les contingents des Beni Snassen et Angad de son soff. Le 28, il traversa la Moulouya avec environ 10.000 hommes et livra à ses adversaires un sanglant combat à El Mouadjer, près de Sebra. Sa cavalerie fut repoussée avec des pertes sérieuses, elle ne se reforma que le lendemain sous la protection de l'infanterie et sur les bords du fleuve. El Hadj Mohammed ould el Bachir remporta néanmoins une victoire indécise ; il marcha sur les Mezoudja. Les Beni bou Yahî, Metalsa et Guelaya effrayés firent immédiatement la paix avec lui. Devant cette défection, les Sedjâa, Haouara et Oulad Settout se replièrent sur Taza ; la coalition dirigée contre le chef des Beni Snassen se trouvait dissoute.

Un nouvel amel, nommé Abdelkader ben Haoucine (2).

(1) (A. C. M.) R. H. des 31 déc. 1873, 1, 9 janvier, 1^{er} février 1874.
— DE LAMARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 57, 63.

(2) D'après les traditions locales, l'amel en fonctions à cette époque se serait appelé Kaddour el Haïtout, il est probable que ce devait être le surnom d'Abdelkader ben Haoucine.

arriva à Oudjda le 19 juin 1874 avec un makhzen de 51 cavaliers. El Hadj Mohammed ould el Bachir et le cheikh Ali ould Ramdan refusèrent d'abord d'aller le saluer, ils défendirent aux habitants de lui vendre quoi que ce soit; à la réflexion ils se décidèrent enfin à se rendre auprès de lui. L'amel montra à ces chefs des lettres du Sultan les maintenant dans leurs fonctions et ajoutant à l'amalat d'Oudjda les Beni Guil et Oulad Sidi Cheikh. Le chef des Beni Snassen et le cheikh d'Oudjda passèrent un compromis avec le fonctionnaire chérifien, qui s'engagea à ne rien changer à ce qui était établi ; c'était une abdication pure et simple. Cela n'empêcha pas Ali ould Ramdan et El Hadj Mohammed ould el Bachir de recommencer aussitôt leurs intrigues (1). Le dernier brigua la place d'amel, dans ce but il cherchait à plaire aux Français. Orgueilleux et fanatique, il employait pour toutes les négociations le cheikh Ali ould Ramdan, qui était « son chargé d'affaires » et pour ainsi dire un autre lui-même, mais plus intelligent, plus conciliant et moins sauvage (2).

Au temps des moissons, les Marocains ayant labouré en Algérie firent des difficultés pour payer l'impôt et enlevèrent leurs récoltes. A la fin de juin 1874, les Français durent envoyer une petite colonne à Marnia ; El Hadj Mohammed ould el Bachir en fut froissé et déclara qu'il s'opposerait par la force des armes à toute perception chez les Beni Drar. Le cheikh Ali ould Ramdan, comprenant les dangers d'une pareille attitude, se porta caution avec l'amel de la somme réclamée et les troupes françaises furent renvoyées à Tlemcen. Lorsque le chef des Beni Snassen eut connaissance de cet engagement, il exigea que son beau-père payât de ses deniers. Cette opposition n'avancait pas le règlement de l'affaire ; les Angad s'installèrent en territoire algérien et on dut de nouveau montrer des soldats pour les faire repasser au Maroc. Le 13 septembre, l'amel envoya enfin à Marnia l'argent de l'impôt des Marocains. Ali ould Ramdan avait été obligé d'avancer personnellement celui des Beni Drar. Pendant ce temps, El Hadj Mohammed ould el Bachir excitait ou calmait tour à tour les fractions ayant des différends entre elles ; en jouant le rôle d'arbitre il percevait des amendes considérables. Le 18 septembre, il fit soutenir les Mehaïa qui avaient été

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 16 janv., 1, 11, 23, 27 fév., 13, 20, 21, 31 mars, 2 avril, 19, 21, 22 26 juin 1874.

(2) (A. C. M.) R. A. 1874.

razziés par les Sedjâa et s'étaient lancés à leur poursuite vers le chott Tigri (1).

Le sultan Mouley el Hassane, venant de châtier la tribu des Ghiata, poussa jusqu'à Aïn Zohra, il y arriva le 15 octobre 1874 ; de là, il fit inviter les notables de l'amalat à le rejoindre. Ali ould Ramdan et Mohammed ould el Bachir n'étaient pas rassurés sur la suite de cette entrevue, ils mirent leurs biens en sûreté et envoyèrent un marabout de Kerzaz plaider en leur faveur auprès du souverain. Le Sultan arriva à Selouane le 22 octobre ; l'amel, qui s'était occupé de réunir les cadeaux à lui remettre, se mit en route le 31 accompagné des notables, dont El Hadj Mohammed ould el Bachir très craintif ; Ali ould Ramdan avait jugé plus prudent de s'abstenir. La députation atteignit Selouane le 6 novembre ; l'amel fut reçu par le Sultan qui refusa de voir les notables. El Hadj Mohammed ould el Bachir, augurant mal de cet accueil, renvoya à Oudjda son fils et le chaouch du cheikh Ali, afin de rapporter des sommes considérables destinées au grand vizir Si Moussa.

Pendant ce temps, les ennemis du chef des Beni Snassen intriguaient contre lui ; l'amel était trop heureux de faire arriver leurs plaintes jusqu'à Mouley el Hassane. Lorsque l'argent demandé par El Hadj Mohammed ould el Bachir fut parvenu à Selouane, il se produisit un revirement complet en sa faveur. Le Sultan espérait peut-être aussi qu'un homme de la trempe du chef des Beni Snassen parviendrait à rétablir la paix dans le pays ; il se décida donc à le nommer amel d'Oudjda et il lui donna l'investiture le 13 novembre, malgré les protestations des Angad, Mehaïa, Beni Khaled, Beni Mathar, Haouara de Triffa et même des Beni bou Zeggou. Le 15, le Sultan fit appeler les délégués de ces tribus et les avisa qu'il ne reviendrait pas sur sa décision. Il laissa à ceux qui ne seraient pas satisfaits de son choix la faculté de s'expatrier ; il fit pourtant une exception en faveur des Beni Khaled, auxquels il permit de se placer sous l'autorité d'El Hadj Mohammed Zaïmi, qui avait voué une haine mortelle à El Hadj Mohammed ould el Bachir.

A leur retour dans l'amalat les opposants se réunirent à Sidi Yahia, le 20 novembre, sous la présidence d'El Hadj Mohammed Zaïmi. Le 21 novembre, ils apprirent que le

(1) (A. C. M.) R. A. 1874 ; L. C. sup. à Sub., Tlemçen des 1, 14, 15, 17, 23 juillet, 7, 17, 18, 22 sept. 1874.

nouvel amel se préparait à marcher sur Oudjda ; les Angad saisis de panique se retirèrent vers la frontière. Des troubles devenaient imminents ; les Français placèrent des troupes à Marnia et à Sidi Zaher pour faire respecter leur territoire. Jusqu'au 25, les dissidents se tinrent aux environs de Tinialine. L'amel, qui éprouvait des difficultés pour réunir ses contingents, entra à Oudjda le 25 dans l'après-midi, à la tête de 100 cavaliers ; il y fut rejoint dans la nuit par de nombreux cavaliers et fantassins, ses forces ne firent ensuite que s'accroître. Le 26, ses adversaires franchirent l'oued Taïret et allèrent camper au pied de la montagne des Beni bou Saïd ; par suite du mauvais temps, les belligérants restèrent dans l'expectative pendant les deux journées suivantes.

Le 29 novembre, l'amel sortit enfin de la ville avec un millier de cavaliers et environ 2000 fantassins, il se dirigea vers ses ennemis en marchant lentement, car il avait envoyé aux Angad les marabouts de Kenadsa dans l'espoir qu'ils obtiendraient leur soumission. Les démarches ayant échoué, El Hadj Mohammed ould el Bachir fit ouvrir le feu à 10 heures sur les Angad et Mehaïa, qui occupaient la rive droite de l'oued Taïret. L'engagement fut d'abord très vif, puis les dissidents battirent en retraite en bon ordre, les Angad, vers Sidi Djabeur, et les Mehaïa, le long de l'oued. Au moment où les Beni Snassen de l'aile gauche commençaient le pillage, les Angad se précipitèrent sur eux et les mirent en déroute. L'attaque sur les Mehaïa, dirigée par El Hadj Mohammed ould el Bachir en personne, avait réussi ; aussi celui-ci put-il rentrer en bon ordre à Oudjda dans la soirée. En résumé, la journée fut indécise ; les Beni Snassen avaient perdu 58 tués, les Mehaïa 30, dont un des fils d'El Hadj Boubekour, et les Angad une quinzaine, dont le cheikh El Haouari des Mezaour. Le 30, dans la matinée, l'amel vint remonter l'oued Taïret ; ses gens furent pris d'une panique incompréhensible, il parvint tout de même à les rallier et ils s'occupèrent d'enterrer les morts de la veille. El Hadj Mohammed ould el Bachir retourna en ville à la nuit et licencia ses contingents démoralisés. Les Angad et Mehaïa se reformèrent à Tiouli où ils se partagèrent le butin fait sur les Beni Snassen ; le 4, puis le 11 décembre, ils furent rejoints par de nombreux alliés.

La position de l'amel ne s'améliorait pas, les habitants d'Oudjda étaient bloqués et privés de bois et de sel. Profitant de l'absence des Sedjâa, qui s'étaient rendus à Tiouli,

les Beni Snassen réunirent leurs contingents le 14 décembre ; l'amel leur ordonna d'aller razzier les campements des Sedjâa restés en deçà de l'oued Za. Les Beni Snassen trouvèrent leurs adversaires sur leurs gardes et n'osèrent pas les attaquer. Les dissidents disposaient à ce moment de plus de 2000 cavaliers et de plusieurs milliers de fantassins, ils se préparaient à ramener leurs tentes autour d'Oudjda. Le 20 décembre, les Angad firent même une razzia à Sefrou (1).

Le 1^{er} janvier 1875, les Mehaïa et Beni Yala marchèrent sur Oudjda qu'ils attaquèrent sur deux points à la fois, les habitants furent rejetés à l'intérieur des murs et eurent 13 tués et 16 blessés. L'amel se trouvait à Sidi Bou Houria; au lieu d'aller au secours de la ville il s'efforça de négocier une réconciliation avec les Sedjâa et Beni bou Zeggou ; les Beni Snassen étaient d'ailleurs peu disposés à le suivre. Pendant le mois de janvier, El Hadj Mohammed ould el Bachir eut quelques escarmouches sans importance avec les dissidents. Il entretint une garnison de 200 fantassins à Oudjda et le 30 janvier il s'y porta lui-même avec tous ses goums, mais les Beni Snassen refusant de reprendre les armes, il regagna la montagne le 5 février. Au milieu du même mois, il reçut des lettres du Sultan lui reprochant de semer le désordre dans le pays ; il lui était ordonné de se rendre à Fez pour l'âïd el kebir en compagnie d'Ali ould Ramdan.

Les pourparlers entamés avec les Sedjâa et Beni bou Zeggou n'aboutirent pas ; le 15 février, les coalisés se réunirent pour attaquer Oudjda ; à la demande du marabout El Mekki ils arrêtaient leur mouvement. L'amel faisait tous ses efforts pour décider les gens de son soff à marcher, il rencontrait beaucoup d'opposition ; son khalifa à Oudjda, le cheikh Ali ould Ramdan, assurait pendant ce temps la défense de la ville par ses propres moyens. Le 28 février, cinquante cavaliers des Angad enlevèrent un troupeau dans les oliviers d'Oudjda, la situation des habitants devenait critique. Le 5 mars, il y eut un petit engagement à proximité de la ville entre un parti d'Angad et des cavaliers des Beni Snassen.

L'audace des dissidents croissait tous les jours, 800 cava-

(1) (A. G. G.) GRAULLE. — (A. C. M.) R. A. 1874 ; L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 17, 24, 27, 28 oct., 1, 3, 3, 6, 17, 18 nov., 2, 4, 7, 8, 9, 11, 14, 16, 20, 22, 25, 27, 27 déc. 1874. — HADJ BOU HAMIDI. — FEKIR ALI DRIF. — MOKHTAR BEN MAHIEDDINE BOUTCHICHE. — MOHAMMED BEL ARBI BEN KACHOUR.

liers des Angad poussèrent jusqu'à Sefrou ; le 8 mars, un autre groupe se jeta sur les propriétés du cheikh Ali ould Ramdan à Sedd et les ravagea de fond en comble. El Hadj Mohammed ould el Bachir s'était de son côté porté contre les Sedjâa et Beni bou Zeggou, il les avait battus sur l'oued Za le 8 mars. En apprenant le pillage de Sedd, il s'avança jusqu'au col de Djerada ; les dissidents filèrent aussitôt vers le Sud. L'amel rejoignit ses adversaires à Tebouïet (Tiouli) le 11 mars ; il se fit battre, son neveu Mostefa ould el Hadj Mimoun fut pris et égorgé vif par un homme des Mezaouir ; les Beni Snassen firent de grosses pertes et se rejetèrent sur Oudjda, serrés de près par les Angad. El Hadj Mohammed ould el Bachir chercha encore à entraîner ses partisans et, comme on annonçait l'arrivée d'un nouvel amel, il leur fit jurer de s'opposer par la force à son entrée à Oudjda. Il parvint à mobiliser ses gens et à les amener dans la plaine d'Angad pour ravager les biens de ses ennemis ; quant à lui, il fit de nombreuses allées et venues entre Oudjda et la montagne afin de réchauffer le zèle de tous.

Le 25 avril, des Mehaïa et Angad firent une razzia sous les murs d'Oudjda, pendant que les Beni Snassen étaient occupés à vider leurs silos. El Hadj Mohammed ould el Bachir n'osait pas s'engager à fond contre eux, il finit même par renvoyer ses partisans dans la montagne, où ceux-ci purent narguer en toute sécurité les entreprises de leurs adversaires. Sur ces entrefaites, le bruit se répandit que le nouvel amel était en route pour Oudjda sous la protection d'une colonne de 3000 hommes. Les Angad tombèrent le 2 mai sur les Beni Khaled et firent dire aux habitants d'Oudjda de ne rien craindre, qu'ils n'avaient aucun grief contre eux. En juin, des tentatives de réconciliation des Beni Snassen et Angad furent faites par Si Slimane des Oulad Sidi Cheikh et par les marabouts des Beni Oukil. Les Beni Snassen exigèrent la restitution des troupeaux qui leur avaient été enlevés au combat de Taïret, les Angad s'y refusèrent ; il ne fut pas possible de s'entendre et les deux partis gardèrent leurs positions respectives (1).

(1) (A. G. G.) GRAULLE. — (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 1, 1, 2, 5, 7, 13, 15, 18, 19, 21, 21, 24, 30 janv., 1, 3, 5, 13, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 26 fév., 1, 3, 4, 6, 9, 10, 11, 12, 12, 13, 15, 18, 21 mars, 1, 6, 11, 15, 17, 19, 21, 23, 26, 27, 28, 29, 30 avril, 2, 4, 8, 9, 11, 14, 15, 28 mai, 3, 4, 5, 7, 7, 8 juin, 6 juillet 1875. — HADJ BOU HAMIDI.

LA RÉVOLTE D'EL HADJ MOHAMMED OULD EL BACHIR
ET SA CHUTE

La colonne chérifienne en marche sur Oudjda était commandée par le caïd Abderrahman ben ech Chlih et un frère du Sultan, Mouley Ali; elle venait lever les impôts et mettre fin aux désordres causés par El Hadj Mohammed ould el Bachir. Les adversaires de ce dernier se mirent en relations avec Abderrahman ben ech Chlih, qui devait rester à Oudjda et prendre le commandement de la province. Les alliés tinrent plusieurs conciliabules à Sidi Yahia, pendant que l'amel parcourait les fractions de la montagne pour entraîner les indécis; des deux côtés on se préparait à combattre tout en cherchant à gagner du temps. El Hadj Mohammed ould el Bachir vint enfin camper à Oudjda, le 5 septembre 1875, suivi d'une colonne nombreuse, dont une grande partie dut bivouaquer dans les jardins; les Angad se retirèrent en toute hâte vers le Sud. L'amel venait de recevoir d'Abderrahman ben ech Chlih notification de sa révocation, il décida de s'opposer par la force à la venue de ce dernier dans le pays. Tranquille du côté des Angad, il invita ses contingents à rentrer chez eux et à faire leurs préparatifs pour une longue expédition; au milieu de septembre, toutes ses forces étaient réunies en avant de Berdil.

Quant Abderrahman ben ech Chlih arriva sur l'oued Za, El Hadj Mohammed ould el Bachir alla à sa rencontre et le surprit à Mestigmar le 17 septembre. Les Guelaya firent défection et les troupes régulières de l'envoyé du Sultan furent dispersées; elles abandonnèrent leur camp, leurs bagages et leurs canons et perdirent environ 70 tués et 400 prisonniers. Les Beni Snassen éprouvèrent également des pertes sérieuses, ils poursuivirent la colonne chérifienne jusqu'à l'oued Za. Le lendemain, ils battirent les Beni bou Zeggou et rallièrent leurs montagnes en emportant le butin. El Hadj Mohammed ould el Bachir était cette fois en révolte ouverte contre le Sultan.

Les Angad, craignant d'être razziés, se rabattirent sur leurs campements situés entre Tiouli et Magoura. El Hadj Mohammed ould el Bachir était d'ailleurs fort embarrassé de son succès et ne quittait plus sa maison; il n'était pas sans savoir que Mouley el Hassane prenait des mesures pour réprimer l'insurrection. Afin de parer l'orage, il

recueillit de grosses sommes parmi ses partisans et envoya à Fez une députation, à la tête de laquelle il plaça le cheikh Ahmed ben bou Azza d'Oudjda. Cette démarche lui avait été conseillée par le grand vizir Si Moussa et par un chérif d'Ouezzan, sans doute à l'instigation du Sultan désireux d'éviter des difficultés.

Dans le courant de novembre, El Hadj Mohammed ould el Bachir réunit ses contingents et manifesta l'intention de les lancer sur les Angad, puis il les licencia. La fin de l'année 1875 ne fut marquée que par des escarmouches insignifiantes. Le 10 décembre, la députation qui avait été trouver le Sultan rentra à Oudjda, elle ne rapportait aucune promesse, en sorte que l'embarras d'El Hadj Mohammed ould el Bachir était toujours aussi grand qu'auparavant ; de plus, les Beni Snassen refusaient de lui verser de nouveaux subsides pour acheter l'entourage de Mouley el Hassane (1).

En décembre 1875, les Beni Oukil firent des démarches en vue d'amener une réconciliation entre les Angad et les Beni Snassen, ils ne réussirent pas. Les Angad, enhardis par l'accueil du Sultan à leurs délégués, devenaient agressifs. Le 30 décembre 1875 et le 5 janvier 1876, ils se jetèrent sur Oudjda et y enlevèrent des animaux. Le 19 janvier, ils firent une nouvelle razzia à Oudjda et une à Tanout, près de Sefrou ; le 20 janvier, 200 de leurs cavaliers allèrent jusqu'à Sefrou et tuèrent six hommes des Beni Snassen ; le 31, les Angad attaquèrent les Beni Khelouf. Le 16 février, les Beni Snassen partirent en harka vers Sidi Djabeur, afin de se venger de ces coups de main ; ne trouvant pas les Angad, ils enlevèrent aux Beni bou Saïd des troupeaux qui furent restitués sur l'intervention du cheikh Ali ould Ramdan.

Pour compliquer la situation, la discorde se mit chez les Beni Snassen ; on commençait à parler de la venue du Sultan et les populations étaient inquiètes. El Hadj Mohammed ould Mimoun, le neveu du chef des Beni Snassen, tâcha de le supplanter et la montagne se partagea en deux soffs. Le chérif d'Ouezzan, Si Abdesselam, envoyé par le Sultan avec mission de faire la paix entre Angad et Beni Snassen, arriva à Oudjda le 8 avril. El

(1) (A. G. G.). — GRAULLE. — (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 15 et 28 juillet, 1, 20, 21 août, 4, 6, 8, 18, 20, 22, 28 septembre, 4, 10, 16, 28 oct. 13, 20, 26, 27, 30 nov., 11, 18, 26 déc. 1875. — *Istiqsa*, T. X, pp. 299, 300. — FEKIR ALI DRIF.

Hadj Mohammed ould el Bachir accueillit durement ses premières ouvertures et posa des conditions inacceptables. Le jour même de l'arrivée du chérif, il tomba à Sidi Djabeur sur les Angad sans défiance, mais il se fit battre à plate couture et dut se réfugier dans Oudjda ; cette affaire lui coûta environ 170 tués. Dans la montagne, la désunion ne faisait que s'accroître ; El Hadj Mohammed ould Mimoun était soutenu par les Beni Ourimeche. Le cheikh Ali ould Ramdan essaya de rétablir l'accord entre le neveu et l'oncle, il n'y réussit pas et retourna à Oudjda.

Le Sultan, furieux de voir l'anarchie désoler l'amalat par la faute du chef des Beni Snassen, lui écrivit une lettre qui lui parvint le 28 juin ; il lui annonçait qu'il allait venir avec son armée et l'invitait à faire réunir les provisions nécessaires. Angad et Beni Snassen se tinrent tranquilles ; El Hadj Mohammed ould el Bachir, devenu craintif, prescrivit à ses gens d'éviter les agressions. Les Angad firent en juillet une petite razzia sur les Beni Oukil. Au milieu de ce mois, on apprit enfin le départ du Sultan, qui manda au chef des Beni Snassen de venir au devant de lui à la limite de son territoire. Le souverain arriva à Selouane au commencement d'août ; il avait fait une terrible exécution chez les Ghiata, aussi les populations de l'amalat étaient-elles anxieuses dans l'attente des événements (1).

Les tribus envoyèrent des députations à Mouley el Hassane ; celle des Beni Snassen, conduite par El Hadj Mohammed ould Mimoun qui venait de se réconcilier avec son oncle, fut mal accueillie. Le Sultan commença par refuser les cadeaux ; les délégués allèrent se placer auprès des canons ; il les y laissa assez longtemps avant d'accepter. Le souverain leur fit enfin connaître qu'il accordait son pardon et il les engagea à envoyer à son camp El Hadj Mohammed ould el Bachir et Ali ould Ramdan. Les envoyés des Beni Snassen, mécontents, s'esquivèrent furtivement pendant la nuit. En arrivant dans la montagne El Hadj Mohammed ould Mimoun chercha à prêcher la résistance. El Hadj Mohammed ould el Bachir et Ali ould Ramdan ne se rendirent pas à l'appel du Sultan, qui, le 20 août, vint s'installer au gué de Guerma, sur la Moulouya. Les populations de l'amalat lui apportèrent des provisions en ce point. Les Beni Snassen eux-mêmes n'osèrent pas

(1) (A. G. G.) GRAULLE. — (A. C. M.) R. A. 1876 ; L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 4, 7, 7, 23 janv., 2, 16, 26 fév., 8, 28 mars, 6, 9, 11, 26 avril, 1, 7 mai, 27, 30 juin, 12, 25, 27, 28 juillet 1876. — *Istiqsa*, T. X, p. 310.

se dispenser de cette obligation ; ils avaient eu soin de mettre auparavant tous leurs biens en sûreté dans des cachettes difficiles. De son côté, le Sultan ne désirait pas engager une lutte au cœur de la montagne des Beni Snassen.

Mouley el Hassane fit de nouveau inviter El Hadj Mohammedould el Bachir et Aliould Ramdan à se présenter devant lui ; pour les décider il leur envoya son chapelet comme sauf-conduit. Devant cette promesse solennelle d'aman ces deux personnages se décidèrent à aller voir le Sultan à Guerma, le 24 août ; ils étaient accompagnés de marabouts, de tolba et de femmes venues en suppliantes ; ces dernières furent renvoyées. Lorsque El Hadj Mohammedould el Bachir et Aliould Ramdan se trouvèrent entre ses mains, Mouley el Hassane ne se fit aucun scrupule de violer sa parole ; il jugea qu'il était de bonne guerre de les mettre hors d'état de nuire. Ces révoltés avaient été envoyés dans la tente du grand vizir ; le 25, on leur déclara qu'ils étaient prisonniers, on les chargea de chaînes et ils furent immédiatement dirigés sur Taza avec une escorte de 1000 cavaliers, afin d'éviter toute manifestation en leur faveur. Les malheureux déchus durent louer des mulets à des prix très élevés pour ne pas marcher à pied ; des agents chérifiens furent chargés d'aller faire main basse sur leurs biens. Ainsi se termina la carrière de ces hommes qui avaient tenu tout l'amalat sous leur dépendance ; ils avaient dicté leurs volontés aux représentants du Sultan à Oudjda et réduit ces fonctionnaires au rôle de véritables fantoches. Mais la tyrannie d'El Hadj Mohammedould el Bachir avait soulevé contre lui des haines terribles, qui devaient le conduire à sa perte.

Les Beni Snassen effrayés restèrent calmes, le Sultan leur imposa une contribution de guerre et désigna quatre caïds : Tahar ou Amar pour les Beni Khaled, Ahmedould el Hadj Ali de Sefrou pour les Beni Mengouch, Mohammedould el Bachir Boudjida pour les Beni Attigue et Mohammedould el Hadj Deboa pour les Beni Ourimeche, Bouchetaould el Baghdadi fut nommé amel d'Oudjda et le caïd Hamidan des Sedjâa reçut le commandement du poste d'El Aïoun Sidi Mellouk, où on mit une petite garnison. Le 3 septembre, le Sultan traversa la Moulouya, son armée marchait dans le plus grand désordre, sans aucune discipline ; elle comprenait 10 à 12.000 fantassins, 6 à 7000 cavaliers et 40 canons ; le 5, elle arriva devant

Oudjda. Le lendemain, les Beni Suassen versaient une partie de la contribution imposée ; leur députation ne comprenait que des gens sans importance. Le Sultan préféra se contenter de ces faibles gages de soumission plutôt que de risquer une aventure (1).

Afin d'éviter tout incident pendant le séjour du Sultan, une colonne française fut placée à Marnia sous les ordres du général de Flogny. Le général Osmont, commandant la division d'Oran, fut chargé d'aller saluer Mouley el Hassane de la part du président de la République. Il devait exprimer au souverain le désir de continuer les bonnes relations entre les deux pays et entretenir les ministres de diverses questions d'ordre politique.

On chargea le capitaine Boutan des négociations préliminaires, consistant à régler, d'accord avec le Sultan, le cérémonial de la visite ; ces négociations furent laborieuses. Le Sultan voulait absolument recevoir à cheval devant sa tente le général, qui serait également arrivé à cheval escorté par deux escadrons de cavalerie, les chefs indigènes et les goums, le général aurait ensuite mis pied à terre à une certaine distance. Mouley el Hassane demanda qu'il lui fut présenté 200 hommes d'infanterie et une musique militaire, en faisant toutefois remarquer qu'il était inutile d'amener des fantassins s'il n'y avait pas de musique. L'armée marocaine devait aller au devant du général français, pour lequel une tente serait dressée à côté de celle du grand vizir Si Moussa ; cette offre fut déclinée, car le général tenait à camper au milieu de ses troupes. Après bien des pourparlers, le Sultan consentit enfin à donner audience assis devant sa tente sur une sorte de trône, au lieu de se tenir à cheval ; on convint qu'en arrivant devant le souverain, la mission française mettrait pied à terre et le général prononcerait son discours.

Lorsque tout fut arrêté, le général Osmont quitta Marnia, le 11 septembre, suivi d'un escadron de chasseurs, un de spahis, 150 goumiers, deux compagnies de zouaves et la fanfare du bataillon d'Afrique ; tout le monde était en grande tenue. A 3 heures de l'après-midi, le général Osmont vit venir à sa rencontre quelques chefs marocains

(1) (A. G. G.) GRAULLE. — (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 7, 8, 11, 11, 12, 16, 18, 18, 23, 24, 25, 25, 26, 29 août, 1, 2, 4, 5, 6 sept. ; R. A. 1876. — *Istiqsa*, T. X, p. 312. — QUEDENFELT, p. 26. — AHMED BEN KERROUM. — FEKIR ALI DRIF. — MOKHTAR BEN MAHIÉDDINE BOUTCHICHE. — MOULIÉRAS, *Le Maroc inconnu*, pp. 190, 191.

avec un peloton de cavaliers, tout le reste de l'armée marocaine faisait la haie ; à leur arrivée à Oudjda, les troupes françaises s'installèrent dans un camp préparé à côté de celui du Sultan. L'entrevue eut lieu le 12 septembre, à 8 heures du matin, suivant le cérémonial adopté; le général fit une allocution à Mouley el Hassane(1) et lui présenta ses officiers, puis il prit congé. Des cadeaux furent remis au souverain et à son entourage (2). Mouley el Hassane offrit des chevaux à la mission. Dans la soirée, le Sultan passa en revue les troupes françaises ; l'armée marocaine avait pris les armes et formait la haie sur son passage ; cette armée avait un habillement et un armement des plus disparates. Mouley el Hassane se déclara très satisfait en voyant manœuvrer les soldats français qui défilèrent devant lui. Le soir, il y eut grande fête dans les camps.

(1) Le général prononça le discours suivant :

« Sire,

« J'ai l'honneur de venir complimenter Votre Majesté au nom du très
« noble et très puissant maréchal de Mac-Mahon, Président de la République
« française. Il m'a chargé de vous renouveler les souhaits qu'il fait pour
« votre auguste personne et pour la prospérité de votre empire. Certes, l'arri-
« vée pacifique de Votre Majesté sur un point si rapproché des frontières et
« la démarche que je suis chargé de faire auprès d'elle constituent la plus
« évidente et la plus éclatante manifestation des bonnes relations qui unis-
« sent la France et l'empire du Maroc.

« Aussi le Président de la République m'a-t-il chargé de vous répéter que
« son plus grand désir est de voir se raffermir encore la paix et l'alliance
« qui existent entre les deux puissances et de voir se développer les transac-
« tions commerciales, qui sont une source de richesse pour tout le monde.

« Le maréchal de Mac-Mahon, Président de la République française, en
« demandant à Dieu de vous accorder la victoire sur vos ennemis, tient à
« vous féliciter des succès que vous avez remportés depuis votre avènement
« au trône. Il espère que votre présence suffira pour calmer l'agitation qui
« règne depuis deux ans chez les Beni Iznacen.

« M. le général Chanzy, gouverneur général de l'Algérie et commandant
« en chef des forces de terre et de mer, a été obligé d'aller en France et y
« est encore pour le service de l'Etat. Il m'a chargé d'exprimer à Votre
« Majesté chérifienne les regrets qu'il a de ne pouvoir la saluer en personne
« et lui présenter ses hommages.

« Quant à moi, rien ne pouvait être un honneur plus grand que d'avoir
« été choisi par le très puissant Président de la République, puisse Dieu
« lui accorder toujours la victoire, pour être son interprète auprès de Votre
« Majesté et pour vous souhaiter une longue série de jours pleins de prospé-
« rité et de gloire. »

(A. G. G.) R. général Osmont du 16 sept. 1876.

(2) Liste des objets envoyés par le Président de la République pour être offerts à l'Empereur du Maroc :

1 fusil modèle 1866 avec sabre baïonnette.

Le 13, le Sultan reçut le général Osmont dans sa tente ; ce dernier regagna Marnia dans la soirée avec son escorte (1).

Le Sultan quitta Oudjda le 16 septembre 1876 et alla camper à Koudiet Abderrahman. Le 18, il remonta l'oued Isly jusqu'à Sidi Moussa ; dans la soirée il reçut les Angad et Beni Snassen et les mit d'accord, il fut convenu qu'ils s'indemniserait mutuellement des dommages qu'ils s'étaient causés. Mouley el Hassane prit ensuite la direction de l'Ouest en passant au pied des montagnes des Zekara, à El Aïoun Sidi Mellouk et à Mestigmar ; le 1^{er} octobre, il atteignit enfin la Moulouya et l'amel Bouchetaould el Baghdadi revint au siège de son commandement. La réconciliation des Beni Snassen et Angad n'était qu'apparente ; dès que le Sultan se fut éloigné, leurs querelles

1 carabine de cavalerie modèle 1866.

1 revolver modèle 1873.

Cent cartouches par arme.

(A. G. G.)

Liste des objets achetés par ordre de M. le Gouverneur général pour être offerts aux personnages qui accompagnent l'Empereur du Maroc :

1. Une aiguière	130 00
2. Un pot à tabac	130 00
3. Une coupe	85 00
4. Une cafetière Ruoltz	75 00
5. Boîte cuillers à café en vermeil	45 00
6. Une timbale à anse	35 00
7. Une timbale à tulipe	50 00
8. Une timbale tassa argent	155 00
9. Une timbale tassa argent	145 00
10. Un déjeuner argent	85 00
11. Un déjeuner vermeil	125 00
12. Un plateau plaqué	35 00
13. Une boîte à tabac	50 00
14. Fusil Lefauchaux à percussion centrale	150 00
15. Fusil Lefauchaux à percussion centrale	160 00
16. Carabine à six coups	75 00
17. Revolver Cornet	70 00
18. Revolver nouveau modèle	75 00
19. Revolver de l'armée	85 00
20. Revolver Lefauchaux damasquiné	40 00
21. Revolver Lefauchaux damasquiné	30 00
22. Revolver Lefauchaux damasquiné	25 00
23. Revolver Lefauchaux damasquiné	28 00
24. Revolver Lefauchaux damasquiné	37 00

(A. G. G.)

(1) (A. C. M.) R. A. 1876. — (A. G. G.) Instructions du Gouverneur général Chanzy au général Osmont. — (A. G. G.) R. du lieutenant-colonel Aublin du 20 sept. 1876. — (A. G. G.) R. du général Osmont du 16 septembre 1876.

recommencèrent et ils ne parvinrent pas à s'entendre sur les restitutions à opérer par chacun des soffs. Le fils d'El Hadj Mimoun se déclara de sa propre autorité chef des Beni Snassen ; il se mit à infliger des amendes comme avaient fait son père et son oncle. L'amel chercha à intervenir entre les Angad et les Beni Snassen, il les réunit à Oudjda le 26 octobre ; le miad se sépara le 27 sans avoir rien décidé. La venue du Sultan à Oudjda avait fait taire un instant les passions, mais l'anarchie subsistait toujours comme par le passé ; rien n'était changé dans l'amalat (1).

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 16, 18, 19, 20, 21, 23, 24, 26, 28 sept., 2, 12, 12, 22, 26, 30 oct. 1876.

CHAPITRE VIII

La prépondérance politique des Mehaïa et leur expulsion du pays

LES OULAD EL BACHIR SONT CHASSÉS DES BENI SNASSEN
ET LEURS PARTISANS MOLESTÉS

Après le départ de Mouley el Hassane, les relations se tendirent avec l'Algérie par suite des agissements de l'amel. Ce fonctionnaire écrivit aux Attia, Beni Mengouch et Hamyane Djembâa d'Algérie de lui verser l'impôt ; il envoya même dans cette dernière tribu des cavaliers de son makhzen porter une lettre du Sultan. Il excita le fanatisme de ses administrés, en leur laissant entendre que le voyage du souverain à Oudjda était le prélude d'une rectification de frontière ; on raconta qu'il reviendrait bientôt attaquer les chrétiens. A la faveur de cette effervescence, les douars des Oulad el Abbes s'installèrent autour de Sidi Zaher. Le 20 octobre 1876, les Français durent faire acte d'autorité pour mettre fin à cet état de choses ; l'opération fut d'ailleurs à recommencer le 22 novembre. Dans le courant de décembre, le Sultan infligea un blâme à Bouchetaould el Baghdadi et l'agitation cessa (1).

Le nouvel amel chercha à mettre l'accord entre les Angad et Beni Snassen, mais, contrairement aux prescriptions du Sultan, il ne fit rendre qu'aux Beni Mengouch les troupeaux razzés pendant les troubles. El Hadj Mohammedould Mimoun demanda des explications au miad des Angad qui, au milieu de novembre 1876, se rendit chez les Beni Ourimeche à l'instigation de l'amel. La querelle menaçant de s'envenimer, les Angad se placèrent sous la protection du représentant du Sultan ; celui-ci réunit des contingents au Meghris. El Hadj Mohammedould Mimoun voulut également rassembler les siens, mais la plupart des tribus de la montagne hésitèrent à tenter le sort des armes ; le successeur d'El Hadj Mohammed

(1) (A. C. M.) R. A. 1876 ; R. M., nov., déc. 1876. — DE LAMARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 33. — (A. G. G.) GRAULLE.

ould el Bachir se trouva isolé et ne fut plus accepté comme chef que par les Beni Ourimeche (1).

A la suite de ces incidents, El Hadj Mohammed ould Mimoun et les Beni Ourimeche firent de l'opposition à l'amel et refusèrent de reconnaître son autorité. Ce fonctionnaire convoqua à Oudjda les contingents fidèles et leur fit prêter serment d'obéissance au Sultan. S'étant ainsi assuré leur concours, il somma les Beni Ourimeche de se soumettre ; sur leur refus, Boucheta ould el Baghdadi organisa une expédition contre eux. C'est à ce moment que les Oulad el Hebil des Beni Attigue commencèrent à lutter contre l'influence des Oulad el Bachir ; Ahmed ben Abdallah et son fils Mostefa ne négligèrent aucune occasion de battre en brèche El Hadj Mohammed ould Mimoun. Le 17 janvier 1877, l'amel se mit à la tête des contingents des Angad, Mehaïa, Beni Khaled, Beni Mengouch et Beni Attigue, avec lesquels il se porta contre les Beni Ourimeche. Le 27 janvier, El Hadj Mohammed ould Mimoun fut battu à Mezlaï et fit des pertes assez élevées. Les Sedjâa et Beni bou Zeggou ayant pris position à El Aïoun Sidi Mellouk et les Kebdana, Guelaya, Triffa et Oulad Mansour, dans la plaine de Triffa, le fonctionnaire chérifien se rendit à Aïn-Sfa et mit de nouveau les Beni Ourimeche en demeure de reconnaître son autorité ; cette sommation n'eut pas plus de succès que la précédente.

Le 15 février, les contingents fidèles marchèrent sur la dechra de Berdil, qui fut pillée et incendiée, mais les révoltés allèrent s'embusquer au crépuscule sur le chemin que devaient suivre les Angad victorieux ; ces derniers furent complètement surpris, ils perdirent une centaine de tués et la plus grande partie de leur butin. Malgré ce succès, les Beni Ourimeche ne pouvaient pas soutenir la lutte à l'aide de leurs seules forces, ils entamèrent des pourparlers avec l'amel. Dans le courant de mars, ils firent leur soumission, ils durent verser une contribution de guerre de cent mille francs, donner plusieurs chevaux de gada et expulser les Oulad el Bachir. Ces derniers se réfugièrent chez les Guelaya ; après y avoir séjourné deux ans, ils passèrent en Algérie. Leurs partisans furent traqués, la djemâa les déclara ennemis du repos public et décida qu'ils seraient exclus de l'assemblée des notables ; à chaque instant ils étaient menacés dans leurs personnes

(1) (A. C. M.) R. A. 1876. — (A. G. G.) GRAULLE.

et dans leurs biens ; les anciens opprimés prenaient violemment leur revanche.

Cet état de choses engendra tout naturellement des désordres. Les Beni Mengouch prirent fait et cause pour Tahar ben Nehar, ancien cheikh des Beni Khaled et un des fidèles d'El Hadj Mohammed ould el Bachir. Tahar ben Nehar s'était fixé au Ras Foughal, où El Hadj Mohammed Zaïmi avait cherché à l'enlever le 9 juin. L'amel intervint dans la querelle ; le 16 juillet, il quitta Oudjda à la tête d'environ 800 cavaliers et, le lendemain, il infligea une défaite complète aux Beni Mengouch. Tahar ben Nehar fut obligé de passer en Algérie ; il se réfugia dans la tribu des Msirda. Au mois d'août, il crut pouvoir regagner le Maroc et alla demander asile au caïd des Oulad Mansour. Dès qu'il en eut connaissance, Boucheta ould el Baghdadi lança une harka de Beni Snassen sur les Oulad Mansour ; le caïd et son hôte n'attendirent pas le choc, ils s'enfuirent chez les Kebdana, sur la rive gauche de la Moulouya (1).

LA DÉCADENCE DES BENI SNASSEN ; ILS SONT DÉCHIRÉS PAR
DES LUTTES INTESTINES DANS LESQUELLES INTERVIENNENT LES
ANGAD ET LES MEHAÏA.

Après l'expulsion des Oulad el Bachir, les querelles intestines achevèrent d'affaiblir les Beni Snassen ; ils devinrent la proie des Mehaïa et Angad et en furent réduits à implorer la protection de l'amel. Au mois de mai 1878, ce fonctionnaire invita les tribus précitées à licencier une harka qu'elles avaient organisée pour aller razzier les Beni Ourimeche. Le chef des Mehaïa, El Hadj Boubekeur, et celui des Mezaouir, Abdelkader Bouterfas, se fâchèrent et, avec une partie des Beni Snassen, ils formèrent une ligue contre l'amel. Malgré la défense de ce dernier, les Beni Attigue et une fraction des Beni Ourimeche furent pillés et contraints de verser une forte contribution. En juin, les alliés se réunirent en miad à Sidi Yahia ; ils firent le serment de continuer leur opposition à Boucheta ould el Baghdadi, jusqu'à ce que celui-ci ait chassé du territoire marocain le cheikh des Beni Khaled, El Hadj Mohammed Zaïmi, avec lequel il était très lié. Invité à se présenter à Sidi Yahia, l'amel essaya de parlementer, il dut finalement

(1) (A. C. M.) R. M. fév., mars, avril, mai, juin, juillet, août, nov. décembre 1877. — (A. G. G.) GRAULLE. — EMBAREK OULD EL HEBIL.

promettre de déférer au désir de l'assemblée. En apprenant cette nouvelle, El Hadj Mohammed Zaïmi quitta précipitamment Oudjda sous la protection de ses parents et amis; il alla s'embarquer à Nemours à destination de Tanger afin de se plaindre au Sultan.

L'arrogance des coalisés ne fit que s'accroître ; sous la direction d'El Hadj Boubekeur, ils se portèrent contre les Beni Khaled et les attaquèrent les 3 et 4 juillet. La famille Zaïmi et ses partisans furent rejetés au-delà du Kiss, sur le territoire de Nemours; on les força à s'exiler. Le 7 juillet, des troubles éclatèrent chez les Beni Attigue ; les Beni Moussi, sous le cheikh Boudjida, et les Beni bou Yala, sous le cheikh Boumedienould Ouliou, se battirent à propos de vieilles querelles ; les Beni Ourimeche se mêlèrent aux combattants, qui pillèrent les récoltes, incendièrent les maisons et se livrèrent à toutes sortes d'excès. Le 9 juillet, les Angad et Mehaïa marchèrent encore contre les Beni Ourimeche ; ayant appris en route que les autorités algériennes avaient obligé la famille Zaïmi à repasser au Maroc, ils abandonnèrent leur projet et se jetèrent sur les Beni Khaled. La poudre parla les 11 et 12 juillet, il y eut un certain nombre de morts et de blessés de part et d'autre; la famille Zaïmi battue encore une fois n'eut d'autre ressource que de fuir en Algérie.

El Hadj Boubekeur, des Mehaïa, dominait à ce moment la scène politique ; la situation de l'amel était devenue très difficile. Pendant que les tribus s'entredéchiraient, le choléra, qui sévissait avec violence à Fez et à Merrakech où la misère était grande par suite de la sécheresse, fit son apparition à El Aïoun et à Oudjda ; on constata quelques cas mortels, mais le fléau ne s'étendit pas. Sous les auspices de l'amel, un accord intervint entre les Angad et les Beni Snassen ; le calme fut de courte durée. Le 25 septembre, les Beni Attigue reprirent les armes ; les Kebdana, Angad et Mehaïa soutinrent le parti de Boumedienould Ouliou, les Bessara et Beni Khaled, celui de Boudjida. Au début des hostilités, les Kebdana se firent battre et eurent leur caïd blessé ; les deux soffs ne cessèrent ensuite de se harceler.

Rappelé par le Sultan, Bouchetaould el Baghdadi quitta Oudjda le 10 octobre, alors qu'il se préparait à réunir des forces pour se jeter à son tour dans la querelle. La période des labours et le départ du fonctionnaire chérifien amenèrent un peu de détente. Le khalifa prit le commande-

ment ; son intérim fut marqué par un épisode qui faillit tourner au tragique. Le 7 décembre, des jeunes gens des Angad tirèrent sur un soldat qui les avait arrêtés la veille pour tapage nocturne à l'intérieur des murs. Les mokhazenis se mirent à la poursuite des agresseurs, les goums des Djaouna et des Mezaouir accoururent pour les défendre, le bataillon régulier prit à son tour les armes ; une bagarre sanglante fut sur le point d'éclater pour une cause futile. Après de longs pourparlers, qui durèrent jusqu'au lendemain, les Angad finirent par reconnaître leurs torts et l'affaire se termina pacifiquement (1).

L'ordre paraissait rétabli dans la montagne des Beni Snassen ; El Hadj Mohammed Zaïmi, exilé en Algérie, revint dans sa tribu le 26 février 1879. Le 16 mars, le successeur de Boucheta ould el Baghdadi arriva à son poste ; il se nommait El Bachir ould Amar Delimi. Quelques mois à peine après sa prise de commandement, des troubles violents éclatèrent chez les Beni Snassen. Mohammed ould el Hadj Deboa, des Aïachera, auquel l'amel était favorable, demanda à être nommé chef des Beni Ourimeche ; de nombreux mécontents se groupèrent alors derrière El Hadj el Bachir Harroud et la poudre parla. Les 4 et 5 avril, les deux partis se battirent sans grand résultat, celui d'El Hadj el Bachir resta néanmoins maître du terrain. Les belligérants recherchèrent des alliances et la plupart des tribus de la région entrèrent dans le conflit. Les Beni Khaled, Beni Mengouch et la moitié des Beni Attigue se déclarèrent pour Mohammed ould el Hadj ; les Angad, Mehaïa, Kebdana, Oulad Settout, Beni Mathar, Beni Yala, Zekara et l'autre moitié des Beni Attigue appuyèrent le soff d'El Hadj el Bachir Harroud.

L'amel voulut s'interposer pour mettre fin à la querelle ; à cet effet, il invita les partisans de son protégé à se présenter à Oudjda ; une députation de 150 cavaliers finit par se rendre à ses instances. Le 11 août, dans la soirée, au moment où ils venaient de sortir de la ville pour regagner leurs montagnes, les cavaliers berbères furent brusquement assaillis par les Mehaïa et les Angad ; ils se réfugièrent à l'intérieur des murs. L'amel monta à cheval et s'en fut faire des reproches aux agresseurs, qu'il menaça des foudres du Sultan ; ceux-ci répondirent au fonctionnaire

(1) (A. C. M.) R. M. juin, juillet, août, sept., oct., nov., déc. 1878. — (A. G. G.) GRAULLE.

chérifien que, de leur côté, ils se plaindraient de lui au souverain. Devant cette attitude, El Bachir Delimi prescrivit de suite aux contingents fidèles des Beni Snassen de se réunir à Sefrou. Les Angad et Mehaïa, dont la majeure partie des troupeaux se trouvait dans la plaine de Triffa, eurent peur d'être razziés ; ils demandèrent à conclure un arrangement. L'amel se déclara prêt à accepter à condition que les dissidents payeraient une amende de 6.000 francs, qu'ils laisseraient sortir d'Oudjda la députation des Beni Snassen et enfin qu'ils abandonneraient le parti des Beni Ourimeche. Les Arabes trouvèrent ces conditions trop dures, quant aux Beni Snassen enfermés dans la ville, ils ne voulurent pas entendre parler d'un accord tant qu'ils n'auraient pas leur liberté ; les pourparlers s'éternisèrent donc sans résultat. Le 14 août, les contingents des Beni Snassen étaient réunis à Aïn-Sfa et un combat devenait imminent. L'amel fit un dernier effort pour obtenir une réconciliation, il réussit et la paix fut conclue dans la nuit du 14 aux conditions suivantes : passage libre pour la députation des Beni Snassen, restitution mutuelle des prises, nomination de Mohammed ould el Hadj comme chef des Beni Ourimeche, versement par les Angad et Mehaïa d'une amende de 6.000 francs ; les Beni Ourimeche et Beni Attigue dissidents furent imposés de 30.000 francs. Cet accord un peu forcé n'ouvrait qu'une trêve, tout faisait présager qu'elle serait de courte durée (1).

Les Angad et Mehaïa exécutèrent sur le champ la convention, les Beni Snassen au contraire parurent peu disposés à verser les contributions dont ils avaient été frappés. Le 14 septembre 1879, ils se présentèrent pourtant à Oudjda, mais, sous prétexte qu'ils n'étaient pas sûrs des sentiments pacifiques de leurs adversaires, ils vinrent au nombre d'environ 1.200, tous armés et montés à cheval ou à mulet. Les Beni Snassen étaient trop nombreux pour garder leur sang-froid ; dans la matinée du 15, certains d'entre eux molestèrent des Angad circulant en ville pour leurs affaires. Les Arabes de la plaine accoururent en foule et reprirent en partie ce qui avait été enlevé à leurs frères. A leur tour, les Beni Snassen sortirent de la kasba afin de soutenir leurs contribules ; la lutte s'engagea immédiatement dans les rues d'Oudjda. Les montagnards ayant

(1) (A. C. M.) R. M. mars, août 1879. — (A. G. G.) GRAULLE.

tué un des citadins, ceux-ci prirent fait et cause pour les Angad et repoussèrent leurs adversaires dans la kasba.

Le marabout de Kenadsa, Mohammed ben Abdallah, était présent à Oudjda, il offrit sa médiation ; jusqu'au 16 septembre, ce personnage religieux fit de nombreuses allées et venues entre les deux camps. Après de grands efforts, il obtint enfin que les Beni Snassen rendraient tout ce qu'ils avaient pris et que les Angad iraient attendre à Sidi Yahia l'exécution de cette promesse. Les Angad s'étaient à peine éloignés, que des fantassins des Beni Snassen pénétrèrent en ville et rejoignirent les cavaliers enfermés dans la kasba. Confiants dans leur nombre, les Berbères se crurent déliés de leur serment ; le 16 septembre, à 5 heures du soir, 600 cavaliers et 500 fantassins allèrent attaquer les Angad à Sidi Yahia. Ces derniers disposaient seulement d'environ 700 cavaliers ; ils simulèrent une retraite et entraînèrent les Beni Snassen à leur suite jusqu'à Sidi Mâafa. Arrivés en ce point, les Angad firent un vigoureux retour offensif ; ils enfoncèrent la cavalerie des Berbères et entourèrent leurs groupes de piétons, dont ils firent un massacre général. Ce fut une fuite éperdue des vaincus ; les habitants d'Oudjda repoussèrent à coups de fusil ceux qui cherchaient à se réfugier dans leurs murs ; les autres, poursuivis jusqu'à l'oued Aâchéane, ne furent sauvés que par l'arrivée des contingents descendus de la montagne afin de les recueillir. Les Beni Snassen abandonnèrent sur le terrain 108 cadavres ; les Angad n'eurent que 4 tués et 7 blessés, ils avaient remporté un succès complet. Le 17 septembre, les vainqueurs firent leur entrée en ville ; l'amel se porta au devant d'eux et le marabout de Kenadsa leur donna sa bénédiction (1).

Malgré l'intervention des Beni Oukil et des marabouts de Kenadsa et de Kerzaz, les hostilités continuèrent entre les Beni Snassen et les Angad. Les Arabes lancèrent à chaque instant des partis dans la montagne pour razzier les fractions du soff ennemi. Le 23 septembre 1879, les Beni Snassen attaquèrent les Arabes Triffa, qui furent battus et rejetés au delà de la Moulouya ; mais les Kebdana étant venus à leur secours, les Triffa reprirent l'offensive et remportèrent la victoire. Dans la nuit du 11 au 12 octobre, environ 50 fantassins et 50 cavaliers des Mehaïa et Zekara razzierent les habitants de Sefrou. Non contents de

(1) (A. C. M.) R. M. sept. 1879. — (A. G. G.) GRAULLE.

se piller mutuellement, les belligérants commirent aussi de véritables assassinats. Le 13 octobre, le caïd Abderahman ben Boucheta arriva à Oudjda, il était envoyé par le Sultan pour faire cesser les rivalités ensanglantant l'amalat. Les deux soffs refusèrent d'entrer en arrangement, ils décidèrent de soumettre leur différend directement au souverain (1).

La présence de l'envoyé de Mouley el Hassane ne fit pas cesser l'agitation. Le 21 octobre 1879, un parti de Mehaïa, Angad et Zekara chercha à piller les Beni Mahiou, il fut repoussé jusqu'à la colline de Naïma à l'est d'El Aïoun Sidi Mellouk. Le 24 octobre, les Beni Mengouch abandonnèrent les Beni Ourimeche à cause de leur inimitié contre Mohammed ould el Hadj Deboa ; ils allèrent grossir les rangs du soff opposé. Le 26 octobre, El Bachir Delimi fut rappelé à Fez ; le khalifa prit le commandement, il n'avait pas la moindre action sur ses administrés. Le jour même du départ de l'amel, une députation des notables d'Oudjda se rendit à Fez ; vers la même époque, les Beni Snassen envoyèrent également une députation ; celle des Angad se mit en route le 30 octobre.

Pendant ce temps, les Oulad el Bachir, rappelés d'Algérie par leurs contribules, étaient revenus dans la montagne. El Hadj Mohammed ould Mimoun s'occupait activement de rétablir l'union entre les différentes fractions, afin de pouvoir résister aux tribus de la plaine. Les Mehaïa et Angad s'étaient établis au pied de la montagne, dans le but de soutenir les Beni Mengouch chargés d'attaquer les Beni Khaled ; mais les Beni Mengouch, craignant de voir réussir les tentatives de concentration des éléments berbères faites par El Hadj Mohammed ould Mimoun, restèrent inactifs. Au début de novembre, les Arabes, las d'attendre, se retirèrent sur le haut oued Taïret, vers Sidi Djabeur ; une partie des Mehaïa s'enfonça même dans le Sud, au grand dépit d'El Hadj Boubekour, qui abandonna ses gens pour aller se fixer chez les Mezaouir.

C'est alors qu'un courrier du Sultan apporta à Oudjda des lettres nommant El Hadj Boubekour caïd de tous les Mehaïa, Abdelkader Bouterfas caïd des Angad, Mohammed ould el Hadj Deboa caïd des Beni Ourimeche, Mohammed ould el Bachir Boudjida caïd des Beni Attigue et Tahar ben Nehar caïd des Beni Khaled. Les députations envoyées à Fez

(1) (A. C. M.) R. M. oct. 1879.

par chaque soff avaient fait la paix, suivant le désir de Mouley el Hassane, qui avait en outre ordonné aux Beni Snassen d'exiler les Oulad el Bachir. Lorsque ceux-ci eurent connaissance de cette décision, ils essayèrent d'abord de résister ; cela produisit de l'effervescence dans toute la région. Les tribus envoyèrent néanmoins, au milieu de décembre, des contingents à la colonne chérifienne opérant autour de Selouane, sous le commandement de Mouley el Amine, frère du Sultan. Le 26 décembre, par ordre de ce prince, Mohammed ould el Hadj, caïd des Beni Ourimeche, se porta sur Berdil, à la tête de 200 cavaliers, dont 40 du makhzen, afin d'expulser les Oulad el Bachir ; il fut repoussé et perdit 4 cavaliers dont 2 réguliers, les Oulad el Bachir comptèrent également 4 morts. A la suite de cet acte de rébellion, les Oulad el Bachir ne pouvaient plus rester au Maroc, les chefs de famille allèrent chercher asile en Algérie. Le départ des Oulad el Bachir produisit une détente dans l'amalat (1).

Aussitôt qu'ils ne furent plus inquiétés par les tribus de la plaine, les Beni Snassen se firent la guerre entre eux pour des questions de rivalité. Le 21 janvier 1880, le caïd Mohammed ould el Hadj, chargé par Mouley el Amine de percevoir une contribution de guerre chez les Ahel Rislane et Beni Nougâ inféodés à Kaddour Lazâar, fut reçu à coups de fusil ; les rebelles pillèrent et incendièrent plusieurs maisons des proches parents de ce caïd. Après avoir réuni ses partisans, Mohammed ould el Hadj reprit le dessus et ses adversaires se retirèrent chez les Zekara ; mais pendant ce temps, El Hadj el Bachir Harroud intervint dans la lutte, à la tête des Hararda il alla mettre le feu à la maison du caïd des Beni Ourimeche ; les Hararda se gorgèrent de butin et commirent des atrocités. Mohammed ould El Hadj accourut pour défendre les siens, malgré ses efforts il ne put reprendre ce qui leur avait été enlevé.

Le nouvel amel d'Oudjda, Ali ben Mohammed el Guidri, dit Ali Guider, arriva à Oudjda le 30 janvier ; il fut accueilli avec indifférence et même avec hostilité ; plusieurs fractions décidèrent de ne pas entrer en relations avec lui et firent une démarche auprès du Sultan afin d'obtenir leur autonomie. L'attitude énergique prise par

(1) (A. G. M.) R. M. nov., déc. 1879, janv. 1880 ; L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 14, 24, 28 nov., 2, 3, 5, 6, 10, 11, 25, 28 déc. 1879. — (A. G. G.) GRAULLE.

l'amel détermina pourtant peu à peu les mécontents à faire acte de soumission.

Au mois de mars, la querelle des Beni Snassen entra dans une nouvelle phase. Une forte fraction des Beni Ourimeche, voulant se soustraire à l'autorité de Mohammed ould el Hadj, alla camper dans la plaine de Triffa, où se trouvaient déjà les Beni Attigue dissidents. Ces derniers, entraînés par Boumedien ould Ouliou, avaient quitté leur tribu pour protester contre la nomination comme caïd de Mohammed ould el Bachir Boudjida. Le Sultan envoya à l'amel l'ordre de faire rentrer tous ces rebelles dans le devoir. Ali Guider rassembla des contingents et, le 15 mars, se mit en marche. Avant d'avoir recours aux armes, il engagea des pourparlers qui furent écoutés, il licencia donc sa colonne (1).

Ainsi que la plupart de ses prédécesseurs, Ali Guider dut compter avec les grands personnages de son commandement. El Hadj Boubekeur et Abdelkader Bouterfas, qui s'étaient rendus à Fez, furent invités par le Sultan à faire à leur retour une démarche auprès de l'amel, afin de vivre désormais en bonne intelligence avec lui. Le 7 avril 1880, ils se rendirent à la koubba de Sidi Abd el Ouahab suivis de 150 cavaliers et firent prier Ali Guider de venir causer avec eux ; celui-ci refusa, avec raison, de sortir du Dar el Makhzen. Quelques instants plus tard, à la suite d'un incident futile, les cavaliers pénétrèrent en tumulte à l'intérieur des murs ; ils menacèrent le fonctionnaire chérifien de se plaindre au souverain de son refus de conférer avec eux. Le 8 avril, l'amel leur fit des reproches, il finit néanmoins par accepter une entrevue qui eut lieu le lendemain et au cours de laquelle furent échangées des promesses d'amitié.

Mouley el Hassane semblait d'ailleurs disposé à utiliser les bons offices des chefs indigènes, de préférence à ceux de son représentant, pour faire régner la bonne harmonie entre les populations de l'amalat. Le Sultan avait en particulier chargé El Hadj Boubekeur et Abdelkader Bouterfas de faire rentrer dans l'ordre les dissidents des Beni Snassen. Sur la proposition des premiers, ceux-ci acceptèrent un rendez-vous à Ras el Aïn, le 20 avril ; cette rencontre ne produisit aucun résultat, le désordre ne cessa pas chez les

(1) (A. C. M.) R. M. fév., mars 1880 ; L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 24, 25 janv., 3, 5 fév., 12, 13, 17 mars 1880.

Beni Snassen. Dans le courant de juin, plusieurs caïds de cette confédération se rendirent à Fez, à l'effet de demander le secours de l'armée chérifienne pour mettre fin à l'anarchie désolant la montagne (1).

La plus grande partie des affaires étaient soumises directement au Sultan ; c'est ainsi qu'au mois d'août il solutionna, par lettre adressée à El Hadj Boubekeur, une contestation survenue entre les Mehaïa et Zekara au sujet de l'utilisation des eaux d'irrigation de l'oued Isly (2).

La politique du Makhzen consistant à multiplier le nombre des caïds chez les Beni Snassen ne faisait qu'engendrer des troubles (3). Le 19 août 1880, les Beni Drar, dont une partie refusait de reconnaître le caïd Ali ou Rabah, se battirent entre eux. Le 22, l'amel marcha contre les récalcitrants appartenant à la fraction des Oulad Tahar ; à son makhzen s'étaient joints les cavaliers des Mehaïa, Angad et Beni Khaled. Les Oulad Tahar durent céder devant le nombre, leurs maisons et leurs récoltes furent pillées et Ali Guider les poursuivit jusqu'à Sidi Bou Djennane, en territoire français. Il y eut quatre mokhazenis tués, les Beni Drar perdirent 8 morts et 17 blessés.

Après cette affaire, l'amel rentra précipitamment à Oudjda et, afin de justifier sa violation de frontière, il adressa au général commandant la subdivision de Tlemcen une lettre dans laquelle il se plaignait de l'attitude de la tribu algérienne des Achache. D'après lui, les hommes de cette tribu avaient prêté main-forte aux dissidents et avaient tué certains de ses gens ; il demandait qu'une sanction fut prise contre eux (4).

(1) (A. C. M.) R. M. mai 1880 ; L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 24, 26 avril, 14, 14 juin 1880.

(2) (A.) Mohammed ould el Hadj Sahli. — L. Mouley el Hassane à El Hadj Boubekeur du 22 août 1880.

(3) Il est impossible de suivre toutes les nominations de caïds, cela ne présenterait d'ailleurs qu'un médiocre intérêt. Il suffira de savoir qu'en 1880 il y avait déjà plusieurs caïds dans chacune des quatre grandes tribus des Beni Snassen, alors qu'en 1876 le Sultan n'en avait investi qu'un par tribu.

(4) « L'amel d'Oudjda Si Ali Mohammed Aguidier à Monsieur le général « Louis, commandant la subdivision de Tlemcen.

Après les compliments d'usage :

« Il y a deux jours j'ai écrit à Votre Seigneurie et au commandant de « Nemours, pour signaler que certaines populations de notre territoire, les « Beni Khaled, commettaient des désordres ; nous les avons menacés et pré-
« venus à cause de leur désobéissance aux ordres de notre souverain ; mais
« ils n'ont pas tenu compte de nos injonctions, continuant à faire le mal
« et à créer le désordre, aucun remède ne leur est possible, il faut qu'ils

Les vaincus repassèrent au Maroc le 23 août ; ils acceptèrent de traiter avec El Hadj Boubekeur et Abdelkader Bouterfas ; la paix fut conclue moyennant le versement de 5.000 francs en argent et la remise de quatre chevaux de gada. Mais parmi les montagnards l'odeur de la poudre était contagieuse ; le 24 août, les Beni Khellouf et Ahel Sefrou se prirent de querelle. L'amel vint sur les lieux

« soient châtiés. Nous vous avons prévenu afin que vous soyez en garde
« contre leurs méfaits et que vous donniez des ordres à vos administrés pour
« les repousser, les chasser et se tenir à l'écart de leurs méfaits.

« Nous les avons timorés en nous appuyant sur nos lettres adressées à Votre
« Seigneurie et à M. le capitaine commandant à Nemours, pensant que Votre
« Seigneurie ne passerait pas outre aux pactes, accord et conventions arrêtés
« pour la durée des bonnes relations ; que vous ne toléreriez pas l'entrée
« d'une ou de plusieurs tribus sur votre territoire fortuné ; qu'au contraire
« il est de notre devoir et du vôtre, puisque les prédécesseurs l'ont convenu,
« de ramener et de chasser ces gens.

« Mais pour tout ce que nous vous avons écrit à ce sujet aucune mesure
« ne paraît avoir été prise par vous, au contraire, ces rebelles se sont préci-
« pités sur les terres des Achache, se sont entendus avec eux et alors les
« Achache combattirent de leur côté ; ils ont tué des nôtres. Nous avons
« ramené nos frères après leur avoir fait attester qu'ils s'étaient ligüés avec
« les Achache et nous sommes revenus.

« Nous insistons auprès de vous pour obtenir qu'ils (les Beni Khaled) soient
« reconduits sur la limite de votre territoire, nous demandons des amendes
« pour les personnes tuées par le fait des Achache, car nous pensons que
« Votre Seigneurie n'admettra pas que nous soyions lésés par les limitrophes,
« il en est de même de nous. Et il ne résultera que le bien, s'il plaît à Dieu,
« de cet arrangement.

« Sentiments respectueux.

« 16 Ramdan 1297 (23 août 1880).

« POUR TRADUCTION CONFORME :

« *L'Interprète militaire,*

« Signé : ALATA. » (A. G. G.)

Il est très possible que les Achache aient cherché à s'opposer à la violation de leur territoire, c'était leur droit et leur devoir. Quant au reproche adressé aux autorités françaises de s'être désintéressé des événements, il est injustifié. Le 24 août, à 8 h. 35 du matin, le général de division télégraphiait au Gouverneur, d'après des renseignements venus de Tlemcen et par conséquent déjà anciens, puisque le général commandant la subdivision ne pouvait lui-même les tenir que de Nemours :

« Les Beni Drar réfugiés à Sidi Bou Djenane sont très nombreux,
« ils ont au moins 300 hommes armés. Un officier de Nemours a été envoyé
« sur les lieux, pour les engager vivement à repasser la frontière et, dans
« le cas où ils s'y refuseraient absolument, les désarmer et les conduire immé-
« diatement dans l'intérieur pour éviter un nouveau conflit »

(A. G. G.)

C'est sur l'intervention de l'officier de Nemours que les Beni Drar repassèrent au Maroc le 23 août. Les Français ne pouvaient pas prévoir à l'avance les incidents du 22 ; pour être toujours prêts à agir en temps utile, il aurait fallu qu'ils entretenissent constamment une colonne sur la frontière ; cela aurait été évidemment exagéré.

avec les goums des Mehaïa et Angad qui rétablirent l'ordre; le caïd Ahmedould el Hadj Ali des Beni Marissen dut payer 5.000 francs et faire reconstruire la maison de son rival Ahmed ou Amar des Beni Khellouf. Le 25, les Beni Ourimeche en vinrent aux mains à leur tour; les Beni bou Abdessied et Ahel Rislane, du soff de Kaddour Lazâar et d'El Hadj el Bachir Harroud, attaquèrent les partisans du caïd Mohammedould el Hadj Deboa; les marabouts parvinrent à empêcher l'effusion du sang. Chez les Beni Khaled, El Hadj Mohammed Zaïmi se soumit au caïd Tahar ben Nehar, sans doute pour éviter un conflit préjudiciable à son fils, qui était allé à Fez solliciter un cachet de caïd (1).

Le calme ne dura que quelques mois. Le 15 janvier 1881, les rivaux de Mohammedould el Hadj Deboa, caïd des Beni Ourimeche, lancèrent contre lui leurs partisans qui incendièrent sa maison et les maisons de plusieurs de ses parents. Mohammedould el Hadj n'était pas en force pour résister, il s'adressa à l'amel. Ce dernier convoqua tous les goums de son commandement; les Mehaïa et Angad refusèrent d'obtempérer sans un ordre du Sultan, en sorte qu'Ali Guider ne put réunir qu'environ 150 cavaliers. Chez les Beni Attigue, le caïd Abdelkaderould Mohammed el Hebil fit également incendier, le 15 janvier, une quarantaine de maisons de la dechra du caïd Mohammedould el Bachir Boudjida. Le 18, Ali Guider rejoignit à El Aïoun son faible contingent et là il discuta avec les chefs des Sedjâa, Beni bou Zeggou, Mehaïa et Mezaouir les mesures à prendre contre les auteurs de troubles des Beni Snassen. L'amel proposa à l'assemblée d'aller les razzier; son projet rencontra une vive opposition, aussi retourna-t-il à Oudjda très mécontent. Après son départ, ses contradicteurs se rendirent chez les Beni Ourimeche et les Beni Attigue, ils obtinrent assez facilement un arrangement entre les différents soffs.

Les interventions de l'amel irritaient les caïds jaloux de leur indépendance; ils demandèrent au Sultan de relever Ali Guider de ses fonctions. A la suite de cette démarche, Mouley el Hassane invita son représentant à ne pas se mêler des querelles d'intérêt purement local, mais il fit en

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 22, 23, 25, 30 août, 13 sept. 1880. — (A. G. G.) T. Div. Oran à Gouv. du 24 août 1880. — (A. G. G.) L. amel à Sub. Tlemcen du 23 août 1880.

même temps connaître aux chefs indigènes, que toutes les tribus de la région sans exception devraient désormais obéir à ce fonctionnaire. Cette mesure souleva une véritable indignation parmi tous les mécontents (1).

Au mois de mars 1881, les Beni Marissen et Beni Khellouf s'entr'égorgèrent pendant quelques jours à propos d'un incident sans importance ; des Zekara, Beni bou Zeggou et Sedjâa se joignirent aux Beni Marissen, les Beni Khellouf furent soutenus par les Mehaïa, Angad, Beni Yala et Beni Khaled. Le 9 mars, il y eut un combat très sanglant ; le soff des Beni Marissen eut le dessus, puis il se fit battre le lendemain ; les vaincus durent chercher un refuge chez les Bessara, leurs maisons furent réduites en cendres. Les contingents victorieux employèrent toute la journée du 11 mars à vider les silos d'Ahmed ould el Hadj Ali, caïd des Beni Marissen, et de ses partisans ; ces derniers tentèrent sans succès un retour offensif, ils se retirèrent ensuite dans la tribu des Beni Attigue ; leurs adversaires couchèrent à Sefrou. La médiation des marabouts arrêta les hostilités, les vaincus se virent imposer une contribution de 30.000 francs et la remise de six chevaux de gada. L'amel ayant essayé de s'interposer, les vainqueurs avaient répondu à son envoyé : « Va dire à Si Ali Guider qu'il s'abstienne de se mêler des affaires qui ne le regardent pas » (2).

Mouley el Amine, délégué du Sultan en mission à Oudjda depuis quelque temps pour régler certaines questions avec les autorités françaises, réunit à Sidi Yahia, le 23 mars 1881, la plus grande partie des caïds et notables de l'amalat ; il leur prescrivit de la part du souverain d'avoir à reconnaître l'autorité d'Ali Guider. Les mécontents ne désarmèrent pas ; lorsque Mouley el Amine quitta la ville, le 1^{er} avril, il était porteur de lettres des principaux personnages des tribus demandant le rappel immédiat de l'amel.

De nouveaux incidents ne tardèrent pas à détourner du Dar el Makhzen l'attention des opposants. Le cheikh Ramdan des Zekara eut peur d'être châtié par les Mehaïa et Angad, pour avoir pris le parti des Beni Marissen au

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 18, 19, 20 janv., 9, 15, 18 février 1881.

(2) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 8, 10, 11, 12, 12, 13, 13 mars 1881.

mois de mars ; il décida de leur verser de lui-même une somme de 5.000 francs dans le but de se les rendre favorables. El Hadj Boubekeur et Abdelkader Bouterfas furent informés de ses intentions ; le 7 avril, ils apostèrent des goums au djorf el Akhdar, avec mission d'arrêter les notables des Zekara quand ils apporteraient l'argent à Oudjda. Ramdan eut peut-être vent de ces dispositions, car il s'abstint de toute démarche et le petit complot échoua.

Les Beni Marissen tardant à se libérer entièrement de leur amende, les chefs des Mehaïa et Angad envoyèrent chez eux un peloton de cavaliers pour presser les rentrées. Sur ces entrefaites, l'amel fut destitué et abandonna Oudjda à l'improviste, dans la matinée du 3 mai ; il avait une telle peur de ses administrés, que son départ fut une véritable fuite. Au cours du même mois il y eut quelques escarmouches entre les montagnards des Beni Snassen et les tribus de la plaine de Triffa, une fraction des Oulad Mansour attaqua même des Beni Mengouch sur le territoire algérien le 23 mai. Cette violation de frontière se régla facilement ; les Oulad Mansour restituèrent tout ce qu'ils avaient pris aux sujets français, ils payèrent séance tenante une indemnité de 250 francs à chacun des blessés. Le 1^{er} juillet, un nouvel amel arriva à Oudjda pour prendre le commandement de la province, il se nommait Abdelmalek ben Ali es Saïdi et venait de Tanger (1).

L'ADMINISTRATION DE L'AMEL ABDELMALEK BEN ALI ES SAÏDI
RAMÈNE UN PEU DE TRANQUILLITÉ
DANS LA RÉGION D'OUDJDA

Pendant que se déroulaient les événements relatés ci-dessus, El Hadj Mohammed Zaïmi avait rétabli son influence chez les Beni Khaled et Tahar ben Nehar s'était réfugié à Oudjda. Le 21 septembre 1881, El Hadj Mohammed Zaïmi fit razzier vers le Menaceb Kiss quelques tentes ayant refusé de lui payer une amende ; au cours de l'opération, des cavaliers marocains passèrent sur la rive droite du Kiss. Cette affaire n'eut pas de suites, aucun coup de fusil n'ayant été tiré.

Slimane ben Kaddour, chef des Oulad Sidi Cheikh Gheraba, apparut sur ces entrefaites dans la région de Debdou ;

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 24 mars, 2, 7, 8, 8, 11, 19 avril, 3, 13, 24, 26, 28, 30 mai, 1^{er} juillet 1881.

l'amel convoqua au nom du Sultan les contingents de l'amalat pour marcher contre lui ; il rencontra une forte opposition. Le 17 novembre, le chef des Oulad Sidi Cheikh fit un coup de main en Algérie ; il était suivi par des cavaliers des Sedjâa. Abdelmalek es Saïdi avait, en prenant possession de son poste, commis la faute de manifester ses préférences pour l'un des soffs de la montagne ; cela provoqua, au début de décembre, une reprise des hostilités chez les Beni Ourimeche, l'agitation s'étendit aux Beni Attigue ; par contre, chez les Beni Khaled, El Hadj Mohammed Zaïmi laissa le champ libre à Tahar ben Nehar. A cette époque, les Mehaïa, soupçonnés d'avoir appuyé les Oulad Sidi Cheikh le 17 novembre, furent razziés par les colonnes françaises. Le fils d'El Hadj Boubekour protesta vivement et la tribu tout entière s'enfonça dans l'Ouest, jusqu'au Metroh. Un chérif d'Ouezzan, chargé de mission par le Sultan, vint à Oudjda au début de janvier 1882 ; il reprocha à El Hadj Boubekour son attitude équivoque à l'égard des Français. Le 2 février, le chérif quitta la ville afin de se rendre auprès de Slimane ben Kaddour et l'amener à déposer les armes (1).

Les Zekara et Beni Yala ayant cherché à se soustraire à l'autorité de l'amel, celui-ci envoya contre eux les contingents des Beni Snassen, Angad et Sedjâa ; les Oulad bou Aasaker, Oulad Moussa, Oulad Ali ben Yahia et les Mehafid des Zekara avaient abandonné leurs contribules par haine du cheikh Ramdan. Un violent combat fut livré le 8 février 1882 à djorf el Klab, près de Tinzi ; les contingents du Makhzen furent battus et perdirent un certain nombre de tués, dont le cheikh des Atsamna. Chez les rebelles, le caïd des Beni Yala, son fils, son khalifa, ainsi que Mohammed Amezian, le fils préféré du cheikh Ramdan des Zekara, se trouvèrent au nombre des morts. Le 9, Abdelmalek es Saïdi fit partir 80 soldats pour renforcer ses contingents ; les Beni Yala et Zekara se retirèrent dans les montagnes des Oulad Amor et des Oulad Bakhti, leurs adversaires regagnèrent alors Oudjda après avoir consciencieusement pillé le pays des Zekara. Les Oulad Abderrahman et Ihaddiouine des Zekara avaient été au feu avec leur tribu, mais sans enthousiasme, car ils étaient de cœur avec

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 23, 25, 30 sept., 1, 2, 4 oct., 21, 26, 30 nov., 6, 15, 17, 19, 20, 21, 22, 31, 31 déc. 1881, 16, 16, 26 janv., 2 févr. 1882 ; R. M. févr. 1882.

les fractions dissidentes. Le cheikh Ramdan connaissait cet état d'esprit ; pendant la retraite il fit saisir et ligotter sept de leurs principaux notables, les autres Oulad Abderrahman et Ihaddioutine s'empressèrent de fuir. En arrivant à Guefaït le cheikh Ramdan répartit ses prisonniers entre les différentes fractions qui se trouvaient autour de lui et il leur ordonna de les mettre à mort ; on traîna les malheureux dans toutes les directions pour les exécuter. Le cheikh Ramdan aurait fait participer toutes les fractions fidèles à ce meurtre, dans le but de les compromettre et d'éviter ainsi des défections. Lorsque leurs ennemis eurent évacué la montagne, les Zekara revinrent chez eux ; le marabout de Guefaït s'interposa en vue d'éviter de nouvelles hostilités. On a présenté l'affaire de djorf el Klab comme une croisade religieuse des musulmans contre les Zekara ; cette version est fort sujette à caution. D'après les traditions locales, la cause première du conflit proviendrait de l'animosité des tribus de l'opposition contre les Zekara, auxquels elles reprochaient de ne pas avoir arrêté Ali Guider, quand, dans sa fuite, il traversa leur territoire. En raison de cet état d'esprit, il fut facile à l'amel de lever des contingents pour marcher contre les Zekara (1).

Au moment de l'insurrection de Bou Amama dans le Sud Oranais, la garnison d'Oudjda avait été renforcée à 400 hommes ; les populations de la région ne furent pas mêlées à la lutte. Après l'attaque sur le chott Tigri de la mission topographique du capitaine de Castries, le 26 avril 1882, des Beni Guil ayant pris part à cette affaire dressèrent leurs tentes sur l'oued Charef, près de Ras el Aïn. Dès qu'il en fut informé, le commandant de la colonne française d'El Aricha se porta dans cette direction. Le 12 mai, la colonne atteignit les bords de la vallée, au delà de laquelle un escadron du 2^e chasseurs rencontra les contingents des Beni Guil forts de 300 cavaliers et 100 fantassins ; nos cavaliers les chargèrent et les mirent en déroute. Les Français regagnèrent le territoire algérien dans la même journée, ils avaient eu 2 tués et 5 blessés. Au mois de juin, les Beni Guil sollicitèrent l'autorisation d'aller se ravitailler dans l'Angad, l'amel la leur accorda contre le paiement d'une forte amende. Cet argent devait être versé au compte de l'indemnité due par le Makhzen au

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 9, 11 fév. 1882 ; R. M. fév. 1882. — MOULIÉRAS, *Les Zkara*, pp. 58 à 60 (1905). — *Trad. loc.*

Gouvernement français, pour les attentats commis en territoire algérien par les Marocains (1).

Abdelmalek es Saïdi réussit à diminuer l'insécurité sur la frontière, en collaborant franchement et loyalement avec les autorités françaises. Cet amel, sage et droit, rétablit la paix dans son commandement ; les conflits armés se firent rares.

En octobre 1882, des questions de rivalité allumèrent la guerre civile chez les Beni bou Zeggou ; le soff de Mohammed bel Fekchiche, aidé par les Sedjâa, tomba sur les partisans du caïd Hommada, il se fit battre et subit des pertes assez considérables ; l'ordre fut rétabli en novembre. Au début de janvier 1883, des querelles de peu d'importance mirent encore aux prises des partisans des Angad et des Beni Snassen. Ces incidents étaient purement locaux. Les troupes d'El Aïoun Sidi Mellouk furent chargées de surveiller les groupes turbulents afin de les maintenir dans le calme.

La garnison d'El Aïoun comprenait théoriquement 600 réguliers sous le commandement de l'agha Hadj Mohammed, lequel recevait 5.000 francs par mois pour leur solde ; les officiers gardaient cet argent pour eux et il n'y avait en réalité dans la kasba que 100 à 150 malheureux n'ayant des soldats que le nom. Le chef supérieur de la place était le cheikh Hamidan des Sedjâa. La population ne comprenait que quelques marchands musulmans ou juifs de Debdou et de Tlemcen.

Chez les Beni Khaled la situation des partis était de nouveau changée ; Ali ou Rabah, caïd des Beni Drar, avait acquis la suprématie dans l'est du pàté montagneux des Beni Snassen. Ali ou Rabah déposséda El Hadj Mohammed Zaïmi de son caïdat de Taredjirt pour le donner à Tahar ben Nihar. L'amel n'ayant pas dans cette circonstance appuyé El Hadj Mohammed Zaïmi, celui-ci recruta des partisans parmi les Oulad Ghazi. Le 11 février 1883, ces derniers attaquèrent leur caïd El Hadj el Bachir, ami et allié d'Ali ou Rabah ; ils éprouvèrent un échec. El Hadj Mohammed Zaïmi, afin de s'assurer le concours des Mehaïa, offrit sa fille au fils d'El Hadj Boubekeur ; les épousailles eurent lieu dans le courant de mars. Le caïd des Mehaïa refusa de prendre parti pour le beau-père de son fils ; El

(1) (A. C. M.) R. M. mai, juin 1882. — GRAULLE, *L'insurrection de Bou Amama*, pp. 121, 122. — CANAL, *Oudjda*, p. 50.

Hadj Sahli ould Boubekeur s'allia alors avec les Zekara, Beni Ourimeche, Beni Attigue et une partie des Beni Mengouch. Ali ou Rabah se voyant menacé fit appel aux armes; une partie des Oulad Ghazi, les Mezaour, Beni Khellouf et Mehaïa épousèrent sa cause, de sorte qu'El Hadj Sahli allait avoir à combattre contre son père.

Le caïd Mokhtar el Guerroudj, des Beni Mengouch, ouvrit les hostilités le 31 mars en lançant les Beni Marissen contre les Beni Khellouf; une action générale devenait imminente; les deux soffs rassemblèrent tous leurs combattants. L'amel se déclara ouvertement pour Ali ou Rabah; le 7 avril, il réunit ses forces à celles de ce chef de parti, la concentration se fit à Sidi Moussa sur l'Isly; El Hadj Mohammed Zaïmi et El Hadj Sahli massèrent leurs contingents à Sefrou. Le 9 avril, les éclaireurs entamèrent le combat, il allait se généraliser quand une intervention des marabouts mit fin à la lutte. El Hadj Mohammed Zaïmi fut réintégré dans son commandement de Taredjirt, mais ses partisans durent verser une amende de 10.000 francs (1).

Le 22 avril 1883, l'amel, escorté de plusieurs caïds et d'une centaine de cavaliers en veste rouge et burnous blanc, alla saluer à Marnia le Gouverneur général de l'Algérie de passage dans cette localité. Après cette entrevue, on autorisa les Marocains à venir se ravitailler sur les marchés algériens, ces marchés leur étaient fermés depuis l'insurrection de Bou Amama en 1881.

C'est en 1883 qu'un caïd des ksour du Sud fut installé à Figuig; il ne tarda pas à être indépendant de l'amel d'Oudjda.

La fin de l'année ne fut marquée que par la construction de la kasba de Saïdia, en face du petit bordj français d'Adjeroud. Les bruits les plus contradictoires circulèrent dans les tribus au sujet de cette construction; on raconta même que le Sultan comptait céder la kasba à bail à l'Allemagne. A la mort de l'agitateur Slimane ben Kadour des Oulad Sidi Cheikh, son fils Sidi Cheikh fut recueilli par les Mehaïa; il mourut à Oudjda le 14 novembre dans la maison d'El Hadj Boubekeur.

Afin de récompenser Abdelmalek es Saïdi de la correction habituelle de son attitude, le Gouvernement français

(1) (A. G. M.) R. M. oct., nov. 1882, janv., fév., avril 1883. — DE FOUGAULD, p. 255. — CANAL, *Oudjda*, pp. 3 à 5.

lui fit offrir une épée d’honneur. Cette arme lui fut remise en grande cérémonie à Sidi Zaher, le 25 janvier 1884, par le général commandant la division d’Oran. Au mois de mai de cette même année, l’explorateur de Foucauld traversa la région d’Oudjda à la fin de son grand voyage au Maroc ; il circulait incognito sous le costume juif. Il séjourna dans la ville d’Oudjda pendant la journée du 22 mai ; à ce moment les soldats marocains suivaient avec intérêt les événements du Soudan égyptien (1).

Le Sultan envoya son frère Mouley Arafa à Oudjda, avec mission de procéder à la réorganisation du commandement chez les Beni Snassen ; ce prince entra en ville le 27 mai 1884. Son séjour dans cette localité fut une grosse charge pour les tribus de la région, elles étaient tenues de lui fournir à tour de rôle une copieuse mouna. Le 12 août, le commandant supérieur du cercle de Marnia alla saluer Mouley Arafa sur la frontière ; Abdelmalek es Saïdi assistait à l’entrevue qui fut cordiale et courtoise. Le frère du Sultan s’occupa entre temps d’organiser les caïdats ; il correspondit dans ce but avec certains marabouts, notamment avec Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche, qu’il chargea de faire des recensements chez les Oulad el Mongar et Oulad Ghazi ; ces deux fractions furent laissées libres d’opter pour le caïd de leur choix. Ce petit fait montre que Mouley Arafa dut agir avec beaucoup de prudence, pour ne pas heurter les sentiments des populations.

Au mois de juillet, l’amel accompagna le délégué du Sultan jusqu’à Figuig ; ce dernier quitta définitivement Oudjda le 11 décembre pour rentrer à Fez. Abdelmalek es Saïdi et plusieurs caïds se mirent en route avec lui, le frère de l’amel se chargea de l’intérim pendant son absence (2).

Les Beni Snassen, qui venaient de traverser deux années de tranquillité, recommencèrent à se quereller au début de 1885 ; on se battit dans la montagne les 19, 22 et 23 février. Le 21 mars, il y eut encore un combat, puis, sur les instances des marabouts, les belligérants acceptè-

(1) (A. C. M.) R. M. mai, juin, juillet, août, octobre, nov. 1883, février, mars 1884. — DE FOUCAULD, pp. 253 à 258. — CANAL, *Oudjda*, pp. 15 à 17. — DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 217.

(2) (A. C. M.) R. M. juin, juillet, août, sept., déc. 1884. — (A. G. G.) L. Div. Oran à gouv. du 15 juin 1884. — (A.) Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche, L. de Mouley Arafa du 16 octobre 1884.

rent de déposer les armes, au moins jusqu'au retour de l'amel qu'ils acceptaient en principe comme arbitre.

L'amel avait depuis l'année précédente formé le projet de faire un voyage en France et il s'en était ouvert aux autorités algériennes ; celles-ci l'avaient avisé qu'elles ne voyaient aucun inconvénient à ce qu'il se rendit à Paris en passant par Alger ; le Sultan lui avait également donné son consentement. Au mois de février 1885, la légation de France à Tanger fit prévenir Abdelmalek es Saïdi que le détour par Alger était contraire à l'habitude. L'amel se plaignit amèrement de ce contre-temps dans une lettre au général commandant la subdivision de Tlemcen ; suivant lui, au point où en étaient les choses, cela lui donnait l'attitude d'un menteur vis à vis de son souverain, auquel il avait affirmé que les Français voyaient son voyage d'un bon œil. Cet incident de pure forme fut facilement solutionné. Au mois de mai, lors de la mission à Fez de M. Féraud, ministre de France à Tanger, Mouley el Hasane décida d'envoyer l'amel d'Oudjda à Paris comme ambassadeur extraordinaire ; il fut entendu qu'il reviendrait par l'Algérie. Ce programme fut exécuté de point en point ; l'envoyé chérifien alla ensuite à Fez rendre compte à son maître, il était très satisfait du bon accueil qu'il avait reçu en France. L'amel rejoignit son poste le 21 janvier 1886 ; les goums des tribus de la plaine se portèrent au devant de lui à El Aïoun Sidi Mellouk (1).

LES MEHAÏA SE RÉVOLTENT CONTRE L'AMEL SOUTENU PAR LES ANGAD

Abdelkader Bouterfas, caïd des Angad, jaloux de la prééminence acquise par El Hadj Boubekeur des Mehaïa au temps de l'amel Ali Guider, s'employa activement à le discréditer auprès de son successeur Abdelmalek es Saïdi. Cela lui fut d'autant plus facile que ce fonctionnaire, dont l'apparence chétive nuisait souvent à son prestige, devait être naturellement porté à ruiner, dans la mesure du possible, l'influence d'un chef énergique et redouté comme El Hadj Boubekeur. Pour atteindre ce but, Abdelmalek es Saïdi prépara un projet de fractionnement de la tribu des Mehaïa dont certains éléments, notamment les Acha-

(1) (A. C. M.) R. M. mars, avril, mai, juin 1885 ; R. A. 1885. — (A. G. G.) L. Min. Fr. Tanger à gouv. Alger du 18 juin 1885. — (A. G. G.) Alger du 23 janv. 1886. — CANAL, *Oudjda*, p. 17.

che, supportaient mal l'autorité d'El Hadj Boubekeur ; lors de son voyage à Fez, il présenta ce projet au Sultan qui l'adopta. Les Oulad Barka étaient donnés à Mohammed ould el Haouari, les Oussata à Mohammed ould el Aïd, les Achache à Abderrahman Châaïbi et les Beni Mathar étaient détachés de la confédération des Mehaïa pour passer sous le commandement de Mohammed bel Mahi, El Hadj Boubekeur se trouvait complètement évincé.

Le chef des Mehaïa n'était pas homme à accepter pareil affront ; le frère de l'amel l'avait d'ailleurs froissé à plusieurs reprises par ses maladresses, alors qu'il remplissait l'intérim ; aussi, en rentrant à Oudjda, Abdelmalek es Saïdi trouva-t-il la situation déjà fort tendue. Avant de rien ébruiter de ses projets, il chercha d'abord à intéresser à sa cause les futurs caïds des Mehaïa. Après un mois d'efforts pour dissocier la tribu, il convoqua El Hadj Boubekeur qui, de peur d'être arrêté, ne répondit pas à son invitation. Se rendant compte qu'il n'arriverait pas à s'emparer de lui, l'amel remit à Abderrahman Châaïbi le cachet de caïd de la fraction des Achache le 2 mars 1886.

Le nouveau caïd, craignant la colère du chef des Mehaïa, établit ses tentes à Magoura en territoire algérien et au milieu des campements des Oulad Nehar. Le 4 mars, dans la matinée, El Hadj Boubekeur, suivi de son fils, d'une trentaine de cavaliers et de quelques fantassins, tomba à l'improviste sur les Medafaïa des Achache ; leur douar fut razzié à fond, Abderrahman Châaïbi et son fils restèrent parmi les morts. En se retirant, El Hadj Boubekeur reçut un coup de feu dans le dos, il expira quelques instants après. Les Medafaïa demandèrent à rester en Algérie, ils rendirent leurs armes et furent placés à Sidi Djilali. Pour éviter une nouvelle violation de frontière, les Français mobilisèrent aussitôt des troupes (1).

El Hadj Sahli ould Boubekeur recueillit la succession de son père et rechercha des alliances ; assuré du concours des Zekara et Sedjâa, il laissa la plus grande partie de ses troupes vers Ras el Aïn et se dirigea sur Oudjda. L'amel essaya de son côté de faire accepter leurs cachets aux caïds désignés pour commander les Mehaïa ; ceux-ci, peu soucieux de partager le sort de Châaïbi, restèrent sourds à ses prières. Abdelmalek es Saïdi fit alors emprisonner tous

(1) (A. G. G.) R. C. sup. Marnia du 30 avril 1886. — CANAL, *Les troubles de la frontière marocaine*, pp. 4 à 7. — BEN ABDALLAH OULD ABDERRAHMAN.

les partisans d'El Hadj Sahli qui lui tombèrent sous la main; parmi eux se trouvaient Mohammed ben Cheikh, le caïd actuel des Oulad Ali ben Talha, et plusieurs notables du quartier des Oulad Amrane. Les hostilités étaient de ce fait engagées entre les révoltés et le Makhzen. Les premiers disposaient par suite de leurs alliances avec les Zekara, Sedjâa, Haouara et Beni Snassen de plus d'un millier de cavaliers et d'environ 7.000 fantassins ; l'amel, appuyé par les Arabes Triffa et une partie des Beni Snassen, ne pouvait compter que sur environ 500 cavaliers et 6.000 fantassins ; de nombreuses tribus étaient partagées entre les deux soffs (1).

Hamza ould Boubekeur, des Oulad Sidi Cheikh Cheraga, vint à Oudjda sur ces entrefaites et chercha à calmer les Mehaïa. Ceux-ci refusèrent tout arrangement et, le 20 mars, ils plantèrent leurs tentes à Sidi Moussa sur l'Isly. Le 27 mars, vers une heure du soir, un engagement très sérieux eut lieu à Ghaghar, sur la rive gauche

(1) Les indications suivantes extraites du rapport du commandant supérieur de Maroua du 30 avril 1886, annoté par le général commandant la subdivision de Tlemcen, donnent le détail approximatif des contingents en présence; elles montrent jusqu'à quel point le désordre régnait dans les tribus.

« PARTI DE L'ORDRE. — Si Abd el Malek es Saïdi, amel d'Oudjda, chef ayant sous ses ordres :

	Cavaliers	Fantassins
« Mezaour. Caïd Abdelkader Bou Teurfas	130	400
« Oulad Ali ben Talha. Si Abd el Malek, caïd	70	300
« Oulad Ahmed ben Brahim. Mohamed ould Talha	60	140
« Oulad Azouz. Mohammed ould en Nouali, chef	20	80
« Oulad el Abbès. Bon Saïd ould Bon Teurfas, chef	30	70
« Angad de { Haouara Triffa { Oulad Serir } Ali ben Hadel, cheikh.. { Oulad Mansour }	80	400
« Beni Drar. Ali ould Rabah, chef	80	200
« Oudjda	»	500
« Taghdjirt. Tahar ben Nehar, caïd	»	400
« Arbal	»	»
« Oulad el Ghazi { « Oulad Mongar. { Hadj el Bachir ould el Moumen, caïd	12	400
« Beni Attig. Mimoun ould el Hebil, caïd	24	600
« Beni Attig. Boumedien ould Ouliou	10	40
« Beni Ourimech	25	2.000
« Beni Mahiou	10	600
« Zekkara (deux douars dissidents d'avec leurs frères).....	5	150
TOTAUX	556	6.640

de l'oued Nachef (1) ; l'amel y assistait. Le combat ne dura que deux heures, les contingents fidèles furent mis en déroute et perdirent plus de 160 hommes. Les Mehaïa n'eurent que 16 tués ; leur victoire fut décisive, ils brûlèrent plusieurs tentes des Mezaouir. Abdelmalek es Saïdi rentra précipitamment à Oudjda et les Angad allèrent s'établir vers Takbalet, sur la frontière algérienne. L'amel, affolé de la tournure prise par les événements, écrivit au commandant supérieur de Marnia ; il sollicitait l'envoi d'un goum de 200 chevaux afin de l'aider à quitter la ville avec sa famille. Dans la matinée du 28 mars, l'amel prit la fuite avant le jour ; il était monté sur un mulet et parvint à passer inaperçu jusqu'à Zoudj el Beghal où il fut rejoint par le capitaine Lavergne. Abdelkader Bouterfas suivit l'exemple du fonctionnaire chérifien.

Les gens d'Oudjda appartenant au soff des Mehaïa vinrent de bonne heure aux portes de la prison annoncer aux détenus la fuite de l'amel. Avec l'aide de la foule massée à l'extérieur, les prisonniers parvinrent à sortir de leur cachot en enfonçant les portes à coups de pierres ; ceux

« PARTI DE L'INSURRECTION. — *El Hadj Saheli ould Bou Bekeur, chef.*

	Cavalliers	Fantassins
« Mehaïa		
« Beni Mathar	El Hadj Saheli	700 1.000
« Zekkara. Caïd Ramdan ould Amor	80	1.400
« Sedjah. Cheikh Hamidan	200	500
« Haouara des Halaf	80	»
« Beni Attig. Amar ould el Hadj el Oujill, caïd	40	700
« Beni Mengouch. M'hammed ben Aïssa (Bessara), caïd	30	500
« Beni Mengoueli. Mokhtar ould el Guerroudj, caïd	30	1.800
« Beni Ourimech. Hadj Bou Cheta, caïd	20	700
« Beni Yala. Cheikh Ahmed ould Bou Zian	80	700
TOTAUX	1.260	7.300

« 3^e Note. — La répartition indiquée dans ces deux tableaux ne peut être qu'approximative, surtout en ce qui concerne les fractions des Beni Snassen. « Chacune de ces fractions, en effet, si petite qu'elle soit, avait des dissidents, qui prenaient fait et cause pour le parti que combattaient leurs frères.

« Cet état de division était poussé si loin que parfois, dans un même donar composé de 15 ou 20 tentes, les uns se mettaient du côté des Angad et les autres du côté des Mehaïa.

« On peut juger par là combien l'anarchie est grande chez les Beni Snassen.»

(A. G. G.)

(1) Le lieu dit Chaghar est à l'emplacement du terrain de manœuvres d'Oudjda.

qui ne purent pas se débarrasser eux-mêmes de leurs chaînes furent portés par des amis chez des forgerons (1). Les Mehaïa commencèrent ensuite à pénétrer dans la ville, ils se mirent à piller les biens des notables partisans des Angad qui étaient en fuite. Sur l'intervention de personnages religieux, les vainqueurs se contentèrent d'une amende de guerre de 800 douros.

Des habitants d'Oudjda s'étant rendus sur le lieu du combat en rapportèrent quelques armes ; d'autres individus alléchés par cette trouvaille s'y transportèrent à leur tour vers 11 heures du matin, ils furent arrêtés par des Mehaïa qui les dépouillèrent de tous leurs vêtements, ils durent regagner leurs demeures en voilant leur nudité avec de l'herbe (2).

Parmi les vaincus, des Angad et Zekara passèrent en Algérie le 29 mars ; ils rendirent leurs armes aux autorités françaises. La majeure partie des Angad se porta sur la plaine de Triffa en longeant la frontière jusqu'au Guebous ; les Mehaïa poursuivirent les fuyards avec lesquels ils échangèrent quelques coups de feu. L'amel marcha sur le Nord sans quitter le territoire français et, le 1^{er} avril, il alla s'enfermer dans la kasba de Saïdia. Afin de parer à toute éventualité, les Français envoyèrent des renforts à Marnia ; une colonne d'observation fut constituée sous les ordres du général Gand. Les vainqueurs occupèrent leurs loisirs à piller les silos des Angad et à ravager leurs cultures ; l'amin Rekina leur fit des cadeaux afin de les engager à respecter la ville. De nombreuses notabilités, fatiguées de ces désordres, formulèrent le vœu de voir la France étendre son protectorat sur l'amalat d'Oudjda.

(1) CANAL. — *Les troubles de la frontière marocaine*, pp. 8 et 9, rapporte que les prisonniers furent délivrés par les Mehaïa, qui allèrent quérir, le couteau sur la gorge, l'armurier Hassane Fasla pour leur ouvrir les portes de la prison et les débarrasser de leurs fers ; les acteurs du drame affirment que les détenus se sont tirés eux-mêmes d'affaire avec l'aide des habitants et avant que les Mehaïa n'aient pénétré en ville. D'après Ben Salem, fils de l'armurier Hassane Fasla, un ou deux prisonniers seulement ont été portés dans l'atelier de son père, qui a enlevé les rivets de leurs chaînes de son plein gré, sans avoir été menacé. Le même auteur accuse les Mehaïa d'avoir saccagé Oudjda ; tous les témoins oculaires que j'ai pu interroger disent au contraire que les Mehaïa ont fait preuve de quelque modération dans la victoire.

(2) (A. C. M.) R. C. sup. Marnia du 30 avril 1886. — CANAL, *Les troubles de la frontière marocaine*, pp. 8 et 9. — MOHAMMED BEL ARBI BEN KACHOUR. — CHEIKH MOHAMMED BEN LARBI. — MOHAMMED BEN CHEIKH. — BEN SALEM FASLA.

Les Angad attendirent en vain l'arrivée des contingents des Beni Snassen ayant promis leur concours, ils étaient démoralisés ; les Mehaïa au courant de cet état d'esprit se firent plus entreprenants. Les 5, 6 et 7 avril, la pluie tomba à torrents et immobilisa les belligérants. Le 6, El Hadj Sahli alla protester de ses bons sentiments auprès du général Gand, au bivouac de Sidi Bou Djenane ; l'amel inquiet de cette visite vint à son tour au camp français le 7. Des tentatives de conciliation faites par les marabouts se heurtèrent aux prétentions des Mehaïa ; ceux-ci demandaient, avant toute discussion, que plusieurs personnages, dont Abdelkader Bouterfas et Ali ou Rabah, fussent chassés de leurs tribus. Le voisinage des troupes françaises mettait néanmoins un obstacle aux hostilités. Dans l'après-midi du 10, les révoltés s'avancèrent pourtant jusqu'au col de Rounane, ils brûlèrent sans résistance plusieurs villages des Beni Drar ; le 13 au soir, ils firent subir le même sort à la dechra des Oulad Meryem.

Abdelkader Bouterfas et Ali ou Rabah, n'osant pas coucher dans leurs campements, allaient chaque nuit se mettre sous la protection du camp français. Afin de ne pas être entraînés sur le territoire algérien, à proximité duquel se tenaient toujours leurs ennemis, les Mehaïa consentirent enfin à faire la paix avec les Angad ; ceux-ci leur versèrent quelque argent.

Le 17 avril, les Mehaïa se jetèrent dans l'Ouest pour aller combattre les Beni bou Zeggou qui, effrayés, traitèrent immédiatement dans le but de détourner l'orage. Le 19 avril, la colonne française rallia Marnia ; l'amel était toujours bloqué à Saïdia où il préparait patiemment sa revanche. Le Sultan ne devait pas se rendre compte de la gravité de la situation, car il écrivit le 19 avril aux Beni Khaled d'envoyer une harka à Oudjda pour appuyer Abdelmalek es Saïdi (1).

Le 1^{er} juin 1886, deux envoyés du Sultan entrèrent à Oudjda, ils convoquèrent les chefs des tribus et l'amel, ce dernier n'osa pas quitter son refuge. Les envoyés déclarèrent aux Mehaïa que le souverain exigeait le rétablissement d'Abdelmalek es Saïdi dans son commandement ;

(1) (A. C. M) R. C. sup. Marnia du 30 avril 1886; R. M. avril 1886. — CANAL, *Les troubles de la frontière marocaine*, pp. 9 à 15, 27. — MOHAMMED BEN CHEIKH. — BEN SALEM FASLA. — (A.) MOKHTAR BEN MAHIEDDINE BOUTCHICHE. — L. Mouley el Hassane à El Hadj el Bachir des Beni Khaled du 19 avril 1886.

les révoltés persistèrent dans leur refus de reconnaître son autorité. La tribu des Mehaïa était maîtresse incontestée de la situation; des frères d'El Hadj Sahli allèrent jusque dans la montagne des Beni Snassen percevoir des amendes sur les partisans de l'amel, sans qu'aucun osât protester. Mouley el Hassane était décidé à briser les résistances; le 1^{er} septembre, Boucheta ould el Baghdadi vint de sa part faire de nouvelles tentatives de conciliation. Cette intervention n'ayant pas eu de résultat, Abdelmalek es Saïdi se rendit à Fez le 23 septembre; plusieurs autres personnages de l'amalat partirent aussi vers la même époque, El Hadj Sahli jugea prudent de s'abstenir.

En quittant Oudjda, Boucheta ould el Baghdadi y laissa un fonctionnaire chargé de l'expédition des affaires de la province. A la fin de l'année 1886, El Hadj Sahli se décida enfin à faire des offres de soumission, l'amel Abdelmalek es Saïdi lui remit en récompense un cachet de caïd des Mehaïa, lorsque, dans les derniers jours de mars 1887, il fut réinstallé dans son commandement par une petite colonne de 450 fantassins, 170 cavaliers et 2 canons; les tribus révoltées en 1886 furent frappées d'amendes.

Les Beni Drar refusant de recevoir Ali ou Rabah comme caïd, l'amel convoqua les contingents fidèles; 300 cavaliers de la plaine de Triffa se rendirent à son appel, mais un parti des Beni Drar les attaqua le 15 avril à Rounane et les força à rebrousser chemin. Le 22 avril, l'amel allait se porter de sa personne chez les Beni Khaled; en raison de l'attitude équivoque prise par les Mehaïa il renonça à cette expédition. Mouley el Hassane mit fin à la résistance des Beni Drar en donnant à l'amel le commandement de toute la tribu des Beni Khaled; cela équivalait à la destitution d'Ali ou Rabah. Cette solution n'empêcha pas une partie des Beni Snassen de méconnaître l'autorité d'Abdelmalek es Saïdi; par surcroît, ses rapports avec El Hadj Sahli se tendirent peu à peu. En revanche, l'influence politique des Mehaïa avait subi une diminution marquée, les Angad et les Triffa en profitèrent pour attaquer les Beni Snassen dans le courant d'octobre. A la suite de pourparlers à Aghbal entre les goums des Angad et Mehaïa la paix paraissait devoir se rétablir; puis, les Mehaïa ayant transporté leurs campements dans le Sud, les Angad se sentirent libres et tombèrent sur les Oulad Ghazi le 8 octobre; ils leur tuèrent 25 hommes. Quand ils eurent connaissance de cette agression, les Mehaïa décidèrent de se porter au

secours des Beni Snassen ; le marabout de Kerzaz s'interposa entre les deux camps qui acceptèrent de déposer les armes. Il se produisit alors une détente; les exilés furent rappelés, les Oulad el Bachir réintégrèrent la montagne et El Hadj Mohammed Sghir, fils d'El Hadj Mohammedould el Bachir, fut nommé caïd des Beni Ourimeche. Le 12 novembre, l'amel réunit à Oudjda tous les caïds de la province ; il leur donna connaissance de lettres du Sultan les invitant à la concorde, tous promirent de se conformer aux ordres du souverain (1).

LES MEHAÏA SUSCITENT DE NOUVEAUX TROUBLES,
ILS SONT EXPULSÉS DU PAYS PAR EL HADJ MOHAMMED SGHIR
DES OULAD EL BACHIR

Abdelmalek es Saïdi quitta sa résidence le 27 février 1888 pour se rendre à Meknès auprès du Sultan ; quelques caïds le suivirent, notamment Ali ou Rabah des Beni Drar. Le lendemain du départ de l'amel, des désordres sans importance éclatèrent chez les Beni Snassen dans les fractions des Beni Moussi, Beni Khaled et Beni Mengouch; ils eurent pour cause les manœuvres d'El Hadj Mohammed Sghir cherchant à reconquérir l'ancienne influence de sa famille. Le 2 juillet, il y eut une escarmouche chez les Beni bou Abdessied, que vinrent attaquer les Oulad Sghir, Haouara et Oulad Mansour. Ces incidents n'influèrent en rien sur l'état politique du pays. La situation ne commença à se gâter qu'au mois de novembre, lorsque Ali ou Rabah et deux autres caïds des Beni Khaled revenant de la cour voulurent reprendre possession de leurs commandements, qui leur avaient été confirmés par le souverain ; ils rencontrèrent une vive opposition de la part de leurs contribuables. Une petite colonne commandée par l'agha Mohammed ben Rahou entra dans la kasba d'Oudjda à la fin de novembre, elle devait attendre le résultat des négociations engagées par les trois caïds avec leurs administrés. Ces derniers refusèrent formellement de reconnaître l'autorité des caïds, ils abandonnèrent leurs labours et se retirèrent à Rounane, résolus à s'opposer par la force à leur installation. L'agha quitta Oudjda le 17 décembre avec les goums des Mehaïa,

(1) (A. C. M.) R. M. juin, juillet, août, sept., oct. 1886, mars, avril, mai, juin, juillet, août, oct., nov. 1887 ; R. A. 1887. — DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 152. — MOHAMMED BEN CHEIKH. — CHEIKH MOHAMMED BEN LARBI.

Zekara et Beni Yala ; le 19, il s'avança jusqu'à Foum Sefrou pour en imposer aux rebelles. Les deux partis restèrent en présence et la querelle s'envenima tous les jours ; lorsque l'amel rejoignit son poste, le 6 janvier 1899, tout espoir de réconciliation était perdu, les Angad avaient pris parti pour les Beni Snassen et s'étaient transportés dans la plaine de Triffa, prêts à résister aux Mehaïa (1).

Les adversaires firent appel aux autres tribus et les hostilités s'ouvrirent le 28 février 1889 ; ce jour là les Angad, Beni Khaled et Triffa se portèrent avec 700 chevaux et 2.500 fantassins contre les Mehaïa campés vers Tinialine, sur le territoire des Angad qu'ils ravagèrent. Les Mehaïa n'avaient pas prévu cette attaque ; ils rassemblèrent à la hâte 1.200 chevaux et 400 fantassins. El Hadj Sahli forma ses cavaliers en douze groupes et laissa les piétons en réserve. Huit pelotons exécutèrent une attaque de front, pendant que les quatre autres faisaient un mouvement tournant. La panique se mit dans les rangs des cavaliers des Angad et Beni Khaled ; ils prirent la fuite, les fantassins ne tardèrent pas à les suivre et se dispersèrent de tous côtés. Les Mehaïa se lancèrent à la poursuite de leurs adversaires, auxquels ils ne firent aucun quartier, ils leur tuèrent 300 à 400 hommes, ne perdant eux-mêmes que quelques tués.

Les Angad placèrent alors tous leurs douars en arrière du col de Rounane, ils y attendirent l'arrivée des renforts que devait leur conduire El Hadj Mohammed Sghir. Celui-ci se trouvait près de Foum Sefrou avec ses contingents, il laissait les Mehaïa couper les orges des Angad. Pressé par les Angad, El Hadj Mohammed Sghir vint à Aghbal le 4 mars avec 200 cavaliers ; il y eut en ce point une conférence à la suite de laquelle on décida que les alliés réuniraient leurs forces pour marcher à l'ennemi. Le rassemblement se fit à Foum Sefrou ; les Mehaïa, prévenus de ce mouvement, dirigèrent leurs campements au sud d'Oudjda. El Hadj Mohammed Sghir avait le commandement des coalisés ; il arriva le 13 mars en vue d'Oudjda et prit ses dispositions pour attaquer les Mehaïa avec tout son monde. Les marabouts des Beni Oukil, Beni bou Hamdoun et Beni Hamlil s'interposèrent avant que le choc ait eu lieu, ils furent assez heureux pour imposer la paix aux belligérants.

(1) (A. C. M.) R. M. mars, juillet, déc. 1888, janv. 1889 ; R. A. 1888. — DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 152.

Après cette solution pacifique, les Mehaïa s'en furent dresser leurs tentes à Tiouli ; leurs ennemis, nourrissant toujours l'espoir de prendre leur revanche, rentrèrent dans la plaine de Triffa et rançonnèrent les Beni Snassen partisans des Mehaïa. Au mois d'avril, les Mehaïa rapprochèrent leurs campements d'Oudjda afin de surveiller les agissements du soff adverse, ils s'installèrent entre la ville et Aïn Tinsaïn. En mai, El Hadj Mohammed Sghir viola la paix jurée le 13 mars, il concentra à Sidi Moussa les contingents des Angad, Beni Snassen et Beni bou Zeggou pour tomber sur les Mehaïa. Ceux-ci essayèrent de négocier; au cours de l'entrevue entre les chefs des deux partis, des coups de feu furent tirés sur El Hadj Sahli et son entourage. N'étant pas en mesure de résister à leurs ennemis, les Mehaïa battirent en retraite vers le Sud poursuivis par El Hadj Mohammed Sghir ; il y eut un engagement à Tiouli, les Mehaïa, battus, filèrent sur Ras el Aïn, d'où ils furent chassés le 17 mai ; ils allèrent se réfugier sur les chotts. A la prière des marabouts, El Hadj Mohammed Sghir consentit à déposer les armes et regagna la montagne (1).

A la suite de la retraite des Mehaïa, la région d'Oudjda jouit d'un calme relatif. Le 8 juillet 1889, l'amel se rencontra sur la frontière, à Kerkour Sidi Hamza, avec le commandant supérieur du cercle de Marnia ; il se montra très conciliant dans l'examen des réclamations présentées par les sujets algériens victimes de vols ou de violences de la part de ses administrés. Le 20 du même mois, il fut inopinément relevé de ses fonctions par le Sultan, qui le rendit probablement responsable des désordres provoqués par le conflit des Mehaïa et des Angad. Le souverain convoqua en même temps qu'Abdelmalek es Saïdi les principaux chefs de l'amalat ; à Fez il fit arrêter la plupart de ceux qui étaient hostiles aux Mehaïa, en particulier Abdelkader Bouterfas des Mezaouir. Le nouvel amel, Abderrahman ben Abd es Sadok, entra à Oudjda le 21 décembre avec une colonne destinée à assurer la rentrée des impôts ; elle était commandée par El Hadj el Mâati et comprenait 80 cavaliers et 250 fantassins. L'amel était accompagné d'El Hadj Sahli des Mehaïa et d'El Hadj

(1) (A. C. M.) R. M. fév., mars, avril, mai, juin 1889. — DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I p. 153. — CHEIKH MOHAMMED BEN LARBI. — MOHAMMED BEN CHEIKH,

Mohammed Sghir des Beni Ourimeche. Dès son arrivée, Abderrahman ben Abd es Sadok fut salué par les caïds de l'amalat ; il leur donna connaissance des ordres du souverain, qui lui avait confié le commandement direct des Mezaouir et Beni Khaled. El Hadj Sahli devenu le soutien du Makhzen triomphait de tous ses ennemis (1).

Au mois d'avril 1890, des troubles éclatèrent chez les Bessara, qui ne voulaient pas accepter le caïd Mhammed ould Aïssa récemment nommé par le Sultan ; El Hadj Mohammed Sghir et quelques autres caïds des Beni Snassen tentèrent vainement de s'interposer. L'amel lança alors sur les Bessara la colonne d'El Hadj el Mâati et les Mehaïa sous le commandement d'El Hadj Sahli, les réfractaires se soumirent immédiatement ; les Angad qui s'étaient retirés dans la plaine de Triffa revinrent aux environs d'Oudjda. Les Mehaïa et Angad ayant fait un pacte de réconciliation, les anciens alliés de ces derniers : Beni bou Zeggou, Sedjâa et Beni Khaled, furent mécontents ; ils s'organisèrent pour résister au Makhzen appuyé par les Mehaïa, Angad et Beni Ourimeche. Ce dernier groupement attaqua en juillet les fractions des Beni Snassen hostiles, elles demandèrent l'aman et durent payer de fortes amendes. Les Beni bou Zeggou et Sedjâa se voyant isolés vinrent également à récipiscence. Le caïd des Sedjâa fut d'ailleurs arrêté au mois d'octobre par ordre du Sultan et interné à El Aïoun ; l'agitation qui se produisit à cette occasion fut de courte durée. La région d'Oudjda pouvait être considérée comme momentanément pacifiée.

En décembre, Abderrahman ben Abd es Sadok se porta avec son makhzen chez les Beni Drar, qui faisaient toujours de l'opposition à Ali ou Rabah ; il les obligea à se soumettre et les punit d'amende sans éprouver de difficultés.

Dans le courant de mars 1891, la soumission des Oulad Amor, tribu de la vallée de l'oued Za, fut également obtenue par le Makhzen sans un coup de fusil à l'aide des contingents des Angad et Beni Snassen (2).

Au retour de la harka contre les Oulad Amor, il se produisit un incident imprévu, qui faillit occasionner de

(1) (A. C. M.) R. M. juillet, août, sept. déc. 1889, janv., fév. 1890. — DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 154.

(2) (A. C. M.) R. M. avril, mai, juin, juillet, oct. déc. 1890, mars, avril 1891. — DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 154.

nouveaux troubles. El Hadj Mohammed Sghir se prit de querelle avec le caïd makhzen d'El Aïoun Sidi Mellouk, lequel refusait de mettre en liberté le caïd Hamidan des Sedjâa détenu dans la kasba ; l'amel dut se rendre lui-même à El Aïoun afin de calmer le caïd des Beni Ourimeche. Celui-ci fit d'ailleurs, à la même époque, des démarches en vue d'obtenir l'élargissement d'Abdelkader Bouterfas des Mezaour ; le Sultan lui répondit, le 1^{er} avril 1891, qu'il acquiescerait à son désir lors de son prochain voyage chez les Beni Snassen. Le calme se maintint jusqu'au mois de juillet ; les Sedjâa se décidèrent alors à faire une démonstration en faveur de leur caïd Hamidan, ils s'allièrent aux Beni bou Zeggou et vinrent camper près de la kasba d'El Aïoun. Le caïd makhzen se voyant menacé demanda du secours à l'amel, qui lui dépêcha les contingents des Mehaïa et Angad. A peine arrivés, ceux-ci furent culbutés et mis en fuite le 25 juillet par les Sedjâa et Beni bou Zeggou.

El Hadj Mohammed Sghir n'avait pas oublié l'incident du mois de mars, il refusa son appui au Makhzen désireux de venger son échec.

Le parti de l'amel, comprenant les Mehaïa, Beni Yala et Angad, se concentra sur l'Isly le 15 août pour marcher contre les rebelles. En atteignant l'oued Metlili, les Mehaïa et Angad, peu confiants dans leur force, battirent en retraite le 17 août ; ils ne s'arrêtèrent que sur la frontière, près de Takbalet. Abderrahman ben Abd es Sadok n'étant plus soutenu fit faire des démarches de conciliation par le marabout de Kenadsa. De leur côté les Mehaïa entreprirent de semer la division chez les Beni Snassen ; les Beni Khaled embrassèrent leur cause. Dans les premiers jours d'octobre, 1.500 chevaux des Mehaïa, Angad et Beni Khaled se portèrent contre les Sedjâa ; cette expédition regagna Oudjda sans les avoir joints (1).

El Hadj Mohammed Sghir parvint à détacher les Beni Khaled du soff des Mehaïa. Le 15 octobre 1891, il réunit à Aïn-Sfa une colonne de 1.200 chevaux et 4.000 fantassins des Beni bou Zeggou, Sedjâa, Beni Snassen et Zekara et se disposa à attaquer les Mehaïa, auteurs de toutes les intrigues dans la région. Ces derniers ne pouvaient compter

(1) (A. C. M.) R. M., avril, août, octobre 1891. — DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, pp. 154, 155. — (A.) Mansouri ould el Hadj Mohammed, L. Mouley el Hassane à El Hadj Mohammed Sghir du 1^{er} avril 1891.

que sur l'appui moral du fonctionnaire chérifien et ils disposaient simplement d'un millier de chevaux ; ils se retirèrent prudemment le long de la frontière algérienne vers Sidi Zaher, les Angad firent de même ; la harka d'El Hadj Mohammed Sghir s'avança néanmoins contre eux. Le 19 octobre, le commandant supérieur de Marnia se porta à Sidi Zaher avec deux escadrons de spahis, afin de s'opposer à une violation de territoire qui devenait inévitable.

Les Mehaïa et Angad ne pouvaient pas lutter contre leurs adversaires, ils se décidèrent à rendre leurs armes aux autorités françaises et se réfugièrent en Algérie le 20 octobre. Le lendemain, les Angad repassèrent au Maroc sur les instances de l'amel ; quant aux Mehaïa ils demandèrent et obtinrent l'autorisation d'aller camper dans l'annexe d'El Aricha ; au mois de novembre toute la tribu était réunie aux environs du djebel Sidi Labed. En échange de cette hospitalité, El Hadj Sahli fut mis en demeure d'indemniser les sujets algériens auxquels ses gens avaient fait subir des pertes. Les réclamations furent discutées à El Aricha, cela aboutit à l'établissement d'une liste de revendications, que les Mehaïa s'engagèrent à payer.

Après l'expulsion des Mehaïa, El Hadj Mohammed Sghir licencia momentanément ses contingents ; quelques jours plus tard il les convoqua à Cherâa pour marcher sur les Triffa, Kebdana et Oulad Settout, avec lesquels il eut un engagement de faible importance le 26 octobre. L'amalat se trouvait de nouveau en proie à l'anarchie, les influences s'étaient déplacées ; en abaissant les Mehaïa, les Oulad el Bachir avaient reconquis en partie leur ancienne situation (1).

L'amel, disgracié en raison des troubles graves qui avaient éclaté dans son commandement, fut rappelé à Fez ; il quitta Oudjda le 12 novembre 1891, son neveu Mohammed ben Larbi assura l'intérim. Les caïds mêlés aux événements d'octobre furent également mandés à la cour, ceux des Beni bou Zeggou et Zekara répondirent seuls à l'appel de Mouley el Hassane (2).

(1) (A. C. M.) R. M. oct., nov. 1891. — DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, p. 155. — (A.) Mohammed ould el Hadj Sahli, L. Sub. Tlemcen à El Hadj Sahli du 14 nov. 1891 ; liste des revendications contre les Mehaïa, copie arabe visée par le général commandant la subdivision de Tlemcen le 21 avril 1892.

(2) (A. C. M.) R. M. nov. 1891, janv. 1892.

En 1891, le Français Delbrel (1), vêtu à l'indigène, parcourut le pays ; reconnu par un homme des Beni Oukil qui amenta contre lui le douar où il s'était arrêté, il se fit passer pour musulman turc. A la fin de mai, le voyageur se rendit chez les Beni bou Zeggou avec une recommandation d'El Hadj Sahli, caïd des Mehaïa ; son but était d'atteindre Fez par la piste de Taza. En raison de la situation troublée de la région, il dut rester chez le caïd Ilommada jusqu'en novembre 1891, avant de pouvoir mettre son projet à exécution. A son retour sur Oudjda, au mois d'avril 1892, la maladie l'obligea à faire un nouveau séjour chez les Beni bou Zeggou ; c'est alors qu'il fut arrêté par ordre de Mouley Omar, fils du Sultan, venu dans le Nord-Est marocain avec une mahalla pour y rétablir l'ordre. Le prisonnier fut dirigé sur la capitale, mais il réussit à s'évader en route (2).

(1) C'est ce personnage qui fut à la solde du rogné Bou Hemara, à l'époque où ce prétendant avait établi son quartier général à Selouane. Il s'est fait naturaliser espagnol et il est actuellement au service des autorités militaires de Melilla.

(2) DELBREL, pp. 199, 200.

CHAPITRE IX

Troubles continuels entretenus par les rivalités des principaux personnages de l'amalat

LES MEHAÏA RENTRENT AU MAROC ET EMBRASSENT LE PARTI
DES OULAD EL BACHIR ; UNE LIGUE SE FORME
CONTRE CES DERNIERS QUI SONT DE NOUVEAU OBLIGÉS DE FUIR

L'union s'était faite entre la plupart des fractions des Beni Snassen pour combattre le parti du Makhzen, elle persista encore quelque temps après l'abaissement des Mehaïa. Dès le début de 1892, Mimoun ould Mohammed des Oulad el Hebil, dit caïd Mimoun ould el Hebil, parvint néanmoins à grouper autour de lui un soff hostile à El Hadj Mohammed Sghir ; ce soff comprenait les Beni Attigue, Oulad Sghir, Haouara de Triffa et Oulad Mansour. Le caïd Mimoun ould Hebil se porta chez les Beni Ourimeche, dans le but de piller les biens de son adversaire parti à Fez au milieu de janvier ; il fut repoussé.

Le Sultan était toujours préoccupé du rétablissement de l'ordre dans l'amalat ; en vue d'obtenir l'apaisement il remit en liberté Abdelkader Bouterfas des Mezaouir et envoya à Oudjda un de ses parents. Celui-ci était chargé d'inviter les caïds El Hadj Sahli des Mehaïa, Mimoun ould el Hebil des Beni Attigue, Mohammed ould Abdallah des Beni Mengouch et El Hadj el Bachir Harroud des Beni bou Abdessied à se rendre auprès du souverain. Le parent de Mouley el Hassane arriva à Oudjda dans les premiers jours de février ; les chefs demandés par le Sultan ne mirent aucun empressement à obéir à sa convocation. Abdesse-lam ould Boucheta ech Chergui fut nommé amel en remplacement d'Abderrahman ben Abd es Sadok ; ce nouveau fonctionnaire était auparavant caïd reha dans l'armée chérifienne.

Après un court séjour en Algérie, les Mehaïa repassè-

rent au Maroc et se rapprochèrent des Oulad el Bachir, qui avaient été les principaux artisans de leur chute. L'énergique caïd Hommada, des Beni bou Zeggou, commençait à jouir d'une certaine notoriété dans la région, aussi les Mehaïa avaient-ils cru tout d'abord devoir prendre part aux négociations entamées entre les Beni bou Zeggou, Beni Mathar, Zekara et Angad à l'effet de lutter contre les Beni Ourimeche ; mais la rentrée de Fez des caïds des Beni bou Zeggou et Zekara, ainsi que d'Abdelkader Bouterfas, avait suspendu ces pourparlers et modifié les dispositions des Mehaïa. Pendant son séjour dans la capitale, le caïd Hommada avait eu une violente discussion avec El Hadj Mohammed Sghir, à son retour dans sa tribu il chercha à se venger de son ancien allié. Le résultat de ses menées aboutit à la formation de nouveaux groupements ; d'un côté les Beni bou Zeggou, Zekara et Sedjâa, ainsi que les Mezaouir et Oulad Ali ben Talha entraînés par Abdelkader Bouterfas, de l'autre, les Mehaïa, la majorité des Beni Snassen et les Angad à l'exception des deux fractions qui s'étaient rangées dans le clan opposé ; les Sedjâa parvinrent en outre à assurer à leur soff le concours des Beni Mathar, Beni Guil et Ahlaf. Le caïd Hommada tua de sa main deux notables qui lui faisaient de l'opposition dans sa tribu ; ce double meurtre provoqua la fuite de 80 tentes des Beni bou Zeggou ; elles se réfugièrent chez les Beni Ourimeche. Un miad de ces derniers se rendant chez les Bessara fut attaqué par le caïd Mimoun ould el Hebil ; les hostilités étaient ouvertes (1).

El Hadj Mohammed Sghir, qui s'était rendu à la cour, revenait avec une mahalla commandée par Mouley Omar, fils du Sultan ; en apprenant cette nouvelle révolte il quitta la colonne et regagna la montagne afin de diriger la résistance. Le 23 mai 1892, le caïd Hommada, à la tête des contingents de son soff, se jeta sur les Beni Ourimeche massés à Berdil et appuyés seulement par quelques cavaliers des Beni Khaled et Bessara. Le combat fut d'abord incertain, l'entrée en ligne des tribus de la plaine de Triffa, qui assaillirent par derrière les Beni Ouri-

(1) (A. C. M.) R. M. fév. avril, mai, juin 1892 ; liste des amels de 1859 à 1901. — (A.) Hadj Bou Hamidi, L. Cheikh Mohammed ben Talha à Hadj ben Ahmed ben Laredj du 21 janvier 1892. — MANSOURI OULD EL HADJ MOHAMMED. — (*Trad. loc.*)

meche, assura la victoire à leurs adversaires ; de chaque côté il y eut six ou sept tués. Les Beni bou Zeggou incendièrent les maisons des Oulad el Bachir et se firent payer une forte amende par les Beni Khaled et Bessara.

Lorsqu'ils connurent le résultat de cette affaire, les Mehaïa, qui avaient promis leur concours aux Beni Ourimeche, rétrogradèrent afin de mettre leurs campements en sûreté. Le soff des Beni bou Zeggou avait commencé par se mettre à leur recherche ; la crainte de la mahalla de Mouley Omar le fit se disperser le 28 mai. Le lendemain du combat de Berdil, les Beni Ourimeche, avec 80 cavaliers des Oulad Settout, razièrent le campement de Mimoun ould el Hebil vers Cherâa. Le 9 juin, il y eut un autre engagement dans les mêmes parages, les Beni Attigue étaient renforcés par les Kebdana et les gens de Triffa ; les Beni Ourimeche furent repoussés, mais le caïd Mimoun ould el Hebil trouva la mort en combattant. Sur ces entre-faites, l'amel Abdesselam ould Boucheta était entré à Oudjda le 29 mai, la colonne du fils du Sultan y arriva le 16 juin (1).

Pendant que Mouley Omar cherchait à amener une réconciliation entre les différents partis, sa mahalla, placée sous les ordres de Mohammed ben Khadir, parcourait la région et y levait des amendes. Des troubles se produisirent néanmoins chez les Bessara pour des rivalités de commandement ; le 13 octobre 1892 il y eut un léger engagement. El Hadj Mohammed Sghir dut se réconcilier avec le caïd Hommada par ordre du Sultan ; ces deux chefs obtinrent ensuite de Mouley Omar la mise en liberté du caïd Hamidan des Sedjâa. La réconciliation des caïds des Beni bou Zeggou et Beni Ourimeche fut de courte durée ; un nègre du premier ayant failli assassiner le second, il s'ensuivit une rupture. Une coalition des Angad, Triffa, Sedjâa et Beni bou Zeggou se forma alors contre El Hadj Mohammed Sghir et ses alliés les Mehaïa. Le caïd des Beni Ourimeche avait à ce moment l'appui moral du Makhzen, le Sultan lui écrivit qu'il avait donné à tous ses fonctionnaires l'ordre de lui prêter leur concours.

La colonne marocaine fut ensuite rappelée à Fez,

(1) (A. C. M.) R. M. juin 1892. — DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. 1, p. 155. — (A.) Mansouri ould el Hadj Mohammed, L. Mouley el Hassane à El Hadj Mohammed Sghir du 11 mai 1892. — Mansouri ould el Hadj Mohammed.

elle quitta El-Aïoun le 25 février 1903. Après son départ, les soffs purent s'agiter sans contrainte et rechercher des alliances ; il en résulta des désordres chez les Beni Drar, qui se battirent entre eux le 12 mars, cette querelle locale prit fin sur l'intervention des marabouts. Ces saints personnages furent moins heureux dans leurs tentatives pour faire avorter le conflit qui allait mettre aux prises la plus grande partie des tribus de l'amalat ; l'amel et l'amin firent de leur côté d'inutiles démarches.

Les Beni Ourimeche eurent d'abord quelques engagements sans importance avec leurs adversaires, puis, le 17 mars, les Mehaïa razzièrent les troupeaux des Bessara avec lesquels ils échangèrent des coups de feu. Les Mehaïa campés à Sidi Moussa attendaient le signal d'El Hadj Mohammed Sghir afin de se joindre à lui ; les Oulad Settout, Kebdana et Beni bou Yahï étaient déjà campés près de sa maison à la dechra de Berdil. Chez les Beni Snassen l'accord était loin d'être parfait ; le 18, deux fractions des Beni Attigue : les Beni Moussi et les Beni Amier, en vinrent aux mains. Le caïd Hommada rassembla ses contingents à Bou Redim avec ceux des Sedjâa, Angad, Beni Snassen et Triffa ; comme il se préparait à marcher contre El Hadj Mohammed Sghir, celui-ci crut devoir battre en retraite, il alla camper à Aklim, vers la Moulouya. Les alliés n'essayèrent pas de le poursuivre ; ils manifestèrent l'intention d'aller attaquer les Mehaïa, mais El Hadj Sahli se retira prudemment sur Aourir, puis sur Sidi Djabeur et Tiouli, de là, il revint le 26 mars saccager les récoltes des Angad campés entre Sidi Soltane et Naïma.

Le désordre était à son comble, les alliances changeaient à tout instant. Au commencement d'avril, les Beni Ourimeche escarmouchèrent à différentes reprises contre les Bessara et les Oulad el Hebil qu'ils battirent ; dans chaque parti d'assez nombreux morts restèrent sur le terrain. Le 16 avril, un goum des Mehaïa, posté près d'Oudjda, dévalisa des caravanes se rendant dans cette ville ; le même jour, les Beni Khaled et les Ahel Taredjirt attaquèrent les Oulad Ghazi. Il se produisit de nombreux incidents sur la frontière, les Français durent procéder par intimidation pour faire rentrer au Maroc des douars des Beni Drar. Les Angad, Beni bou Zeggou, Zekara, Beni Mengouch et Sedjâa convinrent enfin de frapper un grand coup ; leur contingents se portèrent sur Berdil, ils incendièrent la maison d'El Hadj Mohammed Sghir, ainsi que plusieurs

villages et coupèrent des arbres dans les vergers. A la suite de cette affaire, les Oulad el Bachir s'enfuirent momentanément à Sebra, au delà de la Moulouya. Lorsque les Angad voulurent se jeter sur les Mehaïa, ceux-ci avaient filé vers le Sud. Chacun aspirait à un peu de calme pour faire tranquillement ses moissons, la paix générale fut donc conclue le 12 mai en présence de l'amel et des marabouts.

Au mois de juin, les Beni Guil firent un coup de main sur les troupeaux des Sedjâa à Tafrata ; au cours de la poursuite ces derniers perdirent 7 hommes et en tuèrent cinq à leurs adversaires, sans pouvoir leur reprendre le butin. En juillet, les Sedjâa aidés par les Beni bou Zeggou cherchèrent à prendre leur revanche ; les Beni Guil campés à Tafrata avaient été prévenus, ils mirent les agresseurs en déroute. La fin de l'année 1893 ne fut marquée par aucun incident, les partis semblaient avoir renoncé à troubler l'ordre (1).

Au début de 1894, quand ils furent sur le point de terminer leurs labours, les Beni Snassen recommencèrent leurs querelles ; des miads sillonnèrent la montagne. Dans la première moitié de février, les Beni Mengouch lâchèrent leurs troupeaux au milieu des cultures du douar Senaïna des Angad ; il y eut combat à Reggada de Triffa, les Angad battirent leurs adversaires et leur tuèrent deux hommes. Vers la même époque un conflit éclata chez les Beni Mengouch entre les Oulad Ourrou et le caïd Mohammed el Guerroudj. Au milieu de mars, les Haouara de Triffa et les Beni bou Abdessied se battirent au marché de Cherâa pour une question futile. Boulénouar ould el Hebil, qui avait pris la succession de son neveu le caïd Mimoun, profita du désordre pour piller le marché avec les gens de son soff. Abdelkader Bouterfas, des Mezaouir, excitait pendant ce temps les différentes fractions de la région contre les Oulad el Bachir. Le 18 mars, les Angad allèrent attaquer les serviteurs d'El Hadj Mohammed Sghir ; devant

(1) (A. C. M.) R. M. juillet, août, sept., oct., nov. 1892, janv., fév., mars, avril 1893 ; R. A. 1893 ; L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 28 fév., 15, 25, 28 mars, 1, 15, 20, 21, 29 avril, 15 mai, 7 juin, 13 juillet 1893. — DE LA MARTINIÈRE et LACROIX, T. I, pp. 67, 156. — (A.) Mansouri ould el Hadj Mohammed. L. Monley el Hassane à El Hadj Mohammed Sghir du 26 fév. 1893. — MANSOURI OULD EL HADJ MOHAMMED.

cette hostilité générale, celui-ci se proposa alors de laisser sa famille en Algérie et d'aller à Merrakech demander au Sultan protection contre ses ennemis.

Ces derniers firent un miad le 25 avril, ils décidèrent de marcher contre El Hadj Mohammed Sghir campé à Aklim. Les Beni Attigue, Beni Mengouch et Bessara ainsi que les Oulad Ali Chebab, Beni bou Abdessied et Hararda, des Beni Ourimeche, inféodés à Kaddour Lazâar, se réunirent à Cherâa. Boulenouar ould el Hebil était à la tête du mouvement ; les Oulad el Bachir n'étaient soutenus que par quelques fractions des Beni Ourimeche ; les Beni Khaled, Angad et Triffa gardaient la neutralité. Le choc eut lieu le 3 mai, l'action s'engagea vers 1 heure de l'après-midi et dura jusqu'au coucher du soleil ; les partisans des Oulad el Bachir durent fuir avec leurs troupeaux en abandonnant leurs tentes ; un cousin d'El Hadj Mohammed Sghir fut tué dans cette affaire. Les Oulad el Bachir ne pouvaient plus se maintenir dans le pays, ils se réfugièrent à Hassi Berkane chez les Beni bou Yahi. Les alliés auraient voulu aller les y poursuivre, l'arrivée d'une forte harka de Guelaya envoyée par Mouley Arafa, qui se trouvait à Selouane, calma leur ardeur et les fit se disperser.

Peu après ces incidents, on apprit la mort de Mouley el Hassane survenue dans le Tadla le 7 juin, les lettres de son fils et successeur, Mouley Abd el Aziz, furent lues à Oudjda le 29 ; les populations accueillirent avec calme la nouvelle de son avènement au trône.

Au mois de juillet, les Beni Guil vinrent à leur tour susciter des difficultés, ils voulaient être autorisés à aller acheter des grains dans l'Angad. Les Mehaïa leur étaient favorables, tandis que les Beni bou Zeggou et Sedjâa, qui n'avaient pas oublié leurs récents échecs, auraient été très heureux de trouver une occasion de se venger. Une réunion eut lieu à Guefaït le 8 juillet, les opposants finirent par désarmer et la paix fut conclue sous les auspices des marabouts. Un vizir du Sultan, Driss ben Yaïch, vint s'installer dans la région avec 30 cavaliers, il était chargé de mission par son maître ; il entra à Oudjda le 10 juillet (1).

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 18 janv., 13, 28 fév., 21, 26, mars, 25, 30 avril, 5, 7, 29, 30 mai, 30 juin, 8, 12, 27 juillet 1894 ; R. A. 1894. — MANSOURI OULD EL HADJ MOHAMMED.

LUTTES INTESTINES CHEZ LES BENI BOU ZEGGOU ET BENI SNASSEN,
 EL HADJ MOHAMMED SCHIR EST EMPRISONNÉ A FEZ ;
 LE CONFLIT DES MEHAÏA ET ANGAD
 ET L'ARRESTATION D'ABDELKADER BOUTERFAS

L'amel ayant voulu percevoir certaines sommes, dont la répartition entre les tribus lui avait été indiquée par le vizir Driss ben Yaïch, une partie des Oulad Ali ben Talha (Angad) et presque tous leurs partisans des Mehaïa refusèrent de payer cet impôt. Le 3 août 1894, le cheikh Mohammed ben Talha et Abdelkader Bouterfas convoquèrent à Oudjda neuf notables Angad de la fraction récalcitrante, soi-disant pour régler cette question ; aussitôt qu'ils eurent pénétré dans la kasba on les arrêta ; deux d'entre eux, Mohammed ben Cheikh et Chetahould Ahmed ben Khatir, parvinrent à s'échapper et se réfugièrent chez les Mehaïa.

Il n'en fallait pas plus pour faire éclater l'hostilité latente entre Mehaïa et Angad, qui, à la première occasion, devait se manifester. Les partis hésitaient néanmoins à s'engager ; les Mehaïa restaient dans leurs campements de Sidi Aïssa à Tiouli, en attendant l'arrivée des Beni Guil pour marcher sur les Angad. Le 21 août, une entrevue eut lieu entre El Hadj Kerroum des Mehaïa et Abdelkader Bouterfas des Mezaouir, ils discutèrent les conditions d'un arrangement amiable ayant pour base la mise en liberté des prisonniers. Les négociations n'aboutissant pas, les Mehaïa manifestèrent l'intention d'aller camper autour d'Oudjda et de faire appel aux armes. El Hadj Sahli écrivit même au général commandant la subdivision de Tlemcen, afin de solliciter l'autorisation de poursuivre ceux de ses ennemis qui passeraient en territoire algérien. Les Angad replièrent leurs campements vers le Nord, ils s'établirent entre le Birrou et Sefrou.

La situation revêtait une certaine gravité ; l'autorité de l'amel étant tout à fait nulle, la plupart des tribus de la région devaient nécessairement être entraînées dans la lutte si la poudre venait à parler. Malgré cette tension, les pourparlers continuèrent activement. A la fin d'août, les Angad consentirent à demander à l'amel l'élargissement des prisonniers dont l'arrestation avait provoqué le conflit ;

le 3 septembre deux de ces derniers furent remis en liberté. Un fort groupe de Beni Guil se mit à parcourir les campements des Angad, dans le but d'exercer sur eux une pression efficace ; à la suite de cette manœuvre les autres prisonniers furent relâchés, sauf un dont l'amel n'avait pas touché la rançon. Ce dernier était détenu à El-Aïoun, il fut élargi après avoir versé 30 douros.

Lorsqu'ils eurent obtenu satisfaction, les Mehaïa, au lieu de désarmer, lancèrent, le 9 septembre, un parti de 300 cavaliers sur les Mezaouir campés à Hassi Zaïmi ; ceux-ci eurent le temps de décamper et leurs adversaires ne purent que piller quelques jardins d'Abdelkader Bouterfas, situés à proximité d'Oudjda. Les Angad renoncèrent à la poursuite et allèrent à Aïn-Sfa se rencontrer avec leurs alliés des Beni Khaled, Bessara et Beni Attigue accourus à l'appel du caïd des Mezaouir. Les Mehaïa, renforcés par quelques Sedjâa et Beni bou Zeggou, se portèrent sur Sidi Moussa, ils y rencontrèrent le 15 septembre la harka des Angad ; les marabouts de Kenadsa et des Beni Oukil parvinrent à empêcher le combat. La réconciliation fut complète et se fit sans aucune condition. L'intervention des personnages religieux avait donné une solution pacifique à cette querelle qui menaçait de devenir sanglante (1).

Pendant que les Mehaïa et Angad étaient sur le point d'en venir aux mains, des troubles avaient éclaté chez les Beni bou Zeggou ; au milieu d'août 1894, les partisans d'Homhada avaient été attaqués par les Haddiouine, qui avaient incendié les récoltes de ce caïd. Celui-ci avait même été assiégé dans sa maison, mais les Mehaïa et Zekara avaient envoyé des gens à son secours ; cela lui avait permis de se débarrasser de ses adversaires.

Au mois d'octobre, Ali ou Rabah des Beni Drar eut des difficultés avec le parti lui faisant de l'opposition, il fut même blessé. Boulénouarould el Hebil et les notables des Beni Ourimeche, Bessara, Beni Khaled, ainsi qu'Abdelkader Bouterfas, embrassèrent sa cause ; malgré cela l'agitation ne s'étendit pas.

(1) (A. C. M.) C. sup. à Sub. Tlemcen. L. des 5, 10, 18, 22, 28 août, 8, 10, 15 16, 18 sept. 1894 ; C. T. des 31 août, 1, 3, 4, 5 sept. 1894 ; R. A. 1894. — (A. D. O.) Sub. Tlemcen à Div. Oran. L. des 8, 20 août, 12, 17, 17, 20 sept. 1894 ; T. des 27, 30 août 1894 ; C. T. des 31 août, 1, 3 sept. 1894.

D'un caractère brouillon, Abdelkader Bouterfas suscitait à chaque instant des désordres ; il chercha à entraîner les Beni Snassen contre Mohammed ould Bachir Harroud, fils d'El Hadj el Bachir Harroud des Hararda mort quelque temps auparavant. De leur côté, les Zekara entrèrent en collision avec les Beni Yala, qu'ils battirent le 30 octobre. Lorsque l'amel Abdesselam ould Boucheta, relevé de ses fonctions, quitta Oudjda le 28 octobre, son commandement était livré à l'anarchie la plus complète. Le caïd Hommada des Beni bou Zeggou avait eu, le 26, un engagement avec les Haddiouine et il avait été repoussé.

Au commencement de décembre, les Mehaïa firent une razzia sur les Angad, dont quelques douars passèrent en Algérie ; ce coup de main n'eut pas de suites. Au même moment, les Beni Attigue se prirent de querelle. Les marabouts de Kenadsa s'employèrent activement à amener une détente, ils réconcilièrent les Beni bou Zeggou ; une harka des Beni Khaled, Bessara et Angad, qui s'était rassemblée pour soutenir le caïd Hommada, se disloqua. Au milieu de décembre, les marabouts réussirent également à imposer la paix aux Angad et Mehaïa, ces derniers furent obligés de restituer leurs prises. La situation resta néanmoins très indécise ; les partis s'observaient avec défiance et les habitants d'Oudjda tenaient leurs portes fermées, de crainte d'être dévalisés par les Angad ou les Mehaïa (1).

Le vizir Driss ben Mohammed ben Yaïch, dit Driss ben Yaïch, s'était installé à El Aïoun ; le Sultan le nomma amel en remplacement d'Abdesselam ould Boucheta, il prit possession de son poste le 26 janvier 1895. Ce nouveau fonctionnaire s'occupa immédiatement de rétablir l'ordre ; il fit preuve d'énergie et se montra très dur à l'égard du caïd Abdelkader Bouterfas, qu'il estimait, avec raison, être le principal auteur de tous les désordres. Une garnison de 400 fantassins et 80 cavaliers fut constituée à Oudjda ; l'amel reçut dans le courant de février des effets et des armes pour les équiper, on lui envoya en outre, de Fez, quatre canons de montagne dont deux pour El Aïoun Sidi Mellouk.

(1) (A. C. M.) C. sup. à Sub. Tlemcen. L. des 22 août, 3, 13 oct., 3, 30 nov., 3, 4, 9, 19, 20 déc. 1894 ; C. T. des 30 août, 19 déc. 1894 ; R. A. 1894. — (A. D. O.) Sub. Tlemcen à Div. Oran, L. du 30 août ; C. T. du 1^{er} sept. 1894.

Au commencement de l'année 1895, le caïd des Beni Ourimeche, désireux de rentrer chez lui, s'était rendu auprès du Sultan afin de se plaindre du caïd des Beni bou Zeggou, Hommada, et d'Abdelkader Bouterfas des Mezaouir ; cette démarche fut sa perte. Mouley Abd el Aziz avait été circonvenu par le fils d'Hommada, qui avait pris les devants et, après force cadeaux, avait réussi à se faire admettre au palais ; d'après les Oulad el Bachir, il aurait versé 50.000 francs au vizir Ba Ahmed, qui gouvernait alors au nom du jeune souverain. Le fils du caïd des Beni bou Zeggou s'attacha à rendre El Hadj Mohammed Sghir suspect à cause de ses bonnes relations avec les autorités françaises, si bien que ce dernier fut arrêté le 12 février et jeté en prison. Mohammed ben Hommada obtint en outre l'envoi d'une colonne, sous le commandement de Larbi ould Ba Mohammed ech Chergui, pour châtier les fractions rebelles à l'autorité de son père (1).

Les rivalités entretenaient la guerre dans l'amalat. Le 25 mars 1895, le caïd Mohammed el Guerroudj des Beni Mengouch voulut réduire à l'obéissance la fraction insoumise des Abel Khellad ; il l'attaqua avec son goum, les deux partis perdirent quelques tués. Peu après, le caïd Hommada des Beni bou Zeggou entreprit une opération analogue contre les Haddiouine ; il se fit battre. Le 30 mars, ses adversaires vinrent l'attaquer jusque dans sa maison et le forcèrent à se replier ; ses silos furent incendiés. Le caïd sollicita l'appui de l'amel, des Angad et des Bessara ; le 6 avril, une harka quitta Oudjda afin de se porter à son secours. Sur ces entrefaites, la colonne de Larbi ould Ba Mohammed arriva le 9 avril ; elle était forte de 200 fantassins, 120 cavaliers et trois canons de montagne.

Cet événement produisit une grande surexcitation chez les Beni Snassen ; les Bessara tenaient pour les Beni bou Zeggou, les Beni Mimoun leur étaient plutôt hostiles ; chacun chercha à faire prévaloir son opinion les armes à la main, il y eut combat dans la montagne le 9 avril. Le 13, les Bessara attaquèrent de nouveau les Beni Mimoun renforcés par les gens de Sefrou ; ces deux dernières fractions furent battues et poursuivies jusqu'à Taredjirt, elles per-

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 27 janv., 3 fév. 1895 ; R. A. 1895. — MANSOURI OULD EL HADJ MOHAMMED.

dirent leurs troupeaux et leurs maisons furent livrées aux flammes. Le même jour, le caïd Mohammed el Guerroudj des Beni Mengouch, aidé par le caïd Boulenouarould el Hebil des Beni Attigue et le cheikh Sayah des Bessara, tomba sur les Beni Khellouf et Ahel Khellad ; ceux-ci durent d'abord plier, mais un vigoureux retour offensif leur assura la victoire ; Mohammed el Mostefa el Hebil fut tué.

La harka des Angad et Beni Snassen, qui avait quitté Oudjda le 6 avril, se disloqua sans avoir pu atteindre les Haddiouine réfugiés au sommet du djebel Tanecheurfi. Le 16 avril, l'amel présida à Tinialine une réunion dans laquelle il fut décidé de rassembler une nouvelle colonne pour mettre à la raison les ennemis du caïd des Beni bou Zeggou. Pendant qu'on préparait le rassemblement des contingents, Mouley Arafa, chargé de prendre le commandement de la colonne de Larbiould Ba Mohammed, la rallia chez les Beni bou Zeggou le 27 avril en passant par Cherâa, Aghbal et Oudjda (1).

La présence des troupes chérifiennes ne mit pas fin aux désordres. Le 19 avril 1895, les dissidents de la tribu des Beni Mengouch se jetèrent sur leur caïd, Mohammed el Guerroudj, qui dut prendre la fuite avec ses enfants et ses tentes ; il alla se réfugier chez son beau-père Boulenouarould el Hebil, sa maison fut brûlée et l'on vida ses silos. Chez les Mehaïa, la fraction des Achache entra en rébellion contre le caïd El Hadj Sahli ; un miad de cette fraction se rendit auprès des Mezaouir, Oulad Ahmed ben Brahim et Zekara afin de solliciter leur appui. Le 25 avril, les Zekara et Sedjâa se battirent au sujet de l'utilisation des eaux d'une seguia. Le 28, le caïd Boulenouarould el Hebil attaqua les Oulad Sghir dans leurs campements de la plaine de Triffa, ceux-ci sollicitèrent alors l'alliance des Beni Ourimeche.

L'anarchie n'avait jamais été plus complète ; la moindre étincelle pouvait allumer un incendie. Les agissements des Achache relatés plus haut déchaînèrent le conflit. Le

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 30 mars, 10, 16, 20, 24 avril 1895 ; R. A. 1895.

9 mai, les Mehaïa soutenus par des Beni Drar et Oulad Ghazi et les Mezaouir appuyés par les Achache, Oulad Ahmed ben Brahim et Zekara se battirent vers 2 heures du soir à Bou Sir, entre Aïn-Sfa et le Meghris. Environ 600 cavaliers furent engagés dans cette affaire dont le résultat resta incertain ; les Mehaïa perdirent onze des leurs, les Mezaouir eurent quatorze tués, parmi lesquels Mohammed ben Dali, Mohammed, Moussa et Ben Tadj bel Haouari, frère et cousins d'Abdelkader Bouterfas ; ce chef en fut très abattu. Dans la même journée, les Bessara et Beni Mimoun en vinrent aux mains près de Sefrou.

L'amel Driss ben Yaïch sortit d'Oudjda le 11 mai avec 250 fantassins, 40 cavaliers et deux canons ; il se rendit chez les Angad dont tous les partisans : Bessara, Beni Attigue, Beni Ourimeche, Zekara et Beni Yala se groupèrent autour de lui. L'amel disposa bientôt de 3.000 fantassins et 250 cavaliers, qui se mirent à dévaster les cultures des Beni Mengouch. Le 12 mai, Boulenouar ould el Hebil, désireux de rétablir les affaires de son gendre Mohammed el Guerroudj, conduisit une harka contre les Beni Mimoun soutenus par les Beni Khaled et Beni Mengouch ; une lutte très chaude s'engagea aux abords de Taredjirt, Boulenouar et ses alliés perdirent 30 hommes et 25 chevaux, ils furent poursuivis jusqu'à Aïn-Sfa. Le lendemain, les Arabes Triffa firent une expédition contre le caïd des Beni Attigue ; le cheik des Oulad Sghir ayant été tué au début de l'action, les agresseurs battirent en retraite.

La mobilisation opérée par l'amel n'avait fait qu'aggraver la situation ; ce fonctionnaire se sentant débordé annonça aux révoltés qu'il leur infligeait une amende de guerre, après quoi il rentra à Oudjda le 15 mai. Le 20, des cavaliers des Oulad Sghir et Ahel Khellad, qui cherchaient à ravager les cultures des Beni Attigue, furent surpris par Boulenouar ould el Hebil et mis en fuite. Le 22, les marabouts des Beni Oukil vinrent solliciter ce dernier de faire la paix avec les Arabes Triffa, ils lui remirent de leur part un cheval de gada. Une grande réunion eut lieu le 23, les principales fractions de la montagne des Beni Snassen

et de la plaine de Triffa y étaient représentées ; les marabouts parvinrent à réconcilier les deux soifs.

Driss ben Yaïch tenta de son côté la réconciliation des Angad et Mehaïa. Le 28 mai, il alla camper avec les Mezaonir et leurs alliés au djorf el Akhdar ; son intention était de marcher contre les Beni Khaled, qui étaient toujours dans l'opposition. L'intervention des cheurfa Oulad bou Azza et Oulad Sidi Ali ben Yahia amena une solution pacifique ; les Beni Khaled se soumirent et payèrent une amende de 700 douros et six chevaux. El Hadj Sahli voulut à son tour se rapprocher de l'amel, rendez-vous fut pris à Aourir le 31 mai, ces deux personnages se séparèrent sans avoir pu s'entendre. Les Mehaïa transportèrent alors leurs douars à Tiouli, au milieu de leurs récoltes, afin de pouvoir les enlever en toute sécurité ; les notables conclurent une trêve avec les Angad, leur caïd n'assistait pas à l'entrevue (1).

Dans la tribu des Beni bou Zeggou, les partis s'étaient observés pendant tout le mois de mai 1895. Au commencement de juin, le caïd Hommada, appuyé par la colonne de Mouley Arafa, livra combat aux Haddiouine ; il y eut 8 à 10 hommes tués de chaque côté, dont 3 réguliers. L'amel d'Oudjda conduisit une harka composée d'Angad à El Aïoun Sidi Mellouk pour renforcer la colonne chérienne. Le 12 juin, les Haddiouine attaquèrent cette harka avec succès ; Driss ben Yaïch ayant fait mettre les canons en batterie les rebelles subirent d'assez grosses pertes ; ils laissèrent 31 cadavres sur le terrain, les Angad n'eurent que 5 tués. A la suite de cette affaire, les Angad ravagèrent les cultures des Haddiouine, puis ils regagnèrent leurs campements. Devant la résistance acharnée des dissidents, le Sultan jugea préférable de ne pas insister ; le caïdat des Beni bou Zeggou fut remanié et amoindri. Mouley Abd el Aziz autorisa les Haddiouine à se placer sous l'autorité directe du caïd makhzen d'El Aïoun Sidi Mellouk (2).

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 24 avril, 7, 10, 13, 16, 26, 29 mai, 2, 10 juin 1895 ; R. A. 1895. — MOHAMMED BEN CHEIKH.

(2) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 10, 16, 20 juin 1895 ; R. A. 1895.

Mouley Arafa conduisit ensuite sa colonne à Oudjda, il s'occupa de percevoir les impôts chez les Angad. De son côté, l'amel infligea une amende de 3.000 douros aux Beni Khaled qui avaient refusé de prendre part à l'expédition contre les Beni bou Zeggou. Il chargea son khalifa d'aller percevoir cette amende avec 30 cavaliers ; certaines fractions versèrent leur quote-part sans difficulté, quant aux Ahel Tizi ils reçurent les mokhazenis à coups de fusil. Driss ben Yaïch envoya des renforts au khalifa ; celui-ci, aidé par les Beni Khaled soumis, put enfin mener à bien sa mission. Mouley Arafa voulut profiter de son séjour dans la région pour réconcilier les Mehaïa et Angad, ses démarches furent couronnées de succès. Après cela il emmena sa colonne chez les Beni Khaled qui lui payèrent les impôts, il ne passa sur la rive gauche de la Moulouya que vers la fin d'août 1895.

Sur ces entrefaites, il se produisit un coup de théâtre inattendu. Les adversaires du caïd Abdelkader Bouterfas avaient sans doute réussi à faire écouter leurs plaintes à la cour de Fez, car l'amel convoqua ce chef à Oudjda pour lui faire une communication, le 12 août ; dès qu'il eut pénétré dans la kasba, il fut arrêté au nom du souverain et mis aux fers. Driss ben Yaïch s'empara également d'un de ses contribules, Kaddour ould Mâamar, et du cheikh Kaddour Lazâar des Beni Ourimeche. Les Angad, très surexcités, placèrent des postes autour de la ville dans le but de s'opposer au transfert des prisonniers. Les femmes d'Abdelkader Bouterfas se présentèrent en suppliantes le 22 août ; elles offrirent à l'amel 900 douros qui, chose extraordinaire, furent refusés ; ce fonctionnaire resta également sourd aux sollicitations du caïd Ramdan des Zekara. Quel que soit le mobile qui l'ait fait agir, cette fois le Makhzen avait frappé juste ; l'arrestation du caïd des Mezaouir mit fin aux querelles qui éclataient à tout instant dans la région. Au mois de septembre, il y eut quelques petites difficultés chez les Beni Khaled, mais le marabout Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche réconcilia les adversaires. L'amel songea alors à entourer Oudjda d'une enceinte, afin de mettre les citadins à l'abri des coups de main des tribus de l'extérieur ; les travaux furent com-

mencés en octobre et activement poussés jusqu'à complet achèvement (1).

L'AMEL DRISS BEN YAÏCH IMPOSE SON AUTORITÉ AUX TRIBUS
DE LA RÉGION D'OUDJDA

Sous l'administration ferme et énergique de Driss ben Yaïch, l'amalat jouit enfin d'un calme inaccoutumé. Au mois de décembre 1895, les Sedjâa firent de l'opposition au caïd makhzen d'El Aïoun Sidi Mellouk, celui-ci alla se plaindre à Oudjda. Lorsqu'il voulut rejoindre son poste, ses adversaires s'opposèrent à son retour dans la kasba ; il ne put y rentrer que sous la protection d'un goum des Haddiouine commandé par le fils du marabout Hommada ould Si Hamza de Guefaït ; l'influence de ce personnage suffit à rétablir l'ordre. Le 18 février 1896, l'arrestation d'un indigène surpris par le makhzen d'El Aïoun en flagrant délit de vol provoqua une rixe, les mokhazenis firent usage de leurs armes et il y eut quelques tués. Cette affaire n'eut pas de suites. Le 29 mars, la paix fut faite sous les auspices du caïd Hamidan des Sedjâa, les coupables des Beni bou Zeggou furent châtiés.

Dans les premiers jours de mars, un cheikh des Oulad Aïssa (Beni Drar), qui recueillait le montant de la hedia destinée à l'amel pour l'âïd es sghir, fut assassiné par un homme des Ahel el Oued (Beni Drar). Le meurtrier ayant pris la fuite, l'amel se fit livrer un de ses complices, ainsi que les principaux auteurs de la tentative d'assassinat commise deux ans auparavant sur le caïd Ali ou Rabah. Les quatre indigènes arrêtés subirent le supplice du sel, qui consiste à faire dans chaque main une incision cruciale, que l'on remplit de sel et de goudron, et à enfermer ensuite les mains dans des peaux mouillées solidement cousues. Ces malheureux furent promenés en cortège au travers des rues de la ville le 18 mars, les soldats chargés

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 1, 4, 13, 29 juillet, 7, 13, 16, 26 août, 27 sept., 28 nov. 1895, 21 mars 1896 ; R. A. 1895. — (A.) Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche. L. de Driss ben Yaïch du 8 déc. 1895.

de les conduire leur frappaient la nuque avec un bâton en criant : « Voilà le châtiment que subissent ceux qui osent porter la main sur leurs chefs. » Cette exhibition barbare dura une heure et demie et fit une profonde impression sur l'esprit des populations.

Driss ben Yaïch était animé d'excellentes intentions à l'égard des Français, avec lesquels il faisait tout son possible pour vivre en bonne intelligence. A la fin de mars, il se rencontra avec le commandant supérieur du cercle de Marnia, dans le but de faire une reconnaissance de la frontière qu'avaient franchie des douars des Mezaouir. L'amel reconnut le bien fondé des réclamations françaises, il invita les Mezaouir à rentrer dans leurs limites et leur infligea une amende. Ceux-ci refusèrent de la payer ; Driss ben Yaïch accompagné de son makhzen marcha contre eux le 5 mai ; certains des dissidents se réfugièrent en territoire algérien, dans la tribu des Beni Ouassine ; ils n'y restèrent qu'un mois, au bout de ce temps ils obtinrent l'aman et rentrèrent dans leur tribu (1).

Les Beni Guil marocains et les Hamyane algériens s'étant raziés mutuellement, l'amel accompagné d'un fort goum se transporta le 27 juin chez les premiers afin de régler le différend. Une entrevue eut lieu à Kasdir, sur le chott el Gharbi, les deux partis se réconcilièrent et décidèrent de se rendre mutuellement les prises. La convention de Kasdir fut signée par le commandant supérieur de Méchéria et par l'amel d'Oudjda, qui se rencontrèrent à Magoura du 28 au 31 juillet 1896 pour régler les conditions de son exécution. Le fonctionnaire marocain fut parfait de correction, il apporta la plus grande conciliation dans l'examen de toutes les revendications algériennes qui lui furent soumises (2).

L'autorité de l'amel semblait alors parfaitement assise ;

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 31 déc. 1895, 26 janv., 23 fév., 2, 2, 29 mars, 12 avril, 21 mai, 17 juin 1896 ; R. A. 1896.

(2) (A. C. M.) R. A. 1896. — (A. G. G.) C. T. Div. Oran à Gouv. Alger du 4 août 1896. — (A. G. G.) L. Driss ben Yaïch à Sub. Tlemcen du 5 août 1896.

il n'hésitait pas à punir les personnages se livrant à des intrigues. Au mois d'août 1896, El Hadj Sahli des Mehaïa, jugea à propos d'aller se présenter à l'amel. En septembre, les Beni bou Zeggou, après s'être agités pendant quelque temps, firent leur entière soumission à Driss ben Yaïch. Sur ces entrefaites, ce fonctionnaire fit arrêter El Hadj Miloudould Boubekour des Mehaïa ; son frère, le caïd El Hadj Sahli, craignant de subir le même sort, prit précipitamment la fuite.

La disparition de leurs chefs eut un effet salulaire sur les Mehaïa, dont les chioukh vinrent à Sidi Yahia le lendemain, 12 novembre, faire leur soumission au représentant du Sultan. Celui-ci leur prescrivit de ne plus obéir désormais aux membres de la famille Boubekour, il fit prononcer la destitution d'El Hadj Sahli par le Sultan. Deux chioukh allèrent au début de décembre implorer l'amel en faveur d'El Hadj Miloud, les Achache (Mehaïa) unis aux Beni Yala et Zekara insistèrent de leur côté ; pour éviter une prise d'armes possible Driss ben Yaïch se décida à relâcher son prisonnier contre le versement d'une somme de 10.000 francs. A la suite de cet incident, il eut la prudence de se débarrasser d'Abdelkader Bouterfas qui était toujours détenu à Oudjda, il le dirigea sur Melilla d'où on l'embarqua à destination de Tanger (1).

(A suivre.)

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 24 août, 21 sept., 17 nov., 7, 15 déc. 1896 ; R. A. 1896.

LETTRE DE FEZ

. . . .

Vous venez de voir dans les journaux le compte rendu des opérations qui se sont déroulées dans la région sud de Sefrou. Un pas important vient d'y être fait. Il fallait infliger une leçon sévère aux dissidents Aït Youssi et Aït Tserrouchen, parcourir la zone sud, atteindre les ksour des Ait Youssi Gheraba : Ait Fringo, Ain Zaikoum, Ait Saïd ou Lhassen de l'oued Amekla, atteindre, aussi, le petit groupe des Ait Tserrouchen Ait Arfa et leur chef Sidi Rahoould Sidi Mimoun. C'est chose faite. Le calme est revenu vers le Sud. Le groupe des Ait Tserrouchen d'Imouzzer qui se croyait à l'abri de toute atteinte dans la montagne difficile et élevée, a dû s'enfuir dans la forêt voisine des Beni Mguild, après avoir fait un essai de résistance. La colonne du général Dalbiez a campé à Imouzzer et a détruit les kasba à 10 kilomètres vers le Sud. Enfin la liaison entre Sefrou et El Hajeb est un fait accompli fermant le quatrième côté du rectangle Fez-Meknès-Sefrou-El Hajeb.

La neige qui tombe en abondance dans les montagnes mettra les Ait Youssi et Ait Tserrouchen d'Imouzzer dans l'obligation de faire leur soumission.

La route du Sud, longtemps fermée par les coupeurs de route, deviendra plus libre et on peut entrevoir le jour où la liaison avec la Haute Moulouya pourra se faire sans difficulté.

Il faut donc envisager dans un avenir assez rapproché la liaison de la région de Fez avec le territoire du Haut Guir par la Moulouya et *Ksabi* (Kasbet el Maghzen).

Ce dernier point par sa situation à peu près à égale distance de Fez et de Bou Denib (150 kil.) sera tout désigné pour l'établissement d'un poste intermédiaire. Son rayon d'action s'étendra aux Ait Ouafella, aux Oulad Khaoua et Misour, aux Ait Ayach de l'oued Auzegmir, aux Ait Izdeg de l'oued Outat, aux Ait Tserrouchen (Ait Boumeriem, Ait Bel Lhassen du versant nord de l'Atlas (rive droite de la Moulouya), aux Ait Youssi (Ait Messaoud ou Ali et Ait

Halli), au sud d'Oum Jeniba et aux Ait Tserrouchen de l'oued Sergina et d'Almis.

Mais à ce moment il faudra assurer le réapprovisionnement de ce point par la vallée de la Moulouya. *Oulat ouled el Hadj* est tout désigné comme le point intermédiaire entre Merada, Guercif et Ksabi.

Ce poste aura la surveillance de la grosse tribu des Ouled el Hadj et des débouchés de l'Atlas vers les Beni Ouarrain du Sud-Est.

Lorsque la route de Taza sera ouverte, la région ayant pour centre la grande chaîne du bou Ibelan restera encore insoumise. Mais l'occupation des trois côtés du triangle et l'établissement des points principaux de réapprovisionnement amèneront peu à peu les tribus berbères qui l'occupent, et qui n'ont pas de cohésion, à faire leur soumission.

Fez, 30 janvier 1912.

M. BERNARD.

LA LÉGENDE DU PALMIER DANS L'AFRIQUE DU NORD

COUTUMES ET CROYANCES

Les hauts sapins, les palmiers toujours verts
S'en vont balançant leurs souples colonnades.

MILLEVOYE.

I

La légende a été de tout temps et chez tous les peuples, une des formes les plus séduisantes sous laquelle la masse ignorante des populations de l'antiquité et même celle de nos jours, a accepté l'explication de faits que la Science ou l'Histoire n'ont pu éclaircir ; ce sont par des récits populaires reposant sur un fond plus ou moins altéré, ou du moins prétendu historique, que nous sont parvenues à travers les siècles les origines et l'histoire du palmier, cet arbre bienfaisant des pays musulmans.

Il nous faudra donc puiser aujourd'hui à la seule source qui nous soit offerte, celle de la tradition orale, rarement écrite, et plus ou moins fidèlement rapportée par les générations successives ; c'est par là seulement que nous pourrons obtenir souvent l'explication de certaines croyances ou coutumes se rattachant au palmier et c'est à la légende, après l'Histoire, que nous le demanderons. Nous avons dû glaner un peu partout, au cours de nos différentes pérégrinations, sur place, auprès des « tolbas » des ksours du Sud Oranais, comme auprès des simples fellah et pasteurs nomades du Sud algérien, pour essayer de réunir en un faisceau de récits historiques et anecdotiques tout ce qui a trait au palmier-dattier. La culture en est suffisamment connue pour que nous ne nous attardions pas à le faire. La partie théorique et descriptive ne relève pas de cette modeste étude et nous ne saurions le

faire avec fruit. Nous présentons ces récits et légendes tels qu'ils ont été recueillis dans toute leur sincère et naïve exactitude :

Est-il besoin de refaire ici l'éloge de cet arbre qui constitue une des principales productions de la zone saharienne et dont on retire des avantages tellement appréciables : le Sahara n'est-il pas son domaine ; ses dunes, ses eaux et son climat brûlant ne lui donnent-ils pas sa vie ! Il est le splendide ornement de nos régions désertiques ; c'est l'arbre de prédilection et de salut ! Aussi bien lui devons-nous cet hommage que, plus délicat encore, dans un langage poétique, M A. Rambaud, lui rendit en consacrant son éloge dans les lignes suivantes : « C'est aussi de l'or, dit cet
« auteur, en son ouvrage intitulé *L'Empereur de Car-*
« *thage*, que rapporte à l'Afrique l'exportation des dattes
« pareilles à des doigts de lumière, d'une saveur si exquise
« que les anciens croyaient retrouver en elles le fruit de
« ce fabuleux lotus, délicieux au point de faire oublier la
« patrie, filles diaphanes du soleil qui mûrissent là-bas,
« bien loin dans le Sud, sous le panache des hauts pal-
« miers, dont les racines plongent dans la fraîcheur des
« sources et dont les têtes s'épanouissent dans le feu du
« désert. . . . »

Combien, dirons-nous aussi, il est regrettable que les conteurs de l'époque du Prophète et ceux des siècles derniers n'aient pas exercé leur imagination inventive et cherché à entourer l'histoire du palmier si répandu dans les pays de foi islamique de récits, contes ou anecdotes, sur le ton du plaisant ou du surnaturel, en les rendant aussi séduisants et délicats que ceux qu'écrivit l'auteur des Mille et une nuits. Ce sujet, fécond cependant, n'eût-il pas servi à l'éducation des générations passées et futures et l'âme naïve et impressionnable du peuple ne s'en fût-elle pas mieux accommodée que des dialectiques de la science ou des arcanes de l'histoire ?

« Nos pères nous ont appris, répondent invariablement
« les Musulmans, nomades ou sédentaires de l'Afrique du
« Nord, que le noyau d'où devaient surgir plus tard les
« innombrables palmeraies du Sud algérien, fut rapporté
« par les premiers pèlerins africains qui se rendirent à la
« Mecque, à l'époque de Mahomet. Nos pères s'inspirèrent
« des procédés de culture en usage dans cette contrée de
« l'Orient ; nous avons suivi leur exemple, sans recher-

« cher à quelles causes il fallait l'attribuer ni expliquer
« l'origine probable de l'arbre bienfaisant dont ils nous
« gratifièrent. »

C'est là la réponse invariable que le nomade de la tente ou le ksourien fait aux curieux déçus dans leurs investigations. D'autres, plus érudits, supposent que l'apparition du palmier-dattier est contemporaine du célèbre empereur d'Alexandrie, Alexandre Sévère (1) — Iskander Doul-Kourine (le maître aux deux empires d'Orient et d'Occident) de l'histoire musulmane — qui présida pendant longtemps aux destinées de l'Afrique du Nord, et, à l'appui de leur hypothèse, ils émettent l'opinion que ce prince a laissé non seulement des traces durables de son passage dans le nord de l'Afrique, mais que jusqu'aux confins du Soudan, son influence civilisatrice se fit ressentir : ce fut lui, assurent-ils, qui creusa ces puits anciens que les indigènes du Sahara sont aujourd'hui incapables de reconstituer ; ce fut lui l'importateur du palmier et, tout fier d'un passé qui ne leur appartient pas, les « tolbas » ajoutent que jadis une immense forêt de palmiers recouvrait tout le pays depuis Biskra jusqu'à Ghadamès, sur une étendue que rien ne venait interrompre.

Quoi qu'il en soit des origines présumées et de la date de son implantation en Afrique, le palmier a été partout accueilli comme un bienfait divin : au tronc puissant, à la taille gigantesque, il constitue le plus bel ornement des oasis qui s'en parent ; ses fruits délicieux, véritable manne céleste, aident à supporter les tourments de la faim ; son tronc, ses branches, ses feuilles, la bourre qui le recouvre à la naissance des branches, tout en cet arbre offre les avantages d'une utilité incontestable, et c'est le palmier que Dieu, dans sa munificence, a envoyé à ses créatures, comme il le fit pour Adam, aux premiers temps de la création du monde ; on le verra plus loin dans la légende.

II

La fable a toujours fait mention du palmier et, suivant un mythe ancien que relate Homère dans l'Odyssée, un superbe palmier était tout à coup sorti de terre, à Délos,

(1) Alexandre le Grand est envisagé dans la Sourate XVIII du Coran comme un personnage tout à fait mythologique.

pour servir d'appui à Latone, la déesse de l'île, lorsqu'elle donna le jour à Apollon. Cicéron et Pline disent même qu'on montrait encore cet arbre mythologique de leur temps. Arbre divin, grâce à toi, une déesse enfanta la Beauté ! Tu étais désormais consacré et de par le monde tu devins l'arbre de prédilection !

L'auteur d'un ouvrage d'histoire naturelle, le cheikh très érudit « Kamal-Eddine », du Caire, a donné dans un de ses ouvrages intitulé « De la vie des animaux et végétaux », une courte description du palmier et il exprime, selon nous, dans ces quelques lignes qu'il lui consacre, aussi bien le sentiment du fellah égyptien que l'admiration du sédentaire ou nomade algérien. « Le palmier, a-t-il dit, « est un arbre béni ; on ne le trouve qu'en pays musulman. « Le Prophète a dit : « Traitez généreusement votre oncle, « le palmier, parce qu'il a été créé du surplus du limon « de la terre dont Adam fut lui-même façonné (Que le salut « et les bénédictions soient sur lui !) Il ressemble à « l'homme par la rectitude de sa taille et sa hauteur, par « sa distinction entre le mâle et la femelle et la particularité de sa fécondation. Si sa tête venait à être coupée, il « mourrait, si son cœur était exposé à quelque accident, « il périrait. N'en est-il pas de même de la cervelle de « l'homme lorsqu'elle est atteinte ! Lui coupe-t-on des « branches, il n'en repousse plus à leur place, comme il « en advient des membres humains. Il est recouvert d'une « sorte de bourre analogue aux poils de l'homme et c'est « seulement par la proximité du mâle et de la femelle et « l'odeur séminale dont il est pénétré qu'il peut « produire..... »

Cette description et comparaison flatteuses du palmier à l'homme ne sont-elles pas la preuve du respect et des soins jaloux dont l'habitant des oasis entoure cet arbre nourricier ? Bénie soit cette sève puissante sous la poussée de laquelle tronc, branches et fruits exquis s'élèvent et apparaissent, majestueusement dressés vers le ciel ! Voilà ce que semblent chanter au printemps, les sédentaires des Hauts-Plateaux et du Sahara, suspendus aux branches des palmiers, à l'époque de la fécondation artificielle. Voilà ce que répètent leurs accents prolongés dont retentissent les palmeraies un mois durant, lorsque, dans leurs chansons joyeuses, ils demandent à Dieu la récolte féconde, sublime appel de celui dont tout l'espoir réside en la

protection divine pour lutter contre l'insuffisance et la sécheresse d'un sol ingrat !

Quel voyageur, parcourant l'immensité décevante du désert sans limites, ne s'est pas senti pénétré d'un sentiment de sincère admiration pour l'œuvre divine, mêlée à une douce reconnaissance, lorsqu'après de longs parcours et des fatigues incessantes, durant des journées d'une désespérante monotonie, sous un ciel souvent inclément, il découvre, tout à coup, à l'horizon, sous les feux du couchant, la masse serrée et verdoyante d'une oasis, alors qu'il désespérait de parvenir au terme du voyage ! N'est-ce pas là une impression analogue à celle que doit éprouver le ksourien ou le pasteur nomade, lorsqu'au milieu des tribulations de sa vie précaire ou mouvementée, il voit enfin, après une anxieuse attente, sa récolte prendre un développement inespéré et de superbes régimes de dattes orner la touffe de ses palmiers !

III

La tradition relatée plus haut par le cheikh Kamal-Eddine, et attribuant à l'homme et au palmier une origine commune, dit ceci :

« Quand Dieu — qu'il soit exalté ! — eut créé le monde
« et chassé Adam du paradis, il le fit descendre sur la
« terre, puis il commanda à Djebraïl (l'ange Gabriel), le
« fidèle gardien et messenger des ordres célestes, de pres-
« crire à Adam une toilette complète de sa personne et il
« lui remit l'instrument avec lequel celui-ci devait couper
« sa chevelure abondante et tailler ses ongles démesuré-
« ment longs. Adam se soumit aux ordres du Créateur et
« le remercia en des louanges multipliées ; puis, ayant
« parfait sa toilette, il enfouit cheveux et ongles dans
« l'humus dont il avait été créé et formé lui-même à
« l'image de Dieu. L'ange Gabriel lui dit alors : « Mets
« ta confiance en Dieu, le Très-Haut, lui seul pourvoira à
« ta vie ! (1) A ces mots surgit instantanément de terre un
« arbre à la taille élancée, au feuillage verdoyant, couvert
« de fruits succulents. Stupéfait, Adam se prosterna devant
« cette manifestation de la Toute-Puissance divine et
« s'écria : « O mon Dieu ! que ta gloire soit proclamée ! (2)

(1) (2) Formules très usitées dans le langage courant et tirées du Coran.

« Ma prière est exaucée, mais d'où vient cette preuve de
 « ton immense bonté ? Dieu lui répondit par la voix de
 « l'ange Gabriel et lui révéla par ces mots : « Tu fus créé
 « de cette matière d'où est sorti l'arbre qui te nourrit »
 « la création du palmier sauveur. (En arabe : كُنْزٌ
 « tu fus créé » (de cette matière).

Ce fut là l'origine du premier nom donné au palmier qui s'appelait autrefois « Kounta » (rapprochez « Zaouïet Kounta », localité du Gourara) au lieu du terme générique actuel « Nakhla » نَخْلَة , étymologie qui a dû absorber certainement bien des veilles pour permettre au thaleb érudit qui l'a donnée de présenter cette allégorie sous une forme acceptable. On s'explique ainsi la comparaison des spathes du palmier aux ongles de l'homme et du « lif », substance fibreuse qui entoure le sommet du tronc, à ses cheveux.

O âme naïve et crédule d'un peuple primitif !

« Mais, continue la légende, toujours sur le ton seyant
 « et didactique, Iblis, « Satan le lapidé », en quête de
 « méfaits, était là qui veillait, Satan, ange déchu que
 « Dieu chassa du paradis, guettait une proie. Inspirateur
 « néfaste, il aperçut Adam prosterné, et songeant
 « aussitôt à mettre en œuvre toutes ses suggestions, il
 « s'approcha de lui et lui demanda le motif de tant d'hu-
 « milité devant la Divinité. Adam surpris, se releva et
 « désigna à son interlocuteur le palmier chargé de fruits
 « qui venait de se dresser devant lui et par lequel Dieu
 « comblait tous ses vœux. Iblis (maudit soit-il !), jaloux de
 « voir ses maléfices détruits, donna libre cours à son déses-
 « poir impuissant, de chaudes larmes, des larmes brûlantes
 « comme le feu de la Géhenne, coulèrent de ses yeux et
 « vinrent arroser le pied du palmier. Bientôt surgirent
 « sur les branches d'innombrables pointes hérissées. »

Ce sont les piquants dont on voit, depuis, les branches de palmiers recouvertes sur toute leur longueur. Ce fut l'origine de ces pointes venimeuses dont la piqûre douloureuse est si redoutée des sédentaires, la piqûre de « serba », qui, disent-ils, est le poison de Satan qui entre dans leurs veines et leur causent des blessures parfois mortelles, lorsque les imprudents et les maladroits en sont atteints au moment du travail de la fécondation des palmiers.

« Adam comprit que Dieu, par cet avertissement salu-
 « taire, en protégeant d'un rempart épineux l'arbre béni

« surgi pour son bien de terre, le prémunissait contre les
« maléfices de Satan. »

Perrault, dans ses Contes, n'eut pas mieux trouvé et nous gageons que sous la tente, comme dans la mesure de pisé des ksours sahariens, mainte grand'mère musulmane a dû conter cette légende à ses petits-enfants, autour d'un grand feu d'alfa ou de tronc de palmier.

IV

Dès lors le palmier apparut dans le monde et se répandit par la production de rejetons, procréant partout des espèces nouvelles : c'est qu'à l'imitation des générations humaines que l'apparition d'Adam sur la terre entraîna, le palmier, de même essence divine, donna, par la suite des temps, naissance à une diversité d'arbres innombrables dont chacun eut un nom particulier ; chaque variété fut classifiée suivant la forme et la couleur des fruits, et depuis l'on ne compte pas moins de 200 espèces dans la grande famille des monocotylédones, à laquelle appartient le palmier-dattier. Chaque peuple musulman a attribué une appellation spéciale à chacune d'elles et il est à remarquer que dans le Sud algérien, ces appellations sont le plus souvent données par esprit d'analogie avec d'autres variétés de fruits : « takermoussset » du mot « kermous », datte de couleur violacée qui ressemble à la petite figue du Tell, etc.

Dieu avait consacré l'arbre de salut. Il appartenait aux prophètes de Dieu de ratifier cette consécration. Aussi voyons-nous le grand roi Salomon, le prophète Mohammed, la Vierge Marie, mère de Jésus, enseigner tour à tour au troupeau des humains ce qu'un simple noyau de datte donna à l'humanité.

Combien nous paraît sublime cette prophétie du roi Salomon, dont on voit l'anneau incrusté en forme de sceau, au milieu du noyau de datte, et qui subsistera jusqu'au jour du Jugement dernier pour apprendre aux hommes que Dieu dans son inaltérable bonté, pourvoit toujours à la vie de ses créatures.

La légende qui a cours parmi les populations indigènes, dans le Sud principalement, assure que Salomon, fils de David (que le salut soit sur lui !), marqua jadis de son sceau indélébile le premier noyau de datte, puis le jetant

en terre, il s'écria : « Croïs partout où mon peuple sera
« et sois pour lui la nourriture céleste ! » Cette consécration de la bouche d'un prophète, donnée au palmier s'est perpétuée à travers les siècles et les bienfaits qu'en retirent les populations l'ont justifiée suffisamment par la suite.

A propos de cette légende que j'ai contée à quelques sceptiques, certains plaisants, disent très spirituellement aux indiscrets ignorants de la botanique qui s'étonnent de ce signe en forme d'O, incrusté au milieu du noyau, que c'est là une preuve du contrôle et de l'immatriculation des dattes ; c'est le moyen le plus sûr et le plus expéditif pour se convaincre que les caïds s'acquittent consciencieusement de leurs travaux de recensement annuel, c'est un mode de vérification en usage en Algérie !!!..... A quoi nos bons croyants, caïds et administrés, répondent, incrédules, avec non moins d'esprit et plus aimablement, que, Salomons modernes, nos officiers ou administrateurs, fonctionnaires, malgré leur grand amour de l'équité et du peuple dont ils désirent la prospérité, auraient certes quelque difficulté à entreprendre ce travail gigantesque, et, ajoutent-ils, en souriant : « Un prophète seul, comme
« Salomon ou Mahomet, en vertu de sa mission divine,
« peut, quand et comme il lui plaît, accomplir une œuvre
« que tout votre zèle mis en commun ne pourrait mener
« à bien ! » Singulière leçon donnée à notre évolution moderne vers le progrès matériel qui veut dompter la nature et les éléments et aussi témoignage d'un fond de croyance que l'on ne saurait dénier ni attaquer !

V

L'origine du nom donné à certaines variétés de palmiers provient, comme nous l'avons dit plus haut, de la forme et aussi de la teinte des fruits. Une espèce, la qualité très estimée des *deglet nour* (dattes-fleurs), et très recherchée sur les marchés du Tell et du Sud algérien, tirerait son nom du *hadits* (1) suivant attribué au Prophète Moham-

(1) Les « hadits » sont des récits explicatifs recueillis de la bouche même du prophète Mohammed et transmis par les survivants de ses disciples, les « Ansar », après sa mort.

med : « Mohammed, le Prophète, dit-il, avait, après Aïcha, « son épouse préférée, une seconde femme du nom de « Noura. Un jour, tandis que celle-ci était occupée aux « soins des ablutions dans l'enceinte réservée aux femmes « avant la prière, Noura aperçut sur les bords du bassin « aux ablutions, une jeune pousse de palmier nouvel- « lement sortie de terre ; elle en fit part au Prophète qui, « en souvenir de cet événement, ne fit pas paraître un « nouveau verset au Coran, mais se contenta de donner « au palmier découvert le nom de Noura ; l'arbre qui « portait le nom unique de *Deglet* s'appela désormais « *Deglet-Noura* (le palmier de Noura), nom qui lui a été « conservé jusqu'à nos jours. » Hommage délicat, dirions-nous, de celui qui, contrairement à la croyance généralement admise, n'a pas écarté systématiquement la femme du rôle qu'on est enclin à lui attribuer dans l'islamisme. La condition de la femme musulmane ne pourra ainsi se modifier et tomber dans le travers d'un féminisme outré ; la légende, il est vrai, parle aux âmes simples, et le Prophète n'eût-il pas eu cette pensée galante, que nous retrouverions dans ce récit la trace de cette simplicité naïve qui sied si bien à un peuple resté malgré tout primitif.

Aucun dicton bien spécial n'a cours parmi les populations sédentaires ou nomades. On retrouve employés les procédés de culture employés par les ancêtres qui préconisent la transplantation des jeunes rejets en octobre, après la cueillette des régimes, et la fécondation en février et mars, à l'époque où apparaît la spathe qui renferme le régime dont l'éclosion est souvent contrariée par de brusques variations atmosphériques.

Nous ne vanterons point ici les vertus médicinales de la datte ou de la sève du palmier qui, macérées dans un jus acide quelconque, possèdent la propriété de guérir certaines maladies secrètes. Nourriture saine et abondante, la datte permet aussi de favoriser l'embonpoint et l'empatement des chairs, critérium de beauté très apprécié en pays musulman, mais peu attrayante conception de l'esthétique. Elle donne aussi à la mère qui nourrit son enfant un lait consistant et abondant et le Prophète qui avait pu vérifier l'exactitude de cette croyance s'empressa de la consacrer par le « hadits » suivant : « Nourrissez vos « femmes avec le fruit du palmier ; leur corps et leur « sang s'amélioreront. La Vierge Marie, lorsqu'elle enfanta

« Jésus (que le plus pur des saluts soit sur lui !) se nour-
« rissait elle-même de dattes. »

« Et, dit la légende, pendant la fuite en Egypte, ce fut sous un palmier et à l'abri de son ombre protectrice que la Vierge Marie trouva, auprès d'une source fraîche, le repos, la sécurité et l'apaisement de la faim et de la soif qui l'avaient exténuée. »

VI

Si le palmier, à l'instar de l'être humain, est exposé à des accidents qui causent souvent sa perte, il subit comme lui l'influence du mauvais œil. Si l'homme se couvre le corps et la poitrine de colliers, d'amulettes et talismans innombrables, il fallait au palmier un préservatif contre le mauvais sort. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner de voir, dans les palmeraies des oasis, les plus beaux arbres ornés de tibias, crânes, omoplates de chameaux et moutons desséchés et blanchâtres ; ces talismans, que l'on serait tenté de considérer, à première vue, comme de simples épouvantails, détournent, suivant la croyance admise, le mauvais œil jeté sur le jardin par un voisin jaloux ou le créancier hypothécaire qui se servira de son gage pour s'emparer régulièrement de la récolte. Et c'est aussi pour éloigner les effets du mauvais œil que l'on entend souvent répéter la formule de serment usitée couramment : « Ou Ilakk Redjeil El Ilachane ! » (Par la tête des saints qui protègent les palmiers naissants), expression employée fréquemment par les Oulad Naïl voyageuses.

Mais le mal le plus redoutable pour le propriétaire de palmeraies n'est pas tant l'influence néfaste des djinns et des mauvais génies, mais bien plutôt ces insaisissables maraudeurs de tribus qui se répandent dans les oasis pendant la période qui précède la récolte des dattes. Si vigilante que puisse être leur garde, les propriétaires sont impuissants à appréhender les coupables dont les larcins se multiplient.

En France, dit-on, tout finit par des chansons. Nous ne chanterons pas ici les louanges du palmier ; l'éloge en a été suffisamment fait au cours de cette étude ; mais nous voudrions terminer, pour le plaisir du lecteur, par une anecdote humoristique qui prouvera que le musulman

rusé sait user de la farce, tout comme Scapin. Nous avons pensé qu'elle pouvait trouver place indiquée à la fin de ces récits et légendes et y jeter une note gaie. L'authenticité en est absolue. La voici telle qu'elle m'a été contée à Ouargla ; c'est un ksourien qui en a été le héros :

Un des plus riches propriétaires de cette localité, mais aussi un des plus avarés, avait négligé, dans un but d'économie évident, de placer, suivant l'usage et la précaution indiquée, un gardien de nuit dans ses jardins. Un beau matin, il constata la disparition des plus beaux régimes de dattes sur lesquels il fondait de sérieuses espérances de gain ; les régimes avaient été coupés et enlevés la nuit précédente. Navré de cette perte inattendue et surpris de ne relever sur le sol environnant aucune trace apparente de pas humains, il crut voir dans la présence des traces de sabots d'âne seules imprimées sur le sol sablonneux, l'annonce d'un châtiment que la superstition accrut en son esprit apeuré. Lorsqu'il se plaignit à son caïd et à ses voisins du vol dont il avait été victime, ceux-ci lui répondirent sur un ton narquois : « C'est ton âne attaché qui braie sans cesse devant les carrés d'orge verte que tu lui refuses, qui se venge en te volant tes dattes ! Par Dieu ! Satan est entré en son âme ! s'écria l'avare honteux du quolibet. Et faisant par la suite bonne garde lui-même auprès de sa récolte, il eut la satisfaction de surprendre le coupable, par une belle nuit de lune. Celui-ci, très habile, usait du stratagème suivant pour s'emparer des régimes : il conduisait l'âne qu'il montait jusqu'au pied du palmier qu'il convoitait ; il l'attachait au tronc, se hissait sans toucher terre en prenant point d'appui sur le dos de sa monture, cueillait les plus beaux régimes et repartait emportant son larcin sans avoir mis pied à terre, déroulant ainsi toutes les recherches, habile manœuvre du maraudeur qui eût pu méditer, s'il l'eût connue, la morale de la fable du bon Lafontaine : « Le renard et le corbeau. »

*
* *

Quelle conclusion tirer de cet aperçu qui nous permet d'entrevoir l'âme du peuple musulman de l'Afrique du Nord, avec lequel nous vivons parallèlement et dont nous pénétrons les sentiments à chaque période de son évolution

lente : naïveté, superstition ou ignorance ? Trois caractères qui se confondent sans s'annihiler cependant. Tous trois nous semblent avoir résorbé en eux-mêmes ce que le travail durable des siècles a été impuissant à affiner. Ce n'en est pas moins une preuve pour nous et un des charmes les plus attrayants de cet esprit inapte à concevoir la réalité des choses que, tout en évitant de tomber dans le prosélytisme et sans verser dans celui du scepticisme, notre mission de nation sage et forte nous commande d'orienter vers le bien-être et l'émancipation sans étouffer la croyance. « Le droit et le devoir, a dit le philosophe Lamennais, sont comme deux palmiers qui ne portent point de fruits, s'ils ne croissent l'un à côté de l'autre. »

L. GOGNALONS.

UNE NOUVELLE INSCRIPTION A WALDECK-ROUSSEAU

Depuis notre dernière communication, une autre inscription a été découverte à Waldeck-Rousseau. La pierre mesure 0^m40 de hauteur et 0^m48 de largeur ; la hauteur des caractères est de 0^m025 à 0^m03.

Voici l'inscription :

IMP CAES *m. aur.*
ANTON PIVS FEL
AVG PART MAX BRI
MA *x ge* RM MAX
TRIB POT XV COS
IIII PER CELSVM
PROC // RE *stitu* IT

L'empereur César Marc Aurèle Antonin Pieux, Heureux, Auguste, Parthique maxime, Britannique maxime, Germanique maxime, revêtu de la puissance tribunice pour la quinzième fois, consul pour la quatrième, a refait (la route) par l'intermédiaire de son procureur Celsus.

L'inscription est datée de 212 sous Caracalla. Le procureur Celsus dont il est question n'est autre que Q. Munatius Celsus qui nous était déjà connu par trois autres milliaires placés, la même année, sur la route stratégique de la frontière entre *Lucu* (Timsiouine) et *Kaputtasacorae* (Tenira ? Chanzy ?) (1).

Tiaret, le 16 janvier 1912.

S. FABRE.

(1) *C. I. L.* VIII, 22616-22618.

BIBLIOGRAPHIE

(Ouvrages offerts à la Société) ⁽¹⁾

Général DE LAMOTHE. — **Les anciennes lignes de Rivage du Sahel d'Alger et d'une partie de la côte algérienne** (Mémoire N° 6 des *Mémoires de la Soc. Géologique de France*. 4^e série, T. I, in-4, Paris 1911, 288 pages avec figures, trois planches de coupes et une carte en couleurs.

M. le général de Lamothe vient de réunir, de compléter et de « justifier » les diverses notes que, depuis 1889, il a publiées sur les anciennes lignes de Rivage de l'Algérie et de la Tunisie.

On sait que les anciennes lignes de Rivage sont indiquées par les dépôts littoraux laissés dans les régions côtières par les mers en retrait. Ces dépôts sont échelonnés à diverses hauteurs et marquent l'amplitude des abaissements et des exhaussements successifs du niveau de la mer.

Sur les côtes algériennes de la Méditerranée les lambeaux des anciens dépôts ne sont pas rares. C'est l'étude de ces restes accrochés à diverses hauteurs qui a permis au général de Lamothe de reconstituer les anciennes lignes de Rivage et d'établir que le niveau de la mer s'est abaissé de plus de 325 mètres depuis le pliocène supérieur jusqu'à nos jours.

Après un court exposé de l'histoire de la question, très peu étudiée avant lui, l'auteur rappelle le véritable sens qu'il faut attribuer aux « mouvements positifs et négatifs de la ligne de Rivage » ; il abandonne ensuite la dénomination de « plages soulevées » de Pomel qui maintient dans l'esprit des « idées erronées ».

La suite du Mémoire est divisée en trois parties :

I^{re} PARTIE. — *Généralités.*

II^e — *Etude de détail des anciennes lignes de Rivage du Sahel d'Alger.*

III^e — *Exposé de l'état actuel de nos connaissances sur les anciens rivages de la côte algérienne (en grande partie de celle de l'Oranie) et accessoirement de la côte tunisienne, en dehors du Sahel d'Alger.*

IV^e — *Conclusions.*

(1) Voir à ce sujet le procès-verbal de la réunion du Comité du 5 février 1912.

Un *appendice* donne la liste des fossiles (testacés marins) recueillis dans les divers niveaux.

Le texte très développé et bourré de faits ne se prête pas à une courte analyse. Je me bornerai à en signaler les conclusions.

Les anciennes lignes de Rivage *postérieures au pliocène ancien* sont au nombre de huit ; elles occupent les niveaux de 325 mètres, 265 mètres, 204 mètres, 148 mètres, 103 mètres, 60 mètres, 31 mètres, 18 mètres. Tous ces niveaux, ou tout au moins la plupart, se retrouvent, de distance en distance, sur toute la côte barbaresque de Nemours à Bizerte et, très probablement, à l'ouest et à l'est de ces deux points extrêmes. C'est surtout l'étude détaillée du littoral du Sahel d'Alger qui a permis au général d'établir l'échelle altimétrique et stratigraphique des dépôts reconnus. Mais ces données ont été corroborées par les résultats de l'exploration du littoral de l'Oranie. Cette étude a en effet démontré l'analogie de toutes les anciennes lignes de Rivage de notre province avec celles correspondantes de la province d'Alger. Les golfes d'Oran, d'Arzew, la côte de Mostaganem ont offert au général d'importants documents. Presque tous les niveaux ont été relevés sur le littoral de l'Oranie :

- Celui de 325^m Plateau à 2 k. 700 à l'O.-S.-O. de Bou-Sfer.
- 265^m Haut du cirque de la Plâtrière, près le col d'Aïn Kredidja.
 - 204^m *Non encore rencontré.*
 - 103^m Route de Bou-Sfer à Bou-Tlélis, dj. Hadjeret de Saint-Leu.
 - 103^m Plaine côtière des Andalouses, pentes nord du dj. Santon dominant la route de Mers-el-Kébir à Saint-Roch, vieux fort de Saint-André de Mers-el-Kébir, etc.
 - 60^m Butte de l'église d'Aïn-el-Turk, poudingue coquillier de la route d'Oran à Mers-el-Kébir après le fort Lamoune, plaine côtière de Saint-Leu, etc.
 - 30^m Plaine côtière d'Aïn-el-Turk, plate-forme au sud de la gendarmerie de Port-aux-Poules.
 - 18 à 0 Poudingues et grès coquilliers marins à *Strombus bubonius* de Falcon, Saint-Jérôme, falaise de Krichtel, Arzew (port), Damesmes, Port-aux-Poules, Sidi Mansour, Salamandre.

L'énumération de la faune de chacun des niveaux complète leur description.

Telle est la substance de cet ouvrage dans lequel sont posées les bases d'une des parties les plus intéressantes de la géologie. Quelles que soient les conclusions de la critique, l'œuvre magis-

trale du général de Lamothe restera parmi les plus beaux travaux qui honorent la science géologique contemporaine.

En apportant ici mon modeste tribut d'admiration au savant éminent auprès duquel j'ai toujours trouvé l'accueil le plus sympathique, je ne puis me rappeler sans une douce satisfaction les bonnes excursions que nous avons faites ensemble sur le littoral oranais. Je le remercie surtout d'avoir bien voulu utiliser les observations personnelles que j'avais pu recueillir à son intention sur toute l'étendue de la côte qui s'étend du cap Falcon aux falaises de Sidi Mansour (Macta).

F. DOUMERGUE.

L. VOINOT. — **De Taourirt à la Moulouya et à Debdou**
(Extrait de la *Géographie*, T. XXV. pp. 21-33, 1912)

M. le capitaine Voinot publie ses « Notes de voyageur » sur la région triangulaire comprise entre l'Oued Za, la gada de Debdou et la moyenne Moulouya. Il décrit successivement : 1° la basse vallée de l'Oued Za, couverte de jardins, assez peuplée et sur laquelle se trouvent les postes de Dar ech Chaoui et de Taourirt (ancienne kasba Mouley Ismaïl) surveillant la route Tlemcen-Fez.

2° La plaine de Tafrata (1.500 kilomètres carrés), entre l'Oued Za au Nord et la gada au Sud, plaine sablonneuse, coupée de ravins sans eau, balayée par les vents, brûlée par le soleil ; c'est le pays de la soif, Bled el Aatache.

3° La moyenne Moulouya, sujette à des crues dangereuses et dont les méandres arrosent les jardins de Guercif, Sidi Mohammed ben Abderrahman, Merada.

4° La vallée de Debdou, taillée dans le flanc nord de la gada. L'explorateur de Foucauld avait déjà décrit ses cascades, ses jardins, ses vergers ; bien que située au sud de la route Tlemcen-Taza-Fez, cette vallée, par sa fertilité, a fixé une population importante où domine l'élément juif, à Debdou, El Kasba, Msella.

5° La gada de Debdou, plateau de 1.600 mètres d'altitude, allant de la Moulouya à l'Oued Za, dominant par une falaise abrupte la plaine de Tafrata et descendant en pente douce vers le Sud. Par ses hivers rudes et ses étés frais, par sa richesse en eau et ses forêts de chênes sur le versant nord, la gada offre un grand contraste avec la plaine de Tafrata.

6° Les dechra au nord-ouest de la gada. Ce sont des ravins

propices aux embuscades : Rechida, Beni Riis et Alouana, de sinistre mémoire.

7° Le pays à l'ouest de la Moulouya. C'est une vaste plaine ravinée et limitée au nord par les djebel Metalsa, Beni bou Yahi, à l'ouest par l'échancrure de Taza, au sud par le djebel des Beni Ouaraïne dont les sommets atteindraient 4.000 mètres et seraient recouverts de neiges éternelles.

Trois phototypies et deux grands croquis panoramiques complètent le texte.

Ces notes très intéressantes constituent une contribution importante à l'étude sur *Oudjda et l'Amalat* en cours de publication dans notre Bulletin.

E. LEMOISSON.

Victor PIQUET. — **La colonisation française dans l'Afrique du Nord (Algérie-Tunisie-Maroc)**, un volume in-16 de 538 pages et 4 cartes (Paris, Colin, 1912).

M. Victor Piquet, qui a entrepris, dans de récents ouvrages, la tâche de vulgariser les connaissances de l'histoire de l'Afrique du Nord, vient d'ajouter à l'œuvre déjà si considérable que nous lui devons sous le titre : *La Colonisation française dans l'Afrique du Nord*, des pages pleines d'intérêt sur la géographie, la production, le commerce et l'organisation sociale et économique de l'Algérie, de la Tunisie et du Maroc.

M. Piquet résume lui-même son œuvre sous une forme aussi modeste que précise : « Nous n'avons eu d'autre objet dans cet ouvrage, forcément très réduit — dit-il — que de mettre les Français à même de suivre et de juger les questions africaines qui se posent chaque jour plus nombreuses ; de leur faire apprécier ce pays au passé magnifique et charmant qui, depuis l'antiquité, retient, à bon droit, l'attention des peuples riverains de la Méditerranée ; de leur faire aimer enfin cette terre qui, selon l'expression du poète arabe, « gouverne ceux qui l'ont conquise ».

Ce programme, M. Piquet l'a complètement rempli et si son livre très documenté et très substantiel n'apporte pas à l'histoire de notre évolution coloniale dans l'Afrique du Nord des éléments d'étude inédits, par contre il résume admirablement ce qui a été dit, écrit et fait depuis près d'un siècle dans ce pays dont l'évolution rapide est merveilleuse et dont la fécondité, la force de

production et la vitalité stupéfient même ses adversaires les plus irréductibles.

Si M. Piquet n'a pas travaillé pour les savants, il n'en a pas moins fait œuvre utile en mettant à la disposition de ceux que les problèmes de colonisation de l'Afrique du Nord intéressent un guide sûr, plein de renseignements précieux et d'une lecture facile et agréable.

Après tant d'ouvrages spéciaux — quelquefois même émaillés d'erreurs — il nous est agréable de trouver dans *La Colonisation Française dans l'Afrique du Nord*, avec moins de prétention, une documentation substantielle et plein d'attrait.

L'ouvrage renferme pour chacune des trois grandes régions qui sont, ou deviendront françaises, d'utiles indications. C'est tout d'abord une rapide mais excellente description du pays ; puis un précis d'histoire ; l'administration du pays occupe — légitimement du reste — une large place dans l'ouvrage de M. Piquet et bien des Algériens auraient peut-être quelque chose à apprendre dans la centaine de pages consacrée à ce sujet.

La grande œuvre de colonisation que la France poursuit depuis 1830 dans l'Afrique du Nord y est décrite sans doute succinctement, mais avec un constant souci de la vérité et une impartialité qui fait honneur à l'auteur ; les conditions des indigènes, dont le nombre et la fortune se développent parallèlement au peuplement européen, font l'objet d'une étude digne de la plus grande attention ; enfin la question si complexe et si passionnante de l'influence du peuplement sur le développement économique du pays occupe la place légitime qui lui revient dans un ouvrage de vulgarisation.

Quatre cartes éclairent le texte et permettent d'établir les comparaisons les plus flatteuses sur l'ensemble des résultats que la France a obtenus dans l'Afrique du Nord.

On ne peut que féliciter M. Victor Piquet d'avoir eu la pensée de cet ouvrage et, après en avoir conçu le plan, d'avoir mené son œuvre à bien en réalisant un travail très documenté, dont le principal mérite est d'être accessible à tous ceux qui cherchent à connaître les conditions de notre établissement dans l'Afrique du Nord, autrement que par des ouvrages trop spéciaux ou par des publications où le parti pris tue l'esprit critique. M. Victor Piquet a donc fait œuvre utile et nous sommes convaincus que les approbations qu'il a déjà reçues, et auxquelles nous sommes heureux d'ajouter la nôtre seront la première récompense du dur mais fécond labeur qu'il s'est imposé.

Ed. DÉCHAUD.

Dr H. MARTIN. — **Présentation d'un crâne humain et d'un squelette moustérien** (*Bulletin Société préhistorique française*, 26 octobre 1911)

Le docteur H. Martin annonce la découverte à la Quina (Charente) d'un squelette en place dans les couches non remaniées du moustérien moyen. En dehors du grand intérêt qui s'attache à cette trouvaille, la communication de l'éminent président de la Société préhistorique française est particulièrement intéressante par la description des minutieuses précautions prises pour extraire et sauver ces précieux débris : le bloc entier qui les contenait (près d'un mètre cube de terre) fut isolé et emballé dans une caisse construite sur place ; puis le tout, hissé sur un camion, fut transporté dans le laboratoire du docteur Martin. Là, le dégagement fut entrepris et n'est pas encore terminé. Néanmoins, les premières constatations permettent d'établir que ce crâne offre les caractères des crânes de Néanderthal et de la Chapelle aux Saints. Souhaitons que l'auteur de sa découverte parvienne à la reconstitution aussi complète que possible de ce document qui représente, peut-être, le plus ancien sujet connu du type néanderthaloïde.

C. ARAMBOURG.

E. DESTAING. — **Etude sur le dialecte berbère des Beni Snoûs**, Tome II. in 8 de 332 pages, Paris. Leroux 1911 (publication de la Faculté des Lettres d'Alger, *Bulletin de correspondance africaine*, Tome XXXV).

J'ai annoncé en son temps dans ce *Bulletin* (n° de juin 1909) le premier volume de ce travail important. Le tome II qui vient de paraître ne renferme que des textes donnés dans le dialecte des Beni Snoûs et traduits en français. Dans le tome I, M. Destaing avait déjà publié quarante et un textes ; il en donne cinquante-huit dans ce second volume. Un troisième et dernier volume sous le même titre est en préparation.

Pour présenter ces textes je les grouperai sous quelques rubriques :

(A) Les textes relatifs à des groupements religieux ou sociaux qui sont au nombre de quatre : n° XLIII, *Les confréries religieuses* au village du Kef sont représentées par des *Taïbiya*, *Ziâniya* et *Qâdriya*. On y lit quelques indications sur les réunions des *faqirs* le vendredi, et sur la perception de la *ziâra*. Le n° XLVI, *Les Tifqîrin* renseigne sur les confréries de femmes

au Kef. Toutes appartiennent aux Qâdriya. Elles se montrent plus exaltées que les hommes, dans leurs réunions qui sont aussi plus rares. Le n° XLVII, *Les chérifs*, commence par une légende selon laquelle les descendants d'Idrîs, chassés et martyrisés par le sultan juif Moûsa bou'Alia, se retirèrent à Figuig, puis revinrent dans le Tell. Suit l'indication de quelques familles de chérifs établis dans les Beni Snoûs. Bien plus important est le n° LXVIII, *Les tolbas du Kef*, qui offre un exposé très nourri de la vie des étudiants en Coran dans ce village berbère. Les mœurs des étudiants ne diffèrent pas d'ailleurs sensiblement de celles des tolbas du reste de l'Afrique septentrionale. Ils vivent de la charité publique. Ils gagnent en outre quelque argent en récitant du Coran à l'occasion des enterrements et en vendant une partie des fruits, surtout des olives, qu'ils se font donner à chaque récolte par les propriétaires du village. Ils jouissent de certains privilèges, comme par exemple celui de pouvoir couper des branches, pour leur usage, dans un certain bois sacré auquel le commun peuple n'ose toucher. Ce sont les tolbas qui font ici des sacrifices de victimes aux marabouts — avec l'argent recueilli chez les gens qui ont perdu un parent dans l'année — pour provoquer la pluie en temps de sécheresse anormale.

(B) **Légendes islamiques.** — M. Destaing rapporte (n° LV) sous le titre *Tejjâl*, la légende de l'Antichrist selon les Beni Snoûs. Une note (p. 49) indique la bibliographie de cette légende. Sous le n° LVI, *Ajoûj et Mâjoûj*, on lit une version assez originale de la légende coranique de Gog et Magog.

(C) **Légendes historiques** (n° LXVII). — *Le sultan noir* est une des variantes — si répandues dans l'Ouest Oranais et au Maroc, jusque chez les Berbères du Soûs — des légendes sur les rois mérinides qui vinrent assiéger Tlemcen. Le sultan noir aurait bâti Mansoura en trois jours ; mais les augures auraient prédit la ruine prochaine de cette ville.

(D) **Légendes sur les saints, démons, anges, ogres, etc.** — Les textes classés sous cette rubrique sont de beaucoup les plus importants par leur nombre et par l'abondance des indications qu'ils apportent pour la connaissance des croyances animistes des Beni Snoûs. Les principaux des marabouts de ce pays ont, dans ces textes, leur légende merveilleuse ; ils emploient leur *baraka* à faire du bien ou du mal aux humains, ils commandent aux *djinn*s, ils sont irascibles, vindicatifs, pleins de partialité pour leurs parents et leurs serviteurs, pleins de haine pour ceux qui ne se soumettent pas à leur volonté. Les *djinn*s sont comme les marabouts et les simples humains, plus ou moins puissants ; ils sont mortels, mais ils revêtent les formes les plus variées. C'est ainsi que les dépeint l'imagination populaire dans toute l'Afrique du Nord ; mais les récits rapportés par M. Destaing,

d'après ses informateurs des Beni Snoûs, ont d'ordinaire une vivacité et des couleurs vigoureuses que l'on ne trouve pas souvent ailleurs.

XLII. — *Sîdi Ali ben Mar'nîn* dont le tombeau se trouve à l'intérieur du village de Tlêta (Azaïl-Sebdou mixte) fait mourir un qaïd qui était un tyran. Les Turcs veulent venger ce meurtre; mais le Bey a, dans un cauchemar, l'impression qu'un serpent lui suce le con. Il comprend que ce serpent est envoyé par le saint et demande à celui-ci ce qu'il désire. Sidi Ali fait exempter d'impôt tous les Beni Snoûs pendant dix ans.

XLIX. — *Histoire du bûcheron*. — Le génie de la montagne empêche le bûcheron de faire du bois dans son domaine en lui assurant l'existence au moyen d'un plat de couscous merveilleux, puis par un chat qui donne miraculeusement de l'or. Cette première partie est de tous points comparable à la légende suisse du chasseur de chamois rapportée par Alexandre Dumas dans ses *Impressions de voyage en Suisse*, et à divers autres récits populaires sur lesquels M. Destaing donne des indications bibliographiques (note 1, p. 19). Le bûcheron se laisse sottement enlever ces précieux cadeaux et le génie pour le punir lui envoie deux bâtons qui le frappent; mais il comprend, et se fait prendre les bâtons par ceux qui l'avaient volé et qui lui rendent les objets volés.

LII. — La *Légende de Alia bent Mansoûr* renferme des histoires d'ogres, le récit des miracles produit par un anneau enchanté, celui d'animaux prêtant leur aide à un homme pour la réussite de projets extraordinaires.

LVII. — *Le mouton noir de Guelmâm* est l'histoire de l'esprit de l'étang de Guelmâm (vallée de Tameksâlet) qui apparaît sous forme de bélier noir.

LVIII. — *La grotte de Bou Mâza* est une légende sur les grottes d'où sort la Tafna, près de Sebdou. Les habitants du douar voisin ayant négligé de sacrifier à l'esprit de la grotte, celui-ci leur envoie une crue qui détruit tout le douar.

LXII. — *Histoire de H'adidouân et de l'ogresse*. — C'est une version d'un conte d'ogres très répandu et qui figure dans les contes des Mille et une Nuits. H'adidouan, jeune enfant, réussit à tromper une ogresse qui voulait le dévorer. Il fait manger à l'ogresse sa propre fille, tue d'autres enfants de l'ogresse et finit par faire périr dans un incendie, dont il s'échappe, l'ogresse elle-même et ses sœurs.

LXII. — *Légende de Noûndja*. — Noûndja est une fillette enlevée par une ogresse qui l'a élevée. Le frère de Noûndja apprend par hasard que sa sœur est chez l'ogresse et va la délivrer. Mais revenant tous deux à la maison, ils passent par des métamorphoses bizarres.

LXV. — *Mqidech et l'ogresse*. — Entre autres traits contenus dans ce conte, on trouve celui du lait d'ogresse absorbé inconsciemment par des hommes et des juments, ce qui permet à l'ogresse d'arrêter à distance ces hommes et ces juments qui fuient, par la simple imprécation « Puisse mon lait vous faire tomber sur les genoux ». Ce conte renferme encore l'histoire, assez commune d'ailleurs, d'une ogresse mise dans une caisse grâce aux ruses d'un homme et emmenée par cet homme chez le roi du pays, puis enfin tuée par ce même homme, en combat singulier.

LXIX. — *Au sujet des Beni H'abîb*. — Les gens de cette tribu ne mangent plus dans l'obscurité pour que les djinns ne s'attablent pas avec eux.

LXXII. — *Le génie d'Azalboun*. — Une accoucheuse des Beni Mester (14 kilomètres à l'ouest de Tlemcen) est mandée par un djinn (ayant pris la forme humaine) pour accoucher sa femme. L'accouchement se fait sur un pain cuit de jour, non entamé et fait par des gens ne prononçant jamais le *bismillâh*. Comme l'enfant crie, on l'emporte dans une famille d'hommes en échange du leur. L'accoucheuse reçoit des génies une forte somme d'or pour son travail.

LXXIX. — *Légende de Sid el H'adj el-Arbi*. — Elle est relative au passage de ce saint, venant de Fès, au Kèf (Beni Snoûs), chez les Dzoui Yah'ia (près Tlemcen), à Azalboun (16 kilomètres à l'ouest de Tlemcen) et à Tlemcen. Il ne fut bien reçu qu'à Azalboun. A Tlemcen, il échappa miraculeusement à la mort et annonça l'arrivée des chrétiens dans cette ville.

LXXXII. — *Légende de Sidi Ali ben Djâfer*. — Grâce à la lecture de certains passages d'un livre qu'il possédait, Sidi Ali asservissait les génies à ses ordres. L'un des démons refusant un jour de lui obéir, il s'empare de sa personne, crache sur lui et aussitôt le feu du ciel s'abat sur cet esprit et le consume. On voit au cours de cette longue histoire les génies agir comme les hommes, être vulnérables et mortels. L'un d'eux s'étant battu avec un étudiant, reçoit un coup dont il montre la trace ; il est ensuite chassé du pays et arrivé près du village des Beni Achir, il tombe malade. Il délègue alors un autre djinn à Sidi Ali et à un autre saint, Sîdi Moûsa, pour les engager à venir habiter dans sa région. Ceux-ci y consentent et meurent dans ce pays où on les enterre sans mausolée comme ils l'avaient prescrit.

LXXXIII. — *Légende de Sidi Oûriach*. — Lorsque Sidi Moûsa arriva du Sahara dans les Beni Snoûs, ayant été irrévérencieusement traité par les indigènes de ce pays il les maudit, et Dieu leur envoie la gale. Mais Sîdi Oûriach leur protecteur vient trouver Sîdi Moûsa, le prend par les sentiments et lui offre de lui abandonner une partie de ses fidèles serviteurs, ce qui est accepté avec la promesse que la malédiction serait levée. Sîdi

Oûriach peut dès lors faire jaillir une source dont l'eau guérit tous les indigènes de la gale.

LXXXIV. — *Légende de Sidi 'Ali ou Ya'qoub.* — Ce saint venant du djebel 'Amor s'installa dans les Beni Snoûs. Il avait une fille, belle comme le soleil, qui choisit pour époux un génie à forme humaine, le prenant pour un homme. Or, un jour elle surprit son époux, dans la chambre où il avait coutume de dormir seul, sous sa véritable forme d'*afrit*. Elle se lamente. Sur une prière qu'elle adresse à Dieu, un des pigeons de la maison de son père vient la trouver ; elle le renvoie avec une lettre. Personne ne voulait, à la demande du saint qui était roi du pays, aller délivrer la jeune femme et exterminer l'*'afrit*. Enfin une vieille femme décide à y aller ses trois fils qui, grâce à certains talismans, réussissent à pénétrer auprès de la femme de cet *'afrit* ; ils l'enlèvent et tuent ce redoutable génie.

LXXXV. — *Le gardien du verger et le génie.* — Le gardien d'un jardin coupe une jambe à un djinn qui volait la récolte. Quelques jours plus tard, il poursuit ce djinn jusque dans sa retraite souterraine et le tue. Mais ses compagnons, les fils du roi, jaloux de son succès, l'enferment dans le trou du djinn. Il en sort, grâce à une poudre merveilleuse et à un sabre enchanté qui met à son service tous les djinns. Il revient à la ville du roi, tue en combat singulier le roi et ses fils et, entouré de djinns, il règne sur le pays.

LXXXVIII. — *Légende de Sîdi 'Abd Allâh de Ferzêzen.* — Ce saint vint s'établir dans les montagnes des Beni Snoûs. Une fée aquatique venait jouer avec la fillette du saint, près de la source. Sîdi 'Abd Allâh ayant grondé sa fille parce qu'elle jouait avec l'eau de la source, la fée enlève le saint homme et le transporte dans sa famille au milieu de la mer. Sîdi 'Abd Allâh récitant un jour le Coran, un ange vient lui tenir compagnie et lui annonce la délivrance. Le saint demande justice, sur les conseils de l'ange, à un chef de génies qui oblige la fée à le ramener à son domicile où il retrouve sa femme. Il vécut là jusqu'à sa mort et les gens du pays lui élevèrent un mausolée.

LXXXIX. — *Légende de Sîdi Daoûd et de sa fille Zîneb.* — Sîdi Daoûd est un ancien roi des Beni Snoûs qui devint marabout. Un djinn de l'air vint pour enlever sa fille qui était gardée par des djinns de l'eau soumis à ce roi. L'armée des djinns de l'air entre, à cause de la princesse, en lutte avec l'armée des djinns de l'eau qui sont vaincus. Devant ce désastre, le roi-marabout demande à Dieu de lui envoyer la mort. L'ange de la mort vient aussitôt, lui prend la vie et l'enterre ; puis il emporte devant Dieu la fille du saint homme. Et Dieu lâche son feu sur les djinns de l'air, conquérants de la ville du roi-marabout et tous périssent.

XCI. — *Légende de Sîdi H'amed et de Sîdi Sa'ad.* — Ces deux

marabouts avaient chacun un fils qui était amoureux de la fille d'une seconde femme de Sidi Sa'ad. Pour permettre à son fils d'approcher de la belle, Sidi H'amed lui assure le concours d'un djinn. Mais la jeune fille ne veut se donner que si les armées des djinns servant Sidi H'amed viennent attaquer le village de Sidi Sa'ad. Lorsqu'arrivent ces armées, les djinns qui servent Sidi Sa'ad comprennent qu'ils ne peuvent résister à cette attaque et l'on signe une paix honorable. Sidi Sa'ad donne sa fille au fils de son voisin Sidi H'amed et l'on reste bons amis.

XCII. — *Légende de Sidi Ali ou-Moukhkho*. — Etabli dans la haute vallée du Khemis, ce saint avait pour femme une fée. Un marabout très riche, Sidi Zbaïer vient s'établir dans le voisinage. Celui-ci était aussi très puissant et commandait à une redoutable armée de djinns. Comment faire pour se débarrasser d'un voisin si gênant ? pensait Sidi 'Ali. Sa femme alla trouver le djinn, son père qui, mis au courant de la situation, envoie à Sidi Zbaïer une autre de ses filles — fée aussi, naturellement — si belle que le saint homme en devient fou d'amour. La perfide fée en profite pour lui enlever tous ses trésors sans qu'il s'en aperçoive. Lorsqu'il voit la duperie dont il avait été victime, Sidi Zbaïer fait rechercher ses richesses. En lisant le Coran un jeune étudiant se met en rapport avec un djinn qui lui indique où se trouve la fortune du saint. Il le répète à Sidi Zbaïer. Furieux, celui-ci fait couper la tête à sa femme, la fée, déchaîne ses Arabes contre Sidi 'Ali ou Moukhkho avec mission de tout tuer autour de lui, mais de lui laisser la vie sauve. Dieu toutefois voulut rappeler à lui Sidi 'Ali. Ce saint homme tomba mort entre les mains de deux anges qui l'enterrèrent en cet endroit. Un amandier poussa aussitôt sur cette tombe pour l'ombrager. Cet amandier existe encore aujourd'hui sur le tombeau.

XCIV. — *Légende de Sidi 'Bou Bker et du génie de la Grotte Noire*. — Venant du Maroc ce saint s'installa dans le pays des Beni Snoûs, en compagnie de son fils et d'un djinn travaillant le fer dans la Grotte Noire. Son voisin, le marabout Sidi Ah'med ben Sa'id entre en guerre avec lui et lui enlève son fils ; mais le djinn s'empare du prisonnier et de Sidi Ah'med lui-même et les dépose tous deux devant Sidi Bou Bker. L'ange Gabriel arrive sur ces entrefaites et conseille à Sidi Bou Bker de se montrer généreux et de laisser la vie à son prisonnier. Il en fut ainsi fait. Mais toutefois Sidi Ah'med rentrant dans son village trouva tarie la source qui lui donnait l'eau et mourut de chagrin. Les gens de Sidi Ah'med, effrayés, vinrent solliciter le pardon de Sidi Bou Bker et lui demandèrent de leur rendre leur source, ce que le saint homme fit aussitôt. Depuis, le djinn de la Grotte Noire est mort, mais l'eau qui sort de cette grotte est toujours noircie par les scories du fer.

XCV. — *Sidi 'Abd el-Wah'ed et son fils*. — Sidi Brahim, fils de ce marabout des Beni Snoûs, partit un jour, montant un

cheval sauvage, du côté du pays des Oulad en-Nehar, pour chasser. Les Oulad en-Nehar voulurent s'emparer du cheval sauvage. Aussitôt, les compagnons de Sidi Brahim, effrayés, l'abandonnèrent, laissant leurs chevaux aux mains des ennemis; quant à lui, il resta seul pour résister aux assaillants qu'il reçut à coups de fusil. Il allait être pris, quand sur une prière qu'il adressa à Dieu, il fut enlevé en l'air avec son cheval, à la stupéfaction des Oulad en-Nehar. Ceux-ci voulurent fuir, mais ils furent pétrifiés, sur une malédiction que lança contre eux, de sa demeure, Sidi 'Abd el-Wah'ed. La *baraka* de Sidi Ibrâhîm étant évidente, sur l'intervention de sa mère, Sidi 'Abd el-Wah'ed lui transmet sa succession au pouvoir. Ce conte renferme des exemples typiques de la façon dont on doit entendre la *baraka* et confirment ce qu'en a dit Doutté dans *Magie et Religion dans l'Afrique du Nord*.

XCVI. — *Sîdi 'Ali et sa négresse à Tafrent*. — Sîdi 'Ali venant du Maroc s'établit chez les Beni Snoûs. Un jour qu'il était absent, sept Arabes viennent à sa tente et veulent forcer la négresse, servante du saint, à leur donner à manger. Mais elle part à la recherche de son maître qu'elle ramène. Les Arabes allaient quitter la demeure du saint quand il arrive. Il fait tomber sa malédiction sur leurs chevaux comme ils en avaient exprimé le désir, par ironie, et leurs chevaux meurent dès qu'ils sont sortis du terrain du marabout. Ces Arabes se plaignent à leur chef qui se fait amener par eux auprès de Sîdi 'Ali; il adresse des reproches au saint homme parce qu'il était venu s'installer sur son terrain sans sa permission. Mais Sîdi 'Ali le prend fort mal et menace ce chef de le faire périr. Celui-ci excite ses hommes contre le saint, qui « prit ses livres et en lut des passages ; il écrivit aussi sur deux feuilles de papier ». Ces feuilles lancées à la tête du chef et de ses Arabes attaquant le marabout, se changent en deux meules de moulin, se mettent à tourner, saisissent le chef et le broient. Sîdi' Ali devient le chef vénéré du pays jusqu'à sa mort.

XCVII. — *Sîdi Moh'ammed de Tanezzart*. — Les chaouchs de ce saint ayant recueilli beaucoup de dons dans une tournée de ziâra, un autre marabout voisin, Sîdi Bou 'Abd Allah fut pris de jalousie et voulut faire enlever de force par ses serviteurs les dons que portaient les chaouchs. Il verrait bien ainsi, si Dieu avait donné plus de *baraka* à son voisin qu'à lui. Mais Sîdi Moh'ammed lance un djinn qu'il avait à son service, en lui recommandant de faire dévorer par les mouches Sîdi Bou 'Abd Allâh et ses Arabes. Le saint dût se renfermer dans sa maison pour éviter les mouches qui faisaient périr tout le monde autour de lui. Le djinn, sous l'aspect d'une mule noire, perce de son souffle les murs de la maison du saint. Sîdi Bou' Abd Allah se résoud alors à demander la faveur d'avoir la vie sauve, s'engage à rendre les biens volés et à se mettre au service de Sîdi

Moh'ammed. Celui-ci pardonne. Il garde le marabout à son service et plus tard le renvoie dans son pays, après que Dieu lui eut rendu la *baraka*. Le pays de Sîdi Bou 'Abd Allah qui, à son retour, était encore désert, fut dès le lendemain peuplé d'Arabes qui vécurent heureux en servant leur saint marabout.

XCVIII. — *Légende de Sîd el-Mokhfi*. — Ce marabout des Oulâd en-Nehar, tout couvert de haillons va demander pour son fils la main de la fille d'un marabout voisin, Sîd Et'-T'ahar. Celui-ci s'en étonne et fait remarquer que sa fille Lalla Kheira est dotée de la *baraka* et que les Arabes du pays veulent la garder chez eux. Sîd el-Mokhfi adresse sa demande aux Arabes, qui se moquent de lui et le chassent. Rentré chez lui, il se plaint à Dieu de sa déconvenue. Son fils lui demande sa *baraka*, pour aller combattre Sîd Et'-T'ahar, part à pied et trouve sur sa route un cheval que Dieu lui envoyait. Ce cheval l'encourage au combat et l'enlève dans les airs vers les demeures de Sîd Et'-T'ahar. Les Arabes de ce saint le voyant approcher vont le combattre sur les conseils de leur maître ; mais le fils de Sîd El-Mokhfi les taille en pièces et Dieu fait tomber sur eux un épais brouillard et une pluie de scorpions. Pendant ce temps, Lalla Kheira est miraculeusement enlevée à ses gardiens et déposée sur le cheval merveilleux du fils de Sîd el Mokhfi. Elle demande et obtient la grâce pour son père, et les deux jeunes gens sont ramenés, à travers les airs, auprès de Sîd el-Mokhfi. Plus tard, Sîd Et'-T'ahar donne toute sa *baraka* à son gendre qui le remplace à la tête des Arabes de son pays.

XCIX. — *Le chacal et l'ogre*. — L'histoire du chacal comprend la première partie de ce récit, celle de l'ogre, la seconde. Un chacal vole des fèves et va se faire inviter par des gens. Ceux-ci, n'ayant pas de légumes, font le kouskous et le garnissent avec les fèves du chacal, qui, au moment du repas, demande qu'on laisse les fèves pour le lendemain ; puis il les mange pendant la nuit et pose la marmite vide à côté de la négresse pendant qu'elle dort. Le lendemain, il réclame ses fèves ; comme on ne peut les lui rendre, il exige qu'on lui donne en échange la négresse qui les a mangées. Il part avec sa négresse et se fait inviter à souper dans une autre maison ; mais ici il n'y a personne pour préparer le kouskous, il offre sa négresse pour cette besogne. Dans la nuit il étrangle la négresse et la jette sous le cheval du maître de la maison. Le lendemain, il se fait donner le cheval en échange de sa négresse. Un ogre lui enlève le cheval et le dévore. Une fillette entre chez l'ogre pour lui demander du feu. Il est en train de dévorer le cheval ; il jette un tison sur le pied de la fillette et lui fait une brûlure. Un lapin qu'elle rencontre la guérit en jetant de la terre sur la brûlure. La fillette raconte cette histoire dans son pays et l'on répète ces propos à l'ogre. Il vient une première fois demander des explications à la fillette, qui le traite avec égards. Elle pré-

vient ses parents de se préparer à tuer l'ogre le lendemain quand il reviendra. Il en est ainsi fait et l'ogre tombe sous les coups de fusil.

(E) **Légendes diverses.** — Les textes contenus dans ce volume, en dehors de ceux qui sont signalés dans les lignes précédentes, offrent encore une série de contes merveilleux.

LI. — *La jument noire.* — C'est l'histoire d'une jument extraordinaire qui emmène son maître à la conquête de la fortune et du bonheur.

LII. — *Le roi et les oiseaux.* — Il marque la sagesse étonnante d'un oiseau (*mouqa*) qui selon Destaing serait le grand duc.

LIII. — *Histoire du teigneux.* — Présente les aveugles et les teigneux comme plus astucieux que les autres hommes.

LIV. — *Yamnia et H'alîma.* — C'est le récit de quelques nouveaux miracles attribués au Prophète Moh'ammed : il récitait des versets du Coran étant encore dans le sein de sa mère Yamina ; après sa naissance il refuse le sein de sa mère pour rester avec H'alîma qu'il transforme en une jolie femme, alors qu'elle était vilaine.

LIX. — *Histoire de M'h'ammed et de la fille du roi.* — Il s'agit d'un anneau qui donne à son possesseur tout ce qu'il désire, d'une calotte qui rend son possesseur invisible quand elle est sur sa tête, d'un bâton qui ouvre toutes les portes sans effort et sans clef, de figues qui font pousser des cornes à ceux qui les mangent.

LXIV. — *La grotte de S'endouq.* — Cette grotte se trouve près du Kef (Beni Snoûs) ; elle aurait reçu les Sept Dormants dont la légende est si répandue en Afrique, ainsi que l'a montré M. R. Basset dans ses *Notes de lexicographie* (1^{re} série, *Dial. des Beni Menacer*, Paris, 1885, in-8, pp. 6-7). Les Sept Dormants se servent de l'une de leurs oreilles pour matelas et de l'autre pour oreiller.

LXVI. — *L'enfant et le juif* expose une série de métamorphoses que prennent deux hommes, selon les besoins du moment, grâce à la connaissance d'une certaine science.

LXVIII. — *Les deux femmes du vizir*, dont certains traits se retrouvent dans l'Histoire de Qamar ez-Zamân des *Mille et Une Nuits*.

LXX. — *Histoire du fils de Ferouan et de la fille du roi Cherouan.* — Ferouan régnait à Oudjda et Cherouan à Tafessera (Beni Snoûs). Le fils du premier pénétra chez la fille du second, la rendit mère, tua le roi Cheroûan et régna à Tafessera à sa place.

LXXI. — *Légende des At-'Aouen.* — Les At-'Aouen vivaient

jadis sur les bords de la rivière des Beni Snoûs ; ils commirent des infamies et furent détruits. La rivière, grossie de leur sang, déposa sur ses rives leurs cadavres.

LXXII. — *Hâroûn er-Rachid et Sîdi Ah'med Agezzar*. — C'est un conte dont la première partie se retrouve, tant en berbère qu'en arabe, dans toute l'Afrique du Nord, de l'Égypte au Soûs marocain. Haroûn er-Rechîd ayant reçu l'hospitalité chez un boucher, celui-ci lui donna sa fille. Haroûn er-Rachîd la rendit mère, en cette seule nuit, et la laissa en lui faisant cadeau pour le fils qui naîtrait d'un poignard et d'un livre, d'une bague pour la fille, si c'était une fille. Cette femme eut un fils remarquablement distingué et qui sauva son père Haroûn er-Rachîd, enfermé dans un silo par un gargotier qui l'avait fait prisonnier.

LXXIX. — *Histoire de la sœur du chasseur*. — C'est encore un conte répandu, avec quelques variantes, dans toute l'Afrique du Nord. Un jeune homme n'ayant pas exécuté l'ordre, reçu de son père, de tuer sa sœur dès sa naissance, le père, au bout de quelques années, retrouvant sa fille vivante, la chasse de chez lui ainsi que son fils. Le frère et la sœur se retirent en un lieu désert, près d'une source ; mais la fillette désobéit à son frère, le trahit et le fait mettre au supplice par un juif avec lequel elle part chez le sultan, qui l'épouse. Le frère, guéri de ses blessures, arrive au palais du sultan qui lui donne en mariage une de ses filles et le fait sultan à sa place. Peu après il fait mettre à mort sa sœur et le juif. La vertu est ainsi récompensée et le vice puni.

LXXVI. — *Frîh'a et les deux fillettes*. — C'est l'histoire d'une femme élevant deux fillettes, la sienne et celle d'une autre femme. Elle maltraitait celle-ci et était d'une indulgence coupable pour sa propre fille. Cette femme et sa fille meurent piquée par une vipère que l'autre avait apportée à son insu. C'est la méchanceté qui est châtiée.

LXXVII. — *Le figuier de Ber'aoûs*. — Le chef des Beni Bou Sa'ïd, tribu voisine des Beni Snoûs, fait annoncer aux gens du Kef (B. Snoûs) qu'il les razziera le lendemain et enlèvera le grain de leurs silos de Tih'mmamin. On essaie d'éviter cette attaque, mais c'est en vain. A peine les deux armées sont-elles en présence, qu'un sanglier fond sur les lignes des Beni Bou Sa'ïd. C'est le signal de la victoire pour les gens du Kef. Un des leurs pourtant un nommé Ber'aoûs fut tué dans le combat. Mais un figuier s'éleva à la place même où il mourut. Ce figuier porte encore son nom.

LXXVIII. — *Le lac du chameau*. — On désigne ainsi un bassin de la haute Tafna, non loin du village du Kef. Un chameau portant une fiancée y aurait été jadis englouti, sans qu'on retrouve la moindre trace de l'un ni de l'autre.

LXXX. — *Les sept princesses*. — C'est un conte très répandu et dont les versions ont été déjà publiées pour divers pays, ainsi que l'indique la note 1 de la page 183. Pendant l'absence du père, six de ses filles se conduisent mal, seule, la cadette reste pure. Le séducteur des six sœurs, furieux contre la cadette, qui lui a refusé ses faveurs, la fait demander en mariage pour pouvoir la tuer. Elle lui est donnée, mais par une ruse, elle échappe à la mort et finit par vivre heureuse avec son mari.

LXXXVI. — *Les Beni Oual'lâs*. — C'est l'explication, souvent confirmée par les faits, de l'émigration d'une tribu chassée par une longue sécheresse des pays qu'elle habitait.

LXXXVII. — *Le prince et le berger*. — Un roi très brave meurt et son épouse a un fils après sa mort. Ce fils devenu grand se voit tourner en ridicule parce qu'il ignore avoir pour père un roi des plus valeureux. Il oblige sa mère à lui raconter les mérites de son père et part au désert. Il y trouve un berger qui lui apprend l'art de la guerre. Il revient dans son pays accompagné de la fille d'un chef qu'il avait capturé dans un combat et règne sur son peuple, sur le trône de son père.

XC. — *Le fils du commerçant et Mh'ammed el H'achchâchi*. Deux fils d'un commerçant, après avoir vite dépensé l'argent que leur avait donné leur père, sont forcés de mendier. L'aîné entre au service d'un patron qui le maltraite et le martyrise. Peu après, son frère entre au service de ce même patron et lui joue toute sorte de mauvais tours, détruit les arbres de son jardin, égorge son fils, tue sa fille, vend ses troupeaux, met sa maison au pillage et finalement, pour rompre le contrat, lui inflige le même supplice que ce patron avait auparavant fait subir à son frère.

XCII. — *Le prince et la lionne*. — Le fils d'un roi se trouvant à passer près du palais d'un roi voisin, la fille de ce roi l'aperçoit et en devient amoureuse. Par une ruse elle réussit à amener son père à consentir au mariage, mais celui-ci, pour éprouver ce jeune homme qu'il ne connaît pas, lui demande, pour obtenir son consentement, de lui apporter du lait de lionne. Ceci est un thème qui se retrouve dans d'autres légendes (note de la page 278). Le fiancé s'étant acquitté de sa tâche, le roi réunit ses deux fils et leur dit de se montrer aussi braves que ce jeune étranger auquel il venait de donner sa fille, et de lui amener la lionne elle-même, faute de quoi il donnera son trône au mari de sa fille. Ils partent et s'aperçoivent que le jeune étranger les suit. Ils veulent le tuer, mais la lionne vient à son secours et c'est lui qui les tue tous deux. Il ramène la lionne au palais. Le roi part à la recherche de ses fils, mais la lionne le tue et le jeune étranger devient roi.

Dr PROVOTELLE. — Etude sur la tamazir't ou zénatia de Qalâat Es-Sened (Tunisie), 1 vol in-8, 155 pages, Paris, Leroux, 1911 (publication de la Faculté des Lettres d'Alger, *Bulletin de correspondance africaine*, Tome XLVI).

C'est encore une nouvelle étude d'un dialecte berbère, publiée sous la direction de M. René Basset, doyen de la Faculté des Lettres d'Alger. Qalaât Es-Sened est un village berbère de cinq à six cents habitants, à 48 kilomètres de Gafsa, dans une région montagneuse. Il est de toute cette région le seul village où la langue berbère se soit conservée, tous les autres groupements indigènes qui l'environnent ayant adopté la langue arabe. Les habitants d'Es-Sened d'ailleurs ne se servent déjà plus du parler berbère que quand ils ne veulent pas être compris des étrangers. C'est en somme un dialecte qui s'en va et qu'il était temps d'étudier avant sa disparition. Ce dialecte ne s'écrit pas et l'auteur de cette étude n'a pu recueillir aucune chanson, aucun conte de la part de ses informateurs. Les sept textes qui figurent dans ce livre et dont je parlerai plus loin sont de bien pauvres témoins de ce parler berbère.

Les maisons de Qalaât es-Sened sont creusées dans la terre. On commence pourtant à en construire quelques-unes à la surface du sol. Bien maigres sont les renseignements que M. P. a pu recueillir sur l'histoire et les origines de la population d'Es-Sened. Parmi les prétentions des indigènes rapportées par M. P. (p. 4-5), il est dit que « le dernier chef du pays, *Abou Sâda*, surnommé *Khalifa Ez-Zenâti*, aurait été tué dans son château par le prince des Hilaliens, *Bou R'anem*. Les gens du pays montrent encore les ruines d'une vieille bâtisse, près de Maknassy, qu'ils appellent *Ksar Khlîfa Ez-Zenâti*. » On ne saurait aucunement faire état de ces assertions des indigènes pour fixer un point d'histoire. Il ne faut voir dans ces paroles autre chose que des noms de personnages revenant dans toutes les légendes des Beni Hilâl, légendes très répandues dans toute l'Afrique du Nord et sur lesquelles j'ai donné des détails et des renseignements bibliographiques dans mon étude intitulée *La Djâzya, chanson arabe* (Paris, Imprimerie Nationale, 1 vol. in-8 de 192 pages, extrait du *Journal asiatique* de 1902-1903). D'après les légendes et les chansons de la geste des Beni Hilâl, le *Khalîfa-t-ez-Zenâti* est présenté comme le sultan berbère du Maghrib au moment de l'invasion hilalienne ; il périt sous les coups du fameux *Dyâb ben R'anem* (comme le dit M. P. à la page 89) et non Bou R'anem (orthographe de M. P. à la page 5), le chef hilalien. Je renvoie à ce sujet à *La Djâzya* (p. 33 et notes). Quant à *Abou*

Sa'da ou *Abou So'da* qui est confondu à Es-Sened avec le khalifat Ez-Zenâti, il serait, d'après les dires des gens des Beni Iznâsen, né dans le massif montagneux marocain qu'ils habitent (Cf. SI MU'AMMED BEN RAHAL, *A travers les Beni Snassen*, dans *Bulletin de la Soc. de Géog. d'Oran*, t. IX, fasc. XL, p. 9 et ma *Djâzya*, p. 34). D'après l'historien des Berbères, Ibn Khaldoun, ce personnage serait *Abou So'da-l-Ifrîni* appelé encore *Abou So'da Khalifa* ; il aurait été général sous les ordres d'un prince de Tlemcen de la famille des Beni Ya'la (Cf. *Histoire des Berbères*, tr. DE SLANE, IV, 271).

Selon M. P. le dialecte de Es-Sened ferait partie du groupe des dialectes berbères de Bougie, Matmâta et Djebel Nefoussa, dont il se distingue d'ailleurs par des caractères propres ; ce dialecte serait un trait d'union entre les parlers berbères de l'Algérie orientale, étudiés surtout par M. R. Basset et ceux du djebel Nefoussa dont s'est occupé Motylinski. M. P. fait de nombreuses comparaisons de ce dialecte avec les autres dialectes berbères pour appuyer son opinion.

L'étude de la phonétique (p. 15-25) et celle de la morphologie (p. 25-85) sont suivies de sept textes et d'un glossaire. Les textes sont dûs à un même individu de Sened, un adel, par conséquent un lettré ; ils sont donnés avec une transcription en arabe et une autre en caractères latins renfermant la traduction française littérale interlignée.

En raison de mon incompetence en linguistique berbère, je laisse de côté toute la partie de linguistique pure. Il me semble cependant que le système de transcription en caractères latins aurait gagné à être simplifié en ce qui concerne les consonnes, puisque l'éditeur possède des caractères spéciaux pour ces sortes d'études.

Les deux premiers textes donnés par M. P. ne présentent aucun intérêt au point de vue de folklore. Le quatrième est l'histoire d'une souris qui sort de son trou pour la première fois et voit un coq qui lui dit : « Je suis le roi des animaux » ; survient un homme qui égorge le coq. La souris se trouve bien supérieure au coq puisqu'elle pense ne rien risquer de qui que ce soit et qu'elle mange le grain de l'homme. Mais vient le chat qui la dévore. Le cinquième récit, très court, est celui d'un vieillard qui, avant de mourir, dit à sa femme de le suivre sous la terre après qu'il sera mort. La femme meurt en effet trois jours après lui. Le sixième texte est l'histoire d'un jeune homme qui demande en mariage une jeune fille au père de celle-ci. Le père la refuse parce que ce prétendant est trop pauvre et qu'il en a un plus riche en vue. Le malheureux jeune homme s'étrangle

de désespoir, tout comme dans la chanson du *Pendu*. Enfin les n^{os} 3 et 7, qui ont des titres différents sont deux courtes légendes identiques au fond et qui ne diffèrent que par d'insignifiants détails. Ce sont des légendes hilaliennes qui peuvent être ajoutées à celles que j'ai indiquées dans *La Djâzya* : Dyâb ben R'ânem tue Khalifa-ez-Zenâti dans le château de ce dernier. R'ida, la fille de ce berbère, pleure et veut venger son père ; mais Dyâb la fait prisonnière et l'oblige à tourner toute sa vie la meule d'un moulin. Elle appelle sur Dyâb la malédiction et lui souhaite de devenir aveugle et de promener sa misère de douar en douar.

ALFRED BEL.

PROCÈS-VERBAUX DES RÉUNIONS

de la « Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran »

SÉANCE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

du 8 Janvier 1912

Le lundi huit janvier mil neuf cent douze, à cinq heures et demie de relevée, les membres du Comité de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, dûment convoqués, se sont réunis au local de la Société sous la présidence de M. le D^r GASSER, président.

Etaient présents : MM. le D^r GASSER, DOUMERGME, POCK, TOURNIER, ENGEL, DANGLES, PELLET, POUSSEUR, BÉRENGER, LEMOISSON, DE PACHTÈRE, ARAMBOURG.

S'étaient fait excuser : MM. l'abbé FABRE et RENÉ-LECLERC.

Etaient absents : MM. FLAHAULT, DÉCHAUD, JULLIAN, D^r SANDRAS, ROUX-FREISSINENG, PÉREZ, PONTET, CAUDRILLIER, LEVAIN.

Le procès-verbal de la séance du quatre décembre est lu et adopté.

Sont admis comme membres titulaires : MM. le colonel JOURNOT-GAMBETTA, le D^r PAILLARÈS, LOUMAGNE, GROSS Eugène qui avaient été présentés dans la dernière séance.

Le Président présente ses souhaits de bonne année à ses collègues du Comité.

Puis il communique une invitation à assister au III^e Congrès International d'Archéologie qui aura lieu à Rome du 9 au 16 octobre 1912.

La Société a reçu un faire-part de la mort de M. Arthur de CLAPARÈDE, ancien président de la *Société de Géographie de Genève*. M. de Claparède a assisté au *Congrès National des Sociétés françaises de Géographie* qui s'est tenu à Oran en 1902 ; nous avons pu à cette occasion apprécier ses qualités de savant et d'homme du monde. Le Secrétaire général exprimera les condoléances du Comité à la *Société de Géographie de Genève*.

Le Comité vote l'achat :

1^o de l'*Histoire des Arabes* (2 volumes), par Claude Huart ;

2° du fascicule 3 et dernier du Tome II du *Traité de Géologie* de Haug.

Le Secrétaire général adressera au Gouvernement général une demande de subvention pour l'année 1912.

Sur la demande de M. DOUMERGUE, le Comité vote le vœu suivant :

« Le Comité émet le vœu que la Ville d'Oran demande la
« concession de la grotte de Sainte-Clotilde à l'autorité compé-
« tente. La Municipalité pourra ensuite la rétrocéder, mais
« toujours à titre révocable, à qui elle voudra. Il importe avant
« tout que la Commune reste responsable de la bonne conser-
« vation de cette curiosité naturelle et que les droits du public
« soient réservés. »

Ce vœu sera transmis au Maire d'Oran.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à six heures et quart.

Le Secrétaire général,

Signé : P. ENGEL.

Le Président,

Signé : J. GASSER.

SÉANCE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

du 5 Février 1912

Le lundi cinq février mil neuf cent douze, à cinq heures et demie du soir, les membres du Comité de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, dûment convoqués, se sont réunis au local de la Société, sous la présidence de M. DOUMERGUE, vice-président.

Etaient présents : MM. DOUMERGUE, FLAHAULT, POCK, TOURNIER, ENGEL, DANGLES, PELLET, D^r SANDRAS, PÉREZ, LEMOISSON, ARAMBOURG, LEVAIN.

S'étaient fait excuser : MM. le D^r GASSER, l'abbé FABRE, RENÉ-LECLERC, BÉRENGER, DE PACHTERE.

Etaient absents : MM. DÉCHAUD, JULLIAN, ROUX-FREISSINENG, POUSSEUR, PONTET, CAUDRILLIER.

Le Secrétaire général prie les membres du Comité de la part du D^r Gasser de bien vouloir excuser son absence.

Le procès-verbal de la séance du huit janvier est lu et adopté.

Sont proposés comme membres titulaires :

M. TRESSERRE François, avocat, mainteneur des Jeux floraux,

65, rue Alsace-Lorraine, à Toulouse, présenté par M. le Dr Gasser et M. Argoud ;

M. Georges PRESTAT, 6, boulevard d'Argenson, à Neuilly-sur-Seine, présenté par M. le Dr Gasser et M. Engel.

Le Comité accepte la démission de M. Courtinat, avocat-défenseur à Oran, qui prend sa retraite.

Le Comité a le vif regret d'apprendre la mort de quatre des membres de la Société :

MM. CAMUS, JACQUES, VIÉNOT et POINTOT ; il adresse à leurs familles l'expression de sa vive sympathie.

M. LEMOISSON a bien voulu classer les cartes conservées dans notre bibliothèque ; des remerciements lui sont votés.

M. A. Cardeaux, qui était occupé il y a peu de temps à la construction d'une section de la route du littoral voisine du village de Pont-du-Chéliff, nous a adressé une note relative à la station romaine de Quiza. On n'a pas trouvé de vestiges intéressants inédits jusqu'à présent ; mais l'auteur nous informe qu'il existe dans les environs de gros tas de pierres que les indigènes ont formés dans le but de nettoyer leurs champs ; ces tas, amoncelés depuis bien longtemps, contiennent peut-être des inscriptions romaines ou autres. Comme dans un délai assez court, l'empierrement de la route en question va être mis en adjudication, ces pierres vont être probablement déplacées pour servir à cet usage. M. Cardeaux nous signale ce fait, en nous priant de faire notre possible pour sauver les objets intéressants l'archéologie que ce transport de matériaux pourrait révéler.

En conséquence, le Secrétaire général est chargé d'écrire à l'Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, M. Viel, qui a cette région dans sa circonscription, pour appeler son attention sur ce point. Il profitera de cette occasion pour prier l'autre Ingénieur en chef du département, M. Delage, ainsi que l'Agent-voyer en chef, M. Mascart, de bien vouloir rappeler aux entrepreneurs de routes les articles des règlements leur prescrivant de signaler les découvertes pouvant toucher l'archéologie ou l'histoire locales.

A la suite de la bienveillante intervention de M. le général Toutée, la *Société de Géographie de Paris* nous a versé une subvention de 500 francs pour aider à la publication que nous faisons du travail du capitaine Voinot sur « Oudjda et l'Amalat ».

M. Fabre, de Tiaret, nous a informés qu'il vient de découvrir à Waldeck-Rousseau une inscription latine inédite ; il nous enverra un article à ce sujet.

Le propriétaire actuel du domaine de Siga, près de Rachgoun, M. Barret, fera sous peu sur ce point des travaux de terrassement ; on sait que Siga était, antérieurement à la conquête romaine, la capitale du royaume des Massésyliens, limité à l'Ouest par la Moulouya et à l'Est par le Rummel. Jusqu'à présent on n'y a

retrouvé que peu de reliques intéressantes. Aussi M. Doumergue a-t-il prié M. Barret de bien vouloir nous signaler les objets antiques qu'il pourra mettre à jour.

M. le Maire d'Oran accuse réception de l'expédition du vœu que le Comité a émis dans la séance précédente relativement à la grotte de Sainte-Clotilde ; il veut bien nous informer que conformément à ce vœu, il demandera au Conseil municipal de solliciter de l'Etat pour la Ville la remise de cette grotte au titre de site pittoresque et de curiosité naturelle.

M. Doumergue dépose sur le bureau deux publications offertes à la bibliothèque :

1° Au nom du général de Lamothe, un important ouvrage intitulé : *Les anciennes lignes de Rivage de l'Algérie* que le savant spécialiste vient de publier dans les *Mémoires de la Société Géologique de France*.

2° Au nom du docteur Henri Martin, de Paris, une brochure qui a pour titre : *Présentation d'un crâne humain trouvé avec le squelette à la base du Moustérien de la Quina* (Charente).

Des remerciements sont votés aux deux savants. Des notices bibliographiques relatives aux deux publications paraîtront dans le Bulletin en cours d'impression.

Au sujet des notices bibliographiques, M. Tournier, bibliothécaire, fait remarquer qu'elles ne devraient concerner que des ouvrages offerts à la Société. C'est aussi l'avis de plusieurs membres du Comité. Le seul but à poursuivre doit être de signaler aux sociétaires, par une analyse aussi brève que possible, les ouvrages reçus qui peuvent les intéresser.

Au sujet d'un travail présenté pour le Bulletin, et un peu trop développé, le Comité est d'avis qu'il y a lieu, au moins pendant quelque temps, de décongestionner notre publication. L'auteur sera donc prié de réduire le texte de son manuscrit, ce qui d'ailleurs peut se faire sans nuire à l'intérêt de la question traitée.

Le Trésorier donne lecture comme ci-dessous de sa proposition de budget pour 1912. Le Comité l'approuve.

Budget pour l'exercice 1912

RECETTES

Cotisations	4.200	»
Subventions	1.150	»
Arrérages des fonds de réserve	550	»
TOTAL	5.900	»

DÉPENSES

Impression et brochage du Bulletin	2.600 »
Affranchissement du Bulletin	200 »
Frais de recouvrement	200 »
Frais d'expédition et de correspondance du Bureau.	100 »
Imprimés et frais de bureau	100 »
Reliure et brochage	200 »
Prix offerts aux Lycées	100 »
Conférences	100 »
Abonnements et achats d'ouvrages	300 »
Achat de prix pour les concours	50 »
Provision pour recherches archéologiques	50 »
Frais d'élections (imprimés et affranchissement) ..	100 »
Loyer	660 »
Impôts, assurance, éclairage, entretien	200 »
Traitement du gardien	360 »
Dépenses diverses et imprévues	580 »
TOTAL	5.900 »

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à sept heures du soir.

Le Secrétaire général,

Signé : P. ENGEL.

Le Vice-Président,

Signé : DOUMERGUE.

SÉANCE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

du 4 Mars 1912

Le lundi quatre mars mil neuf cent douze, à cinq heures et demie du soir, les membres du Comité de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, dûment convoqués, se sont réunis au local de la Société sous la présidence de M. DOUMERGUE, vice-président.

Etaient présents : MM. DOUMERGUE, FLAHAULT, POCK, TOURNIER, ENGEL, DANGLES, D^r SANDRAS, POUSSEUR, BÉRENGER, PÉREZ, DE PACUTERE, ARAMBOURG, LEVAIN.

S'étaient fait excuser : MM. le D^r GASSER, l'abbé FABRE, RENÉ-LECLERC.

Etaient absents : MM. DÉCHAUD, JULLIAN, PELLET, ROUX-FREISSINENG, PONTET, LEMOISSON, CAUDRILLIER.

Le procès-verbal de la séance du cinq février est lu et adopté.

Sont admis comme membres titulaires : MM. TRESSERRE François, PRESTAT Georges, qui avaient été présentés dans la dernière séance.

Sont proposés comme membres titulaires :

M. TROTIN Albert, domaine d'Hamiza, près Arzew, présenté par MM. Gasser et Engel.

M. GUYON, agent d'assurances à Mostaganem, présenté par MM. GASSER et BÉRENGER.

M. MASSON, comptable à la Recette municipale, présenté par MM. Bérenger et Henrion.

M. ENGEL informe le Comité que des pêcheurs ont ramené dans leurs filets du fond de la mer, d'un point situé à une distance d'environ un kilomètre du rivage, en face de Saint-Leu, des débris d'amphores romaines.

Au sujet du bulletin en préparation M. DOUMERGUE fait prévoir quelque retard dans la distribution. Cela tient à ce qu'il fait imprimer tout ce qui reste à publier du travail sur *Oudjda et l'Amalat*. La date d'apparition de l'ouvrage tiré à part pourra être ainsi avancée. La fin du travail sera donnée dans le bulletin de juin. Il sera dès lors possible de remettre à la disposition des auteurs toute la place à laquelle ils ont droit.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à six heures trois quarts.

Le Secrétaire général,

Signé : P. ENGEL.

Le Vice-Président,

Signé : DOUMERGUE.

三

فصل في بيان عقوبات الخمر والزنا

نَعْلًا ۝ ۲۱ نَعْلًا عَلَامَةً كَذَابًا ۝
عَلَىٰ قَدَرٍ لَّيْكُمُ الْعَمَلُ وَالْهَدَفُ قَلِيلًا يُبْلَغُ مِنْ أَيْدِيهِمْ وَأَنَّهُمْ نَسُوا
بَلَدَ بَنِي إِسْرَءِيلَ مِنْ مَدْيَنَ وَفِيهَا كُنَّا تَرْفَعُ الْخُطَمَ ۖ فَمِنْهُمْ قَوْمٌ عَلَىٰ بَلَدٍ كَانُوا أَكْثَرُ
مِنْهُمْ لَا يُؤْمِنُونَ ۚ لَئِنْ أَسْأَلْتَهُمْ لَيُوقَعَنَّ عَلَيْهِمُ الْعَذَابُ ۚ فَمَنْ أَضَلُّ مِنْهُمْ لَمَّا أَلْمَنُوا ۚ
فَلَمَّا رَوَيْنَا أَفْقَادَ الْبَلَدِ الَّذِي كُنَّا نَسْتَدْعِيهِمْ لِآيَاتِنَا ۖ أَتُوقَعُ عَلَيْهِمُ الْعَذَابُ ۚ
فَلَمَّا رَوَيْنَا أَفْقَادَ الْبَلَدِ الَّذِي كُنَّا نَسْتَدْعِيهِمْ لِآيَاتِنَا ۖ أَتُوقَعُ عَلَيْهِمُ الْعَذَابُ ۚ



تبيين وضع بلاد كذا
ووضع الراس

الله
عليه السلام
والسيد

مومن بن احمد الزكراوي
الزكراوي

Fac-similé de signatures de cadis de l'ancalal d'Oudjda

1. — LARBI BEN EL HEBIB BEN MOSTEFA, CADI D'OUJDJA.
2. — ALI BEN ECH CHEIKH BEN AZZA, CADI DES BENI KHALED.
3. — MOUMEN BEN AHMED, CADI DES ZEKARA.



1. — OUDJDA : INTÉRIEUR DE LA GRANDE KESSARIA.

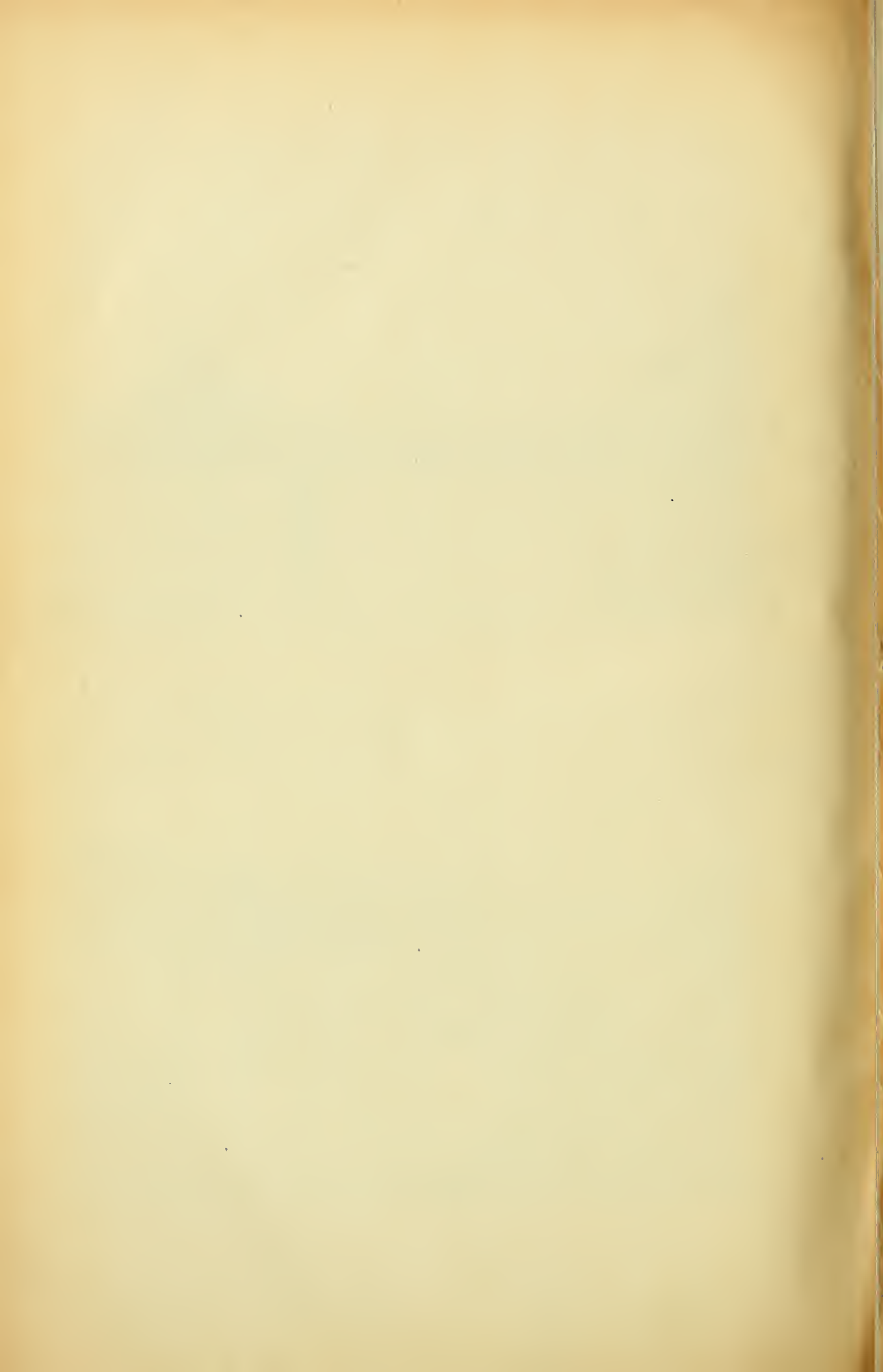
2. — — — — — UNE BOUTIQUE.



1. — GUÉ DIT MECHRA GUERMA SUR LA BASSE MOULOÛYA.

2. — L'OUED BERKANE AU PIED NORD DES BENI SNASSEN.

(Au fond, le camp à côté duquel a été créé le village de colonisation)



OUDJDA ET L'AMALAT

(Suite et Fin)

LES TRIBUS DE L'AMALAT S'INSURGENT CONTRE DRISS BEN YAÏCH
QUI DOIT RÉSIGNER SON COMMANDEMENT

La sévérité des répressions de l'amel ainsi que ses exigences pécuniaires finirent pourtant par exciter le mécontentement de ses administrés. Une hostilité sourde commença à se manifester au début de 1897, elle ne devait pas tarder à conduire à la pire anarchie. Après la déposition d'El Hadj Sahli, les Mehaïa avaient paru se soumettre ; ils furent les premiers à refuser l'obéissance. Driss ben Yaïch fit incarcérer trois notables des Achache (Mehaïa) venus à Oudjda pour traiter de la restitution de moutons qu'ils avaient razzîé. Dans les premiers jours de février, il fit informer El Hadj Sahli que le Sultan avait sanctionné sa révocation. El Hadj Sahli n'était pas disposé à accepter cette décision sans protester, il s'appuya sur les fractions qui ne l'avaient pas abandonné pour fomenter une insurrection. Le caïd des Beni Attigue, Boulenouarould el Hebil, entra dans le mouvement. Les deux chefs insurgés résolurent de mesurer leurs forces avec celles restées fidèles à l'autorité.

Afin de réunir une somme de 300.000 francs destinée à rembourser aux tribus algériennes les pertes que leur avaient fait subir les tribus marocaines du Sud, l'amel crut devoir frapper d'impositions extraordinaires les tribus de la région d'Oudjda qui n'étaient pas en cause. Ce procédé d'administration, bien que très marocain, fut peu goûté des intéressés ; il mit le feu aux poudres. A la fin de février 1897, cinq cavaliers du makhzen furent reçus à coups de fusil dans la fraction des Bessara (Beni Snassen), on les chassa après les avoir dépouillés de leurs chevaux et de leurs vêtements. Boulenouarould el Hebil, à la tête des Beni Attigue, Beni Mengouch et des gens de Taredjirt, se mit en mesure de soutenir les Bessara ; pendant ce temps, les Mehaïa et Beni Mathar, sous la conduite d'El Hadj Sahli, quittaient les chotts et se dirigeaient sur le Nord. L'amel était dans l'obligation de venger l'insulte faite à ses mokhazenis ; il réunit les contingents des Angad, Beni Yala, Zekara et ceux des Mehaïa qui suivaient la fortune d'El Hadj Miloud, ce dernier s'était séparé de son frère El Hadj Sahli avec lequel il avait eu une querelle.

Driss ben Yaïch se mit en marche contre les Bessara ; comme il n'était pas assuré du dévouement de ses gens,

il rebroussa chemin et rentra à Oudjda le 28 février. Pendant cette démonstration, El Hadj Sahli et Boulénouar ould el Hebil étaient restés dans l'expectative prêts à appuyer la fraction qui aurait été attaquée. Le cheikh Saïd ould Mimoun des Oulad Ghazi ayant manifesté son dévouement à l'amel, les révoltés avaient incendié sa dechra le 25 février ; ce cheikh avait dû se réfugier en territoire français pour échapper à ses adversaires. Les hostilités étaient à peine commencées et la situation de Driss ben Yaïch était déjà des plus critiques ; ce fonctionnaire s'en rendait si bien compte qu'il sollicita l'admission sur le territoire français des troupeaux de ses partisans (1).

Le 1^{er} mars 1897, Boulénouar ould el Hebil avec les goums des Beni Snassen, Triffa et Mezaouir vint s'installer à El Koussiba, à 4 kilomètres environ au nord d'Oudjda. El Hadj Sahli tenait la campagne au sud avec ses cavaliers. Ce jour là, il y eut un engagement sous les murs de la ville entre les réguliers de l'amel et les forces de Boulénouar ; les révoltés razièrent 3.000 moutons, 17 chameaux et pillèrent les jardins, ils eurent trois tués ; le makhzen perdit un tué et deux blessés. Oudjda était étroitement bloqué. De nombreuses difficultés surgirent alors sur la frontière, les Français durent y envoyer un escadron. Le 2 mars, Boulénouar ould el Hebil se retira mais il eut soin de laisser les Mezaouir en observation ; ces derniers étaient irrités de la captivité d'Abdelkader Bouloufas et ils réclamaient sa mise en liberté. Driss ben Yaïch ne pouvait pas accéder à leur demande, puisqu'il avait dirigé depuis quelque temps son prisonnier sur Fez. En revanche, il chercha à négocier avec El Hadj Sahli ; il lui promit de demander au Sultan de le réintégrer dans son emploi de caïd, s'il lui prêtait l'appui de son goum. Boulénouar ould el Hebil ayant eu vent de ces pourparlers, manifesta l'intention d'attaquer les partisans de l'amel sans pourtant mettre cette menace à exécution.

Le 9 mars, les dissidents firent présenter un ultimatum à Driss ben Yaïch par le cheikh Sayah des Bessara ; le fonctionnaire chérifien était invité à quitter Oudjda sous quatre jours, faute de quoi la kasba serait incendiée et lui-

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 13, 25 janv., 2, 8, 18, 25 février 1897 ; R. A. 1897. — (A. D. O.) L. Sub. Tlemcen à Div. Oran des 27 fév., 1^{er} mars 1897 ; R. chef bureau arabe Marnia du 10 avril 1897. — ROUARD DE CARD, *Les traités entre la France et le Maroc*, p. 93. — MANDEVILLE, pp. 220 à 224. — PENSA, pp. 420 à 422.

même mis à mort. Sa réponse fut ce qu'elle devait être, il fit savoir aux insurgés qu'il n'abandonnerait pas son poste sans un ordre du Sultan. Driss ben Yaïch était néanmoins très découragé, il ne disposait que de 60 cavaliers et 120 fantassins réguliers et le nombre de ses partisans diminuait tous les jours ; les quelques Angad qui lui étaient restés fidèles passèrent dans le camp ennemi ainsi que les Beni Ourimeche ; les Zekara furent à peu près les seuls à continuer leur appui au Makhzen. Le 17 mars, Boulénouar ould el Hebil arriva à Sidi Moussa sur l'Isly avec 400 cavaliers, afin d'y concentrer ses forces avec celles d'El Hadj Sahli ; ce dernier ne rejoignit pas. Dans l'obligation où il était de se ravitailler, le caïd des Beni Attigue regagna la montagne sans avoir rien entrepris ; il projetait de réunir de nombreux fantassins, afin de s'emparer d'Oudjda que ses nouvelles murailles mettaient à l'abri d'un coup de main.

La querelle menaçait de s'éterniser ; il n'y avait pas unité de direction chez les insurgés, chacun opérait pour son compte, ce qui empêchait toute action décisive. Le 22 mars, El Hadj Sahli était à Tiouli sur le point d'en venir aux mains avec son frère El Hadj Miloud retiré vers Magoura ; Boulénouar ould el Hebil se disposait de son côté à se jeter sur les Zekara pour les châtier de l'appui qu'ils donnaient au Makhzen. A Oudjda les vivres manquaient, les convois envoyés par des commerçants de Marnia parvenaient difficilement. Dans la journée du 26 mars, quinze dissidents des Beni Snassen essayèrent de pénétrer à l'intérieur de la ville en passant par une brèche ; ils furent repoussés.

A la fin de mars, Boulénouar ould el Hebil se trouvait à Aïn-Sfa avec une harka d'environ 800 fantassins et 200 cavaliers des Beni Attigue, Beni Ourimeche, Bessara, Beni Khaled, Beni Drar, Triffa et Mezaouir ; il attendait les cavaliers d'El Hadj Sahli pour aller attaquer les Zekara. El Hadj Miloud se tenait entre le pays des Beni Yala et celui des Zekara avec les goums des Achache et des Oussata (Mehaïa) ; les Beni Yala et les Haddionine des Beni bou Zeggou restés fidèles au pouvoir s'étaient rassemblés autour des Zekara. Sur ces entrefaites, les Oulad Ali ben Talha, qui hésitaient encore sur l'attitude à prendre, fraternisèrent franchement avec les révoltés. Ceux-ci firent alors tous leurs efforts pour réconcilier El Hadj Sahli et El Hadj Miloud, de manière à isoler complètement l'amel.

Le fonctionnaire du Makhzen était bloqué dans la kasba par une bande de 100 cavaliers et 200 fantassins ; il avait dû demander du secours au Sultan (1).

Au commencement d'avril 1897, 300 Mehaïa et Zekara du parti de l'amel se firent battre par 400 rebelles des Bessara, Mezaouir et Beni Drar ; ils furent de nouveau attaqués le lendemain de cette affaire et se replièrent vers la frontière ; un groupe de cinquante d'entre eux s'avança même jusqu'auprès de Marnia. Profitant de ce qu'une notable partie des contingents rebelles s'étaient écartés d'Oudjda, l'amel prépara dans le plus grand secret une expédition contre les Mezaouir ; il fit répandre en ville le bruit que la colonne en formation devait aller camper à Aïn-Sfa.

Le 9 avril, El Hadj Miloud sortit des murs à la tête de 300 cavaliers Mehaïa, Zekara et réguliers ; il se dirigea sur Aïn-Sfa, mais aussitôt qu'il fut hors de vue, il tourna à droite et marcha au trot sur les campements des Mezaouir situés à Amras, du côté du Guerbous. Les assaillants tombèrent à l'improviste au milieu des tentes vers midi ; ils razièrent les troupeaux et mirent le feu au douar. Attirés par le bruit et la fumée, les fantassins des Beni Khaled et les cavaliers des Bessara et Beni Drar accoururent à la rescousse ; les partisans du Makhzen furent bientôt en état d'infériorité manifeste. Ils durent battre en retraite vivement poursuivis par les rebelles ; un caïd mia fut tué et plusieurs mokhazenis furent grièvement blessés. El Hadj Miloud et ses cavaliers se jetèrent sur le territoire algérien près d'Ilaouch Sidi Aïad ; il était alors environ 2 heures de l'après-midi. Cela ne ralentit pas l'ardeur des poursuivants, qui poussèrent jusqu'au bois de beloum où le combat recommença ; le caïd reha, Abdallah el Euldj, fut renversé de cheval et abattu d'un coup de pistolet. Un nouvel engagement eut encore lieu à environ 4 kilomètres de la redoute de Marnia.

Le chef du bureau arabe de cette localité fut prévenu, vers 2 h. 1/2, que le goum d'El Hadj Miloud et environ 400 chevaux des insurgés avaient envahi le territoire algérien ; les nouvelles les plus pessimistes se répandirent en

(1) (A. C. M.) R. A. 1897. — (A. D. O.) R. Chef bureau arabe Marnia du 10 avril 1897 ; Sub. Tlemcen à Div. Oran, L. des 3, 4, 6, 9, 10, 12, 14, 19, 22, 25, 31 mars, 1^{er} avril 1897 ; T. du 23 mars 1897 ; L. caïd Ramdan des Zekara aux notables des Angad. — MANDEVILLE, pp. 220 à 224. — *Comité de l'Afrique française*, avril 1897.

un instant et produisirent une véritable panique. Les juifs retirèrent leurs enfants des écoles et se barricadèrent dans leurs maisons, quelques familles européennes se réfugièrent à la redoute. Le capitaine Petot rassembla en hâte douze spahis du bureau arabe et une vingtaine de cavaliers indigènes, puis il se porta au galop dans la direction de l'hippodrome, où l'on voyait la poussière soulevée par les Marocains. En atteignant l'hippodrome, cet officier aperçut 80 chevaux des dissidents arrêtés à quelque distance sur une crête, une cinquantaine des cavaliers Mehaïa d'El Hadj Miloud fuyaient devant eux sur les traces de leur chef. A ce moment, une fusillade nourrie se faisait entendre du côté du bois de betoum, où trois douars des Beni Ouacine étaient aux prises avec les Marocains. A la vue des burnous rouges, l'avant-garde des dissidents rétrograda vers l'Ouest ; le capitaine Petot se lança de suite à la charge pour dégager les Beni Ouacine, qui tenaient depuis une demi-heure contre 200 Marocains. Ces derniers firent d'abord mine de résister, puis ils tournèrent bride à toute allure et repassèrent la frontière vers djorf el Baroud. Ils avaient enlevé aux Beni Ouacine 10 fusils, 3 pistolets, 24 bœufs, 2.470 fr. de bijoux, 5.910 fr. de numéraire, quelques chevaux, des ânes, des tapis. Les chefs du goum marocain écrivirent pour s'excuser de cette violation de frontière faite sciemment et qu'ils mettaient sur le compte de leur ignorance (1).

(1) (A. C. M.) R. A. 1897. — (A. D. O.) R. Chef bureau arabe Marnia du 10 avril 1897 ; T. Sub. Tiemcen à Div. Oran du 11 avril 1897 ; L. C. sup. à Sub. Tiemcen du 3 juin 1897. — *Comité de l'Afrique française*, mai 1897. — MANDEVILLE, pp. 220 à 224. — ROUARD DE CARD, *Les traités entre la France et le Maroc*, p. 93. — MOHAMMED BEN CHEIKH.

Les conclusions du rapport du chef du bureau arabe de Marnia du 10 avril sont intéressantes à citer, elles sont données ci-après :

« Lorsque dans la matinée du 9 courant, la colonne d'El Hadj Miloud est
 « sortie d'Oudjda, l'amel a pris des précautions minutieuses pour que le bruit
 « de cette expédition reste secret. Dès la veille, il avait fait répandre dans
 « Oudjda le bruit que cette colonne allait camper à Aïn-Sfa et, pour confirmer
 « les habitants dans cette opinion, El Hadj Miloud se dirigea d'abord sur
 « Aïn-Sfa (N.O. d'Oudjda) et ce n'est que lorsqu'il fut hors des vues de la
 « ville qu'il tourna à droite pour se porter au trot sur Amras, où étaient
 « campés les Mezaouir. Le secret de cette opération fut religieusement gardé
 « par l'amel et son entourage, Mohammed ben Talha, cheikh des Ahel Angad,
 « qui est non seulement l'ami, mais le confident de Si Driss ben Aïch, n'en
 « eut connaissance que le 9 à 11 heures du matin par une indiscretion du
 « caïd des Zekara. Les habitants d'Oudjda n'apprirent la razzia opérée contre
 « les Mezaouir et la défaite qui en avait été la suite qu'à 4 heures du soir,
 « quand les blessés rentrèrent en ville. D'autre part, aussitôt qu'El Hadj

A son retour à Oudjda, El Hadj Miloud parvint à rassembler 400 cavaliers, y compris le makhzen de l'amel, avec lesquels il aurait voulu prendre une revanche. Au même instant, les Kebdana, Oulad Settout et Beni Ourimeche menaçaient de tomber sur Boulenouar ould el Hebil. Du côté des Français, on prit des mesures pour mettre à l'abri le territoire algérien. El Hadj Miloud, suivi des contingents fidèles, s'en fut camper sur l'Isly, entre Sidi Moussa et Oudjda, sous prétexte d'aller attaquer son frère El Hadj Sahli et de le contraindre soit à passer en territoire français, soit à se déclarer pour Driss ben Yaïch ; entre temps il chercha d'ailleurs à se réconcilier avec son frère à l'insu de l'amel. Boulenouar ould el Hebil s'avança jusqu'à Aïn-Sfa et El Hadj Sahli se hâta de faire sa jonction avec lui.

Le 19 avril 1897, les contingents des Mezaouir, Beni Drar, Beni Attigue, Beni Mengouch et Mehaïa, comprenant un effectif d'environ 600 cavaliers et 2.500 fantassins, marchèrent sur les partisans de l'amel ; ils furent rejoints par les Sedjâa et Beni bou Zeggou. Le caïd Ramdan attendait le choc dans la montagne des Zekara, il avait avec lui les cavaliers d'El Hadj Miloud et de nombreux fantassins des Zekara, Haddiouine et Beni Yala. Les adversaires se mesurèrent le 20 sur l'oued Metlili ; le combat commença vers midi et demie, les dissidents débordèrent les ailes des Zekara qui furent obligés de plier. Une lutte assez vive s'engagea autour de la maison du caïd Ramdan, mais les

« Miloud commença à brûler les tentes des Mezaouir (vers midi), les événements se précipitèrent et dans l'espace d'une heure et demie les partisans de l'amel étaient battus, poursuivis pendant dix kilomètres, distance qui sépare Amras du point frontière de Ras el Aouedj, et pénétraient sur ce territoire.

« Il résulte de ce qui précède qu'il n'a pas été possible à l'autorité locale d'être renseignée sur les projets d'El Hadj Miloud avant leur mise à exécution et, qu'une fois l'action engagée, les événements se sont succédés avec trop de rapidité pour qu'on pût empêcher la violation de frontière.

« Pour échapper aux mesures de rigueur qu'ils prévoient, les notables des Bessara, des Beni Drar et des Mezaouir cherchent à pallier la faute commise, en arguant de leur ignorance des limites qui séparent le Maroc de l'Algérie. Ces excuses sont inadmissibles. Les Beni Drar et les Mezaouir campent habituellement le long de la frontière et entretiennent des rapports journaliers avec les Beni Ouassine. Les Bessara eux-mêmes, en venant au marché de Marnia, ont l'habitude de déposer leurs armes dans les douars qu'ils ont raziés.

« La violation de frontière a donc été commise sciemment. Elle est le résultat, sinon d'une préméditation, au moins d'un entraînement volontaire dû à l'amour du pillage et au mépris des traités. »

vainqueurs à court de munitions durent revenir en arrière, ils n'avaient perdu que 7 hommes ; le parti de l'amel comptait 75 morts. La colonne de Boulenouar ould el Hebil avait éprouvé une sérieuse résistance ; le 23 avril, elle se disloqua et prit rendez-vous pour une nouvelle attaque.

L'amel considéra la dissolution des forces de ses ennemis comme un succès, il fit distribuer d'abondantes aumônes aux pauvres de la ville. C'est alors que M. Cambon, gouverneur général de l'Algérie, vint sur la frontière se rendre compte de la situation. Il se rencontra avec l'amel à Aïn Takbalet, au pied du ras Asfour ; le fonctionnaire marocain s'était fait suivre d'une forte escorte. A la suite de cette entrevue, le bruit courut à Oudjda que les troupes françaises allaient prochainement occuper la ville ; cela provoqua des commentaires très favorables, les gens paisibles comprenaient qu'il y avait urgence à rétablir l'ordre (1).

Vers la fin d'avril 1897, les contingents d'El Hadj Sahli et de Boulenouar ould el Hebil se rassemblèrent sur l'Isly et vers El Aïoun Sidi Mellouk, afin de marcher contre les Zekara ainsi qu'il avait précédemment été convenu ; l'intervention des marabouts arrêta les hostilités. Le 28, les chefs des rebelles reçurent des lettres du Sultan qui les engageait à déposer les armes ; le souverain leur promettait la prochaine destitution de Driss ben Yaïch, auquel il adressa de sévères reproches. Mouley Abd el Aziz était en cela fidèle à la politique traditionnelle du Makhzen, que son impuissance oblige toujours à se ranger du côté du plus fort. Le 29 avril, les insurgés reprirent leurs opérations contre les Zekara ; le caïd Ramdan demanda la paix et offrit de payer une contribution de 10.000 francs, ses propositions furent rejetées. Le 3 mai, la moitié des Zekara passa du côté des rebelles ; ces derniers se livrèrent à des déprédations sur le territoire de leurs adversaires, les tentes du caïd Ramdan furent incendiées et il dut fuir chez les Beni Yala.

Ramdan et El Hadj Sahli négocièrent par l'entremise des marabouts ; en cas d'échec des négociations, le premier était décidé à résister à outrance dans sa montagne. Le

(1) (1. C. M.) R. A. 1897. — (A. D. O.) L. Sub. Tlemcen à Div. Oran des 13, 16, 22, 24, 29 avril 1897. — *Comité de l'Afrique française*, mai 1897. — ROUARD DE CARD, *Les traités entre la France et le Maroc*, p. 94. — PENSEA, pp. 420 à 422.

5 mai, le caïd Ramdan désespérant de tenir tête aux insurgés changea d'avis ; il s'achemina rapidement vers l'Algérie, où il avait manifesté le désir de se réfugier avec les douars qui s'étaient attachés à sa fortune. En traversant le territoire des Beni Hamlil, des Zekara se prirent de querelle avec quelques-uns de ceux-ci, il y eut des coups de feu échangés à l'arrière-garde des émigrants. Leur tête de colonne avait déjà franchi la frontière, elle fit demi-tour et l'engagement devint général ; les Beni Hamlil razzisés furent rejetés en Algérie et poursuivis par leurs agresseurs. Les goums des Beni bou Saïd et Mâaziz se trouvaient à Teniet Remla, vers le Ras Asfour, ils accoururent et rejetèrent tous les Marocains à l'Ouest ; dans la nuit les Beni Hamlil furent autorisés à passer sur le territoire français. Le 6 mai, à la pointe du jour, une bande d'environ 300 Zekara se mit en devoir de vider les silos des Beni Hamlil ; ceux-ci cherchèrent, sans succès, à s'opposer à ce pillage et repassèrent en Algérie entraînant les pillards à leur suite. Sur une sommation de l'officier commandant le gouv algérien ces derniers s'en retournèrent. La violation de frontière commise par les Zekara n'avait pas été préméditée. El Hadj Sahli avait vainement tenté de se réconcilier avec son frère El Hadj Miloud, il marcha contre les Zekara le 7 mai ; le caïd Hommada des Beni bou Zeggou essaya d'intervenir pour un arrangement, ses efforts furent infructueux. Le caïd Ramdan se décida finalement à rendre ses armes aux autorités françaises, il fut cantonné avec sa tribu entre Tlemcen et El Aricha. La harka qui ravageait le pays des Zekara s'était dispersée le 6 mai après avoir brûlé la maison du caïd (1). Vers la même date, un fort groupe de Mehaïa alla s'établir au pied du djebel Sidi Labed, dans l'annexe d'El Aricha, mais il n'y resta pas et se retira de suite au sud de Teniet es Sassi (2).

Lorsque les coalisés abandonnèrent la montagne des

(1) MOULIÉRAS, *Les Zkara*, pp. 68 à 81 (1905) attribue à une cause religieuse la formation de la harka contre les Zekara ; les Sedjâa ayant eu des démêlés avec eux auraient lancé un appel à la guerre sainte en les taxant d'irréligion. Les traditions locales contredisent cette version, aussi bien chez les Zekara que parmi leurs anciens adversaires. Il est d'ailleurs tout à fait logique que les insurgés se soient jetés en masse sur les Zekara restés fidèles à l'amel et qui étaient presque seuls à le soutenir ; il ne semble pas qu'il soit nécessaire d'envisager une autre explication.

(2) (A. C. M.) R. A. 1897. — (A. D. O.) L. Sub. Tlemcen à Div. Oran des 1, 2, 3, 4, 7, 9, 9, 10, 11, 15 mai, 15 juin 1897. — *Comité de l'Afrique française*, juin 1897.

Zekara, certains d'entre eux rôdèrent une nuit autour d'Oudjda où ils enlevèrent des animaux. Sur ces entrefaites El Hadj Miloud fit enfin la paix avec son frère, de sorte que tous les Mehaïa passèrent à l'opposition. Boulénouar ould el Hebil s'attaqua alors aux fractions des Beni Drar favorables à l'amel ; la journée du 24 mai 1897 se passa en pourparlers entre les deux camps. Les Beni Drar s'étaient retirés vers la frontière algérienne, ils finirent par traiter avec le caïd des Beni Attigue. Autour d'Oudjda, la sécurité restait précaire et les communications étaient toujours difficiles. Des tendances au calme commençaient néanmoins à se manifester ; au début de juin le blocus de la ville ne s'était pas étendu.

L'amel, qui avait demandé au Sultan l'envoi de 1.000 fantassins, essayait encore de négocier avec El Hadj Sahli, pendant que Boulénouar ould el Hebil parcourait les Beni Snassen et imposait des contributions à ses adversaires. Le 11 juin, les Sedjâa et Beni bou Zeggou firent une razzia sur les Haddiouine fidèles. Le 12, le makhzen de l'amel enleva à son tour 3.000 moutons aux Angad campés à Sidi Yahia ; un mokhazeni et un homme des Angad furent tués.

El Hadj Miloud des Mehaïa s'était de nouveau brouillé avec son frère et avait été camper à Tiouli ; il fut question parmi les insurgés de lever une harka contre lui. D'autres préoccupations vinrent détourner leur attention : le bruit commençait à courir qu'une colonne chérifienne en marche sur Oudjda était arrivée aux environs de Msoun. Les partisans d'El Hadj Sahli et les notables des Angad, Beni Snassen et Sedjâa discutèrent l'opportunité de faire immédiatement le siège de la ville, où l'amel ne disposait plus que d'une trentaine de soldats. El Hadj Sahli se rendit même chez les Beni Snassen pour les engager à réunir leurs contingents aux siens, il envoya son frère El Hadj Kerroum chez les Sedjâa dans le même but. Pendant ces pourparlers, un parti de Mezaouir tenta dans la nuit du 18 au 19 juin une razzia dans les oliviers d'Oudjda, il fut repoussé par les habitants qui firent une sortie. L'entente n'arrivait pas à se faire entre les tribus ; le 1^{er} juillet, un miad des Beni Snassen se rendit auprès d'El Hadj Miloud pour lui offrir de conclure définitivement la paix avec ses partisans, à condition qu'il les joignît à ceux d'El Hadj Sahli pour combattre le Makhzen ; ces avances ne furent pas écoutées. Le 3 juillet, 70 cavaliers d'El Hadj

Miloud surprirent les Sedjâa à Sidi Aïad ; le même jour ses partisans furent razziés par les Mehaïa dissidents de son frère. Les Bessara et Beni Mengouch intervinrent encore pour faire cesser ces hostilités ; El Hadj Sahli consentit à rendre les troupeaux enlevés par ses gens, mais le miad ne réussit pas à faire restituer aux Sedjâa ce qui leur avait été pris par les cavaliers d'El Hadj Miloud. Dans la nuit du 15 au 16 juillet, les Mehaïa essayèrent de nouveau de surprendre ceux d'entre ces derniers qui se trouvaient à Meridja (1).

Les agissements de Boulénouar ould el Hebil provoquèrent un conflit entre lui et les Beni bou Abdessied. Ceux-ci se firent appuyer par les Kébdana, Oulad Settout et quelques fractions de leurs contribules Beni Ourimeche ; ils attaquèrent le caïd des Beni Attigue près de Cherâa. Le 19 juillet 1897, la harka des Beni bou Abdessied fut bousculée et se replia sur la Moulouya. Le lendemain, les partisans de Boulénouar ould el Hebil allèrent ravager les vergers et les cultures des Beni bou Abdessied, qui tentèrent de s'opposer à ces déprédations et furent battus une seconde fois ; les vaincus demandèrent la paix.

Pendant que ces événements se déroulaient dans le Nord, les Mehaïa d'El Hadj Miloud avaient tué le frère du marabout de Guefaït. Ce personnage religieux rechercha l'alliance des Sedjâa et Beni bou Zeggou afin de se venger. El Hadj Sahli oublia en cette occurrence ses ressentiments contre son frère, il décida de le soutenir. Leurs goums réunis se postèrent dans l'oued Isly et y attendirent des Sedjâa revenant du marché de Marnia, mais ceux-ci éventèrent l'embuscade. Au même instant, un groupe de Sedjâa tombait à l'improviste sur les Mehaïa campés à Tiouli ; les agresseurs rejoints sur l'oued el Haï perdirent 7 tués, 7 prisonniers et durent abandonner toutes leurs prises (2).

Le chérif Abdesselam el Merani, envoyé à Oudjda par le Sultan, y entra le 31 juillet 1897 en compagnie d'Abdesselam ed Daoudi. Il convoqua aussitôt les notables révoltés pour leur lire les lettres de Mouley Abd el Aziz ;

(1) (A. C. M.) R. A. 1897. — (A. D. O.) Sub. Tlemcen à Div. Oran, C. T. des 25, 28 mai 1897 ; T. des 30 mai, 14 juin 1897 ; L. des 21 mai, 4, 11, 18, 18, 20, 21, 23, 28 juin, 4, 8 juillet 1897.

(2) (A. C. M.) R. A. 1897. — (A. D. O.) Sub. Tlemcen à Div. Oran, L. des 24, 25, 26, 27 juillet 1897 ; T. du 26 juillet 1897.

ceux-ci exigèrent que la réunion eût lieu à Aïn-Sfa. Le caïd des Zekara, désireux de revenir dans son pays, était entré en négociations avec ses adversaires ; son fils Belaïd leur versa 10.000 francs et la paix fut conclue. Le 3 août, Ramdan vint lui-même à Oudjda ; il se rencontra avec le chérif, auquel il déclara que la présence de Driss ben Yaïch était le principal obstacle à la pacification. Les chefs de la rébellion se tenaient à l'écart et continuaient à s'agiter, ils eurent un moment la pensée de marcher contre El Hadj Miloud. Abdesselam el Merani eut enfin une entrevue sur l'Isly avec El Hadj Sahli, un miad des Achache (Mehaïa), les chioukh des Bessara et El Hadj Embarek des Beni Ourimeche ; il y promit, à la satisfaction générale, le maintien d'El Hadj Sahli à la tête des Mehaïa. Celui-ci, plein de zèle, demanda quelques jours plus tard l'autorisation d'attaquer son frère, qu'il accusait de n'avoir fait qu'une soumission apparente. Le chérif s'y opposa ; il mit les partisans d'El Hadj Miloud en demeure de reconnaître El Hadj Sahli comme caïd, sous peine d'être attaqués par une harka des Beni Snassen. Le 28 août, Abdesselam el Merani se transporta à Aïn-Sfa avec 40 cavaliers ; sa sommation aux Mehaïa avait produit son effet, il put donc licencier les contingents de Boulénouarould el Hebil et rentra à Oudjda le 3 septembre ; El Hadj Miloud s'était abstenu d'assister à la réunion d'Aïn-Sfa.

Les chefs de la révolte persistant à demander le départ de Driss ben Yaïch que le chérif hésitait encore à sacrifier, l'agitation recommença. Le 20 septembre, un parti d'Angad et Beni Khaled alla piller les environs d'Oudjda ; Boulénouar et les notables de son soff écrivirent au délégué du Sultan, que si l'amel était encore à son poste le 30 octobre, ils réuniraient une colonne et iraient attaquer la ville. La menace ne fut pas mise à exécution, mais un miad de toutes les tribus de l'amalat se réunit le 2 novembre au sud des jardins, pour solliciter avec instance le départ de Driss ben Yaïch. Abdesselam el Merani fut très aimable avec les membres de l'assemblée, auxquels il laissa pressentir qu'ils auraient avant peu satisfaction. Il fit ensuite comprendre à l'amel que son devoir était de se retirer ; celui-ci se rendit à ses raisons et fit partir sa famille, il quitta lui-même Oudjda le 21 novembre et alla s'embarquer à Nemours. La veille de son départ, il avait écrit au commandant supérieur de Marnia une lettre très digne, dans laquelle il lui exprimait tout son regret de n'avoir

pu aller le saluer, en même temps qu'il le remerciait pour tous ses bons offices passés.

Le cadi Tayeb bel Haoussine, craignant d'être molesté en raison de ses bonnes relations avec Driss ben Yaïch, se réfugia à Marnia ; rappelé par les notables, il retourna à Oudjda le 22 novembre, le lendemain de sa fuite. Dans le courant de novembre, El Hadj Sahli reçut de Fez sa nomination de caïd des Mehaïa ; les insurgés avaient obtenu satisfaction sur tous les points. La révolte était terminée, mais le Makhzen avait donné encore une fois des preuves de son impuissance ; il était plus que jamais à la merci des auteurs de troubles (1).

LES MEHAÏA ET SEDJAA SE PRENNENT DE QUERELLE,
LA PLUPART DES TRIBUS DE L'AMALAT ENTRENT
DANS LE CONFLIT

Le remplaçant de Driss ben Yaïch fit son entrée à Oudjda le 30 novembre 1897, il se nommait Boubekour ould Mohammed el Abbassi. Un miad des Beni Snassen vint le saluer le 22 décembre ; le fonctionnaire annonça à ses visiteurs que le Sultan confirmait les pouvoirs de Boulénouar ould el Hebil chez les Beni Attigue et de Mohammed el Guerroudj chez les Beni Mengouch. Les dissidents enhardis ne craignirent pas de demander à l'amel le remplacement de tous les chioukh de la ville, qui avaient été favorables à son prédécesseur. Le 11 mars 1898, ils firent, à l'instigation de Boulénouar ould el Hebil, une nouvelle démarche du même genre ; ils voulaient la révocation de tous les *kebar* (2) s'étant réfugiés en Algérie à l'époque des troubles. En quittant Oudjda, le miad se rendit chez les Bessara dont certains avaient fait de l'opposition à leur caïd, il infligea aux récalcitrants une amende de 500 francs et 200 moutons, que les membres du miad se partagèrent. Le caïd Honmada, des Beni bou Zeggou, qui avait eu son commandement réduit en 1895, fit des cadeaux au Sultan

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 3, 6 nov. 1897 ; R. A. 1897. — (A. D. O.) Sub. Tlemcen à Div. Oran ; L. des 2, 3, 6, 9, 11, 24, 29, 31 août, 3, 6, 16, 30 sept., 8, 23, 25 nov. 1897 ; T. du 21 nov. 1897 ; L. Driss ben Yaïch à C. sup. Marnia du 20 nov. 1897. — (A.) Mohammed ould el Hadj Sahli ; L. Mouley Abd el Aziz à El Hadj Sahli du 4 nov. 1897.

(2) *Kebir*, pl. *kebar*, vieillard, ancien, notable, chef.

et celui-ci remplaça sous son autorité les petites fractions de l'oued Za et les Beni Yala Sfassif.

Boulenouar ouïd el Hebil ne cessait de pourchasser les partisans de l'ancien amel et il leur faisait payer des amendes assez lourdes ; il entretenait ainsi le désordre dans la montagne des Beni Snassen.

Les habitants d'Oudjda, qui avaient beaucoup souffert de l'anarchie, reçurent, au commencement de septembre, des secours en grains envoyés par Mouley Abd el Aziz. Les tribus de l'extérieur manquaient toujours de docilité ; le 10 septembre, des Angad et Mehaïa chassèrent le caïd venu pour percevoir les impôts, l'amel dut envoyer des goums soutenus par 80 soldats du makhzen pour les faire rentrer dans le devoir. Le 12 octobre, environ 70 cavaliers des Mehaïa enlevèrent 10.000 moutons aux Sedjâa à Ras el Aïn, en représailles ceux-ci razièrent 400 chameaux appartenant à la tribu des ravisseurs ; ce coup de main, insignifiant en apparence, devait avoir des suites graves (1).

Au mois d'octobre 1898, Boulenouar ouïd el Hebil intervint en faveur d'Abdelkader Bouterfas, l'ex-caïd des Mezaouir incarcéré depuis 1896. Il se rendit auprès de l'amel afin de solliciter sa mise en liberté et il fit parvenir au Sultan une somme de 4.000 francs, fournie partie par lui, partie par la famille du prisonnier. Le Makhzen, qui voulait relever un peu son prestige dans l'amalat et se mettre en mesure d'y recouvrer les impôts, finit par y envoyer des soldats. Le 30 octobre, 500 hommes débarquèrent à Saïdia, le bateau qui les avait amenés déposa en outre pour la kasba des vivres, des armes et de l'argent. Un nouveau débarquement de soldats eut lieu le 25 novembre. Les troupes rassemblées à Saïdia assurèrent la relève et le remplacement des garnisons d'Oudjda et d'El Aïoun Sidi Mellouk ; les anciens soldats de ces postes furent dirigés sur Merrakech par la voie de mer (2).

Un calme relatif régnait depuis un an dans la région, quand les Mehaïa ouvrirent brusquement les hostilités le 21 décembre 1898, en pleine période de labours. Se basant

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 1, 27, 28 déc. 1897, 22 mars, 18 juillet, 26 août, 7 sept., 16 oct. 1898 ; R. A. 1898.

(2) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 16, 31 oct., 9, 16, 17, 28 nov., 11 déc. 1898 ; R. A. 1898.

sur ce qu'ils avaient des difficultés avec les Sedjâa, un de leurs partis essaya de razzier des moutons aux Bessara, sous prétexte que ceux-ci les avaient achetés à leurs adversaires. Cette tentative échoua, elle provoqua un combat au lieu dit Oum el Guenafid, au pied nord de la montagne des Zekara ; de chaque côté il y eut quelques morts. La poudre ayant parlé, des troubles ne tardèrent pas à éclater en divers endroits. Des Mehaïa et Sedjâa se prirent de querelle au marché d'El Aïoun Sidi Mellouk et, au début de février 1899, les Sedjâa cherchèrent à former contre leurs ennemis une coalition des Beni bou Zeggou et Beni Snassen.

Les Beni Snassen s'entremirent néanmoins pour mettre fin au conflit par une restitution mutuelle des prises faites dans la razzia d'octobre 1898 ; le Sultan lui-même s'occupa de cette affaire. El Hadj Sahli parut d'abord disposé à accepter ces conditions et il promit d'indemniser les Bessara molestés par ses gens au mois de décembre. Les tentatives de conciliation finirent par échouer à cause de l'intransigeance des tribus en cause. Les Mehaïa se concentrèrent vers le pied est du djebel Meisila et les Sedjâa sur l'oued Bou Redim. Ces derniers s'étant retirés dans la direction des Haouara leurs alliés, leurs adversaires transportèrent leurs campements aux environs de Sidi Moussa sur l'Isly. La querelle commençait à passionner les populations ; les gens d'Oudjda étaient divisés et les Beni Ourimeche se battirent entre eux les 24 et 25 février 1899.

Une mission française, à la tête de laquelle se trouvait le commandant supérieur de Marnia, se rencontra à Oudjda à la fin de janvier avec un délégué du Sultan pour le règlement des revendications des deux pays ; elle y séjourna jusqu'à la fin de juin et ne fut pas inquiétée malgré l'état d'anarchie de la région (1).

Les Mehaïa et Sedjâa se préparaient à en venir aux mains ; des miads circulaient entre les deux camps afin d'essayer de les réconcilier. L'un d'eux, conduit par le cheikh Sayah des Bessara, fut attaqué à Sidi Soltane le 6 mars 1899 par 150 cavaliers des Sedjâa, alors qu'il reve-

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 25 déc. 1898, 4, 22, 25, 28 fév. 1899 ; R. A. 1899. — (A. D. O.) L. Sub. Tlemcen à Div. Oran des 27 déc. 1898, 6 fév., 2 mars 1899. — ISMAÏL HAMET, pp. 5 à 10. — *Comité de l'Afrique française*, mai 1899. — (A.) Mohammed ould el Hadj Sahli, L. Mouley Abd el Aziz à El Hadj Sahli du 27 fév. 1899.

nait de chez les Mehaïa ; ces derniers accoururent avec 200 cavaliers et repoussèrent les agresseurs. Quelques jours plus tard, les Sedjâa tombèrent à Bou Redim sur 50 cavaliers des Mehaïa qui appuyaient le cheikh des Bessara ; ils les mirent en fuite. Les belligérants recherchaient des alliances, aussi, dans les débuts, les hostilités se réduisirent-elles à une série d'escarmouches. Le 11 mars, les Bessara partagés entre les deux soffs en vinrent aux mains, le cheikh Sayah fut tué. Le 16, un groupe de Sedjâa s'en prit aux Ahel Rislane des Beni Ourimeche, partisans de leurs adversaires ; l'entrée en ligne d'une harka sous Boulenouar ould el Hebil les fit reculer sur leurs campements de Berdil. La division s'était mise également dans la tribu des Beni Mengouch ; le 18 mars, le caïd Mohammed el Guerroudj aidé des Triffa battit les Ahel Khellad ; ceux-ci le bousculèrent ensuite avec l'appui des Beni Khellouf et Beni Mimoun, sa maison fut brûlée. A ce moment, les deux soffs en présence étaient à peu près formés ; après bien des hésitations, Boulenouar ould el Hebil avait embrassé le parti des Sedjâa, qui avaient avec eux les Haouara, Beni bou Zeggou, Beni Attigue, Beni Mahiou et Beni Khellouf ; les alliés des Mehaïa étaient les Angad, Beni Mathar, Zekara et quelques Beni Snassen.

Le 21 mars, les Sedjâa et les contingents de Boulenouar ould el Hebil se jetèrent à Guenfouda sur les Mehaïa secondés par leurs partisans. Le combat commença vers cinq heures du soir ; il fut très vif ; les Mehaïa, qui avaient d'abord eu l'avantage, furent culbutés et poursuivis jusqu'à Koudiet Abderrahman sur l'Isly ; la nuit mit fin à la lutte. Les Mehaïa avaient perdu 40 hommes dont El Aïd ould Boubekeur, le frère de leur caïd ; les Sedjâa n'avaient que 18 tués. Les vainqueurs pillèrent les tentes abandonnées par leurs adversaires, qui se retirèrent précipitamment sur la frontière algérienne ; des enfants moururent pendant cette fuite. Le 25 mars, 2.500 à 3.000 Mehaïa étaient rassemblés auprès de Zebboudj Toumiet, au pied du Ras Asfour ; 400 cavaliers les couvraient vers l'Ouest. Ils firent solliciter l'amel de leur servir de médiateur pour obtenir la paix avec leurs ennemis. A la demande du fonctionnaire chérifien, une réunion des notables de la région fut tenue à Aïn-Sfa le 1^{er} avril, elle aboutit à un arrangement entre tous les assistants, les Beni Mathar qui ne s'étaient pas présentés en furent exclus. Quant aux Mehaïa, se voyant abandonnés par les Angad ils avaient eu peur et

s'étaient réfugiés en territoire français le 30 mars ; leurs douars avaient été dirigés sur El Aricha (1).

Les Sedjâa n'avaient accepté qu'à contre cœur la réconciliation faite à Aïn-Sfa sous les auspices de l'amel ; ils doutaient de la sincérité des partisans de leurs adversaires. En rentrant chez eux, ils razzièrent les jardins de Sidi Moussa appartenant à El Hadj Sahli et, le 4 avril 1899, un de leurs postes en observation au djorf el Akhdar enleva des moutons aux gens d'Oudjda. Le 5, un miad des Sedjâa se rendit à Aghbal, puis le 6 chez les Beni bou Abdessied ; il se mit à brimer les partisans des Mehaïa, auxquels il imposa de fortes amendes. Des maisons furent démolies et des arbres brûlés dans la fraction des Beni Drar. Chez les Beni Mengouch, Mohammed el Guerroudj dut prendre la fuite ; repoussé par son beau-père Boulénouarould el Hebil, il alla camper avec les Oulad el Bachir auprès de la Moulouya. Lorsque le miad se fut dispersé, le calme se rétablit momentanément.

Les Mehaïa, que les Français voulaient envoyer dans le Sud-Oranais, refusèrent de continuer leur émigration ; le 13 avril dans la matinée, ils repassèrent au Maroc, les Angad leur donnèrent de nouveau leur appui. Sur une démarche des Bessara, les Sedjâa laissèrent tout d'abord leurs ennemis en paix, ce qui permit à ceux-ci de veiller sur leurs récoltes. L'entente n'ayant pu ensuite se faire entre Mehaïa et Sedjâa pour la restitution des prises d'octobre 1898, les Sedjâa se préparèrent à attaquer ; les marabouts des Beni bou Hamdoun et Beni Hamlil firent à leur tour des tentatives en vue d'arriver à une solution pacifique. Les Mehaïa n'étaient qu'à moitié rassurés sur l'issue de la lutte qui allait s'engager ; les Heddada se réfugièrent clandestinement pendant quelques jours sur le territoire d'El-Aricha.

Les adhérents des deux soffs avaient recommencé à se faire la guerre. Le 23 avril, les Beni Moussi Roua et El Aatache se battirent à Bou Houria ; le 24, les Ahel bou Ammala et Oulad Ghazi tombèrent à Aghbal sur les Ahel Tizi ; le 25, les Sedjâa campés à Guenfouda coupèrent l'orge des Mehaïa à Sidi Moussa. Les Mehaïa occupèrent ce point en force le 27 avril. 80 Oulad Sidi Cheikh Gheraba

(1) (A. C. M.) R. A. 1899. — (A. D. O.) Sub. Tlemcen à Div. Oran, L. des 10, 14, 20, 21, 25, 25, 25, 29 mars, 1^{er}, 2, 5, 5 avril 1899 ; T. du 25 mars 1899 ; C. T. du 24 mars 1899. — *Comité de l'Afrique française*, mai 1899. — ISMAÏL HAMET, pp. 32 à 38.

de Si Allal vinrent se joindre à eux ; les Beni Guil devaient également les appuyer. Sur ces entrefaites, l'amel reçut du Sultan une lettre lui ordonnant de réconcilier les partis ; les marabouts de la région prêtèrent leur concours au fonctionnaire chérifien afin de faciliter sa tâche. Les Mehaïa acceptèrent de restituer aux Sedjâa 1.000 francs et 1.000 moutons ; la paix se fit sur ces bases et les belligérants purent se livrer à leurs travaux agricoles (1).

Au mois de juin 1899, un secrétaire du grand vizir du Sultan arriva à Oudjda, il apportait à Boubekeur el Abbassi des instructions que celui-ci devait communiquer à tous les notables de l'amalat. Ces instructions avaient pour but de faire cesser les troubles, mais cela n'empêcha pas les plus exaltés de continuer l'agitation comme auparavant. Une réunion eut lieu néanmoins le 19 juin à Sidi Moussa ; elle ne donna que de médiocres résultats, sauf pourtant que la plupart des tribus décidèrent de s'unir contre Boulenouar ould el Hebil, désigné comme le principal fauteur des désordres. El Hadj Sahli méritait aussi le même reproche, Mouley Abd el Aziz lui écrivit d'ailleurs une lettre de blâme le 4 juillet.

Le 21 juillet, le caïd des Beni Attigue fut attaqué par les Beni Khellouf sous le cheikh Faradji ould Mohammed, allié des Sedjâa ; il fut blessé et perdit deux de ses parents. La rencontre resta indécise. Boulenouar se retourna alors du côté des Mehaïa et Angad, qui lui expédièrent 300 cavaliers de renfort. Sa harka battit les Bessara et Beni Khaled ; pendant trois jours elle mit la région à feu et à sang, elle obligea le cheikh Faradji à s'enfuir et frappa d'amende les gens de Sefrou et de Taredjirt ; les alliés se séparèrent à la fin du mois d'août. Le 2 septembre, les Sedjâa surprirent les Angad à Sidi Soltane, ils les repoussèrent jusqu'à la frontière aux environs de djorf el Baroud. A la même époque, Boulenouar ould el Hebil ayant appris que les Beni Khaled conspiraient contre lui avec les Sedjâa, il rassembla une harka à laquelle s'adjoignirent 200 Mehaïa et Angad et marcha sur Berdil. Les Beni bou Zeggou accoururent auprès des Sedjâa et forcèrent le caïd des Beni Attigue à rétrograder, celui-ci appela de nouveaux contingents et se lança sur El Aïoun Sidi Mellouk ; les

(1) (A. C. M.) R. A. 1899. — (A. D. O.) Sub. Tlemcen à Div. Oran, L. des 14, 26, 30 avril, 1^{er}, 4, 4, 7 mai 1899 ; T. des 6, 9 avril 1899 ; T. chef annexe El-Aricha à Div. Oran du 13 avril 1899.

Beni bou Zeggou pris de peur abandonnèrent les Sedjâa, qui durent fuir jusqu'à la Moulouya.

Boulenouar ould el Hebil infligea ensuite des amendes aux Bessara et Beni Khaled ; il alla en outre jusqu'à la kasba de Saïdia mettre le pacha en demeure d'élargir deux chioukh des Oulad Mansour détenus. Ces chioukh avaient été arrêtés lors d'une razzia faite par le khalifa de l'amel sur les Oulad Mansour, que l'on avait soupçonnés de vouloir se joindre aux Atsamna en vue de délivrer un homme de cette dernière tribu enfermé à Saïdia. Ce prisonnier était le principal auteur d'une *nefra* (1), qui s'était produite entre Algériens et Marocains sur le marché algérien d'Adjeroud. Les Oulad Mansour s'étaient donc mis sous la protection du caïd des Beni Attigue, lequel avait cru devoir intervenir avec une colonne d'environ 500 cavaliers et 1.500 fantassins. Il y eut quelques coups de fusil tirés, mais, à la suite d'une démarche de l'amel et du caïd El Hadj Sahli, Boulenouar ould el Hebil se réconcilia avec le pacha de la kasba, Ahmed ben Kerroum.

Les Sedjâa ayant obtenu le concours des Ahlaf, Haouara et Beni Guil, ils formèrent une harka de 500 cavaliers et assaillirent à l'improviste les campements des Mehaïa dans la plaine de Tiouli, le 30 octobre ; ils leur enlevèrent 6.000 moutons et tuèrent le caïd El Hadj Sahli ; celui-ci fut remplacé par son frère El Hadj Miloud, qui reçut quelque temps après du Sultan un titre de nomination. Dans le courant de décembre, le chérif Abdesselam el Merani vint à El Aïoun Sidi Mellouk où il concentra une colonne, sa présence calma les tribus et arrêta les luttes intestines (2).

Abdesselam el Merani dispersa ses soldats pour faciliter aux caïds le recouvrement des impôts ; quand cette opération fut terminée, il les conduisit à Oudjda au milieu d'avril 1900, de là il se mit à exploiter les populations. A la fin du mois, un parti de Mehaïa, désireux de venger la mort d'El Hadj Sahli, razzia un douar des Sedjâa ; le chérif fit pour la forme des remontrances aux agresseurs et leur imposa une amende. Le bateau marocain *Hassani*

(1) *Nefra*, collision, rixe.

(2) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 12 déc. 1899, 16 janv. 1900 ; R. A. 1899. — (A. D. O.) L. Sub. Tlemcen à Div. Oran des 22, 24 juin 1899. — *Comité de l'Afrique française*, août 1899. — (A.) Mohammed ould el Hadj Sahli, L. Mouley Abd el Aziz à El Hadj Sahli du 14 juillet 1899. — AHMED BEN KERROUM.

débarqua des soldats à Saïdia et, le 11 mai, il prit à son bord l'amel Boubekeur el Abbassi rappelé à Merrakech pour n'avoir pas su empêcher les troubles de l'année précédente.

Les Sedjâa s'organisaient pendant ce temps afin de se venger de leurs adversaires. Le 13 juin, il y eut une escarmouche entre les éclaireurs des deux partis. Le 8 juillet, le Sultan adressa une lettre de reproches aux Mehaïa. L'agitation se répercuta dans les tribus ; le 13 juillet, des Angad et Beni bou Zeggou se rendant à Marnia furent attaqués sur l'Isly par des Mezaouir ; le 17, des coureurs des Sedjâa enlevèrent 300 moutons aux Bessara. Pour en finir, Abdesselam el Merani rassembla les garnisons d'Oudjda, Saïdia et El Aïoun Sidi Mellouk ; il se déclara contre les Sedjâa et marcha avec la harka des Mehaïa, dans laquelle se trouvaient des Angad, Beni Mathar, Beni Yala et Zekara. Le 25 juillet, la colonne se trouvait à Metlili chez les Zekara ; elle se porta ensuite sur Bou Redim où devaient rejoindre les contingents des Beni Snassen. Le 28 juillet, l'avant-garde des Mehaïa pénétra dans les jardins des Beni bou Zeggou vers El Aïoun Sidi Mellouk ; les cavaliers des Sedjâa accoururent et le combat s'engagea. Les Sedjâa perdirent une dizaine de tués, le caïd El Hadj Miloud des Mehaïa fut blessé ; les réguliers ne prirent pas part à l'action. Le chérif s'installa alors à la kasba d'El Aïoun et défendit de continuer les hostilités, afin de pouvoir conférer avec les Sedjâa ; ceux-ci commençaient en effet à songer sérieusement à la paix, ils firent au chérif des propositions dans ce sens.

Abdesselam el Merani remania dans le courant d'octobre le caïdat des Sedjâa ; une partie de la tribu fut placée sous le commandement d'Hamdoun ould Hamidan et l'autre sous celui de Slimi ben Mokhtar. Ces modifications attirèrent au chérif l'inimitié du caïd dépossédé Moumeni, qui, le 9 novembre, en mourant, chargea son fils d'aller se plaindre au Sultan. Le nouvel amel, El Abbas ben Ba Mohammed Chergui avait rejoint son poste le 27 août. Ce fonctionnaire était dans un état de santé assez précaire, ses premiers actes le rendirent impopulaire. Mouley Abd el Aziz ayant enfin écrit aux notables des tribus de s'en rapporter aux décisions du chérif pour le rétablissement de l'ordre, celui-ci s'occupa activement d'obtenir une paix solide. Il se transporta à Oudjda le 7 octobre ; le 12, il réunit tous les notables de l'amalat à Sidi Yahia, les assis-

tants jurèrent qu'à l'avenir ils obéiraient ponctuellement aux ordres de la cour de Fez. Cette conférence mit fin au différend des Sedjâa et Mehaïa ; le 13 décembre, Abdesse-lam el Merani reprit le chemin de la capitale (1).

LE CAÏD BOULENOUAR OULD EL HEBIL DES BENI ATTIGUE
ENTRETIENT L'AGITATION CHEZ LES BENI SNASSEN ;
IL FAIT DE L'OPPOSITION
A L'AMEL EL ABBAS OULD BA MOHAMMED CHERGUI

Les promesses faites à Sidi Yahia au délégué du Sultan ne furent pas longtemps tenues. Dès le début de 1901, les Beni Snassen étaient de nouveau partagés en deux soffs ; l'un aux ordres de Boulenouar ould el Hebil des Beni Attigue et de Mohammed el Guerroudj des Beni Mengouch, l'autre formé par les Beni Ourimeche d'El Hadj Embarek. Ce dernier, soutenu par les Mehaïa et Zekara, avait l'appui du Makhzen, auquel Boulenouar ould el Hebil faisait une opposition ouverte. Au cours d'une réunion tenue le 9 janvier, le caïd des Beni Attigue fit décréter la formation d'une harka, qui devait ôter de force leur commandement à tous les chioukh nommés par l'amel. On n'avait d'ailleurs pas attendu pour passer aux actes ; le 5 janvier, des Beni Khaled, partisans de Boulenouar, avaient razzié des Beni Drar. Quelques jours plus tard, Mohammed el Guerroudj s'attaqua à deux chioukh des Bessara. Vers le milieu de janvier, le caïd des Beni Attigue, à la tête de 150 cavaliers, remplaça un certain nombre de chioukh des Beni Khaled par des gens à sa dévotion.

El Abbas ben Ba Mohammed Chergui n'avait pas les moyens d'arrêter lui-même ces menées ; les soldats d'Oudjda et de Saïdia n'étaient pas payés et désertaient. L'amel demanda l'intervention du chérif Mouley Boubekeur qui se trouvait à l'ouest de la Moulouya avec une colonne, celui-ci vint camper à Aïn Berrahal près de Selouane. Pour détourner l'orage, Boulenouar ould el

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 19 mars, 16, 20 avril, 1, 2, 4, 12, 14, 14, 21, 29 mai, 21 juin, 18, 22 juillet, 11, 17, 21, 24 août, 4, 16 sept., 8, 15 oct., 15 déc. 1900 ; R. A. 1900. — *Comité de l'Afrique française*, juin 1900. — (A.) Hadj Miloud, L. Mouley Abd el Aziz aux Mehaïa du 8 juillet 1900.

Hebil envoya dans le courant de mars des cadeaux au chérif, sur sa proposition, les Beni Attigue, Beni Khaled et Beni Mengouch offrirent en outre 8.000 douros à ce dernier. Mouley Boubekour jugea prudent dans ces conditions de ne pas se compromettre, il attendit les événements avant de rien décider. Le caïd des Beni Attigue, se sentant libre, continua ses agissements ; il leva une colonne parmi les gens de son soiff et alla expulser de nouveau les chioukh des Beni Mahiou qu'il avait déjà chassés auparavant, ceux-ci avaient été rappelés par El Hadj Embarek ; la tribu dut payer une amende de 1.000 francs (1).

Au commencement de juillet 1901, les Beni Guil vinrent s'approvisionner à Oudjda ; ils profitèrent de ce voyage pour régler tous leurs différends avec les tribus de l'amalat.

Dans la première quinzaine d'août, Boulénouar ould el Hebil porta le désordre chez les Beni Ourimeche. Pour assurer l'entretien d'une harka qu'il avait rassemblée, il obligea les Beni Snassen aisés à payer une contribution de 15 francs par charrue et à acheter un cheval sous peine d'une amende de 100 francs. Sa bande comprenait 250 cavaliers des Beni Snassen et 100 des Sedjâa ; elle brûla les maisons de deux chioukh et imposa une amende de 2.000 douros à leurs partisans. Le caïd des Beni Attigue aurait voulu obliger les kebar de l'Angad à expulser l'amel ; ceux-ci consentirent seulement à ne pas avoir de relations avec lui, jusqu'à ce que le Sultan, qu'ils allaient saisir, leur ait fait connaître ses ordres.

Les habitants d'Oudjda ne voyaient pas sans terreur ces pourparlers présidés par Si Allal des Oulad Sidi Cheikh Gheraba ; pendant une réunion qui eut lieu à proximité de la ville ils fermèrent les portes. L'entente entre les Beni Snassen et Angad dura peu ; le 31 août, ces derniers eurent sous les murs d'Oudjda une entrevue avec les Mehaïa, tous les assistants s'engagèrent sous la foi du serment à soutenir l'amel contre ses ennemis. A la suite de cet accord, le calme régna dans la région. El Abbas ben Ba Mohammed Chergui, dont on annonçait à chaque instant le remplacement, expira assez brusquement le 9 décembre des suites d'une laryngite chronique (2).

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 11, 12 janv., 1^{er} février, 15 mars 1901 ; R. 2^e trim. 1901 ; R. A. 1901. — *Comité de l'Afrique française*, mai 1901.

(2) (A. C. M.) R. M. nov. 1901 ; R. 3^e trim. 1901 ; R. A. 1901.

Le pacha de la kasba de Saïdia, Ahmed ben Mohammed el Djebouri dit Ahmed ben Kerroum, fut nommé amel ; il fit son entrée à Oudjda le 3 février 1902. Cette désignation enchantait les Beni Snassen et Boulenouar ould el Hebil dont Ahmed ben Kerroum était l'ami ; en revanche les Angad, les Mehaïa et leurs partisans manifestèrent un certain mécontentement. Il ne restait plus à ce moment qu'une vingtaine de réguliers à Saïdia, autant à Oudjda, ainsi que 20 mokhazenis dans cette dernière localité ; Ahmed ben Kerroum ne pouvait compter que sur lui-même pour s'imposer. Les notables des Mehaïa et Angad, qui s'étaient d'abord tenus à l'écart, finirent par se présenter à l'amel le 25 février. Celui-ci, fin politique malgré sa carrure massive et son teint foncé décelant du sang noir, leur fit bonne chère et eut des paroles de conciliation ; les visiteurs se retirèrent très satisfaits. Les autres tribus suivirent le mouvement et le nouveau fonctionnaire fut bientôt accepté par tous ses administrés. Lorsque l'amel annonça à Mohammed el Guerroudj que plusieurs fractions de la tribu des Beni Mengouch devaient passer sous son autorité directe, ce caïd demanda conseil à Boulenouar ould el Hebil, qui l'engagea à se conformer aux ordres du Sultan.

La paix fut troublée un instant au mois de mars par des querelles intestines survenues chez les Mezaouir ; les partisans de Kaddour ould Mâamar et ceux du cheikh Mohammed ben Talha échangèrent des coups de feu le 30 à Sidi Derfouf. Ahmed ben Kerroum infligea une amende au soff du cheikh Mohammed ben Talha ; les adversaires se réconcilièrent à Sidi Yahia au mois de mai.

Boulenouar ould el Hebil était tout puissant chez les Beni Snassen. En juillet, il menaça les Angad avec une harka de 400 cavaliers, mais il se ravisa et fit simplement une tournée chez les Beni Drar. Deux partis des Beni Ourimeche s'étant battus le 26 juillet, il alla les mettre d'accord en compagnie des marabouts. Dans le courant d'août, des notables des Sedjâa, Beni Mahiou, Angad et Mehaïa cherchèrent à s'entendre pour se retirer de son soff ; il les ramena en leur distribuant de l'argent.

L'autorité du pacha de la kasba de Saïdia était complètement méconnue chez les Oulad Mansour ; pour se faire obéir ce fonctionnaire fut obligé de faire appel aux bons offices du caïd des Beni Attigue qui, le 28 août, brûla les tentes d'un cheikh récalcitrant et l'obligea à s'enfuir à Oudjda. Boulenouar alla ensuite, à la demande des Oulad

Ghazi, venger un cheikh des Beni Khaled assassiné par un homme des Ziamba. Boulénouar ould el Hebil était alors le personnage le plus en vue de l'amalat, le Makhzen ne pouvait pas se dispenser de compter avec lui (1).

LES ACCORDS FRANCO-MAROCAINS DE 1901 ET 1902

En 1901, des négociations avec le Makhzen furent entreprises par la France, dans le but d'arriver à une entente sur les questions relatives à la frontière. Les négociations aboutirent à la conclusion d'un accord, le protocole fut signé à Paris le 20 juillet 1901 par les ministres des Affaires étrangères des deux puissances. Bien que visant surtout les régions situées au sud du Teniet es Sassi, ce protocole prévoyait néanmoins, à l'article 9, la désignation annuelle de deux commissaires installés à Oudjda et à Marnia et chargés de discuter et de régler toutes les réclamations qui surviendraient entre les tribus. On constitua deux missions, l'une française à la tête de laquelle était le général Cauchemez, l'autre marocaine avec Mohammed el Guebbas ; elles devaient étudier les conditions d'application du protocole, désigner les commissaires et examiner les moyens d'améliorer les rapports entre l'Algérie et le Maroc. A la fin des opérations, l'accord intervenu entre les chefs des deux missions fut signé à Alger le 20 avril 1902. Les points de cet accord intéressant la région nord se résument ainsi :

ARTICLE PREMIER. — Le gouvernement marocain consolidera son autorité par tous les moyens possibles depuis le Kiss jusqu'à Figuig.

ART. 2. — Les deux gouvernements établiront dans la zone limitrophe des marchés et des postes pour la perception des droits. Les droits à percevoir feront l'objet d'un accord commercial annexé.

ART. 3. — Dans le Tell, les marchés marocains seront installés à Cherâa, Oudjda, El Aïoun Sidi Mellouk et Deb-dou ; les marchés algériens à Adjéroud, Marnia et El Aricha ; un marché mixte sera placé à Ras el Aïn (Ber-

(1) (A. C. M.) R. M. fév., mars, avril, mai, juin, juillet, août, sept. 1902.

guent), chaque gouvernement y sera représenté par un contrôleur.

ART. 4. — Les bureaux de perception marocains seront à Saïdia, Oudjda et chez les Mehaïa en face de Magoura ; les bureaux algériens à Adjeroud, Marnia et El Aricha.

ART. 7. — Des postes de garde pour assurer la sécurité des communications seront placés par le Maroc à Saïdia, Oudjda et en un point sur l'oued Za ; par l'Algérie à Adjeroud, Marnia et El Aricha.

ART. 10. — Le commissaire marocain d'Oudjda sera le khalifa de l'amel, le commissaire français de Marnia le chef du bureau arabe.

Un accord complémentaire du 7 mai 1902 fixa le mode d'exécution de l'article 2 de l'accord précédent, les principales stipulations en sont données ci-après :

ARTICLE PREMIER. — Le Makhzen maintient sa faculté d'établir des droits de sortie et de transit et le gouvernement français de laisser subsister les droits de statistique et de taxe sanitaire.

ART. 2. — Indépendamment des droits précédents, il pourra être perçu sur les marchés mixtes des droits de place : à la fin de chaque marché le produit en sera partagé par moitié entre les agents des deux gouvernements. Dans les autres marchés chaque gouvernement restera libre.

ART. 3. — Le gouvernement marocain pourra placer un agent sur les marchés algériens afin d'éviter la contrebande, les agents français lui prêteront main forte pour la perception des droits dus au Maroc. De même, le gouvernement français pourra installer un agent indigène sur les marchés marocains.

ART. 4. — Sur les marchés mixtes un seul bureau de perception fonctionnera, mais il devra comprendre un agent de chaque gouvernement.

ART. 5. — Les recouvrements se feront suivant le tarif annexé (1), les agents responsables partageront les sommes encaissées à la fin de chaque mois.

(1) On trouvera ce tarif dans : A. BERNARD, *Les confins algéro-marocains*, Paris, 1911, pp. 408 à 410. Les accords de 1901 et 1902 sont également donnés dans cet ouvrage.

ART. 6. — Ces agents seront soumis au contrôle des commissaires ou de leurs délégués.

ART. 7. — Sur les marchés mixtes les perceptions se feront en monnaie française ou marocaine au taux du change.

ART. 9. — Les postes mentionnés à l'article 7 de l'accord du 20 avril pourront être augmentés suivant les circonstances.

ART. 10. — Des modifications pourront, d'un commun accord, être apportées aux conventions.

Le Sultan avisa les populations de la frontière de la conclusion des accords, qu'il ratifia au mois de septembre 1902 (1).

(1) *Documents diplomatiques*, 1901, 1905, pp. 15 à 18, 26 à 30, 33 à 43, 47.
— ROUARD DE CARD, *Traité entre la France et les pays de l'Afrique du Nord*, pp. 363 à 375.

CHAPITRE X

L'agitation roguiste

LE ROGUI BOU HEMARA : LÉGENDE, ORIGINE ET DÉBUTS

Au cours de l'été 1902, on entendit tout à coup parler d'un chérif qui parcourait la vallée de l'oued Innaouen entre Taza et Fez ; il était monté sur une ânesse, ce qui lui avait valu le surnom de Bou Hemara (1). Ayant quelque ressemblance avec Mouley Mhammed, que son frère le Sultan tenait enfermé à Merrakech, cet individu en profitait pour se donner comme étant ce prince et se poser en prétendant. Il colportait parmi les populations berbères la légende ci-après :

La fille d'un chef de leur race, donnée en mariage à Mouley Abd el Aziz, avait déclaré que le souverain régnant sous ce nom, qui était devenu son mari, était en réalité un Anglais déguisé et non le vrai Sultan. En apprenant cette nouvelle, le père de la jeune femme, saisi d'une violente colère, s'était immédiatement rendu auprès de Mouley Mhammed afin de l'interroger. Celui-ci avait fait appeler un ministre de passage à Merrakech, duquel il n'avait pu obtenir aucun éclaircissement ; mais, à la suite de la conversation, il avait entrevu la possibilité de reconquérir le trône d'où l'avait évincé son frère et il s'était évadé de sa prison. Lalla Rekia, la mère d'Abd el Aziz, avait été mise en demeure de fournir des explications ; elle s'était aperçue que le Sultan en fonctions n'était pas son fils et, après cette constatation, elle avait été empoisonnée.

Au dire de Bou Hemara, Mouley Abd el Aziz, enlevé par les Anglais, se trouvait à Londres et le gouvernement du Maroc était entre les mains des chrétiens de l'Angleterre. Il n'en fallait pas davantage pour enflammer les crédules Berbères, parmi lesquels courut bientôt le bruit qu'on avait arrêté un convoi transportant à Fez deux mille Anglais enfermés dans des caisses ; ils suivirent aussitôt l'agitateur.

Les Marocains fidèles au Makhzen appliquèrent à ce révolté l'épithète injurieuse de *Rogui*, qu'il est d'usage de donner à tous les prétendants, depuis qu'en 1862 un cer-

(1) Bou Hemara, l'homme à l'ânesse.

tain Djilali er Rogui, de la fraction des Rouaga, tribu des Seffiane, s'était érigé en compétiteur du sultan Sidi Mohammed et avait été immédiatement massacré.

Le Rogui Bou Hemara, dont l'identité ne fut pas établie avant un certain temps, était en réalité un nommé Djilali ben Driss el Youcefi ez Zerhouni, originaire de la tribu des Oulad Youcef du djebel Zerhoun, au nord de Meknès. Il avait servi dans le corps des *tolba mohendisine*, ou élèves ingénieurs, et avait été secrétaire de Mouley Omar, khalifa du sultan Mouley el Hassane. A la mort de ce dernier, il avait été impliqué dans une intrigue et on l'avait emprisonné. Elargi en 1901, il avait voyagé en Algérie et en Tunisie et était revenu au Maroc à la fin de la même année. A son passage à Saïdia, il avait été reçu par le pacha Ahmed ben Kerroum qui le connaissait ; il avait essayé d'affilier les soldats de la kasba à l'ordre des Derqaoua (1).

Bou Hemara était alors âgé d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, le teint fortement bronzé, les traits réguliers, sa voix était grêle ; il avait l'œil gauche toujours mi-clos (2) et il était d'un abord plutôt sympathique. Cet homme intelligent, actif, courageux, énergique et ayant l'esprit ouvert au progrès était orgueilleux, vindicatif, jaloux, parfois cruel ; médiocre administrateur il alliait une extrême insouciance à une ambition sans bornes. En résumé, à de brillantes qualités il joignait d'impardonnables défauts ; il pouvait entraîner les masses, mais il lui manquait la suite dans les idées, la ténacité et la décision nécessaires pour faire aboutir son entreprise. Tel était le personnage qui devait soulever tout le Nord-Est marocain et tenir le Makhzen en haleine pendant sept années consécutives (3).

(1) MOULIÉRAS. — *Les Zkara*, pp. 90 à 103 (1905). — AUBIN, pp. 109, 116, 117. — *Documents diplomatiques* 1901, 1905, p. 55. — AHMED BEN KERROUM. — ABDERRAHMAN EL ANSALI.

(2) Bou Hemara a été bien souvent appelé *le borgne* ; tous les gens qui ont vécu dans son intimité sont unanimes à dire qu'il avait les deux yeux parfaitement sains, mais qu'il laissaitomber la paupière de celui de gauche chaque fois qu'il donnait audience. Peut-être ce tic était-il voulu et avait-il pour but de compléter sa ressemblance avec le borgne Mouley Mhammed.

(3) ABDERRAHMAN EL ANSALI. — *Trad. loc.* — De nombreux Français ayant approché le Rogui en ont fait un portrait peu différend. On peut voir à ce sujet les journaux du temps ; aussi, du Taillis, *Le Maroc pittoresque*, Paris 1905, pp. 67 à 85. Le Rogui a été pris en août 1909 par une mahalla du Makhzen, il a été mis à mort quelque temps après à l'intérieur du palais du Sultan ; on l'avait auparavant exposé dans une cage de fer sur une place de Fez.

On ne songea à faire arrêter le Rogui, que lorsque le mouvement provoqué par lui se fut nettement dessiné. Quelques cavaliers du makhzen furent envoyés pour se saisir de sa personne, mais la prière se faisait déjà en son nom à Taza et les Ghiata menaçants obligèrent les réguliers à tourner bride. Au mois d'octobre 1902, le gouvernement marocain fit, sans plus de succès, une nouvelle tentative, après quoi il se décida à envoyer une mahalla sous les ordres de Mouley el Kebir ; celui-ci se fit repousser et ses troupes subirent des pertes importantes. En prévision d'une extension possible de la révolte vers l'Est, le Sultan remit en liberté El Hadj Mohammed Sghir des Oulad el Bachir ; il informa les Beni Ourimeche qu'il était nommé leur caïd et qu'ils devaient se soumettre à tous ses ordres. Mouley Abd el Aziz espérait sans doute que ce chef parviendrait à grouper les Beni Snassen sous son autorité, afin de les maintenir dans le devoir. Dans l'amalat on commençait à s'intéresser aux faits et gestes du Prétendant ; l'amel envoya un émissaire à Taza pour vérifier si c'était bien Djilali ez Zerhouni, son commensal à Saïdia, qui était à la tête de la rébellion. Le danger était sérieux, car à chaque nouvel échec du Makhzen le prestige de Bou Hemara grandissait ; aussi, en décembre, fut-il formé plusieurs colonnes destinées à soutenir celle de Mouley el Kebir ; une autre sous Mouley Arafa reçut l'ordre d'aller camper dans l'Angad pour couvrir l'amalat. Le 28 décembre, les Ghiata enlevèrent les camps qui se trouvaient vers Taza, les soldats regagnèrent Fez en déroute. Bou Hemara avait à ce moment autour de lui les Tsoul, Branes, Beni Ouaraïne, Haouara et Ghiata ; il était devenu une puissance devant laquelle le pouvoir allait être désarmé (1).

LES TENTATIVES DU MAKHZEN POUR MAINTENIR DANS LE DEVOIR
LES POPULATIONS DE L'AMALAT ÉCHOUENT ; LE ROGUI
A OUDJDA

Au cours des derniers mois de 1902, la révolte avait déjà eu sa répercussion dans la région d'Oudjda. Le Prétendant, une fois maître de la région de Taza, avait sommé les Beni bou Zeggou, Sedjâa et Beni Mahiou de lui envoyer

(1) AUBIN, pp. 110 à 112, 115, 119, 120. — (A.) Mansouri ould el Hadj Mohammed, L. Mouley Abd el Aziz à El Hadj Mohammed Sghir du 10 octobre 1902. — (A.) Hadj Miloud, L. Mouley Abd el Aziz du 3 déc. 1902. — AHMED BEN KERROUM.

leurs contingents. L'amalat, ayant toujours été en proie à la plus inconcevable anarchie, était un terrain tout préparé pour l'agitateur. Celui-ci avait en outre écrit à Bou Amama installé à cette époque vers Figuig ; le marabout s'était empressé de lui donner son appui moral. Le Makhzen affolé cherchait à recruter des soldats dans toutes les provinces de l'empire pour étouffer l'insurrection ; le 19 décembre, Ahmed ben Kerroum avait reçu des lettres de Mouley Abd el Aziz lui prescrivant d'engager 250 soldats de 15 à 20 ans dans le plus bref délai. Au début de janvier 1903, la situation ne tarda pas à empirer. Les Sedjâa envoyèrent leur adhésion au Rogui en s'excusant de ne pas s'être rendus de suite à son appel ; les Beni Mahiou prirent la même décision ; quant aux Beni bou Zeggou ils restèrent dans l'expectative. Les Sedjâa roguistes se placèrent sous le commandement de Lakhdar ould Slimi et se séparèrent de leurs tribus ; au commencement, la scission ne fut pas très nette.

A cette époque, les communications avec la capitale étaient complètement coupées ; des mahallas, placées sous le commandement d'El Menhebbi, avaient été battues comme les précédentes. Bou Hemara marcha sur Fez, mais il subit un échec le 29 janvier ; il retourna chez les Ghiata où il pouvait s'organiser tout à son aise avant de reprendre l'offensive. Fatigué de tenir la campagne sans résultat et peu désireux de se mesurer avec les forces des rebelles, El Menhebbi ramena sa colonne à Fez dans le courant de mars. Le Rogui, que cette retraite avait rendu libre de ses mouvements, entra triomphalement à Taza, d'où il multiplia ses appels aux populations ; il se porta ensuite sur Msoun et Selouane. Aidé par ses partisans, il rejeta sur Melilla et l'Algérie les colonnes lancées sur ses derrières. Le Makhzen était aux abois, le Sultan écrivit dans les tribus d'arrêter Bou Hemara dont il mit la tête à prix (1).

Pendant que se déroulaient ces événements, El Hadj Mohammed Sghir avait rallié les Beni Ourimeche, bien décidé à enlever aux Oulad el Hebil l'influence qu'ils avaient acquise chez les Beni Snassen. Il recruta des alliés chez les Mehaïa, Angad, Haouara de Triffa, Oulad Man-

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 20, 22, 26 déc. 1902, 2, 16 janv. 1903. — AUBIN, pp. 122, 126, 131, 404 à 411. — MOULIÉRAS, *Les Zkara*, pp. 108, 109 (1905). — (A.) Hadj Miloud, L. Mouley Abd el Aziz du 14 mars 1903. — ABDERRAHMAN EL ANSALI. — LAKHDAR OULD EL BACHIR.

sour, Beni Khaled et Beni Drar ; Boulenouarould el Hebil ne resta pas inactif et parvint à gagner à sa cause les Beni Mengouch, Beni Khaled, Beni Attigue, Atsamna, Oulad Sghir et une partie des Beni Khaled, Oulad Mansour et Sedjâa. L'agitation fut bientôt très vive ; Boulenouarould el Hebil perdait du terrain et ses contingents étaient inférieurs en nombre à ceux de son adversaire. Le 16 janvier 1903, les deux partis achevèrent de concentrer leurs forces et furent sur le point d'en venir aux mains ; après qu'ils eurent échangé quelques coups de feu dans la soirée, les marabouts obtinrent une suspension des hostilités et les harkas se disloquèrent. Au moment où chacun rentrait chez soi, des parents d'El Hadj Mohammed Sghir, qui ignoraient l'accord intervenu, razièrent deux troupeaux appartenant à Boulenouarould el Hebil et tuèrent un des membres de sa famille lancé à leur poursuite. A la suite de cette rupture de la trêve par les siens, le caïd des Beni Ourimeche résolut d'attaquer le lendemain avec environ 680 cavaliers et 350 fantassins ; son ennemi était sur la défensive et disposait d'environ 350 piétons et 210 cavaliers. Le combat eut lieu sur le haut oued Cherâa, au pied de la montagne des Beni Snassen, il commença vers 11 heures du matin ; Boulenouarould el Hebil ayant été tué au début de l'action, la plupart de ses alliés firent défection et les Beni Khaled, Beni Mengouch et Beni Attigue battirent en retraite poursuivis jusqu'à Tazaghine, où ils arrivèrent vers 8 h. 1/2 du soir ; ils avaient abandonné environ vingt cadavres sur le terrain. Le soif victorieux, qui n'avait que six tués, alla coucher aux silos de Boulenouar et incendia quelques meules de paille.

El Hadj Mohammed Sghir fit presque aussitôt la paix avec les Beni Mengouch et Beni Attigue par l'intermédiaire des marabouts, chacune de ces fractions dut lui payer un tribut de 20 chevaux et 3.000 douros espagnols ; ces indemnités furent quelque peu réduites, quand profitant de son succès le caïd des Beni Mengouch se mit à parcourir les tribus pour recueillir leur soumission. Il prononça la destitution du caïd Mohammed el Guerrondj des Beni Mengouch, qui s'enfuit à son approche à la zaouïa des Oulad Sidi Ramdan. Ces agissements avaient l'approbation tacite des fonctionnaires du Makhzen, qui entretenaient les meilleures relations avec El Hadj Mohammed Sghir ; celui-ci leur avait abandonné une partie des amendes perçues. Il était devenu l'homme du jour ; le caïd

des Mehaïa lui envoya ses félicitations et celui des Kebdana sollicita sa protection.

Sur ces entrefaites, les soldats d'El Aïoun Sidi Mellouk, gagnés au Prétendant, s'assurèrent de leur caïd dans la journée du 31 janvier, ils le gardèrent à vue dans la kasba. Les tribus de l'amalat reçurent des lettres du Rogui les engageant à marcher contre El Hadj Mohammed Sghir pour l'obliger à embrasser sa cause ; le caïd des Beni Ourimeche se réconcilia avec les Oulad el Hebil et la famille El Guerroudj, mais il resta fidèle au Makhzen. A la fin de février, l'amel et le caïd des Beni Ourimeche se portèrent au-devant de Mouley Arafa, ils le rencontrèrent chez les Kebdana le 24 et l'amènèrent à Oudjda, où il entra le 27 n'ayant comme escorte personnelle que 53 fantassins et 34 cavaliers réguliers ; c'était un bien maigre noyau pour sa future mahalla (1).

Mouley Arafa fit des cadeaux en argent aux principaux caïds afin de les attacher au Makhzen et il s'employa activement à organiser une colonne ; il promit une solde de 5 francs par jour aux cavaliers et 2 fr. 50 aux fantassins qui consentiraient à en faire partie. Dès le début, il fut visible que ses efforts seraient difficilement couronnés de succès ; les populations avaient été fortement travaillées par le Prétendant, la plus grande partie des Beni bou Zeggou, Sedjâa et Beni Mahiou paraissaient disposés à s'insurger et un khalifa du Rogui, Abdelkader bou Hacira, originaire des Beni Attigue, se tenait sur l'oued Za avec des forces assez importantes.

Au commencement d'avril 1903, l'amel d'Oudjda, Ahmed ben Kerroum, se rendit chez les Beni Snassen avec quelques cavaliers ; il allait rejoindre la harka que formait El Hadj Mohammed Sghir pour aller prendre Bou Hemara à revers par le Rif. Lorsque le caïd des Beni Ourimeche fut prêt, la harka des Beni Snassen se porta sur El Aïoun Sidi Mellouk ; le 5 avril, elle fut culbutée à Bou Redim par les Beni bou Zeggou, Sedjâa et Beni Mahiou ; les Angad et Mehaïa avaient fait défection avant le combat. Les roguistes poursuivirent leurs adversaires l'épée dans les reins jusqu'à la montagne des Beni Snassen, où les Beni Ourimeche se ressaisirent et forcèrent les assaillants à battre en retraite ; des deux côtés les pertes étaient à peu

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 5, 11, 16, 17, 20, 21, 22, 23, 26, 27 janv., 2, 5, 12, 14, 17, 27 fév., 2 mars 1903. — MANSOURI OULD EL HADJ MOHAMMED.

près nulles. Cet échec montra à Ahmed ben Kerroum et à El Hadj Mohammed Sghir qu'ils ne pouvaient plus compter sur la fidélité des tribus ; leur position devenait critique, ils gagnèrent Cherâa en se dissimulant dans les chemins de traverse. Le lendemain de la déroute de Bou Redim, ils allèrent s'enfermer dans la kasba de Saïdia ; l'amel en repartit le jour même pour Oudjda, après avoir fait demander aux autorités françaises de le recueillir en Algérie s'il lui devenait impossible de se maintenir.

Plusieurs fractions des Beni Snassen se prononcèrent pour le Prétendant, auquel les Oulad el Hebil allèrent offrir leurs services. Abdelkader bou Hacira marcha sur El Aïoun Sidi Mellouk. El Hadj Mohammed Sghir fut prévenu que sa tête serait mise à prix s'il n'abandonnait pas le Makhzen ; de peur d'être surpris par les troupes de Bou Hemara il se réfugia en Algérie le 10 avril. Les Oulad el Bachir laissaient une fois de plus le champ libre aux Oulad el Hebil, alors représentés par Mohammed, fils d'Abdelkader.

Les autorités d'Oudjda étaient affolées et craignaient de voir la population de la ville se soulever contre elles ; bon nombre d'Angad et de Mehaïa se montraient déjà favorables au Rogui et s'apprêtaient à lui faire une bonne réception. Les fonctionnaires chérifiens s'empressèrent de se séparer de leurs familles et, le 13 avril, Mouley Arafa décida d'évacuer Oudjda ; il sollicita l'autorisation de passer en territoire français, cette faveur lui ayant été accordée, ses gens furent désarmés à la frontière et lui se rendit à Beni Saf pour s'embarquer. L'amel, qui avait accompagné Mouley Arafa, alla saluer le Président de la République à Tlemcen ; en revenant sur Marnia, il rencontra une délégation des notables d'Oudjda venant lui demander de rejoindre son poste. Ceux-ci voulaient sans doute ménager le Makhzen en cas d'un retour de fortune. Malgré ses craintes, Ahmed ben Kerroum accéda à leur demande ; il rentra à Oudjda le 21 avril avec ses serviteurs (1).

Un fort courant d'opinion s'était manifesté dans cette ville en faveur du Rogui ; le cadi Mohammed ben Tayeb était à la tête de ce mouvement et il avait fait relâcher, par

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 2, 4, 4, 6, 8, 8, 8, 10, 11, 11, 12, 12, 15, 19, 20, 23 avril 1903. — *Comité de l'Afrique française*, mai 1903. — *Documents diplomatiques*, 1901, 1905, pp. 67, 73, 74. — AHMED BEN KERROUM. — MANSOURI OULD EL HADJ MOHAMMED

ordre du Prétendant, le caïd Hammou ben Mahjoub des Guelaya détenu dans la prison. Le 16 avril 1903, les habitants avaient envoyé une députation à l'agitateur pour l'assurer de leur soumission. A son retour, l'amel trouva des partisans du Rogui installés dans tous les services, néanmoins il ne fut pas inquiet, on lui montra même des lettres du Prétendant ordonnant de garder Mouley Arafa à vue jusqu'à son arrivée qui était proche.

Abdelkader bou Hacira s'était installé à la kasba d'El Aïoun, d'où, avec l'aide des Beni Snassen acquis à la révolte, il faisait de la pression sur ceux qui n'avaient pas encore abandonné la cause du Makhzen.

Ahmed ben Kerroum, se rendant compte que sa situation allait devenir intenable, résolut de se retirer pendant qu'il en était encore temps. Il ne fit rien paraître de ses intentions et, le 24 avril au soir, il se réfugia dans la maison du chérif Abd el Ghani. Vers minuit, il se mit en route avec ses domestiques ; le cheikh Mohammed ben Larbi Mezian qui était dans le secret lui avait remis les clefs de Bab Oulad Amrane. L'amel arriva à Marnia le matin du 25 ; quand sa fuite fut connue à Oudjda il était déjà en sûreté. Il télégraphia de suite au ministre chérifien des Affaires étrangères d'envoyer des soldats et des canons pour couvrir la ville, ou, à défaut, d'obtenir qu'elle fût placée sous la garde des troupes françaises. Torrès lui répondit le même jour qu'il ne pouvait lui envoyer aucun renfort et qu'il avait transmis sa requête au Sultan. Le Makhzen désemparé sollicita la collaboration du gouvernement français en invoquant les accords de 1901 et 1902 ; il décida d'envoyer en Algérie une mission composée d'Ahmed Rekina, d'Abderrahman ben Abd es Sadok et du caïd Boubekeur el Abbassi ; cette mission fut autorisée à s'installer à Marnia pour chercher à ramener les tribus dans l'obéissance (1).

Les notables d'Oudjda convoqués par le Rogui alors à Selouane se rendirent auprès de lui, le 27 juillet 1903, conduisant un cheval de gada; ils reçurent un bon accueil. Afin de se maintenir en position, les principaux personnages entrèrent en relations avec le Prétendant ; le caïd Ramdan des Zekara lui envoya un de ses fils.

Bou Hemara distribuait des cachets de caïd tout comme

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 19, 23, 24, 25, 25 avril 1903. — Comité de l'Afrique française, mai, juillet 1903. — *Documents diplomatiques* 1901, 1905, pp. 70, 71, 76. — AHMED BEN KERROUM. — MOHAMMED BEN TAYEB.

un véritable Sultan ; Mohammed el Guerroudj fut placé à la tête des Beni Mengouch, Kaddour ould Mâamar reçut le commandement des Mezaouir, Mohammed ould el Hebil fut nommé chez les Beni Attigne à la place de son oncle Boulenouar et Moqaddem Mbarek, khalifa des troupes d'El Aïoun, devint caïd d'Oudjda. En prenant possession de son poste, il inventoria tout ce qui se trouvait au Dar el Makhzen et se fit verser les fusils et cartouches délivrés aux habitants par Mouley Arafa.

Le pacha de Saïdia, qui n'avait pas encore quitté la kasba, passa à son tour en Algérie le 7 mai ; l'amalat tout entier échappait au Makhzen. Ahmed ben Kerroum s'était confiné à Marnia dans une retraite absolue et, sur l'ordre de son gouvernement, il y attendait des jours meilleurs. La mission marocaine arriva à Marnia le 23 mai, elle se mit aussitôt à négocier avec les tribus en utilisant l'influence des marabouts ; elle répandit des circulaires déclarant que l'agitateur n'était nullement le frère du Sultan et offrant une très forte prime pour sa capture.

Le Prétendant continua d'étendre son autorité sans se soucier de ces manœuvres ; il demanda même que les canons d'Oudjda lui fussent expédiés. Son ministre, Salah, se rendit dans cette ville au commencement de juin pour s'occuper de différents détails d'organisation. El Hadj Mohammed Taïbi des Oudeïa, beau-père du Rogui, fut nommé amel d'Oudjda ; sa désignation provoqua un certain mécontentement parmi la population. C'est sans doute la raison pour laquelle il se produisit alors un revirement en faveur du Sultan légitime ; le 10 juin, quatre chioukh d'Oudjda se rendirent à Marnia auprès de la mission marocaine, qui leur distribua de l'argent. A leur retour dans leur résidence, le 11 juin, ils organisèrent une manifestation en l'honneur de Mouley Abd el Aziz et l'on tira le canon. En présence de ce nouvel état d'esprit, l'amel investi par le Rogui s'en fut se mettre sous la protection des caïds des Mehaïa et Angad ; il prit ensuite la fuite de nuit et se rendit à El Aïoun Sidi Mellouk. Si Allal des Oulad Sidi Cheikh Gheraba, qui soutenait le Makhzen, ayant été battu par les Mehaïa avait dû se réfugier en Algérie quelques jours auparavant ; lorsqu'il apprit cette nouvelle, il rallia Oudjda avec son goum et entra aussitôt en pourparlers avec El Hadj Miloud des Mehaïa et avec les Angad. El Hadj Miloud promit de rester fidèle, à condition que l'on maintint en fonctions Kaddour ould Mâamar des

Mezaouir et Ahmed Bouzian des Beni Yala, tous deux nommés caïds par le Prétendant (1).

Bou Hemara se décida enfin à marcher de sa personne sur Oudjda ; il arriva à Cherâa le 15 juin 1903, vers 5 heures du soir. Ce fait causa une grande émotion dans l’amalat, surtout parmi les gens d’Oudjda inquiets en raison de leur récente volte-face ; le Makhzen perdit d’un seul coup le terrain qu’il avait gagné pendant les derniers temps. Le Prétendant envoya aux Mehaïa et Angad l’ordre de piller la ville ; ceux-ci, appuyés par les Beni Moussi, Bessara et Ahel Taredjirt, razzièrent des animaux appartenant aux citadins et leur tuèrent deux hommes. Les habitants fermèrent les portes et firent prisonniers les contribuables de leurs adversaires se trouvant à l’intérieur des murs, quelques jours après ils les remirent en liberté à la suite d’un arrangement. Rekina, le chef de la mission marocaine, jugeant la partie perdue, télégraphia au ministre chérifien des Affaires étrangères de solliciter l’intervention des Français. Torrès fit une démarche verbale dans ce sens auprès de la légation de Tanger ; le gouvernement de la République lui fit répondre, que l’occupation d’Oudjda ne pourrait être envisagée que sur une demande expresse du Makhzen formulée par écrit. Le gouvernement marocain fut néanmoins autorisé à faire passer par le territoire algérien des armes, des munitions et des soldats.

Lorsque le Rogui transporta son camp à Aghbal, toutes les tribus de la région se déclarèrent nettement pour lui ; il était suivi de nombreux contingents de la rive gauche de la Moulouya. Les habitants d’Oudjda, ne sachant plus comment se faire pardonner, envoyèrent au Prétendant une députation à la tête de laquelle se trouvait le cadi Mohammed ben Tayeb. Les délégués partirent dans la matinée du 23 juin emportant 719 douros, ils arrivèrent au camp d’Aghbal dans la soirée ; en cours de route, ils avaient acheté deux taureaux qu’ils égorgèrent devant les canons, suivant la coutume des suppliants. Le Prétendant ne les reçut pas, il les fit arrêter et on les laissa exposés au soleil après les avoir chargés de fers. Le cadi fut délivré de ses chaînes par le ministre Salah, qui l’emmena dans sa

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 28, 30, 30 avril, 8, 9, 15, 23, 26, 27, 30 mai, 3, 6, 10, 11, 13, 13, 15 juin 1903. — *Comité de l’Afrique française*, juin, juillet 1903. — *Documents diplomatiques*, 1901, 1905, p. 71. — (A.) Mokhtar ben Mahieddine Bouteiche, L. Rekina et consorts de juin 1903. — AHMED BEN KERROUM.

tente ; c'est alors que Mohammed ben Tayeb distribua à l'entourage du Rogui l'argent apporté, ce fut une véritable curée. A la suite de ces largesses, tous les membres de la mission furent remis en liberté et réunis dans une grande tente; le lendemain matin on les présenta au Rogui, lequel leur fit de sévères reproches sur leur conduite à son égard, après quoi il consentit à leur pardonner. Les délégués envoyèrent aussitôt la bonne nouvelle à leurs mandants, qui tirèrent le canon en signe d'allégresse.

Bou Hemara leva son camp le 26 juin et, en compagnie de la délégation d'Oudjda, il fit son entrée en ville dans l'après-midi du même jour. Il s'installa sur la hauteur de Sidi Aïssa au sud des jardins ; sa mahalla était très forte. Le lendemain était un vendredi ; il alla prier à la grande mosquée, les soldats formaient une haie continue sur son passage. Le Rogui enleva les deux canons et les munitions trouvés dans le Dar el Makhzen, ainsi qu'environ 800 fusils prêtés par Mouley Arafa aux habitants ; ces derniers donnèrent en signe de soumission un cheval de gada et fournirent la mouna des troupes.

C'est pendant son séjour à Oudjda que le pseudo Mouley Mhammed ben el Hassane (1) se fit confectionner les attributs de la dignité impériale. Le maître armurier Ben Salem Fasla, qui avait déjà été se présenter à lui à Selouane, fabriqua les deux lances et le parasol d'après les indications que lui donna le Prétendant ; il fit aussi un affût pour un canon de bronze enlevé à Taza et répara l'armement des soldats (2).

Le 2 juillet, un homme de la fraction des Achache (Mehaïa), qui voulait parler à Bou Hemara, fut repoussé

(1) Sur son seau se trouvait l'inscription suivante : « Mhammed ben el Hassane : Dieu est son protecteur et son maître.

« Il n'y a d'autre divinité qu'Allah, Mohammed est le prophète d'Allah.

« Quiconque s'en remet à toi, toi la meilleure des créatures par la noblesse (le Prophète), Dieu le prend sous sa protection et le garde de tout ennemi. »

(2) Au Maroc, dans les cérémonies publiques, des dignitaires spéciaux portent à côté du souverain deux lances et un parasol. Les lances faites pour le Rogui avaient des applications d'argent sur les deux faces du fer et des incrustations d'or sur le talon. Le parasol comprenait un manche en bois blanc, d'environ 4 mètres de hauteur, sur lequel était fixé la monture d'un vieux parapluie, dont les baleines avaient été allongées avec du fil de fer ; il était recouvert de soie et de drap vert, sur les bords se trouvaient des pendeloques en or. Bou Hemara paya lui-même les fournitures et Ben Salem reçut 41 douros pour prix de son travail, ainsi qu'un dahir* le recommandant à la considération de tous et qui le nommait en quelque sorte armurier de *Sa Majesté*.

* (A.) Ben Salem Fasla, dahir du Rogui du 7 juillet 1903.

par l'entourage, son pistolet partit dans la bagarre et il fut accusé d'avoir voulu tuer le *Sultan*. Ce malheureux fut aussitôt entouré et frappé par une bande de forcenés, on le traîna à terre avec une corde ; son cadavre transporté sur le souk el Khoubz fut ensuite arrosé de pétrole et brûlé.

Le Rogui ne resta que peu de temps à Oudjda, dont Brahim el Filali prit le commandement ; ayant appris que Taza avait été occupé par El Menhebbi, il quitta la ville le 10 juillet à 5 heures du soir et marcha sur El Aïoun Sidi Mellouk. L'enthousiasme des populations menacées d'un retour du Makhzen se refroidit de suite. Les Oulad Mansour reprirent possession de la kasba de Saïdia pour le compte de Mouley Abd el Aziz ; El Hadj Miloud des Mehaïa (1), que Bou Hemara avait mécontenté en ne lui donnant le commandement que d'une partie de sa tribu, paraissait également disposé à se mettre au service du pouvoir régulier (2).

OUJDJA EST RÉOCCUPÉ PAR LE MAKHZEN QUI CHERCHE A
RÉTABLIR SON INFLUENCE DANS LA RÉGION

Dès le début du mois de juillet 1903, le Makhzen s'apercevant qu'il n'arriverait pas à maîtriser la rébellion avec ses seuls moyens, sollicita le concours direct de la France. Des officiers de la mission militaire furent désignés pour conseiller les chefs des troupes chargées de réoccuper l'amalat ; le débarquement de ces dernières fut opéré à Nemours. On céda aussi au Maroc une section de 80 ^m/_m de montagne complètement équipée et on lui prêta le personnel chargé d'enseigner la manœuvre des canons. Les soldats marocains allèrent d'abord occuper la kasba de Saïdia, d'où ils firent, le 18 juillet, une démonstration destinée à soutenir le parti du Makhzen chez les Beni Snassen. Le Rogui n'avait pas quitté El Aïoun, il prescrivit aux

(1) Depuis sa défection, le sultan Abd el Aziz avait nommé caïd des Mehaïa son neveu Mohammed ould el Hadj Sahli, auquel il donna également plus tard les Beni Mathar*, mais ces derniers, pas plus que ses contribuables, ne voulurent le reconnaître comme chef.

(2) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 18, 18, 18, 20, 21, 22, 23, 25, 26 juin, 3, 10, 13, 16, 18 juillet 1903. — *Comité de l'Afrique française*, juillet, août 1903. — *Documents diplomatiques*, 1901, 1905, pp. 85, 86, 88 à 95. — (A.) Hadj Miloud, L. Mouley Abd el Aziz du 21 juin 1903. — AHMED BEN KERROUM. — MOHAMMED BEN TAYEB. — BEN SALEM FASLA.

* (A.) Mohammed ould el Hadj Sahli, L. Mouley Abd el Aziz des 21 avril, 20 août 1903, L. du même aux Beni Mathar du 20 août 1903.

montagnards de se jeter sur les Oulad Mansour et sur la colonne de Saïdia. Il abandonna ensuite ses troupes et se porta de sa personne à Taourirt, puis à Msoun, afin de reprendre les opérations contre l'armée chérifienne qui avait reconquis la région pendant son absence ; le sultan Mouley Abd el Aziz se préparait de son côté à rejoindre cette armée.

A partir de ce moment, les défections se firent nombreuses dans l'amalat parmi les partisans du Rogui ; la mission marocaine se trouva en meilleure posture pour forcer les populations à faire leur soumission. Les caïds des Angad et Mehaïa, à l'exception de Kaddour ould Mâamar, rendirent les cachets qu'ils avaient reçu du Prétendant. Sur les instances de Rekina, El Hadj Mohammed Sghir se fixa à Saïdia à la disposition du Makhzen. La colonne campée autour de la kasba se livra à quelques opérations contre les rebelles ; le 30 juillet elle alla vider les silos des Oulad el Hebil, qui s'étaient retirés à Sebra, sur la rive gauche de la Moulouya ; le 1^{er} août, elle fit sur les Ziamba une razzia au cours de laquelle les combattants pénétrèrent en territoire français ; les Msirda algériens lésés reçurent des indemnités.

Quand le terrain fut suffisamment préparé, Rekina et l'amel Ahmed ben Kerroum se mirent à la tête des troupes et levèrent le camp le 10 août, à la pointe du jour ; ils passèrent par Aghbal et arrivèrent à Oudjda le 11 dans la matinée, accompagnés des goums des Angad, Mehaïa et d'une partie des Beni Snassen. Le cadi et les gens de la ville vinrent au-devant de la colonne ; l'amel se réinstalla au Dar el Makhzen abandonné par Brahim el Filali. Les fractions de l'extérieur demandèrent l'aman par l'intermédiaire des marabouts et le Sultan écrivit aux tribus pour les engager à joindre leurs contingents à ses troupes (1).

Les instructeurs d'artillerie mis à la disposition du Maroc constituèrent une section spéciale de la mission militaire française. Cette section frontière fut à l'origine sous le commandement du capitaine Martin, auquel on

(1) (A. C. M.) L. C. sup. à Sub. Tlemcen des 18, 18, 20, 20, 22, 25, 27, 30 juillet, 1, 10, 16 août 1903. — *Comité de l'Afrique française*, sept. 1903. — *Documents diplomatiques* 1901, 1905, pp. 96, 99 à 101. — (A.) Hadj Miloud, L. Mouley Abd el Aziz aux Angad des 20 juillet, 28 août 1903. — (A.) Mohammed ould el Hadj Sahli, L. Mouley Abd el Aziz du 4 sept. 1903. — (A.) Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche, L. Ahmed ben Kerroum du 17 août 1903, L. Rekina des 31 août, 26 oct. 1903. — AHMED BEN KERROUM. — ABDERRAHMAN EL ANSALI. — MANSOURI OULD EL HADJ MOHAMMED.

adjoignit le lieutenant Mougin ; à la demande des autorités chérifiennes elle s'installa à Oudjda (1) dans le courant d'août 1903.

Aussitôt après avoir réoccupé cette localité, Rekina songea à rétablir les communications avec Fez ; il envoya le caïd reha Tayeb el Mediouni reprendre la kasba d'El Aïoun Sidi Mellouk avec environ 1.000 réguliers, un canon et les contingents des Angad, Mehaïa et Beni Snassen. Ce fortin était défendu par les Beni bou Zeggou, Sedjâa, Beni Mahiou, Haouara et Ahlaf. Le 2 septembre, en atteignant le teniet Chouala, vers l'oued Bou Redim, la colonne se heurta aux rebelles et se fit battre ; les Beni Snassen ayant fait défection elle dut rentrer précipitamment à Oudjda. Pendant la retraite, les artilleurs algériens firent tous leurs efforts pour sauver le canon que l'on abandonnait, l'un d'eux fut pris et les roguistes parvinrent à s'emparer de la pièce ; elle fut remplacée quelque temps après par une autre achetée à la France. La mahalla perdit une centaine de tués ; cette défaite n'était pas pour rendre confiance aux partisans du Makhzen.

Le Rogui avait été blessé grièvement à l'attaque de Msoun et se trouvait momentanément condamné à l'inaction ; cela n'empêcha pas son lieutenant, Brahim el Filali, de préparer sur la rive droite de la Moulouya une importante harka ayant Oudjda comme objectif. Malgré un petit succès remporté par les Beni Ourimeche fidèles, les tribus concouraient sans enthousiasme à la répression de l'insurrection ; leurs contingents évitaient de se rencontrer avec l'ennemi. Un goum important consentit enfin à marcher contre la harka roguiste, qui était venue camper à Sidi Moussa sur l'Isly. Il se mit en route le 18 septembre, dans la matinée ; à midi ce goum rentra précipitamment en annonçant que les insurgés se rapprochaient de la ville. Rekina eut peur que les tribus voisines ne fissent défection, il pria de suite le capitaine Martin de provoquer l'envoi à la frontière de deux bataillons et 500 cavaliers français, prêts à intervenir à Oudjda dès qu'il en ferait officiellement la demande. Le gouvernement fut saisi ; il lit savoir qu'il ne consentirait à examiner cette demande, que si elle était régulièrement transmise par le ministre des Affaires étrangères du Sultan.

(1) Le capitaine Journée occupa une situation analogue à Oudjda pendant les années voisines de 1880, mais il n'eut jamais à intervenir dans les affaires du pays et ne fut par conséquent pas mêlé à son histoire.

Après le retour du goum à Oudjda, la mahalla fit une sortie infructueuse ; la situation restait toujours aussi critique. Le 19 septembre, les contingents révoltés descendirent la vallée de l'oued Isly. Tayeb el Mediouni quitta la ville vers 11 heures du matin avec environ 1.200 combattants, il marcha contre l'ennemi en se faisant éclairer par les goums des tribus. Après avoir parcouru quelques kilomètres, il divisa son infanterie en deux groupes et la dissimula dans un ravin, sa cavalerie placée au centre restait en vue. Quand la harka se présenta, il la chargea sans lui donner le temps de se reconnaître et feignit ensuite une retraite précipitée. Les roguistes se jetèrent alors sur les cavaliers chérifiens et furent accueillis à bout portant par les fantassins embusqués, qui leur infligèrent de grosses pertes et les mirent en déroute ; on poursuivit les roguistes sans merci pendant une douzaine de kilomètres. Cette affaire fut un succès inespéré pour les troupes du Makhzen ; lorsqu'elles eurent dispersé la harka, elles ramenèrent 75 prisonniers ainsi que 42 têtes que l'on accrocha sur le haut des remparts. Les forces rassemblées par les Français à la frontière avaient certainement contribué par leur présence à maintenir les populations dans le devoir, car, logiquement, celles-ci devaient craindre une intervention si la section frontière de la mission militaire avait été menacée.

Rekina, enhardi par cette victoire, s'empessa de faire partir un goum chargé d'occuper la kasba d'El Aïoun abandonnée par les dissidents, il reprit de nouveau son projet de marche sur Fez (1).

Avant de passer à l'exécution, Rekina chercha d'abord à négocier avec les tribus. A prix d'argent, il parvint à rassembler des contingents qu'elles lui fournirent sans enthousiasme ; ces contingents étaient si peu solides que leur mise en route dut être constamment retardée. Sur ces entrefaites, les mahallas de Taza et de Msoun avaient dû évacuer ces deux points ; elles se rabattirent vers l'Est et parvinrent à El Aïoun Sidi Mellouk à la fin d'octobre dans un état de complet dénuement. Le Sultan essaya de faire croire que cette retraite avait été ordonnée par pitié pour les dissidents qui, traqués par ses soldats, s'étaient

(1) (A. S. F.) Chef section à Chef M. M. M. du 15 déc. 1903 ; R. Chef section à Min. Fr. Tanger des 19, 23 sept. 1903. — *Comité de l'Afrique française*, sept., nov. 1903. — *Documents diplomatiques* 1901, 1905, pp. 104 à 108. — ABDERRAHMAN EL ANSALI. — AHMED BEN KERROUM.

réfugiés dans les montagnes où ils étaient sur le point de périr. Cette explication enfantine ne trompa personne. Rekina, accompagné d'une partie de la colonne d'Oudjda avec laquelle marchait le lieutenant Mougin, avait été jusqu'à El Aïoun à la rencontre des nouveaux venus. La discorde se mit entre leur chef Ahmed el Djaï et Rekina ; ces personnages laissèrent une garnison dans la kasba et ramenèrent toutes les troupes sous les murs d'Oudjda, où se trouvèrent concentrés environ 6.000 hommes. La situation des soldats était lamentable et il n'existait parmi eux aucune discipline. A la demande des habitants, on les envoya camper à Sidi Yahia.

Par suite de la pénurie d'argent, la mission marocaine fut dans l'impossibilité de continuer ses largesses, elle commit aussi quelques maladresses et son influence se mit à décroître. La rentrée en faveur des Oulad el Hebil, qui avaient obtenu l'aman, fit craindre à El Hadj Mohammed Sghir de nouvelles difficultés avec le Makhzen ; il eut peur d'être arrêté et se réfugia en Algérie le 22 janvier 1904. Le cadi d'Oudjda, Mohammed ben Tayeb, fut arrêté le 29 et embarqué pour Tanger parce qu'il avait favorisé le Pré-tendant ; cette répression tardive fit une mauvaise impression. Le 3 février, Rekina razzia quatre douars des Mehaïa supposés à tort partisans de Bou Hemara, on les indemnisa presque aussitôt, cela fut néanmoins d'un déplorable effet. Le 26, les Mehaïa attaquèrent une caravane de Beni Guil venant de Marnia, ils traversèrent même la frontière et il fallut l'intervention des spahis pour ramener le calme.

Lorsque Boucheta el Baghdadi arriva à Oudjda, le 9 février, pour prendre le commandement de la mahalla, il la trouva complètement désorganisée, elle était réduite de plus de moitié ; les soldats ne recevant pas de solde mouraient de faim, ils vendaient leurs armes et leurs cartouches et désertaient en masse. L'énergie du nouveau chef parvint à rétablir un semblant de discipline dans cette cohue qui n'avait d'armée que le nom.

A cette époque le Rogui se trouvait immobilisé à Taza, où il faisait soigner sa blessure reçue à l'attaque de Msoun (1).

(1) (1. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. des 15 janv., 15 fév. 1904 ; R. Chef section à Min. Fr. Tanger des 15 oct., 6 nov. 1903, 15 fév., 15 avril 1904. — *Comité de l'Afrique française*, déc. 1903, mars 1904. — (A.) Hadj Miloud, L. Mouley Abd el Aziz du 26 octobre 1903. — ABDERRAHMAN EL ANSALI. — AHMED BEN KERROUM. — BEN SALEM FASLA.

BOU AMAMA QUI A EMBRASSÉ LA CAUSE DU ROGUI S'ÉTABLIT
DANS LA RÉGION D'OUDJDA ET HARCÈLE LE MAKHZEN

Bou Amama se trouvait à Figuig au moment où éclata la révolte du Rogui ; comme on l'a déjà vu, il n'avait pas hésité à se ranger du côté de l'agitateur. Vers la fin de 1903, il transporta sa zaouïa dans le Nord et le Prétendant écrivit aux membres influents de cette zaouïa de se tenir prêts à lui venir en aide. Au commencement de 1904, Tayebould Bou Amama, le fils du vieux marabout, alla se présenter au Rogui à Taza ; celui-ci lui donna le commandement d'une harka de Beni Mahiou, Beni bou Zeggou, Sedjâa, Haouara et Ahlaf, avec laquelle il devait faire la guerre aux partisans du Makhzen.

Sur ces entrefaites, la mahalla chérifienne venue de Taza alla camper à deux kilomètres environ au nord d'Oudjda le 12 mars ; elle quitta définitivement les abords de la ville le 19, sous le commandement de Boucheta el Baghdadadi, pour aller s'installer près de Cherâa ; son effectif était d'environ 3.500 hommes dont 500 cavaliers, elle avait 4 canons. Tayebould Bou Amama attaqua la garnison d'El Aïoun Sidi Mellouk avec des forces insuffisantes, il fut contraint de se retirer sur l'oued Za ; d'Oudjda on envoya des renforts qui arrivèrent à la kasba sans difficultés.

La situation était néanmoins difficile ; les Beni Snassen étaient de nouveau travaillés par Mohammedould el Hebil, qui avait encore fait défection ; les soldats n'étant pas payés refusaient le service. L'amin El Hadjoui fut chargé d'opérer un dénombrement des troupes, qui crurent que c'était le signal d'une prochaine distribution de solde ; il n'en fut rien et elles se fâchèrent, Rekina leur fit de vagues promesses pour les calmer. Ce personnage avait fait appel à El Hadj Mohammed Sghir qui, sentant que sa sécurité n'était pas menacée, consentit à rentrer au Maroc le 28 mars ; il fut chargé d'essayer de lever des contingents chez les Beni Snassen.

M. Etienne, vice-président de la Chambre des Députés, se rendit à Oudjda à titre privé le 13 avril, malgré leurs embarras les autorités marocaines se montrèrent très prévenantes à son égard.

Au début de mai, l'arrivée de la zaouïa de Bou Amama dans la région amena de nouvelles complications ; l'ancien insurgé algérien se rapprocha un moment d'Oudjda, il fit même une razzia sur les Bessara (Beni Snassen) fidèles

au Makhzen. Il alla ensuite se fixer à Guefaït, pendant que son fils continuait ses entreprises sur El Aïoun Sidi Mellouk, qu'il avait complètement investi (1).

La présence de Bou Amama à proximité d'Oudjda causait une réelle inquiétude à Rekina, il aurait vivement désiré qu'une action commune des Français et des Marocains fût tentée pour l'enlever ; les autorités algériennes estimèrent que leur rôle devait se borner à protéger leur territoire et la frontière fut gardée par des troupes. Il fallait d'ailleurs songer à dégager El Aïoun ; le chef de la mission marocaine dégarnit Oudjda de la plus grande partie de ses soldats et forma une colonne d'environ 800 réguliers avec un canon, le commandement en fut confié à l'amel Ahmed ben Kerroum. Les contingents des Angad et Mehaïa marchèrent avec cette colonne, qui suivit les pentes sud de la montagne des Beni Snassen afin d'aller s'appuyer sur les Beni Ourimeche. Boucheta el Baghdadi, ayant dû renoncer à franchir la Moulouya, reçut l'ordre de porter sa mahalla sur El Aïoun et de se joindre à Ahmed ben Kerroum ; il n'exécuta pas ce mouvement, sous prétexte qu'il avait en face de lui des forces considérables campées sur la rive gauche à Aïn Zahio.

Pendant la marche, l'amel fut abandonné par la plus grande partie des Mehaïa et Angad ; incertain du dévouement de son entourage, il n'osa pas s'opposer à leur départ et alla s'installer à Berdil. De là, on entendait très nettement le bruit de la fusillade et quelquefois de la canonnade vers El Aïoun, car Tayebould Bou Amama avait reçu du Rogui une pièce de canon. Avant de rien entreprendre, Ahmed ben Kerroum dépêcha un courrier à Boucheta el Baghdadi, en lui faisant remarquer qu'il fallait intervenir d'urgence si l'on voulait sauver la garnison de la kasba ; cette démarche resta sans résultat. Le 15 mai 1904, Tayebould Bou Amama se jeta à l'aube sur les contingents de l'amel avec 200 fantassins et 500 cavaliers. Au début, il y eut un léger flottement dans la colonne chérifienne à cause du brouillard ; après une longue fusillade, Ahmed ben Kerroum, aidé des Beni Snassen, put enfin enlever la position de ses adversaires, qu'il mit en fuite et poursuivit

(1) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. des 18 mars, 15 avril, 15 mai 1904 ; R. Chef section à Min. Fr. Tanger des 15 avril, 15 mai 1904. — *Comité de l'Afrique française*, avril, mai 1904. — (A.) Zaouïa Bou Amama, L. Rogui à Bou Alem ben Brahim du 6 oct. 1904. — AHMED BEN KERROUM. — TAYEB OULD BOU AMAMA.

jusqu'au teniet Chouala, vers Bou Redim. Les vaincus avaient perdu 84 tués, les contingents de l'amel, 17. La garnison d'El Aïoun resta dans ses murs et ne contribua pas au succès.

Le lendemain, Ahmed ben Kerroum vit arriver à Berdil la mahalla de Boucheta el Baghdadi qui s'était décidé à marcher, sans doute de crainte d'être blâmé ; les deux colonnes se portèrent ensemble sur la kasba, elle était débloquée. Tayeb ould Bou Amama avait filé sur Guenfouda, il y fut rejoint par son père ; ce dernier abandonna Guefaït où il avait été pillé par les Beni Mathar, Oulad Amor et Beni Yala. Les Mehaïa vinrent à El Aïoun se rendre compte de ce qui s'était passé; constatant que la victoire était restée au Makhzen, ils se présentèrent au camp et offrirent leurs félicitations. L'amel avait là une trop belle occasion de se venger de leur défection, il n'y manqua pas et fit arrêter les onze principaux notables; on les dirigea sur la kasba de Saïdia; pendant la route les soldats tranchèrent la tête d'El Hadj Kerroum ould Boubekeur. Les troupes chérifiennes razzièrent sévèrement les tribus qui avaient suivi Tayeb ould Bou Amama et restèrent campées autour d'El Aïoun. A la suite du succès du 15 mai, la plupart des Mehaïa, Angad, Sedjâa et Beni bou Zeggou firent leur soumission ; Rekina groupa les deux premières tribus à l'est d'Oudjda afin de pouvoir facilement les surveiller (1).

Bou Amama transporta son camp à Reggada, au pied nord de la montagne des Beni Yala ; de là, il s'en fut trouver le caïd des Zekara à la tête d'un goum, il lui déclara qu'il viendrait s'installer dans sa montagne afin d'être plus en sûreté. Le malheureux Ramdan, qui devait mourir quelque temps après, se serait volontiers dispensé d'héberger un hôte aussi compromettant ; mais un refus aurait été dangereux, il n'osa pas protester. Un peu auparavant, les Zekara avaient chassé l'un des marabouts de Tinzi, auquel Bou Hemara avait donné le commandement d'une grande partie de la tribu. Redevenu roguiste par force, le caïd Ramdan fut ensuite obligé de garder cette étiquette de crainte d'être molesté par le Makhzen.

(1) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. des 15 mai, 15 juin 1904 : R. Chef section à Min. Fr. Tanger des 15 mai, 15 juin 1904. — *Comité de l'Afrique française*, mai, juin 1904. — *Documents diplomatiques* 1901, 1905, pp. 117, 118, 132. — (A.) Mansuri ould el Hadj Mohammed, L. Rekina aux notables Beni Snassen du 27 avril 1904. — AHMED BEN KERROUM. — TAYEB OULD BOU AMAMA. — ABDERRAHMAN EL ANSALI.

Bou Amama plaça sa zaouïa à Tafrent ; furieux contre son fils qui s'était fait battre, il entama des négociations avec Rekina. L'assassinat du chérif Abd el Ghani se rendant à son camp mit fin aux pourparlers ; le vieux marabout se défendit de ce meurtre. Le chef de la mission marocaine voulait de toute façon se débarrasser de lui ; il demanda aux tribus de fournir les piétons nécessaires à une expédition dans la montagne, mais les gens occupés aux travaux de la moisson ne se souciaient guère d'exécuter ses ordres. Le 6 juillet 1904, Bou Amama eut à Bin Ladjeraf une escarmouche avec environ 800 cavaliers du Makhzen, qui cherchaient à razzier ses chameaux ; il les repoussa en leur tuant une vingtaine d'hommes. La mahalla campée à El Aïoun Sidi Mellouk manquant de vivres, elle se rabattit sur Aïn-Sfa, puis elle alla dresser ses tentes à Sidi Moussa, en face du repaire de Bou Amama qui correspondait toujours avec le Prétendant. L'impossibilité de rassembler les contingents des tribus et l'indiscipline croissante des troupes obligèrent le Makhzen à ramener la mahalla à Oudjda ; l'action contre Bou Amama fut abandonnée, on envoya néanmoins un petit détachement à El Aïoun, où il ne restait que quelques soldats. L'amin El Hadjoui, nommé chef de la délégation marocaine en Algérie avec résidence dans l'amalat, prit en mains la direction politique à la place de Rekina, qui ne garda que le commandement des troupes. Pendant que ces chefs essayaient de rétablir un peu d'ordre dans la mahalla, Bou Amama sillonnait la plaine et le Prétendant venait camper sur l'oued Za avec un millier de cavaliers et environ 3.000 fantassins (1).

LE ROGUI PÉNÈTRE DE NOUVEAU DANS L'AMALAT ET OCCUPE EL AÏOUN SIDI MELLOUK

Le 9 août 1904, des Oulad Bakhti inféodés à Bou Amama attaquèrent dans sa maison le marabout de Guefaït, celui-ci fit appel à la colonne française qui occupait depuis peu Berguent afin de couvrir la frontière algérienne. Une

(1) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. des 15 juillet, 15 août 1904 ; R. Chef section à Min. Fr. Tanger des 15 juillet, 15 août 1904. — *Comité de l'Afrique française*, juin, août 1904. — *Documents diplomatiques* 1901, 1905, p. 153. — MOULIÉRAS, *Les Zkara*, pp. 119 à 127 (1905). — ABDERRAHMAN EL ANSALI. — TAYEB OULD BOU AMAMA. — MOUMEN BEN AHMED.

compagnie montée et une section de montagne étaient en reconnaissance, elles se portèrent au secours du marabout et dispersèrent les assaillants. Le 10 août, 30 partisans de Bou Amama razièrent des douars des Oulad Nchar algériens, ils voulurent recommencer le 19, mais la présence d'un détachement français les mit en fuite.

Des faits bien plus graves venaient de se passer chez les Beni bou Zeggou, où le Prétendant avait envoyé, le 17, une nombreuse délégation présidée par son ministre Salah (1) dans le but de négocier un mariage avec une petite-fille du caïd des Beni bou Zeggou ; la délégation avait été massacrée. Deux jours avant cette affaire, le Rogui avait demandé une épouse au caïd Hommada, qui lui avait donné sa fille Fatma, mais Bou Hemara ne s'était pas déclaré satisfait. Il avait alors envoyé la députation, en la chargeant d'exiger la main de Fatma, fille de Mohammed, le fils aîné du caïd Hommada, dont il avait entendu vanter la grande beauté ; cette femme était mariée avec un de ses cousins (2).

Le caïd Hommada avait reçu auparavant une lettre de Rekina l'engageant à tuer le Rogui ; il décida donc de secouer le joug et d'aller ensuite demander asile au Makhzen. Salah et les caïds de sa suite, parmi lesquels Mohammed ould Bouterfas des Beni Mahiou, reçurent une large hospitalité qui endormit leur défiance. Vers 10 heures du soir, lorsqu'ils furent retirés dans leurs chambres, les serviteurs du caïd se précipitèrent sur eux et les massacrèrent (3). Après cette terrible exécution, la famille Hommada prit la fuite poursuivie par les soldats de l'escorte accourus au bruit de la fusillade ; elle se réfugia à Oudjda

(1) Ce personnage était un Algérien originaire de Tlemcen, il était beau-père du Rogui.

(2) Fatma bent Hommada était alors âgée de 12 ans. Après la mort du Rogui ses parents l'ont fait rapatrier ; elle se trouvait à Taza avec les autres femmes de l'agitateur. Actuellement elle est remariée à Mohammed ould Mohammed Fetouma Amezian, qui est son cousin germain.

Fatma bent Mohammed, que désirait le Rogui, était plus âgée que sa tante ; elle avait 15 ans. Elle était à cette époque l'épouse de son cousin Ahmed ould Mohammed Chella, avec lequel elle vit encore.

(3) Les victimes auraient été au nombre de quatorze, dont : le ministre Salah, les caïds Mohammed ould Bouterfas des Beni Mahiou, Ben Chellal des Guelaya, Ben Abdallah el Kerkeri, Mohammed ben Merzoug des Haouara, Embarek ould Ali Lahmar, Abdesselam ech Chergui, Bon Zeronata des Tsoul, Denoun des Metalsa et Hammam Chelhi des Ghiata.

où le Makhzen lui fit un chaleureux accueil (1). En apprenant ce crime, le Rogui vint détruire la maison du caïd des Beni bou Zeggou ; rejoint par Bou Amama, il alla dresser son camp devant El Aïoun Sidi Mellouk.

Au début de septembre, Rekina fut remplacé par Abderahman ben Abd es Sadok, celui-ci s'empessa de diriger la plus grande partie de la mahalla vers la kasba d'El Aïoun pour faire face au Prétendant. Dans la nuit du 15 septembre, Bou Hacira, lieutenant du Rogui, se rendit chez les Zekara avec environ 800 hommes, il y prit un renfort de 300 combattants de l'entourage de Bou Amama et se jeta à la pointe du jour sur les douars situés au nord-est d'Oudjda, vers Tinsaïn; malgré la célérité de la razzia, les Angad et Mehaïa purent reprendre une partie de leurs animaux (2).

Les troupes envoyées vers El Aïoun sous le commandement de Boucheta el Baghdadi n'avaient pas grand hâte d'arriver au contact ; pendant qu'elles s'acheminaient lentement à l'Est, le Rogui attaqua deux fois sans succès la kasba. La colonne chérifienne campa enfin près de l'oued Bou Redim ; les Beni Ourimeche, Beni Attigue, Mehaïa et Angad lui avaient envoyé d'assez nombreux contingents. Pour les éloigner, Bou Hemara fit répandre le bruit qu'il irait razzier leurs campements habituels ; ce stratagème faillit réussir, bon nombre des auxiliaires se croyant menacés rentrèrent chez eux. Le 25 septembre 1904, vers huit heures du matin, le Rogui avec 200 cavaliers fit une démonstration sur le front de ses adversaires ; lorsque les goums de Boucheta el Baghdadi se furent lancés à sa poursuite, Bou Amama exécuta la véritable attaque sur le flanc de la colonne chérifienne. Cette dernière allait être battue ; le retour inespéré des contingents des tribus sauva la situation, mais l'affaire resta indécise et les deux partis firent des pertes assez élevées.

La garnison d'El Aïoun, dépourvue de vivres et de munitions et complètement livrée à elle-même, se replia sur la

(1) Plusieurs versions ont cours sur cet événement, elles ne diffèrent pas dans le fond, mais simplement dans les détails. J'ai reproduit celle de Mohamed ould Hommada, qui ne semble pas avoir intérêt, surtout actuellement, à déguiser la vérité.

(2) (1. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. du 15 sept. 1904 ; R. Chef section à Min. Fr. Tanger du 15 sept. 1904. — *Comité de l'Afrique française*, sept., oct. 1904. — (1.) Hadj Miloud, L. Monley Abd el Aziz du 26 juillet 1904. — AHMED BEN KERROUM. — TAYEB OULD BOU AMAMA. — MOHAMMED OULD HOMMADA.

mahalla dans la nuit du 26 au 27 septembre ; les contingents roguistes occupèrent aussitôt la kasba sans difficultés. La situation des troupes chérifiennes était assez précaire, bien qu'elles se fussent maintenues sur leurs positions. La nouvelle de ces événements alarma vivement la population d'Oudjda, le Makhzen fit vérifier l'état des remparts et distribua des armes. Au commencement d'octobre, de nombreuses tentes des Mehaïa, Angad, Beni Snassen, Beni Yala et Beni Oukil se réfugièrent sur le territoire algérien ; plusieurs préférèrent repasser la frontière plutôt que de se laisser cantonner sur un emplacement déterminé.

Boucheta el Baghdadi tenait encore suffisamment la région, malgré l'abandon précipité d'El Aïoun ; il se retira sur Aïn-Sfa, d'où il couvrait les Beni Snassen et la route d'Oudjda. Le Prétendant, qui n'était pas inquiet, en profita pour étendre son influence dans la zone comprise entre la Moulouya, l'oued Za et l'oued Bou Redim, les tribus durent lui fournir des contingents ; Bou Amama resta cantonné chez les Zekara. Les forces en présence comprenaient tant en réguliers qu'en auxiliaires environ 680 cavaliers et 2.680 fantassins du côté du Rogui et 1.450 cavaliers et 10.500 fantassins dans le parti du Makhzen (1).

(1) Ces chiffres sont évidemment très approximatifs ; le tableau suivant donne la décomposition de ces forces, il est extrait d'un rapport du chef de la section frontière d'Oudjda.

	Cavaliers	Fantassins	
1^o Parti du Prétendant :			
Contingents l'ayant suivi en deçà de la Moulouya :			Le total correspond à ce que le prétendant pourrait avoir avec lui s'il convoquait tous les contingents dont il dispose, en admettant que ces contingents répondent à son appel. En temps ordinaire il n'a guère que 400 cavaliers et 600 fantassins.
Metalsa, Oulad B. Rima, Chiadma	150	500	
Haouara, Beni Koulal, Ahlaf, ...	100	»	
B. B. Zeggou, Sedjâa, B. Mahiou.	200	300	
TOTAL.....	450	800	
2^o Parti de Bou Amama :			
Entourage direct	20	80	Même observation que précédemment. En temps normal Bou Amama n'a avec lui que 200 cavaliers et 1.000 fantassins environ fournis en grande partie par les Zekkara essentiellement montagnards.
Zekkara, Beni Yala.....	30	1.000	
Châamba, O. Sidi Abdelhakem...	70	»	
Sedjâa.....	60	200	
Mehaïa	50	100	
Oulad Amor, Guefait	»	500	
TOTAL....	230	1.880	
3^o Makhzen :			
Beni Snassen.	500	8.000	En temps normal : 900 cavaliers, 2 500 fantassins.
Angad	200	»	Jusqu'ici les tribus restées fidèles ont opéré pour leur compte.
Mahalla.....	600	2 000	
TOTAL.....	1.300	10.000	
4^o Oudjda	450	500	

(A. S. F.) R. chef section à Min. Fr. Tanger du 2 nov. 1904.

Dans la nuit du 9 au 10 novembre, la colonne chérifienne quitta Aïn-Sfa et rétrograda sur Oudjda ; le nord de l'amalat était calme, le pacha de Saïdia, El Hadj Allal, occupait la kasba de Cherâa avec quelques soldats et les contingents des Triffa et Oulad Mansour ; il était là pour s'opposer à une offensive possible de Mouley Brahim, khalifa de Bou Hemara chez les Guelaya. Après le débarquement à Saïdia de renforts importants commandés par Bachir ben Sennah, toutes les troupes régulières du Makhzen furent concentrées à Oudjda, leur effectif était d'environ 2.500 fantassins et 1.200 cavaliers. Par suite du désaccord existant entre leurs différents chefs et Boucheta el Baghdadi ces troupes se trouvaient dans le plus grand désarroi ; El Hadjoui dut demander au Sultan la relève de ce dernier. Au moment où les troupes chérifiennes avaient abandonné Aïn-Sfa, le Rogui s'était vivement porté sur ce point et il avait poussé son lieutenant, Brahim el Filali, dans la direction d'Aghbal pour couper le chemin à la mahalla de Bachir ben Sennah. Le projet de Bou Hemara avait été déjoué par le passage de cette colonne en territoire français. Son entourage lui démontra alors le danger qu'il y aurait à marcher sur Oudjda avant d'avoir pacifié les Beni Snassen ; il fit donc demi-tour le 30 novembre et alla camper à Berdil chez les Beni Ourimeche avec environ 500 cavaliers (1).

COMBATS AUX ENVIRONS D'OULDJDA ; LA VILLE EST MENACÉE
PAR LE ROGUI

Bou Hemara fit à plusieurs reprises des razzias sur les Beni Ourimeche, qui finalement se déclarèrent pour lui ; leur soumission entraîna celle de tous les Beni Snassen. La crainte inspirée par le Prétendant était telle que le marabout Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche eut peur d'être pris à partie à cause de ses bonnes relations avec le Makhzen, il fit solliciter son pardon. Le Rogui commit la faute de frapper les montagnards d'une assez forte contribution

(1) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. des 15 oct., 10 nov., 13 déc. 1904 ; R. Chef section à Min. Fr. Tanger des 15 oct., 2 nov., 15 déc. 1904. — *Comité de l'Afrique française*, oct., nov., déc. 1904. — *Documents diplomatiques* 1901, 1905, pp. 165, 166, 168 à 170, 173, 176, 177. — RENÉ LECLERC, pp. 253, 256, 257, 261. — AHMED BEN KERROUM. — TAYEB OULD BOU AMAMA. — ABDERRAHMAN EL ANSALI.

de guerre ; sa perception donna lieu à de nombreuses vexations qui les indisposèrent fortement contre lui. Se croyant tranquille de ce côté, il se porta à la fin de décembre 1904 sur Aïn-Sfa et, de là, il alla dresser son camp à Madjen Bakhta, au nord-ouest du djebel Meghris. Sur ces entrefaites, le sultan Mouley Abd el Aziz rappela Boucheta el Baghdadi à Fez, afin d'arrêter l'effervescence que ses agissements avaient provoquée dans la mahalla ; l'amel Ahmed ben Kerroum le remplaça dans son commandement. Le ramadan avait arrêté les hostilités ; le chef de la mission marocaine utilisait cette période de calme en négociant avec Bou Amama, qu'il espérait toujours détacher du Prétendant.

Le 31 décembre, Bou Hemara lança sur Saïdia un fort goum commandé par Mohammed ould el Hebil ; ce goum se fit repousser par les Triffa et la petite garnison de la kasba, il laissa de nombreux cadavres sur le terrain, entre autres celui de Mohammed ould el Hebil. La garnison d'Adjeroud et les goudmiers algériens avaient dû entrer en ligne pour faire respecter la frontière ; un goudmier entraîné sur le territoire marocain avait été tué.

Le Makhzen s'empessa de riposter. Le 1^{er} janvier 1905, une colonne d'environ 600 cavaliers et 3.000 fantassins réguliers, plus 400 auxiliaires d'Oudjda, se mit en marche au lever du soleil sous le commandement d'A Ahmed ben Kerroum, Bachir ben Sennah et Ahmed el Harrab ; vers une heure du soir elle tomba sur le camp de Bou Hemara. La cavalerie chérifienne, soutenue par l'infanterie, entoura les tentes et arriva jusqu'à celle du Rogui. L'agitateur courait le grand danger d'être pris, mais les soldats se mirent à piller et, pour les rassembler, on fit sonner la retraite (1). La demi-victoire remportée par le Makhzen fut sans résultat, son adversaire garda ses positions ; les pertes furent importantes des deux côtés.

Le 3 janvier, la mahalla recommença le même mouvement ; au moment où les soldats parvenus dans le camp

(1) D'après Ahmed ben Kerroum, c'est Ahmed el Harrab qui aurait fait sonner la retraite, parce qu'il ne tenait pas à prendre le Rogui. Le même reproche paraît pouvoir être adressé à tous les personnages qui exerçaient un commandement dans l'amalat ; il est certain qu'ils ont fait *durer* l'agitateur à plaisir. Avec les moyens mis à leur disposition, ils auraient dû s'en débarrasser rapidement ; mais le pouvoir central consentait de très gros sacrifices pécuniaires pour la région et les chefs étaient trop heureux de faire leur fortune, pendant qu'ils laissaient les soldats mourir de faim et de misère.

roguiste commençaient le pillage, les goums de Bou Amama surgirent tout à coup entre les montagnes des Beni Snassen et le Meghris et les mirent en déroute. Les cavaliers s'enfuirent de toute la vitesse de leurs chevaux en abandonnant les piétons qui se firent massacrer ; des gens d'Oudjda, venus sans armes dans l'espoir de faire du butin, subirent le même sort. Les azizistes perdirent dans cette journée 150 tués et 151 prisonniers, les roguistes eurent également de nombreux morts.

Les Beni Snassen, que Bou Hemara n'avait pas su s'attacher, étaient fatigués de ces luttes ; ils offrirent leur coopération à Abd es Sadok. Le 5 janvier, ils aidèrent la garnison de Saïdia à repousser une nouvelle attaque des goums du Prétendant ; le 8, les Beni Ourimeche délivrèrent les prisonniers du combat du 3 qui étaient dirigés sur les Guelaya, ils s'emparèrent également des têtes des tués et les inhumèrent. A la suite de la défection de la majorité des Beni Snassen, le Rogui jugea prudent de s'écarter du pied de leur montagne ; il alla s'installer à Djenane el Hadj Sahli sur le haut oued Isly et à proximité de Bou Amama, malgré l'avis de ses familiers lui demandant d'aller châtier d'abord les Beni Snassen (1). Le Prétendant avait avec lui le Français Delbrel, qui s'intitulait son chef d'état-major ; il envoya ses lieutenants recruter des contingents parmi les tribus fidèles, les Haouara, Sedjâa, Ahlaf, Zekara et Beni Mahiou lui envoyèrent des renforts (2).

Le 29 janvier 1905, Bou Hemara marcha sur Oudjda avec une assez forte colonne ; il avait atteint les hauteurs des Semmara, quand les troupes chérifiennes sortirent à sa rencontre avec un canon de 80 ^m/_m de montagne servi par le personnel de la mission française. Le combat s'engagea sur plusieurs points à la fois, le canon y eut une part

(1) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. des 15 janv., 15 fév. 1905 ; R. Chef section à Min. Fr. Tanger du 15 janv. 1905. — *Comité de l'Afrique française*, janv., fév. 1905. — *Documents diplomatiques* 1901, 1905, p. 191. — (A.) Ahmed ben Kerroum, L. Mouley Abd el Aziz à la mahalla du 22 décembre 1904. — (A.) Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche, L. Mohammed ben Aïssa et Mohammed ben Ali des Beni Khaled du 28 déc. 1904. — ABDERRAHMAN EL ANSALI. — TAYEB OULD BOU AMAMA. — AHMED BEN KERROUM.

(2) A cette époque, les principaux groupements roguistes de l'amalat étaient formés par les tribus suivantes : Beni Mahiou, Sedjâa, Beni Yala et Zekara. Le Prétendant avait néanmoins des partisans isolés dans la plupart des fractions ; Abdelkader Bou Hacira des Beni Attigue suivait sa fortune depuis qu'il avait levé l'étendard de la révolte ; plus tard, des caïds avaient été

prépondérante et l'infanterie ne tira presque pas. Les troupes du Rogui furent obligées de se retirer, elles perdirent 9 tués et 19 blessés ; le Makhzen n'eut que 2 tués et 6 blessés.

Les sentiments de Bou Amama pour le Prétendant parurent se refroidir, après qu'il eut reçu des lettres du Sultan accompagnées de riches cadeaux ; il rappela son fils qui s'était rendu à Melilla. Les autorités chérifiennes, hypnotisées par la soumission du vieux marabout qu'elles voulaient obtenir, même à prix d'or, restaient inactives et laissaient le Rogui renforcer ses troupes tout à son aise. Un oncle du Sultan, Mostefaould Mouley Abderrahman, passa à Marnia le 5 février se rendant à Oudjda, il était chargé de poursuivre les négociations. Pendant tout le mois de février, de continuel envois de munitions et d'argent à destination de l'amalat passèrent par Marnia ; le médecin militaire de cette localité se rendit à Oudjda

nommés par lui, certains d'entre eux furent de simples caïds honoraires, qui ne purent jamais exercer le commandement qu'il leur avait attribué. Les caïds roguistes étaient alors :

Dekhissiould Ali el Amri (Haouara de Triffa).

Mohammedould Bachir Harroul des Hararda (Beni Ourimeche).

Mohammed ben Ali ben Si Abdallah des Oulad Ali Chebab (Beni Ourimeche).

Kaddourould Bonterfas (Beni Mahion), en remplacement de son frère

Mohammed tué par les gens du caïd Hommada des Beni bou Zeggou.

Abdesselamould el Hebil (Beni Attigue), en remplacement de son frère

Mohammed tué.

Mohammed el Guerroudj (Beni Mengouch).

Mostefa el Guenfoud des Bessara (Beni Mengouch).

Mohammed ben Abdelkader Kejaï des Beni Khellouf (Beni Mengouch).

Mimounould Si Ali des Aaidane (Beni Khaled).

Mohammedould Chennah des Oulad Tahar (Beni Khaled).

Mohammedould Aïssa de Taredjirt (Beni Khaled).

Chahbounould Abdelmoumen des Oulad Ghazi (Beni Khaled).

Kaddourould Mâamar (Mezaouir).

Abdelkader ben Khatir (Oulad Ahmed ben Brahim).

Abdelkerimould Amara (Oulad Ahmed ben Brahim).

Kouider bou Aarfa (Oulad Ali ben Talha).

Bouzianould ben Zian (Oulad Ali ben Talha).

Ahmedould Bouzian (Beni Yala).

Mohammedould Ramdan (Zekara).

Belaïdould Ramdan (Zekara).

Lakhdarould Slimi (Sedjâa).

Mohammedould el Hadj Mohammed el Haouli (Beni bou Zeggou).

El Mahiould Aneur ben Moussa (Beni bou Zeggou).

Mohammed Azeroual (Beni bou Zeggou).

Bousonarould Aïssa des Oussata (Mehaïa).

El Madaniould Kaddour des Achache (Mehaïa).

Cheikhould bou Hafs des Achache (Mehaïa).

pour soigner les blessés ; les bons offices de la France à l'égard du Makhzen ne cessèrent pas un instant.

Bou Hemara fit enlever quelques animaux par ses cavaliers auprès du djebel Meghris le 28 février ; le 9 mars, il les envoya razzier les Angad. La mahalla chérifienne fit semblant de poursuivre les agresseurs qu'elle se garda bien d'aborder. Abdelmalek, fils de l'émir Abdelkader, arriva à Oudjda au mois de mars pour servir d'intermédiaire entre le Makhzen et Bou Amama ; il eut un rôle des plus équivoques. Toutes ces lenteurs n'étaient pas favorables aux populations, car les gros contingents roguistes affamaient l'amalat ; d'autre part les gens de sac et de corde de l'entourage de Bou Amama, non contents d'entreprendre de multiples razzias sur les Beni Snassen, Triffa et Angad, pénétraient dans leurs courses jusque sur le territoire français. Le 13 mars, cinquante d'entre eux se jetèrent dans la forêt des Beni bou Saïd et furent repoussés par le goum ; le 20, quinze autres enlevèrent des troupeaux dans l'oued Rouban. Les fonctionnaires chérifiens temporisaient toujours ; Tayebould Bou Amama, qui penchait pour la soumission au Makhzen, abandonna son père et se réfugia à Melilla.

Les affaires du Makhzen menaçaient d'ailleurs de se gâter ; le 24 mars, le caïd Mâamar fut battu par les contingents rebelles de Mohammed el Guerroudj, il périt dans l'affaire ; ses troupes durent battre en retraite et la kasba de Cherâa tomba au pouvoir des roguistes. Les Beni Snassen rassemblés à Oudjda durent marcher au secours des Triffa sous le commandement d'El Hadj Mohammed Sghir. Ils battirent leurs adversaires qu'ils rejetèrent au delà de la Moulouya, leur tuant 22 hommes et ne perdant eux-mêmes qu'un tué ; le pacha El Hadj Allal de Saïdia s'était porté sur Cherâa pour soutenir les Beni Snassen (1).

Ayant reçu de gros renforts amenés par Azouz el Ghiati et Abdelkader Bou Hacira, le Prétendant se décida à tenter une nouvelle attaque d'Oudjda. Le Makhzen averti avait fait distribuer des cartouches et des armes. Le 8 avril 1905,

(1) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. des 15 fév., 15 mars 1905 ; R. Chef section à Min. Fr. Tanger des 15 mars, 10 avril 1905. — *Comité de l'Afrique française*, fév., mars, mai 1905. — *Documents diplomatiques* 1901, 1905, pp. 195, 209, 210. — (A.) Mansouriould el Hadj Mohammed, L. Mouley Abd el Aziz à El Hadj Mohammed Sghir des 17 janv., 13 fév. 1905, aux Beni Ourimeche du 13 fév. 1905. — ABDERRAHMAN EL ANSALI. — AHMED BEN KERROUM. — TAYEB OULD BOU AMAMA.

il y eut une fausse alerte dans le camp chérifien : les contingents roguistes ne se mirent en mouvement que dans la nuit et, le 9, à 8 heures du matin, ils occupèrent les hauteurs des Semmara après en avoir délogé les reconnaissances qui s'y trouvaient. Les troupes chérifiennes firent face à leurs adversaires ; les contingents des Angad, Sedjâa, Mehaïa étaient à l'aile droite, la mahalla de Bachir ben Sennah formait l'aile gauche, les trois canons manœuvrés par le personnel de la mission française se tenaient au centre. Bou Hemara divisa ses forces en trois colonnes : à droite celle de Bou Amama, à gauche celle du caïd El Ouadjani ; il se réserva le commandement du centre où était placée l'artillerie.

Le combat fut de suite très chaud ; Bou Amama repoussa l'aile gauche du Makhzen et arriva jusqu'aux tentes placées sur le monticule de Sidi Aïssa, au sud des jardins ; El Ouadjani repoussa de même les contingents des tribus fidèles jusqu'à l'oued Aatchane. Vers 9 heures, la situation des troupes chérifiennes était très critique et leurs chefs étaient complètement affolés ; l'artillerie les sauva du désastre. Le lieutenant Mougin fit diriger deux pièces contre l'artillerie adverse, pendant que la troisième tirait sur les groupes d'assaillants. Le tir, rapidement réglé, fit taire l'artillerie du Rogui ; ce dernier fut couvert de terre par un projectile qui éclata à ses côtés. Le Makhzen prit alors l'offensive et lança ses soldats en avant ; les révoltés battirent en retraite sur tous les points, ils furent poursuivis jusqu'à environ deux kilomètres de leur camp ; à 1 heure de l'après-midi tout était terminé. Les troupes chérifiennes comptaient 11 tués et $3\frac{1}{4}$ blessés ; celles du Rogui avaient fait des pertes plus considérables. Vingt-deux têtes rapportées à Oudjda furent accrochées à Bab Sidi Abd el Ouahab.

Cette victoire améliora la position du Makhzen, qui n'eut garde d'en profiter. Le 4 mai, les goums de la mahalla firent une sortie, laquelle fut une véritable comédie ; il était visible que les dirigeants ne voulaient pas la fin de l'insurrection, ils se plaignaient au Sultan du mauvais état des troupes, alors qu'ils étaient seuls coupables (1).

(1) « Louanges à Dieu seul.

« Que Dieu répande ses bénédictions sur notre Seigneur Mohammed, sur sa famille et sur ses compagnons.

Suit l'empreinte du sceau du Sultan Mouley Abd el Aziz.

« A nos serviteurs très satisfaisants les caïds de nos troupes de Saïdia et

Le 7 mai, le délégué chérifien El Hadjoui alla à Tlemcen saluer M. Jonnart, gouverneur général de l'Algérie, qui était venu inaugurer la médersa de Tlemcen et, en même temps, se rendre compte de la situation faite aux populations algériennes par la grave insurrection dont l'amalat était le théâtre.

L'inertie des autorités d'Oudjda entretenait une grande insécurité sur la frontière ; depuis le 18 avril, les contingents de Bou Amama étaient campés vers Aïn Serrak, tout à fait à proximité du territoire algérien. Il fallut pendant un certain temps restreindre les envois d'armes par l'Algérie, cette mesure provoqua une grosse émotion chez les Marocains, qui se virent abandonnés à eux-mêmes.

« d'Oudjda (que Dieu vous favorise, que le salut soit sur vous ainsi que la
« miséricorde et les bénédictions divines). Ensuite votre lettre nous est par-
« venue par l'intermédiaire de notre serviteur, le caïd Abderrahman ben
« Abd es Sadok Rifi. Vous sollicitez de notre haute autorité l'augmentation
« des troupes et vous nous exposez leur situation déplorable. Cet état de
« choses nous étonne, car nous croyions que l'armée avait bien les hommes
« et les chevaux nécessaires et qu'elle était alignée en vivres au delà de ses
« besoins.

« A la réception de votre lettre, nous avons prescrit une enquête et nous
« avons constaté que si la mahalla est en grand désarroi, c'est que la plupart
« des hommes qui la composent n'ont aucune des qualités que réclame la
« guerre offensive, ni la force de résistance qu'il faut déployer dans la défen-
« sive : bien que recevant régulièrement la mouna, ils sont incapables de
« satisfaire aux exigences du service.

« Notre noble ordre vous enjoint d'épurer la mahalla et d'en éliminer
« toutes les non-valeurs, telles que les paresseux et les hommes incapables de
« se servir de leurs armes au combat, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des
« hommes et des chevaux utilisables. La mouna qui leur était attribuée à tort
« ne doit être touchée que par ceux qui la méritent.

« Nous avons ordonné à notre serviteur le chérif caïd Abderrahman ben
« Abd es Sadok de prescrire une inspection de tous les éléments de la
« mahalla : cavaliers, soldats réguliers et contingents des tribus, d'en éliminer
« ceux qui n'auront pas les qualités requises. Tout caïd reha, qui n'aura plus
« un nombre suffisant de soldats, versera sa troupe dans d'autres unités et
« rejoindra son poste d'attache. Le caïd Abderrahman ben Abd es Sadok
« dirigera l'opération ainsi qu'il a été dit et nous adressera tous les réformés.

« Vous nous aviserez de l'effectif des mahallas, de manière que leur mouna
« soit distribuée régulièrement (avec l'aide de Dieu). Chaque chef fournira
« un état indiquant le nombre des réformés et le soumettra d'urgence à notre
« approbation.

« Quant aux renforts, ils vous seront envoyés par fractions, jusqu'à ce que
« l'effectif soit complet. (Que Dieu vous aide pour accomplir le présent ordre).
« Le 30 mai 1905. »

(A.) Ahmed ben Kerroum.

Cette lettre se passe de commentaires, elle montre avec quelle exactitude était renseigné le souverain. Pauvre Sultan !!!

Tayeb ould Bou Amama arriva à Oudjda le 11 mai et fit enfin sa soumission ; son père resta fidèle au Prétendant. Le 30 mai, les goums de ce dernier ramenèrent vivement la mahalla chérifienne jusque dans son camp et lui tuèrent trois hommes ; en revanche deux cents des cavaliers de Bou Amama se firent repousser le 12 juin par les Beni Khaled. Le vieux marabout transporta ses tentes auprès de celles du Rogui, qui était toujours sur l'Isly ; l'agitateur avait fait placer les campements de ses partisans le long de cette rivière, afin de tenir les routes des Beni Snassen. Dans le courant de juin, le délégué chérifien El Hadjoui fut rappelé et le Sultan nomma à sa place Abderrahman ben Abd es Sadok (1).

Le Prétendant commençait à être à court d'argent et de munitions ; ses contingents obligés de pourvoir eux-mêmes à leur subsistance se dispersèrent, des groupes entiers quittèrent la mahalla. Bou Hemara résolut donc de tenter la chance des armes avant d'être complètement réduit à l'impuissance. Le 1^{er} juillet 1905, il marcha sur Oudjda et atteignit les Semmara vers 3 heures de l'après-midi ; l'amel rassembla les troupes sur le mamelon de Sidi Aïssa et les déploya ensuite pour marcher à l'ennemi. Lorsque les canons eurent semé le désordre dans les rangs des roguistes, les fantassins et cavaliers s'élancèrent sur eux et transformèrent leur retraite en déroute ; les pertes furent faibles de chaque côté. Cette affaire rendit quelque courage aux autorités chérifiennes, qui reçurent le 4 juillet des renforts et des munitions.

Les troupes du Makhzen se portèrent contre le Rogui le 9 juillet, à 5 heures du matin ; la mission militaire française marchait avec les canons. En arrivant au contact, on prit les dispositions de combat et l'artillerie entra en action, ses obus tombèrent dans le camp de Bou Amama qui fut évacué précipitamment. Après bien des hésitations, les troupes régulières se portèrent en avant, mais, arrivées près des tentes, elles firent brusquement demi-tour ; les roguistes se lancèrent à leur poursuite et il fallut toute

(1) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. des 10 avril, 11, 15 mai, 15 juin 1905. — *Comité de l'Afrique française*, mai, juillet 1905. — *Documents diplomatiques*, 1901, 1905, pp. 210, 217 à 219, 222, 223. — (A.) Ahmed ben Kerroum, L. Mouley Abd el Aziz aux chefs de la mahalla des 30 avril, 30 mai 1905. — (A.) Zaouïa Bou Amama, L. Rogui à Bou Amama du 16 avril 1905. — TAYEB OULD BOU AMAMA. — ABDERRAHMAN EL ANSALI.

L'énergie des membres de la mission française pour obliger les canonniers à ramener leurs pièces. La conduite des chefs marocains dans cette affaire ne peut s'expliquer que par leur désir de ne pas terminer la campagne. Ahmed el Harrab était resté en arrière avec son tabor qu'il avait empêché de tirer. Le Makhzen perdit 40 tués et une centaine de blessés, le Rogui éprouva des pertes sérieuses. Le lendemain, la colonne chérifienne revint à la charge ; l'artillerie seule fut engagée, elle lança des obus sur le campement de Bou Amama. Dans la nuit, le Rogui leva précipitamment son camp et se retira sur Sidi Moussa, en abandonnant beaucoup d'orge et de blé ainsi que quelques tentes. Le 11, Ahmed el Harrab s'opposa à la poursuite des roguistes fuyant à petite distance, sous prétexte que ses hommes manquaient de cartouches (1). Grâce aux canons de la mission militaire ces opérations, si mal conduites, laissèrent néanmoins un certain succès au Makhzen ; les appels incessants faits aux Beni Snassen ne donnèrent quand même pas grand résultat, la plupart de ces Berbères persistaient à se tenir à l'écart.

Tayebould Bou Amama ayant cherché à se rapprocher de son père, le Makhzen cria à la trahison et prétendit avoir saisi une correspondance compromettante ; le fils du marabout fut arrêté, on l'embarqua le 8 août sur le *Turki* à destination de Tanger. Pendant ce temps, des renforts continuaient à être débarqués à Saïdia sans que rien fût tenté de sérieux contre le Rogui. Après être resté deux jours à Sidi Moussa, Bou Hemara se rendit chez les Zekara ; il en repartit le 17 juillet et alla dresser son camp vers El Aïoun. La cavalerie du Makhzen sortit à la hâte d'Oudjda pour se mettre à sa poursuite ; le 22 juillet, elle s'installa à Berdil. Elle fut rejointe en ce point par tout le ban et l'arrière ban des Beni Snassen qui, persuadés cette fois qu'ils allaient à la curée, avaient répondu en masse à l'appel des autorités chérifiennes (2).

(1) Le bruit courut à l'époque qu'Ahmed el Harrab avait été gagné par le Rogui et qu'il entretenait une correspondance avec lui. Les gens ayant vécu dans l'entourage du Prétendant, disent qu'il n'en fut rien, mais que si le Makhzen avait été vaincu il aurait certainement trahi.

(2) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. des 2, 10, 15, 17 juillet, 15 août 1905. — Comité de l'Afrique française, août, sept. 1905. — *Documents diplomatiques*, 1901, 1905, p. 248. — ABDERRAHMAN EL ANSALI. — TAYEB OULD BOU AMAMA.

LE ROGUI GAGNE SELOUANE
ET SES CONTINGENTS RESTENT AUX PRISES AVEC CEUX DU
MAKHZEN SUR LA BASSE MOULOUYA ;
LES AUTORITÉS CHÉRIFIENNES DEVIENNENT MANIFESTEMENT
HOSTILES AUX FRANÇAIS

Malgré son importance, le rassemblement de Berdil n'avait aucune valeur militaire; beaucoup de montagnards en faisant partie n'étaient pas armés. Les chefs s'en rendaient bien compte, ils n'osaient pas attaquer le Rogui avec de pareils contingents et réclamaient à grands cris des renforts de l'arrière ; Ahmed ben Kerroum reprochait à Abd es Sadok d'avoir quitté trop vite Oudjda. Le Prétendant, mettant à profit les querelles qui divisaient ses adversaires, s'occupa de réunir d'assez nombreux combattants ; il envoya Azouz el Ghiati à Selouane pour y réchauffer l'enthousiasme de ses partisans. Pendant tout le mois d'août 1905, les deux partis restèrent en présence sans rien entreprendre. La discorde se mit dans les contingents du Makhzen ; à la suite d'une querelle des Angad et Sedjâa avec El Hadj Mohammed Sghir des Beni Ourimeche, les auxiliaires rentrèrent chez eux. Afin de combler le vide causé par cette défection, on dirigea une partie des troupes d'Oudjda sur Berdil. Le 28 août, Ahmed ben Kerroum et Abd es Sadok quittèrent le camp sous prétexte d'aller opérer contre les Zekara avec les unités restant disponibles. Le 31 août, Bou Hemara alla s'établir à Mestigmar, sans être inquiété par le Makhzen qui restait inactif ; Bou Amama s'installa le 1^{er} septembre chez les Beni bou Zeggou, à proximité du Prétendant.

Les troupes chérifiennes formaient alors deux groupes principaux, l'un à Berdil sous Bachir ben Sennah, l'autre à Djenane el Hadj Sahli sous Mouley Boubekour ; le tabor commandé par Ahmed el Harrab constituait la garnison d'Oudjda. Les soldats étaient dans la plus grande misère, ne recevant pas de solde ils désertaient ou vendaient leurs armes et leurs munitions aux gens des tribus, afin de subvenir à leurs besoins. Le 14 septembre, le Prétendant se retira sur Hassi Berkane, à l'ouest de la Moulouya, après avoir fait incendier la kasba d'El Aïoun ; Bou Amama refusa de le suivre dans son mouvement vers le Nord et resta sur l'oued Mestigmar.

De peur d'une attaque sur Saïdia, le Makhzen envoya des réguliers de Mouley Boubekeur occuper la kasba. Le départ du Rogui avait découragé les tribus qui lui étaient inféodées ; certaines comme les Beni Yala et Zekara abandonnèrent sa cause, le Makhzen inquiéta les autres, il fit en particulier razzier les Beni Mahiou le 21 octobre et les Mehaïa roguistes le 22 novembre. A la fin d'octobre, le Prétendant avait repris sa marche pour gagner Selouane, où il avait fait son entrée au milieu de nombreux Guelaya heureux de revoir *leur Sultan*. Cet événement entraîna une nouvelle répartition des forces chérifiennes ; la colonne campée à Berdil fut dirigée sur Cherâa et celle de l'Isly s'avança vers El Aïoun Sidi Mellouk, dans le but de contenir Bou Amama. A partir de ce moment, l'amalat retrouva un peu de calme et les indigènes purent se livrer à leurs labours (1).

Pendant que les soldats de ses adversaires montaient la garde sur la basse Moulouya, Bou Hemara se reposait à Selouane et y reconstituait son armée. Il ne prenait aucune décision et se bornait à écouter les controverses de ses familiers ; les uns réclamaient à grands cris la marche sur Fez, où ils se voyaient déjà reçus à bras ouverts par une population xénophobe, écœurée des faiblesses de Mouley Abd el Aziz pour les chrétiens ; d'autres, plus sages, voulaient qu'avant de tenter une pareille folie, leur maître assurât ses derrières en détruisant d'abord les forces établies dans l'amalat d'Oudjda. Le Prétendant entreprit d'organiser la région voisine de Selouane ; c'est à partir de cette époque que de nombreux Européens s'abouchèrent avec lui, certains lui fournirent des canons, des fusils et des munitions ; c'était ce qu'il désirait le plus (2).

Mal renseigné sur les projets du Rogui, le délégué du Sultan à Oudjda restait dans l'expectative ; il utilisait les bons offices des marabouts pour obtenir la soumission des personnages qui avaient suivi l'agitateur, ou bien pour faire cesser les querelles. Le 15 janvier 1906, tous les goums des tribus fidèles furent envoyés à la mahalla de Mouley

(1) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. des 15 août, 8 sept., 15 oct., 15 nov., 15 déc. 1905. — *Comité de l'Afrique française*, octobre, nov. 1905. — (A.) Mokhtar ben Mahieddine Boutehiche, L. Ahmed ben Kerroum du 30 octobre 1905. — (A.) Hadj Miloud, L. Mouley Abd el Aziz aux Zekara du 17 déc. 1905. — AHMED BEN KERROUM. — ABDERRAHMAN EL ANSALI.

(2) ABDERRAHMAN EL ANSALI.

Boubekour, qui se trouvait alors sur l'oued Bou Redim. Le 17, ces goums comprenant environ 500 cavaliers attaquèrent sur la Moulouya une caravane de Bou Amama se rendant à Melilla; ils tuèrent tous les conducteurs. Comme ils ramenaient au camp leurs 36 têtes et les animaux, un petit groupe de cavaliers du marabout fonça sur eux à l'improviste, les mit en déroute et reprit têtes et butin.

Cet échec n'était pas pour relever le moral des soldats réguliers, que leurs chefs laissaient dans le plus complet dénuement. Le 11 janvier, les caïds avaient refusé de rejoindre leurs corps si l'arriéré de la solde ne leur était pas payé. On avait été obligé de leur faire une fois de plus de belles promesses pour les décider à se rendre à la mahalla. Au point de vue administratif comme au point de vue militaire, le manque d'unité dans le commandement engendrait un désordre inouï. Les personnages désireux d'obtenir une place de caïd allaient à Fez trouver directement le Sultan; celui-ci n'était pas toujours au courant des compétitions locales, il risquait de se tromper bien souvent en donnant satisfaction aux postulants. C'est ainsi que, vers la fin de janvier, El Hadj Miloud ould Boubekour des Mehaïa et Abderrahman ben Cheikh des Oulad Sidi Cheikh Gheraba revinrent tous deux de la cour avec des titres d'investiture; Mouley Abd el Aziz les avait nommés respectivement le premier caïd des Mehaïa, le second caïd des Beni Hamhil et Beni Hamdoun; les gens de ces deux dernières fractions refusèrent absolument de reconnaître le chef pris en dehors de leurs contribules.

Le 29 janvier, Abd es Sadok reçut de Fez l'ordre formel de se mettre à la tête des troupes et de marcher sur Selouane. Les mouvements nécessaires furent exécutés aussitôt que le temps le permit; la mahalla de Mouley Boubekour se rendit à Cherâa, où était déjà celle de Bachir ben Sennah. Les Angad, Zekara et Beni Yala avaient été invités auparavant à placer leurs campements le long de l'Isly, dans le but de couvrir Oudjda contre les entreprises de Bou Amama; le marabout était installé avec ses contingents à proximité d'El Aïoun Sidi Mellouk. Abd es Sadok se mit personnellement en route le 8 mars, il passa à Saïdia avant de gagner Cherâa.

Le 10 mars, Bou Amama lança 300 fantassins et 50 cavaliers sur les Beni Yala et Zekara pour les razzier, ce parti dut se replier précipitamment en laissant 3 morts sur le terrain. A la fin de mars, le Makhzen fit de son côté

quelques razzias contre les rebelles, dont deux sur les Beni Mathar et Oulad Bakhti ; on prétendit que c'était à l'instigation du marabout de Guefaït, Si Hominada, réfugié à Oudjda depuis ses démêlés avec les roguistes.

Les débats de la conférence d'Algésiras commençaient à intéresser les Marocains (1) ; le danger étant passé, les sympathies allaient à l'Allemagne et les services des Français étaient oubliés. L'amel s'opposa à l'établissement d'un service de voitures entre Marnia et Oudjda, par crainte de se compromettre aux yeux de son gouvernement (2).

Une mahalla, sous le commandement d'Azouz el Ghiati, avait été chargée par le Prétendant de couvrir les Kebdana et les Beni bou Abdessied (Beni Snassen) qui lui étaient restés fidèles ; elle eut de nombreuses escarmouches sans conséquence avec les forces du Makhzen campées à Cherâa ; à tout instant des coups de feu étaient échangés d'une rive à l'autre de la Moulouya. Le 29 avril 1906, les troupes chérifiennes passèrent la rivière pour aller attaquer les rebelles ; elles furent repoussées et durent battre en retraite sur leur camp perdant 16 tués et un grand nombre de blessés, parmi ces derniers se trouvait Ahmed el Harrab. Le 4 mai, il y eut un léger engagement entre les deux partis, il ne donna aucun résultat. La colonne de Cherâa marcha de nouveau contre Azouz el Ghiati le 7 mai, elle se fit battre à mechra Guerma et perdit 15 hommes. Les soldats étaient tout à fait démoralisés et les vivres devenaient rares.

Au sud du massif des Beni Snassen, le Makhzen et les partisans du Rogui se razziaient tour à tour. Le 4 mai,

(1) L'acte d'Algésiras est du 7 avril 1906, il n'intéresse qu'indirectement l'amalat d'Oudjda, puisque l'article 123 et dernier est ainsi conçu : « Tous les traités des puissances signataires avec le Maroc restent en vigueur. Toutefois, il est entendu qu'en cas de conflit entre leurs dispositions et celles du présent acte général, les stipulations de ce dernier prévaudront. » Les accords de 1901 et 1902 règlent donc toujours les relations franco-marocaines sur la frontière algérienne ; ils ont été complétés récemment par l'accord de Paris du 4 mars 1910, qui tient compte de la situation créée par la présence de nos troupes dans l'amalat, ainsi que par le traité de protectorat signé à Fez le 30 mars 1912. L'acte d'Algésiras a été donné in-extenso dans différentes publications, notamment dans ROUARD DE CARD, *Traité de la France avec les pays de l'Afrique du Nord*, pp. 376 à 413, et le *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, supplément d'avril 1906.

(2) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. des 15 janv., 9, 15 fév., 15 mars, 15 avril 1906. — *Comité de l'Afrique française*, janv., fév., mars, mai 1906. — (A.) Mokhtar ben Mahieddine Bouchiche. — L. Abd es Sadok du 19 avril 1906. — AHMED BEN KERROUM.

avec l'aide des Angad, les Sedjâa et Beni bou Zeggou enlevèrent des chameaux à leurs contribuables attachés à la fortune de Bou Amama. Le 26 mai, un goum sorti d'Oudjda alla aux environs de Guefaït faire un coup de main sur les Oulad Bakhti inféodés au Prétendant. Le 2 juin, Bou Amama se jeta sur les Beni Moussi (Beni Attigue) et dépouilla les habitants de plusieurs villages.

Sur la Moulouya, la situation était inchangée ; la mahalla chérifienne, perpétuellement harcelée par les contingents d'Azouz el Ghiati, était obligée de garder la défensive en raison de la diminution de ses effectifs affaiblis par les désertions. Le 29 mai, elle fut attaquée à l'improviste par 200 cavaliers roguistes ; au moment où on donna l'alarme ils avaient déjà pénétré dans les tentes, les réguliers purent néanmoins repousser leurs adversaires.

Mouley Mostefa ben Abderrahman, oncle du Sultan, qui débarqua à Saïdia le 3 juin, apporta à Cherâa quelques cartouches et un peu d'argent ; les soldats touchèrent dix jours de solde.

Le chérif ne s'était occupé qu'accessoirement du ravitaillement des troupes ; il était venu pour traiter la soumission de Bou Amama, car le Makhzen ne voyait pas d'autres moyens de le réduire. Tayeb ould Bou Amama venait d'être mis en liberté sur les instances de la France. Tranquille désormais sur le sort de son fils, le vieux marabout ne voulut pas entendre parler de négociations ; El Aïoun resta donc au pouvoir des rebelles. Abd es Sadok de son côté ne mettait aucune hâte à commencer les opérations contre le Rogui ; tout en feignant d'attendre des renforts éternellement promis, il se tenait tranquillement enfermé dans la kasba de Saïdia (1).

Pendant ce temps, les autorités d'Oudjda étaient devenues nettement hostiles aux Français. Un service de diligence avait été installé entre Marnia et Oudjda malgré l'avis défavorable de l'amel. Le 24 avril 1906, la voiture fut assaillie à coups de pierres à son arrivée, le conducteur fut blessé. Le 3 mai, le fonctionnaire chérifien fit vendre, dans le but d'entraver son commerce, une maison louée en

(1) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. des 15 mai, 15 juin, 8 juillet 1906. — *Comité de l'Afrique française*, juin, juillet 1906. — (A.) Mansouri ould el Hadj Mohammed, L. Mouley Abd el Aziz à El Hadj Mohammed Sghir des 28 mars, 27 mai 1906. — ABDERRAHMAN EL ANSALI.

ville par l'entrepreneur des messageries. Les Marocains employèrent également des procédés violents pour mettre en interdit le marché français d'El Haïmer, vers l'embouchure du Kiss. Le 13 juin, trois chioukh des Atsamna se postèrent sur les routes conduisant à ce marché, afin d'empêcher les indigènes de l'Ouest de s'y rendre. Dans l'espoir de les en détourner plus facilement, le Makhzen avait fait publier qu'un nouveau marché se tiendrait dorénavant à Aïn Chebak, à l'embouchure de la Moulouya. Ces différentes vexations n'étaient pas le fait d'une excitation locale, mais bien la répercussion de l'agitation générale qui devait avoir un dénouement si tragique dans l'ouest du Maroc (1).

A la mahalla de Cherâa la situation devenait des plus inquiétantes, les effectifs diminuaient de jour en jour et les chefs eux-mêmes donnaient l'exemple de l'indiscipline. Abd es Sadok réussit à amadouer quelques tribus, qui comblèrent les vides faits dans la colonne par les désertions; le 12 juillet 1906, les caïds des Beni Khaled décidèrent qu'ils rallieraient la mahalla avec leurs contingents, les Beni Snassen répondirent en masse à l'appel du représentant du Sultan. Dans la nuit du 19 au 20 juillet, la colonne chérifienne eut un léger engagement avec les contingents roguistes, qui perdirent une dizaine de tués. Azouz el Ghiati écrivit aussitôt au Prétendant que les Kebdana étaient sur le point de trahir, et qu'il ne pourrait tenir qu'à la condition d'être renforcé immédiatement. Les Kebdana firent leur soumission au Makhzen le 24 juillet. Le 25, Abd es Sadok étant parvenu à réunir environ 5.000 hommes passa la Moulouya et vint offrir le combat au lieutenant du Rogui ; celui-ci fut complètement battu, il laissa sur le terrain environ 150 tués, des tentes ; il ne put sauver qu'à grand'peine ses deux canons ; les renforts envoyés de Selouane arrivèrent trop tard.

Le Makhzen ne sut pas profiter de sa victoire. Ses troupes passèrent de nouveau la Moulouya le 3 août et reprirent contact avec l'ennemi sans rien tenter ; Abd es Sadok n'était pas à leur tête, il s'était dit malade et était resté à Saïdia. Bou Hemara demanda aux Riffains, aux Beni bou Yahï et aux Metalsa d'envoyer des contingents, afin de lui permettre de prendre l'offensive. Il assumait le

(1) Comité de l'Afrique française, juin, juillet 1906. — *Documents diplomatiques* 1906, 1907, pp. 27, 31 à 33.

commandement de ces forces et alla camper à Aïn-Zahio le 6 août, il avait environ 7.000 hommes. Les Kébdana craignant des représailles sollicitèrent l'aman, il le leur accorda.

Profitant de l'inaction du Makhzen, le Rogui se porta sur mechra Guerma et, le 13 août dans la soirée, il franchit la Moulouya et attaqua le camp de Cherâa. Les soldats chérifiens se retranchèrent dans les cactus, où ils opposèrent une résistance énergique, la nuit mit fin au combat ; de part et d'autre les pertes furent légères. Le Prétendant n'ayant pas réussi à enlever les positions de ses ennemis repassa sur la rive gauche de la rivière. Le 17 août, Bou Hemara tenta une razzia sur les Triffa, ses gens furent refoulés et s'enfuirent en désordre. Comme les forces adverses grossissaient de plus en plus, il se retrancha enfin le 4 septembre dans la montagne des Kébdana ; à partir de ce moment roguistes et azizistes se contentèrent de s'observer mutuellement.

En résumé, la campagne avait simplement consisté jusqu'à là pour les deux partis à se disputer la possession des gués de la Moulouya ; aucun d'eux n'avait osé rechercher un résultat décisif en s'engageant à fond. Malgré cela, l'affaire du 17 août marqua l'agonie du parti roguiste dans l'amalat ; les gens qui avaient suivi l'agitateur n'osaient plus le déclarer ouvertement, plusieurs individus, notoirement compromis, se retirèrent à la zaouïa de Bou Amama ou bien allèrent chercher un refuge en Algérie (1). L'amel, Ahmed ben Kerroum, saisit avec empressement ce revirement d'opinion pour travailler les populations ; il donna successivement l'aman aux Beni Yala, Zekara, Beni Khellouf, Ziamba, ainsi qu'à diverses fractions des Beni Snassen qui comptaient encore des dissidents (2).

(1) Les principaux personnages qui restèrent attachés à la cause du Rogui furent :

Mohammed ould Bachir Harrond, des Beni Ourimeche.

Kaddour ould Mâamar, des Mezaouir, retiré à la zaouïa de Bou Amama.

Bousouar ould Aïssa, des Mehaïa, retiré à la zaouïa de Bou Amama.

Mohammed ben Abdelkader Kejaï, des Beni Khellouf.

Mohammed et Guerrondj, des Beni Mengouch, réfugié en Algérie.

Il faut y ajouter les caïds roguistes des Sedjâa, Beni bou Zeggou et Beni Mahion qui échappaient toujours au Makhzen.

(2) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. des 15 août, 18 sept., 15 oct. 1906. — *Comité de l'Afrique française*, août, sept. 1906. — AHMED BEN KERROUM. — ABDERRAHMAN EL ANSALI.

Depuis le mois de juin 1906, la situation n'avait fait que se tendre avec l'Algérie. Le 3 août, le commandant supérieur de Marnia se rendit auprès de l'amel pour traiter des affaires urgentes depuis longtemps en suspens ; ce fonctionnaire rejeta toutes les revendications algériennes en se retranchant derrière des instructions de Fez. Deux jours après, les relations furent rompues entre Oudjda et Marnia ; le gouvernement général de l'Algérie interdit par représailles le transit entre ces deux localités. Après que le Rogui eut dégagé les routes, le ravitaillement d'Oudjda devint possible par Melilla et l'interdiction ne fut pas maintenue. Le 17 septembre, le pacha de Saïdia, suivi de gens en armes, pénétra en territoire algérien et alla jusqu'à Port-Say enlever des objets emportés par un déserteur. On adressa des représentations au Makhzen qui fit naturellement la sourde oreille et refusa de donner satisfaction aux demandes françaises. Il fut d'abord question d'entamer une action répressive en prenant pour objectif la kasba de Saïdia, mais le gouvernement renonça à cette idée (1).

La mahalla de Cherâa eut, le 25 octobre 1906, une légère escarmouche avec les contingents rognistes à Mers el Abiod, sur les bords de la Moulouya ; elle ne fit aucun effort sérieux contre le Prétendant dont les effectifs fondaient rapidement. Le Makhzen poussa simplement le tabor de Bachir ben Sennah sur la rive gauche, cette troupe s'installa au cap de l'Eau. Le Rogui, de peur d'être inquiété, se retira à Selouane au mois de novembre. Quant à Bou Amama, il ne quittait pas les environs de la kasba d'El Aïoun ; ses goums battaient le pays et se livraient à d'audacieux coups de main.

Au début de 1907, le vieux marabout, rompant avec son ancienne politique, commença à se montrer aimable avec les Français. Les troupes chérifiennes étaient toujours dans le plus grand dénuement ; l'effort fait de 1903 à 1905, sans grands résultats d'ailleurs, avait complètement épuisé les finances du Makhzen. Le 8 janvier 1907, le vapeur marocain *El Hebib* débarqua à Saïdia la solde et quelques caisses d'armes et de munitions. Les caïds reha vinrent le 11 à la kasba

(1) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. du 15 août 1906. — *Comité de l'Afrique française*, oct., nov. 1906, janv. 1907. — *Documents diplomatiques* 1906-1907, pp. 52, 53, 59, 60, 90, 91, 102, 103, 107.

déclarer qu'on ne leur avait pas versé tout l'argent qui leur revenait ; il s'ensuivit une bagarre, un caïd reha fut frappé.

Le Makhzen était à court d'argent ; pour se procurer des fonds, il fit percevoir depuis le 19 février 10 % *ad valorem* sur toutes les marchandises entrant au Maroc au nord d'Oudjda. Cette mesure souleva de vives protestations de la part du commerce algérien. L'occupation d'Oudjda allait sous peu mettre fin à toutes ces difficultés (1).

(1) (A. S. F.) R. Chef section à Chef M. M. M. des 15 nov., 15 déc. 1906, 15 janv., 15 fév., 15 mars 1907. — *Comité de l'Afrique française*, janv., fév., mars 1907. — ABDERRAHMAN EL ANSALI.

CHAPITRE XI

L'occupation de l'amalat d'Oudjda par la France

LES FRANÇAIS OCCUPENT LA VILLE D'OUJDJA

La première conséquence grave de l'agitation antifranaçaise entretenue dans le peuple marocain fut l'assassinat du docteur Mauchamp à Merrakech, le 19 mars 1907. Ce meurtre, qui n'était pas assimilable à un acte de banditisme isolé, ne pouvait rester impuni. Comme moyen de pression sur le Makhzen, le gouvernement français décida de faire occuper Oudjda dans le plus bref délai par les troupes algériennes ; ses instructions recommandaient d'employer des forces suffisantes pour éviter toute résistance et surtout de n'entreprendre aucune opération au delà de la ville. Le chef de la section frontière de la mission militaire reçut le 27 mars, à 10 heures du matin, l'ordre de faire évacuer Oudjda par les Français et le personnel de la mission ; cet ordre fut immédiatement exécuté et le repli sur Marnia ne donna lieu à aucun incident. Dès que les citadins connurent cet exode, les fanatiques exultèrent ; ils étaient persuadés que les Français avaient été chassés par le Sultan. L'amel, moins simpliste que ses administrés, était perplexe ; il ne savait que penser d'un aussi brusque départ ; ayant constaté que le capitaine Mougïn n'avait rien enlevé de son domicile, il y plaça des gardiens afin de dégager sa responsabilité.

Pendant ce temps, une colonne était rassemblée à Marnia sous le commandement du colonel Félineau, elle comprenait deux bataillons du 2^e Zouaves, un du 2^e Tirailleurs, deux escadrons du 2^e Spahis, une batterie d'artillerie de campagne et 200 goumiers. La colonne, avec laquelle marcha le général Lyautey, commandant la division d'Oran, se mit en route le 29 mars à 3 heures du matin ; après une longue étape par mauvais temps elle arriva en vue d'Oudjda vers 10 heures. Au cours de la marche, le caïd Bou Hamidi, des Beni bou Saïd, avait été envoyé à l'amel pour lui expliquer les raisons de l'occupation

d'Oudjda et lui demander de rassurer les habitants. Ce fonctionnaire marocain rassembla les notables et se porta au-devant du général au delà des jardins, il ne souleva pas de protestations et déclara simplement qu'il se résignait à l'inévitable. Une fraction du goum occupa le canal d'adduction des eaux de Sidi Yahia, deux compagnies de zouaves et un peloton de spahis s'installèrent à l'intérieur des murs, le restant des troupes alla camper au sud des jardins.

La partie laborieuse de la population accueillit les Français sans trop de déplaisir. Pour tromper leur déception, les exaltés espéraient qu'avec l'aide de l'Allemagne Mouley Abd el Aziz ne tarderait pas à les délivrer de l'infidèle. L'occupation s'étant faite sans coup férir, on envisagea de suite la possibilité de réduire les effectifs de la colonne en raison du mauvais temps persistant et des difficultés qui en résultaient pour le ravitaillement (1).

Tous les chefs marocains furent maintenus dans leurs emplois, l'administration chérifienne continua à fonctionner sous le contrôle d'officiers français. La réorganisation du service financier fut entreprise immédiatement ; pour les perceptions on mit en vigueur les tarifs de l'accord du 7 mai 1902. M. Destailleur arriva à Oudjda dans les premiers jours d'avril, afin d'y remplir les fonctions de commissaire du gouvernement de la République française et de veiller à l'application des accords. Les fonctionnaires marocains virent d'un mauvais œil tous ces changements dont le but était d'empêcher leurs traditionnelles malversations ; les caïds de la mahalla campée sur la Moulouya se répandirent en récriminations inutiles, tout en se gardant bien de venir protester à Oudjda contre l'occupation.

Les populations de l'amalat n'avaient pas bougé, les caïds des Angad, Zekara, Sedjâa et Beni bou Zeggou (2) se présentèrent le 31 mars au général et l'assurèrent de leur dévouement ; les caïds des Beni Khaled firent des démarches analogues à Marnia. Tous ces personnages

(1) (A. C. M.) R. C. sup. du 18 avril 1907. — (A. S. F.) T. Chef section à Min. Fr. Tanger du 27 mars 1907. — *Comité de l'Afrique française*, avril, mai 1907. — *Documents diplomatiques* 1906-1907, pp. 194, 203 à 206. — BOULLÉ, p. 34. — AHMED BEN KERBOUM. — BEN SALEM FASLA.

(2) Pour les Sedjâa et Beni bou Zeggou, il ne s'agit que des caïds makhzen campés à Oudjda ou dans les environs.

croyaient à une prise de possession définitive, l'un d'eux demanda même confidentiellement à être débarrassé de l'amel. Au commencement d'avril, le groupement mobile de Berguent fit sa jonction avec la colonne d'occupation ; le calme était complet dans la région.

L'inaction des troupes françaises, astreintes à ne pas dépasser les environs de la ville, produisit un fâcheux effet sur les tribus ; les caïds des Beni Ourimeche, Beni Attigue et Beni Mengouch, influencés par la proximité de la mahalla chérifienne, prirent une attitude voisine de l'hostilité ; cela rendit les Beni Khaled hésitants et craintifs. Les notables des Beni Snassen allèrent prendre l'avis de Mouley Boubekeur, alors chef de la mahalla ; celui-ci leur conseilla d'attendre les événements avant de prendre une décision sur ce qu'il conviendrait de faire à la suite de l'entrée des Français à Oudjda. Dans la crainte d'une extension de l'occupation, le pacha de Saïdia, El Hadj Allal, fit transporter à la mahalla les armes, munitions et approvisionnements déposés dans la kasba. Mouley Boubekeur, avec lequel l'amel entretenait une correspondance à l'aide d'émissaires, fit passer toutes les troupes chérifiennes sur la rive gauche de la Moulouya le 16 avril, il les installa au souk el Djemâa chez les Kebdana ; le 12 mai, elles décampèrent de nouveau et se dirigèrent vers la Mar Chica, au sud-est de Melilla (1).

Bou Amama, qui était toujours d'accord avec le Rogui, garda la plus stricte neutralité envers les Français. D'après Abderrahman el Ansali, il aurait écrit au Prétendant en le suppliant de déclarer la guerre sainte, ce dernier se serait prononcé très nettement contre cette mesure. Quoiqu'il en soit, le 8 avril, le vieux marabout convoqua à sa zaouïa les Sedjâa et Beni bou Zeggou roguistes et il leur recommanda le calme (2).

Les agissements des agents du Makhzen provoquèrent

(1) (A. C. M.) R. G. sup. des 18 avril, 17 mai 1907. — (A. S. F.) R. Chef section à Min. Fr. Tanger du 20 avril 1907. — *Comité de l'Afrique française*, avril, mai 1907. — *Documents diplomatiques* 1906-1907, p. 207.

(2) Il est à peu près certain que le Rogui et Bou Amama comprirent de suite qu'ils n'avaient pas intérêt à entrer en conflit avec la France. Pour ménager les susceptibilités des fanatiques sur lesquels ils s'appuyaient, ils durent bien entendu leur faire à différentes reprises des concessions. Cette hypothèse explique suffisamment les contradictions apparentes que l'on relève dans la conduite de ces personnages ; ils ont pu faire entendre parfois un langage xénophobe, mais leurs menaces n'ont jamais été suivies d'exécution.

quelque effervescence chez les Beni Snassen ; les chefs qui s'étaient présentés aux autorités françaises subirent des reproches et même des injures de la part de leurs tribules. Après avoir manifesté sa surprise de l'occupation d'Oudjda, le gouvernement chérifien adressa aux tribus des lettres leur enjoignant de ne pas s'occuper des chrétiens. Ces lettres laissaient entendre qu'ils se retireraient avant peu, elles parvinrent à destination à la fin d'avril et leurs insinuations produisirent un fâcheux effet. Les Beni Snassen avaient déjà exprimé des sentiments hostiles sur les marchés et tué un légionnaire déserteur. Les habitants d'Oudjda devinrent à leur tour arrogants ; dans la nuit du 24 au 25 avril, pendant les fusillades en l'air qu'ils firent à l'occasion du mouloud, quelques balles sifflèrent aux oreilles des soldats français. En présence de cette situation, la garnison du Kiss fut renforcée, un officier des affaires indigènes de Marnia alla s'installer avec un goum dans le petit bordj d'Adjeroud ; le pacha de Saïdia cessa alors de percevoir le 10 % sur les marchandises venant d'Algérie.

Tayebould Bou Amama, qui résidait à Laghouat depuis sa sortie des prisons de Fez, fut autorisé à se rendre à Oudjda afin d'y saluer sa mère ; son père était toujours aux environs d'El Aïoun Sidi Mellouk, il ne se départissait pas de sa correction.

Les Channba de la zaouïa, auxquels leurs brigandages attiraient des représailles, se virent enlever des chameaux par les Beni Guil ; dans le courant de juillet, à la demande du marabout, le Rogui ordonna à ses adhérents de la rive gauche de la Moulouya de saisir les animaux d'une caravane appartenant aux razzieurs.

Les tribus de l'amalat souffraient encore de la crise provoquée par l'agitation roguiste, plusieurs étaient complètement désorganisées (1). Les derniers fidèles du Prétendant

(1) En juillet 1907, la situation dans les tribus voisines d'Oudjda était la suivante :

Beni Khaled. — Cinq caïds : Bel Ghomari des Beni Drar, Mohammed ben Dahman des Oulad Bou Azza, Kaddourould Saïd des Oulad Ghazi et Oulad Mongar, Tayebould Ali ou Rabah des Ahel el Oued et Mohammed bel Lahcene de Taredjirt. Les quatre premiers étant favorables aux Français, le Makhzen ne manquait pas de leur susciter des difficultés, il appuyait les intrigues de Mohammedould Ali des Ziamba, qui cherchait à supplanter Kaddourould Saïd.

Beni Mengouch. — Deux caïds : Bachir Djedaïni des Beni Mengouch du

se voyant abandonnés tendaient de plus en plus à se séparer de lui ; au début de juillet, Abderrahman ben Abd es Sadok, qui avait suivi la mahalla sur la rive gauche, donna l'aman à quelques fractions et à certains personnages restés

Nord, Ahmed bou Khelouf des Bessara et Ahel Sefrou. Bachir Djedaïni était combattu par les Ahel Khellad de Mimoun Lazâar, à cause d'un meurtre commis auparavant par son khalifa et qui n'avait jamais été réglé. L'ancien caïd Mohammed el Guerroudj, réfugié en Algérie, avait toujours des partisans prêts à semer le désordre dans la tribu.

Beni Attigue. — Quatre caïds : Mgâad er Ras de Taghasrout, Mohammed ould Boumedien Oulou des Beni bou Yala et Beni Attigue Dekhala, Amar ould el Ioudjil des Beni Moussi, Mohammed ould Si Mâamar des Beni Amier ; Embarek ould el Hebil des Oulad el Hebil intriguait pour exercer un commandement.

Beni Ourimeche. — Cette tribu, en partie roguiste, était très divisée : Cheikh Mohammed ben Abdallah de Tagma, caïd Mohammed ould Bachir Harroud des Beni bou Abdessied roguistes, Cheikh Mohammed ould Chalboun des Beni bou Abdessied makhzen, caïd Mohammed ben Ali ben Si Abdallah des Oulad Ali Chebab roguistes, chioukh Ali ould el Cadi et Mohammed ben Azza des Oulad Ali Chebab makhzen, cheikh Mohammed ould Si Mohammed des Beni Nougâ ; chez les Oulad Abbou, Mansouri ould el Hadj Mohammed des Oulad el Bachir et son oncle Ahmed ould el Hadj Mohammed se disputaient le pouvoir.

Beni Mahiou. — Tous roguistes sous le caïd Ali Mhammed.

Triffa. — Les Oulad Sghir et Haouara étaient rattachés aux Oulad Ahmed ben Brahim (Angad) et les Atsamna aux Mezaouir (Angad), mais leurs chioukh étaient à peu près indépendants.

Oulad Mansour. — Ils relevaient du pacha de Saïdia, leur caïd Mohammed ould Aïssa était en conflit avec les chioukh de la tribu.

Mchaïa. — Le caïd investi, El Hadj Miloud, était sans autorité sur la tribu et vivait à Oudjda. Plusieurs compétiteurs se disputaient le pouvoir : Mohammed ould el Hadj Sahli des Oulad Barka, Ben Abdallah ould Abderrahman des Achache, Ali ould Slimane des Oussata, Aïssa ould el Bachir des Doui Khelifa, Aïssa ould Ahmed des Heddada. Cette tribu était dans la plus grande anarchie.

Angad. — Trois caïds : Bouterfas des Mezaouir, Mohammed ben Khedda des Oulad Ahmed ben Brahim, Mohammed ben Cheikh des Oulad Ali ben Talha ; ce dernier commandait en outre aux Beni Hamil et Beni bou Hamdoun.

Sedjâa. — Les Sedjâa makhzen, chassés de leur pays par Bou Hemara et Bou Amama, étaient campés sur l'oued Isly sous le commandement du caïd Hamdoun ould Hamidan ; les Sedjâa roguistes se tenaient vers Tafrata.

Beni bou Zeggou et Beni Yala Sfassif. — Leur caïd makhzen, Mohammed ould Hommada, était réfugié à Oudjda ; la majeure partie de la tribu obéissant aux caïds et chioukh roguistes était sous l'influence de la zaouïa de Bou Amama.

Beni Yala. — Ils dépendaient directement de l'amel d'Oudjda et comprenaient encore quelques roguistes.

Zekara. — Les deux frères Belaïd et Mohammed ould Ramdan se disputaient le commandement de la tribu.

(A. R. O.) R. Com^e colonne Oudjda du 31 juillet 1907 ; N. du service des renseignements de la colonne d'Oudjda de 1907.

jusque là irréductibles (1). Malgré ces soumissions l'autorité du Makhzen sur la région resta précaire ; les Oulad Mansour, Triffa et Beni Snassen, invités à envoyer leurs contingents à la colonne chérifienne, restèrent sourds aux appels d'Abd es Sadok (2).

L'AGITATION ANTIFRANÇAISE CHEZ LES BENI SNASSEN ;
LES PREMIÈRES HOSTILITÉS

Au mois d'août 1907, les caïds des Beni Khaled, Kaddour ould Saïd, Tayeb ould Ali ou Rabah et Bel Ghomari, ayant manifesté ouvertement leurs sympathies pour les Français, les partisans du Makhzen les accusèrent de trahison et se disposèrent à les attaquer. La colonne d'Oudjda dut faire une sortie dans la direction d'Aghbal afin de les protéger ; ce mouvement en imposa aux Beni Snassen, que cherchait à soulever le caïd Mgâad er Ras des Beni Attigue. Ce chef indigène faisait de la propagande antifrançaise dans la montagne et chez les Triffa. Embarek ould el Hebil et Mansouri ould el Hadj Mohammed, tous deux représentants des anciennes familles déchues des Oulad el Hebil et Oulad el Bachir, entretenaient au contraire de bonnes relations avec l'officier des affaires indigènes du poste d'Adjeroud.

La diplomatie n'arrivait pas à obtenir du Makhzen les satisfactions que la France était en droit d'attendre ; le Sultan ne mettait aucun empressement à installer à Oudjda le délégué chérifien chargé de collaborer avec le commissaire du gouvernement français, ni à accepter l'organisation d'une police mixte dans la région.

Le massacre des ouvriers du port de Casablanca, le 30 juillet, et les événements qui en furent la suite ne

(1) L'amian fut accordé à Lakhdar ould el Bachir des Sedjâa, Mimoun ould Si Ali des Beni Khaled, Ahmed ould Bouzian des Beni Yala, Kaddour ould Mâamar des Mezaouir, ainsi qu'aux Ziamba et à une partie des Sedjâa.

(2) (A. C. M.) R. C. sup. des 18 avril, 17 mai, 17 juin 1907 ; R. M. juillet 1907 ; L. C. sup. à Div. Oran du 26 avril 1907. — *Comité de l'Afrique française*, mai, juin, juillet 1907. — *Documents diplomatiques* 1906-1907, pp. 212, 247. — (A.) Zaouïa Bou Amama, L. Rogui à Bou Amama du 21 juillet 1907, aux Haouara et Miknassa du 21 juillet 1907. — (A.) Ahmed ben Kerroum, L. Abd es Sadok du 8 juillet 1907.

devaient pas tarder à avoir leur répercussion dans l'amalat. Les autorités militaires proposèrent à ce moment d'envoyer des troupes à Cherâa, pour réduire à l'impuissance le foyer d'agitation qui se trouvait chez les Beni Snassen ; mais le gouvernement estimait cette mesure inopportune, la colonne d'occupation ne fut pas autorisée à étendre son rayon d'action (1).

En septembre 1907, un miad se mit à circuler chez les Beni Snassen, il comprenait environ 150 hommes et paraissait obéir surtout à Mohammed ould Sayah des Beni Mengouch (2). Les meneurs disaient bien haut qu'ils voulaient régler des questions locales ; en réalité ils menaient une campagne nettement dirigée contre les Français. Le miad avait déjà, au mois d'août, fait chasser de sa tribu le caïd Ahmed Bou Khelouf des Bessara, sous prétexte qu'il avait fait bon accueil aux chrétiens ; ce chef indigène avait dû se réfugier à Oudjda (3).

(1) (A. C. M.) R. M. août 1907. — *Documents diplomatiques* 1906-1907, pp. 326, 346, 367.

(2) La liste des principaux personnages du miad de Mohammed ould Sayah est donnée ci-après :

Beni Ourimeche. — El Hadj Embarek, Mohammed ould Si Mohammed, Amar ben Amar ou Ali, Mohammed ould Belaïd, Kaddour ould Bahli.

Beni Attigue. — Caïd Boumedien ould Ouliou, caïd Amar ould el Ioudjil, caïd Mohammed ould Si Mâamar.

Beni Mengouch. — Mimoun Lazâar, Mohammed ould Sayah, Faradji ould Faradji, Mohammed ould Ben Aïssa.

Beni Drar (Beni Khaled). — Mohammed Lakhal, Ahmed ould Mohammed, Mimoun ould Si Ali, Kaddour ould Bachir ou Bou Azza, Mohammed Dekhissi.

Turedjirt (Beni Khaled). — Caïd Mohammed bel Lahcene, Mohammed ould Mohammed ben Zaza, Mohammed ould Mhammed Bakhti, Moqaddem Ali ould Ahmed, Mohammed ben Kaddour, Si Amouara.

Atsanina. — El Hebib ould El Amouri, Miloud ben Rabah, Ali Nehas, Amouada ould el Arbi.

Oulad Mansour. — Caïd Mohammed ould Aïssa. — (A. C. M.) R. M. septembre 1907.

(3) L'expulsion d'Amed bou Khelouf eut lieu dans les conditions suivantes : La tribu des Beni Mengouch était agitée par des rivalités intestines : Bachir Djedaïni était combattu dans sa propre fraction par le soff de l'ancien caïd Mohammed el Guerroudj et par celui de Mimoun Lazâar, cheikh influent : il avait comme ennemi chez les Beni Attigue le caïd Mohammed ould Boumedien Ouliou, par contre le caïd Mgâad er Ras de cette dernière tribu était son allié. D'autre part, le caïd Ahmed bou Khelouf des Bessara, allié également au caïd Mgâad er Ras et par conséquent adversaire du caïd Mohammed ould Boumedien Ouliou des Beni Attigue, était en conflit dans sa fraction avec le soff de Mohammed ould Sayah. Excités par les émissaires de l'amel,

Le 14 septembre, ce fut au tour du caïd Kaddour ould Saïd des Oulad Ghazi d'être menacé, il supplia les Français de venir à son secours. Le corps d'occupation ne pouvait pas satisfaire à cette demande sans enfreindre ses instructions, on se borna donc à faire surveiller la frontière vers le Menaceb Kiss. Ayant vainement attendu une intervention, Kaddour ould Saïd finit par négocier avec ses adversaires ; sur l'intervention du marabout Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche, la querelle se termina par une réconciliation générale, le caïd des Oulad Ghazi rompit toutes relations avec les Français. Le miad manifesta ensuite l'intention de marcher contre Mgâad er Ras. Une partie des Beni Ourimeche, des Haouara de Triffa et des Oulad Mansour formèrent aussitôt un contre-miad pour soutenir ce dernier ; Mohammed ould Sayah renonça à son projet.

Les fanatiques d'Oudjda ne manquèrent pas de suivre l'exemple des Beni Snassen ; l'amel fut mis en demeure de faire arrêter quatre chioukh de la ville dont les menées étaient particulièrement dangereuses, on les embarqua à Nemours pour Tanger. Dans la nuit du 17 au 18 septembre, le docteur Foubert, médecin du dispensaire, et un brigadier des douanes essuyèrent un coup de feu en passant dans la rue.

Dans la montagne, la situation ne faisait qu'empirer ; le miad de Mohammed ould Sayah molestait tous les chefs indigènes venus à Oudjda au moment de l'occupation. Le 1^{er} octobre, il se rendit chez les Triffa afin de livrer un combat au caïd Mgâad er Ras et à ses partisans. Grâce aux cheurfa la poudre ne parla pas. Le 4 octobre, Mohammed ould Sayah et ses acolytes se portèrent sur Aghbal au nombre d'une centaine de cavaliers, ils voulaient expulser Kaddour ould Saïd, son khalifa et un cheikh des Oulad Ghazi. Le caïd, hors d'état de résister, fit passer ses troupeaux en territoire français et laissa le miad s'installer dans la région. Le 6 octobre, le caïd Bel Ghomari fut con-

Mohammed ould Sayah et Mimoun Lazâar prirent prétexte des relations de leurs caïds avec les autorités françaises pour se venger de griefs personnels. Bachir Djedaïni fut attaqué par les partisans de Mimoun Lazâar, qui occupèrent les silos de Sefrou, ils s'y réunirent aux partisans de Mohammed ould Sayah, afin de tomber sur Ahmed bou Khelouf. Ce caïd dut se réfugier à Oudjda, où il se fit rejoindre par sa famille. Les relations de Mgâad er Ras avec les Beni Mengouch expliquent certains événements ultérieurs.

(A. R. O.) L, C^e colonne Oudjda à Div. Orah du 28 août 1907.

traint d'imiter son exemple. Le miad se rapprochant d'Oudjda, il était impossible d'ignorer plus longtemps ses agissements ; le commandant de la colonne décida d'envoyer une reconnaissance chargée de soutenir au besoin les Beni Khaled et Angad s'ils étaient menacés (1).

La reconnaissance, sous les ordres du commandant Barthaud, quitta Oudjda le 7 octobre, elle se porta au pied des Beni Drar. Dans l'après-midi elle entama des pourparlers pacifiques avec les membres du miad, qui se trouvait alors vers le col du Guerbous. Un coup de feu partit tout à coup du groupe marocain et tua un spahi ; les Français ripostèrent, les assaillants dispersés se replièrent sur le Nord. La reconnaissance allait se retirer, lorsque les gens du caïd Tayebould Ali ou Rabah tirèrent des coups de feu de leurs campements ; il s'ensuivit une escarmouche assez vive, au cours de laquelle il y eut un spahi tué et deux tirailleurs blessés. Vers 6 heures, les Marocains étaient repoussés avec des pertes sérieuses. Le soir de cette affaire, le petit détachement français campa à Hassi Khalifa ; dans la matinée du 8, il fut renforcé par des troupes amenées d'Oudjda par le lieutenant-colonel Henrys et un fort goum envoyé de Marnia dans la nuit. Après une reconnaissance des positions par le goum la colonne se déploya et se rapprocha de la montagne vers le milieu du jour ; l'artillerie fouilla les pentes avec ses obus et bombarda la dechra des Oulad Meyriem, d'où étaient sortis la veille la plus grande partie des agresseurs (Pl. XXXII, fig. 2). L'opération fut terminée vers 3 h. 1/2 et les troupes se retirèrent sans pousser plus avant.

Le 9 octobre, le miad de Mohammedould Sayah, qui avait paru vouloir se disloquer à la suite de l'action répressive de la veille, fut rejoint par de nouveaux contingents venus de Taredjirt et de Sefrou. Il mit le caïd Tayebould Ali ou Rabah en demeure de quitter sa tribu dans un délai de trois jours ; le caïd Bel Ghomari crut prudent de se réfugier en Algérie. Le 10 octobre, le caïd Mgâad er Ras se rendit à Aghbal avec son miad et, par l'intermédiaire du marabout Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche, il se réconcilia publiquement avec Mohammedould Sayah. Il fut alors question de pro-

(1) (A. G. M.) R. M. sept., oct. 1907. — *Comité de l'Afrique française*, oct. 1907. — *Documents diplomatiques* 1907-1908, pp. 5, 6.

clamer la guerre sainte et de marcher contre les chrétiens; des miads parcoururent la plaine de Triffa, des lettres furent envoyées à Bou Amama et aux chefs de la colonne du Makhzen afin d'obtenir leur concours. Ces démarches n'ayant pas été couronnées de succès, les meneurs se calmèrent, certains commencèrent à envisager la possibilité d'un arrangement avec les Français (1).

L'amel, inquiet de la tournure prise par les événements, fit conseiller aux Beni Snassen de cesser l'agitation ; il se rencontra près d'Oudjda avec un miad le 23 octobre, mais les notables en faisant partie refusèrent d'aller se présenter aux autorités françaises. Le 27 octobre, une délégation des Beni Ourimeche et Beni Attigue se présenta pourtant à Oudjda au nom de la confédération des Beni Snassen. L'aman fut accordé contre le paiement par les fractions coupables de l'agression du 7 octobre d'une amende de 5.000 francs à verser dans un délai de quinze jours. Les membres de la délégation avaient beaucoup exagéré leurs pouvoirs, ils furent désavoués et l'agitation continua de plus belle. Des discussions s'élevèrent au sujet du paiement de l'amende et fournirent des prétextes à la réunion de nombreux miads ; les caïds Mgâad er Ras des Beni Attigue et Mohammed bel Lahcene de Taredjirt prirent la tête du mouvement, les Beni Ourimeche restèrent à l'écart. Les propos les plus violents furent tenus contre la France et les meneurs se mirent sous l'égide du marabout de Taredjirt, Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche. On a reproché à ce personnage d'avoir été l'instigateur du soulèvement des Beni Snassen, il s'en défend avec énergie et dit qu'entraîné par le miad il s'est contenté de le suivre pour faire la paix entre différentes fractions. La sincérité de Boutchiche semble hors de doute, avec son intelligence bornée il n'a pu être qu'un instrument entre les mains d'individus plus habiles et plus énergiques.

Au début de novembre, une réunion eut lieu à Aoullout, une adresse fut envoyée au commandant supérieur de Marnia pour lui demander d'intervenir en faveur des gens punis d'amende ; la réponse fut lue au marché d'Aghbal, et comme elle était loin de donner satisfaction aux agita-

(1) (1. C. M.) R. M. oct. 1907. — (1. R. O.) N. du service des renseignements de la colonne d'Oudjda ; R. Com^t colonne Oudjda du 11 octobre 1907. — *Comité de l'Afrique française*, oct. 1907. — *Documents diplomatiques* 1907-1908, pp. 5, 6. — BOULLÉ, pp. 35, 36.

teurs, ils décidèrent de ne pas payer malgré quelques timides protestations d'Oulad Ghazi et Beni Khaled. Le 14 novembre, dans une nouvelle réunion tenue à Aïn-Sfa et qui fut très agitée, on discuta encore sans la résoudre la question du versement de l'amende ; des conseils furent demandés à Bou Amama qui engagea les Beni Snassen à se soumettre. Dans le même temps, le Makhzen réclamait avec insistance l'évacuation d'Oudjda en acceptant le principe de la création d'une force mixte dans l'amalat. Lorsque le Sultan eut connaissance des désordres dont la région des Beni Snassen était le théâtre, il écrivit le 28 novembre à Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche de s'employer à faire régner la paix ; il était trop tard, les événements avaient devancé la volonté du souverain (1).

Le délai pour le payement de l'amende expira le 12 novembre, sans que les récalcitrants eussent fait le moindre geste de soumission. Les autorités françaises ayant prévu ce dénouement avaient proposé des sanctions ; à la date du 12, le gouvernement prescrivit la fermeture immédiate aux Marocains de tous les marchés algériens depuis la mer jusqu'à Berguent ; il autorisa, en outre, l'envoi de reconnaissances chargées d'empêcher les labours et de disperser les rassemblements, mais sans pénétrer dans le massif des Beni Snassen. Le 15 novembre, les mesures nécessaires étaient prises pour rendre effective l'interdiction des marchés ; les denrées d'importation atteignirent rapidement des prix élevés. Le 19 novembre, les montagnards n'avaient encore fait aucune démarche, il était impossible de différer plus longtemps les autres mesures coercitives.

Le 20, le gouvernement approuva un projet de démonstration du côté des Beni Khaled. Une forte reconnaissance devait quitter Oudjda, rayonner deux ou trois jours dans la plaine afin d'empêcher les labours, saisir au besoin les charrues et les bestiaux comme gage de l'amende et repousser par la force tout rassemblement menaçant. La participation à cette opération d'un détachement du Kiss était admise, à condition que son rôle dans la plaine de

(1) (A. C. M.) R. M. nov. 1907. — (A. R. O.) Renseignements politiques de la colonne d'Oudjda 1907 ; T. C. sup. Marnia à Div. Oran du 15 nov. 1907. — *Comité de l'Afrique française*, déc. 1907. — *Documents diplomatiques* 1907-1908, pp. 5 à 9. — BOULLÉ, p. 36. — (A.) Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche, L. Mouley Abd el Aziz du 28 nov. 1907. — MOKHTAR BEN MAHIEDDINE BOUTCHICHE.

Triffa fût simplement démonstratif. Le goum de Marnia dirigé sur Oudjda le 22 novembre y arriva dans la soirée (1).

Une colonne de 500 fantassins, deux pelotons de chasseurs d'Afrique, un demi-escadron de spahis, 120 goudiers, deux sections d'artillerie, dont une de campagne et une de montagne, quitta Oudjda le 23 novembre, à 1 heure du matin, sous le commandement du colonel Félineau. Le caïd Ahmed bou Khelouf, des Bessara, et les trois caïds des Angad, suivis de quelques cavaliers, rejoignirent la colonne de leur plein gré et marchèrent avec le goum. En arrivant au pied des villages des Beni Drar, vers 7 heures du matin, les spahis furent reçus à coups de fusil, l'un d'eux fut tué. De nombreux piétons des Beni Khaled garnirent aussitôt les pentes de la montagne et se mirent à tirer sur le goum entrant en ligne à la gauche des spahis (Pl. XXXII, fig. 2). La colonne entière fut alors déployée face à la koubba de Lalla oum ez Zahra et aux vergers d'amandiers du Drâa el Louz, qui étaient fortement occupés. L'artillerie ouvrit le feu sur la koubba, puis sur la dechra des Beni Segminame et les douars campés aux alentours ; la ligne ennemie était très étendue, des cavaliers et de nombreux fantassins des Bessara vinrent renforcer sa droite pendant l'engagement. Les obus ayant délogé les Marocains, l'infanterie put se rapprocher des pentes et compléter l'action de l'artillerie ; cette dernière poursuivit encore de son feu des groupes filant vers le Nord avec leurs tentes. A 11 heures, l'affaire était terminée, les Marocains avaient perdu une dizaine de tués. La colonne alla bivouaquer au pied du Birrou, à la frontière algérienne.

Le 24 novembre, la colonne se porta de nouveau sur les positions de la veille. Pendant la nuit de forts contingents des Beni Drar renforcés par les Bessaras étaient massés dans le Drâa el Louz et l'oued Trametmat, qui est un ravineau encaissé ayant une direction parallèle à la base de la montagne. L'action s'engagea vers 9 heures du matin, elle fut très chaude. L'artillerie tira sur les objectifs qu'elle avait déjà battus le 23 ; mais les Marocains se montrèrent cette fois beaucoup plus résolus, ils débordèrent les ailes de la

(1) *Comité de l'Afrique française*, déc. 1907. — *Documents diplomatiques* 1907-1908, pp. 9 à 12, 14, 15. — BOULLÉ, p. 36.

colonne qui fut bientôt assaillie de tous côtés. Il fallut faire donner les spahis pour dégager la gauche ; la charge conduite énergiquement vint se briser sur les fantassins embusqués dans l'oued Trametmat. Les feux de l'artillerie et de l'infanterie obligèrent enfin les Marocains à se retirer dans leurs montagnes, les obus éclatant au-dessus de leurs groupes activèrent leur retraite. Vers 2 heures de l'après-midi, le terrain était complètement dégagé ; la colonne se replia sur Hassi Gourira où elle dressa son camp. Elle avait perdu 3 tués, dont le lieutenant Roze des spahis, 2 disparus et 14 blessés, dont le médecin aide-major Pinchon ; pendant la nuit on évacua sur Marnia les morts et les blessés. Les Marocains comptaient une dizaine de morts, tous des Beni Mengouch. Mgâad er Ras des Beni Attigue avait assisté au combat, les Beni Ourimeche s'étaient abstenus.

Le 25, la colonne quitta son bivouac vers 10 heures, la plaine était déserte ; quelques groupes ennemis se tenaient sur les pentes, on les dispersa avec le canon et ils se réfugièrent sur l'autre versant. A 1 heure, comme tout était calme, les troupes françaises s'acheminèrent sur Oudjda, elles y entrèrent à la tombée de la nuit ; les juifs, qui avaient craint pour la ville au cas où les Beni Snassen auraient été victorieux, les accueillirent avec des démonstrations de joie (1).

Les engagements des 23, 24 et 25 novembre sont dits à tort combats de Foum Sefrou, ils se sont déroulés dans la plaine entre Lalla oum ez Zahra et l'oued Trametmat et assez loin de l'oued Sefrou.

Pendant que la colonne d'Oudjda opérait dans la plaine d'Angad, le détachement du Kiss, fort de 250 fusils, une section d'artillerie de montagne, quelques spahis et goudiers, faisait une démonstration dans la plaine de Triffa sous le commandement du capitaine Pétrement. Le 23 novembre, ce détachement franchit le Kiss à hauteur d'Anabra et s'empara d'un troupeau de bœufs appartenant au frère de Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche. Vers 8 heures du matin, aux environs de la koubba de Sidi Amar, de nombreux contingents marocains attaquèrent la

(1) (A. C. M.) R. M. déc. 1907. — (A. R. O.) T. Com^e colonne Oudjda à Div. Oran des 23, 24, 25 nov. 1907 ; Renseignements politiques de colonne Oudjda. — Comité de l'Afrique française, déc. 1907. — Documents diplomatiques 1907-1908, pp. 20 à 22. — BOULLÉ, pp. 36, 37.

petite troupe qui ramenait les animaux razziés; l'infanterie riposta et l'artillerie fut engagée. Le combat prit fin à midi et la reconnaissance alla coucher vers le Menaceb Kiss ; elle avait 4 blessés, l'ennemi avait perdu une dizaine de morts.

Le 24, le détachement français envoya une reconnaissance sur la rive gauche, vers l'ancienne redoute construite à Hafir par la colonne expéditionnaire de 1859 ; cette reconnaissance échangea seulement quelques coups de feu avec de petits groupes venant d'Aghbal, elle rentra le soir au camp.

Le 25, le goum partit en exploration au delà de la rivière, les troupes régulières allèrent s'établir au pied même du Menaceb Kiss ; les gouniers ayant été accueillis à coups de fusil par les Marocains, l'artillerie et une partie de l'infanterie furent envoyées sur la rive gauche pour les soutenir. Vers 11 heures, environ 1.500 Marocains venant d'Aghbal se jetèrent sur ce groupe dont ils débordèrent la droite ; les Français eurent 8 blessés, ils battirent en retraite tout en maintenant leurs adversaires qui se replièrent sur Aghbal. Dans la nuit, le capitaine Pétrement ramena son détachement à Adjerroud, il ne laissa sur place que le goum et quelques spahis.

La situation était à ce moment très grave ; le cercle de Marnia, complètement dégarni de troupes, ne pouvait pas faire face à une attaque des Beni Snassen peu disposés à entrer en arrangement. On prépara donc l'envoi à Marnia de deux compagnies de tirailleurs. Les goums du cercle ayant pris part aux opérations de la colonne d'Oudjda furent renvoyés le 26 novembre dans la matinée (1).

LES BENI SNASSEN SE JETTENT SUR LA FRONTIÈRE ALGÉRIENNE :
UNE COLONNE EXPÉDITIONNAIRE LES CHATIE ET OCCUPE
LEURS MONTAGNES

Le 26 novembre 1907, quand les Marocains s'aperçurent que la rive droite du Kiss n'était couverte que par un faible rideau, ils franchirent la rivière vers midi et incendièrent

(1) (A. C. M.) R. M. déc. 1907. — (A. R. O.) T. Com^{te}. colonne Oudjda à Div. Oran des 24, 25, 25, 26 nov. 1907. — *Comité de l'Afrique française*, déc. 1907. — *Documents diplomatiques*, 1907-1908, pp. 21, 22, 25. — BOULLÉ, pp. 37, 38.

les jardins des Attia et des meules de paille appartenant aux Msirda. La fidélité des tribus algériennes de la frontière était déjà très ébranlée ; la veille, les Attia avaient sacrifié un bœuf en gage de réconciliation avec les Beni Snassen. Le lieutenant Maire Sebille resté en observation vers le Menaceb Kiss avait devant lui environ 2.000 hommes des Beni Khaled, Beni Mengouch, Beni Attigue et Triffa, il se replia sur Bab el Assa avec son goum et les spahis. Après avoir commis de grands dégâts, les agresseurs rétrogradèrent vers 5 h. 1/2 dans la direction d'Aghbal. Ces nouvelles furent connues à Marnia dans la nuit ; le commandant supérieur dirigea aussitôt sur Sidi Bou Djenane le petit détachement de la Légion étrangère constituant la garnison de la ville, il invita la compagnie de tirailleurs de Nemours à se rendre d'urgence à Bab el Assa et il donna les ordres nécessaires pour rassembler les goums des tribus.

Les Marocains étaient concentrés à Aghbal. Le 27 novembre, vers 8 h. 1/2 du matin, ils se jetèrent en masse sur l'usine de crin végétal de Bab el Assa ; ne pouvant pas en assurer la défense, le lieutenant Béreaux, qui venait de prendre le commandement (1), fit établir sur les hauteurs de l'Est le goum du lieutenant Maire Sebille et quelques piétons des Msirda rassemblés à la hâte. La situation était alors des plus critiques ; les Attia avaient fait défection et les Beni Mengouch n'obéissant plus à leur caïd resté à Adjeroud avaient abandonné leur territoire. Les Marocains pénétrèrent dans l'usine qu'ils mirent au pillage. Le personnel français s'était déjà replié sur Nemours, où son arrivée produisit une certaine panique. La petite troupe du lieutenant Béreaux était impuissante à contenir l'ennemi, elle allait être submergée. Le sous-lieutenant Chauvelot, accompagné de l'officier interprète Chareix, accourut de Sidi Bou Djenane avec ses tirailleurs en entendant le bruit de la fusillade, il fit une heureuse diversion sur le flanc des Marocains. La compagnie de tirailleurs de Nemours, commandée par le capitaine Michaud, survint à son tour vers midi et prit immédiatement l'offensive. L'ennemi débusqué de l'usine se replia sur l'Ouest en suivant l'oued el Malha ; il fit un retour offensif qui causa

(1) Cet officier, appartenant au bureau des affaires indigènes de Marnia, se trouvait à ce moment dans la tribu des Msirda, où il procédait aux opérations du Sénatus-consulte.

de grosses pertes aux tirailleurs. Après un combat sérieux, les Beni Snassen battirent enfin en retraite vers 3 heures de l'après-midi, ils avaient de nombreux morts ; chez les Français on comptait 10 tués, dont le lieutenant de Saint-Hilaire des tirailleurs, et 6 blessés.

Dès qu'il eut connaissance de ces faits, le gouvernement donna l'ordre de diriger sur la frontière le détachement du lieutenant-colonel Branlière, qui avait été constitué à Oran en vue du renforcement éventuel du corps de débarquement de Casablanca ; il prescrivit en outre d'employer toute l'artillerie nécessaire pour obtenir une répression rapide et énergique. Le 27 novembre, le lieutenant-colonel Reibell, commandant supérieur du cercle de Marnia, se porta de sa personne à Sidi Bou Djenane ; deux compagnies de la Légion étrangère campées à Tinsain et un demi-escadron de chasseurs d'Afrique se trouvant à Oudjda furent envoyés d'urgence dans ce poste en passant par le territoire algérien. Le 28, le goum qui s'était rassemblé au barrage de la Mouilah rallia à son tour de bon matin ; en même temps les renforts arrivaient à l'arrière.

Le 29 novembre, environ 3.500 Marocains vinrent attaquer le détachement de Bab el Assa, qui s'était heureusement grossi d'une compagnie de la Légion étrangère, d'un escadron de spahis et d'une section de montagne. Le combat s'engagea dans l'après-midi au pied du Menaceb Kiss ; malgré leur ardeur sauvage les assaillants furent repoussés, l'artillerie les prit d'enfilade dans un ravin et leur fit éprouver des pertes sérieuses. Les Beni Snassen abandonnèrent environ 300 cadavres sur le terrain, les Français n'eurent que deux tués et six blessés.

En même temps que les masses marocaines s'efforçaient d'enlever Bab el Assa, un autre groupe de moindre importance se tenait à l'embouchure du Kiss. Le 27 novembre, il attaqua Port-Say une première fois, il renouvela ensuite sa tentative à plusieurs reprises. Le pacha de Saïdia, El Hadj Allal, intervint avec énergie pour s'opposer à ces incursions. Le capitaine Pétrement n'avait que des effectifs insuffisants pour couvrir le centre européen, il se fortifia dans le petit village des Bocoya si pittoresquement juché au sommet de la falaise ; les torpilleurs de la défense mobile d'Oran vinrent ravitailler la garnison. Le 29 novembre, les Marocains se placèrent entre la plage et le village des Bocoya, ils avaient amorcé leur mouvement dans la nuit et cherchaient à tourner Port-Say ; leur projet

échoua, mais ils tirèrent sur une corvée transportant des munitions débarquées, un artilleur fut tué et 7 tirailleurs furent blessés ; les agresseurs repassèrent ensuite sur la rive gauche du Kiss. Le 30 novembre, une compagnie de zouaves amenée de Nemours par mer renforça la garnison du Kiss ; à ce moment, la frontière était dégagée, les Beni Snassen avaient été repoussés de partout (1).

Les Marocains étaient toujours très exaltés, mais la difficulté de se procurer des munitions et l'arrivée des troupes françaises allaient rendre leur position délicate. Le 30 novembre, l'avant-garde du lieutenant-colonel Branlière se porta sur le Menaceb Kiss où elle arriva vers 9 heures du matin ; à 10 heures elle traversa la rivière sous la protection de l'artillerie et alla occuper l'ancienne redoute du général de Martimprey. De forts groupes marocains se trouvaient vers Aghbal ; la colonne prit l'offensive et les refoula dans la montagne, quelques hameaux des Ziamba furent incendiés. Les 1^{er} et 2 décembre, l'artillerie envoya seulement quelques obus pour protéger les reconnaissances. Dans la nuit du 2 au 3, des bandes de Marocains s'approchèrent de l'usine de Bab el Assa et tirèrent quelques coups de feu sans résultat ; un convoi égaré vers Menaceb Kiss essuya des feux de salve qui tuèrent un conducteur du train.

De nombreux pillards parcouraient la région, leur centre de réunion était à Aghbal ; des abords de ce point ils tiraillaient constamment sur les tentes du camp français. Le 5 décembre, le lieutenant-colonel Branlière, à la tête de trois bataillons, des spahis, du goum, d'une batterie d'artillerie de campagne et d'une section de mitrailleuses se porta sur Aghbal ; le marché fut occupé sans combat. La colonne continua son mouvement afin de détruire la maison de Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche ; le tir des piétons des Beni Snassen abrités derrière une crête était mal ajusté, l'infanterie riposta et l'artillerie put accomplir son œuvre. Le 7, une reconnaissance de la colonne du lieutenant-colonel Branlière battit la région d'Aghbal de ses feux, l'ennemi lui répondit faiblement. Le 8, la plus grande partie de la colonne poussa une pointe

(1) (A. C. M.) R. M. déc. 1907. — (A. R. O.). T. Div. Oran à Gouv. du 29 nov. 1907 ; T. G. sup. Marnia à Div. Oran du 29 nov. 1907. — *Comité de l'Afrique française*, déc. 1907. — *Documents diplomatiques* 1907-1908, pp. 26 à 28. — BOULLÉ, pp. 38 à 41.

dans la plaine de Triffa et ne vit personne ; les Beni Snassen pressentant l'heure du châtiment se tenaient terrés dans leurs montagnes.

Le 6 décembre, un miad sous Mohammed ould Si Mohammed des Beni Nougga (Beni Ourimeche) s'était présenté à Oudjda, il lui avait été répondu que l'on n'entamerait des négociations que si toutes les fractions des Beni Snassen se faisaient représenter. Le même jour, le groupe mobile de Berguent avait fait une reconnaissance vers Aïn-Sfa, il était rentré à Oudjda sans être inquiété. Les Oulad Ghazi se voyant les plus menacés firent enfin des offres de soumission, quelques Oulad Mongar et des gens de Taredjirt suivirent leur exemple. Un nouveau miad comprenant six notables des Beni Khaled, deux des Beni Attigue et trois des Triffa arriva à Oudjda le 11 décembre, on lui fit les conditions suivantes : restituer les armes et effets des soldats français tués, payer 100 francs d'amende par feu, ouvrir une route au travers du col du Guerbous, donner le libre accès des marchés et accueillir les reconnaissances françaises. Un premier versement de 20.000 fr. devait être fait le 19 décembre, un deuxième versement égal huit jours après et enfin tout le reliquat de l'amende devait être payé quinze jours plus tard. Les Beni Khaled demandèrent à séparer leur sort de celui des autres tribus des Beni Snassen ; leur soumission ainsi que celle des Triffa paraissait sérieuse, les Beni Mengouch et la majorité des Beni Attigue se tenaient encore à l'écart (1).

Pendant que les unités envoyées d'Algérie rejoignaient la base d'opérations, le général Lyautey parcourait les postes. Il décida d'entourer le massif des Beni Snassen par les plaines d'Angad et de Triffa, afin d'obtenir rapidement et sûrement le résultat cherché ; des points d'appui devaient être organisés sur la frontière. Le 10 décembre, la concentration des troupes était en grande partie terminée ; elles formèrent deux colonnes. La colonne du Nord sous le lieutenant-colonel Branlière comprenait 4 bataillons, 3 escadrons, 1 batterie de campagne, 2 sections de montagne et un goum de 150 cavaliers ; la colonne du Sud sous le colonel Félineau se trouvait à Oudjda et

(1) (A. G. M.) R. M. déc. 1907. — *Comité de l'Afrique française*, déc. 1907, janv. 1908. — *Documents diplomatiques* 1907-1908, p. 67. — BOULLÉ, pp. 42 à 45.

avait sensiblement le même effectif. Le colonel Baschung commandait la ligne de défense fixe avec des postes à Menaceb Kiss, Bab el Assa, Sidi Bou Djenane et au Birrou ; une réserve était placée à Marnia. L'effectif total était d'environ 8.000 hommes (1).

Les colonnes du Nord et du Sud commencèrent leur mouvement le 13 décembre. Le lieutenant-colonel Branlière poussa sur Djeraoua et Reggada un détachement chargé d'améliorer la piste ; Mgâad er Ras des Beni Attigue s'occupa alors de réunir un miad chez les Triffa et Beni Snassen, dans le but de s'opposer à la marche en avant des Français. Un autre miad composé de Beni Mengouch et Beni Attigue, dans lequel se trouvait Moqaddem Ali ould Ahmed de Taredjirt, s'était rendu chez Bou Amama ; le marabout avait invité la délégation à regagner la montagne et à rester en paix. Le 14, le restant de la colonne du Nord alla occuper Berkane en ne laissant qu'une petite garnison dans la redoute de Martimprey. Les Beni Attigue, restés jusque là hostiles pour la plupart, se trouvaient menacés de flanc ; Embarek ould el Hebil se rendit au devant des Français suivi de quelques-uns de ses partisans, il déclara se soumettre à toutes les conditions imposées au miad d'Oudjda. Les Beni Snassen n'ayant pas bougé, une reconnaissance forte de deux compagnies, deux escadrons, une section de montagne et un goum fut lancée sur Cherâa et la Moulouya, elle ne rencontra aucune difficulté. Mgâad er Ras se rendit compte que la résistance n'était plus possible ; il renonça à ses projets et vint dans la journée faire sa soumission au camp de Berkane, en compagnie d'Embarek ould el Hebil et des chefs des fractions des Beni Mengouch du Nord. Le 16, le lieutenant-colonel Branlière poussa une pointe avec sa cavalerie jusqu'à Port-Say, il plaça une garnison au village de Kelâa, afin de montrer aux indigènes qu'il était maître de la plaine de Triffa. Des détachements légers furent dirigés vers les Beni Snassen et la Moulouya ; le 19 décembre, l'un d'eux battit la plaine de Triffa, un autre alla reconnaître la piste conduisant à l'aïn Taforalt sans être inquiété (2).

(1) *Comité de l'Afrique française*, déc. 1907. — *Documents diplomatiques* 1907-1908, pp. 30, 31. — BOULLÉ, pp. 46 à 50.

(2) (A. C. M.) R. M. déc. 1907. — (A. R. O.) T. colonne Nord à Div. des 13, 14, 16, 19 déc. 1907 ; T. Div. à Ministre Guerre des 14, 16 déc. 1907. — *Comité de l'Afrique française*, déc. 1907, janv. 1908. — BOULLÉ, pp. 50 à 52.

Au sud du massif, les Beni Snassen restaient hostiles. Le 14 décembre, le colonel Félineau était campé sur les bords de l'Isly ; le goum chargé d'explorer les abords d'Aïn-Sfa fut reçu à coups de fusil. Le 15, dans la matinée, la colonne éclairée à distance par le groupe franc de Berguent marcha sur Aïn-Sfa ; le goum atteignit les jardins vers 10 heures $\frac{1}{2}$, les Beni Mengouch, abrités derrière les rochers, l'accueillirent par une fusillade nourrie et se déployèrent en demi-cercle face à l'avant-garde. Le gros de la colonne française entra alors en ligne ; sous la protection de la batterie de 75 les tirailleurs enlevèrent les hauteurs situées à droite et en avant des jardins. L'ennemi était sans cesse renforcé ; pendant que l'artillerie le couvrait d'obus, le groupe franc et l'infanterie marchèrent sur les jardins dont ils s'emparèrent après une vive résistance. Il fallut ensuite enlever les crêtes dominant la source, elles furent défendues pied à pied par les Marocains ; l'artillerie bombarda les villages de Sefrou. Les Beni Mengouch finirent par se retirer vers 4 heures du soir n'ayant subi que des pertes légères ; les Français comptaient 12 blessés, dont le lieutenant Faure des spahis, ils allèrent camper au point d'eau. Le 16, un miad représentant plusieurs fractions du versant sud des Beni Snassen vint demander les conditions posées à leur soumission ; une délégation des Bessara se présenta le lendemain pour solliciter l'aman. Le 18, une reconnaissance parcourut le territoire des Bessara, elle fut parfaitement accueillie dans tous les villages ; la cavalerie de la colonne s'avança sans incidents jusqu'à l'oued Berdil, au sud des Beni Ourimeche. Tayebould Bou Amama parcourait la montagne en compagnie d'Amarould el Ioudjil et de Mohammedould Boumedien Ouliou des Beni Attigue, il s'efforçait de prêcher la paix aux derniers récalcitrants. Le mouvement de soumission alla en s'accroissant, les Beni Snassen commençaient à verser le montant de leurs amendes à Martimprey ; les Beni Ourimeche, qui n'avaient pas pris part au mouvement antifrçais étaient exclus de la répression (1).

La première partie des opérations était terminée, il

(1) (A. C. M.) R. M. déc. 1907, janv. 1908. — (A. R. O.) T. colonne Nord à Div. du 19 déc. 1907 ; T. colonne Sud à Div. des 13, 15, 17, 18, 19, 19 déc. 1907 ; T. Div. à Ministre Guerre des 16, 18 déc. 1907. — *Comité de l'Afrique française*, déc. 1907, janv. 1908. — BOULLÉ, pp. 52 à 56.

restait à faire la jonction des colonnes au travers du massif. Le 22 décembre, le colonel Félineau laissa deux compagnies à Aïn-Sfa et se porta sur Berdil ; le même jour, le lieutenant-colonel Branlière marcha sur Taforalt, où il arriva vers 1 heure $\frac{1}{2}$ du soir après une marche assez dure et sans avoir tiré un coup de fusil. Les Beni Ourimeche firent le meilleur accueil à la colonne et servirent de guides ; les Beni Atligue, qui avaient manifesté quelques velléités de résistance, s'avouèrent vaincus, les notables des fractions de Tarasghout, des Oulad Ali ben Yacine et des Beni Amier vinrent se présenter au camp. La cavalerie du lieutenant-colonel Branlière prit contact le soir même avec la colonne du Sud ; le 23, cette dernière gravit à son tour la montagne. Le général Lyautey passa aussitôt en revue toutes les troupes françaises réunies à Taforalt. L'occupation du massif fit un effet considérable sur les Beni Snassen et hâta les soumissions.

Le gouvernement français ayant approuvé les conditions imposées au miad d'Oudjda, le versement de l'amende se poursuivit sur ces bases. Le 24 décembre, les colonnes du Nord et du Sud se séparèrent et regagnèrent respectivement Berkane et Aïn-Sfa, elles arrivèrent en ces points le 26 ; un détachement d'un millier d'hommes était resté à la garde de Taforalt. Certaines fractions des Beni Khaled étaient encore hésitantes, les pluies achevèrent de les décider ; afin de pouvoir commencer leurs labours elles délèguèrent un miad à Aïn-Sfa, il y fut reçu le 26 décembre par le général Lyautey et le commissaire du gouvernement. Des reconnaissances journalières étaient dirigées autour de chacun des postes, mais il fallait encore parcourir tout l'est du pâté montagneux pour terminer définitivement la campagne. Cette opération fut retardée par le mauvais temps. Le 27 décembre, une sentinelle du camp de Berkane ayant essuyé un coup de feu, le goum fit une razzia sur les troupeaux des fractions suspectes (1).

L'enveloppement des Beni Khaled, qui devait être commencé le 27 décembre, ne fut entamé que le 30. La colonne du Sud se mit en route dans la matinée ; après avoir razzié plusieurs milliers de moutons dans la plaine, elle entreprit l'ascension de la montagne en trois groupes. A gauche, le

(1) (A. C. M.) R. M. janv. 1908. — (A. R. O.) T. Div. à Ministre Guerre du 22 déc. 1907. — *Comité de l'Afrique française*, janv. 1908. — *Documents diplomatiques* 1907-1908, pp. 72, 73. 76. — BOULLÉ, pp. 57 à 63.

groupe franc de Berguent sous les ordres du lieutenant-colonel Henrys se dirigea sur Nedjara ; au centre, le colonel Félineau avec les tirailleurs prit le ravin de l'oued Bou Halis ; à droite, le bataillon de la Légion étrangère marcha sur les Oulad Hammam. Les trois groupes reliés entre eux traversèrent le territoire des Beni Khaled les plus irréduc-tibles, qui n'offrirent pas de résistance. Dans la nuit, le lieutenant Lapostolle avec son goum occupa la maison de Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche ; celui-ci venait de prendre la fuite et cherchait à s'échapper dans la direction du Ras Foughal ; rejoint par son frère qui accompagnait le goum il abandonna toute idée de résistance et vint se constituer prisonnier le 31 décembre à 4 heures du matin. Dans la matinée, le capitaine Mougin alla arrêter dans sa cachette un des principaux meneurs, le caïd de Taredjirt Mohammed bel Lahcene. La colonne enleva quatre à cinq mille moutons et une cinquantaine de bœufs dans les frac-tions hostiles ; le cheikh El Habri, dont l'attitude au cours des derniers événements avait été suspecte, fut frappé au passage d'une amende de mille francs qu'il paya séance tenante.

Le commandant Parmentier avait occupé pendant la nuit le col du Guerbous avec des éléments de la ligne de défense fixe, il déboucha sur Martimprey en même temps que la colonne du Sud. La colonne du lieutenant-colonel Branlière ayant tenu dans la journée tous les passages descendant du Ras Foughal vers le Nord, tandis que le colonel Baschung avec les troupes du Birrou gardait les débouchés d'Aghbal, les Beni Snassen s'étaient trouvés enfermés dans un cercle complet et hors d'état de résister à la pression des troupes françaises.

Lorsque la jonction de ces dernières fut opérée, six com-pagnies, une section de montagne et le goum de la colonne du Nord escaladèrent les pentes de la montagne, ils passèrent la nuit à environ 1.200 mètres d'altitude. Le lendemain, qui était le 1^{er} janvier de l'année 1908, le déta-chement monta au sommet du Ras Foughal où il planta le drapeau tricolore, on grava sur une pierre une inscrip-tion commémorant cet événement. Les troupes regagnè-rent Berkane à la nuit. Le 4 janvier, une reconnaissance légère de la colonne du Sud quitta Aïn-Sfa sous le com-mandement du colonel Félineau, elle s'enfonça dans la montagne qu'elle parcourut dans toutes les directions jus-qu'au djebel Bou Zabel ; elle ne rencontra pas d'hostilité,

les vaincus versaient leurs amendes. Les opérations proprement dites étaient terminées, tous les groupements hostiles s'étaient inclinés devant la force. Les effectifs du corps expéditionnaire furent réduits, on organisa des postes à Taforalt, Berkane, Martimprey et Aïn-Sfa; ils étaient destinés à surveiller le territoire et à terminer l'œuvre de pacification (1).

Le 12 janvier 1908, le général Lyautey se rendit à Taforalt avec le lieutenant-colonel Branlière, il déclara aux notables des Beni Ourimeche et d'autres fractions des Beni Snassen, que le gouvernement français leur faisait remise du restant de l'amende, sauf à l'exiger au premier acte d'hostilité. Cette générosité produisit la meilleure impression sur les indigènes, qui avaient déjà versé 210.000 fr. et 1.200 fusils. Dans la même journée, le lieutenant-colonel Branlière avait dû faire exécuter une razzia sur les Beni Mengouch du Nord, qui n'avaient encore rien payé. Le soir, une délégation des Beni Attigue du Nord, des Triffa et des Oulad Mansour se présenta à Berkane au général Lyautey pour protester de la soumission de ces fractions.

Après la dislocation des troupes, le territoire nouvellement occupé fut divisé en quatre secteurs correspondant à chacun des postes. Tout le pays était calme et les Beni Snassen activaient leurs labours ; quelques rivalités de commandement se faisaient encore sentir, mais elles n'avaient plus les mêmes conséquences qu'autrefois. A la fin de janvier, la mise en liberté de Mokhtar ben Mahieddine Boutchiche, qui avait été interné à Marnia, fut bien accueillie ; ce marabout promit d'employer sa faible influence au rétablissement de la paix. Le 28 janvier, une reconnaissance de cavalerie partie d'Oudjda sous le commandement du commandant Féraud passa par Aïn-Sfa, Bou Zabel et Berkane sans incidents, elle rentra le 31 par Taforalt. Les troupes des secteurs parcoururent le pays et prirent contact avec les habitants, ceux qui s'étaient tenus à l'écart entrèrent petit à petit en relations avec les Français ; des délégations des Beni Mahiou vinrent à Taforalt le 29 février et dans les premiers jours de mars ; dans toute la région l'état d'esprit des indigènes était satisfaisant.

(1) (A. C. M.) R. M. janv. 1908. — (A. R. O.) T. Div. à Ministre Guerre des 31 déc. 1907, 12 janv. 1908. — *Comité de l'Afrique française*, janv. 1908. — *Documents diplomatiques* 1907, 1908, pp. 79 à 82. — BOULLÉ, pp. 63 à 65.

La campagne contre les Beni Snassen ayant entraîné l'occupation de la plus grande partie de l'amalat d'Oudjda, ce fut la fin de l'anarchie qui, depuis des temps immémoriaux, déchirait cette malheureuse province de l'empire marocain. Aujourd'hui, les populations peuvent se livrer en toute quiétude à leurs travaux sous la tutelle bienfaisante de la France (1).

Oudjda, mars 1911.

L. VOINOT.

(1) (A. C. M.) R. M. janv. 1908. — (A. R. O.) R. Secteur Aïn-Sfa des 18, 26 janv. 1908 ; R. Secteur Berkane des 27 janv., 3 fév. 1908 ; R. Secteur Martimprey des 23 janv., 3 fév. 1908 ; R. H. de la région des Beni Snassen des 10, 17, 25 fév., 3, 11, 20 mars 1908. — *Comité de l'Afrique française*, janv., fév. 1908. — *Documents diplomatiques 1907-1908*, pp. 89 à 91.

Sur les progrès accomplis dans l'amalat d'Oudjda depuis l'occupation française, voir : Augustin BERNARD, *Les Confins algéro-marocains*, Paris, 1911.

A N N E X E

LISTE DES CAÏDS D'OUJDJA DEPUIS 1842 JUSQU'À LA TRANSFORMATION DE LA PROVINCE EN AMALAT (1)

Ali ben Tayeb el Guennaoui, de 1842 à juillet 1844 (avec une interruption).

Hamida ben Ali es Sedjâaï, de juillet 1844 à mai 1845.

Ali ben Tayeb el Guennaoui, de mai 1845 à mai 1846 (avec une longue absence).

Mohammed ben Ahmed er Roudani, de mai 1846 au début de 1847.

Bouzian Belkaçem Abdouni, du début de 1847 à octobre 1847.

Abdelmalek, d'octobre 1847 à mai 1848.

Ali ben Tayeb el Guennaoui, de mai 1848 à décembre 1848.

Khalifa Mohammed ben Abbou, de décembre 1848 à février 1849 (pour El Guennaoui).

Hamida ben Ali es Sedjâaï, de février 1849 à juillet 1849.

Khalifa Mohammed ben Abbou, de juillet 1849 à janvier 1850 (pour El Guennaoui).

Khalifa Mohammed ben Khedda, de janvier 1850 à mai 1850 (pour El Guennaoui).

Ali ben Tayeb el Guennaoui, de mai 1850 à septembre 1850.

Khalifa Mohammed ben Abbou, de septembre 1850 à mai 1851 (pour El Guennaoui).

Mohammed ben Akbar, de mai 1851 à septembre 1851.

Mohammed ben Tahar, de septembre 1851 à octobre 1851.

Mohammed ben Abbou, d'octobre 1851 à janvier 1852.

Mohammed ben Tahar, de janvier 1852 à octobre 1854.

Abdelkader ben Ghadi dit Kaddour ben Ghadi, d'octobre 1854 à septembre 1859.

LISTE DES AMELS D'OUJDJA (2)

Ahmed ben Daoudi, de septembre 1859 à février 1868 (mort à son poste).

Abdesselam ould el Hadj Larbi, d'avril 1868 à novembre 1869.

(1) D'après les documents utilisés pour l'étude historique.

(2) D'après (A. C. M.). Liste des amels d'Oudjda, l'amel Ahmed ben Kerroum et les documents utilisés pour l'étude historique.

Boucheta ould el Baghdadi, de novembre 1869 à octobre 1871.

Djilali ben Gaulthebi, de décembre 1871 à juin 1874.

Abdelkader ben Haoucine, de juin 1874 à novembre 1874.

El Hadj Mohammed ould el Bachir, de novembre 1874 à août 1876.

Boucheta ould el Baghdadi, de septembre 1876 à octobre 1878.

Bachir ould Amar Delimi, de mars 1879 à octobre 1879.

Ali ben Mohammed el Guidri dit Ali Guider, de janvier 1880 à juillet 1881.

Abdelmalek ben Ali es Saïdi, de juillet 1881 à juillet 1889.

Abderrahman ben Abd es Sadok, de décembre 1889 à février 1892.

Abdesselam ould Boucheta ech Chergui, de mai 1892 à janvier 1895.

Driss ben Mohammed ben Yaïch dit Driss ben Yaïch, de janvier 1895 à novembre 1897.

Boubekeur ould Mohammed el Abbassi, de novembre 1897 à mai 1900.

El Abbas ben Ba Mohammed Chergui, d'août 1900 à décembre 1901 (mort à son poste).

Ahmed ben Mohammed el Djebouri dit Ahmed ben Kerroum, de février 1902, encore en fonctions.

LISTE DES PACHAS DE LA KASBA DE SAÏDIA (1)

Allal ben Mansour, de 1883 à 1897.

Ahmed ben Mohammed el Djebouri dit Ahmed ben Kerroum, de 1897 à 1902.

Hadj Allal ben Mohammed Cherardi, depuis 1902. Encore en fonctions.

(1) D'après *Trad. loc.* et divers documents.

ERRATA

Bulletin de Juin 1911

- Page 123, 19^e ligne, au lieu de Sidi Yaya, lire *Sidi Yahia*.
 — 156, 6^e de la fin, au lieu de Sidi Yaya, lire *Sidi Yahia*.
 — 161, 17^e et 18^e lignes, au lieu de Bou Azza ben Mohammed el Hadj, lire *Bou Azza ben Mohammed* et *El Hadj*.
 — 164, 4^e et 5^e de la fin, au lieu de Oulad Bou Sbâa, lire *Oulad es Sbâa*.
 — 165, 4^e et 5^e lignes, au lieu de Oulad Bou Sbâa, lire *Oulad es Sbâa*.
 — 197, renvoi, 3^e ligne, au lieu de kaseb es sghir, lire *haseb es sghir*.
 — 200, 4^e ligne, au lieu de chiouk, lire *chioukh*.

Bulletin de Septembre 1911

- 258, 9^e de la fin, au lieu de iman, lire *imam*.
 — 266, titre, au lieu de dellahs, lire *dellals*.
 — 296, 24^e ligne, au lieu de Pl. XX, fig. 1, lire *Pl. XXVI, fig. 1*.
 — 299, 14^e ligne, au lieu de Ras Foughat, lire *Ras Foughal*.
 — 300, dernière ligne, manque le numéro 3 du renvoi.
 — 310, 2^e de la fin, au lieu de Amor, lire *Amer*.
 — 339, 8^e ligne, au lieu de une de ses filles, lire *une de ses petites-filles*.
 — 361, 4^e ligne, au lieu de 445, lire 455.

Bulletin de Décembre 1911

- Page 413, 7^e, 16^e et 21^e lignes, au lieu de Abd el Ouahab, lire *Abd el Ouad*.
 — 500, renvoi (1), 2^e ligne, au lieu de chef édrissite, lire *chérif édrissite*.

Bulletin de Mars 1912

- 82, renvoi (1), 3^e ligne, au lieu de Alger du 23 janv. 1886.
— CANAL, *Oudjda*, p. 17, lire *L. Amel à Sub. Tlemcen du 21 fév. 1885.* — (A. G. G.) *L. Div. Oran à Gouv. Alger du 23 janv. 1886.* — CANAL, *Oudjda*, p. 17.
- 85, renvoi (1), 1^{re} ligne, au lieu de Charghar, lire *Ghar-ghar.*
- 99, 1^{re} ligne, au lieu de 25 février 1903, lire *25 février 1893.*

Bulletin de Juin 1912

- 192, renvoi (1), 1^{re} ligne, au lieu de (A. S. F.) Chef section, lire (A. S. F.) *R. Chef section.*
 - 196, renvoi (1), 4^e ligne, au lieu de (A.) Mansuri, lire (A.) *Mansouri.*
 - 203, renvoi (2), 2^e ligne, au lieu de Beni Mahiou, Sedjâa, lire *Beni Mahiou, Beni bou Zeggou, Sedjâa.*
-

BORNES MILLIAIRES DE LA RÉGION DE CHARRIER

(Département d'Oran)

Après avoir fait une excursion aux ruines de Bénian (1) dont on débite les pierres, même inscrites ou ornées, pour la construction de la route d'Oued Taria à Tagremaret, nous nous sommes rabattus sur la région de Charrier, où grâce aux précieuses indications de M. Gasset, greffier de justice de paix à Mascara, nous avons pu trouver sur place les bornes milliaires suivantes :

I. Ferme de M. Gasset, à 12 kilomètres environ au sud-ouest de Charrier (2).

Plaque de grès blanc rosé, brisée en deux fragments qui peuvent se raccorder. Hauteur, 1^m25 ; largeur, 0^m50 ; lettres de 0^m05 à 0^m06.

IMP CAES M
AVRELIVS SEVE
RVS ALEXAND
ER PIVS FELIX au
G PONT MAX P p
TRIB POTES COS
PROCOS A LV
CV M P
VI

*Imp(erator) Caes(ar) M(arcus) | Aurelius Seve|rus
Alexand|er, pius, felix, [au]|g, pont(ifex) max(imus),*

(1) S. GSELL, *Atlas archéologique*, feuille 32 (Mascara), n° 93.

(2) Cette ferme, nouvellement construite, peut être située sur la même feuille de l'Atlas, à 9 kilomètres au nord du n° 46 (*Lucu*), à quelques centaines de mètres au nord de l'a d'Aïn-el-Mathèze.

p(ater) [p](atriae), | trib(uniciae) pote[s](tatis), co(n)s(ul), | proco(n)s(ul) ; a Lu|cu m(illia) p(assuum) | vi.

L'empereur César Marcus Aurelius Severus Alexander (Alexandre Sévère), pieux, heureux, auguste, grand pontife, père de la patrie, revêtu de la puissance tribunice, consul, proconsul ; de Lucu, 6 milles.

Cette borne du règne d'Alexandre Sévère (222-235) a ses pareilles sur la route frontière de la Maurétanie Césarienne, particulièrement à l'ouest de *Lucu* (Timsiouine). Elle présente cette particularité que le nom d'*Alexander* n'y est pas martelé.

II. A côté de la précédente.

Plaque de calcaire gréseux rosé, usée et recouverte de dépôts. Hauteur, 1^m42 ; largeur, 0^m47. Lettres de 0^m035 à 0^m045.

IMPPP M CLODIO *Pupie*
no maximo pio felici
aug. pont. max. trib potes
tatis p. p. cos. it. procos
et Decimo Caelio Calvino
Balbino pio felici aug
pont. max. trib. potes. cos it.
procos. et M. Antonio Gor
diano nobilissimo Caes
 PRINC*ipi* *juventutis*
A Lucu M^P VI

Aux empereurs Marcus Clodius Pupienus (Pupien), très grand, pieux, heureux, auguste, grand pontife, revêtu de la puissance tribunice, père de la patrie, consul pour la deuxième fois, proconsul, et Decimus Caelius Calvinus Balbinus (Balbin), pieux, heureux, auguste, grand pontife, revêtu de la puissance tribunice, consul pour la seconde fois, proconsul, et Marcus Antonius Gordianus (Gordien III), très noble César, prince de la jeunesse ; de Lucu, six milles.

Cette borne milliaire dont on ne distingue plus que le début de la première ligne et quelques lettres des deux dernières se reconstitue pourtant très aisément. Les trois souverains dont le premier s'appelle M. Clodius sont

Pupien, Balbin et Gordien III, qui régnèrent ensemble en 238. Les inscriptions africaines qui datent de cette courte triérarchie sont fort rares. Mais deux précisément ont été trouvées déjà sur la route de la frontière de Maurétanie, l'une près d'Aïn Teukria (*Columnata*) (1), l'autre, très endommagée, tout auprès d'Hadjar Roum (*Altava*) (2). Il n'y a donc pas à douter de notre restitution, certaine à d'autres titres.

Ces deux bornes, qui ont été transportées à l'intérieur de la ferme, gisaient à terre sur le côté droit d'une voie romaine qui venait de *Lucu* (Timsiouine). Elles sont bien situées à dix kilomètres environ de cette localité antique. La route se reconnaît très nettement sur un parcours de 1.500 mètres vers le sud-ouest, depuis la ferme Gasset qu'elle longe au sud jusqu'à proximité de la source d'Aïn Mathèze. Son infrastructure, formée de grosses dalles de grès rosé, oppose sur une largeur de plus de dix mètres une telle résistance aux efforts de défrichement qu'on a dû renoncer à l'attaquer. Aussi la voie se reconnaît-elle à la bande de buissons qu'on a respectée sur son passage (3).

Malgré nos recherches, nous n'avons pu trouver à quinze cents mètres au sud-ouest les premières bornes voisines. Au nord-est, les traces de la route se perdent avant le passage du Chabet Tala-Amrane.

Cette route, qui domine de loin la vallée de l'oued Berbour, appartient peut-être au boulevard de défense de la Maurétanie Césarienne dont le commandant Demaëght découvrit jadis les traces et les bornes si nombreuses, mais à l'ouest seulement de Timsiouine. Pourtant cette route remonte trop au nord de *Lucu*, et si l'on tient compte des récentes découvertes du lieutenant Fort qui suivit, à l'est de Charrier, la ligne des forts de la frontière romaine de Tagremaret à Aïn Balloul, il est plus probable qu'il faut rechercher cette route stratégique à quelques kilomètres de la ferme Gasset, dans le massif montagneux qui s'étend au sud de Charrier (4).

(1) *C. I. L.*, VIII, 22586. C'est de cette inscription que nous nous sommes précisément servis pour notre reconstitution.

(2) *C. I. L.*, VIII, 22620.

(3) *Atlas Archéologique*, feuille 32 (Mascara), n° 47-61.

(4) GSELL, *Atlas Archéologique*, feuille 32 (Mascara), n° 126 et *Additions et Corrections*, p. 20.

C'est plutôt sur le chemin, dont M. Gsell admet l'existence, de *Lucu* (Timsiouine) à *Ala Miliaria* (Bénian) que ces bornes étaient placées (1).

III. A 5 kilomètres environ au nord-est de Charrier, sur une éminence qui commande immédiatement la piste arabe qui, de Charrier, rejoint la vallée de l'oued Taria et Bénian (2), à côté de ruines sans caractère (poste-vigie ?).

Grosse plaque de calcaire gréseux rosé, brisée à la partie supérieure et très usée. Plus grande hauteur 0^m48; largeur, 0^m48 ; lettres de 0^m05.

imp. caes. m.
aurelius
antoninus
PIV_s felix
AVG
paRT MA_ximus
BRIT MA_xiMV_s
GERM MA_xiMV_s
P P Trib Pot XVII
COS iiii A
tiGIT M P
X

[*Imp(erator) Cae(sar) M(arcus) Aurelius Antoninus*] | *piu[s, felix]*, | *Aug(ustus)*, | [*Pa*] *it(hicus) ma[x]imus*, | *Brit(annicus) ma[x]i mu[s]*. | *Germ(anicus) ma[x]i mu[s]*, | *p'ater) p(atriciae)*, | [*trib*](*unicia*) *p[ot](estate) xvii*, | *co(n)s(ul) [iii]i; a* | [*Ti*] *git m(illia) p(assum)* | *x*.

L'empereur César Marcus Aurelius Antoninus, pieux, heureux, auguste, Parthique maxime, Britannique maxime, Germanique maxime, père de la patrie, revêtu de la puissance tribunice pour la 17^e fois, consul pour la 4^e fois ; de Tigit, 10 milles.

Cette inscription, du règne de Caracalla, date de 214 ou de 215. La pierre est en effet malencontreusement endom-

(1) GSELL, *Atlas Archéologique*, feuille 32 (Mascara), n° 46, p. 4.

(2) Le point de découverte peut être exactement fixé (feuille de Mascara au 1/200.000^e) sur l'a de Sidi-bel-Messaleh.

magée à l'endroit même où était indiqué le numéro de la puissance tribunice qu'exerçait alors le souverain. Ce peut être *xvii* ou *xviii*[i], car il y a place pour une lettre après celles qu'on lit. Quant à la localité de *[Ti]git*, son nom est restitué certainement d'après l'inscription suivante.

IV. Au même endroit, à côté de la borne qui vient d'être étudiée.

Grosse plaque de calcaire gréseux blanc rosé, brisée à sa partie supérieure. Hauteur, 0^m 80 ; largeur, 0^m 55 ; lettres de 0^m 04 à 0^m 06.

*imp. caes. m. ant*ON*io gordian*
 O PIO FELICI AVG PON
 TIF MAXIMO TRIB PO
 TEST P P COS PROCONS
 NEP DIVORVM GORDI
 ANORVM A TIGIT
 M P X

[*Imp(eratori) Caes(ari) M(arco) Ant*]on[*io Gordian*]|o, pio, felici, aug(usto), pon|tif(ici) maximo, trib(uniciae) po|test(atis), p(atri) p(atriciae), co(n)s(uli), procons(uli), | nep(oti) divorum Gordi|anorum ; a Tigit | m(illia) p(assuum) x.

A l'empereur César Marcus Antonius Gordianus (Gordien III), pieux, heureux, auguste, grand pontife, revêtu de la puissance tribunice, consul, proconsul, descendant des divins Gordiens ; de Tigit, 10 milles.

Cette inscription est du règne de Gordien III (238-244), comme de nombreuses autres qui témoignent de l'activité restauratrice de ce prince et de ses parents dans cette région frontière. Ce qui fait l'intérêt de cette borne et de la précédente, c'est que l'une et l'autre marquent la distance, le dixième mille, d'une localité jusqu'alors inconnue, *Tigit*. Où se trouvait *Tigit* ? On ne saurait le situer tant que la découverte d'autres bornes milliaires ne viendra fournir au moins une direction de recherches. Peut-être était-ce un poste situé sur la ligne frontière, dans le massif encore

mal exploré qui s'étend au sud de Charrier (1). On peut supposer qu'une route se dirigeait de ce point du sud-est au nord-est sur Hammam-bou-Hanifia (*Aquae Sirenses*) ou plutôt du sud, en longeant le flanc des hauteurs qui dominant la piste de Charrier, sur la vallée de l'oued Taria, puis Bénian.

Il est certain du moins que cette route passait à l'endroit même où les bornes ont été découvertes, car non seulement les deux milliaires ont été retrouvés à quelques mètres l'un de l'autre, mais encore un troisième, fruste, gisait à côté d'eux.

DE PACHTERE et BOUYSSOU.

(1) M. Gasset nous signale que le djebel Kersout, montagne située à quelques kilomètres de sa propriété, est appelé par les Arabes *Tiget*. Il y aurait là des souterrains et des traces de ruines romaines. Cette montagne est bien située à quinze kilomètres environ de l'endroit où ont été découvertes les bornes.

RENSEIGNEMENTS SCIENTIFIQUES & ÉCONOMIQUES

concernant la CHAOUÏA

Avec l'autorisation de M. le colonel Redier, commandant la Chaouïa, M. le capitaine Cottenest, chef du Bureau des renseignements, veut bien communiquer à notre Société les mercuriales mensuelles et les états comparatifs des produits des marchés de la Chaouïa ; aussi, les relevés des moyennes mensuelles des observations météorologiques faites dans les divers postes. Ces dernières ayant un grand intérêt scientifique, nous les publierons pendant un an. On trouvera ci-après les chiffres concernant les quatre premiers mois de 1912. Dans la suite, il suffira de publier les moyennes semestrielles.

Les mercuriales et les états comparatifs des produits sont à la disposition des sociétaires à la bibliothèque de la Société. Les sociétaires de l'intérieur pourront, s'ils le désirent, obtenir les renseignements par correspondance.

Pour ce qui concerne les mercuriales, le petit tableau suivant donne un aperçu des variations de prix pendant les mois de janvier à avril 1912 sur le marché de Casablanca-ville.

Chameaux	285 à 350 fr. par tête.
Bœufs	120 à 142 fr. —
Chevaux	250 à 500 fr. —
Mulets	340 à 500 fr. —
Anes	50 à 80 fr. —
Moutons	15 à 20 fr. —
Chèvres	8 à 15 fr. —
Blé	19 à 26 fr. le quint.
Orge	12 à 15 fr. —
Pois chiches	25 à 30 fr. —
Maïs	11 à 16 fr. —
Fèves	16 à 18 fr. —
Lin	25 à 40 fr. —
Laine	3 fr. la peau.

Dans les états comparatifs des produits mensuels les chiffres suivants qui concernent l'ensemble des marchés, montrent la persistance des augmentations.

	Produits 1911 P. H.	Produits 1912 P. H.	Excédent 1912 P. H.
Janvier	33.835,00	43.467,55	9.632,55
Février	33.067,00	37.913,00	4.846,00
Mars	33.232,00	42.465,35	9.233,35
Avril	33.260,00	48.919,75	15.659,75
TOTAUX	133.394,00	172.765,65	39.371,65

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES EN CHAOUIA

STATIONS	ALTITUDE mètres	PRESSION BAROMÉTRIQUE moyenne	TEMPÉRATURE			TENSION MOYENNE de la vapeur d'eau	HUMIDITÉ RELATIVE de 0 à 100	PLUIE		NOMBRE de jours	VENTS		NÉBULOSITÉ de 0 à 10	OBSERVATIONS
			MINIMUM	MAXIMUM	MOYENNE			NOMBRE de m/m	DIRECTION des Nuages		FORCE de 0 à 9			
JANVIER 1912														
Casablanca ...	20	763,2	9,0	16,0	12,5	9,8	82,0	125,7		14	S et SO	3,0	2,1	Tempête nuit 25 au 26.
Ber-Rechid ...	220	728,7	3,7	15,4	9,5	»	»	39,6		16	»	»	»	
Dar Chafai ...	400	715,5	6,4	16,1	11,2	»	»	87,7		13	»	1,4	»	
Settat	370	734,6	6,0	16,4	11,2	»	72,5	177,5		18	»	2,3	10,0	
Ben Ahmed ..	600	704,4	4,6	13,9	9,2	»	77,0	137,0		14	»	2,0	»	Pluie torrentielle 26 matin.
Boulhaut	300	722,0	5,4	15,0	10,2	»	»	3172,385 ⁽¹⁾		9	»	3,1	6,3	
FÉVRIER														
Casablanca ...	20	762,4	10,2	19,7	14,9	9,6	76,0	107,0		12	dom. S.	2,6	2,0	2 orages (4 et 7).
Ber-Rechid ...	220	732,2	7,6	19,7	13,6	»	»	128,6		11	»	2,3	»	
Sidi-Ali	18	763,0	5,4	29,9	15,5	»	87,8	187,8		10	S et SW	0,3	5,3	Orages et pluies torrentielles, inondations les 4 et 6. Postes 2, 5, 6, 7 ; 3 jours brouillard (27, 28, 29). 5 pluies torrentielles. 2 orages (5 et 8). 1 tempête violente. 1 ouragan le 6.
Dar Chafai ...	400	715,0	9,1	21,1	15,1	»	»	59,9		7	S, SW, NW	1,2	»	
Settat	370	733,6	9,2	21,3	15,2	»	65,0	171,3		10	»	2,5	»	
Ben Ahmed ..	600	703,8	10,1	17,1	13,6	»	67,0	61,2		8	»	2,1	»	
Boulhaut	300	717,8	8,0	20,0	14,0	»	»	180,0		11	»	5,5	5,0	

(1) Ce nombre, sans autre indication, représente des centimètres cubes.

STATIONS	ALTITUDE mètres	PRESSION BAROMÉTRIQUE moyenne	TEMPÉRATURE			TENSION MOYENNE de la vapeur d'eau	HUMIDITÉ RELATIVE de 0 à 100	PLUIE		NOMBRE de jours	VENTS		FORCE de 0 à 9	NÉBULOSITÉ de 0 à 10	OBSERVATIONS
			MINIMUM	MAXIMUM	MOYENNE			NOMBRE de m/m	DIRECTION des Nuages						
MARS															
Casablanca ...	20	763,1	9,8	19,2	14,5	9,6	74,0	22,2	8	N	2,0	1,6			
Ber-Rechid ...	220	735,9	5,4	20,6	13,0	»	76,0	117,0	9	N, NO, SO	1,7	6,0			Sirocco les 26, 27 et 29.
Sidi-Ali	18	765,3	9,3	21,7	15,5	»	89,0	28,0	5	N, NE, W	,5	5,0			Sirocco 31. Tonnerre, éclairs.
Dar Chafaï ...	400	718,2	8,9	24,6	16,7	10,8	58,0	12,0	2	N, E, W	2,6	3,4			Passage de cigognes le 27. Floraison oliviers le 29. 4 jours de sirocco.
Settat	370	734,0	9,5	24,3	16,9	8,5	89,0	13,1	»	N	»	1,3			
Ben Ahmed ..	600	707,8	10,7	22,9	16,8	»	61,0	16,6	5	»	2,0	2,2			
Boulhaut	300	720,1	9,3	21,7	15,5	9,7	67,0	24,6	6	SW, W, NW	2,5	4,0			Sirocco 26, 27. Petit orage 30.
AVRIL															
Casablanca ...	20	759,5	11,1	19,6	15,8	9,8	72,0	34,8	6	N, NO	2,0	2,1			
Ber-Rechid ..	220	732,8	6,2	19,9	13,1	»	63,0	298,0	7	N, NO	2,0	3,4			Arcs-en-ciel les 12, 27 et 27. Eclipse le 17. Grêle le 18. 1 jour brouillard.
Sidi-Ali ...	18	761,8	10,0	20,6	15,3	»	83,0	138,0	6	N, NO, O	3,0	5,6			Eclipse le 17. 1 jour brouillard.
Dar Chafaï ...	400	714,8	9,3	23,7	16,5	8,9	64,0	28,2	7	N, NO	2,5	3,7			Floraison du lin le 10.
Settat	370	732,4	8,4	22,6	15,5	»	72,0	66,5	5	N, NO	2,0	3,8			Floraison vigne le 11. Eclipse le 17 de 10 h. 25 à 12 h.
Ben Ahmed .	600	703,4	6,6	21,1	13,8	7,9	67,0	47,5	7	»	2,0	4,2			Eclipse le 17 de 9 h. 30 à 12 h. 55. 3 jours brouillard.
Boulhaut	300	716,8	8,9	20,3	14,6	10,6	67,0	38,9	10	NO, O, SO	2,0	3,8			Eclipse le 17. 3 jours brouill.
Mechra-b.-Abbou ..	330	730,9	12,0	25,0	18,5	»	43,0	53,4	6	N, NO	2,0	3,2			

ESSAI DE CULTURE DE COTON EN CHAOÛIA

Un essai de culture de coton a été effectué en 1911, à la pépinière de la ville de Casablanca par le commandant Dessigny, chef de bataillon, chargé des Services municipaux de cette ville.

La graine de cette plante avait été offerte gracieusement comme provenant de Porto-Rico (Antilles) par M. Favrot, avocat à Casablanca.

Les semis furent faits pendant le mois de février 1911, dans un terrain présentant 0^m40 de profondeur de terre arable et un sous-sol calcaire.

Vingt-deux plants laissés sur place sur l'emplacement des semis furent irrigués deux fois par mois pendant la saison sèche, de juin à septembre inclus, et reçurent deux binages pendant cette même période ; ils atteignirent une hauteur moyenne de 1^m30.

Ces vingt-deux plants, qui occupaient une superficie de 1^m50 x 2^m00, soit 3 mètres carrés, donnèrent 350 grammes de coton absolument net, c'est-à-dire débarrassé des graines et autres matières étrangères.

Cette récolte représente donc un rendement de 1.160 kil. à l'hectare.

Le coton est fin et paraît de bonne qualité.

Les plants précités ont été conservés pour permettre de se rendre compte de la façon dont ils se comporteront et, aussi, de leur rendement pendant leur seconde année d'existence.

Il a été fait à Sidi Ali un essai de coton qui a donné les meilleurs résultats au point de vue de la qualité des fibres. Quant au rendement, il n'a pu être évalué d'une façon exacte, la surface plantée étant trop petite ; il a paru néanmoins satisfaisant étant donné le nombre de capsules par pied (80 environ).

*(Communication de M. le Colonel REDIER,
commandant la Chaouïa.)*

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DE LA STATION DE SANTA-CRUZ D'ORAN

du 1^{er} Décembre 1911 au 1^{er} Juin 1912

ALTITUDE : 374 MÈTRES AU-DESSUS DU NIVEAU DE LA MER

ANNÉES ET MOIS	PRESSION baromé- trique moyenne (1)	TEMPÉRATURE			TENSION moyenne de la vapeur d'eau	HUMIDITÉ relative de 0 à 100	ÉVAPORATION en mm	PLUIE		VENTS		NEBULO- SITÉ (de 0 à 10)	OZONE (de 0 à 21)	NOMBRE de jours de brouillard
		minimum	maximum	moyenne (2)				NOMBRE en milli- mètres	NOMBRE de jours	Direction des nuages	Force (de 0 à 9)			
Décembre (1911)	733,4	10,6	21,6	16,1	8,3	70,2	308,9	0	0	S. W.	1,1	3,0	15,5	7
Janvier (1912)	730,2	8,1	19,1	13,6	7,0	67,4	312,1	28,5	6	S. E.	1,2	2,8	16,4	6
Février —	725,4	8,4	18,4	13,4	8,2	74,5	399,3	2,0	1	S. W.	1,4	2,9	16,5	6
Mars —	731,4	10,9	18,7	14,8	8,8	71,4	226,5	17,0	4	S. W.	1,5	3,1	15,4	9
Avril —	730,9	12,0	18,8	15,4	9,1	70,2	258,9	23,5	5	S. E.	1,7	2,1	15,5	10
Mai —	728,6	14,9	23,9	19,4	15,2	76,0	274,3	0	0	S. E.	1,3	3,0	13,1	7
TOTAUX.....								71,0	16					45

(1) Les nombres donnés sont les pressions atmosphériques moyennes mensuelles corrigées à zéro.

(2) Les nombres donnés sont les températures moyennes mensuelles corrigées.

A. GUILLAUME.

OBSERVATOIRE DE SANTA-CRUZ

Étude des Vents du 1^{er} décembre 1911 au 1^{er} juin 1912

ROSE des VENTS	Décembre			Janvier			Février			Mars			Avril			Mai			TOTAUX du 1 ^{er} décembre 1911 au 4 ^{er} juin 1912
	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	TOTAUX du 1 ^{er} décembre 1911 au 4 ^{er} juin 1912
N.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N. N. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N. E.	2	1	1	1	2	4	1	6	3	4	9	6	5	8	7	0	3	4	67
E. N. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
E.	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	1	0	2	0	0	1	0	1	6
E. S. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
S. E.	6	7	15	7	10	15	7	8	11	6	8	11	9	11	13	13	15	12	184
S. S. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	1	0	0	1	0	3
S.	3	8	8	6	6	7	6	5	8	5	2	6	4	4	8	6	5	4	101
S. S. W.	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	2
S. W.	18	8	7	17	8	5	15	6	7	15	9	8	7	4	2	10	5	10	161
W. S. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
W.	0	1	0	0	0	0	0	3	0	1	0	0	2	1	0	1	1	0	10
W. N. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N. W.	2	6	0	0	3	0	0	1	0	0	2	0	0	0	0	0	1	0	15
N. N. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
TOTAUX...	31	31	31	31	31	31	29	29	29	31	31	31	30	30	30	31	31	31	546
																			549

Ch. L'HUILLIER

BIBLIOGRAPHIE

(Ouvrages offerts à la Société)

FLAMAND (G.-B.-M.). — **Recherches géologiques et géographiques sur le Haut Pays de l'Oranie et sur le Sahara (Algérie et Territoires du Sud). Missions du Ministère de l'Instruction publique et du Gouvernement général de l'Algérie (Territoires du Sud de l'Algérie. Service géologique).** Lyon, Rey 1911. 1 vol. in-4°, 1001 pages (nombreuses cartes dans le texte et 7 cartes en couleurs hors texte. Thèse présentée à la Faculté de Lyon).

La thèse de M. G. B. M. Flamand était impatientement attendue. Son apparition est un gros événement ; car c'est une œuvre considérable : considérable par ses proportions et son format (fort in-4° de 1000 pages !) et considérable surtout par le nombre extraordinaire de questions générales qu'elle met au point, qu'elle rajeunit, qu'elle résoud et par les aperçus nouveaux qu'elle ouvre sur une foule de points particuliers.

Ce travail est l'œuvre de toute une vie et le résumé coordonné et synthétisé des missions, explorations et recherches auxquelles M. Flamand s'est voué tout entier. Il embrasse une énorme étendue de territoires qui comprend toute la zone oranaise des Hauts Plateaux et qui s'étend du Nord au Sud depuis Mascara jusqu'au Tidikelt et de l'ouest à l'est du Tafilelt à El Oued et Négrine.

Il comprend cinq parties : 1° Historique des études antérieures (Bibliographie et cartographie) ; 2° Stratigraphie générale ; 3° Tectonique ; 4° Paléontologie ; 5° Géographie physique, hydrographie, géohydrologie. Le présent volume ne contient que les quatre premières parties, la cinquième fournira à elle seule la matière d'un second tome. Six cartes en couleurs hors texte accompagnent le premier tome (1). Des coupes, schémas, croquis et photographies rendent à chaque page la lecture facile et attrayante.

La première partie (Historique et Bibliographie) est un recueil abondant et précis de tous les ouvrages ou cartes qui intéressent les Plateaux et le Sahara algériens depuis 1843 jusqu'en 1909 inclus. Il serait superflu d'en montrer la très grande utilité. Elle est complétée par des notes extrêmement nombreuses au bas de chaque page.

(1) 1. Esquisse géologique de la frontière marocaine (1/1.000.000°). — 2. Carte géologique de la région Mascara-Saïda (1/200.000°). — 3. Carte géologique du Chott el Gharbi (1/400.000°). — 4. et 5. Esquisses tectoniques d'une partie du Sahara septentrional et du Haut Pays oranais (1/1.600.000°). — 6. Grande carte géologique générale du Sud-Oranais au 1/800.000°.

La deuxième partie est consacrée à la stratigraphie. C'est la plus ardue, mais celle aussi où l'on constate le mieux la netteté et la précision d'une méthode qui utilise, sans en négliger un seul et sans en éprouver de gêne, une masse énorme de documents. Quelques questions sont traitées avec de grands développements : telles sont, par exemple, la « Question de la houille dans le Nord africain (pp. 188 à 276 ; avec carte, fig. 25, p. 267). M. Flamand conclut nettement à la présence de la houille tout en reconnaissant que « ces divers gisements ne présentent jusqu'à ce jour qu'un intérêt d'ordre scientifique » ; puis la Question des affleurements ophito-marno-salins (pp. 283 à 371), qui appartiennent tous au système triasique et qui se rencontrent surtout dans les régions de plissements et d'effondrements maxima ; enfin, et surtout la Question des dépôts tertiaires et quaternaires. Ils sont tous d'origine continentale et M. Flamand les groupe en trois niveaux principaux : 1° « Le terrain des gour », ensemble puissant de poudingues et de grès argileux ; 2° par dessus, en discordance, une formation pliocène fluvio-lacustre et calcaire, le « terrain des hammadas supérieures » ; 3° enfin, dans les lits d'oueds, différents niveaux de terrasses passant de la carapace calcaire ou gypseuse au cailloutis grossier et aux dépôts de daya et de sebka.

Ces conclusions jettent un jour tout nouveau sur l'histoire climatique du Sahara. On y distingue en effet un certain nombre de changements : d'abord un climat humide avec de grands lacs et des marais ; puis une époque de sécheresse et d'humidité alternées, avec un grand travail de l'érosion fluviale et éolienne ; au quaternaire récent, un climat encore assez humide avec périodes de sécheresse ; enfin le climat désertique actuel.

La troisième partie traite de la Tectonique. Après quelques définitions de termes géographiques ou géologiques, l'auteur étudie successivement : le Haut Pays tellien cissteppien (Frenda, Saïda, frontière marocaine) « zone remarquable de plateformes à plissements subméridiens » ; les dépressions des steppes et les cuvettes des chotts « produits de l'érosion hydro-éolienne et d'un déblaiement éolien et non le fait d'effondrements » ; la chebka du Tadmait « gigantesque socle synclinal quadrangulaire, immense plateau gauchi aux tables calcaires et marno-calcaires durcies et empilées » ; les chaînes atlasiques (sic) du Sud (Atlas saharien), où s'accroissent les caractères spéciaux des plissements du djebel Amour et des Oulad Nayl ; les régions déprimées et affaissées du Haut Sahara oranais et du Bas Sahara constantinois, grandes zones d'épandage où les plis sont extrêmement atténués ; enfin le Sahara central et Pays Targui où dominent les directions N.-S. des plissements calédoniens et hercyniens.

Cette architecture est très diverse, parce qu'elle est le résultat de plissements et de pénétrations d'âge très différent et parce qu'elle est dominée par l'existence des plateformes sudo afri-

caines « qui imposent leur structure simple à l'ouest jusque très au nord, au cœur de la région considérée à tort comme appartenant aux formes structurales méditerranéennes ». Ces considérations imprimeront aux descriptions physiques des régions naturelles de la Berbérie des lignes directrices nouvelles, qui paraissent peu en rapport avec celles que l'on avait suivies il y a encore quelques années » (1).

Enfin la Paléontologie occupe la quatrième partie. C'est surtout, dans l'esprit de l'auteur, une présentation d'espèces classiques destinées à servir de guide pour l'établissement de niveaux précis (16 planches).

Tel est le très puissant ouvrage de M. G. B. M. Flamand. Il fait le plus grand honneur à son auteur et aux études géographiques algériennes. La lecture, nécessairement un peu longue, est égayée par endroits par un certain ton de polémique qui n'est jamais discourtoise et le plus sérieux éloge qu'on puisse faire de ce livre, c'est qu'après l'avoir terminé, on déplore de ne pouvoir aussitôt en lire la seconde partie.

J. GAROBY.

JOLEAUD (Léonce). — **Étude géologique de la chaîne numidique et des monts de Constantine (Algérie)**. Montpellier. Montane, Sicardi et Valentin, 1912, 1 vol. in-8°, 436 p. (accompagnées : 1° d'une carte géologique des environs de Constantine au 1/20.000° ; 2° d'une carte géologique d'une partie des régions de Philippeville et de Constantine au 1/200.000°).

Les deux dernières années ont été jusqu'ici particulièrement fécondes en études géologiques relatives à l'Algérie : trois ouvrages extrêmement importants sont venus, coup sur coup, augmenter dans des proportions très appréciables et préciser nos connaissances sur la géologie de l'Est algérien : celui de M. Dareste de la Chavanne sur la région de Guelma (2), celui de M. Blayac sur le bassin de la Seybouse (3), enfin la thèse de M. Joleaud. Nous ne nous occuperons pour le moment que de celle-ci.

(1) E. F. GAUTIER. — *La Meseta sud-oranaise* (A. de G. 1909, 15 juillet).

— *Les Hauts Plateaux algériens* (La Géographie, 15 février 1910).

— *Eulie Berrouaghia et Aumale* (A. de G. 1910, 15 mai).

(2) DARESTE DE LA CHAVANNE (J.) — *La Région de Guelma*. Etude spéciale des terrains tertiaires. (Bull. Service Carte géolog. Algérie, 2° série, n° 5. Alger, Jourdan 1910, 1 vol. in-8°, 256 pages).

(3) BLAYAC (J.) — *Esquisse géologique du bassin de la Seybouse et de quelques régions voisines* (Bull. Service Carte géolog. Algérie, 2° série, n° 6. Alger, Jourdan 1912, 1 vol. in-8°, 490 pages).

L'ouvrage de M. Joleaud tient beaucoup plus que ne promet le titre : ce n'est pas seulement une étude géologique détaillée des régions de Philippeville et de Constantine (chaîne numidique proprement dite ; dépressions de Constantine ; monts de Constantine et plateaux), mais c'est aussi en grande partie une sorte d'esquisse générale de la géologie de l'Algérie tout entière. En effet, successivement, dans chaque chapitre, l'auteur nous présente des considérations générales sur les terrains paléozoïques, triasiques et jurassiques de l'Afrique Mineure (pp. 58-64), sur les terrains nummulitiques (pp. 196-200), sur les terrains néogènes (pp. 233-240), sur les phénomènes quaternaires de l'Afrique Mineure (pp. 332-354) et chaque chapitre, en outre, se termine par un essai sur la paléogéographie de l'Afrique Mineure aux temps paléozoïques, triasiques et jurassiques (p. 85), aux temps crétacés (p. 188), nummulitiques (p. 219), néogènes (pp. 278-281) et pendant les temps quaternaires (p. 319) (1).

Ces chapitres qui occupent un grand nombre de pages, donnent à l'ouvrage une portée générale fort intéressante, mais ils touchent à des questions tellement graves et tellement sujettes encore à discussion, qu'ils risquent parfois d'ébranler, avouons-le, la confiance qu'on doit avoir dans les conclusions de l'auteur. Enfin de bonnes considérations plus particulièrement géographiques sur la végétation, les cultures, les eaux et les irrigations terminent cette copieuse thèse.

Le chapitre peut-être le plus intéressant du sérieux travail de M. Joleaud est celui qui a trait à la tectonique (chapitre VII, pp. 327-390). D'après l'auteur, la chaîne numidique, comme celle des Babors, est d'âge miocène et leur tectonique « paraît témoigner de l'existence de phénomènes de charriage ». Le relief serait constitué par une grande nappe charriée venue du Nord, mais dont la racine ne serait pas cependant très éloignée. « Il semble que la racine de la nappe doive être cherchée dans les massifs kabyles situés immédiatement plus au Nord. » Mais le relief s'est trouvé compliqué encore de ce fait que, à la phase des charriages, a succédé, au cours de la grande période orogénique tertiaire, une seconde phase de déversements au Nord, ce qui a déterminé « une disposition en éventail très asymétrique de la structure générale du pays. »

Quant à la région de Constantine (dépressions et plateaux), elle présente une série de larges anticlinaux et synclinaux orientés du S.-W. au N.-E., qui se prolongent vers le S.-W.

(1) Ces paragraphes sont accompagnés d'*esquisses schématiques* de l'Algérie-Tunisie à diverses époques géologiques : au barrémien et à l'aptien, à l'albien, au suessonnien et au lutétien inférieur, à l'aquitainien, au burdigalien et à l'helvétien, au tortonien, au sahélien, au pontien et au pliocène inférieur. Ces cartes, fort intéressantes, seront rapprochées avec fruit des cartes semblables de J. BLAYAC (*op. cit.*, p. 248, fig. 41 ; p. 286, fig. 43 ; p. 315, fig. 45 ; p. 343, fig. 46 ; p. 375, fig. 49).

dans les hautes plaines et dans les chaînes présahariennes. Au nord, ces plis sont débordés par la nappe de charriage numidienne. Enfin, dans le nord de la région de Constantine existe une autre nappe de charriage qui a été elle-même replissée. Quant aux grands lacs qui occupèrent l'intérieur à l'époque pliocène, ils se sont vidés à l'âge quaternaire, grâce à une série de mouvements épirogéniques « qui assurèrent aux cours d'eau déjà tributaires de la Méditerranée, la capture des cuvettes hydrographiques jusque là fermées du sud du Tell et du nord des Hautes Plaines. »

Deux belles cartes en couleurs accompagnent et illustrent la thèse de M. Joleaud.

En résumé, travail extrêmement intéressant, très riche en observations générales et qui déborde avec quelque hardiesse hors de son propre cadre. La thèse de M. Joleaud ne peut qu'accroître la très grande estime que tout le monde professe pour les très laborieux et très actifs collaborateurs de la carte géologique de l'Algérie.

J. GAROBY.

L. GENTIL. — **La géologie du Maroc et la genèse de ses grandes chaînes** (*Annales de géographie*, 15 mars 1912)

M. L. Gentil vient de publier dans les *Annales de Géographie*, un essai de carte géologique du Maroc dressée d'après les documents parus jusqu'à ce jour et surtout d'après ses propres travaux. Un commentaire de 29 pages accompagne la carte ; M. Gentil y présente les différents problèmes que soulève la géologie du Maroc, en donne des solutions parfois définitives, ou qui parfois n'attendent leur confirmation que d'une exploration plus complète du pays.

L'étude du Maroc est divisée en six parties : Haut-Atlas, Meseta marocaine, Anti-Atlas, Moyen-Atlas, Rif, détroit sud-rifain. En voici les conclusions essentielles.

Le Haut-Atlas apparaît « composé de deux parties tectoniquement distinctes, chacune formée d'un vaste bombement anticlinal à couverture jurassique et à noyau ancien, séparées par une zone synclinale située à l'est du méridien de Demnat ». La partie W. est la mieux connue. Soulevée dès l'époque hercynienne, puis ramenée à l'état de pénéplaine au début du secondaire, morcelée et fracturée, elle fut ensuite recouverte par la mer jurassique, émergea du crétacé, et fut enfin fortement plissée et soulevée à l'époque miocène. Aujourd'hui démantelée par l'érosion, elle laisse apparaître les formations primaires (Dj. Tamjoutt, 4.500) et des roches volcaniques permo-triasiques (Dj. Zikoumt, 4.500) ou tertiaires (massif de Siroua). Dans

la partie est, les sédiments jurassiques ont été portés à une altitude moindre (Ari Aïach, 4.250) et sont conservés.

A l'ouest, les plis du Haut-Atlas, qui plongent sous l'Océan au cap Rhir, se relèvent aux Canaries, et établissent « la liaison entre les plis tertiaires du géosynclinal secondaire méditerranéen et ceux de l'Amérique centrale et septentrionale ». A l'est, le Haut-Atlas se prolonge par l'Atlas saharien, dont la structure en massifs juxtaposés rappelle celle de la grande chaîne marocaine.

La Meseta marocaine, au N. W. du Haut-Atlas, présente, sur l'ancienne pénéplaine primaire, des sédiments créacés, puis néogènes, demeurés horizontaux. C'est donc un horst, ainsi que le plateau saharien ; les déplacements relatifs de ces deux horsts expliquent les mouvements orogéniques qui ont formé le Haut-Atlas.

L'Anti-Atlas, séparé du précédent par la vallée de l'oued Sous, semble devoir son soulèvement aux mêmes causes que le Haut-Atlas ; il domine au S. E. et à l'E., les plateaux du Draa et du Tafilelt.

Le Moyen-Atlas, soudé dans sa région méridionale au Haut-Atlas, est limité au S. E. par la vallée de la Moulouïa. Il est formé, comme le Haut-Atlas occidental, de rides tertiaires à couverture jurassique, envoyées au N. E. sous les dépôts miocènes de la moyenne Moulouïa et de la région de Taza.

La continuité du Rif et de la cordillère Bétique, déjà soupçonnée par Suess, est confirmée de façon décisive. La Méditerranée occidentale serait « un noyau hercynien, comparable aux massifs amygdaloïdes des Alpes, effondré entre la zone plissée tertiaire qui l'entourait primitivement ». La communication entre l'Océan et la Méditerranée, qui se fit au miocène inférieur par le détroit nord-bétique, se fit au miocène supérieur par le détroit sud-rifain (Taza), et depuis par le détroit de Gibraltar, qui correspond à une aire d'ennoyage des plis de la chaîne du Rif. Les chaînes de l'Atlas tellien sont le prolongement du Moyen-Atlas, dont les plis sont ennoyés sous les dépôts miocènes du détroit sud-rifain.

Au moment où des investigations géologiques détaillées du Maroc vont devenir possibles, il était opportun de présenter un tableau d'ensemble des différents problèmes qui se posent, et de définir ainsi la tâche qui s'impose aux travailleurs.

H. BLET.

PROCÈS-VERBAUX DES RÉUNIONS

de la « Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran »

SÉANCE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

du 1^{er} Avril 1912

Le lundi premier avril mil neuf cent douze, à cinq heures et demie du soir, les membres de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, dûment convoqués, se sont réunis au local de la Société sous la présidence de M. le D^r GASSER, président.

Étaient présents : MM. GASSER, DOUMERGUE, POCK, TOURNIER ENGEL, DÉCHAUD, PELLET, SANDRAS, BÉRENGER, LEMOISSON, ARAMBOURG.

S'étaient fait excuser : MM. FLAHAULT, DANGLES, l'abbé FABRE, RENÉ-LECLERC.

Étaient absents : MM. JULLIAN, ROUX-FREISSINENG, POUSSEUR, PÉREZ, PONTET, CAUDRILLIER, DE PACHTERE, LEVAIN.

Le procès-verbal de la séance du quatre mars est lu et adopté.

Sont admis comme membres titulaires : MM. TROTTIN Albert, GUYON, MASSON, qui avaient été présentés dans la dernière séance.

Est acceptée la démission de M. Emile Jourdan, qui a quitté définitivement l'Algérie.

Le Président présente les vives félicitations du Comité ainsi que les siennes propres à notre collègue et ami M. le commandant Bérenger, qui vient d'être nommé officier d'Académie.

En réponse à une demande adressée au docteur Gasser par M. Marchand, administrateur des Colonies, chargé des affaires musulmanes au Ministère des Colonies, le Comité décide de s'inscrire pour un an comme membre souscripteur de la Société des Conférences coloniales, moyennant un versement de dix (10) francs.

Conformément aux statuts et règlements, le Secrétaire général a adressé le 15 mars écoulé à tous les membres titulaires une circulaire leur faisant connaître les noms des membres à remplacer et les invitant à faire connaître s'ils sont candidats. Les membres du Comité soumis à la réélection sont : MM. BÉRENGER, CAUDRILLIER, GASSER, JULLIAN, LEVAIN, POCK, PÉREZ et TOURNIER ; ils se représentent. De plus, M. CAPIFALI, rentré en France, a demandé à être remplacé. En réponse à la circulaire en ques-

tion, trois candidats nouveaux se sont présentés pour faire partie du Comité. Ce sont :

MM. AMILLAC Albin, chirurgien-dentiste ;
 HUOT, capitaine aux Affaires indigènes, en congé ;
 KRIÉGER, contrôleur principal des Contributions directes.

Le Comité fixe au dimanche 12 mai l'Assemblée générale, au cours de laquelle auront lieu les élections pour le renouvellement du Comité.

Le Secrétaire général informe ses collègues que toutes les formalités nécessaires pour le dépôt des nouveaux statuts de la Société ont été accomplies. La déclaration en vue d'obtenir pour la Société la capacité juridique prévue par l'article 6 de la loi du 1^{er} juillet 1901 a été faite à la date du 7 février 1912 ; le Préfet du département en a donné récépissé le 27 février. D'autre part, l'extrait prescrit par l'article 1^{er} du décret du 16 août 1901 a paru dans le numéro du 27 mars 1912 du *Journal Officiel*, dont quelques exemplaires sont déposés sur le bureau pour être conservés aux archives. Un numéro du *Journal Officiel* en question a été adressé au Préfet, par lettre du 3 avril, en vue de la reproduction de l'extrait de la déclaration au *Recueil des actes administratifs* de la Préfecture d'Oran.

M. Pock communique, de la part du Proviseur, les rapports des deux jeunes gens qui ont profité en 1911 des bourses créées pour permettre à deux élèves du Lycée de passer une partie de leurs vacances à l'étranger. M. Pock demande au Comité de renouveler cette année la subvention qu'il a accordée l'an dernier dans ce but. La réponse à cette demande sera donnée à la prochaine séance.

Le Comité a enfin à s'occuper d'un incident très regrettable qui s'est produit à l'occasion de prêts de livres de notre Bibliothèque à l'un de nos membres.

M. L..., appelé à aller occuper dans un nouveau poste les fonctions qu'il remplissait à Oran, nous remit sa démission de membre par lettre datée du 31 janvier dernier. Pendant son séjour dans notre ville, il avait emprunté, puis rendu à notre Bibliothèque un certain nombre d'ouvrages. Le 14 février, quelques jours après son départ d'Oran, il fit déposer chez la concierge de l'immeuble où se trouve notre siège social deux volumes du *Mois colonial et maritime*, le premier et le deuxième semestres de l'année 1908, qui lui avaient été prêtés. Ces volumes étaient dans un état pitoyable. Dans celui du premier semestre 1908, il manquait 39 feuilles (78 pages) réparties en six paquets ; dans l'autre 9 feuilles avaient été arrachées ; elles se rapportaient toutes à des questions maritimes (*L'Indo-Chine maritime ; La flotte allemande de Hambourg, du Weser et de la Baltique ; La Marine marchande japonaise*), sauf dix d'entre elles correspondant à un article sur la colonisation française aux Comores. Or, ces livres venant précisément d'être brochés,

étaient indiscutablement intacts lorsque M. L... les avait pris dans la Bibliothèque. En présence de ces faits, le Secrétaire général demanda à ce membre des explications par lettre du 16 février ; cette lettre étant restée sans réponse, il renouvela cette demande sous pli recommandé du 5 mars, en ajoutant que le Comité provisoirement n'acceptait pas la démission donnée.

Le Président reçut alors en réponse de l'intéressé une lettre dont l'auteur paraissait vaguement inconscient ou volontairement ironique ; il traitait longuement sur le mode admiratif un sujet d'esthétique absolument étranger à la question, puis laissait entendre en quelques mots à la fin qu'il serait possible qu'un tiers eût commis les méfaits qu'on lui reprochait à lui, mais que néanmoins il serait disposé à rembourser les dégâts dont il nous demandait de lui indiquer le montant ; il ne protestait pas contre l'accusation portée contre lui.

Le Comité, après avoir longuement délibéré sur ce cas de vandalisme, estimant qu'il est amplement prouvé que M. L... a volontairement détérioré, pour en tirer parti, au moins deux volumes que la Société lui avait prêtés, que le remboursement de leur valeur ne saurait constituer une sanction suffisante pour une indélicatesse aussi caractérisée, que les soi-disant explications fournies sont inacceptables, décide de refuser la démission de ce membre et de lui appliquer l'art. 12 § 3 des statuts ainsi conçu :

« ART. 12. — La qualité de membre de l'association se perd :

« 3° Par la radiation prononcée, pour motifs graves, par le Comité, le membre intéressé ayant été préalablement appelé à fournir ses explications, sauf recours à l'Assemblée générale. »

Le Comité prononce en conséquence la radiation comme membre de M. L... ; le Secrétaire général l'informera par lettre recommandée de cette décision.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à sept heures du soir.

Le Secrétaire général,

Signé : P. ENGEL.

Le Président,

Signé : J GASSER.

CONFÉRENCE DU CAPITAINE MARCEL

Le capitaine Marcel, du 2^e Régiment de Chasseurs d'Afrique, donna avec notre patronage, le 19 avril 1912, au Théâtre Municipal, une conférence sur « La campagne du Maroc en 1911 ».

Le capitaine connaissait parfaitement la route de Casablanca à Fez, pour l'avoir parcourue seul en 1910, en un moment où il y avait un sérieux danger à le faire, et il fut pour cette raison

désigné pour être en quelque sorte le guide de la colonne chargée de débloquer Fez en 1911. Cette campagne lui permit de former une collection de 400 clichés photographiques de toute beauté.

M. Marcel débute en reprenant en quelques mots l'historique des faits qui amenèrent notre intervention. La révolte en mars 1911 des Cherarda, puis des autres tribus voisines de Fez ; l'ordre donné par le Sultan au lieutenant-colonel Mangin et au commandant Brémont de revenir avec leurs mehallas pour défendre la capitale investie ; l'échec du 26 mars entre Fez et Ras-el-Ma. La situation devenant inquiétante, Mouley Hafid demande à ce moment l'appui de nos troupes marocaines de la Chaouïa, et enfin, pressé de plus en plus par les tribus révoltées, il sollicite, le 10 avril, officiellement, par l'intermédiaire de notre consul à Fez, l'aide de la France elle-même. Le 22 avril, sur la proposition de MM. Cruppi et Berteaux, le gouvernement français décide notre intervention armée et la formation de la colonne du général Moinier. Ce général avait sous ses ordres le général Dalbiez et les colonels Brulard et Gouraud, commandant chacun une brigade de marche.

L'orateur, arrivé à ce point, commence à faire défiler devant nous les photographies nettes et vivantes qu'il a prises lui-même ou fait prendre sur ses indications, et nous montre l'arrivée de son bateau à Casablanca, qui est peut-être le moins mauvais port marocain sur l'Atlantique, mais que la barre rend pourtant indisponible un jour sur deux ; nous assistons à la traversée de la brousse, si haute que par endroits elle dépasse un homme à cheval ; au transport de blessés et même de cadavres, qu'il faut enterrer au loin pour éviter des profanations ; à la traversée assez pénible de l'oued Beth le 19 mai ; à l'arrivée le 21 mai devant Fez, dix jours après le départ d'El-Kenitra.

Il était temps : les assauts des Berbères avaient été repoussés, mais péniblement ; les troupes indigènes, qui ne recevaient plus de solde, commençaient à montrer des signes de mutinerie. Et si, après coup, pour les besoins d'une mauvaise cause, des étrangers habitant alors la ville, ont prétendu et prétendent que notre intervention n'aurait pas été nécessaire, ceux-là nous doivent sans conteste de pouvoir encore le dire.

Cette partie de la campagne, bien que courte, fut pénible, non par le fait des Marocains eux-mêmes dont les efforts ne dépassent pas en général l'organisation d'une guerre de partisans localisée ; mais surtout à cause des circonstances : l'énorme convoi qui portait, en plus des munitions, quinze jours de vivres pour 8.500 hommes, car une fois arrivée au but, l'armée ne devait pas compter vivre sur le pays affamé déjà ; l'éloignement de la base qui était à 280 kilomètres de Fez.

De cette ville, l'honorable conférencier nous montre notam-

ment le palais, très simple, habité par le Sultan ; le tertre où journallement on traînait dans sa cage le Rogui pour l'abreuver d'avaries ; les éléphants dressés à s'agenouiller devant un escalier d'entrée du palais ; des portraits de Mouley Hafid, que ce dernier, flatté et amusé, permettait au capitaine, très bien en cour, de prendre d'aussi près qu'il le désirait ; le trio protocolaire : l'aboyeur, le porte-parasol, le chasse-mouche, qui toujours accompagne le souverain, etc.

Après un temps de repos près de la capitale, la colonne qui était campée à Dar Debibagh, à trois kilomètres au sud de Fez (car elle ne put, pour des raisons diplomatiques, entrer en corps dans la ville même), prend en partie le chemin de Meknès où nous voyons le palais que Mouley Ismaël se construisit à l'image, très atténuée, de Versailles. Ce Sultan admirait fort Louis XIV et lui fit demander en mariage une de ses filles illégitimes, M^{lle} de Conti ; on en était déjà à la période d'échange de cadeaux et Mouley Ismaël avait reçu pour sa part un petit carrosse qui existe encore et dont l'image défile devant nous, lorsque M^{lle} de Conti rompit les pourparlers en apprenant que son prétendant était nègre. Il faut supposer, pour que les négociations aient pu aller si loin, que grande était l'ignorance de cette princesse relativement à l'existence qui lui eût été réservée dans le harem de ce fruste monarque, toute fille du roi très chrétien qu'elle fût.

A 20 kilomètres de Meknès se voient les restes assez bien conservés de *Volubilis*, ancienne cité romaine.

Le corps d'occupation parcourut le pays, mais en y laissant de nombreuses victimes. La mortalité à Fez atteignit 30 %.

Enfin, au mois de décembre ce fut le retour, et le capitaine emporta comme dernier souvenir de la capitale la vision de la garde rendant au coucher du soleil les honneurs au drapeau tricolore flottant sur la cashah du camp.

Tel fut en quelques mots le fond de la conférence ; mais ce que nous ne devons pas passer sous silence, c'est l'éloquence ardente qui l'anima tout entière. Jamais salle ne communia plus parfaitement, dans une attention plus soutenue, avec les sentiments élevés que l'orateur développait devant elle, soit qu'il évoquât le souvenir ému de ses camarades tombés en martyrs, soit qu'il célébrât le dévouement des Femmes de France qu'il avait vues à l'œuvre, soit qu'il exaltât la mission civilisatrice dont la France acceptait la rude charge dans ce pays encore barbare.

Et le docteur Gasser, interprète de l'auditoire tout entier, put alors dire avec raison au capitaine Marcel, en lui serrant la main : « Vous nous avez amusés, vous nous avez intéressés, vous nous avez émus, soyez-en remercié. »

P. ENGEL.

SÉANCE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

du 6 Mai 1912

Le lundi six mai mil neuf cent douze, à cinq heures et demie du soir, les membres du Comité de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, dûment convoqués, se sont réunis au local de la Société, sous la présidence de M. DOUMERGUE, vice-président.

Étaient présents : MM. DOUMERGUE, FLAHAULT, POCK, TOURNIER, ENGEL, PELLET, SANDRAS, POUSSEUR, BÉRENGER, PÉREZ, PONTET, DE PACHTERE, ARAMBOURG.

S'étaient fait excuser : MM. GASSER, l'abbé FABRE, DANGLES, RENÉ-LECLERC.

Étaient absents : MM. DÉCHAUD, JULLIAN, ROUX-FREISSINENG, LEMOISSON, CAUDRILLIER, LEVAIN.

Le procès-verbal de la séance du premier avril est lu et adopté.

Le Comité approuve la rédaction de la lettre qui sera envoyée à M. L... pour lui notifier la décision prise à son égard au cours de la dernière séance et concluant à sa radiation.

M. DOUMERGUE rappelle que la Société a perdu le 12 avril un de ses membres les plus sympathiques et les plus dévoués, M. l'ingénieur Adolphe KOCH. Notre regretté collègue était entré dans notre Société en 1898 et, de 1898 à 1910, il avait fait partie du Comité au titre de secrétaire-adjoint de section. Il s'était fait remarquer par son assiduité à assister aux réunions et, très ponctuel, il arrivait toujours le premier. Lorsque, atteint de surdité, KOCH ne put suivre utilement les séances, il donna sa démission de membre du Comité ; il estimait qu'il ne devait pas occuper une fonction qu'il ne pouvait remplir. Ce trait de caractère montre combien notre collègue avait conscience du mandat dont les sociétaires l'avaient investi ; il nous suffirait à juger l'homme si nous n'avions pas eu de multiples occasions d'apprécier ses qualités de cœur et d'esprit, son érudition et les diverses marques de dévouement qu'il donna à plusieurs reprises à la Société.

M. le Secrétaire général transmettra à M^{me} veuve Koch l'expression des douloureux regrets qu'a causé au Comité le décès de cet excellent homme. Une notice nécrologique lui sera consacrée dans le Bulletin en cours d'impression.

Le Secrétaire général adressera au général Lyautey, un de nos sociétaires les plus dévoués, nos félicitations au sujet de sa nomination en qualité de Résident général de France au Maroc.

M. G.-B.-M. FLAMAND a fait don à la Société de son magnifique ouvrage intitulé : *Recherches géologiques et géogra-*

phiques sur le Haut Pays de l'Oranie et sur le Sahara (Algérie et Territoires du Sud.) Nous lui en sommes très reconnaissants.

M. DOUMERGUE fait remarquer que la Société a l'honneur de compter M. Flamand parmi ses membres correspondants ; le travail de notre savant collègue forme le sujet de la thèse qu'il a soutenue devant la Faculté des Sciences de Lyon et qui lui a valu le grade de docteur. L'œuvre du savant géologue est un véritable monument élevé à la géologie saharienne et en particulier à celle du Sud et de l'Extrême-Sud de la province d'Oran.

Le Comité décide de renouveler cette année la subvention de cent francs (100 fr.) accordée à la *Société des Anciens Élèves du Lycée* dans le but de créer deux bourses destinées à permettre à deux jeunes gens du Lycée d'accompagner gratuitement les caravanes d'élèves de cet établissement universitaire qui passeront une partie des vacances prochaines en Allemagne ou en Angleterre.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à six heures et demie du soir.

Le Secrétaire général,

Signé : P. ENGEL.

Le Vice-Président,

Signé : DOUMERGUE.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

du 12 Mai 1912

Le douze mai mil neuf cent douze, à neuf heures et demie du matin, les membres de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, dûment convoqués, se sont réunis en Assemblée générale au siège social, sous la présidence de M. DOUMERGUE, vice-président.

Les membres présents étaient au nombre de vingt-six ; plusieurs autres de nos collègues, et en particulier le docteur GASSER s'étaient excusés.

M. DOUMERGUE donne lecture des articles de nos statuts se rapportant aux élections.

L'Assemblée désigne aussitôt comme scrutateurs : MM. l'abbé ARACIL, BLET et DURAND pour procéder au pointage et au dépouillement des votes reçus par correspondance.

Puis la parole est donnée au Secrétaire général pour la lecture du procès-verbal de la dernière Assemblée générale du 7 mai 1911 ; ce procès-verbal est adopté.

M. DOUMERGUE lit ensuite un rapport relatif au bilan des progrès de la Société depuis 1905, époque à laquelle les anciens du Comité actuel furent élus.

L'Assemblée donne son assentiment aux idées exposées par M. Doumergue et approuve son rapport.

M. MONBRUN, notre président honoraire, qui a bien voulu assister à la séance, demande ensuite la parole. Revenant sur une question que M. Doumergue a traitée, il montre tout l'intérêt qu'aurait la Société à être reconnue d'utilité publique, maintenant qu'elle a obtenu la capacité juridique. Il engage vivement le Bureau à prendre le plus tôt possible ses mesures pour atteindre ce but. M. MONBRUN termine en adressant ses remerciements à M. le docteur Gasser, à M. Doumergue, à tous les anciens présidents et à tous ceux qui ont fait de la Société ce qu'elle est actuellement.

L'Assemblée applaudit vivement l'honorable orateur et l'approuve absolument.

Puis M. le docteur SANDRAS, se levant, exprime également la gratitude des membres de la Société, dont il se fait l'interprète, envers M. le docteur Gasser, notre président, qui, en particulier, est parvenu à augmenter dans une forte proportion notre effectif, et envers M. Doumergue qui s'est tant dévoué pour l'accroissement et le classement de notre bibliothèque et qui tous les jours dépense tant d'efforts pour notre Bulletin trimestriel.

L'Assemblée partage entièrement les sentiments si bien exprimés par le docteur Sandras.

Puis le Secrétaire général donne lecture de son rapport annuel.

Enfin, le trésorier, M. Pock, donne également connaissance de son rapport annuel, contenant les comptes de l'exercice 1911.

Ces deux rapports sont approuvés par l'Assemblée.

L'Assemblée générale vote le dépôt à la caisse de réserve d'une somme de 500 (cinq cents) francs, prise sur le reliquat de l'exercice 1911, qui est de 604 fr. 67.

M. MONBRUN, reprenant la parole, propose d'envoyer au général Lyautey la motion suivante :

« La Société de Géographie d'Oran, réunie dans son Assemblée générale annuelle, adresse à M. le général Lyautey ses respectueux hommages et ses vœux de plein succès pour l'accomplissement de la haute et patriotique mission qui vient de lui être confiée par le Gouvernement de la République pour la grandeur de la France africaine. »

L'Assemblée, approuvant cette proposition, charge le Secrétaire général de transmettre ces vœux à leur destinataire.

La séance est suspendue pour permettre aux membres présents de voter.

Le dépouillement des votes, tant des membres présents que

de ceux ayant voté par correspondance, donne les résultats suivants :

Bulletins déposés : 133. Nuls : 5.

Suffrages exprimés : 128.

Ont obtenu :

MM. BÉRENGER	128	voix
TOURNIER	128	—
POCK	124	—
GASSER	120	—
PÉREZ	119	—
LEVAIN	116	—
CAUDRILLIER	113	—
JULLIAN	105	—
HUOT	84	—

En conséquence, M. le Président proclame les résultats suivants :

MM. BÉRENGER, TOURNIER, POCK, GASSER, PÉREZ, LEVAIN, CAUDRILLIER, JULLIAN sont élus membres du Comité pour trois ans.

M. HUOT pour deux ans.

M. KRIÉGER a obtenu 79 voix ; M. A. AMILLAC, 61.

La séance est levée à 11 heures.

Le Secrétaire général,

Le Vice-Président,

Signé : P. ENGEL.

Signé : DOUMERGUE.

1° RAPPORT DE M. DOUMERGUE, VICE-PRÉSIDENT

M. le docteur GASSER se trouvant dans l'impossibilité de présider l'Assemblée générale m'a chargé de le remplacer et de l'excuser auprès de vous.

Si vous le permettez, je profiterai de l'occasion qui m'est offerte pour dresser le bilan des progrès réalisés par la Société depuis 1905, époque à laquelle les anciens du Comité actuel prirent en mains les rênes de l'administration.

Sous l'heureuse impulsion de M. le docteur GASSER, son nouveau président, le Comité répara rapidement les fautes qui avaient été commises, la Société reprit un nouvel essor et, depuis sept ans, le fonctionnement est normal.

Le premier soin du Comité fut d'aviser aux mesures à proposer pour éviter le renouvellement des agissements regrettables qui avaient mis, un moment, la Société en péril. De nouveaux statuts et règlements furent élaborés et votés ; un

chapitre spécial y était consacré aux formalités à remplir pour assurer la liberté et la sincérité du vote.

Cette réglementation des élections est, à mon avis, la réforme la plus utile que nous ayons faite ; c'est parce que, jusqu'ici, nous avons rigoureusement respecté les règles imposées que la Société est redevenue et reste prospère.

Il nous appartient, Messieurs, de veiller à ce que cette réglementation continue à produire ses bons effets. Exigez-en sans cesse l'application loyale et, le cas échéant, elle vous permettra d'écarter du Comité les ambitions injustifiées, ambitions qui portent toujours en elles des germes de discorde.

Grâce à l'active propagande faite par le Président et le Comité, l'effectif des membres titulaires de la Société s'éleva rapidement, il en résulta un accroissement de recettes qui nous permit d'entreprendre d'importantes améliorations.

Nos premiers efforts portèrent sur la réorganisation du Bulletin : un meilleur choix des articles, des illustrations phototypiques, des cartes plus nettes, une exécution matérielle plus soignée le placèrent bientôt au premier rang des publications similaires de province.

La plus grande place y fut réservée aux travaux concernant le Sud-Oranais, les confins algéro-marocains et le Maroc. Actuellement, nous terminons la publication de l'important et très intéressant travail de M. le capitaine VOINOT sur Oudjda et l'Amalat. Cet ouvrage qui comprendra 580 pages et 26 planches sera mis en vente le 1^{er} juin. Bien rares sont les Sociétés qui auraient pu ou voulu s'imposer une aussi lourde charge.

En janvier 1907, nous avons installé le siège social et la bibliothèque dans le local actuel où vous pouvez venir, tous les jours, sauf les dimanches, lire et vous documenter. En cinq ans, le nombre des ouvrages inscrits est passé de 1.450 à 1.950, soit une moyenne de cent ouvrages par an, sans compter la centaine de périodiques que nous recevons par échange ou par abonnement. Nous nous efforcerons d'augmenter encore cette bonne moyenne.

Par des mesures d'ordre général, par des moyens appropriés, articles dans le Bulletin, conférences, causeries, encouragements aux travailleurs, etc. ; nous avons servi les intérêts généraux de l'Algérie et en particulier ceux de la province d'Oran.

Enfin, nous avons fait régulariser la situation de la Société en obtenant la capacité juridique. Il y aura lieu d'examiner s'il n'y aurait pas avantage à poursuivre l'obtention de la reconnaissance d'utilité publique.

Toutes ces réformes, toutes ces améliorations ont nécessité des suppléments de dépenses ; malgré cela nous avons pu verser à la caisse de réserve, depuis 1907, 5.000 francs. Quoique ce résultat soit très appréciable, je souhaite que nous puissions un jour économiser davantage, car c'est de la richesse de la caisse

de réserve que dépend, pour beaucoup, l'avenir de la Société. Le jour où l'encaisse atteindra 20.000 francs, cet avenir sera assuré.

Il ne faut pas oublier que c'est grâce aux économies réalisées par nos devanciers que nous avons pu entrer dans la voie du progrès ; non pas que nous ayons touché à ces économies, mais parce que cette réserve, en nous assurant contre les risques d'un insuccès, nous a permis d'aller de l'avant. Aussi j'estime qu'il est de notre devoir d'être économes et prévoyants comme l'ont été nos prédécesseurs. Non seulement, en agissant ainsi, nous travaillerons pour le bien de la Société, mais encore nous nous acquitterons d'une dette de reconnaissance envers ceux qui, comme Trotabas, Demaëght, Derrien, Bouty, pour ne parler que des disparus, dont en passant je salue la mémoire, consacrèrent tout leur cœur à asseoir sur des bases durables l'œuvre que nous continuons.

A la persistance des efforts n'a pas toujours correspondu une augmentation régulière de l'effectif des sociétaires. Après que le nombre de 400 membres a été dépassé, il s'est produit, depuis deux ans, un léger fléchissement dû surtout à des causes accidentelles. Toutefois, il y a aussi lieu de tenir compte de certaines causes permanentes dont nous ne sommes pas les seuls à subir les effets. Nous vivons dans un milieu où le recrutement est très difficile, où les effectifs des Sociétés sont soumis à des fluctuations inévitables. Les causes ?... Sociétés en trop grand nombre, changements de résidence des sociétaires trop fréquents, difficulté du recrutement en dehors d'un cercle restreint d'amis et de connaissances, etc. Ils ne sont pas rares aussi ceux qui, sollicités d'adhérer à un groupement, s'y refusent en répétant la formule consacrée : « C'est une société d'admiration mutuelle ! »

Pour ce qui concerne la *Société de Géographie d'Oran*, je tiens, Messieurs, à m'élever avec énergie contre cette assertion. Voilà sept ans que je prends une part active à l'administration de la Société, j'ai vu à l'œuvre tous mes collègues et je puis vous affirmer qu'au sein du Comité, nous n'avons aucune admiration de commande pour quiconque ; nous y pratiquons tout simplement le culte de la reconnaissance pour les services rendus. Tous mes collègues n'ont eu jusqu'ici que la noble ambition de se dévouer aux intérêts de la Société. Aussi je me plais à espérer que la bonne harmonie qui règne depuis sept ans dans le Comité ne sera pas de longtemps troublée et qu'elle assurera pendant de longues années la prospérité de la Société.

En résumé, je puis vous donner l'assurance qu'à ce jour la situation morale et matérielle de la Société est aussi satisfaisante que possible.

Messieurs, avant de terminer, je tiens à m'acquitter d'un bien agréable devoir, celui de rendre un juste hommage à M. le docteur Gasser pour les précieux services qu'il a rendus

à la Société pendant les sept années de présidence écoulées. Au nom de tous ses collaborateurs immédiats, au nom de la Société tout entière et en mon nom personnel, je lui adresse l'expression de nos sentiments de vive gratitude.

Je n'aurai garde aussi d'oublier les membres du Bureau qui, depuis 1905, n'ont cessé d'apporter leur concours dévoué à l'administration de l'œuvre commune : à MM. Flahault et Engel, secrétaires généraux, Pock, trésorier, Tournier, bibliothécaire, qui, en assurant la marche régulière des services, ont bien mérité de la Société. Je les en remercie vivement.

Enfin, je tiens à remercier tout particulièrement, au nom du Bureau, les membres du Comité qui, assidus aux séances, s'acquittent avec zèle du mandat dont vous les avez investis. Ils sont pour le Bureau de précieux collaborateurs et de judicieux conseillers. Au risque de mettre leur modestie à une trop rude épreuve, je les prie d'agréer l'expression de ma plus cordiale reconnaissance.

2° RAPPORT DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

sur les travaux de la Société pendant l'année 1911-1912

Messieurs et chers Collègues,

Permettez-moi de vous exposer en quelques mots, suivant l'usage, les résultats de l'activité scientifique de la Société pendant l'exercice 1911-1912.

Effectif numérique de la Société. — Cette année encore la mort a cruellement fauché parmi nous. Nous regrettons amèrement la perte de :

MM. CAMUS, DREVETON, JACQUES, KOCH, POINTEAU et VIÉNOT et nous adressons à leurs familles nos douloureuses sympathies.

Quelques démissions sont également venues éclaircir nos rangs ; quelques fonctionnaires, en particulier, que nous nous honorions de compter parmi les nôtres, sont retournés en France.

Nous avons aussi fait de nouvelles recrues ; si bien qu'au 1^{er} mai 1912, notre effectif est de 384 membres.

Réunions du Comité administratif. — Le nombre des réunions de notre Comité a été de onze, avec une moyenne de présence de treize membres.

Bulletin trimestriel. — Nous avons publié la plus grande partie d'un très important travail de notre fidèle collaborateur M. le capitaine L. VOINOT sur *Oudjda et l'Amalat*. Cette étude,

toute d'actualité, très documentée, contient la monographie d'Oudjda, son histoire et celle des tribus environnantes depuis sa fondation, en 994, jusqu'à nos jours ; elle offre le caractère d'un précis complet, auquel tous ceux qui étudieront le Maroc devront se rapporter. Le style est facile, sans effort apparent, sans longueurs et sans recherche, tout objectif ; l'auteur met une certaine coquetterie à ne jamais paraître derrière les événements qu'il rapporte. Ce travail a été très remarqué et la *Société de Géographie* de Paris, comprenant son utilité, nous a donné une subvention de 500 francs pour nous aider à le faire paraître. M. VOINOT s'est révélé comme un historien de grand mérite, et nous souhaitons de tout notre cœur qu'il n'en reste pas là ; nos colonnes continueront à être à sa disposition.

Nous avons publié un extrait d'une lettre du capitaine M. BERNARD, datée de Fez du mois de janvier dernier, d'avant les événements qui viennent d'ensanglanter cette ville.

Une borne milliaire romaine a été trouvée l'an dernier à Saint-Denis-du-Sig, dans un état de conservation suffisant. M. l'abbé FABRE nous en a donné une étude ; il a déterminé son âge et le point exact où elle devait se trouver. L'intérêt de l'inscription de cette borne consiste en ce qu'elle permet d'identifier définitivement Saint-Denis-du-Sig avec *Tasacora*, qui est citée en particulier dans l'*Itinéraire d'Antonin*.

M. FABRE, de Tiaret, nous a envoyé deux notices sur deux inscriptions récemment découvertes à Waldeck-Rousseau, nouveau centre créé dans la commune mixte de Tiaret. La première constitue la mention de la victoire remportée par un gouverneur de la Maurétanie césariennne, Aurelius Litua, sur des barbares dont les colons romains de ce pays paraissent avoir eu beaucoup à se plaindre. L'autre se rapporte à la réfection d'une route sous le règne de Caracalla, en 212.

M. l'interprète militaire GOGNALONS, dont la profession l'oblige à fréquenter nos indigènes, semble prendre plaisir à sonder leur mentalité ; elle ne lui paraît pas dépourvue d'intérêt. Il a rassemblé, à la suite de ses conversations avec les nomades de notre Sud algérien, les éléments d'un article fort intéressant sur *La Légende du Palmier dans l'Afrique du Nord*.

L'Industrie de la Pêche maritime à l'époque préhistorique forme l'objet d'une étude de M. LACOSTE. C'est un relevé des outils de pêche en os, en pierre et en métal, ainsi que des débris déterminés de mollusques marins ayant servi de nourriture ou de parure, les uns et les autres trouvés dans le nord de l'Algérie et de la Tunisie ou même du Maroc, quelquefois à une grande distance des côtes.

La région d'Aïn-Temouchent, dont le nom était *Albulae*, sous la domination romaine, fournit toujours encore d'intéressantes découvertes ; trois inscriptions romaines, dont deux au moins chrétiennes, viennent d'y être récemment trouvées. M. de PACHTERE, notre savant collègue, nous en donne la traduction.

Nous devons à M. le lieutenant REY un travail sur la géographie et la géologie de la *Haute Plaine du Tamilett*. Les spécialistes le liront avec fruit.

Comme tous les ans, M. TOURNIER, notre bibliothécaire, a dressé pour notre Bulletin des tableaux résumant le *Mouvement de la Navigation dans les ports du département d'Oran (1909)* ; le *Mouvement Commercial (1910)* et la *Production agricole (1909)*.

MM. GUILLAUME et LHUILLIER ont également continué à nous communiquer les *Observations météorologiques* qu'ils ont faites à la station de Santa-Cruz (Oran) pour les deux semestres écoulés.

Enfin MM. A. BEL, ARAMBOURG, DÉCHAUD, DOUMERGUE et LEMOISSON nous ont donné des articles bibliographiques d'un grand intérêt.

Conférences. — Cette année nous avons pu faire bénéficier nos membres et beaucoup de nos concitoyens de deux conférences. La première a été faite par M. L. GENTIL, l'explorateur bien connu, le 23 mai 1911, dans notre bibliothèque. Elle a eu le plus grand succès ; notre salle, les couloirs et les pièces voisines étaient bondées d'auditeurs obligés de rester debout en partie. Cela ne constitue évidemment pas la preuve d'un nombre très important de présences, car nos locaux, comme nos ressources, sont modestes encore. Mais nous pensons que notre Société n'a pas dépassé le bel âge de l'adolescence et que plus tard, peut-être, nos salles pourront contenir un auditoire qui fera honneur aux conférenciers les plus difficiles.

M. le capitaine MARCEL, du 2^e Régiment de Chasseurs d'Afrique, nous a parlé le 19 avril de la campagne de 1911 du Maroc, à laquelle il a assisté. M. MARCEL possède toutes les qualités d'un orateur ; il sait émouvoir et charmer, et le public qui n'a cessé de partager ses sentiments patriotiques, noblement exprimés, a accueilli sa péroraison par une ovation enthousiaste. Cette conférence a eu lieu au Théâtre Municipal que le maire, M. Colombani, nous avait gracieusement accordé.

Bibliothèque. — Les périodiques obtenus par voie d'échange avec notre Bulletin et les ouvrages acquis sont venus normalement accroître le nombre des livres de notre collection. Nous remercions chaudement tous les donateurs qui nous ont gracieusement fait parvenir leurs travaux dans le courant de l'année écoulée.

Médaille Blanchet. — Nous croyons devoir rappeler ici que, sur la proposition de M. René CAGNAT, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans sa séance du 16 juin 1911, a accordé à notre Société la médaille Paul Blanchet. Pour fêter cet heureux événement et pour retrouver une occasion, trop rare, de sympathiser entre collègues, nous nous sommes réunis le 3 décembre en un banquet, à la vérité modeste, que quelques-uns des convives ont souhaité timidement de rendre annuel à l'avenir.

Peut-être estimera-t-on que la gravité de nos occupations habituelles ne nous empêcherait pas de célébrer périodiquement entre amis les dons de Flore, de Cérès et de Bacchus ; ce serait encore faire de l'archéologie.

Il vient de se passer un événement qui aura une grande influence sur les destinées de la France et de l'Algérie et aussi sur l'avenir de notre Société. Le traité de Fez, qui nous donne le protectorat du Maroc, a été signé le 30 mars 1912. C'est le résultat heureux des efforts concordants de soixante années de politique française. Malgré nos longues périodes d'inaction, malgré nos fautes, en dépit de la concurrence acharnée, puis de l'opposition violente de la plus grande partie de l'Europe, nous avons fini par faire accepter notre domination sur ce pays. Nous le devons à d'heureuses circonstances, mais surtout à une unité de vue, rare chez nous, qui a animé la plupart de nos gouvernements depuis la bataille d'Isly, mais plus particulièrement dans les dernières années.

Il est certain cependant que notre souveraineté n'est et ne sera encore pendant longtemps que nominale ; les atroces massacres de Fez du mois d'avril ne viennent que trop de le prouver. Nous aurons à faire face à bien des hostilités provenant de nos adversaires évincés et des fanatiques habitants du sol ; à bien des difficultés inhérentes au pays lui-même ; le droit de civiliser cette contrée barbare nous coûtera encore cher.

Mais lorsque nous aurons fait régner au Maroc notre paix, la paix française, nous administrerons un pays, l'Afrique du Nord, qui a 600.000 kilomètres carrés de surface cultivable, 17 millions d'habitants et dont le commerce atteint déjà 1.400 millions ; ce sera une colonie telle que nulle nation en Europe n'en aura de comparable.

Onésime Reclus disait : « L'Algérie, la plus belle fille de la France, n'aura toute sa beauté que lorsqu'elle respirera les grandes brises de l'Atlantique. » L'espoir de Reclus a été réalisé, les brises de l'Océan caressent le Maroc français.

En somme, Messieurs, nous aurons tout lieu de nous féliciter des résultats de l'année écoulée si nous avons réussi à maintenir notre effectif ; or, le nombre de nos membres a diminué au contraire. Notre devoir à tous est de réagir et de faire des efforts pour qu'au moins nous retrouvions le chiffre de 400, que nous avons atteint et dépassé il y a quelques années.

Le Secrétaire général,

Signé : P. ENGEL.

3° RAPPORT DU TRÉSORIER

Messieurs et chers Collègues,

J'ai l'honneur de vous présenter les comptes de l'année 1911.

Malgré un léger fléchissement dans les cotisations, les recettes ont suivi un cours normal puisque les 300 francs d'excédent au 1^{er} janvier 1911 ressortent encore en excédent à la fin de l'année.

En ce qui concerne les dépenses, la situation est identique, c'est-à-dire que malgré quelques dépassements aux articles impression et brochage du Bulletin, reliure et achat d'ouvrages pour la bibliothèque, nous aurons dépensé 300 francs de moins que ne le prévoyait le budget. Il est vrai que nous avons employé tous nos efforts à ne pas entamer la somme de 305 francs prévue comme dépenses extraordinaires et accidentelles.

Il ressort donc qu'ayant 300 fr. de plus en recette et 300 fr. de moins en dépenses, les comptes se balancent par un excédent de recette de 600 francs ; exactement de 604 fr. 67.

D'après l'article 14 des statuts, c'est l'Assemblée générale qui décide de l'emploi des excédents de recettes.

Je me conformerai donc à la décision que vous allez prendre.

Ci-joint les tableaux détaillés des recettes et des dépenses. Vous voudrez bien les approuver après vérification.

Le Trésorier,

Signé : E. POCK.

RECETTES (1911)

DÉTAIL DES ARTICLES	RECETTES	
	EFFECTUÉES	PRÉVUES par le BUDGET
Excédent des recettes sur les dépenses au 1 ^{er} janvier 1911	300 91	»
Membres perpétuels.	»	»
Cotisations { Membres ordinaires. 4 235 55	4 267 05	4 400 »
Droit d'entrée 31 50		
Subventions.	1 150 »	1 150 »
Arrérage des fonds de réserve.	577 55	500 »
Vente de Géographies du Maroc	»	mémoire
Vente de Bulletins.	54 50	mémoire
Intérêts des fonds déposés en compte courant au Crédit Lyonnais	19 08	mémoire
TOTAUX.	6 369 09	6 050 »

DÉPENSES (1911)

DETAIL DES ARTICLES	DÉPENSES	
	EFFECTUÉES	PRÉVUES par le BUDGET
Impression et brochage du Bulletin.	3.109 47	3.000 »
Affranchissement du Bulletin.	172 05	250 »
Frais de recouvrement.	213 10	200 »
Frais d'expédition et de correspondance du Bureau	67 05	125 »
Imprimés administratifs et frais de bureau	»	75 »
Reliure et brochage	228 »	200 »
Subvention au Lycée pour bourses de voyage.	100 »	100 »
Conférences (frais occasionnés par les)	15 »	100 »
Abonnements (94,70) et achat d'ouvrages pour la bibliothèque (186,40)	281 10	200 »
Achat de médailles pour les concours.	»	25 »
Provision pour recherches archéologiques.	»	50 »
A reporter.	4.185 77	4.325 »

DÉPENSES (1911 suite)

DÉTAIL DES ARTICLES	DÉPENSES	
	EFFECTUÉES	PRÉVUES par le BUDGET
<i>Reports.</i>	4.185 77	4.325 »
Frais d'élections (imprimés et affranchissement)	93 30	100 »
Loyer	660 »	660 »
Impôts, Eclairage, Assurance, Entretien.	172 85	200 »
Indemnité annuelle au gardien de la bibliothèque	360 »	360 »
Dépenses diverses et imprévues	92 50	100 »
Dépenses extraordinaires et accidentelles	»	305 »
Dépense imprévue : Versement à la Caisse de réserve (décis. Ass. générale 7 mai 1911).	200 »	»
TOTAUX.	5.764 42	6.050 »

RÉSUMÉ

Recettes.	6.369 09
Dépenses	5.764 42
Excédent.	604 67

SÉANCE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

*du 20 Mai 1912***Election du Bureau**

Le lundi vingt mai mil neuf cent douze, à cinq heures et demie du soir, les membres du Comité de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, dûment convoqués, se sont réunis au local de la Société sous la présidence de M. le docteur SANDRAS, doyen d'âge.

L'ordre du jour porte l'élection des membres du Bureau.

Étaient présents : MM. le D^r GASSER, DOUMERGUE, FLAHAULT, POCK, TOURNIER, ENGEL, DÉCHAUD, PELLET, D^r SANDRAS, BÉRANGER, PÉREZ, PONTET, LEMOISSON, CAUDRILLIER, DE PACHTERE, LEVAIN, soit 16 membres.

S'étaient fait excuser : MM. l'abbé FABRE, DANGLES, RENÉ-LECLERC, ARAMBOURG, HUOT.

Étaient absents : MM. JULLIAN, ROUX-FREISSINENG, POUSSEUR.

Le Président, après avoir ouvert la séance, donne lecture des articles des statuts et du règlement relatifs à l'élection du Bureau.

Puis le Secrétaire général indique le résultat de l'élection du Comité, qui a eu lieu en Assemblée générale le 12 mai.

La séance est suspendue un instant.

Élection du Président. — A la reprise de la séance, M. SANDRAS demande s'il y a des candidats. M. GASSER pose sa candidature à la présidence. Il exprime son espoir de pouvoir, cette année, en s'autorisant du titre de président, être encore utile à la Société, en particulier en lui faisant obtenir un local dans un bâtiment municipal.

Il est procédé, au scrutin secret, à l'élection du Président.

Le résultat est le suivant :

D ^r GASSER	11 voix.
DOUMERGUE	1 —
Bulletins blancs	3 —

15 voix.

M. GASSER est élu président, mais considérant qu'il n'a plus la confiance du Comité tout entier, alors que les années précédentes, il avait été élu à l'unanimité, donne sa démission de président, malgré les efforts de la plupart de ses collègues pour l'en dissuader.

Aucun membre du Comité n'acceptant la candidature à la

présidence, M. GASSER recommande chaleureusement celle de M. DOUMERGUE.

Un nouveau scrutin a lieu.

Ont obtenu :

DOUMERGUE	13 voix.
GASSER	1 —
Bulletins blancs	2 —

16 voix.

M. DOUMERGUE est déclaré président pour l'exercice 1912-1913.

M. TOURNIER demande qu'il soit proposé à l'unanimité, à la prochaine Assemblée générale de nommer président honoraire le docteur GASSER. Mais ce dernier déclare ne pas accepter cette faveur.

Élection du Bureau. — Sont élus, au scrutin de liste, membres du Bureau :

1 ^{er} Vice-Président :	M. FLAHAULT	15 voix.
2 ^e Vice-Président :	M. DÉCHAUD	15 —
Secrétaire général :	M. ENGEL	15 —
Trésorier :	M. POCK	15 —
Bibliothécaire :	M. TOURNIER	15 —
Sect. de géographie {	Secrétaire : M. LEMOISSON..	15 —
	Secrétaire-adjoint : M. ARAMBOURG.	15 —
Sect. d'archéologie {	Secrétaire : M. l'abbé FABRE	15 —
	Secrétaire-adjoint : M. de PACHTERE	15 —

Ensuite il est procédé, également au scrutin de liste, à l'élection des membres de la Commission des Finances, le Trésorier ne prenant pas part au vote.

Sont élus à l'unanimité :

MM. BÉRENGER, DANGLES, SANDRAS.

M. SANDRAS félicite M. DOUMERGUE, qui exprime ses remerciements et demande, pour l'accomplissement de sa tâche, le concours absolu du Bureau.

Le Comité avant de se séparer, à l'unanimité, nomme provisoirement le docteur GASSER président honoraire ; il faudra soumettre cette nomination à l'approbation de la prochaine Assemblée générale.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à six heures et demie.

Le Secrétaire général,

Signé : P. ENGEL.

Le Président d'âge,

D^r SANDRAS.

SÉANCE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

du 3 Juin 1912

Le lundi trois juin mil neuf cent douze, à cinq heures et demie du soir, les membres du Comité de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, dûment convoqués, se sont réunis au local de la Société, sous la présidence de M. DOUMERGUE, président.

Étaient présents : MM. DOUMERGUE, FLAHAULT, DÉCHAUD, POCK, TOURNIER, BÉRENGER, LEMOISSON, LEVAIN, DE PACHTERE, PELLET.

S'étaient fait excuser : MM. ARAMBOURG, DANGLES, HUOT, PÉREZ, SANDRAS, Abbé FABRE, RENÉ-LECLERC.

Étaient absents : MM. CAUDRILLIER, JULLIAN, PONTET, POUSSEUR, ROUX-FREISSINENG.

M. FLAHAULT, désigné comme secrétaire de la séance, donne lecture des procès-verbaux des réunions des 6 et 12 mai. Ces procès-verbaux sont approuvés.

Avant d'aborder l'ordre du jour, le Président prend la parole et s'exprime en ces termes :

« J'ai le regret de vous annoncer que M. le docteur GASSER m'a remis sa démission de membre du Comité et M. ENGEL, sa double démission de Secrétaire général et de membre du Comité.

« En votre nom et au mien, je me suis fait un devoir d'insister auprès de nos collègues pour les faire revenir sur leur fâcheuse détermination. Je n'y ai pas réussi. Vous le regretterez avec moi.

« Quelles que soient les causes qui ont provoqué des remaniements dans la composition du Bureau, nous n'oublierons pas les services rendus à la Société par M. le docteur GASSER pendant ses sept années de présidence et par M. ENGEL pendant les deux années qu'il a rempli avec zèle les fonctions de secrétaire général ; nos bonnes relations n'en seront pas rompues et les liens d'affectueuse sympathie ou d'amitié qui nous unissent à eux n'en seront pas altérés.

« Vous voudrez bien vous joindre à moi pour exprimer une fois de plus à M. le docteur GASSER et à M. ENGEL les regrets que nous cause leur décision et pour les assurer de nos vifs sentiments de reconnaissance pour les services qu'ils ont rendus à la Société. »

A l'unanimité, le Comité s'associe de tout cœur aux sentiments exprimés par M. DOUMERGUE.

Conformément à l'article 50 des statuts, il sera procédé à l'élection d'un nouveau secrétaire général dans la séance de juillet.

Le Président reprenant la parole ajoute :

« Mes chers Collègues,

« Puisque je suis sur la voie des explications franches et loyales, j'en profiterai pour vous exposer mes vues sur le rôle qui incombe au Comité. Je sais que vous connaissez mes sentiments, mais je tiens à les rappeler, et surtout à les exprimer par écrit, afin que tous les membres de la Société ne les ignorent pas, qu'ils sachent bien que ma seule préoccupation sera de continuer à servir l'intérêt général.

« Je considère la Société comme une institution véritablement démocratique qu'administre un Comité composé d'hommes instruits et jaloux de leur indépendance. Si le Bureau dirige les travaux du Comité et assure l'administration générale de la Société, il a pour premier devoir de s'inspirer dans ses actes des vœux formulés par le Comité. Mais, en retour, il faut que les membres du Bureau, en particulier le Président, trouvent auprès de leurs collègues les concours qui leur sont nécessaires. Les services administratifs de la Société sont aujourd'hui trop chargés pour qu'un seul homme puisse en assurer le bon fonctionnement. Il faut donc que le Président soit entouré de bonnes volontés décidées à l'aider dans sa tâche.

« Aussi, Messieurs, mon intention est de faire appel au concours de vous tous, de vous faire participer d'une façon plus active à l'administration de la Société ; chaque fois que l'occasion s'en présentera, je vous demanderai de m'aider de vos connaissances personnelles et de votre expérience.

« Je vous tiendrai au courant de tout ce qui intéresse la Société. Je vous demanderai de faire preuve d'initiative et surtout de m'informer des faits que je pourrais ignorer. Les ordres du jour des séances seront arrêtés à l'avance, les questions importantes feront l'objet d'une étude préalable, les dépenses ne seront engagées qu'avec votre autorisation, les travaux présentés pour le Bulletin vous seront communiqués, etc. En résumé, je m'efforcerai de ne pas vous imposer ma volonté personnelle, et aucun de vous ne sera ici isolé.

« Persuadé que le concours de vous tous qui assistez régulièrement aux séances ne me fera pas défaut, je vous en remercie d'avance. Je demanderai à ceux de nos collègues que nous voyons rarement de faire quelques efforts pour venir grossir le nombre des bonnes volontés et, tous ensemble, nous travaillerons pour le bien de notre chère Société. »

On aborde ensuite l'ordre du jour.

Sont proposés comme membres titulaires :

M. LAFFORÊT Lucien, ingénieur, entrepreneur à Oudjda, présenté par MM. Flahault et Doumergue.

M. MERLIN Emile, directeur de la Banque d'Etat du Maroc à Oudjda, présenté par MM. Flahault et Buzenet,

M. le capitaine BERTHON offre d'entreprendre une étude géographique de la région de l'oued Za. Cette proposition ne pouvant qu'être agréée, notre publication est mise à la disposition du capitaine.

Il est donné communication d'une notice que M. PALLARY a, de sa propre initiative, consacrée à notre regretté collègue Adolphe Koch. Cette notice étant plutôt une biographie, M. PALLARY sera prié de la modifier et d'en faire une nécrologie en insistant plus particulièrement sur les services que M. Koch a rendus à la Société.

Il est donné lecture de circulaires relatives au *Congrès international d'anthropologie de Genève* et à celui de l'*Association française pour l'avancement des sciences* qui se tiendra cette année à Nîmes. Les avis seront publiés dans le Bulletin en cours d'impression.

Au sujet du *Congrès d'anthropologie de Genève*, M. DOUMERGUE fait remarquer que le Comité a souscrit pour le Congrès de Monaco en 1906 et que les comptes-rendus ne sont jamais parvenus à la bibliothèque. Des explications seront demandées au Bureau International avant d'adhérer au prochain Congrès.

MM. les Directeurs de l'Ecole pratique de Commerce et des Cours industriels demandent l'attribution de prix. Satisfaction leur est donnée.

Le Service des renseignements de la Chaouïa veut bien nous faire le service de divers imprimés relatifs aux marchés, trafic, observations météorologiques, notices agricoles et économiques concernant le territoire occupé par nos postes. La plupart de ces utiles renseignements seront reproduits dans le Bulletin.

M. BARBIN a envoyé une nouvelle communication sur les fouilles des abris de la Mouillah. Il sera rendu compte de ce travail dans la prochaine séance.

M. DOUMERGUE entretient ensuite le Comité du désir qu'il a de faire revivre les concours de monographies locales ou régionales concernant la province d'Oran et le Maroc. Il propose que cette question soit portée à l'ordre du jour de la prochaine séance. Une commission composée de MM. Déchaud, Lemoisson, de Pachtere est chargée de préparer un projet.

M. le Trésorier est autorisé à faire publier une annonce payante concernant la mise en vente de l'ouvrage : *Oudjda et l'Amalat*.

M. le Bibliothécaire est chargé de faire l'acquisition d'une grande boîte à lettres afin que toute la correspondance et surtout les imprimés puissent être remis directement au siège de la Société.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à sept heures.

Le Secrétaire de la séance,

Le Président,

Signé : FLAHAULT.

Signé : DOUMERGUE.

ADOLPHE KOCH

(1835-1912)

Le 12 avril est décédé à Oran, à l'âge de 77 ans, M. Adolphe Koch, que la maladie tenait cloué au lit depuis cinq mois déjà.

Né à Livourne en 1835, Auguste-Louis-Adolphe Koch y passa ses premières années. Il fit de solides études secondaires au lycée de Lyon et entra à l'Ecole des Mines de Saint-Etienne d'où il sortit en 1859.

Comme ingénieur des mines, il prospecta en Espagne, en Kabylie, en Bergamasque, à l'île d'Elbe et dans l'Ardèche.

Il fit la campagne de 1870 et une fois libéré dirigea en Sardaigne une importante mine de fer près de Cagliari. A la suite d'un éboulement qui ensevelit plusieurs ouvriers, il fit preuve d'un dévouement remarquable qui lui valut des félicitations du gouvernement italien.

En 1878, notre collègue revint en Algérie ; il s'occupa d'abord de l'exploitation pétrolifère d'Aïn-Zeft, puis il dirigea la mine de Bou Kourdane, près de Beni Saf, où il resta jusqu'en 1894. A cette époque, il vint se fixer à Oran, où il occupa ses loisirs à l'étude de la conchyliologie qu'il affectionnait tout particulièrement.

A Beni Saf, notamment, il avait très soigneusement recueilli la faune marine de cette localité et avait consigné ses observations dans une notice que j'ai publiée dans *Les Coquilles marines du littoral du département d'Oran*.

M. Koch faisait partie de notre compagnie depuis le 21 mai 1898 et avait été élu à plusieurs reprises membre du Comité. On trouvera de lui dans le Bulletin de la Société une note sur le volcan éteint de Tigraou, avec une carte (B. 1901, p. 99) et une étude sur la station balnéaire de Port-aux-Poules à l'époque romaine (B. 1903, pp. 141 et 346). Enfin il a publié une notice sur l'aménagement des eaux en Algérie dans la Bibliothèque internationale de l'Alliance scientifique universelle (1899).

Il est regrettable que sa trop grande modestie l'ait empêché de publier d'autres études, car c'était un excellent observateur doublé d'un dessinateur de mérite et un érudit qui parlait ou comprenait six langues.

M. Koch fut pour moi un ami véritable et un collaborateur précieux. Il m'a légué ses collections et sa bibliothèque et tant que je vivrai, je garderai le souvenir du chercheur patient, de l'observateur minutieux et du savant modeste que fut Adolphe Koch.

PAUL PALLARY.

Concours ouverts par la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran

La Société de Géographie d'Oran met au concours les questions suivantes :

1° Pour 1913 : *Monographie géographique, historique et économique d'une commune de la province d'Oran (mixte, plein exercice ou indigène).*

Un prix de 50 francs et un diplôme de médaille de vermeil, une médaille d'argent et une médaille de bronze seront attribués aux meilleurs travaux présentés.

2° Pour 1913 : *Géographie et histoire de la Chaouïa jusqu'en 1912.*

3° Pour 1914 : *Histoire politique, militaire et économique des Hauts-Plateaux oranais et histoire particulière des postes du Kreider, Méchéria, Aïn-Sefra.*

Le même travail concernant les Ksours de l'Extrême-Sud : *Duveyrer à Beni-Abbès et bassin du Haut-Guir.*

Un prix de 100 francs ou une médaille d'or sera attribué au meilleur mémoire sur chacun des trois sujets. Il pourra être accordé des médailles aux travaux non primés.

4° Pour 1915 : *Histoire d'Oran avant l'occupation française établie surtout avec des documents inédits.*

Un prix de 300 francs sera attribué au meilleur travail.

Les conditions générales des concours sont les suivantes :

Les personnes étrangères à la Société peuvent y participer.

Les manuscrits devront parvenir le 31 mars au plus tard de chacune des années fixées pour le concours.

Les monographies devront être inédites. Elles seront dressées d'après les indications générales d'un plan qui sera communiqué aux personnes intéressées qui en feront la demande au Secrétaire général.

Le manuscrit portera une devise qui sera répétée dans une enveloppe fermée contenant à l'intérieur le nom de l'auteur. Cette enveloppe ne sera ouverte qu'après le classement. Si les travaux présentés ne sont pas jugés suffisants, les récompenses pourront être réduites ou supprimées. L'original ou un double de tout travail récompensé devra être offert à la Société qui se réserve le droit de le publier dans son Bulletin. Dans ce cas, 50 exemplaires seront offerts gratuitement à l'auteur.

Société de Géographie et d'Archéologie

DE LA PROVINCE D'ORAN

7, Rue Schneider, ORAN

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

pour 1911-1912

<i>Président :</i>	MM. DOUMERGUE.
<i>1^{er} Vice-Président :</i>	FLAHAULT.
<i>2^e Vice-Président :</i>	DÉCHAUD.
<i>Secrétaire général :</i>	Commandant BÉRENGER.
<i>Trésorier :</i>	POCK.
<i>Bibliothécaire-archiviste :</i>	TOURNIER.
<i>Secrétaire pour la Section géographique :</i>	LEMOISSON.
<i>Secrétaire-adjoint</i> <i>id.</i>	ARAMBOURG.
<i>Secrétaire pour la Section archéologique :</i>	Abbé FABRE.
<i>Secrétaire-adjoint</i> <i>id.</i>	DE PACHTERE.

COMMISSION DU BULLETIN

MM. DOUMERGUE.	MM. BÉRENGER.
FLAHAULT.	LEMOISSON.
DÉCHAUD.	Abbé FABRE.

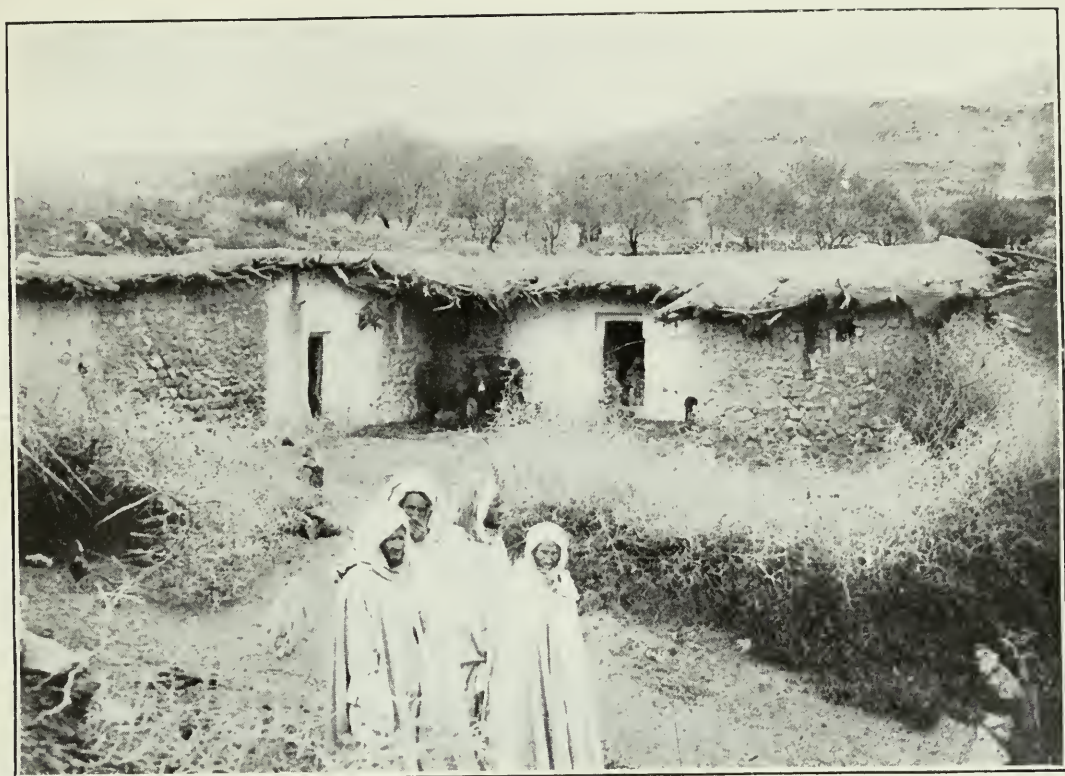
COMMISSION DES FINANCES

MM. DANGLES.
PONTET.
SANDRAS.

AVIS DE CONGRÈS

L'Association Française pour l'Avancement des Sciences tiendra son congrès annuel à Nîmes, du 1^{er} au 7 août prochain. Les personnes qui désireraient y participer, soit en adressant des communications, soit en suivant les travaux des sections, peuvent demander les renseignements utiles au Secrétariat de l'A. F. A. S., rue Serpente, 28, Paris (VI^e).

La XIV^e session du Congrès International d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques aura lieu à Genève du 9 au 15 septembre 1912. Les personnes qui désireraient y participer et représenter la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran* peuvent demander les renseignements utiles à M. le Secrétaire général ou au siège de la Société, 7, rue Schneider, Oran.



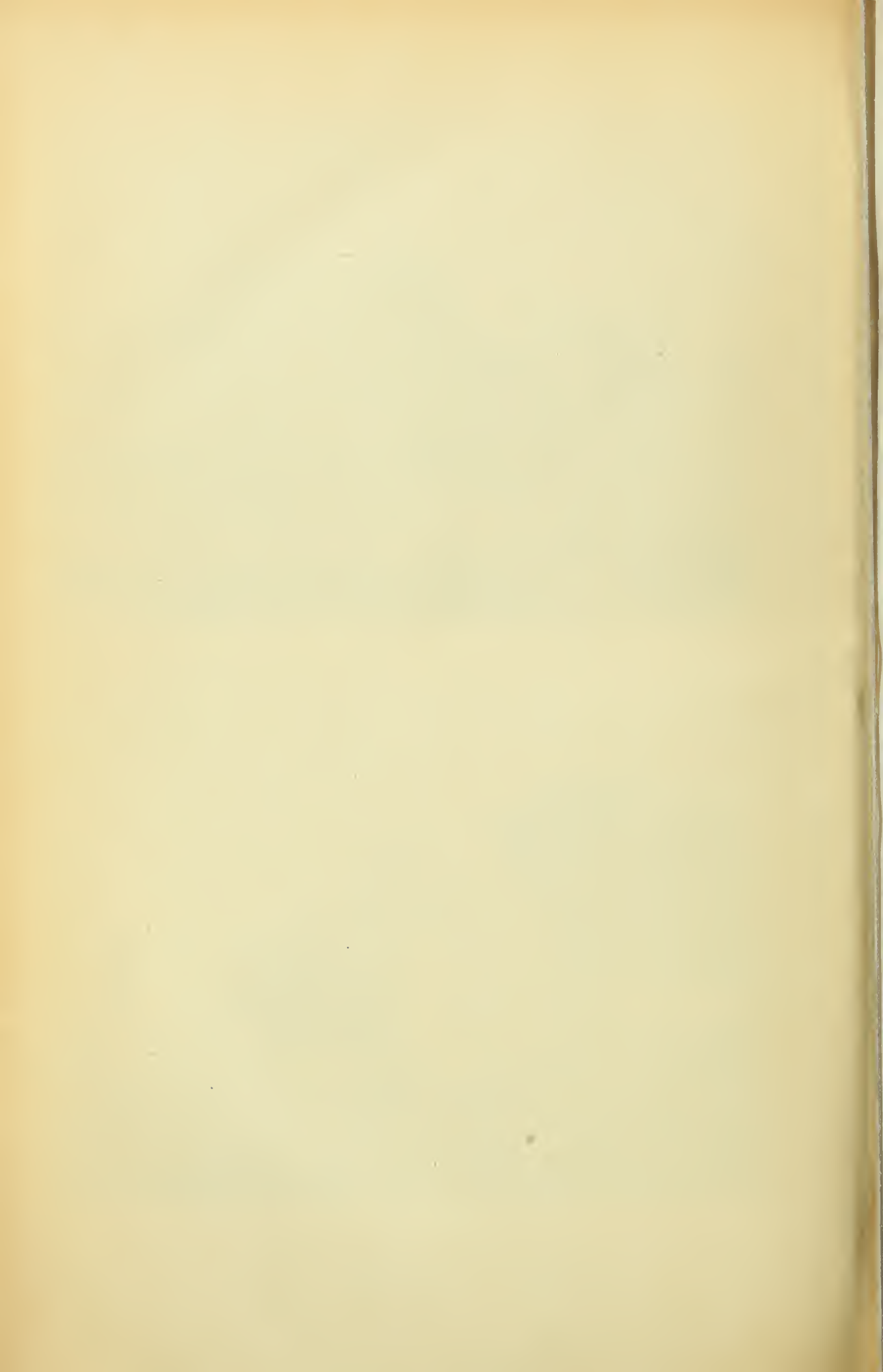
1. — UNE MAISON CHEZ LES BENI MOUSSE ROUA (BENI SNASSEN).

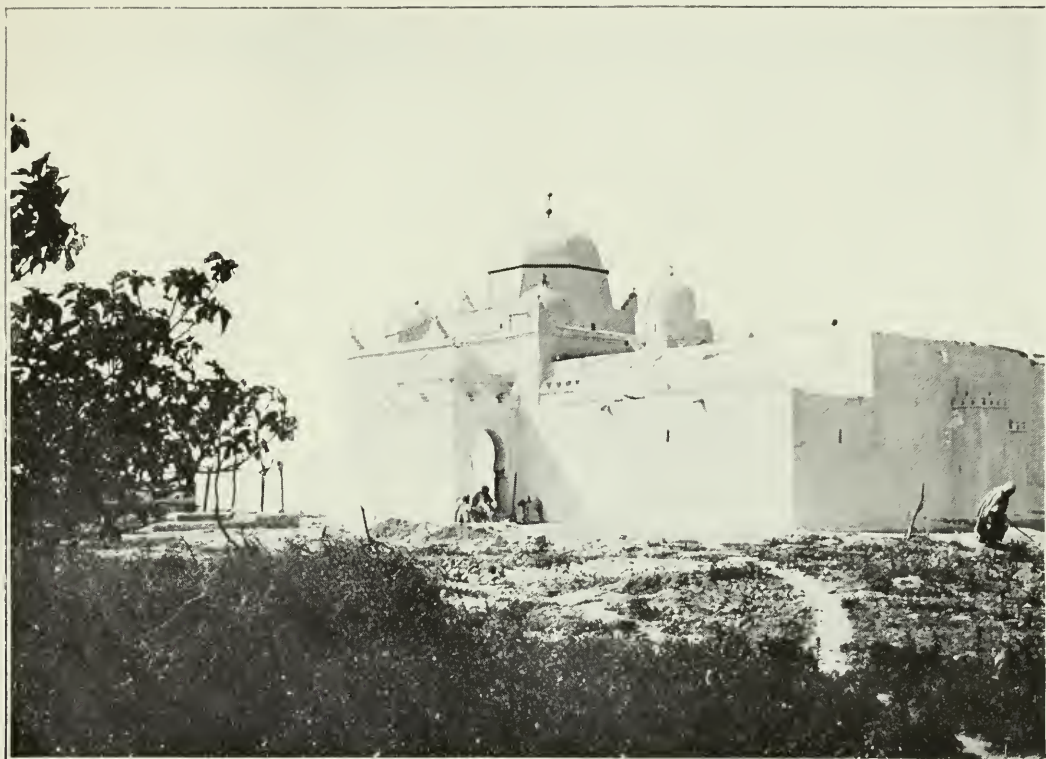
2. — LA SOURCE DE ZEGZEL (BENI SNASSEN).



1. — LA KASBA D'EL AÏOUN SIDI MELLOUK.

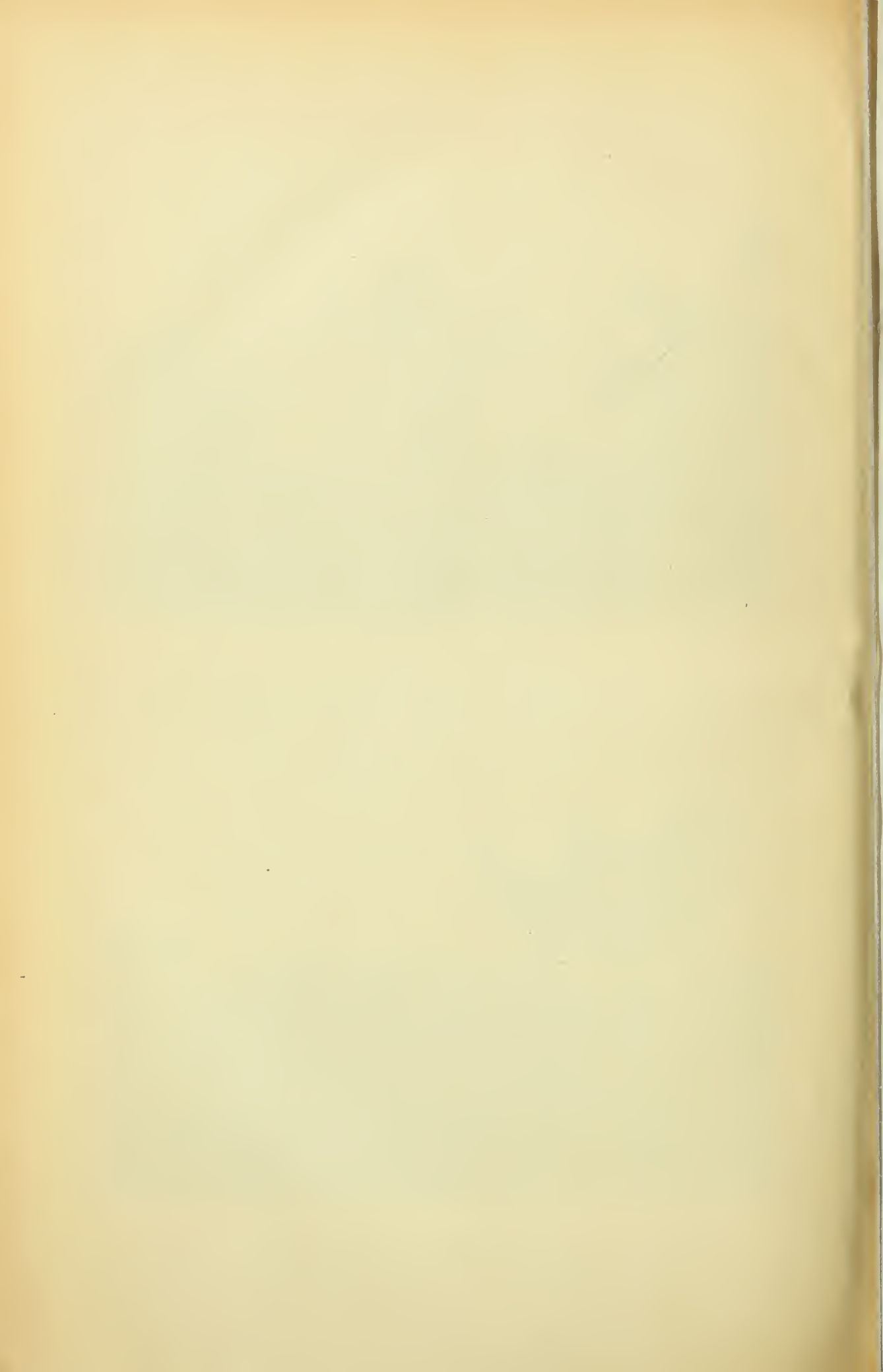
2. — KOUBA DE SIDI MAKHOUKHI A EL AÏOUN.





1. — LE TOMBEAU DE BOU AMAMA A EL AÏOUN SIDI MELLOUK.

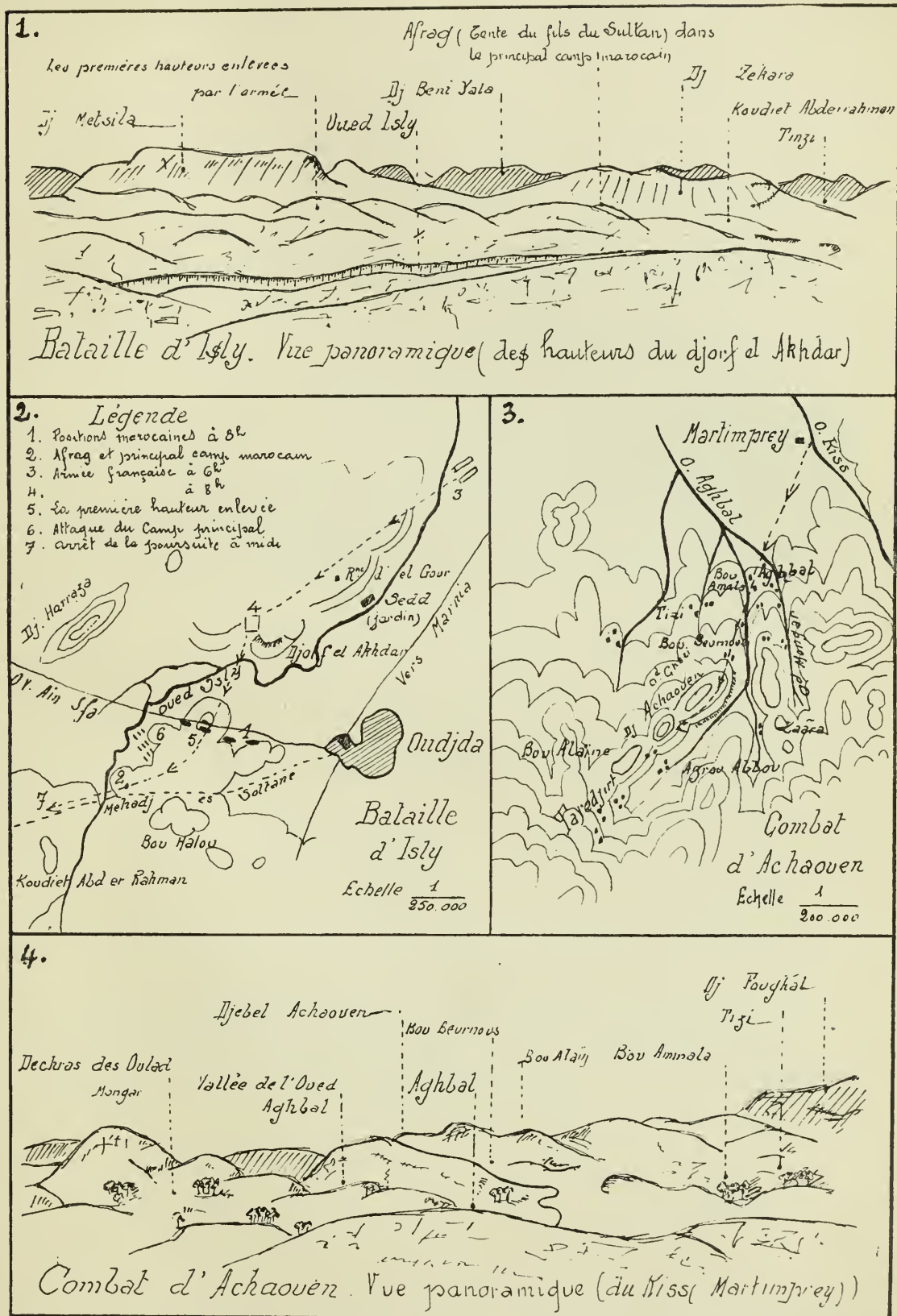
2. — LA KASRA DE MESTIGMAR DANS LA PLAINE AU NORD DES BENI BOU ZEIGOL.





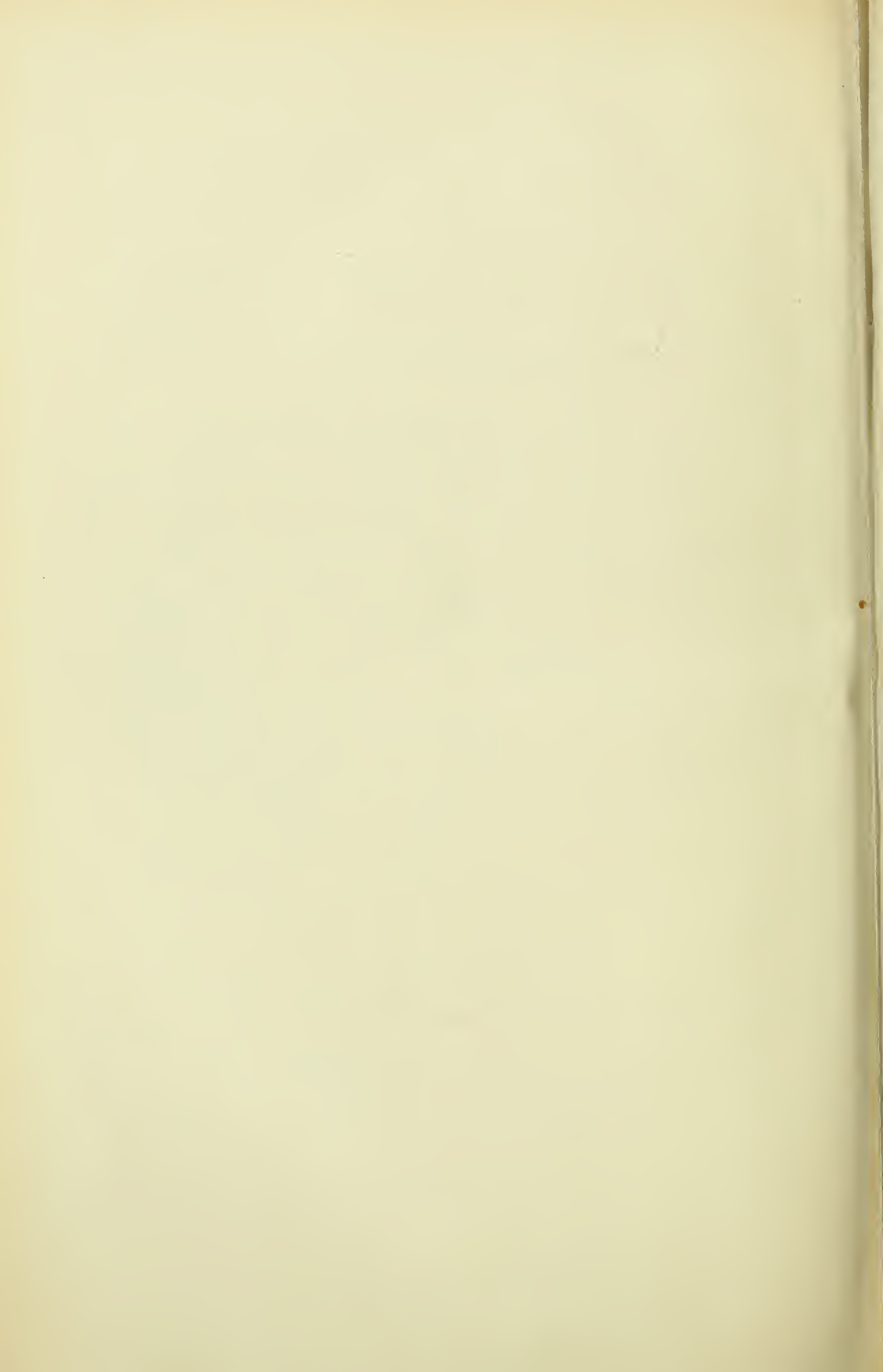
1. — LE POSTE DE TAOURIRT (DAR ECH CHAOU) SUR L'OUED ZA.

2. — L'OUED ZA A HAUTEUR DU POSTE DE TAOURIRT (DAR ECH CHAOU).

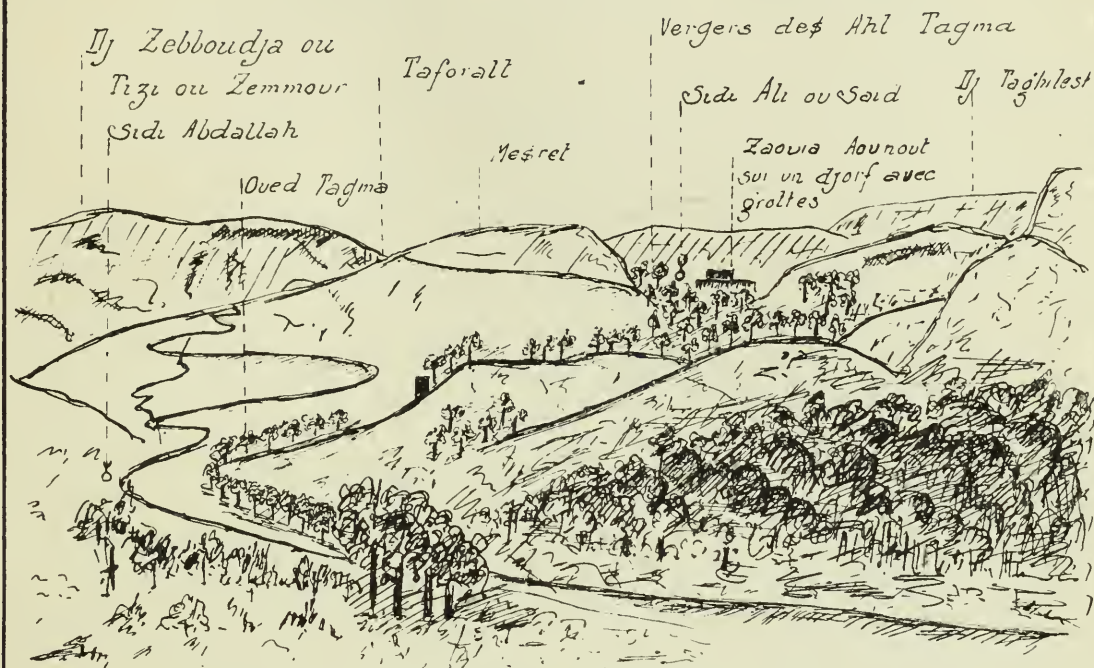


1-2. — BATAILLE D'ISLY, LE 14 AOUT 1844.

3-4. — COMBAT D'ACHAOUEN, DIT DE TAREDJIRT, LE 24 JUIN 1852.



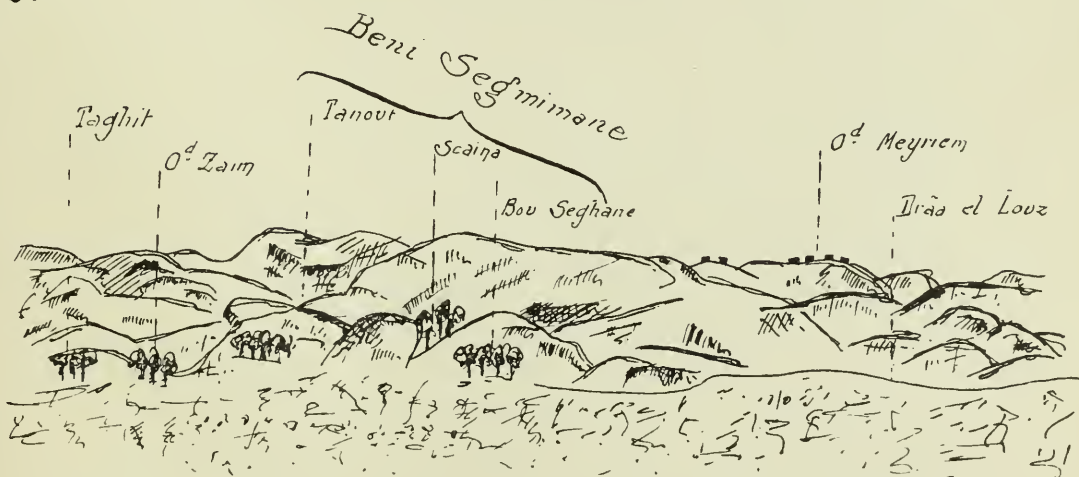
1.



Combat de Taforalt

Vue panoramique (du Teniet Sidi. Abdallah)

2.

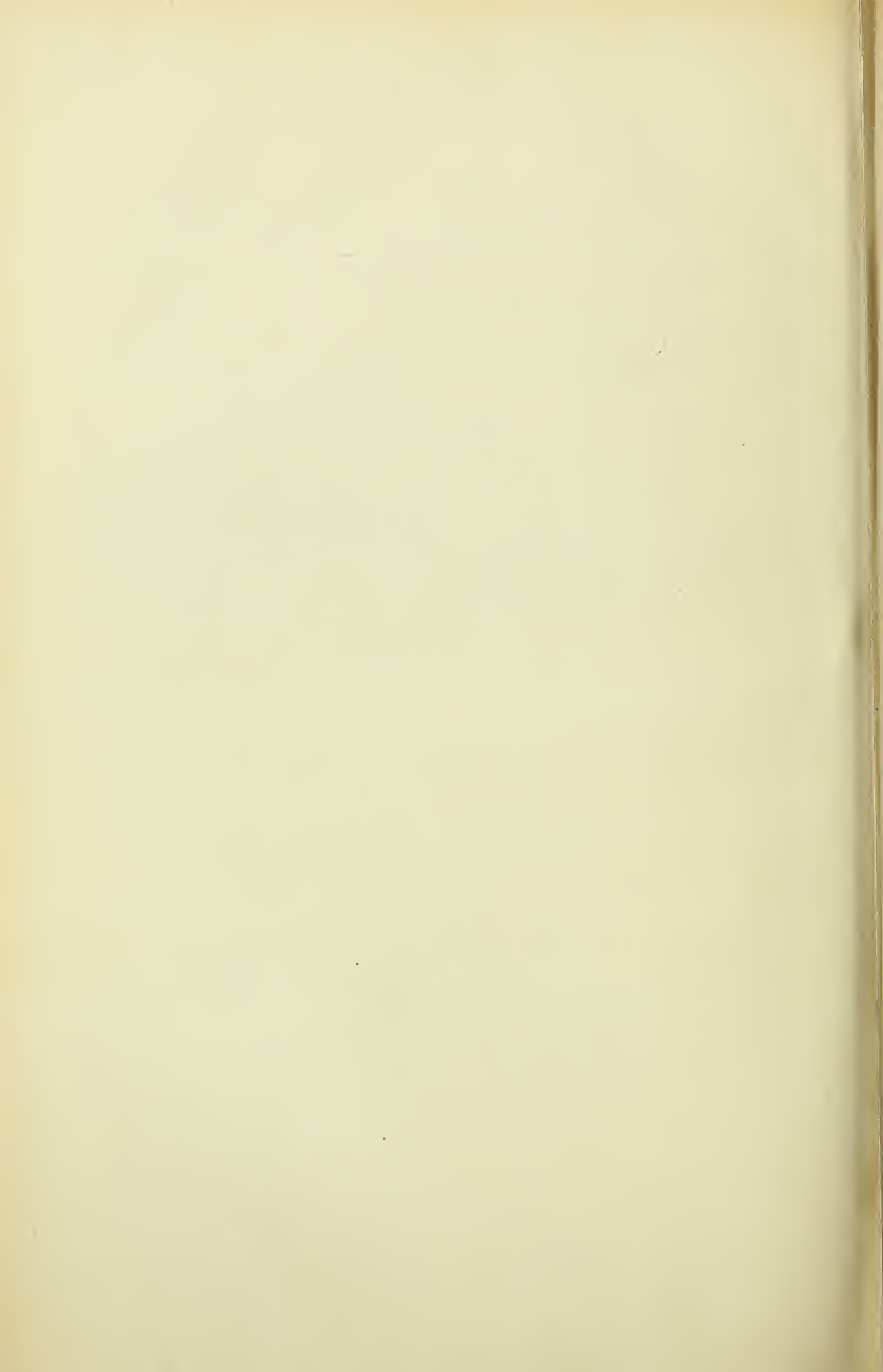


Opérations contre les Beni Draa les 8 Octobre, 23, 24, 25 Novembre 1907

(D'après un croquis de M^r le Lieut^e Michaud)

1. — ENLÈVEMENT DU COL DE TAFORALT, LE 27 OCTOBRE 1859.

2. — BOMBARDEMENT DES OULAD MERYEM, LE 8 OCTOBRE 1907 ET COMBATS DEVANT LES BENI SEGIMANE (DITS DE FOUM SEFROU), LES 23, 24 ET 25 NOVEMBRE 1907.



Le Commerce de l'Afrique Romaine

INTRODUCTION

« De tous les coins de la terre et des mers affluent à Rome les produits de toutes les saisons et de tous les pays, ceux des fleuves et ceux des lacs et tout ce que peut enfanter l'industrie des Grecs et des Barbares. A chaque saison de l'année, surtout à l'automne, tant de navires de transport viennent aborder aux quais du Tibre, que Rome est en quelque sorte comme le marché universel du monde. Là est le rendez-vous de tout ce que le commerce, la navigation, l'agriculture, les mines, l'industrie de tous les temps et de tous les peuples peuvent produire. » (1)

C'est dans ces termes, quelque peu emphatiques, que s'exprime un rhéteur latin du n^e siècle de notre ère, Ælius Aristide. Toute cette rhétorique hyperbolique nous montre au moins que Rome était le centre d'un marché très développé où toutes les provinces romaines devaient envoyer leurs produits les plus rares et les plus exquis.

Nous voudrions, dans cette étude, rechercher quelle part prenait l'Afrique dans cet approvisionnement de la capitale de l'empire ?

En échange de tous ces produits, Rome devait exporter dans ces contrées des objets que ses industriels et ses artistes façonnaient. Ainsi s'établissait sur tout le pourtour de la Méditerranée un vaste trafic très actif entre Rome et les provinces romaines et aussi entre ces différentes provinces elles-mêmes.

Étudier le commerce de l'Afrique sous la domination romaine ce sera donc rechercher quelle place tenait l'Afrique dans ces relations commerciales qui existaient entre tous les pays du monde méditerranéen.

Avant d'essayer la solution de ce problème, il faut délimiter la région dont nous aurons à nous occuper ; délimitation qui doit s'entendre dans l'espace et dans le temps, c'est-à-dire fixer les bornes géographiques du pays et aussi établir l'époque à laquelle nous nous placerons pour étudier ce commerce. Nous aurons ensuite à examiner quelles sources nous avons à notre disposition pour faire cette recherche.

(1) ÆLIUS ARISTIDE. — *Panégyrique de Rome*, édit. Jebb, T. I, pp. 200-201.

§ 1^{er}. — L'AFRIQUE ROMAINE*(Voir Carte Pl. XXXIII) (1)*

La région dont nous nous proposons d'étudier le commerce sous la domination romaine a pour limites sud : à l'est, l'oasis de Gabès, en face l'île de Djerba sur la côte tunisienne et à l'ouest, le cap Noun et l'oued Draa, dans le Maroc. De tous les autres côtés, au nord, à l'ouest et à l'est elle est bornée par la mer : Océan Atlantique et Mer Méditerranée. Cette région est connue sous le nom de Berbérie de l'Atlas. C'est une des mieux délimitées qu'il y ait au monde. Elle comprend une des rares protubérances du continent africain, une sorte de presqu'île grossièrement ébauchée dont l'Atlas forme l'ossature et constitue l'unité. Au point de vue politique, cette région comprend de nos jours le Maroc, l'Algérie et la Tunisie.

La mer dont est environnée l'Afrique s'appelle Libyque au Septentrion, Ethiopique au Midi, Atlantique à l'Occident. Dans la partie qui touche à la mer Libyque, on rencontre d'abord dans le voisinage du Nil une province appelée Cyrène; vient ensuite une contrée qui porte en particulier le nom général de la région entière : celui d'Afrique. Le reste de la côte est habité par les Numides et les Maures, ces derniers occupant aussi une partie des rivages de l'Atlantique (2).

C'est en 146 av. J.-C., après la chute définitive de Carthage, que les Romains se rendirent maîtres de ce pays. Par des conquêtes et des annexions successives la domination romaine s'agrandit et la province d'Afrique finit par s'étendre depuis l'Autel des Phillènes, sur la Grande Syrte jusqu'à l'Océan Atlantique. Cette province comprenait quatre divisions : la Proconsulaire ou Africa Vetus, la Numidie ou Africa Nova, la Maurétanie Césarienne et la Maurétanie Tingitane.

La délimitation géographique que nous venons de fixer nous oblige à laisser de côté une partie des possessions romaines. Nous limiterons notre étude au sud de Gabès, laissant de côté toute la partie située à l'est appelée aujourd'hui la Tripolitaine et qui, sous la domination romaine, dépendait de la Numidie.

Cette région diffère complètement de la Berbérie de l'Atlas, c'est déjà le désert et au point de vue physique elle se rattache beaucoup plus à la Cyrénaïque qu'à la Tunisie et à l'Algérie. La comparaison de la situation économique amène à constater une différence tout aussi notable. Les établissements romains étaient

(1) La carte jointe à ce travail a été dressée par nous d'après celle de *l'Afrique Romaine de l'Atlas Historique Spruner-Sieglin.*

(2) POMPONIUS MELA. — *Geog.*, L. I, chap. IV.

avant tout des postes militaires dans l'intérieur et des comptoirs sur la côte, mais il y avait peu d'établissements de colons et d'agriculteurs dans l'intérieur du pays. La nature du sol, d'ailleurs sablonneux et mal arrosé, ne se prêtait pas à de semblables exploitations. Les comptoirs de la côte, villes très importantes et très riches comme Leptis Magna ou OŒa devaient leur prospérité à leur commerce. Mais ce commerce était alimenté non avec les productions du pays, mais avec celles que les Garamantes apportaient du Soudan ou des abords du Tchad à travers le Sahara. C'était un commerce de transit et différant par suite complètement comme objet et comme conditions de ceux que faisaient les autres ports de l'Afrique du Nord.

Nous étudierons l'ensemble du commerce africain depuis la prise de Carthage en 146 jusqu'à l'invasion des Vandales et la chute de Carthage en 439. A propos de quelques produits, nous pourrons d'ailleurs signaler les modifications qu'aura subies la situation économique de certaines parties du sol africain à différentes époques. L'époque de la plus grande prospérité de l'Afrique paraît avoir été le temps du gouvernement des Antonins et surtout des Sévères, ces empereurs africains qui se souvinrent de leur pays d'origine pour le combler de bienfaits ; à moins d'indications contraires, c'est donc à cette époque, ^{II}^e siècle et commencement du ^{III}^e, que le commerce de l'Afrique dut avoir la plus grande extension et le développement le plus considérable.

Nous essaierons dans la quatrième partie de notre étude d'arriver à un peu de précision à cet égard en synthétisant les renseignements analysés dans les trois parties.

La conquête romaine ne s'est pas faite en un jour. Les Romains ne se sont avancés que lentement et progressivement dans ce pays inconnu pour eux et dont ils voyaient les indigènes si jaloux de leur liberté. Commencé en 146 av. J.-C. par la prise de Carthage, la conquête ne fut achevée qu'en 40 ap. J.-C. par la confiscation de la Maurétanie que prononça Caligula qui l'enleva à Ptolémée. Pour étudier le commerce de l'Afrique romaine, il serait bon de délimiter des périodes, car le champ sur lequel s'exerça l'activité des commerçants romains ne fut pas le même à toutes les époques. Mais il nous paraît difficile dans l'état de nos connaissances de fixer utilement quelques-unes de ces étapes de l'évolution du commerce africain.

§ II. — LES SOURCES

Ce qui frappe d'abord quand on étudie le commerce d'un pays dans l'antiquité, c'est le plus souvent la réelle pénurie des sources malgré leur apparente multiplicité.

On sait en effet l'indifférence des auteurs anciens pour les

questions économiques. Jamais ces auteurs ne se sont préoccupés de traiter à fond la situation économique d'un pays. Mais les questions économiques n'étant pas l'objet d'études à part, tous en parlent et à propos de tout. Aussi trouve-t-on souvent des détails fort intéressants dans un auteur où par la matière de son livre on n'aurait pas songé à aller les chercher. Les sources sont ainsi très nombreuses puisque, peut-on dire, il n'y a guère d'auteur grec ou latin dans lequel il n'y ait quelque chose à prendre, mais en revanche tous ces renseignements sont épars dans ces différents ouvrages qui donnent un détail en passant et sans y attacher d'importance.

Heureusement les sources juridiques et épigraphiques viennent compléter d'une façon très satisfaisante les renseignements épars que renfermaient les sources littéraires. Il n'est pas jusqu'aux découvertes archéologiques dont les résultats ne soient le plus souvent très précieux à utiliser.

Voyons donc avant de commencer notre étude quelle est la nature et la valeur des renseignements que ces différentes sources nous fournissent sur le commerce de l'Afrique au temps de la domination romaine.

Les plus nombreuses et les plus importantes de ces sources sont les sources littéraires.

Parmi celles-ci les textes grecs sont en général antérieurs à la conquête de l'Afrique par les Romains, c'est donc dire qu'ils ne peuvent contenir des détails sur le commerce de cette province au temps de la domination. Cependant ils ne sont pas entièrement à négliger ; plusieurs d'entre eux en effet : Hérodote, Théophraste, Polybe nous fournissent des renseignements intéressants sur l'état économique de l'Afrique avant la conquête romaine, ces détails peuvent nous servir de point de comparaison et en certains cas même suppléer à l'insuffisance des sources latines.

Certaines de ces sources sont cependant postérieures à la conquête et contiennent des détails précieux. Il faut citer avant toutes les autres l'ouvrage de Strabon. La géographie de cet auteur est remplie de renseignements sur le commerce et l'état économique de l'Afrique. Elle est surtout intéressante par les informations qu'elle contient sur la partie occidentale des possessions romaines : la Maurétanie Tingitane. C'est là un fait à signaler car les autres sources, même latines, sont en général assez sobres sur ce qui concerne cette province. Strabon avait composé son ouvrage tout en voyageant et sa Géographie est le résumé de ce qu'il a vu dans ses nombreuses pérégrinations (1). Son ouvrage doit donc nous inspirer toute confiance, il est d'ailleurs souvent confirmé par le témoignage des autres auteurs ou par l'examen du sol.

(1) M. DUBOIS. — *Essai sur la Géographie de Strabon.*

Les autres auteurs grecs, Appien, Dion Cassius, Diodore de Sicile, nous fournissent aussi quelques renseignements intéressants mais épars dans tout le cours de leurs ouvrages, Strabon au contraire est le seul qui nous donne une description suivie et raisonnée de la province d'Afrique.

Les sources latines sont beaucoup plus importantes, et cela se comprend aisément, que les sources grecques. Certaines sont antérieures à la conquête, mais nous renseignent sur le commerce de Rome avec Carthage et l'Afrique avant la fin de la troisième guerre punique.

La source latine la plus importante est l'*Histoire Naturelle* de Pline. Dans ce volumineux ouvrage, fruit des lectures abondantes de son auteur, une foule de renseignements sont épars çà et là. C'est Pline qui fournit la majeure partie de ce que nous connaissons sur les produits que l'Afrique envoyait à Rome. Il est en général assez bien informé. Toutefois son témoignage vaut surtout pour l'époque où il écrit, c'est-à-dire pour le 1^{er} siècle de l'empire. Il serait souvent faux d'appliquer ce qu'il nous dit à une époque postérieure, car la situation économique a pu changer. Il est surtout bien renseigné sur la Proconsulaire et la Byzacène qu'il a visitées (1). Il contient aussi quelques erreurs. Son imitateur Solin, qui s'inspire directement de l'*Histoire Naturelle* dans sa *Polyhistoire*, permet d'en redresser quelques-unes, car cet auteur contredit quelquefois formellement sa source habituelle.

A côté de Pline, il faut citer les auteurs d'ouvrages d'agriculture Varron et Columelle dont les livres contiennent aussi des renseignements intéressants.

Les historiens latins, surtout Salluste, César et Hirtius, sont très précieux pour nous pour l'abondance des détails qu'il nous donnent. Le premier principalement a consacré dans sa *Guerre de Jugurtha* un chapitre à la description physique du pays où se déroulèrent les événements qu'il avait entrepris de raconter. Sans doute il serait souvent imprudent de généraliser et d'appliquer à toute la province d'Afrique des détails qui conviennent surtout à la partie orientale, mais au moins en ce qui concerne cette région, l'auteur qui l'avait parcourue à la suite de César et administrée après la conquête, est bien informé et ne donne guère que des informations exactes.

César et Hirtius, dans leurs *Commentaires*, nous fournissent aussi des indications qui ne sont pas à dédaigner sur un pays qu'ils avaient également traversé à la tête ou à la suite des armées.

Les biographes impériaux, Suétone, Spartien Capitolin et tous les écrivains de l'*Histoire Auguste* contiennent aussi des

(1) PLIN. — *Hist. Nat.*, L. VII, chap. 3 : « *Ipsæ in Africa vidi . . .* » et PLIN. — *Hist. Nat.*, L. XVII, chap. 3 : « *In Byzacio vidimus* »

renseignements intéressants sur l'état économique de la province, quand ils nous racontent les bienfaits dont tous les empereurs ne cessèrent de combler une province dont la possession était indispensable à leur sécurité et à celle de leur puissance. Ces auteurs nous rapportent des faits précis, contemporains pour la plupart, faciles par conséquent à contrôler : il n'y a donc aucune raison pour douter de leur exactitude.

Les poètes latins, mais surtout les satiriques, contiennent aussi des détails sur les objets ou les produits que Rome demandait à l'Afrique. Horace, Juvénal et Martial sont précieux pour le commerce de luxe. Ce sont eux qui, critiquant les travers de leurs contemporains et les blâmant de leur si grande prodigalité, nous renseignent sur les objets que l'Afrique fournissait pour satisfaire au besoin de luxe et de parure qu'avaient tous les riches romains du temps.

Les principaux produits africains étaient soumis au monopole de l'État. Celui-ci devait donc en régler les conditions d'exportation au moyen de dispositions législatives. Ce sont toutes ces lois ou constitutions impériales qui sont les sources juridiques. Ces documents sont très précieux pour nous. Leur authenticité ne saurait être mise en doute, les renseignements qu'elles nous fournissent sont donc très sûrs. Mais de plus, comme les empereurs avaient pris entre leurs mains le commerce des produits les plus importants et les plus nécessaires, il s'ensuit que ces sources nous renseignent sur les matières qui étaient l'objet du trafic le plus actif avec Rome. C'est ainsi que le *Code Théodosien* contient une foule de renseignements sur l'administration de l'annone qui avait une organisation spéciale en Afrique. Nous connaissons le mode de recrutement et les obligations auxquelles était soumise l'importante corporation des Naviculaires d'Afrique par de nombreuses dispositions législatives contenues dans le Code. Ces constitutions nous renseignent aussi sur le blé, l'huile, le marbre, le bois que l'Afrique devait envoyer à Rome à titre d'impôt. L'administration des pêcheries de pourpre, la principale industrie africaine, ne nous est connue que par les édits impériaux qui la réglementent.

Sur tous ces points très importants du commerce de l'Afrique, les sources juridiques viennent très heureusement compléter et confirmer les sources littéraires.

Le grand nombre d'inscriptions qu'on a retrouvé en Afrique et dont le classement est maintenant assez avancé, nous fournit aussi d'utiles renseignements sur les relations commerciales et surtout sur les conditions du commerce.

Ce sont les bornes milliaires qu'on a découvertes en grande quantité en Afrique qui nous font connaître les routes que les Romains avaient construites pour faciliter les relations entre les grands centres et les ports et permettre aux produits de l'intérieur d'arriver avec une grande facilité à la côte pour être embarqués pour Rome.

Les inscriptions nous apprennent aussi quels étaient les métiers les plus développés en Afrique, par les épitaphes que les gens d'une même corporation dédient à leurs confrères défunts.

Par l'étude du lieu où on a retrouvé certaines de ces inscriptions, on peut déterminer avec une assez grande probabilité quelle était la situation économique du pays d'alentour, si ce pays s'adonnait plutôt à la culture des céréales qu'à l'exploitation des forêts.

Il n'est pas jusqu'aux découvertes archéologiques dont l'étude ne soit intéressante pour le sujet qui nous occupe. Grâce aux nombreuses campagnes de fouilles entreprises sur tout le sol de l'Afrique du Nord, principalement en Tunisie et en Algérie, de nombreux objets de toutes sortes ont été mis au jour. Tous ces objets peuvent nous fournir des renseignements précieux, surtout sur les produits que l'Afrique était obligée de demander aux autres provinces romaines.

Tous ces objets étrangers portent en effet ordinairement en eux-mêmes un cachet particulier qui indique suffisamment leur pays d'origine pour qu'on ne puisse les attribuer à l'industrie africaine. Pour certains le doute n'est pas possible. Tel est le cas des poteries qu'on a retrouvées en si grande quantité. Les potiers antiques avaient l'habitude d'apposer leur signature sur les objets dus à leur industrie. Grâce à ces marques il est aisé, par la comparaison avec les poteries trouvées dans les autres provinces romaines de voir que ces céramiques ne sont pas africaines.

Les monuments archéologiques de plus grande importance, les statues et les bas-reliefs peuvent également nous être utiles. Ces monuments représentent quelquefois des divinités étrangères à l'Afrique et dont l'importation n'a pu avoir lieu que par des sectateurs de leur pays d'origine avec lequel l'Afrique devait se trouver en relations d'idées et aussi en relations de commerce.

Toutes ces sources nous fournissent des renseignements qui se contrôlent et se complètent entre eux. Aussi pour avoir une idée exacte du commerce de l'Afrique, il est nécessaire pour chaque objet d'interroger l'une après l'autre ces diverses catégories d'informations.

Il nous faut donc suivre dans ce mémoire une méthode analytique notant pour chaque produit les différents renseignements que chaque espèce de source nous fournira. Ce ne sera que dans la conclusion qu'il nous sera possible de dégager quelques idées générales de tous ces matériaux amassés dans le cours de notre étude. Nous pourrons en faire la synthèse et répondre à la question que nous posions au début de cette introduction : quelle part prenait l'Afrique dans les exportations qui arrivaient à Rome et quelle était sa place dans les relations commerciales des provinces romaines entre elles.

Avant d'examiner quels étaient les produits exportés d'Afrique et importés dans cette province, il nous faut étudier quelles étaient les conditions que la nature et le travail des Romains firent aux commerçants africains.

Nous diviserons ainsi notre travail en quatre parties :

- I. — Les Conditions du Commerce.
 - II. — Les Exportations.
 - III. — Les Importations.
 - IV. — L'Evolution du Commerce.
-

BIBLIOGRAPHIE

Avant d'entreprendre le développement de notre sujet nous croyons utile de donner d'abord la liste des ouvrages d'ensemble que nous avons consultés. Nous citerons ensuite dans chaque chapitre les différents travaux particuliers qui nous auront servi.

I. — GÉOGRAPHIE DE L'AFRIQUE ANCIENNE

a) Atlas.

SPRUNER-SIEGLIN. — Atlas Antiquus zur geschichte der Altertüms (1895).

BABELON, CAGNAT et REINACH. — Atlas Archéologique de la Tunisie au 1/50.000 (1892).

GSELL. — Atlas Archéologique de l'Algérie au 1/200.000 (1902).

b) Livres.

VIVIER DE SAINT-MARTIN. — L'Afrique du Nord dans l'Antiquité grecque et romaine (1863).

D'AVEZAC. — L'Afrique Ancienne (1844).

BOISSIÈRE. — Esquisse d'une histoire de la conquête et de l'Administration romaine dans le Nord de l'Afrique (1878).

BOISSIER. — L'Afrique romaine (1902).

TISSOT et REINACH. — Géographie comparée de la province romaine d'Afrique (1884-1888).

TOUTAIN. — Les cités romaines de Tunisie (1896).

CAT. — Essai sur la Maurétanie Césarienne (1890).

GSELL. — L'Algérie dans l'Antiquité (1903).

TISSOT. — Etude sur la Maurétanie Tingitane (C. R. de l'Acad. des Inscript. et Bell.-Lett. Mémoires présentés par divers savants, T. IX).

II. — ARCHÉOLOGIE AFRICAINE

GAUCKLER. — Enquête sur les installations hydrauliques romaines en Tunisie (1897).

- GSELL. — Recherches archéologiques en Algérie (1893).
— Les monuments antiques de l'Algérie (1901).
— Enquête administrative sur les travaux hydrauliques antiques en Algérie (1902).
- WAILLE. — De Cæsarea monumentis quæ supersunt (1891).
- GSELL. — De Tipasa Mauretaniæ Cæsariensis (1893).
- CARTON. — Découvertes épigraphiques et archéologiques faites à Dougga (1895).
- BOESVILLARD, BALLU et CAGNAT. — Une cité africaine sous l'Empire Romain : Timgad.
- Catalogues des Musées et collections archéologiques de l'Algérie et de la Tunisie sous la direction de M. de la Blanchère.
- Corpus Inscriptionum Latinarum*, principalement T. VIII.
-

PREMIÈRE PARTIE

LES CONDITIONS DU COMMERCE

CHAPITRE I^{er}

Les Conditions physiques

Ce qui frappe avant tout dans la structure géologique de la Berbérie de l'Atlas, c'est la prédominance des roches calcaires. Ces roches, en général d'un âge assez récent, sont très perméables. Elles ont été par suite fort faciles à désagréger. Il s'est produit ainsi dans tout le pays une érosion extraordinairement intense dont on constate les effets dans les alluvions entassées au fond des vallées et qui sont une richesse précieuse pour l'agriculture.

Il a surgi au sujet du climat de l'Afrique ancienne une vive discussion entre les géographes. Un certain nombre, en présence des témoignages précis de la très grande prospérité de la Berbérie au temps de la domination romaine, voyant désertes et incultes aujourd'hui ces contrées qu'on représente comme si peuplées ont conclu à un changement complet de climat depuis l'époque romaine.

Nombreux cependant sont les textes qui nous parlent de la rareté des eaux et de la sécheresse de l'Afrique. « Les pluies et les eaux sont rares en Afrique », nous dit Salluste (1). « Les fleuves d'Afrique sont de peu d'importance car les pluies y sont rares ; il y a peu de sources dans l'intérieur du pays parce que l'atmosphère y est brûlante » écrit de son côté Sénèque (2). Pomponius

(1) SALLUSTE. — *Guerre de Jugurtha*, XVII.

(2) SÉNÈQUE. — *Questions naturelles*, III, 6.

Mela dans sa *Chorographie* apporte le même témoignage. « De grandes parties du sol sont incultes ou couvertes de sables arides à cause de la sécheresse de l'atmosphère et du sol. » (1)

Horace est rempli d'allusions au vent impétueux d'Afrique (2) qui déchaîne la tempête (3) et fait craquer les mâts (4) à la grande terreur des navigateurs (5). Son souffle empoisonné dessèche les vignes (6) et corrompt les aliments (7).

Aussi doit-on conclure avec M. Gsell : « On s'est souvent demandé s'il n'y avait pas à l'époque romaine un climat plus favorable à la culture que celui d'aujourd'hui. Nous ne disposons pas d'informations nécessaires pour répondre avec certitude à cette question. Il ne semble point cependant que les pluies aient été plus abondantes dans l'antiquité ni la saison sèche plus courte. Les lacs du centre de la province de Constantine n'étaient pas plus étendus ; les ruines qui bordent les rives actuelles le prouvent. Les ponts romains qui subsistent çà et là sur les rivières ne furent pas construits pour traverser des lits plus larges ni pour résister à des courants plus forts. Il est vrai que depuis l'invasion arabe, les incendies allumés par les hommes et les ravages exercés par la dent des bestiaux ont beaucoup déboisé le pays. Les vastes vergers ont disparu, il n'est plus resté que quelques débris de plantations d'oliviers. Cette diminution des forêts naturelles et artificielles a eu pour conséquence un ruissellement plus rapide des pluies et une plus grande irrégularité dans le débit des sources. Mais dès les temps anciens le régime des eaux laissait fort à désirer. Il est probable que comme aujourd'hui les pluies tombaient abondamment sur le littoral mais seulement pendant six à sept mois de l'année, et que plus au sud elles étaient très rares. » (8)

Les Romains se trouvaient donc en présence d'un sol jouissant de conditions climatiques à peu près semblables à celles que l'on rencontre encore aujourd'hui dans la Berbérie de l'Atlas. Il leur fallut multiplier les travaux

(1) POMPONIUS MELA. — I, 4.

(2) HORACE. — *Odes*, L. I, *Od.* 3, v. 12. — VIRGILE ENEIDE, Liv. I, v. 85.

(3) HORACE. — *Epode*, L. I, *Ep.* 16, v. 20.

(4) HORACE. — *Odes*, L. I, *Od.* 14, v. 5. — L. III, *Od.* 29, v. 57.

(5) et (6) HORACE. — *Odes*, L. I, *Od.* I, v. 16. — L. III, *Od.* I, v. 5.

(7) HORACE. — *Satires*, L. II, v. 2.

(8) GSELL. — *L'Algérie dans l'Antiquité*, édit. 1903, pp. 62 et 63.

d'art pour retenir l'eau que le ciel leur distribuait si parcimonieusement et qui leur était si impérieusement nécessaire pour cultiver un sol d'ailleurs très fertile. De là la présence de tous ces travaux hydrauliques, canaux, barrages, citernes, réservoirs, etc., dont on retrouve encore les vestiges épars sur tout le sol de la Berbérie. L'ingéniosité et le travail des ingénieurs et des architectes romains furent couronnés de succès, car tous les auteurs sont unanimes pour nous vanter la prospérité agricole de l'Afrique romaine.

Depuis la conquête jusqu'à l'invasion vandale, nous pouvons constater presque siècle par siècle que l'Afrique n'a rien perdu de sa fertilité et de sa prospérité agricole.

« L'Afrique, déclare Polybe, est un pays dont on ne saurait trop admirer la fertilité. » (1) Strabon fait assez nettement la distinction des terres fertiles et des terres incultes en Afrique. Après avoir parlé des oasis, il s'exprime ainsi : « Une pareille singularité n'est pas la seule qui caractérise la Lybie. On y distingue de plus comme trois régions différentes. Sur les bords de la Méditerranée le pays presque partout, mais principalement aux environs de Cyrène et de Carthage et de là jusqu'à la Marusie et les Colonnes d'Hercule, est excellent. Sur les bords de l'Océan il est encore assez bon, mais dans l'intérieur la Lybie n'offre que des terres incultes. » (2) Horace parle du bonheur de celui « qui a pu entasser dans son grenier tout ce qui a été recueilli de grain sur les aires de la Lybie » (3). Dans un autre passage, s'adressant à Mécène, il dit « que son sort, avec son petit champ, vaut mieux que celui du possesseur de la fertile Afrique, qui ignore son bonheur » (4). Dans une de ses satires, le même auteur parle « de la grande quantité de blé que fournit l'Afrique » (5).

Au 1^{er} siècle de l'empire, Pline nous donne une description enthousiaste de l'Afrique et vante aussi sa fertilité qu'elle doit à sa température (6). Sénèque y fait également allusion dans ses lettres à Lucilius : « Ce n'est pas pour un seul, dit-il, que l'on sème en Sicile et en Afrique. » (7)

(1) POLYBE. — *Hist.*, XII, 3.

(2) STRABON. — L. II, chap. V, § 34.

(3) et (4) HORACE. — *Carmina*, I, Ode 1, v. 9 et 10. — L. III, Od. XVI, v. 31.

(5) HORACE. — *Satir.*, L. II, sat. 3, v. 85.

(6) PLINE. — *Hist. Nat.*, XVII, 3.

(7) SÉNÈQUE. — *Lettres à Lucilius*, CXIV.

Au ^{II}^e siècle c'est Juvénal (1) et Stace (2) qui célèbrent à l'envi les ressources agricoles de l'Afrique.

Au ^{IV}^e siècle l'Afrique n'a encore rien perdu de sa fertilité, c'est toujours pour Lactance une très riche province (3).

Non contents de décerner ainsi un brevet de fertilité à l'Afrique dans sa totalité, les auteurs insistent sur certaines régions dont la fertilité leur semble plus étonnante. C'est ainsi que Pline vante la prospérité agricole de la Byzacène où le blé rend cent pour un (4). Il nous fait également une description enthousiaste de l'oasis de Tacape : « Au milieu des sables, quand on se rend de Syrtes à Leptis, on rencontre une ville du nom de Tacape. Le sol qui y est arrosé est d'une fertilité plus que merveilleuse sur une étendue de trois milles pas en tous sens. Là, sous un palmier très élevé, croît un olivier, sous l'olivier un figuier, sous le figuier un grenadier, sous le grenadier une vigne, sous la vigne on sème du blé, puis des légumes, puis des herbes potagères, tous dans la même année, tous s'élevant à l'ombre les uns des autres. » (5)

« D'ailleurs, nous dit un géographe latin, toute la province d'Afrique (la Proconsulaire) était une région très riche en toute espèce de productions. » (6)

« La Numidie, nous dit le même auteur, était également riche en fruits de toute nature et suffisait amplement à ses besoins. » (7) La Maurétanie abondait aussi en froment (8). Il n'était pas jusqu'à la partie occidentale des possessions romaines, la Maurétanie Tingitane, qui n'offrit des terres très fertiles aux agriculteurs africains. « La Marusie, dit Strabon, à l'exception de quelques déserts peu étendus, ne comprend que des terres fertiles et bien pourvues de cours d'eau et de lacs. » (9)

Cette fertilité que nous attestent tous les auteurs, nous permet de pressentir quelle sera la nature des produits que l'Afrique exportera à Rome. Ce seront les céréales, le blé que la capitale demandera de préférence à l'Afrique.

La position avantageuse de l'Afrique par rapport à Rome

(1) JUVÉNAL. — *Sat.*, VIII, v. 116.

(2) STACE. — *L.* III, Od. 3, v. 96.

(3) LACTANCE. — *De Mortibus Persecutorum*, chap. VIII.

(4) et (5) PLINE. — *Hist. Nat.*, L. V, III ; L. XVII, 3 ; L. XVIII, 21. — 51.

(6) (7) et (8) *Expositio totius mundi des Geographi latini minoris*, éd. Riese, p. 122.

(9) STRABON. — *L.* XII, chap. III, § 4.

assurait en effet entre elle et les ports de l'Italie un trafic important. Il ne fallait que deux jours pour se rendre de Carthage à Ostie, et encore avec un vent très faible (1). Ce trajet si rapide permettait aux agriculteurs et surtout aux maraîchers de Carthage et de la Byzacène d'envoyer leurs légumes et leurs fruits à Rome où, à cause de la brièveté de la traversée, ils arrivaient encore tout frais (2).

L'Afrique se trouvait également sur la route de l'Égypte à l'Espagne, les pays les plus commerçants de l'époque, et les vaisseaux égyptiens ou espagnols devaient toucher, dans leur voyage, aux ports africains et en augmenter encore considérablement le trafic.

Les conditions physiques de l'Afrique, sa grande fertilité et sa position avantageuse, à proximité de l'Italie, disposaient donc l'Afrique à devenir le centre d'un commerce assez important. Mais pour ce commerce, elle ne devait guère compter que sur elle-même. Le transit ne lui apportait que peu de produits, car les pays producteurs en étaient séparés par cette vaste mer de sable, le Sahara, à travers laquelle les communications étaient très difficiles (3).

A ce point de vue, l'Afrique était dans une situation beaucoup moins favorable que les provinces d'Orient et l'Égypte. Aussi, malgré la prospérité très réelle de Carthage, l'importance économique de cette ville et son rôle dans l'ensemble du mouvement d'échange méditerranéen ne peuvent-ils se comparer avec ceux d'Alexandrie dont les relations commerciales s'étendaient jusqu'à l'Inde et la Chine.

Les produits que l'Afrique exportait étaient donc les produits de son sol même, c'est-à-dire avant tout des céréales et autres productions agricoles. Mais tous les bras étant employés à l'agriculture, l'industrie ne pouvait guère se développer et les Africains étaient obligés de demander au dehors, c'est-à-dire aux provinces méditerranéennes et à l'Italie les objets industriels ou artistiques qu'ils ne pouvaient fabriquer, occupés qu'ils étaient à subvenir à l'approvisionnement de Rome.

(1) et (2) *Hist. Nat.*, XIX, 1. — XV.

(3) Il y eut cependant, nous le verrons en étudiant les importations, un commerce de transit assez important à travers le Sahara.

CHAPITRE II

Les Conditions historiques

Avant d'étudier le commerce africain sous la domination romaine, il convient de le replacer dans son ordre historique, c'est-à-dire de rechercher si au temps de l'autonomie de l'Afrique il existait déjà des relations commerciales entre les deux pays et à examiner également si la conquête est venue changer quelque chose à la situation économique des deux contrées, pour voir si le commerce pouvait et devait continuer et dans quelles proportions il se trouvait modifié.

Huet affirme « que ce ne fut qu'après la destruction de Carthage que Rome commença à avoir un commerce avec l'Afrique, car il n'y en avait eu aucun auparavant, comme l'affirme Suétone en termes exprès dans sa *Vie de Térence* (1). Ce commerce consistait principalement dans la vente des esclaves dont le nombre s'accrut fort par la chute de Carthage » (2).

Le texte de Suétone est en contradiction formelle avec plusieurs affirmations de Polybe. Cet historien nous a conservé dans ses ouvrages sinon le texte exact au moins un résumé fidèle et détaillé des traités de commerce que les Romains conclurent avec les Carthaginois à différentes reprises. C'est en 509 av. J.-C. que fut conclu le premier traité. D'après le texte de Polybe, il semble bien que les Carthaginois aient voulu se protéger contre les empiètements des commerçants romains et conserver pour eux-mêmes le monopole du commerce avec la Lybie. Les négociants romains ne peuvent naviguer au delà du cap Bon. S'ils sont jetés sur la côte il ne leur est pas permis de faire quelque trafic ni d'acquérir autre chose que ce qui est nécessaire aux besoins du vaisseau et aux sacrifices (3). Le second traité que nous a conservé Polybe est bien postérieur au premier. Ce fut en 348 av. J.-C. qu'il fut conclu. Il apporte quelques modifications sur des

(1) SUÉTONE. — *Vie de Térence*, I.

(2) HUET. — *Histoire du commerce et de la navigation des Anciens*, p. 173.

(3) POLYBE. — *Hist.*, III, 2.

points de détail mais dans l'ensemble c'est toujours l'infériorité commerciale de Rome qui nous apparaît. Au delà du cap Bon, les Romains ne pourront pas exercer la piraterie, ni trafiquer ni fonder une colonie. En Sardaigne et en Lybie aucun Romain ne peut ni trafiquer ni fonder une colonie, ni entrer dans un port, si ce n'est pour faire des provisions ou radoubier son vaisseau. S'il y est jeté par la tempête, il est tenu d'en partir au bout de cinq jours. Une exception était faite il est vrai pour la Sicile. Dans les possessions carthaginoises de l'île, les Romains pouvaient acheter et vendre et jouissaient des mêmes droits que le citoyen de cette république ; mais en échange les mêmes privilèges devaient être accordés aux Carthaginois dans la ville même de Rome (1).

Nous avons d'ailleurs d'autres textes non moins formels qui nous permettent de déterminer quelques-uns des produits qui faisaient l'objet d'un commerce avec Rome avant la prise de Carthage.

Il nous faut commencer par le produit le plus important, le blé.

A cette époque en effet l'Afrique nous apparaît déjà comme le grenier de Rome et c'est vers Carthage que se tournent les Romains chaque fois qu'une guerre les oblige à une grande consommation de grain.

Après la deuxième guerre punique, Rome exigea que Carthage lui fournit tous les ans une certaine quantité de blé : cinq cent mille mesures de froment et trois cent mille mesures d'orge (2).

Cette stipulation dut être fidèlement exécutée car dans un autre passage, Tite Live nous apprend que la grande quantité de blé apportée d'Afrique en fit baisser le prix d'une manière considérable. On en distribua aux citoyens à raison de deux as la mesure (3).

Plus tard, pendant leur guerre contre Antiochus, roi de Syrie, les Romains firent appel à Carthage pour leur approvisionnement de grain (4).

Souvent d'ailleurs les rois d'Afrique, soucieux de se concilier les bonnes grâces de ceux qui étaient en train de devenir les maîtres du monde, faisaient spontanément aux Romains des offres de blé et de céréales.

Pendant la guerre contre Antiochus, les Carthaginois

(1) POLYBE. — *Hist.*, III, chap. XXIV.

(2) TITE LIVE. — *Hist. Rom.*, XXX, chap. XVI.

(3) et (4) TITE LIVE. — *Hist. Rom.*, XXXI, chap. L et XXXVI, chap. III.

et le roi de Numidie Massinissa envoyèrent à Rome des ambassadeurs chargés d'offrir à la république romaine des quantités considérables de blé et d'orge. Les Carthaginois promettaient mille mesures de blé et cinq cent mille mesures d'orge. Massinissa, de son côté, faisait offrir cinq cent mille mesures de blé et trois cent mille mesures d'orge pour l'armée qui combattait en Grèce et il promettait d'envoyer à Rome trois cent mille mesures de blé et cinq cent mille mesures d'orge. Les Romains ne voulurent d'ailleurs accepter ces offres qu'autant qu'ils paieraient le prix des denrées fournies (1).

Pendant la guerre contre Persée, roi de Macédoine, Massinissa ne cessa de faire des envois de céréales à ses alliés de Rome. Quand son fils Magasba vint à Rome pour complimenter les Romains de leur victoire, il eut soin de rappeler les grandes quantités de blé que Massinissa n'a cessé de fournir pendant les quatre années que la guerre a duré (2).

Un texte d'une des comédies de Plaute nous donne aussi quelques renseignements sur les objets africains exportés à Rome. Dans le *Pœnulus*, l'auteur latin met en scène un marchand carthaginois, le fait est à noter car il nous montre que les concitoyens de Plaute avaient coutume de voir dans leurs murs de ces marchands carthaginois et de faire le commerce avec eux. Hannon, le marchand, énumère les différents produits qu'il est venu vendre à Rome « Il a apporté, dit-il, des petites langues, de la canelle, des noix » (3) et il se propose d'envoyer aux édiles des rats d'Afrique pour les jeux du cirque (4).

Les découvertes archéologiques nous fournissent également quelques renseignements. « En Étrurie et dans le Latium des tombes du ^{vi}^e siècle contiennent des coupes d'argent, des bijoux, des flacons en pâte de verre, des objets en ivoire qui sont de fabrication phénicienne. On a supposé, sans en donner, il est vrai, de preuves péremptoires que certains de ces produits ont été faits à Carthage. » (5)

Les fouilles nous donnent aussi quelques détails sur les objets que Rome et les provinces romaines importaient en Afrique.

(1) et (2) TITE LIVE. — *Hist. Rom.*, XXXVI, 4 et XLV, chap. XIII.

(3) et (4) PLAUTE. — *Pœnulus*, v. 1009.

(5) GSELL. — *Fouilles du Gouraya ; sépultures puniques de la côte algérienne*, 1903, p. 23.

« A Gouraya on a retrouvé dans des nécropoles puniques des poteries à peintures d'une facture sommaire et assez négligée. Ce sont des œuvres de décadence appartenant aux derniers temps de la céramique à figures rouges qui brilla à Athènes d'un si vif éclat pendant le v^e siècle. D'ailleurs à en juger par la qualité de la terre qui n'est pas épurée avec un grand soin, par celle du vernis noir qui n'a ni le lustre ni la solidité des produits d'Athènes, par la lourdeur et la gaucherie du dessin, ils ont dû sortir d'ateliers établis dans l'Italie méridionale ou la Campanie. » (1)

Dans la nécropole de Sainte Monique, à Carthage, on a retrouvé un grand nombre de vases d'une fabrication moins ancienne. Ils paraissent aussi venus de l'Italie. Ce sont des flacons d'un galbe élégant à bec trilobé, des tasses, des coupes plus ou moins profondes à deux anses, des plats, des écuelles. L'argile bistre ou rouge d'une grande finesse est recouverte d'un beau vernis noir. Parfois quelques ornements sont gravés au trait ou imprimés à l'aide d'estampilles. C'était surtout dans la Campanie que l'on fabriquait au m^e et au n^e siècle avant notre ère ces poteries dont les formes légères et les brillants reflets imitent les vases métalliques (2).

« Parmi les autres poteries trouvées à Collo et importées de l'étranger, il faut encore citer les vases à vernis noir brillant. Les coupes appartiennent à la série des céramiques que les archéologues appellent « coupes de Mégare ». On en fabriquait aussi en Grèce et en Italie. Certaines d'entre elles dans cette contrée portent des signatures en latin : la plus fréquente est celle d'un Popilius qui, vers la fin du m^e siècle, avait ses ateliers à Ménadia et à Oriculum en Ombrie. Il est probable que les coupes de Collo qui ressemblent beaucoup à celles de Popilius proviennent d'Italie et non de Grèce. » (3)

Ainsi donc l'Afrique au moment de la conquête exportait à Rome du blé en grandes quantités, mais d'une façon intermittente, des fruits, des animaux pour les jeux du cirque et peut-être mais moins vraisemblablement des produits artistiques de fabrication phénicienne. L'Italie en

(1) GSELL. — *Fouilles du Gouraya : sépultures puniques de la côte algérienne*, 1903, p. 22.

(2) BERGER. — *Musée Lavignerie de Carthage*, II, pl. XXIV.

(3) GSELL. — *Fouilles du Gourara*, pp. 45-46.

échange envoyait en Afrique de nombreuses poteries en tous genres.

Les relations étaient aussi fort actives entre l'Égypte et les provinces d'Orient. Les bijoux et les vases égyptiens ou asiatiques ont été retrouvés en très grand nombre dans les tombeaux puniques de Carthage ou de certains ports, Caesarea, par exemple. On sait également que cette ville était devenue un centre d'hellénisme développé sous l'impulsion du roi de Maurétanie Juba II.

La conquête ne devait faire que développer encore ces relations commerciales. La domination romaine allait donner à l'Afrique ce qu'elle n'avait guère connu jusque là, une paix à peu près absolue. Grâce à la sécurité dont ils jouissaient les agriculteurs africains allaient pouvoir se livrer à la culture des champs et augmenter encore les ressources de l'Afrique en céréales. A ce moment l'Italie épuisée par les guerres civiles et manquant de bras, doit faire un appel constant aux réserves de blé des autres provinces pour pouvoir nourrir ses habitants. Aussi l'Afrique presque aussitôt après la conquête commence-t-elle à jouer véritablement son rôle de nourricière de Rome.

Les nombreux Italiens ou citoyens romains établis en Afrique au commencement du 1^{er} siècle av. J.-C. nous montrent bien le développement qu'avaient pris les relations commerciales. Hirtius nous signale des négociants romains à Thysdrus pour faire le commerce du blé (1). Salluste nous dit que c'est grâce au nombre et à la valeur des citoyens portant la toge, c'est-à-dire des citoyens romains établis à Cirta que cette ville put résister à l'attaque soudaine et impétueuse des Numides (2). Dans un autre passage le même historien nous montre Marius exposant ses griefs contre Métellus aux négociants romains établis à Utique (3). Nous devons aussi citer un autre texte de Salluste nous signalant des Italiens dans la ville numide de Vacca. Ces Italiens s'y trouvaient en grand nombre pour y faire le commerce (4).

Ces témoignages confirment ce que pouvait faire présumer ce que nous disions de la situation économique des deux pays. Au moment de la conquête romaine l'Afrique paraissait être dans d'excellentes conditions pour voir sa prospérité augmenter rapidement grâce à l'extension de

(1) HIRTIUS. — *Guerre d'Afrique*, XXXVI.

(2) (3) et (4) SALLUSTE. — *Jugurtha*, XXXI, LXIV et XXXV.

son agriculture et, par suite de la situation même de Rome, de ses relations commerciales.

CHAPITRE III

Les Conditions matérielles

La conquête romaine fut un bienfait pour l'Afrique. Elle assura à cette province la paix et la sécurité dont elle avait besoin pour cultiver son sol avec profit, mais aussi elle permit aux agriculteurs de retirer des bénéfices considérables de leur travail en leur fournissant les moyens d'exporter au dehors leurs produits agricoles.

§ I^{er}. — LES PORTS

La situation de l'Afrique avec son activité commerciale entièrement tournée vers Rome et la mer exigeait la sécurité et l'amélioration dans la mesure du possible des relations maritimes. Salluste avait le rivage africain en médiocre estime « mer redoutable, côte inhospitalière, dit-il » (1). Pourtant il était de toute nécessité de ménager sur ce long développement de côtes des abris sûrs où les vaisseaux romains pourraient venir s'abriter et embarquer les marchandises africaines.

Ici, comme d'ailleurs sur beaucoup d'autres points, les Romains trouvaient déjà l'œuvre commencée et même poussée à un assez grand degré de perfection par les anciens maîtres du sol, les Carthaginois. « Ils avaient aménagé la côte avec une remarquable habileté. Les moindres refuges, les simples mouillages avaient été transformés par eux en véritables ports bien clos, protégés par des jetées puissantes et parfois même, comme les cothons de Carthage, d'Hadrumète et de Thapsus, entièrement

(1) SALLUSTE. — *Jugurtha*, XVII.

creusés de main d'homme. » (1) Le choix des Carthaginois avait été si bien guidé par la configuration physique du pays que c'est lui le plus souvent que suivirent les Romains. C'est encore aujourd'hui l'emplacement des anciens ports carthaginois et romains qui sert aux grands ports de l'Algérie et de la Tunisie.

A la limite de la côte orientale de la Byzacène se trouvait Tacape (Gadès) que Strabon nous représente comme le principal entrepôt de la Petite Syrte (2). C'était par ce port que s'effectuaient le plus facilement les importations destinées au sud de la Numidie, et les exportations des produits agricoles que fournissaient les riches plaines de l'Aurès.

Après on rencontrait les ports de Thenæ, de Leptis Minor (Lemta), qui devait servir surtout de port pour l'exportation de l'huile, grâce à la prospérité des oliviers de l'arrière-pays. La ville d'Hadrumète (Sousse), la plus importante de la région avait trois ports. Le premier était plus spécialement affecté aux bâtiments de commerce, il était formé par deux môles perpendiculaires aux quais.

Plus au nord et directement en face la Sicile se trouvait le grand port de Carthage. Détruite en 146 et remplacée quelque temps par Utique, elle ne tarda pas à distancer sa rivale, et la Carthage romaine devint un entrepôt de commerce de premier ordre qui n'avait rien à envier à la Carthage phénicienne. La position et la topographie des ports de Carthage ont fait l'objet de discussions passionnées (3). Il semble cependant que l'on puisse concilier les deux théories en présence. « Les deux lagunes qu'on trouve aujourd'hui, et qui n'en formaient qu'une autrefois, représentent le cothon ou port militaire. On ne pénétrait dans le port militaire qu'après avoir traversé le port marchand. Celui-ci était un immense bassin extérieur qui se développait le long de la côte sur une longueur de plus de 1.800 mètres. Il était fermé par une jetée dont l'attache subsiste auprès du lazaret actuel et qui se dirigeait d'est en ouest, l'entrée s'ouvrait entre les têtes des deux môles. Elle était commune aux deux ports, mais tandis que les vaisseaux de guerre pénétraient ensuite par la seconde passe

(1) *La Tunisie : Histoire et description*..... T. I, p. 317.

(2) STRABON. — XVII, III, § 5.

(3) Cf. CÉCIL TORR. — *Classical Review*., T. V, 1891, p. 291 et T. VII, 1893, p. 374. — DU MÊME : *Revue archéol.*, 1894, pp. 34 et 294.

OTTO MERTZER. — *Neue Garbucher, fin Philosophie*, 1894, pp. 49 et 119.

dans le port militaire, les navires de commerce tournaient au nord-ouest et allaient décharger directement leurs marchandises sur les quais au cœur même de la cité. » (1)

« Le port de Carthage présentait un mouillage très sûr et la sécurité y était complète, nous dit un géographe. » (2)

Un peu au nord de Carthage, maintenant à quelques kilomètres dans l'intérieur des terres, mais autrefois située sur le bord de la mer, s'élevait la ville d'Utique. Elle jonit d'une grande prospérité après la chute de Carthage. Strabon nous dit que de son temps c'était peut-être encore la ville la plus importante. « Utique occupe dans le pays la seconde place après Carthage, tant par son étendue que par son importance. On peut même dire que depuis la ruine de Carthage elle est devenue pour les Romains une sorte de métropole et comme le centre de toutes les opérations en Lybie. » (3) Le port marchand était formé par un canal de 300 mètres de long sur 40 mètres de large. L'entrée du canal du côté de l'ouest était défendue par deux forts. Le canal aboutissait lui-même à l'est à un vaste bassin qu'une autre passe mettait en communication avec la haute mer (4).

Sur la côte septentrionale se trouvait le petit port de Tabraca, qui dut surtout prendre de l'importance quand Hadrien eut construit la route qui le relia directement aux importantes carrières de Simitthu et en eut fait ainsi le point de départ de l'exportation du marbre.

A quelque distance, le port d'Hippo Regius (Bône) situé au débouché d'une plaine assez grande et bien fertile devait être un centre d'exportations agricoles fort important.

Le port principal de cette région était la ville importante de Rusicade (Philippeville) qui servait de port à Cirta (Constantine). Ce devait être l'un des ports où les agriculteurs africains apportaient le blé que leur réclamait l'annone romaine (5). On a trouvé dans la ville des greniers destinés à contenir les provisions de blé en attendant leur embarquement pour Putolie (Pouzzoles) dont une inscription nous atteste les rapports commerciaux avec le port africain (6).

(1) *La Tunisie : Histoire et description*, T. I, p. 316.

(2) *Exposition totius mundi* édit. Riese, dans les *Geographi latini minores*, p. 123.

(3) STRABON. — L. II, chap. V, § 13.

(4) TISSOT. — *Géographie comparée de la Province Romaine d'Afrique*, T. II, p. 86.

(5) et (6) *C. I. L.*, VIII, 7960 et 7975.

Non loin était le port de Chullu (Collo) qui possédait des teintureries de pourpre qui pouvaient rivaliser avec celles de Tyr (1). Le port d'Igilgili (Dellys) que l'on trouvait plus à l'ouest était aussi un port important qu'Auguste éleva au rang de colonie (2).

Le port de Saldae (Bougie) jouait pour Sitifis (Sétif) et toute la région environnante le même rôle que Rusicade pour Cirta. Le port s'élevait au pied du Gouraya sur la côte occidentale d'une baie assez large où l'on trouve un assez bon mouillage et un abri sûr en toute saison. C'est le seul point de Maurétanie qui offre encore aujourd'hui aux navires quelque sécurité. Aussi on comprend que la ville soit rapidement arrivée à un développement considérable. Une colonie y fut établie par Auguste (3) et nous voyons la cité qualifiée de « *splendidissima* » dans une inscription du II^e siècle (4).

Saldae était protégée par la forteresse de Tubusuetu et pouvait ainsi se livrer sans inquiétude au commerce qui l'enrichissait. Par les nombreuses routes qui y aboutissaient ses marchés recevaient les huiles et les figues de la Kabylie, les riches moissons de la Medjana et d'une partie de la plaine de Sitifis et d'Auzia.

Après Saldae on trouvait une série de ports qui ne paraissent pas avoir eu une grande importance : Rusazu, Rusucurru, Rusgunice, Icosium. Ce dernier sur l'emplacement actuel d'Alger. Puis venait le port de Tipasa qui devait avoir un certain mouvement commercial. Il était en effet assez bien situé, au débouché de la partie occidentale de la Mitidja, il devait attirer à lui une partie du commerce de la vallée orientale du Chélif. Le port assez exigü était limité par des îlots et la terre ferme. Il avait une profondeur de 4 à 6 mètres. Il n'avait pas de quais de débarquement ; la côte était à pic en cet endroit. Il ne communiquait avec la terre que par un petit escalier creusé dans le roc. Les marchandises devaient être débarquées plus à l'ouest dans une baie voisine du centre de la ville, le long d'une ligne de quais dont les vestiges sont encore visibles (5).

Cette ville était éclipsée par le port voisin de Cæsarea (Cherchell). Cette place importante dut surtout sa pros-

(1) SOLIN. — *Polyh.*, XXVII.

(2) PLIN. — *Hist. Nat.*, V. 2.

(3) et (4) C. I. L., VIII, 8931, 8933. — *Loc. cit.*, 2728.

(5) GSELL. — *Les monuments antiques de l'Algérie*, T. II, p. 13.

périté au brillant essor qu'avait su lui donner Juba II pendant son gouvernement. La richesse et la splendeur de la ville nous sont attestées par les nombreuses ruines qu'on y a trouvées ainsi que par les auteurs qui accolent toujours à son nom quelque épithète flatteuse : « illustre » (1), « très célèbre » (2), « opulente » (3).

Les vaisseaux qui venaient chercher les blés, les bestiaux et les huiles de la Mitidja occidentale trouvaient sur ce rivage aujourd'hui d'accès difficile deux ports suffisamment abrités.

Le premier était une sorte d'avant-port formé par la rade qui s'étend à l'est de l'îlot dont parlent les auteurs anciens (4) et qu'on nomme aujourd'hui l'îlot Joinville.

L'avant-port situé entre la grande jetée à l'est et l'îlot Joinville à l'ouest était ainsi défendu contre tous les vents qui règnent sur cette côte. Deux jetées dont on a retrouvé les assises le rendaient assez sûr ; l'une fort courte s'appuyait sur l'îlot même, tandis qu'une autre plus importante et établie sur des récifs fermait la rade aux vents d'est.

De l'avant-port un étroit goulet donnait accès dans le port intérieur. Ce dernier occupait à peu près le même emplacement que le port actuel, mais il était semble-t-il un peu plus petit (5).

Les nombreuses stations, Cartenna, Portus Magnus (Saint-Leu, près d'Arzew), Portus Divinus (Mers-el-Kebir, près d'Oran), Lemnis, Metagonium, etc., que Pline, Ptolémée et l'Itinéraire d'Antonin mentionnent au delà de Cæsarea sont un indice d'une certaine activité commerciale de cette région. S'il y avait des entrepôts et des ports sur le bord de la mer, c'est que les tribus de l'intérieur y apportaient leurs produits, par suite que le pays était assez bien cultivé et peuplé (6). Sur le détroit de Gadès se dressait la ville importante de Tingis (Tanger). Ce port, en relation avec Gadès et Belon, sur la côte opposée d'Espagne, devait avoir une grande importance commerciale, l'arrière-pays était riche et fournissait de nombreux produits à exporter. Sur la côte occidentale de la Maurétanie Tingi-

(1) POMPONIUS MELA. — *Geog.*, I, 63.

(2) PLIN. — *Hist. Nat.*, V, 2.

(3) AMMIEN MARCÉLLIN. — XXIX, 5, 18.

(4) PTOLÉMÉE. — *Geog.*, IV, 2, § 35.

(5) et (6) CAT. — *Essai sur la Maurétanie Césarienne*, p. 131. — *Loc. cit.*, p. 147.

tane se trouvait Lixus, à l'extrémité de la province le port de Sala avait aussi une grande importance économique.

Les relations commerciales par mer devaient être très développées. Elles avaient lieu au moyen d'une série de bateaux dont un monument figuré trouvé en Afrique nous a conservé et les noms et les formes. « La mosaïque d'Althibarus qui comprenait sans doute avant les mutilations qu'elle a subies une trentaine d'embarcations diverses en conserve encore aujourd'hui vingt-cinq représentant vingt-deux et peut-être vingt-trois types différents. Ce sont des transports de commerce naviguant à la voile avec un ou deux mâts ; les deux corbita, le ponto et sa chaloupe, un navire anonyme chargé d'amphores ; d'autres vaisseaux à voiles ou à rames de formes plus effilées et d'allures plus rapides, éclaireurs et courriers (*prosunia*, *actuaria*, *paro*, etc.) et le type intermédiaire (*myoparo*, *catascopiscus*), puis des barques légères se manœuvrant toutes à la rame, des canots de pêche, enfin de simples chalands que l'on remorquait (*ratis*, *hippago*). » (1)

Tous ces ports montrent, par leur nombre considérable, combien devait être grand le commerce africain. Les nombreux travaux que nous avons cités pour quelques-uns prouvent que les Romains ne négligeaient rien pour améliorer les conditions matérielles du commerce et assurer aux navigateurs romains et africains des abris sûrs, les construisant de toutes pièces quand la nature n'y avait pas pourvu.

§ II. — LES ROUTES ET LES CENTRES DE L'INTÉRIEUR

Tous ces ports que nous venons d'énumérer avaient une prospérité commerciale très grande, grâce aux nombreux produits qui leur arrivaient de l'intérieur. Pour faciliter à ces productions l'arrivée à la côte, les Romains construisirent un réseau routier très développé et très bien aménagé.

Une route littorale partant de Tacape allait jusqu'à Sala, dans la Maurétanie Tingitane, enserrant pour ainsi dire l'Afrique comme un vaste chemin de ronde. Elle mettait en communication tous les ports de l'Afrique romaine.

(1) GAUCKLER. — *Un catalogue figuré de batellerie romaine*. — *Monuments Piot*, t. XII.

Presque partout elle suivait la côte, sauf pourtant en quelques endroits où elle coupait à travers les terres pour éviter un long détour inutile, c'est ainsi qu'arrivée à Hippo Diarrhytus elle tournait brusquement et prenait une direction nord-est-sud-ouest pour arriver en ligne droite à Tabraca. De même au delà de Portus Divini jusqu'à Tingis, elle ne devait plus guère exister qu'à l'état de simple piste et le trafic dans cette région devait surtout se faire par le cabotage.

De Carthage à Tingis s'étendait ainsi une chaussée de 1.554 milles romains (environ 2.300 kilom.). En réalité la route finissait à Melilla, le restant du trajet se faisait par mer.

Des voies transversales partant des principaux ports rattachaient à ces villes les grands centres de l'intérieur.

Deux routes importantes reliaient ainsi Carthage aux centres de la vallée de la Medjerda et à Teveste (Theveste). La première franchissait la Medjerda en face Thurbubo Minus, puis touchait à cette ville, de là elle suivait le fleuve à une certaine distance pour s'en rapprocher de nouveau et le remonter jusqu'à Simitthu. Elle quittait alors la vallée de la Medjerda et gagnait les montagnes en s'infléchissant vers le nord pour aboutir à Hippo Regius.

La seconde route partant de Carthage passait à Tunis et atteignait la Medjerda à Thisidus ; elle remontait le fleuve en le serrant de très près, puis quittant la vallée principale elle remontait celle de l'oued Khalled, passait à Musti et à Thugga (Dougga), là elle s'infléchissait vers le sud-ouest et aboutissait à Theveste. Cette grande artère longue de 197 milles, soit 275 kilomètres, fut l'objet des préoccupations des empereurs Caracalla, Marius Maximien, Gordien, Philippe, Decius, Gallus, Valérien, Aurélien, Tacite, Probus, Dioclétien, Constant Julien, quatorze empereurs en 250 ans la firent réparer en tout ou en partie. Elle remontait au règne d'Hadrien. C'est en 123 que les troupes de l'armée d'Afrique, dirigées par le légat, achevèrent cette route destinée à relier Carthage à Theveste, la capitale civile à la capitale militaire.

Ces deux routes traversaient une des régions les plus riches de l'Afrique. Les villes importantes y abondaient. Sicea Veneria (El Kef), Mactar, Thugga, Zama Regia, Thurburbo Minus, Bulla Regia, se pressaient dans la vallée de la Medjerda et de ses affluents. « Toutes ces villes ont vécu et prospéré les unes près des autres dans les vallons et

dans les plaines qui rayonnent au nord-ouest, au nord et à l'est autour de la région montagneuse qui constitue comme le massif central de la Tunisie. Ce fut là par excellence le théâtre de la vie municipale. » (1)

Les deux ports d'Hadrumète et de Leptis étaient mis en communication avec Thysdrus (El Djem) par deux routes. Cette ville à laquelle la culture de l'olivier dut donner surtout une très grande prospérité, devait être très peuplée, si l'on songe que son amphithéâtre pouvait contenir 60.000 à 70.000 personnes. A Thysdrus les deux routes se confondaient en une seule qui remontait vers le nord-est pour atteindre Aquæ Regiæ. Cette ville, au centre même de la Byzacène était un point de rencontre de plusieurs routes, ce qui nous montre quelle était son importance au point de vue économique. Arrivée à Aquæ Regiæ, la route se bifurquait et une partie continuait tout droit vers Theveste, une autre descendait à peu près en droite ligne pour aller rejoindre la route de Thenac à Theveste, un peu avant Suffetula, enfin une troisième route remontait vers le nord-est, passait à Maclar pour aller aboutir à Sicca Veneria.

Le port de Tacape sur la Petite Syrte était le point de départ de deux routes très importantes. L'une et l'autre étaient communes jusqu'au centre très prospère de Gafsa, la ville la plus méridionale de la Byzacène, là elles se bifurquaient. Une remontait brusquement vers le nord et arrivait à Theveste par Gemellæ et Thelepe, de Theveste elle se dirigeait vers le nord-ouest, traversait la région minière de Marcineni, Sigus et aboutissait à la ville de Cirta. L'autre partait de Gafsa, mais suivait presque parallèlement la limite sud des possessions romaines, passait par différents postes militaires, Ad Majores, Ad Medias, Ad Bœdias, qu'elle reliait entre eux, après ce dernier point elle se dirigeait vers le nord-ouest, traversait les contreforts méridionaux de l'Aurès, passait par la dépression du Hodna à Thubunœ et à Zabi et finissait à Auzia (Aumale).

De Theveste partait un autre embranchement de cette route ; elle suivait longtemps une direction un peu est-ouest, passait par les centres importants de Lambèse, Timgad, qui se trouvaient au pied des derniers contreforts de l'Aurès, puis remontait un peu vers le nord, passait à Zaraï où était établie la douane et aboutissait à Sitifis.

(1) TOUTAIN. — *Les cités romaines de Tunisie*, p. 33.

Les principaux centres se trouvaient dans la région la plus fertile, dans le Tell ; ils étaient donc peu éloignés de la côte et leur véritable débouché était sur la côte septentrionale, aussi chacun des grands ports de cette côte était-il le centre d'une grande quantité de routes qui se dirigeaient ordinairement suivant une ligne nord-sud.

Le port de Tabraca était ainsi mis en relation avec le centre industriel de Simitthu par une route construite par l'empereur Hadrien. Cette route passait au milieu du massif de Khroumirie et aboutissait en droite ligne à la côte (1).

Le port de Rusicade était relié à la capitale de la Numidie, Cirta, à laquelle il servait de débouché. Cette route avait une longueur d'environ 49 milles cad 75 kilomètres(2). Elle fut refaite à plusieurs reprises sous Hadrien(3) et sous Commode (4). Au sud de Cirta, elle se prolongeait jusqu'à Lambèse. La ville de Cirta voyait donc arriver dans ses murs les produits abondants que fournissaient les riches plaines de l'Aurès, aussi était-elle très prospère et avait-elle un commerce fort important. « Cirta, nous dit Strabon, est une ville très forte et merveilleusement pourvue de toutes choses. » (5) De Saldae partaient deux routes pour relier ce port avec la ville très importante de Sitifis. L'une longeait l'oued Sahel sur la rive gauche jusqu'à Tubusuctu, là elle traversait cette rivière et descendait vers Sitifis en suivant la direction du sud-est. L'autre partait par l'est de Saldae, longeait quelque temps la côte puis descendait au sud-est vers Satafis et revenait ensuite par le sud à Sitifis.

Sitifis était un centre agricole très important. La splendeur de la ville nous est prouvée par les nombreuses ruines ; c'était le grand marché où affluaient les céréales de la plaine et du Hodna, une partie des fruits et des huiles de la Kabylie. Une inscription l'appelle « splendidissima colonia Sitifensis » (6). Aussi quand Dioclétien, pour les besoins de l'administration et de la défense, partagea la Maurétanie Césarienne en deux provinces, Sitifis devint

(1) *Revue archéolog.* 1881, T. I, p. 225. — P. DELATTRE, *Les fouilles de Chemtou*.

(2) PLIN. — *Hist. Nat.*, V, 22.

(3) et (4) *C. I. L.*, VIII, 10296. — *Loc. cit.*, 10307.

(5) STRABON. — L. II, V, § 13.

(6) *C. I. L.*, VIII, 8480.

la capitale de la partie orientale qui s'appela dès lors la Maurétanie sitilienne.

Cæsarea était aussi le point de départ de plusieurs routes importantes. Une se dirigeait vers le sud-ouest et passait à Rapidi pour aboutir au centre agricole très prospère d'Auzia. Cette ville fondée par les Phéniciens (1) devint sous les Romains un grand marché et encore aujourd'hui Annale est un centre de commerce important fréquenté surtout par les tribus du Djebel Dira et du Sud. L'autre route partant de Cæsarea se dirigeait vers Zuccabar en se dirigeant à travers les montagnes des Beni-Mnasser.

Tous les centres de commerce que nous venons de citer étaient reliés entre eux par une voie transversale analogue à celle qui faisait communiquer tous les ports. Cette route partait de Carthage. Elle suivait pendant quelque temps la rive droite de la vallée de la Medjerda, en amont de Sicca Veneria la route tournait vers l'ouest et traversait la rivière. A Thubursicum elle remontait vers le nord jusqu'à Calama (Guelma), à partir de cette ville elle formait une ligne à peu près droite se dirigeant vers l'ouest, elle passait par les villes importantes de Cirta, Mileu (Mila), Cuicul (Djemila) Sitifis, Auzia, Rapidi, Zuccubar (Affreville), Oppidum Novum (Duperré), Mina, Pomaria (Tlemcen). Après cette ville elle entra dans la Maurétanie Tingitane et rejoignait peut-être à Volubilis la route de Lixus.

Mais cette dernière partie de son tracé est très problématique. Aucune des voies de la Maurétanie Tingitane ne paraît avoir existé à l'état de « vice stratæ ». Nulle part du moins, même aux abords de stations aussi importantes que Lixus ou Volubilis on en a retrouvé la trace. « Le tracé des routes n'est jalonné que par des débris de ponts. Nous n'avons pas d'ailleurs rencontré une seule borne milliaire. Il semble bien qu'on puisse affirmer que les routes de la Tingitane n'avaient été ni mesurées ni tracées. Les deux voies qui figurent sur le tracé romain (Tingis à Sala et Lixus à Tolocosida) n'étaient vraisemblablement, comme les sentiers qui sillonnent encore aujourd'hui le Maroc que de simples pistes tracées au printemps par les caravanes et effacées à l'automne par les pluies torrentielles qui précèdent l'hiver. » (2)

Les routes des autres provinces étaient au contraire très

(1) FLAVIUS Josèphe. — *Antiquités judaïques*, L. VIII, 13, 2.

(2) TISSOT. — *Etude sur la Maurétanie Tingitane*. C. R. de l'Académie des Inscript. et Belles-Lettres : Mémoires présentés par divers savants, T. X, p. 265.

bien pavées et soigneusement entretenues. Tout semble avoir été prévu pour faciliter sur ces routes la circulation des hommes et des marchandises. De distance en distance des fontaines publiques alimentaient des abreuvoirs pour les bêtes de trait et pour les troupeaux. Des hôtelleries, que protégeaient dans le Sud des postes fortifiés, offraient la nuit leur abri aux voyageurs. Nous avons retrouvé la trace de ces constructions, dans des abreuvoirs en particulier, dans les inscriptions qui nous mentionnent la réparation des Centenaria par des magistrats municipaux. C'est ainsi que nous connaissons un Centenarium aqua frigida sur la route allant de Saldæ à Sitifis (1). Un Centenarium Salis est signalé au sud de Sitifis (2), un autre a été découvert en Kabylie (3). Deux stations en Numidie portent également ce nom : l'une entre Gadianfala et Tigisis, l'autre entre Lamasba et Zaráï (4).

Toutes ces routes étaient l'objet d'une circulation active. Tous les agriculteurs de la contrée venaient en effet vendre leurs produits au marché de la ville voisine.

Tous les centres devaient avoir leur marché à jour fixe. Les inscriptions ou les découvertes archéologiques nous ont révélé l'existence de pareils marchés dans un grand nombre de villes. Le plus intéressant à étudier, parce qu'il est le mieux conservé, est celui de Timgad. Les fouilles pratiquées à cet endroit permettent de nous faire une idée précise de l'agencement de ce marché. Ce marché avait été construit par les soins de M. Plotius Pautus, chevalier romain et de sa femme, dans le premier quart du III^e siècle. « Il se composait, dit M. R. Cagnat, d'une cour centrale entourée de portiques de deux côtés, au nord et au sud avaient été disposées des boutiques. La cour à ciel ouvert est longue de 25 mètres et large de 15. Un bassin carré en occupait le centre. L'hémicycle était divisé en sept chambres égales et limitées par des murs latéraux à parements non parallèles dont l'axe tendait au centre du demi-cercle comme aussi l'axe des chambres elles-mêmes. L'entrée en est encore barrée, à un mètre environ du sol par une large dalle de granit bleu longue de 1^m50 engagée par ses deux extrémités dans la maçonnerie et soutenue par deux mon-

(1) *Ephém. Epigra.*, V. N. 932.

(2) et (3) *C. I. L.*, VIII, 8172. — *Loc. cit.*, 900.

(4) M. DUCHESNE. — *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 1886, p. 87.

tants, le tout faisant légèrement saillie en dehors de la boutique. » (1)

Une inscription nous fait connaître en 230 à Auzia la construction d'un marché orné de portiques (2). De même à Lambèse un marché est établi et confié à la garde de sous-officiers (3). Une inscription de Djemila mentionne dans cette ville un marché aux étoffes (4).

Outre ces marchés établis dans les villes, les grands propriétaires sollicitaient souvent pareille institution dans leurs domaines. Pline le Jeune nous dit que c'était au Sénat qu'il fallait s'adresser pour avoir l'autorisation (5).

Pour l'Afrique nous connaissons plusieurs de ces marchés ou *nundinæ*. Le texte le plus important est le *Senatus consulte de Nundinis saltus Begnensis* qu'une inscription nous a conservé (6). Cette inscription nous renseigne sur toutes les formalités à remplir. Il fallait d'abord adresser une requête au Sénat. Cette requête exposait exactement l'objet de la demande, à savoir pour le cas qui nous occupe, la permission d'établir « dans la province d'Afrique, région de Begnensis, territoire des Musulamii, à Casas, un marché les 2 et le 20 de chaque mois. Le Sénat votait la permission demandée à condition toutefois que l'établissement de ce marché ne nuisit en rien aux intérêts des voisins. La délibération était ensuite copiée sur le registre du Sénat où les intéressés pouvaient en prendre connaissance. C'est ainsi que Lucilius Africanus obtint en 138 la permission d'établir un marché le 2 et le 20 de chaque mois dans son saltus Begnensis. Une autre inscription mentionne à Aïn Meehina l'établissement d'un marché également bi-mensuel par une femme appelée Antonia Saturnina. La date de ce marché différait un peu de celle du saltus Begnensis, c'était le 8 et le 28 de chaque mois (7). A Mastar une inscription nous apprend également l'existence d'un marché le 10 et le 30 de chaque mois (8).

D'autres marchés nous sont encore connus. Un marché aux vêtements existait à Tingad (9). Un avait été établi à

(1) CAGNAT, BALLU et BOESVILLARD. — *Une cité africaine sous l'Empire Romain*, p. 203.

(2) et (3) C. I. L., VIII, 9062-9063. — *Loc. cit.*, 18224.

(4) POUILLE. — *Recueil des mémoires de la Société archéologique de Constantine*, XXVI, an. 1890, p. 348.

(5) PLIN LE JEUNE. — *Ep.*, v. 4.

(6) (7) et (8) C. I. L., VIII, 11451. — *Loc. cit.*, 8280. — *Loc. cit.*, 6357.

(9) *Atlas Archéol. d'Algérie*, feuille 27, N° 255, § 6.

Mastarensius (1). A Aïn Kerma l'empereur Probus accorda l'autorisation d'ouvrir un marché (2). Partout peut-on dire les Romains avaient établi des marchés. Le nom est même resté dans les villes africaines. « Dans presque toutes les villes du Maroc on donne le nom de *Qaïsariya* à une rue ou à un quartier spécialement réservé à la vente au détail de tous les objets dont citadins ou bédouins ont à s'approvisionner. Léon l'Africain donne de ce mot une étymologie intéressante. Ce vocable vient du mot César. Lorsqu'en effet les villes commerçantes de la Maurétanie étaient occupées par les Romains, on construisait des murailles autour des marchés et des entrepôts de marchandises afin de les défendre contre les surprises toujours possibles des Berbères pillards. Ces enceintes où marchandises et marchands se trouvaient en sûreté par les soins de l'Empereur portaient le nom qui leur est resté de Césaria ou *Qaïsariya* (3).

Ainsi rien n'avait été négligé par les Romains pour assurer aux commerçants romains les meilleures conditions matérielles pour leur trafic. Des routes solides et bien aménagées, des centres importants où ils pouvaient venir vendre à bon compte les produits agricoles, enfin des ports abrités pour leur permettre de charger leurs marchandises en toute sécurité. Mais si Rome avait fait le nécessaire pour améliorer les conditions matérielles, en était-il de même des conditions juridiques, les Romains ne cherchaient-ils pas à vouloir recouvrer par les impôts et les douanes plus que l'aménagement des routes et des ports leur avait coûté ? Telle est la dernière question qu'il nous reste à examiner.

CHAPITRE IV

Les Conditions juridiques et financières

L'organisation économique d'un pays dans l'antiquité romaine reposait sur l'organisation de ses commerçants en corporations. Si donc nous voulons nous faire une idée

(1) *C. I. L.*, VIII, 19336.

(2) CAGNAT. — *B. A. C. H.*, 1898, p. 155.

(3) GAILLARD. — *Fez*, p. 63.

exacte des conditions du commerce de l'Afrique romaine, il nous faut examiner quelles étaient les corporations qui nous sont signalées et quelle était la situation que l'État faisait aux membres de ces corporations.

Par le fait même, en effet, que ces commerçants étaient réunis en collèges l'État intervenait d'une façon plus ou moins efficace et limitait, quelquefois dans une mesure appréciable, la liberté commerciale de ces négociants. Pour certaines corporations dont l'objet du commerce présentait un intérêt exceptionnel, l'État n'hésitait pas à confisquer complètement cette liberté et établissait son monopole sur certains objets de valeur ou de grande nécessité.

Parmi les moins favorisés des industriels et des commerçants il faut placer en première ligne les ouvriers des manufactures de l'État. Ces manufactures comprenaient les mines, salines et carrières, dont les ouvriers portaient le nom général de *metallarii*. On comptait aussi les ouvriers des monnaies et ceux qui travaillaient dans les ateliers de luxe tels que les orfèvres, les tisserands, les pêcheurs de pourpre, les teinturiers et les ouvriers chargés des transports. Les manufactures de l'État avaient pour ouvriers des esclaves, des affranchis, même des hommes libres. Le travail des mines était cependant généralement réservé aux malfaiteurs condamnés aux travaux forcés.

Mais pour tous ces ouvriers la condition était à peu près la même, tous étaient marqués d'un fer rouge au bras ou à la main afin de ne pouvoir se soustraire de l'atelier. Ces corporations ne jouissaient d'aucune autonomie et devaient obéir absolument au préposé nommé par l'empereur.

Nous trouvons plusieurs de ces corporations en Afrique. L'une des plus importantes devait être celle des pêcheurs de pourpre. Les teinturiers de Carthage et de l'île de Djerba avaient à leur tête un procureur impérial chargé de la surveillance (1). C'était aussi à un procureur qu'étaient confiées les importantes fabriques de tissus de Carthage (2). Une inscription trouvée à Tuccabor nous apprend l'existence en Afrique de *bastagarii* ou ouvriers chargés des transports (3).

C'est sur cette catégorie d'ouvriers et de commerçants

(1) *Nolitia Dignitatum*, éd. Seck Occident, XL, p. 151, N. 69.

(2) *Loc. cit.*, X, p. 151, N. 53.

(3) *C. I. L.*, VIII, 1322.

que nous sommes le moins renseignés. Cela se comprend aisément étant donné le degré d'infériorité dans lequel ils se trouvaient. Les professions nécessaires à la subsistance différaient surtout des manufactures de l'État en ce que leurs produits n'étaient pas absorbés par lui mais vendus au public. Les membres de ces corporations jouissaient de certains avantages : ils avaient le monopole de leur commerce, l'État leur avait accordé en outre certains privilèges tels qu'exemption de la milice, des corvées de toute espèce, des redevances, des fonctions de la curie, etc. Cependant en raison de leur importance ils étaient soumis à une certaine surveillance de l'État, surveillance qui ne fit que s'accroître et qui finit bientôt par leur supprimer toute liberté. Cette évolution est facile à saisir en étudiant la principale de ces corporations d'État, qui avait pris d'ailleurs en Afrique une importance plus considérable qu'en aucune autre province : les *naviculaires*.

Sous la république, la perception et le transport du blé étaient affermés aux publicains. Les denrées achetées par l'État ou fournies comme impôts devaient être portées par les provinciaux à la mer ou à un cours d'eau navigable (1). De là les vaisseaux des publicains les transportaient à Rome.

La limite inférieure du tonnage des navires admis à soumissionner pour les transports publics était de 10.000 modii ou de moins de 100 tonneaux de jauge, et nous savons qu'un assez grand nombre de ces bâtiments, au lieu de s'arrêter à Pouzzoles ou à Ostie, remontaient jusqu'à Rome le Tibre qui n'était pas navigable pour des navires de plus de 260 tonneaux.

Dès Auguste il y eut changement : dans les provinces impériales la perception fut mise en régie, c'est-à-dire confiée à des fonctionnaires impériaux. Désormais les contribuables apportaient les denrées aux bureaux des collecteurs qui avaient à leur disposition des greniers pour les conserver. De là les denrées destinées à Rome devaient être transportées à la mer et on mettait à profit les voies navigables (2).

On appela *naviculaires* les commerçants ainsi chargés d'opérer pour le compte du fisc le transport des marchandises dans un des ports de l'Italie, à Puteoli ou à Ostie.

(1) CICÉRON. — *Verrines*, II, 3, 36.

(2) WALTZING. — *Etude historique sur les corporations profess.*, T. II, p. 27.

L'institution régulière de ces naviculaires remonte à Claude. En 51, cet empereur à la suite d'une famine voulut aviser aux moyens d'assurer les approvisionnements de Rome. Il offrit aux négociants des bénéfices certains et mit à la charge du trésor public les dommages que subiraient les navires de transport. Il combla de faveurs et d'immunités les citoyens qui construisaient des bâtiments destinés au commerce des grains (1).

Néron confirma ces privilèges et les augmenta ; il décida que les navires affectés au transport des grains ne seraient plus soumis au cens imposé aux navigateurs ni sujets à l'impôt (2).

C'était donc ce que nous pourrions appeler le système des primes accordées aux armateurs pour les encourager et stimuler leur ardeur.

Mais sous Commode, il y eut une innovation grave, ce fut la création par cet empereur d'une flotte spéciale appelée « *Commodiana Herculea* » (3) et destinée uniquement au transport de l'annone d'Afrique.

Pour former cette flotte on créa le collège des naviculaires d'Afrique. Mais ce collège différa par un caractère essentiel des autres collèges de cette époque, associations volontaires et libres. Il fut dès le début une corporation obligatoire et forcée. Du décret de Commode il ne nous est rien parvenu, mais les constitutions postérieures nous permettent de nous faire une idée des classes de citoyens qui étaient inscrits dans cette corporation. On y fit entrer les armateurs qui de leur plein gré s'étaient chargés jusque là du transport de l'annone, et aussi les négociants et propriétaires du littoral qui payaient le « *census curialis* » et présentaient ainsi des ressources suffisantes pour assurer le service de ces transports. Gratien leur accorda même plus tard de compléter leur corporation en y enrôlant de force tous les citoyens assez heureux pour avoir échappé aux charges publiques ou municipales (4).

Ces naviculaires étaient soumis tout à la fois à des obligations personnelles et à des charges pécuniaires qui représentaient un véritable impôt dont répondait la totalité de leurs biens.

L'État leur fournissait les matériaux de construction,

(1) SUÉTONE. — *Vie de Claude*, XIX.

(2) TACITE. — *Annales*, XIII, 5.

(3) LAMPRIDE. — *Vie de Commode dans l'Histoire Auguste*, XVII, 7.

(4) *Code Théod.*, L. XIII, T. III, loi 9.

mais c'était la corporation qui devait à ses frais construire les navires. Elle devait aussi les équiper, les réparer, recruter et solder les équipages et les capitaines. Enfin chacun de ses membres devait à tour de rôle faire le voyage lui-même et accompagner les denrées dont le transport incombait aux naviculaires africains.

Avant chaque départ les naviculaires devaient en personne et sous le contrôle du gouverneur du lieu d'expédition faire la déclaration en quantité et en qualité de ce qu'ils avaient à bord. Le préfet de l'annone devait s'assurer lors du débarquement, qu'aucun changement n'était survenu en cours de route soit dans la quantité soit dans la qualité des blés ; à part un léger déficit accordé aux naviculaires à titre de déchet (1).

Une fois leurs vaisseaux déchargés, il était enjoint aux naviculaires de retourner au plus vite à leur port de chargement afin d'éviter tout retard pour une cargaison de retour.

Mais cette organisation qui fonctionnait sous l'œil et sous la main du prince avait le défaut de toutes les machines. Peu à peu les ressorts s'usent et se détendent et quand l'autorité impériale, absorbée par d'autres soucis, cessa d'en surveiller la marche, la machine finit par s'arrêter et se disloquer. D'autre part les obligations perpétuelles des naviculaires eussent été illusoires si elles avaient pesé uniquement sur les personnes qui meurent, au lieu de reposer sur la terre qui ne meurt pas, et comme elles supposaient, en même temps que la contribution garantie par la terre, l'intervention active et personnelle du contribuable, l'État dut réclamer les services du détenteur du patrimoine quel qu'il fût et de quelque manière qu'il l'eût acquis. Aussi après Constantin, les naviculaires trouvant leurs charges trop lourdes, vendent leurs biens en détail ou les aliènent par des donations fictives. Les magistrats ne savent plus comment recruter un corps qui s'éclaircit peu à peu. Les empereurs Constance, Julien, Valentinien, Gratien, multiplient en vain les mesures de rigueur ou de faveur. Rien n'y fait et ne peut empêcher la corporation de s'écrouler sous les charges écrasantes qui pèsent sur elle (2).

(1) BABLED. — *De la Cura Annonæ chez les Romains*, Th. Droit, Paris 1892.

(2) PIGEONNEAU. — *Bulletin de Correspond. Afric.*, T. IV, ann. 1886. — *L'Annone Romaine et les navicularii en Afrique*, p. 220.

Toute cette organisation des naviculaires africains nous est connue par les constitutions impériales. Les inscriptions nous ont conservé le souvenir des premiers armateurs qui remplirent de leur plein gré cet office de naviculaire qui devait devenir si pénible dans la suite.

A Ostie une inscription nous apprend que les propriétaires des navires de Carthage ont élevé une statue à Antonin le Pieux (1) ; dans une autre les propriétaires de tous les navires africains s'unissent à ceux de Sardaigne pour honorer un duumvir d'Ostie (2). Ces mots « propriétaires de navires de Carthage, propriétaires de tous les navires d'Afrique » veulent assurément dire les propriétaires formant un collège pour l'exportation des denrées, c'est-à-dire des naviculaires.

A cette catégorie des corporations d'État se rattachaient aussi les boulangers et les bouchers. On a retrouvé à Sitifis une inscription nous faisant connaître dans cette ville l'existence d'une corporation de boulangers (3). Des bouchers ont été signalés à Cæsarea (4).

A côté de ces deux catégories de commerçants étaient toutes les autres corporations ou collèges professionnels. On a retrouvé la trace de quelques-unes en Afrique.

On cite à Cæsarea la corporation des cabaretiers (5), on a signalé aussi dans cette ville un marchand de volailles grasses (6). Le grand nombre de troupeaux de moutons devait fournir une laine abondante susceptible d'alimenter une industrie florissante. De fait nous trouvons quelques corporations se rattachant à l'industrie du vêtement. Ce sont tout d'abord des *centonarii* ou drapiers dont une inscription nous fait connaître la présence à Villa Magna (7). On connaît l'importance qu'avait prise à Pompéï l'industrie des foulons. Nous trouvons en Afrique deux corporations de foulons établies l'une à Carthage (8), l'autre à Mactaris, dans la vallée supérieure de l'oued Siliane (9).

Malgré l'affirmation de Salluste qui nous représente

(1) C. I. L., XIV, 99. — *Domini navium Carthagéniensium in Africa.*

(2) et (3) C. I. L., XIV, 4142. — *Domini navium Afrarum universarum.* — *Loc. cit.*, 8480.

(4) C. I. L., VIII, 9332. — *Africanus lanio vultu solvit libens animi.* — *Loc. cit.*, 9429.

(5) et (6) C. I. L., VIII, 9409. — *Loc. cit.*, 9432. — *Ossuasium Villi Fastoris.*

(7) et (8) C. I. L., VIII, 10323. — *Loc. cit.*, 12275.

(9) *Année Epigraphique* 1893, N° 98. — Cf. *Bull. Comité* 1893, p. 124.

l'Afrique comme un pays dépourvu de bois, il devait y avoir dans le pays des forêts assez nombreuses (1), car nous trouvons bon nombre d'inscriptions se rapportant à l'industrie du bois : les collèges de *dendrophores* sont assez nombreux en Afrique, on en a signalé dans plusieurs villes, à Maetaris (2), Carthage (3), Thugga (4), Cirta (5), Tingad (6), Rusicade (7), Sitifis (8) et Cæsarea (9). Nous trouvons aussi des charpentiers établis à Lambèse (10) et à Villa Magna (11).

Il nous faut encore signaler un bijoutier à Cæsarea (12) et un verrier dans la même ville (13).

Les corporations, on le voit, ne sont pas nombreuses en Afrique et elles sont loin d'être aussi importantes que celles que l'on a découvertes dans d'autres provinces romaines, en Gaule par exemple, où elles paraissent avoir atteint un développement exceptionnel. La parole de M. Waltzing semble absolument vraie : « En Afrique, les corporations font presque défaut. » (14)

A côté de ces commerçants ou industriels dont la profession est nettement déterminée, il nous faut mentionner des commerçants en gros faisant surtout le commerce avec le dehors mais dont la spécialité ne nous est pas connue. P. Cœcilius, dont on a retrouvé le tombeau à Cirta, est qualifié dans son épitaphe de « négociator », allusion à la profession qu'il exerça sans doute dans ce centre important (15). Une autre inscription trouvée à Rusicade nous indique aussi dans ce port la présence d'un autre négociator (16).

Tous ces marchands n'étaient pas, tant s'en faut, complètement indépendants du pouvoir. Ils étaient soumis à certaines taxes, dont les unes personnelles frappaient

(1) SALLUSTE. — *Guerre de Jugurtha*, XVII.

(2) *Année épigraph.* 1892, N° 18. — Cf. *Bull. Com.* 1892, pp. 509-514.

(3) *C. I. L.*, VIII, 12570. — Cf. *Eph. Epig.*, T. VII, N° 197.

(4) et (5) *C. I. L.*, VIII, 15527. — *Loc. cit.*, 6940 et 6941.

(6) *C. I. L.*, VIII, 17907. — Cf. *Eph. Epig.*, T. VII, 774.

(7) *C. I. L.*, VIII, 7956.

(8) *C. I. L.*, VIII, 8457. — Cf. HÉRON DE VILLEFOSSE. — *Revue Arch.*, 1876, p. 204.

(9) *C. I. L.*, VIII, 9401. — Cf. *Eph. Epig.*, T. V, N° 1027, T. VII, N° 508.

(10) et (11) *C. I. L.*, VIII, 3545. — *Loc. cit.*, 10523.

(12) *Eph. Epig.*, T. VII, N° 518.

(13) *C. I. L.*, VIII, 9430

(14) WALTZING. — *Étude sur les corporal*, T. II, p. 2.

(15) et (16) *C. I. L.*, 7149. — *Loc. cit.*, 7999.

la profession elle-même, les autres étaient les douanes et les octrois que devaient payer les marchandises passant d'une province à une autre (1). Parmi les premières était peut-être le *poricarium*, s'il faut y voir, ce qui ne semble pas admissible, un droit de marché. Ce qui est certain c'est que depuis Alexandre Sévère, qui ressuscita peut-être d'anciens impôts, les négociants étaient tenus de payer une patente nommée *Aurum negotiatorum*. Après Dioclétien un nouveau système fut établi : tous les artisans inscrits sur un registre matricule spécial sous le nom de *negotiators* devaient une contribution spéciale la « *functio auroria* » (2) qu'ils répartissaient entre les différents membres de la corporation (3).

Toutes les marchandises étaient soumises en Afrique, comme dans le reste de l'empire, à certaines taxes financières dont l'ensemble constituait le système douanier des Romains. Aucune idée de protection n'entraînait dans la fixation du taux de ces impôts, il s'agissait simplement pour le fisc de remplir les caisses du trésor public.

La douane porta en Afrique le nom spécial de « *Quatuor publica* ». Est-ce parce qu'il y avait quatre impôts afferlés à une seule compagnie ? M. Cagnat, après avoir indiqué cette première interprétation (4), semble pencher vers une seconde. « Il semble établi que ce nom lui ait été donné parce que le pays était divisé en quatre circonscriptions financières (Carthage, Hadrumète, Hippone, Leptis Magna). Ces quatre circonscriptions formaient une seule province douanière dans laquelle toutes les taxes du *portorium* relevaient d'une même administration. On ne connaît pas de nom de poste de perception sur la frontière d'Afrique, ce qui ne laisse pas d'être surprenant étant donné la quantité d'inscriptions qu'elle a fournies. » (5)

Parmi les impôts douaniers le plus important semble avoir été le *portorium*. C'était un impôt payé pour le transport des marchandises à travers le territoire romain, au moment où elles passaient à certains endroits déterminés. Cet impôt remplissait donc à la fois le rôle de nos douanes, de nos octrois et des droits de péage dans les ports.

(1) CAGNAT. — *Diction. des Antiquités de Daremberg et Saglio*, T. III, 2^e partie, art. *Mercator*, p. 1743.

(2) et (3) *Cod. Théod.* — T. I, l. 13. — *Loc. cit.*, L. XIII, T. I, l. 17.

(4) CAGNAT. — *Etude historique sur les impôts*, p. 71.

(5) CAGNAT. — *Dict. Daremberg et Saglio*, art. *Portorium*, p. 1590.

On distinguait ainsi le portorium terrestre et le portorium maritime (1).

A l'origine, cet impôt était affermé à des financiers qui prenaient à leur charge le recouvrement des taxes. C'étaient les censeurs qui fixaient le tarif des droits à percevoir, et l'on procédait à une adjudication publique (2). Des inscriptions mentionnent ces « *socii portorii* » (3). Mais on chargea bientôt un fonctionnaire impérial de surveiller la perception (4). Ce fut le « *procurator IIII publicum Africæ* » (5). Enfin l'impôt fut affermé à un seul personnage qui était en même temps fonctionnaire impérial. Il rendait compte de sa gestion au prince et celui-ci prélevait un tant pour cent sur les bénéfices pour le compte du Trésor (6). Ce système de recouvrement assez singulier, par un fermier, agent impérial, ne pouvait être qu'un acheminement vers la perception directe de l'impôt. C'est ce qui arriva en Afrique sous Septime Sévère (7). Au début d'ailleurs il exista à Rome un bureau central pour le portorium de Gaule et d'Afrique (8).

C'est du règne du même empereur que date une inscription fort précieuse trouvée en Afrique et qui nous renseigne d'une façon très heureuse sur la taxe perçue et les objets soumis à la payer. Ce texte porte le nom de tarif de Zaraï, du nom de la ville où il était établi. Il remonte à l'année 202. La perception civile ayant remplacé la perception militaire, il fut utile pour éviter les discussions d'afficher le montant des taxes exigées par le fisc ; d'autant que le taux en était extrêmement modéré et qu'il n'était certainement pas établi *ad valorem*.

Grâce à sa position avantageuse, Zaraï devait être un centre de commerce assez important. Elle était située sur la route des caravanes qui se rendaient en Maurétanie venant de la Byzacène, de la Tripolitaine, du Djerid et des contrées méridionales de l'Aurès.

Ce tarif divisait les produits en quatre catégories dont

(1) *Lex Antonia de Termessibus*, C. I. L., T. I, 204.

(2) CAGNAT. — *Dict. Daremberg et Saglio*, art. *Portorium*.

(3) C. I. L., VIII, 1128, 12920.

(4) *Année épig.* 1900, N° 126.

(5) et (6) C. I. L., VIII, 12655. — *Loc. cit.*, VI, 8588. — *Fronton Ad. Marum*, V, 34.

(7) et (8) C. I. L., VIII, 14454. — *Loc. cit.*, VI, 8589, 8590, 8591, 8592. — *Loc. cit.*, X, 6668.

chacune faisait l'objet d'une disposition législative spéciale. On distingue ainsi : 1° La *Lex capitularis* qui s'appliquait aux esclaves et aux animaux : ânes, bœufs, chèvres, chevaux, porcs ; 2° La *Lex vectis peregrinæ* qui concernait les étoffes : *abolla cenatoria*, *tunica*, *sagum purpurium*, vêtements étrangers, vêtements d'Afrique ; 3° La *Lex coriaria* pour les cuirs tannés, cuirs bruts, cuirs souples, peaux de chèvres, peaux de brebis, éponges, colle ; 4° La *Lex portus* : dattes, figues, vins, *garum*, poix, résines (1). Ainsi ce texte nous apprend le nom des produits soumis au portorium et la taxe perçue pour chacun d'eux. C'étaient les chevaux qui venaient de la Numidie, de la Byzacène et de la Tripolitaine ; les tissus de pourpre que l'on fabriquait à Djerba, le *garum* que l'on faisait à Leptis et sur la côte de la Petite Syrte ; le vin que l'on récoltait à Tacape, à Cercina, les éponges qui provenaient des Syrtés, des esclaves que l'on amenait du centre de l'Afrique, des dattes recueillies dans les oasis, etc.

Si l'on examine les prix indiqués dans le tarif de Zaraï, on s'aperçoit qu'il ne semble pas y avoir un rapport constant entre la valeur de la marchandise et la somme d'argent exigée par la douane ; pour les esclaves, par exemple, le droit perçu est de 3/1.000 et pour les chevaux 3/800 ; ces taxes sont d'ailleurs bien inférieures à toutes celles que nous connaissons dans d'autres provinces de l'empire.

D'autres dispositions du tarif viennent encore nous prouver que le Trésor s'était relâché de sa sévérité habituelle : ainsi les bestiaux destinés au marché étaient exempts de tout droit ce qui n'existait pas ailleurs. Tout porte donc à croire que ce tarif était spécial à Zaraï et peut-être à quelques autres stations situées comme elle sur le chemin des caravanes venant du désert et qu'il avait pour but de favoriser le commerce avec les nations voisines (2).

A côté de ce portorium terrestre dont une autre station nous est connue (3), il y avait aussi le portorium maritime. Nous ne possédons que de très rares documents concernant la perception de ce droit. Son existence cependant ne saurait être mise en doute. D'assez nombreux plombs

(1) C. I. L., VIII, 4508.

(2) HÉRON DE VILLEFOSSE. — C. R. de la Société de Numismatique et d'Archéologie 1875 : Le Tarif de Zaraï.

(3) Sur la route de Sigus à Silifis la table de Peutinger mentionne une station au nom bien caractéristique de Ad Portum.

avec marques et inscriptions révèlent à Carthage (1) et à Rusicade la présence d'un bureau du portorium. Il est d'ailleurs presque impossible qu'il en ait été autrement. A Rusicade, en particulier, on a retrouvé sur la plage une assez grande quantité de ces plombs. Leur forme est celle d'un bouton ; à la partie postérieure et au centre, ils sont pourvus d'un culot percé d'un trou de trois millimètres d'ouverture ; ce trou est en quelque sorte continué par une petite rigole tracée au fond. La face antérieure montre au centre un champ rond, ovale ou carré sur lequel apparaît en relief un dessin assez grossier (2).

CONCLUSION

Le commerce paraît avoir joui en Afrique d'excellentes conditions pour arriver à acquérir un assez grand développement. Sans doute il ne pouvait s'agir pour l'Afrique d'être un entrepôt de produits exotiques comme l'Égypte ou les provinces d'Orient et par là son commerce n'égalait pas l'importance de celui de ces contrées. Mais en revanche son sol fertile devait produire des céréales en quantité plus que suffisante pour les besoins de la consommation indigène, laissant ainsi un excédent appréciable disponible pour l'exportation.

Rome fournissait un marché susceptible d'absorber et au delà cet excédent. Il n'y avait donc aucune crainte pour les agriculteurs africains de voir se fermer le marché par une production trop abondante. Les besoins de Rome croissaient au fur et à mesure des années. Suivant une remarque ingénieuse de Suétone, il est en effet bien vrai de dire que c'est surtout l'abondance des distributions de blé qui a fait la ruine de l'agriculture romaine (3). Plus on exportait du blé, plus il y avait de citoyens réclamant impérieusement leur part aux largesses du prince.

La grande proximité de la capitale et des ports italiens permettait de faire ce trafic sans une trop grande mise de fonds. Un même navire pouvait en effet faire plusieurs

(1) *Bull. Arch. Comit.* 1906, p. 13.

(2) *C. I. L.*, VIII, 2281, 10484.

(3) *SUÉTONE. — Vie d'Auguste*, XLII. — *Quod eorum fiducia*

fois le trajet et ne perdait pas un temps précieux à faire la traversée.

Mais il fallait assurer à ces vaisseaux des refuges certains contre les tempêtes d'une mer inhospitalière. Aussi les Romains aménagèrent-ils les abris que la nature avait disposés, sur la côte, les creusant et les façonnant de toutes pièces quand ils faisaient défaut. Ces ports ainsi protégés contre les orages, virent leur trafic s'accroître de jour en jour, grâce à la paix et à la sécurité que Rome fit régner en Afrique. A la faveur de cette tranquillité, les commerçants ne craignaient plus de voyager sur ces magnifiques routes œuvres des Romains, dont le réseau intelligemment construit mettait les principaux centres en communication entre eux et les reliait à la côte. Dans les marchés de ces villes importantes venaient commercer les négociants que nous trouvons établis en Afrique. Ceux-ci sans doute ne jouissaient pas en Afrique d'une plus grande liberté que dans les autres provinces de l'empire ; ici comme là ils étaient soumis aux mille obligations qui découlaient de leur incorporation dans un collège quelconque, mais au moins il semble bien que l'État avait des égards particuliers pour eux et s'efforçait de ne pas trop les accabler d'impôts.

Les douanes étaient légères et devaient être loin d'absorber tout le profit que les commerçants pouvaient retirer de la vente de leurs marchandises.

Sans doute il vint un moment où le fisc impérial devint plus tracassier, où les négociants ne purent plus faire face aux exigences de l'État. Mais ces jours de deuils ne se produisirent qu'aux derniers temps de la domination romaine et avant cette crise économique, compagne et avant-coureur d'une crise politique plus grave, les commerçants africains jouissaient de conditions physiques matérielles et juridiques qui devaient assurer leur prospérité et celle de toute la province.

DEUXIÈME PARTIE

EXPORTATION

Livre 1. — LES PRODUITS MINÉRAUX

CHAPITRE I^{er}

Mines et Carrières

§ I^{er}. — LES MINES

Dans un passage de son livre, l'auteur de la *Guerre d'Afrique* dit que César fut obligé d'aller chercher en Sicile du fer et du plomb parce que ces produits lui faisaient défaut en Afrique (1). On doit appliquer ce texte simplement à la partie du pays occupée à ce moment par le général romain, la Byzacène.

Sans doute les textes littéraires sont muets ou à peu près sur les exploitations minières de l'Afrique, Pline lui-même ne nous entretient des métaux d'Afrique que par hasard. Mais une exploration approfondie du sol a fait reconnaître en de nombreux points des traces non équivoques d'exploitations antiques.

Ptolémée signale les deux façons dont on exploitait les mines : à ciel ouvert et par puits et galeries (2). Les vestiges bien conservés de certaines entreprises permettent d'apporter quelques détails complémentaires à ceux fournis par le géographe ancien.

Les mines de l'Ouenza présentent des puits de 30 à 80 mètres de profondeur. On a pu en compter 1.800. Aucun ne communique avec une galerie. Ils ont d'ailleurs

(1) HIRTIUS. — *Guerre d'Afrique*, chap. XXI.

(2) PTOLÉMÉE, IV, 2. 17.

une forme particulière. « Il semble qu'après avoir été creusés en profondeur comme les puits ordinaires en conservant jusqu'au fond le même diamètre de circonférence, ils ont été ensuite agrandis en forme d'un entonnoir, c'est-à-dire que les ouvriers premiers arrivés en bas ont ensuite attaqué la paroi en élargissant la circonférence de bas en haut par des ressauts successifs permettant à un homme ou deux d'y travailler à l'aise et pouvant ensuite servir à gagner la fin de l'orifice comme par une sorte d'escalier créé dans la masse même du minerai. » (1)

Tout autour de ces puits on remarque des vestiges de constructions en grand appareil édifiées en forme de corps de garde et on ne voit aucune trace d'autres constructions pouvant servir au logement des mineurs. « On s'est demandé si les mineurs qui devaient être des prisonniers n'étaient pas maintenus dans les puits pendant tout le travail et gardés seulement par quelques soldats surveillant l'orifice. »

Dans certaines exploitations le procédé d'extraction était beaucoup plus primitif. Les mines de plomb du djebel Nador étaient connues des Romains. Ceux-ci creusaient une galerie de mine, l'emplissaient de broussailles et entretenaient un feu ardent sous l'action duquel le plomb et le zinc des filons voisins fondaient et s'écoulaient sur le sol de la galerie où on le recueillait après refroidissement (2).

Parfois aussi d'ailleurs comme à Sidi Reris on rencontre un certain nombre de puits étroits et sinueux communiquant avec des galeries où se faisait l'extraction du minerai (3). Celui-ci était arraché avec des coins ou des pies. On a retrouvé un de ces coins dans les mines de zinc du djebel Serdj. Cet outil dont l'origine romaine semble hors de doute est en serpentine ; il mesure 0^m09 de longueur sur 0^m04 dans sa plus grande largeur et 0^m035 dans sa plus grande épaisseur. Il affecte une forme ovoïde, ronde à l'une de ses extrémités, tranchante à l'autre. Fait d'une matière les plus dures que l'on connaisse il est admirablement travaillé, poli avec soin et parfaitement conservé (4).

Les seules mines antiques dont le nom figure dans un

(1) BARRY. — *Insp. des fouilles de Timgad*. — B. A. C. H. 1908, p. CLXXX.

(2) MERCIER. — B. A. C. H. 1888, p. 115.

(3) JOLEAUD et JOLY. — *R. Soc. Constantine* 1909, p. 108.

(4) GAUCKLER. — B. A. C. H. 1902, p. CXVII.

texte littéraire sont celles de Sigus. Nous les connaissons par saint Cyprien. Cet évêque exilé à Curubis en 257 adressa une lettre aux chrétiens condamnés aux mines de Sigus par un édit impérial (1). On avait voulu identifier le metallum siguense avec les carrières d'onyx d'Aïn-Smara voisines de Constantine (2). Mais une phrase de la lettre fait allusion aux lampes qui éclairaient les chrétiens et parle de la fumée âcre et malsaine que ceux-ci respirent. Un autre passage dans lequel saint Cyprien compare les chrétiens aux vases d'or et d'argent qu'on extrait des mines avait pu faire croire qu'il s'agissait de mines d'or. Mais il ne faut voir assurément dans les expressions de l'évêque de Carthage qu'une figure de rhétorique. On a voulu identifier le metallum siguense en le rapprochant de la ville de Siga située à l'embouchure de la Tafna. M. Gsell déclare cette identification inadmissible. La forme siguense qu'il n'y a aucune raison de croire corrompue lui paraissait être à cet égard un argument péremptoire (3). Il faut donc placer l'emplacement de cette mine aux environs de Sigus à 40 kilomètres au S.-S.-E. de Constantine. Quant au métal extrait de cette mine, à en juger par le nom d'une localité voisine Aïn-en-Nhas « source de cuivre », ce devait être du cuivre.

On a découvert des traces de mines de cuivre en d'autres points de l'Afrique du Nord. Les mines de l'Ouenza paraissent avoir été exploitées par les Romains pour extraire le cuivre contenu dans le fer (de 7 à 15 kil. pour 1.000 kil.). Les mines du djebel Sidi Reris, dans la province de Constantine datent de l'époque romaine et paraissent avoir été l'objet d'une exploitation importante (4).

A Mouzaïa on a retrouvé également la trace de mines romaines considérables. Strabon signale sur un point de la Maurétanie Césarienne l'existence de mines de cuivre (5) peut-être faut-il voir dans les mines découvertes à Bou Khandek l'emplacement des exploitations citées par Strabon (6).

Les Romains ont aussi tiré parti des riches gisements de fer que l'on trouve dans toute la Berbérie.

(1) SAINT CYPRIEN. — *Ep.*, LXXX, édit. Migne, T. IV, p. 436.

(2) LE BLANT. — *C. R. de l'Ac. des I. et B.-L.*, 1894, p. 345.

(3) GSELL. — *B. de la S. Archéol. de Sousse* 1904.

(4) *Atlas arch. de l'Algérie*, feuille Aïn Beïda, N° 28 et 29.

(5) STRABON. — XVII, 3, 11.

(6) *Atlas Arch. de l'Algérie*, feuille n° 12, N° 41.

On a découvert à Néchaa (province de Constantine) des ruines romaines remplies de scories de fer attestant une exploitation importante. Ces ruines paraissent remonter au temps de Marc-Aurèle et de Septime Sévère (1). A Beni Akil on a trouvé un gîte considérable de minerai de fer exploité autrefois (2). A El Gasseur, sur la rive droite de l'oued Madene, on a mis au jour les ruines d'un centre industriel fortifié. Des scories s'amoncellent en grandes quantités aux environs des ruines et semblent indiquer que les Romains y traitaient le minerai de fer très abondant dans toute la région ; plusieurs anciennes galeries de mines ont été retrouvées sur divers points qui ne laissent aucun doute à cet égard (3).

Le plomb fut aussi l'objet d'une exploitation importante. Les mines du Nador ont été ainsi mises à profit par les anciens. Les travaux de la Compagnie de la Vieille Montagne ont révélé plusieurs galeries dans lesquelles on a pu reconnaître le mode d'extraction des Romains (4).

L'origine antique des mines de plomb de Nbaïl du Nadour est également prouvée par un fragment d'inscription qu'on y a découvert (5). Au Koudiat Ressas, on a retrouvé également des mines de plomb anciennement exploitées (6).

Les seules mines d'or dont l'existence ait été constatée sont celles du djebel Bou Heudma, entre la sebkha En Nouaïl et les montagnes des Aïaïcha. M. Fuchs y a reconnu les traces d'une exploitation antique considérable (7).

Hérodote nous fait connaître une autre source d'où les Romains tiraient l'or. Quand les habitants de la côte occidentale de la Maurétanie Tingitane voyaient arriver les commerçants carthaginois, ils disposaient sur le bord de la mer de petits tas d'or. Les Carthaginois venaient examiner la quantité de métal précieux ; quand elle leur paraissait équivaloir à la valeur de leurs marchandises, ils faisaient l'échange, sinon les indigènes apportaient de l'or jusqu'à ce que les Carthaginois fussent satisfaits (8).

(1) *Mémoires S. Arch. de Constantine* 1883, p. 96.

(2) *Atlas Arch. de l'Alg.*, feuille n° 12, N° 44.

(3) TOUSSAINT. — *B. A. C. H.* 1901, p. CXL.

(4) *B. A. C. H.* 1888, p. 115.

(5) *Annuaire de la Soc. Arch.*, Constantine, T. XIX.

(6) *Atlas Arch. de l'Alg.*, feuille Sebdou, 42, N° 27.

(7) CAGNAT. — *Revue générale des Sciences* 1896 : *Mines et carrières de Tunisie dans l'antiquité*, pp. 1054-1056.

(8) HÉRODOTE. — *Hist.*, IV, 196.

Tous ces métaux étaient-ils l'objet d'un commerce important ? Il nous est impossible de répondre. Cependant le silence des textes littéraires qui ne parlent jamais des minéraux d'Afrique est plutôt un indice que l'exploitation entretenait surtout un commerce local et subvenait exclusivement aux besoins de l'industrie indigène. La proximité des mines importantes d'Espagne, avec lesquelles il leur était impossible de rivaliser, devait nuire au développement des mines africaines. Sur bien des points de la côte d'ailleurs, les minerais espagnols devaient venir concurrencer les minerais africains obligés parfois à un voyage long et coûteux avant de parvenir aux usines. Il est vraisemblable que tous les métaux extraits servaient à alimenter une industrie purement locale. C'est ainsi par exemple que l'on a retrouvé à Timgad une fonderie de bronze. Les fours étaient encore chargés de combustible : bois de cèdre et charbon de bois. Cet atelier était pourvu d'un certain nombre d'instruments de travail encore en usage : une scie circulaire, une scie droite, un morceau de roue de machine, des pilons en pierre, des creusets de terre cuite semblables à ceux qui servent aujourd'hui à la fonderie avec un bassin de refroidissement pour y plonger le métal, des quantités de clous, etc. (1).

§ II. — LES CARRIÈRES

Nous allons trouver en ce qui concerne les pierres la même richesse et la même variété que pour les métaux. Mais ici encore nous allons être obligé de nous guider presque exclusivement sur les découvertes archéologiques et les explorations du sol. Nous n'avons pas de textes en effet nous révélant l'exploitation de carrières. Toutefois les découvertes archéologiques vont ici être d'un secours plus important. Elles nous permettent quelquefois de suivre les blocs de pierre ou de marbre jusqu'au lieu où ils auront servi à la construction ou à la décoration de quelque monument public.

Parmi ces pierres nous ferons une place à part aux marbres qui, nous le verrons, ont fait l'objet d'un commerce très important pendant tout le temps de la domination romaine.

(1) BALLU. — *B. A. C. H.* 1907, p. 270.

Pline nous apprend qu'à Carthage on bâtissait les maisons avec du tuf recouvert d'un enduit protecteur de poix(1). Il existe en effet aux environs de Carthage un tuf calcaire de formation récente qui a été exploité dans le voisinage des villes antiques. Mais il est probable que ce n'est pas de cette pierre que veut parler Pline. C'est plutôt d'un calcaire à grain très fin que l'on trouve dans les environs de Tunis, et que les Carthaginois étaient obligés de recouvrir de poix, à cause de sa très grande sensibilité aux attaques des agents atmosphériques.

Mais on pouvait trouver des pierres de meilleure qualité. On exploitait le grès coquillier au cap Bon et dans les montagnes qui limitent la vallée de la Medjerda.

Près de Thubunœ, à Moktar el Hadjar, on a retrouvé les traces d'une très importante carrière de pierre (2). Elle a été ouverte sur le flanc sud du djebel Mettili, sur un développement de trois cent cinquante mètres de long et une hauteur verticale variable de deux à douze mètres. Les Romains avaient profité des escarpements naturels présentés par la tranche des couches pour abattre plus facilement la pierre. On voit encore partout la trace des coups de pic parallèles et très rapprochés qui ont servi à détacher la roche. Celle-ci a été enlevée par banquettes d'une hauteur de soixante à soixante-dix centimètres. En général, la pierre est dure, blanche dans la cassure récente, jaunâtre à l'extérieur par suite de l'oxydation du carbonate de fer qu'elle contient. Près d'Aïn-Beïda, à Marcineni, on a retrouvé également les traces d'une carrière romaine (3).

A Henchir Behaïa on a découvert des carrières où l'on voit encore les excavations cylindriques laissées par les colonnes extraites (4).

A très peu de distance de Tipasa, un peu à l'est de la ville, il y a des carrières de pierre encore exploitées aujourd'hui. La pierre fournie est calcaire et facile à tailler, mais elle manque de dureté et se laisse assez facilement ronger par l'humidité (5).

D'importantes carrières de granit exploitées par les Romains ont été trouvées au lieu dit Arou Djaoud (6). Les

(1) PLIN. — *Hist. Nat.*, XXXVI, 48.

(2) *Mémoires de la Société Archéol. de Constantine*, 1901, p. 24.

(3) GSELL. — *Atlas Archéolog. de l'Algérie*, feuille 5, N° 37.

(4) *Atlas Arch. de la Tunisie*, feuille de Mateur, N° 150.

(5) GSELL. — *Mélang. d'Archéolog. et d'Hist.*, 1894, p. 375.

(6) GSELL. — *Atlas Archéol. de l'Algérie*, feuille 4, N° 10.

traces de l'exploitation romaine sont très visibles. Une vasque de deux mètres de diamètre a été abandonnée sur le chantier où on la sculptait. Plusieurs colonnes sont restées à demi engagées dans les blocs de granit dont on les détachait. De là viennent sans doute les colonnes de granit qui existent en grand nombre à Cæsarea. Celles qui ont été trouvées dans la carrière ont en effet les mêmes dimensions que celles des thermes de Cæsarea (1).

Les carrières de granit du Mehabba, au-dessus de Gouraya, présentent aussi quelques traces d'exploitation antique, mais la pierre est de moins bonne qualité qu'à Arou Djaoud.

M. Cantini a retrouvé à Aïn Smara, près de Sigus, plusieurs carrières dont les Romains tiraient un très bel albâtre jaune blond, translucide, d'une grande variété de veines et qui, par son contact avec le fer, a pris çà et là diverses autres nuances : rose, œillet, rouge vif (2). M. Playfair a signalé l'emploi de cet albâtre dans les ruines du Capitole de Tingad et dans celles du Palatin à Rome (3). M. Leblant s'est demandé si les galeries découvertes ne seraient pas celles où travaillaient les chrétiens détenus au temps de saint Cyprien, *opud Metallum Siguense* (4). Pour nous, nous croyons plutôt que les metalla dont parle saint Cyprien, sont des mines de cuivre et non des carrières.

On a pu identifier aussi l'onix qui forme le dallage des grands thermes de Cæsarea. On a retrouvé à Aïn Tekbalet des carrières dont l'onix veinée de jaune et de rouge correspond tout à fait à celui du pavage (5). La statuette de Diane qu'on a découverte dans le frigidarium paraît bien également avoir été faite avec de l'onix d'Aïn Tekbalet (6).

L'onix était exploité encore dans la province d'Oran à Bled Rekkam et à Ardja el Beïda.

L'argile à poterie était très commune. La plus estimée était celle de Nabeul. Les potiers de l'endroit en faconnaient des vases avec un vernis brillant que les indigènes

(1) GAUCKLER. — *Musée de Cherchell*, p. 18, N° 3.

(2) GSELL. — *Mélang. d'Arch. et d'Hist.*, 1895, p. 339.

(3) PLAYFAIR. — *Report of the year*, 1893-1894, pp. 44-47.

(4) C. R. de l'Acad. des Inscript. et B.-Lettres, 1894, pp. 345-346.

(5) GSELL. — *Atlas Archéol. de l'Algérie*, feuille 31, N° 34.

(6) *Bulletin des Antiq. de France*, 1896. Audollent, p. 285.

fabriquent encore aujourd'hui. C'est ainsi que l'on a retrouvé dans la nécropole de Sousse un œnochoé de terre rouge fine avec le goulot percé comme une passoire, identique comme forme aux gargoulettes actuelles faites à Nabeul (1).

La terre de Houat Kellal dans l'île de Djerba était également très appréciée. Elle servait surtout à faire des amphores que les potiers écoulaient aux marchands d'huile de la côte voisine de la Byzacène et de la Petite Syrte. Calama devait être aussi un centre important de fabrication de poteries communes (2). Tous les vases qui sortaient des ateliers de ses artisans devaient servir exclusivement aux usages journaliers. Tous ceux qu'on a retrouvés n'ont aucun caractère artistique quelconque (3). La capitale de la Maurétanie Césarienne était au contraire le siège d'une industrie dont quelques-uns des produits dénotent une certaine éducation artistique, due sans nul doute aux artistes grecs que le roi Juba avait appelés dans sa capitale. Les nombreux gisements d'argile qui environnent Cæsarea permettaient aux potiers de fabriquer ces lampes que l'on retrouve dans toute l'étendue de l'Afrique du Nord. Les produits fabriqués ainsi dans les manufactures de Cæsarea avaient une marque artistique qui les fait reconnaître facilement au milieu de toutes les nombreuses lampes que l'on a retrouvées en Afrique. Elles portent en effet le plus souvent autour du disque supérieur cette inscription : « Emitte lucernas ab asse colatas. » (4)

D'autres fabriques de poteries ont également été trouvées dans la Berbérie. Certaines paraissent même avoir eu une importance considérable. Dans les environs de Lambèse et de Timgad, une localité portait le nom de Boseseth amphorarice. Le qualificatif donne lieu de supposer que les amphores devaient être un des produits du pays, d'autant que dans la région un village porte aujourd'hui le nom de Foum-Toub, la gorge des briques séchées au soleil (5). A Gemellæ les nombreuses excavations qui se rencontrent aux environs ont dû servir à l'extraction de

(1) GÉH. GOETSCHY. — *B. A. C. H.*, 1903, p. 176.

(2) TOUTAIN. — *Cités romaines de Tunisie*, p. 128.

(3) TOUTAIN. — *M. E. R.*, 1891 : *Notes sur les poteries communes d'Afrique*, p. 305.

(4) TOUTAIN. — *Dist. Daremberg et Saglio art. Lucerna*, T. III, p. 1322.

(5) *Recueil S. Archélog. Constantine*, 1909, p. 263.

la terre employée à la fabrication des poteries. Cette industrie a dû être florissante autrefois dans la région et on a trouvé à Constantine des tuyaux de terre cuite portant la marque *Gemellenses* (1). On a retrouvé également à Constantine des conduits de terre cuite portant la marque de Tiddis (2) et d'Uzelis (3).

À Thuburnica les fouilles ont mis au jour des ateliers de poteries et des fabriques de lampes. « Les lampes sont de terre jaune ou rouge, assez tendre, peu cuite. Elles portent souvent des sujets très effacés dont la silhouette quoique vague laisse deviner qu'elles ont été faites soit par un moulage d'après un bon modèle, soit sans modèle au gré de l'invention du potier. Parfois elles n'ont pas de sujet central, mais l'encadrement offre des ornements assez gracieux qui par leur facture, comme par leur style, rappellent tantôt ceux des lampes romaines, tantôt ceux que tracent de nos jours sur leurs poteries les Arabes et les Kabyles.

« D'autres lampes portent un sujet pris par surmoulage sur une lampe romaine et un encadrement formé de motifs indigènes. » (4)

Parmi les fabriques de lampes une des plus intéressantes pour notre sujet est celle trouvée à Henchir es Srira. On a découvert près du djebel Mrilah un groupe d'établissements de potiers renfermant encore dans leurs magasins de nombreux approvisionnements de vases, plats, lampes de terre cuite n'ayant jamais servi (5). Les noms des potiers lus sur les lampes sont tous indigènes. Une étude approfondie des types fabriqués a permis de retrouver ces lampes emportées au loin. On devait les expédier par Suffetula et Carthage. Il y en a au musée de Palerme venant de Cossira, à Syracuse venant de Groticelli, enfin à Rome au musée Kircher. « Ces lampes quelque'extraordinaire que cette lointaine exportation puisse paraître viennent d'Henchir es Srira ; la présence des moules, des ratés, la multitude des types qui y furent trouvés, alors qu'ils ne sont que des cas isolés dans les autres pays, tout cela semble prouver le commerce de cette petite ville. » (6)

(1) B. A. C. H., 1903, p. CXLIII.

(2) et (3) C. I. L., VIII, 10476.

(4) CARTON. — B. A. C. H., 1908, p. 426.

(5) B. A. C. H., 1905, p. CLXVI.

(6) HAUTECŒUR. — *Les ruines d'Henchir es Srira*, M. E. R., 1909, pp. 365-411.

Dans les environs de Zaghouan on a découvert une fabrique de carreaux de terre cuite. Des salles de chauffe, des couloirs étroits et des chambres magasins furent mis à jour. Beaucoup de carreaux étaient intacts. Ils étaient empilés et séparés les uns des autres par une faible couche de chaux qui empêchait les reliefs de s'émousser contre un autre carreau. Les sujets représentés étaient peu variés et peu intéressants : rosace sous deux formes avec trace de peinture rouge, lion passant à gauche, cerf allant à droite, etc. (1).

Une usine de céramique a été également trouvée dans les fouilles de Timgad (2)

On sait que parmi les grands fabricants de poteries africaines il faut citer au premier rang les Pullœni à qui l'industrie des lampes et des vases de toute nature avait permis d'acquérir une richesse considérable. Ils étaient possesseurs de vastes domaines dans la région de la Proconsulaire et passaient parmi les grands propriétaires de l'Afrique romaine (3).

Malgré les exemples que nous avons cités de l'onyx de Tekbalet retrouvé au Palatin et des lampes d'Henchir es Srira exportées en Sicile et à Rome, il est difficile d'admettre pour les produits que nous venons de citer un commerce bien considérable. Les pierres fournies par les carrières n'avaient aucune particularité qui attirât sur elles les regards et les demandes des amateurs. Partout on trouvait du tuf calcaire, du granit et de la pierre à bâtir aussi bien qu'en Afrique. L'extraction devait donc se borner à subvenir aux besoins des constructeurs locaux. Tous ces produits minéraux ne devaient que par exception être expédiés au dehors. Aussi le commerce devait-il être à peu près nul et l'on ne doit pas s'étonner que les textes littéraires soient muets à ce sujet.

(1) HANNEZO. — *B. A. C. H.*, 1905, p. 416.

(2) BALLU. — *B. A. C. H.*, 1907, p. 272.

(3) *B. A. C. H.*, 1905, p. 559.

CHAPITRE II

Le Marbre et les Pierres précieuses

Nous avons fait une place à part à ces produits : les renseignements que nous possédons sur eux sont beaucoup plus importants que pour les autres produits minéraux étudiés jusqu'à présent.

§ I. — MARBRE

Les découvertes archéologiques et les textes littéraires nous font connaître un commerce de marbre africain très important puisqu'il existe pendant toute la durée de l'occupation romaine et qu'il s'étend à peu près à tous les pays du pourtour de la Méditerranée.

C'est là une richesse que les Romains ont les premiers révélée. Il ne semble pas en effet que les Carthaginois aient jamais soupçonné l'existence de ce fameux marbre numidique qui devait jouir pendant tout l'empire d'une si grande réputation. On n'a pas trouvé de trace d'exploitation des carrières de marbre par les Carthaginois.

« Parmi les quatre ou cinq mille inscriptions puniques trouvées à Carthage, dit le Père Delattre, je n'en connais pas plus de deux qui aient été gravées sur marbre. Le marbre n'apparaît pas davantage dans les débris d'architecture punique que nous avons recueillis. Les Carthaginois ne paraissent pas avoir exploité les carrières de marbre de l'Afrique. On rencontre dans les ruines de Carthage du granit rose qu'ils faisaient venir d'Égypte, mais le marbre de la contrée ne paraît guère avoir été employé avant l'arrivée des Romains. » (1)

Nombreuses sont les exploitations de marbre dont on a retrouvé la trace dans l'Afrique du Nord. Au nord-est d'Hippo Regius plusieurs carrières de marbre blanc veiné de gris datent de l'occupation romaine.

Au djebel Felfela, à l'ouest d'Hippo Regius, le produit

(1) R. P. DELATTRE. — *Revue archéolog.*, 1898, T. II, p. 94.

extrait est un marbre blanc très fin, d'une beauté remarquable et tout à fait propre à la statuaire. A en juger par l'importance des excavations, les carrières ont dû fournir des blocs énormes. Elles offrent tous les indices d'une longue exploitation.

A Aïn Smara, près de Sigus, on a découvert sept carrières antiques. Elles présentent deux variétés différentes : un marbre d'un rouge vif à zones concentriques multicolores ; un autre de même rouge mais bréchiforme (1).

Il faut signaler aussi le marbre à nummulites de Djebba, en Tunisie, au sud de la Medjerda.

La province d'Oran paraît aussi avoir été le centre d'exploitations de marbre importantes. Les carrières du djebel Orousse offrent des traces d'extraction romaine. Le marbre jaune que l'on en retirait a été employé dans les édifices de Cæsarea (2). Dans une mosaïque trouvée à Portus Magnus, il a été facile d'identifier les marbres employés avec ceux que l'on trouvait dans les carrières des environs. La tonalité rougeâtre qui est le caractère général de ce vaste pavement rappelle la couleur dominante des échantillons de brèche et des marbres rouges, nacrés, rosés, sanguins, roses, lie de vin et chair qui proviennent du djebel Orousse (3).

Tous ces marbres devaient faire l'objet d'un commerce actif, l'importance des exploitations le prouve assez. Toutefois, il ne semble pas que ce fût un commerce méditerranéen. Les monuments où on en a signalé l'emploi ont été tous trouvés dans l'Afrique du Nord, ce qui indiquerait donc un commerce tout local.

Il est un marbre au contraire qui paraît bien avoir joui d'une réputation quasi universelle : c'est le marbre numidique. Pline range ce marbre en première ligne parmi les produits à citer de cette province. « Rien de remarquable en Numidie, dit-il, si ce n'est le marbre et les animaux féroces qu'elle fournit. » (4)

Ce marbre cependant n'avait pas été retrouvé dans les temps modernes. « Le marbre numidique, dit Tissot, est à peine connu aujourd'hui. Les carrières d'où on le retirait

(1) *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, 1894, p. 345.

(2) PLAYFAIR. — *The rediscovery of lost numidian marbles in Algeria and Tunisia* (Aberdeen, 1885).

(3) DE LA BLANCHÈRE. — *Musée d'Oran*, p. 10.

(4) PLIN. — *Hist. Nat.*, V. 2. — *Nec præter marmoris Numidici ferrarum que proventum aliud insigne.*

n'ont pas été retrouvées. » (1) Des explorations ultérieures et poursuivies avec soin ont permis de fixer le centre d'extraction du marbre au village actuel de Chemtou. Les traces d'une exploitation longue et très importante, les blocs de marbre encore sur le chantier, qu'on y a découverts ne permettent aucun doute à cet égard. Des inscriptions trouvées sur les lieux nous font connaître le nom antique de Chemtou : Simitthu. C'est donc à Simitthu que devaient se trouver les carrières de ce fameux marbre dont on a signalé l'emploi jusque dans les ruines de Constantinople.

Grâce aux nombreuses inscriptions trouvées à Simitthu, nous sommes bien renseignés sur ce qui concerne l'administration de la carrière et le commerce des marbres.

Les carrières de Simitthu appartenrent tout d'abord sans doute aux rois de Numidie. Après la conquête elles devinrent la propriété de l'État romain. Pendant l'empire elles furent exploitées pour le compte des empereurs. « A l'époque des Antonins en effet la plus grande partie des carrières et des mines du monde romain avaient été accaparées par les empereurs pour grossir les revenus du fisc ou ceux de leur caisse particulière. » (2) La carrière de Simitthu ne fit pas exception et elle fut comprise dans la « ratio patrimonii » impériale (3).

Le directeur de l'exploitation était un procureur affranchi de l'empereur (4). Six de ces procureurs nous sont connus par les documents : Agathas, Aleetas, Athenodorus, Julianus, Maximus et Primus. A la tête de certains chantiers était placé peut-être un procureur spécial, c'est ce que fait supposer le titre d'un fonctionnaire appelé dans plusieurs inscriptions « affranchi d'Auguste, procureur des marbres nouveaux » (5). D'autres étaient plus spécialement chargés de la comptabilité. Deux nous sont connus, Calliste et Félix, l'un est affranchi, l'autre esclave de l'empereur (6).

(1) TISSOT. — *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, T. I, p. 255.

(2) R. CAGNAT. — *Archives des Missions*, T. XI, p. 120.

(3) BRUZZA. — *Iscrizioni dei marmi grezzi dar Annali dell' Instituto di Corrispondenza archeologica*, 1870, N° 222, p. 149.

(4) *Revue archéolog.*, 1894, T. I. — *Revue épig.*, p. 420, N° 82. — « Augusti libertus Aleeta procurator marmorum Numidicorum. ».

(5) C. I. L., VIII, 14551. — « Augusti libertus procurator marmorum Novorum ».

(6) C. I. L., VIII, 14560 et 14563.

Il y avait aussi des ingénieurs qui surveillaient la taille du marbre. Trois de ces ingénieurs sont mentionnés : Athenodorus et Maximus, noms déjà rencontrés parmi les procureurs et Novatus (1).

Sous les ordres de ces fonctionnaires travaillaient les nombreux ouvriers chargés d'extraire le marbre. Ils devaient être partagés en plusieurs chantiers. Les inscriptions nous ont fait connaître le nom de dix de ces chantiers (*officina*) (2). A ces différentes *officina* correspondaient sans doute des marbres variés. On a retrouvé en effet dans les mines de Simitthu des blocs de marbre de différentes couleurs. Les marbres jaune boisé, jaune clair, rose et blanc, paraissent avoir existé en plus grande abondance, on a découvert aussi cependant quelques morceaux de marbre vert (3).

Les carrières étaient surtout exploitées à ciel ouvert. On y voit cependant la trace de deux grandes galeries, à l'entrée de l'une desquelles se trouve une inscription. On peut encore se rendre compte de la façon dont cette exploitation était conduite. On commençait par déterminer à l'aide de sondages la partie de la carrière qu'on se proposait d'attaquer, puis on commençait le travail. Les Romains taillaient le bloc sur place et ne le détachaient qu'après lui avoir donné la forme à peu près définitive qu'il était destiné à recevoir. Dans la carrière il y a une immense niche mesurant environ 4 mètres de haut sur autant de large, la trace des trous destinés à recevoir les échafaudages se voit encore, et non loin de là de petits bassins taillés à même le marbre où l'eau s'amassait comme dans une auge. Il semble que cette eau était recueillie afin de permettre aux ouvriers d'affiler leurs instruments (4).

Le marbre extrait des carrières était découpé en blocs

(1) *C. I. L.*, 14586, 14588 et suiv.

(2) 1° *Officina Regina*, située au N.-E. de l'amphithéâtre et mentionnée en 149-151. — *C. I. L.*, 14578-14583 ; 2° L'*Officina Agrippæ*, exploitée en 150 et voisine de la précédente. — *C. I. L.*, VIII, 14581 ; *Officina Genii Montis* en 183. — *C. I. L.*, VIII, 14588 ; 4° *Officina Certi*, en 110-140-141, au N.-O., près du théâtre, N° 14571-14576 ; 5° *Officina Nova Augusta*, en 167, N° 14587 ; 6° *Officina Nova Aurelia* ou *Novæ Lapidædinæ Aurelianor*, en 161 et 199, N° 14589 ; 7° *Officina Jun.*..... N° 14584 ; 8° *Officina Al.*..... N° 14577 ; 9° *Officina Agr.*..... TOUTAIN. — *M. d'A. et d'H.*, 1893, p. 433 ; 10° *Officina indenta a Diotimo*, N° 14600. Cf. MONCEAUX. — *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, an. 1900, p. 326.

(3) TOUTAIN. — *Mélanges d'Archéolog. et d'Histoire*, an. 1893, p. 433.

(4) GAGNAT. — *Nouvelles Archives des missions*, 1885, p. 103.

plus ou moins gros. Chaque bloc portait une inscription dont les renseignements sont extrêmement précieux pour nous. Ces renseignements sont plus ou moins complets, mais toujours les mêmes. Tout d'abord le nom de l'empereur propriétaire de la carrière, puis le numéro d'extraction de chaque bloc, numéro qui est indiqué par le sigle N suivi d'un nombre en chiffres romains, qui apprend combien de blocs ont été déjà débités depuis le début de l'année dans le même chantier. Le chantier d'où proviennent les blocs est le plus souvent indiqué ; on trouve aussi la date consulaire et enfin souvent le nom de divers employés de la carrière (1).

Ces blocs taillés et marqués ne devaient pas être expédiés tout de suite à Rome ou à Carthage. Les nombreux blocs de toutes les époques qu'on a retrouvés à Simitthu ne permettent pas une semblable hypothèse. Ils devaient être déposés près de la carrière dans un magasin où les agents supérieurs de l'administration, peut-être les architectes ou leurs délégués, venaient choisir, pour être expédiés, les morceaux qui leur convenaient (2). Les mentions probator, probavit, probante, que l'on trouve sur les marbres de Rome fourniraient d'ailleurs la preuve d'une vérification faite sans doute par un expert impérial chargé d'examiner la qualité du marbre (3).

Les blocs de marbre approuvés étaient acheminés par terre jusqu'à Carthage et depuis Hadrien jusqu'à Tabraca où ils étaient expédiés pour l'Italie.

Il existait en effet depuis l'Itinéraire d'Antonin une ligne de communication régulière entre Tabraca, l'île de Galata, la Sardaigne et Rome pour l'exportation du marbre numidique extrait des carrières de Chemtou.

L'exportation du marbre numidique à Rome ne semble pas devoir remonter bien au delà de la fin du 1^{er} siècle av. J.-C. Pline en effet nous fait connaître que c'est en 67-68 av. J.-C. seulement que pour la première fois on vit du marbre numidique non pas en colonnes ni en plaques mais en gros blocs (4). On peut donc supposer que l'introduction du marbre numidique suivit de quelques années la prise de Carthage.

(1) C. I. L., VIII, 14551-14552 et 14560 à 14600.

(2) H. DE VILLEFOSSE. — Note au R. P. Delattre, dans *Revue Archéologique*, 1881, T. II, p. 35.

(3) BRUZZA. — *Loc. cit.*, N° 1, p. 279.

(4) PLIN. — *Hist. Nat.*, XXXVI, 8.

Pline nous apprend que sous Néron on avait imaginé d'incruster dans le marbre des taches qui n'y étaient pas, pour que le marbre de Numidie offrit des ovales, en variant ainsi l'uniformité (1). Quand Horace veut nous donner une idée de la simplicité de sa demeure : « De superbes entablements en marbre du mont Hymette, dit-il, n'y reposent pas sur des colonnes taillées dans les carrières lointaines d'Afrique. » (2) De même Juvénal voulant nous montrer la richesse d'un des personnages de ses satires nous dit : Que celui-ci élèvera une salle à manger ouverte seulement au soleil d'hiver et soutenue par des colonnes de marbre de Numidie (3).

Isidore de Séville de son côté vante l'éclat du marbre numidique semblable au safran (4).

Tous ces auteurs nous montrent bien que le marbre de Numidie était très connu à Rome et que par conséquent il devait être l'objet d'un commerce fort actif. Mais nous possédons des textes et des faits plus précis qui nous apprennent que pendant toute la domination romaine les carrières de Simitthu n'ont cessé d'être mises à contribution par le luxe des Romains.

C'est en marbre de Numidie, au dire de Suétone, qu'était la colonne élevée au milieu du Forum à Jules César. Elle était d'un seul morceau et haute de près de vingt pieds (5). L'empereur Tacite donna à la ville d'Ostie cent colonnes de marbre de Numidie de vingt-trois pieds de haut (6). On a retrouvé également à Ostie un magnifique bloc de marbre africain, long de quatre mètres et qui formait le seuil du temple dédié à Jupiter ou à Vulcain (7).

Gordien III voulant décorer la maison de campagne que son aïeul avait élevée à Preneste fit placer dans le tétrastyle cinquante colonnes de marbre d'Afrique (8).

Plus tard Constantin fit appel aux carrières de Simitthu pour décorer la nouvelle basilique qu'il venait d'élever en l'honneur de saint Pierre. Les deux premières colonnes de la nef centrale étaient en marbre africain. Elles décorent

(1) PLINE. — *Loc. cit.*, XXXV, 1.

(2) HORACE. — *Od.*, L. II, Ode 18, vers. 4.

(3) JUVÉNAL. — *Sat.*, VII, vers. 182.

(4) ISIDORE DE SÉVILLE. — *Etymol.*, XVI, 16.

(5) SUÉTONE. — *Vie de J. César*, LXXXV.

(6) VOPISCUS. — *Vie de Tacite*, 10.

(7) G. PEROUSE. — *Revue latine*, 1903. — Ostie, p. 352.

(8) CAPITOLIN. — *Hist. Auguste : Vie de Gordien*, III, 332.

d'ailleurs aujourd'hui l'entrée du portique de la Basilique Vaticane (1).

Le II^e siècle de l'empire paraît avoir été l'époque de l'apogée des marbres de Simitthu. C'est à cette date en effet qu'appartiennent la plupart des blocs qu'on a retrouvés soit dans l'emporium de Rome, soit à Tivoli dans les somptueuses constructions de la villa d'Hadrien (2).

Dans les carrières ou dans les ruines de la ville aucun bloc portant une date postérieure à la fin du II^e siècle n'a été trouvé, au contraire les marques du II^e sont très nombreuses.

Il est impossible d'en conclure que l'exploitation de ces carrières ait été brusquement arrêtée. Les textes que nous avons cités prouvent que pendant le III^e siècle le marmor numidium était encore très répandu dans le monde romain. Mais en regard de ces textes il en est un autre fort curieux qui remonte à la même époque et qui semble indiquer que les carrières de marbre à cette date en Afrique étaient tombées en décadence. Saint Cyprien veut disculper les chrétiens des maux dont on les accuse, il affirme que le monde vieillit et que la nature se fatigue : « Pendant l'hiver il ne tombe plus assez d'eau pour nourrir les semences déposées au fond des sillons, en été les rayons du soleil ne sont plus assez chauds pour faire mûrir les moissons. Les carrières fatiguées et trop fouillées deviennent pauvres en marbre. » (3) Cette dernière phrase ne commente-t-elle pas pour ainsi dire l'absence dans les carrières et dans les monuments de Simitthu de tout bloc extrait pendant le III^e siècle ? Les carrières s'étant appauvries, l'administration impériale ne négligeait rien ni ne laissait sur place aucune parcelle de marbre : tout était expédié au delà des mers par les soins des procureurs.

Une autre preuve de cette décadence des carrières de Simitthu nous est fournie par une inscription de l'époque chrétienne gravée sur la paroi même d'une galerie antique : c'est la mention d'un nouveau chantier ouvert par Diotimus (4). A la fin de l'empire, comme sous Marc-Aurèle, on cherchait et on ouvrait encore de nouvelles galeries. Ne pouvons-nous pas en conclure que les anciennes étaient

(1) R. P. MORTIER. — *Saint-Pierre de Rome : Histoire de la Basilique Vaticane*, 1900, p. 129.

(2) BRUZZA. — *Loc. cit.*, N^{os} 221, 222, 258.

(3) SAINT CYPRIEN. — *Ad Demetrianum*, 3.

(4) C. I. L., VIII, 14600.

épuisées et qu'elles ne fournissaient plus qu'un marbre de qualité inférieure ? (1).

Ce seul fait nous montre combien l'extraction avait dû être active pendant le II^e siècle. Les ruines nombreuses et importantes des carrières nous sont un témoignage du commerce important des marbres. La construction d'une route par Hadrien à travers les hauteurs très difficiles d'accès du pays des Kroumirs nous confirme l'essor pris par l'exportation puisqu'on ne reculait devant aucun travail ni aucun sacrifice pour faciliter aux marbres l'accès de la mer qui devait les apporter jusqu'aux ports d'Italie à Ostie et à Rome.

§ II. — PIERRES PRÉCIEUSES

Les Romains trouvaient encore en Afrique de quoi satisfaire leur amour pour la parure et les bijoux. Pline nous fait connaître le nom de plusieurs pierres précieuses que l'on extrayait de l'Afrique et qui, suivant les renseignements qu'il nous donne devaient être exportées pour Rome. L'héliotrope que l'on faisait venir de plusieurs autres pays existait aussi en Afrique. Il était de couleur porracée et veiné de rouge (2).

Théophraste nous apprend que l'on faisait venir l'escarboucle de Carthage et de Marseille (3). Pline nous dit aussi que les escarboucles qui venaient de Carthage portaient le nom spécial de calcédoines (4) et qu'elles étaient plus petites que celles qui arrivaient des Indes (5). Mais Carthage n'était que le lieu d'exportation, ces pierres étaient apportées à ce port par les caravanes qui venaient du sud de la Byzacène. Strabon nous dit qu'on les trouvait dans le pays des Garamantes et dans la Massisylic méridionale (6). Pline dans un autre passage nous donne une indication un peu différente, mais se rapportant au fond au même pays : « Elles venaient des montagnes des Nasamons. » (7)

Pline nous parle de ce commerce comme existant autre-

(1) TOUTAIN. — *Association française pour l'avancement des sciences*, 25^e session, Carthage, 1896, 2^e partie, pp. 793-795.

(2) PLIN. — *Hist. Nat.*, XXXVII, 60.

(3) THÉOPHRASTE. — *De Lapidibus Frag.*, II, 3.

(4) et (5) PLIN. — *Hist. Nat.*, XXXVII, 25.

(6) STRABON. — XVII, III, 19.

(7) PLIN. — *Hist. Nat.*, XXXVII, 30.

fois mais n'ayant plus lieu au moment où il écrivait : « Carthage, dit-il, en était jadis l'entrepôt. » (1) Tissot en conclut que ce commerce spécial encore prospère au temps de Strabon avait dû cesser vers la fin du 1^{er} siècle de notre ère (2). C'est là une conclusion qu'il est difficile d'adopter. En effet de ce que Carthage n'ait plus fait ce commerce, il ne s'ensuit pas qu'il ait été brusquement interrompu. Les caravanes ont sans doute trouvé plus avantageux de prendre un chemin plus court et d'amener les calcédoines aux ports de la côte des Syrtes, à Leptis ou à Tacape, au lieu de traverser toute la Byzacène et la Proconsulaire ; c'était ainsi près des deux tiers du chemin supprimés.

Sur la côte des Syrtes, Pline signale une autre pierre précieuse. La syrtitide qui tirait son nom du pays d'où on l'extrayait, était de couleur de miel avec des reflets de safran (3).

Strabon nous fait connaître une autre pierre que l'on trouvait dans la Maurétanie Césarienne au pied des montagnes. C'était la lychnite (4).

L'Afrique produisait ausssi l'électrum ou ambre jaune qui jouissait d'une si grande réputation dans l'antiquité. C'est en Maurétanie Tingitane, sur la côte de l'Océan, que Pline nous signale la présence de l'électrum. C'est d'ailleurs d'après deux autres auteurs que Pline nous parle de l'électrum. Les renseignements donnés par ces auteurs paraissent contradictoires. D'après Asarubas, c'est le lac Céphisia situé près de l'Océan Atlantique et que les Maures appellent Electrum, qui, chauffé par le soleil, laisse surnager l'électrum (5).

Mnaséas appelle Sicyone une certaine ville d'Afrique et Crathis un fleuve qui, sortant d'un lac, va se jeter dans l'Océan. C'est dans ce lac que naît l'électrum de la façon d'ailleurs indiquée par Asarubas (6).

Au fond il semble bien qu'il n'y ait là qu'une simple divergence de noms. Les deux auteurs font allusion à un lac situé près de l'Océan Atlantique sur la côte de la Maurétanie Tingitane. C'est sans nul doute le lac situé un peu au nord de l'embouchure du Subur. Ce fleuve, aujourd'hui

(1) PLIN. — *Hist. Nat.*, XXXVII, 30.

(2) TISSOT. — *Géographie comparée*, T. I, p. 420.

(3) PLIN. — *Hist. Nat.*, XXXVI, 67.

(4) STRABON. — XVII, III.

(5) et (6) PLIN. — *Hist. Nat.*, XXXVII, II.

l'oued Sebbou, a porté dans l'antiquité un autre nom, le Crabis ; la similitude de nom avec le fleuve Crathis cité par Mnaséas est frappante. Le lac Céphisias ou Electrum ne serait donc que la Merdja de Ras ed Doura.

L'électrum était employé à la fabrication de plusieurs petits objets et surtout, suivant Pline, pour la confection d'amulettes pour les enfants (1).

A côté de ces pierres précieuses nous devons citer certains produits minéraux que l'on employait surtout dans la peinture. Le sol de l'Afrique paraît avoir été tout particulièrement riche en produits de cette nature.

La rubrique d'Afrique était estimée des menuisiers, car elle se laissait le plus facilement absorber par les peintures. Elle figurait à ce titre au même rang que celle d'Égypte qui jouissait également d'une grande réputation (2).

La sinopis était une substance dont on se servait pour peindre les buffets. La plus rouge s'employait de préférence pour le corps des buffets. Celle qui était d'une couleur plus foncée et tout à fait sombre servait pour le bas des buffets. La sinopis qu'on trouvait en Afrique se vendait huit as la livre. Elle portait un nom particulier : cicerulum (3).

Le purpurissimum se faisait avec de la craie à brunir l'argent. Il était d'une couleur rouge vif comme la pourpre d'où il tirait son nom. On le teignait en effet en même temps que les étoffes, mais il prenait la couleur beaucoup plus vite que la laine. C'était en Gétulie, c'est-à-dire dans la Maurétanie Tingitane, qu'on fabriquait surtout celui d'Afrique. Mais on lui préférait celui que l'on faisait à Pouzzoles. Celui-ci en effet s'imbibait mieux d'hysginum. Il coûtait depuis un denier jusqu'à trente deniers la livre (4).

§ III. — SEL

Les nombreux chotts ou sebkhas que l'on rencontre encore aujourd'hui sur toute l'étendue de l'Afrique font de cette contrée une des plus riches en sel qui soit au monde. Déjà les Romains s'étaient aperçus de cette richesse et du parti qu'ils pouvaient en tirer. Ils ont eu à leur disposition les trois modes d'exploitation actuels et les ont employés concurremment.

(1) (2) (3) et (4) PLINE. — *Hist. Nat.*, XXXVII, 12. — XXXV, 15. — 13. — XXXVI, 26.

Les mines de sel gemme qui nous sont signalées par les auteurs romains étaient situées dans l'arrière-pays des Syrtes, dans le pays des Garamantes et des Nasamons. Solin nous dit qu'entre ces deux peuples se trouve la nation des Arnauts qui construisent leurs maisons avec des blocs de sel qu'ils tirent des montagnes de leur pays comme ailleurs on extrait des pierres (1). Hérodote nous confirme le fait : « Dans l'intérieur de la Lybie, dit-il, on trouve environ de dix journées en dix journées de gros quartiers de sel sur les collines. » (2)

On extrayait aussi le sel de la mer au moyen de salines dans lesquelles on faisait arriver l'eau de mer pour la laisser ensuite s'évaporer. On trouvait des salines très importantes près d'Utique. La quantité de sel recueillie devait être fort abondante car Pline nous dit qu'elle formait des amas semblables à des collines (3).

L'exploitation du sel des chotts ou des sebkhas devait être également fort importante. Cependant nous ne connaissons qu'un endroit où nous savons qu'elle avait lieu. La Table de Peutinger mentionne les salines Nubonenses. C'est là sans nul doute une faute de copiste et il faut lire salines Thubunenses. Ces salines devaient se trouver près de Thubunens et par conséquent c'était le Chott el Hodna qui fournissait le sel que l'on extrayait. Sur la rive septentrionale du lac, la mention de la station Ad Salinas ne permet aucune hésitation sur ce point.

Le commerce du sel était-il important ? Nous n'avons aucun renseignement à ce sujet. Cependant étant donné le soin que les Romains paraissent avoir pris pour retirer de l'Afrique tout le sel qu'ils pouvaient, il paraît très vraisemblable d'admettre que ce minéral jouait un rôle important dans le trafic de l'Afrique du Nord. Les Romains devaient faire appel aux mines et aux salines des Garamantes ou d'Utique. Souvenons-nous d'ailleurs que ce produit devait trouver un débouché important vers le Sud, où le Soudan était dans les mêmes conditions qu'aujourd'hui, c'est-à-dire manquant de sel. En échange des marchandises exotiques que les Garamantes devaient apporter à Cidamus ou à Garama, ils devaient remporter des barres de sel. Ainsi donc, au nord comme au sud, le sel de l'Afrique trouvait un marché largement ouvert et

(1) SOLIN. — *Polyh.*, XXIX.

(2) HÉRODOTE. — *Hist.*, IV, 181.

(3) PLINE. — *Hist. Nat.*, XXXI, 49.

il est de toute probabilité que les Africains ne devaient pas laisser échapper cette source de richesse.

Nous venons de passer en revue les différentes productions minérales de l'Afrique. Cet examen nous conduit à une double conclusion.

Tout d'abord l'énumération des produits dont on a retrouvé la trace d'exploitation ou que les textes nous ont fait connaître, nous montre que l'Afrique était relativement riche en produits minéraux de toutes sortes. Les métaux usuels y ont été découverts en variété et en quantité assez grandes pour subvenir au moins, semble-t-il, aux besoins de la consommation de l'industrie locale. Les carrières renfermaient des pierres de diverses espèces, depuis le simple tuf calcaire jusqu'au marbre brillant de Numidie. Les pierres précieuses et le sel existaient aussi en abondance en Afrique. Au point de vue minéral l'Afrique paraît donc avoir pu se suffire à elle-même ; seul l'étain lui faisait complètement défaut.

Mais si nous avons trouvé des témoignages de la richesse minérale de l'Afrique romaine, nous sommes en revanche très mal renseignés sur ce qui concerne les exportations de ces produits. Un seul paraît avoir fait l'objet d'un commerce étendu et important : c'est le marbre de Numidie. Pour celui-là nous avons des textes nombreux et précis qui nous montrent que durant toute la durée de l'empire le trafic n'a cessé de s'accroître, au moins jusqu'à la fin du ⁱⁱⁱ^e siècle. Pour le sel, bien que les mêmes renseignements fassent défaut, l'intensité de la production permet d'affirmer que ce minéral devait tenir une place dans les échanges commerciaux. Nous n'avons aucune information sur les autres produits. Cependant à notre avis on doit plutôt conclure qu'il n'y avait guère de commerce d'exportation, sauf peut-être pour les pierres précieuses, mais ce n'était là qu'un produit de luxe dont l'exportation dut toujours être secondaire.

On peut donc dire que si l'Afrique paraît s'être suffi à elle-même au point de vue minéraux, en revanche elle ne dut guère exporter au dehors de ces produits. La prospérité commerciale de l'Afrique devait donc reposer sur une autre base que sur les minéraux ; c'est ce que l'étude des productions végétales va peut-être nous permettre de déterminer.

Livre II. — LES PRODUITS VÉGÉTAUX

L'étude de l'exportation des produits végétaux va nous éclairer sur la cause principale de la prospérité commerciale de l'Afrique. Nous allons voir en effet que certains de ces produits ont dû être l'objet d'un commerce très actif et lutter, parfois avec le plus grand avantage, contre les produits analogues que fournissaient les autres provinces romaines.

L'importance du trafic nous est pleinement prouvée par les textes qui nous renseignent à ce sujet.

Pour les produits végétaux, en effet, les textes littéraires nous donnent des détails assez nombreux : c'est que certains avaient une importance extrême, capitale pour l'alimentation des Romains. Que serait devenue Rome si le blé d'Afrique lui eût manqué ? Comment les empereurs eussent-ils pu contenir la plèbe qui se pressait autour de leur palais en criant « Du pain, du pain ! » Comment faire face aux nombreuses distributions d'huile si les oliviers de la Byzacène et de la vallée du Chélif avaient cessé brusquement d'envoyer le produit de leur récolte à la capitale de l'empire ?

Aussi, en présence de cette nécessité impérieuse, les auteurs se sont intéressés à ces produits dont l'arrivée était pour eux la vie, ils ont cherché d'où ils venaient, comment et en quelle quantité on les apportait à Rome, et ils nous ont transmis avec soin tous ces détails.

L'importance de ces produits au point de vue des conséquences politiques que leur absence pouvait entraîner amena de bonne heure les empereurs à en surveiller de près l'exportation, peu à peu ils finirent même par en monopoliser complètement le commerce. Nous devons nous en féliciter : leurs dispositions législatives, qui nous ont été conservées, nous éclairent beaucoup sur les moyens d'exportation de deux des produits les plus importants : le bois et le blé.

CHAPITRE I^{er}

Les Bois

Il peut paraître singulier de voir commencer l'étude des produits végétaux par le bois. Si on se rappelle en effet les mots de Salluste : « Sol fertile en moissons et en pâturages, mais peu favorable à la végétation arborescente » (1), il semble difficile qu'il ait pu y avoir à l'époque romaine un commerce de bois bien actif.

Mais que penser de l'affirmation de Salluste ? L'historien paraît bien ne parler que du caractère général des provinces qu'il connaissait, quand il vient au détail il est le premier à mentionner les surfaces boisées.

Il est évident que Salluste, dans le rapide aperçu géographique qu'il met en tête de son *Histoire de la guerre de Jugurtha*, n'a en vue que de nous donner une idée du pays où vont se dérouler les événements qu'il raconte dans le cours de son ouvrage. Il n'entend donc parler que de la région orientale, l'Afrique proconsulaire et la Numidie. Pour la partie occidentale elle ne l'intéresse que peu et d'ailleurs il la connaissait mal. Les hasards de son attachement à César et plus tard de sa carrière administrative l'avaient précisément conduit dans cette contrée où s'était déroulée la lutte contre le roi numide. Il est hors de doute que pour peindre l'Afrique il a dû puiser beaucoup plus dans ses souvenirs personnels que dans les documents numides qu'il avait eus à sa disposition. Aussi son assertion ne vaut-elle que pour la Proconsulaire et la Numidie, et encore ne devait-il connaître de la Proconsulaire que la partie la moins boisée, la Byzacène, les incidents de la guerre contre Caton ne l'avaient pas conduit au delà.

L'auteur de la guerre d'Afrique nous confirme sur ce point le témoignage de Salluste. César débarqué à Thapsus est obligé d'envoyer en Sicile chercher du bois pour la construction des béliers (2). C'est toujours de la région orientale dont cet auteur parle.

Aux témoignages de Salluste et d'Hirtius on doit joindre

(1) SALLUSTE. — *Guerre de Jugurtha*, chap. XVII.

(2) HIRTIUS. — *Guerre d'Afrique*, chap. XXI.

celui de saint Augustin qui doit s'appliquer plus spécialement à la Numidie que l'évêque d'Hippo Regius devait connaître particulièrement, et avant tout probablement aux environs de sa ville épiscopale. « Voyez, nous dit-il, toutes ces campagnes sont nues, elles ne sont pas ombragées de grands bois. » (1)

D'autres auteurs nous apprennent de leur côté que c'était surtout dans la partie occidentale qu'on trouvait les forêts.

« Les parties occidentales sont beaucoup plus boisées que la zone orientale qui s'étend jusqu'au lac Triton. Les forêts de cette région de l'ouest sont peuplées de bêtes fauves. » (2) D'ailleurs on trouvait aussi des bois dans la Proconsulaire et la Numidie. L'épigraphie nous révèle tant en Numidie que dans l'Afrique propre l'existence de saltus dont certains dépassaient en étendue le territoire de certaines cités.

Parmi ces saltus il convient de citer particulièrement le saltus Burunitanus (3), à l'est et au sud-est de Tabraca, et le saltus Massipianus (4), au nord-est de Theveste. Or, nous savons ce que les Romains entendaient par ce mot « saltus ». Une définition d'Ælius Gallus conservée par Festus nous apprend qu'un saltus est un domaine où il y a des bois et des pâturages (5). La présence de saltus dans l'Afrique proconsulaire et la Numidie doit donc nous amener à conclure que même la partie orientale n'était pas aussi dépourvue de forêts qu'auraient pu le faire supposer les textes que nous citons plus haut.

Encore aujourd'hui d'ailleurs on trouve sur plusieurs points de l'Afrique des forêts nombreuses qui semblent le plus souvent n'être que les restes des forêts plus étendues de l'époque romaine. D'autres textes littéraires viennent confirmer sur ce point ce que pouvait déjà faire pressentir le texte d'Hérodote et les inscriptions des saltus.

Grâce à ces renseignements de natures diverses on peut essayer une répartition des forêts de l'Afrique du Nord à l'époque romaine. Il est relativement facile de voir, en passant en revue les différentes provinces, où devaient se trouver surtout les forêts, dont on n'aperçoit plus de nos jours que des vestiges.

(1) SAINT AUGUSTIN. — *De pastoribus*, XXXIX. — *Sermo*, XLVI, édit. Migné, T. XII.

(2) HÉRODOTE. — *Hist.*, IV, 191.

(3) et (4) C. I. L., VIII, 10570. — *Loc. cit.*, 587.

(5) FESTUS. — *Signif. des mots*, p. 244.

Toute la région de Kroumirie au nord de la vallée de la Medjerda présente encore aujourd'hui des forêts assez développées. Il en était de même dans l'antiquité, car Juvénal nous signale les grands bois qui ombrageaient le rivage autour de Tabraca (1).

Le nom de cette ville nous confirme ce fait. D'après Bochart, Tabraca serait en phénicien l'équivalent du mot latin *frondosa*. Le saltus Burunitanus que nous citons plus haut au sud-est et à l'est de Tabraca nous atteste encore la présence dans les environs de forêts importantes. Une inscription trouvée à Carthage et mentionnant dans cette ville l'existence d'un collège de dendrophores (2), nous montre que la capitale de la province devait être le siège d'un commerce important de bois, qui devait lui arriver de cette région du nord où nous venons de voir l'existence de forêts dûment constatée.

Les forêts de la Byzacène devaient d'ailleurs envoyer leurs produits au port de Carthage et augmenter ainsi le trafic du bois. Deux inscriptions mentionnant des dendrophores ont été trouvées dans cette province : l'une à Maactaris (3) l'autre à Thugga (4). On sait que les collèges des dendrophores, tout en ayant un caractère religieux peut-être plus accentué que les autres, ne cessaient pas cependant de jouer un rôle important au point de vue économique. Les membres de ces collèges en effet appartenaient le plus souvent aux métiers intéressant l'industrie du bois, c'est à ce titre que leur présence dans une ville est importante à relever pour notre sujet.

La présence de forêts aux environs de Maactaris que doit nous faire supposer l'existence dans cette ville d'un collège de dendrophores, nous est confirmée par l'examen du sol actuel. Le massif de Maactar est encore aujourd'hui couvert de bois. Le saltus Massipianus non loin de Thugga est pareillement pour nous une confirmation de l'inscription trouvée dans cette ville.

On voit ainsi que même dans cette région orientale que Salluste et Hirtius nous représentent comme dépourvues de bois, les textes épigraphiques et l'examen du sol nous révèlent cependant l'existence non équivoque de forêts sur plusieurs points du territoire.

(1) JUVÉNAL. — *Sat.*, X, 194.

(2) *C. I. L.*, VIII, 12570. — Cf. *Ep. Epigraphica*, T. VII, N° 197.

(3) *Année Epigrap.*, 1892, N° 18. — Cf. *Bull. du Comité*, 1892, pp. 509-514.

(4) *C. I. L.*, VIII, 15527.

Pareille remarque doit être faite pour le texte de saint Augustin. Le texte, que nous citons plus haut, ne peut s'appliquer évidemment qu'à la plaine qui entoure la ville d'Hippo Regius, connue encore aujourd'hui sous le nom de plaine de Bône. Une inscription nous révèle l'existence d'un saltus Hipponiensis (1), qui devait sans nul doute se trouver dans les environs d'Hippo Regius, probablement dans les plateaux qui limitent à l'est, au sud et à l'ouest la plaine de Bône. Le massif de l'Edough au nord-ouest de Bône, renferme encore aujourd'hui des forêts importantes qui ne doivent être que les restes de celles que l'on devait trouver sur ce massif à l'époque romaine.

D'autres textes épigraphiques nous font également connaître la présence de bois en Numidie. Deux inscriptions trouvées à Cirta nous signalent l'existence dans cette ville d'un collège de dendrophores (2). Les montagnes qui entourent la capitale de la province devaient sans doute fournir aux membres du collège la facilité d'exercer leur industrie. Une autre inscription trouvée à Rusicade (3) nous révèle que les marchands de bois de Constantine devaient envoyer leur marchandise à ce port important pour être exportées à Rome. Les environs de Rusicade devaient d'ailleurs contribuer à augmenter ce commerce. Encore aujourd'hui on trouve entre Philippeville et Collo des forêts importantes.

Dans le sud de la province le massif de l'Aurès devait fournir également aux marchands de bois une réserve importante. C'est à cela que nous devons la présence dans la ville de Timgad d'un collège de dendrophores (4).

Avec la Maurétanie Césarienne nous arrivons à cette partie occidentale dont parlait Hérodote et qu'il nous représente comme beaucoup plus boisée que la zone orientale. Strabon nous donne un renseignement identique. « La Maurusie, dit-il, est très boisée et les arbres y atteignent une hauteur prodigieuse. » (5) Pline mentionne également les grandes forêts de la Maurétanie (6). « Cette province, nous dit Solin, est couverte de grands bois. » (7)

Les textes épigraphiques vont nous permettre de pousser plus loin cette étude. Une inscription trouvée à Sitifis nous

(1) (2) et (3) *C. I. L.*, VIII, 3531. — *Loc. cit.*, 6940-6941. — *Loc. cit.*, 7956

(4) *C. I. L.*, VIII, 17907. — Cf. *Ep. Epig.*, T. VII, N° 774.

(5) STRABON. — L. XVII, chap. III, § 4.

(6) PLIN. — *Hist. Nat.*, V, 1.

(7) SOLIN. — *Polyhist.*, XXV.

signale dans ce centre important l'existence d'un collège de dendrophores (1). Ceux-ci devaient trouver à exercer leur industrie dans les massifs de la Petite Kabylie qui renferment des forêts considérables. La chaîne des Biban et celle des Babors à l'ouest et au sud-ouest de la ville devaient également fournir du bois en grande quantité.

Le massif du Djurdjura dans la Grande Kabylie devait donner du bois d'essence variée et en assez grande abondance.

Cæsarea devait être aussi un lieu d'exportation de bois qui lui arrivait sans doute du massif de l'Ouarsenis situé au sud de la vallée du Chélif. C'est du moins ce qu'une inscription peut nous faire présumer (2).

Pour la Maurétanie Tingitane les textes épigraphiques ne vont nous être d'aucun secours. Le peu d'inscriptions qu'on ait relevées jusqu'à présent dans cette province ne nous apprend rien ; aucune en effet ne mentionne de collège de dendrophores établis dans les villes.

Les textes littéraires en revanche nous fournissent quelques renseignements précis qui permettent d'affirmer que cette province était au moins aussi riche en forêts que les autres situées à l'est.

Strabon nous dit que les environs du mont Abyla étaient couverts d'épaisses forêts (3). Les environs de la ville de Lixus, sur les bords de l'Océan, renfermaient aussi des forêts dont les mauves composaient la principale essence (4).

Mais c'était surtout l'Atlas et ses contreforts qui présentaient une grande richesse forestière. Suetonius Paulinus déclarait que le pied de la montagne était rempli de forêts épaisses et profondes (5). Silius Italicus nous représente aussi les pentes de l'Atlas comme couvertes de bois magnifiques (6).

Encore aujourd'hui d'ailleurs le Maroc est la région la plus boisée de la Berbérie de l'Atlas. Rien d'étonnant par conséquent qu'elle présentât à l'époque romaine d'abondantes ressources forestières.

Ainsi dans toutes les provinces de l'Afrique romaine nous avons signalé des forêts, dans certaines mêmes ces

(1) C. I. L., VIII, 8457. — Cf. H. DE VILLEFOSSE, *Revue Arch.*, 1876, p. 204.

(2) C. I. L., VIII, 9401. — Cf. *Ep. Epig.*, T. V, N° 1027 et T. VII, N° 508.

(3) STRABON. — XVII, II.

(4) et (5) PLIN. — *Hist. Nat.*, XIX, 22. — V, 1.

(6) SILIUS ITALICUS. — *Puniq.*, L. I, v. 205.

forêts devaient avoir une étendue considérable. C'était donc là une ressource précieuse que les Romains et les Africains ne pouvaient pas négliger, et dont ils devaient tirer un profit considérable.

Toutefois avant de voir ce que les textes anciens nous apprennent sur le commerce du bois, il est bon d'examiner quelles étaient les essences que renfermaient les forêts de l'Afrique. Une pareille étude nous permettra de saisir plus facilement quelle était la nature du commerce qu'alimentaient les ressources forestières de l'Afrique.

Au premier rang des essences forestières africaines il faut citer le chêne ou plutôt les différentes espèces de chênes. On rencontre encore aujourd'hui de nombreux chênes dans les forêts. Le chêne-liège se trouve surtout dans le massif de l'Edough et dans les massifs des environs de Sétif. Le chêne vert ou yeuse, au bois d'un beau rouge foncé, est cantonné dans les environs de Batna. Il est employé dans l'ébénisterie et comme bois de chauffage. Le chêne zéen existe entre Philippeville et Bône, dans l'Edough et dans les monts de Constantine.

Tous ces bois devaient faire l'objet d'une exploitation active au temps de la domination romaine. Pline cependant ne nous mentionne que l'yeuse, « que l'on trouvait en Afrique et qui donnait une belle teinture écarlate » (1).

Le cèdre d'Afrique était, au dire de Pline, parmi les variétés les plus renommées (2). Il devait à son incorruptibilité presque absolue d'être employé dans les constructions publiques. C'est ainsi qu'on voyait à Utique un temple d'Apollon très célèbre. Les poutres de cèdre qui avaient servi à sa construction duraient depuis la fondation de la ville : elles remontaient à onze cent soixante-dix-huit ans. Pline ajoute un détail qui, pour nous, a son prix. « C'était, nous dit-il, des poutres faites en cèdre de Numidie. » (3) Ces cèdres devaient probablement pousser sur les flancs de l'Aurès où nous avons signalé des forêts importantes.

L'Atlas était, au dire de Silius Italicus, couvert de pins de grandes dimensions (4).

Sur cette montagne poussaient des arbres dont la description fournie par Pline suivant Suetonius Paulinus

(1) et (2) PLINE. — *Hist. Nat.*, XIX, 65. — XVI, 76.

(3) PLINE. — *Hist. Nat.*, XVI, 79.

(4) SILIUS ITALICUS. — *Puniques*, L. I, 204.

a donné lieu à de nombreuses discussions. Voici le texte de Pline :

« Suetonius a parlé comme les autres de la hauteur de l'Atlas, il a ajouté que le pied en est rempli de forêts épaisses et profondes que forme une espèce d'arbres inconnus. La hauteur de ces arbres est remarquable, le tronc sans nœuds est brillant, le feuillage est semblable à celui du cyprès, il exhale une odeur forte et il est revêtu d'un léger duvet avec lequel par le travail de l'art on pourrait faire des étoffes comme avec de la soie. » (1)

En tenant compte de ce dernier renseignement de Pline on pourrait croire qu'il s'agit ici du cotonnier.

Mais il est impossible d'admettre une pareille identification. Le coton en effet était connu des Romains, Pline lui-même le mentionne dans la Haute Égypte et l'Éthiopie où il servait à faire des vêtements pour les prêtres. S'il se fût agi de cette plante il n'aurait pas manqué de compléter sur ce point les renseignements fournis par Suetonius Paulinus. Les textes arabes nous font d'ailleurs connaître que ce n'est qu'au ^{viii}^e siècle seulement que les conquérants arabes introduisirent le coton dans l'Afrique du Nord.

Les caractères morphologiques indiqués par Paulinus ne correspondent d'ailleurs nullement à ceux du cotonnier. L'odeur analogue à celle du cyprès est surtout tout à fait distinctive. Une reconnaissance plus approfondie des forêts de l'Atlas n'a laissé aucun doute sur la nature des arbres vus par Suetonius Paulinus : ce sont des arars (2) dont tous les caractères correspondent exactement à ceux indiqués par Pline.

Il nous reste à signaler un arbre dont le bois était fort recherché des ébénistes romains. C'est le citrus ou thuya. Cet arbre se trouvait surtout dans la Maurétanie Tingitane. Pline nous montre les chevaliers romains explorant les forêts de cette province pour y découvrir ce bois tant désiré (3). Strabon nous dit également qu'on le trouvait en grandes quantités dans la Maurusie (4). Les thuyas sont

(1) PLIN. — *Hist. Nat.*, V, 1.

(2) MONGEZ. — *Hist. et Mém. Ac. I. et B.-L.*, T. III, p. 31. Cette attribution est douteuse l'arar étant actuellement le nom indigène du thuya et aussi du genévrier de Phénicie.

(3) PLIN. — *Hist. Nat.*, V, 1.

(4) STRABON. — L. XVII, chap. III, § 4.

encore parmi les essences les plus répandues du département d'Alger et celui d'Oran.

L'Afrique du Nord nous apparaît donc comme ayant des forêts assez importantes et renfermant des essences de bois variées se prêtant à de multiples usages. Rien de surprenant que les Romains aient exploité à leur profit ces richesses forestières. Les nombreuses inscriptions de collèges de dendrophores que nous avons relevées dans les ports les plus importants nous montrent que les bois devaient être acheminés à la côte pour de là être dirigés sur Rome.

C'était l'Afrique en effet qui devait fournir une bonne partie du bois que brûlaient annuellement les thermes de la capitale. Ce commerce devait être aux mains des empereurs ou tout au moins être surveillé de très près par eux. Le Code Théodosien renferme plusieurs dispositions législatives touchant les *navicularii lignarii*. Ces commerçants jouissaient de privilèges importants que les empereurs accroissaient sans cesse (1). Les nombreux thermes de Rome devaient exiger une provision de bois considérable, aussi comprend-on facilement que soixante naviculaires aient été spécialement chargés de veiller à leur entretien (2).

Les chênes que nous avons signalés en grandes quantités, les cèdres dont les textes anciens eux-mêmes nous signalent la présence devaient sans nul doute être envoyés à Rome pour la construction ou la décoration des édifices publics. Le chêne zéen était tout particulièrement désigné pour les constructions navales. C'est ce que veulent dire ces mots : « Des bois propres à toutes les nécessités et à tous les usages » que nous trouvons dans une constitution de 364 (3).

Il est une catégorie de bois qui devait faire l'objet d'un commerce très important, c'est le bois d'ébénisterie. Pour celui-là il devait y avoir un commerce véritable aux mains des particuliers, car ce n'était là qu'un objet de luxe dont le trafic n'intéressait en rien les empereurs.

De ces bois d'ébénisterie que l'on exportait pour Rome, le plus célèbre était le citrus dont on faisait des tables qui atteignaient parfois un prix fabuleux.

Pline nous apprend qu'elles commencèrent à devenir surtout à la mode au temps de Cicéron. On conservait encore de son temps celle que le grand orateur avait payée

(1) (2) et (3) *Cod. Théod.*, L. XIII, T. V, loi 10. — 13. — 10.

un million de sextercées (210.000 fr.) (1). Ces tables étaient souvent montées sur des pieds d'ivoire qui en rehaussaient la magnificence (2). Ces tables devaient être rondes et reposer sur un seul pied. C'est du moins ce qu'il semble résulter d'un texte de Martial : « Les tables rondes de Maurétanie sont soutenues au centre par des dents libyennes. » (3)

Leur principal mérite, au dire de Pline, était d'offrir des veines disposées en cheveux crépés ou en petits tourbillons. Les pièces de la première espèce portaient le nom de « tigrinœ », celles de la seconde s'appelaient « pantherinœ » (4). Elles devaient être fort en honneur parmi les riches romains, car les auteurs nous les signalent constamment. Pétrone cite avec enthousiasme ces magnifiques tables qui servaient à Trimalcion : « On apporte une table de citrus arraché au sol de l'Afrique et dont les veines abondantes imitent l'or. » (5) Lucain vante également ces riches tables de citrus que l'on trouvait en Maurétanie (6). Le citrus devait aussi servir à faire des lits dont on rehaussait l'éclat par des incrustations d'écaille (7).

Tous ces témoignages nous attestent l'existence d'un commerce de citrus avec Rome. Pline nous montre les chevaliers explorant les forêts à la recherche de ce bois (8). Strabon est encore plus affirmatif : « C'est la Maurusie, dit-il, qui fournit à Rome ces larges tables d'un seul morceau dont les veines présentent des accidents si variés. » (9)

(1) PLIN. — *Hist. Nat.*, XIII, 29.

(2) LUCAIN. — *Pharsale*, X, V, 144. — JUVÉNAL, *Sat.* XI, V, 122.

(3) MARTIAL. — *Epig.*, L. IX, E. 22, V, 5.

(4) PLIN. — *Hist. Nat.*, XIII 30.

(5) PÉTRONE. — *Satyr.*, 119.

(6) LUCAIN. — *Pharsale*, IX, 425-430.

(7) MARTIAL. — *Epig.*, XII, 66.

(8) PLIN. — *Hist. Nat.*, V, 1.

(9) STRABON. — L. XVIII, chap. XIV, § 4.

CHAPITRE II

Plantes industrielles et médicinales

Nous rangerons sous cette dénomination quelques plantes dont les produits étaient employés dans la médecine ou la parfumerie romaine. Leur importance économique était loin d'être aussi grande que celle du bois, mais elles étaient comme lui le plus souvent des productions naturelles du sol et c'est pourquoi nous les étudierons ici avant les autres végétaux dont la culture réclamait les soins de l'homme.

Le coccus était une graine que l'on trouvait en Afrique. Elle fournissait une belle couleur écarlate dont l'emploi, au dire de Pline, était spécialement réservé pour le manteau de guerre des généraux (1).

Ce que Pline appelle une graine était en réalité dû au kermès. Le kermès est la cochenille du chêne kermès. L'insecte du kermès vit et se développe comme la cochenille. Quand la femelle a été fécondée elle dépose ses œufs sur l'arbre, les recouvre de son corps et meurt. On en fait la récolte avant l'éclosion des œufs, depuis le milieu de mai jusqu'en juin. La masse se présente sous la forme de grains arrondis, lisses, luisants, d'un beau brun rougeâtre et de la grosseur d'un petit pois. On se sert encore beaucoup de cette teinture en Afrique et l'on sait que c'est avec le kermès que les mégissiers du Tafilalet obtiennent les belles teintes de leur filali.

L'iris était une plante assez répandue dans l'Afrique. Il servait à plusieurs usages et était employé en médecine et en parfumerie. Pour ce dernier usage on ne se servait que de la racine qui seule était odorante (2). L'iris d'Afrique était le plus grand de toutes les espèces et avait une saveur très amère (3).

Les nombreux serpents et scorpions que l'on rencontre en Afrique avaient conduit les habitants à étudier les remèdes à employer contre la piqure ou la morsure des

(1) (2) et (3) PLIN. — *Hist. Nat.*, XXII, 3. — XXI, 19.

uns ou des autres. Plusieurs plantes nous sont ainsi signalées par Pline comme servant à cet usage.

La graine que les Africains appelaient zara était très efficace contre les piqures des scorpions. On employait aussi cette graine pour les calculs et la taie (1).

Une autre herbe jouissait également d'un grand renom contre les morsures de serpents, c'était l'euphorbe. On trouvait cette plante surtout dans l'Atlas. Elle devait son nom au médecin du roi Juba, Euphorbius qui l'avait découverte. On pressait la tige de cette plante et il en sortait un suc laitieux auquel Euphorbius accordait les plus grands éloges et qu'il considérait comme très efficace pour combattre la morsure des serpents et en général l'effet de toute espèce de venin (2). L'euphorbe devait faire l'objet d'un commerce avec Rome car Pline nous apprend que cette plante arrivait à Rome du mont Atlas par-dessus les colonnes d'Hercule (3).

Les débauches de Néron donnèrent aussi pendant quelque temps beaucoup de vogue au commerce d'une plante que l'on trouve en grande abondance en Afrique. La thapsie est une plante qu'on doit ranger moins peut-être dans la classe des parfums que dans la classe des onguents utiles employés par la médecine. Pline nous apprend que la thapsie d'Afrique passait pour être très énergique (4). Mêlée avec de la cire et du miel elle effaçait les traces livides et les meurtrissures (5). On comprend par suite le profit que Néron pouvait en faire. Grâce à ce produit, les courtisans et toute la cour ne pouvaient s'apercevoir des dommages qu'avaient pu recevoir le visage auguste du souverain pendant les expéditions nocturnes qu'il affectionnait particulièrement (6).

Le commerce de ces produits ne dut jamais avoir une bien grande importance. Les textes que nous venons de citer nous montrent qu'ils étaient bien connus à Rome, mais les consommateurs durent toujours être très peu nombreux et par suite l'exportation fut toujours minime.

(1) (2) (3) et (4) PLIN. — *Hist. Nat.*, XXIV, 71. — V, 1. — XXVII, 1. — XIII, 43.

(5) DE PASTORET. — *Histoire et mémoires de l'Institut de France, Académie des Inscript. et Belles-Lettres*, T. VII, p. 156.

(6) TACITE. — *Annales*, XIII, 25.

CHAPITRE III

Les Céréales

Le blé était à l'arrivée des Romains la principale culture de l'Afrique et il devait garder une très grande place dans les exportations de l'Afrique romaine. Cela se comprend aisément quand on songe d'une part à la très grande fertilité de l'Afrique et d'autre part à l'impérieux besoin qui poussait Rome à acheter à ses provinces de quoi subvenir aux besoins de ses nombreux habitants.

Les Romains en effet délaissant peu à peu la culture des terres italiennes, durent avoir recours aux autres contrées agricoles de l'empire. Avant même la conquête, Carthage était venue en aide plusieurs fois à sa rivale. Cet apport du blé africain devint une institution régulière à partir de la conquête et de la réduction de la Numidie en province romaine par César. C'est alors à titre d'impôt que l'Afrique doit envoyer son blé dans les ports de l'Italie pour la consommation du peuple.

Les nouvelles possessions romaines paraissaient tout à fait propres à remplir le rôle de grenier de Rome qu'on voulait leur imposer. Leur très grande fertilité permettait de leur demander une grande quantité de blé sans que leur prospérité eût à en souffrir. Cette demande, qui devint de jour en jour plus importante, obligea sans doute les agriculteurs africains à développer de plus en plus la culture du blé. De fait nous trouvons dans chaque province des preuves certaines d'une culture intensive des céréales.

La vallée du Bagradas (Medjerda) devait être un des centres importants de production du blé. A l'époque romaine nous voyons les villes se presser dans la vallée du fleuve principal et de ses affluents. Toutes ces villes : Thurbubo Minus, Bulla Regia, Masti, Sicca Veneria, devaient leur grande prospérité à la richesse agricole de leur sol. « Les plaines et les vallons que traversent tous ces cours d'eau sont, en effet, d'anciens bas-fonds lacustres ; le sol en est formé d'alluvions et les couches d'humus fertile que les eaux y ont déposées depuis des siècles y atteignent une épaisseur souvent extraordinaire. Ces dépôts limoneux

constituent aujourd'hui le sol de la plaine. Toutes ces terres alluviales sont grasses et fertiles et particulièrement propices à la culture de la vigne et des céréales. » (1) Les Romains avaient su tirer un excellent parti de ce sol merveilleux. Le blé était abondamment récolté dans cette vallée. Les textes épigraphiques ne nous laissent aucun doute sur ce point. A Musti on a retrouvé plusieurs inscriptions mentionnant un sanctuaire de la grande déesse agricole Cérès (2). Ce temple possédait un collège de prêtres que nous fait également connaître une inscription (3). La présence d'horrea dans les deux grands ports de la côte, Utique et Carthage nous est un sûr garant de l'exportation de blé qui devait se faire pour Rome. On sait que ces horrea étaient des greniers, de vastes docks, où le blé amené de l'intérieur attendait d'être embarqué pour sa destination. Une inscription trouvée à Carthage nous fait connaître un gardien des horrea d'Auguste à Utique (4). Une autre inscription trouvée dans la même ville nous mentionne la présence d'un procurator des horrea (5). Ammien Marcellin nous signale également l'existence dans la capitale de la province « de greniers où était renfermé le blé destiné au peuple romain » (6).

La seconde partie de l'Afrique proconsulaire, la Byzacène devait également fournir de grandes réserves de blé.

Les auteurs de l'époque de la république et des premiers temps de l'empire nous prouvent qu'à ce moment la principale richesse de la Byzacène était le blé. Plusieurs passages d'Hirtius ne nous laissent aucune indécision à cet égard. Il nous apparaît clairement que César comptait sur les grains qu'il trouverait en Afrique, car il y était arrivé sans vivres et nous le voyons dès le début de la guerre mettre à contribution les silos des indigènes (7). A peine débarqué, il part avec une troupe légère pour aller chercher des vivres aux environs et après avoir amassé d'abondantes provisions de blé il revient à Ruspina (8). Un peu plus tard le même auteur nous apprend que les députés de Thysdrus viennent offrir à César les vingt-six mille

(1) TOUTAIN. — *Les cités romaines de Tunisie*, p. 43.

(2) *C. I. L.*, VIII, 15585 et 15589.

(3) *C. I. L.*, VIII, 15590.

(4) *Ephé. Epig.*, T. VII, N° 704.

(5) *C. I. L.*, VIII, 619.

(6) AMMIEN Marcellin. — XXVIII, I, 17.

(7) et (8) HIRTIUS. — *Guerre d'Afrique*, LXV. — IX.

hectolitres qu'ils avaient en réserve dans leur ville (1). Mais quand il avance dans le pays le général romain s'aperçoit qu'il manquera bientôt de blé si on ne va pas le chercher au dehors, mais cela tient à ce que les laboureurs ayant été enrôlés par l'ennemi l'année précédente, ils n'ont pas fait la moisson (2). C'est alors que César se décide d'envoyer le préteur Salluste chez les Cercinnates. Le préteur trouve dans l'île une grande quantité de blé, il en remplit les vaisseaux de charge qui étaient en assez grand nombre dans le port et les envoie au camp de César (3). Enfin on se rappelle que parmi les produits que César est obligé d'envoyer chercher en Sicile parce qu'ils font défaut en Afrique le blé n'est pas signalé (4).

Nous avons encore d'autres preuves nous attestant une grande culture de blé dans la Byzacène. Nous trouvons sur la côte une ville appelée Horrea Cœlia qui devait être (son nom semble bien l'indiquer), le lieu d'exportation de tout ce blé qu'on récoltait dans la Byzacène. La ville importante d'Hadrumète qui devait plus tard devenir la capitale du diocèse de Byzacène, dut payer à César une imposition de guerre considérable à cause de sa grande fertilité. Le général victorieux exigea en effet une indemnité de trois millions de sesterces pour la ville elle-même et de cinq millions pour son territoire (5). Une inscription trouvée à Hadrumète nous apprend le surnom de *frugifera* donné à cette ville sans doute à cause de la fertilité de ses environs (6).

Pline nous apprend même que c'était un des centres les plus importants de la culture du blé en Afrique. Cette région, nous dit cet auteur, est d'une fertilité admirable (7). Le grain y rend environ cent cinquante pour un (8). Dans certaines conditions favorables on a même vu un seul grain fournir quatre cents tiges comme celui que l'intendant d'Auguste envoya à cet empereur. Celui que reçut Néron n'était pas moins remarquable puisqu'il avait produit trois cent soixante tiges (9).

Le témoignage de Pline est d'autant plus précieux en cette matière qu'il connaissait bien le pays dont il parle. Il avait dû faire un voyage et visiter la Byzacène (10). S'il

(1) (2) (3) (4) et (5) IIRTIUS. — *Guerre d'Afrique*, XXXVI. — XXI. — XXXIII. — XXI. — XCVII.

(6) GRUTEN. — *Inscript.*, p. 362.

(7) (8) (9) et (10) PLIN. — *Hist. Nat.*, V, 3. — XVII, 13. — XVIII, 21. — XVII, 3.

n'a pas été à Thysdrus, il a au moins été en relations avec des habitants de cette ville, et il a dû être à même d'avoir ainsi tous les renseignements qu'il désirait (1).

D'autres auteurs nous confirment d'ailleurs pleinement les renseignements que nous donnait Pline en ce qui concernait spécialement le rendement du blé dans la Byzacène. « En Syrie, à Garada et en Afrique dans la Byzacène, le rendement ordinaire du blé est du centuple, dit Varron. » (2) « Dans la Byzacène le sol est à ce point fertile que pour un grain de semence jeté il en renaît un cent, ajoute Solin. » (3) Silius Italicus, de son côté, dit que « dans la Byzacène les chaumes de Cérès fructifient au centuple » (4).

Tous ces textes ne laissent aucun doute sur ce qui faisait la richesse de la Byzacène, au moins pendant les premiers temps de la domination romaine. Le blé qui produisait avec tant d'abondance devait engendrer partout une grande prospérité.

La culture du blé devait également être très répandue dans la Numidie. Le sol se prêtait d'ailleurs à cela. C'est d'abord sur la côte, à la frontière même de cette province, la plaine d'Hippo Regius. Cette plaine très largement arrosée par la Seybouse et ses affluents, devait fournir des céréales en abondance. C'est à elle en effet que nous ferions l'application de ces mots de saint Augustin parlant des plaines de Numidie : « Toutes ces plaines sont fertiles et produisent du froment en grande abondance. » (5)

Toute la Numidie occidentale dans les environs de Cirta devait également être riche en céréales. Le port de Rusiade qui servait de débouché à cette partie de la province paraît bien avoir été le centre d'une exportation de blé importante. On a trouvé en effet dans cette ville « des greniers immenses construits pour la sécurité du peuple romain » (6).

« Le froment abonde en Maurétanie » (7), nous dit un géographe latin. Plusieurs témoignages viennent pleinement confirmer ce texte.

(1) PLINE. — *Hist. Nat.*, VII, 3.

(2) VARRON. — *De Re Rustica*, I, 44.

(3) SOLIN. — *Polyh.*, XXVII.

(4) SILIUS ITALICUS. — *Puniques*, IX, pp. 204-205.

(5) SAINT AUGUSTIN. — *De parastoribus*, 39. — SEMO, XLVI.

(6) C. I. L., VIII, 9675.

(7) *Expositio totius mundi*, éd. Riese, dans *Geographi latini minores*, p. 122.

La ville de Sitifis devait être un centre important de culture de blé. Elle adorait surtout Saturne, le dieu punique de l'agriculture (1). « La région du sud paraît avoir joui d'une plus grande prospérité que celle du nord. Là la plaine était plus étendue et le terrain se prêtait mieux à la culture des céréales. Aussi ne peut-on faire un pas dans ce pays aujourd'hui désert sans rencontrer des ruines romaines qui couvrent un espace considérable. » (2) De plus, l'ouest de Sitifis devait être également très fertile, nous trouvons en effet dans cette région un saltus Horreorum dont le nom seul nous indique la prospérité (3).

Dans la vallée du Sahel, non loin du port important de Saldac, à Tupusuctu, des inscriptions nous font connaître l'existence d'horrea (4).

Par contre une des parties les plus riches de nos jours, la plaine de la Mitidja, ne paraît pas avoir été cultivée à l'époque romaine. « La Mitidja, ancien golfe, puis lac séparé de la Méditerranée par le Sahel d'Alger, n'a dû être comblé que lentement par les alluvions des rivières débouchant de l'Atlas. » (5) Il est probable qu'elle était encore marécageuse à l'époque romaine car on ne trouve de ruines antiques qu'aux extrémités de la plaine (6). Une inscription trouvée au port de Rusguniæ nous montre les habitants souffrant de la famine, être obligés de faire venir leur blé des autres provinces de l'Afrique (7).

Dans le port de Cartenna, une inscription nous fait connaître l'existence d'horrea importants (8).

Les renseignements que nous possédons pour la Maurétanie Tingitane sont loin d'être aussi abondants et aussi précis que pour les autres. Cependant nul doute que le blé ne fût cultivé aussi dans cette province. Encore aujourd'hui le sol du Maroc est très fertile. Strabon nous dit lui-même que la Maurétanie, à l'exception de quelques déserts peu étendus, ne comprenait que des terres fertiles et bien pourvues de cours d'eau et de lacs (9).

(1) C. I. L., 8442 à 8452.

(2) CAT. — *Essai sur la Maurétanie Césarienne*, p. 177.

(3) et (4) C. I. L., VIII, 8425 et 8426. — *Loc. cit.*, 8836.

(5) BERNARD et FICHEUR. — *Les régions naturelles de l'Algérie (Annales de Géographie, 1902)*, p. 240.

(6) DE CAUSSADE. — *Mémoires archéologiques de l'Orléanais*, 1857, T. I, p. 241.

(7) C. I. L., VIII, 9250. — Cf. HASE, *Journal des Savants*, juillet 1837.

(8) C. I. L., VIII, 9669.

(9) STRABON. — XVII, III, § 4.

Ainsi on le voit l'Afrique offrait aux Romains d'abondantes réserves en céréales. On s'explique d'ailleurs facilement la faveur dont jouissait le blé d'Afrique.

C'était en effet le plus lourd parmi les blés étrangers. Pline nous apprend que les blés les plus légers étaient ceux de la Gaule et de la Chersonèse qui ne pesaient pas plus de vingt livres le modius, après venaient le blé de Sardaigne qui pesait une demi-livre et celui d'Alexandrie qui pesait dix onces de plus ; c'était aussi le poids de celui de Sicile. Le blé africain pesait une livre trois quarts de plus que celui de la Gaule et de la Chersonèse (1). Cela donne environ sept kilogrammes quatre-vingt-dix grammes par modius (8 lit. 8).

Quant au rendement en farine, Pline nous dit que le blé d'Afrique était parmi les premiers. Il donnait en effet 80 % de farine et 20 % de son (2).

On comprend donc sans peine pourquoi l'Afrique est devenue rapidement le grenier bientôt unique d'où Rome fût venir sa subsistance.

Déjà dans les derniers temps de la république, la capitale vivait en grande partie de ce blé. Cicéron nous apprend que l'Afrique était avec la Sicile et la Sardaigne une des provinces nourricières de la république (3). Varron, de son côté, nous apprend que Rome est obligée de faire des sacrifices pécuniaires pour que le blé d'Afrique et de Sardaigne lui arrive en quantité suffisante (4). C'est également à l'Afrique que Columelle veut faire allusion quand il parle de ces provinces situées au delà des mers et dont on est obligé de faire venir le blé nécessaire à la nourriture de Rome (5).

Sous le Haut-Empire nous voyons la part de l'Afrique augmenter et les apports de blé à Rome se régulariser. La Sicile et la Sardaigne dévastées par les guerres civiles et ruinées par les exactions de leurs derniers gouverneurs peuvent maintenant à peine se suffire à elles-mêmes et sont dans l'impossibilité de venir en aide à Rome (6).

C'est l'Afrique et l'Égypte qui vont maintenant concourir à l'alimentation de Rome. Tacite constate mélan-

(1) et (2) PLINE. — *Hist. Nat.*, VIII, chap. 12. — XVIII, chap. 20.

(3) CICÉRON. — *Pro lege Manilia*, XII.

(4) VARRON. — *De Re Rustica*, II.

(5) COLUMELLE. — *De Re Rustica*, I.

(6) FLORUS. — *Hist. Rom.*, III, 19.

coliquement qu'au lieu d'envoyer au loin ses produits, l'Italie est maintenant réduite, pour ne pas mourir de faim, à implorer le secours de l'Afrique et de l'Égypte (1).

On comprend que l'Afrique qui déjà auparavant envoyait son blé à Rome, ait vu sa part considérablement augmentée. D'ailleurs à ce moment la Numidie est réunie à l'empire et ses riches plaines peuvent fournir un apport considérable pour l'exportation. Aussi voyons-nous l'Égypte ne fournir du blé à Rome que pendant un tiers de l'année, c'est l'Afrique qui est chargée de nourrir la capitale pendant les huit autres mois (2).

Aurélius Victor nous donne un renseignement des plus intéressants qui nous permet de fixer approximativement la quantité de blé que l'Afrique fournissait sous Auguste. Cet historien nous apprend en effet que l'Égypte devait envoyer à Rome vingt millions de modius (3). En évaluant le modius à 8 litres 8 (4) cela donne pour la part de l'Égypte environ deux millions d'hectolitres de blé. Flavius Josèphe nous ayant dit que la part de l'Afrique était deux fois plus forte que celle de l'Égypte, nous avons pour l'Afrique environ quatre millions d'hectolitres, soit un envoi total de près de six millions d'hectolitres. Telle était du moins la quantité sous Auguste exigée pour la nourriture de la ville. Mais nous savons qu'à la suite de famines, Tibère augmenta la quantité de blé qu'Auguste avait coutume de demander aux provinces frumentaires (5). La part de l'Afrique dut alors dépasser quatre millions d'hectolitres.

L'importance de ce commerce amena dès cette époque les empereurs à en surveiller étroitement les conditions et à assurer l'arrivage régulier des blés d'Afrique. C'est à ce moment que Claude créa la première flotte de naviculaires dont nous avons parlé en étudiant les conditions juridiques du commerce africain (6). On établit aussi en Afrique toute une administration annexe de celle de l'annone de la capitale. C'est ainsi que nous trouvons un *adjutor* du préfet de l'annone chargé de surveiller l'envoi du blé à Rome (7).

(1) TACITE. — *Annales*, XII, 43.

(2) FLAVIUS JOSÈPHE. — *Guerre des Juifs*, II, 16, § 4.

(3) AURELIUS VICTOR. — *In Augusto*, I.

(4) LACROIX. — *Revue Africaine*, 1869 : *Les produits végétaux de l'Afrique ancienne*, p. 256.

(5) TACITE. — *Annales*, L, VI, 13.

(6) SÛETONE. — *Vie de Claude*, XIX.

(7) C. I. L., II, 1180.

A Calama nous trouvons sous Trajan un curateur chargé de veiller à la bonne perception de l'impôt du blé (1).

L'importance de ce commerce augmenta encore au Bas-Empire. Après la fondation de Constantinople, en effet, les convois d'Alexandrie furent détournés de Rome et envoyés assurer la subsistance de la nouvelle capitale. Ce fut donc presque entièrement sur l'Afrique que retomba le soin de nourrir Rome. On conçoit que ce fardeau n'était pas sans peser lourdement sur les cultivateurs africains. De plus la nouvelle combinaison mettait Rome à la merci des vagues ou d'un agitateur qui surgirait en Afrique et arrêterait les convois. C'est de ces craintes que se fait l'écho un poète du temps, Claudien, dans un passage de sa *Guerre contre Gildon*. « En récompense de mes services (c'est Rome qui parle) on me donna la Lybie et l'Égypte pour que ces deux contrées envoyassent pendant l'été sur deux flottes l'abondance au peuple roi et au sénat, arbitre de la guerre, et que tour à tour les vents qui soufflent des deux rivages vinssent emplir mes greniers. Ma vie était assurée, si Memphis ne répondait pas à mon appel, je remplaçais ses produits par les récoltes des Gétules. Je voyais les navires chargés de grain s'empressez vers moi et les voiles de Carthage rivaliser de zèle avec celles du Nil. Tout à coup s'élève une autre Rome et l'Orient revêt une robe semblable à la mienne ; les produits de l'Égypte deviennent son partage. La Lybie me reste seule espérance, à peine et difficilement grâce au Notus elle m'aide à vivre toujours incertaine du lendemain, toujours sollicitant la clémence des vents et des saisons. » (2)

Les empereurs prennent les plus grandes précautions pour assurer à Rome les blés de l'Afrique. Il y a maintenant un préfet de l'annone en Afrique même. C'est ce que nous apprennent la *Notitia Dignitatum* (3) et une inscription trouvée à Calama (4). Sous Valentinien et Valens sont construits à Rusicade des horrea pour la sécurité du peuple romain et pour abriter les récoltes qui serviront au peuple de Rome (5).

Rien, semble-t-il, ne montre mieux l'importance du commerce du blé de l'Afrique que le rôle politique joué

(1) C. I. L., VIII, 5351.

(2) CLAUDIEN. — *Guerre contre Gildon*.

(3) *Notitia Dignitatum*, éd. Seeck, Occident II, p. 169, N° 41.

(4) et (5) C. I. L., VIII, 5348. — *Loc. cit.*, 7975.

par cette province dans les troubles civils qui n'ont cessé d'éclater pendant toute la durée de l'empire presque à chaque changement de règne.

Parmi les conditions de la paix intervenue entre les triumvirs Antoine, César et Pompée, l'une stipule que ce dernier laissera passer les convois de blé destinés à Rome (1).

Plus tard Clodius Macer qui commandait les troupes en Afrique s'étant révolté contre Galba retint les navires chargés de grain pour affamer le peuple romain (2).

Tacite nous apprend également que pendant qu'il disputait l'empire à Vitellius, Vespasien conçut le projet d'envahir l'Afrique par terre et par mer « afin d'envoyer à son ennemi en lui fermant tous ses greniers la haine et la discorde » (3). A la mort de Vitellius la nouvelle que l'Afrique était soulevée et que les convois de grain allaient être retenus jeta le peuple romain dans les plus cruelles alarmes. Mais Vespasien apprenant la mort de son rival chargea aussitôt de grain tous les vaisseaux qu'il avait à sa disposition et les dirigea sur Rome où ils empêchèrent la famine (4).

Un siècle plus tard, Septime Sévère se hâte de faire passer des légions en Afrique pour empêcher Niger d'affamer le peuple romain (5).

Sous Honorius se produit un fait plus curieux et plus caractéristique encore. Attale, proclamé empereur par Alarie, maître de Rome, songe tout d'abord à s'emparer de l'Afrique pour assurer du pain à ses nouveaux sujets. Héraclien gouverne l'Afrique pour le compte d'Honorius. Pour défendre la couronne de son maître, il ferme les ports de la colonie et retient tous les vaisseaux chargés de blé. Bientôt Rome affamée refuse son appui à l'usurpateur (6).

Tous ces faits nous confirment pleinement ce que nous avaient montré les textes et nous permettent de conclure à un important commerce de blé avec Rome et cela pendant toute la durée de l'empire.

(1) APPIEN. — *De Bellis civil.*, V, 18.

(2) PLUTARQUE. — *Vie de Galba*, chap. XV.

(3) et (4) TACITE. — *Histoires*, IV, 48. — 52.

(5) SPARTIEN. — *Vie de Septime Sévère*, VIII, dans l'*Histoire Auguste*.

(6) ZOZIME. — *Liv.* VI, chap. II.

Tous les textes que nous avons cités se rapportent exclusivement au commerce officiel, sous le monopole de l'État. A côté, il devait y avoir assurément un trafic libre dont il est assez facile de saisir la trace dans quelques textes. A Thysdrus nous avons vu que les habitants avaient offert à César vingt-six mille hectolitres de blé, mais l'historien ajoute, et c'est cela surtout qui a son intérêt pour la question qui nous occupe, que ce blé appartenait à des habitants de Thysdrus et aussi à des négociants italiens (1).

Salluste nous apprend qu'il y avait à Cirta de nombreux négociants romains (2). On peut conjecturer que ces romains étaient surtout établis dans cette ville pour faire le commerce de blé dont Rusicade qui servait de port à Cirta était précisément le principal lieu d'exportation.

Une inscription trouvée à Rome nous mentionne dans cette ville l'existence de marchands de blé d'Afrique (3).

A côté du blé nous devons signaler l'orge que l'on récoltait en grande quantité en Afrique. César réclame en effet de l'orge en même temps que le blé comme contribution de guerre et comme impôt exigé de l'Afrique.

L'orge servait à plusieurs usages. La farrago, nous dit Pline, se faisait avec de l'orge d'Afrique (4). « Avec cette céréale on fabriquait aussi la ptisane, aliment très substantiel et très salubre qui était si estimé. La meilleure ptisane était celle d'Utique. L'espèce d'orge avec laquelle on la préparait en Afrique est appelée glabre par Turanius. » (5) Le commerce de l'orge devait probablement se confondre souvent avec celui du blé.

(A suivre.)

(1) HIRTIUS. — *Guerre d'Afrique*, XXXVI.

(2) SALLUSTE. — *Guerre de Jugurtha*, XXI.

(3) C. I. L., VI, 1620.

(4) et (5) PLINE. — *Hist. Nat.*, XVIII, 41. — 15.

CARTE

DE

L'AFRIQUE ROMAINE

Légende

Echelle de: $\frac{1}{4.000.000}$

--- Limite probable au 1^{er} siècle

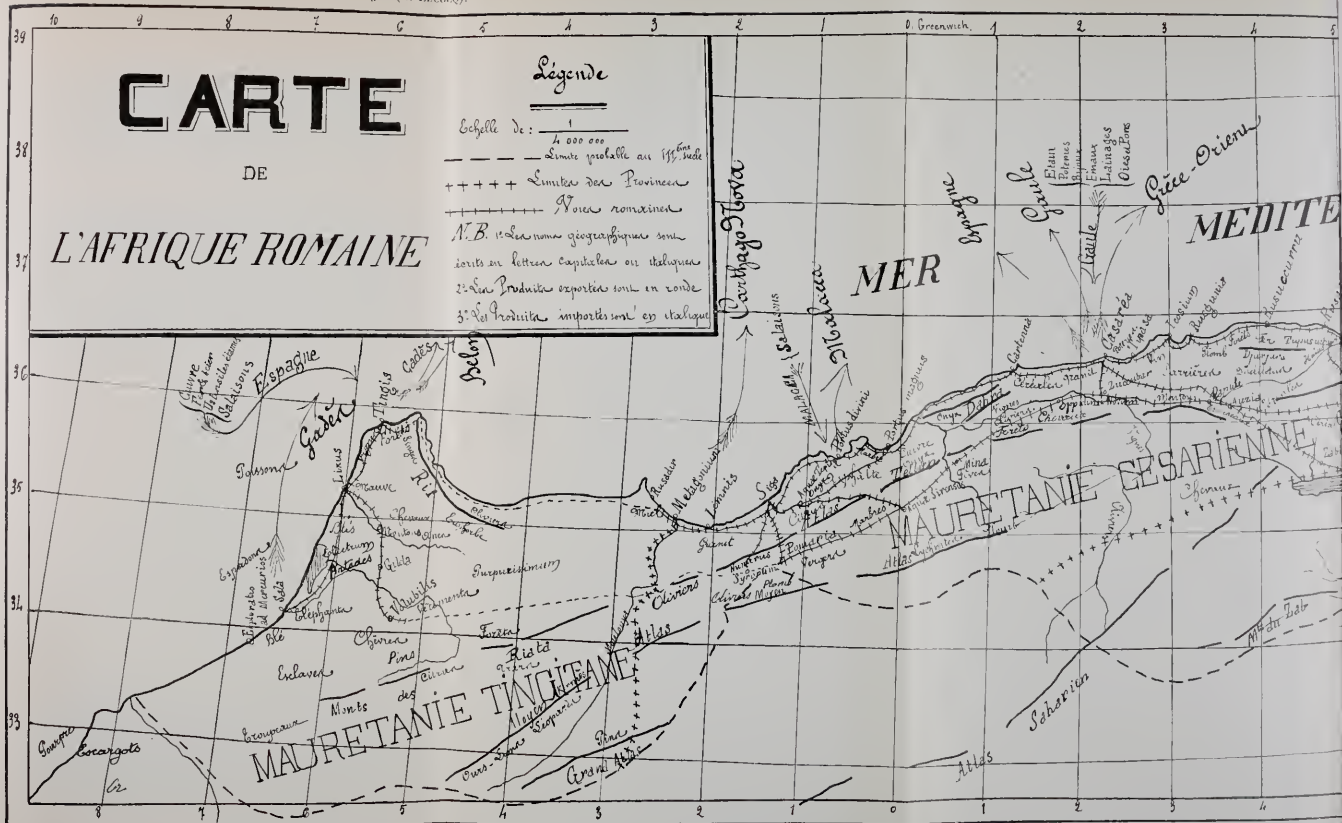
++++ Limite des Provinces

+++++ Nœuds romains

N.B. Noms romains géographiques sont écrits en lettres capitales ou italiques

2^e Les Produits exportés sont en ronde

3^e Les Produits importés sont en italiques





DÉCOUVERTE D'UNE BORNE MILLIAIRE

établissant que la Rusuccuru antique était à Dellys

Ce printemps, des indigènes défrichant de hautes et épaisses broussailles dans la propriété Baille, à Takdempt, près Dellys, découvrirent au milieu d'un fourré impénétrable une colonne en grès haute de 1^m75, debout et entourée de quatre grosses pierres. Ils la basculèrent. M. Baille m'ayant signalé le fait dans les derniers jours de mai, je m'y rendis aussitôt et me trouvai en présence d'une borne milliaire romaine sur laquelle était gravée l'inscription suivante :

IMP CAES L
SEPT SEVERO
PIO PERTI
NACE ET
IMP CAES AN
TONINO //////////
/////////////////
/////////////////
////////// AVGG
RVSVCVRI
TANI
III

Portant le nom de Septime Sévère et celui de Marc-Aurèle Antonin — de son vrai nom Bassianus, et Caracalla, du surnom sous lequel il est connu dans l'histoire — ce milliaire a été érigé entre 198 et 211, 198 étant l'année de l'élévation de Caracalla à l'Augustat et 211 (février) l'année de la mort de Septime Sévère. On remarquera que la fin de la ligne 6, les lignes 7 et 8 et la moitié de la ligne 9 ont

été martelées. Ces lignes contenaient le nom et les titres de Géta (Publius Septimius), second fils de Septime Sévère, César depuis 198 et proclamé Auguste par son père seulement en 209. Mais sur plusieurs monuments africains, le nom de Géta se trouve à côté de celui de Caracalla dès avant 209. Le martelage du nom et des titres de Géta est postérieur au 27 février 212, date de l'assassinat de Géta par son frère et a dû suivre de très près cet événement. On remarquera en outre que contrairement à l'orthographe de la plupart des auteurs et documents anciens, *Rusucurritani* est ici écrit avec un seul c. Régulièrement aussi le texte eût dû porter A V G G G (les trois Augustes).

Cette borne nous reporte au commencement du III^e siècle. Septime Sévère, Africain né à *Leptis*, fit faire de grands travaux d'utilité publique en Afrique, notamment une réfection de la voirie.

L'inscription est très importante en ce qu'elle tranche un problème controversé d'identification des localités romaines sur la côte. Nous savons qu'Alger est bâtie sur l'emplacement d'*Icosium*, qu'au cap Matifou était *Rusguniae*, que Port-Gueydon-Azeffoun est vraisemblablement *Rusazus* (1). Mais entre *Rusguniae* et *Rusazus*, les auteurs mentionnent *Rusubbicari Matidiae*, *Cissi municipium*, *Rusuccuru*, *Iomnium*, *Rusibisir*, dont l'identification était tout à fait incertaine. Le principal d'entre ces centres paraît avoir été *Rusuccuru*. Il s'élevait sur l'emplacement de la ville actuelle de Dellys. La borne de Takdempt nous l'apprend, mais jusqu'à présent c'était loin d'être l'opinion dominante et il n'est peut-être pas mauvais de rappeler les anciennes discussions à ce sujet, ne fût-ce que pour venger des critiques de la science d'outre-Rhin des savants tels que Léon Renier et Berbrugger. Cal, dans son *Essai sur la province romaine de Maurétanie Césarienne*, les a fort bien résumées : « Il est, dit-il, sans doute fastidieux de discuter longuement sur l'emplacement probable de ces villes (de la côte), mortes depuis longtemps ; nous croyons pourtant devoir le faire, parce que... des erreurs de tout genre se sont accumulées..., parce que enfin les auteurs du *Corpus inscriptionum latinarum*, se départant de leur sagesse habituelle et de l'esprit critique

(1) GSELL. — *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille 6, addition au n° 74, inscription 8991 : « Sur deux estampages il y a *Rusiditani*... » et addition à la page 12, col. 1, n° 87 : « Il y a *Rusidani* sur l'inscription de Daouark. Il est donc probable que *Rusazus* était à Azeffoun. »

qui les distingue d'ordinaire ont commis des fautes grossières et marqué sur la carte, comme des faits acquis à la science, de pures hypothèses. M. Kiepert, entre autres, ne connaît pas le pays algérien et on ne peut vraiment s'en étonner, mais on aimerait le voir montrer plus de circonspection, de même qu'on serait heureux de trouver chez M. Mommsen plus de ménagement pour des idées très justes de Léon Renier et de Berbrugger.

« Tout d'abord remarquons que la Kabylie du Djurdjura est limitée, dans le sens de l'est à l'ouest, par deux villes qui ont joué un rôle considérable à toutes les époques de l'histoire : Bougie à l'est, Dellys à l'ouest ; ce sont les bornes même du massif de montagnes du pays kabyle et elles n'ont pu varier avec les siècles. Or, dans tous les auteurs anciens, nous voyons aussi deux cités marquer les points extrêmes de cette région, c'est à l'est *Saldæ*, à l'ouest *Rusuccuru*. Sur la carte de Peutinger, elles sont figurées réunies par deux routes : l'une qui longe le littoral, l'autre qui fait un grand circuit par l'intérieur ; entre les deux sont les peuples *Nababes* et une chaîne de montagnes, le *Mons Ferratus*. Si nous consultons l'Itinéraire d'Antonin, nous avons le même résultat ; la route du littoral et une autre plus longue passant par l'intérieur sont aussi indiquées. De plus *Saldæ*, débouché oriental de ces voies, identifié sûrement avec Bougie, est à l'issue de la vallée du Sahel, à l'extrémité est du massif du Djurdjura ; il faut chercher *Rusuccuru* à l'extrémité ouest, près de quelque vallée, car on ne saurait admettre que la voie romaine de l'intérieur passât à travers l'épais massif : l'Itinéraire d'Antonin indique une route venant de l'ouest, de la frontière de la *Maurétanie Tingitane* à *Rusuccuru*. Pourquoi cette autre voie aurait-elle aussi traversé le Djurdjura ? Elle devait évidemment passer au pied du massif, suivre le chemin facile d'une vallée pour déboucher à la mer à *Rusuccuru*. Donc *Rusuccuru*, dans l'un et dans l'autre cas, doit être cherché près de l'issue d'une vallée, à l'ouest des montagnes de Kabylie. Il y a deux vallées, celle de l'Isser et celle du Sebaou ; mais comme la route devait évidemment, pour des raisons stratégiques, passer au pied même du Djurdjura, la seconde vallée est nettement indiquée, et c'est près de l'embouchure du Sebaou qu'il faut absolument placer *Rusuccuru*.

« Au lieu de cela, les auteurs du *Corpus* placent cette ville au milieu même de la Kabylie, à Tigzirt, dans un endroit

perdu sur le bord de la mer, qui n'a que des relations très difficiles avec l'intérieur du pays. Non seulement une telle hypothèse est en contradiction formelle avec la figure de la carte de Peutinger, mais elle ne permet plus de trouver une route vers *Saldæ*, pas plus qu'une autre vers la frontière occidentale de la Maurétanie. Cette impossibilité est tellement manifeste que M. Kiepert, en dressant la carte annexée au *C. I. L.* et tenant compte, comme il est juste, des nécessités topographiques, fait aboutir les deux routes romaines non à Tigzirt, ce qui devrait être si ce point répondait à *Rusuccuru*, mais à Dellys. Il y a là une incon séquence : si Dellys est le point forcé où aboutissent ces deux routes, Dellys ne peut être autre que *Rusuccuru*, ne peut être *Cissi*.

« Une autre considération prouve que les auteurs du *Corpus* et de la carte qui y est jointe ont commis une erreur fort grave ; c'est que en plaçant *Rusuccuru* à Tigzirt, aucune des distances indiquées dans l'Itinéraire d'Antonin, soit vers l'est, soit vers l'ouest, ne concorde avec la réalité ; ce ne sont pas des erreurs légères que contiendrait le document quasi officiel, ce seraient des erreurs monstrueuses dans tous les sens. Cette constatation aurait dû avertir M. Mommsen qu'il faisait fausse route en identifiant *Rusuccuru* avec Tigzirt, de même que M. Kiepert en faisant de Dellys l'antique *Cissi*.

« Si l'erreur du géographe allemand est fort difficile à expliquer, celle du savant épigraphiste a au moins une excuse. On a trouvé parmi les ruines de Tigzirt un petit temple avec cette inscription :

GENIO MVNICIPII RVSVCCVRITANI
C IVLIVS RVSTICI FIL QVIR FELIX RVSVCCVRITANVS
.....
.....
..... A D SO
LVM DOMO SVA VETERI TEMPLVM ET STATVAN SVA
PECVNIA FECIT ET DEDICAVIT

« M. Mommsen, en dépit des données de l'Itinéraire d'Antonin, a de suite identifié Tigzirt et l'ancienne ville de *Rusuccuru* ; même il juge ridicule Berbrugger qui pensait que cette inscription ne prouvait rien quant à la

place de la cité antique. L'intrépide chercheur algérien estimait pour sa part que le soin même pris par le donateur d'indiquer *Rusuccuru* comme son lieu de naissance tendrait à prouver qu'il était à quelque distance de sa ville natale. »

Ce n'est d'ailleurs pas seulement à Tigzirt, mais aussi à Taksebt que mention est faite d'un *Rusuccuritanus*. Une inscription de ce dernier centre en mentionne un autre qui fut *œdilis*, *quæstor flaminicius duumviralisque* (1). Cette dernière inscription suggéra à M. Gsell (2) l'hypothèse que Tigzirt et Taksebt, distantes à peine de quatre kilomètres l'une de l'autre, formaient comme les deux quartiers d'une même ville, Tigzirt n'étant qu'un dédoublement de Taksebt, ville primitive (3). La vérité est sans doute que *Rusuccuru* a fourni des magistrats municipaux et à Tigzirt et à Taksebt. A Tigzirt d'ailleurs, un fragment d'une autre inscription avait fourni le mot *Iomnium* précédé de celui de *Rusuccuru* (4), mais ce fragment était par trop incomplet pour qu'on en pût tirer une déduction sérieuse. Pour M. Pallu de Lessert (5), il y aurait eu deux villes du nom de *Rusuccuru*, l'une colonie (6), l'autre municipale.

Depuis la découverte de l'inscription du temple de Tigzirt, et malgré cette découverte, Berbrugger (7), de Vigneral (8), Mercier (9), Cat (10), et après la découverte de l'inscription de Taksebt qui semblait corroborer celle du temple de Tigzirt, Viré (11) et Dessau (12) continuèrent à soutenir que c'était à Dellys qu'il fallait placer *Rusuccuru*, contre Mommsen (13), Kiepert (14), Gavault (15),

(1) *Corpus*, n° 20706.

(2) GSELL. — *Mélanges de l'Ecole de Rome*, XX, 1900, p. 138.

(3) *Ibid.* Conf. GAVAULT. — *Études sur les ruines romaines de Tigzirt*, pp. 1 et 2.

(4) *Corpus*, n° 20716. — « (Ru)succu(ru)-Iomnio »

(5) *Bulletin des Antiquaires de France*, 1889, p. 175.

(6) PLIN. — V. 20 (*Rusuccurium civitate honoratum a Claudio*).

(7) *Revue Africaine*, I. 1856-57, pp. 497-499.

(8) *Ruines romaines de la Kabylie du Djurdjura*, p. 176.

(9) *Bulletin archéologique du Comité*, 1885, p. 546.

(10) *Essai sur la province romaine de Maurétanie Césarienne*.

(11) *Recueil de la Société archéologique de Constantine*, 1898, pp. 31 à 70.

(12) *Corpus inscriptionum latinarum*, VII, p. 957.

(13) et (14) *Ibid.*, VIII, p. 974.

(15) *Bulletin archéologique du Comité*, 1895, p. 134.

Müller (1), Gsell (2), Cagnat (3) qui affirmaient la question tranchée soit en faveur de Tigzirt, soit en faveur de Tigzirt-Taksebt.

La borne milliaire III jalonnait à l'ouest la voie littorale partant de *Rusuccuru*, peut-être au point de rencontre de cette voie avec celle venant de *Calama*. Elle se trouve à cent mètres au nord et au-dessous de la borne française 5^{km}400 de la route qui, de Dellys, va actuellement joindre la vallée du Sebaou, la remonte jusqu'après Rebeval où elle se scinde en deux tronçons. Cette route ayant son point de départ à la jetée du port se trouve majorée de mille mètres par rapport au centre de Dellys. La borne 5^{km}400 n'est en réalité qu'à 4^{km}400 du milieu de la ville française. La borne milliaire III était à 1481^m50 × 3 soit 4^{km}444 de l'origine de la voie romaine, probablement le forum de *Rusuccuru*. La route française est donc sensiblement parallèle au tracé que suivait la voie romaine.

On sait que les distances données par les Routiers anciens sont souvent inexactes, variant pour un même auteur selon les manuscrits, qu'il y a des localités omises, d'autres transportées d'une route sur une autre.

Voyons donc brièvement ce qu'il en est des énonciations de ces Routiers relativement à *Rusuccuru*. Trois grandes artères sont mentionnées comme y aboutissant ou la traversant.

1° Route du littoral desservant la côte ouest jusqu'à *Saldæ*, la côte est jusque vers la Maurétanie Tingitane ;
2° route intérieure par la montagne jusqu'à *Saldæ* ;
3° route intérieure se terminant à *Calama*, dans l'ouest oranais.

ROUTE LITTORALE (direction ouest). — D'après l'Itinéraire et la Table, il y avait 12 milles (environ 18 kilom.) entre *Rusuccuru* et *Cissi municipium* ; c'est la distance entre Dellys et les ruines du cap Djinet ; 12 milles également entre *Cissi* et *Rusubbicari Matidiaæ* correspondant à la distance entre les ruines du cap Djinet et celles de Port-aux-Poules. L'identification de *Cissi* et de *Rusubbicari* est donc dès à présent certaine.

(1) Édition Ptolémée, p. 597.

(2) Notamment dans l'article *Thanaramusa (Berrouaghia)*, *Revue Africaine*, n° 272-73.

(3) *Journal des Savants*, 1902, pp. 75, 76.

ROUTE LITTORALE (direction est). — Entre Dellys et Tigzirt, par la route actuelle, 24 kilomètres, 28 jusqu'à Taksebt. Entre *Rusuccuru* et *Iomnium*, XVIII milles d'après l'Itinéraire, XXVIII d'après la Table, mais le chiffre donné par la Table paraît, par suite d'une distraction de copiste, majoré de X milles. *Iomnium* était par suite à environ 26 kilomètres et demi de *Rusuccuru*. Ce peut être soit Tigzirt, soit Taksebt.

ROUTE DE RUSUCCURU A SALDAE PAR LA MONTAGNE. — Cette voie passait par *Tigisi*, *Bida* et *Tubusuptus*. On identifie généralement *Tigisi* à *Taourga* (1), *Bida* à *Djemaa Saharidj* (2). *Tubusuptus* est *Tiklat* sur le versant de l'oued Sahel. Entre *Rusuccuru* et *Tigisi*, l'Itinéraire et la Table donnent XII milles qui correspondent aux dix-sept kilomètres qui séparent Dellys de Taourga par la route militaire dite des crêtes, entre *Tigisi* et *Bida* (*Bidil* dans l'Itinéraire, *Syda* dans la Table) XXVII milles indiqués par l'Itinéraire, XXXII par la Table, mais le troisième X de ce dernier document n'est qu'un V mal copié. Les XXVII milles qu'il convient de lire sur les deux documents romains correspondraient à la quarantaine de kilomètres existant entre Taourga et Djemaa-Saharidj en adoptant le parcours le plus direct.

ROUTE DE RUSUCCURU A CALAMA. — L'Itinéraire seul fait mention de cette voie, jalonnée par *Rapida Castra*, à XVI milles (23^{km} 700) de *Rusuccuru*, *Tamariceto praesidio* à XVI milles de *Rapida*, *Tanaramusa Castra* à XVI milles de *Tamariceto*, *Velisci* à XVI milles de *Tanaramusa*, *Sufasar* à XV milles de *Velisci*. Il y a certainement ici erreur dans le texte, soit confusion de deux routes, soit omission d'un certain nombre de points intermédiaires et inexactitude dans les distances annoncées.

Les dernières localités, à partir de *Tanaramusa Castra*, sont connues. *Tanaramusa* était certainement sur l'emplacement du pénitencier actuel de Berrouaghia (3). *Tamariceto praesidio* est inconnu. Mais *Rapida Castra* de l'Itinéraire est-il identique au *Rapidum* ou *Rapidi* qui nous a été révélé par une borne milliaire et qui correspond à

(1) GSELL. — *Atlas arch. de l'Algérie*, feuille 6, n° 27.

(2) GSELL. — *Ibid.*, n° 104.

(3) GSELL. — *Atlas arch. de l'Algérie*, feuille 14 (Médéa), n° 58 et *Revue africaine*, n° 272-273 (article *Tanaramusa-Berrouaghia*).

Siour Djouab, à l'est d'Aumale ? (1) Dans l'affirmative, il y a omission d'un certain nombre de points intermédiaires entre cette localité et *Rusuccuru*, confusion de routes dans la négative. Dans le premier cas, *Rapida Castra* était à une distance de *Rusuccuru* bien supérieure à XVI milles et l'on ne sait trop où placer *Tamariceto praesidio*. Je pencherais plutôt pour la seconde hypothèse.

La voie qui partait de *Calama* (Remchi ou Nedroma) traversait d'ouest en est le département d'Oran et atteignait le Chélif en face *Sufasar* (Dolfusville). Il est possible qu'à *Sufasar* elle se soit divisée en deux branches, l'une courant vers la Numidie par *Tanaramusa* (Berrouaghia), *Rapidi* (Sour Djouab), *Auzia* (Aumale), l'autre gagnant *Rusuccuru* par la bordure sud de la Mitidja, le pied nord de Bouzegza, le col de Ménerville, Bordj Menaïel et les plateaux entre Isser et Sebaou. Rien d'impossible dès lors à ce que *Rapida Castra*, localité différente de celle qui portait le nom de *Rapidum* ou *Rapidi* ne fût aux ruines d'une certaine importance, visibles le long d'une ancienne voie romaine entre Bordj Menaïel et Bois-Sacré-Abbo. La distance de XVI milles de *Rusuccuru* concorderait alors. *Tamariceto praesidio*, pour la distance, se retrouverait soit aux ruines du Dra-Zeg-et-Ter entre Bordj Menaïel et Isserville, soit à celles de Takitount-El-Habs, près de Félix-Faure, selon que la route aurait emprunté la rive droite ou la rive gauche de l'Isser.

C'est en tout état de cause, le nom l'indique, dans une région marécageuse qu'il faut chercher *Tamariceto praesidio*.

Si nos hypothèses se réalisent, ce serait un nouvel exemple de la prudence qu'il faut apporter dans l'interprétation des données géographiques anciennes, lorsque les réalités topographiques ne concordent pas d'une manière acceptable avec un texte souvent interpolé ou mal copié.

CAMILLE VIRÉ,

Avocat à Bordj-Menaïel.

(1) GSELL. — *Ibid.*, n° 90.

Fouilles des Abris Préhistoriques de la Mouillah

près Marnia (*Deuxième Campagne*)

I. — REPRISE DES FOUILLES

Les travaux de fouilles des abris préhistoriques de la Mouillah, que nous avons entrepris en 1908, durent être interrompus avant leur complet achèvement à cause de l'épuisement des crédits mis à notre disposition par le Gouvernement général.

Conseillé et encouragé par notre ami M. Paul Pallary, nous reprîmes les travaux interrompus dès le 1^{er} août 1910. Nous allons essayer, dans cette nouvelle monographie, d'exposer les résultats obtenus et les remarques faites au cours de cette seconde campagne.

Mais, avant tout, nous devons rendre hommage à la bienveillance de M. Orsini, adjoint civil de Marnia, propriétaire du terrain où se trouvent les abris et qui, comme en 1908, nous autorisa sans difficulté à continuer nos recherches.

II. — TERRAIN A FOUILLER

Il restait encore à fouiller une étendue de terrain assez considérable et à vider le troisième abri.

La situation des abris existant dans la falaise les garantissait des vents du Nord-Ouest, qui sont les vents dominants de la région pendant la plus grande partie de l'année ; la proximité des sources thermales d'Ihammam-Sidi-Chigher, celle de la rivière l'oued Mouillah, enfin une région boisée qui devait être un admirable terrain de chasse, tout contribuait à attirer dans ce lieu les primitifs qui, nulle autre part dans le voisinage, n'auraient pu trouver un lieu plus avantageusement placé leur permettant de pourvoir avec plus de facilité aux nécessités matérielles de la vie.

Ces avantages naturels avaient attiré et groupé dans cet

endroit, en ces temps lointains, un peuplement important si on en juge par l'étendue et l'épaisseur du dépôt archéologique que nous avons fouillé. Nous avons été amené à constater que, dès cette époque si reculée, la vie sociale s'imposait et constituait déjà le facteur le plus important dans la lutte pour l'existence.

En outre cette agglomération d'individus, formant une société comparable à celle des douars de nos indigènes actuels, entraîna la fabrication sur une grande échelle des objets, armes ou outils, nécessaires aux besoins de la vie. De là cette grande abondance d'éclats de silex de toute sorte, d'ébauches et d'objets achevés que nous avons trouvés, comme au cours de notre première campagne, enfouis dans la couche formant le terrain situé en avant de la grotte.

III. — ÉTUDE DES COUCHES

Nous n'insisterons pas sur les travaux préparatoires que nous dûmes faire exécuter avant de commencer les fouilles proprement dites. Les plantes avaient crû, abondantes et fortes dans le riche humus mis à découvert par nos précédents travaux. Nous les fîmes enlever de façon à n'avoir que le sol absolument nu.

Après ces préliminaires, nous fîmes rafraîchir la coupe de la tranchée que nous avions eu soin de faire recouvrir. Comme précédemment, nous observons très nettement trois couches qui se dessinent et se distinguent facilement l'une de l'autre, car chacune a sa coloration particulière.

La couche supérieure, d'un noir foncé, est presque entièrement formée d'humus provenant de la décomposition des plantes qui ont crû à la surface et aussi des débris du fumier qui y fut déposé il y a quelques années. Au point de vue purement archéologique, cette couche est absolument stérile ; son épaisseur varie de 0^m25 à 0^m60.

La couche moyenne est grisâtre. Elle est formée de terre mélangée à une forte proportion de cendres et de particules charbonneuses. Elle est riche en silex et en ossements ; c'est la plus importante, son épaisseur varie de 1^m40 à 1^m80.

La troisième couche ou couche inférieure est formée par une terre jaune, très compacte, se détachant en grosses mottes sous la pioche des ouvriers. Alors que dans les pré-

cédentes fouilles, elle avait été constamment stérile, nous y avons remarqué, cette fois, d'abondants débris de charbon qui indiquent que les primitifs habitants de la falaise ont vécu sur la terre qui la forme. Des débris d'industrie attestent qu'ils y ont travaillé et les ossements des animaux rapportés des chasses s'y montrent assez abondants.

Sous cette couche, dont l'épaisseur varie de 0^m45 à 0^m50, se trouve la roche calcaire formant le pied même de la falaise et qui s'épanouit sous tout le dépôt archéologique. Ajoutons que la parfaite horizontalité des couches que nous venons de citer montre bien qu'elles n'ont subi aucun remaniement depuis leur formation et qu'elles se trouvent bien en place.

IV. — RÉSULTATS DES FOUILLES. — INDUSTRIE DE LA COUCHE INFÉRIEURE

Tandis que dans nos précédentes recherches, cette couche avait été absolument stérile, elle apparaît dans cette zone avec des restes assez nombreux montrant bien le début de l'industrie ibéro-maurusienne. A la base, des pointes, lames, racloirs et disques de facture moustérienne indiquent suffisamment le contact des deux industries (1).

Les pièces dont nous parlons se distinguent des autres : 1° par leurs dimensions bien plus grandes que celles des instruments ibéro-maurusiens ; 2° par leur facture particulière : la face d'éclatement n'offre en effet aucune trace de retouches, on n'y voit que le bulbe de percussion ; l'autre face, au contraire, est retaillée à grands éclats d'abord, puis, sur les bords, les retouches deviennent beaucoup plus petites et beaucoup plus nombreuses. Quelques-unes de ces pièces sont en silex, les autres sont en quartzite. Ces dernières sont beaucoup plus frustes que celles qui sont en silex, les retouches en sont moins fines : le quartzite se prêtant moins bien à la taille que le silex.

A côté de ces pièces de facture nettement moustérienne, la partie supérieure de la couche d'argile jaune nous a livré de jolies petites lames de l'industrie ibéro-mauru-

(1) P. PALLARY. — *Instructions pour les recherches préhistoriques dans le Nord-Ouest de l'Afrique*, 1909, pp. 45, 96 et 97.

sienne. Ce sont toujours, comme antérieurement, des pièces microlithiques ou silex pygmées. Les uns sont à dos abattu avec de fines retouches si régulières qu'elles sont presque ornementales, les autres sont sans retouches.

Ajoutons à ces pièces quelques petits grattoirs circulaires et enfin quelques-unes de ces pierres de jet à arête tranchante qui ont été désignées par M. Pallary sous le nom de galets à éclats alternatifs (1).

Les silex ouvrés provenant de la couche inférieure ne sont pas patinés. Ayant été constamment à l'abri du contact de l'air, la décoloration que l'on remarque à la surface du silex exposé à l'air libre, n'a donc pu se produire. Par contre, la plupart étaient recouverts d'une mince couche calcaire qui doit provenir des incrustations dues aux eaux des sources thermales qui se déversaient par-dessus la falaise dans la vallée de l'oued Mouillah.

Le fond rocheux sur lequel reposait la couche inférieure se relève assez brusquement, la couche de terre jaune diminue d'épaisseur à mesure que les travaux avancèrent vers l'extrémité ouest du gisement. Elle n'eut plus que quelques centimètres, puis elle cessa d'exister à peu de distance au delà de l'entrée du troisième abri. A partir de ce point, la couche moyenne reposa directement sur le rocher.

V. — INDUSTRIE DE LA COUCHE MOYENNE OU COUCHE GRISE

Cette couche, la seule qui dans les fouilles antérieures ait été productive, continue à être très riche en silex taillés, en éclats de toutes sortes et en ossements. C'est là que se trouve localisée l'industrie ibéro-maurusienne à l'exclusion de toute autre. Comme dans notre première campagne, nous avons trouvé à profusion les petites lames à dos retaillé qui caractérisent cette époque. Quelques-unes minuscules n'atteignent pas un centimètre de longueur. Beaucoup forment des segments parfaits aux retouches régulièrement espacées sur la partie convexe alors que la corde forme le tranchant. Peu de trapèzes, mais par contre un nombre considérable de lamelles sans retouches, parfois très aiguës et tranchantes sur les deux bords.

La plupart des lames à dos abattu ont été légèrement

(1) *L'Homme préhistorique*, 1909, n° 6, pp. 179-180.

pédonculées à leur base, comme si elles avaient été destinées à être emmanchées.

Parmi les nombreuses pointes recueillies, plusieurs ont attiré notre attention par une disposition spéciale que nous n'avions pas encore remarquée. Le dos, au lieu d'avoir été abattu sur toute sa longueur, ne l'est que sur les deux tiers environ de cette longueur. La pointe, en forme de glaive, est très aiguë, ses bords n'ont subi aucune retouche, ils sont en conséquence affilés et tranchants. J'ai cru voir dans ces silex un perfectionnement de la pointe à dos abattu, admis chaque fois que l'éclatement de la lame détachée du nucléus le permettait.

Ces pointes, à notre avis, devenaient ainsi des armes très pénétrantes. Trop courtes pour pouvoir être maniées, elles ne pouvaient donc être utilisées qu'emmanchées à l'extrémité d'une tige quelconque en os ou en bois.

Les silex offrant la disposition que nous venons de décrire sont très peu nombreux. Nous en avons trouvé quelques-uns dans la couche inférieure et un nombre un peu plus grand dans la couche moyenne ou couche grise.

Les autres types d'instruments en pierre que nous avons exhumés sont identiques à ceux que nous ont livrés nos premières fouilles, à l'exception cependant d'un petit grattoir simple sur bout de lame retrouvé dans les déblais et qui est la seule pièce de ce genre que nous aient livrée ces travaux.

Quelques galets de silex avaient été réunis, c'étaient sans doute des provisions de réserve pour les besoins industriels et qui n'ont pu être utilisés. Ces cachettes étaient moins abondamment pourvues que celles découvertes antérieurement.

Vers l'extrémité du dépôt, la couche archéologique moyenne n'avait plus que quelques centimètres d'épaisseur et reposait directement sur la roche. Les silex y étaient devenus très rares et les ossements y manquaient presque totalement. C'est cependant dans cette partie que nous avons trouvé les trois plus grandes pièces taillées de cette campagne. Les deux premières sont en silex, ce sont des pointes à dos abattu mesurant respectivement cinquante et cinquante-cinq millimètres de longueur. La troisième, qui est en quartzite et qui ne mesure pas moins de soixante-treize millimètres, mérite une description spéciale. C'est un éclat à section triangulaire dont l'extrémité, qui se termine en pointe, a été soigneusement retouchée sur le

côté gauche. La base porte sur sa face supérieure une dépression qui en a fait disparaître l'arête médiane.

VI. — L'ABRI

Le troisième abri est beaucoup plus vaste que ne le sont les deux premiers fouillés dans notre première campagne de 1908, cependant, il est moins élevé. Ses dimensions sont actuellement les suivantes : largeur, 4 mètres ; profondeur, 3 mètres ; plus grande hauteur, environ deux mètres.

L'ouverture qui y donne accès n'a qu'un mètre de largeur sur 1^m50 de hauteur.

De chaque côté de cette ouverture tournée vers le Sud, se trouve une espèce de maçonnerie en pierres liées entre elles par un mortier à chaux et à sable. Nous ne saurions dire au juste à quelle époque cette construction rudimentaire fut élevée. Il est probable que ce sont les locataires du moulin qui, désireux d'utiliser la grotte pour abriter leurs troupeaux, firent construire ce mur pour en restreindre l'ouverture naturelle et en faciliter la fermeture. En 1899, lors de notre arrivée à Marnia, cette grotte avait été en effet transformée en porcherie. Depuis, nous l'avons vue maintes fois occupée soit par des ouvriers employés aux travaux de réfection de la route soit par des indigènes travaillant dans la région.

Le reste de l'ouverture naturelle de la grotte a été fermé par des dalles fichées verticalement en terre. Peut-être y a-t-il lieu de voir dans cette fermeture un reste de celle construite par les premiers occupants de l'abri ?

Le dépôt de la grotte ne formait qu'une seule couche reposant directement sur le rocher. Cette couche archéologique était recouverte de débris pulvérulents provenant des poussières apportées par le vent, des cendres des foyers que les occupants modernes y ont établis et aussi des détritiques de toute sorte qu'ils y ont laissés.

La couche archéologique proprement dite est formée d'une terre noire mélangée de charbons et de cendre et d'une quantité considérable de coquilles d'escargots, entières pour la plupart. Quelques-unes de ces coquilles sont remarquables par leur grosseur sortant de l'ordinaire et plus considérable que celle des plus volumineuses espèces existant aujourd'hui dans la région.

Les silex ouverts sont assez rares dans la caverne. Cela semble justifier l'hypothèse que nous avons émise dans le compte rendu de notre première campagne, à savoir que la grotte était surtout un abri pour l'homme paléolithique, peut-être un magasin où il entassait les provisions, les produits de ses chasses, mais nullement comme on est tenté de le croire, l'atelier où il se livrait au travail. Cependant, nous retrouvons dans les déblais quelques grands éclats de silex sans retouches ayant pu servir de couteaux et quelques pointes à dos abattu. Aucune de ces pièces n'offre quoi que ce soit méritant une mention spéciale.

VII. — OS TRAVAILLÉS

Si la grotte ne nous a livré aucun silex taillé remarquable, en revanche, nous y avons trouvé une assez jolie industrie de l'os. Les pièces que nous y avons recueillies ne sont pas très nombreuses, mais elles offrent un grand avantage sur celles que nous avons signalées dans notre première campagne : c'est d'être entières pour la plupart.

Ce sont des pointes de sagaies finement polies et ayant acquis par l'usage une patine toute particulière. Deux de ces pièces forment des lames aiguisées, l'une est une esquille assez forte de 8 centimètres de longueur dont l'un des bords est soigneusement affûté comme pour en faire un couteau. L'une des petites pointes est entièrement noircie et n'a peut-être été polie qu'après que la matière première qui la compose eut subi l'action du feu. Sur la base de ces outils, on remarque quelques légères traces vermiculaires dues à l'action des terres humides. Enfin des débris de coquilles d'escargots y adhèrent assez fortement. (Pl. XXXIV).

Nous avons recueilli également un fragment de dent de zèbre qui a subi l'action du feu et qui nous paraît porter des traces évidentes d'entailles. Mais ce morceau a dû être abandonné avant l'achèvement de l'objet que l'ouvrier voulait exécuter.

VIII. — OBJETS DE PARURE

La parure a toujours été une des principales préoccupations de l'espèce humaine. On retrouve partout ce désir

d'augmenter ou de rehausser le charme de la personne par des objets brillants ou de forme bizarre. Aujourd'hui même, chez les races les plus primitives, alors que les individus ne sont que peu ou point vêtus, ne les voit-on pas le cou orné de colliers, les bras et les jambes, de bracelets ? L'usage des parures est partout répandu et il a existé dans les temps les plus reculés.

Aussi, comme nous l'avons dit dans notre premier travail, les hommes de la Mouillah n'ont point dérogé à cet usage.

Dans les objets de parure de l'homme quaternaire, il y a lieu de distinguer ceux empruntés à la nature et employés tels qu'ils avaient été trouvés et ceux qui ont été façonnés par l'homme.

Ceux que nous avons retrouvés avaient été employés à peu près tels que la nature les avait produits. L'homme de la Mouillah n'était point un artiste comme l'était celui de la Magdeleine et des stations contemporaines de cette dernière.

Les coquilles marines ont surtout fourni les bijoux de ces primitifs. Des dentales d'espèces fossiles et actuelles ont été les plus employés. Ces mollusques offrent en effet un avantage très appréciable dans la circonstance : ce sont des tubes tout préparés et convenant très bien à former des perles de collier. Quelques-unes de ces perles ont dû servir longtemps car les bords en sont polis et amincis par l'usage et les stries qui les recouvrent naturellement en sont presque totalement effacées.

Mais la pièce la plus curieuse que nous ayons trouvée est une porcelaine dont l'espèce vit encore dans la Méditerranée : la porcelaine souris (*Cypraea lurida*). Ce coquillage est pourvu de deux trous de suspension permettant de l'enfiler l'orifice tourné en dehors. Le test en est fortement altéré par l'action du feu. Nous indiquons plus loin la cause probable de cette altération. Il fut trouvé auprès d'un squelette, à la hauteur du cou, ce qui semble indiquer qu'il servait de pendeloque isolée, car malgré des recherches méticuleuses, nous n'avons rien trouvé qui ait pu l'accompagner.

Les cyprées ou porcelaines, par leur forme bizarre, de tout temps ont été recherchées et recueillies et ont servi de parure aux plus anciens représentants connus des races humaines. L'« homme écrasé » de Laugerie-Basse, découvert en 1872 par Massénat, portait une parure de cyprées

de la Méditerranée formée de vingt coquilles disséminées par paires sur tout le corps.

Dans l'antiquité, à l'aurore des temps historiques, ces mêmes coquilles étaient également recherchées et nous ne saurions mieux faire que de citer à ce sujet le passage suivant publié par M. E. Vassel (1).

La cyprée ou porcelaine est un bijou préhistorique des plus fréquents. Les hypogées de Carthage l'ont aussi fournie en assez grand nombre et le Père Delattre a trouvé à Douimès une amulette en faïence dont la partie inférieure représente une cyprée vue du côté de l'orifice. Au reste, elle figure dans les hiéroglyphes hétéens dont d'autres signes sont indubitablement symboliques... Cette coquille, en raison de la forme de son ouverture, était censée représenter la vulve, c'est-à-dire la Tanit carthaginoise, l'Astarté phénicienne, probablement aussi l'Ishtar chaldéenne ; l'interprétation paraît sûre. Pline nomme la cyprée *concha Venerea* ; nos plus anciens conchyologistes l'appellent *conque de Vénus* ou *pucelage* et c'est encore ce dernier nom qu'elle porte dans le peuple. La désignation tout aussi significative de *Cypraea*, consacrée par Linné, est elle-même fort antérieure à ce savant. D'après Mucianus, la cyprée était vénérée à Gnide, dans le temple de Vénus, et comme cet écrivain du 1^{er} siècle ne trouve déjà pour expliquer le fait, qu'une légende merveilleuse, il est permis de présumer que le culte du coquillage avait été importé en même temps que celui d'Aphrodite.

IX. — POTERIE

Nous n'avons pas trouvé de traces de poterie dans toute l'épaisseur de la couche archéologique, aussi bien dans la grotte que dans le terrain qui s'étend en avant. Il faut donc en conclure que l'homme de la Mouillah ne savait point malaxer l'argile, comme le fit plus tard son descendant de l'époque néolithique. Cependant, il est probable que l'usage des récipients ne devait point lui être inconnu. Nous ne pouvons en cela qu'émettre des hypothèses, mais des hypothèses vraisemblables. Pour contenir les liquides à son usage, il devait se servir d'outres de peau comme le font encore quelques races hyperboréennes et dans certaines circonstances nos indigènes algériens. Il devait aussi employer les cornes des bœufs et surtout leur peau

(1) E. VASSEL. — *La littérature populaire des Israélites tunisiens*, fascicule III, pp. 198-199.

façonnée en ustensiles, comme on en voit tant chez les peuplades de la boucle du Niger, de l'Afrique équatoriale et du Zambèze. Il a pu aussi employer des vases en bois comme ceux qui sont d'un usage si courant parmi les indigènes actuels ou bien tresser des fibres végétales, surtout le palmier, l'alfa ou le sparte, pour obtenir des vases à peu près imperméables. On en voit beaucoup dans nos tribus algériennes des Hauts-Plateaux et du Sahara où ils constituent à peu près toute la vaisselle des habitants de ces régions. Pour faire chauffer l'eau, peut-être que les coquilles d'œufs d'autruche dont les débris étaient si abondants dans le gisement, lui ont-elles été d'un précieux secours et lui ont-elles servi de bouilloires comme elles servent encore à certaines peuplades primitives de l'Afrique australe ? Ce qui nous porte à émettre cette supposition, c'est que, parmi les nombreux débris de coquilles d'œufs d'autruche que nous avons recueillis, un grand nombre étaient carbonisés dans toute leur épaisseur par l'action prolongée du feu.

X. — LES SÉPULTURES

Les ossements humains ne se trouvaient que dans l'abri seulement. Comme nous l'avons déjà dit : « l'abri qui servit de refuge aux vivants, servit également de caveau funéraire aux morts ».

Dans le troisième abri, ainsi que dans les deux premiers fouillés en 1908, le mode de sépulture était l'enfouissement. Les squelettes reposaient sur une épaisse couche de cendre et de coquilles d'escargots. Tous reposaient horizontalement. Les os se trouvaient dans leur connexion naturelle. Malheureusement, leur état de conservation était encore plus mauvais que celui des squelettes provenant des premières fouilles. Pour certains, la place des os se devinait à la poussière jaune que leur décomposition avait laissée dans le sol. Seules, les dents étaient à peu près intactes. Elles offrent presque toutes cette particularité : la couronne en est absolument plane, les tubercules en ont complètement disparu et la surface qu'ils occupaient semble avoir été usée et aplanie par le frottement.

Deux de ces squelettes avaient, l'un sous la région dorsale, l'autre sous la région lombaire, une pierre plate

ayant fortement subi l'action du feu. Nous avons pu renouveler l'observation que nous avons faite antérieurement relativement à l'orientation des cadavres. Pour tous les squelettes en place, cette orientation était la même : la tête à l'ouest, les pieds à l'est.

Ainsi, l'homme de la Mouillah respectait ses morts puisqu'il les enterrait dans l'abri même où se réfugiaient les vivants, l'orientation constante des cadavres nous permet de supposer un rite funéraire particulier. Aucun mobilier n'accompagnait ces squelettes. La porcelaine dont nous avons parlé plus haut se trouvait auprès du squelette que nous avons exhumé dans le coin gauche de l'abri, en entrant. Ce mollusque était profondément altéré par l'action du feu et cette observation nous fait supposer que le cadavre était étendu sur son lit de cendres, alors que celles-ci étaient encore très chaudes et que celles qui le recouvraient étaient également à une température élevée lorsqu'on les rejetait sur le corps.

L'épaisseur de la couche de cendre, d'escargots, de charbons et de terre recouvrant les squelettes était d'environ 30 centimètres. L'épaisseur primitive de cette couche devait certainement être supérieure. Il faut penser qu'elle a dû être sensiblement diminuée par suite des nettoiemens successifs que l'on dut faire alors que l'abri servait de bergerie et de porcherie.

XI. — FAUNE

Vertébrés. — Nous avons retrouvé tous les vertébrés que nous avons déjà signalés : grand bœuf (*Bos opisthonomus* Pomel.), zèbres, antilopes, alcélaphes, cerfs, gazelles. A ces vertébrés, il faut ajouter : le lynx (*Felis lynx*), dont une mâchoire portant des traces de cuisson a été exhumée, le hérisson représenté par une mâchoire inférieure.

Invertébrés. — Aux invertébrés cités dans notre première monographie, il convient d'ajouter la *Cypraea lurida* dont l'espèce est commune dans toute la Méditerranée.

XII. — MATIÈRES COLORANTES ET MINÉRAUX

Les matières colorantes employées par les primitifs et encore de nos jours par certaines tribus sauvages pour se tatouer ou tout au moins pour se barioler et se couvrir

le corps d'ornements bizarres ou étranges se sont rencontrées sous la pioche des ouvriers.

Ce sont des morceaux d'hématite rouge et compacte qui, par le broyage au moyen d'un galet très dur, fournissait une fine poussière pouvant faire pâte avec l'eau. Des boules d'argile jaune et rouge devaient fournir, délayées dans l'eau, une matière colorante facile à se procurer et encore plus facile à utiliser.

Des minéraux divers étaient également récoltés évidemment dans le même but : fer oligiste micacé dont la fine poussière brillante, répandue sur les peintures fraîches, pouvaient leur donner un éclat métallique du meilleur effet ; hématite brune, manganésifère pouvant fournir par le broyage la matière première d'une belle couleur brun-rouge.

A côté de ces minéraux récoltés en vue de l'ornement personnel, nous en avons trouvé d'autres qui avaient été collectionnés par les primitifs, nous ne saurions dire pour quel usage, mais sans doute avec le secret espoir de les faire servir à quelque ornement ou bien peut-être dans un but magique ?

Ce sont des fragments de galène ou minéral de plomb, de petits échantillons de smithsonite à texture cristalline, des cristaux de quartz, des morceaux de carbonate de fer, de basalte et enfin des galets de jaspe qui proviennent sûrement de l'oued Mouillah, car on en trouve encore parmi les cailloux roulés de son lit. Enfin, ajoutons aussi quelques petits échantillons de cornaline.

Les minéraux que nous venons de citer, à l'exception du jaspe, sont étrangers à la région immédiate des abris. Les collectionneurs primitifs ont dû se les procurer, soit pendant leurs courses vagabondes, au cours de leurs chasses, soit par voie d'échanges.

Les faits que nous citons ne sont point des faits isolés. Dans le Nord de l'Afrique, tous ceux qui se sont livrés à des travaux de fouilles d'abris préhistoriques ont fait à ce sujet les mêmes constatations : ainsi, MM. Pallary et Tommasini à Oran, MM. Doumergue et Poirier à Saïda, M. Debruge à Bougie, ont trouvé des collections de minéraux formés par les antiques habitants des abris qu'ils fouillaient.

En France, en Belgique, les mêmes constatations ont été faites et dans beaucoup de cavernes préhistoriques se trouvaient de véritables petits musées de paléontologie

et de minéralogie. Nous ne pouvons mieux dire qu'en citant le passage suivant emprunté à l'excellent ouvrage de J. Déchelette (1).

Les sauvages convertissent en pendeloques tous les minéraux dont l'éclat, la rareté ou l'étrangeté a éveillé leur attention. Le chasseur quaternaire rapportait de même dans sa caverne ou sa hutte des cristaux translucides ou colorés, des fossiles tels que le trilobite d'Arcy-sur-Cure (Yonne) ou des échantillons de roches diverses.

XIII. — CONCLUSIONS

Les nouvelles fouilles que nous avons faites aux abris de la Mouillah sont venues confirmer les déductions que nous avons tirées de celles exécutées en 1908.

Le dépôt archéologique que nous avons étudié appartient bien à la fin du paléolithique sans qu'on puisse l'assimiler à une époque correspondante du quaternaire français. En France et en Belgique, certains gisements ont bien fourni des silex pygmées à dos abattu semblables à ceux que nous avons exhumés. On a donné à cette époque ou plutôt à ce facies spécial de certaines stations préhistoriques le nom de *Tardenoisien*, du nom de la station initiale : La Fère-en-Tardenois (département de l'Aisne). Mais cette époque tardenoisienne ne saurait être en quoi que ce soit assimilée à l'époque étudiée à la Mouillah. L'industrie tardenoisienne du reste ne paraît pas être bien homogène. Dans les gisements rapportés à cette époque, il y en a de nettement paléolithiques, mais il y en a de non moins sûrement néolithiques. Ce qui caractérise cette industrie, c'est la fréquence du tranchet qui manque chez nous.

Le nom d'époque ibéro-maurusienne donné à l'industrie de la Mouillah par M. Pallary ne saurait être mieux choisi. Grâce aux travaux de M. L. Siret, nous savons que cette époque qui marque la fin du paléolithique nord-africain et qui se relie au néolithique, se développait également dans les mêmes conditions au sud-est de l'Espagne. Le nom choisi exprime donc la simultanéité de ce double développement.

Cette seconde campagne de fouilles nous a permis

(1) J. DÉCHELETTE. — *Manuel d'archéologie préhistorique*, vol. I, page 210.

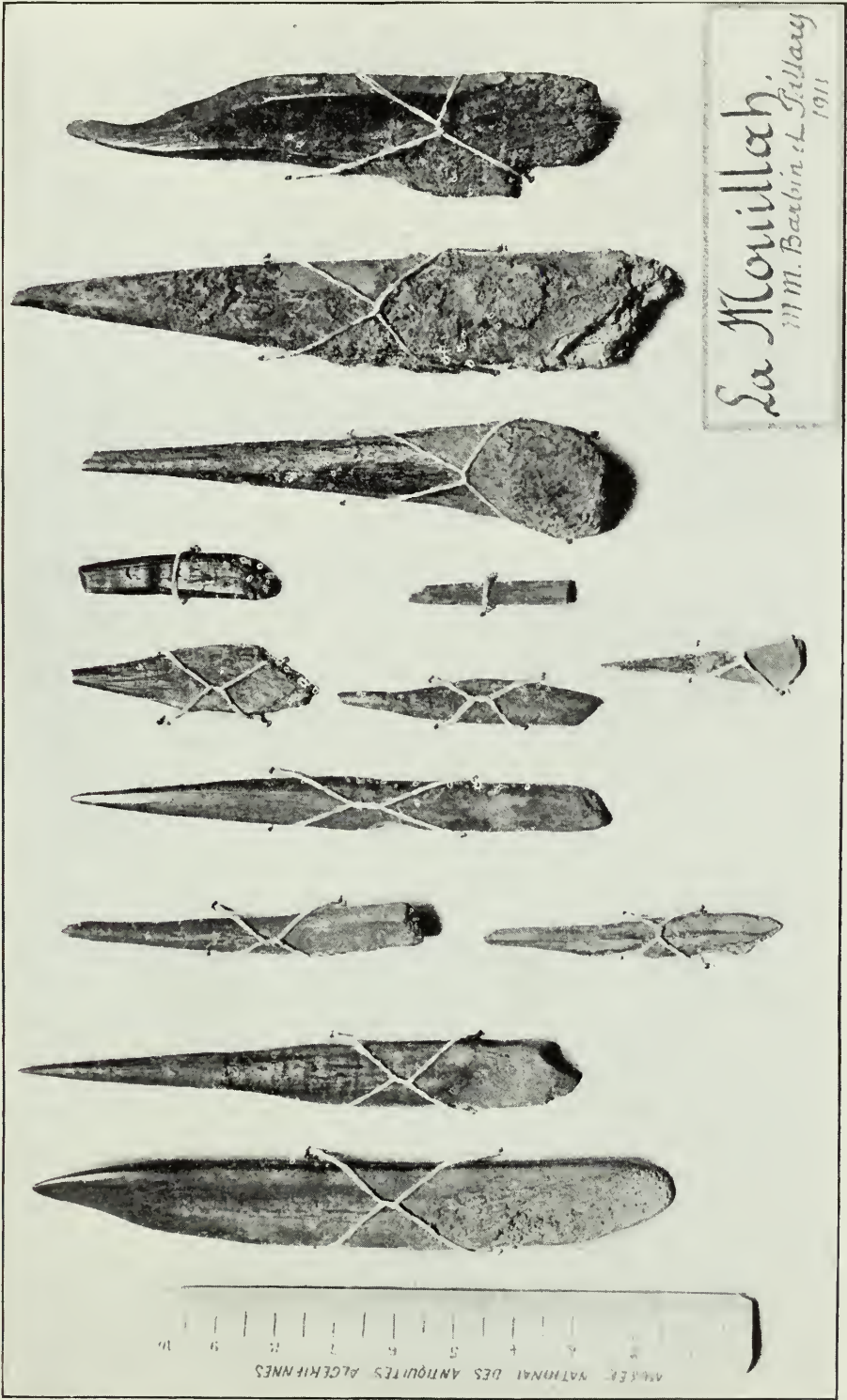
d'établir avec certitude, grâce aux pièces moustériennes recueillies à la base du dépôt, la liaison qui existe d'autre part entre la période moustérienne et la période ibéro-maurusienne.

Cette dernière, tout en procédant de l'âge moustérien, marque un nouveau progrès pour l'humanité. Nous ne voulons point parler seulement du perfectionnement apporté dans l'outillage lithique, mais de l'emploi d'une nouvelle matière première. Pendant toute la période moustérienne, la pierre seule avait été employée à l'exclusion de toute autre matière; à l'époque ibéro-maurusienne, l'os commence à être façonné, poli et transformé en armes et outils. Cet emploi de l'os se développera avec le maurétanien qui succède à l'ibéro-maurusien.

C'est ainsi que nous voyons l'homme, dans cette longue suite de siècles, s'élever graduellement de sa misérable origine à des conditions meilleures, qui lui permettent de mieux affronter les nécessités de plus en plus pressantes de l'existence. Mais ce progrès n'a pu s'accomplir que grâce à un perfectionnement constant de son outillage, perfectionnement amené par l'observation, le raisonnement et une pratique séculaire du travail de la matière brute ce qui, en définitive, est le triomphe de l'esprit sur la matière.

A. BARBIN.

Instituteur à Lalla-Maghnia.



OS TRAVAILLÉS DE L'AÉRI DE LA MOUILLAH

LA CAVERNE DE L'AÏDOUR

(ORAN)

Il a été fait grand bruit autour de la caverne découverte par les carriers de Sainte-Clotilde en décembre 1911. Cependant l'ouverture en ayant été obstruée pour mettre un terme aux actes de vandalisme qui s'y étaient produits, aucune exploration méthodique n'en avait été faite jusqu'ici. Dans le courant d'août dernier j'appris qu'un coup de mine venait de percer une nouvelle entrée dans la voûte de la caverne. Je me rendis aussitôt sur les lieux — le 18 du même mois — et je pus, accompagné de Joseph Ruiz, mécanicien, parcourir l'ensemble de la cavité et dresser un premier croquis orienté. Deux nouvelles visites, le 25 août avec MM. Maraval, Pallary, Cazes, Laporte, Luck, Ph. de Bailleul, Oliva, Doumens, Bouchard, J. et D. Ruiz, et le 1^{er} septembre avec MM. Pallary, le docteur et M. J. Saint-Jean, Luck, J. Ruiz, me permirent de compléter mes premières observations.

Cependant malgré ces visites répétées, les notes qui vont suivre n'ont pas la prétention d'être définitives : la température et l'atmosphère de la caverne y rendent impossibles les séjours un peu prolongés, en sorte que bien des points de détail n'ont pu être examinés que sommairement. En ce qui concerne le plan, ce n'est pas un levé de précision que je présente : il a été exécuté suivant la méthode de Martel, à l'aide du carnet décliné de Martel et du colonel Prudent, les directions principales ont été vérifiées à la boussole Peigné ; les longueurs mesurées au pas.

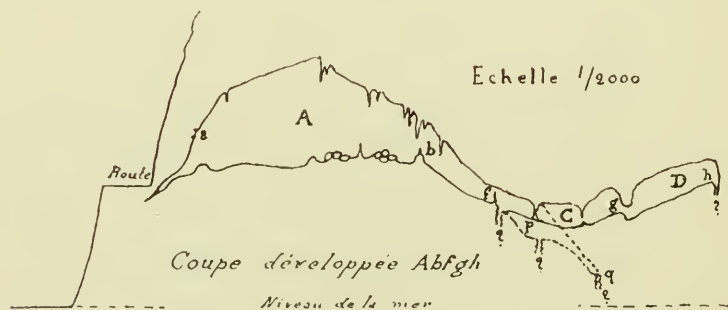
La caverne s'ouvre à 3^{km} 550^m d'Oran, tout auprès de la route de Mers-el-Kébir, à 200 mètres environ de la source thermale des Bains de la Reine. Elle comprend, ainsi que l'indique le plan (Pl. XXXV), trois grandes chambres disposées à peu près en as de trèfle dont deux, B et C du plan, sont tapissées et ornées de concrétions calcaires d'une blancheur resplendissante.

L'entrée récemment ouverte et située à dix mètres au-dessus du niveau de la route donne accès, par 6^m50 de

descente verticale, dans une vaste salle orientée sensiblement N.-S. et mesurant 40 mètres sur 37, avec une hauteur s'élevant progressivement vers le S.-E. jusqu'à un maximum de 25 mètres environ. A l'est, la paroi est formée d'une énorme masse stalagmitique recouverte en partie d'éboulis terreux bruns. Le centre de la salle est également occupé par un éboulis argilo-ocreux, humide, recouvrant de même des calcaires concrétionnés. Un boyau étroit, dirigé E.-O. et descendant rapidement passe en partie sous la route.

A l'extrémité sud de la grande salle A, un couloir, encombré de colonnes brisées et de blocs, s'ouvre entre des stalagmites géantes (Pl. XXXVI) et conduit aux deux autres salles B et C dirigées sensiblement, la première au S. E., la deuxième au N. O., et dont le sol présente une pente générale d'environ 30° à plongement sud. La voûte s'abaisse rapidement, depuis l'entrée du couloir et diminue ensuite progressivement dans le sens de la pente du sol pour s'abaisser finalement à quelques centimètres. Une quatrième chambre fait suite à la salle C et se termine en cul de sac.

Le développement total de la caverne est de 200 mètres environ ; quant aux profondeurs atteintes, la coupe ci-après montre que l'ouverture se trouve à la cote 35 au-



dessus du niveau de la mer. Les points les plus bas atteints dans les salles B et C se trouvent à la cote 8^m environ. Enfin, dans une des crevasses du sol, située au point le plus bas de C, la sonde est descendue à six mètres, atteignant ainsi le niveau de deux mètres environ au-dessus de celui de la mer.

La caverne de l'Aïdour présente une particularité fort remarquable et assez rarement signalée jusqu'ici : la

température de l'air y est très supérieure à la moyenne de celle de l'air extérieur. C'est ainsi qu'à ma première visite, le thermomètre fronde indiquait 33° centigrades à l'entrée, et passait successivement à 36 dans les salles B et C, 37 au point le plus bas de B, pour atteindre le maximum de 42 degrés dans les crevasses de C dont il a été question plus haut. Ces crevasses, dont deux au moins sont pénétrables, mais qui n'ont pu être encore explorées en raison de la température, jouent le rôle de « bouches de chaleur » et c'est par ces conduits que montent du sous-sol les vapeurs d'eau chaude qui entretiennent la chaleur constatée dans la caverne. Cette chaleur, comme il est d'ailleurs naturel de le concevoir, diminue actuellement, depuis que la voûte s'est trouvée ouverte et un équilibre tend à s'établir entre les températures internes et externes. J'ai en effet constaté lors de ma dernière visite un abaissement général de près de un degré, sauf à l'entrée des événements.

Observations géologiques. — La proximité de la source thermale des Bains de la Reine, rapprochée des anomalies de température dont il vient d'être question suggère immédiatement l'idée d'une relation entre les deux ordres de phénomènes. Et en effet l'étude de la situation géologique de la cavité confirme absolument cette manière de voir.

La caverne de l'Aïdour est creusée à travers les dolomies liasiques qui forment avec les schistes le « noyau » de la chaîne du Murdjadjo. On sait que dans la région qui nous occupe les dolomies attribuées au lias se trouvent reposer sur les schistes (1). Au contact de ces deux terrains apparaissent par places des pointements marneux triasiques avec filons d'ophite injectés de la profondeur. Aux Bains de la Reine, ces ophites traversent les schistes, mais

(1) POMEL et POUYANNE. — *Description stratigraphique générale de l'Algérie*, 1882 et POMEL (*loc. cit.*, 1889, p. 27). Dans cet ouvrage les dolomies sont attribuées au lias et les schistes sont considérés comme primaires. M. GENTIL (Thèse, 1902, p. 60 et p. 117) s'appuyant sur les découvertes d'ammonites faites par M. Doumergue dans les schistes rubigineux des Planteurs, a classé une partie des schistes dans l'oxfordien et le callovien laissant l'autre dans le primaire. Depuis, MM. DOUMERGUE et FICHEUR (*C. R. Ac. des Sc.*, 1906 et *Carte géologique d'Oran*, 1908), ont rangé dans le crétacé inférieur les schistes considérés jusque là comme primaires. Dans la région comprise entre les Bains de la Reine et l'entrée du chemin de Sainte-Clotilde les schistes sont entièrement cachés sous les dolomies ou les éboulis, il est difficile de dire s'ils sont jurassiques ou crétacés.

ne pénètrent pas dans les dolomies sous lesquelles elles paraissent s'arrêter. La source chaude est la dernière manifestation de l'activité éruptive qui a produit les filons d'ophite et les eaux thermales remontent de la profondeur en suivant les fractures par lesquelles est d'abord passée la roche ignée. C'est là le phénomène général et bien connu de la formation des sources thermo-minérales.

Mais si actuellement le niveau hydrostatique de l'eau thermale, à l'émergence des Bains de la Reine, est un peu inférieur à celui du niveau de la mer, on peut admettre qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Les eaux ont pu atteindre un niveau plus élevé et pénétrer plus avant dans les dolomies, ou encore, par suite des mouvements eustatiques qui ont affecté le littoral, la masse dolomitique s'est abaissée avec la ligne de rivage.

Dans tous les cas les dolomies, au contact des schistes, ou intérieurement, ont été attaquées par les eaux chaudes et les fissures préexistantes, élargies par corrosion et dissolution. Le cavernement direct produit par les eaux ascendantes n'a cessé que le jour où elles se sont ouvert un écoulement vers l'extérieur au contact des deux terrains. Plus tard, quand pour une cause ou pour une autre le niveau hydrostatique de l'eau chaude s'est trouvé au-dessous du niveau du sol de la caverne, celle-ci est restée en communication avec le réseau thermal actuel par les anciens conduits aqueducateurs qui aboutissent aux évents par lesquels s'élève la vapeur d'eau.

La dissolution, l'érosion ont donc formé d'abord, à la base des dolomies, ou dans la masse, un premier cavernement qui a été agrandi, petit à petit, par les effondrements partiels et successifs de la voûte. La caverne actuelle n'est que le résultat de ces effondrements. Il est bon d'ajouter que la vapeur d'eau joue un rôle assez actif; elle attaque et effrite la roche sur les parties non encore recouvertes par les concrétions calcaires. L'attaque et la désagrégation de la roche ont été facilitées par l'état d'altération intime qu'elle présente. Depuis longtemps, M. Gentil (1) a signalé les actions de métamorphisme de contact qu'il a observées dans les dolomies des Bains de la Reine au voisinage des ophites. J'ai moi-même retrouvé dans la roche de l'Aïdour les mêmes cristaux de feldspath

(1) L. GENTIL. — *Loc. cit.*, p. 220.

albite signalés par M. Gentil, mais ici avec des formes très nettes (1).

A l'appui de l'hypothèse d'une formation par le bas et d'effondrements successifs, je signalerai :

1° La forme générale et la section de l'ensemble de la cavité qui apparaît comme une vaste salle d'effondrement en A et laisse voir en B et C le « décollement » des joints diaclastiques ;

2° L'absence de la forme en cône dressé sur sa base, qui est la forme ordinaire des cavités produites par l'enfouissement d'« eaux sauvages » provenant de l'extérieur, comme dans les avens par exemple ;

3° L'absence d'apports extérieurs visibles : la terre brune qui recouvre la masse stalagmitique de la chambre A et forme le gros éboulis central provient entièrement de la désagrégation de la dolomie, qui s'y montre en fragments à demi décomposés *et anguleux* ; sa composition chimique montre d'ailleurs bien son origine :

Carbonate de calcium	50,2
Carbonate de magnésium	18,0
Oxyde de fer, alumine	20,4
Silice	0,6
Humidité, chlorures	non dosés

4° L'existence des événements indique évidemment que les eaux chaudes d'où proviennent les vapeurs sont à un niveau inférieur de plusieurs mètres à celui du sol actuel de la caverne. Ce niveau doit être aujourd'hui celui du griffon de l'établissement thermal. De ceci il ne faudrait pas conclure que les vapeurs proviennent de cette émergence distante de 200 mètres, mais plutôt d'une branche inconnue du réseau hydro-thermal, qui s'étend sous la côte, d'Oran à Saint-Roch. L'exploration des événements serait très intéressante, car elle permettrait de reconnaître le point de départ des vapeurs.

Quant à l'eau extérieure, elle n'aurait joué qu'un rôle : celui de recouvrir les parois de concrétions dont le développement n'est qu'un témoignage de l'ancienneté de la caverne.

Observations minéralogiques. — Au point de vue minéralogique, on rencontre dans la salle A quelques stalac-

(1) Aplatissement suivant g^1 ; macles de Roc Tourné.

tites entièrement formées de limonite, et ce même oxyde se retrouve en croûtes tout en haut de la salle, vers le point E. Le carbonate de chaux a cristallisé sous ses deux formes calcite et aragonite, mais cette dernière est de beaucoup prédominante, et c'est elle qui forme l'ensemble de la splendide décoration du couloir A B. L'aragonite s'y présente non seulement en colonnes à structure radiée, mais elle forme sur certains points de véritables revêtements cristallins avec des prismes hyalins « terminés » et atteignant de 5 à 8 centimètres de long. Malheureusement les parties les plus belles ont été déjà sérieusement endommagées par des visiteurs peu scrupuleux.

Enfin les salles B et C ont leur sol entièrement revêtu d'une couche pulvérulente d'un blanc de neige atteignant par places plusieurs décimètres d'épaisseur. Cette même substance se présente également sur les cristallisations qu'elle saupoudre par places de fins grumeaux facilement séparables. Au microscope elle se montre complètement amorphe et forme des petits grains irréguliers se dissolvant dans les acides en laissant un abondant résidu de silice gélatineuse.

Elle m'a donné à l'analyse la composition suivante :

Carbonate de calcium	29,0
Carbonate de magnésium	59,3
Chlorure de magnésium	0,6
Chlorure de sodium	2,3
Chlorure de calcium	traces (non dosé).
Silice	5,4
Alumine, oxyde de fer	0,5
Humidité	2,8

Il s'agit donc d'une dolomie surchargée de magnésie. Quant à sa formation, sa disposition en petits tas au-dessous des concrétions, nettement visible dans la salle C, montre qu'elle est tombée de la voûte sur le sol dans un état suffisamment sec pour ne plus s'agglomérer. Elle apparaît comme le résidu des solutions de carbonate de chaux et de magnésie arrivant goutte à goutte sur les stalactites et provenant de la dissolution de la roche encaissante par les eaux d'infiltration : l'évaporation lente concentrant peu à peu ces solutions, l'aragonite cristallise la première, et la présence de silice colloïdale favorise la formation de gros cristaux isolés. Le résidu contenant l'excès de magnésie et de silice se concrète sous forme





Cliché Luck, Oran.

UNE PARTIE DE LA GROTTÉ DE L'AÏDOUR

de grumeaux qui, à la longue, se détachent des cristaux à mesure que ceux-ci augmentent de volume. Ces grumeaux tombent sur le sol et viennent y former par leur accumulation cette neige si curieuse au premier abord.

Cette action de la silice colloïdale semble se manifester également dans la formation sur quelques points de ces curieuses stalactites excentriques absolument analogues à celle que figure M. Martel (1) et dont l'explication est encore assez obscure.

En résumé, si les parties accessibles et actuellement connues de la caverne de l'Aïdour sont de dimensions relativement restreintes, les particularités géologiques qu'elle présente et la beauté de ses cristallisations en font une curiosité naturelle très digne d'intérêt et il est à souhaiter que des mesures soient prises pour en assurer au moins la conservation.

Oran, le 10 septembre 1912.

CAMILLE ARAMBOURG.

(1) MARTEL. — *Évolution souterraine*, p. 129.

LE TREMBLEMENT DE TERRE D'ARZEW

24 Juillet — 4 Août 1912

Le 24 juillet, vers 6 heures du soir, par un temps clair, calme, sec et une température de saison, il se produisit brusquement un fort bruit donnant l'impression d'une violente explosion de chaudière ou de mine, suivie de grondements souterrains et de vibrations en tous sens du sol et des immeubles. A ces divers bruits s'ajoutaient ceux de vaisselle et de bibelots cassés, de chute de plâtre, de trépidations des meubles ; sur les terrasses, des chaises étaient renversées. Dans la rue, des personnes arrêtées ou en marche ont dû s'asseoir pour ne pas perdre l'équilibre. Dans la salle de la mairie, une lampe suspendue au plafond, du poids de 500 à 600 grammes, a été projetée hors de son support et la secousse séismique lui a fait effectuer un mouvement parabolique dont la hauteur n'a pas été inférieure à 8 centimètres.

Cette secousse qui n'a duré que quelques secondes a ébranlé et disloqué toutes les maisons, produit du tassement et, par endroits, de l'écartement des gros murs, fissuré ces gros murs horizontalement à la hauteur des plafonds, verticalement au-dessus des ouvertures et surtout au-dessus des dernières fenêtres des grandes façades. Elle a, principalement lézardé tous les ouvrages de faible épaisseur et supportant peu de poids, comme les cloisons et les plafonds.

Cette forte secousse a été suivie, dans la nuit et le lendemain, de six autres dont trois fortes, quoique moitié moins violentes que la première. Et jusqu'au 4 août, date à laquelle a cessé, en apparence, le phénomène séismique, nous avons ressenti en tout 25 secousses. Toutes ont présenté le même caractère : explosion ou détonation, grondement souterrain, vibrations en tous sens. C'est la première qui a produit à peu près toutes les fissures, toutes les lézardes, toutes les dislocations ; les autres n'ont fait qu'élargir les lésions déjà faites sans en produire de nouvelles.

Les secousses se sont produites à toute heure du jour et

de la nuit, indistinctement, sans qu'on puisse affirmer nettement une prédominance nocturne ou diurne, matinale ou vespérale.

Il est à remarquer que les oscillations du sol sous-marin n'ont pas eu de répercussion apparente sur les mouvements de la surface liquide. Il n'a été constaté, au moment de la forte secousse, ni avancement, ni retrait de la mer et sa surface, qui avait été calme toute la journée, est restée belle, sans le moindre changement apparent, pendant et après la secousse. Néanmoins, la secousse a été ressentie sur mer, tout le long de la côte, du phare d'Arzew jusqu'à l'embouchure de la Macta, sur les fonds inférieurs à trois ou quatre mètres par les pêcheurs ou promeneurs en barque. Tous ont ressenti comme une projection de bas en haut ; quelques-uns ont eu la sensation que leur barque venait de toucher brusquement le fond. Ceux qui étaient en face d'Arzew croient avoir vu les maisons osciller et relatent tous qu'ils ont, simultanément, ressenti la secousse imprimée à leur embarcation, entendu un grand bruit sourd venant de la ville et vu cette dernière subitement envahie par un nuage de poussière.

Lorsqu'on a pu mesurer toute l'étendue des dégâts, on s'est rendu compte qu'aucun immeuble, en réalité, n'avait cessé d'être habitable. La solidité des maisons se trouvait compromise plutôt pour l'avenir que pour le présent. On évalue de 30 à 40 % la diminution de leur solidité et, par suite, de leur durée probable et de leur valeur.

A côté de ces dégâts matériels, on n'a pas observé d'accidents de personnes directement imputables au tremblement de terre, mais quelques lésions ou maladies engendrées plutôt par la peur : les uns ont eu des syncopes, d'autres des crises de nerfs désespérément prolongées, des troubles mentaux passagers ; on a vu des attaques d'apoplexie survenir chez des congestifs.

Les six secousses qui ont suivi la première, survenant environ de deux heures en deux heures, n'ont pas laissé à la population le temps de se remettre de sa première émotion. Il en est résulté une panique, un affolement sur lesquels aucun conseil n'avait prise et qui empiraient à chaque secousse nouvelle.

Dès le premier soir, la plupart des habitants ont passé la nuit dehors, sans dormir.

A partir du 26 juillet, les secousses diminuent d'inten-

sité et s'espacent. Néanmoins, mille à quinze cents personnes quittent Arzew.

La panique s'est accrue par ces départs et par les faux bruits répandus sur la solidité des édifices et des maisons particulières. Ce n'est qu'à grand'peine que les inquiétudes de la population sont calmées. Enfin lorsque la terre parut être retombée au repos les Arzewiens reprirent confiance, ils se firent à l'idée que les dégâts avaient été considérablement grossis, que tout danger avait disparu.

Aujourd'hui les émigrés rentrent, la vie reprend, les dégâts sont en voie de réparation et la population ne songe même plus à la possibilité de nouvelles secousses.

Les secousses séismiques d'Arzew ont-elles présenté des caractères particuliers ?

Tout le monde a été frappé de la sensation d'explosion ou de détonation qui a marqué le début de chacune d'elles. Tout le monde a été étonné de voir que des secousses aussi violentes avaient eu un si faible rayonnement. La première, de beaucoup la plus forte, a été ressentie à peine à Oran et à Perrégaux ; son rayonnement n'a pas dépassé 50 à 60 kilomètres. Le rayonnement des vingt-quatre autres n'a pas été supérieur à 20 kilomètres.

Dans ce rayon d'action les villages les plus rapprochés d'Arzew : Damesme, Saint-Leu, Kléber, Renan, qui, tous, en sont distants de moins de 10 kilomètres, ont été bien moins éprouvés. Les secousses y ont été sans doute moins fortes ; probablement parce que ces localités sont plus éloignées du massif montagneux que la ville d'Arzew.

Ce qui semble justifier cette hypothèse c'est que Kléber, assis au pied des pentes de l'Orouse, a été plus éprouvé que les autres villages.

Quoiqu'il en soit, le bruit des secousses ressenties à Arzew, leur intensité et leur faible rayonnement nous ont donné l'impression que nous nous trouvions sur l'épicentre des ondes séismiques. Que s'est-il passé à l'intérieur ? Est-ce tassement de la marqueterie terrestre comme semble l'affirmer L. Lapparent ? Est-ce explosion produite par la pénétration subite d'eau de mer dans une poche de gaz hydrocarbonnés ou déplacement des gaz sous l'action d'une poussée d'origine profonde ? Nous ne pouvons — et pour cause — que poser la question.

En ces tristes journées passées dans l'anxiété la plus profonde, il nous a été donné de constater que l'homme

aux prises avec de pareils phénomènes se révèle, en général, bien frêle, bien humble. La sensation que la terre n'est plus ferme lui enlève toute confiance. Il sent qu'il est bien peu de chose et que le retour au morne chaos peut être l'affaire d'un instant.

Les animaux eux-mêmes ont semblé manifester une certaine conscience du danger. Chaque secousse, surtout chaque secousse nocturne, était suivie du chant plaintivement cadencé de tous les coqs, des aboiements plaintifs et prolongés de tous les chiens. Pendant le jour, les chiens en particulier se faisaient plus dociles, plus caressants, semblaient rechercher davantage la protection de leur maître dont ils refusaient de s'éloigner.

Quand on songe que le tremblement de terre d'Arzew n'a été que jeu d'enfant en comparaison de celui qui, il y aura bientôt quatre ans, détruisit Messine et Reggio, on se demande quelle doit avoir été l'intensité des émotions ressenties par ceux qui survécurent aux premières secousses de cette épouvantable et terrible catastrophe.

Puisque nous avons évité le retour au morne chaos, souhaitons que la « marqueterie » sous-arzewienne soit définitivement tassée, affermie, pour que notre chère cité puisse achever en toute confiance la réparation de ses dégâts, et ensuite vivre et prospérer en toute sécurité.

Arzew, 20 août 1912.

D^r BORIES.

Le 18 septembre, à 8 h. 45, une nouvelle secousse dont l'intensité égalait celle des plus fortes, la première exceptée, est venue jeter de nouveau l'alarme parmi la population. Elle s'est manifestée sous la forme de deux explosions se succédant avec une telle rapidité que plusieurs personnes ont cru à une seule. Comme toutes les précédentes, cette double explosion a été suivie de grondement souterrain et de vibrations en tous sens du sol et des immeubles. Comme les précédentes, elle a été ressentie par les pêcheurs qui se trouvaient sur leurs embarcations amarrées dans le port, sans qu'aucun d'eux ait constaté un mouvement anormal de la surface liquide. La secousse ne paraît pas avoir duré plus de deux secondes. Les immeubles n'ont, en apparence, subi aucun nouveau dégât.

D^r B.

RENSEIGNEMENTS SCIENTIFIQUES & ÉCONOMIQUES

concernant la CHAOUÏA ⁽¹⁾

Mois de Mai et Juin 1912

1° *Mercuriales.* — Pendant les mois de mai et juin 1912, les tableaux de mercuriales présentent les variations suivantes pour le marché de Casablanca-ville :

	MAI P. H.		JUIN P. H.	
Chameaux	325	»	325	» par tête.
Bœufs	160	»	150	» —
Chevaux	375	»	300	» —
Mulets	450	»	425	» —
Anes	50	»	60	» —
Moutons	22	50	18	» —
Chèvres	10	»	10	» —
Blé	18	»	16	» le quint.
Orge	13	»	11	» —
Pois chiches	»	»	»	» —
Maïs	10	»	»	» —
Fèves	12	»	12	50 —
Lin	28	50	27	50 —
Coriandre	»	»	7	» —
Laine	3	»	»	» la peau.

2° *État comparatif des produits des marchés de la Chaouïa.*
— Les états comparatifs donnent pour les neuf marchés de la Chaouïa les chiffres suivants :

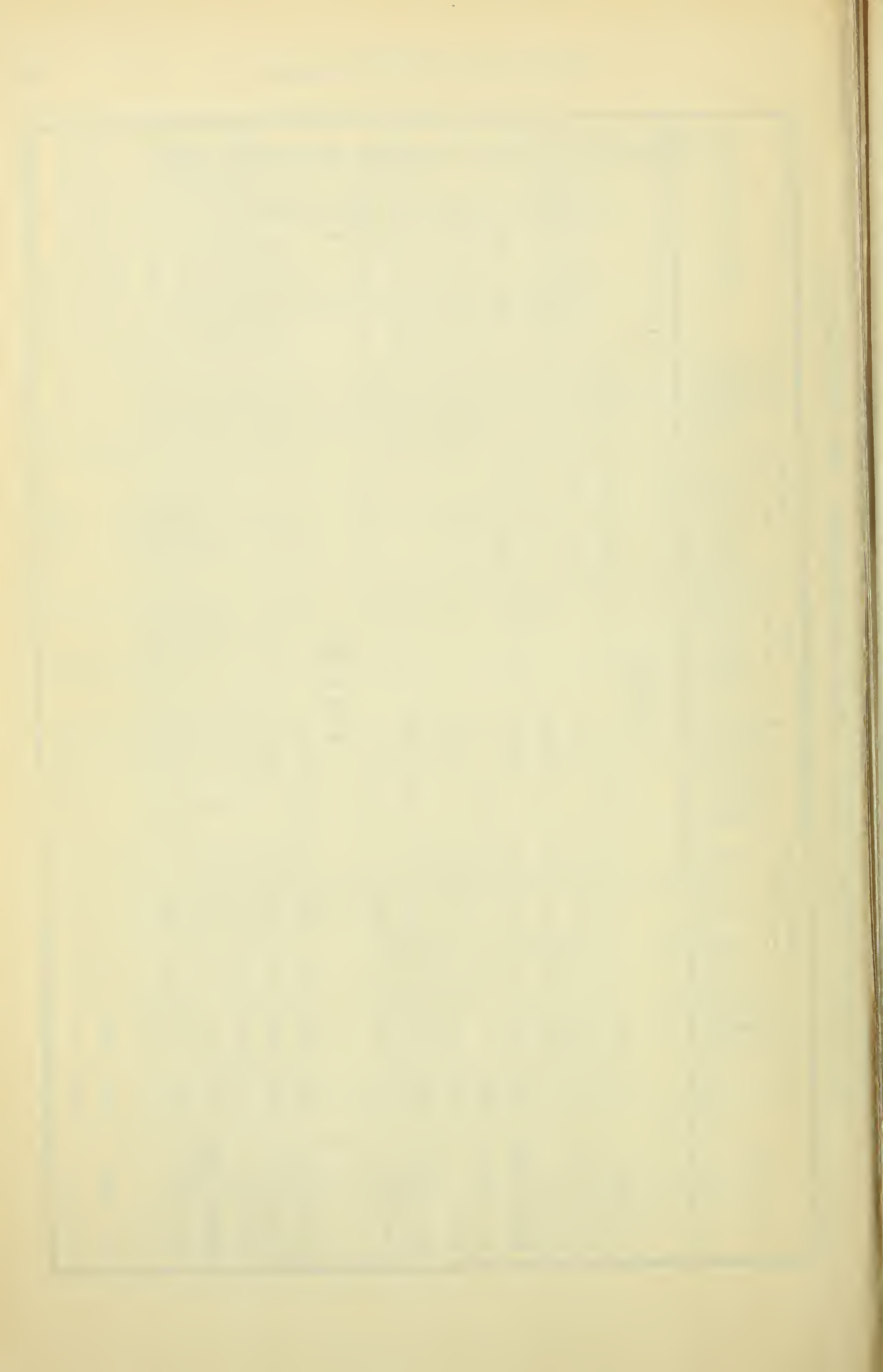
	Produits 1911 P. H.	Produits 1912 P. H.	Excédent 1912 P. H.
Mai	40.217 50	49.758 25	9.540 75
Juin	37.677 70	52.427 95	14.750 25
TOTAUX	77.895 20	102.186 20	24.291 00
Pour les quatre premiers mois l'excédent a été de			39.371 65
Pour les six premiers mois il s'élève donc à....			63.662 65

Les augmentations sont surtout fournies par les marchés Zaër (Boucheron et Boulhaut) et par le marché de Settat.

(1) Voir Bull. juin 1912, p. 253.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES EN CHAOUÏA

STATIONS	ALTITUDE mètres	PRESSION BAROMÉTRIQUE	TEMPÉRATURE			TENSION MOYENNE de la vapeur d'eau	HUMIDITÉ RELATIVE de 0 à 100	PLUIE		NOMBRE de jours	VENTS		NÉBULOSITÉ de 0 à 10	OBSERVATIONS
			MINIMUM	MAXIMUM	MOYENNE			NOMBRE de m/m	DIRECTION des Nuages		FORCE de 0 à 9			
M A I														
Casablanca ...	20	760,7	16,2	22,9	19,5	13,0	74,0	4,5	1	1	N, NO	3,0	2,2	Les 8 premiers, forte chaleur. Le 9, sirocco sans sable. Le 24, coup de vent dans l'après-midi. 6 jours de sirocco. Le 14, coup de vent. Le 5, moisson de l'orge. 10, 11 et 12, sirocco. 13, orage. Le 8, sirocco. Éclairs, 12 et 13.
Ber-Rechid ...	220	734,7	8,5	26,1	17,3	»	83,0	7,0	3	3	NE, E, NO	2,5	3,0	
Sidi-Ali	18	763,1	16,3	25,1	20,6	»	80,0	»	»	»	N, NO	3,0	4,0	
Mechra-b.-Abbou...	330	734,1	15,5	32,3	23,9	»	32,0	1,9	2	2	SO, NS	1,4	1,0	
Dar Chafai ...	400	717,1	14,1	31,1	22,6	10,0	52,0	»	»	»	N, NO	2,0	2,7	
Settat	370	731,8	13,1	28,5	20,8	»	60,0	»	»	»	N, NO	2,0	1,0	
Ben Ahmed ..	600	705,8	10,8	28,4	19,6	9,0	56,0	1,0	1	1	»	2,4	2,3	
Boulhaut	300	719,5	12,6	25,5	19,1	10,0	66,0	2,9	1	1	N, NO, O	1,8	2,4	
J U I N														
Casablanca ...	20	760,9	16,0	23,5	19,8	15,1	79,0	g.	4	4	N, O	2,1	1,7	1 jour brouillard, le 15.
Ber-Rechid ..	220	736,6	11,1	26,7	18,9	»	66,0	g.	2	2	N, NO	2,6	3,8	4 j. brou., 8, 17, 21, 22. 2 coups de vent, 7, 18. Ecl. loint. 17, 18, 21.
Sidi-Ali	18	763,6	15,3	25,1	20,1	»	60,0	»	»	»	N	3,5	3,9	13 jours brouillard, 15 au 27, 4 coups de vent, 23 au 26.
Mechra-b.-Abbou ..	330	735,7	17,6	36,0	26,8	»	30,0	g.	1	1	NE, NS	2,5	2,5	11 jours sirocco, 14 au 23 et 26. 1 coup de vent le 17, ouragan.
Dar Chafai ...	400	719,0	15,6	34,0	24,8	9,8	44,0	»	»	»	N, NO	2,4	2,4	2 jours sirocco, 17 et 18.
Settat	370	730,9	14,7	29,3	22,0	»	63,0	g.	1	1	N, NO	2,4	1,4	2 jours brouillard, 21 et 27.
Ben Ahmed ..	600	706,5	12,1	29,7	20,9	8,7	48,0	1,0	3	3	»	3,3	2,7	4 jours brouillard. 2 coups de vent 7 et 21. 1 jour sirocco, 18.
Boulhaut	300	721,0	13,3	26,7	20,0	11,9	66,0	6,0	2	2	N, NO	1,9	2,0	1 jour sirocco le 18. 1 coup de vent le 26.



MOUVEMENT DE LA NAVIGATION

DANS LES

PORTS

du Département d'Oran

MOUVEMENT COMMERCIAL

PRODUITS AGRICOLES



Mouvement de la Navigation par pavillon, du port d'ORAN, pendant l'année 1910

INDICATION du PAVILLON	ENTRÉES		SORTIES		Entrées et Sorties réunis	
	NOMBRE	Tonnage	NOMBRE	Tonnage	NOMBRE	Tonnage
	de navires		de navires		de navires	
Français.	2.404	1.638.466	2 409	1.635.894	4.813	3.274.360
Anglais	434	749.171	426	736.683	860	1 485.854
Autrichien	99	178.299	102	184.612	201	362.911
Italien	132	139.875	135	141.359	267	281.234
Allemand	80	117.011	83	120.416	163	237.427
Espagnol	259	103.841	251	100.160	510	204.001
Norvégien	46	51.042	45	51.421	91	102.463
Danois	39	45.917	39	45.493	78	91.410
Grec	39	62.821	39	63.721	78	126.542
Hollandais	35	47.456	35	47.456	70	94.912
Belge	24	25.374	25	26.510	49	51.884
Russe.	6	6.712	6	6.712	12	13.424
Suédois	9	10.490	10	11.736	19	22.226
Portugais	3	339	3	335	6	674
TOTAUX en 1910.	3.609	3.176.814	3.608	3.172.508	7.217	6.349.322
— en 1909.	3.359	2.754.295	3.358	2.758.883	6 717	5.513.178
DIFFÉRENCE 1910.	»	»	»	»	+ 500	+ 836.144

Relevé total du Mouvement des ports du département d'Oran, pendant l'année 1910

(Entrées et sorties réunies)

DÉSIGNATION DES PORTS	ENTRÉES		SORTIES		ENTRÉES ET SORTIES RÉUNIS	
	NOMBRE de NAVIRES	TONNAGE	NOMBRE de NAVIRES	TONNAGE	NOMBRE de NAVIRES	TONNAGE
Oran	3.609	3.176.814	3.608	3.172.508	7.217	6.349.322
Mers-el-Kébir.....	364	32.352	362	32.069	726	64.421
Mostaganem.....	636	231.051	636	231.051	1.272	462.102
Arzew.....	409	229.640	409	229.640	818	459.280
Beni-Saf	223	235.916	271	225.410	494	461.326
Nemours	289	139.762	288	139.584	577	279.346
Honaïne.....	33	19.016	33	19.016	66	38.032
Kiss-Adjeroud.....	73	15.194	72	15.270	145	30.461
TOTAUX en { 1910... 1909...	5.636 5.332	4.078.745 3.586.975	5.679 5.338	4.055.548 3.609.506	11.315 10.670	8.144.293 7.196.481
Différence en { plus.... moins.	304 »	481.770 »	341 »	446.042 »	645 »	947.812 »

Mouvement des Passagers civils, par la voie de mer, dans les ports
du département d'Oran en 1910

PORTS	ENTRÉES							SORTIES								
	PASSAGERS VENANT							PASSAGERS ALLANT								
	de France	d'Espagne	d'Angleterre	d'Italie	du Maroc	de Tunisie	d'autres pays	TOTAL	en France	en Espagne	en Angleterre	en Italie	au Maroc	en Tunisie	dans d'autres pays	TOTAL
Oran.....	22 926	20 516	»	»	20 788	1 435	65 582	20 424	17 411	2	1 31 318	»	»	»	398	69 554
Mers-el-Kébir.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Mostaganem.	3	»	»	»	»	»	3	2	»	»	»	»	»	»	»	2
Arzew.....	»	51	»	»	»	»	51	4	»	»	»	»	»	»	»	4
Beni-Saf.....	»	12	»	»	»	»	12	»	31	20	»	»	30	»	»	81
Nemours.....	»	»	»	»	439	»	442	»	4	»	»	»	484	»	»	488
Honaine.....	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Kiss-Adjeroud.	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»	»
Totaux en { 1910.	22 929	20 579	»	»	21 227	1 435	66 090	20 430	17 446	22	1 31 802	»	»	»	398	70 129
1909.	22 208	16 769	»	214	16 655	»	597	21 837	15 682	6	294	17 880	»	»	422	56 121
Différence en { plus.	721	3 810	»	»	4 572	1	9 647	»	1 764	16	»	13 922	»	»	»	14 008
moins	»	»	»	214	»	»	»	1 407	»	»	»	293	»	»	24	»

STATISTIQUE DU MOUVEMENT COMMERCIAL DES PORTS

du département d'Oran, pendant l'année 1911

comparé au mouvement de l'année 1910, et par nature de marchandises

EXPORTATIONS

NATURE DES MARCHANDISES		UNITÉS	A DESTINATION		Totaux en 1911	Totaux en 1910	
			de France	de l'Étranger et des Colonies			
Animaux vivants	bêtes de somme ..	Tête	1.479	421	1.900	2.006	
	Bestiaux {	race bovine..	»	11.136	2.666	13.802	11.641
		ovine et autres.	»	538.445	944	539.389	656.076
Peaux brutes fraîches ou sèches ...		Kilog.	514.800	283.200	798.000	1.035.339	
Laine en masse		»	3.072.700	121.300	3.214.000	3.527.410	
POISSONS { de mer	frais	»	112.000	1.500	113.500	200.716	
	salés ou conservés ..	»	450.500	509.900	960.400	559.500	
Os, sabots, cornes de bétail		»	654.900	12.900	667.800	558.929	
Céréales en grains	froment	Quintal	1.022.792	16.885	1.039.677	928.611	
	avoine	»	493.084	15.609	508.693	445.074	
	orge	»	532.965	85.354	618.319	518.805	
	maïs	»	2.804	615	3.419	4.819	
Farine de froment		»	44.807	35.393	80.200	40.931	
Semoules en gruau		Kilog.	498.000	528.600	1.026.600	362.815	
Légumes secs et leurs farines		»	3.392.800	2.077.700	5.470.500	3.167.453	
Pommes de terre		»	1.421.400	962.600	2.394.000	2.441.544	
Fruits frais de table		»	6.658.200	467.900	7.126.100	2.755.050	
Mars de raisin et moûts .		»	3.791.700	256.000	4.047.700	9.910.419	
Fruits secs ou tapés		»	335.300	187.900	523.200	165.538	
Graines et fruits oléagineux		»	626.000	6.700	632.700	737.090	
Tabac en feuilles		»	»	5.500	5.500	5.048	
— fabriqué		»	4.800	339.700	344.500	244.143	
Huile fixe d'olives		»	64.200	25.800	90.000	209.919	
— de graines grasses...		»	28.300	208.200	236.500	195.715	

EXPORTATIONS

NATURE DES MARCHANDISES	UNITÉS	A DESTINATION		Totaux en 1911	Totaux en 1910
		de France	de l'Étranger et des Colonies		
Résines et produits résineux	Kilog.	627.800	83.900	711.700	572.376
Racines, herbes et fleurs médicinales.	»	26.900	10.800	37.700	36.251
Liège.....	»	13.700	12.400	26.100	385.377
Coton.....	»	4.000	3.600	7.600	5.818
Crin végétal.	»	1.631.400	26.080.900	28.712.300	32.044.164
Alfa.....	»	87.200	87.483.700	88.355.900	75.736.062
Écorces à tan.....	»	2.855.200	1.587.600	4.442.800	4.475.657
Légumes frais.....	»	11.655.800	409.500	12.165.300	9.891.381
Fourrages.....	»	30.800	10.131.500	10.162.300	7.184.705
Son.....	»	12.248.800	110.300	12.459.100	9.985.353
Drilles.....	»	234.300	440.400	674.700	633.761
Mistelles.....	Litre	3.907.700	»	3.907.700	5.332.192
Vin ordinaire.....	»	248.362.000	3.258.400	251.620.400	199.372.274
— de liqueurs.....	»	295.500	35.000	330.500	923.776
Eaux-de-Vie et spiritueux (alcool pur)	»	870.200	218.900	1.089.100	525.571
Esprits de toutes sortes....	»	283.600	24.100	307.700	465.232
Marbres bruts.....	Kilog	293.300	198.200	491.500	537.060
Kaolin, terre à infusoires..	»	157.800	968.400	1.126.200	956.551
Briques, plâtre, chaux, ciments ...	»	»	6.457.000	6.457.000	1.942.732
Goudron minéral.....	»	»	467.000	467.000	383.465
MINÉRAI	de fer.....	36.750.000	474.178.300	510.928.300	507.858.030
	de cuivre.....	»	»	»	6.500
	de plomb.....	102.800	30.500	133.300	198.020
	de zinc.....	»	5.574.300	5.574.300	5.988.189
Sel brut et raffiné....	Quintal	32.350	6.307	38.657	26.761
Lie de vin.....	Kilog.	1.274.200	770.800	2.045.000	1.396.903
Tartre brut.....	»	325.200	68.800	394.000	348.338
Ouvrage en sparterie.....	»	237.100	55.600	78.700	178.546
Colis postaux.....	Nombre	57.067	6.324	63.391	70.843

IMPORTATIONS

NATURE DES MARCHANDISES	UNITÉS	PROVENANT		Totaux en 1911	Totaux en 1910
		de France	de l'Étranger et des Colonies		
Animaux { bêtes de somme.....	Tête	55	2.046	2.101	1.056
vivants { Bestiaux { race bovine...	»	135	12.980	13.115	17.801
	»	»	186.509	186.509	231.853
Viandes salées et conservées.....	Kilog.	408.000	121.700	529.700	514.098
Graisses animales autres que de poissons.	»	1.034.800	5.300	1.040.100	444.419
Beurre et fromages.....	»	894.500	292.100	1.186.600	1.319.807
Poissons de mer salés ou conservés.	»	1.029.600	316.700	1.346.300	1.313.024
Céréales en grains.....	Quintal	241	115.926	116.167	88.517
Farines.....	»	5.522	»	5.522	8.024
Semoules et pâtes d'Italie..	Kilog.	258.200	»	258.200	332.241
Riz.....	»	2.463.600	169.900	2.633.500	2.538.118
Légumes secs et leurs farines.....	»	203.700	933.900	1.137.600	4.433.272
Marrons et châtaignes. . .	»	544.200	500	544.700	499.492
Pommes de terre.....	»	2.994.200	4.431.000	3.425.200	11.673.914
FRUITS { frais.....	»	115.400	1.948.300	1.063.700	1.267.686
DE TABLE { secs ou tapés...	»	203.500	648.200	851.700	1.640.215
Sucres.....	»	15.636.600	2.700	15.639.300	14.663.827
Cafés.....	»	700	2.546.800	2.547.500	3.622.332
Chocolat.....	»	354.800	900	355.700	293.844
Poivre, cannelle, muscade, clous de girofle, macis et vanille.....	»	7.100	106.700	113.800	118.970
Thés.....	»	5.000	193.600	198.600	176.865
Tabacs en feuilles ou en côtes....	»	»	593.100	593.100	570.185
Tabac fabriqué.....	»	5.700	1.900	7.600	18.081
Huile fixe d'olives.....	»	117.500	97.900	215.400	136.619
Huiles de graines grasses..	»	5.935.800	94.200	6.030.000	5.249.261
Bois à construire.....	1.000 K.	11.035	22.488	33.523	28.982
Merrains de chêne et autres	Kilog.	1.384.000	1.004.000	2.388.000	3.302.286

IMPORTATIONS

NATURE DES MARCHANDISES	UNITÉS	PROVENANT		Totaux en 1911	Totaux en 1910
		de France	de l'Étranger et des Colonies		
Légumes frais ou conservés	Kilog.	291.100	471.100	762.200	778.528
Vins ordinaires.....	Litre	218.900	6.100	225.000	236.921
Vins de liqueur	»	413.300	20.900	434.200	407.001
Alcool, eaux de vie et esprits de toutes sortes..	»	3.348.700	1.300	3.350.000	2.498.274
Eaux minérales.....	Kilog.	1.682.600	21.400	1.704.000	1.485.105
Matériaux de construction	»	64.309.900	73.000	64.382.900	52.091.457
Soufre	»	3.566.000	505.000	4.071.000	4.225.123
Houille crue et agglomérée	Quintal	24.500	4.264.180	4.309.180	1.254.802
Huiles minérales raffinées.	Hectol.	25.493	10.660	36.153	24.819
Huiles lourdes.....	Kilog.	1.168.400	36.300	1.204.700	1.096.584
Fers, fontes et aciers.....	»	18.659.600	43.000	18.702.600	13.127.791
Carbure de calcium	»	1.416.900	»	1.416.900	1.422.825
Sulfate de cuivre	»	523.100	5.000	528.100	491.739
Superphosphates et engrais	Quintal	148.511	102.040	250.551	»
Savons de parfumerie et autres ...	Kilog.	5.676.600	4.000	5.680.600	5.819.613
Chicorée brûlée ou moulue.....	»	402.600	»	402.600	428.495
Bougies de toutes sortes .	»	2.424.600	7.500	2.432.100	1.234.534
Poterles, faïences et porcelaines...	»	5.366.300	514.000	5.880.300	4.810.609
Verres et cristaux	»	3.029.700	89.100	3.118.800	3.142.302
Fils, ficelles et cordages..	»	1.186.900	85.100	1.272.000	1.060.022
Sacs vides en jute.....	»	3.635.900	112.100	3.748.000	3.685.236
Tissus de lin et de chanvre	»	133.300	»	133.300	115.643
— de coton	»	3.712.300	10.400	3.722.700	3.473.036
— de laine.....	»	151.300	23.100	174.400	172.549
— de soie.....	»	2.751	203	2.954	4.769
Vêtements et lingerie.....	»	221.578	42.103	263.681	288.242
Papier et ses applications	»	4.583.000	27.800	4.610.800	4.581.276
Peaux et pelleteries ouvrées	»	550.200	78.700	628.900	837.104

IMPORTATIONS

NATURE DES MARCHANDISES	UNITÉS	PROVENANT		Totaux en 1911	Totaux en 1910
		de France	de l'Étranger et des Colonies		
Bijouterie et horlogerie...	Kilog.	54.058	927	54.985	42.785
Machines et mécaniques ..	»	3.927.700	2.367.900	6.895.600	5.344.658
Autres ouvrages en métaux	»	13.522.000	484.800	13.806.800	10.773.089
Meubles et ouvrages en bois	»	3.697.400	234.800	3.932.200	2.587.666
Ouvrages de vannerie, de sparterie et de corderie..	»	105.100	298.900	404.000	409.694
Carrosserie.....	»	592.800	166.300	769.100	491.460
Bimbeloterie, tabletterie et broserie ..	»	386.257	12.800	398.057	402.961
Colis postaux.....	Nombre	301.620	8.442	310.062	284.093

PRODUITS AGRICOLES 1910

ARRONDISSEMENTS	CÉRÉALES EN QUINTAUX				VIGNES		OLIVIERS	
	BLÉ TENDRE	BLÉ DUR	ORGE	AVOINE	Surfaces PLANTÉES hectares	Récoltes VINS hectolitres	Olives quintaux	Illules hectolitres
TERRITOIRE CIVIL (Européens) :								
Oran.....	379.747	173.730	388.040	238.262	32.758	1.449.710	56.702	3.389
Mascara.....	224.036	102.242	76.598	232.044	5.510	112.464	5.428	171
Mostaganem.....	215.461	172.901	112.625	101.763	17.454	655.164	3.904	355
Sidi-Bel-Abbès.....	336.799	129.599	151.281	260.538	17.303	518.779	13.242	8.127
Tlemcen.....	91.986	61.284	74.696	89.506	3.778	115.295	4.500	665
TOTAUX.....	1.248.029	639.756	803.230	922.113	76.803	2.851.412	83.776	12.707
TERRITOIRE CIVIL (Indigènes)								
Oran.....	63.303	119.605	239.947	7.441	263	7.454	195	»
Mascara.....	40.595	194.087	369.205	12.694	347	20	569	»
Mostaganem.....	82.637	322.570	843.123	4.621	1.219	32.332	2.137	502
Sidi-Bel-Abbès.....	25.781	48.585	128.573	28.620	16	958	287	7
Tlemcen.....	27.305	70.104	255.241	2.154	60	622	1.920	248
TOTAUX.....	239.621	754.951	1.836.089	55.530	1.905	40.595	5.099	757

PRODUITS AGRICOLES 1910

TERRITOIRES	CÉRÉALES EN QUINTAUX				VIGNES		OLIVIERS	
	BLÉ TENDRE	BLÉ DUR	ORGE	AVOINE	Surfaces PLANTÉES hectares	Récoltes VINS hectolitres	Olives quintaux	Huiles hectolitres
TERRITOIRE MILITAIRE (Européens)								
DE COMMANDEMENT								
Mascara.....	»	»	»	»	»	»	»	»
Tlemcen.....	1.344	1.848	3.215	741	35	225	»	»
DU SUD								
Aïn-Sefra.....	5	398	890	»	5	»	»	»
TOTAUX	1.349	2.246	4.105	741	40	225	»	»
TERRITOIRE MILITAIRE (Indigènes)								
DE COMMANDEMENT								
Mascara.....	»	12 180	42.970	»	»	»	»	»
Tlemcen... ..	22.536	52.977	123.034	65	»	»	»	»
DU SUD								
Aïn-Sefra.....	»	2.850	29.210	»	»	»	»	»
TOTAUX.....	22.536	68.007	195.214	65	»	»	»	»

Répartition par Nationalités (Population Totale)

[illegible]

BIBLIOGRAPHIE

(Ouvrages offerts à la Société)

Le Maroc physique, par Louis GENTIL, professeur-adjoint à la Sorbonne (1 vol. in-16, 320 p. et 4 cartes dans le texte. F. Alcan ; *Nouvelle collection scientifique* ; Paris, 1912).

Ce livre est à la fois une magistrale synthèse des connaissances de géographie scientifique sur notre nouvelle conquête africaine et une œuvre du plus haut intérêt d'actualité : il arrive singulièrement à son heure.

Après de longues années d'incessantes difficultés diplomatiques, le Maroc s'ouvre enfin à notre activité. L'initiative de nos compatriotes, comme les décisions de la haute administration chérifienne, doivent tenir compte des principaux résultats des nombreuses missions techniques qui se sont efforcées de pénétrer le Maghreb. Il fallait un exposé d'ensemble suggestif et clair de toutes les observations scientifiques accumulées jusqu'à ce jour ; et nul n'était plus qualifié pour nous le présenter que le savant professeur à la Sorbonne dont les remarquables travaux géologiques sur l'Oranie et les constants efforts, plus spécialement depuis 1904, ont accru grandement nos acquisitions géographiques sur le pays musulman qui s'était le plus obstinément fermé à la civilisation européenne.

M. Louis Gentil a tout d'abord attaqué en géologue l'étude du Haut-Atlas marocain, puis il a élargi le champ de ses investigations partout où, parmi les plus audacieux, il a pu pénétrer. C'est seulement alors que fondant ses observations personnelles avec celles de ses devanciers, et après une critique rigoureuse, il a pu se former une idée d'ensemble aussi juste qu'on peut l'espérer en l'état actuel de nos connaissances de la morphologie marocaine ; et, donnant raison d'une façon éclatante à ses maîtres et à ses amis clairvoyants, il s'est révélé enfin comme un géographe de premier ordre.

M. Louis Gentil nous offre, avec son *Maroc physique*, une mise au point facile à lire, élégante même, de tous les travaux sur le sous-sol, le sol, le climat et la végétation du Maroc. Il convient de remarquer dès maintenant avec quel scrupule l'auteur a rendu justice à tous ceux qui ont contribué à faire connaître le nord-ouest africain dans sa constitution physique, abstraction faite de ses rapports avec l'homme qui l'habite, la sociologie ou les autres sciences qui n'ont qu'un rapport assez éloigné avec la géographie.

Dans un premier chapitre (pp. 9-34), l'auteur nous fait suivre les différentes étapes franchies depuis les époques les plus reculées jusqu'à nos jours dans l'étude scientifique du nord-ouest africain.

Dans un second chapitre, M. Gentil esquisse l'histoire du Maghreb dans le passé des temps géologiques. Cette partie de son livre constitue une œuvre très personnelle dans laquelle, sans négliger les notions acquises par ses devanciers, il tire de ses propres observations de larges conclusions d'ensemble. Il envisage la série des grandes modifications subies par le pays depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours : l'existence d'une chaîne hercynienne à la fin de l'époque carbonifère, puis un calme relatif dans les mouvements du sol jusqu'à la période tertiaire où, par une concomitance des mouvements orogéniques qui ont édifié la chaîne des Alpes, l'Atlas et le Rif marocain ont pris leur allure définitive. L'auteur s'attache, en outre, à préciser (Chapitre III) le rôle de l'Atlas et du Rif dans l'orographie du nord de l'Afrique. Il nous montre la grande chaîne marocaine se prolongeant vers l'ouest, dans une région actuellement effondrée dans l'océan, ayant laissé des vestiges émergés aux îles Canaries. Il reprend, en partant de là, le problème de l'*Atlantide* de Platon, discute toutes les données susceptibles de l'éclairer et montre avec quelles réserves il convient d'accueillir la légende antique. Si l'*Atlantide géologique* a forcément existé, il est très difficile de pouvoir affirmer que la l'affaissement sous les eaux océaniques de ce vaste territoire anciennement situé à l'ouest de l'Afrique a pu transmettre des souvenirs à l'Histoire ainsi que le prétend le récit contenu dans *Critias et Timeus*.

Sur le continent, le Haut-Atlas se poursuit par l'Atlas saharien, tandis que le Moyen-Atlas semble une continuité de la région plissée du Tell algérien. Par contre, le Rif semble former une chaîne indépendante qui entourait autrefois, comme d'un bourrelet périphérique, un noyau ancien formé de roches granitiques ou cristallines, puis, par effondrement, a fait place à la zone profonde de la Méditerranée occidentale comprise entre le nord du Maroc et le sud de l'Espagne. A ce propos, M. L. Gentil met en lumière l'histoire des communications successives de l'Océan et de la Méditerranée dans la deuxième période des temps tertiaires. Il savait que l'échange entre les deux mers s'est effectué tout d'abord par la vallée du Guadalquivir, par ce qu'on a appelé le détroit andalou, ou détroit nord-bétique. L'auteur montre comment ce détroit était à peine fermé par les dépôts sédimentaires qui l'avaient en partie comblé suivi d'un mouvement d'exhaussement du fond de la mer, qu'un autre passage s'ouvrit entre l'Algérie et l'Océan formant un chenal relativement étroit au niveau de Taza, étalé du côté des confins et du R'arb : c'est ce qu'il a appelé le *détroit Sud-Rifain*. Ce n'est qu'après la fermeture de ce détroit marocain que le détroit

de Gibraltar s'est ouvert, effondré entre les deux colonnes d'Hercule.

Une autre conséquence théorique importante se dégage des observations de M. Louis Gentil, c'est celle relative à la genèse des chaînes du Maroc et du Nord africain. Il est très intéressant de suivre ce savant dans sa description des deux masses résistantes, ou horsts, ces sortes de piliers de l'écorce terrestre — les Hauts-Plateaux algéro-marocains d'une part, la Meseta marocaine de l'autre — qui, dans un mouvement de déplacements relatifs, ont comprimé entre eux ou écrasé contre le plateau saharien jouant le rôle de bouclier, les sédiments plissés du Haut-Atlas de la chaîne saharienne et du Moyen-Atlas.

Le relief du sol est étudié avec quelques détails dans le *Maroc physique* : On peut en suivre la genèse depuis les temps les plus reculés. L'auteur fait ressortir avec clarté l'influence des plissements, primaires ou tertiaires, des grandes fractures des mouvements d'exhaussement ou d'affaissement d'ensemble. Nous voyons le Maroc continental d'abord réduit par l'empiètement de l'Océan sur une partie de la Meseta marocaine, des eaux du détroit Sud-Rifain qui isolaient tout le Rif alors attaché à la presqu'île hispanique et séparé de l'Afrique. Les diverses natures de reliefs, granitiques, calcaires, volcaniques, etc., sont passées en revue très rapidement, puis l'auteur aborde l'évolution du réseau hydrographique. L'auteur décrit les caractères du modelé des différentes parties du Maroc. Le Haut-Atlas avec son massif central cristallin et schisteux qui comprend les sommets dépassant 4.000 mètres au sud de Marrakech, puis sa partie orientale qui offre, avec ses combes, ses vals et ses cluses, des paysages jurassiens. L'Anti-Atlas est peu connu, mais le volcan du Siroua, étudié par M. Gentil en 1905, lui donne un caractère tout à fait singulier. On ne peut dire que peu de choses sur le Moyen-Atlas, encore très imparfaitement exploré, de même que sur la chaîne du Rif ; mais il en est autrement des régions tabulaires des Confins et de la Meseta marocaine parcourues en tous sens par l'auteur. La présence des buttes-témoins et des gours, donne à ces régions des aspects géophysiques caractéristiques. Enfin, la région du détroit sud-rifain, qui s'étend depuis le massif des Beni-Snassen et la plaine d'Angad jusqu'à la côte atlantique, se distingue des autres parties du Maroc.

Le chapitre VI est consacré au climat du Mahgreb. L'auteur insiste sur le rôle, indépendant des chutes atmosphériques, de l'état hygrométrique de l'air ; enfin il ne croit pas aux véritables neiges éternelles et par suite à l'existence de glaciers dans la chaîne de l'Atlas.

Les deux derniers chapitres du *Maroc physique* traitent de la végétation et des sols. L'auteur croit devoir, en raison de la rareté des documents botaniques, se consacrer à la végétation forestière. Il passe en revue les différentes essences qui existent

dans le pays, parmi lesquelles le cèdre, diverses espèces de chênes dominées par le chêne-liège d'un grand avenir, l'olivier, le palmier, le thuya, etc., enfin l'arganier, cette essence singulière du Sud marocain, qui rappelle le bois de fer et fournit, par son fruit, une huile très estimée des indigènes : l'huile d'argan. M. Gentil a fait une étude assez détaillée de cet arbre curieux. Enfin la question des sols est très importante dans ce pays musulman. Les sols sont forcément très variés à cause de la grande diversité du sous-sol et du climat ; mais ils offrent un intérêt tout particulier dans le Maroc occidental, où les tirs (terres noires) et les hamri (terres rouges) donnent au pays, dans la zone littorale, une richesse qui lui permet de rivaliser avec les terres les plus riches de la Russie méridionale. Aussi leur étude agrologique aura-t-elle une grande importance. M. Gentil se borne, par une série d'analyses chimiques et d'observations géologiques, à faire ressortir, au point de vue de leur origine, la relation intime qui existe entre ces terres fertiles et le sous-sol.

En terminant la lecture du *Maroc physique*, on se demande ce qu'il faut le plus admirer, ou l'énergie et la constance déployée par M. Louis Gentil dans ses voyages nombreux et souvent pénibles à travers le Maghreb, ou ses rares qualités de géophysicien synthétique, rigoureux et clair, ou bien encore son don très remarquable de vulgarisateur scientifique qui sait nous faire lire avec plaisir les conceptions les plus ardues de la géologie et des sciences qui s'y rapportent.

Pour moi, je me garderai de décider et je louerai hautement l'ensemble précieux des qualités qui ont permis à l'auteur de nous offrir un livre exceptionnel. Bien des notions renfermées dans ses pages se sont révélées sous la protection de nos colonnes militaires, et elles sauront, en retour, guider nos officiers, comme nos capitalistes et nos colons dans le choix des emplacements où doit se porter leur initiative hardie ; et j'y vois un emblème réconfortant de l'union féconde de la science et de l'armée ouvrant et éclairant la route à la civilisation française dans sa marche triomphale à travers le monde musulman.

Cap. PAUL BERTHON.

Annali dell' Islam, compilati da Leone CAETANI, principe di Teano. — Tome I: Introduction; année 1 à 6 de l'Hégire. — Milan, librairie Ulrico Hoepli, 1905. — Edit. spéciale in-4° cloche, 1909.

Ces *Annales de l'Islam* dont M. Caetani, prince de Teano, donnait, il y a déjà quelques années, les intéressants débuts, comprendront douze volumes, dont trois de tables alphabétiques. Le tome I^{er} renferme une introduction consacrée à la vie

de Mahomet jusqu'à sa fuite à Médine ; puis les annales des six premières années de l'hégire. Ceux qui suivront conduiront l'histoire de l'Islam jusqu'à l'an 922 (1516 de l'ère vulgaire).

Le but de l'auteur, nous dit-il page 9, a été « d'offrir aux hommes studieux de toute catégorie, de même qu'aux professionnels de l'orientalisme, un recueil sûr et facilement abordable de toutes les sources historiques qui intéressent les peuples musulmans, pour la période qui s'étend des origines de leur religion jusqu'au jour où la civilisation islamique fut écrasée sous le fardeau écrasant et le barbare obscurantisme de l'empire turc-ottoman. »

Il a renoncé à faire une véritable histoire, c'est-à-dire à élaborer et à transformer les documents selon ses concepts personnels. Il a préféré « compiler » des extraits fidèles et exacts des plus importants monuments historiques relatifs à l'Islam qui aient échappé aux ravages du temps, et les reproduire dans un ordre strictement chronologique, se bornant à compléter et éclaircir ces documents par des notes historiques et critiques.

Du reste cet appareil de la critique moderne est toujours parfaitement distinct des matériaux d'origine orientale. Le texte contient, dans ses paragraphes numérotés, une traduction exacte — mais non servile, parce que débarrassée des orientalismes et des répétitions inutiles — des témoignages historiques. Des notes, placées à la suite de chaque paragraphe, forment comme un commentaire perpétuel des sources. L'auteur ne s'y interdit pas d'y exposer sa propre opinion, et quand c'est nécessaire, il donne à ces notes d'assez amples développements.

Une table bibliographique précède l'introduction. Les ouvrages composés par des Français depuis la conquête de l'Algérie n'y figurent pas en grand nombre, mais l'auteur promet des suppléments à cette table.

Après une première édition, il a fait tirer par un procédé photo-mécanique 250 exemplaires du premier volume, tous destinés à être offerts gratuitement aux Sociétés savantes et distribués depuis peu. Le caractère de ces reproductions extrêmement compactes est très petit, et la lecture de certains tableaux dont le tirage a été défectueux ne laisse pas d'être pénible. En outre l'ouvrage écrit en italien ne pourra être lu par tous ceux qu'il peut intéresser.

PROCÈS-VERBAUX DES RÉUNIONS

de la « Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran »

SÉANCE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

du 1^{er} Juillet 1912

Le lundi premier juillet mil neuf cent douze, à cinq heures et demie, les membres du Comité de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, dûment convoqués, se sont réunis au local de la Société sous la présidence de M. DOUMERGUE, président.

Étaient présents : MM. DOUMERGUE, DÉCHAUD, BÉRENGER, POCK, TOURNIER, LEMOISSON, DANGLES, PÉREZ, PONTET.

S'étaient fait excuser : MM. FLAHAULT, ARAMBOURG, abbé FABRE, LEVAIN, DE PACHTERE, RENÉ-LECLERC, SANDRAS.

Étaient absents : MM. HUOT, CAUDRILLIER, JULLIAN, PELLET, POUSSEUR, ROUX-FREISSINENG.

Le procès-verbal de la séance du trois juin est lu et adopté.

Le Président fait connaître qu'il y a lieu de nommer le Secrétaire général. On procède à cette élection. Les neuf membres présents prennent part au vote. M. P. BÉRENGER est élu à l'unanimité moins une voix. Le Président le félicite au nom du Comité et en son nom personnel, il l'invite à exercer immédiatement ses fonctions.

Le Président fait part de la maladie de M. Flahault. Le Comité prie M. Doumergue de transmettre à son estimé vice-président ses vœux de prompt rétablissement.

Sont admis comme membres titulaires MM. Lafforet et Merlin qui avaient été présentés dans la dernière séance.

M. le docteur Gasser a envoyé les portraits agrandis des anciens présidents décédés : TROTABAS, DEMAEGHT, DERRIEN. Le Comité très heureux d'apprendre que le projet caressé depuis longtemps a été mis à exécution décide que les trois tableaux seront placés dans la grande salle de la bibliothèque où se réunit le Comité. Il remercie M. le docteur Gasser d'avoir mené à bien un projet dont il fut l'auteur.

Conformément à l'ordre du jour, le Président donne lecture d'une lettre du général Lyautey qui nous adresse tous ses remerciements pour les félicitations que la Société lui a adressées à l'occasion de sa nomination de Résident général au Maroc.

Il donne lecture d'une lettre de M. le Directeur des Cours Industriels d'Oran, qui adresse ses remerciements pour les prix accordés par la Société ; d'une lettre de M. Pallary relative à la notice consacrée à notre regretté A. Koch.

Le Président propose de constituer une Commission composée des quatre secrétaires de section qui serait chargée de faciliter les acquisitions de livres pour la bibliothèque. Il en est ainsi décidé.

En ce qui concerne l'adhésion au Congrès d'Anthropologie de Genève, le Président fait connaître qu'il a réclamé les comptes rendus du Congrès de Monaco et qu'il n'a pas encore reçu de réponse. Le Comité l'autorise à souscrire si satisfaction est accordée à la Société.

Le Président et M. DÉCHAUD, vice-président, présentent le vœu suivant au sujet du Transafricain :

« La *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran* émet le vœu suivant :

« Considérant que la construction du Transafricain est une œuvre d'intérêt général et que les intérêts particuliers pour si respectables qu'ils soient, doivent s'effacer devant les besoins supérieurs de la Nation ;

« Considérant que le Transafricain ne peut être que le prolongement du Transsaharien dont l'amorce de 749 kilomètres (Oran-Colomb-Béchar) est depuis plusieurs années en exploitation ;

« Considérant que le port d'Alger n'est nullement le débouché naturel des marchandises qui arriveront en Algérie par la vallée de la Sahoura, de la Zousfana ou des confins orano-marocains, mais que le port qui a été depuis les temps les plus reculés le débouché des régions sahariennes jusqu'à Tombouctou a toujours été celui d'Oran et que ce n'est pas au moment où celui-ci reçoit un outillage merveilleux qu'il serait juste de lui enlever un trafic qui lui appartient,

« Émet le vœu :

« Qu'Oran demeure tête de ligne du Transafricain comme elle l'est déjà du Transsaharien.

« La Société invite tous les corps élus à se joindre à la Chambre de Commerce pour protester par avance contre une décision qui serait contraire au bon sens et à s'élever aussi contre cette assertion injustifiée que le port d'Oran — qui est aussi grand et plus sûr que le port d'Alger — sera incapable, quand le Transafricain sera construit, de rendre les services du port d'Alger. »

Ce vœu est adopté à l'unanimité. Il sera adressé à M. le Préfet, à M. le Maire, à la Chambre de Commerce, au Syndicat Commercial et au directeur de la Commission d'études du Transafricain.

Le Président fait remarquer que notre Société ne serait pas encore intervenue dans cette question, si la presse algérienne

n'avait porté à la connaissance du public la délibération du Conseil général d'Alger.

M. DÉCHAUD, au nom de la Commission des Concours, donne lecture de son rapport et s'exprime en ces termes :

« Dès 1899, notre Société a fait appel à l'érudition, à l'esprit de recherches et à la bonne volonté de tous pour fixer, d'une façon aussi précise que possible, la description et l'histoire des principaux centres de l'Oranie. Des médailles de vermeil, d'argent et de bronze venaient récompenser les meilleurs travaux.

« Cet appel fut entendu et de nombreux auteurs apportèrent, à notre œuvre la contribution de leurs connaissances et les fruits de leurs recherches. Malheureusement, à de très rares exceptions près, ces travaux ne furent ni publiés ni conservés et ils sont aujourd'hui sans doute perdus pour notre œuvre.

« On ne saurait songer à tirer grand parti de ces travaux, car il est certain que ceux qui ont été écrits en 1899, 1900 ou 1901 ont besoin d'être retouchés et être mis à jour.

« Dans ces conditions nous avons pensé qu'il y a lieu de rétablir des concours annuels en vue de l'établissement de monographies régionales ou locales.

« En outre, comme notre Société a à s'occuper de questions d'un intérêt plus général, nous vous proposons de mettre aussi au concours des questions plus importantes et relatives au Sud-Oranais, aux confins algéro-marocains et au Maroc. Nous devons surtout nous occuper du Maroc dont la prospérité sera en grande partie l'œuvre des Oranais.

« Le programme des sujets mis au concours serait le suivant :
(Voir page 441.)

Le Comité adopte les conclusions de ce rapport et les déclare immédiatement exécutoires.

M. le Président fait connaître que M. Déchaud lui a demandé s'il n'y avait pas lieu de remettre, à M. le capitaine Voinot, un souvenir en témoignage de la précieuse collaboration qu'il a apportée et apporte au Bulletin de la Société.

M. DOUMERGUE appuie chaleureusement cette proposition :
« Je connais trop, dit-il, la somme de travail qu'a fournie notre fidèle et savant collaborateur pour ne pas souscrire de tout cœur à la proposition de M. Déchaud. Je suis tout heureux que vous reconnaissiez les éminents services qu'a rendus à notre Société M. le capitaine Voinot en contribuant à classer notre Bulletin parmi les publications les plus sérieuses. »

En conséquence, le Comité décide qu'une plaquette d'argent sera offerte à M. le capitaine L. Voinot. La valeur intrinsèque de l'objet offert sera modeste, mais la valeur du souvenir qui s'y attachera sera autrement précieuse.

Une somme de 15 francs est votée pour l'achat d'anciens Bulletins de notre Société.

Le Président donne lecture d'une lettre-circulaire que M. le Président de la *Société de l'Enseignement par l'Aspect* lui a

adressée et par laquelle il demande à notre Société d'accorder une subvention à celle qu'il préside ou, tout au moins, de déléguer un membre au Conseil des directeurs de l'Enseignement par l'Aspect.

M. DOUMERGUE fait observer que les termes de la circulaire ne peuvent guère s'appliquer à la *Société de Géographie d'Oran* qui a toujours rétribué les services qui lui ont été rendus par la Société de l'Aspect. Toutefois, il ne s'oppose pas en principe à accorder la collaboration demandée ; mais il déclare qu'il y a lieu de régler une question pendante depuis huit ans. Une lanterne à projection (marque Talisman) et un écran prêtés à l'Aspect ne nous ont pas encore été rendus malgré nos multiples démarches. Dans ces conditions le Comité décide de surseoir à la décision à prendre.

M. DOUMERGUE chargé d'apprécier le travail de M. Barbin sur la grotte de la Mouillah propose son insertion dans l'un des prochains Bulletins. Cette proposition est acceptée.

Il fait passer sous les yeux de ses collègues des photographies envoyées par M. le commandant Cheylard qui les tenait de M. Castanet, administrateur de la commune mixte de Renault. Une représente une inscription romaine très frustre, l'autre paraît indéchiffrable. Ces documents seront soumis à M. de Pachtere.

Suivant l'usage établi le Comité décide que les séances seront suspendues pendant la saison estivale et que le Bureau sera chargé de l'expédition des affaires urgentes. Il fixe la séance de rentrée au premier lundi d'octobre.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à sept heures.

Le Secrétaire général,

Signé : P. BÉRENGER.

Le Président,

Signé : DOUMERGUE.

COLONEL BEN DAOUD

Le 1^{er} juillet 1912 s'est éteint à Oran, à l'âge de 75 ans, le colonel Ben Daoud. Originaire de la région de Lourmel, Ben Daoud appartenait à cette grande tribu des Douairs qui depuis 1832 n'a pas failli à la parole donnée et dont les principaux chefs, après avoir servi glorieusement sous l'égide du drapeau tricolore, ont apporté leur concours absolu à l'œuvre de civilisation entreprise par la France.

De bonne heure Ben Daoud avait rêvé de la carrière des armes et s'y était préparé. Le 1^{er} octobre 1856 il entra à Saint-Cyr et en sortait le 7 décembre 1858. Il conquist rapidement tous les grades jusqu'à celui de colonel.

Le 11 septembre 1891 il fut atteint par la limite d'âge. Admis à la retraite, il revint dans sa famille et se consacra à des œuvres de mutualité et d'assistance. Représentant musulman au Conseil municipal et au Conseil général d'Oran, délégué au Conseil supérieur d'Alger, il resta l'intermédiaire écouté entre les pouvoirs publics et ses coreligionnaires. Jamais il ne se départit de son attachement à la France ; il en donna une preuve éclatante lorsque, en 1908, âgé de 70 ans, il reprit du service dans l'armée et, avec ses deux fils, participa à la pacification du Haut-Guir. Cet acte de dévouement digne des temps héroïques lui coûta la perte de l'un de ses fils le maréchal-des-logis Abdelkader. Cruellement frappé par la perte de celui qu'il considérait comme le futur chef de la famille, le vieux colonel se confina dans sa retraite, mais il ne cessa de se dévouer à ses coreligionnaires et à la France.

Le nom du colonel Ben Daoud restera inscrit en lettres d'or au Panthéon de l'histoire de l'Algérie française.

Ben Daoud appartenait depuis trente ans à notre compagnie ; il comptait au nombre des rares sociétaires survivants qui lui sont restés fidèles depuis les premières années de sa fondation ; à ce titre sa mémoire nous restera doublement précieuse. C'est le cœur serré que nous avons appris la disparition de cet homme de bien. A sa famille éplorée, à ses enfants, héritiers de tout un passé d'honneur, la *Société de Géographie et d'Archéologie de la province d'Oran* adresse l'expression de ses condoléances attristées.

STEPHEN ARMITAGE

A la fin du mois de juillet s'est éteint, à Londres, à l'âge de 57 ans, Stephen Armitage. Une affection interne dont l'issue fatale n'était pas douteuse a abattu le colosse.

De nationalité anglaise, Armitage était plutôt cosmopolite. Esprit entreprenant et rationnel, il avait parcouru le monde à la recherche de mines et d'affaires industrielles.

Depuis longtemps l'Algérie, après l'Océanie, l'avait attirée par ses richesses minières. Très accueillant, d'une urbanité et d'une courtoisie larges, il s'était vite imposé. Il fut l'un des promoteurs de la recherche des gisements pétrolifères.

Associé à des hommes de sa trempe, Armitage sonde le Dahra et, en 1895, fit forer le fameux puits d'Aïn-Zeft, lequel, s'il ne donna pas des résultats immédiats, permit d'accentuer la conviction que l'on ne devait pas désespérer du succès.

Après avoir exploré le sous-sol du Dahra, Armitage entreprit des recherches dans les environs de Port-aux-Poules. Vers 1900 il fit forer un puits sur la rive gauche de l'embouchure de la Macta. Ce forage n'ayant donné aucun résultat, il transporta la sonde auprès du lac de Mouilah, à 5 kilomètres au sud de Port-aux-Poules. Il ne rencontra pas l'huile minérale, mais la sonde ouvrit passage à une belle venue d'eau légèrement sulfureuse, tiède, qu'il utilisa en créant, en 1902, la station thermo-minérale d'Hamam-Selama. Il revint ensuite dans la région de Relizane où il provoqua la reprise de nouvelles recherches à Sidi-Brahim et dans les Beni-Zenthis. Armitage est mort au moment où des résultats remarquables permettent d'entrevoir la réalisation prochaine de son rêve.

Stephen Armitage appartenait depuis plusieurs années à notre Compagnie. Notre bulletin l'intéressait tout particulièrement. En souvenir des services qu'il a rendus à la Colonie, de la considération qu'il accordait à notre Société de Géographie, nous nous faisons un devoir de recommander aux générations futures, la mémoire de ce bienfaiteur de l'Algérie. A sa famille, à ses amis, à son ami personnel M. Barber, consul d'Angleterre, notre collègue, nous adressons l'expression de nos regrets les plus sincères.

Concours ouverts par la Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran

La Société de Géographie d'Oran met au concours les questions suivantes :

1° Pour 1913 : *Monographie géographique, historique et économique d'une commune de la province d'Oran (mixte, plein exercice ou indigène).*

Un prix de 50 francs et un diplôme de médaille de vermeil, une médaille d'argent et une médaille de bronze seront attribués aux meilleurs travaux présentés.

2° Pour 1913 : *Géographie et histoire de la Chaouïa jusqu'en 1912.*

3° Pour 1914 : *Histoire politique, militaire et économique des Hauts-Plateaux oranais et histoire particulière des postes du Kreider, Méchéria, Aïn-Sefra.*

Le même travail concernant les Ksours de l'Extrême-Sud : Duveyrier à Beni-Abbès et bassin du Haut-Guir.

Un prix de 100 francs ou une médaille d'or sera attribué au meilleur mémoire sur chacun des trois sujets. Il pourra être accordé des médailles aux travaux non primés.

4° Pour 1915 : *Histoire d'Oran avant l'occupation française établie surtout avec des documents inédits.*

Un prix de 300 francs sera attribué au meilleur travail.

Les conditions générales des concours sont les suivantes :

Les personnes étrangères à la Société peuvent y participer.

Les manuscrits devront parvenir le 31 mars au plus tard de chacune des années fixées pour le concours.

Les monographies devront être inédites. Elles seront dressées d'après les indications générales du plan donné à la page suivante.

Le manuscrit portera une devise qui sera répétée dans une enveloppe fermée contenant à l'intérieur le nom de l'auteur. Cette enveloppe ne sera ouverte qu'après le classement. Si les travaux présentés ne sont pas jugés suffisants, les récompenses pourront être réduites ou supprimées. L'original ou un double de tout travail récompensé devra être offert à la Société qui se réserve le droit de le publier dans son Bulletin. Dans ce cas, 50 exemplaires seront offerts gratuitement à l'auteur.

PLAN D'UNE MONOGRAPHIE DE COMMUNE

Pour faciliter la tâche des personnes disposées à prendre part aux Concours ouverts par la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, nous avons cru bon de mettre à leur disposition le plan ci-après dont les grandes lignes avaient été établies par notre regretté collègue Girod.

Nom.

Noms donnés par les indigènes à la région. Lieux dits de la commune.

1° LE SOL. — LE RELIEF

Description topographique générale du territoire étudié.

Montagnes ? Leur forme.

Plateaux ? Horizontaux ? Inclins ? Dans quel sens ?

Plaines ? Sont-elles recouvertes de végétation ?

Nature des roches : a) Dans la montagne, b) Dans la plaine, c) Sur les plateaux.

(Prendre garde qu'en Algérie les roches du sous-sol sont souvent recouvertes d'une croûte calcaire uniforme, parfois épaisse de plus d'un mètre, provenant de l'évaporation des eaux remontées des profondeurs du sol par capillarité. On ne peut reconnaître l'ossature du pays que dans les tranchées profondes des routes et des chemins de fer et les ravins.)

Les mines ? Les carrières ? Les argillières ?

Le sol ? Sableux ? Argileux ? Rocailleux ? Y a-t-il des cailloux roulés ? Ces nappes de cailloux roulés paraissent-elles en relation avec d'anciennes vallées aujourd'hui sèches ? Sont-elles simplement dans les vallées actuelles ?

Où sont les meilleures terres ? Les moins bonnes ? etc. Si le sol est accidenté, indiquer les meilleures expositions.

Curiosités naturelles, Grottes.

2° LE CLIMAT

Vents dominants ? Quel vent apporte la pluie ? Le sirocco ? Fréquence ? Durée ? Observer, si possible, le baromètre et le thermomètre avant, pendant et après la pluie. S'occuper moins des indications brutes de l'appareil que des mouvements qu'il a

subis. (Par exemple : le baromètre et le thermomètre étaient relativement haut avant, ont baissé pendant, remonté après.)

Pleut-il souvent après un coup de sirocco ?

Nombre de jours de pluie par an ? Par mois ?

Quels sont les mois les plus pluvieux ?

Les orages, la grêle sont-ils fréquents ?

Gèle-t-il sur le territoire ? Nombre de jours ? Quand ?

Neige-t-il ? Combien de temps la neige reste-t-elle sur le sol ? Hauteur moyenne ?

L'été ? Quand fait-il le plus chaud ? A quel moment les feuilles tombent-elles ? Repoussent-elles ?

Quand la moisson ? La vendange ? Les ensemencements ? Dans quelles conditions ? Date de la maturité des fruits, etc.

3° L'EAU

Comment s'alimente-t-on en eau ? Les puits ? Leur profondeur ? Quelles couches de roches rencontre-t-on en les creusant ? (Sables, grès, calcaires, argiles ?) Sur quel fond repose l'eau (argile ou rocher) ?

Les sources ? Où ? Débit ? Conditions de gisement ? L'eau est-elle saumâtre ? D'où semble-t-elle venir ? Les sources tarissent-elles ? Quand sont-elles les plus fortes ? L'eau est-elle utilisée pour l'irrigation ? Y a-t-il une rivière ? Son régime ? Quand les crues ? Les eaux sont-elles salées, saumâtres, etc. ? Y a-t-il des marais, dayas, sebkhas, etc., des bas-fonds secs, sans écoulement ?

4° LES RESSOURCES

Végétation. — Des forêts ? Etendue ? Quelles espèces d'arbres ? La forêt est-elle haute ? etc. Forêts naturelles ou reboisements ? A partir de quelle altitude trouve-t-on les grands arbres ? Quelles essences ? Le pays se déboise-t-il ? Quelles preuves ? A qui sont les bois ?

La brousse... où ? Quelles plantes ? Brousse à épines, brousse à palmiers-nains ?

Les défrichements ? Comment ?

Cultures. — Proportions relatives ? Etendue de chacune, rendements. Essayer une carte des différentes cultures du village, si elles sont bien localisées. Quelle est l'importance de chacune d'elles dans les grandes, moyennes et petites exploitations ?

La vigne ? Superficie et production. Années moyennes, bonnes, mauvaises ?

Arbres fruitiers ? Figuiers, oliviers, orangers : ? Les plantations d'arbres augmentent-elles, diminuent-elles ? Pourquoi ?

Comment se décompose le territoire d'après la nature des cultures ?

Où et comment vend-on les récoltes ? Où achète-t-on les semences ? Les engrais ? Brûle-t-on les chaumes ? Quand met-on les moutons aux champs ?

Des machines ? Lesquelles ? Combien ?

Comment cultive-t-on ?

Modes de transport ? Bêtes de trait ? Décrire le véhicule.

Bétail. — Quels animaux élève-t-on ? Combien ? Comment les nourrit-on ? (Blés verts, etc.)

Des moutons ? Nourriture ? D'où viennent-ils ? Pâturent-ils ? Quand ? Où ? Pourquoi le colon achète-t-il des moutons ? Quel bénéfice donne l'élevage ? Vente du lait ? Des laines ? etc. Où naissent les jeunes ? Poids moyen d'un bœuf, d'une vache du pays ? Valeur ?

Invasion de sauterelles ?

Arrivée et départ des oiseaux de passage ?

Activité humaine. — Commerce, industrie.

Y a-t-il un marché local ? Son histoire ?

Où vont les produits du pays ? Vers quel marché ou port algérien ? Dans quelles conditions ? Pour la France ? Pour l'étranger ? D'où proviennent les principales importations ? (Mobilier, denrées alimentaires, sucre, café, etc.) Quel est le marché le plus fréquenté des colons ? Des indigènes ?

Quel commerce ? Importance ? Quelles industries ? Y a-t-il des petits métiers indigènes ?

Propriétés et exploitation. — Étendue du domaine de l'État ? Communaux ? Biens indigènes ?

Propriétés des colons, étendue totale, étendue moyenne ? Quelle est la situation juridique d'une grande, moyenne ou petite ? Tenter une classification des exploitations, par exemple d'après leur étendue. Nombre de propriétés de chaque catégorie. Étendue moyenne des cultures de chaque espèce dans ces exploitations ?

Mode d'exploitation ? Propriétaires, fermiers ? Prix des terres ? Du fermage ? Des ouvriers agricoles, nombre, salaires ? La raison ?

Importance du cheptel d'une exploitation moyenne ? Valeur de l'exploitation avec son matériel ?

Le colon est-il aisé ? Causes de prospérité ou de misère ?

Mêmes questions pour l'indigène ?

5° LE VILLAGE

Histoire du pays avant la création du village. Préhistoire, stations préhistoriques, silex taillés, haches polies.

Occupation romaine, arabe, turque, espagnole, française. Ruines, inscriptions, monuments.

Histoire du village ? Fondé quand ? Pourquoi l'a-t-on placé où il est ? Le village est-il abrité du vent ou près d'une source ? Dans quelles conditions le centre s'est-il fondé ? Qu'y avait-il là auparavant ? Progrès ? Pour quelle cause ? Épidémies, fièvres ? Sécheresse.

La colonisation, son histoire ? Évolution de la propriété. Les aménagements économiques ?

Les irrigations ? Les routes ? Le chemin de fer ? (La gare n'a-t-elle pas provoqué la formation d'une petite agglomération ?)

La population est-elle très disséminée ?

Les tribus ? Les douars ? Les gourbis isolés ?

Le type de l'habitation du colon. Décrire la maison, son exposition, son mobilier, en faire le plan.

Habitation indigène.

Comment remise-t-on les récoltes ?

Matériaux de construction ? D'où viennent-ils ? La toiture ? D'où ?

Quelle orientation est la meilleure ou la plus recherchée ?

Démographie.— Recensements ? Variations de la population ? Causes ? Natalité ? Y a-t-il excédent de naissances ? Dans quelles familles : françaises, indigènes, étrangères ?

Les indigènes émigrent-ils ? Y en a-t-il beaucoup employés chez les colons ? (Distinguer soigneusement les Marocains de l'indigène.)

Proportions d'étrangers ? Profession ? Leurs progrès ? Y a-t-il des familles établies depuis longtemps dans le pays ? Situation de fortune ? Quels sentiments pour la France ? Pour l'Espagne ? Les néos-français ? Comment se nourrit chaque catégorie de la population ?

Relations des colons et des indigènes ?

Les indigènes modifient-ils leur genre de vie au contact des Européens ? Leur importance numérique ? Leur rôle dans la vie économique ?

Nota. — Il va sans dire que ce questionnaire n'est pas un plan de travail imposé. Il a simplement pour but d'attirer l'attention sur les principales questions intéressant la géographie et l'histoire. D'autres questions ont pu être passées sous silence ; elles seront suggérées aux auteurs par ce qui précède, surtout quand il s'agira de monographies plus importantes.

Bref, ceci n'est pas un cadre fixe dans lequel on doive se limiter.

Il est absolument nécessaire d'indiquer les sources où l'on a puisé les renseignements : livres, archives, tradition orale, etc.

AVIS DE CONGRÈS

Le IX^e Congrès international de Zoologie aura lieu à Monaco, du 25 au 30 mars 1913, sous la présidence de S. A. S. le Prince Albert de Monaco.

Les programmes détaillés de l'organisation du Congrès, contenant l'ordre des travaux, des excursions et des réceptions, ainsi que des indications relatives aux voyages et aux hôtels, seront envoyés ultérieurement à toutes les personnes qui les demanderont à M. le professeur JOUBIN, secrétaire général du Congrès, Institut Océanographique, 195, rue Saint-Jacques, Paris.

Le Congrès National des Sociétés françaises de Géographie (XXXI^e Session) sera tenu à Paris du mardi 15 au samedi 19 juillet 1913, au siège de la Société de Géographie, 184, boulevard Saint-Germain.

Deux questions y seront spécialement étudiées :

- 1^o L'enseignement colonial en France et aux Colonies ;
- 2^o Les conditions de relèvement de la marine marchande.

Des réductions de tarifs sur les voies ferrées seront accordées aux congressistes.

Pour de plus amples renseignements, s'adresser à M. Guillaume GRANDIDIER, secrétaire du Comité d'organisation, Société de Géographie, 184, boulevard Saint-Germain, Paris (VI^e).

Le Commerce de l'Afrique Romaine

(Suite et Fin)

CHAPITRE IV

L'Huile

Il ne semble pas que l'huile africaine dont l'importance économique devait être sous l'empire si considérable, ait fait l'objet d'un commerce avec Rome avant la réduction de l'Afrique en province romaine. On a même prétendu en s'appuyant sur certains textes d'auteurs latins que l'introduction de l'olivier en Afrique était de date tout à fait récente.

Pline, rapportant le témoignage de Fenestella, dit qu'en 173 de Rome (581 av. J.-C.), l'Italie, l'Espagne et l'Afrique ne connaissaient pas l'olivier (1).

Il est difficile d'admettre sans restriction ce texte de Pline. Il est bien probable en effet que l'olivier fut apporté en Afrique par les Phéniciens. Les premiers colons de Carthage devaient connaître ces arbres dont les produits avaient fait la richesse de Tyr et de Sidon.

Introduit de bonne heure en Afrique, l'olivier ne dut pas prendre un grand développement tout d'abord, mais rester confiné sur la côte aux abords des villes. C'est ce qui nous explique le texte de Diodore nous affirmant qu'au moment de la guerre de Carthage contre Agathocle (312 av. J.-C.), les habitants d'Agrigente furent obligés d'apporter à Carthage de grandes quantités d'huile (2). Les oliviers que l'on rencontrait déjà en Afrique (3) étaient sans doute loin de suffire à la consommation indigène. Plus tard cette culture prit de l'extension. Si nous en croyons Aurelius Victor, Hannibal pour occuper ses soldats les aurait fait planter de nombreux oliviers sur tout le territoire de Carthage (4).

(1) PLINE. — *Hist. Nat.*, XV, 1.

(2) et (3) DIODORE DE SICILE. — *Hist.*, XIII, 81. — XX, 18.

(4) AURELIUS Victor. — *Vie de Probus*, XXXVII.

Cependant la culture de l'olivier dut rester peu développée jusqu'à la domination romaine. Pendant le 1^{er} siècle de l'empire même, l'Afrique devait à peine se suffire à elle-même, et en tous cas être dans l'impossibilité d'exporter de l'huile au dehors. « La nature, dit Pline, a livré l'Afrique exclusivement à Cérès, et pour l'huile n'a fait que lui en donner à goûter lui assurant assez de gloire par ses moissons. » (1)

Mais sous l'empire le développement de la culture de l'olivier eut une grande extension et l'huile africaine prit bientôt une place tout à fait importante dans les exportations de l'Afrique.

Ce développement doit tenir aux mêmes causes que celui du blé. Les agriculteurs italiens se faisant de plus en plus rares, abandonnèrent aussi la culture de l'olivier qui avait fait leur fortune pendant longtemps. Précisément à ce moment la consommation de l'huile augmenta dans des proportions considérables. Le développement de l'usage des bains et du luxe dans les thermes prend sous l'empire un essor inconnu jusqu'alors. Le besoin d'huile se faisant plus pressant, la pénurie en étant presque complète en Italie, il y avait là un produit dont le commerce devait être une source de profits abondants. C'est ce que comprirent les agriculteurs africains et ils développèrent la culture de l'olivier sur une très grande échelle.

L'étude de la répartition des cultures d'olivier va nous expliquer peut-être comment a eu lieu ce changement dans l'état économique de l'Afrique.

Les découvertes archéologiques et l'étude du sol vont nous être pour cela d'un grand secours. Les ruines de pressoirs à huile qu'on retrouve en si grand nombre en Afrique et les restes souvent fort importants de cultures d'oliviers permettent de voir quels ont dû être sous la domination romaine les principaux centres de cette culture.

Dans l'Afrique propre nombreux sont les vestiges de moulins à huile qu'on a retrouvés. Les environs de Mateur, au nord de la vallée de la Medjerda, devaient cultiver l'olivier avec assez de succès (2). La prospérité actuelle de Tebourba est principalement due à l'exploitation des oliviers, laquelle s'étend sur plus de 100.000 pieds.

(1) PLINE. — *Hist. Nat.*, XV, 3.

(2) BABELON, CAGNAT et REINACH. — *Atlas archéolog. de la Tunisie*, feuille de Mateur, N^o 21 et 126.

Elle était bien plus grande encore à l'époque romaine. D'immenses étendues de terrain comme la plaine de Bordj-Toum présentent à chaque pas des vestiges de colonisation romaine (1). Plus à l'ouest on a retrouvé dans les environs d'Oued Zargua des traces innombrables de pressoirs à olives (2). Les campagnes autour de Bulla Regia offrent encore de nos jours de vastes plantations d'oliviers (3). L'olivier semble également avoir été la principale ressource de la population assez dense de la vallée inférieure de l'oued Siliane ; les restes de pressoirs sont abondants et aujourd'hui encore on rencontre dans le pays des oliviers sauvages (4). La vallée de l'oued Boujour est également couverte de ruines ; sur tous les mamelons on trouve des pierres taillées et principalement des meules et des plateaux de moulins à huile. Les oliviers sauvages qui abondent indiquent assez quelle était la principale industrie des habitants de cette riche vallée (5).

On voit que la Zeugitane offrait aux Romains d'abondantes réserves en huile. Mais ce n'était pourtant pas cette province qui était le centre de la production de l'huile africaine. C'était la Byzacène.

C'est pour cette province qu'il est facile d'étudier le changement qu'a produit le développement de la culture de l'olivier dans la situation économique de la contrée.

Les nombreux textes que nous avons cités en parlant du blé ne permettent aucun doute : la Byzacène fournissait du blé en abondance et elle était même la province qui obtenait les plus grands rendements.

D'autre part, l'inspection des lieux conduit à une tout autre conclusion. « D'El-Djem à l'oued Rann, sur une profondeur de plus de 100 kilomètres, les débris d'une ancienne forêt d'oliviers sont partout visibles. Des arbres tantôt réunis par petits groupes, tantôt dispersés un à un ont survécu à l'abandon et aux destructions systématiques. » (6)

Ainsi donc les textes disent que la culture principale de

(1) GAUCKLER. — *Enquête sur les installations hydrauliques de la Tunisie*, p. 132.

(2) *Atlas archéolog. de la Tunisie*, feuille d'Oued Zargua, N° 1, 24, 57, 89, 99, 117.

(3) *Bulletin archéolog. du Comité*, an. 1891, p. 215.

(4) GSELL. — *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*, an. 1899, p. 67.

(5) *Bulletin archéolog. du Comité*, an. 1887, p. 469.

(6) BOURDE. — *Rapport sur les cultures fruitières et en particulier sur la culture de l'olivier dans le centre de la Tunisie*. Tunis, 1893.

la Byzacène était le blé, l'examen du sol : l'olivier. Comment concilier ces deux renseignements contradictoires, mais pourtant aussi certains l'un que l'autre ?

M. Bourde, dans un rapport intéressant, a émis une hypothèse dont nous ferons le résumé d'après M. Gsell. « La partie centrale de la Tunisie, au sud d'une ligne tirée de Kairouan à la frontière algérienne vers Tébessa en suivant le pied des plateaux et au nord de Gafsa, était très peuplée à l'époque romaine, aujourd'hui elle est aride et presque déserte. D'ordinaire on attribue ce changement à l'ablation de la terre végétale par les pluies torrentielles. M. Bourde prouve qu'il n'en est rien. Cette région ne s'est jamais prêtée à la culture des céréales. Dans l'antiquité il n'y tombait pas plus d'eau qu'aujourd'hui. Les travaux de canalisation qu'on y trouve n'ont pas servi à l'irrigation (les sources étant trop peu abondantes pour cela), mais seulement à l'alimentation et quelquefois aussi à l'arrosage des jardins. Les cultures qui couvraient les campagnes étaient des cultures non irriguées. Le sol sablonneux est très perméable et emmagasine l'eau ; si donc la surface est aride, le sous-sol reste frais. Le pays est donc propre à des cultures dont les racines sont assez développées pour aller chercher cette humidité souterraine ; c'est-à-dire à des cultures fruitières et en particulier à celle de l'olivier. Ce fut en effet la culture de l'olivier qui fut sa richesse à l'époque romaine, les pressoirs qu'on y rencontre partout, les vestiges des forêts d'oliviers de l'espèce cultivée, les témoignages des anciens auteurs arabes le montrent assez. » (1)

Ainsi M. Bourde ne croit pas à un changement de climat, chose d'ailleurs assez difficile à admettre. Pour lui on s'est trompé quand on a cru « que l'économie rurale de cette contrée reposait jadis sur la production des céréales » (2). Seule la culture de l'olivier a apporté de la vie dans cette région déserte et l'abandon de cette culture a rendu à cette province son caractère désertique.

C'est là une hypothèse qu'on ne peut admettre sans explication. M. Bourde en effet semble ignorer tous les témoignages des auteurs latins qui nous représentent la Byzacène comme couverte de riches moissons.

A une certaine époque, une partie tout au moins de la Byzacène a vu sa richesse économique résider avant tout

(1) GSELL. — *Revue Africaine*, 1894 : *Chronique archéolog.*, p. 147.

(2) BOURDE. — *Rapport*, p. 14.

dans la culture du blé ; voilà ce qu'on peut dire pour essayer de concilier les textes anciens et l'examen du sol.

Les témoignages que M. Bourde invoque et ceux que nous avons cités peuvent en effet ne porter ni sur la même région ni sur la même époque.

Pline nous délimite d'une façon assez précise ce qu'il entend par la Byzacène : « Après la ville libre de Curubis vient une autre division de l'Afrique propre ; on appelle Libyphéniciens ceux qui habitent le Byzacium, tel est le nom d'une contrée de deux mille cinq cents pas de tour, d'une fertilité admirable, puisque le blé y rend cent pour un. Là sont les villes libres de Leptis, d'Hadrumète, Ruspina, Thapsus, puis Thènes, Macomades, Tacape, Sabrata qui touche à la Petite Syrté. » (1)

D'après cette sommaire description, peut-être faut-il admettre que Pline connaissait surtout le littoral de la Byzacène qui est encore aujourd'hui très fertile. Dans ce cas, M. Bourde peut se concilier aisément avec l'auteur latin, car dans le centre tunisien il fait exception pour le contrôle de Sousse et le Sahel dans lesquels, dit-il, la culture des céréales peut ne pas être trop aléatoire.

Il ne semble pas cependant très facile d'admettre cette hypothèse, car Pline ne fait pas de distinction entre la côte et l'intérieur du pays, il cite même des villes de l'intérieur ; d'autre part, il est certain d'après Hirtius qu'à Thysdrus on cultivait le blé, or Thysdrus est aujourd'hui en dehors du Sahel tunisien.

Aussi serions-nous plutôt disposé à croire qu'il ne s'agit pas dans les deux séries de preuves d'une même époque. Tous les témoignages mentionnant du blé dans la Byzacène ne sont pas postérieurs au commencement du ^{II}e siècle de notre ère. Le blé était sans doute cultivé aussi dans l'intérieur de la Byzacène, mais probablement pas avec autant de succès que sur la côte mieux arrosée. Les cultures de céréales étant devenues par trop aléatoires, les colons africains et romains ont cherché une autre culture qui conviendrait mieux à leur sol. Remarquons d'ailleurs qu'à cette époque d'autres centres entrent en concurrence avec la Byzacène pour la production du blé. C'est à partir du ^{II}e siècle que les riches plaines de Sétif et de Constantine semblent devenir le grenier de Rome. Le port de Rusicade au débouché de ces plaines fertiles est encore

(1) PLINE. — *Hist. Nat.*, V, 3.

appelé Oppidum par Pline (1). Or, sur une inscription mentionnant l'administration de l'annone la ville est qualifiée de colonie (2). Nous ne savons pas à quelle date exactement Rusicade reçut le titre de colonie, mais ce que nous pouvons dire c'est que la plus ancienne inscription datée où nous trouvons ce titre porte la date de 187 (3). On peut donc admettre que c'est dans le courant du second siècle, sous les Antonins, que la ville a reçu le titre de colonie, peut-être précisément au moment où elle a commencé à concourir efficacement à l'alimentation de Rome.

Les habitants du centre tunisien voyant que l'administration de l'annone demandait maintenant le blé à d'autres contrées avec lesquelles ils ne pouvaient entrer en concurrence, ont sans doute préféré chercher une culture mieux appropriée au climat et au sol. La pénurie d'huile devait se faire sentir, certains de trouver un débouché toujours largement ouvert, les agriculteurs africains ont planté des oliviers qui ont permis au pays d'atteindre une prospérité que la culture des céréales n'avait pu lui donner.

Les découvertes archéologiques semblent confirmer cette hypothèse. Dans la région de Sbeïtla, par exemple, M. Dubiez a découvert un grand nombre d'huileries. « Le principal intérêt de ses observations a été de démontrer l'extension et la prospérité de la culture de l'olivier dans toute la région de Sbeïtla à l'époque chrétienne. M. Dubiez a relevé les traces de plus d'un millier de pressoirs. Pour alimenter tous ces moulins à huile il fallait que le sol fût presque entièrement complanté d'oliviers qui composaient la principale sinon l'unique richesse de la Byzacène centrale. Il est à remarquer d'autre part que le nombre des travaux hydrauliques signalés est extrêmement restreint et que la plupart d'entre eux sont des citernes circulaires servant uniquement à l'alimentation des hommes et des bestiaux. On peut affirmer que dans toute la région de Sbeïtla il n'y a jamais eu d'irrigation sérieuse des terres de culture. » (4)

La Byzacène comme la Zeugitane devait donc être un centre important de culture d'olivier. Aussi ne devons-nous pas nous étonner de cette parole d'un géographe

(1) PLIN. — *Hist. Nat.*, V, I.

(2) et (3) C. I. L., VIII, 7960 et 7969.

(4) B. A. C. H., 1897, p. 386.

latin : « Quant à l'huile, l'Afrique en produit presque assez pour subvenir aux besoins de tout l'univers. » (1)

On n'a pas relevé dans la Numidie de traces, importantes au moins, de culture d'oliviers. Les terres, de qualité excellente, que l'on rencontrait dans cette province, devaient être réservées pour la culture des céréales.

Il devait en être de même dans la Maurétanie Césarienne. Dans cette province cependant nous devons mentionner les huileries de Tipasa. « L'olivier qui trouve des terrains très favorables autour de Tipasa fut peut-être la principale richesse de la région ; en différents lieux on a trouvé des traces de pressoirs à huile. » (2)

Dans la vallée du Sahel on a découvert également des vestiges de moulins à olives. Des amphores trouvées à Rome nous apprennent d'ailleurs que la ville de Tupusuctu qui sert de débouché à cette vallée était un centre actif de fabrication d'huile (3).

Enfin dans toute la vallée du Chélif on rencontre presque à chaque pas des traces d'anciennes forêts d'oliviers qui devaient faire à l'époque romaine la richesse du pays.

L'exploration archéologique du Maroc actuel ne nous permet pas de dire qu'il y ait eu autrefois dans la Maurétanie Tingitane une culture d'oliviers très développée.

On trouve cependant, cité par Ptolémée, un cap des Oliviers Sauvages (cap Adelaou) (4). Pline parle aussi d'oliviers existant dans l'île de l'estuaire du Lixus (5).

Quoiqu'il en soit, il semble bien que les deux centres les plus importants étaient la Zeugitane et la Byzacène surtout, auxquels il faudrait joindre la vallée de l'oued Sahel et la vallée du Chélif.

Nous voyons déjà César condamner Leptis Minor à livrer chaque année trois millions de livres d'huile (6). Après la victoire de Thapsus ce même général supputant les ressources que pourra offrir à Rome la nouvelle province qu'il vient de conquérir dit qu'elle pourra fournir deux millions de livres (7). On comprend en effet qu'il fallait une grande quantité d'huile pour faire face aux nombreuses distributions que les empereurs avaient cou-

(1) *Expositio totius mundi*, p. 122.

(2) GSELL. — *Mélanges d'Archéolog. et d'Hist.*, 1891, p. 30.

(3) *C. I. L.*, XV, 2634.

(4) PTOLÉMÉE. — IV, 11.

(5) PLINE. — V, 13.

(6) PLUTARQUE. — *Vie de César*, LV, § 1.

(7) HIRTIUS. — *Guerre d'Afrique*, XCVII.

tume de faire au peuple de Rome. C'est ainsi que Dion Cassius nous mentionne les distributions d'huile que firent César (1) et Néron (2). Julius Capitolinus, dans sa *Vie d'Antonin*, mentionne également une distribution d'huile de cet empereur (3).

Septime Sévère laissa en mourant un approvisionnement d'huile qui pouvait suffire pendant cinq ans non seulement à Rome, mais même à toute l'Italie (4). Diminués par Héliogabale, les dons gratuits furent reportés par Alexandre Sévère au chiffre adopté par Septime Sévère (5). Constantin abolit la taxe qui portait sur la Tripolitaine (6). Mais les distributions d'huile furent maintenues cependant, car nous trouvons une loi d'Honorius datée de 397 relative aux approvisionnements d'huile destinés à la ville de Rome (7). Zozime nous apprend également que lors de la révolte d'Héraclius en Afrique, celui-ci empêcha de partir les convois d'huile aussi bien que ceux de blé (8).

Ainsi donc pendant tout l'empire l'Afrique dut livrer une certaine quantité d'huile pour l'entretien de Rome. A la tête de ce service se trouvait comme à celui du blé un procurateur de l'annone. Nous voyons d'ailleurs sur une inscription que le même procurateur était chargé de veiller à la fois aux envois de blé et d'huile (9).

A côté de cette exportation officielle, il y avait un commerce d'huile assez actif accompli par les particuliers. Nous trouvons mentionnés à Rome des marchands d'huile africaine (10). Il convient de dire d'ailleurs que cette huile n'était guère estimée, s'il faut en croire Juvénal qui nous dit que l'on n'aimait pas se baigner avec un africain (11).

Malgré tout on devait faire à Rome un grand usage de l'huile africaine et l'on a trouvé sur les bords du Tibre des restes d'amphores avec leurs inscriptions montrant bien que le commerce de l'huile africaine devait être très actif.

Ces amphores nous font connaître qu'il y avait deux centres principaux d'où on exportait l'huile à destination

(1) et (2) DION CASSIUS. — XXXLVII, 51. — LXI, 21.

(3) JULIUS CAPITOLINUS. — *Antonin le Pieux*, VIII.

(4) SPARTIEN. — *Septime Sévère*, XXIII.

(5) LAMPRÈDE. — *Vie d'Alexandre Sévère*, XXI.

(6) AURELIUS VICTOR. — XLI.

(7) Code Théodosien, L. XIV, T. XV.

(8) ZOZIME. — L. VI, 11.

(9) et (10) C. I. L., 1180, trouvée à Hispalis en Bétique. — V, 1680.

(11) JUVÉNAL. — *Sal.*, V, v. 86.

de Rome. L'un était la ville de Leptis comme le prouve une des inscriptions de ces amphores (1).

L'autre ville dont les inscriptions nous ont conservé la mention est Tupusuctu, dans la vallée de l'oued Sahel, aux environs du port important de Saldae. Plusieurs amphores portent en effet la marque de Tupusuctu (2). L'une d'elles porte même le nom du fabricant un certain Julius Honoratus (3). C'est peut-être celui dont nous trouvons la mention dans cette ville avec le titre de chevalier romain (4).

On sait que ce commerce de l'huile demeura longtemps après la domination romaine une des sources de richesse du pays. On connaît l'anecdote que nous rapporte l'historien arabe Ibn Abd el Hakem.

En 647, l'armée arabe ayant battu le patrice Grégoire à Suffetula, les habitants de la ville apportèrent des monceaux d'or aux pieds du général vainqueur. Celui-ci eut la curiosité de s'enquérir d'où provenaient tant de richesses. Voyant les pièces de monnaie qu'on avait mis devant lui, Abd Allah demanda d'où cet argent était venu, et l'un d'eux se mit à aller de côté et d'autre comme s'il cherchait quelque chose, ayant trouvé une olive il l'apporta à Abd Allah et lui dit : « C'est avec cela que nous nous procurons de l'argent. — Comment cela, les Byzantins n'ont pas d'olives chez eux et ils viennent chez nous acheter de l'huile avec cette pièce de monnaie. » (5)

CHAPITRE V

La Vigne. — Les Raisins, le Vin

La vigne, comme l'olivier, semble avoir été cultivée très anciennement en Afrique. Les monnaies de Lixus, une des plus anciennes colonies phéniciennes de la côte occi-

(1) *C. I. L.*, XV, p. 2633. — VIII, p. 913.

(2) (3) et (4) *C. I. L.*, XV, 2635. — *Loc. cit.*, XV, 2634. — *Loc. cit.*, VIII, 8838.

(5) BOURDE. — *Rapport*, p. 23.

dentale d'Afrique portent pour emblèmes une grappe de raisin (1).

Mais il semble bien que ce fut aux Romains que l'Afrique dut le grand développement de la vigne comme elle lui dut celui de l'olivier.

Au 1^{er} siècle de notre ère, Pline nous parle de la vigne comme étant assez répandue en Afrique (2). Mais dans tout le cours de la domination romaine, les auteurs latins nous indiquent des cultures de vignes à peu près dans toutes les provinces de l'Afrique du Nord.

En même temps que les agriculteurs greffaient des pieds d'oliviers, ils devaient aussi planter des vignes dans la Byzacène. Des amphores trouvées à Rome et portant la marque du port important d'Hadrumète ne laissent aucun doute à cet égard (3). Dans le sud de la province, à Tacape, Pline nous signale la fertilité de la vigne. Abrité par les figuiers et les palmiers, le raisin pouvait mûrir deux fois dans l'année (4).

La province de Numidie produisait des raisins d'une variété particulière. La vigne qui les portait était renommée par l'abondance du vin qu'ils rendaient et par la grosseur des grappes (5).

La vallée du Chélif devait avoir été plantée de vignes ainsi que d'oliviers. Le sol se prêtait en effet tout à fait à ce genre de culture. On a retrouvé de nombreuses ruines qui nous le prouvent. C'est ainsi que sur la côte non loin de Tipasa les fouilles ont amené la découverte d'une importante fabrique de vin (6).

Nous avons cité plus haut les monnaies de Lixus portant une grappe de raisin. Cette ville devait être le siège d'une exportation active de vins et de raisins. Non loin de ce port, sur la côte, le cap Ampelusia nous indique assez par son nom l'abondance des vignes dans le voisinage. « Les vignes de la Maurétanie Tingitane, nous dit Strabon, produisaient des grappes tellement grosses que deux hommes avaient peine à les porter. » (7) Solin nous apprend éga-

(1) MULLER. — *Numismatique de l'ancienne Afrique*, IV, p. 155.

(2) PLIN. — *Hist. Nat.*, XV, 3.

(3) C. I. L., VIII, 10477.

(4) PLIN. — *Hist. Nat.*, XVIII, 51.

(5) COLUMELLE. — *De l'Agricult.*, L. III, 2.

(6) GSELL. — *Mélang. d'Archéolog. et d'Hist.*, an. 1894, p. 300.

(7) STRABON. — L. XVII, chap. III, § 5.

lement que l'on trouvait dans l'Atlas des traces de culture de la vigne qui remontaient à une époque reculée (1).

Il semble que l'on doive distinguer, dans le commerce auquel donnait lieu la vigne, deux phases qui correspondent chacune à une exportation différente.

Pendant les deux premiers siècles de la domination romaine jusqu'à la fin du 1^{er} siècle de l'empire le commerce de la vigne devait être surtout une exportation de raisins secs.

« En Afrique, nous dit Pline, les vignes rampent sur le sol comme des herbes et pompent par leurs grappes le suc de la terre. Ces grappes dans l'intérieur de l'Afrique dépassent en grosseur le corps d'un enfant. Aucun raisin n'est plus agréable par sa fermeté. C'est peut-être de là que lui vient son nom de *duracina*. » (2) Ce texte nous laisse entendre déjà que l'on exportait le raisin d'Afrique pour le manger comme fruit. Mais Caton nous fournit une explication qui n'est pas sans intérêt pour nous. « Les *duracina*, nous dit-il, sont bons à suspendre au plancher ou à être exposés dans une forge. Ils se conservent ainsi très bien comme raisins secs. » (3) C'est probablement cette préparation que l'on faisait subir aux raisins d'Afrique. Ce fut Tibère qui mit à la mode les raisins fumés ainsi dans les forges d'Afrique (4).

« Quand on veut vendre le raisin, nous dit Columelle, il faut de préférence avoir du raisin pourpre et à gros grains qui vient de la Lybie. Il faut surtout planter des vignes de Numidie qu'on a reconnues depuis peu de temps être propres pour cet objet. » (5) Ce texte de Columelle nous confirme les détails que Pline nous donnait. L'agronome latin écrivant à la fin du 1^{er} siècle, il y avait peu de temps en effet que l'on demandait à l'Afrique ses raisins secs.

Cependant il ne faudrait pas croire que l'on ne fabriquait pas du vin avec ce raisin d'Afrique que les auteurs nous représentent comme si productif.

Pline lui-même nous parle du vin africain que l'on exportait à Rome et dans les autres provinces voisines. Il est vrai que c'était un vin d'une espèce particulière. C'était

(1) SOLIN. — *Polyh.*, XXVII.

(2) PLIN. — *Hist. Nat.*, XIV, 3.

(3) CATON. — *De Re Rust.*, VI.

(4) PLIN. — *Hist. Nat.*, XIV, 3.

(5) COLUMELLE. — *De Re Rustica*, L. I, chap. I.

le passum, sorte de vin de liqueur. Palladius nous en a conservé la recette. Les raisins desséchés au soleil étaient placés dans une corbeille de jone à larges mailles. On les battait vigoureusement avec des baguettes et lorsque les grains étaient rompus on soumettait la corbeille à l'action du pressoir. La liqueur recueillie était conservée dans un vase comme du miel (1). Le passum d'Afrique venait au second rang après celui de Crète, on l'estimait beaucoup tant en Italie que dans les provinces avoisinantes (2).

Mais en général, au temps de Pline, le vin d'Afrique ne devait guère être recherché. Son âpreté était telle que les viticulteurs africains étaient obligés de l'adoucir avec du plâtre et même dans certaines contrées avec de la chaux(3). La qualité du vin devait être ainsi tout à fait diminuée. Pendant le II^e siècle la culture de la vigne ne dut pas faire grands progrès en Afrique. A la fin du I^{er} siècle en effet parut l'édit de Domitien (4). Cet empereur effrayé de la mévente des vins qui sévissait dans tout l'empire par suite de la trop grande production prit des mesures pour enrayer le mal. Suétone nous apprend en effet qu'en présence de l'extrême abondance du vin et du manque de blé, Domitien pensa qu'on négligeait la culture des céréales, et il ordonna que personne en Italie ne planterait plus de nouvelles vignes et que l'on arracherait la moitié de celles qui se trouvaient dans les provinces (5).

On ne sait si l'édit de Domitien fut appliqué à l'Afrique. Comme cette province ne paraît pas avoir été le siège d'un grand commerce de vin à cette époque, peut-être fit-on une exception en sa faveur, en tout cas le désastre ne dut pas être très grand pour les agriculteurs africains qui allaient trouver dans l'olivier une source de richesse autrement importante.

Pendant quelques années la culture de la vigne dut subir un arrêt. Mais bientôt à la fin du III^e siècle l'empereur Probus révoqua l'édit de Domitien et rendit la liberté aux viticulteurs. L'Afrique profita de cette liberté et on dut se remettre à planter des vignes. Une découverte archéologique des plus intéressantes nous confirme ce fait. On a trouvé au sud-est de la ville de Tipasa une importante

(1) PALLADIUS. — *De Re Rustica*, L. XI, 19.

(2) et (3) PLINE. — *Hist. Nat.*, XIV, 11. — XIV, 24.

(4) S. REINACH. — *La mévente des vins sous le Haut Empire* (*Revue archéolog.*, 1902).

(5) SUÉTONE. — *Domit.*, VII.

fabrique de vin datant de la fin du III^e siècle (1). La date exacte à laquelle paraît remonter cette fabrique est celle de 278 (2). C'était précisément l'année du règne de Probus. Les Africains ne furent donc pas longtemps à profiter de la liberté accordée.

Le commerce du vin dut alors prendre un essor assez grand. Les amphores trouvées à Rome nous attestent ce trafic important (3). « Bien que les provinces italiennes fussent chargées de fournir la majeure partie du vin qui se consommait à Rome, l'Afrique avait aussi sa part de cette charge. Ce vin était distribué à la maison impériale, aux officiers du palais, aux ministres. On le donnait avec d'autres denrées à titre de traitement. On en gratifiait aussi les troupes et plus rarement le peuple. » (4)

CHAPITRE VI

Cultures fruitières et maraîchères

On trouvait en Afrique des fruits en grande abondance. Certains d'entre eux jouissaient d'un grand renom et étaient l'objet d'un commerce actif avec Rome.

La Byzacène devait être surtout le centre des cultures fruitières. En même temps que des oliviers les agriculteurs de cette contrée durent planter des figuiers et des grenadiers auxquels la nature du sol devait plaire particulièrement.

Diodore de Sicile (5) et Appien (6) nous disent que le territoire de Carthage était couvert de fruits. La province d'Afrique, dit l'auteur de la *Description du Monde Universel*, est très riche en fruits de toute espèce (7).

(1) GSELL. — *Mélang. d'Archéolog. et d'Hist.*, 1894, p. 300.

(2) GSELL. — *Loc. cit.*, *In his prædis..... provinciæ*, CCXXXVIII.

(3) C. I. L., VIII, 10477.

(4) BURMANN. — *De vectiga*, I. *Libus populi romani*, chap. III, pp. 35, 38, 39.

(5) DIODORE DE SICILE. — L. XX, chap. VIII.

(6) APPIEN. — *De rebus punic.*, ch. 117.

(7) *Expositio totius mundi et gentium*, édit. Riese (*Geographi minores*, p. 122).

Le même auteur dit également en parlant de la Numidie que les fruits y abondaient (1). Nous savons par Procope que l'Aurès en produisait une très grande quantité (2).

Parmi les fruits d'Afrique nous devons citer en première ligne la figue. On connaît l'anecdote de la figue de Caton. Ce sénateur parvint à faire déclarer la troisième guerre punique qui se termina par la chute définitive de Carthage, grâce à la fraîcheur d'une figue exportée d'Afrique et qui montra aux Romains combien en réalité Carthage était toujours près de Rome (3). Ce trait nous montre que dès avant la prise de Carthage les fruits de l'Afrique étaient déjà estimés à Rome et faisaient l'objet d'un commerce entre les deux pays. Dans la suite nous voyons que les figues d'Afrique n'avaient rien perdu de leur réputation.

Pline nous dit que certaines personnes les préféraient à toutes les autres espèces (4). Il cite en particulier les figuiers de Tacape qui rapportaient deux fois par an (5). Columelle de son côté recommande, si l'on veut planter des figuiers, de choisir des espèces africaines (6).

Toutefois, si nous en croyons Martial, ces figues n'auraient pas valu la réputation dont elles jouissaient (7). Il est vrai que dans ces passages il parle des figues sèches qui, en effet, ne sont pas très bonnes à cause de l'épaisseur de la peau. Il semble cependant que ces figues sèches aient fait l'objet d'un commerce assez important. On les pressait de manière à leur faire prendre la forme d'une étoile ou d'une petite fleur ou encore la figure d'un pain (8). Le port de Ruspina, dans la côte de la Byzacène, paraît avoir été le centre principal de l'exportation des figues sèches. Pline nous dit que dans les années d'abondance on en emplissait des tonneaux à Ruspina (9).

Le grenadier ne paraît pas être un arbre indigène dans l'Afrique du Nord. Mais il s'y était si bien acclimaté que son fruit était considéré comme le fruit punique par excellence. L'arbre lui-même était plus souvent désigné par son surnom « arbor punica » que par son vrai nom « gra-

(1) *Expositio*, p. 122.

(2) PROCOPE. — *Guerre des Vandales*, II, 13.

(3) et (4) PLINE. — *Hist. Nat.*, XV, 20. — XV, 19.

(5) PLINE. — *Hist. Nat.*, XVI, 50.

(6) COLUMELLE. — *De Re Rust.*, L. V, chap. X.

(7) MARTIAL. — *Epig.*, L. IV, E. 46, V. 5 et 7. — Liv. VI. Ep. 53, v. 7.

(8) COLUMELLE. — *Ag.*, L. XII, chap. 13.

(9) PLINE. — *Hist. Nat.*, XV, 21.

natum » (1). Les environs de Carthage étaient le centre principal de la culture du grenadier (2). Les grenades figuraient à Rome sur la table des plus délicats et Martial racontant un dîner de soixante personnes se plaint de n'y avoir pas vu servir ces belles grenades africaines vermeilles comme des roses (3).

Le palmier-dattier est un arbre caractéristique des climats désertiques. Il devait donc trouver dans l'intérieur de l'Afrique du Nord un sol tout à fait de son goût. Aussi nous ne sommes nullement surpris de voir Pline nous dire que l'Afrique intérieure jusqu'aux Garamantes et aux déserts est pleine de palmiers remarquables par la grosseur et l'excellence de leurs fruits (4).

L'oasis de Tacape offrait de nombreux palmiers. C'est à leur ombre que croissaient les figuiers et les vignes dont nous avons parlé (5).

On trouvait des palmiers, nous dit Pline, sur les plages d'Espagne et d'Afrique, ceux d'Espagne donnaient des produits d'un goût âpre, le fruit du dattier d'Afrique au contraire était doux mais la saveur s'en perdait aussitôt (6). Les feuilles du palmier servaient comme aujourd'hui à tresser des cordes, des nattes et des parasols légers (7). L'auteur de la *Vie de Saint Fulgence* nous montre le saint occupé dans sa retraite à tresser des flabella avec des feuilles de palmier (8). Le fruit servait encore à fabriquer une sorte de vin très capiteux auquel on donnait le nom de caryotis parce qu'on le fabriquait avec des dattes ressemblant par leur forme et leur grosseur à des noix (καρυά) (9).

Le lotus, dit Pline, se trouvait dans la partie de l'Afrique qui regarde l'Italie (10). Strabon complète ce renseignement. C'est dans la Maurétanie Césarienne qu'il place cet arbuste auquel il donne le nom de melilotus (11). « Les fruits du lotus encore tendres ressemblent aux baies du myrte, mais ils prennent une couleur rousse, ils égalent alors en grosseur les olives rondes et renferment un noyau

(1) COLUMELLE. — *De Re Rust.*, L. XII, chap. XLII.

(2) PLIN. — *Hist. Nat.*, XIII, 34.

(3) MARTIAL. — *Ep.* I, 49.

(4) (5) (6) et (7) PLIN. — *Hist. Nat.*, XIII, 33. — XVIII, 57. — XIII, 6. — XIII, 7.

(8) FERRAND. — *Vie de Saint Fulg.*, Migne Patrol. Lat., T. LXV, p. 132.

(9) et (10) PLIN. — *Hist. Nat.*, XIII, 8. — XIII, 32.

(11) STRABON. — L. XVII, III, § 2.

osseux. » « Quand les fruits sont mûrs, les Lotophages les cueillent, les écrasent et les enferment dans des vases. » (1)

De cet arbre, que l'on trouvait aussi sur la côte occidentale de la Maurétanie Tingitane (2), on extrayait une sorte de vin miellé qui, au dire de Cornélius Népos, ne pouvait se conserver au delà de dix jours (3). On gardait aussi pour la table les baies du lotus hachées avec de l'alica (4).

L'Algérie encore de nos jours envoie ses primeurs au dehors. Il devait en être de même dans l'antiquité et les maraîchers africains devaient trouver un débouché toujours ouvert à leurs productions sur les marchés de Rome.

Pline nous signale les artichauts qui étaient d'un excellent rapport. C'était surtout aux environs de Carthage qu'on les cultivait (5).

Aux abords de la capitale on récoltait aussi des pois chiches. On tirera des greniers, nous dit Columelle, des pois chiches comme ceux de Carthage (6).

Les fèves devaient être cultivées en Afrique, car elles jouaient un rôle important dans l'alimentation des agriculteurs. Sur certains points de l'Afrique, en Maurétanie Césarienne par exemple, on les rencontrait à l'état sauvage. Mais cette espèce était loin de valoir celle que l'on cultivait. Elle était très dure et cuisait difficilement (7).

Les truffes devaient trouver en Afrique un terrain tout à fait propre à leur développement. « Les truffes, nous dit Pline, viennent généralement dans les lieux sablonneux, secs et couverts de broussailles. Elles dépassent souvent en grosseur un coing et elles pèsent jusqu'à une livre. On en distingue deux espèces, l'une pleine de sable énerve les dents, l'autre est parfaitement nette. Les plus estimées sont celles d'Afrique. » (8) Les truffes de ce pays devaient même jouir d'un grand renom et leur commerce devait être très important car nous voyons Juvénal s'écrier : Libye dételle tes bœufs et garde tes moissons, mais envoie-nous tes truffes (9).

Il nous faut encore signaler parmi les cultures maraîchères le concombre d'Afrique qui était très estimé et était

(1) POLYBE. — *Hist.*, XII, 2.

(2) STRABON. — III, chap. IV, § 4.

(3) (4) et (5) PLINE. — *Hist. Nat.*, XIII, 32. — XIII, 32. — XIX, 43.

(6) COLUMELLE. — *De Re Rust.*, L. X, 1.

(7) et (8) PLINE. — *Hist. Nat.*, XVII, 30. — XIX, 2.

(9) JUVÉNAL. — *Sat.*, p. 141.

l'espèce la plus productrice (1) ; les oignons qui venaient après ceux que l'on récoltait en Chersonèse (2). Les grandes asperges d'Afrique étaient aussi très recherchées (3).

CONCLUSION

Nous avons trouvé en Afrique des produits végétaux de toute sorte qui faisaient l'objet d'un commerce important avec Rome.

Les forêts que l'on rencontrait en assez grande abondance surtout dans la partie occidentale de l'Afrique romaine, étaient le centre d'une industrie assez active. Il fallait en effet une exploitation méthodique et suivie pour pouvoir suffire aux besoins de l'État qui tirait de l'Afrique de quoi construire ses navires et alimenter le chauffage de ses thermes. Les exigences du luxe qui trouvait là ses bois d'ébénisterie les plus recherchés n'étaient pas moins grandes. La qualité de certaines essences, la rareté des autres assuraient au bois de l'Afrique un commerce important.

La douceur du climat permettait, comme aujourd'hui, aux maraîchers africains de cultiver des primeurs et des fruits qu'ils expédiaient à bon compte aux ports de l'Italie où, grâce à la brièveté du trajet, ils arrivaient encore pleins de fraîcheur et faisaient les délices des gourmets du temps. Mais parmi les productions végétales deux surtout avaient un commerce très important : c'était le blé et l'huile.

La culture du blé qui avait fait déjà avant la conquête romaine la richesse et la prospérité du pays, reçut un nouveau développement après l'occupation des Romains. Il fallut en effet nourrir tous les citoyens de l'Italie et de Rome qui délaissant la culture des terres italiennes étaient venus s'entasser dans la capitale où ils vivaient de la générosité des grands et des empereurs. Pour rassasier toute cette foule affamée, Auguste le premier organisa un apport régulier de blé d'Afrique ; peu à peu l'institution prit un grand développement et il arriva un moment, après la fondation de Constantinople, où l'Afrique dut chaque année envoyer plus de sept millions d'hectolitres pour

(1) (2) et (3) PLINE. — *Hist. Nat.*, XIX, 23. — 30. — 33.

empêcher Rome de mourir de faim. On conçoit par ce seul chiffre l'importance du commerce du blé africain et le soin que durent prendre les empereurs pour en assurer l'arrivage régulier. Les naviculaires reçurent une nouvelle extension et une flotte très importante vint chaque printemps apporter à Rome les produits des récoltes d'Afrique.

La culture de l'olivier se développa beaucoup pendant le cours de la domination romaine. Ce fut surtout vers le n° siècle que les colons africains et romains plantèrent des oliviers et que l'huile commença à tenir une place importante dans les exportations africaines. A vrai dire cette huile n'était pas très appréciée des délicats qui lui reprochaient son odeur trop forte, mais elle n'en faisait pas moins l'objet d'un trafic actif pour les empereurs qui la distribuaient au peuple.

CHAPITRE I^{er}

Les Animaux sauvages

C'est en Afrique que venaient s'approvisionner de préférence les bestiaires de l'Italie. La province en effet offrait aux chasseurs des ressources abondantes et variées. Les textes littéraires nous font connaître un certain nombre d'animaux féroces que les empereurs faisaient venir d'Afrique pour servir à l'amusement du peuple de Rome.

Strabon parle des éléphants, des gazelles que l'on trouvait en grande quantité en Afrique et il ajoute « les lions et les léopards y abondent naturellement » (1). Solin dit également que l'intérieur de l'Afrique est peuplé d'un grand nombre d'animaux sauvages, mais surtout de lions (2). « Aride royaume de Juba, terre nourricière des lions » (3) s'écrie Horace en parlant de la Maurétanie Césarienne. On trouve aussi ces redoutables fauves en Gétulie sur les hauteurs de l'Atlas (4). Il y avait aussi des panthères (5). Une mosaïque trouvée à Henchir Bou Guerba en représente une, reconnaissable aux longues moustaches mises à ses lèvres (6). Les hyènes étaient également très nombreuses en Afrique (7).

Pline dit que l'Afrique ne produisait pas d'ours (8). Parlant des jeux donnés par Domitius Ahenobarbus dans lesquels cent ours furent mis à mort, il dit qu'il est bien étonnant que l'on ait indiqué l'origine de ces bêtes féroces comme étant la Numidie, car il est certain que l'Afrique ne renfermait pas d'ours (9). Un annotateur de Pline dit

(1) STRABON. — XVII, III, § 54.

(2) SOLIN. — *Polyh.*, XXVIII.

(3) et (4) HORACE. — *Od.*, L. I, 22, vers. 15. — L. I, 23, vers. 10

(5) PLINE. — *Hist. Nat.*, VIII, 24.

(6) B. A. C. H., 1902, p. 407.

(7) (8) et (9) PLINE. — *Hist. Nat.*, VIII, 46. — 83. — 54.

qu'en effet en Lybie les ours ne pouvaient pas vivre à cause de la neige et du froid qui y sont perpétuels (1).

Cependant on a trouvé dans les cavernes préhistoriques du djebel Thaya, aux environs de Constantine, des ossements que M. Lartet a reconnu avoir appartenu à des ours (2). En Algérie il semble bien n'avoir disparu qu'à une date assez récente. Charlemagne, selon Eginhard, aurait reçu un jour un ours de Numidie (3). Schaw déclare qu'on en trouvait encore au XVIII^e siècle (4).

Tissot explique la contradiction qui existe entre les textes de Pline en disant que la zoologie de l'époque romaine diffère de celle des âges antérieurs et de la faune actuelle (5). Cela ferait donc deux transformations qu'il est bien difficile d'admettre. Nous avons d'ailleurs des textes datant de l'époque romaine qui nous attestent d'une façon formelle l'existence d'ours en Lybie.

Strabon nous dit que dans la Maurétanie Tingitane ceux qui combattent à pied se revêtent de peaux d'éléphants en guise de boucliers et de peaux de lions, de léopards ou d'ours en guise de manteaux et de couvertures (6). Les forêts de l'Atlas devaient sans doute être les retraites préférées de ces animaux. Martial, dans ses épigrammes, nous parle des ours de Lybie (7). Juvénal confirme ce témoignage. Dans l'une de ses satires il nous montre un chasseur albain aux prises dans l'arène avec des ours de Lybie très redoutables (8).

Solin renchérit encore sur ces deux auteurs; il dit que les ours de Numidie passaient pour l'emporter sur tous les autres par leur force et leur violence (9). Le témoignage de cet auteur est d'autant plus précieux à enregistrer qu'il n'est le plus souvent qu'un abrégiateur de Pline. Si donc il se sépare ici si formellement de son guide habituel, c'est qu'évidemment il avait reconnu l'erreur de son auteur ordinaire. Virgile parle aussi des ours de Lybie (10).

Les monuments figurés contiennent beaucoup de repré-

(1) HARDUIN. — *Pline*, édit. Gransagne, T. III, p. 466, en note.

(2) LARTET. — Cité par Tissot, *Géog. comp.*, T. I, p. 381.

(3) EGINHARD. — *Pertz., Monuments*, I, 1150.

(4) SHAW. — *Voy.*, T. I, p. 323.

(5) TISSOT. — *Géog. comp.*, T. I, p. 381.

(6) STRABON. — XVII, III, § 4.

(7) MARTIAL. — *Ep.*, L. I, 105, vers. 5.

(8) JUVÉNAL. — *Sat.*, IV, vers. 99.

(9) SOLIN. — *Polyh.*, XXVII.

(10) VIRGILE. — *Enéide*, L. V, vers. 37.

sentations d'ours, preuve évidente de la présence de ces animaux dans le pays. On sait en effet que les mosaïques africaines sont remarquables par le réalisme dans le choix des sujets et des motifs de décoration, toujours empruntés à la flore et à la faune africaines. Sur une mosaïque trouvée dans la maison de Laberii il est facile de reconnaître deux ours essayant de cueillir une orange (?) (1). Une lampe découverte à Bulla Regia porte un ours sur le plateau supérieur (2). Une autre lampe à bec brisé représente également un ours (3). Tous ces renseignements sont formels et permettent de rejeter l'hypothèse de Tissot. Il faut dire que Pline s'est trompé quand il a prétendu qu'on ne trouvait pas d'ours en Afrique.

Parmi les animaux féroces, mais peu dangereux semble-t-il, Pline cite encore les loups qui étaient petits et n'avaient pas une grande vigueur (4).

Tous ces animaux étaient l'objet d'une exportation active avec Rome. Les Africains employaient pour les prendre divers moyens, qui variaient suivant les espèces et suivant les pays. En Maurétanie on prenait les panthères avec des pièges dans lesquels on mettait de la viande gâtée comme appât (5). On guettait les lions près de grandes fosses creusées en terre (6). Il y avait (nous le savons par une inscription) des chasseurs de profession (7). L'empereur Macrin (si nous en croyons les bruits qui couraient à Rome) aurait exercé ce métier avant de revêtir la pourpre impériale (8).

Ces chasses fournissaient en abondance des animaux féroces et permettaient de satisfaire les demandes incessantes de Rome.

Strabon nous signale l'adresse et l'habileté des indigènes pour la chasse, et le commerce d'animaux qui se faisait avec Rome. « De Carthage aux colonnes d'Hercule, dit ce géographe, le pays est généralement riche et fertile, mais déjà infesté de bêtes féroces, comme tout l'intérieur de la Lybie. On peut même croire que le nom de Nomades que porte une partie de ces peuples leur est duc de ce qu'anciennement la multitude des bêtes féroces les avait

(1) (2) et (3) GAUCKLER. — *Musée Alaoui, Mosaïques*, pp. 20 et 25. — *Lampes*, p. 178.

(4) PLIN. — *Hist. Nat.*, VIII, 34. (Il s'agit sans doute des chacals).

(5) ELIEN. — *Hist. des animaux*, XIII, 10.

(6) CLAUDIEN. — *Eloge de Stilicon*, III, 3, 41.

(7) C. I. L., VIII, 11549.

(8) *Vie de Macrin*, ch. IV.

mis dans l'impossibilité absolue de cultiver leurs terres. Aujourd'hui, sans cesser d'ailleurs d'être habiles chasseurs (d'autant que les Romains contribuent beaucoup à entretenir leur adresse par leur fureur pour les thériomachies) ces peuples ont acquis en agriculture la même supériorité qu'ils avaient dans l'art de la chasse. » (1)

Un document officiel nous atteste ce commerce d'animaux féroces qui se faisait pour les cirques de Rome. Auguste, dans son Testament, se vante d'avoir donné au peuple des jeux pendant lesquels plus de trois mille bêtes venues d'Afrique furent mises à mort (2).

Les textes littéraires confirment l'existence de cette exportation. Déjà Plaute fait dire à un de ses personnages qu'il enverra aux édiles des rats d'Afrique pour figurer dans les jeux (3). Pline nous dit qu'un ancien sénatus consulte défendait d'importer en Italie des panthères d'Afrique. Cn. Aufidius, tribun de la plèbe en 670 de Rome (84 av. J.-C.) le fit casser par l'Assemblée et il permit d'en importer pour les jeux du cirque (4). Dans les jeux de Domitius Ahenobarbus figurèrent un grand nombre d'animaux d'Afrique.

Tous ces fauves étaient transportés à Rome dans des cages qui, si nous en croyons Pline, n'étaient pas toujours suffisantes pour protéger les audacieux qui risquaient une promenade au milieu d'elles. Pline nous raconte qu'un peintre fameux, Pasiclès, se promenait sur les quais de Rome où étaient des bêtes fauves d'Afrique. Il regardait un lion qui lui servait de modèle. Tout à coup une panthère s'échappa d'une cage voisine au grand danger de cet artiste si scrupuleux.

Les animaux sauvages que l'on trouvait en Afrique étaient aussi recherchés pour les produits qu'on en retirait. Le plus important de ces produits était l'ivoire que les nombreux éléphants qui peuplaient les forêts de la Lybie offraient en grande abondance.

Certains auteurs ont contesté l'existence d'un commerce de l'ivoire avec Rome au moins pour ce qui concerne l'Afrique du Nord. « Il n'y avait pas d'éléphants sauvages en Maurétanie au temps des Romains. Les textes sur

(1) STRABON. — IV, V, § 33.

(2) *Monument d'Ancyre*, frag. IV, lig. 40, p. LXII et 94, édit. *Res Gestæ Divi Augusti*, par Th. Mommsen.

(3) PLAUTE. — *Pœnulus*, Acte V, Sc. 2, vers. 1005.

(4) PLINE. — *Hist. Nat.*, VIII, 24.

lesquels on s'appuie pour prétendre le contraire sont, on l'oublie trop, purement légendaires. On prend pour des faits des histoires simplement plaisantes. C'est ainsi que Pline place en Maurétanie, au bord du fleuve Amilus, des éléphants religieux qui saluèrent de leur trompe la lune nouvelle, et qu'Elie fixe au pied de l'Atlas parmi des pâturages merveilleux, leur lieu de retraite paradisiaque et inviolé. Si le littoral était pour les Romains une véritable Côte d'Ivoire, c'est que l'ivoire et l'animal porteur de cette matière première qui le fait si ardemment rechercher y étaient importés du lac Tchad et du centre de l'Afrique par les Garamantes. » (1) « Quand Pline parle des éléphants c'est d'après des auteurs anciens ; on dirait plutôt un souvenir que la constatation d'un fait présent. »

On ne voit pas que les écrivains romains du temps de l'empire mentionnent les éléphants de Maurétanie parmi les bêtes fauves qui combattaient dans le cirque alors qu'ils nous parlent à chaque instant de jeux publics où paraissaient par centaines des lions, des panthères, des ours de Numidie (2).

Il semble bien pourtant que les textes des auteurs latins soient très précis et parlent d'éléphants existant encore. Que les éléphants aient vécu dans le pays, c'est là un fait qui ne sera contesté par personne, tant les preuves sont abondantes (3). Mais il faut admettre que les éléphants ont disparu brusquement un peu avant Pline, c'est-à-dire avant la seconde moitié du premier siècle de notre ère.

Strabon est très explicite et nous affirme la présence en Numidie de troupeaux d'éléphants (4).

Les textes de Pline qu'on voudrait rejeter nous paraissent ainsi devoir être retenus. Si on veut railler certains détails que nous fournit Pline et être sceptique sur la religiosité des éléphants, il est difficile de révoquer en bloc toute l'affirmation, alors que la première partie est confirmée par de nombreux autres passages. Les environs du port de Sala en Maurétanie Tingitane sont couverts d'épaisses forêts où se tiennent les éléphants (5). Dans un autre passage, il nous montre les chevaliers explorant les forêts de Maurétanie à la recherche de l'ivoire (6).

(1) WAILLE. — *Revue archéolog.*, 1891, T. II, p. 383.

(2) CAT. — *Essai sur la Maurétanie Césarienne*, p. 41.

(3) APPIEN. — *De Rebus Punicis*. — POLYBE, XII, 3, v. 84. III, 45, 46. I, 31, 32.

(4) STRABON. — XVII, III, § 4.

(5) et (6) PLIN. — *Hist. Nat.*, V. I. — V. 12.

L'Afrique produit des éléphants au delà des Syrtes et dans la Maurétanie (1). Voilà une affirmation très nette et très précise du même auteur. Il ne semble pas qu'il y ait quelque chose de légendaire dans les trois textes que nous venons de citer qui puisse les faire récuser.

C'est d'après des auteurs anciens que Pline parla des éléphants, dit M. Cat. Sans doute, dans deux passages, il rapporte l'opinion de Mucianus et celle de Fenestella, mais ce sont des anecdotes particulières et qui ne touchent en rien au fond même du débat. « Mucianus dit qu'à Pouzzoles des éléphants qu'on avait amenés par mer et qu'on forçait à débarquer, effrayés de la longueur du pont qui les séparait du rivage, allèrent à terre à reculons. » (2) • « Fenestella rapporte que le premier combat d'éléphants qu'on vit à Rome dans le cirque eut lieu pendant l'édilité de Claudius Pulcher, sous le consulat de M. Antonius et de A. Postumius en l'an 655 de Rome (99 av. J.-C.) (3). On voit que ces textes ne sont d'aucun secours pour la question qui nous occupe. Il y a bien un troisième passage dans lequel Pline se réfère à l'opinion d'autrui, mais c'est précisément le passage incriminé par M. Waille (4).

Quant à l'argument que M. Cat tire du silence des textes latins par rapport à la présence d'éléphants africains dans les jeux du cirque, Pline nous fournit lui-même la réponse. « Aujourd'hui, dit-il, en Afrique on prend les éléphants dans des fosses. Autrefois qu'on les chassait pour les dompter, on les poussait à l'aide de la cavalerie dans un long défilé sans issue fait de main d'homme et là on les domptait par la faim. » (5) Maintenant on voit surtout dans l'éléphant une bête productive d'ivoire. L'important est donc de se procurer cette matière, peu importe qu'après l'animal succombe des blessures qu'il se sera faites dans sa chute. Autrefois, au contraire, on le considérait avant tout comme un animal destiné aux jeux du cirque et aux combats, aussi il s'agissait de le prendre vivant et dans les meilleures conditions possibles. Rien d'étonnant que les auteurs romains de l'empire ne mentionnent plus la présence d'éléphants parmi les jeux du cirque. C'est que maintenant il n'entrait pas du tout dans la pensée des Romains de les faire combattre, mais il ne s'ensuit pas qu'ils aient disparu.

(1) (2) (3) (4) et (5) PLINE. — *Hist. Nat.*, VIII, 11. — VIII, 3. — VIII, 7. — VIII, 1. — VIII, 8.

Solin nous confirme ces textes de Pline. On trouve dans les bois de l'Atlas des quadrupèdes, même des éléphants (1) et, plus loin, les montagnes de la Maurétanie abondent en éléphants (2).

Les poètes vont nous fournir également un témoignage de l'existence de l'éléphant en Afrique et nous attester aussi un commerce actif de l'ivoire africain avec Rome.

L'épithète que les poètes accolent toujours au mot ivoire c'est le mot numide ou lybien.

Ovide s'adressant à Græcinus dit que, s'il lui devait de rentrer à Rome il s'attacherait aux moindres détails des choses intéressant Græcinus : « Je traduirais les emblèmes gravés sur ta chaise curule et les sculptures de l'ivoire de Numidie. » (3) Juvénal signale ces tables massives à grands pieds d'ivoire faits avec les dents d'éléphants qu'envoie la Maurétanie (4). On pouvait admirer à Rome la porte du portique d'Apollon : elle était faite, nous dit Procope, de la noble dépouille des éléphants de Lybie (5).

Les autruches étaient recherchées pour leurs plumes. Celles que l'on trouvait en Afrique étaient les plus grandes (6). Elien nous montre les habitants de la Maurétanie chassant l'autruche montés sur leurs rapides coursiers et rétrécissant de plus en plus le cercle autour de l'oiseau (7). On estimait les œufs de l'autruche à cause de leur grosseur et l'on s'en servait comme vases. Les plumes servaient à orner les cimiers et les casques (8).

On trouvait aussi en Afrique la tortue de terre. « Les tortues de terre dont l'écaille est connue pour cette raison sous le nom de chersines dans l'industrie se trouvent aussi dans les déserts de l'Afrique, là où les sables sont le plus dépourvus d'eau. » (9) Les tortues, grâce à leur carapace qui fournissait l'écaille étaient très recherchées. Cavilius Pollion, homme prodigue et ingénieux à inventer des raffinements de luxe, fut le premier qui imagina de tailler l'écaille de tortue en lames et d'en revêtir les lits et les buffets (10). Les tortues étaient aussi employées en Afrique comme remède. « Les tortues de terre abondent

(1) et (2) SOLIN. — *Polyh.*, XXV. — XXVI.

(3) OVIDE. — *Pontiques*, IV, 9, vers. 27.

(4) JUVÉNAL. — *Salire*, XI.

(5) PROPERCE. — *Elegie*, L. II, El. XXXI, vers. 112.

(6) PLINE. — *Hist. Nat.*, X, 1.

(7) ELIEN. — *Hist. des Anim.*, XIV, 7.

(8) (9) et (10) PLINE. — *Hist. Nat.*, VIII, 1. — IX, 12. — IX, 13.

en Afrique, là on leur coupe la tête et les pattes et on les donne comme antidote. » (1)

Dans les bois de l'Afrique on trouvait aussi en grande abondance les singes. « Il se trouve en Maurétanie Tingitane une quantité innombrable de singes comme l'atteste Posidonius, qui raconte que jeté sur la côte de Lybie pendant la traversée de Gadès en Italie, il vit dans un bois qui bordait le rivage une multitude de ces animaux, les uns montés dans les arbres, les autres assis par terre. » (2) Juvénal signale aussi des troupes de singes dans les forêts qui entourent Tabraca (3).

Parmi les animaux sauvages dont la chasse était un passe-temps pour les Africains, il faut encore citer la gazelle. Les fouilles archéologiques surtout nous ont renseigné sur l'existence de ces quadrupèdes et sur la façon dont on les prenait. Dans un mausolée d'Henrich Bou Guerba (Tunisie) M. de Pontbriand a mis au jour une pierre sur laquelle se trouve représentée l'image d'un cavalier vêtu d'une longue robe et passant au galop. Presqu'entre les jambes de devant du cheval se détache un petit animal dont la tête se présente de face, le corps étant de profil. M. de Pontbriand y reconnaît la gazelle de la petite espèce des plaines (4). On trouve aussi des gazelles sur une mosaïque découverte à Oglet Atha. « Deux gazelles sont saisies sur le vif dans des poses d'un remarquable réalisme. L'une d'elles, le cou tendu et penché en avant broute une touffe de diss ; l'autre, qui a pris l'éveil à l'approche des chasseurs, dresse la tête et inspecte l'horizon. Ce gracieux gibier était très abondant dans les plaines du sud. Il en était de même sur les hauts plateaux de Numidie où s'élevait la villa de Pompeianus. Elles en sont à la fois l'ornement et le fléau, car elles dévorent toutes les jeunes pousses des plantations nouvelles. La chasse à la gazelle ne constituait donc pas seulement un sport des plus attrayants, leur destruction s'imposait aux planteurs comme une mesure de protection indispensable pour leurs cultures et sans laquelle il n'y aurait pas eu de colonisation possible dans le pays de l'olivier. » (5)

(1) PLIN. — *Hist. Nat.*, XXXII, 14.

(2) STRABON. — L. XVII, ch. III, § 4.

(3) JUVÉNAL. — *Sat.*, X, vers. 194.

(4) DE PONTBRIAND. — *B. A. C. H.*, 1902, p. 407.

(5) GAUCKLER. — *B. A. C. H.*, 1899, p. 167.

Cette même mosaïque nous renseigne sur la façon dont on pratiquait la chasse à la gazelle. Aucun des chasseurs n'est armé. Chacun d'eux tient simplement à la main une petite houssine et un fouet dont le manche se termine par un anneau ou par une lanière. Ils forcent la gazelle à la course comme aujourd'hui les Mehedba dont les chevaux sont renommés pour leur rapidité (1).

Du goût pour la représentation du sanglier qu'attestent et les moules de terres cuites et les mosaïques on ne peut pas inférer que cet animal abondait déjà dans la région (2).

Pline cependant, rejetant Hérodote, déclare qu'il n'y a pas de sangliers en Afrique (3). Cette affirmation un peu osée est reproduite sans contrôle par Elie et Strabon.

Cependant Virgile nous montre Vénus qui interpelle les guerriers troyens débarqués à Carthage et qui leur demande s'ils n'ont pas aperçu dans le bois une de ses compagnes occupée à poursuivre de ses flèches un sanglier à la bouche écumante (4). Ovide parlant des fils d'Atlas les fait s'attaquer aux lions et aux sangliers (5).

Il fallait aussi redouter le venin des serpents dont la morsure était très redoutable (6). Ces reptiles passaient pour être de l'espèce la plus dangereuse (7).

Les agriculteurs craignaient aussi beaucoup les sauterelles qui, dès cette époque, causaient souvent des préjudices très considérables aux moissons africaines (8). Souvent aussi les indigènes essayaient de faire tourner la venue de ces insectes à leur profit. Les Nasamons, d'après Hérodote, faisaient la chasse aux sauterelles, les faisaient sécher au soleil, les réduisaient en poudre et buvaient cette poudre avec du lait (9). Hérodote ne nous renseigne pas sur la valeur nutritive ou médicale de ce mets, mais nous savons que les limaçons d'Afrique reposaient le buveur fatigué.

(1) GAUCKLER. — *B. A. C. H.*, 1899, p. 168.

(2) WAILLE. — *B. A. C. H.*, 1892, p. 465.

(3) PLIN. — *Hist. Nat.*, VIII, 84.

(4) VIRGILE. — *Eneide*, Liv. I, v. 324.

(5) OVIDE. — *Fastes*, v. 75.

(6) et (7) HORACE. — *Sat.*, L. II, VIII, vers. 96. — *Od.*, L. III, vers. 8.

(8) PLIN. — *Hist. Nat.*, VIII, 43. — XI, 35.

(9) HÉRODOTE. — *Hist.*, IV, 172.

CHAPITRE II

Les Animaux domestiques

L'Afrique du Nord était une contrée avant tout agricole, on comprend par là le développement que devait avoir pris l'élevage du bétail de toute nature. Ces animaux domestiques élevés dans les fermes africaines fournissaient à Rome une réserve importante pour l'approvisionnement de sa boucherie, aussi devait-il exister un commerce actif de ces animaux.

Nous devons citer en première ligne les chevaux africains qui, à vrai dire, servaient avant tout à satisfaire la passion des Romains pour les courses de chevaux et de chars.

A ce point de vue l'Afrique offrait des ressources innombrables, chaque province renfermait beaucoup de chevaux.

L'Afrique proconsulaire, dit un géographe, est riche en chevaux (1). Les nombreuses mosaïques qu'on a trouvées et qui nous représentent des chevaux nous confirment aussi ce fait.

Les Numides passaient aussi pour être les premiers cavaliers du monde. Tite Live dit qu'au premier abord quand on les voyait s'avancer à peine recouverts d'un morceau de toile, sur des chevaux à la mine chétive, au long cou, à l'encolure raide, on était tenté de les mépriser, mais on s'apercevait vite qu'on avait tort. Le cavalier était d'une rare intrépidité, le cheval sobre, infatigable, merveilleusement docile : on le dirigeait avec une petite corde de jonc ou même sans bride au moyen d'une baguette (2). Les propriétaires africains prenaient grand soin de leurs chevaux. Une mosaïque trouvée près du village d'Oued Atménia nous révèle l'intérieur de l'écurie d'un riche propriétaire africain, Pompeïanus (3).

Les chevaux de la Maurétanie Césarienne jouissaient d'une grande réputation auprès des entraîneurs romains. Un poète de Carthage, Némésien, fait une description

(1) *Expositio totius mundi* p. 122.

(2) TITE LIVE. — *Hist. Rom.*, XXXV, 11.

(3) BOISSIER. — *L'Afrique romaine*, p. 160.

enthousiaste du cheval de Maurétanie. « Choisissez un cheval venant de la terre de Maurétanie ; que ce soit un pur sang élevé dans les plaines désertes et habitué à la fatigue. Sa tête est laide, son ventre est difforme, il ne connaît pas le frein ; de sa crinière il fouette ses épaules. Que cela ne vous inquiète pas, car il se laisse facilement conduire ; dès que la verge flexible touche son cou nerveux il obéit. Un coup le met au galop, un autre coup l'arrête. Il se précipite à travers la vaste étendue de plaine qui s'ouvre devant lui ; dans son élan rapide ses forces s'accroissent et son sang bouillonne. Bientôt il laisse en arrière tous ses rivaux jaloux. » (1)

Strabon nous parle aussi des chevaux que l'on trouvait dans la Maurétanie Tingitane. Les habitants de cette province, dit-il, se servent tous des mêmes petits chevaux si vifs, si ardents et en même temps si dociles puisqu'ils se laissent conduire avec une simple baguette (2).

Ainsi donc tous les témoignages qui nous parlent des chevaux africains sont unanimes pour nous les représenter comme payant peu de mine et malgré cela d'une docilité et d'une endurance sans égales.

On conçoit qu'avec de pareilles qualités les chevaux africains aient été fort prisés à Rome.

Nombre d'inscriptions trouvées à Rome nous attestent l'existence d'une exportation active par la capitale de l'empire de chevaux africains.

Une inscription trouvée sur la voie Flamincea nous apprend que sur huit chevaux qui ont donné la victoire à Gutta Calpurnianus, fils de Marius Rogatus, cinq étaient africains. Le texte nous donne d'ailleurs les noms de ces cinq coursiers : ils s'appelaient Germinator, Silvanus, Nitidus, Saxo et Danaus (3). Une autre inscription nous fait connaître le nom de soixante-treize chevaux africains qui ont remporté le prix dans les courses de chars (4). Un autre texte épigraphique retrouvé est d'un genre tout différent. C'est une inscription funéraire dédiée par un maître sensible à sa jument préférée. L'inscription en vers nous fait un éloge enthousiaste de la jument ravie aux triomphes du cirque (5). Les chevaux africains étaient surtout renommés comme limoniers, c'est la qualité en effet que nous voyons toutes les inscriptions vanter de

(1) NÉMÉSIEEN. — *Cynégéliques*, vers. 259 à 272.

(2) STRABON. — XVII, III, § 4.

(3) (4) et (5) C. I. L., VI, 10047. — *Loc. cit.*, 10056. — *Loc. cit.*, 10082.

préférence (1). L'une d'elles nous dit même expressément que, parmi bien des cochers émérites et célèbres, beaucoup durent leurs succès à leurs limoniers africains (2).

On a découvert également à Rome un fragment d'inscription en l'honneur d'un cocher célèbre du temps de Domitien, Avilius Térès. Il contient le nom des chevaux avec lesquels Térès a remporté ses victoires et l'indication du pays d'origine de chacun d'eux : vingt sont africains et un est maure (3).

Toutes ces inscriptions trouvées à Rome prouvent qu'il devait exister un commerce actif de chevaux entre la métropole et la province d'Afrique. La présence à Rome d'un grand nombre de cochers africains nous confirme l'existence d'une exportation active. Ces inscriptions funéraires nous font connaître la carrière du mort. On a eu grand soin de faire graver sur la pierre toutes les victoires remportées. C'est ainsi qu'une inscription nous apprend la glorieuse carrière de Crescens, célèbre cocher du temps de Nerva. Il était Maure d'origine. Il remporta quarante-sept fois le premier prix, cent trente fois le second et cent onze fois le troisième. Toutes ces victoires lui rapportèrent plus d'un million et demi de sesterces (4).

Il est à remarquer que l'habitude de la castration ne devait pas exister chez les anciens Africains. « La série hippique donne les noms de vingt-trois chevaux de courses. Il n'y a aucun nom de jument. Les tablettes d'exécration ne portent aussi que des noms masculins. Les chevaux seuls courraient dans les cirques. L'exclusion des juments proviendrait de la non castration des chevaux empêchant le mélange des sexes. C'est la raison qui oblige les dix régiments de cavalerie africaine à n'employer que des mâles. Si on reconstituait les quadriges il faudrait faire la même exception. L'indigène est encore rebelle à la castration qu'il ne comprend pas. Les Romains qui la connaissaient ne paraissent pas plus que nous avoir réussi à les convaincre. » (5)

Les exportations de chevaux à destination de Rome se faisaient au moyen de bateaux spéciaux. Ce bâtiment de transport s'appelait *hippago*. C'était un grand vaisseau de

(1) et (2) C. I. L., VI, 10053, 10054, 10058. — *Loc. cit.*, 10048.

(3) *Bulletin archéolog. du Comité*, 1902, p. 178.

(4) C. I. L., VI, 10050.

(5) L^e BERNARD. — B. A. C. H., 1906, p. 24. *Le cheval africain*, d'après les mosaïques.

commerce spécialement aménagé pour le transport des chevaux. Il avait le fond plat et carré, la coque massive et renforcée au bordage. Il n'y avait pas de pont. L'avant et l'arrière étaient très relevés, la proue était recourbée en volute, la poupe en gouttière doublant la coque qui se terminait en pointe. Il n'y avait ni mât ni gouvernail ; la manœuvre s'effectuait au moyen de trois paires d'avirons traversant le bordage (1).

Les chevaux de la Numidie et de la Byzacène servaient aussi pour la remonte de la cavalerie romaine (2).

« Sol favorable aux troupeaux » (3) dit Salluste en parlant de l'Afrique. Les nombreux pâturages dont les inscriptions nous ont conservé la mention nous aident à comprendre la justesse de ce texte de l'historien latin. Les saltus renfermaient, nous l'avons vu, d'abondants pâturages parmi les bois. La Numidie était surtout la province qui fournissait le plus de bestiaux : Marius avait à craindre la disette, nous dit encore Salluste, car les Numides aimaient mieux mettre leurs terres en pâturages qu'en céréales (4). Une mosaïque trouvée à Oudna nous représente des chèvres et un berger en train de traire l'une d'elles (5). Une inscription trouvée à Henchir Snobbeur nous atteste aussi l'existence de troupeaux de moutons abondants (6). Il s'agit d'un procès qui a lieu parce que des brebis étaient sorties du terrain qui leur avait été désigné. On accorde aux intéressés un certain territoire pour y mener paître leurs moutons et on stipule les peines qui seront infligées aux bergers qui les auront laissé sortir en dehors des limites prescrites (7). A Oued Atménia, dans une mosaïque trouvée dans la maison de Pompeianus, un bâtiment porte le nom de *pecuarius locus* (8). C'était la résidence du chef du troupeau.

Au sud d'Aumale, en Algérie, se dresse la chaîne des Bibans ; cette chaîne portait dans l'antiquité un nom caractéristique et intéressant pour le point qui nous occupe : c'était le Mons Pastorianensis. En Maurétanie Tingitane et

(1) GAUCKLER. — *Un monument figuré de la batellerie gréco-romaine*, dans *Monuments Piot*, T. XII, p. 130.

(2) *Cod. Théod.*, L. XI, II, loi 29.

(3) et (4) SALLUSTE. — *Guerre de Jug.*, 13. — 90.

(5) *Revue archéolog.*, 1894, p. 115.

(6) *Bulletin du Comité*, 1893, p. 231, N° 84.

(7) A. SCHULTEN. — *Prozess wegen Weide frevel* dans le *Festschrift zu Otto Hirschfelds sechzigstem geburtstage*, p. 171.

(8) *C. I. L.*, VIII, 10890.

le long des Syrtes, on trouvait également des troupeaux de brebis et de chèvres.

Ces bestiaux étaient-ils expédiés à Rome pour servir à la boucherie ? Cela est probable. On a retrouvé en Afrique, à Cæsarea, deux inscriptions nous mentionnant la présence dans cette ville de bouchers (1). Toutefois les textes littéraires ne nous disent rien de cette exportation.

Ils nous parlent au contraire de l'usage que l'on faisait de la peau de ces bestiaux.

La peau des animaux de grande taille, bœufs, chevaux, etc., servait à fabriquer le cuir. Le tarif de Zaraï mentionne le cuir tanné parmi les objets de commerce soumis à la douane (2). Pline confirme indirectement ce témoignage quand il nous apprend que l'écorce encore verte de la grenade, que l'on trouvait surtout en Afrique, était d'un grand usage dans le tannage des cuirs (3). Le tarif de Zaraï indique aussi des pièces de cuir souple qui devaient servir de housses pour les chevaux (4). On sait en effet par les monuments figurés que la place de la selle était occupée par une large pièce de cuir qui couvrait en retombant les flancs du cheval (5).

Les peaux du petit bétail, des moutons et des chèvres, étaient utilisées comme vêtements. Dans la région des Syrtes on fabriquait surtout des tissus grossiers avec le poil de chèvre. Virgile fait déjà allusion à la coutume des habitants de ces contrées de tondre leurs chèvres pour faire des étoffes (6). Martial cite à plusieurs reprises le drap en poil de chèvre de Leptis (7). Dans une épigramme il nous parle de bottines feutrées faites en étoffe de cette provenance (8). Les pâturages des environs de Mactar devaient renfermer également d'abondants troupeaux de moutons dont la laine était transformée en étoffes. La présence dans cette ville d'une corporation de foulons semble l'indiquer suffisamment (9).

Une inscription trouvée non loin de Mactar, à Villa Magna, nous révèle dans cette ville l'existence d'une corpo-

(1) et (2) C. I. L., VIII, 9332, 9429. — *Loc. cit.*, 4508, lig. 17.

(3) PLINE. — *Hist. Nat.*, XIII, 34.

(4) C. I. L., VIII, 4508, lig. 18 et 19.

(5) *Bas-relief de Cherchell* reproduit dans la *Revue archéolog.*, 1^{re} série, T. XIV, p. 305.

(6) VIRGILE. — *Georgiques*, L. III, vers. 310.

(7) et (8) MARTIAL. — *Épigram.*, VIII, 51, vers. 11. — L. XIV, 140.

(9) *Année épigraph.*, 1893. N° 98.

ration de drapiers (1). La Numidie et la Maurétanie devaient aussi avoir de grands troupeaux de moutons, car l'industrie du vêtement était très prospère dans ces provinces (2). Varron nous dit également que chez les Gétules les peaux de chèvres étaient utilisées comme vêtements (3). On a retrouvé à Volubilis une inscription nous faisant connaître dans cette ville un collège de tisserands (4). Parmi ces vêtements, nous devons citer surtout l'abolla que mentionne le tarif de Zarái (5). Les grands personnages s'en servaient comme manteau de table (6). C'est pour avoir mis le costume de son pays que Ptolémée, fils de Juba II, roi de Maurétanie, attira les regards des Romains, et excita l'envie et la crainte de Caligula pour avoir osé porter dans Rome un vêtement de pourpre (7).

Pour les autres animaux domestiques, il faut encore citer les ânes qui étaient déjà nombreux dans l'antiquité. Pline nous trace le tableau si souvent cité et peut-être encore vrai dans bien des parties de l'Afrique du Nord d'un âne chétif et d'une vieille femme tirant la même charrue (8). Elien parle également des ânes de Maurétanie de petite taille mais très rapides (9).

Il est un autre animal domestique presque inséparable pourrait-on dire de l'idée que l'on se fait de l'Algérie et dont l'existence à l'époque romaine est un objet de controverses vives. On a reconnu qu'il s'agit du chameau. Y avait-il des chameaux en Afrique au temps de la domination de Rome ?

M. Basset s'appuyant sur des considérations philologiques prétend que le terme général dans les dialectes berbères pour désigner le chameau paraît être d'origine arabe et signifier « celui qui écume de la bouche ». Le chameau aurait donc été introduit par les Arabes au Maghreb (10).

M. Flamand affirme au contraire la présence du chameau en Afrique dès le commencement de l'ère chré-

(1) C. I. L., VIII, 10523.

(2) *Expositio totius mundi*, p. 122.

(3) VARRON. — *De l'Agriculture*, II, 11.

(4) et (5) C. I. L., VIII, 21848. — *Loc. cit.*, 4508.

(6) MARTIAL. — *Épig.*, VIII, 8, vers. 1.

(7) SUÉTONE. — *Vie de Caligula*, 35.

(8) PLINE. — *Hist. Nat.*, XVII, 3.

(9) ELIEN. — XIV, 10.

(10) R. BASSET. — *Le nom du chameau... Congr. des Oriental.*, 1905, p. 72.

tienne (1). Il cite à l'appui de son opinion un certain nombre de textes littéraires (2). Lors de la guerre contre Scipion, César se serait emparé de vingt-deux chameaux appartenant à Juba II. Que l'épithète « regis » n'indique que la rareté de ces animaux; il n'en reste pas moins qu'il y avait des chameaux à la suite de l'armée. Plus tard Ammien Marcellin nous dit que le cadavre de Firmus, après la défaite de ce révolté, fut remis aux Romains apporté sur un chameau (3).

Il nous semble cependant malgré les critiques faites à ces textes qu'il faudrait admettre l'existence du chameau sinon dans la région du Tell au moins dans la région saharienne et en particulier dans le Sud tunisien. On a trouvé dans cette région un certain nombre de monuments figurés qui, pour nous, attestent la présence du chameau en Afrique dès la domination romaine.

Il faut citer tout d'abord une tablette de terre cuite reproduisant une course de dromadaires dans un cirque (4).

On trouve au musée de Sousse une statuette de terre cuite reproduisant un Africain monté sur un chameau (5). Une autre statuette trouvée à Sousse par le général Goetschy représente un personnage monté à chameau. L'homme est en burnous. Il est assis à droite, la jambe pendante, l'autre repliée sur la bosse. Sous lui sont des besaces du genre du tellis actuellement en usage chez les Arabes tunisiens. Le cavalier est légèrement colorié en blanc, les figures et les jambes sont roses, les sacoches rouge brun, le chameau jaunâtre, la bouche et les naseaux rouges. Les cuirs du harnachement sont également rouges (6). Une autre statuette trouvée dans la même région nous montre un Africain monté sur son chameau. Le chameau porte sur son flanc droit deux vases (7). Sur une pierre du mausolée de Henchir bou Guerba on voit un chameau la tête tournée à droite (8). Cette représentation est d'autant plus intéressante qu'il s'agit ici d'une gravure au trait, œuvre certaine d'un artisan indigène qui a reproduit d'une façon quelque peu grossière et inhabile des

(1) FLAMAND. — *De l'introduction du chameau...* Cong. des Oriental., 1905.

(2) HIRTIVS. — *Guerre d'Afrique*, CXVIII.

(3) AMMIEN Marcellin. — *Hist.*, XXIX, ch. V.

(4) Catal. Musée Alaoui, *Céramique*, pl. XXII.

(5) (6) (7) et (8) B. A. C. II., 1897, p. 462, N° 311. — 1903, p. 169. — 1893, p. 197. — 1902, p. 407.

animaux qu'il devait avoir eu sous les yeux. Enfin en 1909, M. l'adjudant Icard a enrichi la série des lampes chrétiennes déjà trouvées en Afrique d'un type curieux qui lui manquait. C'est une lampe ornée d'un chameau marchant à droite et ayant sur le dos une sorte de palanquin. Elle a été recueillie dans les environs de Gabès (1).

Toutes ces découvertes permettent d'admettre l'existence du chameau en Afrique au moins dans la région située au sud de la Byzacène et il devait être l'animal de transport avec lequel les Garamantes venaient apporter à Gafsa ou à Hadrumète les produits du Soudan.

Les produits de la basse-cour africaine étaient très recherchés à Rome. Les poules d'Afrique que l'on trouvait surtout dans la Numidie ressemblaient aux pintades mais elles avaient la barbe et la crête rouges au lieu de les avoir bleues comme ces oiseaux (2). Horace nous en vante la saveur (3). Pétrone dans son *Satyricon* nous apprend aussi quels délices sont pour le palais d'un connaisseur les chapons de Numidie (4). « Les poules d'Afrique, les méléagrides comme les appellent les Grecs, sont les dernières, au dire de Varron, que l'art culinaire ait imaginé d'offrir aux palais blasés de l'époque. Leur rareté les faisait payer très cher. » (5) On devait trouver aussi des volailles dans la Maurétanie Tingitane. Pline nous dit en effet que d'après Mnaséas le lac d'où sort le fleuve Crathis est fréquenté par des oiseaux que cet auteur appelle méléagrides et pénélopes (6). C'est le même nom que Varron donnait aux volailles d'Afrique.

Les abeilles devaient se trouver en grand nombre en Afrique. Hécaté de Millet (7) et Hérodote (8) nous apprennent en effet que le miel africain était déjà fort renommé de leur temps.

L'inscription d'Henchir Mettich nous montre dans ce domaine l'existence de nombreuses ruches de miel. L'építaphe en vers qui couvre le mausolée des Flavii à Cillium nous apprend que T. Flavius Secundus s'empres-

(1) B. A. C. H., 1909, p. CLXXV.

(2) COLUMELLE. — *De l'Agricult.*, L. VIII, ch. 2.

(3) HORACE. — *Epodes*, II, 53.

(4) PÉTRONE. — *Satyricon*, XCH.

(5) VARRON — *De l'Agriculture*, L. III, ch. 9.

(6) PLINE. — *Hist. Nat.*, XXXVII, II.

(7) HÉCATÉE. — *Fragmenta Hist. Græco*, T. I, p. 23, frag. 306.

(8) HÉRODOTE. — *Hist.*, L. IV, 194.

d'installer des ruches dans son domaine et qu'il ne tarda pas à recueillir de grandes quantités de miel (1).

Columelle nous indique comme plantes mellifères les roses de Carthage et conseille d'ombrager les ruches avec des branchages enduits d'un mortier à la Carthaginoise (2). Caton avait publié la recette du potage à la Carthaginoise qui se faisait avec du miel (3). Pline parle du miel que donnait la Gétulie. Là il se produit des rayons vénéneux et même quelques-uns ne le sont qu'en partie, circonstance extrêmement insidieuse si la couleur livide ne mettait en garde (4). La ville de Rusadir qui a été assimilée avec la Melilla actuelle (la ville du miel) avait une abeille sur ses monnaies (5). En outre il existait une Melitta ou Melissa plus lointaine (6) que Tissot place dans le Sous (7). C'était probablement encore une ville du miel (8).

La cire d'Afrique était aussi très renommée. La meilleure cire, dit Pline, est celle qui vient d'Afrique (9).

CHAPITRE III

Les Animaux marins

Si le sol de l'Afrique produisait des animaux recherchés, la mer qui entourait de trois côtés les possessions romaines offrait aussi aux commerçants des ressources précieuses et abondantes.

La Méditerranée est en effet très poissonneuse. Les œuvres d'art, les mosaïques surtout nous apprennent quelles étaient les différentes sortes de poissons et d'ani-

(1) C. I. L., VIII, 212.

(2) COLUMELLE. — IX, 4 et 7.

(3) CATON. — *De Re Rustica*, 85.

(4) PLIN. — *Hist. Nat.*, XXI, 45.

(5) MULLER. — *Numismatique*, suppl. pp. 78, 79.

(6) PERIPLE D'HANNON. — T. I, p. 4.

(7) TISSOT. — *Maurétanie Ting.*, p. 127.

(8) LEFÉBURE. — *Bull. Philog. et Hist. du C. des T. Hist.*, 1905, pp. 272 à 311.

(9) PLIN. — *Hist. Nat.*, XXI, 49.

maux marins que l'on pêchait sur la côte. On y trouve facilement reconnaissables toutes les espèces actuelles : crevettes, seiches, langoustes, murènes, maquereaux, calmars, thons, etc. (1).

A Tacape, les habitants avaient une manière originale de prendre le poisson. « Ils profitaient du moment où la mer se retirait pour la suivre en courant et ramassaient le poisson qu'elle laissait. » (2)

Strabon nous dit également qu'on avait construit des tours sur le bord de la mer pour observer la marche des thons (3). Cette pêche donnait naissance à l'industrie de la salaison des poissons. La ville de Zuchis sur les Syrtes possédait au dire de Strabon des établissements importants de salaison (4). On fabriquait aussi le garum, sauce de poisson très estimée des gourmets. On se servait des scombres auxquels les pêcheurs d'Espagne et de Maurétanie faisaient une guerre sans merci au moment de leur passage de l'Océan dans la Méditerranée (5).

C'était avec les intestins de ces poissons qu'on fabriquait cette sauce. On la préparait aussi en Maurétanie comme l'induit avec raison Bruzza du cachet d'une amphore portant la marque de Tupusuctu (6). Ce cachet a été depuis trouvé en plusieurs exemplaires et d'après Dressel ne peut en effet se rapporter qu'au garum.

La côte de la Maurétanie Tingitane devait être en effet non moins poissonneuse que celle des provinces baignées par la Méditerranée. Les habitants de Gadès venaient y pêcher. « Chez les Gaditans, dit Strabon, indépendamment des grands navires que frêtent les riches négociants de la ville, il y a des embarcations plus petites que les pauvres gens seuls équipent. On les nomme « chevaux » à cause de l'effigie qui orne leur proue. Ils vont faire la pêche sur la côte de Marusie jusqu'en face Lixus. » (7) Ces petites barques devaient souvent courir de grands dangers. Pline nous représente en effet la côte occidentale de la Maurétanie Tingitane comme infestée d'espadons. « Le xiphias ou espadon, dit-il, a le museau très aigu. Avec cette arme il perce les vaisseaux et les coule bas dans l'Océan près d'un

(1) GAUCKLER. — *Musée de Sousse, Mosaiques*, p. 29.

(2) (3) et (4) STRABON. — L. XVII, ch. III, § 17. — § 16. — § 18.

(5) PLIN. — *Hist. Nat.*, XXXI, 43.

(6) BRUZZA. — *Bull. de Inst. de Roma*, 1873, p. 108.

(7) STRABON. — XVII, III, § 4.

endroit de la Maurétanie appelé Cotta, non loin du fleuve Lixus. » (1)

Les mosaïques nous sont d'un très précieux secours pour déterminer les espèces de poissons que l'on pêchait à cette époque. Elles sont sensiblement les mêmes qu'aujourd'hui. Une mosaïque de Sousse nous montre des crevettes, des seiches, des langoustes, des murènes, des méduses, des calmars, des congres, des merlans. Une patère d'argent découverte entre Tipasa et Cæsarea représente différentes sortes de poissons. « Voici des dorades aux écailles d'or, au ventre bombé ; leur chair était réputée excellente et Martial a célébré celles du lac Lucrin. Sous ce rocher se cache un poulpe, plus loin une seiche. Là quatre vers de mer (qui sont destinés à servir d'appât) flottent dans le voisinage de la nasse et des hameçons. Parmi les coquillages disséminés on reconnaît des conques en spirales (tritons) d'autres ressemblent aux coquilles Saint-Jacques, près d'eux passe un homard aux fortes pinces et aux longues antennes. » (2)

Les rochers des côtes africaines renfermaient un coquillage marin qui était la source d'un commerce très important. C'est le murex ou coquillage à pourpre.

On peut distinguer deux centres de production de la pourpre africaine. L'un était sur la côte de la Petite Syrte avec l'île de Djerba ou Girba comme principal entrepôt. « Le principal lieu de production de la pourpre en Asie est Tyr, en Afrique Meninx. » (3) Strabon nous signale aussi l'île de Meninx et celle voisine de Cercinna comme productrices de murex (4).

L'autre centre devait se trouver sur la côte de Gétulie qui regarde l'Océan. Tous les rochers gétules, dit Pline, fournissent de la pourpre (5). Pomponius Mela nous confirme ce témoignage. « Les rivages des Nigritiens et des Gétules, peuples qui errent çà et là, ne sont certainement pas stériles puisqu'ils nourrissent les pourpres et les murex les plus riches en couleurs et les plus recherchés partout où l'on teint les étoffes. » (6) Dans un autre passage Pline nous donne un renseignement plus précis. « C'est dans

(1) PLINE. — *Hist. Nat.*, XXXIII, 6.

(2) WAILLE. — *B. A. C. H.*, 1893, p. 86.

(3) PLINE. — *Hist. Nat.*, IX, LX.

(4) STRABON. — XVII, ch. III, § 18.

(5) PLINE. — *Hist. Nat.*, v. 12.

(6) POMPONIUS MELA. — *Géog.*, III, 10.

les îles situées en face des Autololes que le roi Juba établit ses fabriques de pourpre. » (1)

On s'est demandé quelle pouvait bien être au juste la position de ces îles. Humboldt et Kiépert les ont identifiées avec l'archipel Madère, mais il semble bien que l'on doive plutôt se ranger à l'opinion qu'a émise M. Vidal de la Blache. « Il s'agissait, dit-il, de créer un établissement où les opérations seraient en sûreté ; il suffisait qu'il fût assez isolé pour n'avoir rien à craindre des populations de la côte. Il n'y a qu'un endroit sur la côte occidentale de Maurétanie qui réunisse l'ensemble de conditions semblables, ce sont les îlots qui par 31°30' de latitude abritent la rade où s'est élevée la ville actuelle de Mogador. Le principal a huit cent trente-six mètres de longueur du nord au sud et un peu plus d'un kilomètre de circonférence. » (2)

Solin nous apprend également le nom d'une troisième fabrique de pourpre : c'est le petit port de Chullu dont les tissus de pourpre rivalisaient avec ceux de Tyr (3).

On a trouvé également dans les environs de Djidjelli une ancienne fabrique de pourpre. Le sol est jonché de coquilles marines qui semblent appartenir exclusivement à des espèces employées par les Phéniciens à la fabrication de la pourpre (4).

Les vêtements de pourpre de l'Afrique jouissaient d'une réputation universelle et maint texte littéraire nous est une preuve qu'ils faisaient l'objet d'un commerce actif. Horace nous parle des étoffes teintes de la pourpre de Gétulie comme d'un luxe qui n'est pas à la portée des ressources de chacun (5). Dans un autre passage le même auteur voulant peindre la magnificence de Pompeius Grosphus dit que ses vêtements sont faits d'une laine qu'a teinte deux fois la pourpre de Gétulie (6).

La meilleure preuve de l'importance que prit le commerce de la pourpre et des tissus fut la mainmise sur cette industrie par les empereurs.

Alexandre Sévère paraît s'en être occupé plus que ses prédécesseurs (7). Aussi nous trouvons au Bas-Empire toute une administration spéciale chargée de surveiller les manufactures impériales. C'est ainsi que nous savons par

(1) PLIN. — *Hist. Nat.*, VI, 36.

(2) VIDAL DE LA BLACHE. — *Les Purpurier du roi Juba dans Mélanges Perrot*, pp. 325-330.

(3) SOLIN. — *Polyh.*, XXVII.

(4) *Recueil Constant.*, 1907, p. 157.

(5) et (6) HORACE. — *Epit.*, II, II, vers. 181. — *Odes*, L. II, XVI, vers. 35.

(7) LAMPRIDE. — *Vie d'Alexandre Sévère*, ch. 39.

la *Notitia Dignitatum* qu'il y avait à Carthage un gynécée ou atelier pour la fabrication des étoffes (1). Il y avait aussi à côté une administration chargée de surveiller les teintureries de pourpre. Il y avait un procureur chargé du contrôle de toutes les teintureries d'Afrique (2), toutefois celle de l'île de Djerba, sans doute à cause de son importance spéciale devait avoir une organisation particulière (3). Dans ces ateliers, sous l'œil des procureurs travaillaient les *muriligali* ou pêcheurs de pourpre. Ils formaient une corporation distincte qui seule avait le droit de pêcher le coquillage. Ils devaient fournir une quantité fixe de murex et en étaient responsables sur leur patrimoine (4).

La mer produisait encore des animaux fort appréciés dans la thérapeutique romaine. C'étaient les éponges que l'on trouvait surtout le long de la côte des Syrtes (5). Grâce à l'iode qu'elles contenaient à l'état d'iodure de sodium, les éponges présentaient en effet certains avantages qui pouvaient les faire employer avec succès dans quelques maladies. De fait Pline, qui en parle à plusieurs reprises, énumère les divers usages auxquels on les employait et c'est toujours comme remède qu'il en fait mention. « Imbibées d'oxygène, dit-il, elles résolvent les tumeurs. » (6) « La cendre d'éponge mélangée avec du suc de poivron et du sel est souveraine contre l'hémoptysie. » (7) On regarde les éponges comme les plus puissantes pour les fomentations (8).

Tous ces usages auxquels servait l'éponge d'Afrique devaient amener les médecins du temps à demander ce produit en assez grande quantité.

Nous devons en outre citer les huîtres que l'on trouvait à Leptis et qui au dire de Pline étaient moins piquantes que celles de Cyzique (9).

CHAPITRE IV

Les Esclaves

Il est un autre produit dont nous devons faire un paragraphe spécial : ce sont les esclaves. Les esclaves devaient

(1) (2) et (3) *Notitia Dignitatum*, éd. Seeck, Occident, XI, p. 151, N. 53. — XI, p. 151, N. 69. — XI, p. 151, N. 70.

(4) *Cod. Théod.*, L. X, T. XX, Lois 12 et 18.

(5) (6) (7) (8) et (9) PLIN. — *Hist. Nat.*, IX, 69. — XXXI, 47. — XXXII, 21.

faire l'objet d'un commerce très important sur lequel nous n'avons malheureusement que très peu de renseignements.

« Carthage, qui avait des esclaves, comme Tyr, pour les besoins divers de son industrie et de sa marine, en faisait aussi le commerce. Elle en tirait pour l'approvisionnement de son marché des tribus intérieures de l'Afrique. Quand elle fut vaincue on ne cessa pas de venir demander le Gétule et le Maure à l'Afrique. » (1) Térence, dans l'*Eunuque*, vante les esclaves d'Afrique. Déjà de son temps, la mode exigeait que les riches eussent parmi leurs esclaves quelques-uns de ces nègres que l'on faisait venir de l'Ethiopia (2). La Maurétanie Tingitane devait également fournir des esclaves en assez grande quantité : « On fait dans cette province le commerce des esclaves, dit un géographe latin. » (3)

Voilà ce que nous apprennent les textes, mais il est certain que le trafic des esclaves devait atteindre une importance autrement grande que le peu de renseignements que nous possédons pourrait le faire supposer.

CONCLUSION

Les produits végétaux africains étaient l'objet d'un commerce important avec Rome parce qu'ils étaient absolument nécessaires pour empêcher la capitale de mourir de faim. L'exportation des produits animaux n'était pas moins abondante, car ces productions étaient destinées à satisfaire les passions des Romains, leur amour du luxe et de la parure ou de la bonne chère.

Les forêts nombreuses que nous avons signalées renfermaient des animaux féroces en grande quantité. C'est là que les bestiaires africains venaient s'approvisionner pour pouvoir faire face aux demandes sans cesse répétées des empereurs. Ceux-ci, pour l'amusement du peuple, faisaient donner des jeux et des combats de bêtes fauves dans lesquels il n'était pas rare de voir plusieurs centaines d'animaux égorgés. Pour subvenir à de pareilles hécatombes il fallait des pourvoyeurs actifs et diligents.

(1) WALLON. — *Histoire de l'esclavage*, T. II, p. 47.

(2) TÉRENCE. — *Eunuque*, Acte I, Sc. 2 et Acte III, Sc. 2.

(3) *Expositio totius mundi*, p. 122.

L'Afrique avec ses lions, ses léopards, ses hyènes et ses ours était une province tout indiquée pour servir de réserves pour les jeux du cirque comme elle servait de grenier pour l'alimentation.

Repus de sang et de carnage, voulaient-ils jouir d'un spectacle moins barbare ? Les riches Romains se rendaient à l'hippodrome. Là c'était encore des chevaux africains qu'ils voyaient courir et auxquels ils accordaient la préférence entre tous, certains que malgré des apparences peu encourageantes le coursier numide ou maurétanien ne tarderait pas à devancer ses rivaux et à ajouter une victoire à celles, nombreuses, qu'il avait déjà remportées.

Après les jeux un dîner fin réunissait les amis. Sur la table c'était encore des mets africains qui étaient en honneur. Les huîtres de Leptis, les poissons des Syrtes, les chapons de Numidie si prisés des gourmets, le miel que fournissaient les abeilles de la Maurétanie, tous ces produits figuraient sur la table des délicats du temps.

Les lits sur lesquels étaient couchés les convives étaient faits en citrus de Maurétanie, mais ils étaient rehaussés de magnifiques incrustations d'ivoire et d'écaille. Cet ivoire et cette écaille c'étaient les éléphants et les tortues que l'on trouvait en grande abondance dans les forêts ou les déserts de l'Afrique, qui les produisaient. Mollement étendus, recouverts de magnifiques étoffes de laine pourpre que les manufactures de Djerba, de Chullu ou de la Maurétanie Tingitane avaient coutume de fabriquer, les petits maîtres du temps reposaient sans être incommodés par les mouches et les moustiques grâce à un moustiquaire de plumes d'autruche d'Afrique qu'agitait doucement autour des convives un bel esclave noir que l'on avait fait venir à grands frais de Carthage ou de Tingis.

Ainsi blé, huile, bois, animaux féroces et sauvages, pourpre et marbre de Simitthu tels paraissent avoir été les produits les plus importants de l'exportation africaine. Si à cette liste on ajoute encore les chevaux, les fruits et les productions maraîchères de toutes sortes, le vin qui bien qu'avec une importance moindre devait cependant être l'objet d'un trafic appréciable, on comprendra que le commerce de l'Afrique dut être prospère et que les exportations variées et abondantes devaient alimenter un trafic d'échange important avec Rome et les autres provinces du monde romain.

TROISIÈME PARTIE

LES IMPORTATIONS

Pour les importations les résultats vont être beaucoup plus difficiles à obtenir. Les auteurs romains en effet nous parlent encore assez souvent des exportations africaines qui arrivaient à Rome : ces produits, nous l'avons vu, étaient d'une trop grande importance dans la vie économique de Rome pour passer inaperçus. Mais aucun écrivain n'y ayant intérêt peu lui importait de savoir quels étaient les produits qui manquaient à l'Afrique et que cette province était obligée de demander aux pays voisins.

L'étude que nous avons faite des exportations peut au moins nous fournir une première conclusion : les exportations sont avant tout agricoles, les produits de l'industrie n'y entrent que pour une part minime. Ce sont donc surtout les objets manufacturés que l'Afrique demandera aux autres provinces romaines.

Si nous ne possédons pas de textes nous renseignant d'une façon précise sur les importations, nous pouvons cependant essayer cette étude grâce aux témoignages de toute nature, textes littéraires et surtout textes épigraphiques et découvertes archéologiques nous affirmant l'existence de relations commerciales entre l'Afrique et les autres provinces méditerranéennes.

Pour arriver à nous faire une idée aussi exacte que possible de ce que pourraient être les importations en Afrique, nous passerons donc en revue successivement toutes les provinces romaines en nous demandant pour chacune d'elles s'il y avait des relations commerciales avec l'Afrique, et quelles importations, matières premières ou objets manufacturés l'Afrique pouvait retirer de cette province.

CHAPITRE I^{er}

Les Importations Italiques

La plus grande partie des produits africains se dirigeait sur Rome qui attirait à elle toutes les productions de ses provinces.

Une inscription trouvée à Rusicade nous atteste les relations qui existaient entre ce grand port africain et le port italien très important de Puteoli. Nous voyons en effet le génie protecteur de cette ville invoqué dans le texte auquel nous faisons allusion (1). La célèbre déesse de Carthage, Virgo Cœlestis, était très honorée dans cette même ville et nous connaissons le nom d'un des prêtres chargés d'assurer le culte de cette divinité (2). D'autres inscriptions mentionnent et énumèrent des offrandes faites par les dévots : objets d'or, d'argent, souvent ornés de pierres précieuses (3). Les marchands de la province d'Afrique élevèrent à un procurateur une dédicace sans doute pour le remercier des services qu'il avait pu leur rendre dans leur commerce (4).

L'autre grand port italien Ostie renferme aussi des témoignages de la présence d'Africains dans ses murs. Les armateurs africains de Carthage ont élevé dans cette ville deux statues, l'une en l'honneur de l'empereur Hadrien (5), l'autre dédiée à un duumvir d'Ostie (6). Le développement dans ce port du culte de la déesse Virgo Cœlestis nous révèle la présence d'une colonie africaine probablement établie à demeure dans le grand entrepôt de l'Italie (7). Une autre inscription mentionne un décurion d'Hippo Regius, patron des marchands de blé d'Ostie (8). Une épitaphe nous fait connaître un certain Valerius, citoyen d'Afrique (9). Enfin on a trouvé dans un corps de garde d'Ostie un graffite d'un genre un peu spécial. C'est une dédicace en l'honneur de Monna :

(1) (2) (3) (4) (5) et (6) *C. I. L.*, VIII, 7975. — *Loc. cit.*, X, 1597. — *Loc. cit.*, X, 1598. — *Loc. cit.*, X, 1684. — *Loc. cit.*, XIV, 99. — *Loc. cit.*, XIV, 4142.

(7) DUBOIS. — *Les cultes et les dieux à Pouzzoles*, *M. E. R.*, 1902, p. 63.

(8) et (9) *C. I. L.*, XIV, 303. — *Loc. cit.*, XIV, 481.

« *Omnibus succurris feliciter.* » Faut-il identifier Monna avec certaine divinité africaine à laquelle un habitant de Thignica aurait conservé la seule dédicace qui nous ait transmis son souvenir (1). « Je me défie d'une explication qui suppose la grande diffusion d'un culte dont l'existence même peut être mise en doute. Je chercherais plutôt une simple mortelle dont un soldat comblé de ses faveurs se serait plu pendant sa faction à évoquer sur les murs du corps de garde la complaisance universelle. » (2)

A Rome nous avons cité les inscriptions concernant les marchands d'huile et de blé africains (3). On a également signalé dans cette ville la présence d'un « *sigillarius* » originaire d'Afrique (4). Plusieurs inscriptions trouvées à Tibur attestent également l'existence d'Africains dans cette ville (5). Peut-être y avaient-ils été attirés par la présence d'Hadrien dont le gouvernement fut particulièrement favorable à l'Afrique. A Pinna nous connaissons une dédicace élevée à la mémoire de Data Julia originaire d'Hadrumète (6). A Carthage deux inscriptions nous font connaître deux femmes de naissance italienne : Terentia italica (7) et Publiciæ Rhodope natione italica (8).

Les nombreux textes littéraires que nous avons cités concernant les envois de blé et d'huile à Rome ainsi que les exportations de chevaux, marbres, produits de toute espèce, attestent bien l'existence de ces relations commerciales. Horace nous est un témoin du commerce d'importation quand, s'adressant à son livre, il lui dit non sans quelque mélancolie : « Et toi aussi peut-être tu te réfugieras un jour à Utique » (9), le menaçant de servir, un jour, d'enveloppe à des marchandises destinées à Utique. On va d'Ostie en Afrique en deux jours même par un vent très faible (10).

Les fouilles archéologiques ont amené de très précieuses découvertes en ce qui concerne les produits importés de Rome.

Les poteries retrouvées en Afrique sont intéressantes à étudier à cet égard.

(1) *C. I. L.*, VIII, 14911.

(2) CARCOPINO. — *Ostiennia*, *M. E. R.*, 1909, p. 355.

(3) (4) (5) et (6) *C. I. L.*, VI, 1620. — *Loc. cit.*, VI, 9895. — *Loc. cit.*, XIV, 3615, 3665, 3593. — *Loc. cit.*, IX, 3365.

(7) *Nouvelles Archives des Missions Scient.*, 1905, p. 107.

(8) *An. Epig.*, 1907, N. 92.

(9) HORACE. — *Epit.*, L. I, XX, v. 13.

(10) PLIN. — *Hist. Nat.*, XIX, 1.

Nous devons citer tout d'abord, parmi ces poteries italiennes dont l'origine ne semble pas devoir être contestée, quelques débris de poteries dites d'Arezzo. On a retrouvé sur le sol de Carthage un peu de tous côtés vingt-huit marques de potier imprimées sur des poteries de cette espèce (1).

On a découvert aussi en différents endroits des briques que leur parfaite fabrication semble bien devoir faire attribuer à une importation italienne (2).

Quelquefois d'ailleurs, ces briques portent elles-mêmes la marque de leur origine. C'est ainsi qu'à Saldæ on a retrouvé des briques certainement italiennes, d'après les marques de potier qu'elles portent (3).

Parfois, quelques détails d'exécution proprement italienne doivent nous faire conclure à l'importation de ces poteries. Parmi les céramiques trouvées à Hadrumète il en est plusieurs d'importation italienne. Elles sont d'un grain très fin et recouvertes le plus souvent d'un magnifique vernis rouge lustré. Quelques-unes plus rares ont une couverte noire. « Elles sont décorées extérieurement de motifs obtenus par le moulage. Parmi eux on rencontre les bordures formées par une rangée d'oves, séparées l'une de l'autre par une baguette verticale, motif d'ornementation très caractéristique puisqu'on le retrouve dans quelque partie que ce soit du monde romain. Il nous paraît positif qu'un bon nombre de poteries sont arrivées dans la ville par importation. » (4)

Les poteries les plus intéressantes à étudier à cause de leur grande quantité et aussi à cause des signatures qu'elles portent généralement, sont les lampes d'argile. Ces lampes ont été trouvées en Afrique en nombre prodigieux : nulle part ailleurs on n'en a découvert un si grand nombre.

Les potiers antiques avaient l'habitude de signer leurs produits. Aussi, par l'étude des noms et la comparaison qu'on peut faire avec ceux trouvés dans d'autres régions, on peut être renseigné à peu près sur le lieu de fabrication de ces lampes.

« Or, si l'on examine, dit M. Toutain, le nom des potiers inscrits soit au dos des lampes, soit sur les vases dont le

(1) CAGNAT. — *Musée Lavignerie de Carthage*, T. II, pl. XXIV et XXV, p. 97.

(2) P. DELATTRE. — *Musée Lavignerie*, T. III, p. 15.

(3) C. I. L., VIII, N. 10475, 22 et 23.

(4) D' VECOUTRE. — *Revue Archéol.*, 1884. *La Céramique romaine de Sousse*.

grain est un peu fin et qui sont décorés avec un peu d'art, on constatera en règle générale que ces noms ne diffèrent pas des noms lus sur les lampes et les vases trouvés dans les autres provinces occidentales de l'empire romain. » (1)

Prenons par exemple la signature Auf. Fron ou Auf. Phr. qu'on trouve surtout à Carthage, nous voyons que nous la trouvons également en Espagne, en Italie et en Gaule (2).

Si nous considérons une marque de potier Cu. Ateius Zoilus, par exemple, que nous trouvons en Afrique, à Carthage et à Hadrumète, on la rencontre aussi en Espagne, en Italie et en Gaule (3). Nous pouvons multiplier les exemples : c'est ainsi que la signature C. Jun. Drac. se trouve à la fois en Afrique, à Rome, en Italie, en Sicile, en Sardaigne et en Narbonnaise (4). De ces comparaisons il semble que l'on doive conclure à l'existence de centres de fabrication de lampes d'où le commerce les répandait ensuite jusqu'aux extrémités les plus reculées du monde romain.

M. Dressel a voulu déterminer d'une façon précise ces centres de fabrication. « Il semble bien, dit-il, que la plupart des lampes signées qui ont été jusqu'ici trouvées dans les provinces proprement romaines de l'empire, aient été fabriquées en Italie. Il n'est pas invraisemblable de croire qu'il y eut en Italie trois centres principaux de fabrication : Rome et les environs, la Cisalpine, plus expressément peut-être la région de Modène où se seraient trouvées les fabriques dont les marques sont communes, Portis, Strobili, enfin la Campanie. » (5)

Sans vouloir discuter ce qu'il y a peut-être de hasardeux dans cette hypothèse, le fait à retenir tout au moins, c'est que pour M. Dressel comme pour M. Toutain, le centre de fabrication des lampes a été l'Italie. C'est donc d'Italie qu'ont été importées celles qu'on a retrouvées en Afrique.

L'agriculture romaine était tombée au premier siècle de

(1) TOUTAIN. — *Les cités romaines de Tunisie*, pp. 128-132.

(2) C. I. L., *Espagne*, T. II, 4969, N° 10. — *Italie*, T. V, 8114, N° 12, T. X, 8053, N° 27. — *Gaule*, T. XII, 3682, N° 11.

(3) C. I. L., *Espagne*, T. II, 4970, N° 61. — *Italie*, T. X, 8055, N° 4-7 et T. X, 8056, N° 46-52. — *Gaule*, T. XII, 5686, N° 81-87.

(4) TOUTAIN. — *Diction. des Antiq. de Daremberg et Saglio*, T. III, 2 part., art. *Lucerna*, p. 1331.

(5) DRESSSEL. — C. I. L., T. XV, 2 part., vol. I, p. 783.

l'empire dans une décadence presque complète. L'Afrique n'avait donc rien à demander pour sa subsistance à une province dont au contraire elle nourrissait en grande partie les habitants. Cependant il était encore un produit que fournissait l'Italie, c'était le vin et particulièrement le vin de choix et de luxe. Or nous avons dit que pendant les premiers siècles de la domination romaine le vin africain n'était fabriqué qu'en quantité minime et devait être en tout cas de qualité inférieure. Les crus célèbres d'Italie trouvaient donc en Afrique un marché largement ouvert. C'est sans doute un vin de cette nature que devait contenir une amphore trouvée à Carthage et qui porte sur le col le nom de l'expéditeur, un certain Nicéphore, esclave de Sertorius. Cette amphore venait d'Italie comme le prouve le nom de Puteoli qu'on y trouve marqué (1).

Les fouilles archéologiques entreprises à Carthage ont amené une découverte du plus haut intérêt, c'est toute une série d'amphores dont les marques nous font connaître le plus souvent le produit importé, le lieu de provenance et la date.

A l'époque d'Auguste fut créée sur la partie méridionale de la colline de Saint-Louis une vaste terrasse qui était destinée à supporter quelque édifice public et qui s'appuyait sur un puissant système de soutènement. C'est ce soutènement que le R. P. Delattre a retrouvé dans ses fouilles. « Il comprend, dit-il, une longue suite d'absides en pierres de taille, puis un mur de 4^m 40 de large sur 6 mètres de haut. Ce mur était formé de plusieurs couches superposées d'amphores, placées horizontalement, alternant avec des couches de terre. Les amphores portaient des inscriptions peintes à l'encre rouge ou noire, tracées à la pointe ou en estampilles : marques de provenance des matières qu'avaient autrefois contenues ces récipients maintenant hors d'usage. Sur quelques-unes on lit même des dates consulaires dont la plus ancienne est de l'an 43 et la plus récente de l'an 15 av. J.-C. » (2)

On comprend l'intérêt que présentent ces marques pour l'étude des produits importés en Afrique à la fin de la république. Sur l'une des amphores nous trouvons mentionné un Vinum Mesopotaminum (3). On s'est demandé quel pouvait bien être ce cru. M. Héron de Villefosse remarque

(1) et (2) DELATTRE. — *Bulletin archéol. du Comité*, 1894, p. 100. — 1893, p. 131.

(3) C. I. L., VIII, 22640, N° 8.

que l'Itinéraire d'Antonin mentionne sur la côte de Sicile entre Agrigente et Syracuse, c'est-à-dire presque en face de Carthage, une station maritime appelée Mesopotamio (1). Il est probable que le vin devait provenir d'un vignoble situé aux environs de cette ville. Il était adressé suivant la marque de l'amphore à un certain Afranius Silvius. Il peut être intéressant de remarquer que l'on trouve à Lambèse plusieurs membres de la famille des Afranii, qui serait donc ainsi une des anciennes familles de l'Afrique.

Sur une autre amphore datée des consuls C. Pansa et A. Hirtius, c'est-à-dire de l'année 43, nous trouvons la mention d'un vin de Gerilaninum (2).

Une troisième amphore datée du consulat de Marcellus (22 av. J.-C.) venait probablement de la ville de Lucca en Étrurie et était adressée à Cn. Sentus (3).

Enfin le Père Delattre dans ses fouilles des cimetières romains de Carthage a trouvé encore une inscription intéressante ; elle fait mention des *prædia Stratoniensia* (4). Ces *prædia* devaient tirer leur nom de la petite ville d'Étrurie Stratonis. Elle était célèbre par son lac mais aussi par son vin qui jouissait, s'il faut en croire Pline, d'une certaine réputation (5).

CHAPITRE II

Les Importations Espagnoles

La grande proximité de l'Afrique et de l'Espagne dut favoriser les échanges commerciaux entre ces deux provinces. Les relations durent être actives entre les ports situés de chaque côté des Colonnes d'Hercule.

Bien avant l'occupation de l'Afrique par les Romains, les

(1) HÉRON DE VILLEFOSSE. — *C. R. de l'Acad. des Insc. et B.-L.*, 1893, p. 229.

(2) *C. I. L.*, VIII, 22640, N° 1.

(3) *Bulletin archéolog. du Comité*, 1894, N° 6.

(4) DELATTRE. — *Les Cimetières Romains superposés de Carthage*, p. 30.

(5) PLIN. — *Hist. Nat.*, XIV, 8.

deux pays avaient déjà entretenu des rapports commerciaux. Longtemps en effet Carthage fut la métropole du grand entrepôt espagnol : la célèbre ville de Gadès. Salluste nous affirme que dès la plus haute antiquité un commerce important exista entre les habitants des deux pays. « Les Libyens eurent de bonne heure des villes, car n'étant séparés de l'Espagne que par un détroit ils avaient établi avec cette contrée un commerce d'échange. » (1)

Ce commerce ainsi commencé entre les premiers habitants se continua pendant longtemps et se continue encore de nos jours, étant commandé, pour ainsi dire, par la nature même des lieux et la position géographique de ces deux provinces. Les textes littéraires et épigraphiques nous attestent qu'à l'époque romaine le commerce était fort important.

A Pax Julia, ville de la Tarraconaise, on a trouvé une inscription faisant connaître la présence dans cette ville d'un Africain, citoyen de Néapolis. C'est une épitaphe que G. Blossius Saturninus, probablement quelque marchand établi dans la ville, a dédiée à sa fille (2). Nombreuses sont au Corpus les inscriptions mentionnant des Africains (3), des Africaines (4) et des Maures (5).

Une liste de soldats trouvée à Damous el Karita mentionne quatre soldats originaires d'Espagne, un autre Cornelius Maximus, né à Emerita, appartenait à la cohorte urbaine de Carthage (6).

Une étude comparée des inscriptions funéraires trouvées à Tipasa a permis à M. Gsell d'affirmer la persistance des relations commerciales entre l'Afrique et l'Espagne. M. Gsell a remarqué que les formules funéraires des inscriptions chrétiennes de Tipasa rappelaient tout à fait celles de la Bétique, rapprochement qui ne peut s'expliquer que par un échange d'idées que devait compléter un échange de produits (7). C'est en Espagne que vont se réfugier à la fin du ^v^e siècle les Tipasiens persécutés par les Vandales (8). L'inscription funéraire d'un touriste espagnol mort à Cæsarea atteste la fréquence et l'étendue des relations entre la Maurétanie Césarienne et la Bétique. M. Furius Heren-

(1) SALLUSTE. — *Guerre de Jugurtha*, ch. 18.

(2) (3) (4) et (5) C. I. L., II, 105. — *Loc. cit.* 658, 1674, 2159, 4970, etc. — *Loc. cit.*, 201, 2077, 5098, etc. — *Loc. cit.*, 865, 1328, 2576, etc.

(6) MERLIN. — *Bull. de la Soc. Nat. des Antiq. de France*, an. 1906, p. 377.

(7) GSELL. — *Recherches archéologiques en Algérie*, pp. 58 à 61.

(8) VICTOR DE VITE. — *Historia persecutionum africanæ prov.*, T. III, pp. 29-30.

nus, originaire de Bétique, désireux de connaître Cæsarea dont il avait tant entendu parler, s'était résolu à passer la mer pour aller visiter cette contrée. Mais la mort le saisit en chemin et il ne put dépasser cette ville où son tombeau révèle à la fois son pays d'origine et son projet de voyage (1).

Les relations commerciales durent être surtout actives avec la Maurétanie Tingitane. Strabon nous affirme d'une façon précise ces rapports économiques. « Malacca, écrit ce géographe, est l'emporium que fréquentent de préférence les peuples numides de la côte opposée. » (2) Carthage était aussi en relations avec la Maurétanie. « La traversée entre cette ville et Metagonium qui lui correspondait exactement était, nous dit le même auteur, de trois mille stades en ligne droite. » (3)

Un peu au sud de Gadès, la ville de Belon était également un port en relation constante avec Tingis. C'était là que l'on s'embarquait généralement pour gagner la capitale de la Maurétanie Tingitane (4).

Le grand port espagnol de Gadès était lui aussi en communication avec l'Afrique. Ses pêcheurs venaient sur la côte occidentale de la Maurétanie jusqu'en face Lixus pour prendre le poisson abondant dans ces parages (5). Ses marchands devaient même descendre plus bas sur la côte car c'était d'après leur témoignage que l'on plaçait au sud de la Maurétanie Tingitane les peuples auxquels on avait donné le nom de Lotophages, de la plante qui leur servait de principal aliment (6).

Columelle nous raconte une anecdote qui confirme ces témoignages de Strabon. « On avait amené d'Afrique à des saltimbanques qui montraient des bêtes féroces dans la ville de Gadès plusieurs animaux africains et entre autres plusieurs béliers sauvages, d'une couleur si admirable que son oncle maternel, M. Columelle, en acheta quelques-uns. » (7)

La présence de colonies juives et leurs affinités espagnoles nous sont encore une preuve des relations commerciales entre l'Afrique et l'Espagne. M. de la Martinière dans son exploration de Lixus a trouvé une inscription juive qui

(1) SCHMITTER. — *Bull. Epig. de la Gaule*, T. III, p. 89. — *Eph. Epig.*, T. V, N° 999.

(2) (3) (4) (5) et (6) STRABON. — L. II, ch. III, § 7. — L. XVII, ch. III, § 6. — L. III, ch. I, § 8. — L. XVII, ch. III, § 4. — L. XVII, ch. IV, § 9.

(7) COLUMELLE. — *De Re Rustica*, L. VII, ch. II.

paraît à M. Berger attester d'une façon certaine une origine espagnole. « Cette inscription présente une particularité qui mérite d'être signalée. La forme des lettres ne se rattache pas au type punique élégant et élancé que nous font connaître les inscriptions de Carthage, mais au type sidonien. Il semble donc que la civilisation phénicienne ne se soit pas propagée par les terres jusqu'à Lixus mais qu'elle y soit arrivée directement par mer. L'inscription phénicienne de Lixus porte à croire que le point d'attache, dans cette transmission d'influence phénicienne, n'a pas été à Carthage mais au sud de l'Espagne qui était matériellement plus près du Maroc et qui a toujours conservé des relations directes avec la côte de la Phénicie. » (1)

On sait que l'on a trouvé d'autres inscriptions juives à Volubilis où elles nous signalent la présence d'un rabbin (2) : nouvelle preuve de l'importance des colonies juives. M. Maspéro voit aussi dans le séjour de nombreux juifs dans la Maurétanie Tingitane la confirmation de relations économiques avec l'Espagne et en particulier avec la province de Bétique où l'élément juif était particulièrement développé (3).

Les textes israélites nous renseignent quelquefois d'une façon plus précise sur ces rapports. « Nous ne connaissons rien de particulier sur l'activité commerciale des juifs de Lixus. En revanche les auteurs juifs du Moyen-Age ont toujours considéré la ville de Ceuta comme l'une des plus anciennes du monde sémitique. » (4) A la fin de l'empire d'Occident les juifs du Maroc et les juifs d'Espagne entretenaient des relations très suivies. « Pour les juifs d'Espagne leurs rapports commerciaux et religieux avec le Maroc peuvent être constatés à partir du iv^e siècle. Une loi édictée par les rois visigoths d'Espagne, favorable aux juifs, confirme leurs droits à la navigation entre les ports espagnols et ceux de l'Afrique. Rappelons encore les décisions du Concile d'Elvire en 323-324, dans lesquelles les évêques réunis d'Afrique et d'Espagne prenaient des mesures contre l'influence du judaïsme et contre sa propagande dans ces pays. » (5)

Le gouvernement sanctionna en quelque sorte d'une façon officielle ces relations entre les deux pays. Des fonc-

(1) (2) et (3) BERGER. — *Bull. Arch. Com. Hist.*, 1892, p. 63. — P. 65.

(4) et (5) SLOUSCH. — *Notes sur l'histoire des juifs au Maroc*, *Arch. Maroc.*, vol. IV, p. 398. — P. 395.

tionnaires réunirent sous leur pouvoir la Maurétanie Tingitane et la Bétique. Une inscription nous apprend qu'un certain Ulpius Saturninus fut chargé en qualité de préfet de l'annone, de surveiller les expéditions d'huile africaine et espagnole (1). Au partage de Dioclétien, en 293, la Maurétanie Tingitane fut définitivement rattachée à l'Espagne (2).

Quels pouvaient être les objets ou les produits qui devaient alimenter ce commerce entre l'Afrique et l'Espagne ?

Le poisson devait être un élément assez important. La côte d'Afrique était, on le sait, très poissonneuse et les établissements de salaisons étaient très considérables à Tacape (3). Sur la côte occidentale, Strabon ne nous cite pas d'établissements de ce genre. Probablement les habitants de la Maurétanie Tingitane allaient-ils s'approvisionner dans les villes de la Bétique. A Malacca se trouvaient d'importantes usines de salaisons (4). « Belon était également renommée pour ses docks et ses établissements de salaisons. » (5)

Il ne semble pas que les populations côtières aient été grandes pêcheuses car elles laissaient les marins de Gadès venir jusqu'en face de Lixus (6). Parmi les poissons qu'ils devaient pêcher figurait le xiphias ou espadon au museau prolongé par un os en lame d'épée. Avec cette arme, nous dit Pline, il perce les vaisseaux et les coule dans l'Océan. On les trouvait surtout sur la côte de Maurétanie près de Cotta non loin du fleuve Lixus (7). Peut-être aussi les pêcheurs venaient-ils chercher le scombres avec lequel ils fabriquaient le garum (8).

Quand on parle des productions de l'Espagne ancienne, on évoque aussitôt à l'esprit l'idée de ses riches mines dont Pline nous a laissé une si minutieuse description. Si l'Afrique est la terre à blé par excellence, le grenier qui sert à alimenter le monde romain, l'Espagne est la mine inépuisable où viennent s'approvisionner tous les industriels romains. Tous les métaux étaient, peut-on dire, représentés en Afrique. Mais certains ne se trouvaient qu'en filons

(1) C. I. L., II, N° 1180.

(2) André LECOCQ. — *La Maurétanie Tingitane et le partage de l'Empire Romain*, Bull. Arch. d'Oran, T. XXIX, fasc. CXXI, décembre 1909.

(3) (4) (5) et (6) STRABON. — L. XVII, ch. III, § 16. — L. XI, ch. III, § 7. — L. III, ch. I, § 8. — L. XVII, ch. IV, § 4.

(7) et (8) PLIN. — L. XXXII, ch. 6. — L. XXXI, ch. 94.

d'une assez maigre richesse. L'Espagne était là à proximité pour subvenir aux besoins d'ailleurs probablement assez restreints de la consommation indigène. Le plomb par exemple n'est représenté à Cæsarea que par quelques tuyaux de conduite trouvés aux thermes (1). Cependant Carthagène, qui, nous l'avons vu, était en relation avec la Maurétanie Césarienne, devait importer en Afrique une partie du plomb argentifère que les mines du plateau de Murcie produisaient en abondance. Dans les fouilles du port de Cæsarea, on a précisément trouvé un lingot de plomb d'assez grandes dimensions. Ce morceau de métal trouvé dans la vase porte la marque Q. VARI HIBERI (2) qui ne peut laisser de doute sur sa provenance. Il s'agit évidemment là d'un produit importé en Afrique et provenant sans nul doute des mines d'Espagne. Gadès et Belon, en relation avec les ports de l'Afrique, devaient leur apporter les minerais de cuivre de Rio-Tinto qui se trouvaient à proximité et qui étaient déjà fort célèbres dans l'antiquité.

L'or devait faire aussi l'objet d'importations assez importantes. Déjà, au milieu du siècle dernier, Dureau de la Malle avait signalé le fait. « Le métal précieux que les Carthaginois allaient chercher dans les mines d'Espagne se trouve mêlé au sable que les flots de la mer amoncellent sur le rivage. » (3)

Des recherches attentives faites par le Père Delattre ont confirmé l'assertion de Dureau de la Malle. « Chaque hiver quand par gros temps les vagues déferlent avec violence, remuant et levant le sable, sur tel point du rivage il se fait un triage qui amène à la surface de minuscules morceaux d'or. J'ai réussi à en recueillir ainsi de 19 à 20 grammes, quantité suffisante pour confirmer la réalité du fait qui avait été signalé. L'or est d'un très beau jaune, mais fait curieux à signaler, on ne le rencontre pas sous forme de paillettes : ce sont de minuscules débris de bijoux. Les morceaux qui conservent une forme caractéristique sont des globules, des filigranes, des torsades, de petites rosaces, des alvéoles de pierres taillées. » (4)

Ainsi nous est révélée une nouvelle importation espagnole. Les bijoux d'or de cette province devaient en

(1) GAUCKLER. — *Musée de Cherchell*, p. 67.

(2) C. I. L., VIII, 10484.

(3) DUREAU DE LA MALLE. — *Rech. sur la top. de Carthage*, p. 249.

(4) DELATTRE. — *B. A. C. H.*, 1898, pp. 161-162.

Afrique faire concurrence à ceux que les provinces d'Orient y envoyaient. Il est probable par analogie que les industriels espagnols ne se bornaient pas à importer du minerai de fer ou de plomb, mais qu'ils envoyaient aussi dans les provinces africaines ces ustensiles en fer, en particulier tous ces vases étamés dans la fabrication desquels les ouvriers lusitaniens étaient passés maîtres.

Les vins espagnols devaient aussi faire l'objet d'une certaine exportation et concurrencer les produits africains ou italiens. On a découvert, il y a quelques années, à Philippeville, une amphore portant la marque

P. MOCV
FIGEDO

Cette marque est déjà connue. On l'a trouvée en nombreux exemplaires au Monte Testaccio. Elle porte au Corpus, T. XV, le numéro 2605. Ce qu'il y a d'intéressant pour notre étude c'est que l'on s'accorde généralement à considérer les poteries ainsi marquées comme de provenance espagnole (1). Il faut donc admettre que l'Espagne devait envoyer quelquefois des produits alimentaires.

Ainsi on l'a vu l'étude des textes littéraires, épigraphiques et les découvertes archéologiques nous attestent l'existence d'un commerce assez actif entre l'Afrique et l'Espagne. Toutes les provinces paraissent être entrées en relations avec la péninsule ibérique. L'Afrique proconsulaire, la Numidie, la Maurétanie Césarienne ont été en rapport avec ce pays, mais il paraît bien que c'est l'extrémité occidentale, la Maurétanie Tingitane, qui a entretenu les relations les plus étroites. De tous les textes cités il ressort que la province de Bétique était de toutes les provinces espagnoles celle qui faisait le plus grand commerce avec l'Afrique. Quant aux produits importés nous avons des preuves certaines pour du vin et des métaux, et il paraît bien de ce que nous connaissons des conditions économiques des deux pays que les minerais devaient faire surtout l'objet d'un trafic important.

(1) *Bull. Arch. Comit. Hist.*, 1904, p. CXCIV.

CHAPITRE III

Les Importations Gauloises

Les relations commerciales de l'Afrique et de la France ne durèrent pas être dans l'antiquité aussi développées qu'elles le sont devenues de nos jours. L'activité de l'Afrique romaine était tournée surtout vers le nord-est sauf la Maurétanie Tingitane qui, par sa situation géographique, était une dépendance économique de l'Espagne. Cependant la proximité de la Gaule et des ports importants de Massilia et de Narbo devait amener l'existence d'un trafic assez étendu.

Les inscriptions nous ont conservé la mention de plusieurs Africains établis en Gaule. A Lugdunum, la capitale des Gaules, un certain Julius Alexander, né à Carthage, s'était établi verrier (1). Remarquons d'ailleurs que ce nom d'Alexander annonce plutôt un Grec qu'un véritable indigène du pays. Peut-être était-ce le fils d'un artisan grec venu à Carthage et qui poussé par le désir de voir du pays avait, comme son père l'avait fait probablement, été s'établir à l'étranger.

Un autre texte nous confirme les relations de la Gaule et de l'Afrique (2). C'est une inscription élevée par deux artisans qui ont voulu rappeler non seulement qu'on devait à leur initiative l'introduction d'une industrie particulière dans l'exploitation des carrières de Saint-Béat, près de Toulouse, mais encore que grâce à eux les produits de cette industrie avaient pu être transportés. Il s'agissait de colonnes de marbre. Ces deux individus étaient probablement Africains. « Ayant appris leur métier à Chemtou ou dans d'autres carrières de Numidie, dit M. Héron de Villefosse, ils étaient venus en Gaule et avaient appliqué à l'exploitation des carrières pyrénéennes les procédés en usage dans leur pays. Ils ont voulu associer au dieu Silvain, dieu agreste et d'ailleurs fort honoré en Afrique le souvenir des

(1) C. I. L., XII, 2000.

(2) ROSEACH, — *Catalogue du Musée de Toulouse*, 1865, p. 20.

génies qui dans leur patrie présidaient aux travaux des carrières. » (1)

Une inscription trouvée à Arles fait connaître un Africain natif de Thysdrus (2). Une mosaïque de Lillebonne mentionne aussi un Africain de Carthage. Amor aurait lié son sort à Titus Sennius Félix de Pouzzoles et tous deux auraient parcouru la Gaule offrant aux propriétaires gaulois les ressources de leur art. Hirschfeld propose de lire *Civis Kaletus*. L'inscription en effet ne porte que les deux premières lettres *Ka*. Quelle est la meilleure interprétation ? Il est difficile de le dire. Rappelons seulement que l'Afrique romaine était célèbre pour ses mosaïstes. On a trouvé un grand nombre de leurs œuvres, certaines d'une véritable beauté. Plusieurs de ces ouvriers ont désiré passer à la postérité et ont signé leurs œuvres. C'est ainsi que nous connaissons un *Industrius* auquel est due une mosaïque d'Oudna (3) et un *Masurius* dans les thermes privés de *Laberii* (4). En outre on a noté des analogies de factures très intéressantes entre le pavage de Lillebonne et celui des *Ouled Agla* (5). Cette comparaison permet peut-être de maintenir la lecture *citoyen* de Carthage.

M. Cagnat a dressé la liste des inscriptions qui témoignent des relations entre l'Afrique et la Gaule à l'époque romaine (6). Tous les textes épigraphiques relevés en Afrique et qui mentionnent des Gaulois sont des tombes de militaires. Parmi ces militaires on remarque trois officiers que le hasard de la carrière avait amenés à Lambèse.

Les autres sont de simples soldats qui ont vécu pour la plupart au début du 1^{er} siècle de notre ère. On sait qu'à ce moment on demandait les recrues aux pays les plus avancés vers l'assimilation romaine. La Gaule était du nombre et devait à ce titre être particulièrement mise à contribution. Les rapports entre la Gaule et l'Afrique que mentionnent les inscriptions sont donc des rapports exclusivement militaires (7).

Les inscriptions trouvées en Gaule et mentionnant des Africains sont d'un tout autre caractère. On a vu par celles que nous avons citées que les rapports entre les deux pays

(1) HÉRON DE VILLEFOSSE. — *R. Archéologique*, 1882, T. I, p. 296.

(2) et (3) *C. I. L.*, XII, 6-86. — XIII, 3225.

(4) et (5) *B. A. C. H.*, 1897, N° 11, p. 365. — N° 15, p. 366.

(6) CAGNAT. — *B. A. C. H.*, 1891, p. 584.

(7) Analyse du mémoire de M. Cagnat : *Les Gaulois en Afrique et les Africains en Gaule*, présenté au Congrès des Sociétés Savantes dans *B. A. C. H.*, 1906, p. LXXXV.

ne sont pas ici des rapports militaires. Les officiers ne sont venus en Gaule que par hasard. Tous les légats, tous les tribuns qui ont servi dans quelque légion du Rhin sont dans ce cas. Mais on a retrouvé, on l'a vu plus haut, d'autres textes mentionnant des civils, des ouvriers ou des industriels.

Les textes littéraires nous apportent aussi quelques éclaircissements sur la question et nous attestent d'une façon formelle l'existence de relations commerciales entre l'Afrique romaine et la Gaule. L'historien de la passion de sainte Salsa nous fait connaître que Tipasa était en rapports de commerce avec la Gaule. Il nous dit qu'un vaisseau marchand venant de Gaule et qui avait pour capitaine un certain Saturninus arrivait dans le port au moment du martyre de la sainte (1).

Le poète Ausone, dans ses poésies sur les villes célèbres de la Gaule nous montre le port de Narbo visité par les flottes d'Afrique. « Vous vous enrichissez, dit-il, en s'adressant aux habitants de cette place de commerce, des marchandises du Levant et de celles qui vous arrivent des mers d'Espagne. Les flottes de Libye et de Sicile, tout ce qui vient par le moyen des mers et des détroits apportent dans votre port tout ce qu'il y a dans l'univers entier. » (2)

Les productions agricoles de la Gaule étaient sensiblement les mêmes que celles d'Afrique. On ne devait guère en importer en Afrique. Peut-être doit-on faire exception pour les porcs et les oies.

Les Gaulois en effet s'étaient fait une spécialité de l'élevage des porcs que l'abondance des forêts de chênes sur leur territoire permettait de nourrir avec profit. Strabon cite les porcs salés et les jambons qui faisaient les délices des gourmets de l'époque (3).

Les oies dont Pline nous vante la saveur (4) devaient être importées en Afrique pour figurer sur la table des riches propriétaires.

Le sous-sol de la Gaule était très riche. Les industries minières, déjà florissantes avant les Romains, étaient pendant l'empire en pleine prospérité. Il est un métal dont la Gaule était le principal marché et qui faisait complètement défaut à l'Afrique : c'était l'étain. On trouvait ce métal

(1) GSELL. — *Tipasa, M. E. R.*, 1894, p. 291.

(2) AUSONE. — *Ordo nobilium urbium. Narbo.*

(3) STRABON. — L. IV, ch. III, § 3.

(4) PLINE. — *Hist. Nat.*, XVII, 6.

dans le Limousin, mais la Gaule en était plutôt l'entrepôt que la productrice. Ses marchands allaient le chercher au loin dans la Cornouailles. L'étain traversait ainsi toute la province et arrivait aux ports de la Méditerranée où il était embarqué pour les différents points du monde romain.

On sait d'ailleurs que les Gaulois étaient renommés pour la fabrication des objets en métal. Les Bituriges faisaient une concurrence sérieuse aux étameurs lusitaniens. Dans les arts industriels les Gaulois excellaient. Les émaux de Bibracte et des Eduéens étaient recherchés par tous les connaisseurs. Les bijoux gaulois jouissaient aussi d'un certain renom.

Si la métallurgie était restée l'industrie nationale des Gaulois, il ne faut pas oublier que ceux-ci se distinguaient encore dans la fabrication des objets en lin ou en laine. Les manteaux à capuchon ou cuculles, les tuniques appelées caraculles devaient faire l'objet d'importations en Afrique comme ailleurs. L'empereur Aurélius Antoninus Bassianus, qui les mit à la mode, y gagna son surnom de Caracalla. Cet empereur était précisément de la dynastie africaine des Sévères.

On voit en somme que si des relations commerciales ont certainement existé entre la Gaule et l'Afrique, nous n'avons que des renseignements excessivement vagues sur les produits et l'on peut même se demander si les échanges furent très actifs.

L'archéologie montre également que les relations directes étaient relativement rares entre la Gaule et l'Afrique. Parmi les poteries trouvées en France et qui portent la trace d'une origine africaine, on ne pourrait guère citer que l'estampille d'un vase importé d'Hadrumète (1).

On a retrouvé cependant en Afrique quelques produits de l'industrie gauloise. Ce sont les poteries. A partir d'Auguste, les ateliers italiens d'Arezzo et de Pouzzoles furent en pleine décadence, aussi on essaya une contrefaçon des vases sigillés qui avaient fait la fortune de ces deux centres. Les contrefacteurs gaulois durent atteindre une assez grande perfection, car si on en retrouve très peu dans l'Italie centrale et méridionale, ils sont au contraire assez répandus en Gaule et en Bretagne. On en a aussi découvert quelques spécimens en Afrique.

« En 1898, le Père Delattre a publié (2) le dessin d'un

(1) *R. Epig.*, 1907-1908, p. 209, trouvé à Reims.

(2) *R. Arch.*, 1898, T. II, p. 100.

beau vase sigillé à vernis brillant qui porte la marque extérieure OF VITA. Son décor se compose de rinceaux de feuillage tout à fait analogues à ceux des bols de Mourmo. A la Gaufesenque toutes les variantes des estampilles de ce potier sont connues : VITALIS-OEVITA-OFVIAL-VITALI-VITA. » (1) L'origine gauloise de ce vase est donc hors de doute et nous avons bien là une importation gauloise.

« J'ai vu encore au musée des Pères Blancs, à Carthage, dit M. Déchelette, deux ou trois autres fragments de même origine, et au musée de Tunis un second bol trouvé à Carthage et portant la marque du potier Celadius. Un autre bol portant la même signature a été trouvé dans les fouilles de 1901. » (2)

Ainsi les musées africains possèdent fort peu d'échantillons de ces poteries gauloises qui pourtant au début de l'ère chrétienne se répandirent dans la plus grande partie du monde romain. Les endroits où ils ont été trouvés, des ports, montrent que ce doit être une importation presque fortuite et qui n'atteignit jamais l'intérieur du pays.

On devrait peut-être conclure que dans l'antiquité la Gaule paraît avoir été sous la dépendance économique de l'Afrique et que les relations commerciales entre ces deux pays furent surtout un commerce d'exportation de la part de l'Afrique.

CHAPITRE IV

Les Importations des Provinces Danubiennes

Sous ce nom de provinces danubiennes nous comprendrons les importations des cinq provinces de Dalmatie, du Norique, de Dacie, de Pannonie supérieure et de Pannonie inférieure. Toutes ces provinces présentaient en effet à peu près les mêmes ressources et se trouvaient dans des conditions économiques et historiques sensiblement identiques.

C'est dans ces provinces que nous avons à signaler

(1) et (2) DÉCHELETTE. — *R. des Études Anciennes*, 1903.

le plus grand nombre d'inscriptions mentionnant des Africains. Dans certains textes épigraphiques la profession est même très nettement indiquée et ne laisse aucun doute quant à la fréquence et l'étendue des relations commerciales entre ces provinces et celles de l'Afrique.

A quoi tient ce fait qui surprend et paraît anormal au premier abord.

On peut, croyons-nous, en donner une double explication. Ces provinces avaient été rattachées à l'empire à une date récente. Les victoires de Trajan en 103 et 106 venaient de pacifier une contrée jusque là à peu près insoumise et ouvrir ainsi un vaste champ à l'activité des commerçants romains. Les négociants d'Afrique durent ne pas négliger des débouchés aussi rémunérateurs et plusieurs n'hésitèrent pas à aller s'établir dans le pays même.

D'ailleurs ils y retrouvèrent un assez grand nombre de leurs concitoyens. Parmi les troupes établies dans les provinces danubiennes, il y en avait beaucoup dont le contingent était en majeure partie composé d'Africains. Aussi ne devons-nous pas nous étonner de trouver bon nombre d'inscriptions mentionnant des vétérans africains restés dans le pays, leur service fini.

A Salonœ on a trouvé une inscription faisant connaître le commandant de la cohorte des Maures (1). M. Palsch, dans un article de synthèse fort intéressant sur les relations de la Dalmatie et de l'Afrique romaine, dit qu'il n'a pas trouvé de traces de soldats africains en Dalmatie. A propos de l'inscription que nous signalons, il fait cette réflexion que le commandant peut très bien avoir été mentionné à Salonœ d'où il était originaire sans qu'on puisse rien en tirer sur la garnison de cette cohorte. Cette remarque semble appeler, croyons-nous, quelques rectifications. A Lussonium on a trouvé une inscription mentionnant un vétéran de la 15^e légion maure. C'est un nommé Tullius Fortunatus. Celui-ci, son service militaire fini, s'était fixé en Pannonie en qualité de vétéran (2). C'est donc que la 15^e cohorte maure, à laquelle il appartenait, devait occuper une de ces nombreuses garnisons du Danube que l'on avait placées pour s'opposer à l'entrée des Barbares. Est-il impossible de voir dans ce commandant cité dans l'inscription rapportée plus haut, le propre commandant de cette 15^e légion dont nous trouvons un des soldats établis sur la

(1) et (2) *C. I. L.*, III, 8761. — 3324.

frontière comme vétéran. Ce commandant alors soit qu'il ait été du pays, soit tout aussi bien qu'aimant le pays il ait voulu y demeurer, est resté à Salonœ. Son soldat avait accepté de continuer à défendre l'empire et avait reçu une concession sur la frontière. Lui, le commandant, a peut-être préféré aller jouir tranquillement de sa retraite dans une ville importante et est allé finir ses jours dans cette Salonœ dont le climat d'ailleurs, s'il était Africain, devait lui rappeler un peu celui de sa patrie. Ainsi en rapprochant ces deux inscriptions on voit qu'elles s'éclairent l'une l'autre et nous permettent d'admettre avec probabilité l'hypothèse que nous proposons.

Gratius Datus, citoyen de Suffetula en Afrique, après avoir appartenu à la 2^e légion s'établit également en Pannonie inférieure (1). C'est aussi ce que fit Ulpius Vasidorus qui alla se retirer dans la Pannonie supérieure à Arrabona où il mourut à l'âge de quarante-cinq ans (2).

A Salonœ on a découvert une inscription funéraire mentionnant un gladiateur africain célèbre par ses victoires (3). A Aquincum on a retrouvé l'épithaphe de Scorpiarcus, un cocher africain qui gagna un grand nombre de courses (4).

Les textes épigraphiques nous font connaître un très grand nombre d'Africains dans les provinces danubiennes. A Aquincum est mentionnée la présence d'un habitant de Tébessa (5) ; en Dalmatie est signalé un citoyen d'Afrique (6). Nous rencontrons un habitant de Maurétanie (7); beaucoup de Maures, c'est-à-dire d'habitants de la Maurétanie Tingitane surtout, sont établis dans les provinces (8).

A Salonœ nous constatons la présence d'un certain nombre d'Africains. Un porte le nom tout à fait caractéristique quant à l'origine de Saturninus (9). Dans une autre inscription dont le lieu de trouvaille est d'ailleurs inconnu, un certain Servenius Punique, c'est-à-dire de Carthage, élève un monument funéraire (10).

Une inscription trouvée à Apulum (Dacie) et dédiée à la Virgo Cœlestis, à Esculape et au génie de Carthage montre bien l'importance que devait avoir acquise la colonie africaine (11). Dans un nouveau pays nos Africains gardaient leurs dieux nationaux et continuaient à les adorer.

On a retrouvé d'ailleurs en maints endroits des monnaies

(1) (2) (3) (4) (5) (6) (7) (8) (9) (10) et (11) *C. I. L.*, III, 3680. — *Loc. cit.*, 4379. — *Loc. cit.*, 8825. — *Loc. cit.*, 12013. — *Loc. cit.*, 10515. — *Loc. cit.*, 13137. — *Loc. cit.*, 6195. — *Loc. cit.*, 445, 3583, 2127, 12057, etc. — *Loc. cit.*, 14253. — *Loc. cit.*, 3190. — *Loc. cit.*, 993.

africaines qui confirment le fait. Les monnaies numides et maurétaniennes sont assez nombreuses dans les médailliers des musées de la région. On en a découvert beaucoup dans la Dalmatie et l'Herzégovine. Les relations même paraissent remonter à une période assez ancienne car il n'est pas rare d'y rencontrer des monnaies des rois Juba et Ptolémée de Cæsarea (1). Dans une inscription de Marona, Claudien parle que revenant à Rome pour rentrer en Afrique, il est passé par la Dalmatie, attestant ainsi par son exemple l'existence d'un mouvement d'échange (2).

Nombreux d'ailleurs sont les Dalmates établis en Afrique. Deux cohortes dalmates étaient en garnison en Afrique (3). Au 1^{er} siècle, elles étaient cantonnées à Cæsarea et recevaient des recrues de leur patrie (4). Le territoire de la conscription embrassait l'est de la Dalmatie et le domaine des Mazcī sur l'Urbar. L'Afrique était ainsi populaire dans ces pays où maintenant son nom est presque inconnu.

En dehors de ces soldats nous trouvons un certain nombre de Dalmates ayant exercé des charges en Afrique. Ces fonctionnaires ont conservé des relations avec leur pays car beaucoup ont tenu à être enterrés dans leur patrie. Le proconsul d'Afrique, connu aussi comme juriste, C. Octavius Tidius Torsianus Javolenus Priscus a un monument élevé sous Trajan à Nedinum (5). Comme il n'avait exercé aucune charge en Dalmatie, il est bien probable qu'un ami lui a fait élever ce tombeau et a voulu rappeler aux habitants de Nedinum l'honneur de celui qui était leur compatriote.

Un même sarcophage réunit Constantin, ancien proconsul d'Afrique et sa femme Honoria (6). Ceux-ci originaires de cette même ville avaient voulu y dormir leur dernier sommeil.

Il y a en Afrique d'autres témoignages de la présence de Dalmates. A Carthage, une inscription chrétienne mentionne un Dalmate mort dans cette ville (7). A Lambèse un certain Valeri Prixianus est indiqué comme originaire de Dalmatie (8). A Sitifis une épitaphe nous signale la présence d'un Dace (9). Une inscription d'Igilgili fait con-

(1) PALSCH. — *Dalmatien und Nordwestafrika* dans *Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und der Herzegovina*, 1904, T. IX, pp. 296-301.

(2) et (3) *C. I. L.*, III, 1773. — *Loc. cit.*, VIII, 9377 et 21040.

(4) MITTRAUS. — T. VII, p. 757.

(5) (6) (7) (8) et (9) *C. I. L.*, III, 2864. — *Loc. cit.*, 9506. — *Loc. cit.*, VIII, 14252. — *Loc. cit.*, 2998. — *Loc. cit.*, 8562.

naître dans cette ville Q. Boëbius Bato (1). Ce personnage est certainement un Illyrien, d'après le cognomen. Ce n'est pas cependant nécessairement un Dalmate, le nom de Bato se retrouve en effet dans d'autres provinces de langue illyrienne.

Une inscription nous fait connaître un prêtre du nom de Cœcilius, fils de Saturninus Panto (2). Ceci nous indique un habitant de Dalmatie. Le deuxième cognomen *Panto* du père ne se rencontre que dans cette province où il est d'ailleurs très fréquent dans les noms d'hommes et de femmes. Le père, originaire de Dalmatie, a voulu s'accommoder aux usages de son nouveau pays en adoptant le nom de Saturninus qui y est très répandu. Mais la tournure africaine de ce nouveau prénom ne peut pas nous cacher l'origine dalmate révélée par le premier.

On trouve encore en Afrique un membre de la tribu des Costoboci (3). Ces Costoboci habitaient aux frontières de Dacie. Leur territoire dont la conquête fut postérieure au règne de Trajan, comprenait la Bessarabie actuelle et arrivait comme elle sur les bords de la mer Noire.

Les textes épigraphiques enfin nous font connaître aussi l'établissement des cultes dalmates en Afrique.

Sur quelques inscriptions sont mentionnées les professions des défunts. Nous y voyons ainsi d'une façon certaine la nature des rapports qui existaient entre les deux pays. A Salonis une épitaphe conserve le nom de Publicius Æmiliarcus, rhéteur africain. Cette inscription est rédigée avec toute la science qu'exigeait la qualité du défunt : An, mois, jour, heure de la mort sont scrupuleusement indiqués sur la pierre tombale (4). A Aquincum on a retrouvé la mention d'un médecin africain, Julius Filitionis, qui avait traversé les mers pour offrir à ses concitoyens les secours de son art et de sa science (5).

A Celeja, dans la Norique, on a découvert une inscription funéraire élevée par Flavia Valeria à son époux Aurelius, qui avait été durant sa vie « adjutor » d'un négociant africain (6). Que faut-il entendre par ce mot « adjutor » ? On peut y voir un simple commis ou un collaborateur. Peut-être aussi ce terme signifie-t-il un fondé de pouvoirs chargé par un négociant resté en Afrique de gérer une maison de commerce et de veiller aux intérêts de son

(1) (2) (3) (4) (5) et (6) C. I. L., VIII, 8367. — *Loc. cit.*, 14922 et 15026. — *Loc. cit.*, T. III, 2127. — *Loc. cit.*, 3583. — *Loc. cit.*, 5230.

maître. Cela serait moins surprenant qu'il pourrait sembler tout d'abord. Les provinces danubiennes étaient, nous l'avons dit, un pays neuf. L'époque tardive à laquelle elles furent réunies à l'empire permit aux commerçants africains, alors en pleine prospérité, de faire dans ce pays ce que les Romains, au dernier siècle de la république, avaient fait en Gaule ou en Afrique. Ils accaparèrent le commerce. On comprend alors le motif de ce riche marchand africain qui voulait étendre ses relations. Il s'établit dans une région où les bénéfices promettaient d'être abondants et ne pouvant quitter l'Afrique, il fonde un comptoir et en confie la direction à un africain, peut-être à un associé.

Cette dernière inscription prouve bien le mouvement d'échange entre l'Afrique et la Dalmatie.

Le culte du dieu illyrien *Silvanus* était particulièrement en honneur en Dalmatie. On le trouve à Lambèse, apporté sans doute par des officiers illyriens tenant garnison dans cette forteresse. On rencontre aussi le vieux dieu *Medaurus*. Ce dieu proprement dalmate était adoré comme dieu de la guerre. Il n'est donc pas surprenant que les soldats dalmates en résidence à Lambèse l'aient invoqué (1). Il est également cité dans une inscription dédiée en son honneur par un légat de Numidie en charge en 167 (2).

Tous les textes que nous venons de citer montrent que les relations commerciales entre l'Afrique et les provinces danubiennes devaient être importantes. Quels étaient les produits, objets de ce commerce ? Cela reste assez difficile à déterminer.

Il n'y a pas ici, du moins nous n'en avons pas encore rencontré de trace, de preuves nous renseignant sur les matières importées. Cependant il nous semble que le commerce entre ces deux pays devait être avant tout un commerce d'exportation de la part de l'Afrique. Les provinces danubiennes venaient d'être soumises, l'agriculture et l'industrie devaient y être peu développées. L'Afrique devait donc y envoyer ses produits agricoles. On a pu constater que la grande majorité des inscriptions trouvées se rapportaient à la ville de Salonæ. Ce port important, capitale de la Dalmatie, devait en effet être le point vers lequel convergeaient les expéditions des commerçants d'Afrique. Arrivés dans cette ville la plus importante de

(1) et (2) *C. I. L.*, VIII, 2642. — *Loc. cit.*, 2581.

toute la région les produits africains étaient répartis entre les différentes provinces du Danube.

Quant aux produits importés en Afrique, ce que nous venons de dire de l'état économique de ces provinces, fait présumer qu'il ne pouvait guère y avoir que des matières premières. La contrée est riche en minerai et peut-être les industriels africains venaient-ils demander à ce marché le supplément de matière première dont ils avaient besoin. Ces importations devaient être d'ailleurs toujours assez restreintes. Les textes que nous avons signalés, les monnaies trouvées en abondance dans ces pays ne nous permettent pas de douter cependant que les échanges commerciaux n'étaient considérables. Mais ces provinces pauvres, nouvelles venues dans l'empire, intéressent peu les écrivains latins qui ne nous ont laissé sur elles que fort peu de renseignements. Les découvertes archéologiques qui ont sur tant d'autres points, suppléé à leur silence, nous faisant défaut ici, on en est réduit à des conjectures. Mais si la détermination des produits reste obscure et impossible à préciser, l'existence des relations n'en demeure pas moins certaine, et cela au moins confirme la place très importante que tenait l'Afrique dans la vie économique du monde ancien et en particulier dans le monde méditerranéen.

CHAPITRE V

Les Importations des Provinces d'Orient

Ces provinces, parmi lesquelles nous comprendrons la Grèce et l'Égypte, étaient le centre d'un commerce très actif aux temps de l'empire romain. Elles le devaient surtout aux produits exotiques que leurs caravanes ou leurs navires allaient chercher jusque dans l'Inde et dans la Chine. Ces produits, par leur provenance lointaine, étaient une source considérable de profits et il n'y avait que les pays d'Extrême-Orient qui les fournissaient au reste du monde romain.

Les commerçants africains étaient donc dans l'obligation d'entretenir des relations assez étendues avec ces provinces d'Orient, car les propriétaires de l'Afrique, tout comme ceux de Rome, voulaient avoir ces riches soieries qui venaient de la Chine, ces pierres précieuses de l'Inde, ces produits exotiques de toutes sortes qui arrivaient par la mer Rouge à la capitale économique de cette époque, la célèbre ville d'Alexandrie. Ces relations commerciales qui devaient certainement exister entre l'Afrique et l'Orient, nous sont cependant peu connues. Elles échappaient en effet à l'action directe des ports de l'Italie et par suite les auteurs latins ne nous ont donné aucune indication à leur sujet.

Les textes épigraphiques et les découvertes archéologiques sont heureusement plus explicites et nous permettent d'affirmer avec certitude ce mouvement d'échange.

Parmi les inscriptions les plus intéressantes il faut placer au premier rang celles qui mentionnent en Afrique des sectateurs des dieux orientaux. L'Orient en effet était un pays où les religions avaient conservé un caractère très original. Les adeptes de ces cultes sont très facilement reconnaissables partout où on les rencontre dans les provinces romaines. De ces religions, trois surtout prirent une assez grande extension aux premiers siècles de l'empire romain et elles sont en quelque sorte la caractéristique d'une province bien déterminée. L'Égypte avait ses adorateurs d'Isis et de Sérapis, l'Asie ses sectateurs des mystères de Mithra ; la Syrie et la Palestine étaient le berceau des juifs. Ceux-ci, il est vrai, se dispersèrent dès le 1^{er} siècle de l'empire, mais s'ils s'éloignèrent de Judée ils formèrent en revanche un groupe très important dans la ville d'Alexandrie.

Nous trouvons en Afrique des traces non équivoques de la présence d'adeptes de ces trois religions ; mais, chose remarquable ces témoignages sont en somme assez peu nombreux. Ce fait même nous permet d'affirmer l'existence de relations commerciales entre cette province et les provinces d'Orient. Les Africains, en effet, bien que soumis à Rome et assimilés par la civilisation romaine, n'avaient jamais abandonné leur religion primitive et les dieux tout en prenant un nom romain n'en avaient pas moins gardé leur caractère indigène. Aussi ayant un culte et des dieux auxquels ils étaient restés fidèlement attachés les habitants de l'Afrique ne furent nullement portés à

embrasser une religion orientale. Si donc ils n'étaient pas des Africains ils ne pouvaient être que des habitants de ces provinces d'Orient. Que seraient-ils venus faire en Afrique, si ce n'est le commerce ? Remarquons d'ailleurs que les villes où on a retrouvé la présence d'adeptes d'un culte oriental quelconque sont en général ou des grands ports ou des centres importants, en tous cas des places où le commerce devait être considérable.

Les juifs paraissent avoir été les plus nombreux parmi ces sectateurs des religions orientales. Nous ne reviendrons pas ici sur ce que nous avons dit des juifs de la Maurétanie Tingitane, dont l'activité économique fut plus spécialement tournée vers l'Espagne. Mais dans l'ensemble des autres provinces la présence de juifs nous est attestée par des inscriptions nombreuses. Des inscriptions nous signalent des juifs établis à Hadrumète, à Auzia (1), à Cirta (2). Des synagogues, preuves certaines d'une communauté juive importante, ont été trouvées à Cæsarea et à Tipasa (3) ainsi qu'à Naro (4) et Sitifis (5). Mais de toutes les colonies juives établies en Afrique la plus importante paraît avoir été celle de Carthage. Elle nous est connue par les documents les plus divers : textes d'auteurs, tombeaux, épitaphes en latin ou hébreu, tablettes magiques en grec, lampes de terre cuite, témoignage du Talmud, etc. Parmi les auteurs chrétiens d'Afrique qui presque tous parlent des juifs, Tertullien mérite une mention spéciale en raison de la précision de ses renseignements. Non seulement il a fréquemment attaqué les israélites de Carthage et il a même écrit contre eux un traité spécial, mais encore il nous les montre à l'œuvre. Les récentes découvertes archéologiques confirment le témoignage de Tertullien. On possède une série de lampes juives ornées du chandelier à sept branches et trouvées à Carthage (6). Une colonne en calcaire décorée de ce même emblème a été découverte à Hendir Fnara non loin de Tébessa. Elle portait cette inscription qui ne laisse aucun doute sur son origine israélite : « Deus Abraham, Deus Isaac. » (7) A plusieurs reprises le Talmud mentionne des rabbins de Carthage qui paraissent avoir vécu entre le

(1) (2) (3) (4) et (5) C. I. L., VIII, 20760. — *Loc. cit.*, 7150 à 7155, 7530, 7710. — *Loc. cit.*, 21188. — *Loc. cit.*, 1205. — *Loc. cit.*, 8423, 8499, 8640.

(6) CAGNAT. — *Musée de Carthage*, T. III, p. 37.

(7) SLOUSCH. — *Notes sur l'histoire des juifs au Maroc*, *Archives Marocaines*, vol. IV, p. 370.

II^e et le IV^e siècle de notre ère (1). Un sermon africain atteste aussi la présence d'israélites à Simitthu. Non loin de cette localité existe encore aujourd'hui un endroit appelé Aïn-el-Ioudi (2).

Un passage de saint Augustin nous est particulièrement précieux, car il affirme d'une façon positive les occupations commerciales auxquelles s'employaient les juifs de l'Afrique. « Je ne suis, dit la synagogue, ni esclave ni servante des chrétiens puisqu'on laisse à mes fils la liberté de naviguer et d'exercer leur commerce. » (3)

Les inscriptions et les monuments figurés nous ont révélé la présence en Afrique de sectateurs des grandes divinités égyptiennes Sérapis et Isis.

Carthage possédait un sanctuaire de Sérapis (4). Elle dut être le centre d'une importante colonie d'Orientaux, car un auteur chrétien mentionne une rue d'Isis (5). On a aussi trouvé des fragments de statues ayant appartenu à une représentation du dieu égyptien et qui confirment pleinement ce que les inscriptions nous faisaient connaître (6). Une grande statue d'Isis a été également mise au jour (7). Enfin les tablettes de plomb de Carthage et d'Hadrumète nous font connaître certaines opérations magiques en partie originaires d'Égypte. L'une d'elles invoque et menace même Osiris si ce dieu ne lui donne pas satisfaction (8).

D'autres villes de la Proconsulaire avaient aussi dans leurs murs des adorateurs des dieux égyptiens. A Gightis on a découvert une tête colossale de Sérapis (9) ; à Thyssdrus deux tablettes de terre cuite représentant le même dieu (10).

Dans la Numidie ces divinités paraissent avoir été l'objet d'un culte important, surtout dans les localités commer-

(1) MONCEAUX. — *Les Colonies juives dans l'Afrique Romaine* dans *Revue des Études juives*, T. XLIV, 1902, pp. 3 à 5.

(2) SLOUSCH. — *Archives Maroc.*, loc. cit., p. 371.

(3) SAINT AUGUSTIN. — *Allercationes*.

(4) C. I. L., 1002 à 1007 et 12462, 12493.

(5) TERTULLIEN. — *De Idolatria*, 20.

(6) DOUBLET. — *Musée d'Alger*, p. 39 : Deux têtes de Sérapis, l'une en marbre, l'autre en simple pierre, envoyées par M. de Sainte-Marie ; les deux provenaient de Carthage.

(7) *Catalogue du Musée Alaoui*, Supp., p. 53, N° 982.

(8) AUDOLLENT. — *Defixionum tabel...* p. 53, N° 270.

(9) GAUCKLER. — *Rev. Archéol.*, 1902, II, p. 401.

(10) CAGNAT. — *Arch. des Miss Scient.*, Série III, T. IX, p. 155.

ciales de Rusicade et de Cirta. Dans la capitale on a mis à jour un temple de Sérapis et une inscription nous fait connaître l'épithaphe d'une jeune prêtresse d'Isis morte à 19 ans (1).

A Timgad (2), à Cuicul (3), à Tébessa (4) on a retrouvé des dédicaces en l'honneur de Sérapis. A Rusicade on a découvert un vestige de statue. C'est une médiocre tête barbue, surmontée d'un débris de boisseau et encadrée de longs cheveux. Il faut assurément reconnaître dans cette sculpture une image du dieu Sérapis (5). Les cultes orientaux assez peu répandus en Afrique paraissent être en faveur à Rusicade. Cette ville commerciale très importante était en relations suivies avec Puteoli que fréquentaient des Levantins. Elle a subi les mêmes influences que Carthage et Cæsarea où ces cultes se sont fortement implantés.

La capitale de la Maurétanie Césarienne paraît en effet avoir été de toutes les villes celle où les cultes égyptiens ont été le plus en honneur. On a retrouvé plusieurs représentations de Sérapis. L'une est une tête d'une facture supérieure à celle de la sépulture découverte à Rusicade (6). Près des thermes de Cæsarea les fouilles archéologiques ont amené au jour une statue colossale du dieu. Il est représenté assis ; la statue est d'une exécution assez soignée (7). Dans la même ville on a retrouvé un fragment d'une statue d'Isis. La tête est d'un travail assez médiocre qui permet de la dater de Septime Sévère (8). Un sistre de bronze découvert au même endroit se rapporte également au culte des dieux égyptiens (9). Une amulette de verre présentait deux têtes de dieux égyptiens accouplés et coiffés du khaft : c'étaient très probablement Isis et Osiris (10). Pline nous parle d'un temple élevé en l'honneur d'Isis par Juba II et où l'on aurait gardé un crocodile apporté du sud de la Maurétanie (11). Toujours à Cæsarea on a mis au jour récemment une statue d'un grand prêtre

(1) GRENIER. — *M. E. R.*, 1905, p. 63.

(2) *B. A. C. H.*, 1893, N° 26, p. 157.

(3) et (4) *C. I. L.*, VIII, 20147. — 1844.

(5) GSELL. — *Musée de Philippeville*, p. 53.

(6) (7) (8) et (9) GAUCKLER. — *Musée de Cherchell*, p. 61. — P. 63. — P. 137. — P. 155.

(10) WAILLE. — *B. A. C. H.*, 1893, p. 61.

(11) PLIN. — V. 10, 51.

de Ptah de Memphis. Ptah était le dieu frondeur (1). Cette découverte est assez intéressante en ce qu'elle nous montre l'importance de la colonie égyptienne de Cæsarea parmi laquelle non seulement les grands dieux du panthéon égyptien étaient honorés mais même des dieux d'une importance plus secondaire.

Le culte d'Isis était fort répandu alors dans cette région de Cæsarea de Maurétanie qui était en relations fréquentes avec Alexandrie (2).

Enfin il n'est pas jusqu'au fond de la Maurétanie Tingitane où il n'y ait eu des adorateurs des divinités égyptiennes ; à Volubilis on a découvert une dédicace en l'honneur d'Isis (3).

Les différents endroits où nous avons signalé la présence de sectateurs de ces divinités égyptiennes confirment ce que nous disions au début de ce chapitre sur les indications que l'on pourrait en déduire pour les relations commerciales de l'Afrique romaine. « Les noms donnés à Sérapis, ses images et celles des autres dieux égyptiens montrent que leur adoration ne prit aucune forme spéciale en Afrique. Ces divinités n'y ont pas été très populaires. Nous les rencontrons surtout dans des capitales, dans des ports : Carthage, Rusicade, Cirta, Cæsarea, dans le centre militaire de Lambèse, c'est-à-dire dans les lieux où les étrangers devaient être nombreux. C'étaient eux sans doute qui formaient la majorité des fidèles. A Carthage les inscriptions du temple de Sérapis sont en partie rédigées en grec ; l'une d'elles mentionne expressément le dieu de Canope. La prêtresse de Cirta porte le nom de Sidonia qui pourrait faire supposer que sa famille était d'origine orientale. » (4)

Dans quelques villes de l'Afrique romaine on a trouvé également des adorateurs de Mithra. A Sitifis un bas-relief représentait l'immolation du taureau, acte principal des mystères sacrés (5). Les relations commerciales de Rusicade avec l'Orient nous sont prouvées par une inscription mentionnant des mystères mithriaques (6) ; on a découvert

(1) B. A. C. H., 1908, p. CCLIV.

(2) WAILLE. — B. A. C. H., 1893, p. 60.

(3) C. I. L., VIII, 21822.

(4) GSELL. — *Les cultes égyptiens dans le Nord de l'Afrique*, *Revue d'Histoire des Religions*, 1909, T. I, pp. 149-199.

(5) CUMONT. — *Textes et monuments figurés se rapportant au culte de Mithra*, p. 405.

(6) C. I. L., VIII, 7956.

dans la même ville un petit groupe en marbre représentant le dieu (1).

Enfin à ces trois cultes orientaux principalement développés il faudrait ajouter le culte de Bellone dont plusieurs inscriptions, trouvées à Rusicade (2), nous font connaître la présence en Afrique. Cette Bellone n'était pas la vieille déesse italique mais la divinité apportée de Cappadoce en Occident. A Carthage les fouilles ont mis au jour une tombe renfermant un cylindre assyrien en jade figurant le dieu Marduk (3). Ce dieu célèbre dans le panthéon chaldéo-assyrien étouffe dans ses bras un monstre ailé. C'est le premier gemme de ce genre que l'on découvre en Afrique et tout fait présumer qu'il devait appartenir à quelque habitant de la Chaldée que les hasards d'une vie errante avaient poussé jusqu'à la capitale de la Proconsulaire. Une inscription trouvée à Sullethum nous fait connaître la présence dans cette ville d'un nommé Johannès, originaire de Syrie (4).

Malgré tous les témoignages que nous avons cités on doit dire que les cultes orientaux ont toujours été peu développés dans les provinces africaines. « Cela tient à la grande popularité qu'avaient conservée les cultes puniques d'un caractère analogue surtout de Baal-Hammom devenu Saturne et de la déesse Celestis. Dans les provinces africaines, Mithra (5) a dû surtout avoir pour dévots des étrangers, soldats ou commerçants. » (6)

Les relations commerciales entre l'Afrique et les provinces d'Orient sont donc certaines. Les provinces d'Asie, Syrie et Egypte devaient avoir avec l'Afrique romaine un trafic d'échange assez étendu. Nombreux en effet étaient les produits que ces pays exportaient et qu'on ne trouvait nulle part ailleurs.

Des flottes considérables mettaient chaque année à la voile des ports égyptiens de la mer Rouge, non seulement pour l'Arabie et pour l'Inde, mais encore pour l'Éthiopie et l'Afrique sud-orientale (7). Les caravanes traversaient l'Asie et par le royaume d'Arménie amenaient aussi les

(1) GSELL. — *Musée de Philippeville*, p. 45.

(2) C. I. L., VIII, 7957, 7958, 19848.

(3) GAUCKLER. — B. A. C. H., 1899, p. CLXIII.

(4) C. I. L., VIII, 11106.

(5) Non seulement Mithra, mais tous les cultes orientaux.

(6) GSELL. — *Musée de Philippeville*, p. 51

(7) STRABON. — L. XVII, 1, 13.

marchandises orientales, doublant ainsi le trafic qui se faisait par mer. « Les objets que ces marchands allaient chercher étaient à peu près les mêmes que ceux que nous demandons encore aujourd'hui à ces mêmes pays. La soie qui était alors un produit spécial à la Chine et dont l'usage avait à cette époque à peine franchi les limites du Céleste-Empire, était principalement recherchée des dames romaines. Celles-ci l'employaient dans leur parure et dans la décoration des temples et la faisaient venir à grands frais du lieu d'origine par la voie de l'Indus. L'Arabie fournissait de l'encens, de la myrrhe, de la gomme et de l'aloès ; les perles venaient de la vallée du Tigre et de l'Euphrate où avait lieu le grand marché des perles du Bahreim ; la vallée de l'Indus leur vendait les toiles et les cotonnades à la confection desquelles les habitants de ces pays excellaient. Les principaux centres commerciaux de la côte occidentale de l'Inde leur expédiaient le girofle et les productions diverses de la Malaisie : le poivre, l'indigo, l'anis, etc. » (1)

Tous ces produits inconnus à l'Afrique mais que l'amour du luxe et du bien-être faisait rechercher par tous les riches Romains de l'empire ne devaient pas être plus dédaignés en Afrique qu'ils ne l'étaient dans les autres provinces romaines. C'est ainsi que saint Cyprien nous atteste les importations à Carthage des vêtements précieux et des soieries de la Chine (2).

En outre d'ailleurs de ces produits exotiques dont ils assuraient le transit, les provinces d'Orient fournissaient elles-mêmes quelques produits dont l'importation eût suffi à assurer l'existence d'un commerce considérable. L'Égypte dont la ville principale, Alexandrie, était à cette époque dans un état de splendeur et de prospérité sans pareilles importait en Afrique le papyrus, les tapis que fabriquaient les ouvriers égyptiens passés maîtres dans cet art. Tous ces nombreux objets d'art que livraient chaque année les ateliers d'Alexandrie, ces bijoux, ces vases, ces plats en métal, tous ces produits connus sous le nom de produits alexandrins devaient trouver dans l'Afrique un marché largement ouvert et qui avait l'avantage d'être situé à une grande proximité du centre de production. La Syrie envoyait ses nombreux parfums ; les fines étoffes de lin

(1) NOEL. — *Histoire du commerce du monde depuis les temps les plus reculés*, T. I, p. 62., d'après le *Periple de la mer Erythrée*.

(2) SAINT CYPRIEN. — *De lapsis*, 30.

venaient d'Égypte, le coton était travaillé à Damas et à Tralles. Divers indices ont fait connaître à M. Héron de Villefosse que la plupart des types de poteries de la collection Marchant provenaient d'Alexandrie, quelques autres de la côte de Syrie ; peut-être avaient-ils servi de flacons de parfumerie dont la fabrication était la spécialité de cette région (1).

La Grèce était aussi en relations commerciales avec l'Afrique. Ces relations remontaient à une haute antiquité, car dans les fouilles de la Carthage punique nombreux sont les objets d'une origine hellénique incontestable que l'on a retrouvés. M. Gsell signale un petit sphinx de bronze à la tête diadémée trouvé au Kheneg, au nord de Constantine, près des ruines de la ville numide de Tiddis. « Elle a dû faire partie de quelque meuble. C'est le plus ancien objet d'art grec qui ait été recueilli jusqu'à présent en Algérie. Les fouilles du Père Delattre dans la nécropole de Carthage punique nous ont appris l'importance des relations commerciales des Grecs et des Siciliens avec cette ville dès le VII^e et le VI^e siècle. La trouvaille faite au Kheneg paraît indiquer que les importations pénétraient jusque dans l'intérieur du pays numide. » (2)

Cæsarea était aussi en relations très suivies avec la Grèce. Les rois de Maurétanie, Juba II et Ptolémée, étaient fort épris d'hellénisme et c'était à proprement parler une cour grecque que celle qui se pressait autour de Juba. « Les inscriptions grecques si rares en Afrique, sauf à Carthage, se montrent au contraire assez fréquemment à Cæsarea, dans cette petite Grèce profondément empreinte d'éléments helléniques. Le roi qui en avait fait sa capitale était citoyen d'Athènes. Il avait épousé une Grecque d'Égypte, Cléopâtre Séléné, puis une Grecque d'Asie-Mineure, Glaphyra ; il écrivait en grec ses ouvrages. Les grammairiens, les poètes dont il aimait à s'entourer étaient Grecs ; Grecs aussi les médecins qui le soignaient, les sculpteurs qui peuplaient de statues ses palais, les acteurs qui paraissaient sur la scène du théâtre, les athlètes qui figuraient dans les jeux du cirque, les affranchis et les esclaves de sa familia. Les inscriptions grecques remontent à l'époque de Juba II et de Ptolémée. » (3) Mais on en a trouvé aussi de bien postérieures attestant la persis-

(1) HÉRON DE VILLEFOSSE. — *Bulletin des Musées*, 1890, p. 290.

(2) GSELL. — *B. A. C. H.*, 1898, p. 340.

(3) GAUCKLER. — *Musée de Cherc'hell*, pp. 13 et 14.

tance des relations entre les deux pays (1). Pausanias mentionne un gymnase élevé à Athènes aux frais de Ptolémée, dernier roi de Maurétanie (2). A Cæsarea, la proportion des noms grecs trouvés dans les inscriptions est de un sixième (3).

Des inscriptions ont révélé la présence de Grecs sur d'autres points du territoire africain. A Uchi Majus la présence d'un certain Lucilius, Athénien, nous est ainsi connue (4). A Henchir el Abid nous trouvons un autre Grec qu'il est facile de reconnaître malgré la mauvaise orthographe du nom Elius Eutices : il faut lire évidemment Eutychès (5). A Bulla Regia les noms grecs sont assez fréquents dans la nécropole : Narcithius, Alfius, Dafnis, Amphio, Euthycius, etc. (6).

A Ksar el Kebir (Oppidum Novum), en Maurétanie Tingitane, a été trouvée une inscription grecque. C'est une épitaphe d'un jeune homme de vingt-deux ans nommé Alexandre et dont le père s'appelait Euripide (7).

Les découvertes archéologiques ont apporté d'autres preuves et ont permis de se faire une idée des objets importés de la Grèce en Afrique. Ce dut être d'abord ces œuvres d'art magnifiques dont les ateliers d'Athènes avaient conservé le monopole et dont les propriétaires des opulentes villas africaines devaient se montrer fort amateurs. Les statues de marbre ou de bronze trouvées en Afrique se distinguent parfois par leur exécution et la beauté du travail des autres productions indigènes et il faut dans ce cas sans aucun doute en attribuer la paternité aux artistes grecs. Tel ce magnifique Apollon découvert à Cæsarea en 1911. Les objets de décoration, les meubles artistement sculptés devaient aussi être l'objet d'un commerce actif. Près de Mahedia, en 1907, des scaphandriers ont découvert la présence d'un navire antique sombré par trente-neuf mètres de fond. On y a retrouvé des statuettes, des appliques, fragments de meubles en bronze, têtes, bustes, chapiteaux, candélabres, etc. Le bateau coulé avait pris son chargement en Attique et c'est

(1) SCHMITTER. — *B. Epigraphique de la Gaule*, VII, p. 142.

(2) PAUSANIAS. — I. XVII.

(3) GAUCKLER. — *Loc. cit.*, p. 30.

(4) *Année Epig.*, 1908, N° 263.

(5) *B. A. C. H.*, 1896, p. 227.

(6) CARTON. — *B. A. C. H.*, p. 177, N° 6, 18, 27, 36, 38.

(7) TISSOT. — *Recherches sur la Maurét. Tingit.*, pp. 298-299.

en arrivant en vue des côtes africaines qu'il avait sombré (1).

Les poteries grecques ont été découvertes nombreuses dans les fouilles de Carthage. Sous le Haut-Empire en effet la Grèce envoyait ses poteries dans cette ville (2). Les amphores à marque grecque sont nombreuses (3). Certaines appartiennent aux ateliers de Rhodes comme le témoigne la rose imprimée sur le corps de l'amphore et dont la présence est la marque de fabrique tout à fait caractéristique des manufactures de cette ville (4). Sur l'une d'elles on a trouvé la marque des magistrats éponymes : Pausinias et Pythodorus, tels étaient les noms des magistrats rhodiens de l'année où elle a été fabriquée. Selon toute vraisemblance, ces amphores étaient destinées à contenir du vin expédié à Carthage (5). D'autres amphores en argile rougeâtre ne paraissent pas être d'origine rhodienne mais plutôt euidienne (6). Une poterie de la collection Viré, à Dellys, est de fabrication samienne (7). Un certain nombre d'origine crétoise ont également été mises au jour à Leptis Minor, à Hadrumète, à Carthage et à Caesarea (8).

Des lampes de forme rhodienne ont été également découvertes dans la nécropole de Sousse (9).

Ainsi non seulement la Grèce continentale, mais encore toutes les îles de l'archipel entretenaient un commerce avec l'Afrique romaine et lui envoyaient du vin et des poteries.

CONCLUSION

L'étude analytique que nous venons de faire des importations nous a montré que l'Afrique était en relations commerciales avec la plupart des provinces méditerranéennes.

(1) *Acad. des Inscrip. et B.-L.*, 1909, 1^{er} octobre.

(2) TOUTAIN. — *Cités romaines de Tunisie*, p. 131.

(3) *C. I. L.*, VIII, 10477, N^{os} 9, 10, — 22639, N^{os} 1, 196.

(4) DELATTRE. — *Marques de céramiques grecques et romaines trouvées à Carthage*, *B. A. C. H.*, 1904, N^{os} 14, 15, 19, 22, 24, 30, 31, 36, 45.

(5) DELATTRE. — *Musée Lavignerie*, T. III, pl. XXIV, p. 92.

(6) DELATTRE. — *Marques de céramiques*, *B. A. C. H.*, 1904, N^o 34.

(7) *Recueil de la Soc. Archéol. Constantine*, 1911, p. 147.

(8) *C. I. L.*, VIII, 22645.

(9) DELATTRE. — *B. A. C. H.*, 1894, p. 54.

Pour se faire une idée juste des différents produits et de la valeur de l'importation, il convient de synthétiser les résultats de notre enquête pour chacune des provinces.

Nous voyons que les produits minéraux constituaient le plus fort de ces importations.

L'Espagne envoyait le fer et le cuivre de ses mines et surtout les ustensiles étamés qui faisaient la gloire de ses ouvriers. La Gaule était le pays producteur ou importateur de l'étain. Les artistes gaulois excellaient aussi dans la fabrication des objets en métal et les bijoux gaulois rivalisaient avec ceux d'Alexandrie sur les marchés africains. Les poteries de toutes provenances, d'Italie, de Grèce et de Gaule étaient aussi très recherchées par les habitants de l'Afrique où on les expédiait en grand nombre.

Les produits végétaux que l'Afrique demandait aux autres contrées consistaient surtout en produits de luxe. L'Italie et la Grèce envoyaient leurs vins fameux, l'Égypte livrait son papyrus, la Syrie expédiait en Afrique ses parfums les plus délicats.

Les produits animaux étaient ceux qui semblent avoir fait défaut à l'Afrique. C'est ainsi que la Gaule expédiait ses pores et ses oies. Les nombreux troupeaux que l'on rencontrait dans ce pays avaient donné naissance à une industrie fort développée : celle des vêtements en laine. Les cuculles et les caracalles gauloises étaient en honneur en Afrique aussi bien que dans les autres provinces méditerranéennes. Les importants établissements de salaison qui se trouvaient sur la côte espagnole, du côté du détroit de Gadès envoyaient également dans les ports africains des cargaisons considérables de poisson salé. Toutes ces importations, par la nature même des produits, ne devaient pas atteindre à beaucoup près l'importance des exportations.

C'est ce qui nous explique dans une certaine mesure la prospérité de l'Afrique, cette province vendant beaucoup plus, qu'elle n'achetait, les riches négociants disposaient de sommes considérables qu'ils employaient à embellir leur ville natale de somptueux monuments, ou à se construire de riches villas pourvues de tout le confort désirable.

QUATRIÈME PARTIE

L'ÉVOLUTION DU COMMERCE DE L'AFRIQUE DU NORD

CHAPITRE I^{er}

Le Commerce de l'Afrique du Nord sous la République et au I^{er} Siècle de l'Empire

Le commerce déjà actif que nous avons constaté entre l'Afrique et l'Italie dut prendre une bien plus grande extension après la chute de Carthage et l'établissement définitif des Romains en Afrique. La ruine de l'antique rivale de Rome faisait disparaître une concurrente commerciale redoutable, d'autant que cette puissance était appuyée sur une forte puissance politique qu'il ne fallut pas moins de trois longues guerres pour renverser. Au moment même à peu près où l'Afrique devenait romaine, une grande révolution économique, qui devait avoir sur les destinées de l'Afrique les plus heureuses conséquences, venait de transformer la société romaine.

Les nombreuses conquêtes que les Romains avaient faites et les tributs qu'ils ne manquaient pas de lever sur les peuples vaincus augmentèrent dans des proportions considérables le numéraire chez les riches Romains.

Avec les richesses et la quasi certitude de pouvoir refaire rapidement fortune dans le gouvernement des provinces, l'amour du luxe et de la jouissance se développèrent à Rome. On fut bientôt loin de cette simplicité et de cette austérité qui avaient si fort étonné les Carthaginois.

Cet amour du luxe et les exigences de la mode augmentèrent dans de grandes proportions le commerce que Rome faisait avec le reste du monde. A partir de ce moment les

produits exotiques de toutes espèces sont amenés sur le marché de Rome où les riches citoyens les achètent à des prix fabuleux. Sûrs ainsi de trouver dans le commerce une source abondante de gains et de profits, les chevaliers et les sénateurs romains, voulant augmenter par tous les moyens possibles leur bien-être et leur jouissance, n'hésitent pas à faire eux-mêmes le commerce. Jusqu'ici le commerce n'avait été que fort timidement pratiqué par les citoyens romains ou méprisé par eux. Ils l'abandonnaient aux esclaves et aux affranchis. A cette époque les chevaliers deviennent eux-mêmes des négociants et des commerçants. Ils n'hésitent plus à se déplacer et aller dans les provinces nouvellement conquises exercer sur place leur commerce, sûrs d'en retirer rapidement de beaux bénéfices.

Il y avait d'ailleurs des raisons particulières qui attiraient les commerçants romains en Afrique. Dans cette province en effet ils étaient assurés de trouver un produit dont l'exportation nécessaire à Rome devait être pour eux la source de bénéfices certains. La crise que venait de traverser l'agriculture romaine à la fin de la république, exigeait maintenant plus impérieusement encore que par le passé l'apport du blé africain à Rome. A la suite des guerres civiles et des proscriptions qui ensanglantèrent les dernières années de la république et amenèrent sa chute, les campagnes avaient été dépeuplées et on ne trouvait plus guère de bras susceptibles de cultiver le sol italien. Les expropriations forcées résultant de l'établissement dans les campagnes des soldats victorieux vinrent encore augmenter le mal et le rendre sans remède. Les malheureux agriculteurs chassés de leurs terres par la soldatesque impudente se répandirent sur les chemins et affluèrent à Rome où l'on vit hommes, femmes, vieillards et enfants mendier leur pain et implorer la pitié des grands et des riches (1). Pour les nourrir on fit des distributions de blé et de pain, mais suivant la remarque très juste de Suétone (2), ces distributions ne firent qu'augmenter le mal. Les nouveaux colons n'étaient guère disposés à profiter des terrains que leur général leur avait distribués, pour eux il n'y avait de noble que le métier des armes, et leur existence passée de lutttes et de combats ne les avait guère préparés à une existence calme et champêtre. Mais rien ne put plus les

(1) APPIEN. — *De Bell. civi.*, V. 12.

(2) SUÉTONE. — *Vie d'Auguste*, XLII.

retenir quand ils surent que les anciens propriétaires étaient nourris sans rien faire par la générosité du prince ou des grands. Dès lors ils voulurent avoir, eux aussi, part aux largesses et ils quittèrent les champs où rien d'ailleurs ne les attachait fortement. Ainsi donc par la force même des choses, le pouvoir fut amené à augmenter progressivement la quantité de blé distribuée gratuitement.

L'Afrique précisément avait déjà contribué à l'alimentation de Rome, ce fut donc vers elle qu'on se retourna quand les exigences devinrent plus grandes, aussi les commerçants romains durent-ils passer nombreux en Afrique dès la conquête romaine pour faire le commerce de ce blé dont l'arrivée était attendue à Rome avec une si grande impatience. Nous trouvons en effet dès la fin de la république des commerçants romains établis en Afrique. Nous avons signalé ceux que l'on trouvait à Utique, à Thysdrus et à Vacca. Mais il s'en trouvait même déjà dans des pays qui n'étaient pas encore complètement sous la domination de Rome, mais simplement protégés et surveillés par elle. C'est ainsi que nous avons vu que les Romains que l'on trouvait à Cirta devaient être très nombreux.

L'Afrique romaine à cette époque ne comprend encore qu'un territoire très restreint. Il n'y a que la province d'Afrique, c'est-à-dire une partie de la Tunisie actuelle. Le centre principal de commerce ce n'est pas Carthage qui ne s'est pas encore relevée de ses ruines, c'est la ville voisine d'Utique qui a hérité de toute l'activité commerciale de son ancienne rivale. Carthage d'ailleurs commence à se relever sous Auguste qui y envoie une colonie de citoyens romains, la ville reconstruite par eux reprendra bientôt sa splendeur passée et nous la verrons au siècle suivant, à l'époque du plein épanouissement de la prospérité de l'Afrique romaine, devenir la véritable capitale politique et commerciale de tout le pays.

L'Afrique est avant tout, pendant cette période de début, la terre productrice du blé. Nous l'avons vu en étudiant le commerce du blé, sous Auguste l'Afrique doit fournir chaque année à Rome plus de 4 millions d'hectolitres et nous savons que Claude et Néron augmentent encore cette quantité. La culture de l'olivier doit être encore peu développée, car Pline ne fait pas allusion au commerce de l'huile. Cependant on le trouve déjà, puisque César lève un impôt de 300.000 livres d'huile sur la ville de Leptis Minor.

La vigne également semble avoir peu d'extension, car nous voyons le vin importé de l'Italie pendant l'époque républicaine et encore sous Auguste. Pline semble bien nous dire que les quelques raisins que l'on récoltait en Afrique étaient surtout expédiés à Rome comme fruits de dessert.

L'extraction du marbre de Numidie doit commencer également à cette époque et Pline nous signale son apparition à Rome (1).

Il nous faudrait également citer beaucoup de produits agricoles ou de luxe que les Romains demandaient à l'Afrique et qui nous sont signalés çà et là par Pline ou Pétrone.

Nous avons parlé de ces produits en leur lieu et ils sont trop peu importants pour qu'il soit nécessaire de les mentionner à nouveau ici.

Ainsi donc en résumé l'Afrique paraissait destinée à avoir un rôle économique considérable grâce à sa fertilité prodigieuse, mais aussi le manque d'industrie devait forcément rendre moins important un commerce qui aurait pu prendre de grands développements.

CHAPITRE II

L'Apogée de la Prospérité commerciale de l'Afrique Les Antonins et les Sévères

A peu près vers le milieu du 1^{er} siècle de l'empire, les possessions romaines en Afrique avaient reçu un accroissement considérable par l'annexion définitive à titre de province de tout le pays situé à l'ouest de la Numidie et qui forma les provinces de la Maurétanie Césarienne et de la Maurétanie Tingitane. Il est facile de comprendre que cet agrandissement de territoire devait avoir une heureuse conséquence sur le développement du commerce.

Mais cette conséquence ne devait se faire sentir qu'une

(1) PLIN. — *Hist. Nat.*, XXXVI, 8.

cinquantaine d'années plus tard, au moment de la dynastie antonine. L'annexion de la Maurétanie par Claude, en 42, avait provoqué de nombreux soulèvements de la part des populations indigènes jalouses de leur indépendance. Ces révoltes vaincues, on eût pu espérer travailler en paix au développement de la province si les révolutions qui suivirent la mort de Néron n'eussent pas détourné d'un autre côté l'attention des empereurs qui se succédèrent au pouvoir avec une incroyable rapidité. Toutes ces révolutions de palais empêchaient de songer sérieusement aux provinces et celles-ci demeurèrent dans un état d'abandon presque complet. La dynastie flavienne commença à apporter un peu de calme dans le monde romain et à permettre de s'occuper des provinces. Mais ce mouvement atteignit surtout son apogée sous la dynastie antonine.

On sait combien le gouvernement de ces princes fut heureux pour l'empire. On l'a appelé et à juste titre l'âge d'or de l'empire. Ce fut à coup sûr pour les provinces l'époque de la plus grande et de la plus brillante prospérité. « Sous son règne (1), nous dit le biographe de l'empereur Antonin, les provinces furent heureuses. » Un rhéteur de l'époque, *Ælius Aristide*, dans son panégyrique de la ville de Rome, prononcé en 145, nous trace un tableau enchanteur de la félicité des provinces à cette époque. « Le monde entier est en fête, nous dit-il, la terre a déposé son ancien vêtement qui était de fer, pour se donner en toute liberté la joie de vivre. Il n'y a plus de rivalités entre les cités, ou plutôt il y en a encore une, pour savoir laquelle sera la plus belle et la plus magnifique. Partout, dans chaque ville, des gymnases, des fontaines, des portiques, des temples, des ateliers, des écoles. Votre générosité ne cesse jamais de combler les villes de toutes sortes de dons ; aussi jamais n'ont-elles été plus heureuses. Tout est splendeur et beauté, et la terre entière est comme un immense jardin de plaisance. Ceux-là seuls sont malheureux, si toutefois il en existe, qui ne sont pas compris dans votre empire, puisqu'ils sont privés de tant de biens. Cette vieille parole si souvent répétée que la terre est la mère commune et la patrie commune de tous les hommes, vous en avez fait une réalité vivante. » (2)

Ce tableau enchanteur que nous trace *Aristide*, nous pouvons en faire une application particulière à l'Afrique.

(1) J. CAPITOLIN. — *Vie d'Antonin, Histoire Auguste*, VIII.

(2) ARISTIDE. — *Panégyrique de Rome*, éd. Jebb, I, pp. 224-227, passim.

Le biographe de l'empereur Hadrien nous dit d'une façon expresse quelle fut la bienveillance et la sollicitude de cet empereur pour cette province. « Il comble de bienfaits les provinces d'Afrique, nous dit Spartien, et jamais prince ne les visita avec tant de célérité. » (1)

L'administration d'Antonin laissa également en Afrique d'excellents souvenirs, si nous en croyons les nombreux témoignages officiels que la reconnaissance des habitants éleva à l'empereur. Les décurions de Suffetula, dans la Byzacène érigèrent aux frais du budget municipal un arc de triomphe couronné de statues et d'un quadriges en l'honneur d'Antonin le Pieux (2).

Huit autres municipes d'Afrique proconsulaire ont tenu à rendre un hommage public à l'empereur en lui votant des inscriptions au nom de la cité (3). De même en Numidie trois municipes ont laissé des souvenirs de leur gratitude envers le prince (4).

Tout nous montre donc l'Afrique jouissant sous les Antonins d'une prospérité inconnue jusqu'alors. Cette province eut aussi la bonne fortune, que n'eurent pas les autres provinces du monde romain, de ne pas voir s'écrouler avec les Antonins cette prospérité si grande. A la dynastie des Antonins succédèrent les empereurs africains et syriens ; à partir de ce moment l'empire appartient aux soldats, sa possession est le fruit de la violence et du meurtre. Toutefois ces empereurs africains dont le plus célèbre fut Septime Sévère, se souvinrent de leur pays d'origine, et les bienfaits continuèrent à se répandre sur l'Afrique prolongeant ainsi pendant près d'un demi siècle encore la prospérité que cette province avait connue sous les Antonins.

De la Numidie administrée jusqu'alors militairement, Sévère fit une province. Cet acte fait époque. Rome avait alors par sa civilisation envahi toute l'Afrique du Nord. En recevant la Numidie au nombre des provinces, Sévère marquait la fin d'un travail de civilisation remontant à plus de deux siècles, car depuis l'annexion de la Numidie

(1) SPARTIEN. — *Vie d'Hadrien*, XII.

(2) C. I. L., VIII, 228.

(3) C. I. L., VIII, 765 (Thibica), 1320 (Tuccabor), 1332 (Thidibbia), 1779 (Colonia Ælia Augusta Lares), 5326 (Calama), 10499 (Thysdrus), *Eph. épig.*, T. V, N° 295 (Bisica), V, N° 337 (Thaca).

(4) C. I. L., VIII, 4199 (Verecunda), 4587 (Diana), *Eph. Epig.*, T. V, N° 685 (Thamuggas).

il s'était écoulé plus de deux cents ans. Mais le but atteint était digne du travail ; des Syrtes au détroit de Gibraltar Rome régnait et sa civilisation dominait aussi. Et même les bords du désert furent garnis d'une couronne de villes là où de nos jours les nomades conservent à peine une misérable existence. La colonisation des steppes au sud de la Tunisie et de l'Algérie est sans doute un des faits les plus brillants de la domination universelle de Rome (1).

C'est cette prospérité que nous attestent les écrivains du temps et en particulier Tertullien, dans cette description de l'empire romain qui doit être appliquée surtout à l'Afrique. « Jetons les yeux sur l'univers. De jour en jour il devient mieux cultivé et plus riche. Tous les pays sont accessibles, tous sont connus, tous s'ouvrent au commerce. De rians domaines ont remplacé les déserts lugubres, les champs ont dompté les forêts, les bestiaux ont mis en fuite les bêtes fauves, les sables sont ensemencés, les arbres croissent sur les rochers, les marais sont mis à sec ; il y a aujourd'hui autant de villes qu'il y avait autrefois de cabanes Partout des maisons, partout des populations, partout des communes, partout la vie.... » (2)

C'est donc l'époque de la grande prospérité de l'Afrique, c'est surtout à cette époque qu'il convient de l'étudier.

Au II^e et au III^e siècle l'Afrique romaine a atteint sa plus grande extension territoriale. Elle comprend, en allant de l'est à l'ouest, les quatre provinces de l'Afrique proconsulaire, la Numidie, la Maurétanie Césarienne et la Maurétanie Tingitane.

Au sud, la limite était constituée au moins pour certaines régions par un fossé, derrière lequel il y avait un remblai de terre, obstacle aux malfaiteurs et aux pillards. Une voie reliait les postes, les forts et les camps permanents échelonnés sur cette ligne.

Ce vaste territoire dont nous avons constaté la grande fertilité devait avoir acquis par conséquent un très grand développement commercial.

Partout les relations économiques se développent ; de tous les points de l'empire les produits affluent à Rome, qui présente ainsi dans ses murs comme un abrégé du monde suivant un contemporain d'Antonin, le rhéteur Polimon (3). Un autre rhéteur du même temps, cet Ælius

(1) SCHULTEN. — *Afrique Romaine*, p. 30.

(2) TERTULLIEN. — Cité par Gsell, *L'Algérie dans l'Antiquité*, p. 73.

(3) FABRICIUS. — *Biblioth. græca*, éd. Harles, VI, p. 3.

Aristide que nous citons plus haut, nous donne un tableau du commerce de Rome à cette époque, tableau qui nous fait bien comprendre quelle était l'activité commerciale qui régnait dans toutes les provinces du monde romain. « Désire-t-on contempler toutes les productions ? Il faut parcourir la terre entière ou séjourner à Rome. Ici on trouve toujours en abondance tout ce que la nature et l'industrie produisent chez tous les peuples. Les fruits de l'Inde ou de l'Arabie heureuse sont si nombreux chez vous que l'on peut croire que tous les arbres de ces pays ont été dépouillés ; si les Indiens ou les Arabes ont besoin des produits de leur sol c'est à Rome qu'il leur faudra venir les chercher. Les tissus de Babylone, les bijoux de la barbarie la plus lointaine arrivent à Rome en plus grande quantité et avec plus de facilité que s'il s'agissait de transporter à Athènes un produit de Naxos ou de Cythnos. Votre domaine agricole comprend la Sicile, l'Égypte et toutes les terres cultivées de l'Afrique, c'est un va et vient continu de navires à vos quais. . . . » (1)

L'Afrique ne faisait pas exception à cette règle, mais à côté des causes générales de prospérité que nous avons indiquées il y en avait d'autres particulières à l'Afrique qu'il nous faut maintenant passer rapidement en revue.

L'empire jouissait sous les Antonins d'une paix générale. Ce bienfait inappréciable fut également accordé à l'Afrique grâce à la politique ferme et résolue des empereurs. Pendant ce laps de temps relativement considérable, puisqu'il dure à peu près un siècle et demi, nous ne voyons pas qu'il y ait eu dans cette province des troubles et des guerres intestines comme cela avait eu lieu pendant les premiers temps de la conquête, comme cela se renouvellera dans la suite quand l'empire passant aux mains d'incapables, ne sera plus assez fort pour contenir les pillards qui ne demandaient qu'à se jeter sur les riches plaines de l'Afrique romaine, sûrs d'y faire un magnifique butin. Protégés par le limes et par la troisième légion Auguste, les agriculteurs africains peuvent donc sans danger se vouer entièrement à la culture de leurs champs.

Aussi voyons-nous à cette époque les cultures s'étendre et arriver à des points que la colonisation romaine n'avait pu atteindre jusque là, à cause de l'insécurité de ces régions. La frontière reculée au sud permet en effet aux

(1) ÆLIUS ARISTIDE. — *Panégérique de Rome*, éd. Jebb, I, pp. 200-201.

colons de se livrer à la culture, dans les riches plaines d'Auzia et du Hodna, laissées autrefois en dehors de la frontière ou trop à la limite de celles-ci pour pouvoir être mises en valeur sans danger. L'annexion de la Maurétanie et sa mise en culture permet également de développer la prospérité dans une autre région où jusqu'à présent les récoltes de blé qu'on y faisait n'avaient donné que des résultats précaires et médiocres. Maintenant que l'annone romaine était assurée de trouver des ressources abondantes dans les riches plaines de Sitifis, d'Auzia, etc., il n'était plus besoin de vouloir faire fournir coûte que coûte des céréales à un pays dont ni le sol ni le climat n'étaient favorables à ce genre de culture. Les Romains le comprirent et abandonnant résolument les céréales, ils plantèrent dans la Byzacène des oliviers qui donnèrent bientôt à cette région une prospérité que la culture des céréales ne lui avait jamais donnée. Nous voyons s'élever de tous côtés des villes importantes là où il n'y avait autrefois que des steppes incultes. A quelle époque devons-nous placer cette transformation ? Grâce aux monuments considérables dédiés aux Antonins et aux Sévères nous pouvons dater de ces deux dynasties le changement profond qui s'est opéré dans la Byzacène. Nous trouvons d'ailleurs des témoignages précis de cette protection accordée par les empereurs au développement de la culture des oliviers dans certaines de leurs dispositions législatives. C'est ainsi que sous Septime Sévère un certain Patroclus, procureur, commentant la Lex Hadriana dit que l'empereur a décidé que les possesseurs qui viendront à planter ou à greffer des oliviers dans les terres vierges ou incultes depuis dix ans continus, ne seront soumis à aucun impôt pour les fruits qu'ils pourront récolter pendant les dix premières années. De même les arbres fruitiers ne seront pas imposés durant les sept premières années qui en suivront la plantation ou la greffe (1).

On sait le contraste entre l'aspect généralement aride et quasi désertique de l'Afrique qu'a vue et décrite Salluste et la fertilité et la richesse que devait acquérir le pays sous l'empire. M. Bourde a cru trouver dans l'introduction de la culture de l'olivier par les Romains la raison de ce rapide et merveilleux changement. Une inscription trouvée ces dernières années à Aïn el Djemala a permis de se faire une

(1) D^r CARTON. — *Commentaire de Patroclus procurator sur la Lex Hadriana sous Septime Sévère*, *Revue archéolog.*, 1893, T. I, pp. 30-40.

idée plus exacte de cette transformation. « Cette mise en valeur du sol ne s'est point bornée au centre de la Proconsulaire. Elle s'est étendue à la province tout entière. Il y avait des champs en friches et des terrains vierges jusque dans le bassin de la Medjerda. Avant que l'exploitation méthodique des saltus impériaux ne fut venue le modifier et l'embellir, le paysage ne devait pas être très différent de ce qu'il est aujourd'hui, des marécages et du maquis. Les Romains ne se sont pas contentés d'un mode uniforme de culture fruitière. Les pétitionnaires parlent d'olivettes, mais ils songent aussi à planter des vignes et même l'empereur souhaite que l'on pratique aussi la culture des céréales. Enfin le mouvement de colonisation n'a pas été laissé au hasard. Né de conditions géographiques et des besoins de la population il a été dirigé par le gouvernement de Rome, entretenu et accéléré par une législation favorable. Nous avons le droit de rapporter cette transformation à un règne précis, non qu'elle soit l'œuvre d'un homme et d'un jour, mais il est arrivé un moment où les efforts individuels qui cherchaient inconsciemment à la réaliser ont été coordonnés sur un plan d'ensemble et l'honneur en revient à Hadrien qui a bien mérité qu'on célèbre officiellement son inébranlable attachement aux intérêts des hommes. » (1)

Grâce à cette mesure que l'on dut sans doute étendre à toute l'Afrique, la culture des oliviers dut prendre une grande extension, non seulement dans la Byzacène, mais encore dans certaines parties de la Maurétanie Césarienne, la vallée du Chélif par exemple où nous trouvons encore aujourd'hui de nombreuses ruines de pressoirs et parfois des vestiges des anciennes forêts d'oliviers qui devaient couvrir le pays.

Les empereurs d'ailleurs ne se bornaient pas à ces encouragements, ils prenaient à tâche de favoriser d'une manière active, de développer la prospérité économique du pays et cela ils le faisaient par leurs nombreuses constructions et par le régime douanier qu'ils donnèrent à l'Afrique.

On a vu que le tarif de Zaráï était tout à fait inférieur à celui des autres provinces.

Ce qu'il importait surtout, pour le développement économique du pays, c'était d'assurer partout les communications. C'est à quoi travaillèrent les empereurs en

(1) CARCOPINO. — *L'Inscription d'Aïn Djemala*, M. E. R., 1906, pp. 447-448.

construisant, souvent à leurs frais, des routes magnifiques reliant entre eux les principaux centres de commerce. Si nous considérons les bornes milliaires sur lesquelles étaient gravés outre la distance, les noms des empereurs qui avaient pris part soit à la construction soit à la réfection de la route, nous voyons que sur 457 inscriptions que nous rapporte le Corpus (1), près de 120 portent le nom d'empereurs de la dynastie des Antonins ou des Sévères.

« Les provinces d'Afrique atteignirent l'apogée de leur splendeur au cours du III^e siècle, sous la dynastie de l'empereur Sévère qui, natif d'Afrique, a fait beaucoup pour sa patrie. Ces provinces pouvaient être fières d'avoir donné au monde un nouvel empereur, car parmi ceux qui l'avaient précédé on ne comptait comme issus des provinces que Trajan et Hadrien, originaires d'Espagne. Il n'est pas étonnant que dans la série des empereurs originaires des provinces l'Afrique vienne après l'Espagne, car au III^e siècle l'Afrique était sans conteste le pays le plus florissant de l'empire tout comme Carthage était une deuxième Rome. » (2)

La grande proportion de ces noms nous prouve bien quel soin ces empereurs apportèrent au bon entretien du réseau routier. Nous avons vu Hadrien faire construire entièrement la route de Simitthu à Tabraca pour faciliter l'arrivée des marbres à la mer. Sur beaucoup de points de nouvelles routes sont construites ou prolongées à des points jusqu'alors isolés.

Tous ces travaux, toutes ces mesures législatives contribuèrent beaucoup à développer le commerce de l'Afrique avec les autres parties du monde, mais surtout avec Rome dont Aristide nous a tracé un tableau si brillant.

Les produits que l'Afrique échange avec toutes ces contrées ne sont que ceux que nous avons déjà signalés dans le chapitre précédent, mais leur commerce prend une extension de jour en jour plus grande.

C'est le blé dont les envois à Rome augmentent tous les jours. C'est à cette époque, surtout après la création de la flotte d'Afrique par Commode, que les convois de blé deviennent plus importants sans pour cela être au-dessus des ressources de l'Afrique et causer ainsi son épuisement comme cela aura lieu au IV^e siècle.

(1) *C. I. L.*, 10016 à 10473.

(2) A. SCHULTEN. — *L'Afrique Romaine*, p. 20.

C'est l'huile dont le commerce prend à cette époque une grande extension grâce aux encouragements donnés par les empereurs à la culture et à la plantation des oliviers.

Nous avons constaté ainsi que le deuxième et le troisième siècle étaient pour les carrières de marbre de Simitthu l'époque de la plus grande activité et de la prospérité sans mélange.

Ce sont les chevaux numides qui triomphent dans toutes les courses de chars de l'époque et qui enrichissent les cochers maures et africains qui les conduisent.

Ce sont tous les produits de luxe que les Garamantes vont chercher au Soudan et qu'ils vendent aux négociants romains de Cidamus ou de Leptis. Nous savons en effet que c'est sous les Sévères que les empereurs se préoccupent d'assurer la tranquillité de ce commerce de transit en établissant des forteresses destinées à arrêter les pillards et les brigands.

Ainsi donc voilà quels étaient les principaux produits que les armateurs africains allaient importer dans les diverses contrées de l'empire romain. Tout ce commerce actif amenait une très grande prospérité dans les villes de l'Afrique, prospérité qui se traduit encore aujourd'hui à nos yeux par les ruines splendides des monuments, amphithéâtres ou temples, que les habitants élevèrent autrefois. C'est ici la place de rappeler le mot de Tertullien que nous citons plus haut. « Partout des maisons, partout des populations, partout des communes, partout la vie. »

CHAPITRE III

La Décadence de la Prospérité commerciale de l'Afrique du Nord au IV^e et au V^e Siècle

La prospérité commerciale de l'Afrique que nous venons de voir si brillante pendant le II^e siècle et la première moitié du troisième, subit dans la deuxième moitié de ce siècle une crise profonde qui ira en s'accroissant jusqu'à la chute de la domination romaine.

A cette crise économique on peut attribuer plusieurs causes économiques ou politiques.

Les unes sont générales à l'empire romain tout entier. Déjà le règne des empereurs africains et syriens, des Sévères, n'avait pu conserver à l'empire le calme et la prospérité dont il avait joui pendant la dynastie antonine. Un malaise général commençait à se faire sentir. Mais c'est surtout après la mort d'Alexandre Sévère que l'anarchie et la confusion règnent dans l'empire. Les années qui suivent jusqu'à l'avènement des empereurs illyriens (235-268) ne sont qu'une suite d'intrigues sans nom, d'ambitions méprisables, d'émeutes, de révolutions, d'assassinats. La soldatesque déchaînée est la maîtresse du monde romain ; les légions font et défont les empereurs à chaque instant. En même temps les peuples germains commencent à franchir le Danube et le Rhin et à se jeter sur les provinces voisines comme sur une proie. En résumé, anarchie au dedans, menace d'invasions au dehors.

Cette crise politique si grave est suivie à bref délai d'une crise économique non moins grave qui en est la conséquence et qui va frapper toutes les populations de l'empire. « Au III^e siècle recommencèrent les guerres extérieures et les révolutions intérieures. Elles enlevaient toute sécurité aux commerçants et nuisaient à la fois au crédit, aux échanges, à la consommation. De l'avènement de Decius à celui de Dioclétien (249-284), les Barbares pendant trente-cinq ans ravagèrent l'empire. En l'espace de quatre-vingts années on compta vingt-quatre empereurs dont deux seulement ne périrent pas de mort violente et quarante tyrans. L'œuvre de réorganisation commencée par Dioclétien, achevée par Constantin rétablit l'ordre et la paix publique. Mais les désordres antérieurs avaient causé de telles ruines qu'une crise commerciale très menaçante se produisit vers l'an 300. La rareté du capital éleva l'intérêt à un taux énorme ; toutes les denrées, tous les services atteignirent une excessive cherté. Les empereurs Dioclétien, Maximien, Constance et Galère se crurent forcés en 301 de promulguer un édit du maximum pour fixer provisoirement le prix des marchandises et du travail : c'est le célèbre *Edictum ad provinciales de pretiis rerum venalium* (1). La tentative de Dioclétien échoua. Personne ne voulant plus vendre, la disette se fit sentir. Il fallut renoncer à cet essai

(1) LACTANCE. — *De Morte persecutorum*, VII, 9.

malencontreux de réglementation qui créait la famine au lieu d'y remédier et rapporter l'édit. » (1)

Ces crises politiques et économiques n'étaient pas sans avoir un fâcheux retentissement sur le commerce de l'Afrique. Pendant toute cette période d'ailleurs, la province était en proie elle aussi à des guerres civiles et à des dissensions religieuses qui survenant en même temps qu'un malaise économique général, devaient avoir pour le commerce de cette contrée les plus fâcheuses conséquences.

Les guerres civiles entre les prétendants à l'empire avaient amené un relâchement dans la dépendance des gouverneurs impériaux. Ceux-ci s'habituaient à se considérer comme à peu près indépendants, n'ayant plus personne pour les surveiller et contrôler leur administration, ils se relâchèrent de leur vigilance. Aussi les indigènes, qu'avait seule jusque là contenus la main ferme et prudente des généraux romains, recommencèrent leurs soulèvements. Vers le milieu du III^e siècle, de graves insurrections éclatent chez les Maures. Ces indigènes viennent attaquer et piller des villes importantes et riches comme Auzia et Rapidum.

De nombreuses bandes de pillards, réfugiés dans le massif du Babor et du Djurdjura, s'élançaient sur les riches plaines des alentours et y faisaient un riche butin et un grand nombre de prisonniers dont la rançon était encore pour eux la source de profits abondants. Nous voyons saint Cyprien adresser cent mille sesterces aux évêques de Numidie pour aider à payer la rançon des chrétiens et des chrétiennes qu'ont enlevés les barbares. C'est le produit d'une quête entre les fidèles de Carthage et il envoie leurs noms avec leur argent pour qu'on n'oublie pas de prier pour eux (2).

Il faut que ces brigandages aient été bien fréquents pour qu'il en reste tant de traces dans les inscriptions qui nous sont parvenues. Rien n'y est plus commun en effet que la mention de ces vols ou de ces meurtres. A Simitthu un vétérân est un jour traîtreusement assassiné sur la route et ses camarades ne peuvent que lui élever une tombe à leurs frais (3).

A Auzia nous lisons sur une tombe ces mots touchants :

(1) R. CAGNAT et M. BESNIER. — *Art. Mercatura, Dict. Daremberg et Saglio*, T. III, 2^e partie, p. 1774.

(2) SAINT CYPRIEN. — *Epis.*, 62 édit Migne, T. IV

(3) C. I. L., VIII, 14603

« Adieu Secundus, fleur de jeunesse que les barbares ont moissonnée. » (1) Un vétéran de la troisième légion, architecte et arpenteur de son état, nous raconte qu'appelé à Saldae pour la construction d'un aqueduc, il avait été attaqué par les brigands sur une des routes les plus fréquentées de la province, dans un pays depuis longtemps soumis et pacifié ; que ses compagnons et lui avaient eu grand'peine à leur échapper et qu'il ne s'était tiré de leurs mains qu'avec quelques blessures et sans son bagage (2).

Les inscriptions nous révèlent donc dans le pays un état d'insécurité et de troubles presque permanent.

Ce qui encourageait ainsi les révoltes et les brigandages, c'est que le plus souvent les pillards ne trouvaient aucune résistance devant eux. La population civile avait perdu tout esprit militaire et ne fournissait aux troupes impériales qu'un petit nombre de recrues. Il arrivait ainsi que l'armée se recrutait surtout dans les familles militaires et chez les barbares indigènes ou étrangers ; ceux qui devaient le plus souhaiter la conservation de l'empire dédaignaient ou étaient incapables de le défendre. La plupart du temps même les commandements supérieurs étaient abandonnés à des indigènes souvent bien imparfaitement romanisés. C'est ainsi que deux frères de Firmus, Gildon et Maszazel, reçurent successivement le commandement de toutes les troupes d'Afrique (3).

On conçoit donc qu'on ne pouvait faire grand fonds sur une armée composée d'indigènes et dont les généraux étaient eux mêmes choisis en dehors de l'aristocratie romaine parmi les indigènes ou parmi les étrangers. Aussi lors de la révolte de Firmus deux corps de troupes passèrent à l'ennemi (4). Plus tard Gildon profita de sa haute situation pour se révolter comme son frère ; il terrifia l'Afrique par ses cruautés et affama Rome en empêchant le départ des convois de blé (5). Enfin ce fut un de ses successeurs, le comte Boniface, qui en appelant les Vandales dans le pays amena la chute de la domination romaine en Afrique.

A ces révoltes et à ces brigandages perpétuels s'ajoutèrent bientôt des guerres civiles occasionnées par les troubles religieux. Jusqu'à la reconnaissance officielle du christianisme par Constantin l'Afrique avait eu à subir

(1) et (2) *C. I. L.*, VIII, 9238. — *Loc. cit.*, 2728.

(3) et (4) AMMIEN Marcellin. — L. XXIX, 5.

(5) CLAUDIEN. — *De Bello Gidónico*. — ZOZIME, V. II.

de nombreuses persécutions, quelques-unes très sanglantes et qui avaient amené une grande perturbation dans le pays. Mais c'est surtout après l'édit de Milan que commencèrent en Afrique les troubles causés par les querelles religieuses. Donatistes et orthodoxes se firent une guerre acharnée qui ne resta pas toujours une dispute théologique (1), mais dégénéra souvent en une véritable guerre civile où les deux partis s'efforçaient les armes à la main de faire triompher leurs préférences religieuses. Les montagnes de l'Aurès servirent de citadelles aux défenseurs du donatisme. Condamnés par les Conciles de Rome et d'Arles, puis par Constantin, les donatistes refusèrent de se soumettre. Ils constituèrent une église particulière et devinrent les ennemis du pouvoir impérial qui à plusieurs reprises les persécuta très durement.

« L'histoire d'Afrique au iv^e siècle est toute remplie par les mille épisodes de la lutte des catholiques et des donatistes : discussions de docteurs, où les arguments étaient trop souvent étagés sur des pièces fausses et où les textes sacrés se mêlaient aux injures, assommades dans les rues, sacs d'églises. Les plus exaltés parmi les dissidents en viennent même à faire cause commune avec d'autres révoltés qui pour leur part ne se souciaient guère de l'affaire de Cecilien et des auditeurs. Ils virent d'un œil favorable les désordres des prolétaires des campagnes qu'ils appelèrent les combattants du Christ. Ils soutinrent Firmus et Gildon. L'acclamation *Deo laudes !* opposée à la devise catholique *Deo gratias !* devint un cri de guerre poussé à la fois par les puritains, par les Maures pillards et par les paysans anarchistes. » (2)

En effet, indépendamment des révoltes d'indigènes et de ces troubles religieux, une crise économique, très grave, conséquence de ces troubles continuels, avait amené une révolte des paysans des campagnes qui eut les plus fâcheux résultats sur la situation commerciale du pays.

A l'origine les cultivateurs étaient soit des propriétaires soit les locataires des propriétaires. Sans doute ils restaient le plus souvent sur les terres qu'ils avaient louées, mais ils étaient cependant libres de s'en aller s'ils le voulaient ; et quand leur travail les avait enrichis ils pouvaient, en

(1) DUCHESNE. — *Le dossier du Donatisme dans Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*, an. 1891.

(2) GSELL. — *L'Algérie Romaine*, p. 115.

achetant des biens, devenir propriétaires à leur tour. C'est à quoi beaucoup arrivaient au n^e siècle de l'empire, alors que la prospérité régnait partout en Afrique, et où le cultivateur n'était pas obligé de transformer sa ferme en un véritable château fort. « Je suis né, nous dit le paysan enrichi, dans une pauvre cabane d'un père misérable, qui ne m'a laissé ni argent ni maison. Mais dès que la saison avait mûri le blé, j'étais le premier à le couper ; puis quand les gens qui portent la faucille s'en allaient moissonner dans les plaines de Cirta ou les champs de Jupiter je marchais en tête, le premier à l'ouvrage et je laissais des amas de gerbes liées derrière moi. J'ai ainsi coupé sous un soleil de feu deux fois six moissons jusqu'au jour où je devins moi-même le chef de la troupe. Pendant onze ans encore j'ai moissonné avec eux l'épi mûr dans les campagnes numides. » (1) Voilà comment il gagna de l'argent et finit par devenir propriétaire d'une maison et d'une ferme « qui ne manquaient de rien ». Avec la fortune vinrent les honneurs ; il fut élu décurion dans son pays et même il fut élu par les décurions ses collègues pour être le premier magistrat de sa ville, en sorte que de pauvre laboureur qu'il était il en vint un jour à siéger en qualité de président au beau milieu de la curie. « C'est ainsi, ajoute-t-il, que mon travail m'a valu des années brillantes qu'aucune langue envieuse n'osa jamais troubler. » (2)

Mais à l'époque que nous étudions de pareilles élévations ne sont plus possibles. Avec le Bas-Empire commence en effet à s'établir partout, et en Afrique comme ailleurs, le système du colonat qui attache pour toujours l'homme à la terre. Aussi les colons devant l'impossibilité de s'élever à une position plus haute, perdirent l'ardeur que donnait au travail libre l'ambition d'un sort meilleur. Ils vécurent au jour le jour ; ils se désaffectionnèrent d'un gouvernement qu'ils ne connaissaient plus guère que par la taxe de capitation. Exaspérés contre les rigueurs qui les pressuraient sans mesure beaucoup se révoltèrent. Les prolétaires des campagnes refusèrent de payer leurs redevances, ils pillèrent les châteaux, maltraitèrent et humilièrent leurs maîtres.

Les révoltes des barbares, l'insécurité, l'épuisement des terres auxquelles on avait peut-être trop demandé, des

(1) BOISSIER. — *L'Afrique Romaine*, pp. 145-146.

(2) C. I. L., VIII, 11824.

calamités qui survinrent presque coup sur coup : sécheresses, épidémies, tremblements de terre, réduisirent les petits propriétaires à la gêne ou à la misère. Ils durent vendre aux riches qui avaient mieux résisté. Ils devinrent ainsi simples cultivateurs sur les terres d'autrui. Pour vivre ils se firent colons, petits fermiers ou même ouvriers agricoles. « Les pauvres, dit saint Augustin, se mettent sous la dépendance des riches, afin d'avoir de quoi manger. » (1) Beaucoup de petites propriétés disparurent, les grandes s'étendirent. Dès l'année 250, saint Cyprien parle « de ces riches qui ajoutent des domaines à des domaines et qui excluent les pauvres de leur voisinage » (2).

Or nous avons pu constater que l'Afrique du Nord n'avait guère été dans l'antiquité qu'un pays agricole. Il n'y avait donc pas dans les villes une bourgeoisie aisée qui à défaut de propriétaires fonciers, aurait pu être appelée à la gestion des affaires municipales. Aussi l'autorité impériale dut-elle intervenir pour forcer les décurions à demeurer dans une charge qui était toujours pour ses titulaires une cause de ruine.

Malgré tous ces motifs de ruine et de désorganisation, l'Afrique était encore, quand les Vandales débarquèrent, la contrée la plus prospère ou plutôt la moins éprouvée de l'empire romain. Un prince l'appelait « la meilleure partie de son empire » ; un écrivain chrétien la saluait d'âme de l'État. « C'était, disait un autre, l'ornement de toute la terre. »

C'est qu'en effet, malgré tout, le commerce de l'Afrique continuait à être actif.

C'était le commerce du blé qui prit une importance extrêmement considérable du jour où Rome ne dut plus compter que sur la flotte d'Afrique pour l'alimentation de ses habitants. Aussi voyons-nous les mesures législatives se succéder pour veiller au transport du blé africain à Ostie. Des constitutions interviennent à chaque instant pour bien fixer les obligations des naviculaires dont les charges d'ailleurs sont rendues si lourdes que les membres de cette corporation essaient par tous les moyens de s'y soustraire (3). A ce moment les empereurs Honorius et Valentinien font construire à Rusicade d'importants gre-

(1) SAINT AUGUSTIN. — Cité par Gsell, *L'Algérie dans l'Antiquité*, p. 106.

(2) SAINT CYPRIEN. — *Epist.*, I, *Ad. Donatum*, 8.

(3) Cf. 2^e partie, ch. IV.

niers pour entasser la provision de blé que les naviculaires auront à transporter en Italie (1).

L'huile continue aussi à être l'objet d'une exportation assez considérable. Après les Sévères, Constantin abolit bien la taxe qui pesait sur la Tripolitaine (2), mais les exportations d'huile ne cessèrent pas pour cela. Nous avons cité une loi d'Honorius relative aux approvisionnements d'huile destinés à la ville de Rome.

Nous avons vu que si l'exploitation des carrières de Simitthu paraissait avoir cessé vers le III^e siècle, l'exportation n'en avait pas cessé pour cela. Nous avons cité beaucoup d'empereurs du III^e et du IV^e siècle qui avaient fait expédier à Rome ou en Italie de nombreuses colonnes de marbre numidique pour embellir les palais qu'ils se faisaient construire ou les villes dont ils voulaient récompenser la fidélité ou le loyalisme.

C'est également au Bas-Empire que nous voyons l'industrie de la pourpre organisée d'une façon régulière.

Le commerce était donc bien prospère, mais nous pouvons saisir dans son organisation le même défaut que partout ailleurs. Dans n'importe quelle branche de l'activité, dans le commerce aussi bien que dans l'agriculture et dans l'industrie, le pouvoir tout puissant de l'empereur intervient. C'est lui qui édictera les règles pour le transport du blé et de l'huile, c'est pour lui qu'on emportera le marbre de Simitthu dont les carrières sont sa propriété, c'est lui encore qui gouvernera par son *procurator bafiorum* (3) les nombreux ateliers de teinturerie de pourpre ou de tissage établis à Carthage ou à Djerba.

En présence de ce pouvoir tout puissant de l'État, de cette mainmise de l'empereur sur tout le commerce, on comprend que l'essor de celui-ci ait été brusquement entravé. Ces entraves jointes aux nombreuses causes de misère que nous avons signalées, nous permettent de croire que l'Afrique n'aurait pas continué longtemps à demeurer le grenier de Rome.

Mais l'invasion des Vandales en 427 vint empêcher de voir à quelles conséquences fâcheuses pour la prospérité de l'Afrique, fût arrivé le régime économique imposé par Rome à cette province jadis si prospère.

La prise de Carthage en 439 par Genséric acheva la

(1) *C. I. L.*, VIII, 7975.

(2) AURELIUS Victor. — *Vie de César*, 41.

(3) *Not. Dignit.*, T. XI, N° 69, édit. Seck, p. 151.

rupture avec Rome. Quand Bélisaire reconquit la province d'Afrique pour le compte de Justinien, la province fit alors partie de l'empire d'Orient et son histoire entra dans la période byzantine. L'histoire de son commerce à partir de l'époque des Vandales ne nous appartient plus et c'est presque sur un pays désolé et ruiné qu'il nous faut terminer cette étude du commerce d'une région qui avait eu pendant un temps une si grande prospérité.

CONCLUSION

Le Commerce de l'Afrique du Nord sous la Domination Romaine

Au début, après la prise de Carthage, les Romains semblèrent assez embarrassés de leur nouvelle conquête. Ils ne songèrent tout d'abord, suivant l'expression de Mommsen, « qu'à monter la garde autour du cadavre ».

Bientôt les nécessités politiques les contraignirent à accroître leur domination. Successivement par voie de protectorats d'abord, d'annexions ensuite, ils continuèrent leur marche vers l'ouest et finirent par atteindre l'Océan.

Toutes ces conquêtes n'allèrent pas sans hésitations ni retours en arrière. Mais la nécessité où ils étaient de garder une province dont ils connaissaient la fertilité les obligea à annexer les uns après les autres tous les pays environnants.

Au moment même où ils en faisaient la conquête, les Romains allaient avoir plus que jamais besoin de l'Afrique pour assurer leur subsistance. Faire de cette province une terre agricole par excellence, le grenier où Rome viendrait s'approvisionner, tel paraît avoir été le but qu'ont poursuivi les Romains.

Connaissant déjà la fertilité du sol dont ils venaient de se rendre maîtres, ils voulurent l'augmenter encore. Pour cela ils couvrirent le pays de travaux hydrauliques pour la conservation de l'eau qui tombait avec parcimonie. Pour accroître la prospérité agricole rien ne fut négligé. Ils surent se servir des moindres sources, en augmenter le

débit, les entretenir, les aménager, les distribuer selon les besoins et en tirer tout le parti possible. Partout dans le pays on retrouve des traces de ces travaux hydrauliques qui témoignent du savoir-faire et de la vigilance des Romains.

Ces nombreux travaux permirent d'irriguer des terres naturellement fertiles et qui ne demandaient qu'un peu d'eau pour produire des récoltes magnifiques.

La paix profonde dont jouit l'Afrique, surtout pendant le II^e siècle, permit aux agriculteurs africains de se livrer sans crainte à la culture de leurs champs. Grâce à cette paix qu'aucune révolte grave ne vint troubler, les empereurs et les administrations municipales purent développer les ressources du pays. De nombreux colons romains vinrent s'établir dans la région, beaucoup de centres nouveaux furent créés, les anciens s'agrandirent et atteignirent un degré de prospérité que la domination de Carthage n'avait jamais pu leur procurer.

Un réseau routier vaste et bien compris permit aux produits du commerce de se diriger promptement et sûrement des grands centres de l'intérieur jusqu'aux ports de la côte où ils étaient embarqués pour Rome et les autres villes importantes du monde méditerranéen.

Grâce à ces travaux et à ces encouragements l'Afrique nous apparaît comme les Romains avaient rêvé de la voir, un pays agricole, le véritable grenier où les Romains allèrent s'approvisionner le jour où les agriculteurs italiens abandonnant la culture de leurs terres allèrent augmenter à Rome la foule des clients misérables et méprisés, mais nourris par le patron ou par l'empereur.

Toutefois le blé et les produits agricoles ne constituaient pas les seules marchandises que l'Afrique exportait à Rome. Il y avait d'autres objets qui, si leur trafic n'atteignait pas l'importance considérable qu'avait prise le commerce de ces produits agricoles, blé, huile, vin, etc., n'en faisaient pas moins l'objet d'une exportation active. C'est ainsi qu'il ne faut pas oublier le marbre de Numidie, le bois de Numidie et de Maurétanie, les chevaux africains, les tissus de pourpre de l'île de Djerba ou de la Maurétanie Tingitane. Les nombreux produits alimentaires que nous avons signalés devaient aussi tenir une place appréciable dans les échanges avec Rome.

Aussi s'il est juste de constater que le commerce de l'Afrique romaine nous apparaît avant tout comme un

commerce de produits agricoles, on ne peut dire que les exportations n'aient compris exclusivement que des produits de cette catégorie.

La nécessité économique et peut-on dire politique, qu'il y avait pour ces produits d'arriver à date fixe, le moindre retard pouvant avoir des conséquences incalculables, amena de bonne heure les empereurs à prendre sous leur contrôle le commerce des plus importants. Le commerce du blé, de l'huile, du bois, du marbre, de la pourpre devint commerce d'État sous le contrôle direct de fonctionnaires impériaux. Le retard de la flotte d'Afrique pouvait amener les empereurs à suspendre les distributions de blé et d'huile qu'ils avaient coutume de faire au peuple et plus de distributions, c'était une révolution à très brève échéance.

Les forêts de l'Afrique permettaient aussi d'occuper toute cette populace quand elle devenait trop dangereuse et trop remuante. Un édit publiait le programme de jeux sensationnels et tous couraient au cirque voir combattre des lions d'Afrique contre des panthères de Numidie.

La possession de l'Afrique permettait donc aux empereurs de satisfaire les revendications du peuple, revendications qu'il avait coutume de formuler dans ces trois mots bien connus, « *Panem et circenses* », du pain et des jeux. Du pain, les riches plaines de Numidie et de Maurétanie en fournissaient en quantités plus que suffisantes, les animaux féroces que l'on rencontrait en grand nombre dans les forêts et les déserts de l'Afrique assuraient aux jeux donnés par le prince l'approbation de tous grâce à leur nombre et à leur vigueur.

C'est sans doute cette importance politique des produits africains qui fit accorder par les empereurs des bienfaits si nombreux à cette province. Nulle part ailleurs peut-on dire l'administration romaine ne semble avoir été plus bienveillante pour les vaincus. C'est que de ces vaincus dépendaient la nourriture et l'amusement du peuple romain et par suite la sécurité du trône impérial.

Pays agricole avant tout, l'Afrique du Nord n'avait guère dans l'antiquité d'industrie bien développée. Il n'y avait d'industries que celles qui avaient trait à la préparation des produits agricoles : la fabrication de l'huile et du vin. La fabrication de la pourpre avec le coquillage faisait partie inhérente de la pêche du murex. On peut donc dire d'une manière générale qu'il n'y avait pas d'industrie africaine,

dans tous les cas aucuns de ses produits ne nous sont signalés comme ayant fait l'objet d'un trafic quelconque.

De fait dans la liste des importations nous ne trouvons que très peu de matières premières : les fers et les cuivres espagnols, l'étain gaulois et les nombreux produits exotiques de l'Inde et de la Chine dont les provinces d'Orient s'étaient constituées les pourvoyeurs de tout le monde romain.

Ces importations paraissent avoir eu un développement beaucoup moins grand que les exportations.

Nous serions tenté d'appliquer à toute l'Afrique du Nord ce qu'un géographe latin disait en parlant de la Numidie : « Elle se suffit à elle-même. » (1)

Si peu considérables que soient les importations comparées aux exportations, leur étude n'en a pas moins son intérêt pour nous ; c'est elle en effet qui nous renseigne sur le développement des relations commerciales de l'Afrique. Or nous voyons qu'il n'y a pas de provinces méditerranéennes qui n'aient été en relations d'échange avec l'Afrique.

La place que tenait l'Afrique dans la vie économique du temps devait donc être assez considérable. Sans doute elle n'atteignait peut-être pas l'importance de celle de l'Égypte ou de l'Asie, à cause du commerce de transit que faisaient ces deux pays, mais l'Afrique devait tenir un bon rang parmi les pays commerçants. Son blé, son huile, son bois, son marbre, ses chevaux et ses pourpres étaient autant de produits qu'elle exportait non pas seulement à Rome, mais dans toutes les provinces romaines. En revanche elle constituait un marché largement ouvert où les artistes et les artisans de ces pays pouvaient écouler les produits de leur génie ou de leur industrie.

ANDRÉ LECOCQ.

(1) *Expositio totius mundi*, édit. Riese, p. 122.

NOUVELLE INSCRIPTION DE TIARET

Au mois d'avril 1912, en faisant de nouvelles constructions dans sa propriété de la rue du Quatorze-Juillet, à Tiaret, l'un des auteurs de cette note, M. S. Fabre a mis à jour une seconde fois un mur antique qu'il avait déjà découvert en 1903. Ce mur mal construit renferme parmi ses matériaux des pierres de taille arrachées à des édifices plus anciens. Déjà même on en avait extrait une inscription assez intéressante (1). Une autre vient d'être dégagée.

La pierre sur laquelle elle est gravée est longue de 0^m84, haute de 0^m22, épaisse de 0^m60 environ. Il ne manque presque sur la face inscrite que la partie latérale gauche du cadre qui devait avoir la même largeur que la bande de droite, soit une dizaine de centimètres. La pierre aurait donc, sans cette cassure, un mètre à peu près de longueur.

Gravée soigneusement sur champ légèrement creusé, puis réglé, l'inscription est ainsi conçue :

SALVTI POPVLI ROMANI
VICTORINVS AEDILIS PON
DERARIVM SVA P P DQ

Pour le salut du peuple romain, Victorinus, édile, a de ses deniers fait construire un *ponderarium* et l'a dédié (2).

Le nom de *ponderarium* ne s'applique pas, comme le laisseraient croire les métrologistes modernes (3), à ces tables de mesures dont on a découvert de nombreux exemplaires dans les ruines des cités romaines et tout

(1) Pour la description du mur et l'inscription qu'on y a déjà trouvée, voir DERRIEN, *Bulletin Soc. Géog. et Arch. d'Oran*, 1904, p. 15.

(2) Cette inscription a été publiée sans commentaires par M. Cagnat. *Bull. Arch. du Comité*, procès-verbaux de mai 1912, p. XV.

(3) E. MICHON, dans le *Dict. des Antiquités* de Daremberg et Saglio, IV, 1^{re} partie, p. 547, réfute cette opinion.

particulièrement ces dernières années, en celles des villes africaines (1). De l'étude de quelques inscriptions où se rencontre ce mot, il ressort que le *ponderarium* était l'édifice où les étalons de mesures de la cité étaient conservés (2).

Il semble que l'inscription de Tiaret, par l'aspect et les dimensions de la pierre qui la porte fournit une nouvelle preuve qu'on doit conserver au mot ce sens exclusif. La face supérieure n'est évidée d'aucune de ces cavités dont on trouve toujours creusées les tables. Par contre, ce bloc a fort bien pu servir de linteau à la porte d'un édifice aussi modeste que celui qui était destiné à la garde des étalons de mesures.

La découverte à Tiaret de cette inscription rend désormais certaine l'opinion où l'on était que sur l'emplacement de la ville française il avait existé, à l'époque romaine, non seulement une bourgade, mais une cité (3). A l'époque où fut gravé ce document, vers la fin du III^e siècle au plus tôt, c'était une commune romaine dont nous connaissons aujourd'hui un magistrat, l'édile Victorinus.

S. FABRE et F.-G. DE PACHTERE.

(1) CAGNAT, dans les *Comptes Rendus de l'Acad. des Inscriptions*, 1905, pp. 490-497.

(2) E. MICHON. — *Loc. cit.*

(3) St. GSELL. — *Atlas Arch. de l'Algérie*, feuille 33, n° 14.

INSCRIPTION ROMAINE TROUVÉE A SAINT-LEU

Parmi un tas de moellons, placé dans le village même de Saint-Leu, MM. Bizet et Murat, d'Alger, ont dernièrement découvert :

Une pierre grèscuse jaunâtre, en forme de stèle, ayant une hauteur totale de 1^m 23 ; une largeur de 0^m 54 et une épaisseur de 0^m 10 ; brisée en deux fragments, se raccordant parfaitement.

Elle porte l'inscription funéraire suivante, suffisamment nette, en lettres de 0^m 05 :

D M S
V L P I V S
MACRVS
VIXIT ANIS
LXXV
H L S

Aux dieux Mânes ! Ulpus Macrus a vécu 75 ans. Il repose ici.

Le cognomen Macrus est inconnu. Il paraît barbare.

On peut rapprocher ce nom de celui de Macrinus, donné par une inscription de Lambèse, ou de celui de Macrina mentionné par une épitaphe de Henchir Khachoun. Mais la conservation des lettres est trop bonne pour que l'on puisse confondre avec Marcus ou Maurus.

Quant à la formule finale, quoique la lecture en soit certaine, elle est incompréhensible; elle doit être considérée comme une erreur du lapicide et se rectifier ainsi :

H E S

hic est situs variante du classique

H S E

hic situs est.

P. ENGEL.

Les Terres Agricoles de la Chaouïa

La Chaouïa constitue un vaste quadrilatère assez régulier de 15,000 kilomètres carrés de superficie que limitent l'Atlantique de Rabat à Azemmour, l'Oum er Rebia de son embouchure à Mechra ben Khallou et une ligne brisée complétant le quadrilatère et qui irait de ce dernier point à l'embouchure du Bou Regreg.

M. A. Brives a donné la géologie de cette contrée. En deux mots, elle consiste en un substratum de schistes et quartzites primaires très plissés et relevés supportant des dépôts plus récents surtout pliocènes (1). Dans beaucoup de vallées, l'érosion a fortement entamé ce revêtement et les roches primaires sont à nu. De la côte à ses limites sud-est et est, le pays chaouïa se relève progressivement, étageant assez obscurément d'ailleurs, trois plateaux dits inférieur, moyen et supérieur.

Les terres cultivées ont leur partie minérale constituée par le produit de la désagrégation par l'intempérisme, les pluies ou la végétation du revêtement dont il vient d'être question. Les poudingues, grès et calcaires pliocènes du plateau inférieur ont particulièrement donné naissance aux terres très fertiles dénommées *Tirs* par les indigènes.

L'importance de cette dernière formation est telle, tant au point de vue de sa fertilité qu'à celui de son origine, qu'il est intéressant de rapporter ici ce qui a été dit à son sujet en y joignant quelques observations personnelles.

ÉTUDE SUR LES « TIRS »

On appelle tirs, des terres *très fertiles* disposées en plages dans tout le Maroc Occidental et qui sont caractérisées — en Chaouïa tout au moins — par une forte

(1) A. BRIVES. — *Voyages au Maroc*, 1901-1907, p. 487.

proportion d'argile. Elles frappent au premier abord par leur couleur *noire* ou même *noire-bleue*.

Elles sont réparties dans le Rarb, la Chaouïa, les Douk-kala, les Abda. Brives les retrouve dans le Sous, aux environs de Tiznit, en bordure de l'Anti-Atlas.

Leur origine a donné lieu à plusieurs interprétations. Brives a élucidé complètement la question (1). Il a remarqué que les tirs reposaient toujours sur un substratum peu profond imperméable, dans le fond d'une cuvette plus ou moins bien délimitée. La couverture géologique de ce substratum (primaire en Chaouïa) est variable : grès néogènes dans le Rarb et au sud de Tiznit, pliocène en Chaouïa, miocène ou éocène en d'autres points. C'est la désagrégation de ces roches par les causes habituelles formatrices des terrains de transport et l'accumulation des produits de cette désagrégation dans les cuvettes précitées à fond imperméable qui a constitué la partie minérale des tirs. Quant à la partie organique dont l'abondance est cause de l'énorme fertilité de ces terres, elle s'explique par l'amoncellement séculaire de tous les restes d'une végétation puissante entretenue par l'humidité — marécages en certains points — due au bas fond imperméable.

Les marais de la route de Fédala nous montrent, sur le vif, du tirs en voie de formation. Qui n'a remarqué, en effet, la poussière noire qui s'élève l'été de ces marais desséchés. Quand la désagrégation des calcaires pliocènes environnants aura apporté la chaux, l'argile et les autres principes minéraux, le tirs sera constitué avec sa coloration caractéristique et son humus déjà préformé. Le substratum imperméable est ici constitué par les roches siluriennes qu'on retrouve tout le long de la côte.

Dans des conditions apparemment semblables de formation le tirs ne s'est pas formé là où le sous-sol était perméable (environs de Ben Laouane avec sous-sol de quartzites dévoniens perméables, d'après Brives).

La diversité des roches donnant naissance par leur désagrégation à la partie minérale du tirs expliquera la diversité de composition chimique qu'on trouvera dans les analyses qui ont été faites ; mais si le tirs doit se définir en partie par sa fertilité proverbiale, l'argile, en

(1) A. BRIVES. — *Loc. cit.*, pp. 567-581.

forte proportion, ne fera jamais défaut, car la présence de celle-ci est un facteur indispensable de fertilité par sa propriété de rester longtemps humide, qualité indispensable dans un pays qui reste longtemps sans une goutte d'eau. D'ailleurs la ténacité de la terre « tirs » dans les cas où l'argile sera moins abondante, trouvera son explication dans la présence de la grande quantité d'humus.

Tirs de la Chaouïa. — Dans la Chaouïa en particulier, le tirs doit son origine à la désagrégation des grès pliocènes à ciment calcaire. Le sous-sol imperméable est partout formé de schistes primaires dont les îlots émergent en quelques points.

L'épaisseur de la couche fertile est très variable, celle-ci épousant nécessairement le profil du substratum. Atteignant plusieurs mètres en certains points, elle n'a plus que quelques dix centimètres en d'autres.

Les tirs occupent en Chaouïa une superficie de 1.200 à 1.500 kilomètres carrés. Ils sont répartis chez les Mediouna, les Ouled-Hariz, les Medakra, les Ouled-Zian, les Zenata, les Oulad-Saïd. Leur fertilité est proverbiale. Rappelons qu'ils doivent cette fertilité autant à leur composition chimique qu'à leurs propriétés physiques (terres fortes), qui leur permet de retenir longtemps une forte proportion d'eau. Il n'est pas douteux qu'une forte diminution dans la hauteur annuelle de pluie ferait courir de grands risques à la continuité de cette fertilité. On ne saurait donc trop dans cet ordre d'idée conserver au Maroc ses belles forêts et stimuler le reboisement, tous facteurs de précipitations atmosphériques.

D'autre part, l'irrigation, quand elle est possible, ne saurait remplacer l'eau des pluies qu'employée avec circonspection. L'analyse chimique montre en effet que la plupart des sources et oueds de la Chaouïa contiennent une forte proportion de sels marins (jusqu'à 2 grammes par litre). Des irrigations répétées suivies d'évaporation amèneraient dans le sol des doses de chlorure de sodium qui, à partir de moins de 1 % du poids de la terre rendrait celle-ci stérile.

Une irrigation ou des pluies trop abondantes seraient aussi très préjudiciables à toute culture dans le tirs en transformant ceux-ci en marécages permanents. Le drainage serait à conseiller dans ce cas.

ÉTUDE CRITIQUE DES ANALYSES DE TERRES
DE LA CHAOUÏA (1)

Les analyses rapportées plus loin sont le fruit des quelques moments de loisir que nous laissèrent nos nombreuses occupations à la Pharmacie de Réserve de Casablanca, durant les années 1910-1911 (jusqu'en mai). C'est sur les conseils du colonel Berguin qu'elles furent entreprises. Les échantillons furent envoyés par les différents bureaux des renseignements, en exécution des prescriptions de la Note de Service n° 476, du 27 février 1911, du général commandant le corps de débarquement. Quoique le nombre des échantillons envoyés soit restreint, une trentaine, les résultats permettent d'éclairer scientifiquement la valeur agricole de la plupart des points cultivés.

A Settât, Ber-Rechid, Mediouna, Camp-Boulhaut, les terres correspondent à des terres « tirs ». La compacité qu'amène la forte proportion d'argile que contiennent certains échantillons est corrigée par l'abondance de l'humus. C'est le terrain de prédilection des céréales et des plantes racines.

Les terres rouges, dites « hamri » (Camp-Boulhaut) sont moins fertiles, elles contiennent moins d'argile, se dessèchent rapidement et l'humus y est assez peu abondant. Elles demandent à être irriguées.

Des terres de Ber-Rechid, Mediouna, Camp-Boulhaut, correspondent à des terres franches. Toutes cultures peuvent y être essayées.

Des terres de la côte (Fédala, Sidi-Ali), celles de Mechra ben Abbou représentent le type de terres légères à élément sableux, tantôt calcaire, tantôt siliceux. La vigne, les pommes de terre, les betteraves y donneront de bons résultats.

Certains tirs incomplètement formés, où subsiste plus ou moins le marais initial (Tit-Mellil, Camp-Boulhaut, etc.) conviendront aux prairies naturelles.

Dar-Chafaï est caractérisé par l'abondance du calcaire dont l'excès nuira à beaucoup de cultures. L'abondance des cailloux calcaires ou siliceux sera, dans certains points, un obstacle sérieux (Mediouna, Camp-Boulhaut).

(1) De ces analyses, celles concernant les tirs font suite à la note imprimée, les autres accompagnent le manuscrit déposé à la bibliothèque de la *Société de Géographie*. On pourra aussi consulter : BRIVES, *loc. cit.*, pp. 576-578. (*Note de la Commission de rédaction.*)

Dans toutes ces terres d'ailleurs, il faudra considérer, en dehors de la constitution physique, la composition chimique qui renseignera sur l'engrais à apporter le cas échéant.

La chaux est à peine suffisante dans certains « tirs » qui, en leur qualité de terres fortes, demandent au moins 60 % de carbonate de chaux, pour donner de bons résultats. On y fera un marnage calcaire (Ber-Rechid, Settât, Casablanca).

L'azote, très abondant dans le tirs, souvent plus de 1 gramme 50 % — l'est beaucoup moins dans certaines autres terres et notoirement insuffisant dans quelques-unes (Fédala, Bou-Skoura, Mechra ben Abbou). Des fumures, des jachères répétées, des nitrates ou des sels ammoniacaux modifieront ces points mal partagés. D'ailleurs, il ne faudrait pas croire que la fertilité des « tirs » durera toujours, si on n'y avise. Actuellement, sont en voie d'épuisement ceux qui ne sont plus en rapport avec des marais dispensateurs de l'humus.

L'acide phosphorique est généralement assez abondant, quoique faible. Certains points (Mediouna, Mechra ben Abbou) demanderaient un engrais phosphaté. Guicer présente une teneur excessive. (*Voir plus loin à ce sujet.*)

La potasse est variable, suffisante, sauf sur la côte, en certains points.

L'épaisseur de la terre cultivable du sol arable proprement dit, a été donnée avec chaque analyse. Il faut attacher la plus grande importance à cette donnée, en se rappelant que deux terres d'inégale fertilité, diffèrent souvent plus par leur épaisseur que par leur composition. Aussi l'analyse du sous-sol donnée pour presque tous les échantillons sera-t-elle d'un grand secours. Elle permettra de voir que dans certains cas, il n'y aura pas intérêt — bien au contraire — à ramener à la surface par des labours profonds un sous-sol dont la constitution physique où les éléments fertilisants trop peu abondants ne pourraient que nuire au sol cultivé.

NOTE MINÉRALOGIQUE

a) Les éléments caillouteux du sol et du sous-sol de deux échantillons de terre envoyés de Guicer (Oulad Bou-Ziri et Oulad ben Daoud) sont constitués pour plus de la

moitié de leur poids par un minéral à allure de calcaire ordinaire.

L'examen de la cassure de cette roche la montre constituée par de petits nodules de la grosseur d'une tête d'épingle encastrés au milieu d'une pâte compacte plus grise, de nature siliceuse. Ces nodules sont formés de phosphate de chaux pur.

Des nodules semblables, mais plus gros et au milieu d'une roche calcaire constituent les phosphates de la Somme. La théorie de la formation de ces derniers qu'a donnée Stanislas Meunier s'applique aussi aux premiers.

Quoiqu'il en soit, la présence de phosphate calcique à la surface du sol est à retenir, cette présence pouvant être indicatrice de l'existence de dépôts de phosphate non inclus dont l'importance économique n'échappera pas.

b) La terre de deux des échantillons de Camp-Boulhaut (Keraci et ferme Mannessman) est noirâtre et semble constituée, à premier examen, d'un mélange de petites masses terreuses de la grosseur d'une tête d'épingle à celle d'une cerise. Ces petites masses en réalité sont de nature pierreuse. Un lavage de la terre sur un crible entraîne environ 50 % de terre fine proprement dite et ne désagrège pas ces petites masses qui restent sur le crible. La cassure de ces petites sphères noires montre qu'elles sont constituées par des couches alternativement jaune rougeâtres et brun rougeâtres, la première d'argile ferrugineuse, la seconde de sesquioxyde de fer Fe^2O^3 . La teneur en ce produit est de 72 %. Ce minerai constitue typiquement le minerai de fer dit pisolithique ou oolithique. C'est le minerai de la Lorraine, de la Franche-Comté, du Berry, etc., qui donne un fer très apprécié.

Camp-Boulhaut a fait parvenir aussi à la Pharmacie de Réserve deux beaux échantillons de limonite et de fer magnétique exploitable. Il semble qu'on ait en ce point un centre ferrugineux d'un certain avenir.

La Chaouïa ne semble pas posséder d'autres minéraux intéressants. De nombreux échantillons envoyés de tous les postes n'ont jamais rien donné.

Par contre, la ligne d'étapes Rabat-Fez et autres points ont fait parvenir :

a) De Rabat : un échantillon de réalgar, sulfure d'arsenic.

b) Fort-Petit-Jean : un échantillon de naphte analogue à celui de Russie.

c) De chez les Zaërs : un échantillon de cassitérite (bioxyde d'étain) dont l'origine n'est pas douteuse, ayant été rapporté par un officier. L'importance de cette découverte est extrême en raison de la valeur économique du produit.

d) Camp-Marchand : un échantillon d'ocre de première qualité.

e) Des montagnes au nord-est de Fez : un échantillon de plomb argentifère.

f) Du Zerhoun : un échantillon de naphte.

g) Du Sous : des échantillons de minerai de cuivre (azurite) très riches.

h) Du Sous : un lingot de 7 kilogs d'or apporté à Casablanca par les cheikhs du pays. Ce lingot provenait de la fonte de paillettes récoltées par les indigènes.

Il donnait à l'analyse :

Or	52 %
Argent	12
Cuivre	28
Antimoine	2
Étain et autres	6

Ces quelques exemples permettent donc de belles espérances au point de vue de la valeur minière du Maroc.

Casablanca, le 17 avril 1912.

Le Pharmacien-Major,

Signé : MOREAU.

NATURE DES TERRES	BER-RECHID			MEDIOUNA						SETTAT		CAMP-BOULHAUT			
	sol	s/sol	s/sol	sol	s/sol	sol	s/sol	sol	s/sol	sol	s/sol	sol	s/sol	sol	s/sol
Terre sèche à l'air %															
Cailloux ... { calcaires.	12	»	10	380	790	350	250	20	180	4	90	0	0	0	0
{ siliceux ..	0	»	0	0	0	13	21	5	20	0	0	0	1	0	5
Graviers... { calcaires.	50	»	11	192	110	201	450	15	160	3	6	11	3	0	3
{ siliceux ..	0	»	1	10	0	6	13	0	12	1	1	100	55	14	83
Terre fine	938	»	978	663	418	100	430	266	960	992	903	89	941	986	909
Humidité.....	50	»	59	70	42	64	52	61	48	51	94	60	72	71	81
fin { calcaire..	17	»	26	108	313	230	196	218	301	6	6	49	27	91	104
Sable { siliceux ..	325	»	378	251	30	40	46	60	46	144	128	118	101	181	153
{ calcaire..	50	»	64	165	90	206	92	180	120	40	108	71	29	66	90
{ gros { siliceux ..	200	»	332	210	21	61	30	190	12	267	236	90	119	150	181
Débris organiques	10	»	16	0	6	0	8	0	10	0	0	4	0	5	0
Argile.....	340	»	118	264	670	312	506	360	440	408	412	510	621	412	342
Humus	38	»	27	7	18,9	2,1	13,6	3,1	20	13	4	8	3	12	6
Azote total (en Az)	2,70	»	1,81	1	2,1	0,30	1,01	0,40	1,70	1,10	0,21	0,71	0,12	1,6	0,4
Acide phosphor. P ₂ O ₅	2	»	1,10	1,25	0,91	0,70	1,60	0,65	0,81	0,80	2,6	3,4	0,41	0,71	0,61
Potasse (en Koh)	3,10	»	3,25	3,05	3	2,60	2,01	2,01	2,80	2,60	2,40	2,30	1,6	1,3	0,90
Chaux (Ca O)	40	»	51	170	110	270	260	180	216	220	29	61	7,2	3,2	81
Magnésie (en Mg O) ...	12	»	9	18	9,1	8	10	9	6,1	10	4,6	6,2	6,1	3,2	»
Fer (Fe)	21	»	25	31	28	16	»	»	16	»	13,6	»	»	»	»
Acide sulfurique SO ₄ H ₂	0,30	»	0,36	»	0,7	»	0,39	0,61	0,36	0,40	»	»	»	»	»
Chlore (en Cl)	0,25	»	0,70	»	0,26	»	0,29	0,16	0,70	0,28	0,60	»	»	0,49	»
« Tirs »															(7)
															(6)
															(5)
															(4)
															(3)
															(2)
															(1)

Prélèvement fait dans le champ attenant au Bureau des Renseignements de Ber-Rechid. Sol à 0^m40 de profondeur, sol caillouteux calcaire (terre franche donnée pour comparaison). (2) à (7) « Tirs ».

Prélèvement fait dans la propriété de Hadj Douah à 600^m S. O. de la Casbah. Sol 0^m35 de profondeur, le sous-sol est entièrement constitué de cailloux calcaires.

Prélèvement fait dans la propriété de El Hadj Thoni à 5 kilomètres au sud de la Casbah. Sol rocailleux de 0^m30 de profondeur, sous-sol où dominent les cailloux calcaires.

Prélèvement effectué dans la propriété de El Hadj Abdelkader Cherkaour à 3 kilomètres N. E. de la Casbah. Le sol 15 de profondeur.

Prélèvement effectué sur la route de Ali Moumène à Talfout à hauteur de la Casbah située sur cette route.

Terre prélevée à Aïn Charrah, argileuse marécageuse.

Terre prélevée près du jardin du goud de Camp-Boulhaut.

RENSEIGNEMENTS SCIENTIFIQUES & ÉCONOMIQUES

concernant la CHAOÛIA⁽¹⁾

Mois de Juillet et Août 1912

1° *Mercuriales.* — Pendant les mois de juillet et août 1912, les tableaux des mercuriales présentent les variations suivantes pour le marché de Casablanca-ville :

	JUILLET P. H.	AOÛT P. H.	
Chameaux	300 »	325 »	par tête.
Bœufs	210 »	150 »	—
Chevaux	300 »	300 »	—
Mulets	560 »	560 »	—
Anes	60 »	100 »	—
Moutons	20 »	20 »	—
Chèvres	15 »	15 »	—
Blé	17 50	20 »	le quint.
Orge	9 50	10 »	—
Pois chiches	12 50	18 »	—
Maïs	» »	10 »	—
Fèves	12 »	14 »	—
Lin	25 »	45 75	—
Coriandre	17 50	» »	—
Laine	» »	» »	la peau.

2° *État comparatif des produits des marchés de la Chaouïa.*
— Les états comparatifs donnent pour les neuf marchés de la Chaouïa les chiffres suivants :

	Produits 1911 P. H.	Produits 1912 P. H.	Excédent 1912 P. H.
Juillet	45.122 92	55.993 75	10.870 83
Août	48.932 00	57.744 67	8.812 67
TOTAUX	94.054 92	113.738 42	19.683 50

Pour les six premiers mois l'excédent a été de 63.662 65

Pour les huit premiers mois il s'élève donc à.... 83.346 15

Les marchés de Boucheron, Boulhaut, Settlat continuent à donner les plus forts excédents. Seul le marché de Sidi Ali est en déficit.

(1) Voir Bull. juin et septembre 1912.

STATIONS	ALTITUDE mètres	PRESSION BAROMÉTRIQUE	TEMPÉRATURE			TENSION MOYENNE de la vapeur d'eau	HUMIDITÉ RELATIVE de 0 à 100	PLUIE		NOMBRE de jours	VENTS		NÉBULOSITÉ de 0 à 10	OBSERVATIONS	
			MINIMUM	MAXIMUM	MOYENNE			NOMBRE de m/m	DIRECTION des Nuages		FORCE de 0 à 9				
JUILLET															
Casablanca ...	20	760,1	17,1	24,1	20,6	15,5	80	g.		2	N		2,2	Quelques gouttes les 27 et 28.	
Ber-Rechid ...	220	737,6	12,8	25,4	19,1	»	75	g.		2	N, NO		4,3	2 jours brouillard intense, 7 et 8.	
Sidi-Ali	18	763,9	16,0	25,1	20,5	»	80	g.		1	N, NO		4,2	2 jours brouillard les 9 et 27; ¼ coups de vent.	
Mechra-b -Abbou ..	330	743,9	20,4	28,6	24,5	»	»	g.		1	N, S		1,3	Quelques gouttes le 28; 6 jours sirocco.	
Dar Chafai ...	400	720,3	15,5	32,5	24,0	10,6	50	»		»	N, NO		2,0		
Settat	370	730,2	16,4	28,8	22,6	13,7	68	»		»	N, O		0,8	2 coups de vent.	
Ben Ahmed ..	600	706,7	11,8	28,6	20,2	10,3	60	»		»	»		1,7	1 jour brouillard le 1 ^{er} ; 2 coups de vent les 10 et 30.	
Boulhaut	300	721,1	13,8	25,6	19,7	12,4	71	g.		1	N, NO		2,8	1 jour brouillard le 9.	
AOÛT															
Casablanca ...	20	761,7	16,6	24,3	20,4	15,9	82	»		»	N		1,3		
Ber-Rechid ...	220	738,9	13,2	27,3	20,2	»	77	3,0		1	N, E		4,2	Éclairs lointains S E, le 12.	
Sidi-Ali ...	18	762,9	15,8	26,1	21,0	»	75	»		»	N, E		2,7	6 jours brouillard; 3 coups de vent.	
Mechra-b -Abbou ..	330	743,5	20,7	34,3	27,5	»	34	»		»	N, S		1,4	1 jour sirocco le 9; 6 jours vent violent.	
Dar Chafai ...	400	721,5	19,0	37,0	28,0	11,0	47	»		»	NE, NO		2,5	3 jours sirocco les 12, 28 et 30; 2 coups de vent.	
Settat	370	731,0	18,2	31,7	24,9	15,4	67	»		»	N		0,8	2 jours sirocco; 1 coup de vent; 3 jours brouillard, 9, 10 et 12.	
Ben Ahmed ..	600	707,6	13,8	31,4	22,6	10,1	53	»		»	N		1,5	2 jours sirocco, 10, 12; 2 coups de vent; 2 jours brouillard.	
Boulhaut	300	720,9	15,5	28,2	21,8	14,9	69	»		»	N, O		1,0	1 jour sirocco, 22; Éclairs loin- tains, 12; 10 coups de vent.	

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES DE LA STATION DE SANTA-CRUZ D'ORAN du 1^{er} Juin au 1^{er} Décembre 1912

ALTITUDE : 374 MÈTRES AU-DESSUS DU NIVEAU DE LA MER

ANNÉES ET MOIS	PRESSION baromé- trique moyenne (1)	TEMPÉRATURE		TENSION moyenne de la vapeur d'eau	HUMIDITÉ relative de 0 à 100	EVAPORATION en mm	PLUIE		VENTS		NEBULO- SITÉ (de 0 à 10)	OZONE (de 0 à 21)	NOMBRE de jours de brouillard
		minimum	maximum (2)				NOMBRE en milli- mètres	NOMBRE de jours	Direction des nuages	Force (de 0 à 9)			
Juin (1912)	437,4	19,7	30,7	18,5	77,0	437,4	4,0	2	S. E.	3,7	2,5	13,5	10
Juillet —	235,7	20,9	31,8	19,0	78,0	235,7	gouttes	0	S. E.	1,1	2,7	13,5	0
Août —	298,9	21,7	32,7	20,4	79,0	298,9	gouttes	0	S. E.	1,0	3,6	12,5	0
Septembre —	333,0	18,5	29,5	15,7	76,0	333,0	16,0	5	S. E.	1,1	3,4	15,5	12
Octobre —	420,7	16,2	27,4	13,3	75,0	420,7	70,5	9	S. E.	1,0	3,0	15,5	11
Novembre —	326,4	12,6	23,2	9,9	71,0	326,4	30,5	10	S.	1,0	3,0	15,5	13
TOTAUX	—	—	—	—	—	—	121,0	27	—	—	—	—	—

(1) Les nombres donnés sont les pressions atmosphériques moyennes mensuelles corrigées à zéro.

(2) Les nombres donnés sont les températures moyennes mensuelles corrigées.

A. GUILLAUME.

OBSERVATOIRE DE SANTA-CRUZ

Étude des Vents du 1^{er} juin au 1^{er} décembre 1912

ROSE des VENTS	Juin			Juillet			Août			Septembre			Octobre			Novembre			TOTAUX du 1 ^{er} juin au 1 ^{er} décembre 1912
	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	7 h. mat.	1 h. soir	7 h. soir	
N.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N. N. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N. E.	1	6	2	3	7	2	1	8	2	3	10	4	4	4	2	5	9	6	79
E. N. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
E.	2	3	0	0	6	2	0	1	0	3	2	2	0	4	0	0	0	0	25
E. S. E.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
S. E.	9	8	12	11	11	15	7	12	15	13	13	15	4	11	16	9	8	12	201
S. S. E.	2	0	1	2	2	1	0	1	0	1	0	1	3	1	0	2	0	0	17
S.	1	2	1	3	1	0	3	2	2	3	2	0	5	4	5	0	1	6	41
S. S. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
S. W.	15	8	13	12	3	10	15	5	6	3	1	7	10	4	6	10	10	6	144
W. S. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
W.	0	0	1	0	0	0	3	1	3	2	0	0	5	0	0	3	2	0	20
W. N. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
N. W.	0	3	0	0	1	1	2	1	3	2	2	1	0	3	2	1	0	0	22
N. N. W.	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
TOTAUX...	30	30	30	31	31	31	31	31	31	30	30	30	31	31	31	30	30	30	549

Ch. LHUILLIER

LE TRAITÉ FRANCO-ESPAGNOL

du 27 Novembre 1912

Le 27 novembre 1912 a été signée à Madrid, au nom de l'Espagne et de la France, la convention qui règle les conditions de l'action de chacune des deux puissances dans sa zone d'influence au Maroc et de ses rapports avec le Sultan. Les deux négociateurs, M. Garcia Prieto pour l'Espagne et M. Geoffray pour la France, ont arrêté et signé le traité dont nous avons cru devoir reproduire ci-après le texte *in-extenso*.

En nous félicitant de la solution intervenue, souhaitons qu'à l'avenir l'accord reste sincère entre les deux gouvernements et que, des deux côtés, on se hâte de faire le nécessaire pour ouvrir le Maroc à la civilisation, au commerce et à l'industrie.

Le président de la République française et Sa Majesté le roi d'Espagne ;

Désireux de préciser la situation respective de la France et de l'Espagne à l'égard de l'empire chérifien,

Considérant, d'autre part, que le présent traité leur offre une occasion propice d'affirmer leurs sentiments d'amitié réciproque et leur désir de mettre en harmonie leurs intérêts au Maroc ;

Ont convenu des dispositions suivantes :

ARTICLE PREMIER. — Le gouvernement de la République française reconnaît que, dans la zone d'influence espagnole, il appartient à l'Espagne de veiller à la tranquillité de la dite zone et de prêter son assistance au gouvernement marocain pour l'introduction de toutes les réformes administratives, économiques, financières, judiciaires et militaires dont il a besoin, comme aussi pour tous les règlements nouveaux et les modifications aux règlements existants que ces réformes comportent, conformément à la déclaration franco-anglaise du 8 avril 1904 et à l'accord franco-allemand du 4 novembre 1911.

Les régions comprises dans la zone d'influence déterminée à l'article 2 resteront placées sous l'autorité civile et religieuse du sultan, suivant les conditions du présent accord.

Ces régions seront administrées, sous le contrôle d'un haut commissaire espagnol, par un khalifa choisi par le sultan sur

une liste de deux candidats présentés par le gouvernement espagnol. Les fonctions du khalifa ne seront maintenues ou retirées au titulaire qu'avec le consentement du gouvernement espagnol.

Le khalifa résidera dans la zone d'influence espagnole et habituellement à Tétouan ; il sera pourvu d'une délégation générale du sultan, en vertu de laquelle il exercera les droits appartenant à celui-ci.

Cette délégation aura un caractère permanent. En cas de vacance, les fonctions de khalifa seront provisoirement et d'office remplies par le pacha de Tétouan.

Les actes de l'autorité marocaine dans la zone d'influence espagnole seront contrôlés par le haut commissaire espagnol et ses agents. Le haut commissaire sera le seul intermédiaire dans les rapports que le khalifa, en qualité de délégué de l'autorité impériale dans la zone espagnole, aura à entretenir avec les agents officiels étrangers, étant donné d'ailleurs qu'il ne sera pas dérogé à l'article 5 du traité franco-chérifien du 30 mars 1912.

Le gouvernement de Sa Majesté le roi d'Espagne veillera à l'observation des traités et spécialement des clauses économiques et commerciales insérées dans l'accord franco-allemand du 4 novembre 1911.

Aucune responsabilité ne pourra être imputée au gouvernement chérifien du chef de réclamations motivées par des faits qui se seraient produits sous l'administration du khalifa dans la zone d'influence espagnole.

ART. 2. — Au nord du Maroc, la frontière séparative des zones d'influence française et espagnole partira de l'embouchure de la Moulouïa et remontera le thalweg de ce fleuve jusqu'à un kilomètre en aval de Mechra Nlila. De ce point, la ligne de démarcation suivra jusqu'au djebel Beni-Hassen le tracé fixé par l'article 2 de la convention du 3 octobre 1904.

Dans le cas où la commission mixte de délimitation visée au paragraphe I de l'article 4 ci-dessous constaterait que le marabout de Sidi-Maarouf se trouve dépendre de la fraction sud des Beni-Bouyahi, ce point serait attribué à la zone française. Toutefois la ligne de démarcation des deux zones, après avoir englobé le dit marabout, n'en passerait pas à plus d'un kilomètre au nord et à plus de deux kilomètres à l'ouest pour rejoindre la ligne de démarcation telle qu'elle est déterminée au paragraphe précédent.

Du djebel Beni-Hassen, la frontière rejoindra l'oued Ouergha au nord de la Djema des Cheurfa-Taфраout, en amont du coude formé par la rivière. De là se dirigeant vers l'ouest, elle suivra la ligne des hauteurs dominant la rive droite de l'oued Ouergha jusqu'à son intersection avec la ligne nord-sud définie par l'article 2 de la convention de 1904. Dans ce parcours, la frontière contournera le plus étroitement possible la limite nord des tribus riveraines de l'oued Ouergha et la limite sud de celles

qui ne sont pas riveraines en assurant une communication militaire non interrompue entre les différentes régions de la zone espagnole. Elle remontera ensuite vers le nord en se tenant à une distance d'au moins 25 kilomètres à l'est de la route de Fez à El-Kçar El-Kébir par Ouezzan jusqu'à la rencontre de l'oued Loukkos, dont elle descendra le thalweg jusqu'à la limite entre les tribus Sarsar et Tlix. De ce point, elle contournera le djebel Ghani, laissant cette montagne dans la zone espagnole, sous réserve qu'il n'y sera pas construit de fortifications permanentes. Enfin la frontière rejoindra le parallèle 35° de latitude nord entre le douar Mgarya et la Marya de Sidi-Slama, et suivra ce parallèle jusqu'à la mer.

Au sud du Maroc, la frontière des zones française et espagnole sera définie par le thalweg de l'oued Draa, qu'elle remontera depuis la mer jusqu'à sa rencontre avec le méridien 11° ouest de Paris; elle suivra ce méridien vers le sud jusqu'à sa rencontre avec le parallèle 27° 40' de latitude nord. Au sud de ce parallèle, les articles 5 et 6 de la convention du 3 octobre 1904 resteront applicables. Les régions marocaines situées au nord et à l'est de la délimitation visée dans le présent paragraphe appartiendront à la zone française.

ART. 3. — Le gouvernement marocain ayant, par l'article 8 du traité du 26 avril 1860, concédé à l'Espagne un établissement à Santa-Cruz-de-Mar-Pequeña (Ifni), il est entendu que le territoire de cet établissement aura les limites suivantes : au nord l'oued Bou-Sedra depuis son embouchure ; au sud l'oued Noun depuis son embouchure ; à l'est une ligne distante approximativement de 25 kilomètres de la côte.

ART. 4. — Une commission technique, dont les membres seront désignés en nombre égal par les gouvernements français et espagnol, fixera le tracé exact des délimitations spécifiées aux articles précédents. Dans son travail, la commission pourra tenir compte, non seulement des accidents topographiques, mais encore des contingences locales.

Les procès-verbaux de la commission n'auront valeur exécutive qu'après ratification des deux gouvernements.

Toutefois, les travaux de la commission ci-dessus prévue ne seront pas un obstacle à la prise de possession immédiate par l'Espagne de son établissement d'Ifni.

ART. 5. — L'Espagne s'engage à n'aliéner ni céder sous aucune forme, à titre même temporaire, ses droits dans tout ou partie du territoire composant sa zone d'influence.

ART. 6. — Afin d'assurer le libre passage du détroit de Gibraltar, les deux gouvernements conviennent de ne pas laisser élever de fortifications ou d'ouvrages stratégiques quelconques sur la partie de la côte marocaine visée par l'article 7 de la déclaration franco-anglaise du 8 avril 1904 et par l'article 14

de la convention franco-espagnole du 3 octobre de la même année et comprise dans les sphères d'influence respectives.

ART. 7. — La ville de Tanger et sa banlieue seront dotées d'un régime spécial qui sera déterminé ultérieurement ; elles formeront une zone comprise dans les limites décrites ci-après :

Partant de Punta-Altarès sur la côte sud du détroit de Gibraltar, la frontière se dirigera en ligne droite sur la crête du djebel Beni-Meyimel, laissant à l'ouest le village appelé Dzar-ez-Zeitun et suivra ensuite la ligne des limites entre le Fahs d'un côté et les tribus de l'Anjera et de Oued-Ras de l'autre côté jusqu'à la rencontre de l'oued Es-Seghir. De là, la frontière suivra le thalweg de l'oued Es-Seghir puis ceux des oueds M'harhar et Tzahadartz jusqu'à la mer.

Le tout conformément au tracé indiqué sur la carte de l'état-major espagnol, qui a pour titre : « Croquis del Imperio de Marruecos » à l'échelle de 1/100.000°. Édition de 1906.

ART. 8. — Les consulats, les écoles et tous les établissements français et espagnols actuellement existants au Maroc seront maintenus.

Les deux gouvernements s'engagent à faire respecter la liberté et la pratique extérieure de tout culte existant au Maroc.

Le gouvernement de S. M. le roi d'Espagne en ce qui le concerne, fera en sorte que les privilèges religieux exercés actuellement par le clergé régulier et séculier espagnol ne subsistent plus dans la zone française. Toutefois, dans cette zone, les missions espagnoles conserveront leurs établissements et propriétés actuels, mais le gouvernement de S. M. le roi d'Espagne ne s'opposera pas à ce que des religieux de nationalité française y soient affectés. Les nouveaux établissements que ces missions fonderaient seront confiés à des religieux français.

ART. 9. — Aussi longtemps que le chemin de fer Tanger-Fez ne sera pas construit, il ne sera apporté aucune entrave au passage des convois de ravitaillement destinés au makhzen, ni aux voyages des fonctionnaires chérifiens ou étrangers entre Fez et Tanger, et inversement, non plus qu'au passage de leur escorte, de leurs armes et bagages, étant entendu que les autorités de la zone traversée auront été préalablement avisées. Aucune taxe ou aucun droit spécial de transit ne pourra être perçu pour passage.

Après la construction du chemin de fer Tanger-Fez, celui-ci pourra être utilisé pour ces transports.

ART. 10. — Les impôts et ressources de toutes sortes dans la zone espagnole seront affectés aux dépenses de la dite zone.

ART. 11. — Le gouvernement chérifien ne pourra être appelé à participer à aucun titre aux dépenses de la zone espagnole.

ART. 12. — Le gouvernement de S. M. le roi d'Espagne ne portera pas atteinte aux droits, prérogatives et privilèges des

porteurs de titres des emprunts 1904 et 1910 dans sa zone d'influence.

En vue de mettre l'exercice de ces droits en harmonie avec la nouvelle situation, le gouvernement de la République usera de son influence sur le représentant des porteurs pour que le fonctionnement des garanties dans la dite zone s'accorde avec les dispositions suivantes :

La zone d'influence espagnole contribuera aux charges des emprunts 1904 et 1910 suivant la proportion que les ports de la dite zone, déduction faite des 500.000 p. h. dont il sera parlé plus loin, fournissent à l'ensemble des recettes douanières des ports ouverts au commerce.

Cette contribution est fixée à 7,95 %, chiffre basé sur les résultats de l'année 1911. Elle sera révisable tous les ans, à la demande de l'une ou de l'autre des parties. La revision prévue devra intervenir avant le 15 mai suivant l'exercice qui lui servira de base. Il sera tenu compte de ses résultats dans le versement à effectuer par le gouvernement espagnol le 1^{er} juin, ainsi qu'il est dit ci-après.

Le gouvernement de S. M. le roi d'Espagne constituera chaque année à la date du 1^{er} mars pour le service de l'emprunt 1910 et, à la date du 1^{er} juin, pour le service de l'emprunt 1904, entre les mains du représentant des porteurs de titres de ces deux emprunts, le montant des annuités fixées au paragraphe précédent. En conséquence, l'encaissement au titre des emprunts sera suspendu dans la zone espagnole par application des articles 20 du contrat du 12 juin 1904 et 19 du contrat du 17 mai 1910.

Le contrôle des porteurs et les droits s'y rapportant, dont l'exercice aura été suspendu en raison des versements du gouvernement espagnol, seront rétablis tels qu'ils existent actuellement dans le cas où le représentant des porteurs aurait à reprendre l'encaissement direct conformément aux contrats.

ART. 13. — D'autre part, il y a lieu d'assurer à la zone française et à la zone espagnole le produit revenant à chacune d'elles sur les droits de douane perçus à l'importation.

Les deux gouvernements conviennent :

1^o Que balance faite des recettes douanières que chacune des deux administrations zonières encaissera sur les produits introduits par ses douanes à destination de l'autre zone, il reviendra à la zone française une somme totale de cinq cent mille pesetas hassani, se décomposant ainsi :

A. Une somme forfaitaire de trois cent mille pesetas hassani applicable aux recettes des ports de l'ouest ;

B. Une somme de deux cent mille pesetas hassani applicable aux recettes de la côte méditerranéenne, sujette à revision lorsque le fonctionnement des chemins de fer fournira des éléments exacts de calcul. Cette revision éventuelle pourrait s'appliquer

aux versements antérieurement effectués, si le montant de ceux-ci était supérieur à celui des versements à réaliser dans l'avenir; toutefois les versements dont il s'agit ne porteraient que sur le capital et ne donneraient pas lieu à un calcul d'intérêts.

Si la revision ainsi opérée donne lieu à une réduction des recettes françaises relatives aux produits douaniers des ports de la Méditerranée, elle entraînera *ipso facto* le relèvement de la contribution espagnole aux charges des emprunts susmentionnés.

2° Que les recettes douanières encaissées par le bureau de Tanger devront être réparties entre la zone internationalisée et les deux autres zones, au prorata de la destination des marchandises. En attendant que le chemin de fer permette une exacte répartition des sommes dues à la zone française et à la zone espagnole, le service des douanes versera en dépôt à la Banque d'État l'excédent de ces recettes, paiement fait de la part de Tanger.

Les administrations douanières des deux zones s'entendront par l'entremise de représentants, qui se réuniront périodiquement à Tanger, sur les mesures propres à assurer l'unité d'application des tarifs. Ces délégués se communiqueront à toutes fins utiles les informations qu'ils auront pu recueillir tant sur la contrebande que sur les opérations irrégulières éventuellement effectuées dans les bureaux des douanes.

Les deux gouvernements s'efforceront de mettre en vigueur à la date du 1^{er} mars 1913 les mesures visées sous le présent article.

ART. 14. — Les gages affectés en zone espagnole à la créance française, en vertu de l'accord franco-marocain du 21 mars 1910, seront transférés au profit de la créance espagnole et réciproquement les gages affectés en zone française à la créance espagnole, en vertu du traité hispano-marocain du 16 novembre 1910 seront transférés au profit de la créance française. En vue de réserver à chaque zone le produit des redevances minières qui doivent naturellement lui revenir, il est entendu que les redevances proportionnelles d'extraction appartiendront à la zone où la mine est située lors même qu'elles seraient recouvrées à la sortie par une douane de l'autre zone.

ART. 15. — En ce qui concerne les avances faites par la Banque d'État sur le 5 % des douanes, il a paru équitable de faire supporter par les deux zones non seulement le remboursement des dites avances, mais d'une manière générale les charges de la liquidation du passif actuel du makhzen.

Dans le cas où cette liquidation se ferait au moyen d'un emprunt à court ou à long terme, chacune des deux zones contribuerait au paiement des annuités de cet emprunt (intérêt et amortissement) dans une proportion égale à celle qui a été fixée pour la répartition entre chaque zone des charges des emprunts de 1904 et 1910.

Le taux de l'intérêt, les délais d'amortissement et de conversion, les conditions de l'émission et, s'il y a lieu, les garanties de l'emprunt seront arrêtées après entente entre les deux gouvernements.

Les dettes contractées après la signature du présent accord seront exclues de cette liquidation.

Le montant total du passif à liquider comprend notamment : 1° les avances de la Banque d'État gagées sur le 5 % du produit des douanes ; 2° les dettes liquidées par la commission instituée en vertu du règlement du corps diplomatique de Tanger en date du 29 mai 1910. Les deux gouvernements se réservent d'examiner conjointement les créances autres que celles visées ci-dessus sous les numéros 1 et 2, de vérifier leur légitimité et au cas où le total du passif dépasserait sensiblement la somme de 25 millions de francs, de les comprendre ou non dans la liquidation envisagée.

ART. 16. — L'autonomie administrative des zones d'influence française et espagnole dans l'empire chérifien ne pouvant porter atteinte aux droits, prérogatives et privilèges concédés, conformément à l'Acte d'Algésiras, à la Banque d'État du Maroc, pour tout le territoire de l'empire, par le gouvernement marocain, la Banque d'État du Maroc continuera de jouir dans chacune des deux zones de tous les droits qu'elle tient des actes qui la régissent, sans diminution ni réserve. L'autonomie des deux zones ne pourra pas faire obstacle à son action et les deux gouvernements faciliteront à la Banque d'État le libre et complet exercice de ses droits.

La Banque d'État du Maroc pourra, d'accord avec les deux puissances intéressées, modifier les conditions de son fonctionnement en vue de les mettre en harmonie avec l'organisation territoriale de chaque zone.

Les deux gouvernements recommanderont à la Banque d'État l'étude d'une modification de ses statuts permettant :

1° De créer un second haut commissaire marocain qui serait nommé par l'administration de la zone d'influence espagnole, après entente avec le conseil d'administration de la Banque.

2° De conférer à ce second haut commissaire pour sauvegarder les intérêts légitimes de l'administration de la zone espagnole, sans porter atteinte au fonctionnement normal de la Banque, des attributions autant que possible identiques à celles qu'exerce le haut commissaire actuel.

Toutes démarches utiles seront faites par les deux gouvernements pour parvenir à la revision régulière dans le sens indiqué ci-dessus des statuts de la Banque d'État et du règlement de ses rapports avec le gouvernement marocain.

Afin de préciser et de compléter l'entente intervenue entre les deux gouvernements et constatée par la lettre adressée le 23 février 1907 par le ministre des Affaires étrangères de la

République à l'ambassadeur de S. M. le roi d'Espagne à Paris, le gouvernement français s'engage, en ce qui concerne la zone espagnole sous réserve des droits de la Banque : 1° à n'appuyer aucune candidature auprès de la Banque d'État ; 2° à faire connaître à la Banque son désir de voir prendre en considération, pour les emplois de la dite zone, les candidatures de nationalité espagnole.

Réciproquement, le gouvernement espagnol s'engage, en ce qui concerne la zone française, sous réserve des droits de la Banque : 1° à n'appuyer aucune candidature auprès de la Banque d'État ; 2° à faire connaître à la Banque son désir de voir prendre en considération, pour les emplois de la dite zone, les candidatures de nationalité française.

En ce qui concerne : 1° les actions de la Banque qui pourraient appartenir au makhzen ; 2° les bénéfices revenant au makhzen sur les opérations de frappe et de refonte de monnaies, ainsi que sur toutes les autres opérations monétaires (article 37 de l'Acte d'Algésiras), il est entendu qu'il sera attribué à l'administration de la zone espagnole une part calculée d'après le même pourcentage que pour la redevance et les bénéfices du monopole des tabacs.

ART. 17. — L'autonomie administrative des zones d'influence française et espagnole dans l'empire chérifien ne pouvant porter atteinte aux droits, prérogatives et privilèges concédés conformément à l'Acte général d'Algésiras, pour tout le territoire de l'empire, par le gouvernement marocain, à la société internationale de régie co-intéressée des tabacs au Maroc, la dite société continuera de jouir, dans chacune des deux zones, de tous les droits qu'elle tient des actes qui la régissent sans diminution ni réserve. L'autonomie des deux zones ne pourra pas faire obstacle à son action et les deux gouvernements lui faciliteront le libre et complet exercice de ses droits.

Les conditions actuelles de l'exploitation du monopole, et en particulier le tarif des prix de vente ne pourront être modifiés que d'accord entre les deux gouvernements.

Le gouvernement français ne fera pas obstacle à ce que le gouvernement royal se concerte avec la régie soit en vue d'obtenir de cette société la rétrocession à des tiers de l'intégralité de ses droits et privilèges, soit en vue de lui racheter à l'amiable, par anticipation, les dits droits et privilèges. Dans le cas où, comme conséquence du rachat anticipé, le gouvernement espagnol désirerait modifier dans sa zone les conditions générales de l'exploitation du monopole, et, par exemple, s'il voulait réduire les prix de vente, un accord devra intervenir entre les deux gouvernements dans le but exclusif de sauvegarder les intérêts de la zone d'influence française.

Les stipulations qui précèdent s'appliqueront réciproquement

dans le cas où le gouvernement français désirerait faire usage des facultés reconnues ci-dessus au gouvernement espagnol.

La régie pouvant faire objection à un rachat partiel, les deux gouvernements s'engagent dès maintenant à faire exercer dans l'une et l'autre zone, aussitôt que possible, c'est-à-dire le 1^{er} janvier 1933, en prévenant la régie avant le 1^{er} janvier 1931, le droit de rachat prévu à l'article 24 du cahier des charges. A partir du 1^{er} janvier 1933, chacune des deux zones deviendra libre d'établir selon ses convenances les impôts qui font l'objet du monopole.

Les deux gouvernements se mettront d'accord pour obtenir, en respectant le cahier des charges :

a) La création d'un second commissaire nommé par l'administration de la zone d'influence espagnole ;

b) La définition des attributions qui seraient nécessaires à ce second commissaire pour sauvegarder les intérêts légitimes de l'administration de la zone espagnole sans porter atteinte au fonctionnement normal de la régie ;

c) La répartition par moitié entre les deux commissaires de la somme de 5.000 rials makhzani argent versés annuellement par la régie pour le traitement du commissaire.

Afin de maintenir pendant la durée du monopole l'identité du tarif des prix de vente dans les deux zones, les deux gouvernements prennent l'engagement de ne pas assujettir la régie ou ses ayants droit à des impôts nouveaux sans s'être préalablement entendus.

Le produit des amendes prononcées contre la régie pour inexécution du cahier des charges ou abus (article 31 du cahier des charges) sera attribué au Trésor de la zone dans laquelle les infractions ou abus auront été commis.

Pour le partage de la redevance fixe annuelle et des bénéfices (articles 20 à 25 du cahier des charges) on appliquera un pourcentage qui sera déterminé par la puissance de consommation de la zone espagnole, comparativement à la puissance de consommation totale de l'empire. Cette puissance de consommation sera évaluée d'après les perceptions douanières restant effectivement entre les mains de l'administration de la zone espagnole, compte tenu du reversement prévu à l'article 13 ci-dessus.

ART. 18. — En ce qui concerne le comité des valeurs douanières, le comité spécial des travaux publics et la commission générale des adjudications, durant la période où ces comités resteront en vigueur, il sera réservé à la désignation du khalifa de la zone espagnole un des sièges de délégué chérifien dans chacun de ces trois comités.

Les deux gouvernements sont d'accord pour réserver à chaque zone et affecter à ses travaux publics le produit de la taxe spéciale perçue dans ses ports en vertu de l'article 66 de l'Acte d'Algésiras.

Les services respectifs sont autonomes.

Sous condition de réciprocité, les délégués de l'administration de la zone française voteront avec les délégués du khalifa dans les questions intéressant la zone espagnole et notamment pour tout ce qui concerne la détermination des travaux à exécuter sur les fonds de la taxe spéciale, leur exécution et la désignation du personnel que cette exécution comporte.

ART. 19. — Le gouvernement de la République française et le gouvernement de Sa Majesté catholique se concerteront en vue de :

1° Toutes les modifications qui devraient être apportées dans l'avenir aux droits de douanes ;

2° L'unification des tarifs postaux et télégraphiques dans l'intérieur de l'empire.

ART. 20. — La ligne de chemin de fer Tanger-Fez sera construite et exploitée dans les conditions déterminées par le protocole annexé à la présente convention.

ART. 21. — Le gouvernement de la République française et le gouvernement de Sa Majesté catholique s'engagent à provoquer la revision, d'accord avec les autres puissances et sur la base de la convention de Madrid, des listes et de la situation des protégés étrangers et des associés agricoles visés par les articles 8 et 16 de cette convention.

Ils conviennent également de poursuivre auprès des puissances signataires toute modification de la convention de Madrid que comporteraient, le moment venu, le changement du régime des protégés et associés agricoles, et éventuellement l'abrogation de la partie de la dite convention concernant les protégés et associés agricoles.

ART. 22. — Les sujets Marocains originaires de la zone d'influence espagnole seront placés à l'étranger sous la protection des agents diplomatiques et consulaires de l'Espagne.

ART. 23. — Pour éviter autant que possible les réclamations diplomatiques, les gouvernements français et espagnol s'emploieront respectivement auprès du sultan et de son khalifa pour que les plaintes portées par des ressortissants étrangers contre les autorités marocaines ou les personnes agissant en tant qu'autorités marocaines et qui n'auraient pu être réglées par l'entremise du consul français ou espagnol et du consul du gouvernement intéressé soient déférées à un arbitrage *ad hoc* pour chaque affaire, désigné d'un commun accord par le consul de France ou celui d'Espagne et par celui de la puissance intéressée ou, à leur défaut, par les deux gouvernements de ces consuls.

ART. 24. — Le gouvernement de la République française et le gouvernement de Sa Majesté catholique se réservent la faculté de procéder à l'établissement dans leurs zones respectives d'organisations judiciaires inspirées de leurs législations. Une fois

ces organisations établies et les nationaux et protégés de chaque pays soumis, dans la zone de celui-ci, à la juridiction de ces tribunaux, le gouvernement de la République française, dans la zone d'influence espagnole, et le gouvernement de Sa Majesté le roi d'Espagne, dans la zone d'influence française, soumettront également à cette juridiction locale leurs nationaux et protégés respectifs.

Tant que le paragraphe 3 de l'article 11 de la convention de Madrid du 3 juin 1880 sera en vigueur, la faculté qui appartient au ministre des affaires étrangères de Sa Majesté chérifienne de connaître en appel des questions de propriété immobilière des étrangers fera partie, pour ce qui concerne la zone espagnole de l'ensemble des pouvoirs délégués au khalifa.

ART. 25. — Les puissances signataires s'engagent à prêter, dès maintenant, dans leurs possessions d'Afrique leur entier concours aux autorités marocaines pour la surveillance et la répression de la contrebande des armes et des munitions de guerre.

La surveillance dans les eaux territoriales des zones respectives française et espagnole sera exercée par les forces organisées par l'autorité locale ou celles du gouvernement protecteur de la dite zone.

Les deux gouvernements se concerteront pour unifier la réglementation du droit de visite.

ART. 26. — Les accords internationaux conclus à l'avenir par Sa Majesté chérifienne ne s'étendront à la zone d'influence espagnole qu'avec le consentement préalable du gouvernement de S. M. le roi d'Espagne.

ART. 27. — La convention du 2 février 1904, renouvelée le 3 février 1909, ainsi que la convention générale de La Haye du 18 octobre 1907, s'appliqueront aux différends qui viendraient à s'élever entre les parties contractantes au sujet de l'interprétation et de l'application des dispositions de la présente convention et qui n'auraient pas été réglées par la voie diplomatique. Un compromis devra être adressé et il sera procédé suivant les règles des mêmes conventions en tant qu'il n'y serait pas dérogé par un accord exprès au moment du litige.

ART. 28. — Toutes clauses des traités, conventions et accords antérieurs qui seraient contraires aux stipulations qui précèdent sont abrogées.

ART. 29. — La présente convention sera notifiée aux gouvernements signataires de l'Acte général de la conférence internationale d'Algésiras.

ART. 30. — La présente convention sera ratifiée et les ratifications en seront échangées, à Madrid, dans le plus bref délai.

PROTOCOLE

concernant le Chemin de fer Tanger-Fez

ARTICLE PREMIER. — Dans un délai de trois mois à compter de la signature de la présente convention — restant d'ailleurs entendu que c'est seulement après la ratification de celle-ci qu'il sera procédé à la concession définie par les articles 2 et suivants — les deux gouvernements de France et d'Espagne détermineront, dans leurs zones respectives, le tracé général de la ligne et ses stations principales. Ils arrêteront d'un commun accord, dans ce même délai, d'une part le point où la dite ligne devra traverser les limites nord et sud de la zone espagnole, de l'autre, après consultation des autorités tangéroises qualifiées à cet effet, le tracé de la section comprise entre la limite nord de la zone espagnole et Tanger.

ART. 2. — La ligne tout entière sera concédée à une compagnie unique, chargée à la fois de ses études définitives, de sa construction et de son exploitation.

La concession sera prononcée, savoir :

Pour la section située dans la zone française, par le Sultan, sous l'autorité et avec la garantie de la France ;

Pour la section située dans la zone espagnole, par le khalifa, sous l'autorité et avec la garantie de l'Espagne ;

Et enfin, pour la section comprise entre la limite nord de la zone espagnole et Tanger, par les autorités qualifiées à cet effet et sous la garantie de ces autorités.

Toutefois, dans le cas où les susdites autorités ne seraient pas définitivement constituées au moment où pourront être prononcées les concessions française et espagnole, les deux gouvernements contractants conviennent que la concession du tronçon Tanger-et-banlieue sera prononcée, sous leur garantie commune et après entente entre les deux Cabinets, par le Sultan, pour être repassés ensuite, avec les droits et obligations qu'elle comporte, à l'autorité tangéroise.

ART. 3. — La susdite compagnie ne pourra être concessionnaire d'aucune autre ligne, soit complètement indépendante de la précédente, soit se reliant à celle-ci, exception étant faite, toutefois, pour les voies de quai destinées à desservir le port de Tanger.

Par contre, elle ne pourra se refuser à laisser pénétrer dans ses gares les lignes dont l'établissement viendrait à être décidé par l'un ou l'autre des deux gouvernements, ni à assurer dans

les dites gares le service commun, que ces lignes soient construites et exploitées directement par les deux gouvernements ou concédées par eux à d'autres compagnies.

Elle aura les mêmes obligations en ce qui concerne les embranchements particuliers autorisés par la France ou l'Espagne au profit, soit de leurs nationaux, soit de nationaux étrangers en conformité de l'article 7 du traité franco-allemand du 4 novembre 1911.

Il est entendu, d'ailleurs, que resteront à la charge des Etats, compagnies ou particuliers intéressés, les dépenses des installations nouvelles ainsi rendues nécessaires de leur fait et les frais supplémentaires d'exploitation auxquels les lignes et embranchements susvisés donneront lieu.

ART. 4. — Le capital, tant actions qu'obligations de la compagnie concessionnaire, sera pour 60 % français et pour 40 % espagnol.

Toutefois, la France et l'Espagne se réservent la faculté de faire d'un commun accord, s'il y avait lieu, une part aux capitaux de nationalité étrangère, étant d'ores et déjà spécifié que cette part ne pourra, en aucun cas, excéder 8 % et qu'elle sera prélevée par moitié sur chacune de celles de 60 % et de 40 % ci-dessus.

Chacun des deux gouvernements se réserve le droit de désigner tel établissement ou société de crédit, ou tel groupe d'établissements ou sociétés de crédit de sa nationalité qu'il jugera convenable, pour réaliser et souscrire la part de capital à lui réservée.

Si l'un d'entre eux ne croyait pas devoir réaliser cette part tout entière, l'autre se substituerait à lui de plein droit pour la parfaire.

ART. 5. — Le conseil d'administration de la compagnie concessionnaire sera composé de quinze membres, dont neuf français et six espagnols, nommés respectivement par les porteurs d'actions françaises et espagnoles.

A ces quinze membres pourra, si la France et l'Espagne le jugent utile d'un commun accord, en être adjoind un seizième d'une tierce nationalité.

Les décisions du conseil d'administration ne pourront être prises qu'à une majorité représentant au moins les deux tiers des votes exprimés en ce qui concerne les questions intéressant exclusivement, soit la section française, soit la section espagnole ; elles le seront à la majorité simple pour toutes les autres questions.

La compagnie aura un directeur général français et un directeur adjoint espagnol. Le haut personnel, tant de la construction que de l'exploitation, devra être pour 60 % français et pour 40 % espagnol. La nomination du directeur général et

du haut personnel français sera soumise à l'agrément de la France ; celle du directeur adjoint et du haut personnel espagnol à l'agrément de l'Espagne.

En dehors du directeur général, du directeur adjoint et du haut personnel visé ci-dessus, les agents employés aux études et à la construction devront être, autant que possible français dans la section française et espagnols dans la section espagnole.

Quant aux agents d'exploitation ils devront être exclusivement français sur la section française, exclusivement espagnols sur la section espagnole, pour moitié français et pour moitié espagnols sur la section Tanger-et-banlieue. Toutefois, sur cette dernière section et notamment à la gare terminus de Tanger, un certain nombre d'emplois pourront, d'accord entre les deux gouvernements, être confiés à des agents d'une tierce nationalité, la répartition par moitié entre la France et l'Espagne s'opérant alors sur les emplois restants.

Les art. 6 à 11 règlent les études, la construction et l'exploitation de la ligne. Ils n'offrent qu'un intérêt particulier (1).

ART. 12. — Au cas où la compagnie concessionnaire, soit pendant la période de construction, soit après l'ouverture à l'exploitation, ne satisferait pas à l'une des obligations essentielles de son contrat, elle serait mise en demeure de prendre, dans un délai déterminé, lequel ne pourra être inférieur à un mois, ni supérieur à trois, telles mesures que de droit. A défaut par elle de déférer à cette mise en demeure, elle serait déclarée déchue.

La mise en demeure pourra être notifiée, et la déchéance prononcée par chacun des gouvernements français et espagnol, pour la section de ligne située sur son territoire sous réserve d'en donner avis à l'autre.

Si la déchéance était prononcée à la fois pour la section française et pour la section espagnole, elle le serait *ipso facto* et de plein droit pour la section Tanger-et-banlieue.

ART. 13. — Chacun des deux gouvernements français et espagnol se réserve le droit de procéder, à une date quelconque après la mise en exploitation de la ligne entière, au rachat de la section de la dite ligne située sur son territoire, le prix du rachat étant calculé sur les bases qui seront fixées par l'acte de concession.

(1) Le Projet de Loi avec l'Exposé des Motifs et les Annexes I et II sont déposés à la Bibliothèque de la Société.

Il devra, dans ce cas, prévenir trois mois à l'avance de ses intentions tant l'autre gouvernement que l'autorité tangéroise, de façon que puissent être arrêtées de concert les mesures intéressant à la fois les exploitations ainsi devenues distinctes des sections rachetées et non rachetées de la ligne.

Celui des deux gouvernements qui aura usé de son droit de rachat devra, ou exploiter lui-même en régie la section rachetée, ou n'en rétrocéder la concession qu'à une société de sa nationalité.

ART. 14. — La France et l'Espagne s'engagent à faire toutes démarches utiles pour que la concession de la section de Tanger-et-banlieue soit, ou prononcée par l'autorité tangéroise en même temps que les concessions française et espagnole si la dite autorité est à ce moment constituée ; ou acceptée par cette même autorité immédiatement après sa constitution si elle avait dû être, en attendant celle-ci, prononcée par les deux gouvernements en conformité du dernier alinéa de l'article 2.

Fait à Madrid, le vingt-sept novembre 1912.

Signé : GEOFFRAY.

Signé : GARCIA PRIETO.

BIBLIOGRAPHIE

(Ouvrages offerts à la Société)

Le Maroc, par Augustin BERNARD, professeur à la Sorbonne, 1 volume in-8° de la Bibliothèque d'Histoire contemporaine, 357 p., 5 cartes hors texte. — Félix Alcan, Paris, 1912.

Le mystérieux empire du Maghreb el Aksa qui resta impénétrable et qui brava la civilisation à travers les siècles, nous révèle ses secrets grâce aux patientes recherches et aux courageuses investigations des savants qui ont assumé la lourde tâche de faire l'inventaire de ce pays nouveau, dans un monde si vieux.

Au premier rang de ceux qui se dévouèrent à la tâche ardue — non exempte de dangers — de lever le voile qui nous dérobait l'empire chérifien, nous placerons M. Augustin Bernard. Depuis plusieurs années déjà, dans des livres très documentés, dans des conférences nombreuses et remplies d'intérêt, l'érudit chargé de cours de géographie de l'Afrique du Nord à la Sorbonne, grâce à sa profonde connaissance des choses et des gens de ce pays, a puissamment contribué à la diffusion des questions si nombreuses que soulève la conquête politique et économique de ce coin si peu connu de la puissance islamique.

M. Augustin Bernard publie aujourd'hui sous le titre *Le Maroc* un nouvel et important ouvrage qui renferme avec toute la concision permise en pareille circonstance et sous la forme la plus agréable, tout ce que chaque Français, et surtout chaque Algérien devrait savoir de cette nouvelle terre où nous allons continuer l'œuvre magnifique de civilisation que nous poursuivons avec tant de succès depuis trois quarts de siècle en Algérie.

Cet ouvrage vient à son heure et l'accueil chaleureux qu'il a reçu témoigne de sa valeur et de son opportunité.

M. Augustin Bernard fait tout d'abord, avec sa compétence ordinaire, un très lumineux inventaire géographique du Maroc ; puis l'auteur résume sous la forme la plus heureuse cette histoire si difficile à suivre de l'empire chérifien à travers les dominations successives, depuis la conquête arabe jusqu'à nos jours. Des conditions historiques à la description de cette société indigène, qui a passé immuablement la même à travers les âges, il n'y a qu'un pas. M. Bernard le franchit facilement et son étude de l'organisation sociale et politique du pays est certainement la plus claire, la plus intéressante qui ait été donnée jusqu'à ce

jour. Enfin par une heureuse opposition d'idées ce travail se termine par une très attachante étude de la pénétration européenne et un fidèle et suggestif tableau de ce que notre initiative a pu réaliser en quelques années dans la partie de ce pays soumise à notre action.

M. Augustin Bernard estime qu'en poursuivant l'unité de la Berbérie, la France accomplit l'œuvre régénératrice espérée par Prévost-Paradol lorsqu'il écrivait : « Il n'y a pas deux façons de concevoir les destinées de la France. Ou bien nous resterons ce que nous sommes, nous consumant dans une agitation intermittente et impuissante au milieu de la rapide transformation des pays qui nous entourent et nous tomberons dans une douteuse insignifiance sur ce globe occupé par la postérité de nos anciens rivaux. Ou bien 80 à 100 millions de Français fortement établis sur les deux rives de la Méditerranée, au cœur de l'ancien continent maintiendront à travers les temps le nom, la langue et la légitime prospérité de la France. »

Pour si vaste qu'il soit ce programme n'est pas au-dessus de notre puissance colonisatrice et si le Maroc compte beaucoup de zélateurs aussi entendus, aussi dévoués et aussi convaincus que M. Bernard, il y a des chances pour qu'il apporte sa large part à la réalisation de ce beau rêve. C'est le souhait que formule l'auteur et on ne peut que lui savoir gré de mettre sa confiance dans un avenir dont on ne peut encore préciser les promesses.

Des cartes d'une lecture très facile éclairent le texte et permettent de juger très rapidement et très sûrement les conditions hypsométriques et pluviométriques du pays, la densité de la population et la répartition de la production par région. Une carte d'ensemble complète cette partie de l'ouvrage.

Le Maroc constitue une précieuse contribution aux études déjà publiées sur ce pays et nous sommes convaincus qu'il contribuera largement à faire connaître cette nouvelle conquête qui complète si heureusement notre empire colonial Nord-Africain. Nous sommes d'autant plus heureux de dire tout le bien que nous pensons de cette œuvre nouvelle si attachante et si intéressante que nous éprouvons personnellement pour son éminent auteur, M. Augustin Bernard, la plus vive et la plus affectueuse sympathie.

ED. DÉCHAUD.

Le programme de la France au Maroc, par COUILLIEUX, ancien élève de l'École Polytechnique, 1 vol. in-8°, 339 p. E. Larose, Paris, 1912.

C'est surtout une étude succincte et claire des rapports entre la France et le Maroc, tels que les ont déterminés les traités, conventions, accords, etc.... intervenus entre la France, le

Maroc et les pays étrangers et en particulier l'Acte d'Algésiras du 7 avril 1906 et l'Accord du 4 novembre 1911 entre la France et l'Allemagne. Il n'est pas encore fait mention et pour cause du Traité de Fez du 30 mars 1912, ni *a fortiori* du Traité de Madrid du 27 novembre 1912.

Après avoir défini le statut international du Maroc, l'auteur étudie les conditions de l'administration de ce pays par la France dans ses diverses manifestations : l'occupation militaire ; le régime foncier ; les douanes ; les impôts ; la situation financière ; la question monétaire ; les travaux publics ; la protection de l'industrie, du commerce et de l'agriculture ; l'assistance publique ; la justice.

Pour rendre possible l'exercice normal de notre protectorat dans l'intérêt bien entendu de tous, c'est-à-dire des Français, des étrangers et des indigènes marocains, de nombreuses réformes sont indispensables ; la plupart d'entre elles ne pourront être appliquées qu'à la suite de nouvelles conversations avec les nations signataires de l'Acte d'Algésiras. On comprend que ce ne sera ni bien facile ni bien court. Les nouveaux accords devront porter principalement sur le remaniement des impôts et des tarifs douaniers ; sur les modalités de la suppression progressive des capitulations (c'est-à-dire de la protection diplomatique et consulaire d'une part et de la juridiction consulaire d'autre part). Mais en réalité pour de nombreux autres points touchant notre administration nous aurons besoin de l'assentiment, au moins tacite, des gouvernements étrangers. Pendant longtemps encore nous serons gênés par cette tutelle internationale.

Les différentes questions à résoudre au plus tôt, sont, d'après M. C., outre la réforme des impôts et des tarifs douaniers, l'établissement d'un budget ; d'un Livre Foncier ; d'un service de conservation des hypothèques ; la création d'un système monétaire permettant la stabilisation du change ; la construction des routes. Sont également à exécuter à bref délai l'aménagement des ports de Casablanca (qui devra être le premier et le plus important), de Mazagan, Mogador et Agadir ; les constructions de chemins de fer et tout d'abord, en vertu de l'accord franco-allemand, celui de Tanger-Fez. La voie Oran-Oudjda-Taza-Fez, qui sera achevée ensuite, est considérée par l'auteur comme pouvant concurrencer au point de vue du trafic de marchandises, celle de Tanger-Fez, de moitié plus courte, et cela grâce à l'immunité douanière presque totale dont jouit le Maroc du côté de l'Algérie, mais à condition qu'elle soit de largeur normale d'un bout à l'autre.

Tout également est à créer pour l'instruction publique. Les seules langues à enseigner seront le français et l'arabe.

Quant aux cultes, le principe à appliquer devra être la tolérance, mais non la faiblesse.

La justice marocaine n'est qu'un mot. Le désordre et la vénalité sont la règle. M. C. préconise l'établissement dans les villes de tribunaux mixtes civils français-indigènes, avec, s'il est nécessaire, l'adjonction de juges étrangers en petit nombre ; et en territoire rural occupé effectivement, de tribunaux militaires ; ailleurs les cadis subsisteraient provisoirement.

L'auteur termine son livre par un chapitre consacré aux affaires.

Actuellement les transactions immobilières manquent de sécurité ; il n'existe naturellement pas de cadastre et « l'acheteur n'est jamais sûr que le vendeur est le véritable propriétaire et le seul propriétaire ». Quant à l'association agricole avec les indigènes, elle offrirait de nombreux risques. Jusqu'à présent il n'y a guère que les spéculations de terrains urbains qui aient été réellement fructueuses.

Et encore faut-il formuler la théorie suivante qui règle toutes ces opérations, c'est que : « *dans les zones françaises, les Français ont été jusqu'ici dans une situation moins bonne que les étrangers* ».

Dans l'avenir, lorsqu'il existera des voies de communication et des ports, l'agriculture dans la partie occidentale du Maroc sera en bonne posture ; les pluies y sont fréquentes. Les céréales donnent de prodigieuses récoltes. L'industrie en général sera gênée par l'absence de moyens de protection jusqu'à ce que des accords internationaux en aient décidé autrement. L'exploitation des mines paraît offrir de belles perspectives.

Le résumé de l'opinion de M. C. sur le Maroc pourrait être cette phrase de son ouvrage : « *Ce pays n'est pas une mauvaise acquisition, à condition qu'il ne nous coûte pas trop cher comme frais d'administration.* »

Le travail de M. C. nous permet de nous faire facilement une opinion exacte sur notre nouvelle possession. Tous ceux qu'elle intéresse devront le lire.

P. ENGEL.

La Tunisie, pays de colonisation, de mines et de tourisme, par Em. GUILLOT (1 vol., 272 p. et 2 cartes dans le texte, 1 carte hors texte. — Chez Larose, Paris, 1912).

L'auteur cherche « à condenser les multiples documents et renseignements relatifs à ce pays » parus depuis 1881, en y joignant ses observations personnelles faites pendant un long séjour en Tunisie. Dans le chapitre I, il présente un rapide aperçu de l'histoire et de la géographie du pays, rappelle la prospérité de l'antique Byzacène au temps de Carthage et de Rome et sa dévastation à la suite des invasions vandales, arabes

et des insurrections berbères ; il décrit les régions naturelles dont l'une rappelle la Provence et les habitants de races et de langues si diverses, surtout à Tunis, véritable Babel moderne où « tous les idiomes se parlent couramment de même que tous les peuples s'y coudoient ».

Le chapitre II est consacré au système du protectorat français installé en 1881 à la suite du traité du Bardo ; avec des moyens relativement limités, le protectorat est parvenu « à réaliser un vaste programme économique qui a radicalement transformé le pays tout en respectant ses institutions fondamentales, ses croyances, ses mœurs et ses coutumes ».

Le chapitre III est réservé aux ressources de la flore et de la faune indigènes. Dans le chapitre IV, l'auteur fait une très intéressante étude sur la propriété tunisienne, sur les enchîrs ou vastes domaines, sur les habous qui occuperaient un quart de la surface du pays, sur le curieux contrat d'Enzel et sur le système de l'immatriculation qui donne toute sécurité aux acquéreurs.

Les chapitres V et VI sont consacrés à l'agriculture et à l'industrie. L'auteur nous montre l'indifférence et la routine de l'Arabe qui n'a pas d'avances pécuniaires et qui est seulement « khammès » ou métayer, par le contrat de « m'rharça » ; l'Arabe ne tire vraiment un bon profit que de la culture du palmier-dattier (20 millions de kilos par an). L'Européen, au contraire, grâce à des cultures judicieusement appropriées à la nature du sol, au climat, au régime des eaux, obtient des résultats merveilleux ; dans la zone septentrionale humide, il cultive les céréales, la vigne, les plantes à parfums ; dans la zone méridionale sèche, il cultive l'olivier, les arbres fruitiers, les dattiers. L'auteur conseille d'employer la polyculture et non la monoculture ; l'exploitation rurale formera un tout dont chaque facteur aura son action distincte mais concourant vers un but commun : le « bénéfice à tirer de l'ensemble de l'opération ». La reconstitution des olivettes tend à redonner à la région de Sousse la prospérité qui avait fait la célébrité de la Byzacène « pays d'une fertilité remarquable où la terre rend au centuple ce que lui confie le cultivateur » (Pline). L'olivette tunisienne est « une forêt en marche ». L'exploitation de l'alfa (1.500.000 hectares) et la culture des plantes textiles (agaves, lin), des plantes fourragères, des arbres fruitiers donnent de grands profits ; la culture du bananier musa, le roi des végétaux pour la valeur nutritive de ses fruits (1 livre de bananes équivalent à 44 livres de pommes de terre), donne d'excellents résultats. En Tunisie, faute de prairies naturelles, on ne peut se livrer qu'à l'élevage du mouton, de la chèvre maltaise. On a fait de bons essais de sériciculture et d'élevage de l'autruche.

Plus que l'agriculture, les richesses minières ont contribué à la prospérité de la Tunisie, car elles ont fait affluer les capitaux et déterminé la création de routes, voies ferrées, ports. La Tunisie recèle dans son sous-sol des minerais de fer, de zinc,

de cuivre et du phosphate de chaux dont l'exportation seule atteignait 1.273.193 l. en 1910 ; mais tous ces produits ne sont malheureusement pas traités sur place. A ces richesses, il faut ajouter les salines, les sources thermales chlorurées sodiques dont le pouvoir minéralisateur et la teneur en acide phosphorique (jusqu'à 40 % par litre) ne sont pas dépassés ; enfin les ressources de la pêche littorale et lacustre. L'exploitation de ces richesses explique que le trafic intérieur soit passé de 400.000 tonnes en 1900 à 2 millions en 1912.

Le chapitre VII est consacré à des renseignements pratiques pour l'immigrant français. Enfin, dans le chapitre VIII, M. Guillot, secondant l'effort du Touring-Club français pour diriger le courant des touristes en Tunisie et en Algérie, dépeint l'aspect pittoresque de la Tunisie qui offre d'incomparables jouissances « à tous ceux qui sont épris de l'Orient, à tous les fervents des splendides effets de lumière et d'ombre sur les primitives demeures d'un peuple n'ayant pas encore subi les atteintes de notre civilisation moderne ».

En résumé, l'ouvrage de M. Guillot est non seulement le tableau du merveilleux développement économique de la Tunisie, mais encore un guide précieux pour le colon, l'industriel, le touriste qui veulent s'installer ou visiter la Tunisie.

E. LEMOISSON.

PROCÈS-VERBAUX DES RÉUNIONS

de la « Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran »

SÉANCE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

du 7 Octobre 1912

Le lundi sept octobre mil neuf cent douze, à cinq heures et demie du soir, les membres du Comité de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, dûment convoqués, se sont réunis au local de la Société, sous la présidence de M. DOUMERGUE, président.

Étaient présents : MM. DOUMERGUE, FLAHAULT, DÉCHAUD, POCK, TOURNIER, ARAMBOURG, DANGLES, LEMOISSON, PELLET, PÉREZ.

S'étaient fait excuser : MM. le D^r SANDRAS, BÉRENGER, DE PACHTERE, Abbé FABRE, RENÉ-LECLERC, CAUDRILLIER.

Étaient absents : MM. HUOT, JULLIAN, LEVAIN, PONTET, POUSSEUR, ROUX-FREISSINENG.

M. ARAMBOURG est désigné comme secrétaire de la séance.

Le procès-verbal de la séance de juillet est lu et adopté.

M. le Président fait part du décès de deux sociétaires : M. le colonel Ben Daoud, un de nos plus anciens collègues et M. Stephen Armitage. Le Comité s'associe aux regrets exprimés par le président.

M. DOUMERGUE rappelle que M. Caudrillier, inspecteur d'Académie, a été nommé à Agen, et M. de Pachtere, au lycée d'Alger. Il regrette ces deux départs, d'abord parce qu'ils nous ont séparés de deux collègues très estimés, ensuite parce que ces changements réduisent encore le nombre des membres du Comité pouvant remplir leurs fonctions. Actuellement dix membres se trouvent dans l'impossibilité d'assister aux séances. Le Président demande à ceux qui restent de redoubler de bonne volonté et d'assister aussi régulièrement que possible aux séances. Il se plaît d'ailleurs à rendre hommage à leur zèle et à leur dévouement.

Sont proposés comme membres titulaires :

M. LARNAUDE, professeur agrégé d'histoire au Lycée, présenté par MM. Doumergue et Lemoisson.

La BIBLIOTHÈQUE DE NEW-YORK.

Le Président donne ensuite lecture de la correspondance :

M. le Gouverneur général de l'Algérie a adressé à la *Société de Géographie* une lettre de félicitations au sujet de la publica-

tion de l'ouvrage *Oudjda et l'Amalat*. Les félicitations vont d'abord à l'auteur, M. le capitaine Voinot, qui s'est révélé un historien consciencieux, et à la Société qui a édité l'œuvre.

M. le capitaine Voinot remercie la Société d'avoir bien voulu lui attribuer une plaquette en souvenir de sa précieuse collaboration au Bulletin. M. DOUMERGUE fait passer sous les yeux des membres du Comité la plaquette qui sera envoyée immédiatement à M. Voinot.

Au sujet du vœu concernant le Transafricain, M. le Préfet d'Oran a transmis une lettre de M. le Gouverneur général qui juge qu'il serait préférable de laisser le Comité d'Études du Transafricain déposer d'abord son rapport en toute indépendance.

M. DOUMERGUE propose de déférer, provisoirement, au désir de M. le Gouverneur général, mais il tient à faire remarquer que non seulement le Conseil général d'Alger a pris les devants, mais encore que la *Société de Géographie d'Alger* paraît vouloir s'occuper activement de cette question. Une commission d'études a été instituée et la présidence en a été donnée à un des plus hauts fonctionnaires du Gouvernement général. M. DOUMERGUE engage ses collègues à lire les procès-verbaux des séances de cette commission et la lettre de M. Berthelot.

Le Conseil municipal d'Oran et le Syndicat Commercial ont approuvé le vœu qui leur avait été soumis.

Toutes ces délibérations seront transmises en temps opportun au Comité Berthelot.

D'une lettre et du travail de M. Viré qui va paraître au Bulletin, il ressort que la *Rusubbicari* antique s'identifie à Portaux-Poules des environs d'Alger et non à celui de l'Oranie.

Le Congrès national des *Sociétés de Géographie* se tiendra à Paris au mois de juillet 1913. Le moment venu, la Société pourra désigner un délégué.

L'achat de deux fascicules du *Corpus* est décidé conformément d'ailleurs à une délibération antérieure.

Il est décidé que l'éclairage de la salle de dépôt des Bulletins sera amélioré et le bec à papillon remplacé par un bec Auer.

M. le Président propose de faire le service gratuit du Bulletin aux quotidiens d'Oran en leur demandant de bien vouloir publier les sommaires. Cette proposition est adoptée.

Il est ensuite donné connaissance de la composition du prochain bulletin. Un article sur les terres tirs de la Chaouïa sera publié, mais deux notes ayant déjà paru dans une autre revue ne pourront être insérées.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à sept heures.

Le Secrétaire de la séance,

Signé : C. ARAMBOURG.

Le Président,

Signé : DOUMERGUE.

SÉANCE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

du 4 Novembre 1912

Le lundi quatre novembre mil neuf cent douze, à cinq heures et demie du soir, les membres du Comité de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, dûment convoqués, se sont réunis au local de la Société, sous la présidence de M. DOUMERGUE, président.

Étaient présents : MM. DOUMERGUE, FLAHAULT, DÉCHAUD, BÉRENGER, POCK, TOURNIER, PELLET, D^r SANDRAS, PONTET, LEMOISSON.

S'étaient fait excuser : MM. l'Abbé FABRE, DANGLES, RENÉ-LECLERC, PÉREZ, CAUDRILLIER, DE PACHTERE, ARAMBOURG.

Étaient absents : MM. JULLIAN, ROUX-FREISSINENG, POUSSEUR, LEVAIN, HUOT.

Le procès-verbal de la séance d'octobre est lu et adopté sans modification.

Le Comité prononce l'admission comme membre titulaire de M. LARNAUDE, professeur d'histoire au Lycée, et de la BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE NEW-YORK présentés à la dernière séance.

Sont proposés comme membres titulaires :

M. BASTOS Manuel, manufacturier, présenté par MM. Pock et Bérenger.

M. BOLELLI, inspecteur primaire, présenté par MM. Doumergue et Lemoisson.

M. le docteur BRÉGEAT, présenté par MM. Pock et Doumergue.

M. CAMALLONGA, propriétaire du domaine d'Arbal, présenté par MM. Doumergue et Arambourg.

M. le docteur COLOMBANI, présenté par MM. Pock et Doumergue.

M. GIRARD, propriétaire, maire de Sidi-Chami, présenté par MM. Doumergue et Flahault.

M. JULIEN A., licencié ès lettres (histoire), étudiant, présenté par MM. Caudrillier et Lemoisson.

M. MEZIAT, négociant en vins, rue de la Paix, n° 7, présenté par MM. Tournier et Doumergue.

M. TAFANELLI, professeur d'histoire au collège de Tlemcen, présenté par MM. A. Lecocq et Doumergue.

M. TOLÉDANO Isaac, 51, boulevard National, présenté par MM. Pock et Flahault.

M. VAFFIER Ernest, lieutenant de vaisseau de réserve à Paris, présenté par MM. Doumergue et Déchaud.

M. VARNIER Abel, étudiant à Oran, présenté par MM. Varnier, Haut-Commissaire du Gouvernement à Oudjda et Doumergue.

M. VIRÉ Camille, avocat à Bordj-Menaïel, présenté par MM. Doumergue et Flahault.

Sont acceptées les démissions de MM. le docteur DE VÉSIAN, JOUHAULT, BEL Edgar d'Oran, EVERAERTS.

M. le Président propose au Comité d'envoyer par télégramme à M. Cagnat, membre de l'Institut, membre d'honneur de notre Société, une adresse de sympathie à l'occasion de ses noces d'argent scientifiques (25 ans de professorat). Il en est ainsi décidé.

M. le Secrétaire général propose d'adresser aussi des félicitations à M. le général Lyautey qui vient d'être élu membre de l'Académie française. Le Comité approuve cette proposition et charge le Président de remplir cette agréable mission.

Il décide en outre d'inscrire M. le général Lyautey comme président d'honneur à vie de la Société.

Au sujet du Transafricain, M. DOUMERGUE signale à l'attention de ses collègues une conférence faite par M. Berthelot sous les auspices de la *Société Commerciale de Marseille* et reproduite dans le Bulletin de cette Société (1^{er} trim. 1912).

Il donne lecture d'une lettre de M. L. Gentil qui remercie la Société d'avoir publié le compte rendu de son dernier ouvrage : *Le Maroc physique* et dû à M. le capitaine Berthon. Il saisit cette occasion pour assurer la Société de tout son dévouement.

M. DOUMERGUE annonce ensuite la découverte d'une inscription faite par MM. Bizet et Murat à Saint-Léon ; il espère qu'elle sera donnée au Bulletin.

Il fait part au Comité de l'état dans lequel se trouve le Musée dont les collections sont éparses un peu partout et en grande partie dans des caisses. Les étiquettes, les échantillons délicats risquent d'être détériorés ou détruits. Le Musée ne peut être installé à l'ancien évêché où la place disponible fait à peu près absolument défaut. Cette situation fort regrettable est très préjudiciable à ceux qui ont besoin de consulter les collections. Pour le moment il est bien difficile de remédier à ce fâcheux état de choses qui aurait pourtant pu être prévu et évité. Il est à souhaiter que la Municipalité mette fin le plus tôt possible à cette situation.

M. le Président fait part au Comité que le Conseil général a voté la subvention de 500 francs qu'il accorde annuellement à la Société.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à sept heures.

Le Secrétaire général,

Le Président,

Signé : P. BÉRENGER.

Signé : DOUMERGUE.

SÉANCE DU COMITÉ ADMINISTRATIF

du 2 Décembre 1912

L'an mil neuf cent douze et le deux décembre, à cinq heures et demie du soir, les membres du Comité de la *Société de Géographie et d'Archéologie d'Oran*, dûment convoqués, se sont réunis au local de la Société, sous la présidence de M. DOUMERGUE, président.

Étaient présents : MM. DOUMERGUE, FLAHAULT, BÉRENGER, POCK, TOURNIER, Abbé FABRE, LEMOISSON, DANGLES, PELLET, D^r SANDRAS, PONTET, PÉREZ, POUSSEUR.

S'étaient fait excuser : MM. DÉCHAUD, ARAMBOURG, RENÉ-LECLERC, CAUDRILLIER, DE PACHTERE.

Étaient absents : MM. JULIAN, ROUX-FREISSINENG, HUOT, LEVAIN.

Le procès-verbal de la réunion de novembre est lu et adopté

Sont admis comme membres titulaires : MM. BASTOS, BOLELLI, D^r BRÉGEAT, CAMALLONGA, D^r COLOMBANI, GIRARD, JULIEN, MÉZIAT, TAFANELLI, TOLÉDANO, VAFFIER, VARNIER, VIRÉ, présentés dans la dernière séance.

Sont acceptées les démissions de MM. DELARUE, CORRIÉRAS, D^r JOUTY.

Sont proposés comme membres titulaires :

M^{lle} GLOTZ, professeur agrégée d'histoire et de géographie au Lycée de Jeunes Filles, présentée par MM. Ardaillon, recteur de l'Académie et Doumergue.

M. BALANDE François, entrepreneur de serrurerie à Oran, présenté par MM. Pock et Bérenger.

M. BENTAYOU Xavier, négociant, membre de la Chambre de Commerce à Oran, présenté par MM. Pock et Pousseur.

CERCLE CIVIL D'AÏN-TEMOUCHENT, présenté par MM. Viala et Doumergue.

M. COIGNARD Paul, ingénieur des Arts et Manufactures à Oran, présenté par MM. Flahault et Pousseur.

M. COUGET Léopold, attaché à la Direction de la Dette Marocaine à Tanger, présenté par MM. Jules Griguer et Doumergue.

M. GUILLLOT Maurice, licencié ès sciences naturelles, répétiteur au Lycée de Garçons à Oran, présenté par MM. Doumergue et Lemoisson.

M. HUOT Louis, ingénieur à la C^{ie} des Eaux d'Oran, présenté par MM. Engel et Flahault.

M. MARTINEZ Antoine, greffier en chef du Tribunal civil d'Oran, présenté par MM. Pock et Pérez.

M. MOY Antoine, directeur de l'Ecole primaire supérieure de Sidi-bel-Abbès, présenté par MM. Peyras et Doumergue.

M. PEYSSONNEL Octave, sous-inspecteur des Domaines à la Direction de la Dette Marocaine à Tanger, présenté par MM. Jules Griguer et Doumergue.

M. PRINCETEAU Henry, rédacteur à la Direction de la Dette Marocaine à Tanger, présenté par MM. Jules Griguer et Doumergue.

M. ROUSSET Louis, propriétaire à Oran, présenté par MM. Bérenger et D^r Sandras.

M. SERRET Gaston, attaché à la Direction de la Dette Marocaine à Tanger, présenté par MM. Jules Griguer et Doumergue.

M. SI MOHAMMED SKIREDJ, secrétaire à la Direction de la Dette Marocaine à Tanger, présenté par MM. Jules Griguer et Doumergue.

M. SISSON Jean, chef d'exploitation des mines de Sidi Khamber (Constantine), présenté par MM. Jules Griguer et Doumergue.

M. VINSOT René, officier vétérinaire à Guercif (Maroc), présenté par MM. Lemoisson et D^r Sandras.

Le Président donne lecture d'une lettre par laquelle M. Cagnat, membre de l'Institut, remercie le Comité de l'adresse de félicitations qu'il lui a envoyée à l'occasion de ses noces d'argent scientifiques. M. Cagnat assure la Société « de tout son dévouement qu'il manifestera toutes les fois que l'occasion s'en présentera ».

En réponse aux décisions prises dans la dernière séance, M. le général Lyautey, par une lettre datée de Paris, remercie la Société de la sympathie qu'elle lui témoigne et l'assure de son cordial dévouement. « Il m'est si précieux, ajoute-t-il, de maintenir des liens étroits avec cette ville d'Oran où j'ai reçu un tel accueil et passé des années inoubliables. »

Le Comité de Toulouse pour la propagation des méthodes décimales appliquées aux divisions du jour, des angles et du quart de cercle soumet à notre Société, en lui demandant de l'appuyer, le rapport qu'elle adresse au Ministre à ce sujet. Le Comité approuve le rapport et se rappelle aux bons souvenirs de l'un des plus infatigables protagonistes de l'emploi des méthodes décimales M. Rey Pailhade.

Au sujet d'une conférence annoncée, il est décidé qu'une commission composée du Secrétaire général, du Trésorier et du Bibliothécaire sera chargée le cas échéant de l'organisation matérielle de la réunion.

M. le Trésorier se met à la disposition de la Commission des Finances pour lui soumettre les comptes de sa gestion avant la prochaine réunion mensuelle.

M. Augustin Bernard, membre correspondant, a offert à la Société son nouvel ouvrage *Le Maroc*. Dans sa lettre annonçant l'envoi il assure la Société de ses sentiments toujours dévoués.

M. DOUMERGUE annonce que le tome VIII du *Corpus* est parvenu à la Société. Il est d'avis qu'il y a lieu de continuer à

combler le plus tôt possible les lacunes regrettables qui existent dans notre bibliothèque ; il faut, dit-il, nous procurer tous les manuels permettant aux débutants de s'initier à l'étude d'une branche géographique, historique ou scientifique trouvant son application en Algérie. Il invite ses collègues à apporter des propositions à la prochaine séance.

Une somme de 50 francs est mise à la disposition du Président pour lui permettre d'acheter d'occasion et aussitôt qu'ils seront annoncés par les catalogues des bouquinistes, des ouvrages et des brochures rares d'occasion et relatifs surtout à la province d'Oran.

M. le capitaine Voinot a envoyé un travail sur les Tables de concordance des calendriers grégorien et musulman. La publication de ce manuscrit présentant quelques difficultés d'ordre matériel, M. Tournier est chargé d'étudier la question.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à sept heures.

Le Secrétaire général,

Signé : P. BÉRENGER.

Le Président,

Signé : DOUMERGUE.

Mouvement de la Bibliothèque

1^{er} et 2^{me} Semestres 1912

1° PÉRIODIQUES

Pour les publications périodiques, voir la *Liste des Sociétés correspondantes*. (Bull. 1^{er} trimestre 1912, p. 19.)

2° NON PÉRIODIQUES

(Dons et Achats)

GÉNÉRALITÉS

GAETANI (Leone, principe de Teano). — *Annali dell' Islam*, 1 vol. in-12, 740 p. Milano, Ulrico Hoepli, 1905.

FISCHER (D^r Paul). — *Manuel de conchyologie et de paléontologie conchyliologique ou histoire naturelle des mollusques vivants et fossiles*, 2 vol. rel. de 1370 p., 1138 fig., 1 carte des régions malacologiques. Paris, L. Savy, 1887.

HAUG (Emile). — *Traité de géologie*. — Les périodes géologiques, fasc. III, 1 vol. in-8°, 627 p. Paris, Armand Colin, 1911.

HUE (Edmond). — *Musée ostéologique*. — Etude de la faune quaternaire. — Ostéométrie des mammifères, 2 fasc. in-8° formant 2 albums de 186 pl. Paris, Schleicher frères, 1911.

WIDTSOE (John A.) — *Le dry-farming* (Ext. du *Bull. de l'Office du Gouvernement général de l'Algérie*), traduction française par M. A. M. BERNARD, in-8°, 32 p. Beaugency, Barillier, 1912.

WOODWARD (D^r S. P. A. L. S.) — *Manuel de conchyologie des mollusques vivants et fossiles*, 1 vol. relié, 658 p. et 23 pl. L. Savy, éditeur, 1870.

AFRIQUE DU NORD (Algérie, Tunisie, Maroc, Sahara)

BARBIN (A.) — Fouilles préhistoriques de la Mouillah, près Marnia (2^e campagne). (Ext. du *Bull. de la Soc. de Géographie d'Oran*), broch. in-8°, 16 p., 1 pl. Oran, L. Fouque, 1912.

BECERRA FERNANDEZ (Manuel). — Notas referentes à la tribu de Kelaïa (Rif) y al ferrocarril de Melilla à las minas de Beni-Buifrufr, broch. in-8°, 19 p., 10 planches, 1 carte. Madrid, Mateu, 1909.

BERNARD (Augustin). — Le Maroc, 1 vol. in-8°, 357 p., 5 cartes hors texte. Paris, Félix Alcan, 1912.

BLAYAC (Joseph). — Esquisse géologique du bassin de la Seybouse et de quelques régions voisines. (*Bull. du Service de la Carte géologique de l'Algérie*), broch. in-8°, 490 p., 5 pl. Alger, Ad. Jourdan, 1912.

BORIES (D^r). — Le tremblement de terre d'Arzew, 24 juillet, 4 août 1912. (Ext. du *Bull. de la Soc. de Géographie d'Oran*), broch. in-8°, 6 p. Oran, L. Fouque, 1912.

CASTRIES (le Comte de). — Les sources inédites de l'histoire du Maroc. 1^{re} série : dynastie saadienne, Tome III, 1 vol. in-4°, 769 p., 6 pl. Paris, E. Leroux, 1911.

COUILLIEAUX. — Le programme de la France au Maroc. L'organisation du protectorat. Les affaires au Maroc, broch. in-8°, 339 p. Paris, E. Larose, 1912.

DEBRUGE (A.) — A propos des escargotières de la région de Tébessa, broch. in-8°, 24 p., 6 pl. Constantine, A. Braham, 1912.

FABRE (S.) — Découverte d'une inscription romaine à Waldeck-Rousseau (départ. d'Oran). (Ext. du *Bull. de la Soc. de Géographie d'Oran*), broch. in-8°, 6 p. Oran, L. Fouque, 1912.

FLAMAND (G. B. M.) — Recherches géologiques et géographiques sur le Haut-Pays de l'Oranie et sur le Sahara (Algérie et territoires du Sud), vol. grand in-4°, 1001 p., 16 pl., 22 cartes. Lyon, A. Rey et C^{ie}, 1911.

GENTIL (Louis). — Le Maroc physique, broch. in-8°, 319 p. Paris, Félix Alcan, 1912.

GOGNALONS (L.) — La légende du palmier dans l'Afrique du Nord. Coutumes et croyances. (Ext. du *Bull. de la Soc. de Géographie d'Oran*), broch. in-8°, 14 p. Oran, L. Fouque, 1912.

GUILLOT (Emile). — La Tunisie, 1 vol. broch. in-8°, 272 p., 3 cartes dont 1 hors texte. Paris, E. Larose, 1912.

PALLU DE LESSERT (C.) — Les colonies attribuées à César (*Coloniae Juliae*) dans l'Afrique romaine, 1 broch. in-8°, 82 p.

(Extrait des *Mémoires de la Société Nationale des Antiquaires*, T. LXXI). Paris, 1912.

Gouvernement Général de l'Algérie :

Direction des Travaux publics et des Mines. — Tableau des entreprises d'irrigation fonctionnant en Algérie au 31 déc. 1910, broch. in-12, 296 p. Alger, Gojosso, 1912.

— Statistiques générales de l'Algérie, année 1910, 1 vol. in-8°, 426 p. Alger, V. Heintz, 1912.

GSELL (Stéphane). — Atlas archéologique de l'Algérie. Edition spéciale des cartes au 200.000^e du Service géographique de l'Armée, avec texte explicatif, 2 vol. in-f°, 561 p., 51 cartes. Alger, A. Jourdan, 1911.

HUART (Cl.) — Histoire des Arabes, Tome I, broch. in-8°, 381 p. Paris, Paul Geuthner, 1912.

JOLEAUD (Léonce). — Etude géologique de la chaîne numidique et des monts de Constantine (Algérie), broch. in-4°, 436 p., 8 pl. Montpellier, Montane, Sicardi et Valentin, 1912.

LACOSTE (L.) — Essai sur l'industrie de la pêche maritime à l'époque préhistorique dans le nord de la Berbérie (Maroc, Algérie, Tunisie), broch. in-8°, 20 p. Oran, L. Fouque, 1912.

LAMOTHE (Général de). — Les anciennes lignes de rivage du Sahel d'Alger et d'une partie de la côte algérienne. (Ext. des *Mémoires de la Soc. Géologique de France*), broch. in-4°, 288 p., 3 pl., 1 carte. Paris, Société Géologique de France, 1911.

MERLIN (A.) — Forum et églises de Sufetula, en Tunisie (Régence de Tunis). (Notes et documents publiés par la Direction des Antiquités et Arts), broch. in-8°, 48 p., 5 pl. Paris, E. Leroux, 1912.

MONCEAUX (Raoul). — Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe, Tome IV. Le donatisme, broch. in-8°, 527 p. Paris, E. Leroux, 1912.

PACHTERE (de) et BOUYSSOU. — Bornes milliaires de la région de Charrier (Oran). (Extr. du *Bull. de la Soc. de Géographie d'Oran*), broch. in-8°, 8 p. Oran, L. Fouque, 1912.

PIQUET (Victor). — La colonisation française dans l'Afrique du Nord (Algérie, Tunisie, Maroc), broch. in-8°, 531 p., 4 cartes. Paris, Armand Colin, 1912.

DIRECTION DES ANTIQUITÉS ET ARTS DE LA RÉGENCE DE TUNIS. — Enquête sur les installations hydrauliques romaines en Tunisie (fasc. IX), broch. in-4°, 66 p. Tunis, Imp. Rapide, 1912.

REY (Lieutenant). — La Haute Plaine du Tamlelt (Extrême-Sud Oranais). (Ext. du *Bull. de la Soc. de Géographie d'Oran*), broch. in-8°, 9 p., 1 carte. Oran, L. Fouque, 1912.

VIRÉ (Camille). — Découverte d'une borne milliaire établissant que la Rusuccuru antique était à Dellys. (Ext. du *Bull. de la Soc. de Géographie d'Oran*), broch. in-8°, 10 p. Oran, L. Fouque, 1912.

VOINOT (Capitaine L.) — De Taourirt à la Moulouya et à Debdou. (Ext. de *La Géographie*), broch. in-8°, 13 p. Paris, Masson et C^{ie}, 1912.

— Oudjda et l'Amalat (Maroc). (Ext. du *Bull. de la Soc. de Géographie d'Oran*), 1 vol. in-8°, 585 p., 26 planches. Oran, L. Fouque, 1912.

AFRIQUE

CARBOU (Henri). — La région du Tchad et du Ouadaï, Tome I. Etudes ethnographiques. Dialecte toubou. (*Publication de la Faculté des Lettres d'Alger*), broch. in-8°, 380 p. Paris, Ernest Leroux, 1912.

EUROPE

CARABIN (M.) — En Corse. Géographie, Histoire. (Ext. du *Bull. de la Soc. de Géographie d'Oran*), in-8°, 62 p. Oran, L. Fouque, 1906.

GAUTIER (Lucien). — Notice sur la vie d'Arthur de Claparède, 1852-1911. (Ext. du *Journal de Genève*), broch. in-8°, 15 p. Genève, 1912.

GOURRET (P.) — Les pêcheries et les poissons de la Méditerranée (Provence), 1 vol. relié toile in-16, 360 p. Paris, J. B. Baillière et fils, 1894.

LASTEYRIE (Robert de) et VIDIER (Alexis). — Bibliographie annuelle des travaux historiques et archéologiques publiés par les *Sociétés Savantes de France, années 1908-1909*, broch. in-4°, 207 p. Paris, Imprimerie Nationale, 1912.

LASTEYRIE (Robert de) et VIDIER (Alexis). — Bibliographie générale des travaux historiques et archéologiques publiés par les *Sociétés Savantes de France*, 1 vol. broch. in-4°, 229 p. Paris, Imp. Nationale, 1912.

MARTIN (D^r Henri). — Présentation d'un crâne humain trouvé avec le squelette à la base du moustérien de la Quina (Charente). (Ext. du *Bull. de la Soc. préhistorique*), broch. in-8°, 12 p., 3 planches. Le Mans, Monnoyer, 1911.

RIVET (P.) — Inauguration du monument de E. T. Lamy, 1 broch. grand in-8°, 31 p. Mâcon, Imp. Protat frères, 1912.

SARRAUTON (Henri de). — Projet de langue artificielle, broch. in-4°, 14 p. Paris, G. Fischer, 1911.

Service géographique de l'Armée. — Rapport sur les travaux exécutés en 1910, broch. in-8°, 62 p., 18 planches. Paris, Service géographique, 1911.

SIRET (L.) — L'Espagne préhistorique. (Ext. de la *Revue des Questions scientifiques*), broch. in-8°, 78 p. Bruxelles, Pollennis et Centerik, 1893.

— Tyriens et Celtes en Espagne. (Ext. de la *Revue des Questions scientifiques*), broch. in-8°, 15 p. Louvain, F. et R. Centerik, 1909.

— La fin de l'époque néolithique en Espagne. (Ext. de l'*Anthropologie*), broch. in-8°, 20 p. Paris, Masson, 1892.

— A propos de poteries pseudo-mycéniennes. (Ext. de l'*Anthropologie*), broch. in-8°, 22 p. Paris, Masson, 1907.

— Orientaux et Occidentaux aux temps préhistoriques. (Ext. de la *Revue des Questions scientifiques*), broch. in-8°, 87 p., 11 planches. Bruxelles, J. Pollennis, 1907.

— Religions néolithiques de l'Ibérie. (Ext. de la *Revue préhistorique*), broch. in-8°, 78 p., 15 planches. Paris, Vigot frères, 1908.

— Villaricos y herrerias, antigüedades punicas, romanas, visigóticas y arabes. (*Memoria descriptiva é historica*), broch. in-8°, 100 p., 39 planches. Madrid, Jaime Rades, 1908.

— Les Cassitérides et l'empire colonial des Phéniciens. (Ext. de l'*Anthropologie*), broch. in-8°, 185 p. Paris, Masson, 1910

ASIE

Monographie de la province de Vinh-Long. Géographie physique, économique et historique de la Cochinchine. (*Publication de la Société des Études indo-chinoises*), broch. in-8°, 35 p., 1 carte. Saïgon, C. Ardui, 1911.

CARTES ET PLANS

Gouvernement Général de l'Algérie :

SERVICE DE LA CARTE GÉOLOGIQUE :

— *Feuille d'Aïne-Tagrout (Constantine)*, au 1/50.000, dressée par M. J. Savornin, 1910.

— *Feuille de Relizane (Oran)*, au 1/50.000, dressée par M. M. Dalloni, 1910.

— *Feuille de Koléa (Alger)*, au 1/50.000, dressée par M. L. Ficheur, 1910.

— *Feuille de Bouïra (Alger)*, au 1/50.000, dressée par M. L. Ficheur, 1911.

Ministère des Colonies :

SERVICE GÉOGRAPHIQUE ET DES MISSIONS :

— *Carte de l'Aïr* (mission Cortier), au 1/500.000, dressée par le capitaine Cortier et l'adjudant Malroux, 1912 (*feuilles 1 et 2*).

— *Carte du Ouadaï et régions avoisinantes*, au 1/1.000.000, dressée par A. Meunier, 1911.

— *Carte des fuseaux horaires de l'Afrique occidentale française*, au 1/6.000.000.

Amérique :

Atlas of Canada. Geology West Sheet. (Publication du Département of the Interior), 2 cartes au 1/6.336.000.

Espagne :

CUERPO DE ESTADO MAYOR DEL EJERCITO DE ESPANA :

Mapa de los terrenos ocupados en el Rif, escala 1/50.000. (4 feuilles, 1910).

AVIS DE CONGRÈS

Le *Cinquante et unième Congrès des Sociétés Savantes* de Paris et des départements s'ouvrira à Grenoble, le mardi 13 mai 1913, à 2 heures. Les journées des mardi 13, mercredi 14, jeudi 15 et vendredi 16 mai seront consacrées aux travaux du Congrès. M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts présidera la séance générale de clôture le samedi 17 mai, à 2 heures.

Les personnes désireuses d'assister au Congrès ou de prendre part à ses travaux trouveront à la *Société de Géographie d'Oran* les instructions relatives à la participation au Congrès et le long programme des questions qui devront être plus particulièrement étudiées.

Ces questions, au nombre de 159, sont relatives :

- 1° A l'histoire et à la philologie ;
 - 2° A l'archéologie ;
 - 3° Aux sciences économiques et sociales ;
 - 4° Aux sciences ;
 - 5° A la géographie ;
 - 6° A la linguistique.
-

Le *Touring-Club de France* qui depuis plusieurs années, poursuit une active propagande en faveur des idées de protection, de développement et d'embellissement des forêts, a décidé d'organiser à Paris, du 16 au 20 juin 1913, un *Congrès Forestier International*, où seront traitées toutes les questions qui touchent à ces différents sujets.

Les personnes qui désireraient suivre les travaux du Congrès peuvent demander le programme détaillé à M. le Président du Comité d'Organisation du Congrès Forestier International, 65, avenue de la Grande-Armée, Paris.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE & D'ARCHÉOLOGIE

DE LA

PROVINCE D'ORAN

TOME XXXII. — 1912

	Pages
Bureau et Comité administratif de la Société	3
Liste générale des Membres de la Société	4
Sociétés correspondantes	19
Procès-verbaux des réunions de la Société	147, 265, 435, 583
Conférence du Capitaine Marcel	267
Assemblée générale du 12 mai 1912	271
Concours de la Société	290, 441
Bureau de la Société pour 1911-1912	291
Avis de Congrès	292, 446, 596
Plan d'une monographie de commune	442
Mouvement de la bibliothèque	590
 L. VOINOT. — Oudjda et l'Amalat (Pl. XXII à XXXII) <i>(suite et fin)</i>	21, 153
 M. BERNARD. — Lettre de Fez	113
 L. GOGNALONS. — La légende du palmier dans l'Afrique du Nord. — Coutumes et croyances	115
 S. FABRE. — Une nouvelle inscription à Waldeck-Rousseau.	127
 DE PACHTERE et BOUYSSOU. — Bornes milliaires de la région de Charrier (dép ^t d'Oran).	247
 Renseignements scientifiques et économiques concernant la Chaouïa. — Observations météorologiques.	253, 414, 558

	Pages
Essai de culture de coton en Chaouïa	256
GUILLAUME et LIUILLIER. — Observations météorologiques de la station de Santa-Cruz.	257, 560
André LECOCQ. — Le Commerce de l'Afrique romaine (Pl. XXXIII)	293, 447
Camille VIRÉ. — Découverte d'une borne milliaire établis- sant que la « Rusuccuru » antique était à Dellys	381
A. BARBIN. — Fouilles des abris préhistoriques de la Mouillah, près Marnia, deuxième cam- pagne (Pl. XXXIV)	389
Camille ARAMBOURG. — La caverne de l'Aïdour (Oran) (Pl. XXXV et XXXVI)	403
D ^r BORIES. — Le tremblement de terre d'Arzew (24 juillet, 4 août 1912)	410
A. TOURNIER. — Mouvement de la navigation dans les ports du département d'Oran pendant l'année 1910. — Mouvement commercial. — Produits agricoles	417
— Dénombrement de la population du départe- ment d'Oran du 5 mars 1911	428
S. FABRE et F.-G. DE PACHTERE. — Nouvelle inscription de Tiaret	547
P. ENGEL. — Inscription romaine trouvée à Saint-Leu	549
MOREAU. — Les terres agricoles de la Chaouïa	550
Traité franco-espagnol du 27 novembre 1912	562

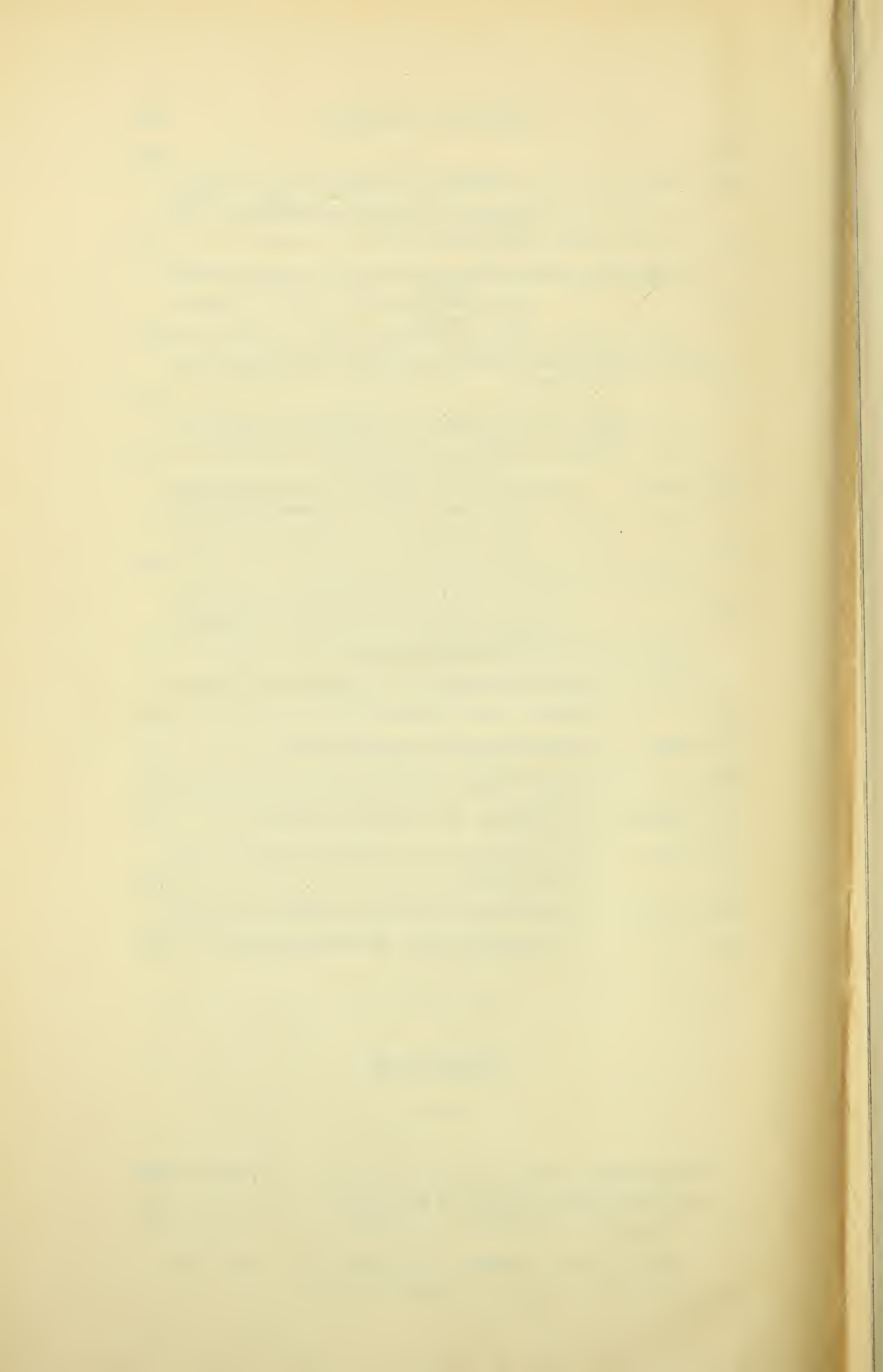
BIBLIOGRAPHIE

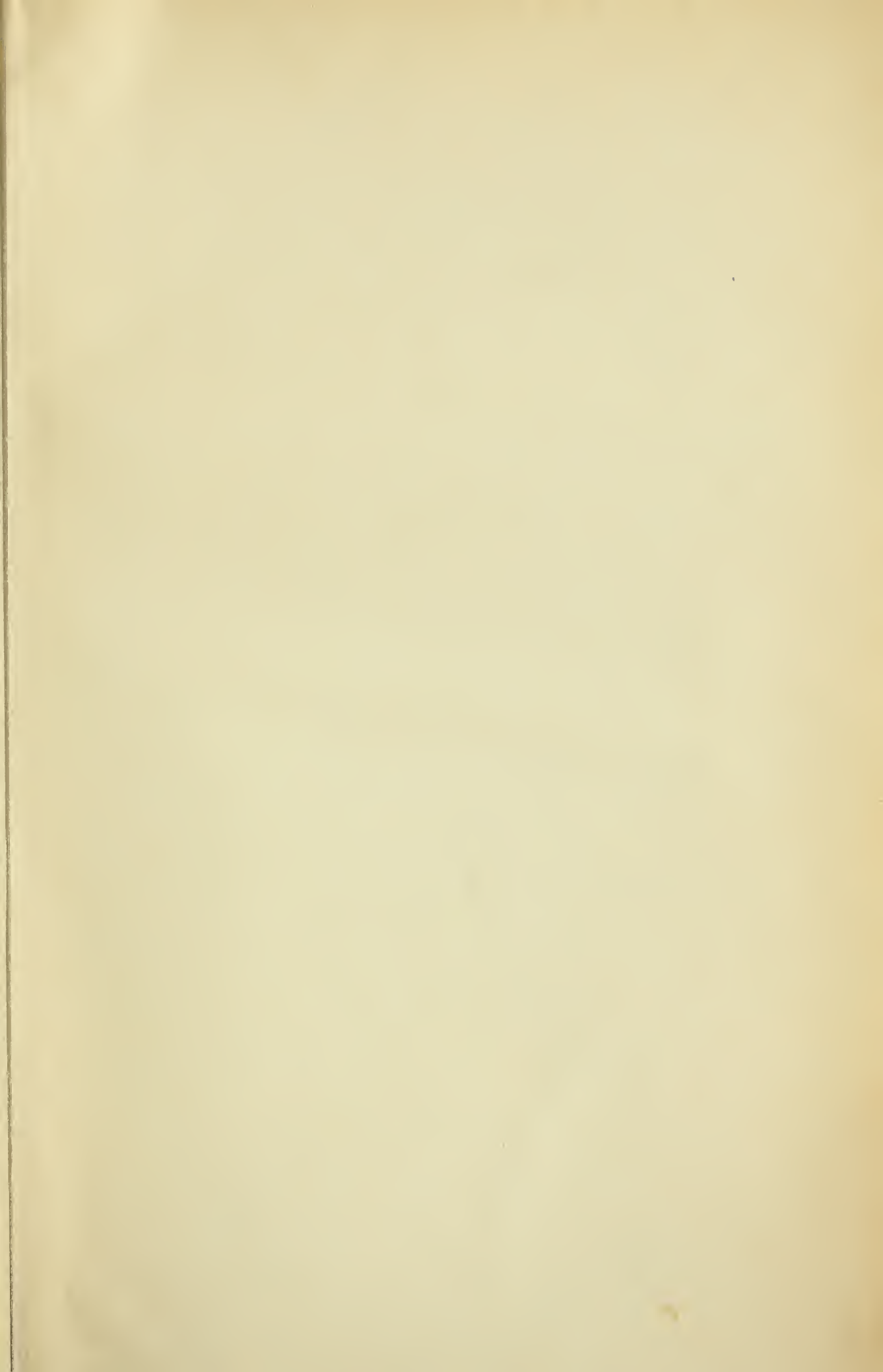
- F. DOUMERGUE. — Les anciennes lignes de Rivage du Sahel
d'Alger et d'une partie de la côte algé-
rienne, par le général DE LAMOTHE.. 128
- E LEMOISSON. — De Taourirt à la Moulouya et à Debdou,
par L. VOINOT 130

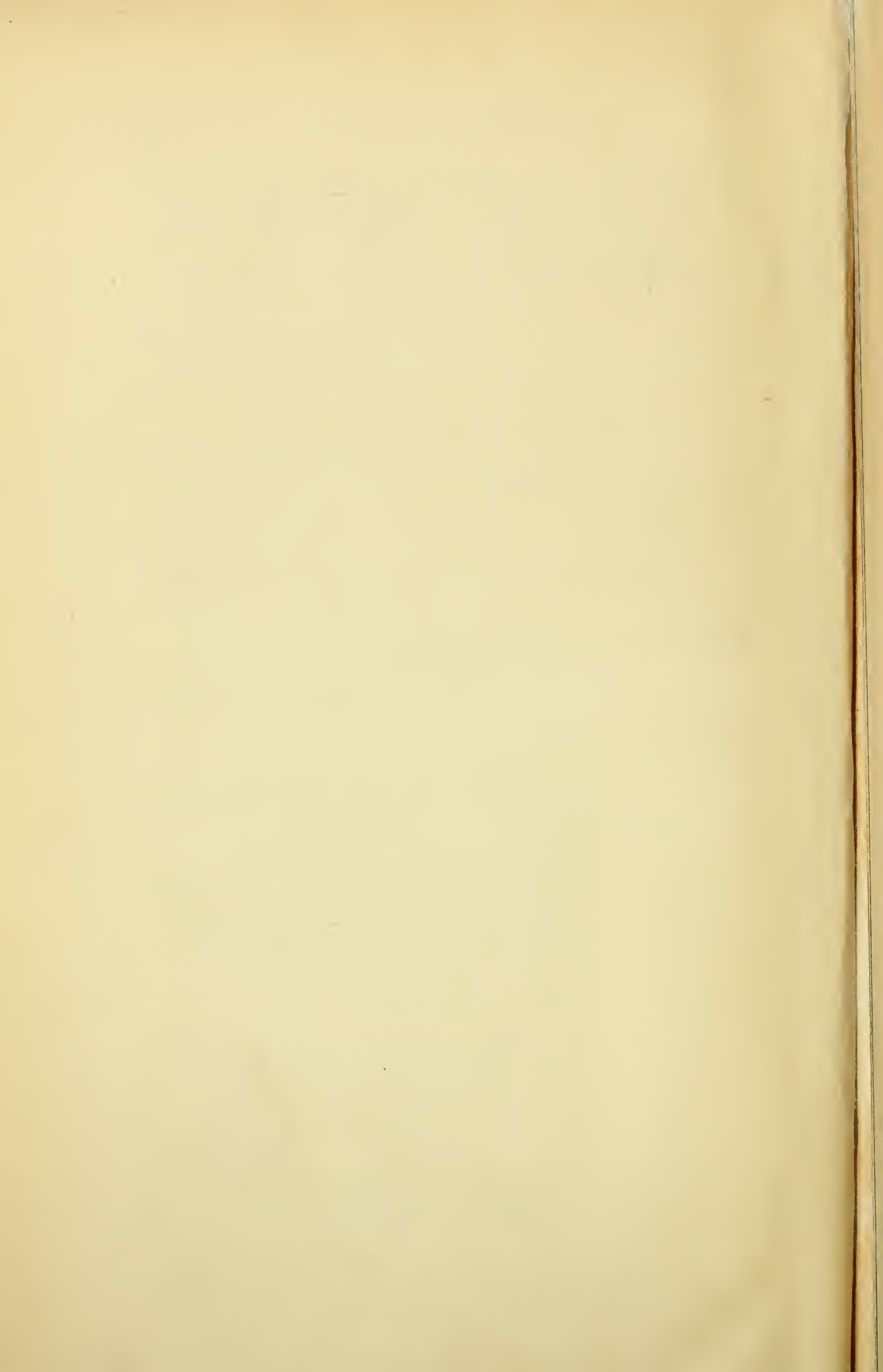
Ed. DÉCHAUD. — La colonisation française dans l'Afrique du Nord (Algérie-Tunisie-Maroc), par M. Victor PIQUET	131
C. ARAMBOURG. — Présentation d'un crâne humain et d'un squelette moustérien, par le docteur Henri MARTIN	133
A. BEL. — Étude sur le dialecte berbère des Beni Snoûs, par E. DESTAING	133
— Étude sur la tamazir't ou zénatia de Qalâat Es- Sened (Tunisie), par le docteur PROVOTELLE..	144
J. GAROBY. — Recherches géologiques et géographiques sur le Haut-Pays de l'Oranie et sur le Sahara (Algérie et Territoires du Sud), par G.-B.-M. FLAMAND	259
— Étude géologique de la chaîne numidique et des monts de Constantine (Algérie), par Léonce JOLEAUD	261
H. BLET. — La géologie du Maroc et la genèse de ses grandes chaînes, par L. GENTIL	263
BERTHON. — Le Maroc physique, par Louis GENTIL	430
JOLIET. — Annali dell' Islam, compilati da Leone CAETANI.	433
Ed. DÉCHAUD. — Le Maroc, par Augustin BERNARD	577
P. ENGEL. — Le programme de la France au Maroc, par COUILLIEAUX	578
E. LEMOISSON. — La Tunisie, pays de colonisation, de mines et de tourisme, par Em. GUILLOT	580

NÉCROLOGIE

Adolphe Koch	289
Colonel Ben Daoud, Stephen Armitage	439







DT
298
08S622
t. 31-32

Société de géographie et
d'archéologie de la province
d'Oran

Bulletin trimestriel de
géographie et d'archéologie

**PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET**

**UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY**

